
PROB THAIN & Co.
Booksellers,
all Street
um,

BYZANTINISCHE ZEITSCHRIFT

Unter Mitwirkung

von

Oberbibliothekar **C. de Boor**-Breslau, Prof. **J. B. Bury**-Dublin, Prof. **Ch. Diehl**-Paris, Abbé **L. Duchesne**-Rom, Membre de l'Institut, Geh. Hofrat Prof. **H. Gelzer**-Jena, Prof. **G. N. Hatzidakis**-Athen, Hofrat Prof. **V. Jagić**-Wien, Prof. **N. Kondakov**-Petersburg, Staatsrat **E. Kurtz**-Riga, Prof. **Sp. Lambros**-Athen, Prof. **C. Neumann**-Heidelberg, Professor **Petros N. Papageorgiu**-Saloniki, Prof. **J. Psichari**-Paris, **G. Schlumberger**-Paris, Membre de l'Institut, Prof. **J. Strzygowski**-Graz, Rev. **H. F. Tozer**-Oxford, Gymnasialdirektor **M. Treu**-Potsdam, Prof. **Th. Uspenskij**-Konstantinopel, Prof. **A. Veselovskij**-Petersburg, Prof. **C. Weyman**-München

herausgegeben

von

KARL KRUMBACHER

O. Ö. PROFESSOR AN DER UNIVERSITÄT ZU MÜNCHEN

IX. Band. Jahrgang 1900



LEIPZIG
DRUCK UND VERLAG VON B. G. TEUBNER
1900

Inhalt des neunten Bandes.

I. Abteilung.

Seite

II. Abteilung.

III. Abteilung.

Verzeichnis der Autoren
der in der III. Abteilung erwähnten Schriften.

I. Abteilung.

Les Études byzantines en France.[1])

I

Il y a exactement deux siècles et demi, la France fondait la science de l'histoire byzantine. Des presses de l'imprimerie royale du Louvre sortait le premier volume de la première collection des historiens byzantins et, dans la préface mise en tête du livre, et datée «du collège de Clermont, à Paris», Ph. Labbe disait l'intérêt singulier de cette histoire de l'empire grec d'Orient, «si admirable par la multitude des événements, si attrayante par la variété des choses, si remarquable par la durée de la monarchie»; et conviant, en un chaleureux appel, les savants de le l'Europe entière à rechercher et à publier les documents ensevelis dans la poussière des bibliothèques, il promettait à tous ceux qui collaboreraient à cette grande œuvre une gloire éternelle, «plus durable que le marbre et l'airain».

Grâce au concours des philologues les plus éminents de l'époque, avec la protection et les encouragements de Louis XIV et de Colbert, l'entreprise commencée en 1648 se poursuivit pendant plus de soixante années; et de là est sortie cette *Byzantine du Louvre*, en 34 volumes in-folio, la plus belle édition sans doute des historiens de Byzance, et qu'un contemporain appelait justement «un incomparable monument de la magnificence française». Un homme en particulier avait participé à cette grande tâche, l'un des meilleurs, des plus puissants travailleurs dont l'érudition s'honore, Ducange (1610—1688), dont les travaux

1) Die folgende Studie ist zuerst in der *Revue Encyclopédique* vom 11. März 1899 veröffentlicht worden. Bei der geringen Verbreitung dieser Wochenschrift aufserhalb Frankreichs und der allgemeinen Wichtigkeit des Artikels darf die Redaktion der B. Z. wohl auf die Zustimmung der Leser rechnen, wenn sie ihn — entgegen den Gepflogenheiten wissenschaftlicher Zeitschriften — mit einigen Änderungen des Verfassers noch einmal zum Abdruck bringt.

Anm. der Redaktion.

demeurent aujourd'hui encore le précieux et indispensable instrument de toutes les recherches byzantines. Historien et philologue, archéologue et numismate, et également supérieur dans tout ce qu'il touchait, successivement il publiait son *Glossarium mediæ et infimæ græcitatis*, ses *Familles byzantines*, sa *Constantinople chrétienne*, sa *Dissertation sur les médailles*, son *Histoire de l'empire de Constantinople sous les empereurs français*, ses savantes éditions de la Chronique Pascale et de Zonaras, de Nicéphore Bryenne, d'Anne Comnène, de Cinnamos, de Nicéphore Grégoras, tous ces ouvrages admirables, modèles de sûre critique et de rigoureuse méthode, qui dans l'obscurité des études byzantines ouvraient en tous sens de larges et lumineuses percées. Et telle était alors la vogue de ces études que le président Cousin pouvait traduire en français une partie des chroniqueurs de Byzance, Maimbourg publier un gros livre sur l'hérésie des iconoclastes et qu'au commencement du XVIII[e] siècle encore, Banduri faisait paraître son *Imperium orientale* (1711) bientôt suivi de sa *Numismatique byzantine* (1718), tandis que Le Quien composait cette autre œuvre capitale pour l'histoire religieuse de l'empire grec, son précieux *Oriens christianus* (1740).

Mais, dès ce moment, la France se désintéressait de la science qu'elle venait à peine de créer. Pour Voltaire, l'histoire de Byzance semblait une suite de faits «horrible et dégoûtante»; pour Montesquieu, elle n'était guère que la décadence de l'empire romain, et quand l'excellent Lebeau entreprit à son tour de la raconter (1757—1784), d'avance, dans l'empire grec d'Orient, il ne voulut voir qu'un *Bas-Empire*, et le profond ennui qu'il sut mettre dans sa lourde et médiocre compilation acheva pour près d'un siècle de discréditer Byzance. De ce temps datent les tenaces et injustes préjugés qui, aujourd'hui encore, dominent trop souvent et faussent nos jugements sur l'empire grec; de là viennent ces idées fâcheuses ou méprisantes qu'éveille invinciblement en nos esprits modernes le seul mot de *byzantin*; de là la condamnation sans phrases — et sans équité aussi — qu'historiens et artistes portent parfois encore sur dix siècles de glorieuse histoire et de civilisation brillante et raffinée.

II

Le silence qui s'était fait sur les choses byzantines devait durer, presque sans interruption, jusqu'aux environs de 1870. Sans doute, dans le pays de Ducange, toute tradition n'était pas morte des études qu'il avait illustrées et, de loin en loin, quelques philologues ne dédaignaient point d'extraire de la poussière des bibliothèques les manuscrits oubliés des chroniqueurs byzantins. C'est ainsi qu'après deux

siècles d'intervalle Hase donnait, dans son Léon Diacre, une suite inattendue à la *Byzantine du Louvre* (1819); Brunet de Presle éditait Michel Attaliote (1853), et par ses recherches à l'Escurial et sa publication des poésies de Manuel Philé (1855—1857), Miller préludait aux découvertes que lui réservait l'exploration des bibliothèques de l'Athos (1863). Sans doute aussi, chez un peuple dont l'histoire fut, en tant de circonstances, intimement mêlée à celle de l'Orient, l'étude des établissements français nés du grand mouvement des croisades ne pouvait manquer de ramener l'attention vers Byzance: c'est ce qui arriva à Buchon. En racontant les conquêtes des Francs en Grèce et l'histoire de la principauté de Morée (1841—1846), il illustra un des plus pittoresques épisodes des annales byzantines; en publiant pour la première fois, conformément au projet jadis caressé par Ducange, la précieuse *Chronique de Morée*, il fit connaître un des plus remarquables monuments de la littérature grecque vulgaire. En même temps, l'attrait des antiques monastères de l'Athos, la découverte qu'y fit Didron du fameux *Manuel de la peinture* (1845), ramenaient sur l'art byzantin l'attention des curieux. Tandis que Couchaud donnait son *Choix d'églises byzantines en Grèce* (1842), Didron et Durand dans leurs *Annales archéologiques*, Cahier et Martin dans leurs *Mélanges d'archéologie*, recueillaient et commentaient les ouvrages épars de l'émaillerie, de l'ivoirerie, de l'orfèvrerie byzantines; dans son grand livre sur *L'Architecture byzantine* (1864), Texier faisait connaître les monuments de Salonique et de Trébizonde, et Labarte, qui venait, à force d'ingénieuse érudition, de restituer en un travail qui fait encore autorité la topographie du *Palais impérial de Constantinople* (1861), essayait, dans son *Histoire des Arts industriels* (1865), de faire, pour la première fois peut-être, une place équitable à Byzance dans l'histoire de la civilisation. Enfin Saulcy (1836) et Sabatier (1862) s'appliquaient à décrire et à classer les monnaies des empereurs d'Orient. Mais, malgré ces efforts, dont plusieurs ont produit des œuvres durables, malgré d'autres tentatives encore, telles que le *Cantacuzène*, de Parisot (1845), le *Manuel Paléologue*, de Berger de Xivrey (1853), le *Justinien*, d'Isambert (1856), ou même *La Grèce depuis la conquête romaine*, de Brunet de Presle (1860), la science française ne prenait nul intérêt sérieux aux choses byzantines; elle n'apportait à les étudier ni passion bien ardente, ni persévérance bien tenace, ni méthode bien certaine; elle ne mettait à les comprendre, à en saisir les complexes et délicats problèmes, ni bien vive intelligence, ni bien chaude sympathie. En 1840, l'Académie des Inscriptions avait formé le projet de publier, dans son grand recueil des *Historiens des Croisades*, les documents de langue et d'origine grecques: trente

ans plus tard, en 1870, il n'avait pas paru une ligne du premier volume de la série annoncée.

Seule peut-être, l'église catholique, que l'étude des questions religieuses et théologiques avait maintenue en un contact plus étroit avec les choses de Byzance, dépensait en quelques œuvres considérables une activité vraiment digne d'estime. Tandis que, dans son *Spicilegium Solesmense* (1852), dans ses *Iuris ecclesiastici Graecorum monumenta* (1864), celui qui devait être le Cardinal Pitra publiait une suite de documents inédits fort intéressants pour l'histoire, la théologie et le droit byzantins, tandis que dans son *Hymnographie de l'Église grecque* (1867), le même savant étudiait les monuments poétiques de la liturgie orthodoxe, l'abbé Migne formait le projet gigantesque de rassembler en une collection facilement accessible, maniable et commode les ouvrages de la littérature religieuse et même profane des Byzantins. De ce désir, servi par une énergique volonté, sont nés en moins de dix années (1857—1866) les 165 volumes de la *Patrologie grecque*. Sans doute, à quelques exceptions près, Migne s'est borné en général à republier, d'après des impressions antérieures des textes déjà connus; sans doute, pressé qu'il était par la hâte du travail, il ne s'est point préoccupé de donner à ses éditions un caractère scientifique ni critique: toutefois, si l'on considère l'énormité de l'œuvre entreprise, la rapidité avec laquelle elle fut conduite, la modicité des moyens avec lesquels elle fut réalisée, il y aurait ingratitude vraiment à ne point remercier Migne d'avoir donné aux byzantinistes un instrument de travail qui n'a pas jusqu'ici été remplacé. Aujourd'hui encore, malgré ses imperfections, la *Patrologie grecque* demeure le recueil le plus vaste et le plus complet que nous possédions, de documents byzantins.

III

Pourtant c'est du dehors que revint à la France l'amour des études byzantines qu'elle avait créées. Pendant qu'oublieux de Ducange, nous nous obstinions, sur la foi d'un Montesquieu, à voir dans l'histoire de l'empire grec «un tissu de révoltes, de séditions et de perfidies», les peuples de l'Orient moderne, établis sur le territoire ou dans la zone d'influence de l'antique Byzance, Grecs, Russes, Serbes, Croates, Hongrois, Bulgares, Roumains, retrouvaient et étudiaient dans les annales byzantines la vivante histoire de leurs origines. Et l'on comprenait alors quel avait été, dans le monde slave et oriental, le rôle de cet empire puissant, énergique et durable, de cette civilisation raffinée et splendide, qui fit proprement de Byzance le Paris du moyen âge. On comprenait quelle avait été la grandeur de cet empire qui, non content d'être pendant

dix siècles le soldat et le rempart de l'Europe chrétienne, avait su par son génie transformer en nations les hordes sauvages et primitives qui flottaient dans le chaos oriental. On comprenait quels avaient été l'éclat et la force de cette civilisation, d'où était venu aux peuples slaves tout ce qui a fait leur grandeur: la religion et les formes du gouvernement, l'art et la littérature, et jusqu'aux caractères de l'alphabet où leur langue s'est écrite. En même temps la publication des sources orientales, slaves, arabes, géorgiennes, arméniennes, à laquelle la France, au reste, ne demeurait point étrangère, jetait des jours nouveaux et imprévus sur l'histoire de l'empire grec. Et peu à peu, à côté de la Byzance inerte, ennuyeuse et décadente que l'on se complaisait à imaginer, une autre Byzance plus vraie surgissait des lointains de l'histoire, mère de grands généraux et d'empereurs glorieux, capable d'efforts énergiques, de vie élégante, de plaisirs délicats, de culture artistique et intellectuelle, une Byzance très compliquée et très pittoresque, guerrière et voluptueuse, raffinée et mystique, dévote et luxueuse, éducatrice de l'Orient barbare et qui, jusque dans l'Occident même, a fait sentir son influence civilisatrice. Et tandis qu'en Grèce et en Russie l'histoire byzantine devenait vraiment l'un des chapitres de l'histoire nationale, tandis qu'en Angleterre et en Allemagne les Zachariæ de Lingenthal, les Finlay, les Hopf ramenaient vers ce monde oublié l'attention des savants, la France aussi finissait par comprendre qu'il lui convenait mal d'abandonner à d'autres l'œuvre dont jadis elle fut l'initiatrice; et reprise par le charme, sentant qu'en réveillant ces études byzantines elle ne faisait, en somme, que reprendre son bien, elle a, depuis vingt-cinq ou trente ans, de nouveau vu refleurir ces recherches trop longtemps délaissées. Sans doute plusieurs ont vite abandonné, malheureusement pour Byzance, le vaste champ de travail qui d'abord les avait attirés; sans doute, malgré les progrès réalisés, une tâche énorme reste à accomplir, et les efforts dispersés ont grand besoin d'être coordonnés et dirigés: mais aujourd'hui, du moins, de nouveau la route est ouverte, et nous ne sommes plus libres de déserter l'exploration de cet immense domaine scientifique, doublement nôtre, et parce que nous l'avons défriché les premiers, et parce que nous n'avons pas été les derniers à y reprendre pied.

IV

C'est en 1868, au moment même où la création de l'École des hautes études donnait en France un élan nouveau aux recherches d'érudition, que commença la renaissance des études byzantines. C'est sous la forme de thèses de doctorat qu'elle se manifesta tout d'abord, et

le choix de tels sujets aussi bien que l'accueil fait à ces travaux en Sorbonne montrent assez le réveil de curiosité qui ramenait les esprits vers Byzance. Successivement M. Leger donnait son livre sur *Cyrille et Méthode* (1868), M. Drapeyron son *Héraclius* (1869), M. Couret sa *Palestine sous les empereurs grecs* (1869), tandis que, dans les *Archives des missions*, Armingaud étudiait les *Rapports de Venise et du Bas-Empire*. Mais c'est vraiment en 1870 que le byzantinisme reconquit droit de cité dans la science, lorsque parut le *Constantin Porphyrogénète* de M. A. Rambaud. Aujourd'hui encore, chose vraiment extraordinaire en une matière que les récentes recherches ont presque renouvelée, ce livre, vieux de près de trente années, n'est point un livre vieilli. Sans doute, on y noterait sans peine maintes inexactitudes de détail et l'on en pourrait contester certains résultats partiels; mais nul, mieux que M. Rambaud, n'a compris et marqué les raisons profondes de la grandeur et de la durée de l'empire grec, nul n'a saisi avec une plus lumineuse perspicacité les grands problèmes que posaient dans cette monarchie la diversité des religions et le mélange des races, les graves questions sociales que soulevaient, dans cet organisme aux institutions savantes et complexes, la lutte des puissants et des pauvres ou les ambitions de la féodalité naissante. Et c'est, pour tout dire en un mot, le livre le plus intelligent et le plus compréhensif qu'on ait de nos jours écrit en France sur Byzance, que ce tableau admirable et complet de l'empire grec au Xe siècle, de cet État vieilli en apparence et décrépit, et qui nous apparaît, avec le prestige des grands succès militaires, avec le savant mécanisme de son gouvernement, avec l'habileté de sa diplomatie enchaînant un cortège de vassaux, avec sa splendeur et son luxe, tout ensemble comme «le soldat du Dieu» et le champion de la civilisation en Orient. Et ce sera l'éternel regret de tous ceux qui s'intéressent aux choses de Byzance que M. Rambaud n'ait point donné de frère à ce livre de chevet de tous les byzantinistes. Sans doute à plusieurs reprises il est revenu aux études de ses premières années, en des articles brillants sur l'*Hippodrome et le sport à Constantinople* (1871), sur l'historien *Psellus* (1877), sur les *Empereurs et impératrices d'Orient* (1891); et tout récemment, dans l'*Histoire générale*, il a raconté, avec cette claire intelligence qui sait de l'amas des faits dégager les idées essentielles et les événements significatifs, les annales de l'empire grec de 1095 à 1453. Mais, de bonne heure, la moderne Russie a fait chez M. Rambaud tort à la vieille Byzance, et je crains fort qu'aujourd'hui, celui qui eût pu être l'historien éminent de l'empire grec n'aime plus guère dans les études byzantines que, comme disait La Bruyère, «le souvenir de sa jeunesse».

Mais l'exemple avait porté ses fruits. Dès lors, presque chaque année produit quelque monographie savante. Marrast, en 1874, publie ses *Esquisses byzantines*, en 1881, sa *Vie byzantine au VIe siècle*, fantaisies littéraires plus qu'œuvres d'érudition, et d'une médiocre portée historique; M. Vast prend pour sujet de thèse *Le Cardinal Bessarion* (1878); M. Gasquet étudie *L'Autorité impériale en matière religieuse à Byzance* (1879), et, par ses remarquables recherches sur *L'Empire byzantin et la monarchie franque* (1888), marque d'une manière durable sa place parmi les byzantinistes; M. Debidour s'applique à faire revivre l'énigmatique et séduisante figure de *Théodora* (1885); M. Bouvy, dans ses *Poètes et Mélodes* (1886) esquisse l'intéressante histoire de la poésie religieuse à Byzance; et, à l'exemple de Lenormant (*La Grande Grèce*, 1881), M. l'abbé Batiffol fait connaître, par *L'Abbaye de Rossano* (1891), la longue et curieuse histoire de la Grande Grèce byzantine. En même temps, l'infatigable curiosité de Miller fouillait les coins obscurs de la littérature grecque du moyen âge, et y découvrait des trésors oubliés; et tandis qu'en de nombreuses études, ce byzantiniste éminent nous faisait mieux connaître un Théodore Prodrome, un Psellus, un Michel Acominate, il menait à bien simultanément la lourde tâche que lui avait confiée l'Académie des Inscriptions, et publiait dans le *Recueil des historiens des Croisades* les deux beaux in-folio (1875 et 1881) qui renferment, très savamment commentés, les textes des historiens grecs.

Pourtant, il faut bien l'avouer, ce regain de faveur dont semblait profiter l'histoire de Byzance était peut-être assez superficiel. Pour la plupart des savants que j'ai nommés, les études byzantines n'avaient été qu'une curiosité vite épuisée, et, tranchons le mot, une simple matière à thèse de doctorat: en fait, si l'on met à part Miller et M. Rambaud, nul ne s'était attaché avec persévérance à l'étude sérieuse, approfondie du monde byzantin. Cette fois encore, comme au temps de Buchon, c'est l'Orient latin qui devait donner un byzantiniste à la France. On sait quelle impulsion nouvelle le comte Riant avait donnée à l'étude des Croisades et quelle fut l'activité de la *Société de l'Orient latin*, formée sous ses auspices: les études byzantines ne pouvaient manquer de tirer profit de ce grand mouvement, et par ses *Exuviæ sacræ Constantinopolitanæ* (1877), par ses publications de textes et ses recherches relatives à la quatrième croisade, Riant avait lui-même éclairé bien des points curieux de l'histoire de Byzance. De même, c'est par la *Numismatique de l'Orient latin* (1878) que M. G. Schlumberger préluda aux travaux qui ont fait de lui, à l'heure actuelle, le représentant le plus en vue des études byzantines en France. Col-

lectionneur heureux et passionné, M. Schlumberger a eu d'abord cette bonne fortune de nous révéler vraiment une catégorie presque ignorée de sources historiques et d'en marquer l'importance, je veux parler de ces sceaux byzantins qu'il a rassemblés par milliers dans sa *Sigillographie de l'empire byzantin* (1884) et qui, commentaire vivant du *Livre des cérémonies*, jettent un jour tout nouveau sur la complexité infinie de l'administration impériale. Archéologue érudit, M. Schlumberger a fait, d'autre part, connaître par centaines les monuments curieux ou rares de la civilisation et de l'art byzantin (*Mélanges d'archéologie*, 1895): mais surtout, au contact journalier de ces débris magnifiques d'un monde évanoui, une âme d'historien s'est éveillée en lui. Déjà, dans ses études sur *Les Iles des princes* (1884), il s'était complu, en face des ruines évocatrices, à faire revivre ces sombres tragédies, ces catastrophes éclatantes qui, tant de fois, troublèrent le palais sacré de Constantinople. Dans ses deux beaux livres sur *Nicéphore Phocas* (1890) et sur *L'Épopée byzantine* (1896), il a voulu faire davantage encore et, avec toutes les ressources que fournissent l'étude des textes et la connaissance des monuments, raconter dans le détail l'histoire de ce Xe siècle, le plus glorieux peut-être de la monarchie. Peut-être trouvera-t-on que deux forts volumes de près de huit cents pages pour quarante ans d'histoire (959—989), et deux autres semblables que M. Schlumberger nous promet pour conduire jusqu'au milieu du XIe siècle l'œuvre qu'il a entreprise, c'est beaucoup pour un siècle, même s'il fut grand: mais il faut convenir aussi que, grâce à ce minutieux détail, toute la vie militaire, politique et sociale de Byzance s'évoque à nos yeux en un prestigieux tableau, avec toutes les splendeurs de son luxe, tout l'éclat de sa civilisation, et que cet amour profond, passionné des choses de Byzance, qui veut à tout prix, sous l'aridité des chroniques, retrouver la vie disparue, a bien souvent réussi à nous donner la sensation palpitante et comme la vision de la réalité. Et c'est le mérite de ces savants livres d'être, par le grand souffle de vie qui les traverse, et qui est d'un historien, par l'abondance aussi des illustrations, dont seul un érudit a pu dresser la liste, des livres accessibles aux profanes; et c'est le service éminent qu'a rendu M. Schlumberger aux études byzantines, d'avoir, par ce mélange de recherches attentives et d'imagination ardente, donné la vie à cette histoire morte, d'avoir montré l'intérêt puissant, l'attrait séducteur, la pittoresque variété de cette civilisation byzantine qui, pendant plus de mille ans, a tenu dans l'Europe orientale une place si éminente.

Il ne saurait me convenir de marquer ici, même sous forme d'énumération sommaire, ce que, depuis dix années, j'ai pu faire pour la

renaissance de ces études byzantines, *quorum pars parva fui.* Aussi bien, n'est-ce pas au seul champ de l'histoire que s'est limitée cette résurrection: ce que les Rambaud et les Schlumberger ont fait pour la vie politique et sociale de Byzance, d'autres l'ont fait pour l'art et la civilisation. A la suite de Didron, de Labarte, du marquis de Vogüé, qui à ses recherches sur les *Églises de la Terre Sainte* (1860) a donné comme suite un ouvrage capital et de tout premier ordre sur les monuments de la *Syrie centrale* (1865—77), M. Ch. Bayet a fait son domaine de l'histoire de l'art byzantin. Par sa mission au mont Athos (1876), par ses *Recherches sur l'histoire de la peinture et de la sculpture chrétiennes en Orient* (1879), il s'était de bonne heure familiarisé avec les monuments: il a su, dans son *Art byzantin* (1883), présenter, en un raccourci excellent, le difficile tableau de cet art nouveau ou méconnu, et en faire sentir la variété puissante et le génie souvent créateur. D'autres, depuis, ont pu étudier de plus près certaines catégories de monuments et certaines manifestations de l'activité artistique des Byzantins: M. Bordier, les miniatures des manuscrits de la Bibliothèque nationale (1883); M. Molinier, les ivoires, dans le premier volume de sa belle *Histoire des arts appliqués à l'industrie* (1896); M. Müntz, les mosaïques portatives (1886); M. Choisy surtout, en un livre remarquable, *L'Art de bâtir chez les Byzantins* (1884), les monuments et les principes de l'architecture; d'autres, dont je parlerai plus loin, ont pu, à l'exemple de M. Schlumberger, enrichir par des découvertes nouvelles le trésor artistique de Byzance: les livres de M. Bayet n'en demeurent pas moins, par la vue nette de l'ensemble, la claire intelligence des transformations et de l'évolution de l'art byzantin, le guide le plus savant et le plus sûr en ces délicats et difficiles problèmes.

Je ne voudrais point poursuivre à l'infini une énumération de noms propres qui risquerait de devenir fastidieuse. Pourtant, comment ne point signaler le mouvement si intéressant qui vient de ranimer ces études de droit byzantin, jadis inaugurées par Mortreuil (*Histoire du Droit byzantin*, 1845—1847), et qui, à la Faculté de droit de Bordeaux en particulier, par les travaux de M. Monnier et de ses élèves, a déjà produit des résultats dignes d'attention? Comment oublier les recherches, si étroitement apparentées aux choses de Byzance, que M. Psichari poursuit dans le domaine de la philologie néo-grecque[1]), et les publications de textes si considérables, si précieuses, par lesquelles M. Legrand nous a véritablement révélé la littérature grecque

1) *Études de philologie néo-grecque*, 1892. *Essai de grammaire historique néo-grecque*, 1886—1889.

vulgaire (*Collection de monuments pour servir à l'étude de la langue néo-hellénique*, 1re série, 19 vol., 1869 et suiv. Nouvelle série, 7 vol., 1874 et suiv. *Bibliothèque grecque vulgaire*, 7 vol., 1880—95), et nous a fait connaître, à côté de documents historiques de premier ordre, cette curieuse épopée de *Digénis Akritas* (1875)[1]), véritable chanson de geste du moyen âge byzantin? Mais surtout, comment ne point rappeler quels encouragements l'Institut a, en ces dernières années, prodigués aux études byzantines, soit qu'il appelât à lui plusieurs de ceux qui les représentent, soit qu'il fît place, dans la belle publication des *Monuments Piot*, aux travaux d'archéologie relatifs à Byzance, soit qu'il subventionnât les recherches poursuivies dans l'Orient grec? Et comment oublier enfin l'activité féconde de ces écoles, qui sont à l'étranger des missions permanentes françaises, de l'École de Rome, où, après moi, MM. Gay et Bertaux ont étudié l'histoire et les monuments de la domination byzantine dans l'Italie du Sud, et plus encore de l'École d'Athènes, si qualifiée par sa situation même pour explorer le monde byzantin.

De très bonne heure l'École d'Athènes comprit qu'à côté de l'antiquité classique, elle devait réserver au moyen âge grec une part de son attention. Dès 1856, dans son mémoire sur l'île de Chio, Fustel de Coulanges touchait à l'époque byzantine. Depuis lors, avec Albert Dumont, avec M. Bayet, avec moi, la tradition des études byzantines n'a jamais cessé d'être conservée à l'École. En ces dernières années, M. G. Millet, à son tour, a étudié avec un soin minutieux les monuments de Daphni, de Mistra, de l'Athos, et déjà il a publié le résultat de ses recherches à Trébizonde (1895); l'an passé enfin, M. Laurent a exploré les églises byzantines du Péloponnèse. Mais l'École française d'Athènes, à côté de ces recherches individuelles, a eu l'heureuse idée, sous la direction de M. Homolle, de former des ambitions plus vastes, d'entreprendre des œuvres collectives plus étendues. Ce qui manque actuellement aux études byzantines, ce qui leur est par-dessus tout nécessaire, ce sont des recueils complets de monuments et de documents. L'École d'Athènes s'est assigné pour tâche de faire le *Corpus* des inscriptions byzantines, et en ce moment même elle travaille à dresser le recueil provisoire des textes épigraphiques déjà connus et dispersés dans cent publications. En même temps, sous le patronage de M. Schlumberger, par les soins de M. Millet et les miens, on prépare, par une série de monographies accompagnées

---

1) Il faut nommer également, dans cet ordre de recherches, les études de Gidel sur la littérature grecque moderne, 1866 et 1878.

de photographies, de dessins et de planches d'architecture, une collection des *Monuments de l'art byzantin*: et déjà l'on peut espérer que, grâce à la bienveillance et aux libéralités des directeurs de l'enseignement supérieur et des beaux-arts, cette collection ne fera point trop mauvaise figure parmi les œuvres de l'érudition française.

V

J'ai essayé de dresser, sans prétendre d'ailleurs avoir nommé tous ceux qui de près ou de loin ont pris quelque intérêt à Byzance[1]), le bilan de ce que la France a fait, depuis trente ans, dans le vaste champ des études byzantines. Mais ce qu'il importe de noter pardessus tout, c'est que cette renaissance n'a point été pure affaire d'érudition, et que l'attrait puissant de ce monde disparu s'est étendu bien au delà du cercle restreint des savants. Des romanciers comme Maupassant ont vu passer dans leur rêve la vision «féerique et mystérieuse» de cette cité «inconnue et magnifique, pleine du bruit des triomphes, de fêtes inimaginables, d'un luxe fantastique, raffinée, corrompue, barbare et dévote, où tous les instincts humains, toutes les grandeurs et toutes les ignominies, toutes les vertus et tous les vices fermentaient à la frontière de deux continents, à l'entrecroisement de deux civilisations»; et d'autres romanciers, comme tout récemment Hugues Le Roux, dans ses *Amants byzantins*, ou Paul Adam, dans ses *Contes byzantins*, ont tenté, non sans grâce, d'évoquer le tableau magnifique de cette capitale étrange et compliquée. Le journalisme lui-même — j'entends du moins le journalisme lettré, pénétrant et curieux d'un G. Deschamps — a oublié le sens injurieux qu'il attache d'ordinaire au mot de *byzantin*, et s'est efforcé de rapprendre aux profanes l'attrait et les gloires de cette civilisation méconnue. Mais le théâtre surtout a subi le charme de ce monde pittoresque, de cette histoire dramatique et colorée: sur les planches de la Porte-Saint-Martin, Paris étonné a vu tour à tour renaître, par la volonté d'un Sardou, la Byzance tragique et splendide de *Théodora*, l'Athènes féodale de *Gismonda* et, jusque sur la scène de l'Opéra-Comique, *Esclarmonde* a mêlé le nom et les pompes de Byzance à la fantastique intrigue d'un légendaire conte bleu. Et ainsi, grâce à un ingénieux et savant dramaturge, à un musicien exquis et à une grande actrice, Byzance est devenue presque à la mode: et, assurément, Sardou, Massenet et Sarah Bernhardt ont plus

---

1) Il faut citer par exemple M. Th. Reinach qui a publié avec M. Legrand le curieux poème de Constantin le Rhodien (1896) et la thèse récente de M. l'abbé Marin sur *les Moines de Constantinople* (1897).

fait que beaucoup de gros et savants livres pour faire connaître aux Français l'empire grec d'Orient.

Pourtant, si l'on essaie, au terme de cette notice, de résumer les résultats essentiels de cette renaissance des études byzantines en France, un fait frappe tout d'abord. De tant de savants que Byzance semblait avoir séduits, bien peu, en somme, lui sont restés fidèles: sans parler de ceux — c'est le grand nombre — qui n'ont fait que jeter en passant un coup d'œil sur ce monde disparu, plusieurs, qui semblaient devoir s'y attarder davantage, l'ont quitté bientôt et pour toujours, et aujourd'hui il suffirait presque des cinq doigts de la main pour faire le compte de ceux qui représentent chez nous le byzantinisme. Si l'on met à part, en effet, MM. Legrand et Psichari, plus préoccupés de la littérature néo-grecque que des antiquités proprement byzantines, je ne vois guère à nommer que M. G. Schlumberger, M. Bréhier, qui vient de nous donner un livre sur *le schisme oriental du XIe siècle* (1898), MM. Millet et Laurent, dont nous espérons beaucoup; et il faut bien, pour être complet, que je me nomme moi-même. On trouvera que c'est peu sans doute, surtout au pays de Ducange, et peut-être aussi se demandera-t-on la raison de ces fidélités si rares et de ces trop nombreuses désertions. Serait-ce que les études byzantines ne tiennent point leurs promesses et qu'à l'attrait qu'elles offrent tout d'abord succèdent vite la déception et l'ennui? Je ne le pense pas. Il y a autre chose. En France, pour emprunter à peu près un mot célèbre, le byzantinisme mène à tout, à la condition d'en sortir. M. Rambaud est sénateur et il a été ministre de l'Instruction publique; M. Bayet est directeur de l'enseignement primaire; M. Gasquet est recteur. Cela est bien: n'eût-il pas mieux valu pourtant — au moins pour Byzance — que ces hommes distingués pussent se donner tout entiers aux recherches qui ont fondé leur réputation scientifique? Mais tandis qu'à l'étranger, en Allemagne, en Russie, il existe des chaires consacrées aux études byzantines, dans nos Universités françaises ces recherches, jusqu'à ces tout derniers mois, n'avaient trouvé nulle part officiellement leur place. Sans doute à l'École des Hautes Études, à l'École des langues orientales, la philologie et la littérature néo-grecques avaient rencontré quelque accueil: mais l'histoire même et les antiquités de Byzance, l'archéologie et l'art byzantin ne figuraient nulle part, même au plus modeste rang, dans nos établissements d'enseignement supérieur. Tandis qu'à l'étranger, en Allemagne, en Russie, il existait, depuis plusieurs années déjà, pour les études byzantines des centres d'attraction et de recherche, capables de grouper les efforts isolés, tandis qu'à Munich, sous l'impulsion de la *Revue byzantine*

fondée en 1891, autour de cette chaire byzantine créée en 1892 à l'Université par l'intelligente libéralité du ministère bavarois, une pléiade de travailleurs, chaque jour plus nombreuse, inaugurait un grand et fécond mouvement d'érudition, chez nous aucune direction précise n'organisait, pour des œuvres communes et d'une portée plus haute, le groupement des forces qui se dispersaient. Chacun travaillait pour soi, avec zêle, avec conscience, avec courage, et je n'ai garde de vouloir rabaisser ici les heureux succès de ces initiatives individuelles: mais la science même des études byzantines restait vraiment à créer. Pour constituer dans toute sa rigueur la méthode, plus qu'ailleurs nécessaire dans un champ de recherches si mal défriché encore, pour organiser le travail, tracer le programme des recherches, susciter les énergies nouvelles capables de collaborer utilement à l'œuvre, il fallait quelque chose de plus que l'effort de quelques chercheurs isolés. On l'a compris enfin. Se souvenant que nous avons été jadis en France les initiateurs des études byzantines, que nous avons en ce siècle contribué pour la meilleure part peut-être à leur résurrection; sentant qu'il était étrange sans doute et un peu attristant qu'au pays de Ducange la science qu'il a fondée ne fût plus nulle part enseignée, l'Université de Paris s'est grandement honorée en demandant la création d'un cours d'histoire byzantine. Par arrêté du 29 juillet 1899, ce cours a été institué en Sorbonne, et il vient d'être inauguré. Il me conviendrait mal, pour des raisons que l'on devine, d'insister ici longuement sur l'utilité et sur l'importance de cette création: je veux espérer seulement que le nouvel enseignement, en faisant connaître à tous le puissant intérêt, la haute portée historique de cette civilisation byzantine si ignorée encore, saura démontrer clairement ses raisons d'être et de vivre; il saura surtout, je l'espère, en donnant à la science des études byzantines le centre d'attraction et de recherches scientifiques qui lui manquait, coordonner les efforts individuels, éveiller des vocations nouvelles, préparer enfin, dans le vaste champ de la critique, de l'histoire ou de l'art, des œuvres communes capables de nous garder, dans le domaine des études byzantines, quelque chose de la maîtrise qui jadis nous y appartint. Les études byzantines peuvent se réclamer en France de plus de deux siècles de longue et glorieuse tradition: on ne saurait trop remercier l'Université de Paris d'avoir voulu recueillir cette part de l'héritage des grands érudits du XVIIe siècle, les pouvoirs publics d'avoir compris le haut intérêt scientifique de cet enseignement, et d'avoir préparé ainsi, je le souhaite et l'espère, pour les études byzantines en France, une ère nouvelle de gloire et de prospérité.

Paris. **Ch. Diehl.**

Der Mönch und Presbyter Georgios, ein unbekannter Schriftsteller des 7. Jahrhunderts.

Von den Werken des in der Aufschrift genannten Autors hat uns der Codex Vaticanus graecus 2210 (olim Columnensis 49) bisher nicht beachtete Reste aufbewahrt. V (Vaticanus 2210) ist eine Pergamenthandschrift von 190 Blättern (0,257 × 0,165 m). Die Seiten sind gut liniiert und zählen fast regelmäſsig 25 Zeilen von 0,097 m Länge. Der letzte Teil der Handschrift von Bl. 169 an ist in zwei Kolumnen geschrieben. Die Majuskeln der Überschriften und der (seltenen) Randnoten, die zahlreichen, den Minuskeln des Textes beigemischten Unzialbuchstaben, die ausnahmslos eckigen Spirituszeichen, die von der prima manus herrühren, sprechen dafür, daſs V wohl noch in das 10. Jahrhundert gehört. Diese Altersbestimmung befürwortet R. Reitzenstein[1]), während A. Mai die Handschrift in das 11. Jahrhundert setzt.[2]) Eine zweite Hand ist hauptsächlich damit beschäftigt gewesen, häufig das überflüssige *ν ἐφελκυστικόν* durch zwei darüber gesetzte Pünktchen zu tilgen, fehlende Accente und (abgerundete) Spiritus anzubringen. Durch eine dritte Hand ist die Liste der byzantinischen Kaiser am Schlusse der auf Epiphanios zurückgeführten Chronographie über Basileios I (*βασίλειος* ist das letzte von der pr. m. an dieser Stelle geschriebene Wort) hinaus bis auf Basileios Bulgaroktonos fortgeführt worden. Eine vierte Hand endlich hat im 14. Jahrhundert auf dem ersten Blatte vermerkt: *τὸ παρὸν βιβλίον τυγχάνει ἐμοῦ Δημητρίου τοῦ γραμματικοῦ.*

Den Hauptinhalt des Codex bilden die fünf Bücher Theodorets über die Häresien (Bl. 1—138). Dann folgt Bl. 138—143: *Γεωργίου μοναχοῦ καὶ πρεσβυτέρου ἐκ τῶν κεφαλαίων τῶν πρὸς Ἐπιφάνιον περὶ αἱρέσεων*, — Bl. 143—145: *Τοῦ ἐν ἁγίοις πατρὸς ἡμῶν Μαξίμου περὶ τοῦ ξύλου τῆς ζωῆς* = Quaest. ad Thalassium 43 ed. Combefis I 97 ff., — Bl. 145—150: *Κατὰ ἀγνοητῶν, ἐν ᾧ καὶ περὶ τοῦ „προέκοπτεν ὁ Ἰησοῦς σοφίᾳ καὶ ἡλικίᾳ“, καὶ κατὰ ἀφθαρτοδοκητῶν, καὶ ὅτι ἡ δειλία καὶ ὁ φόβος καὶ ἡ ἄγνοια φυσικὰ καὶ ἀνυπαίτια πάθη* = dem gröſsten

1) R. Reitzenstein, Zu Eusebius: Hermes 23 (1888) S. 148.

2) A. Mai, Scriptorum veterum nova collectio I, Romae 1825, S. XVII.

Teile des 16. Kapitels der Patrum doctrina de Verbi incarnatione, vgl. A. Mai, Script. vet. nova coll. VII S. 2 und 25f., — Bl. 150—160: *Διήγησις περὶ τῆς τεσσαρισκαιδεκάτης τοῦ πάσχα, καὶ ὅπως δεῖ ψηφίζοντας γνῶναι, ἐν ποίᾳ ἡμέρᾳ τοῦ μηνὸς καταντᾷ ἑκάστου ἔτους* — nach den Eingangsworten heifst der Verfasser Georgios; er schrieb im Jahre 638/639, — Bl. 160—161v: *Διήγησις περὶ τῶν τριῶν πόλων ἡλίου, σελήνης καὶ ἰνδικτιόνων*, — Bl. 161r—163: *Εἰς τὴν εὐαγγελικὴν προπαρασκευήν, πῶς τὰ πάντα παρὰ βαρβάρων Ἕλληνες ὠφέληνται* = Eusebius, Praepar. evang. 10, 5 ed. Migne, Patrol. gr. 21, 788 B—789 C, — Bl. 163—188 Sp. 1: *Χρονογραφεῖον σύντομον ἐκ τοῦ Εὐσεβίου τοῦ Παμφίλου πονημάτων*, aus dieser Handschrift ediert von A. Mai a. a. O. I, Romae 1825, Pars II S. 1—39, nicht jedoch in der zweiten Ausgabe dieses Bandes Romae 1825 et 31, wiederholt von A. Schoene, Eusebi Chronicorum libri duo I, Berolini 1875, Sp. 63—102[1]), — endlich Bl. 188 Sp. 1—190v Sp. 2: Fragmente aus zwei Kommentaren über die Apokalypse: *Νικομήδους ἐκ τῆς ἀποκαλύψεως Ἰωάννου* zu Apok. 11, 3. 7, *Ἀνδρέου* zu Apok. 18, 13 = ed. Migne, Patrol. gr. 106, 392 A, *Νικομήδους* zu Apok. 17, 12, *Ἀνδρέου ἀρχιεπισκόπου Καισαρείας Καππαδοκίας* aus der Vorrede zum Kommentare = Migne 106, 217 C, und andere Stellen aus dem Werke des Andreas.[2])

Leider ist V an zwei Stellen lückenhaft. Von dem mit Bl. 137 beginnenden 18. Quaternio fehlen vier Blätter; sie sind zwischen Bl. 138 und 139 ausgefallen. Aus dem 19. Quaternio sind sogar sechs Blätter abhanden gekommen, und zwar zwischen Bl. 141, dem ersten, und Bl. 142, dem letzten dieses Quaternio. Beide Lücken fallen in das Werk des Georgios *περὶ αἱρέσεων*, und nur eine von ihnen kann zu einem kleinen Teile durch einen Abschnitt aus dem Werke des Johannes von Damaskos über die Häresien ausgefüllt werden.

1) Die Editionen haben die unrichtige Vorstellung hervorgerufen, als ob der Titel *Χρονογραφεῖον σύντομον κτλ.* auch in der Handschrift für alle Stücke von Bl. 163 bis 188 Sp. 1 gelten solle, die A. Mai und nach ihm A. Schoene unter diesem Titel zusammengefafst haben. Das *Χρονογραφεῖον σύντομον* reicht nur bis Bl. 164v (ed. Schoene Sp. 65, 5). Die dann folgende Aufschrift *Ποσάκις καὶ πότε ἐπορθήθησαν οἱ ἐξ Ἰσραήλ* leitet einen neuen, selbständigen Traktat ein. Ebenso verhält es sich mit den weiteren Stücken: *Καὶ ἄλλως περὶ τῶν ἁλώσεων Ἰερουσαλήμ* (Bl. 165) u. s. w. und namentlich mit dem *Χρονογραφεῖον συστὰν ἐκ τῶν πονημάτων τοῦ ἁγίου Ἐπιφανίου ἀρχιεπισκόπου πόλεως Κωνσταντίας τῆς Κύπρου* (Bl. 184 Sp. 2). Der Abschnitt *Ἰστέον, ὅτι ἑπτὰ τόποι εἰσὶν ἐν ὑπεροχῇ κτλ.* (Bl. 168 ed. Schoene Sp. 68, 1—22) stammt, was die Herausgeber nicht bemerkt haben, aus dem Kommentare des Andreas von Kaisareia zur Apokalypse (ed. Migne 106, 380 C sqq.).

2) Von den Fragmenten des Nikomedes werde ich bei anderer Gelegenheit handeln.

Ich lasse zunächst die Texte folgen, um daran eine Besprechung derselben anzuknüpfen, an erster Stelle die Fragmente aus den *Κεφάλαια περὶ αἱρέσεων* des Mönches und Presbyters Georgios, sodann Georgios' Abhandlung über die Berechnung des Osterfestes, und endlich die mit der letzteren enge verwandte kurze Schrift *Περὶ τῶν τριῶν πόλων*.

I.

138 *Γεωργίου μοναχοῦ καὶ πρεσβυτέρου ἐκ τῶν κεφαλαίων τῶν πρὸς Ἐπιφάνιον περὶ αἱρέσεων.*

Κεφάλαιον θ'. Περὶ τῶν Ὠριγενιαστῶν, ἐν ᾧ καὶ περὶ Εὐαγρίου καὶ Διδύμου.

5 Ὠριγένης ὁ καὶ Ἀδαμάντιος, υἱὸς γενόμενος Λεωνίδους τοῦ μάρτυρος, πλεῖστα καὶ αὐτὸς ἐν τῇ νέᾳ αὐτοῦ ἡλικίᾳ ὑπέμεινεν, διωχθεὶς 138ᵛ διαφόρως ὑπὲρ τῆς | εὐσεβείας ἐπὶ τῶν Δεκίου χρόνων. γέγονεν δὲ λόγιος καὶ ἐν τῇ ἑλληνικῇ παιδείᾳ περιβόητος. καὶ ἦν μὲν τῷ γένει Αἰγύπτιος, ᾤκει δὲ ἐν Ἀλεξανδρείᾳ. οὗτος εἰς πολλὴν ἐλάσας μανίαν 10 καὶ βόθρον ἀπωλείας ἑαυτῷ κατορύξας οὐ μόνον εἰς τὴν ἁγίαν καὶ ὁμοούσιον τριάδα ἐβλασφήμησεν καὶ εἰς τὴν θείαν ἐδυσσέβησεν ἐνανθρώπησιν, ἀλλὰ καὶ ἕτερά τινα ἐκαινοτόμησε δόγματα, περὶ προϋπάρξεώς φημι καὶ ἀποκαταστάσεως, οἴκοθεν ταῦτα καὶ ἐκ τοῦ πονηροῦ τῆς ἑαυτοῦ καρδίας θησαυροῦ, κυριώτερον δὲ εἰπεῖν, ἐκ διαβολικῆς ἐπινοίας 15 προβαλλόμενος, καὶ θύραν ἁπάσαις σχεδὸν ταῖς αἱρέσεσιν ἀνέῳξεν καὶ ἀρχὰς αὐταῖς καὶ ἀφορμὰς ἀσεβείας παρέσχετο.

Ἡ μὲν οὖν περὶ τὴν θεότητα βλασφημία αὐτοῦ ὑπῆρχεν αὕτη· ἔλεγεν ὅτι τὸν πατέρα οὐ δύναται ὁρᾶν ὁ υἱός, ἀλλ' οὐδὲ τὸν υἱὸν δύναται θεωρεῖν τὸ πνεῦμα, ὥσπερ οὐδὲ οἱ ἄγγελοι, φησί, θεωροῦσι

3 ὦ V, das iota subscriptum fehlt überall ‖ 6 ὑπέμεινε sec. manus ‖ 7 γέγονε s. m. ‖ 11 ἐβλασφήμησε s. m. | ἐδυσέβησεν V ‖ 12 προϋπάρξεως φημὶ V ‖ 15 ἀνέωξε s. m. ‖ 17 Ἡ] εἰ V ‖ 19 ἄγγελοί φησι θεωροῦσι V

5 Vgl. Epiphanii Adv. haer. 64, 1 ed. Dindorf II 586, 16: Ὠριγένης ὁ καὶ Ἀδαμάντιος ἐπικληθεὶς καθεξῆς τοῦτον ἀκολουθεῖ. οὗτος παῖς μὲν ἦν Λεωνίδου τοῦ μακαρίτου ἁγίου μάρτυρος. καὶ αὐτὸς δὲ τὰ πλεῖστα διωχθεὶς ἐν τῇ νέᾳ αὐτοῦ ἡλικίᾳ, ἀνὴρ ὢν κατὰ τὴν τῶν Ἑλλήνων παιδείαν λόγιος, καὶ ἐν ἐκκλησίᾳ ἀνατεθραμμένος, ἐν χρόνοις Δεκίου τοῦ βασιλέως ἐγνωρίζετο ἐπὶ τῆς Ἀλεξανδρείας. ἦν γὰρ τῷ γένει μὲν Αἰγύπτιος, ἐν Ἀλεξανδρείᾳ δὲ ἐσχηκὼς τὴν οἴκησιν καὶ τὴν ἀνατροφήν. 10 Vgl. Iustiniani Imp. Liber adv. Origenem bei Mansi, Conc. omnium ampl. collectio IX Sp. 489 B: πρὸ πάντων εἰς αὐτὴν τὴν ἁγίαν καὶ ὁμοούσιον τριάδα βλασφημήσας. 18 Vgl. Epiphan. a. a. O. S. 590, 16: φάσκει δὲ οὕτως· πρῶτον μέν, ὅτι ὁ υἱὸς ὁ μονογενὴς ὁρᾶν τὸν πατέρα οὐ δύναται, ἀλλ' οὔτε τὸ πνεῦμα τὸν υἱὸν δύναται θεάσασθαι, οὔτε μὴν ἄγγελοι τὸ πνεῦμα, οὔτε οἱ ἄνθρωποι τοὺς ἀγγέλους. καὶ αὕτη πρώτη αὐτοῦ ἡ πτῶσις. ἐκ γὰρ τῆς οὐσίας τοῦ πατρὸς τοῦτον εἰσηγεῖται, κτιστὸν δὲ ἅμα.

τὸ πνεῦμα, οὐδὲ οἱ ἄνθρωποι τοὺς ἀγγέλους. ἀλλότριον δὲ τῆς οὐσίας τοῦ πατρὸς ἔφασκεν τὸν υἱὸν καὶ κτιστόν, ὁμοίως καὶ τὸ πνεῦμα. περὶ δὲ τὴν ἐνανθρώπησιν ἐδυσσέβει, διότι οὐκ ἔλεγεν κατὰ τὸν ἀληθῆ τῆς ὀρθοδοξίας | . . .

. . . ὑπὸ τῆς ἁγίας τριάδος πραχθέντα, τουτέστι τὰ λογικά· τὰ δὲ 139 ὑπὸ τοῦ νοῦ ἐκείνου κτισθέντα πάντα ἀπόλλυσθαι καὶ εἰς τὸ μὴ ὂν 6 χωρεῖν. ἔπειτα δὲ καὶ ἑνοῦσθαι περιβομβοῦσιν ἐν τῇ ἀποκαταστάσει πάντα τὰ λογικὰ τῇ ἁγίᾳ τριάδι καὶ μίαν γενέσθαι τὴν ἐνέργειαν διδάσκουσιν τῶν τε λογικῶν ἁπάντων ἀγγέλων φημὶ καὶ ἀνθρώπων καὶ δαιμόνων καὶ τῆς ἀκτίστου καὶ τρισυποστάτου θεότητος τῷ αὐτῇ 10 φυσικῶς ἀνακραθῆναι. οὗ τί ἂν γένοιτο δυσσεβέστερον;

Οὐκ ἄρα οὖν μέσα οὐδὲ ἀκίνδυνα, ὡς ἐκεῖνοι ληρῳδοῦσι, τὰ περὶ προϋπάρξεως καὶ ἀποκαταστάσεως παρ' αὐτῶν φλυαρούμενα τυγχάνουσιν, ἀλλὰ καὶ εἰς ἄκρον ἀσεβείας φέροντα, μὴ μόνον τὴν θείαν ἐνανθρώπησιν ἀσθενοῦντα, ἀλλ' ὡς φθάσαντες ἐδείξαμεν, καὶ τῆς θεολογίας 15 αὐτῆς καθαπτόμενα. καὶ τοῦτο δέ σε μὴ ἀγνοεῖν ἀναγκαῖον, ὦ τέκνον πιστότατον, ὡς αἰθέρια καὶ σφαιροειδῆ ἐγείρεσθαι ἐν τῇ ἀναστάσει τὰ σώματα ψευδηγοροῦντες οὐκ ὀκνοῦσι λέγειν, καὶ αὐτὸ τοῦ κυρίου τὸ σῶμα σφαιροειδὲς ἐγείρασθαι καὶ φαντασίᾳ τινὶ δόξαι πλευρὰς καὶ χεῖρας τοῖς μαθηταῖς ὑποδεῖξαι· | ὅθεν οὐδὲ τῆς τοῦ Μάνεντος ἀν- 139ᵛ εύθυνοί εἰσι δυσσεβείας. ἡμεῖς μὲν οὖν τούτοις ἀρκεσθέντες ἐφ' 21 ἕτερον μεταβησόμεθα. τοῖς δὲ ἐν Κωνσταντινουπόλει κατὰ τὴν πέμπτην σύνοδον πραχθεῖσιν ἐντυγχάνων ὁ βουλόμενος ἅπαντα κατ' αὐτοὺς γνώσεται πάμπολλα ὄντα καὶ δυσσεβῆ καὶ ἀπάνθρωπα καὶ τῆς ἀληθείας ἀλλότρια. 25

ι'. Περὶ Ἀπολιναρίου.

Λαοδικείας τῆς Συρίας ὑπῆρχεν ἐπίσκοπος ὁ Ἀπολινάριος. ἦν δὲ καὶ ἀπὸ γραμματικῶν. οὗτος εἰ καὶ μὴ φανερῶς εἰς τὴν θεότητα ἡμάρτανεν, ὅμως οὐδὲ ταύτης ἦν τῆς μέμψεως ἐλεύθερος. εἰ γὰρ καὶ

1 ἀλλότριόν δε V ‖ 2 ἔφασκε s. m. ‖ 3 ἐδυσέβει V | ἔλεγε s. m. ‖ 4 ὀρθοδοξίας] es fehlen vier Blätter ‖ 9 διδάσκουσι s. m. ‖ 10 τρισύποστάτου V ‖ 11 δυσεβέστερον V ‖ 13 προύπάρξεως V ‖ 19 ἐγείρεσθαι V ‖ 21 δυσεβείας V ‖ 24 δυσεβῆ V ‖ 26 ι' steht am Rande

12 Vgl. Cyrilli Scythopolit. Vita S. Cyriaci n. 12 ed. Acta SS. Sept. VIII (1762) S. 152: αὐτοὶ διαβεβαιοῦνται, ὅτι τὰ περὶ προϋπάρξεως καὶ ἀποκαταστάσεως δόγματα μέσα τυγχάνει καὶ ἀκίνδυνα. 17 Vgl. Cyrill. Scythop. a. a. O. S. 152: λέγουσιν, ὅτι αἰθέρια καὶ σφεροειδῆ ἐγείροντο (80) ἡμῶν τὰ σώματα ἐν τῇ ἀναστάσει· καὶ γὰρ καὶ τὸ τοῦ κυρίου οὕτω φασὶν ἐγείρασθαι σῶμα. Vgl. Justinian a. a. O. Sp. 516 CD. 523 C. 28 Vgl. (Leontii Byzant.) De sectis act. 4, 2 ed. Migne, Patrol. gr. 86, 1, 1220 C: Ὁ δὲ Ἀπολινάριος περὶ μὲν τὴν θεολογίαν οὐ φαίνεται ἁμαρτάνων· πλὴν διελέγχουσι καὶ τοῦτον οἱ Γρηγόριοι περὶ ταύτην ἁμαρτάνοντα.

κτίσμα λέγειν τὸν υἱὸν καὶ τὸ πνεῦμα οὐκ ἠνείχετο, ἀλλ' ὑπόβασίν
τινα εἰσάγοντα οἱ πατέρες αὐτὸν διελέγχουσι. περὶ μέντοι τὴν οἰκονο-
μίαν φανερῶς ἡμάρτανεν. ἔλεγε γὰρ τὸ σῶμα, ὃ ἀνέλαβεν ὁ κύριος,
ψυχὴν μὲν ἔχειν, νοῦν δὲ οὐδαμῶς, ἀλλ' ὥσπερ ἄλογον ψυχὴν ἐδίδου
5 τῷ σωτῆρι. διὸ καὶ μίαν φύσιν τὸν Χριστὸν ἐκήρυττεν, ἐπειδὴ τέλειον
ἄνθρωπον αὐτὸν εἰπεῖν οὐκ ἠνέσχετο· οὐδὲ ἀνθρώπου φύσιν ἀνειλη-
φέναι τὸν τοῦ θεοῦ λόγον ἔφασκεν, ἀλλ' ἔμψυχον μὲν τὸ τοῦ κυρίου
140 σῶμα ἔλεγεν, | ἄνουν δέ. ἐντεῦθεν δύο λέγειν φύσεις παρῃτεῖτο.

Τούτου μαθηταὶ γεγόνασιν ὅ τε Πολέμων καὶ Τιμόθεος, οὐχ ὁ
10 Αἴλουρος, οἵτινες τῷ οἰκείῳ διδασκάλῳ ἀκολουθήσαντες μίαν σύνθετον
φύσιν εἶναι τὸν Χριστὸν ἐδίδασκον καὶ τοὺς θεοφόρους ἡμῶν πατέρας,
Ἀθανάσιόν φημι καὶ Γρηγόριον καὶ τοὺς ἐν τῇ Ἰταλίᾳ διαλάμψαντας ὡς
τὴν δυάδα τῶν φύσεων κηρύξαντας διέβαλλον, ἐν οἷς πρὸς ἀλλήλους
ἔγραφον.

15 ια'. Περὶ Νεστορίου καὶ Θεοδώρου τοῦ Μοψουεστίας καὶ Διοδώρου
καὶ Παύλου τοῦ Σαμοσατέως καὶ Φωτεινοῦ.

Κωνσταντινουπόλεως γενόμενος ἐπίσκοπος ὁ Νεστόριος περὶ μὲν
τῆς ἁγίας καὶ ὁμοουσίου τριάδος ὀρθῶς ἐδόξαζεν, εἰς δὲ τὴν θείαν
ἐνανθρώπησιν ἀναιδῶς ἡμάρτανεν, ψιλὸν ἄνθρωπον κηρύττων τὸν
20 Χριστὸν καὶ ἕτερον ὄντα παρὰ τὸν θεὸν λόγον· δύο τε φύσεις διῃρη-
μένας ἐδίδασκεν, εἰς δύο μερίζων υἱοὺς τὸν ἕνα καὶ ἀμέριστον. τὴν
δὲ καθ' ὑπόστασιν ἠρνεῖτο ἕνωσιν καὶ σχετικήν τινα συνεσκιασμένως
140v ἔλεγεν συνάφειαν, τῇ κατὰ τὴν ἀξίαν ἤγουν ἰσοτιμίαν καὶ αὐθεν|τείαν
⟨κοινωνίᾳ⟩ ἡνῶσθαι τὸν θεὸν λόγον τῷ ἐκ Μαρίας ἀνθρώπῳ φάσκων.
25 θεοτόκον δὲ τὴν ἁγίαν παρθένον Μαρίαν ὁμολογεῖν ὅλως οὐκ ἠνείχετο,
ἀλλὰ χριστοτόκον αὐτὴν ἐκάλει δυσσεβεῖ καὶ ἰουδαϊκῷ φρονήματι. ὃν
καθεῖλεν Κύριλλος ἐν τῇ πρώτῃ ἐν Ἐφέσῳ συνόδῳ.

Ταύτης τῆς αἱρέσεως ἀρχηγοὶ καὶ διδάσκαλοι γεγόνασιν ὅ τε Μο-
ψουεστίας Θεόδωρος καὶ ὁ Ταρσοῦ Διόδωρος καὶ ὁ πρό γε τούτων
30 Παῦλος ὁ Σαμοσατεύς, Ἀντιοχείας γενόμενος ἐπίσκοπος. καὶ Διόδωρος
μὲν ἅμα Θεοδώρῳ περὶ τὴν οἰκονομίαν σφαλλόμενοι περὶ τῆς θεότητος

---

1 ἠνίχετο V | ὑπόβασιν τινὰ V ‖ 9 οὐχ' ὁ ἔλουρος V ‖ 12 ἀθανάσιον φημὶ V | ἰταλείᾳ V ‖ 15 ια' am Rande | μωψουεστίας V ‖ 16 σαμουσατέως V ‖ 19 ἡμάρτανε s. m. ‖ 23 ἔλεγε s. m. ‖ 24 κοινωνίᾳ om. V ‖ 26 δυσεβεῖ V ‖ 27 καθεῖλε s. m. ‖ 28 μωψουεστίας V ‖ 30 σαμουσατεὺς V, die drei letzten Buchstaben auf einer Rasur

---

κτίσμα μὲν γάρ, φασίν, οὐ λέγει, ὑπόβασιν δὲ μικρὰν λέγει τοῦ υἱοῦ καὶ τοῦ πνεύματος πρὸς τὸν πατέρα. περὶ δὲ τὴν οἰκονομίαν φανερῶς διεσφάλλετο· ἔλεγε γὰρ τὸ σῶμα, ὃ ἐνεδύσατο ὁ θεὸς λόγος, ψυχὴν μὲν ἔχειν, νοῦν δὲ οὐδαμῶς, ἀλλ' ὥσπερ ἄλογον ψυχὴν οὕτως ἔλεγεν ἔχειν.

ὀρθῶς ἐφρόνουν· ἕτερα δέ τινα ὁ Θεόδωρος ἐδίδασκεν, ἃ Νεστόριος
οὐ φαίνεται φανερῶς διδάξας. ἔλεγεν γὰρ Θεόδωρος, μέχρι μὲν τοῦ
ἐν Ἰορδάνῃ βαπτίσματος ψιλὸν ἄνθρωπον χρηματίσαι τὸν Χριστόν·
ὅτε δὲ ἐβαπτίσθη, φησί, τότε εὐδόκησεν ἐν αὐτῷ κατοικῆσαι ὁ τοῦ
θεοῦ λόγος διὰ τὴν ἐνάρετον αὐτοῦ πολιτείαν καὶ τῆς θείας αὐτῷ 5
μετέδωκεν ἀξίας. προσετίθει δὲ καὶ τοῦτο ταῖς ἑαυτοῦ βλασφημίαις
καὶ ἔλεγεν, εἰς τὸ ὄνομα τοῦ πατρὸς καὶ τοῦ υἱοῦ καὶ τοῦ ἁγίου
πνεύματος βεβαπτίσθαι τὸν Χριστὸν ἐν τῷ Ἰορδάνῃ. πρὸς τούτοις καὶ
βιβλία τινὰ τῶν ἐνδιαθέτων κατὰ αὐ|θεντείαν παρεγράψατο, τά τε 141
ᾄσματά φημι τῶν ᾀσμάτων καὶ τὴν τοῦ Ἰὼβ ἱστορίαν καὶ ἄλλα τινά. 10
τήν τε κρίσιν ἐν ῥήμασι μόνοις καὶ ἀπειλαῖς διαβεβαιοῦτο καὶ τὴν
γέενναν διέπαιξεν καὶ τὰ λοιπὰ τὰ περὶ κρίσεως καὶ ἀνταποδόσεως
εἰρημένα ἀνέτρεπεν ὁ δυσσεβής. οὗτός ἐστιν, ὃν ὁ μέγας Ἰωάννης διὰ
τῶν δύο ἐκείνων ἐπιστολῶν ἐκ τοῦ βυθοῦ τῆς ἀκολασίας ἀνασπᾶσαι
ἠγωνίσατο. 15

Παῦλος δὲ ὁ Σαμοσατεύς, εἰ καὶ ψιλὸν ἄνθρωπον τὸν Χριστὸν
ἔλεγεν, ἀλλ' οὐχ ὡς Νεστόριος οὐδὲ ὡς Θεόδωρος καὶ Διόδωρος ἐδογμά-
τιζεν. ἠσέβει γὰρ ὁ Παῦλος καὶ εἰς τὴν θεότητα. οἱ μὲν γὰρ περὶ
Νεστόριον καὶ Θεόδωρον καὶ Διόδωρον εἰς τὴν τριάδα, ὡς προέφημεν,
οὐκ ἠσέβουν, ἀλλὰ καὶ ἀγῶνας ἔσχον κατὰ Ἀρειανῶν καὶ πνευματομάχων 20
ὅ τε Διόδωρος καὶ Θεόδωρος. περὶ δὲ τῆς ἐνανθρωπήσεως οὕτως
ἐδόξαζον· αὐτὸν τὸν οὐσιώδη λόγον καὶ υἱὸν τοῦ θεοῦ ἔλεγον συναφθῆναι
τῷ ἐκ Μαρίας ἀνθρώπῳ, καὶ οὐχ' ὥσπερ ἐν τοῖς προφήταις, οὕτως καὶ
ἐν αὐτῷ κατοικῆσαι τὸ πνεῦμα τὸ ἅγιον ἔφασκον, ἀλλὰ μειζόνως πως
καὶ ὑπερβαλλόντως τῷ συνεχεῖ καὶ ἀδιαστάτῳ τῆς ἐνοικήσεως. ὁ δέ γε 25

---

6 βλασφημίαις: μ auf einer Rasur V ‖ 10 ᾄσματα φημὶ V ‖ 12 διέπαιξε s. m. ‖ 13 δυσεβής V ‖ 16 σαμουσατεύς V ‖ 18 ἠσέβη V

---

2 Vgl. Theodori Raith. De incarnatione ed. Migne, Patrol. gr. 91, 1488 C: Καὶ ἐκ τοῦ ἐν τῷ Ἰορδάνῃ βαπτίσματος ἀξιωθῆναι ἐν πρώτοις τῆς τοῦ ἁγίου πνεύματος δωρεᾶς, εἰς ὄνομα πατρὸς καὶ υἱοῦ καὶ ἁγίου πνεύματος βαπτισθέντα. τὸν δὲ θεὸν λόγον διὰ τὴν ὑπερβάλλουσαν αὐτοῦ ἀρετὴν κατ' εὐδοκίαν ἐν αὐτῷ κατοικήσαντα μεταδοῦναι αὐτῷ τῆς θεϊκῆς ἀξίας. Siehe auch unten S. 39. 11 Vgl. Leontii Byzant. Adv. Nestor. et Eutych. lib. III ed. Migne, Patrol. gr. 86, 1, 1368 C sqq.: Τὴν κρίσιν τοῦ θεοῦ .. τήν τε γέενναν καὶ τὸ σκότος καὶ τὸν βρυγμὸν τὸν ὀδόντων καὶ τὰ ἄλλα ὅσα ἠπείληται τοῖς ἀσεβέσι καὶ ἁμαρτωλοῖς γελᾷ ὁ δείλαιος .., ὡς αὐτὸς μὲν οἴεται, ἀπειλὴν μόνον ἔχοντα. 13 Vgl. Leont. Byzant. l. c. 1364 B sq.: Τοῦτον γάρ φασιν εἶναι ἐκεῖνον, ὃν ὁ μέγας Ἰωάννης .. δυσὶν ἐπιστολαῖς .. εἰς τὸν βυθὸν ἐμπεσόντα τῆς ἀκολασίας ἀνασπᾶσαι ἐσπούδασεν. 16 Vgl. De sectis act. III, 3 l. c. 1213 D sq.: Ψιλὸν ἄνθρωπον ἔλεγε τὸν Χριστόν, .. μὴ δοξάζων τὰ αὐτὰ τῷ Νεστορίῳ. 25 Vgl. De sectis l. c. 1213 B: Ὁ δὲ Παῦλος πατέρα μὲν ἔλεγε τὸν θεὸν τὸν πάντα δημιουργήσαντα, (p. 20, 5) υἱὸν δὲ τὸν ἄνθρωπον τὸν ψιλόν, (p. 20, 7) πνεῦμα δὲ τὴν ἐπιφοιτήσασαν χάριν τοῖς ἀποστόλοις.

141ᵛ Παῦλος τριάδα ὅλως οὐχ ὡμολόγει, | πατέρα δὲ μόνον ὠνόμαζεν τὸν θεὸν καὶ δημιουργὸν ἐκάλει τῶν ἁπάντων, προφορικὸν εἶναι τὸν υἱὸν λέγων οἷον πρόσταγμα θεῖον· τόν τε πατέρα ἐν σχήματι τεχνίτου τούτῳ κεχρῆσθαι ἐδίδασκεν δίκην ὀργάνου μηχανικοῦ εἰς τὴν τοῦ παντὸς
5 διακόσμησιν. ἄνθρωπον δὲ ψιλὸν τὸν Χριστὸν ἐκήρυττεν τὸν τοῦ θεοῦ λόγον ὑποδεξάμενον, οὐχ ὡς οὐσιώδη λόγον καὶ ἐνυπόστατον, ἀλλ' ὡς προφορικὸν λόγον. πνεῦμα δὲ ἅγιον ἐκάλει τὴν ἐπιφοιτήσασαν χάριν τοῖς ἀποστόλοις. ἦν δὲ ὅλως ἀλλόκοτος καὶ παλίμβουλος, καὶ ποτὲ μὲν ἀνύπαρκτον ἔλεγεν τὸν τοῦ θεοῦ λόγον καὶ ἀπὸ Μαρίας καὶ δεῦρο
10 ὑποστάντα, ποτὲ δὲ εἶναι μὲν τὸν τοῦ θεοῦ λόγον πρὸ τῶν αἰώνων τῷ προορισμῷ διεβεβαιοῦτο, ἕτερον δὲ παρ' αὐτὸν καθ' ὁμωνυμίαν Χριστὸν καὶ υἱὸν δευτέρως καὶ ἐπ' ἐσχάτοις καιροῖς ὑπάρξαντα τὸν ἐκ Μαρίας ἄνθρωπον κατ' εὐδοκίαν εἰληφότα τὸ ὄνομα τοῦ Χριστοῦ· ὡς δύο λοιπὸν εἰσάγειν αὐτὸν υἱοὺς καὶ δύο Χριστούς. τοῦτον διὰ τὰς
15 τοιαύτας αὐτοῦ βλασφημίας ἡ ἐν Ἀντιοχείᾳ καθεῖλεν σύνοδος, ἧς ἐξῆρχεν ὁ θαυματουργὸς Γρηγόριος ὁ Νεοκαισαρείας τοῦ Πόντου ἐπίσκοπος.

Καὶ Φωτεινὸς δὲ ὁ ἀπὸ τοῦ Σιρμίου τὰ ὅμοια τῷ Παύλῳ ἐφρόνει | ...

Περὶ τῶν Μασσαλιανῶν.

Κεφάλαια τοῦ τῶν Μασσαλιανῶν δυσσεβοῦς δόγματος ἀναληφθέντα ἐκ
20 *βιβλίου αὐτῶν.*

α'. Ὅτι συνοικεῖ τῷ ἀνθρώπῳ ἐνυποστάτως ὁ σατανᾶς καὶ κατὰ πάντα κυριεύει αὐτοῦ.

β'. Ὅτι ὁ σατανᾶς καὶ οἱ δαίμονες κατέχουσι τὸν νοῦν τῶν ἀν-

---

3 τεχνήτου V ‖ 4 ἐδίδασκε s. m. ‖ 5 ἐκήρυττε s. m. ‖ 6 οὐχ' ὡς V | ἐνύπόστατον V ‖ 9 ἔλεγε s. m. ‖ 11 καθομωνυμίαν ‖ 15 καθεῖλε s. m. ‖ 17 σερμίου V, von der s. m. ist ιρ darüber geschrieben | ἐφρόνει] es fehlen sechs Blätter ‖ 18 *Περὶ τῶν Μασσαλιανῶν*] von mir hinzugefügt ‖ 19 *Κεφάλαια* bis τοῖς ἐκείνων (S. 22, 26)] aus Ioannis Damasc. De haeresibus ed. Lequien I (Paris. 1712) 95 ff. von mir hinzugefügt

---

9 Vgl. Epiphan. Anacephalaeosis n. 65 ed. Dindorf III S. 3: *Οὗτος ἀνύπαρκτον τὸν Χριστὸν ὀλίγου δεῖν διαβεβαιοῦται, λόγον προφορικὸν ὄντα σχηματίσας, ἀπὸ δὲ Μαρίας καὶ δεῦρο εἶναι.* 10 Vgl. Athanas. c. Apolinar. II 3 ed. Thilo S. 906 über Pauls Lehre: *Τῷ μὲν προορισμῷ πρὸ αἰώνων ὄντα, τῇ δὲ ὑπάρξει ἐκ Ναζαρὲτ ἀναδειχθέντα.* Ephraem Antioch. bei Photios, Bibl. cod. 229 ed. Bekker 259ᵇ: *Ἄλλον μὲν τὸν πρὸ αἰώνων υἱόν, ἕτερον δὲ τὸν ἐπ' ἐσχάτων φρενοβλαβῶς ἐδογμάτιζε.* 17 Vgl. Epiphan. Anaceph. a. a. O. I S. 251: *Οὗτος ὁ Φωτεινὸς ἀπὸ Σιρμίου ὑπάρχων, ἔτι καὶ δεῦρο περιών, τὰ ὅμοια Παύλῳ τῷ Σαμοσατεῖ ἐφρόνησε.*

21 Vgl. Timoth. presb. Constantinop. De receptione haereticorum ed. Migne, Patrol. gr. 86, 1, 48 B f (περὶ Μαρκιανιστῶν): *α'. Λέγουσιν ὅτι ἑκάστῳ ἀνθρώπῳ τικτομένῳ παραυτίκα δαίμων οὐσιωδῶς συνάπτεται, ἐκ τῆς καταδίκης τοῦ Ἀδὰμ τούτου κεκληρωμένου· καὶ ὅτι οὗτος ὁ δαίμων εἰς τὰς ἀτόπους πράξεις κινεῖ τὸν ἄνθρωπον οὐσιωδῶς αὐτῷ συνημμένον.*

θρώπων, καὶ ἡ φύσις τῶν ἀνθρώπων κοινωνική ἐστι τῶν πνευμάτων τῆς πονηρίας.

γ'. Ὅτι συνοικοῦσιν ὁ σατανᾶς καὶ τὸ πνεῦμα τὸ ἅγιον ἐν τῷ ἀνθρώπῳ, καὶ ὅτι οὐδὲ οἱ ἀπόστολοι καθαροὶ ἦσαν τῆς ἐνεργουμένης ἐνεργείας. 5

δ'. Ὅτι οὐδὲ τὸ βάπτισμα τελειοῖ τὸν ἄνθρωπον, οὔτε ἡ τῶν θείων μυστηρίων μετάληψις καθαρίζει τὴν ψυχήν, ἀλλὰ μόνη ἡ παρ' αὐτοῖς σπουδαζομένη εὐχή.

ε'. Ὅτι συμπέφυρται ὁ ἄνθρωπος τῇ ἁμαρτίᾳ καὶ μετὰ τὸ βάπτισμα.

ς'. Ὅτι οὐ διὰ τοῦ βαπτίσματος λαμβάνει τὸ ἄφθαρτον καὶ θεῖον 10 *ἔνδυμα ὁ πιστός, ἀλλὰ δι' εὐχῆς.*

ζ'. Ὅτι δεῖ καὶ ἀπάθειαν λαβεῖν καὶ μετουσίαν τοῦ ἁγίου πνεύματος ἐν αἰσθήσει πάσῃ καὶ πληροφορίᾳ ἔσεσθαι.

η'. Ὅτι δεῖ τὴν ψυχὴν τοιαύτης αἰσθέσθαι τῆς κοινωνίας τοῦ οὐρανίου νυμφίου, οἵας αἰσθάνεται ἡ γυνὴ ἐν τῇ συνουσίᾳ τοῦ ἀνδρός. 15

θ'. Ὅτι οἱ πνευματικοὶ ὁρῶσιν ἔσωθεν καὶ ἔξωθεν τὴν ἁμαρτίαν καὶ τὴν χάριν ἐνεργουμένην καὶ ἐνεργοῦσαν.

ι'. Ὅτι ἐστὶν ἀποκάλυψις γινομένη ἐν αἰσθήσει καὶ ὑποστάσει θεϊκῇ ὡς δόγματι.

ια'. Ὅτι τὸ πῦρ δημιουργόν ἐστιν. 20

ιβ'. Ὅτι ἡ ψυχὴ ἡ μὴ ἔχουσα τὸν Χριστὸν ἐν αἰσθήσει καὶ πάσῃ ἐνεργείᾳ οἰκητήριόν ἐστιν ἑρπετῶν καὶ ἰοβόλων θηρίων, τουτέστι πάσης ἀντικειμένης δυνάμεως.

ιγ'. Ὅτι φύσει τὰ κακά.

ιδ'. Ὅτι καὶ πρὸ τῆς παραβάσεως ἀπαθῶς ἐκοινώνησεν ὁ Ἀδὰμ 25 *τῇ Εὔᾳ.*

ιε'. Ὅτι σπέρμα καὶ λόγος ἔπεσεν εἰς Μαρίαν.

ις'. Ὅτι δύο δεῖ κτήσασθαι τὸν ἄνθρωπον ψυχάς, φασί, μίαν τὴν κοινὴν ἀνθρώποις καὶ μίαν τὴν ἐπουράνιον.

ιζ'. Ὅτι δυνατόν, φασί, δέξασθαι αἰσθητῶς τὴν ὑπόστασιν τοῦ 30 *ἁγίου πνεύματος τὸν ἄνθρωπον ἐν πάσῃ πληροφορίᾳ καὶ πάσῃ ἐνεργείᾳ.*

ιη'. Ὅτι τοῖς εὐχομένοις δύναται φανεροῦσθαι ὁ σταυρὸς ἐν φωτὶ καὶ κατά τινα καιρὸν εὑρεθῆναι ἄνθρωπον παρεστῶτα τῷ θυσιαστηρίῳ καὶ προσηνέχθαι αὐτῷ τρεῖς ἄρτους δι' ἐλαίου πεφυρμένους.

---

25 *ἐκοινώνηκεν* D (= Ioan. Damasc. a. a. O.) ‖ 32 *σταυρὸς* (statt *σωτὴρ* D) nach allen Hss bei Lequien mit einer Ausnahme und nach Niketas Akominatos bei Migne, Patrol. gr. 139, 1331 A

---

14 Vgl. Timoth. Cpl. a. a. O. 48 C: *δ'. Λέγουσιν ὅτι μετὰ τὴν λεγομένην παρ' ἐκείνων ἀπάθειαν τοιαύτης αἰσθάνεται ἡ ψυχὴ κοινωνίας γινομένης αὐτῇ παρὰ τοῦ οὐρανίου νυμφίου, οἵας αἰσθάνεται ἡ γυνὴ ἐν τῇ συνουσίᾳ τοῦ ἀνδρός.*
27 Ebda 49 A: *ζ'. Λέγουσιν ὅτι σπέρμα καὶ λόγος ἐνέπεσεν εἰς τὴν Μαρίαν.*

Ἔτι δὲ καὶ ἀποστρέφονται καὶ τὴν ἐκ τῶν χειρῶν ἐργασίαν ὡς οὐ πρέπουσαν χριστιανοῖς. κατὰ μέρος δὲ καὶ τὴν εἰς πτωχοὺς ἀνανθρωπίαν εἰσάγουσι φάσκοντες, ὡς οὐχὶ τοῖς δημοσίᾳ προσαιτοῦσιν ἢ ταῖς καταλελειμμέναις χήραις οὐδὲ τοῖς περιστάσεσι χρησαμένοις ἢ λώβῃ
5 σωμάτων ἢ νόσοις ἢ πικροῖς δανεισταῖς ἢ λῃστῶν ἢ βαρβάρων ἐπιδρομαῖς ἤ τισι τοιαύταις συμφοραῖς περιπεπτωκόσιν ἐπαρκεῖν ἁρμόττον τοὺς ἀποταττομένους ἢ τοὺς ὅλως ἀγαθοεργεῖν ἀρχομένους, ἀλλ' αὐτοῖς ἅπαντα χορηγεῖν. ἑαυτοὺς γὰρ ἔφασκον εἶναι τοὺς ἀληθῶς πτωχεύοντας τῷ πνεύματι.

10 Τούτοις προσετίθεσαν τῶν ἐκκλησιῶν καὶ τῶν θυσιαστηρίων ὑπεροψίαν, ὡς δέον τοὺς ἀσκητὰς ἐκκλησιαστικαῖς μὲν μὴ παραμένειν συνάξεσιν, ἀρκεῖσθαι δὲ ταῖς ἐν τοῖς εὐκτηρίοις αὐτῶν εὐχαῖς. τοσαύτην γὰρ ἔλεγον εἶναι τῆς προσευχῆς τὴν δύναμιν, ὥστε αὐτοῖς τε καὶ τοῖς παρ' αὐτῶν μαθητευθεῖσιν αἰσθητῶς τὸ πνεῦμα τὸ ἅγιον ἐπιφαίνεσθαι.
15 τερατεύονται γάρ, ὡς χρὴ τοὺς σωθῆναι βουλομένους ἐπὶ τοσοῦτον προσεύχεσθαι οὐδὲν τὸ παράπαν ἕτερον διαπραττομένους, ἕως ἂν τῆς μὲν ἁμαρτίας αἴσθωνται καθάπερ καπνοῦ τινος ἢ πυρὸς ἢ δράκοντος ἤ τινος τοιούτου θηρίου διὰ τῆς προσευχῆς ἐξελαυνομένης καὶ αἰσθητῶς διὰ τῶν προσευχῶν ἐξιούσης, τοῦ πνεύματος δὲ τοῦ ἁγίου πάλιν τὴν
20 εἴσοδον αἰσθητῶς ὑποδέξωνται καὶ φανερὰν ἐν τῇ ψυχῇ ἔχωσιν αἴσθησιν τῆς εἰσόδου τοῦ πνεύματος. καὶ ταύτην εἶναι τὴν ἀληθινὴν τῶν χριστιανῶν κοινωνίαν. οὐδὲ γὰρ ἐν τῷ βαπτίσματι τῆς ἐκκλησίας ἢ ταῖς τῶν κληρικῶν χειροτονίαις ἁγίου πνεύματος πάντως μεταλαμβάνειν τοὺς βαπτιζομένους, εἰ μὴ ταῖς αὐτῶν προσευχαῖς φιλοπονώτερον
25 κοινωνήσοιεν, καὶ λαβεῖν ἄν τινα καὶ δίχα τοῦ βαπτίσματος τοῦ ἁγίου πνεύματος κοινωνίαν, εἰ παραμένειν αὐτοῖς ἐθελήσειε καὶ τοῖς ἐκείνων |
142 μαθητεύεσθαι δόγμασιν· ὡς καὶ πρεσβυτέρων τινῶν εἰπόντων αὐτοῖς, ὅτι „ἐν πίστει τὸ πνεῦμα τὸ ἅγιον ὁμολογοῦμεν ἔχειν καὶ οὐκ

6 ἀπαρκεῖν D ‖ 7 τοῖς ἀποταττομένοις ἢ τὸ ὅλως ἀγαθοεργεῖν ἀρχομένοις D (nach einer einzigen Hs) ‖ 8 vgl. Matth. 5, 3 ‖ 27 μαθητεύεσθαι] es beginnt wieder V | τινῶν om. D

1 Vgl. Timoth. Cpl. 49 D: ιγ'. Λέγουσι τὴν τῶν χειρῶν ἐργασίαν ὡς βδελυρὰν ἀποστρέφεσθαι. 3 Ebda 52 A: ιε'. Λέγουσι μὴ διδόναι ἐλεημοσύνην τοῖς προσαιτοῦσι, μήτε μὴν χήραις ἢ ὀρφανοῖς, μήτε τοῖς ἐν διαφόροις περιστάσεσιν ἢ λώβῃ σωμάτων καθεστῶσιν, ἢ λῃστῶν ἢ βαρβάρων ἐπιδρομαῖς ἤ τισι τοιαύταις συμφοραῖς περιπεπτωκόσιν· ἀλλ' αὐτοῖς ἅπαντα μᾶλλον παρέχειν· διότι αὐτοί εἰσιν ὡς ἀληθῶς οἱ πτωχοὶ τῷ πνεύματι. 15 Ebda 48 BC: γ'. Λέγουσιν ὅτι μόνη ἡ ἐκτενὴς προσευχὴ διώκειν δύναται τοῦτον τὸν δαίμονα· διὰ χρέμψεως καὶ ἀποπτύσεως τοῦ προσερχομένου (lies προσευχομένου) φυγαδευομένου τούτου τοῦ δαίμονος ὡς καπνοῦ ὁρωμένου ἢ ὡς ὄφεως ἐν τῷ ἐκπορεύεσθαι· καὶ ὅτι τούτου γινομένου παρουσία λοιπὸν τοῦ ἁγίου πνεύματος ἐπὶ τὸν προσευχόμενον γίνεται, αἰσθητῶς τοῦ ἁγίου πνεύματος ἐπιφοιτῶντος καὶ ὁρωμένου.

αἰσθήσει“, ἐπαγγείλασθαι, καὶ αὐτοῖς διὰ τῆς σὺν αὐτοῖς προσευχῆς
μεταδοθήσεσθαι τῆς αἰσθήσεως τοῦ πνεύματος. τοσοῦτος δέ ἐστιν
αὐτῶν τῆς ἀλαζονείας ὁ τῦφος, ὡς τοὺς μετασχόντας παρ' αὐτοῖς δῆθεν
τῆς τοῦ πνεύματος αἰσθήσεως μακαρίζεσθαι ὑπ' αὐτῶν ὡς τελείους καὶ
πάσης ἁμαρτίας ἐλευθέρους καὶ κρείττονας, καὶ περιέπειν καὶ σέβεσθαι 5
ὡς μὴ ὑποκειμένους ἔτι κινδύνοις ἁμαρτίας, ἀλλὰ λοιπὸν ἄνεσιν καὶ
βρωμάτων ἄδειαν καὶ πᾶσαν ὑπάρχειν αὐτοῖς δορυφορίαν καὶ τιμὴν
καὶ τρυφήν. ὧν πολλοὶ καὶ μετὰ τὴν τοιαύτην παρ' αὐτοῖς μαρτυρίαν
τῆς τελειότητος εἰς τοὺς ἐκτὸς ὄντας, ⟨οὓς⟩ οὔτε χριστιανοὺς προσαγο-
ρεύειν ἀξιοῦσιν, αἰσχρουργίαις διαφόροις καὶ χρημάτων κλοπαῖς καὶ 10
πορνείαις περιπεσόντες ὤφθησαν.

Πολλὰ δὲ καὶ ἕτερα πρὸς τοῖς εἰρημένοις τερατεύονται, ὡς καὶ
γάμους ἐνθέσμους ἀδιαφορώτατα διαλύειν αὐτοὺς καὶ τοὺς τῶν γάμων
ἀφισταμένους ὡς ἀσκητὰς προσλαμβάνεσθαι καὶ μακαρίζειν. καὶ πατέρας
καὶ μητέρας | τεκνοτροφίας ἀμελεῖν πείθουσι, τούτοις δὲ προσκομίζειν 142v
ἅπαντα κατεπᾴδοντες. δούλους τε δεσποτῶν ἀποδιδράσκοντας ἑτοίμως 15
παραδέχονται. καὶ τοὺς ἀπὸ διαφόρων ἁμαρτημάτων αὐτοῖς προσιόντας
ἄνευ καρποῦ τινος μετανοίας, ἄνευ ἱερέων αὐθεντείας, ἄνευ βαθμῶν
τῶν τοῖς κανόσι τοῖς ἐκκλησιαστικοῖς διηγορευμένων, τάχιστα καθαίρειν
παντὸς ἁμαρτήματος ἐπαγγέλλονται, μόνον εἴ τις τὴν πολυθρύλλητον 20
αὐτῶν προσευχὴν παρ' αὐτοῖς μελετήσας μύστης σχέδιος τῆς ἐκείνων
κυβείας ἐγένετο· ὡς καί τινας τῶν τοιούτων πρὸ τῆς ἀπαλλαγῆς τῶν
ἁμαρτημάτων ἄγειν αὐτοὺς εἰς κληρικῶν χειροτονίας, δολερῶς πείθοντας
τοὺς ἐπισκόπους ἐπιτιθέναι χεῖρας αὐτοῖς, τῇ παρὰ τῶν νομιζομένων
παρ' αὐτοῖς ἀσκητῶν μαρτυρίᾳ δελεαζομένους. τοῦτο δὲ σπουδάζουσιν, 25
οὐχ ὡς τοὺς τῶν κληρικῶν βαθμοὺς τιμίους κρίνοντες (οἵ γε καὶ αὐτῶν
τῶν ἐπισκόπων καταφρονοῦντες, ὅταν ἐθέλωσιν), ἀλλὰ δυναστείαν
τινὰ καὶ αὐθεντείαν αὐτοῖς πραγματευόμενοι. ἔνιοι δὲ αὐτῶν μήτε
κοινωνῆσαί ποτε τῶν μυστηρίων λέγουσιν, εἰ μὴ | τῆς παρουσίας 143
τοῦ πνεύματος αἰσθητῶς αἴσθωνται γενομένης κατ' ἐκείνην τὴν ὥραν. 30
ἐπιτρέπουσι δέ τινες αὐτῶν τοῖς βουλομένοις ἀποτεμεῖν τὰ ἑαυτῶν
φυσικὰ μόρια. καταφρονοῦσι δὲ ῥᾳδίως καὶ ἀφορισμῶν. ὀμνύουσι δὲ
ἀδεῶς καὶ ἐπιορκοῦσιν. ἀναθεματίζουσιν δὲ ὑπούλως τὴν αἵρεσιν αὐτῶν.

---

9 οὓς om. V, add. aus fünf codd. Paris. und einem codex S. Hilarii bei Lequien | οὓς — ἀξιοῦσιν] καὶ οὔτε χριστιανοὺς προσαγορεύεσθαι ἀξίους nach Lequiens Konjektur ‖ 15 πείθουσιν, αὐτοῖς D ‖ 16 πάντα κατεπᾴδουσι D | κατ' ἐπᾴδοντες V | τε] δὲ D ‖ 17 τοὺς — αὐτοῖς] τοὺς ἁμαρτάνοντας καὶ αὐτοῖς D ‖ 18 ἱερέως D ‖ 22 ἐγένετο] γένοιτο D | καὶ om. D ‖ 23 πείθοντες VD ‖ 24 τῇ] ἡ V ‖ 26 οὐχ' V ‖ 27 κατὰφρονοῦντες V | ὅτ' ἂν V | ἐθέλωσι D | δυναστείάν τινα V ‖ 28 ἑαυτοῖς D ‖ 29 κοινωνῆσαι ποτὲ V | ποτε] αὐτοὺς D ‖ 30 αἴσθονται V ‖ 31 ἀποτέμνειν D ‖ 32 ὄμνυσι D ‖ 33 ἀναθεματίζουσί τε D

II.

150 *Διήγησις περὶ τῆς τεσσαρισκαιδεκάτης τοῦ πάσχα, καὶ ὅπως δεῖ ψηφίζοντας γνῶναι, ἐν ποίᾳ ἡμέρᾳ τοῦ μηνὸς καταντᾷ ἑκάστου ἔτους.*

150ᵛ Κυρίῳ μου πνευματικῷ ἀδελφῷ Ἰωάννῃ θεοφιλεστάτῳ διακόνῳ καὶ
5 μοναχῷ ὁ ταπεινὸς Γεώργιος ἐν κυρίῳ χαίρειν.

Μόνος μὲν ὡς ἀληθῶς ὁ τῶν χρόνων ποιητὴς καὶ τῶν καιρῶν δημιουργὸς καὶ τῶν ἁπάντων κτίστης, τῶν τε ὁρατῶν καὶ τῶν ἀοράτων, ἐπίσταται ἀρχήν τε καὶ μεσότητα, καὶ τέλος χρόνων τε καὶ ἐνιαυτῶν κύκλους καὶ ἀστέρων δρόμους καὶ τροπῶν ἐναλλαγὰς καὶ καιρῶν
10 μεταβολάς. ἐπεχείρησαν δέ τινες τῶν κατὰ διαφόρους καιροὺς πόνον ἐπαινετὸν ἀναδεξάμενοι καὶ διὰ τῆς τῶν θείων γραφῶν ἐρεύνης ἐλθόντες τοὺς ἀπὸ κτίσεως κόσμου μέχρι τῶν κατ' αὐτοὺς καιρῶν ἀνεγράψαντό τε καὶ συνεψήφισαν χρόνους ἀκριβείας τοῦ γε ἐπ' αὐτοῖς ὅση δύναμις ἐπιμελησάμενοι. τινὰς μὲν οὖν τῶν ἀρχαίων ἱστορικῶν
15 εὑρίσκομεν τοὺς ἀπὸ Ἀδὰμ μέχρι τῆς παρούσης ⟨δω⟩δεκάτης ἰνδικτιόνος, τῆς δὲ βασιλείας Ἡρακλείου ἔτους κθ', χρόνους συμψηφίσαντας εἰς ἑξακισχίλια ἑκατὸν τριακονταὲν τὸν ἀριθμὸν τῶν ἐτῶν συναγαγόντας, ἄλλους δὲ εἰς ἑξακισχίλια ἑκατὸν τεσσαρακονταεπτά, καὶ ἄλλους ἄλλως.

Καὶ μόνου μέν, ὡς προείρηται, ὑπάρχει θεοῦ τοῦ τὰ πάντα δη-
151 μιουργήσαντος | τὸ ἐπίστασθαι τὴν ἀκρίβειαν. ὅμως τοῖς πολλοῖς ἔδοξε
21 μᾶλλον ἡ τῶν ͵ςρμζ' ἐνιαυτῶν ψῆφος καλῶς ἔχειν, ἐπειδήπερ αὕτη καὶ τὰς ἐννεακαιδεκαετηρίδας ⟨τοῦ σεληνιακοῦ κύκλου σαφηνίζει καὶ τὰς πεντεκαιδεκαετηρίδας⟩ τῶν ἰνδικτιόνων καὶ τοῦ βισέκτου τὴν τετραετηρίδα, πρὸς τούτοις γε μὴν καὶ τῶν φλβ' χρόνων τὴν περίοδον, ἔτι δὲ
25 καὶ τὴν ὀκτωκαιεικοσαετηρίδα τοῦ ἡλιακοῦ κύκλου, δι' ἧς τὰς ἐπακτὰς τῶν ἑβδομάδων γινώσκομεν, ἃς καὶ ἐπακτὰς τῶν θεῶν οἱ Αἰγύπτιοι καλεῖν εἰώθασιν. ἀναλυόμενα γὰρ τὰ ͵ςρμζ' εἰς τὸν δεκαεννέα διὰ τῶν ἀπομενόντων τὸ παρὸν ἡμῖν ἔτος σημαίνουσι δέκατον τῆς σελήνης ὑπάρχον. ὁμοίως εἰς πεντεκαίδεκα μεριζόμενα τὴν ἰνδικτιόνα παριστῶσι
30 διὰ τῶν ὑπολιμπανομένων δωδεκάτην οὖσαν. τὸν ὅμοιον δὲ τρόπον καὶ ἐπὶ τοῦ βισέκτου καὶ τῆς ὀκτωκαιεικοσαετηρίδος εὑρίσκομεν.

Ἐπεὶ οὖν, ὡς ἔφημεν, ἔδοξε τοῖς πολλοῖς διὰ τὰς προκειμένας αἰτίας ὁ ἀριθμὸς οὗτος καλῶς ἔχειν, χρὴ ἡμᾶς βουλομένους, πόστον ἔτος ἐστὶ τῆς σελήνης, μαθεῖν, διὰ τὸ ἐκ τούτου τὰς ἐπακτὰς αὐτῆς γνῶναι,

1 *Διήγησις — χαίρειν*] in Unzialschrift. Die Varianten sind die der Handschrift V | so stets statt *τεσσαρεσκαιδεκ.* ‖ 8 *ἀρχὴν τὲ* | *ἀρχήν — μεταβολάς*] fast wörtlich aus Sap. 7, 18.19 ‖ 9 *ἐνάλλαγὰς* ‖ 15 *δεκάτης* | stets *ἰνδικτιών, ἰνδικτιόνος* ‖ 16 *συμψηφίσαντες* ‖ 17 *ἑξακισχιλίας* | *τριακονταμίαν* ‖ 18 *ἑξακισχίλια* | *τεσσαρακονταέπτὰ* ‖ 22 *ἐννεακαίδεκα ἐτερίδας* | *τοῦ — πεντεκαιδεκαετηρίδας* om. ‖ 23 *τετραέτερίδα* ‖ 25 *ὀκτὼ καὶ εἰκοσαέτερίδα* ‖ 26 *ἐυδομάδων* ‖ 29 *πέντε καὶ δέκα* ‖ 31 *ὀκτὼ καὶ εἰκοσαέτερίδος*

θεῖναί τε ἀπὸ κτίσεως κόσμου, καθὰ εἴρηται, καὶ μερίσαι εἰς τὸν
δεκαεννέα καὶ διὰ τῶν ὑπολιμπα|νομένων γνῶναι, πόστον ἔτος τῆς 151v
σελήνης ἐστίν· οἷόν τι λέγω· τίθεμεν ἐπὶ δακτύλου τὰ ἀπὸ γενέσεως
κόσμου ,ϛρμζʹ ἔτη, ταῦτα μερίζομεν εἰς δεκαεννέα, καὶ ἀπομένουσι
δέκα· γινώσκομεν οὖν, ὅτι δέκατον ἔτος ἐστὶ τῆς σελήνης. ὡσαύτως 5
οὖν βουλόμενοι γνῶναι, πόστη ἐστὶν ἰνδικτιών, κρατοῦμεν τὰ ,ϛρμζʹ
ἔτη καὶ μερίζομεν παρὰ τὸν δεκαπέντε, καὶ μένει δώδεκα, καὶ οἴδαμεν,
ὅτι δωδεκάτη ἐστὶν ἰνδικτιών. τὸ δ' αὐτὸ ποιοῦμεν καὶ ἐπὶ τῶν
βισέκτων, εἰς τέσσαρα μερίζοντες τὰ ἀπὸ κτίσεως κόσμου ἔτη, καὶ
γινώσκομεν, ὅτι νῦν τρίτον ἔτος ἐστὶ τοῦ βισέκτου· τρία γὰρ περισ- 10
σεύουσιν. ὁμοίως καὶ εἰς εἰκοσιοκτὼ μερίζοντες τοὺς εἰρημένους χρόνους
εὑρίσκομεν, ὅτι πεντεκαιδέκατόν ἐστιν ἔτος τοῦ ἡλιακοῦ κύκλου, δι' οὗ
τὰς ἐπακτὰς τῶν ἑβδομάδων γινώσκομεν, ἤτουν τῶν λεγομένων θεῶν.
καὶ ἐκ τούτων καταλαμβάνομεν, ἐν ποίᾳ ἡμέρᾳ τῆς ἑβδομάδος ἔρχεται
ἑκάστου μηνὸς ἡ ζητουμένη ἡμέρα. τοῦτο γὰρ ἀναγκαίως ἡμῖν χρησι- 15
μεύει εἰς τὴν τῆς τεσσαρισκαιδεκαταίας τοῦ πάσχα ἡμέρας κατάληψιν,
ὡς ἑξῆς δηλωθήσεται. ἐπακταὶ | δὲ θεῶν παρ' Αἰγυπτίοις αὗται 152
λέγονται ἀντὶ τοῦ ἐπακταὶ τῶν ἑβδομάδων. ἔθος γὰρ παρ' Αἰγυπτίοις
ἐξ Ἑλλήνων εἰς αὐτοὺς κατενεχθέν, τοῖς τῶν πλανητῶν ἀστέρων
ὀνόμασι τὰς ἡμέρας καλεῖν τῆς ἑβδομάδος, ⟨οἷον πρώτην⟩ καὶ δευτέραν 20
καὶ τρίτην Ἡλίου καὶ Σελήνης καὶ Ἄρεως, καὶ τῶν λοιπῶν πλανητῶν
τοῖς ὀνόμασι τὰς ἡμέρας καλοῦσι. καὶ ταῦτα μὲν περὶ τούτων. δεῖ
δὲ ἀκολούθως καὶ τὰ λοιπὰ πάντα πρὸς τὸ προκείμενον ἡμῖν λυσιτε-
λοῦντα γράψαι.

Μέθοδος τοῦ γνῶναι, πόσας ἔχει ἐπακτὰς ἡ σελήνη. 25

Τιθεῖς τὸ ἐνεστηκὸς ἔτος τῆς σελήνης καὶ τοῦτο ἑνδεκαπλώσας
γινώσκεις, πόσας ἔχει ἐπακτὰς ἡ σελήνη, τουτέστι· τὸ μὲν πρῶτον ἔχει
ἐπακτὰς ἕνδεκα, τὸ δεύτερον εἰκοσιδύο, τὸ τρίτον λγʹ. δεῖ γὰρ μετὰ
τὸν δεύτερον τῆς σελήνης ἐνιαυτὸν ἀποβάλλειν τὰς τριακοντάδας, ὅσας
ἡ ψῆφος τοῦ ἔτους ἑνδεκαπλουμένη συνάγει, καὶ ἐν ταῖς ὑπολιμπανο- 30
μέναις τὰς ἐπακτὰς εἶναι γινώσκειν τῆς σελήνης, οἷόν τι λέγω· τετράκις
ἕνδεκα μδʹ, ἀφ' ὧν τριάκοντα, λοιπὰ ιδʹ· αὗταί εἰσιν αἱ ἐπακταὶ τῆς
σελήνης | τοῦ τετάρτου ἔτους. πάλιν ἑξάκις ἕνδεκα ξϛʹ, ἀφ' ὧν ξʹ, 152v
λοιπὰ ϛʹ. δεκάκις ιαʹ ριʹ, ἀφ' ὧν ϙʹ, λοιπὰ κʹ. καὶ οὕτως λοιπὸν
ἀκολούθως ἕως τῆς συμπληρώσεως τῶν ιθʹ χρόνων. 35

1 θεῖναι τὲ ἀπο | μέρισον ‖ 6 ἐστὶ | κρατοῦμεν τὰ] κρατουμετα ‖ 15 χρησιμένει ‖ 16 τεσσαρισκαιδεκατέας ‖ 17 ἐξῆς ‖ 19 κατ' ἐνεχθὲν ‖ 20 οἷον πρώτην om. | δευτέρα ‖ 21 τρίτη ‖ 25 Μέθοδος — σελήνη] in Unzialschrift ‖ 26 τιθεὶς; doch vgl. K. Dieterich, Untersuchungen zur Geschichte der griechischen Sprache. Leipzig 1898 S. 217; s. auch oben S. 19, 6 | ἐνδεκαπλώσας ‖ 27 τουτέστι ‖ 28 ἕνδεκα ‖ 30 ἐνδεκαπλουμένη ‖ 32 ἕνδεκα | αὗται εἰσὶν ‖ 33 ἐξάκις ἕνδεκα ‖ 34 ἀφῶν

Μέθοδος τοῦ γνῶναι, πόσαι εἰσὶν ἐπακταὶ τῶν ἑβδομάδων, ἤγουν τῶν λεγομένων θεῶν.

Ὅταν θέλωμεν γνῶναι τὰς ἐπακτὰς τῶν λεγομένων θεῶν, πόσαι εἰσί, τίθεμεν ἐπὶ δακτύλων τὸ ἐνεστηκὸς ἔτος τοῦ ἡλίου, τουτέστι τῆς 5 ὀκτωκαιεικοσαετηρίδος, καὶ προστίθεμεν τὸ τέταρτον, καὶ οὕτω γινώσκομεν τὸ ζητούμενον, τουτέστιν· ὁ πρῶτος ἐνιαυτὸς ἔχει μίαν ἐπακτήν· τὸ γὰρ τεταρτημόριον ὑπερβαίνομεν, ἕως διὰ τῆς τετραετίας ἀπαρτίσει τὸ ἕν. εἶτα, ὁ δεύτερος χρόνος ἔχει ἐπακτὰς δύο, ὁ τρίτος τρεῖς, ὁ τέταρτος ε′ διὰ τὰ τέσσαρα τέταρτα τῶν δ′ χρόνων, ὁ ε′ ϛ′, ὁ ϛ′ ζ′, ὁ 10 ζ′ α′, ὁ η′ τρεῖς, τουτέστιν· η′ καὶ ⟨ὀκτάκις⟩ τὸ τέταρτον δύο γίνεται δέκα, ἀπολύεις τὰ ζ′, καὶ μένει τρία καὶ δηλοῖ, ὅτι τρεῖς ἔχει ἐπακτὰς τὸ ὄγδοον ἔτος τοῦ ἡλίου, καὶ οὕτως ἐφεξῆς ἕως συμπληρώσεως τῶν κη′ 153 χρόνων τιθεὶς τὸ ἔτος καὶ τὸ τέταρτον | καὶ μερίζεις εἰς ἑπτά, καὶ τὰ ἀπομένοντα σημαίνουσίν σοι τὰς ἐπακτὰς τοῦ ἔτους ἐκείνου.

15 Φασὶ δέ τινες τῶν περὶ ταῦτα ἐσχολακότων (καλὸν γὰρ καὶ τούτου ἐν εἰδήσει ποιήσασθαί σε), ὅτιπερ ὁ χρόνος, ὃν ἐννεακαιδέκατον ἔτος ἡμεῖς λέγομεν τῆς σελήνης, πρῶτος ὑπάρχει χρόνος τοῦ σεληνιακοῦ κύκλου. ὁμοίως καὶ ὃν λέγομεν κη′ ἐνιαυτόν, πρῶτον ἐκεῖνοι ὁρίζονται τοῦ ἡλιακοῦ κύκλου. λέγουσι γάρ, ὡς ἕκαστος τῶν εἰρημένων χρόνων 20 πρῶτος ὑπάρχων οὐκ ἔχει ὅλως ἐπακτάς. δεῖν γὰρ τὴν σελήνην πρῶτον διοδεῦσαι τὸν ἐνιαυτὸν ὅλον διαβεβαιοῦνται, εἶθ' οὕτως προσλαβέσθαι τὰς ἕνδεκα ἐπακτὰς προφθάσασαν τὸν ἥλιον, καὶ πρὸ τοῦ ἐκεῖνον εἰς τὸν ἴδιον τόπον ἐπανελθεῖν πεπληρωκότα τὸν ἐνιαυτὸν ἐκείνην διὰ τῶν τνδ′ ἡμερῶν πάλιν ἄρχειν τοῦ ἐνιαυσιαίου κύκλου λαβοῦσαν. 25 οὐκοῦν, φασί, τὸ πρῶτον ἔτος ἐπακτὰς οὐκ ἔχει, ἀλλὰ τὸ δεύτερον. τὸ οὖν καθ' ἡμᾶς ἐννεακαιδέκατον ἔτος ἑνδεκαπλούμενον, εἶτα τὴν ἐκ τοῦ ἐννεακαιδεκάτου συναγομένην μίαν προσλαμβάνον καὶ εἰς τριάκοντα 153ᵛ μεριζόμενον οὐδεμίαν ἔχει ὑπολιμπανο|μένην. μὴ ἔχον οὖν ὅλως ἐπακτὴν πρῶτον εἶναι ἐκείνοις δοκεῖ ἔτος. ἄλλοι δέ, οὐκ οἶδα ὅθεν 30 ὁρμηθέντες, ὅπερ ἡμεῖς δεύτερον καλοῦμεν, πρῶτον ὀνομάζουσιν ἔτος.

Τὸ μὲν οὖν περὶ τούτου ἀκριβολογήσασθαι ἑτέροις καταλείψωμεν, τοῖς περὶ τὰ τοιαῦτα δεινοῖς καὶ τὸν ἑαυτῶν βίον ἐν τούτοις διεξάγειν βουλομένοις. ἡμεῖς δέ, ὅσα πρὸς τὴν παροῦσαν ἡμῖν λυσιτελῆ ὑπόθεσιν, φιλοπραγμονήσαντες ταῦτά σοι ἐνταῦθα παραθέσθαι σπουδάσωμεν. εὐχερέστε- 35 ρον οὖν ἁπάντων καὶ αὖ εὐκοπώτερον ὡς εἰπεῖν τυγχάνει τῇ κοινῇ ταύτῃ χρῆσθαι ψήφῳ καὶ κατὰ τὸν ἀπαρτισμὸν τῶν ἀπὸ τοῦ Ἀδὰμ χρόνων

---

1 *Μέθοδος — θεῶν*] Unzialschrift | *ἑβδομάδων*] das B steht auf einer Rasur ‖ 4 *τοῦτέστι* ‖ 5 *ὀκτὼ καὶ εικοσαέτερίδας* ‖ 6 *τοῦτέστιν* ‖ 9 *διατατεσσαρατέταρτα* ‖ 10 *τοῦτέστιν* | *ὀκτάκις* om. ‖ 12 *ὄγδον* ‖ 13 *τιθεὶς* ‖ 22 *ἕνδεκα* ‖ 25 *ἔτος*] *ἕως* ‖ 26 *ἐνδεκαπλούμενον* ‖ 28 *οὐδὲμίαν* | *ἔχον*] *ἔχων* | *ὅλων* ‖ 30 *ὀνομάζουσι* ‖ 31 *Τὸ*] *τὰ* | *καταλείψομεν* ‖ 32 *ἑαυτὸν* ‖ 33 *λυσιτελῆ*] *λυσιτελεῖ*? ‖ 34 *σπουδάσομεν*

*τοὺς χρόνους καταμανθάνειν, ὡς ἀνωτέρω ὑπεδείξαμεν, τῆς τε σελήνης
τοῦ τε ἡλίου καὶ τῶν λοιπῶν.*

*Ἀλλ' ἐπὶ τὸ προκείμενον ἡμεῖς ὁρμήσωμεν καὶ ὅπερ ποιεῖν προ-
εθέμεθα εἰς ἔργον ἀγάγωμεν. τῆς ὑποθέσεώς τε νῦν τῆς περὶ τοῦ
ἁγίου πάσχα ἀρχόμενοι καλῶς ἔχειν συνείδομεν, ἀπὸ τοῦ πρώτου ἔτους* 5
*ἄρξασθαι τῆς ἐννεακαιδεκαετηρίδος τῆς σελήνης καὶ οὕτως τὴν ψῆφόν
σοι ὑποδεῖξαι καὶ τὴν αὐτῆς ἀκρίβειαν παραδηλῶσαι.* | *ἐγένετο τοίνυν* 154
*τὸ πρῶτον ἔτος τῆς ἐννεακαιδεκαετηρίδος τοῦ ἐνεστηκότος σεληνιακοῦ
κύκλου ἐπὶ τῆς διελθούσης τρίτης ἰνδικτιόνος τοῦ ἐνισταμένου κύκλου,
Διοκλητιανοῦ δὲ ἔτος ὑπῆρχεν τμς', Ἀλεξάνδρου ἔτος ͵ατη', Ἀντιοχείας* 10
*ἔτος χοε', κατὰ Τυρίους ⟨ἔτος⟩ ψνε', ἀπὸ τῆς θείας ἐνανθρωπήσεως ἔτος
χκβ', ἐκ τοῦ σωτηριώδους πάθους ἔτος φπθ', τῆς δωδεκάτης περιόδου
τῶν φλβ' χρόνων ἔτος σπς', ἀπὸ δὲ κτίσεως κόσμου ἔτος ͵ϛρλη'. χρὴ
οὖν ἐπίστασθαι τὸν περὶ τὴν εἴδησιν τῆς ψήφου ταύτης ἐσπουδακότα, ὡς
οὐ μόνον τὴν τεσσαρισκαιδεκαταίαν τῆς σελήνης τοῦ νέου καὶ πρώτου* 15
*καθ' Ἑβραίους καλουμένου μηνός, τοῦ καὶ νίσσαν παρ' αὐτοῖς προσ-
αγορευομένου, ἐπιτηρεῖν δεῖ, ἀλλὰ καὶ τὴν ἰσημερίαν, ἥτις ἐστὶν εἰκάδι
πρώτῃ τοῦ μαρτίου μηνὸς καὶ μὴν καὶ τῆς ἑβδομάδος τὴν ἡμέραν.
ὥσπερ γὰρ οὐ δεῖ πρὸ τῆς τεσσαρισκαιδεκαταίας τῆς σελήνης τὸ πάσχα
ἄγειν, οὕτως οὐδὲ πρὸ τῆς ἰσημερίας ἑορτάζειν ἐπιτρεπόμεθα, ἀλλὰ δεῖ* 20
τὴν τεσσαρισκαιδεκάτην τῆς σελήνης ἐπιτηρῆσαι καὶ μὴν καὶ τὴν |
ἰσημερίαν, ὅπως μετὰ ταύτην τὴν τῆς ἀναστάσεως ἡμέραν ἑορτάζωμεν· 154v
*καὶ εἰ μὲν ἐν δευτέρᾳ τῆς ἑβδομάδος καταντήσῃ ἢ ἐν τρίτῃ ἢ ἐν τε-
τράδι ἢ ἕως τοῦ σαββάτου, τῇ ἐπιούσῃ κυριακῇ τὴν ἑορτὴν ἄγομεν·
εἰ δὲ ἐν κυριακῇ ἀπαντήσῃ ἡ τεσσαρισκαιδεκάτη τῆς σελήνης, εἰς τὴν* 25
μετ' αὐτὴν κυριακὴν τὴν ἑορτὴν ὑπερτιθέμεθα.

*Καὶ τοῦτο δὲ τοὺς φιλομαθοῦντας εἰδέναι βουλόμεθα, ὡς ἕνδεκα
ἐπακτὰς ἑκάστου ἔτους ὁ σεληνιακὸς προσλαμβάνει δρόμος. ἐπειδὴ γὰρ
ἕκαστος μὴν τῆς σελήνης κθ' ἡμισείας τυγχάνει ἡμερῶν, συνάγονται
δὲ διὰ τῶν δώδεκα μηνῶν ἡμέραι τνδ', δῆλον ὡς πρὸς τὰς τξε' τοῦ* 30
*ἡλιακοῦ δρόμου ἡμέρας ια' ἡμέραι ἀπολιμπάνονται. ταύτας οὖν τίθεμεν
ἐπακτὰς ἑκάστῳ ἔτει τῆς σελήνης, ὡς εἶναι τῷ μὲν πρώτῳ ἔτει ἐπακτὰς
ἕνδεκα, τῷ δὲ δευτέρῳ κβ', τῷ δὲ τρίτῳ γ' διὰ τὸ ὑφεξαίρειν ἡμᾶς
πάντοτε τὰς λ', τῷ δὲ τετάρτῳ πάλιν ιδ', καὶ οὕτως ἐφεξῆς. τὴν
μέντοι ἐκ τοῦ λεπτοῦ ἐκείνου ποστημορίου, φημὶ δὴ τοῦ ἐννεακαιδε-* 35
κάτου, συναγομένην μίαν ἡμέραν ἐν τῷ ἑπτακαιδεκάτῳ ἔτει τῆς σελήνης

---

3 *ὁρμήσομεν* ‖ 4 *ἀγάγομεν* | *ὑποθέσεως τὲ* ‖ 6 *ἐννεακαίδεκαἐτεριδος* | *ψῆφον σοὶ* ‖ 7 *ἐννεακαιδεκαετερίδος* ‖ 11 ⟨*ἔτος*⟩ om. ‖ 15 *τεσσαρισκαιδεκατέαν* ‖ 16 *κατ' ἑβραίοις* | *νίσσαν*] am Rande in Unzialschrift *ἀπρίλλιος κατὰ ρωμαίους* ‖ 17 *ἥτις*] *εἴτις* ‖ 19 *τεσσαρισκαιδεκατέας* ‖ 22 *ἑορτάζομεν* ‖ 23 *ἑνδομάδος* | *καταντήσει* ‖ 25 *ἀπαντήσει* ‖ 27 *ἕνδεκα*] *ἐννεακαίδεκα* ‖ 33 *ἕνδεκα· τὸ* | *τῷ δὲ τρίτῳ γ'*] *τὸ δὲ τρίτῳ λγ'* ‖ 36 *ἑπτακαιδεκάτῳ*

155 προστιθέναι παρελάβομεν. | ἐν ἑκάστῳ οὖν ἔτει τῆς σελήνης βουλόμενος γνῶναι, πόσας ἔχει ἐπακτάς, αὐτὸ τὸ ἔτος ἑνδεκαπλοῖς, καὶ γινώσκεις, ὅσας ἔχει ἐπακτάς, προδήλου ὄντος τούτου, ὡς, ἡνίκα ὑπερβαίνει τὸν λ′ ἀριθμόν, ὑφεξαιροῦμεν τὰς λ′, καὶ ὅσαι μένουσιν, τοσαύτας οἴδαμεν 5 τὸ ἔτος ἐκεῖνο ἔχειν ἐπακτάς.

Καλὸν δὲ καὶ τὴν αἰτίαν εἰπεῖν, καθ' ἣν λέγουσί τινες τὰς ια′ ταύτας ἐπακτὰς προσλαμβάνειν τὴν σελήνην. τῇ τετάρτῃ, φασί, τῆς ἑβδομάδος τῆς τοῦ κόσμου γενέσεως δημιουργηθέντων ὑπὸ θεοῦ τῶν λοιπῶν ἀστέρων καὶ τοῦ ἡλίου καὶ μὴν καὶ τῆς σελήνης καὶ τὸν ἴδιον 10 ἐκτελεῖν δρόμον κατὰ θείαν κέλευσιν ἀρξαμένων πάντων τῶν ἐν τῷ στερεώματι τοῦ οὐρανοῦ ἀστέρων, τότε ἀρχὴν τοῦ ἰδίου ποιησάμενος δρόμου ὁ ἥλιος τὴν πρώτην διήνυσεν ἡμέραν, ἥτις ἦν, ὡς εἴρηται, τετάρτη τῆς ἑβδομάδος. ἡ δὲ σελήνη, ἐπειδὴ αὐτὴν εὐθὺς κτισθεῖσαν μὴ ἀτελῆ φανῆναι μηδὲ μέρος τι τῆς νυκτὸς ἀφώτιστον καταλιπεῖν 15 πρώτως λάμψασαν ⟨ἐχρῆν⟩, τὸν τῆς πληροσελήνου ἡμέρας παραυτὰ ἐκληρώσατο τόπον κἀκεῖθεν τὴν ἀρχὴν τοῦ δρόμου ἐποιήσατο. πεντε-155ᵛ καιδεκαταίαν δὲ τὴν σελήνην δεῖ εἰδέναι, ὅτε πλήθουσα | τὸν τόπον ἐκεῖνον καταλαμβάνει. εἰκότως οὖν τετάρτη μὲν τῆς ἑβδομάδος ὑπῆρχεν ἡμέρα, ἐκείνη δὲ τὸν τῆς πεντεδεκαταίας δρόμον ἐτέλεσεν. ὅθεν λοιπὸν 20 καθ' ἕκαστον ἔτος προλαμβάνει ἀναγκαίως τὸν ἥλιον τὰς ια′ ἡμέρας μετὰ μικροῦ ποστημορίου, τουτέστιν ἐννεακαιδεκάτου, ὡς οἱ ταῦτα ἀκριβωσάμενοι ἐγγράφως ἡμῖν παραδέδωκαν.

Καὶ τοῦτο δὲ δῆλον ποιοῦμεν τοῖς φιλομαθέσιν, ὡς ἀνένδεκτον τὰς αὐτὰς ἡμέρας τῆς τεσσαρισκαιδεκάτης τῆς σελήνης ἐν ταῖς αὐταῖς 25 τῆς ἑβδομάδος ἡμέραις ἀνακυκλουμένων τῶν χρόνων εὑρεῖν, εἰ μὴ φλβ′ χρόνοι περαιωθῶσι. μετὰ γὰρ τούτους ἀρχὴν πάλιν λαμβάνει ὁ κύκλος φέρων ἐν ταῖς αὐταῖς τοῦ μηνὸς καὶ ἐν ταῖς αὐταῖς τῆς ἑβδομάδος ἡμέραις τῆς σελήνης τεσσαρισκαιδεκάτην. τινὲς γὰρ πλανηθέντες καὶ νομίσαντες διὰ ϙε′ χρόνων τὴν τοιαύτην γίνεσθαι ἀνακύκλωσιν ἐσφάλησαν τοῦ 30 προσήκοντος. εἰ γὰρ καὶ τὰς ἐννεακαιδεκαετηρίδας ὁ τῶν ϙε′ ἐτῶν χρόνος ἀπαρτίζει (πεντάκις γὰρ ιθ′ ϙε′), ἀλλὰ τὰ βίσεκτα διὰ τῶν ϙε′ 156 χρόνων μὴ τετραγωνιζόμενα | χωλαίνειν τὴν ψῆφον παρασκευάζει. ὅθεν ἐν μὲν ταῖς αὐταῖς ἡμέραις τῶν μηνῶν ἡ τεσσαρισκαιδεκάτη τῆς σελήνης καταντᾷ ἑκάστης ἐννεακαιδεκαετηρίδος ἀνακυκλουμένης, οὐκ ἐν 35 αὐταῖς δὲ ταῖς ἡμέραις τῶν ἑβδομάδων. ὅθεν συμβαίνει, μηδὲ τὴν ἁγίαν τῆς ἀναστάσεως ἡμέραν ἐν τῇ αὐτῇ τοῦ μηνὸς ἡμέρᾳ γίνεσθαι. ὁ δὲ τῶν φλβ′ ἐτῶν κύκλος εἰς ιθ′ μεριζόμενος διὰ τὴν σελήνην καὶ

2 ἐνδεκαπλοῖς ‖ 4 τόσαυτας ‖ 6 καθὴν λέγουσι τινὲς | ια′] λ′ ‖ 12 ἥτις] εἴτις ‖ 14 μὴδὲ ‖ 15 πρώτως] πρώτοις | ἐχρῆν om. | πληρωσελήνου ‖ 16 κακεῖθεν | πεντεδεκατέαν ‖ 19 πεντεδεκατέας ‖ 20 προσλαμβάνει ‖ 22 ἀκριβοσάμενοι ‖ 25 ἐνδομάδος ‖ 30 ἐννεακαίδεκαέτερίδας ‖ 32 χολαίνειν ‖ 34 ἐννεακαιδεκαέτερίδος ‖ 35 ἐνδομάδων | μηδὲ

εἰς κη΄ διὰ τὸν ἡλιακὸν κύκλον καὶ εἰς ζ΄ διὰ τὰς ἑβδομάδας καὶ εἰς δ΄ διὰ τὰ βίσεκτα πρὸς πάντα ἐφίσης ἀπαντᾷ καὶ ἐν οὐδενὶ χωλαίνων εὑρίσκεται. διὸ περὶ ἑαυτὸν ἀνακυκλούμενος ἐν ταῖς τοιαύταις ἡμέραις τῶν τε μηνῶν καὶ τῶν ἑβδομάδων τὴν τεσσαρισκαιδεκάτην δείκνυσι τῆς σελήνης καὶ ἐν ταῖς αὐταῖς ἡμέραις τοῦ μηνὸς τὴν 5 ἀναστάσιμον ἄγει ἡμέραν.

Τούτων οὕτω εἰρημένων ἀρχόμεθα τὴν μέθοδον εἰπεῖν, δι᾽ ἧς γινώσκομεν τὴν τεσσαρισκαιδεκάτην τῆς σελήνης, ἐν ποίᾳ τοῦ μηνὸς καὶ τῆς ἑβδομάδος ἡμέρᾳ ὑπαντᾷ ἑκάστου ἔτους, καὶ οὕτως λοιπὸν τῆς ἁγίας ἀναστασίμου ἡμέρας δηλοῦμεν τὴν κατάληψιν. τούτου γὰρ ἕνεκα | 10 πάντα ἡμῖν τὰ προκείμενα πεπόνηται. χρὴ τοίνυν γινώσκειν, ὡς ὁ 156v πρῶτος τῆς ἐννεακαιδεκαετηρίδος ἐνιαυτὸς β΄ τοῦ ἀπριλίου ἔχει τὴν τεσσαρισκαιδεκάτην τῆς σελήνης· ὁ δὲ β΄ κ΄ προστιθεμένων τὴν κβ΄ τοῦ μαρτίου φέρει τὴν τεσσαρισκαιδεκαταίαν· ὁ δὲ τρίτος ιβ΄ ὑφαιρουμένων δεκάτῃ τοῦ ἀπριλίου ἄγει ταύτην· πάλιν προστιθεμένων κ΄ 15 γίνεται τῷ δ΄ ἔτει μαρτίου λ΄· τὸ δὲ ε΄ ἔτος ὑφαιρουμένων ια΄ φέρει ταύτην τῇ ιη΄ τοῦ ἀπριλίου· τὸ δὲ ϛ΄ ἔτος ια΄ ὑφαιρουμένων τὴν ζ΄ δείκνυσι τοῦ ἀπριλίου· τὸ δὲ ζ΄ κ΄ προστιθεμένων τὴν τοῦ μαρτίου κζ΄ δηλοῖ· πάλιν ιβ΄ ὑφαιροῦντες τῇ ιε΄ τοῦ ἀπριλίου εἶναι τὴν τῆς σελήνης ιδ΄ ἐν τῷ η΄ ἔτει γινώσκομεν· ἐν δὲ τῷ θ΄ ια΄ ὑφαιρουμένων 20 τετάρτῃ τοῦ ἀπριλίου τὴν ιδ΄ εὑρίσκομεν· τὸ δὲ ι΄ ἔτος κ΄ προστιθεμένων κδ΄ τοῦ μαρτίου ταύτην φέρει· πάλιν ἀφαιρεῖς ιβ΄ καὶ γινώσκεις ιβ΄ τοῦ ἀπριλίου ταύτην εἶναι ἐν τῷ ια΄ ἔτει· ὁμοίως ἀφαιρεῖς ια΄ καὶ οἶδας ἐν τῇ πρώτῃ ταύτην ὑπάρχειν τοῦ ἀπριλίου τῷ ιβ΄ ἔτει.

Ταύτῃ τοίνυν κεχρημένος τῇ ἀκολουθίᾳ ⟨ἑκάστου⟩ ἔτους τὴν ιδ΄ 25 γινώσκεις τῆς σελήνης τοῦ πάσχα, ποτὲ μὲν ἀφαιρῶν | ια΄, ὅταν εἰς τὸν 157 ἀπρίλιόν ἐστιν ἡ ιδ΄, ποτὲ δὲ ιβ΄, ὅταν εἰς τὸν μάρτιον ὑπάρχῃ, ποτὲ δέ, ἐὰν μὴ ἔχῃ τὸ ποσόν, ἵνα ὑφέλῃς ια΄, προστιθεὶς τὰς κ΄, ὡς λέλεκται. πρόδηλον δέ, ὡς ἀπὸ μὲν τῶν κ΄ καὶ ἀνωτέρω τῶν κ΄ τὸν μάρτιον ἡμῖν σημαίνει μῆνα, ἔτι δὲ καὶ κατωτέρω τῶν κ΄ τὸν ἀπρίλιον δηλοῖ. 30 γινώσκειν δὲ χρή, ὡς ἐν τῷ ιζ΄ ἔτει τῆς σελήνης, καθὼς ἀνωτέρω ἔφημεν, τῆς μιᾶς ἡμέρας προστιθεμένης ταῖς ἐπακταῖς, ἣν συνάγει τὸ ἐννεακαιδέκατον ἐκεῖνο, εἰς τὴν πέμπτην τοῦ ἀπριλίου τὴν τεσσαρισκαιδεκάτην γινώσκομεν ὑπάρχουσαν. καὶ πάλιν προστιθέντες κ΄ γινώσκομεν ἐν τῷ ιη΄ ἔτει τῇ κε΄ τοῦ μαρτίου ταύτην οὖσαν. πάλιν ιβ΄ 35 ἀφαιροῦντες τῇ ιγ΄ τοῦ ἀπριλίου ἐπιστάμεθα. καὶ αὖθις ἀφαιρουμένων ια΄ ἀρχὴν λαμβάνει τῷ πρώτῳ ἔτει εἰς τὴν β΄ τοῦ ἀπριλίου

2 ἀπαντά· | χωλαινὸν ‖ 3 σεαυτὸν ‖ 9 ἐνδομάδος ‖ 12 ἐννεακαιδεκαέτερίδος | ἀπρηλίου, ebenso im Folgenden mit einer Ausnahme ‖ 14 τεσσαρισκαιδεκατέαν ‖ 16 τῷ] τὸ ‖ 19 ιε΄ τοῦ] ι΄ ἔτου pr. m., ῑε΄ τοῦ sec. m. | ἀπρι///λίου | τὴν von der s. m. hinzugesetzt ‖ 20 δὲ τῷ] δὲ τὸ ‖ 25 ἑκάστου om. ‖ 26 γινώσκειν ‖ 27 ἀπρήλιον ἐστὶν

μηνός. καὶ λοιπὸν ἡ αὐτὴ ψῆφος κατ' ἀνακύκλωσιν τὸν ἴδιον λαμβάνει δρόμον.

Ἄλλη μέθοδος τοῦ γνῶναι, πόστῃ τοῦ μηνὸς ἡ ιδ' τῆς σελήνης καταντᾷ.

5 Τιθεὶς ἐπὶ δακτύλων πάντοτε μγ' καὶ ὑφαιρεῖς ἐπακτὰς τοῦ ἔτους, 157ᵛ οὗ θέλεις γνῶναι τὴν ἡμέραν, καὶ τὰ ὑπολιμπανόμενα | σημαίνει τὴν ιδ' τῆς σελήνης τοῦ πάσχα. γίνωσκε δέ, ὅτι, ἡνίκα εἰς τὸν μάρτιον ἔλθῃ ἡ ἡμέρα, τουτέστιν τὰς κ' παραστήσῃ, μίαν δεῖ προστιθέναι ταῖς περιττευούσαις. καὶ εἰ δεῖ λεπτομερῶς εἰπεῖν, οὕτως ἡ τοιαύτη ψη-10 φίζεται μέθοδος· ἔτους α' ἐπακταὶ ια', ταύτας ὑφαιρεῖς ἐκ τῶν μγ', καὶ μένουσι λβ'· ἔκβαλε τὰς λ' καὶ γνῶθι, β' τοῦ ἀπριλίου μηνὸς τὴν ιδ' εἶναι τῆς σελήνης τοῦ πάσχα. ἔτους β' ἐπακταὶ κβ', ταύτας ἄφελε ἐκ τῶν μγ', καὶ περιττεύει κα'· πρόσθες α', ἐπειδὴ εἰς τὸν μάρτιον κατήντησεν, καὶ γνῶθι, κβ' τοῦ μαρτίου εἶναι τὴν ιδ'. ἔτους γ' 15 ἐπακταὶ γ', ταύτας ἄφελε ἐκ τῶν μγ', λοιπὰ μ'· ἀποβάλλεις τὰς λ' καὶ εὑρίσκεις τὴν ι' τοῦ ἀπριλίου τὴν ιδ'. ἔτους δ' ἐπακταὶ ιδ', τούτων ὑφαιρουμένων ἐκ τῶν μγ' μένουσι κθ'· προστιθεῖς μίαν διὰ τὸ τοῦ μαρτίου εἶναι τὴν ἡμέραν καὶ μανθάνεις, τῇ λ' τοῦ μαρτίου εἶναι τὴν ιδ'. καὶ οὕτως ἐφεξῆς ἀνὰ ἔτος ἕκαστον ψηφίζων ἀπλανῶς τὴν ἡμέραν 20 εὑρήσεις τῇ ιδ' τοῦ πάσχα. μνημονευτέον δὲ τῶν εἰρημένων, ὡς ἐν 158 τῷ ιζ' ἔτει τῆς σελήνης τὴν ἐκ τοῦ λεπτοῦ ἐκείνου ποστημορίου, | οὗ προειρήκαμεν ἀνωτέρω, συναγομένην ἡμέραν προστίθεμεν ταῖς ἐπακταῖς. ἐνδεκαπλούμενα οὖν τὰ ιζ' συνάγουσι ρπζ'· εἶτα ἀποβαλλομένων τῶν τριακοντάδων ἐναπομένουσιν ζ'· ταύταις ταῖς ζ' προστίθεμεν τὴν α' 25 καὶ λογιζόμεθα ἐπακτὰς η'· τούτων ἀφαιρουμένων ἐκ τῶν μγ' μένουσι λε'. γινώσκομεν οὖν τῇ ε' τοῦ ἀπριλίου εἶναι τὴν ιδ' διὰ τὸ πάντοτε ἀποβάλλειν ἡμᾶς τὰς ἐμπιπτούσας τριακοντάδας. ὡσαύτως τῷ ιη' ἔτει ἀναλόγως ιθ' τίθεμεν ἐπακτὰς καὶ εὑρίσκομεν τὴν κε' τοῦ μαρτίου τὴν ιδ' διὰ τὸ προστιθέναι τὴν α' τοῦ μαρτίου, καθὼς προλέλεκται. εἶτα 30 τῷ ιθ' ἔτει λ' οὐσῶν τῶν ἐπακτῶν τῇ ιγ' τοῦ ἀπριλίου ἡ ιδ' καταντᾷ. καὶ λοιπὸν ἀρχὴν λαμβάνει τὸ α' ἔτος, ὡς πρόκειται, ια' καὶ μόνον τιθεμένων ἐπακτῶν.

Πρόδηλον δέ ἐστι πολλάκις ἐνταῦθα γραφέντων, κἂν μὴ εἴπωμεν τοῦτο, πλὴν ὅτι πρὸς σαφήνειαν τελείαν, εἰ καὶ πολυλογοῦμεν, ὅμως 35 ἐροῦμεν· ὅτιπερ ὁσάκις ἡ ιδ' τῆς σελήνης τοῦ πάσχα ἐν κ' ὑπαντήσῃ 158ᵛ καὶ ἀνωτέρω, γινώσκειν χρή, τοῦ μαρτίου εἶναι τὴν ἡμέραν· | εἰ

---

3 Ἄλλη — καταντᾷ] in Unzialschrift ‖ 5 τιθεὶς | ὑφ' αἱρεῖς ‖ 8 τοῦτέστιν | παραστήσει ‖ 10 ἐπακτὰς ‖ 17 προστιθεὶς ‖ 19 ἀναέτος ‖ 23 ἐνδεκαπλούμενα ‖ 24 ἐνάπομένουσιν ‖ 27 ὡσαῦτως ‖ 33 κἂν] κὰν ‖ 35 ὑπαντήσει

δὲ κατωτέρω τῶν κ' εὑρεθῇ, τοῦ ἀπριλίου εἰδέναι δεῖ τὴν ἡμέραν ὑπάρχουσαν.

Καὶ τοῦτο δὲ εἰδέναι χρή, ὡς, ἐπειδήπερ ἕκαστον ἔτος τῆς σελήνης τνδ' ἡμέρας καὶ μόνον διὰ τοῦ δωδεκαμηνιαίου κύκλου συνάγει, ὁ δὲ ἥλιος τξε' φέρει ἡμέρας, ἐν η' ἔτεσιν ϥ' ἡμέρας εὑρίσκεται ὑστερῶν ὁ 5 τῆς σελήνης δρόμος πρὸς τὸν ἡλιακόν. γ' οὖν μῆνας διὰ τῶν η' ἐτῶν προστίθεμεν, τουτέστιν ἐν η' ἔτεσι γ' χρόνους ἀπὸ ιγ' μηνῶν σύροντες ἑορτάζομεν, ὥστε ἐξισωθῆναι τοὺς χρόνους τῆς σελήνης τῷ ἡλιακῷ κύκλῳ, καὶ διὰ τῶν γ' τούτων μηνῶν τὰς ϥ' ἡμέρας ἀντεισάγομεν. ψηφίζων οὖν σκόπησον, ὅτι ἔστι μὲν ἔτος, ἐν ᾧ διὰ τνδ' ἡμερῶν ἡ 10 ιδ' καταντᾷ τῆς σελήνης κατὰ τὰς προγεγραμμένας μεθόδους· ἔστι δὲ ἔτος, καθ' ὃ διὰ τπδ' ἡμερῶν καταλαμβάνει ἡ αὐτὴ ιδ' τῆς σελήνης τοῦ πάσχα. τούτους δὲ τοὺς γ' μῆνας καὶ Ἰουδαῖοι προστιθέντες ἑορτάζουσι καὶ ἐμβολίμους αὐτοὺς προσαγορεύουσι διὰ τὸ ἐμβάλλεσθαι τῷ ἐνιαυτῷ, ἤγουν προστίθεσθαι τὸν μῆνα. 15

Μέθοδος τοῦ εὑρεῖν, πόστη τῆς ἑβδομάδος ἔρχεται ἡ ιδ' τῆς σελήνης.

Τιθεὶς τὴν ἡμέραν τοῦ μηνός, ἐν ᾗ κατήντησεν ἡ ιδ' τῆς σελήνης, 159 καὶ εἰ μὲν ἐν τῷ ἀπριλίῳ κατήντησεν, προστιθεὶς τὰς ἐπακτὰς τοῦ ἡλίου, ἤγουν τῶν λεγομένων θεῶν, τοῦ αὐτοῦ ἔτους, ὅσαι δ' ἂν καί εἰσιν. εἶτα μερίζεις ἀμφότερα εἰς ζ', καὶ τὰ ἀπομένοντα δηλοῦσίν σοι 20 τὴν ἡμέραν τῆς ἑβδομάδος, καθ' ἣν ἡ ιδ' γίνεται τῆς σελήνης. εἰ δὲ εἰς τὸν μάρτιον εὑρεθῇ ἡ ιδ', προστιθεὶς τὰς ἡμέρας τοῦ μαρτίου τάς τε ἐπακτὰς τοῦ ἡλίου καὶ πρὸς τούτοις ἄλλας δ' καὶ μερίζεις εἰς ζ' καὶ γινώσκεις τὴν ἡμέραν τῆς ἑβδομάδος ἐκ τῶν περιττευομένων.

Καὶ τοῦτο δὲ γινώσκειν χρή, ὡς οὐκ ἐνδέχεται, τὴν ἁγίαν 25 ἀναστάσιμον ἡμέραν οὔτε κατωτέρω τῶν κβ' τοῦ μαρτίου μηνὸς ἐπιτελέσαι ἡμᾶς οὔτε ὑπεράνω τῆς κε' τοῦ ἀπριλίου μηνός. ἐπειδὴ γὰρ τὸ ιγ' τῆς σελήνης ἔτος κα' τοῦ μαρτίου τὴν ιδ' φέρει τῆς σελήνης, συμβαίνει χρόνῳ τινὶ ἐν σαββάτῳ ταύτην γενέσθαι, καὶ εὐθὺς τῇ ἑξῆς κυριακῇ τὴν ἀναστάσιμον ἡμέραν ἑορτάζομεν, τουτέστι κβ' τοῦ μαρ- 30 τίου· ὅπερ γέγονεν ἐν τοῖς ἡμετέροις χρόνοις, λέγω δὴ ἐπὶ τῆς ζ' ἐπινεμήσεως, τοῦ | β' ἔτους τῆς βασιλείας Φωκᾶ. καὶ ψηφίζων 159v εὑρίσκεις οὕτως. πάλιν οὖν, ἐπειδὴ εἰς τὴν ιη' τοῦ ἀπριλίου τὸ ε' ἔτος τῆς σελήνης τὴν ιδ' ἄγει, ἀνάγκη χρόνῳ τινὶ ἐν κυριακῇ καταντώσης αὐτῆς εἰς τὴν ἐπιοῦσαν κυριακὴν τὴν ἑορτὴν ἡμᾶς ὑπερτίθεσθαι, 35 καὶ γίνεται κε' τοῦ ἀπριλίου.

1 ἀπρι///λίου ‖ 9 ἀντ' εἰσάγομεν ‖ 12 καθδ | ιδ'] ια' ‖ 16 Μέθοδος — σελήνης] in Unzialschrift | ιδ'] mit anderer Tinte korrigiert aus ια' ‖ 17 τιθεὶς ‖ 18 προστιθεὶς ‖ 21 ἑνδομάδος ‖ 22 προστιθεὶς ‖ 24 ἑνδομάδος ‖ 27 ὑπεράνω ‖ 29 σαββάτῳ] συμβάτω | ἑξῆς ‖ 30 τοῦτέστι

Τούτων πάντων σαφῶς εἰρημένων καὶ λεπτομερῶς διακεκριμένων οὐδὲν ἐλλείπειν ἐνταῦθα πρὸς τὴν τῆς ψήφου τοῦ ἁγίου πάσχα κατάληψιν οἰόμεθα. διόπερ ἀρκεῖν ταῦτα ἡγούμενοι τοῖς φιλομαθέσι πέρας τῷ λόγῳ ἐπιτιθέντες δοξάζομεν τὸν κύριον καὶ θεὸν ἡμῶν Ἰησοῦν
5 Χριστόν, τὸν ἕνα τῆς ἁγίας καὶ ὁμοουσίου καὶ προσκυνητῆς τριάδος, τὸν υἱὸν τοῦ θεοῦ τὸν μονογενῆ, τὸν σαρκωθέντα καὶ τελείως ἐνανθρωπήσαντα καὶ σταυρὸν καὶ θάνατον ἑκουσίως σαρκὶ διὰ τὴν ἡμετέραν σωτηρίαν καταδεξάμενον καὶ διὰ τῆς τριημέρου ταφῆς αὐτοῦ τὸν ᾅδην σκυλεύσαντα καὶ τοῦ θανάτου τὸ κράτος λύσαντα καὶ τοῦ διαβόλου
10 τὴν ἰσχὺν καταργήσαντα, ἀνάστασιν ἡμῖν καὶ ἀφθαρσίαν διὰ τῆς ἁγίας αὐτοῦ ἀναστάσεως δωρησάμενον καὶ πνευματικῶς ἡμᾶς πανηγυρίζειν
160 βουλόμενον καὶ τῶν μεγαλείων | αὐτοῦ μνημονεύοντας εὐκαίρως τὰς σωτηριώδεις ἑορτὰς τῆς φιλανθρώπου αὐτοῦ οἰκονομίας ἄγειν, ᾧ τιμή, κράτος σὺν τῷ πατρὶ καὶ τῷ ἁγίῳ πνεύματι εἰς τοὺς αἰῶνας τῶν
15 αἰώνων, ἀμήν.

III.

Διήγησις περὶ τῶν τριῶν πόλων ἡλίου καὶ σελήνης καὶ ἰνδικτιόνων.

Περιέχει τὸ ὑποκείμενον σύνταγμα τὴν τοῦ ἁγίου πάσχα ψῆφον, ἐκδιδάσκον διὰ τῶν ὁρωμένων σοι τριῶν κύκλων ἡλιακοῦ τε καὶ σε-
20 ληνιακοῦ καὶ τῶν ἰνδικτιόνων τὴν ἀπλανῆ τούτου γνῶσιν διά τινος ἁπλουστέρας καὶ περιέργου ψήφου καὶ τῇ ἐκκλησίᾳ καλῶς ἔχειν δοξάσης. γίνωσκε οὖν, ὅτι τὰ ἐν τῷ σεληνιακῷ κύκλῳ ἀναγεγραμμένα, τὰ μὲν περὶ τὸ κέντρον σημαίνει, πόστον ἔτος ἐστὶ τοῦ σεληνιακοῦ κύκλου, ἀπὸ πρώτου φημὶ ἕως ιθ'. καὶ τὰ ἔξω περὶ τὸ ἄκρον τοῦ τροχοῦ
25 ἐγκείμενα δηλοῖ τὴν πόστην τοῦ μαρτίου μηνὸς ἢ ἀπριλίου, ἐν ᾗ ἐμπίπτει ἑκάστου ἔτους ἡ ιδ' τῆς σελήνης τοῦ ἁγίου πάσχα. τὰ δὲ ἐν τῷ μέσῳ τροχῷ τῆς ὀκτωκαιεικοσαετηρίδος τοῦ ἡλιακοῦ κύκλου ἐγ-
160v γεγραμμένα περὶ τὸ κέντρον σημαίνει ὁμοίως, πόστον ἔτος | ἐστὶ τοῦ ἡλιακοῦ κύκλου ἀπὸ α' καὶ ἕως κη'. τὰ περὶ τὸ ἄκρον τοῦ τροχοῦ
30 τὰς ἐπακτὰς ἑκάστου ἔτους δηλοῖ κατὰ τὰς ζ' τῆς ἑβδομάδος ἡμέρας συναγομένας καὶ ἀνακυκλουμένας, ἐξ ὧν καὶ γινώσκομεν, ἐν ποίᾳ τῆς ἑβδομάδος ἡμέρᾳ ἡ ιδ' τῆς σελήνης ἐμπίπτει τοῦ ἁγίου πάσχα, συναπτομένων τούτων ταῖς εὑρισκομέναις ἡμέραις ἐν τῷ σεληνιακῷ κύκλῳ τῶν δύο μηνῶν μαρτίου ἢ ἀπριλίου. ἔνθα δὲ πρόσκειται τὸ βῆτα, δῆλον
35 ὡς ἐν αὐτῷ τῷ ἔτει τὸ ὑπὲρ τριετίαν ἀπήντησεν βίσεκτον.

Χρὴ οὖν εἰδέναι, ὅτι ἐὰν ἔλθῃ ὁ κύκλος τοῦ ἡλίου εἰς τὰς ἐγγεγραμμένας ἡμέρας ἐν τῷ σεληνιακῷ κύκλῳ πρὸς τοὺς ὀδόντας ἔξω

---

2 ἐλλίπειν ‖ 6 ἐνάνθρωπήσαντα ‖ 12 μεγαλίων ‖ 19 ἐκδιδάσκων ‖ 27 ὀκτωείκοσαέτερίδος ‖ 30 ἐνδομάδος ‖ 31 ἀνακυκλουμένους ‖ 32 ευδομάδος ‖ 35 ὑπερτριετίαν

ἀπὸ κα' καὶ ἐπάνω ἕως λ', ἔνθα καὶ πρόσκειται τὸ δ', τὴν ποσταίαν δηλοῖ τοῦ μαρτίου μηνός. ὁμοίως δέ, ἐὰν ἔλθῃ εἰς τὰς ἀπὸ ιη' καὶ κατωτέρω ἕως μιᾶς, τὴν ποσταίαν τοῦ ἀπριλίου μηνὸς σημαίνει. δέον οὖν ἐστιν, τὴν εὑρισκομένην ποσταίαν κατ' ἔτος ἐν τῷ σεληνιακῷ
5 κύκλῳ τοῦ μὲν μαρτίου μηνὸς μετὰ τῶν ἐπικειμένων δ', τοῦ δὲ ἀπριλίου καθ' ἑαυτὴν συναριθμεῖν μετὰ τῶν εὑρισκομένων σύνεγγυς τοῦ
161 ἡλιακοῦ κύκλου ἐπακτῶν | ἑκάστου ἔτους καὶ ταῦτα μερίζειν εἰς τὸν ζ'· καὶ αἱ ὑπολιμπανόμεναι ἐκ τῆς ψήφου σημαίνουσι τὴν ἡμέραν τῆς ἑβδομάδος, καθ' ἣν ἡ ιδ' τῆς σελήνης ἐμπίπτει τοῦ ἁγίου πάσχα,
10 ἐξ ἧς εὑρίσκομεν, πόστῃ τοῦ μηνὸς μαρτίου ἢ ἀπριλίου ἑορτάζομεν τὴν ἁγίαν κυριακὴν τῆς ἀναστάσεως. ἐὰν οὖν μερίζοντός σου ὑπολειφθῇ α', κυριακή ἐστιν· ἐὰν δὲ δύο, β' ἐστίν, καὶ ἑξῆς ὁμοίως. ἐὰν δὲ μηδὲν ὑπολειφθῇ, σάββατόν ἐστι.

Γίνωσκε οὖν, ὅτι ὁ μὲν τῆς σελήνης κύκλος ἔχει ὀδόντας ιθ', ὁ δὲ
15 τοῦ ἡλίου τροχὸς κη', καὶ ὁ τῶν ἰνδικτιόνων ιε'· καὶ σαφηνείας οὐ δέεται. ἡ δὲ τῶν τροχῶν σύνθεσίς ἐστι κατὰ τὴν σύμβλησιν τῶν ἑκάστου ὀδόντων, ἐν οἷς ἡ μὲν τοῦ ἡλιακοῦ κύκλου πρὸς τὸν σεληνιακὸν ἔχει σημεῖα ἔνδον σταυρία, ὁ δὲ ἡλιακὸς πρὸς τὸν ἰνδικτιόνων ἀποκρινόμενος ἔχει ἀστερίσκους.

20 *Ἄρχεται* δὲ ἡ τοιαύτη τῶν τροχῶν σύμβλησις ἀπὸ ἰνδικτιόνος ιδ', ἐν ᾗ τῆς μὲν σελήνης ἐστὶν ἔτος ιβ', ἡλίου δὲ ἔτος ιζ', . . . καὶ δέκατον, ἀπὸ γενέσεως κόσμου ἔτος ͵ϛρμθ'.

Bemerkungen.

Über die Origenisten. S. 16, 5. Die Aufzeichnungen über Origenes sind, wie man auf den ersten Blick erkennt, aus dem Panarion des Epiphanios von Kypros (haer. 64) geflossen. So enge schliefst Georgios sich an seine Vorlage an, dafs er auch den chronologischen Irrtum derselben, Origenes' Jugend falle in die Regierungszeit des Kaisers Decius, unbedenklich wiederholt. Er konnte, ähnlich wie Epiphanios und andere Schriftsteller, es offenbar nicht verstehen, dafs ein so schlimmer Häretiker, wie Origenes es nach seiner Schilderung gewesen ist, noch in seinem hohen Alter kurz vor seinem Tode Standhaftigkeit und Glaubenstreue bewiesen hat. Höchstens in seiner Jugend erschien die heldenmütige Ertragung der Verfolgungen um des Glaubens willen erklärlich.

S. 16, 10. Mit voller Deutlichkeit ist hier und im Folgenden das Kriterium zu erkennen, wonach Georgios den häretischen Charakter

1 ποστέαν ‖ 3 ποστέαν ‖ 4 ποστέαν | καθ' ἔτος ‖ 9 ἐνδομάδος ‖ 10 ἑξῆς ‖ 12 ἑξῆς ‖ 21 ιζ'· καὶ δέκατον, aus ἑπτακαιδέκατον entstanden? ‖ 22 ἔτος] ἕως

einer Lehre beurteilt. Hat jemand „die heilige und wesensgleiche Trias gelästert“ oder „den Glauben hinsichtlich der Menschwerdung verletzt“, so ist er zu den Häretikern zu rechnen. Deshalb giebt Georgios zuerst an, wie sich die Männer, die er seiner Ketzerliste einreiht, zur Lehre von der Trinität und von der Menschwerdung des Sohnes Gottes gestellt haben (Origenes S. 16, 10—12; 16, 17—17, 4, Apolinarios S. 17, 28—18, 8, Nestorios S. 18, 17—26, Diodoros und Theodoros S. 18, 31 f.; 19, 19—25, Paul von Samosata S. 19, 16—18; 20, 1—14). Noch klarer stellt sich dieses Kriterium heraus, wenn der Autor, wie bei Origenes und seinem Anhange, neben den trinitarischen und christologischen noch andere Irrlehren aufführt. Die Lehren von der Präexistenz der Seelen und von der Apokatastasis gelten ihm eben deswegen als häretisch im strengen Sinne des Wortes, weil sie der kirchlichen Lehre von der Trinität und von der göttlichen Menschwerdung widerstreiten. Er tritt deshalb auch den Vertretern jener milderen Richtung entgegen, die, ohne sich direkt für die genannten origenistischen Theorien auszusprechen, sie für disputabel erklärten und ihre Verurteilung nicht für angebracht hielten. Daſs im 6. Jahrhundert manche unter den Origenisten so dachten und lehrten, wissen wir aus dem Leben des heiligen Kyriakos von Kyrillos von Skythopolis, woraus schon oben S. 17 zwei Sätze, die in der Schrift des Georgios auffallende, vielleicht durch direkte Abhängigkeit des letzteren zu erklärende Parallelen haben, mitgeteilt worden sind.[1]) Kyrillos begiebt sich, wie er im Original der Vita erzählt (die Bearbeitung durch Symeon Metaphrastes weicht hier etwas ab), zum Abte Kyriakos und erbittet sich sein Urteil über die origenistischen Lehren. Hören wir ihn selbst: *Ἐγὼ δὲ εἶπον· τί γάρ ἐστι, πάτερ, τὰ παρ᾽ αὐτῶν πρεσβευόμενα, ἐπείπερ αὐτοὶ διαβεβαιοῦνται, ὅτι τὰ περὶ προϋπάρξεως καὶ ἀποκαταστάσεως δόγματα μέσα τυγχάνει καὶ ἀκίνδυνα, προφέροντες καὶ ἐκεῖνα τὰ παρὰ τοῦ ἁγίου Γρηγορίου λεγόμενα· „φιλοσόφει μοι περὶ κόσμου <ἢ κόσμων>, περὶ ὕλης, περὶ ψυχῆς, περὶ λογικῶν φύσεων, βελτιόνων τε καὶ χειρόνων, περὶ ἀναστάσεως, <κρίσεως, ἀνταποδόσεως>, Χριστοῦ παθημάτων. ἐν τούτοις γὰρ καὶ τὸ ἐπιτυγχάνειν οὐκ ἄχρηστον καὶ τὸ διαμαρτάνειν ἀκίνδυνον“.*[2]) *πρὸς*

1) Die ursprüngliche Gestalt der Vita Cyriaci ist in den Acta SS. Sept. VIII (1762) S. 147—159 aus dem Codex Vaticanus 366 ediert worden; die Überarbeitung durch Symeon Metaphrastes veröffentlichte B. de Montfaucon, Analecta Graeca sive varia opuscula Graeca hactenus non edita (auch unter dem Titel Ecclesiae Graecae monumenta IV) Paris. 1688 S. 100—127. — Fr. Loofs machte in seinem „Leontius von Byzanz“ (Texte und Untersuchungen III, 1) Leipzig 1887, S. 274 ff. auf die verschiedenen Schattierungen des Origenismus jener Zeit aufmerksam.

2) Vgl. Gregor. Naz. Orat. 27, 10 ed. Thilo-Goldhorn S. Basilii et S. Gre-

ταῦτα ἀπεκρίθη ὁ γέρων καὶ εἶπεν· οὐ μέσα καὶ ἀκίνδυνα τὰ περὶ προϋπάρξεως <καὶ ἀποκαταστάσεως> δόγματα, ἀλλὰ καὶ ἐπικίνδυνα καὶ ἐπιβλαβῆ καὶ βλάσφημα. ἵνα δέ σε πληροφορήσω, ἐν ὀλίγαις λέξεσιν τὴν πολυσχεδῆ αὐτῶν ἀσέβειαν στηλιτεῦσαι πειράσομαι. λέγουσιν, μὴ εἶναι ἕνα τῆς τριάδος τὸν Χριστὸν κτλ. (n. 12 S. 152 f.). Ebenso entschieden wie dieser Abt tritt Georgios der Behauptung entgegen, die fraglichen Lehren seien indifferent und ungefährlich. Während aber Kyriakos ihre Gefährlichkeit und Gottlosigkeit mehr behauptet als beweist, hat Georgios den Beweis dafür in der Weise zu führen gesucht, dafs er zeigt, sowohl die Christologie als auch die Theologie würden durch diese Irrtümer beeinträchtigt (S. 17, 14—16). Ob es ihm gelungen ist, letzteres mit überzeugender Klarheit zu demonstrieren, wissen wir nicht, da der betreffende Abschnitt seines Buches leider verloren gegangen ist. Jedenfalls war aber der Gedanke richtig, dafs man mit dieser Beweisführung den Origenisten jede Ausflucht abschneiden könne.

S. 16, 13. Georgios gehört zu den schärfsten Beurteilern des Origenes, die den grofsen Alexandriner für fast alle Häresien verantwortlich machen möchten. Sein Vorbild ist darin das heftige Edikt des Kaisers Justinian gegen Origenes (Januar 543) gewesen, woraus schon oben zu S. 16, 10 eine Parallele notiert worden ist. Justinian sagt nämlich: *Τίς ὅλως χριστιανῶν ἀνέξεται αὐτοῦ Ὠριγένους . . . ἀντιποιεῖσθαι τοῦ τοσαύτας μὲν εἰρηκότος βλασφημίας, πᾶσι δὲ σχεδὸν αἱρετικοῖς τοσαύτην ὕλην ἀπωλείας καὶ βλασφημίας παρασχομένου;* (a. a. O. Sp. 492 B). Seit der Verurteilung des Origenes durch Justinian und durch die fünfte allgemeine Synode (553) kennt die Verketzerung des Alexandriners bei manchen Autoren gar keine Grenzen mehr. Zahlloser Irrtümer und Gotteslästerungen beschuldigt ihn z. B. der Mönch Alexander von Salamis[1]), ebenso der Patriarch Sophronios von Jerusalem (634), der freilich die späteren Origenisten einbegreift — seine Worte sind denen des Georgios S. 16, 13 verwandt[2]) —, nicht

gorii Theologi Opera dogmatica selecta S. 382. Die oben eingeschalteten Wörter fehlen in dem Zitate bei Kyrillos.

1) Alexandri Monachi De inventione s. crucis ed. Migne Patrol. gr. 87, 3, 4021 A: *Ὁ δὲ ἐκστατικὸς Ὠριγένης ἐτόλμησε λέγειν, πεπερατωμένην εἶναι τὴν τοῦ θεοῦ δύναμιν, καὶ μυρίας ἑτέρας βλασφημίας ἀπαφρίσας καὶ ὑπέρογκα καὶ δυσεξάγγελτα ἐν τοῖς συντάγμασιν αὐτοῦ ἐκληρήσας ἐπλήρωσε τὴν οἰκουμένην ἀμέτρου φλυαρίας.*

2) Sophronii Epist. synodica bei Mansi XI, 492 DE: *Καὶ ἕτερα μύρια παρὰ τὴν ἀποστολικὴν καὶ πατρῴαν ἡμῶν παράδοσιν λέγουσι . . . καὶ μύρια ἄττα προφέροντες πρὸς τοῦ διαβολικοῦ καὶ δυσσεβοῦς τῆς καρδίας αὐτῶν θησαυρίσματος κτλ.*

minder der Patriarch Germanos von Konstantinopel († 733).[1]) Georgios steht hinter diesen nicht zurück.

S. 17, 5. Die hier inkriminierte Lehre, daſs die materielle Welt, speziell die menschlichen Leiber (so sind die Worte *τὰ δὲ — χωρεῖν* zu deuten) gänzlich vernichtet werden, während die vernünftigen Geschöpfe in der Apokatastasis nicht nur sämtlich zur Seligkeit, sondern sogar zur physischen Einigung und zur Einheit der Energie mit der dreipersönlichen Gottheit gelangen, macht in etwas anderer Form auch der Brief Justinians an die Synode (März oder April 553) den Origenisten Palästinas zum Vorwurfe. Ihnen wird dort die Lehre zugeschrieben, *ὅτι παντελής ἐστι τῶν σωμάτων ἀναίρεσις*[2]), oder, wie es in den zu dem Briefe gehörenden fünfzehn Anathematismen heiſst, *εἰς τὸ ἀνύπαρκτον χωρήσει ἡ τῶν σωμάτων φύσις*[3]), *ἡ μέλλουσα κρίσις ἀναίρεσιν παντελῆ τῶν σωμάτων σημαίνει* und *οὐδὲν ἐν τῷ μέλλοντι τῶν τῆς ὕλης ὑπάρξει.*[4]) In der Apokatastasis bilden alle Vernunftwesen, so wird auch dort ihre Auffassung gezeichnet, selbst der Teufel und die übrigen Dämonen, eine und dieselbe Einheit, wie im Anbeginn, *καὶ τὴν αὐτὴν ἑξόντων ἕνωσιν πρὸς τὸν θεόν, ὁποίαν ἔχει καὶ ὁ Χριστός, καθὼς καὶ προϋπῆρχον, ὡς μηδεμίαν εἶναι διαφορὰν τῷ Χριστῷ πρὸς τὰ λοιπὰ λογικὰ παντελῶς οὔτε τῇ οὐσίᾳ οὔτε τῇ γνώσει οὔτε τῇ δυνάμει οὔτε τῇ ἐνεργείᾳ.*[5]) Es handelt sich bei Georgios ebenso wie bei Justinian um die Lehre der origenistischen Partei der Isochristoi.[6]) Der radikale Pantheismus des syrischen Origenisten Stephan bar Sudaili, wonach alle Natur gleichen Wesens mit

1) Germani Cpl. De haeresibus et synodis n. 9 ed. Migne Patrol. gr. 98, 48 A: *καὶ ἕτερα δὲ μύρια ἀσεβείας πλήρη δόγματα καταφορτώσας εἰς μέσον κατέρριψε καὶ τοῖς δι' αὐτοῦ τὴν παρόδιον τρίβον ποιουμένοις δολερῶς ἐπότισε καὶ ἀνέτρεψεν.*

2) Mansi IX, 536 C; Fr. Diekamp, Die origenistischen Streitigkeiten im 6. Jahrhundert und das fünfte allgemeine Konzil, Münster 1899 (wo S. 90—97 ein emendierter Abdruck des Briefes und der Anathematismen steht) S. 94[b] 13.

3) Anath. 10 bei Mansi IX, 400 A; Diekamp S. 94[a] 16.

4) Anath. 11 Sp. 400 B; Diekamp S. 94[a] 19. 23.

5) Mansi IX, 536 D; Diekamp S. 94[b] 27; vgl. Anath. 12. 13 Sp. 400 BC; Diekamp S. 94[a] 26, 95[a] 3. In dieselbe Gruppe gehört die Vorstellung von der allen Menschen bevorstehenden hypostatischen Union mit dem Logos, die im 11. *κεφάλαιον* des *Λίβελλος Θεοδώρου ἐπισκόπου Σκυθοπόλεως* (Dezember 552) anathematisiert wird: *Εἴ τις λέγει ἢ φρονεῖ ἢ διδάσκει ἐξισοῦσθαι ἡμᾶς τῷ σωτῆρι ἡμῶν Χριστῷ τῷ θεῷ ἡμῶν, τῷ τεχθέντι ἐκ τῆς ἁγίας θεοτόκου καὶ ἀειπαρθένου Μαρίας, καὶ μέλλειν καὶ ἡμῖν ἑνοῦσθαι τὸν θεὸν λόγον, ὡς τῇ ἐκ Μαρίας προσληφθείσῃ ἐμψυχωμένῃ σαρκί, κατ' οὐσίαν καὶ καθ' ὑπόστασιν, ἀνάθεμα ἔστω* (ed. Migne Patrol. gr. 86, 1, 236 A).

6) Vgl. Cyrilli Scythopol. Vita Sabae ed. Cotelier S. 372 f.

der Gottheit ist und in der letzten Periode des Daseins jeder Unterschied verschwindet, nur eine Natur, eine Substanz, eine Gottheit ist, selbst der Personenunterschied in Gott aufhört[1]), scheint unter den Mönchen Palästinas keinen Anklang gefunden zu haben.

S. 17, 22. Der Schlufssatz verweist auf die Akten der fünften Synode zu Konstantinopel, worin jeder, der Lust dazu habe, sich über die zahlreichen, gottlosen und widernatürlichen Irrtümer der Origenisten unterrichten könne. Bekanntlich beziehen sich die in lateinischer Übersetzung erhaltenen Synodalakten von 553 ausschliefslich auf die „drei Kapitel“. Aber Nachrichten, wie die des Georgios, sind nicht selten. Es ist nicht möglich, sie sämtlich auf die Verhandlungen der *σύνοδος ἐνδημοῦσα*, die im Januar 543 tagte und über Origenes das Anathem sprach, zu beziehen. In meiner oben zitierten Abhandlung habe ich nachzuweisen versucht, dafs auch im Jahre 553 kurz vor der Eröffnung der ökumenischen Synode gegen die Origenisten verhandelt worden ist.

Über Apolinarios. S. 18, 1. Subordinatianische Theorien werden dem Apolinarios auch von anderen Schriftstellern zum Vorwurfe gemacht. So erklärt Gregor von Nazianz: *Ἀπολινάριος μὲν τὸ τῆς θεότητος ὄνομα τῷ ἁγίῳ πνεύματι δοὺς τὴν δύναμιν τῆς θεότητος οὐκ ἐφύλαξε· τὸ γὰρ ἐκ μεγάλου καὶ μείζονος καὶ μεγίστου συνιστᾶν τὴν τριάδα κτλ.* (Epist. 1 ad Cledon. n. 16 a. a. O. S. 556). Ähnlich Theodoret: *Αὐτοῦ ... εὕρημα τὸ μέγα, μεῖζον, μέγιστον· μεγάλου μὲν ὄντος τοῦ πνεύματος, τοῦ δὲ υἱοῦ μείζονος, μεγίστου δὲ τοῦ πατρός* (Haeret. fab. comp. IV, 8 ed. Migne Patrol. gr. 83, 425 C, vgl. Histor. eccl. V, 13). Zu anderer Zeit jedoch hat Apolinarios auch durchaus orthodox über die Trinität gelehrt. Theodoret bezeugt selbst: *ἐν ἐνίοις συγγράμμασι τὸν περὶ τῆς τριάδος οὐ παρέφθειρε λόγον, ἀλλ' ὁμοίως ἡμῖν καὶ τὴν μίαν τῆς θεότητος οὐσίαν καὶ τὰς τρεῖς ὑποστάσεις ἐκήρυξε* (a. a. O.). Gregor von Nyssa (Adv. Apolinar. 51 ed. Migne Patrol. gr. 45, 1248 B), Sokrates (Histor. eccl. II, 46 ed. Migne Patrol. gr. 67, 364 B) und Sozomenos (Histor. eccl. VI, 22 ed. Migne a. a. O. 1348 A) erkennen seinen Eifer in der Bekämpfung des Arianismus an.

S. 18, 9. Den Briefwechsel zwischen den beiden Schülern des Apolinarios, Polemon und Timotheos (von Berytos), kannte auch Maximos der Bekenner, der ein Zitat aus Polemons sechstem Briefe an Timotheos bringt: *καὶ ἐν ἕκτῃ τῶν πρὸς τὸν Τιμόθεον αὐτῷ γεγραμμένων ἐπιστολῇ τὸν αὐτῷ συνεργάτην καὶ τῆς ἀσεβείας συλλήπτορα πονηρόν* (Opusc. theol. ed. Migne Patrol. gr. 91, 172 A). Wenn Georgios

---

1) A. L. Frothingham, Stephen Bar Sudaili, the Syrian mystic and the Book of Hierotheos. Leyden 1886. Vgl. Diekamp S. 33 f.

das Hauptthema dieser Briefe dahin kennzeichnet, dafs sie Christus für eine einzige zusammengesetzte Natur (*μίαν σύνθετον φύσιν*) erklären und die heiligen Väter Athanasios, Gregorios und die hervorragenden Väter Italiens wegen ihrer Zweinaturenlehre angreifen, so finden wir dies durch ein Zitat in der Patrum doctrina de Verbi incarnatione hinsichtlich Polemons bestätigt: *Τοῦ δυσσεβοῦς Πολέμονος μαθητοῦ Ἀπολιναρίου κατὰ Τιμοθέου συμμαθητοῦ αὐτοῦ. Οὐδὲν δὲ χεῖρον ἐννοῆσαι κἀκεῖνο· θεὸν γὰρ*[1]) *λέγοντες καὶ ἄνθρωπον τὸν αὐτὸν οὐκ αἰσχύνονται μίαν φύσιν τοῦ λόγου σεσαρκωμένην καθάπερ μίαν σύνθετον ὁμολογοῦντες. εἰ γὰρ θεὸς τέλειος καὶ ἄνθρωπος τέλειος ὁ αὐτός, δύο φύσεις ἄρα ὁ αὐτός, καθάπερ ἡ τῶν Καππαδόκων εἰσηγεῖται καινοτομία καὶ Ἀθανασίου ἡ οἴησις καὶ τῶν ἐν Ἰταλίᾳ ὁ τῦφος κτλ.*[2]) Polemon greift hier den Timotheos an und wirft ihm vor, dafs er in ehrgeizigem Streben nach einem Bischofssitze von der reinen Lehre ihres Meisters Apolinarios abgewichen sei.

Über Nestorios und seine Vorläufer. S. 18, 18. Die Christologie des Nestorios wird in den seiner Häresie eigentümlichen Ausdrücken dargelegt, ohne dafs jedoch eine bestimmte Quelle für Georgios' Ausführungen zu erkennen wäre.

S. 18, 28. Wenn Georgios die Beobachtung ausspricht, dafs Paul von Samosata als Vorläufer des Nestorios zu betrachten sei, so giebt er hiermit nur einer ziemlich allgemeinen Auffassung Ausdruck. Schon Ibas von Edessa bezeugt in seinem berühmten Briefe an den Perser Maris, dafs viele dieser Meinung waren (Mansi VII, 241 D). In der ungefähr gleichzeitigen Erklärung gegen Theodor von Mopsuestia, die dem Bischofe Proklos von Konstantinopel von den armenischen Bischöfen überreicht wurde, wird Theodoros' und damit auch Nestorios' Abhängigkeit von Paul und von Photinos behauptet (epist. 5 Pelagii II ed. Migne Patrol. lat. 72, 727 C). Ebenso urteilen Leontios von Byzanz (Adv. Nestor. et Eutych. lib. III ed. Migne Patrol. gr. 86, 1, 1388 D sqq. 1392 D sqq.), Theodoros von Raithu (De incarnatione ed. Migne 91, 1488 D sq.), Sophronios von Jerusalem (Epist. synodica ed. Mansi XI,

1) *γὰρ* fehlt bei A. Mai; ich füge es auf Grund meiner Kollation mit dem Codex Vaticanus 2200 S. 101 hinzu.

2) Ed. A. Mai a. a. O. VII S. 16. Vgl. Lequien, Dissertationes Damascenicae, dissert. II n. 21 bei Migne Patrol. gr. 94, 307. Dasselbe Zitat findet sich schon bei Leontios von Byzanz, der sich seinerseits auf Kyrillos und Severos von Patraloia beruft: *Πολέμων ὁ συνουσιαστής, οὗ Κύριλλος ὁ πατὴρ καὶ Σευῆρος ὁ Πατραλοίας μνημονεύουσι φήσαντος οὕτως· Θεὸν γὰρ λέγοντες κτλ.* (Contra Monophysitas ed. A. Mai a. a. O. VII S. 143). Vgl. auch die Fragmente aus der Korrespondenz, die Polemon mit einem anderen Schüler Apolinars, Julianos, geführt hat, bei A. Mai a. a. O. VII S. 70.

473 D), Anastasios Sinaites (De synodis et haeresibus epitome ed. J. B. Pitra, Iuris eccl. graeci hist. et monumenta II, Romae 1868, S. 259).

S. 19, 2. Die christologischen Sonderlehren Theodoros' von Mopsuestia sind von den Vätern des fünften allgemeinen Konzils zum Gegenstande eingehender Verhandlung gemacht worden. Im 12. Kanon wurde seine auch von unserem Autor erwähnte Lehre verurteilt: τὸν Χριστὸν .. ἐκ προκοπῆς ἔργων βελτιωθέντα καὶ ἐκ πολιτείας ἄμωμον καταστάντα ὡς ψιλὸν ἄνθρωπον βαπτισθῆναι εἰς ὄνομα πατρὸς καὶ υἱοῦ καὶ ἁγίου πνεύματος, καὶ διὰ τοῦ βαπτίσματος τὴν χάριν τοῦ ἁγίου πνεύματος λαβεῖν καὶ υἱοθεσίας ἀξιωθῆναι κτλ. (Mansi IX, 384 C).[1] Der Anathematisierung war die Verlesung zahlreicher Stellen aus den Schriften Theodors vorausgegangen; besonders die Aussprüche bei Mansi IX, 209 D. 211 A lassen seine eigenartige Auffassung von der Bedeutung der Taufe Christi erkennen.[2] — Die Worte S. 19, 4—6 werden in der Form eines wörtlichen Zitates aus Theodor mitgeteilt; sie finden sich in seinen hinterlassenen Werken bezw. deren Fragmenten nicht.

S. 19, 9. Die fünfte Synode befaſste sich auch mit der Kritik, die Theodor von Mopsuestia am Buche Job und am Hohenliede geübt hat. Die Exzerpte aus seinen Schriften, wodurch sein anstoſserregendes Verfahren erwiesen wurde, sind in den Synodalakten mit der Aufschrift versehen: Eiusdem Theodori reprobantis et librum Iob et contra conscriptorem eius id est sanctum Spiritum dicentis, quod pagana sapiens (!) hunc librum conscripsit (Mansi IX, 223 D), und: Ad haec autem despernit idem Theodorus et canticum canticorum, et sicut ad amatam sibi haec Salomonem scripsisse dicit, infanda Christianorum auribus de hoc exponens (225 C). Hierhin gehören auch die Bemerkungen des Leontios von Byzanz Adv. Nestor. et Eutych. lib. III l. c. 1364 D sqq.

S. 19, 11. Über die eschatologischen Ansichten des Bischofs von Mopsuestia liegen in seinen Werken und in der älteren kirchlichen Litteratur wenige genaue Nachrichten vor. Aber das dürfte sicher sein, daſs er die Ewigkeit der Höllenstrafen verneint hat. Zwar findet sich eine Stelle, wo er von ihnen sagt: non ad tempus sed aeterno sunt (In 2. Thess. 1, 9 ed. H. B. Swete II S. 40); aber es ist bekannt, daſs das Wort αἰώνιος, das hier zu Grunde liegen wird, von den Anhängern der Apokatastasislehre nicht im Sinne des wirklich Ewigen ausgelegt

1) Nahezu wörtlich steht dasselbe im Briefe Justinians an die Synode bei Mansi IX, 585 D sq., jedoch nicht in der lateinischen Version, die uns in dem Protokolle der ersten Sitzung erhalten ist.

2) Vgl. Theodori episcopi Mopsuesteni in epistolas B. Pauli commentarii. By H. B. Swete. Cambridge 1880. 1882. I S. 139, II S. 136 f. 306 f. 314.

wurde. Deutlich offenbart Theodoros seine Überzeugung in einer Schrift, von der uns Marius Mercator zwei Fragmente aufbewahrt hat. Er geht davon aus, dafs die Auferstehung nach der Lehre des Apostels eine grofse Wohlthat für den Menschen sein soll. Wie ist dies aber möglich, wenn sie für viele der Übergang zu einer endlosen Strafe sein wird? Ubi iam loco muneris resurrectio putabitur, si poena sine correctione resurgentibus inferatur? .. Quis ita demens, ut tantum bonum credat materiam fieri resurgentibus infiniti supplicii, quibus utilius erat omnino non surgere, quam tantorum et talium malorum post resurrectionem sub infinitis poenis experientiam sustinere?[1]) Die Strafen nehmen ein Ende, und alle Menschen, ja alle vernünftigen Kräfte werden, wie er bei der Erklärung von Eph. 1, 10 (ed. Swete I S. 130 f.) bemerkt, im zukünftigen Leben auf Gott hinschauen und in Eintracht und unerschütterlichem Frieden mit einander verbunden sein. Mit Recht behaupten daher H. B. Swete (in Smith and Wace, Dictionary of christian biography IV S. 946, 1) und W. Möller (in Herzog und Plitt, Realencyklopädie 2. Aufl. XV, 400), dafs Theodor von Mopsuestia die Lehre von der allgemeinen Wiederbringung zur seinigen gemacht habe. Ob er seinen Äufserungen über die Hölle spöttische Bemerkungen beigemischt hat, wie Georgios in Übereinstimmung mit Leontios von Byzanz zu verstehen giebt, und ob er angenommen hat, das Gericht bestehe lediglich in Worten und Drohungen, mufs dahingestellt bleiben; namentlich die letztere Behauptung scheint übertrieben, da Theodor doch nicht alle Strafen des Jenseits leugnen will.

S. 19, 13. Gemeint sind die beiden in Briefform verfafsten „Mahnschriften an den gefallenen Theodor“ (ed. Migne Patrol. gr. 47, 277—316), wodurch der heilige Chrysostomos den durch die Reize der Hermione bethörten und der Askese überdrüssig gewordenen Freund zur Umkehr vermochte. Vgl. O. Bardenhewer, Patrologie (Freiburg 1894) S. 316.

S. 19, 23. Dafs die Einwohnung des heiligen Geistes in Christo d. s. h. in dem aus Maria geborenen Menschen vollkommener sei als in den übrigen Menschen, legt Theodoros z. B. in dem siebenten Buche seines Werkes „Über die Menschwerdung unseres Herrn Jesu Christi“ dar: *Ἠξιώθη γοῦν καὶ τῆς τοῦ πνεύματος ἐνοικήσεως πρῶτος παρὰ τοὺς λοιποὺς ἀνθρώπους. · καὶ ἠξιώθη ταύτης οὐχ ὁμοίως τοῖς λοιποῖς. οὗτος μὲν γὰρ ὅλην τὴν χάριν τοῦ πνεύματος ἐν ἑαυτῷ ἐδέξατο, ἑτέ-*

---

1) Bei Marius Mercator ed. Migne Patrol. lat. 48, 232 A. Ein anderes Zeugnis aus Theodoros' „Kommentar zu den Evangelien“ hat Salomon von Bassora aufbewahrt; s. Assemani Bibliotheca orientalis III, 1 S. 323 b. Auch Photios bemerkt in seinem Artikel über Theodoros von Mopsuestia: *ἀλλὰ καὶ τῶν ἁμαρτωλῶν ἀποκατάστασιν τερατεύεται* (Bibl. Cod. 18 ed. Bekker I S. 64 a).

ροις δὲ μερικὴν παρεῖχεν τοῦ παντὸς πνεύματος τὴν μετουσίαν (ed. Swete, Comment. l. c. II S. 298).

S. 20, 1. Verhältnismäfsig ausführlich handelt Georgios über die Lehre des Paulos von Samosata: Paulos ist strenger Monarchianer. Er leugnet die Trinität und bezeichnet nur den Vater als Gott und Schöpfer (δημιουργόν) aller Dinge. Dem göttlichen Logos kommt kein persönliches Sein in Gott zu (οὐχ ὡς οὐσιώδη λόγον καὶ ἐνυπόστατον); der Sohn ist lediglich die nach aufsen gesetzte Vernunft Gottes (λόγος προφορικός), gewissermafsen ein göttlicher Befehl (οἷον πρόσταγμα θεῖον), mittelst dessen der Vater das Weltall ausgestaltet, wie ein Künstler sich seines kunstvollen Werkzeuges bedient. Christus ist also blofser Mensch, der diesen Logos Gottes in sich aufgenommen. Auch der heilige Geist ist eine unpersönliche Kraft; Paulos nennt ihn die auf die Apostel herabgekommene Gnade (χάρις). Indes bleibt der Samosatener seinen Anschauungen nicht treu. Während er jetzt dem Logos vor seiner Geburt aus Maria die Existenz abspricht, versichert er ein anderes Mal, dafs derselbe von Ewigkeit durch die Vorausbestimmung existiere, dafs aber ein von ihm verschiedener gleichbenannter Christus und Sohn erst nach ihm (δευτέρως) und in den letzten Zeiten als aus Maria geborener Mensch Existenz erlangt habe. Er lehrt also zwei Söhne und zwei Christus.

Ein Teil dieser Ausführungen unseres Autors hat eine auffallende Parallele in dem Buche De sectis, wie oben S. 19 zu ersehen ist. Am besten scheint mir die Verwandtschaft der beiden Texte sich dadurch zu erklären, dafs beide auf eine und dieselbe Quelle zurückgehen, die der Verfasser von De sectis kurz exzerpiert, Georgios aber seiner Gewohnheit gemäfs ziemlich genau wiedergegeben hat. — Eine andere Bemerkung (S. 20, 9. 10) stammt aus der Ἀνακεφαλαίωσις des Epiphanios. Georgios ist der Meinung, dafs dieses Sätzchen jedwede Existenz des Logos vor der Geburt aus Maria verneine, und sieht nicht ein, wie dies mit der anderen ihm vorliegenden Nachricht zu vereinigen sei, wonach der göttliche Logos πρὸ τῶν αἰώνων τῷ προορισμῷ existiere. Beide Quellenberichte stimmmen recht gut zusammen, da in dem ersten das ewige unpersönliche Sein des Logos nicht verneint, in dem zweiten das persönliche Sein von Ewigkeit her nicht behauptet werden soll. Georgios aber glaubt annehmen zu müssen, dafs der Samosatener in diesem wichtigen Punkte seine Ansicht geändert habe. — Auch dieses Verfahren unseres Autors scheint zu dem Schlusse zu berechtigen, dafs er seinen Quellen treu gefolgt ist. Vielleicht hat das grofse dogmatische Werk Ephräms von Antiocheia († 545), wovon Photios im Codex 229 uns einen Auszug bewahrt hat, dazu gehört (vgl. S. 20 Anm.). Auf die Ver-

wandtschaft der Worte S. 20, 10—12 mit einer Stelle beim heiligen Athanasios habe ich dort gleichfalls hingewiesen. Bei letzterem tritt aber deutlich der Gegensatz zwischen dem ewigen unpersönlichen Sein des Logos und seiner *ὕπαρξις*, die in Nazareth ihren Anfang genommen habe, hervor. Zu dem Satze S. 20, 13. 14, worin Georgios dem Samosatener vorwirft, daſs er zwei Söhne und zwei Christus lehre, ist ein ähnlicher Tadel bei dem Presbyter Malchion, dem Hauptgegner Pauls, zu notieren: *Καί τοι [Παῦλος] φησίν, μὴ δύο ἐπίστασθαι υἱούς· εἰ δὲ υἱὸς ὁ Ἰησοῦς Χριστὸς τοῦ θεοῦ, υἱὸς δὲ καὶ ἡ σοφία, καὶ ἄλλο μὲν ἡ σοφία, ἄλλο δὲ Ἰησοῦς Χριστός, δύο ὑφίστανται υἱοί* (M. J. Routh, Reliquiae sacrae III² Oxonii 1846 S. 312).

S. 20, 15. Auf der ersten gegen Paul von Samosata abgehaltenen Synode zu Antiocheia im Jahre 264 oder 265 war Gregorios Thaumaturgos mit seinem Bruder Athenodoros anwesend. Er gehörte zu den hervorragendsten Bischöfen dieser Kirchenversammlung; Eusebios (Histor. eccl. VII, 28) nennt ihn an zweiter Stelle, nach Firmilian von Kaisareia.

S. 20, 17. Für den Abschnitt über Photinos hat unser Autor wieder den Auszug aus Epiphanios' Panarion benützt. Eine Übereinstimmung zwischen Photin und Paul von Samosata bemerkten schon im 4. Jahrhundert die Synode zu Sirmium 351 (vgl. Sokrates Hist. eccl. II, 29 ed. Migne Patrol. gr. 67, 277 A) und Apolinarios (bei Gregor. Nyss. Adv. Apolinar. 6 ed. Migne 45, 1133 C). Natürlich sollte damit keine allseitige Übereinstimmung behauptet werden, da dem Photinos zugleich sabellianische Irrtümer mit Recht zur Last gelegt wurden (vgl. Sokrates a. a. O.).

Über die Massalianer. Daſs auch dieser Abschnitt in den *Κεφάλαια περὶ αἱρέσεων* des Georgios gestanden hat, läſst sich nicht strenge beweisen. Zwischen Bl. 141 und 142 sind, wie gesagt, sechs Blätter ausgefallen. Der aus Johannes von Damaskos ergänzte Teil wird ein wenig mehr als ein und ein halbes Blatt gefüllt haben. Es bleibt also möglich, daſs die Fragmente aus dem Werke Georgs auf einer der übrigen neun Seiten schon zu Ende waren und Exzerpte aus einem anderen Buche über die Häresien, etwa aus dem des Damasceners, hinzugefügt worden sind. Allein die gröſsere Wahrscheinlichkeit spricht von vornherein gegen diese Erklärung. Eine ganz unbekannte Quelle zu supponieren, wäre ein schlechtes Auskunftsmittel. Johannes von Damaskos aber hat seinen Traktat *Περὶ αἱρέσεων* selber aus verschiedenen fremden Schriften zusammengestellt. Was ist natürlicher als anzunehmen, daſs die bisher unbekannte Quelle für seine auffallend eingehenden Mitteilungen über die Massalianer eben des Georgios Buch

gewesen ist? Ein Vergleich zwischen dem Sprachcharakter des Fragmentes über die Massalianer mit dem der Kapitel 9—11 des Georgios spricht ebenfalls für die Zusammengehörigkeit der Stücke. Es ist hier wie dort dieselbe schlichte Darstellung, dieselbe einfache Aufzählung der Irrtümer, wobei der Verfasser es jedoch nicht unterläfst, von Zeit zu Zeit seinem Abscheu durch eine kurze Bemerkung, sei es auch nur durch ein einzelnes Wort, Ausdruck zu geben. Im einzelnen können bei einem Werke, das augenscheinlich unter vielfacher Benützung fremder Schriften entstanden ist, nur die Wendungen und Worte, die sicher auf den Verfasser zurückzuführen sind, zum Vergleiche herangezogen werden. Diese liefern jedoch kein Beweismoment von Belang.

Da dieses Kapitel schon seit langem vollständig bekannt gewesen und sein Inhalt schon wiederholt eingehend geprüft worden ist, so glaube ich von einer Untersuchung desselben absehen zu dürfen. Auch über die zu Grunde liegenden Quellen läfst sich kaum etwas Besseres sagen, als bereits Lequien gegeben hat. Er hat auf die Verwandtschaft dieser massalianischen Lehrsätze mit den von dem Presbyter Timotheos von Konstantinopel mitgeteilten Sätzen dieser Sekte (De receptione haereticorum ed. Migne, Patrol. gr. 86, 1, 48 f.) hingewiesen. Einige derselben stimmen, wie aus der obigen Zusammenstellung (S. 20 ff.) zu ersehen ist, nahezu wörtlich überein; viele sind aber auch sachlich vollständig verschieden. Es ist darum kaum anzunehmen, dafs Georgios aus der Schrift des Timotheos und nicht vielmehr, wie er selber versichert, aus einem massalianischen Buche geschöpft hat. Timotheos giebt für seinen Bericht eine Quelle dieser Art nicht an; wohl aber spricht er von Schriften, die Kyrillos von Alexandreia[1]), Flavian und Theodotos von Antiocheia, Letoios von Melitene und Amphilochios von Ikonion gegen die Massalianer gerichtet haben, sowie von Synodalverhandlungen gegen diese Sekte. Es ist leicht möglich, dafs er solchen Quellen seine Kenntnis von der Häresie verdankt. Sogar zu einer bestimmten Vermutung in dieser Richtung liegt ein Anlafs vor. Theodoret berichtet nämlich (Histor. eccles. IV, 11) über die Bekenntnisse, die das massalianische Parteihaupt Adelphios dem Bischofe Flavian von

1) Der Codex Berolinensis Phillipicus gr. 1475 saec. 15 enthält auf Bl. 21 und 21ᵛ in unmittelbarem Anschlufs an den genannten Bericht des Presbyters Timotheos über die Massalianer (Bl. 18ᵛ—21) ein Fragment mit der Überschrift: *Κυρίλλου ἐκ τῶν κατ' αὐτῶν.* Dasselbe ist aus der Epistola S. Cyrilli ad Calosyrium (Migne Patrol. gr. 76, 1076 A — 1077 A) genommen. Nur der Schlufs ist dort nicht zu finden. — Ob Timotheos etwa aufser diesem Briefe und der Epistola S. Cyrilli 82 ad Amphilochium, die sich auch mit den Massalianern befafst, gar keine besondere Streitschrift des heiligen Kyrillos gegen diese Häretiker gekannt hat?

Antiocheia († 404) gemacht hat; dieselben haben ihm wohl bei der Abfassung seiner Kirchengeschichte (um 450) vorgelegen. Was nun Theodoret in gedrängter Kürze vorträgt, zeichnet Timotheos ausführlich auf. Eine Vergleichung ihrer Schriften zeigt unverkennbar, daſs sie dieselbe Quelle benützt haben. Für Georgios aber wird vielleicht eines der massalianischen Bücher, von denen Photios (Bibl. Cod. 52 ed. Bekker S. 23 f.) spricht, etwa das *βιβλίον ἀσκητικόν*, das von der ökumenischen Synode zu Ephesos (431) verworfen ward, als Quelle zu betrachten sein. — Die von Georgios überlieferten *κεφάλαια* der Massalianer sind auch in spätere häresiologische Werke übergegangen. Im *Θησαυρὸς ὀρθοδοξίας* des Niketas Akominatos finden sie sich im 36. Kapitel des 4. Buches. Nur No 9 fehlt; auch der auf die 18 Lehrsätze folgende Text ist in ähnlich kurze Abschnitte eingeteilt, sodaſs in der bisher allein edierten lateinischen Übersetzung 33 Sätze vorliegen (ed. Migne Patrol. gr. 139, 1329—1332). Euthymios Zigabenos hat in seiner *Πανοπλία δογματική* Tit. 26 (ed. Migne Patrol. gr. 130, 1273—1289) die Berichte von Theodoret, Timotheos und Georgios vereinigt; am meisten hat er sich jedoch an den letzteren angeschlossen.

* * *

S. 24, 15. Die Schrift des Georgios über die Berechnung des Osterfestes ist genau datiert. Der Verfasser schreibt in der 12. Indiktion und in dem 29. Regierungsjahre des Kaisers Heraklios, also zwischen dem 5. Oktober 638 und dem 31. August 639. Sein Werk gehört einer Zeit an, die an Arbeiten auf dem Gebiete der technischen Chronologie, wodurch die richtige Bestimmung des Osterfestes erzielt werden sollte, auſserordentlich reich ist. Laut dem Chronikon Paschale, das zwischen 630 und 641 verfaſst worden ist, waren damals *ταραχαὶ καὶ σκάνδαλα* infolge einer unrichtigen Berechnung des Ostertages entstanden (S. 11 ed. Dindorf); darum sind auch dieser Weltchronik Anweisungen zur richtigen Auffindung des Festtages vorausgeschickt. Im Jahre 641 schrieb Maximos der Bekenner seinen Computus ecclesiasticus zu dem gleichen Zwecke. Sogar vom Kaiser Heraklios ist ein Werk dieser Art aus dem 13. Jahre seiner Herrschaft, der 11. Indiktion, also aus dem Jahre 623, erhalten.[1]) Ungefähr um dieselbe Zeit ist eine Untersuchung des Armeniers Ananias von Shirak über das Osterfest anzusetzen.[2]) Dem Patriarchen Anastasios von Antiocheia wird im Codex Ambrosianus Q 47 Sup. saec. 10 Bl. 98—100ᵛ

1) Ed. H. Dodwell, Dissertationes Cyprianicae. Oxoniae 1684. Appendix S. 135—140.

2) Eine englische Übersetzung der Schrift veröffentlichte E. C. Conybeare, Ananias of Shirak (A. D. 600—650 c.): Byz. Zeitschr. VI (1897) 574—584.

eine chronologische Abhandlung *περὶ τῆς ἑορτῆς τοῦ πάσχατος* zugeschrieben. Daſs im Jahre 577 Ostern an verschiedenen Tagen gefeiert worden ist, wissen wir durch Gregor von Tours (Histor. Franc. V, 17). Auch im Jahre 590 walteten, wie derselbe (a. a. O. X, 23) berichtet, Meinungsverschiedenheiten über den Ostertag ob. Langwierige Streitigkeiten über diesen Gegenstand hielten insbesondere die Briten während des 7. Jahrhunderts in Erregung. Die Acta Concilii Caesariensis, der Tractatus Athanasii de ratione paschae und andere Werke dieser Art sind um jene Zeit entstanden.[1]) — Viel Neues ist aus der Schrift des Georgios nicht zu lernen, aber wegen einiger Bemerkungen hat sie in dieser ausgebreiteten Osterfestlitteratur eine gewisse Bedeutung.

S. 24, 20. Von hohem Interesse ist es namentlich, daſs der Verfasser die sogenannte byzantinische Zeitrechnung nicht nur selbst anwendet, sondern sich auch ihres Wertes vollkommen bewuſst ist und sie die verbreitetste nennt. Das ist für die Entstehungsgeschichte dieser Ära um so bedeutsamer, da die bisher bekannte älteste Quelle für dieselbe, die mit der Schrift des Georgios ungefähr gleichzeitige Osterchronik (zwischen 630 und 641), nur schwache Spuren der Benutzung dieser Ära aufweist. Man kann es nur durch die Reduktion zweier Daten erschlieſsen, daſs die Osterchronik die byzantinische Zeitrechnung befolgt.[2]) Georgios hingegen spricht ausdrücklich von dieser und legt die Gründe dar, weshalb sie den Vorzug verdiene. Einige der alten Geschichtschreiber, sagt er, berechnen die Zeit von Adam bis zum gegenwärtigen Jahre (es ist, wie oben bemerkt, das Jahr 638/639 unserer Zeitrechnung) auf 6131, andere auf 6147 Jahre, und andere noch anders. Die meisten haben sich jedoch für die Berechnung auf 6147 Jahre entschieden. Dieselbe ermöglicht es nämlich, den 19jährigen Mondzirkel, die 15jährige Periode der Indiktionen, wie die 4jährige des Schaltcyklus, auſserdem den 532jährigen Ostercyklus und den 28jährigen Sonnenzirkel von einer und derselben Epoche, vom ersten Weltjahre, ausgehen zu lassen. Dadurch ist auch das Auffinden des Mond- und des Sonnenjahres u. s. w. so leicht gemacht, wie nur möglich. Man braucht z. B. das gegenwärtige Jahr 6147 nur durch 19 zu teilen, so zeigt der Rest an, daſs dieses Jahr das 10. des Mondzirkels ist. Oder man dividiert dieselbe Zahl durch 15 und ersieht alsbald, daſs die laufende Indiktion die 12. ist u. s. w. — S. 26, 34 kommt der Ver-

1) Vgl. Br. Krusch, Studien zur christlich-mittelalterlichen Chronologie. Leipzig 1880.

2) Vgl. L. Ideler, Handbuch der mathematischen und technischen Chronologie. II. Berlin 1826. S. 462 f. Fr. Rühl, Chronologie des Mittelalters und der Neuzeit. Berlin 1897. S. 195.

fasser darauf zurück und nennt diese Rechnungsweise die leichteste und bequemste von allen. — Aus seinen Bemerkungen S. 27, 11 ergiebt sich ferner, daſs er das Jahr der Welt 6138 (d. i. das Jahr 630 unserer Zeitrechnung) mit dem Jahre 622 nach der Geburt Christi und dem Jahre 589 nach dem Leiden des Herrn gleichstellt. Er setzt also Christi Geburt in das Jahr 5508 der Welt, wie es später bei den Anhängern der byzantinischen Weltära allgemein gebräuchlich war. Die Osterchronik hat diesen Ansatz noch nicht; sie verlegt die Geburt Christi in das Jahr 5507.

Über die genannten Vorzüge der byzantinischen Zeitrechnung hat sich kein anderer griechischer Chronologe verbreitet. Erst D. Petavius hat sie herausgefunden und in seiner Doctrina temporum X, 3 dargelegt. Aber auch seine Forschungen hierüber sind völliger Vergessenheit anheimgefallen, sodaſs A. v. Gutschmid „sie für sich und seine Zeitgenossen neu entdecken muſste“.[1])

S. 24, 26 *ἐπακταὶ τῶν θεῶν.* Unser Komputist macht wiederholt darauf aufmerksam, daſs die Epakten der Wochen (oder der Sonne) von den Ägyptern gewöhnlich „Epakten der Götter“ genannt werden (S. 24, 26; 25, 13. 17; 26, 2. 3; 31, 19). Die Ägypter haben nach seiner Meinung von den Griechen den Brauch übernommen, den Wochentagen die Namen der Planeten beizulegen (S. 25, 17). Allein diese Gewohnheit wird sich in Ägypten gebildet und von dort kurz vor Christi Geburt und im Laufe des ersten christlichen Jahrhunderts im übrigen römischen Reiche verbreitet haben. So giebt Dio Cassius (XXXVII, 18) zu verstehen, der zugleich erklärt, man habe durch jene Benennung jeden Tag einem Gotte, nämlich demjenigen, der dem betreffenden Planeten vorsteht, unterstellen wollen.[2]) Der von Georgios erwähnte Terminus *ἐπακταὶ τῶν θεῶν* ist mit dem beim heiligen Athanasios gebräuchlichen *πόσαι τῶν θεῶν*[3]) gleichbedeutend.

S. 24, 32. Zur Berechnung des Osterfestes, das ist der leitende Gedanke in den folgenden, bisweilen sehr weitschweifigen Erörterungen, müssen wir die Epakten des Mondes und die Epakten der Wochen kennen. Denn aus den ersteren läſst sich der Tag des Monats, aus den letzteren der Wochentag, auf den der 14. Nisan fällt, und somit auch der Termin des Auferstehungsfestes bestimmen.

S. 25, 25. Um die Mondepakten eines Jahres zu finden, hat man

1) Vgl. Fr. Rühl a. a. O. S. 194 Anm. 2.

2) Vgl. Ideler I S. 177 ff., II S. 177 f. 623; Rühl S. 51 ff. 118.

3) F. Larsow, Die Fest-Briefe des Heiligen Athanasius, Bischofs von Alexandria. Leipzig, Göttingen 1852. S. 25.

die Zahl des betreffenden Mondjahres mit 11 zu multiplizieren und die Summe durch 30 zu dividieren; der Rest zeigt die Epakten an. Also im 10. Mondjahre ist die Zahl der Epakten 20.

S. 26, 1. Die Wochen- oder Götterepakten werden dadurch gefunden, daſs man die Zahl des Sonnenjahres durch 4 teilt und ein Viertel zu derselben addiert (der etwaige Rest bleibt unberücksichtigt); die Summe wird wieder durch 7 dividiert, und der Rest giebt die Epaktenzahl an. Also im 15. Jahre des Sonnenzirkels wird man ein Viertel von 15, also 3, zu 15 addieren und die Summe 18 durch 7 dividieren; der Rest 4 ist die Zahl der Epakten.

S. 26, 15. Georgios gedenkt hier einer Differenz unter den Komputisten: einigen gilt das Jahr, das wir für das 19. Mondjahr ansehen, als das 1. des Mondzirkels, und ebenso gilt ihnen unser 28. Sonnenjahr als das 1. des Sonnenzirkels. Sie begründen es damit, daſs in dem ersten Jahre von Epakten nicht die Rede sein könne. Diese kämen erst dann in Betracht, wenn der Mond ein Jahr durchlaufen und dasselbe um elf Tage früher vollendet habe, als das Jahr der Sonne zu Ende gehe. Noch andere nennen jenes Jahr, das bei uns das zweite heiſst, das erste — der Grund hierfür ist Georgios unbekannt. Er selbst sieht diese Frage für nutzlose Spitzfindigkeit an, deren Entscheidung er den Chronologen von Beruf überläſst. — Die Anschauungsweise, daſs im ersten Weltjahre keine Epakten denkbar seien, wird in der Osterchronik vertreten: *Πῶς οὖν ἐν τῇ ἀρχῇ τῆς τοῦ κόσμου γενέσεως δυνατόν ἐστιν ἐπακτὰς λαβεῖν. καταγέλαστον γὰρ τοῦτο κτλ.* (S. 14 Dindorf). Gleicher Auffassung mit Georgios ist Severian von Gabala, der von der Erschaffung des Mondes sagt: *Τεταρταία ἐγένετο καὶ ἐφαίνετο ὡς πεντεκαιδεκαταία. ἕνδεκα ἡμέρας ἐπλεονέκτει λοιπὸν ἡ σελήνη τὸν ἥλιον, οὐ τῇ ποιήσει, ἀλλὰ τῇ φαύσει. διὰ τοῦτο ἃς τότε ἐπλεονέκτησεν ἡ σελήνη, ἀποδίδωσι τῷ ἡλίῳ* (bei Kosmas Indikopleustes, Topogr. Christ. lib. 10 ed. Migne Patrol. gr. 88, 425 D). Der Mond ist nach dieser Auffassung — Georgios legt es S. 28, 6 ff. ausführlich dar — am vierten Tage der Schöpfungswoche als Vollmond geschaffen worden. Auch Johannes von Damaskos tritt hierfür ein (De fide orth. II, 7 ed. Lequien I S. 167), in späterer Zeit der tüchtige Chronologe Isaak Argyros (Computus cap. 5 ed. D. Petavius, Opus de doctrina temporum III. Antwerpiae 1703 S. 197).

S. 27, 3. Um mit Hilfe der Epakten den Tag des Osterfestes zu berechnen, hält Georgios es für nützlich, das erste Jahr des laufenden Mondzirkels zum Ausgangspunkte zu nehmen. Er bestimmt dieses Jahr durch nicht weniger als zehn verschiedene chronologische Angaben; es ist

im Mondcyklus das Jahr	1
im Indiktionencyklus das Jahr	3
nach der Ära Diokletians das Jahr	346
nach der Ära Alexanders das Jahr	1308
nach der Ära Antiocheias das Jahr	675
nach der tyrischen Ära das Jahr	755
nach der Menschwerdung Christi das Jahr	622
nach dem Leiden Christi das Jahr	589
im 532jährigen Ostercyklus das Jahr	286
nach Erschaffung der Welt das Jahr	6138.

Unter Voraussetzung der byzantinischen Zeitrechnung weisen alle Daten mit Ausnahme von zweien auf das Jahr 629/630 hin. Die erste Ausnahme bildet die Angabe Ἀλεξάνδρου ἔτος ‚ατη΄. Die Ära Alexanders, gewöhnlich die der Seleukiden genannt, hat den 1. Oktober 312 v. Chr. als Epoche (vgl. Ideler I S. 446 ff., II S. 510 f. u. ö., Rühl S. 184). Aufserdem war eine Ära ἀπὸ τῆς Ἀλεξάνδρου τελευτῆς mit dem 12. November 324 v. Chr. als Epoche, auch Ära des Philippos genannt, in Gebrauch (vgl. Ideler I S. 106 f., Rühl S. 183). Mit beiden ist die von Georgios aufgezeichnete Zahl nicht zu vereinigen; in dem einen Falle müfste es 942, in dem anderen 954 heifsen. Auch die Änderung Ἀλεξανδρείας statt Ἀλεξάνδρου wäre keine Besserung. Die alexandrinische Ära beginnt mit dem 1. Thot des Jahres 30 v. Chr. (vgl. Ideler I S. 150 ff.); statt 1308 müfste man also 660 erwarten. — Nicht so grofs ist der Fehler in der anderen abweichenden Zahl. Die antiochenische Zeitrechnung geht nach Ideler I S. 460 ff. vom Jahre 49 v. Chr. aus. Nur vereinzelte Nachrichten (a. a. O. S. 462 f.) weisen auf das Jahr 48 v. Chr. als Epoche hin. Das Jahr 675 der Stadt Antiocheia ist also das Jahr 627 bezw. 626 n. Chr.

S. 27, 13. Dreierlei mufs man bei der Berechnung des Ostertermins im Auge behalten: 1) Ostern mufs stets nach dem 14. des Mondmonates, den die Hebräer den neuen und ersten oder auch Nisan nennen, 2) nach dem 21. März, dem Tage der ἰσημερία, 3) an einem Sonntage gefeiert werden.

S. 27, 35. Die hier unklar angedeutete Erscheinung, dafs im Verlaufe eines Mondzirkels bei der Berechnung von 11 Epakten in jedem Jahre ein Tag zu wenig hinzugefügt wird (saltus lunae bei den lateinischen Komputisten), setzt Fr. Rühl S. 141 (vgl. S. 134) auseinander. Der saltus tritt nach dem 16. Jahre des Mondzirkels ein, sodafs im 17. Mondjahre 12 Tage addiert werden müssen.[1]) Die Ursache dieser

1) Vgl. Fr. Rühl S. 162. Der von anderen Byzantinern gebrauchte Ausdruck θεμέλιος findet sich bei Georgios nicht.

Erscheinung giebt Georgios nach schriftlichen Aufzeichnungen (S. 28, 22) dahin an, dafs der Mond nicht genau 11 Tage, sondern $11^{1}/_{19}$ Tag früher als die Sonne seinen Jahreslauf vollendet.

S. 28, 23. Der Verfasser handelt hier von den Vorzügen des Ostercyklus von 532 Jahren vor dem 95jährigen. Erst nach Ablauf von 532 Jahren kehrt der vierzehnte des Mondzirkels an demselben Monats- und Wochentage wieder, sodafs auch für die Monatstage des Auferstehungsfestes dieselbe Reihenfolge sich erneuert. Dieses Eintreten für den 532jährigen Cyklus hat Georgios mit seinen Zeitgenossen, dem Verfasser der Osterchronik und dem Armenier Ananias von Shirak, gemein. Vielleicht gehört auch Metrodoros in diese Zeit.[1])

S. 29, 7. Die Anweisung, die Georgios für die Auffindung der ιδ′ d. i. des 14. Nisan in jedem Jahre des Mondzirkels giebt, ist einfach und leicht verständlich; sie kehrt auch bei anderen Rechnern, wie beim heiligen Maximos (a. a. O. I, 19), wieder. Aber Georgios läfst den Leser ganz im Unklaren darüber, weshalb sein Verfahren richtig ist; es bleibt insbesondere ganz ungewifs, wie man zu der Kenntnis der ιδ′ im ersten Mondjahre gelangt.

S. 30, 3. Auch diese zweite Methode zur Auffindung der ιδ′ ist rein mechanisch.

S. 31, 3. In der Anmerkung über die Schaltmonate wird hervorgehoben, dafs auf je acht Jahre des Mondcyklus drei Jahre mit einem Schaltmonate, also Jahre mit 384 statt 354 Tagen fallen. Dies ist insoweit richtig, als die drei ersten Schaltmonate in einem Mondcyklus in das 3., 6. und 8. Jahr desselben fallen. Aber die folgenden drei müssen dem 11., 14. und 17. (nicht 16.) Jahre eingefügt werden, wenn nicht die Ostergrenze vor die Frühlingsnachtgleiche treten soll. Darum haben die Juden und wohl alle mittelalterlichen Chronologen seit Dionysius Exiguus im 19jährigen Mondcyklus sieben Schaltmonate angenommen, die sie auf das 3., 6., 8., 11., 14., 17. und 19. Jahr verteilten (vgl. Ideler I S. 542, II S. 236; Rühl S. 134. 271).

S. 31, 16. Nach der Feststellung des Monatstages der ιδ′ kann mit Hilfe der Epakten der Sonne oder „der Götter" auch der Wochentag derselben bestimmt werden. Georgios teilt eine einfache Methode dafür mit. Eine Anweisung, die Sonnenepakten ausfindig zu machen, fehlt hingegen.

---

1) Vgl. Photios Biblioth. Cod. 115. In einem mit Unrecht dem Hippolytos von Theben zugeschriebenen, nicht vor dem Ende des 10. Jahrhunderts verfafsten chronologischen Fragmente wird die Einführung dieses Cyklus auf die Väter der ersten allgemeinen Synode, die durch einen Engel darüber belehrt worden seien, zurückgeführt. Vgl. Fr. Diekamp, Hippolytos von Theben (Münster 1898) S. 38, 18.

S. 31, 25. Die äufsersten Grenzen für den Auferstehungstag sind der 22. März und der 25. April. Wenn die ιδ' auf den 21. März fällt und dieser ein Samstag ist, so wird Ostern am folgenden Tage gefeiert, wie es in der siebenten Indiktion, dem zweiten Regierungsjahre des Kaisers Phokas (d. i. im Jahre 604), der Fall war. Fällt die ιδ' hingegen auf den 18. April und zugleich auf einen Sonntag, so wird das Fest auf den folgenden Sonntag, den 25. April, verlegt.

S. 32, 1. Der Verfasser schliefst mit einer dem Inhalte seiner Abhandlung angepafsten Doxologie auf Jesus Christus, der durch sein Leiden uns erlöst und durch seine Auferstehung den Tod und den Teufel besiegt und uns die Auferstehung und Unvergänglichkeit geschenkt hat, und dessen Grofsthaten wir nach seinem Willen zur rechten Zeit durch die heilbringenden Feste feiern sollen.

* * *

S. 32, 16. Es ist Brauch bei den byzantinischen Chronologen, ihre Unterweisungen über die Osterberechnung durch Tafeln zu veranschaulichen. Auch die *Διήγησις περὶ τῶν τριῶν πόλων ἡλίου καὶ σελήνης καὶ ἰνδικτιόνων*, die im Codex Vaticanus 2210 unmittelbar auf den Computus paschalis von Georgios folgt, ist nichts anderes als die Erläuterung zu einer solchen Tafel, einem *Πασχάλιον*. Dieselbe ist leider von dem Kopisten nicht abgebildet worden; nur aus der Beschreibung lernen wir sie in etwa kennen. Sie bestand aus drei Kreisen oder Rädern (*πόλοι, κύκλοι, τροχοί*). Der erste Kreis gab, ähnlich wie das *Πασχάλιον* in der Osterchronik (I S. 534 ed. Dindorf), die Epakten und das Monatsdatum der ιδ' für jedes Jahr des 19 jährigen Mondzirkels an. Der zweite zeigte für jedes Jahr des 28 jährigen Sonnenzirkels die Epakten und den Wochentag der ιδ'. Die Einrichtung des Indiktionenkreises wird nicht erklärt. Mit den drei Kreisen war es — in welcher Weise, ist nicht recht ersichtlich — ermöglicht, für jedes einzelne Jahr eines Indiktionencyklus das laufende Jahr des Mond- und des Sonnenzirkels zu finden. Die Zusammenstellung, welcher Art sie auch gewesen ist, begann mit der 14. Indiktion, der das 12. Mondjahr, das 17. Sonnenjahr, das 6149. Jahr der Welt entsprach. Das Jahr, in dem alle diese Daten zutreffen, ist das Jahr 641 unserer Zeitrechnung. Also auch in dieser *Διήγησις* ist die byzantinische Weltära in Anwendung gebracht worden.

Ich halte es für sicher, dafs Georgios, der Verfasser des Computus, auch diese Erläuterung zu der Ostertafel geschrieben hat. Der innere Zusammenhang beider Stücke, ihre enge Vereinigung in der Handschrift, die Gleichmäfsigkeit des Titels *Διήγησις*, die zeitliche Zusammengehörigkeit, der Gebrauch der byzantinischen Ära zu einer Zeit,

da sie eben erst in der Geschichte auftritt, sind schwerwiegende Gründe. Dazu kommt die Anrede an einen einzelnen Adressaten, die unverkennbare Verwandtschaft der Sprache, die Übereinstimmung der Methode für die Auffindung des Wochentages der ιδ′ und des Ostersonntages (S. 31, 16 ff. und S. 32, 35 ff.) in beiden Abhandlungen, sodafs an der Identität des Verfassers nicht zu zweifeln ist.

* * *

Mit geringerer Zuversicht, aber doch nicht blofs vermutungsweise, möchte ich auch, wie bereits die Überschrift andeutet, behaupten, dafs der Häresiologe Georgios von dem Komputisten nicht verschieden ist. Möglich ist die Identität, soweit die Abfassungszeit der beiden Schriften in Betracht kommt. Die Osterberechnung stammt aus dem Jahre 638/639, die *Κεφάλαια περὶ αἱρέσεων* sind zwischen der fünften allgemeinen Synode (553) und der Abfassung der *Πηγὴ γνώσεως* des heiligen Johannes von Damaskos (um 740) entstanden.[1] Wie ferner von dem Autor der *Κεφάλαια* mitgeteilt wird, dafs er Mönch und Presbyter sei, so scheint auch der Verfasser der *Διήγησις* dem Mönchsstande anzugehören; dafs er seinen Adressaten, den Mönch und Diakon Johannes, als seinen geistlichen Bruder bezeichnet, läfst wohl darauf schliefsen. In beiden Werken wendet sich der Verfasser in direkter Anrede an eine einzelne Person. Die einfache, alles Schmuckes entbehrende Diktion, die wir in der häresiologischen Schrift beobachten, finden wir auch in dem Computus. Ziehen wir noch die Art der handschriftlichen Überlieferung in Betracht, dafs nämlich einer und derselbe Codex die beiden sonst ganz unbekannten Werke aufbewahrt hat, so werden wir der Annahme, dafs sie denselben Verfasser haben, einen ziemlich hohen Grad der Wahrscheinlichkeit nicht absprechen dürfen.

Münster i. W. **Fr. Diekamp.**

1) Aus der mehrfachen Übereinstimmung der *Κεφάλαια* mit dem Buche De sectis, das seine jetzige Gestalt erst zwischen 580 und 607 erhalten hat, ist kein Anhaltspunkt zur engeren Begrenzung dieser Zeit zu gewinnen, da Georgios das von den späteren Interpolationen freie Werk des Leontios von Byzanz oder auch, wie namentlich S. 19, 25 ff. (vgl. S. 41) wahrscheinlich macht, eine ältere, auch dem Leontios vorliegende Quelle benützt haben kann.

Un intrus byzantin dans le Panthéon hellénique: le faux dieu Kyropalatès.

I.

On lit dans le *Lexique de Mythologie* de Roscher l'article suivant, signé Hoefer (II, col. 1769)[1]: «*Kyropalates* (*Κυροπαλάτης*). In dem durchaus sonst mythologischen Katalog bei *Cramer*, *Anecd. Oxon.* 4, 400 (vgl. M. Kremer, *De catalogis heurematum*, Leipzig 1890, 110) heißt es: *ἐπὶ τῆς βασιλείας Κυροπαλάτου καὶ Εἰρήνης εὑρέθησαν γράμματα κεκολαμμένα.*»

Ainsi, d'après l'auteur de cet article, Kyropalatès serait le nom d'un personnage mythologique, associé à Eiréné, la déesse de la paix. Sur la nature de la «découverte» ou de l'«invention» qui aurait signalé le règne conjoint de ces deux illustres personnages, Hoefer ne s'est pas prononcé.

Malgré le renvoi entre parenthèses à la dissertation de Kremer (lisez: Kremmer), Hoefer est bien responsable de l'introduction de ce nouvel hôte dans le Panthéon, déjà si surpeuplé, des dieux hellènes. En me reportant, en effet, à la dissertation indiquée, j'ai constaté que Kremmer s'est borné à reproduire les lignes 3—20 de la page 400 des *Anecdota Oxoniensia* (t. IV) où se lisent les mots cités par Hoefer, suivis des sigles χὲ $\overset{\chi}{\mu\acute{\epsilon}}$ (*sic*) omis par ce dernier. Puis il a ajouté en note: *Has Byzantinorum ineptias expedire non possum.*[2])

Ineptiae est bientôt dit. Encore faudrait-il savoir qui, du scribe byzantin ou de l'éditeur d'Oxford, en est coupable.

Même sans se reporter au manuscrit soi-disant transcrit par Cramer, il est évident *a priori* que nous sommes en présence d'un simple coq à l'âne.

---

1) Je dois des remerciements particuliers à mon frère, M. Salomon Reinach, pour m'avoir le premier signalé l'article de Hoefer et procuré une photographie de la page du ms d'Oxford.

2) Kremmer (Martinus), *De catalogis heurematum*, Dissertatio inaug., Lipsiae 1890, p. 110.

Le fonctionnaire impérial appelé en latin *cura palatii* (pluriel: *curae palatiorum*) et qui apparaît pour la première fois, je crois, sous les fils de Constantin[1]), a vu, sans doute, croître singulièrement la dignité de sa charge à l'époque byzantine: le patriarche Nicéphore, dans son *Histoire abrégée* des VIIe—VIIIe siècles, parlant du temps d'Héraclius, appelle le curopalate le second en dignité après l'empereur: *Θεόδωρον τὸν ἑαυτοῦ ἀδελφὸν τὴν μετὰ βασιλέα πρώτην ἀρχὴν κεκτημένον, κουροπαλάτην δὲ αὐτὸν οἱ περὶ τὰ βασίλεια καλεῖν εἰώθασι.*[2]) Mais si haut qu'il soit monté en grade, je ne sache pas que le curopalate soit jamais passé au rang de saint, à plus forte raison de demi-dieu. Et quelle idée extraordinaire d'aller transporter ce dignitaire byzantin, au nom latin transparent, dans les nébuleuses allégories de la fable grecque, auxquelles appartient «la déesse Eiréné»!

Ajoutons — et cette raison philologique pourrait suffire à elle seule — que *cura palatii* s'est toujours transcrit en grec *κουροπαλάτης*, jamais, comme ici, *κυροπαλάτης*.

Aussi bien, à quoi bon insister? Toute l'hypothèse de Hoefer ne repose que sur une fausse lecture de Cramer. Là où l'éditeur anglais a lu — comme l'indique son renvoi au bas de la page — *κυρō^{του}* le manuscrit porte en réalité *κων^{τν}*, c'est-à-dire l'abréviation bien connue de *Κωνσταντίνου*: on peut s'en convaincre en regardant le facsimilé joint au présent article.

Donc *exit* le dieu Kyropalatès; du domaine de la légende nous sommes ramenés en pleine histoire byzantine, et l'évènement mystérieux qui se cache sous les mots *εὑρέθησαν γράμματα κεκολαμμένα* se place «sous le règne de Constantin et d'Irène», c'est-à-dire entre 780 et 797 après J.-C.

II.

Avant de déterminer la nature de cet évènement, il faut préciser celle du fragment publié en 1837 par Cramer.

Le manuscrit d'où il est extrait (Cod. Canonicianus 23) fait partie de la collection de l'abbé Canonici de Venise, acquise en 1817 par la Bibliothèque Bodléienne. C'est un in-4^0, en papier, d'une écriture que Cramer croit du XIVe siècle, Coxe[3]) de la fin du XIVe siècle et qui pourrait bien être du commencement du XVe.

---

1) Ammien Marcellin XIV, 7, 19; XXII, 3, 7; XXXI, 12, 15. Cf. *Notitia dignitatum*, Occidens, c. XIV, avec la savante note de Bœcking p. 404, et un bon article de Du Cange, *Gloss. med. latin.* s. v. Cura palatii.

2) Nicephor. patriarch. *Hist.* VII 22.

3) Catalogue de la Bodléienne, III^a pars, p. 31—32 (1854).

Ce manuscrit commence par la Chronique de Constantin Manassès (XIIe siècle) — que terminent 8 vers hexamètres — et finit par des extraits du Manuel d'Epictète, des notes sur les poissons et les cigognes;

un fragment d'un discours sur la noblesse adressé à Nicéphore Blemmyde. Entre ces deux groupes se trouve le morceau que nous appellerons pour abréger le fragment Cramer; il occupe la seconde moitié du f° 128 v° et le f° 129 r° en entier.

Ce fragment est une salade de renseignements divers, comme en ont commis nombre de *magistelli* byzantins. Elle paraît être de la même main que la Chronique, mais n'a d'ailleurs ni titre ni nom d'auteur.[1])

Cramer, au lieu de publier intégralement notre morceau, n'a donné que les 4 premières lignes du début (f° 128 v°) qui se terminent avec la phrase en litige, puis il a sauté, *sans prévenir le lecteur*, au f° 129 r°, qu'il reproduit en entier, mais avec de nombreuses erreurs de transcription. Comme cette page s'occupe, pendant plus de moitié de sa longueur[2]), d'inventions généralement fabuleuses, comme le premier paragraphe du f° 128 v° est lui-même relatif à une invention analogue (celle de la monnaie par Numa!), le lecteur est naturellement amené à croire qu'il s'agit d'un *catalogus heurematon* d'un caractère «essentiellement mythologique» et à faire par conséquent rentrer dans la même catégorie le mystérieux alinéa qui nous occupe, encadré, en apparence, entre deux notices de cette nature: de là l'erreur, après tout vénielle, où sont tombés Kremmer et Hoefer.

Pour dissiper cette illusion il suffit de reproduire intégralement la demi-page tronquée par Cramer, pour des motifs que j'ignore. La voici[3]):

Cod. Oxon. Canon. 23, f° 128 v°, l. 11 suiv.

(§ 1.) π(ερὶ) νουμίων. |

+ *Νουμαίος ὁ βασιλεὺς Ῥώμης πρῶτος τῇ ἰδία εἰκόνι ἐχάραξεν* | ὃς[4]) *κ(αὶ) νουμία ἐκλήθησαν.*[5])

---

1) En bas du f° 128 v° on lit à droite, en abrégé, μητροπολίτου. A gauche un groupe que je n'ai pas réussi à déchiffrer: .. ομῶγράφος. Le premier signe paraît être une ligature de deux lettres dont la seconde est un ρ. M. Perdrizet, qui a bien voulu, sur ma demande, examiner le ms, m'écrit que χρονογράφος lui paraît impossible et que l'encre n'est pas la même que cette du texte (gris-pâle et non brun-noir). Heisenberg me propose: βίβλος χειρογράφος.

2) La fin (l. 15 suiv.) énumère les figures du langage.

3) Je conserve l'orthographe, les accents, les esprits de l'original. Les parenthèses signalent les mots écrits en abrégé, les crochets droits les mots restitués. Je numérote les paragraphes que le copiste a marqués par des blancs.

4) Sans doute pour ὡς. On attendrait ὅθεν.

5) A la suite de ce mot le copiste avait d'abord écrit immédiatement ἐπὶ τῆς. Il a effacé ces mots pour laisser un blanc entre les deux paragraphes.

(§ 2.) Ἐπὶ τῆς βασιλείας Κων(σταντίνου) κ(αὶ) Εἰρήνης | εὑρέθησαν γράμματα κεκολαμένα[1]), χὸ μέ[2]).

(§ 3.) Ἐπὶ τῆς αὐτῶν | βασιλείας ἐγένετο κ(αὶ) ἡ ευδόμη[3]) ἐ(ν) Νικαία σύνοδος. Ἀπὸ γοῦν τῆς ϛ' συνόδου μέχρι | καὶ (?) τῆς εὐδόμης, ἐπληρώθησαν χρόνοι ρ'κ' ἕως (?)[4]) Ταρασίου τοῦ ἁγιωτ(άτου) | π(ατ)ριάρχου.

(§ 4.) Τρία ταῦτα· τῶν ἀνεφίκτων μὴ ἐπηχείρει[5])· | πράγματος παρελθόντος μὴ μεταμέλ(ου)· καὶ (?) ἄπιστον ῥῆμα μήποτε πι|στεύσεις[6]).

(§ 5.) + Ἑπτὰ εἰσὶν αἱ ἡλικίαι τοῦ ἀν(θρώπ)ου· βρέφος μέχρι χρόνων [δ'][7]), | παῖς ἀπὸ χρόνῶν δ' μέχρι ι'δ', μεῖραξ ἕως κ'β', νεανίας[8]) (ἕως?) λ'ϛ', ἀνὴρ ἕως ν'β', | γηραιὸς μέχρι ξ'γ', πρεσβύτης δὲ καλεῖται ἀπὸ τοὺς[9]) ξ'γ' χρόνους ἕως | τέλους ζωῆς αὐτοῦ.

(§ 6.) Αἰζηὸς ὁ νέος παρὰ τὸ αἷμα ζεῖν[10])· | φῦλα τὰ γένη ἀπὸ τοῦ φύω, τὸ ἀναβλαστάνω, φύλα[11]) δὲ τὰ τῶν | δένδρων ἀπὸ τοῦ φύσασθαι λαλαγήν.

(§ 7.) Πτερυγίζει ἀ[ντὶ τοῦ[12])] | φλυαρεῖ, ὡς Ἀριστοφάνης[13]) «ἀλλὰ φλυαρεῖς καὶ πτερυ[γίζεις]».

(*Sequitur* f° 129 r°: πολιτείαν ἐπέσαξε Ῥαδαμάνθυς κτλ.)

III

On voit, sans qu'il soit besoin d'insister, combien le caractère général de notre fragment se trouve modifié par cette reproduction intégrale du contexte. Il ne s'agit plus d'un catalogue heurétique ou mythologique, puisque, sauf le fait rapporté à Numa (§ 1), il n'est pas, dans toute cette demi-page, fait mention d'une seule invention ou d'une seule fable antique: nous avons tout simplement sous les yeux un recueil indigeste de *notabilia varia*, enfilés capricieusement par le scribe by-

1) *Sic* (un seul μ).

2) C'est-à-dire Χριστὸς μέλλει. Voir plus loin.

3) *Sic* et en surcharge.

4) Peut-être ἐπὶ (Heisenberg).

5) *Sic* (pour ἐπιχείρει).

6) *Sic* (pour πιστεύσῃς?).

7) Ce chiffre n'est pas visible sur la photographie.

8) Sous ce mot une trace indéchiffrable (ἕως?).

9) *Sic!*

10) Ce mot est très peu lisible, mais cf. Hésychius: αἰζηοί· νεανίσκοι, οἱ τῷ αἵματι ζέοντες.

11) Deb. φύλλα. Cette orthographe explique la glose d'Hesychius: φύλλα, τὰ τῶν δένδρων.

12) Déchirure.

13) *Plutus* v. 575. Le même vers est cité par Suidas.

zantin, au hasard de ses souvenirs historiques et philologiques. Dès lors le mot *εὑρέθησαν* dans le paragraphe en question ne doit plus suggérer l'idée d'une «invention», mais d'une «rencontre», et la phrase *εὑρέθησαν γράμματα κεκολαμ(μ)ένα*[1]) doit se traduire: «on découvrit des lettres gravées».

Quelles lettres? A quelle époque?

Nous avons déjà dit que les mots *ἐπὶ τῆς βασιλείας Κωνσταντίνου καὶ Εἰρήνης* ne peuvent, dans toute l'étendue des annales byzantines, s'appliquer qu'à un seul règne: celui de la fameuse Irène, associée à son fils Constantin VI (780—797). Pour achever de le démontrer, il suffit de lire le § 3, où il est question du patriarche Tarase (784—806) et du septième concile oecuménique, celui de Nicée, où fut rétabli le culte des images (787).[2]) Ce concile, dit notre compilateur, eut lieu *sous les mêmes empereurs* que le fait signalé au paragraphe précédent (*ἐπὶ τῆς αὐτῶν βασιλείας*).

Comme nous ne pouvons pas supposer à ce pauvre scribe ni aux lecteurs qu'il espérait une érudition très abstruse, nous ouvrirons avec confiance les chroniqueurs du règne d'Irène pour y découvrir le fait mystérieux auquel il a fait allusion. Et, en effet, ils sont unanimes à nous apprendre que dans les premières années du règne, entre 780 et 787 — l'année précise nous échappe — un miracle se produisit qui émut vivement la populace de Constantinople. Auprès des Longs Murs de Thrace — ligne de fortifications établie entre les deux mers sous Anastase, réparée sous Justinien, à 40 milles de la capitale[3]) — un homme, en creusant la terre, découvrit un ancien sépulcre de pierre au fond duquel était couché un mort. Et sur la paroi du tombeau étaient gravés ces mots prophétiques: «Christ va naître de la Vierge

---

1) La faute d'orthographe ne doit pas nous arrêter dans un texte qui en est rempli. L'expression *γρ. κεκολαμμένα* ou *ἐγκεκολαμμένα* est très fréquente dans la littérature grecque et comme stéréotypée. Citons Hérodote I 93; II 106, 136; V 59; Alcée de Mitylène, *Anth. Pal.* VII 429; Aristénète, *Ep.* I 10 (mais non Callimaque fr. 101 Schneider, où il faut conserver *κεκομμένα*); fr. anon. ap. Schültz, *Philologus* 1866 p. 215 (*τῶν ἑπτὰ σοφῶν παραγγέλματα ἅτινα εὑρέθησαν κεκολαμμένα ἐπὶ τοῦ ἐν Δελφοῖς κίονος*). Cf. aussi Unger, dans la *Zeitschrift* de Bergk 1845 p. 408. La lecture *κεκολουμένα*, paléographiquement possible, mène à une impasse, quoique, par une curieuse coïncidence, «l'invention» de la minuscule byzantine date précisément de cette époque.

2) Le 6ᵉ, tenu à Constantinople, avait eu lieu en 680, soit 107 ans auparavant. C'est donc à tort que notre scribe compte 120 ans (*χρόνοι ρ'κ'*) entre ces deux réunions.

3) Justinien, Nov. 26; Procope, *De aedif.* IV 9. Ils avaient une longueur de deux journées de marche.

Marie. Je crois en lui. Sous les empereurs Constantin et Irène, Soleil, tu me reverras!»

Je reproduis la version la plus ancienne de cette anecdote, celle de Théophane, contemporain d'Irène.[1])

Ἐν γοῦν τούτῳ τῷ χρόνῳ ἐν τοῖς Μακροῖς τείχεσι τῆς Θρᾴκης ἄνθρωπός τις ὀρύγων εὗρεν λάρνακα, καὶ τοῦτον ἀποκαθάρας καὶ ἀποσκεπάσας, εὗρεν ἄνδρα κείμενον, καὶ γράμματα κεκολαμμένα ἐν τῷ λάρνακι περιέχοντα τάδε· „Χριστὸς μέλλει γεννᾶσθαι ἐκ Μαρίας τῆς παρθένου, καὶ πιστεύω εἰς αὐτόν. Ἐπὶ δὲ Κωνσταντίνου καὶ Εἰρήνης τῶν βασιλέων, ὦ ἥλιε, πάλιν με ὄψει.“

Le récit de Théophane est répété presque mot pour mot par les chroniqueurs postérieurs, Léon le grammairien au XIe siècle, George Cédrénus, Michel Glycas et Jean Zonaras au XIIe, le versificateur Ephrem au XIVe.[2]) Les rares détails que certains d'entre eux ajoutent au récit primitif — le sépulcre était de pierre, le mort était de grande taille — ont pu fort bien sortir de leur imagination. Nulle part je n'ai trouvé un trait invraisemblable indiqué par le biographe français de l'impératrice Irène: que l'inscription fût en latin![3])

L'identité du fait rapporté par l'anonyme de Cramer avec l'anecdote de Théophane ne saurait être contestée, et du même coup nous avons l'explication des sigles bizarres qui, dans le manuscrit d'Oxford, suivent les mots *γράμματα κεκολαμ(μ)ένα*. Ces sigles, très mal transcrites par Cramer et qu'il n'avait pas cherché à résoudre, représentent simplement les deux premiers mots de l'inscription trouvée dans le sépulcre des Longs Murs: *χσ̄ μέ^λ* pour *χ(ριστὸ)ς μέλ(λει γεννᾶσθαι)*. Le fait que notre scribe ait jugé suffisante pour ses lecteurs cette notation sténographique en dit long sur la célébrité de l'anecdote, qui, dans le très ancien ms parisien de Théophane (fonds grec 1710), est signalée à la fois par un *ση(μείω)σαι* marginal et par une main tendant l'index vers les mots vénérés!

1) I, p. 384 A Paris, 704 Bonn, 455 de Boor. Je reproduis le texte de cette dernière édition.

2) Léon, p. 193, 8 Bonn; Cédrénus, p. 469 D Paris, II, 21 Bonn; Glycas, p. 285 BC Paris, 529 Bonn; Zonaras, II, 115 A Paris, III, 286 Bonn (XV, 10); Ephrem, vers 1879 Bonn.

3) Vincent Mignot, *Histoire de l'impératrice Irène*, Amst. 1662, in 8° (sans nom d'auteur), p. 97—8. Cf. encore Maimbourg, *Histoire de l'hérésie des Iconoclastes*, 4e éd. (1683), I, 395 (an 782); Le Beau, *Histoire du Bas Empire*, XIV (1770), p. 80; Muralt, *Essai de chronographie byzantine*, I (1855), p. 375 (an 780). Gibbon, Schlosser, Bury n'ont pas jugé l'anecdote digne de leur sérieux, non plus Joak. D. Phoropoulos, *Εἰρήνη ἡ Ἀθηναία αὐτοκράτειρα Ῥωμαίων, μέρος α'* (Leipzig 1887).

IV

Il va sans dire que la célébrité du miracle n'en implique pas l'authenticité. Je renvoie le lecteur curieux d'être fixé sur ce point à la savante et spirituelle dissertation de Spanheim, qui a réuni notamment plusieurs supercheries analogues dans les annales byzantines[1]); le parallèle le plus probant est celui qui se place à la fin du règne de Michel Paléologue (vers 1279) et que conte, non sans un sourire, le bon Nicéphore Grégoras. Le prince impérial Andronic ayant été chargé par son père de relever la ville de Tralles, on trouva dans les ruines une pierre portant en substance l'inscription suivante rédigée en mauvais vers: «La gloire de cette ville de Tralles sera éclipsée dans la suite des temps. Mais elle ne sera jamais prise. Elle sera restaurée par un puissant, au nom victorieux (*παρὰ δυνατοῦ νικωνύμου*, c'est-à-dire Andronic), qui vivra 72 ans et la relevera à l'âge de 21 ans etc.» L'historien byzantin ajoute: „La plupart regardaient cette inscription non comme un oracle antique, mais comme une fraude moderne; quelques uns pourtant y ajoutaient foi».[2])

Il est parfaitement clair que la prétendue trouvaille des Longs Murs se rattache à tout un ensemble de mesures et d'artifices habilement combinés par les conseillers de l'impératrice orthodoxe pour frapper l'imagination de ses peuples, entourer le nouveau règne d'une sorte de nimbe providentiel et préparer les esprits à la grande mesure du rétablissement des images. C'est par un sentiment très juste de la connexité des faits que l'Anonyme de Cramer a rapproché cette historiette de la mention du concile de 787.

Toutefois je n'oserais pas affirmer que le fait relaté soit entièrement dénué de fondement. Il se peut fort bien qu'un paysan de la campagne thrace ait réellement, en bêchant son champ, heurté contre une vieille sépulture, quelque sarcophage des premiers temps de l'empire byzantin, par exemple, et que, sur ce sarcophage, il y eût une inscription à demi effacée, que le zèle pieux des restaurateurs officiels a transformée ensuite dans la prophétie rapportée par Théophane. J'irai même plus loin: il n'est pas impossible que le récit de Théophane nous ait conservé les trois premiers mots ou du moins les trois premières lettres d'une inscription authentique. Sur un assez grand nombre de papyrus

---

1) Spanheim, *Opera* (Leyde 1703 in folio), II, 797 suiv.

2) Nicéphore Grégoras I, p. 143 Bonn (V, 5). Au vrai l'oracle ne se réalisa pas; car Tralles fut prise 4 ans plus tard par les Turcs. Mais comme le chiffre de 72 est vraiment celui des années que vécut Andronic «dans la pourpre», plus deux ans comme moine, je soupçonne quelque retouche postérieure.

grecs d'époque chrétienne, on voit figurer soit en tête, soit en queue du document les initiales ΧΜΓ.[1]) Ces initiales ont été expliquées de différentes manières. Krall a proposé[2]) d'y voir un cryptogramme numérique — 643 — équivalant à la formule ἡ ἁγία τριὰς θ(εός), de même qu'ailleurs la sigle ϙθ (99) représente presque sûrement le mot ἀμήν: mais l'omission, dans le calcul, des trois dernières lettres de θεός rend cette explication inadmissible. Wessely a vu dans ces lettres la phrase χ(ειρός) μ(ου) γ(ραφή).[3]) Ici encore l'explication se heurte au témoignage des documents: nulle part la formule n'occupe la place qui conviendrait à cette traduction, et dans le papyrus 483 de Londres les trois initiales (suivies cette fois de ϙθ = ἀμήν) sont tracées *à la brosse* d'une autre main que le corps de l'acte.

Une explication beaucoup plus satisfaisante a éte proposée par M. Grenfell[4]) d'après un fragment de papyrus de la Bodléienne (n° 112a Grenfell) qui renferme un verset des Psaumes précédé de la formule trois fois répetée ΧC ΜΑΡΙΑ ΓΕΝΝΑ (χριστὸς [au lieu de χριστὸν] Μαρία γεννᾷ). C'est cette formule «cabalistique» que l'érudit Anglais retrouve dans les autres papyrus sous la forme abrégée ΧΜΓ, et je me range entièrement à son avis.

Si cette explication est vraie pour les papyrus, elle l'est aussi pour les inscriptions funéraires où notre formule apparaît fréquemment aux VIe et aux VIIe siècles, ce que n'auraient pas dû ignorer les papyrographes éminents que je viens de nommer. On la rencontre en effet sur des épitaphes de Syracuse (CIG. IV, 9455 = IGISic. 72), d'Athènes (BCH. II, 31 = CIA. III, 3536), d'Aphrodisias (CIG. 9273), de Bostra (ib. 9144), sur plusieurs pierres de Syrie et de Phénicie (Le Bas-Waddington, n°s 1936 *a*, 2145[5]), 2299, 2660, 2663, 2665, 2674, 2601; Renan, *Mission de Phénicie*, p. 592), sur une inscription copte de Thèbes (Lepsius, *Denkmäler*, taf. 102, 3), sur une brique romaine (De Rossi, *Bull. di arch. crist.*, 1878, p. 7—32). Kirchhoff déclare ignorer la signification de ces trois lettres, Kaibel ne cherche même pas à la déterminer; seul De Rossi, suivi par Bayet, a risqué une explication — Χ(ριστὸς) Μ(ιχαὴλ) Γ(αβριήλ) — plus ingénieuse que

1) Papyrus Grenfell, I, n° 64; II, n° 100; Papyrus du Br. Museum, I, n° 113, 6(c)41; II, n° 483 (p. 324); papyrus inédit de la coll. Lumbroso.

2) *Mittheilungen aus der Sammlung Pap. Erzh. Rainer*, I, 127.

3) *Wiener Studien*, 1887, p. 253.

4) *Greek papyri*, second series, p. 151.

5) Dans cette inscription, comme dans le papyrus de Londres, la sigle est suivie des lettres ϙθ (= ἀμήν) que Waddington a lues ρθ et prises à tort pour une date.

plausible. Déjà Waddington (op. cit. p. 504) avait entrevu la véritable explication de cette sigle; il la lit *X*(*ριστὸς ὁ ἐκ*) *M*(*αρίας*) *γ*(*εννηθείς*), comme dans le symbole des apôtres. La solution de Grenfell nous paraît préférable. C'est sans doute une inscription de ce genre, précédée des lettres ΧΜΓ, qu'on aura découverte vers 780 sur une vieille tombe au pied des Long Murs de Thrace. Les épigraphistes officiels, ayant déjà perdu la tradition de cette formule, l'ont interprétée *χ*(*ριστὸς*) *μ*(*έλλει*) *γ*(*εννᾶσθαι*), et c'est sur ce début mal restitué qu'aura été greffé le reste — entièrement imaginaire — de l'inscription rapportée par Théophane.

V

Avant de finir, je rappellerai un détail curieux. Dans le ms de Paris 1710 (Xe siècle), en marge du passage cité de Théophane, on lit cette note[1]) déjà signalée par de Boor: *οὗτος* (le mort trouvé dans le sépulcre) *Διοσκορίδης ἦν ὁ φιλόσοφος καὶ ταῦτα προεφήτευσεν.* La note est d'une main très soignée du XVe ou XVIe siècle, qui a laissé plusieurs autres traces de son passage le long du manuscrit.

Quel est le «philosophe Dioscoride» avec lequel l'auteur de cette glose a voulu identifier le mort prophétique des Longs Murs? Le nom Dioscoride a été porté par un assez grand nombre d'écrivains grecs, mais le seul «philosophe» proprement dit de ce nom — Dioscoride de Chypre, disciple du sceptique Timon[2]) — est trop obscur pour entrer en ligne de compte. Le médecin Dioscoride — ou plutôt le plus célèbre médecin ainsi nommé — est un candidat plus présentable; son ouvrage *De materia medica* a joui pendant tout le moyen-âge, en Orient comme en Occident, d'une autorité sans partage, et comme Dioscoride fait une place à la nomenclature botanique spéciale dite «des prophètes»[3]), il n'est pas impossible que la superstition populaire lui ait attribué des talents prophétiques. Toutefois je ne suis pas assez versé dans ce *folklore* très spécial pour pouvoir vérifier le fait. Il faut, en outre, observer que d'après l'opinion généralement admise l'auteur du *De materia medica* est un contemporain de Néron: il n'aurait donc pas pu «prédire» la venue du Christ. Ou alors il faudrait admettre que l'auteur de notre glose partageait l'opinion de Suidas, qui identifie, on le sait, le Dioscoride classique avec *Διοσκορίδης Φακᾶς*, médecin d'Antoine et de Cléopâtre. Enfin un troisième Dioscoride

1) F° 372 verso, vers le bas.

2) Diogène Laërce, IX, 12, § 114—115.

3) Cf. Berthelot, *Introd. à la Chimie des anciens*, p. 10; E. Fournier, dans le *Dict. des sciences médicales*, XXIX, 539.

auquel on pourrait songer — tant le mot φιλόσοφος dans la langue byzantine est élastique — est un astrologue cité par Varron, d'après lequel il résultait des observations des embaumeurs alexandrins que l'homme ne pouvait vivre plus de cent ans.[1]) Mais l'auteur de notre obscure glose a-t-il connu, a-t-il pu connaître l'existence de cet astrologue?

On le voit: quoique la lecture et le sens du fragment Cramer soient désormais fixés, des problèmes de détail délicats surgissent autour de cette anecdote banale; il doit me suffire de les signaler, sans prétendre les résoudre du premier coup.

Paris, 31 décembre 1898. **Théodore Reinach.**

1) Varro ap. Censorinum, *De die natali* XVII, 14.

Βουνὸς Αὐξεντίου. — Ῥουφινιαναί. —
Ναὸς ἀποστόλου Θωμᾶ ἐν τοῖς Βοραιδίου.[1])

Ἡ τοπογραφία τοῦ Βυζαντίου καὶ τῶν προαστείων τοῦ Βοσπόρου πολλῆς καὶ συντόνου χρῄζει μελέτης. Οἱ δὲ φιλομαθῶς περὶ ταύτην ἀσχοληθέντες ἐνίοτε ἄνευ βαθείας ἐπὶ τόπου ἐρεύνης ἐσφαλμένας περὶ διαφόρων τοποθεσιῶν παρέδωκαν πληροφορίας, ὡς ὁ ἀοίδιμος Ἀλ. Πασπάτης μεταφράζων τὰ ὑπὸ Συμεὼν τοῦ Μεταφραστοῦ περὶ ἁγίου Αὐξεντίου γεγραμμένα καὶ ἐπὶ παραδόσεων μᾶλλον ἐρειδόμενος δίδει περὶ τοῦ βουνοῦ τοῦ ἁγίου Αὐξεντίου καὶ περὶ ἄλλων τοποθεσιῶν, περὶ ὧν γίνεται μνεία ἐν τῷ βίῳ τοῦ Αὐξεντίου[2]), *ἐνῷ δι' ἐπιτοπίου ἐρεύνης θὰ ἐπείθετο ὅτι ἐκ τῆς κορυφῆς τοῦ ὄρους τῆς Ὀξείας καίτοι ἐγγὺς κεῖται ἡ παραλία, ἕνεκα τοῦ ἀποτόμου καὶ δυσβάτου ἐδάφους δὲν ἦτο δυνατὸν νὰ κατέλθῃ ἅμαξα, τοὐναντίον ΒΑ. τῆς Ὀξείας ἦτο καὶ εἶναι εὐχερής, διότι ὑπῆρχεν ὁδὸς ἀπολήγουσα εἰς τὴν μεγάλην λεωφόρον, ἥτις συνδέουσα τὸ ἐσωτερικὸν τῆς Μ. Ἀσίας μετὰ τῆς Χρυσοπόλεως καὶ διακλαδουμένη εἰς Χαϊδὰρ-πασᾶ σῴζεται ἐν μέρει καὶ σήμερον ὀνομαζομένη ὑπὸ τῶν περιοικούντων Τζινιβὶζ-καλδηρημὴ ἤτοι ὁδὸς λιθόστρωτος Γενουηνσίων.*

Ὁ ἅγιος λοιπὸν Αὐξέντιος, ὡς λέγει Σ. ὁ Μεταφραστής, ὡδηγήθη εἰς Ῥουφινιανάς, αἵτινες εἶναι πράγματι ὁ μεταξὺ τοῦ νῦν σιδηροδρομικοῦ σταθμοῦ καὶ τοῦ στρατῶνος Σελιμιὲ χῶρος, διότι τότε ἡ Δ' οἰκουμενικὴ Σύνοδος συνῆλθεν ἐν τῷ τῆς ἁγίας Εὐφημίας ναῷ, οὗτινος τὰ ἐρείπια ὑπὸ τὸν σιδηροδρομικὸν σταθμὸν Χαϊδὰρ-πασᾶ. Ὅτι δ' ἐντεῦθέν που ὑπῆρχεν ἡ πρὸς τὸ ὄρος κυρίως διακλάδωσις τῆς ὁδοῦ δείκνυται ἐκ τοῦ βίου τοῦ ὁσίου Στεφάνου τοῦ Νέου: „Οὕτω καὶ οὗτοι ἅμα τῷ θεόφρονι παιδὶ Στεφάνῳ τῆς ἐνεγκαμένης ἀπάραντες καὶ πρὸς τὸν ναύσταθμον Χαλκηδόνος[3]) *ἐκπλεύσαντες εἴχοντο*

---

1) *Μέρος τῆς πραγματείας μου ταύτης ἀνεγνώσθη ἐν ταῖς Σ' καὶ ΣΑ' συνεδρίαις τῆς Μεσαιωνολογικῆς Ἑταιρείας* (1892).

2) *Ἀνατολικὰ προάστεια τοῦ Βοσπόρου. Ἑλλ. Φιλ. Συλλόγου τόμ. ΙΒ', σελ.* 48—51.

3) *Ἡ Χαλκηδὼν εἶχεν ἰδιαίτερον λιμένα καὶ ναύσταθμον. Ὁρῶνται δὲ κάλλιστα τὰ τοῦ πρὸς παρακώλυσιν τοῦ νοτίου ἀνέμου προχώματος ἐρείπια, κείμενα ὀλίγον ἀνωτέρω τῆς νῦν ἀποβάθρας Χαλκηδόνος, ἐφ' ὧν ἀνεγείρεται νέον πρόχωμα. Καὶ τὸ μέρος τοῦτο καλεῖται Ἐσκὶ-τερσανὲ ἤτοι παλαιὸς ναύσταθμος.*

τῆς ὁδοῦ τῆς ἐπὶ τὸ ὄρος φερούσης τοῦ ὁσίου καὶ θεοφόρου πατρὸς ἡμῶν Αὐξεντίου."[1]) Ὥστε ὁ μεταξὺ τοῦ νῦν σιδηροδρομικοῦ σταθμοῦ καὶ τῆς πρὸς Β. ἄκρας τοῦ στρατῶνος Σελιμιὲ χῶρος κατέχει τὴν θέσιν τῶν Ῥουφινιανῶν καὶ οὐχὶ τὸ Μποστανδξῆ-κιοπρού, ὡς γράφει ὁ Πασπάτης πειρώμενος ν' ἀνασκευάσῃ τὴν πολλῷ ὀρθοτέραν γνώμην τῶν ἀρχαίων τοπογράφων καὶ ἐν σιγῇ παρερχόμενος τὰ ὑπὸ Σ. τοῦ Μεταφραστοῦ ὁριζόμενα χωρία δι' ὧν διῆλθεν ὁ Αὐξέντιος.

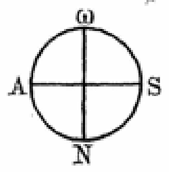
Καὶ ἐπὶ μὲν τῆς εἰρημένης λεωφόρου Τζινιβὶξ-καλδηρημὴ πλησίον τοῦ Μικροῦ Βακάλ-κιοϊ[2]) ὑπάρχουσιν ἀγροὶ ὀνομαζόμενοι Κιόϊ-γερὶ (θέσις χωρίου), ὀλίγον δὲ πρὸς τὰ κάτω καὶ ἄνωθι τοῦ Μερδιβέν-κιοϊ (χωρίον σκάλλας)[3]) ὑπάρχουσιν ἕτερα ἐρείπια καὶ ὀλίγον κάτωθι τούτου παρὰ τὰς ὄχθας τοῦ ῥύακος ἐρείπια βάθρων βυζαντιακῆς γεφύρας, ἐν δὲ τῷ Οὐζοὺν-τσαϊρὶ ἁγίασμα καὶ ἐρείπια μονῆς ἑορταζούσης τῇ 8ῃ σεπτεμβρίου καὶ ἐν Τοπχανελόγλου ἄλλα ἐρείπια ἐπὶ τῆς αὐτῆς πάντοτε λεωφόρου κείμενα. Ἐπειδὴ δὲ οὐδαμοῦ τῶν ἐκεῖ πλησίον μερῶν ἀναφέρεται ὑπάρξαν ἕτερον χωρίον, οὐκ ἀπιθάνως παραδεχόμεθα ὅτι τὸ μὲν Κιόϊ-γερὶ εἶναι αἱ Σιγίδες ἢ καὶ Διγίδες[4]), τὰ δὲ ἄνωθι

1) Migne, Patr. tom. 100, p. 1088.

2) Τὸ χωρίον τοῦτο ἀπῳκίσθη ὑπὸ Ἠπειρωτῶν περὶ τὰ τέλη τοῦ παρελθόντος αἰῶνος, καλούμενον τὸ πρῶτον Χαμὰμ-τσιφτλιγὶ (ἔπαυλις λουτροῦ), ὡς δείκνυται ἐκ σημειώσεως τοῦ ἔτους 1787 ἐπὶ μηναίου τοῦ μηνὸς δεκεμβρίου καὶ ἐξ ἀρχαίων χοτζετίων (τίτλων ἰδιοκτησίας), καὶ ἔχον ὡς εὐκτήριον οἶκον τὸ ἐκεῖ εὑρισκόμενον βυζαντιακῆς κατασκευῆς θολωτὸν ἁγίασμα τῆς Ἀναλήψεως. Ἀλλ' ἐπὶ μηναίου τοῦ μηνὸς ἰανουαρίου φέρεται: χωρίον Κιβωτός, ἔτος 1821, ἐκκλησία ἅγιος Γεώργιος, ἐπαρχία Χαλκηδόνος, Κιβωτὸς δὲ καλεῖται καὶ μέχρι τοῦ νῦν ὑπὸ τῶν κατοίκων τοῦ Μεγάλου Βακάλ-κιοϊ, καὶ ἐπὶ μηναίου τοῦ μηνὸς μαΐου: ἐκκλησία ἅγιος Γεώργιος τοῦ Μικροῦ Βακάλ-κιοϊ, ἔτος 1825, ὡς γενικῶς καὶ παρὰ πάντων οὕτω μέχρι τοῦ νῦν καλεῖται.

3) Ἐνταῦθα διατηροῦνται δύο ὅλαι πλευραὶ καὶ ὁ ἐπὶ τούτων στηριζόμενος θόλος βυζαντινοῦ ναοῦ ὡς δὲ καί τινα κιονόκρανα. Εἶναι δὲ ταῦτα ἴσως ἐρείπια τοῦ ναοῦ ἀρχαγγέλου Μιχαὴλ ἐν Σκάλλαις, οὗτινος ἡ ἑορτὴ τῶν ἐγκαινίων ἐτελεῖτο κατὰ μὲν τὸν Λαυριωτικὸν Συναξαριστὴν τῇ 25ῃ, κατὰ δὲ τὸν Νικόδημον τῇ 26ῃ ἰουλίου.

4) Ἐνταῦθα ἀνεκαλύφθησαν δύο μικρὰ κιονόκρανα φέροντα τὸ μονόγραμμα



τοῦ ἑνὸς μετενεχθέντος ἐν τῇ ἐκκλησίᾳ τοῦ Μικροῦ Βακάλ-κιοϊ, ὡς δὲ καὶ πλίνθος φέρουσα



Κλῖμαξ 1 : 2.

τοῦ Μερδιβέν-κιοϊ ἐρείπια κατέχουσι τὴν θέσιν τοῦ μαρτυρείου τοῦ Θαλλελαίου, τὰ δὲ ἐν Οὐξοὺν-τσαΐρὶ καὶ ἁγίασμα τὴν ἐν Φιλίῳ μονὴν καὶ τὰ ἐν Τοπχανελόγλου ἐν τῷ κτήματι Κετσόγλου παρὰ τὴν ἀρχαίαν λεωφόρον τὰ τῆς μονῆς Ὑπατίου, ἥτις ἦτο ἱδρυμένη πρὸ τῆς μονῆς Πέτρου καὶ Παύλου τοῦ καὶ Ἀποστολείου.[1]) Αἱ τέσσαρες δ' αὗται θέσεις κεῖνται ἐπὶ τῆς μνημονευθείσης ἀρχαίας λεωφόρου. Ἐντεῦθεν μετὰ μείζονος θετικότητος διϊσχυριζόμεθα ὅτι ἡ γνώμη τοῦ μακαρίτου Πασπάτη ὅτι αἱ Ῥουφινιαναὶ ἔκειντο ἐν Μποστανδζῆ-κιοπροὺ εἶναι ἐσφαλμένη. Καὶ οὕτως αἴρεται καὶ τὸ κατ' αὐτὸν παράδοξον τῆς γειτνιάσεως τοῦ τελευταίου ὄρους πρὸς τὰς Ῥουφινιανάς, ἐνῷ ἡ μικρὰ κατὰ Πασπάτην ἀπόστασις εἶναι τὰ 6/10 τοῦ ὅλου· διότι ἡ μὲν ἀπὸ Χαλκηδόνος μέχρι τῆς Ὀξείας ἀπόστασις εἶναι δέκα μίλια, ἡ δὲ μέχρι τοῦ ὄρους Σκώπα τέσσαρα μίλια.

Ἐπίσης ἀνακριβὴς τυγχάνει καὶ ἡ ὑπὸ τοῦ ἀοιδίμου Πασπάτη γινομένη αὐτόθι περιγραφὴ τοῦ βουνοῦ Αὐξεντίου, ἐνῷ ἂν ὁ ἀείμνηστος ἀνὴρ ἀνήρχετο εἰς τὴν κορυφὴν τοῦ βουνοῦ τούτου, ὡς λέγει, ἢ τοὐλάχιστον περιήρχετο τὰ χαμηλότερα αὐτοῦ μέρη ἢ καὶ αὐτὰς τὰς ὑπωρείας, θὰ διέκρινε πάντως ὅτι τὸ ὄρος τοῦτο καλύπτουσι πλεῖστα ἐρείπια. Πρὸς ἀκριβῆ δὲ τῶν ἐρειπίων τούτων ἔρευναν καὶ πρὸς συμπλήρωσιν καὶ διόρθωσιν τῶν μὴ ὀρθῶς ὑπὸ τοῦ εἰρημένου βυζαντιογράφου γεγραμμένων μετέβην ἐπὶ τόπου μετὰ τῶν κ. κ. Ἰ. Βελονᾶ καὶ τοῦ ἐκ Μικροῦ Βακάλ-κιοϊ Ἰ. Φρανδζελαδζοπούλου καὶ μετὰ περιεργίας παρετήρησα καὶ λεπτομερῶς ἐξήτασα τὰ ἐπὶ τῆς κορυφῆς τοῦ βουνοῦ τοῦ Αὐξεντίου καὶ ἐπὶ τῶν χαμηλοτέρων αὐτοῦ μερῶν σωζόμενα ἐρείπια.

Καὶ πρῶτον ἐπὶ τῆς κορυφῆς ὁρῶνται τὰ θεμέλια τοῦ ἔξω τοίχου τῆς μονῆς, ἣν πρότερον μὲν τῶν ἁγίων Ἀποστόλων οὖσαν εἶτα δὲ κατασκαφεῖσαν ἐπὶ τῆς Λατινοκρατίας ἀνῳκοδόμησε λαμπροτέραν Μιχαὴλ ὁ Παλαιολόγος ἐπ' ὀνόματι τοῦ προστάτου αὐτοῦ Μιχαὴλ Ἀρχαγγέλου καὶ πλουσίως ἐπροικοδότησεν αὐτὴν ἐξακολουθοῦσαν νὰ πανηγυρίζῃ καὶ μετὰ ταῦτα τῇ 30ῇ ἰουνίου[2]), εἶτα δὲ τὰ ἐρείπια τῆς ἐκκλησίας κείμενα πρὸς βορρᾶν τῶν μεγάλων λίθων, ἔνθα εὕρηνται καὶ μωσαϊκὰ καὶ τεμάχια κονιάματος οἰνανθοειδοῦς καὶ κέραμοί τινες φέρουσαι τὸ στοιχεῖον Κ.

Μεταξὺ τῶν πρὸς μεσημβρίαν τῆς ἐκκλησίας καὶ ὑψηλότερον πάντων παρακειμένων λίθων ὑφίσταται θεμέλιον στερεὸν σχήματος στρογγύλου, ὅπερ ἴσως εἶναι ἡ βάσις τοῦ πύργου, ἐξ οὗ ἔβλεπον οἱ σκοποὶ τὴν τῶν ἐξ Ἀνατολῆς προσπέλασιν.[3]) Μετὰ ταῦτα ἀπαντᾷ

1) Acta sanctorum, tom. 24, p. 253.

2) Γ. Παχυμ. ἐκδ. Βόννης, τόμ. Α', σελ. 501. — Κωνσταντίου Ἐλάσσονες συγγραφαί, σελ. 376.

3) Κ. Πορφυρογ. ἐκδ. Βόννης, τόμ. Α', σελ. 492. — Γ. Κεδρηνός, τόμ. Β',

φρέαρ ὅπερ σχεδὸν ἐπληρώθη χώματος καὶ λίθων. Πρὸς βορρᾶν ὀλίγον κατωτέρω τῆς κορυφῆς φαίνονταί πως τὰ θεμέλια μικρᾶς καὶ τετραγώνου οἰκοδομῆς, ἥτις πιθανῶς ἦτο ὁ οἰκίσκος ἐν ᾧ ἐπὶ πενταετίαν ἤσκησεν ὁ Βενδεδιανὸς ὁ κατὰ θείαν ὀπτασίαν κατόπιν ἀνελθὼν πάλιν εἰς τὸ κελλίον τοῦ ὁσίου Αὐξεντίου.[1]) Ἀλλ' ἐπὶ τῆς κορυφῆς τοῦ βουνοῦ Αὐξεντίου πρὸ τῆς ἐκεῖ ἀσκήσεως τοῦ ἁγίου ὑπῆρχε βεβαίως καὶ εἰδωλολατρικὸς ναός, οὗτινος ἡ ἀνακάλυψις ὀφείλεται εἰς τὸν διευθυντὴν τῶν σιδηροδρόμων Ἀνατολῆς ἀξιότιμον κ. Ed. Huguenin, πρῶτον παρατηρήσαντα διάφορα τεμάχια πλαγγόνων ἔν τινι πρὸς τὰ ἐκεῖσε ἐκδρομῇ.[2])

Εἰς τὴν μεσημβρινὴν δὲ ὑπώρειαν τοῦ ὄρους σῴζονται οἱ ἔξω τοῖχοι τῆς μονῆς Τριχιναρέας ἔχοντες πλάτος 1,36% τοῦ μέτρου καὶ ἐκτισμένοι κατὰ τὸν πελασγικὸν ῥυθμόν, ὡς καί τινα ἄλλα ἐρείπια συνδεόμενα μετὰ τῶν πρὸς βορρᾶν ἔξω τοίχων, ἅπερ εἰσὶ θεμέλια ἢ περιβόλου κήπου ἢ νεκροταφείου τῆς μονῆς. Ἡ περιφέρεια τῶν τοίχων τούτων τῆς μονῆς ἐκ βορρᾶ πρὸς νότον εἶναι χίλιοι πόδες, ἐξ ἀνατολῶν δὲ πρὸς δυσμὰς πεντακόσιοι ὡς ἔγγιστα. Ἐν τῇ περιφερείᾳ λοιπὸν ταύτῃ ἐν χαράδρᾳ εὕρηνται ἐρείπια ἴσως τοῦ κοιμητηρίου τοῦ ὁσίου Αὐξεντίου ἔχοντα ἐμβαδὸν 2,75% τοῦ μέτρου, ἄνωθι δὲ τούτων παραπλεύρως ἄλλα λείψανα οἰκοδομῆς, ἧς τὸ μὲν μῆκος 2,40, τὸ δὲ ἐσωτερικὸν πλάτος 1,45 καὶ τὸ πάχος τῶν τοίχων 0,90. Ἐνταῦθα εἶδον τεμάχιον μαρμάρου, ὅπερ εἰκάζω πιθανῶς στόμιον φρέατος ἢ νιπτῆρος, ὡς καὶ τεμάχιον ἑτέρου μαρμάρου ἀετώματος μνήματος. Πρὸς δὲ ἀπαντῶσιν ὀλίγον παραπλεύρως ἄλλα ἐρείπια καὶ ὀλίγον ἄνωθι ΝΔ. τούτων πάλιν ἐρείπια ἐξέχοντα ὑπὲρ τὰ δύο μέτρα, πρὸς δὲ καὶ ἁγίασμα κείμενον εἰς βάθος 3,50 μ. καὶ ἔχον πέντε βαθμίδας, ὅπερ ἄχρι τοῦ νῦν βρύει ἰαμάτων πηγὰς τοῖς πιστῶς καὶ μετ' εὐλαβείας προσιοῦσι, καὶ ὀλίγον ἀπωτέρω ἄλλα ἐρείπια, μωσαϊκά, τεμάχια μαρμαρίνων κιονοκράνων, παραστατῶν καὶ λοιπῶν. Καλεῖται δὲ τὸ ἁγίασμα ὑπὸ τῶν περιοικούντων ἁγίασμα τοῦ ἁγίου Αὐξεντίου, ὑπαγόμενον νῦν ὑπὸ τὴν ἐκκλησιαστικὴν δικαιοδοσίαν τοῦ Μεγάλου Βακάλ-κιοϊ, ἔνθα τελεῖται πανήγυρις κατὰ τὴν ἑορτὴν τῆς Ἀναλήψεως.

Ὀλίγον δὲ περαιτέρω τῶν εἰς τὴν ἄνω ὑπώρειαν κειμένων τοίχων τῆς μονῆς ταύτης εὑρίσκεται τὸ τρίτον μαρμαρίνης φιάλης ἁγιασμοῦ καὶ εἰς ὀλίγων λεπτῶν ἐκεῖθεν ἀπόστασιν ἐπὶ τῆς εἰς μέγα Βακάλ-κιοϊ ἀγούσης ἐρείπια μικρῶν τινων οἰκοδομῶν, αἵτινες φαίνονται οὖσαι ἢ οἰκήματα τῶν σκοπῶν τοῦ ὄρους ἢ καθίσματα μοναχῶν. Τὰ σήμερον

σελ. 174. — Οἱ μετὰ Θεοφάνην, σελ. 197. — Συμ. Μάγιστρος, σελ. 682, καὶ Ἰ. Ζωναρᾶς ἐκδ. Λειψ., τόμ. Δ', σελ. 16.

1) Νέος Παράδεισος, σελ. 384. — Acta Sanctorum, T. ΚΔ', σ. 272.

2) Ἀστὴρ τῆς Ἀνατολῆς ὑπὸ Χρ. Πανταζίδου, Ἡμερολόγιον τοῦ 1898, σελ. 184.

δὲ ἀπαντῶντα μικρὰ λείψανα εἶναι τῶν ὑπὸ Μιχαὴλ τοῦ Παλαιολόγου τελευταίως ἀνεγερθεισῶν οἰκοδομῶν τῆς τε ἐπὶ τῆς κορυφῆς ἐκκλησίας ὡς καὶ τοῦ τῶν γυναικῶν μοναστηρίου, διότι ὡς δῆλον γίνεται ἐκ τοῦ βίου τοῦ ἁγίου Αὐξεντίου, οὗτος ἐπὶ τῆς κορυφῆς ἔνθα ἤσκησεν οὐδὲν ἄξιον λόγου ἀνήγειρεν εἰμὴ μόνον τὴν ἐπὶ τῆς μεσημβρινῆς ὑπωρείας τοῦ ὄρους μικρὰν μονήν, περὶ ἧς τὰς μόνας πληροφορίας παρέχει ἡμῖν ὁ βίος τοῦ ἐπὶ Κωνσταντίνου τοῦ Κοπρωνύμου ἀκμάσαντος ὁσίου Στεφάνου τοῦ Νέου.[1]) Οὐδεμίαν δὲ ἄστεγον δεξαμενήν, περὶ ἧς ἀναφέρει ὁ μακαρίτης Πασπάτης, εἰς τὰ πέριξ ἀπήντησα.

Ἐπίσης ἐκ μὲν τοῦ βίου τοῦ ὁσίου Αὐξεντίου μανθάνομεν ὅτι ἀπὸ σημείων ἐν κτήματι λεγομένῳ Θεατρώδει ἔκειτο ὁ οἶκος τοῦ ἁγίου Ζαχαρίου[2]), περὶ οὗ δυνάμεθα νὰ εἴπωμεν ὅτι ἔκειτο ἐπὶ τοῦ ὑπὸ τοὺς πρόποδας τοῦ βουνοῦ Αὐξεντίου καὶ ἄνωθι τοῦ νῦν χωρίου Μπασῆ-βουγιοὺκ ἀνατολικῶς κειμένου βουνοῦ, διότι καὶ ἡ θέσις εἶναι θεατρώδης καὶ ἐρείπια εὑρίσκονται καὶ πλίνθοι ἐνεπίγραφοι τεθραυσμέναι καὶ μωσαϊκὰ καὶ κινστέρνα θολωτὴ ἔχουσα μῆκος μὲν 6,50 μ., πλάτος δὲ 3,30 καὶ βάθος 5,20. Ἐκ δὲ τοῦ βίου Στεφάνου τοῦ Νέου πληροφορούμεθα ὅτι οὗτος ἦτο ὁ κατ' ἀκολουθίαν ἐξάριθμος οἰκήτωρ τοῦ ἐπὶ τοῦ βουνοῦ ἄντρου. „Ἐν τούτῳ οὖν τῷ ἁγίῳ ὄρει, ἐν ᾧπερ ἡ προσηγορία ἀπό τε τοῦ ἁγίου Αὐξεντίου ἕως τῆς νυνὶ καὶ εἰς τὸν αἰῶνα ἐμπέπηκται, οἱ κατὰ διαδοχὴν πατέρες τοῦ τε ὄρους κρατήσαντες καὶ τῷ ἁγίῳ σπηλαίῳ[3]) ἐγκλεισθέντες μετοικεσίαν τοῦ θανάτου τὸν παράδεισον εὗρον. Μετὰ γὰρ τὴν ἀποβίωσιν τοῦ θεσπεσίου πατρὸς ἡμῶν Αὐξεντίου Σέργιος ὁ τούτου μαθητὴς τῷ σπηλαίῳ κατῴκησε, καὶ μετὰ τοῦτον τρίτος ὁ σημειοφόρος καὶ παντὶ τρόπῳ ἐν ἀρεταῖς διαλάμψας Βενδημιανός, εἶθ' οὕτως τέταρτος Γρηγόριος ὁ ἐγκρατὴς καὶ τῆς ἱερᾶς πολιάδος ἀνάπλεως, καὶ μετ' αὐτὸν πέμπτος ὁ τίμιος Ἰωάννης ὁ νέος Ἀβραὰμ καὶ τοῦ διορατικοῦ χαρίσματος μετασχών[4]), οὗ μαθητὴς καὶ διάδοχος ὑπῆρξε Στέφανος ὁ Νέος.“ Ἐπὶ τοῦ βουνοῦ τούτου ἤσκησαν μετὰ ταῦτα καὶ πλεῖστοι ἄλλοι, οἷοι ὁ ἐπὶ Κοπρωνύμου ὑπὲρ τῶν ἁγίων εἰκόνων ἀθλήσας Μακάριος ὁ ὁσιομάρτυς (768), ὁ ἀπὸ τοῦ 1190—91 πατριαρχεύσας Λεόντιος, Ἠλίας ὁ Νεῖλος, ὁ Λεπεντριανὸς Ἀθανάσιος καὶ Μελέτιος ὁ Γαλλησιώτης μικρὸν πρὸ τοῦ 1272.

Διακόσια δὲ πεντήκοντα βήματα μακρὰν καὶ χαμηλότερον τῆς σημερινῆς κεντρικῆς πηγῆς τοῦ βουνοῦ Αὐξεντίου διακρίνονται κεχωσμένα

1) Migne, Patrol. tom. 100, p. 1092—93 καὶ 1137. — Analecta Maurinorum, tom. Α', p. 420—22.

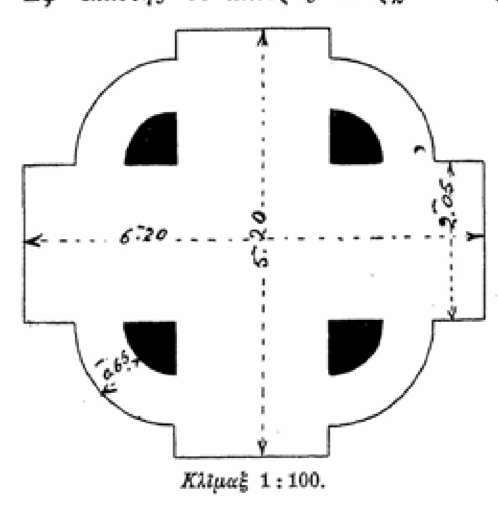
2) Migne, Patrol. tom. 114, p. 1436.

3) Σπήλαιον κυρίως οὐδὲν ὑφίσταται ἐκεῖ, ἀλλ' ἴσως τοιοῦτο θεωρεῖται τὸ μεταξὺ τῶν δύο μεγάλων βράχων καὶ ἐξ ἄρκτου κεκλεισμένον ἐν εἴδει σπηλαίου μέρος.

4) Migne, Patrol. tom. 100, p. 1088.

ἐν τῇ γῇ ἐρείπια ὡς καὶ ναοῦ κειμένου εἰς τὴν ἀνατολικὴν πλευρὰν αὐτῶν, ἔνθα καὶ μωσαϊκὰ εὕρηνται, καὶ στηριζομένου ἐπὶ κινστέρνης, ἧς ἡ κορυφὴ κεῖται μόλις σπιθαμὴν ὑπὸ τὴν γῆν.

Τὸ σχῆμα τῆς κινστέρνης ταύτης εἶναι σταυροειδές (ἴδε σχῆμα). Ἐφ' ἑκάστης δὲ πλευρᾶς ὑπάρχουσι τόξα, ἐφ' ὧν στηρίζεται ὁ ἔχων διάμετρον 2,20 θόλος, ἀλλ' ἐλλείπουσιν οἱ τὰς ἀψῖδας ὑπερείδοντες τέσσαρες κίονες ἢ πιθανῶς κτιστοὶ στῦλοι, ὧν ἀγνοοῦμεν τὸ σχῆμα καὶ τὰς διαστάσεις ὡς μὴ ἐπαρκῶς διακρινομένων.



Κλῖμαξ 1 : 100.

Τὰ ἐρείπια ταῦτά εἰσι τοῦ ναοῦ τοῦ ἁγίου Θωμᾶ κτισθέντος ἐπὶ Μαρκιανοῦ καὶ Πουλχερίας πλησίον τῶν Βοραιδίου, λεγομένου δὲ Ἀποστολείου, καθὰ γράφει τὸ Πασχάλιον χρονικόν[1]), ἐν Ὀλυμπιάδι ΤΗ' τῷ 454 ὑπὸ Ἀνθεμίου τοῦ ἐν Ῥώμῃ ἄρξαντος, ἀνοικοδομηθέντος δὲ ἐπὶ Θεοφίλου ὑπὸ τοῦ γαμβροῦ αὐτοῦ Ἀλεξίου Μωσηλέ, μοναχοῦ γενομένου κατὰ τὸ 836 μετὰ τὸν θάνατον τῆς ἑαυτοῦ συζύγου.[2]) Ὅτι δὲ ἐνταῦθα θὰ ἔκειτο ὁ ναὸς τοῦ ἀποστόλου Θωμᾶ „τὸ Ἀποστολεῖον" εἰς τὰ Βοραιδίου προσεπιμαρτυροῦσιν ἀλλήλοις ἀντιβαλλόμενα καὶ συνδυαζόμενα τὰ τῶν χρονογράφων καὶ τῶν καταλόγων κείμενα δεικνύοντα ὅτι τὰ Βορα(ι)δίου ἔκειντο πλησίον τῶν Ἀνθεμίου καὶ τοσοῦτον ἐγγὺς τῆς ἐπὶ τοῦ βουνοῦ τοῦ Αὐξεντίου μονῆς τῶν ἁγίων Ἀποστόλων ὥστε οἱ Βοραδιῶται μοναχοὶ ἐλέγοντο καὶ μοναχοὶ τοῦ βουνοῦ τοῦ ἁγίου Αὐξεντίου. Μοναχὸς δὲ τοῦ ναοῦ τούτου πρὸ τῆς εἰς τὸν οἰκουμενικὸν θρόνον ἀναρρήσεώς του ἦτο καὶ Θεοδόσιος ὁ Α' (1178).

Πρὸς μείζονα δὲ πίστωσιν τῆς ὑπ' ἐμοῦ ὁριζομένης τοποθεσίας τῶν Ῥουφινιανῶν καὶ πρὸς γνῶσιν τοῦ ἀβασανίστως τὴν γνώμην τοῦ Ἀλ. Πασπάτη ὅτι αἱ Ῥουφινιαναὶ ἔκειντο ἐν τῷ σημερινῷ Μποστανδξῆκιοπροὺ παραδεχομένου κ. Μ. Γεδεὼν καὶ μόνην μαρτυρίαν φέροντος τὰ ἀόριστα τοῦ Κ. Πορφυρογεννήτου: „ἐὰν δὲ ἀπὸ Ἀσίας ἢ Βιθυνίας ἢ περσικοῦ πολέμου ἐπανέρχηται ὁ βασιλεὺς μεσάλλαγον ποιῆσαι εἴτε ἐν τῷ Σατύρῳ εἴτε ἐν τῷ Πολεατικῷ ἢ ἐν Ῥουφινιαναῖς ἢ ἐν Ἱερείᾳ"[3]),

1) Πασχ. χρον., σελ. 591 καὶ 598.

2) Ζωναρᾶς, ἐκδ. Λειψίας, τόμ. Γ', σελ. 410.

3) Ἐκθ. Βασιλ. τάξεως, τόμ. Α', σελ. 497.

ἔνθα περὶ μὲν τοποθεσίας οὐδὲν ὁριστικὸν λέγεται, ἡ δὲ λέξις Ῥουφινιαναὶ μεταξὺ Πολεατικοῦ καὶ Ἱερείας (Φενὲρ-μπαξὲ) φαίνεται τεθεῖσα ἐκ παραδρομῆς ἢ κατὰ λάθος τοῦ ἀντιγραφέως, παραθέτομεν ἐνταῦθα σχετικὰ χωρία ἄλλων συγγραφέων σαφέστατα ὁριζόντων ὅτι αἱ Ῥουφιαναὶ ἔκειντο πρὸ τῆς Χαλκηδόνος, Θεοφάνους καὶ Γ. Κεδρηνοῦ „. . . παρασκευάζει δὲ μετασταλῆναι Θεόφιλον ὡς πρόδηλον ἐχθρὸν τοῦ Ἰωάννου ὑπάρχοντα· ὃς παραγενόμενος ἐν τῇ Δρυῒ τῇ νῦν Ῥουφινιαναῖς τὴν κατὰ Ἰωάννου ἐπιβουλὴν κατειργάσατο . . .“[1]), Μ. Ἀτταλειάτου „. . . οὐδὲ τὸ ἐν Ῥουφινιαναῖς πολίχνιον καρτερώτατον καὶ δυσμαχώτατον ὂν καὶ στόμα τῆς μεγαλοπόλεως κείμενον, φροντίδα τοῦ Μιχαὴλ διὰ τὴν πρὸς τὴν βασιλίδα ἐγγύτητα καὶ προσέχειαν ἔθετο, ἀλλὰ καὶ αὐτοὺς πεζοὺς αὐτοῦ στρατιώτας ἐντὸς ὑπεδέξατο . . .“[2]) καὶ Ν. Καλλίστου „. . . ὡς δὲ πολλοὶ κατήγοροι συνελέγοντο, Θεόφιλος ἢ ἐκείνῳ ἐδόκει προδιαθέμενος ἀπάρας τῆς Κωνσταντίνου εἰς τὸ ΠΡΟ τῆς Χαλκηδόνος ἐπίνειον ᾧ Δρῦς ὄνομα ἔβαινεν, ὃ Ῥουφίνου τοῦ ὑπατικοῦ ἐς δεῦρο καλεῖται . . .“.[3]) Ἐκ τούτων τρανότατα μαρτυρεῖται ὅτι τὸ ἐπίνειον Δρῦς ἐπὶ τῶν χρόνων Θεοφάνους καὶ Κεδρηνοῦ ἐκαλεῖτο Ῥουφινιαναί, ὅτι ἦτο στόμα τῆς μεγαλοπόλεως καὶ εἶχεν ἐγγύτητα καὶ προσέχειαν αὐτῆς, ἐνῷ τὸ Μποστανδζῆ-κιοπροὺ καὶ στόμα τῆς μεγαλοπόλεως δὲν εἶναι καὶ ἀπέχει ὑπὲρ τὰ δώδεκα χιλιόμετρα, καὶ ὅτι κείμενον πρὸ τῆς Χαλκηδόνος ἐκαλεῖτο ἔτι ἐπὶ τοῦ Ν. Καλλίστου Ῥουφινιαναί.

Ἐπειδὴ δ' ἐνταῦθα ἐγένετο λόγος περί τε τοῦ ὄρους Ὀξείας (Ἀετὸς-δάγ), ἐφ' οὗ τὸ πρῶτον ἀνῆλθεν ὁ ὅσιος Αὐξέντιος, καὶ περὶ τοῦ ὄρους Σκώπα, ὅπερ ἕνεκα τῆς ἐπὶ μακρὸν ἐκεῖ ἀσκήσεως τοῦ ὁσίου ὠνομάσθη Βουνὸς Αὐξεντίου (νῦν Καῒς μπουνὰρ-δάγ), ἀναγκαῖον κρίνομεν ὅπως ἀποκαταστήσωμεν τὰ περὶ τούτων παρὰ τῷ κ. Μ. Γεδεὼν μὴ ὀρθῶς ἔχοντα ἐν ταῖς ὑποσημειώσεσι τοῦ „Τυπικοῦ τῆς μονῆς Αὐξεντίου“. Καὶ πρῶτον ὁ κ. Μ. Γεδεὼν ἐν σελ. 11 γράφων „. . . μετὰ μελέτην (!) τῶν χρονογράφων καὶ κατόπιν ἐρευνῶν ἐπὶ τόπου (!) πείθεταί τις ὅτι τὸ μὲν Καῒς-δὰγ τῆς σήμερόν ἐστιν ὁ βουνὸς τοῦ Αὐξεντίου, τὸ δὲ παρακείμενον αὐτῷ Ἀετὸς-δὰγ τὸ ὄρος δῆθεν Σκώπα“ (sic), δὲν ὁρίζει σαφῶς ποῖον ὄρος μετωνομάσθη Βουνὸς Αὐξεντίου. Ἐν δὲ σελίδι 76 τοῦ αὐτοῦ πονήματος ἐκ συγχύσεως καὶ κακῆς ἀντιλήψεως γράφει: „ἐκ τῶν χειρογράφων καὶ συναξαριστῶν οὐδὲν ποριζόμεθα, πλὴν ἐντὸς μιᾶς ἐφθημερίας συμπτώσεως δύο ἑορτῶν ἐν τῷ αὐτῷ τόπῳ τέως ἀπροσδιορίστῳ. Ἂν ὑποτεθῇ ὅτι ὁ οἶκος Ἀναστασίου (τοῦ πατριάρχου) ἔκειτο ἐν τῇ νήσῳ, ἡ Ὀξεῖά ἐστιν εὐπερίγραπτος, μοναὶ δὲ

1) Θεοφ. ἔκδ. Βόννης, σελ. 122 καὶ Γ. Κεδρηνός, τόμ. Α', σελ. 580.
2) Ἔκδ. Βόννης, σελ. 268.
3) Migne, Patrol. tom. 146, p. 992.

μεγάλαι δύο καὶ τρεῖς δυσκόλως χωροῦσιν ἐπ' αὐτῆς· δυνατὸν νὰ συνυπάρξωσιν, ἂν ὦσι μικρά τινα οἰκήματα. Ἔκειτο ἆρά γε ἐπὶ τοῦ βουνοῦ; Ἀλλ' αὐτὸ κατὰ τοὺς χρόνους, καθ' οὓς ἤκμασεν Ἀναστάσιος ὁ πατριάρχης, καὶ κατόπιν διαρκῶς ἐκαλεῖτο Βουνὸν τοῦ Αὐξεντίου. Μεταξὺ δὲ εἰκασιῶν ἡ πρώτη γίνεται μᾶλλον εὐπρόσδεκτος ἡμῖν ὅτι ἐν τῇ νήσῳ νομίζομεν ἱδρυμένα τὸν ναὸν (τοῦ ἀρχαγγέλου Μιχαὴλ) καὶ τὸν οἶκον Ἀναστασίου τοῦ πατριάρχου, φιλανθρωπικόν τι πιθανῶς ἵδρυμα μετὰ ναοῦ." Ἀλλ' ἀποδειχθέντος ἀκριβέστατα ἀνωτέρω ὅτι τὸ μὲν ὄρος Σκώπα μετέβαλε τὸ ὄνομα εἰς βουνὸν Αὐξεντίου, ἡ δὲ ὀνομασία τοῦ ὄρους Ὀξείας οὐδεμίαν ὑπέστη μεταβολήν, καὶ μὴ οὔσης δυνατῆς τῆς συνυπάρξεως δύο μονῶν καὶ φιλανθρωπικοῦ τινος ἱδρύματος, ὡς καὶ ὁ κ. Μ. Γεδεὼν ὁμολογεῖ, ἀφοῦ περὶ μὲν τῆς ἑτέρας μονῆς τῆς τοῦ ἀρχαγγέλου Μιχαὴλ ὡς κειμένης ἐπὶ τῆς νήσου γίνεται μνεία παρὰ τοῖς τοῦ Βυζαντίου χρονογράφοις, περὶ δὲ τοῦ οἴκου Ἀναστασίου ἀγνοεῖται μέχρι σήμερον ἂν ἔκειτο ἐπὶ τῆς νήσου ἢ τοῦ ὄρους Ὀξείας, δυνάμεθα νὰ εἴπωμεν ὅτι τὰ ἐπὶ τῆς Ὀξείας (Ἀετὸς-δὰγ) κείμενα ἐρείπια, μωσαϊκὰ καὶ κινστέρνη, ἔνθα καὶ πανήγυρις τῇ 20ῃ ἰουλίου συγκροτεῖται, ἴσως ἀνήκουσι τῷ οἴκῳ τοῦ πατριάρχου Ἀναστασίου.

Περὶ δὲ τῆς ὀνομασίας τοῦ ὄρους ἔνθα τὸ πρῶτον ἠσκήτευσεν ὁ Αὐξέντιος καὶ ὅπερ καλεῖται Ὀξεῖα ὑπὸ τοῦ Σ. Μεταφραστοῦ, ἐρωτῶμεν, ἐλέγετο ἆρά γε οὕτω καὶ πρὸ τῆς ἐκεῖ μεταβάσεως τοῦ ἁγίου; ἢ ἔλαβε τὸ ὄνομα ἐκ τῆς ἀπέναντι νήσου; διότι ὁ Συναξαριστὴς περὶ τοῦ ἁγίου Αὐξεντίου λέγει: „Γενόμενος μοναχὸς ἀνέβη εἰς τὸ ὄρος ὅπερ κεῖται ἀντικρὺ τῆς Ὀξείας, μικρᾶς νήσου πλησίον τῆς Χάλκης καὶ τῶν ἄλλων νήσων αἱ ὁποῖαι κεῖνται παρὰ τὴν Κωνσταντινούπολιν", ὡσαύτως δὲ καὶ τὸ Μηναῖον, φεβρουαρίου 14: „Μετῆλθεν ὁ ἅγιος Αὐξέντιος τὸν μονήρη βίον καὶ εἰς τὸ ὄρος ἀνελθὼν τὸ κατ' ἀντικρὺ τῆς Ὀξείας κείμενον". Περὶ δὲ τοῦ δευτέρου βουνοῦ Σκώπα, ἔνθα ἠσκήτευσεν ὁ ἅγιος καὶ ἔλαβεν ἐξ αὐτοῦ τὸ ὄνομα Βουνὸς Αὐξεντίου ὡς καὶ μετ' αὐτὸν πάντες οἱ μαθηταὶ καὶ διάδοχοι αὐτοῦ, παρατηρητέον ἐν τῇ ὀνομασίᾳ αὐτοῦ „Σκώπα"[1]), ὅτι ἡ γραφὴ φαίνεται ἐσφαλμένη καὶ ἴσως εὑρισκόμεθα ἐν τῇ ἀληθείᾳ ἐὰν παραδεχθῶμεν ὅτι κατὰ παραφθορὰν ἐκ τῆς „σκοπιᾶς" ἐλέχθη „Σκώπα" χωρὶς νὰ τηρηθῇ ἡ ὀρθογραφία.

---

1) Κατὰ τὸν P. Edmond Bouvy „Etudes sur les origines du rythme tonique dans l'hymnographie de l'Eglise Grecque", σελ. 230, καὶ „Souvenirs chrétiens de C/ple et des environs", σελ. 113, ὡς δὲ καὶ „Acta Sanctorum" τόμ. V σελ. 679—783, ἐλέγετο Σιωπὴ ἀναμιμνήσκουσα αὐτῷ τὸν νόμον τῆς σιωπῆς. Ἀλλ' ἡμεῖς δὲν δυνάμεθα νὰ παραδεχθῶμεν τοιαύτην ὀνομασίαν ὡς μὴ στηριζομένην ἐπὶ οὐδεμιᾶς μαρτυρίας ἱστορικῆς, ἄλλως τε δὲ καὶ ἐπὶ πάντων τῶν ὀρέων ἐφ' ὧν δὲν ὑπάρχουσι κτίρια, βασιλεύει ἡ Σιωπή.

Ἡ δὲ τουρκικὴ ὀνομασία τοῦ δευτέρου ὄρους Καΐς μπουνὰρ δαγή, ἣν ὁ ἀοίδιμος Πασπάτης ἑρμηνεύει ὡς ὄρος τῆς κρήνης τοῦ λώρου, διότι τὸ ὕδωρ λέγει ἀναβρῦον ἐν μέρει ὑψηλῷ τοῦ ὄρους κατέρρεεν ἄλλοτε διὰ δερματίνου λώρου καὶ σήμερον ἐντὸς ξυλίνου σωλῆνος, ἐξηγητέα μᾶλλον ὄρος ζώνης πηγῶν προελθοῦσα ἐκ τοῦ ὅτι εἰς τὰς ὑπωρείας ὑπάρχουσι πολλαὶ πηγαί, αἵτινες ἀποτελοῦσιν εἶδος ζώνης περιβαλλούσης τὴν κατωτάτην περιφέρειαν τοῦ βουνοῦ ἢ ἐκ τοῦ ὀλισθηροῦ (καΐς = ὀλίσθημα) τοῦ ἐδάφους.

Ἔγραφον ἐν Χρυσοκεράμῳ τοῦ Βοσπόρου τῇ 1ῃ ἰουλίου 1898.

Ἰ. Π. Μηλιόπουλος.

Zu Johannes Kantakuzenos.

Das grofse Geschichtswerk des Kaisers Johannes Kantakuzenos in vier Büchern, das dieser nach seiner Abdankung im Jahre 1355 in mönchischer Stille und Abgeschiedenheit verfafste, ist nach Aufbau, Anordnung und Sprache unzweifelhaft ein Kunstwerk, das den Vergleich mit den berühmten Historikern des Altertums, denen die grofsen Geschichtschreiber der Paläologenzeit mit Glück nacheiferten, nicht zu scheuen braucht. Kantakuzenos' Sprache ist schlicht, einfach, mafsvoll; sie ist frei von Rhetorik, frei von schulmäfsiger byzantinischer Geziertheit, frei von verbrauchtem bildlichen Ausdruck, jenen Kennzeichen veralteten Schrifttums, frei von Nachahmungen des Lukianos oder des Libanios. Des Kaisers dogmatischer Gegner Nikephoros Gregoras hat in verletzter Eitelkeit weit über das Ziel hinausgeschossen, wenn er, der des Kaisers Geschichtswerk gar nicht mehr zu Gesicht bekommen hat, nur auf Grund eines seiner Briefe uns weismachen will (XV, 3, 3 S. 755), Kantakuzenos verstehe nicht zu schreiben. Im Gegenteil, er versteht es ausgezeichnet. Seine Sprache und Darstellung ist untadelig, stellenweise so lebendig, anschaulich und stimmungsvoll, dafs man glauben könnte, man lese eine Stelle aus Xenophons Anabasis oder irgend etwas von Plutarchos oder einem anderen guten Attiker. Lobenswert ist die stoffliche Gliederung des Werkes. Für den Verfasser desselben war die Geschichtsaufzeichnung eben mehr als eine grofsartige Stilübung; sie war ihm ein gewaltiges Drama, in welchem er selbst einst die erste Rolle spielte und das er nun vor unseren Geistesaugen vorüberziehen läfst zu dem Zwecke, damit vor dem Urteil der Nachwelt gerechtfertigt dazustehen. Sein Werk ist also eine Parteischrift in grofsem Stile und steht innerhalb des byzantinischen Schrifttums einzig in seiner Art da. Aus früherer Zeit können nur Cäsars Denkwürdigkeiten über den gallischen Krieg zum Vergleich herangezogen werden, der in diesem seinem Rechenschaftsbericht, angesichts der zahlreichen und erbitterten Anklagen seiner Gegner, er habe seine Vollmacht überschritten, die Republik in ungerechte und verderbliche Kriege gestürzt, Untertanen und Bundesgenossen gemifshandelt, ihre Häuser und

Tempel geplündert, den Feinden gegenüber das Völkerrecht mit Füfsen getreten, — der öffentlichen Meinung zu zeigen unternahm, dafs der Verfasser seine Aufgabe ebenso richtig erfafst, wie erfolgreich und gesetzmäfsig durchgeführt habe. Eine ähnliche Rechtfertigungsschrift will auch Kantakuzenos' Werk sein.

Cäsar wie Kantakuzenos haben die Kunst des Schweigens am rechten Orte meisterhaft geübt; beide haben die Thatsachen diejenige Sprache reden lassen, die ihren Zwecken und Absichten entsprach. So ist das geschichtliche Bild, das beide entwerfen, zwar glänzend und anziehend, aber nicht ganz treu; es bedarf der Berichtigung, bezw. anderer Beleuchtung, weniger das des grofsen römischen Feldherrn als das des hochgebildeten oströmischen Kaisers. Von keinem von beiden darf man behaupten, er habe gelogen; unzählige, äufserst wertvolle Einzelheiten, wie sie besonders Kantakuzenos bietet, sind wahr, aber ihre geschickte, kunstvolle Zusammenfassung täuscht oder sucht doch zu täuschen. Das ist das Urteil Parisots, dem wir eine überaus sorgfältige, allen Fragen gerecht werdende Würdigung und prüfende Zergliederung des gesamten Werkes des Kantakuzenos verdanken.[1]) Er ist es, der zuerst auf die grofsartig künstlerische, zugleich aus der Sache selbst hervorgehende Gliederung des Werkes aufmerksam gemacht hat (a. a. O. S. 5). Das erste Buch schildert den Kampf des jüngeren Andronikos gegen seinen Grofsvater (Andronikos II, 1282—1328) oder Kantakuzenos als Günstling des Thronerben, das zweite Buch Andronikos des Jüngeren (III) Regierung (1328—1341) oder Kantakuzenos als ersten Diener und Berater desselben, das dritte Buch die gesetzlosen Wirren beim Tode Andronikos' III oder Kantakuzenos als Thronbewerber, das vierte Buch die Zeit der Mündigkeit Johannes' V oder Kantakuzenos als Mitregenten und seinen Sturz. Die erste Seite zeigt uns den jungen Andronikos am Vorabend des Verlustes seines Erbes, auf der letzten Seite sehen wir das kaiserliche Scepter in der Hand seines Sohnes allein; dem Geschlecht der Paläologen war es bestimmt, nur mit dem Reiche selber unterzugehen.

Einige ergänzende Bemerkungen dürften die Verdienstlichkeit des Werkes Parisots in noch helleres Licht zu stellen geeignet sein. — Gehen wir von Kantakuzenos' Schlufskapiteln aus.

---

1) Val. Parisot, Cantacuzène homme d'état et historien, ou examen critique comparatif des mémoires de l'empereur Cantacuzène et des sources contemporaines et notamment .. de l'Histoire Byzantine de Nicéph. Grégoras. Paris 1845. S. 29: Il n'est pas menteux, il est faux; le mensonge chez lui affectionne une forme particulière, heureuse en même temps et funeste: ses éléments en général sont vrais, l'ensemble trompe ou tend à tromper.

Die Bonner dreibändige Ausgabe L. Schopens, der für den Text des ersten und zweiten Buches nur der Pariser Ausgabe von 1645 folgte, für den des dritten und vierten Buches jenen Cod. Monac. saec. XVI benutzte, nach welchem Pontanus seine lateinische Übersetzung des Werkes fertigte und 1603 zu Ingolstadt herausgab, verzeichnet bei IV, 49. 50 am Rande die Jahre 1355 und 1356, in demselben 50. Kapitel S. 361 noch das Jahr 1362, und dementsprechend läfst Krumbacher (Gesch. d. byz. Litt.[2] S. 298) von Kantakuzenos „die Geschichte des byzantinischen Reiches von 1320—1356 (in einzelnen Notizen bis 1362) dargestellt“ sein. Ich glaube nicht, dafs diese Fassung ganz zutreffend ist, obwohl Krumbacher sich auch hier auf Parisot (S. 309) berufen könnte, dessen Werk für seine Darstellung und nähere Kennzeichnung der geschichtlichen Leistung des Kaisers Kantakuzenos in erster Linie mafsgebend gewesen ist.

Parisot widmet dem letzten (50.) Kapitel des Kaisers einen besonderen Abschnitt (S. 308—310). „Kantakuzenos“, sagt er, „der über sich als politische Persönlichkeit nichts mehr zu sagen hat, hätte hier seine Denkwürdigkeiten schliefsen können, aber als eifriger Freund des Patriarchen Philotheos wünschte er ihn auf den erzbischöflichen Stuhl zurückgeführt zu sehen, von dem ihn Kaiser Johannes V verjagt hatte: daher jenes Ergänzungskapitel, vielleicht nachträglich erst hinzugefügt. Es ist sehr kurz und enthält, aufser der doppelten Erwähnung des Todes des Kallistos und der Wiedereinsetzung des Philotheos, nur zwei von geschichtlichem Gesichtspunkt aus wichtige, durch Gleichzeitigkeit mit der Ersetzung des von Johannes geliebten Palamiten durch denjenigen Palamiten, der Matthäos gekrönt hatte, verknüpfte Thatsachen. Diese sind die Schliefsung eines Bündnisses der serbischen Fürsten und der Zarin Elisabeth mit den Griechen zum Zweck der Verjagung der Türken und ein Feldzug gegen die Bulgaren.“ Die derartige Betonung einer Sonderstellung oder Vereinzelung des 50. Kapitels erscheint mir unzulässig. Das Kapitel ist nicht kürzer als das vorhergehende, wie es gelegentlich auch andere (I, 11. 19 u. a.) sind. Betreffs der erwähnten Thatsachen hält Parisot (S. 309) an dem herkömmlichen Ansatz derselben, d. h. dem Jahre 1362 fest, das, wie gesagt, auch Schopens Ausgabe schliefslich (S. 361) verzeichnet. Gewifs, wir haben hier, wie Parisot richtig hervorhob, Gleichzeitigkeit der Thatsachen, aber nicht eine unbedingte. Wie ich Krumbachers Patriarchen-Verzeichnis (a. a. O. S. 1149) entnehme, starb Kallistos im August 1363 und Philotheos trat, zum zweiten Male, das erzbischöfliche Amt am 12. Februar 1364 an. Damit wären wir über den bisher üblichen Rahmen schon hinaus. Aber auch die Angabe des Schlufsjahres für Kantakuzenos' Bericht-

erstattung bei Krumbacher: „1356 (in einzelnen Notizen bis 1362)“ ist nicht zutreffend. Schon 1354 hat Kantakuzenos, wie er IV, 38 (S. 281) erwähnt, — eines noch früheren Anlaufs in dieser Richtung, bei dem Nikolaos Kabasilas und Demetrios Kydones beteiligt sind, gedenkt er IV, 16 (S. 107) — daran gedacht, sich in ein Kloster zurückzuziehen; 1355 führt er, nach allen voraufgegangenen Stürmen, die seine Macht brachen, den Entschlufs aus: er tritt, wie er IV, 42 (S. 307) erzählt, in das Manganakloster und entsagt der kaiserlichen Würde, während sein zum Mitkaiser angenommener Sohn Matthäos sich vergeblich gegen den Zusammenbruch der Macht aufbäumt. Das war ein folgenschwerer, fast unbegreiflicher Schritt, der dem Kaiser nicht zur Ehre gereicht. Er dankte, nach Parisots zutreffendem Ausdruck, einerseits zu schwer, andererseits zu leicht ab: zu schwer, weil er nur schrittweise verzichtete, indem er von Tage zu Tage mehr an Boden verlor; zu leicht, weil er durch seine eigene Schwäche den Boden unter den Füfsen verlor und weil ein tapferer Entschlufs oder unerschrockener Mut ihn davor bewahrt haben würde, der Welt das traurige Schauspiel eines eisengepanzerten Kriegers zu bieten, der, erstaunt, seinen Gegner zehn Schritt vor sich zu sehen, und in dem Glauben, unablässig Frieden zu haben, je nachdem er ihn bewilligt, ihn ganz nahe an sich herankommen läfst, zuerst ihm seinen Schild abtritt, dann ihm seinen Helm giebt, dann seinen Harnisch abschnallt und schliefslich ihm sein Schwert überläfst. Diese unerwartete Schwäche hat seine Zeitgenossen am meisten stutzig gemacht. Die Katalanen am Goldenen Thore, jene Tapferen, die sich geweigert hatten, die ihnen anvertraute Befestigung auf einen schriftlichen Befehl Kantakuzenos' zu übergeben, weil sie annahmen, der Befehl sei ihm durch Gewalt abgedrungen, blieben starr vor Staunen, als sie hörten, ihr Herr verbiete ihnen jeden Widerstand, und Matthäos und sein Hof mufsten wiederholt die bittere Erfahrung machen, dafs seines Vaters Feigheit sie alle verraten hatte. Und wer weifs, so überlegt Parisot (S. 298), ob es nicht mehr der Wunsch war, die Schmach seiner Abdankung, als den Versuch der widerrechtlichen Besitzergreifung der Herrschaft zu beschönigen, der Kantakuzenos zur Abfassung seines ganzen Geschichtswerkes veranlafste? Doch das ist mehr ein geistreicher Einfall des Franzosen, der vor einer eindringenderen Prüfung nicht standhält.

Mit jenem Ereignis hätte, so meint Parisot, Kantakuzenos schliefsen können, d. h. schon mit Kapitel 42. Er hat es nicht gethan, weil er das Geschick seines ihm als Mitregenten eng verbundenen Sohnes Matthäos nicht glaubte unerwähnt lassen zu dürfen bis zur endlichen friedlichen Regelung der Verhältnisse des Reiches und des Kaisertums,

die thatsächlich erst in den geschichtlichen Ausführungen des 50. Kapitels ihren Abschlufs findet. Von jenem seinem Sohne handeln im wesentlichen jene Schlufskapitel. Und da sind es durchaus nicht einzelne Notizen, die gewissermafsen die bis auf die letzte Seite des Werkes verschobene Kluft von 1356 bis 1362 überbrücken sollen, sondern in zusammenhängender Darstellung führt Kantakuzenos die Ereignisse jener Jahre vor.

Matthäos unterlag im Kampfe gegen Johannes V und fiel diesem in die Hände. Er wurde zuerst im Herbst 1357 mit Frau und Kindern nach der Insel Tenedos überführt, dann 1358 allein nach Lesbos. Von da liefs ihn der Paläologe nach dem in der Nähe von Selybria gelegenen Kastell Epibatä bringen, und hier erschien nun der gestürzte Kaiser aus dem Manganakloster, als Mönch Joasaph geheifsen, um die Verhandlungen zwischen seinem jetzt erst von den Fesseln befreiten Sohne Matthäos und seinem kaiserlichen Schwiegersohne Johannes V zu führen, die dann den endgültigen Verzicht jenes zur Folge hatten (IV, 47. 48). Von dort begab sich Kantakuzenos, um seinen Sohn dem Bereiche der Ränke und Eifersüchteleien des Hofes gänzlich zu entziehen, mit diesem und seiner ganzen Familie im Spätherbst 1358, wenn nicht erst im Frühjahr 1359, nach Morea zu seinem Sohne Manuel (IV, 49), der seine dortige selbständige Herrschaft tapfer und kühn behauptet hatte. Und von hier kehrte Kantakuzenos nach einem Aufenthalte, wie er selbst sagt, von mehr als einem Jahre, also 1360, allein nach Byzanz zurück.[1])

So hängen, wie mir scheint, die Schlufskapitel des Werkes alle eng mit einander zusammen, und von einer nachträglichen Hinzufügung gerade des 50. Kapitels, die Parisot für möglich hielt, kann nicht geredet werden. Abgesehen davon, dafs die beiden bis jetzt benutzten Handschriften, der Cod. Paris. und Cod. Monac., keine äufsere Spur derartiger nachträglicher Thätigkeit verraten, verbietet auch der an das Ende der Erzählung sich knüpfende formelhafte Schlufs, daran zu denken. Er fafst den Inhalt des Werkes in gröfster Kürze also zusammen (IV, 50. S. 363/364): *ἃ μὲν οὖν συμβέβηκε Ῥωμαίοις ἐφ' ἡμῶν ἔν τε τοῖς ἄνω χρόνοις, ἡνίκα τῶν βασιλέων Ἀνδρονίκων ὁ πρὸς ἀλλήλους ἐκινήθη πόλεμος, καὶ ὕστερον ὁ μεταξὺ τῆς βασιλίδος Ἄννης καὶ Καντακουζηνοῦ τοῦ βασιλέως ἀνερριπίσθη, καὶ τὰ τελευταῖα δὴ ταῦτα, ὅσα βασιλεὺς ὁ νέος Ἰωάννης πρός τε τὸν γυναικὸς ἀδελφὸν Ματθαῖον*

1) Buch IV, 49 (S. 360, 18): *βασιλεὺς δὲ ἐν Πελοποννήσῳ ὑπὲρ ἐνιαυτὸν συνδιατρίψας τοῖς υἱέσι, καὶ ὧν ἕνεκα ἀφῖκτο δεξιὸν τέλος ἐπιθείς, εἰς Βυζάντιον ἐπανῆκεν.*

διενέχθη καὶ βασιλέα τὸν κηδεστήν, τοιαῦτά ἐστι. Diese Schlufswendung und mehr noch das weiter daran sich Anschliefsende weist unmittelbar auf den Eingang des Werkes zurück. Fassen wir diesen nunmehr ins Auge.

Der Eingang wird bekanntlich, während Pontanus uns von der Münchener Handschrift ausdrücklich bezeugt, dafs sie den Namen des Johannes Kantakuzenos nicht an der Spitze trägt, ja der Aufschrift überhaupt entbehrt, durch zwei Briefe gebildet, einen des Nilos an Christodulos und die darauf folgende Antwort des Christodulos an Nilos. Schon Pontanus, und nach ihm Parisot[1]), schlofs richtig, dafs mit Christodulos sich Kantakuzenos selbst bezeichne. „Idoneum profecto", findet er den Namen (im 1. Bde der Bonner Ausgabe S. XV), „nempe a statu et conditione vitae, quam haec scribens agebat: agebat autem monasticam: et Christo serviens merito eius servum se appellavit. Occultare porro et tegere personam suam ideo voluit, idque prudenter, quod de rebus cum alienis, tum suis historiam compositurus erat, et narraturus plurima, quibus audiendis aures quibusdam dolerent, ut antea videndis oculi doluerant. Est vero tam infrequens Graecis hoc nomen Christodulus, ut vel hinc isto loco fictitium ac supposititium appareat. Cumque per id tempus in monasterio pro Ioanne etiam Ioasaphus mutato nomine diceretur, sicut non antiquum et proprium, ita nec novum istuc et assumptitium, Ioasaphus inquam, ad libri auctorem indicandum usurpare decuit: ne monachus inanem aucupari gloriam, et qui Deo militatum venerat, iterum se negotiis implicare saecularibus videretur." Irrig ist freilich Pontanus' Annahme, Kantakuzenos habe durch jenen Namen den wahren Verfasser verhüllen wollen. Das war bei diesem Werke ganz unmöglich, der gewesene Kaiser mufste den Zeitgenossen daraus sofort erkennbar sein. Dafs er, wie Pontanus meint, um den Schein weltlicher Ruhmsucht zu meiden, auch seines Mönchsnamens Joasaph sich nicht sollte bedient haben, ist eine an sich unbeweisbare Behauptung. Ob nicht etwa die Pariser Handschrift diesen Namen wirklich bietet, vermag ich bei dem Mangel jeder darauf bezüglichen Nachricht nicht zu sagen. Aber warum soll Nilos, wie Pontanus[2]) und Krumbacher (a. a. O. S. 298) meinen, eine „fingierte

1) Parisot, a. a. O. S. 30, Anm. 2: Nil et Christodoul sont deux amis. Il est aisé de reconnaître dans celui-ci un pseudonyme qui nous voile Joasaph, c'est-à-dire Jean Cantacuzène; mais qui a pu être Nil?

2) Bonn. Ausg. des Kantakuzenos, Bd. I, S. 7: Nilus et Christodulus ficta nomina sunt; qualia apud veteres in dialogis et epistolis plurima. Christodulus mihi Cantacuzenus est, utpote qui curis illustribus defunctus, decursisque vitae palatinae malefidis honoribus, Christo sibique in posterum vacare statuens, no-

Person“ sein? Beide Briefe sehen nicht danach aus, dafs sie nur angenommene Verhältnisse widerspiegeln. Was steht in ihnen?

Nilos weifs — davon redet der erste Brief zunächst —, dafs Christodulos gern von seinen Angelegenheiten hört, wenn er auch gerade nichts besonders Bedeutendes zu berichten hat, hält es aber für unrecht, das, was wirklich dahin gehört, zu verschweigen. Der Empfänger weifs ja von den täglichen, durch heitere und ernste Gespräche gewürzten Spaziergängen des Schreibers mit den Freunden. Die gewaltigen politischen Ereignisse der letzten Jahrzehnte sind Hauptgegenstand ihrer Unterhaltung gewesen. Und da hat es Nilos verdrossen, dafs die Hauptteilnehmer an jenen der Nachwelt nichts darüber hinterlassen haben. Freilich kann man ja über jene Thatsachen sehr zwiespältiger Meinung sein. Der Empfänger des Briefes ist nach Nilos' Überzeugung besonders geeignet, diesem Mangel abzuhelfen und die Ereignisse, die sich unter dem Grofsvater (Andronikos II, 1282—1328) und dem Enkel (Andronikos III, 1328—1341) zugetragen, sowie die in engerem Sinne zeitgenössischen Dinge wahrheitsgemäfs und in gedrängter Kürze, welche allein die Wahrheit verbürgt (*ἐπιτομωτάτῃ χρησάμενος ὁδῷ συγγραφῆς, δι' ἧς μόνης ἔξεστι τἀληθὲς εὑρεῖν*), zur Darstellung zu bringen. „Du warst ja“, sagt er ihm, „so lange Du handelnd in der Öffentlichkeit standest, der Hort des Reiches (*ὅτε γὰρ τὰ κοινὰ διετέλεις πράττων, σωτηρία τοῖς πράγμασιν ἦσθα*), und jetzt, nachdem Du zu Dir selbst gekommen [d. h. Mönch geworden] bist, hast Du Dein Leben zum Muster der Wahrheit und Gerechtigkeit gemacht.“ Der Freund, der die Thaten vollbracht, wird, so fährt Nilos weiter fort, bei seiner während des ganzen Lebens bewiesenen Wahrheitsliebe, über sie am besten wahrheitsgetreue Auskunft geben. Als ein Mann, der jeden Leichtsinns sich entschlagen, wird er die mit der Arbeit verbundene Mühe nicht scheuen, besonders auch im Hinblick auf die Bitte des Freundes. Das Beispiel anderer, fremder wie heimischer, Feldherren [wir denken an Männer wie Sulla, Cäsar, Thukydides, Xenophon, Polybios, Josephos, Bryennios] wird endlich die Geschichtschreibung ihm nicht als eine der Mühwaltung unwürdige Beschäftigung erscheinen lassen, da sie in letztem Grunde als eine Sittenschilderin und Bildnerin hohen Wert für das Menschengeschlecht und dessen sittliches Denken und Handeln in Anspruch nimmt.

In der Antwort auf seines lieben Nilos Brief freut sich Christo-

---

bilem illam servitutem amplexus est, quae mera viri sapientis libertas haberi debet. Nilus, a quo se ad scribendum impelli fingit, monachi nomen, ut cuivis obvium est.

dulos zunächst an dessen Eigenart. Er erkennt in dem Wunsche, die politischen Ereignisse unter den zeitgenössischen römischen Kaisern kennen zu lernen, den Durst nach Wahrheit. Jene Ereignisse sind allerdings besonders erschütternder Art, voller Unbestand und Wechsel, und der tiefer Blickende wird die Hand des richtenden Gottes nicht darin verkennen. Aus diesem Grunde hat Christodulos lange geschwankt (*ὤκνουν ἐπιπολύ*), ein so schwieriges, vielgestaltiges Werk in Angriff zu nehmen. Des Freundes Bitten (*φιλίας οὐδὲν ἰσχυρότερον οὐδὲ πιθανώτερον*) haben ihn bestimmt, das Werk endlich zu beginnen (*κἀγὼ ἤδη ἄρχομαι λόγου*). Möchte der Gott der Wahrheit das Wort der Wahrheit nicht von seinen Lippen nehmen! Denn nicht aus Liebe oder Haſs, den Vätern der Lüge, ist er zur Abfassung dieser Bücher veranlaſst, sondern um der Wahrheit willen; er richtet sie an einen Liebhaber der Wahrheit. Durch seine Stellung und persönliche Anteilnahme an allen Ereignissen ist er ganz besonders befähigt gewesen, die Wahrheit zu wissen, zu sehen oder zu erfahren; sie soll ihm die erste und einzige Richtschnur beim Schreiben sein. „Wenn Du nun“, so schlieſst er, „ein Liebhaber der Wahrheit bist und es nichts giebt, was mich während meiner ganzen Geschichtserzählung hätte bestimmen können, ihr untreu zu werden, so hast Du hiermit, was Du begehrst.“

Schon wenn wir bloſs auf die brieflichen Andeutungen und Äuſserungen achten, wie sie hier vorliegen, so widerstrebt uns der Gedanke, in beiden Briefen nur ein schriftstellerisches Kunststück des Kantakuzenos, eine rednerisch gewandte Einleitung zu seinem Werke zu sehen. Wie sollte er dazu gekommen sein, Nilos den Wunsch aussprechen zu lassen, ihm eine möglichst gedrängte Übersicht der Zeitereignisse zu liefern, weil Kürze allein die Wahrheit verbürge (*ἐπιτομωτάτῃ χρησάμενος ὁδῷ τινι συγγραφῆς, δι' ἧς μόνης ἔξεστι τἀληθὲς εὑρεῖν*), wenn er ihm nun schlieſslich ein so wuchtiges Werk von vier Büchern gewaltigen Umfanges übersendet? Daſs jene Einleitung des Werkes mehr als eine leere Form ist, daſs es sich um eine wirkliche Widmung handelt und Nilos eine wirkliche, nicht bloſs angenommene Persönlichkeit ist, geht nun aber noch aus anderen Stellen des Werkes hervor, auf die man bisher nicht geachtet hat.

Im Eingange des dritten, die anderen an Umfang bedeutend überragenden Buches (III, 1. S. 12, 10 ff.) hebt Kantakuzenos es als Zweck seiner Geschichtsdarstellung hervor, daſs nicht bloſs die späteren Geschlechter (*οὐ μόνον ἵν' εἰδεῖεν οἱ μετάπειτα* — in dritter Person) erfahren, welche Verwüstungen Neid und Miſsgunst anrichten, die, wie Rost dem Eisen, nicht nur den Beneideten, sondern den Neidern selbst

verderblich sind, — sondern damit auch die noch lebendig im Getriebe der Geschäfte dieser Welt Stehenden die Möglichkeit haben, hinter die Wahrheit zu kommen, und nicht durch irrige, von aufsen kommende Gerüchte oder durch verleumderische, dem Hader der Parteien entstammende Ausstreuungen sich verleiten lassen: *ἀλλ' ἵνα καὶ αὐτοὶ οἱ νῦν τοῖς πράγμασι παρόντες τἀληθὲς εἰδέναι ἔχητε, καὶ μὴ ταῖς ἔξωθεν φήμαις, μηδὲ τοῖς παρ' ἑκατέρων τῶν μερῶν ἢ ἑαυτοῖς χαριζομένοις ἢ τοὺς ἐναντίους διαβάλλουσι προσέχοντες θρυλλουμένοις, παράγησθε δοξάζοντες τὰ μὴ ὄντα.* In diesem Satze wendet sich der Verfasser, was Pontanus nicht bemerkt zu haben scheint, jedenfalls in seiner Übersetzung nicht zum Ausdruck gebracht hat, mit der zweiten Person an bestimmte Leser. Sollten wir dabei nicht in erster Linie wieder an Nilos und seine Freunde denken dürfen?

Es bleibt endlich noch der Schlufs des Werkes übrig, auf den weder Pontanus noch Parisot genügend geachtet haben. Kantakuzenos hat seine an den Anfang gestellte Widmung an Nilos, die, den Ausdruck mitbestimmend, höchst wahrscheinlich, wie wir soeben gesehen, auch durch den Eingang des dritten Buches noch hindurchklang, so wenig vergessen — gerade die Nichtbeachtung der Widmungsbeziehung im Verlaufe einer Schrift könnte an zahlreichen Beispielen gezeigt werden —, dafs er zum Schlufs (IV, 50. S. 365) sich wiederum an seinen Nilos wendet und ihm nunmehr, eine Erfüllung seines Wunsches, das Werk übergiebt, das ihm beim Lesen jenen hohen Dienst sittlicher Förderung, in Antrieb zum Guten und in Abmahnung vom Bösen, wird leisten können, wie er dies ja als eine Hauptaufgabe der Geschichte am Schlusse seines Schreibens an Christodulos mit wohlthuender Wärme der Überzeugung bezeichnet hatte: *τὸ μὲν οὖν ἐπίταγμα τὸ σόν, ὦ καλὲ Νεῖλε, εἰς δύναμιν ἡμῖν ἐκτετέλεσται, σοὶ δ' ἔξεστι τὰ γεγραμμένα ἀναλέγοντι καὶ βίους ἐξετάζοντι καὶ πράξεις καὶ τὸ σύμπαν ἦθος τῶν ἀνθρώπων, τῶν μὲν τὴν μεγαλοψυχίαν ἐπαινεῖν καὶ τὴν ἐν ἅπασι ἢ ἐν πλείστοις ἔργοις ἀγαθοῖς φιλοτιμίαν, τῶν δὲ μισεῖν τὴν πανουργίαν, ὡς οὐ τοῖς ἄλλοις μόνον, ἀλλὰ καὶ σφίσιν αὐτοῖς πολλῶν κακῶν αἰτίαν γενομένην.*

So steht also das ganze Werk im Rahmen dieser persönlichen Beziehungen. Es hat in dieser Hinsicht Ähnlichkeit mit Photios' Bibliothek. Auch dieser stellt einen Widmungsbrief an seinen Bruder Tarasios voran, in welchem er als Veranlassung zu dem gewaltigen Werke die Bitte des Bruders bezeichnet, die während seiner Abwesenheit im gelehrten Kreise des Photios gelesenen und besprochenen Schriften kennen zu lernen (vgl. Krumbacher, a. a. O. S. 517). Wir haben diesen Brief ebensowenig wie die beiden bei Kantakuzenos sich findenden für

erdichtet anzusehen; denn auch Photios wendet sich, ganz ähnlich wie jener, mit einem Schlufswort an Tarasios (Bekk. S. 545, 16): *σὺ δ' ὦ τῶν ἐμοὶ κεκοινηκότων μητρικῶν ὠδίνων ἐρασμιώτατε, εἰ μὲν ταύτην τὴν πρεσβείαν διανοοῦντα τὸ κοινὸν καὶ ἀνθρώπινον καταλάβοι τέλος, ἔχεις τὴν αἴτησιν τῆς ἐλπίδος οὐ διαμαρτοῦσαν, φιλίας τε ἅμα καὶ παραμυθίας ὑπόθεσιν καὶ ἀνάμνησιν, καὶ δὴ καὶ ἀπαρχὴν καὶ τελευτὴν ἀφοσιουμένην τῶν σῶν κατὰ λογικὴν θεωρίαν αἰτήσεων τὴν ἐκπλήρωσιν.*

Nilos ist also jedenfalls eine bestimmte, dem Kantakuzenos liebe, nahestehende Persönlichkeit. Aber wer war dieser Nilos? An irgend einen beliebigen unbedeutenden Mönch zu denken, wie Pontanus that, wird unzulässig sein. Dem widerspricht der vorher berührte Hinweis auf jenen Freundeskreis, der im Unterschiede von Christodulos-Kantakuzenos, dem Verfasser des Werkes, unmittelbar im thätigen Leben steht. Aber auch Parisots[1]) Vermutung, unter Nilos sei Nikolaos Kabasilas zu verstehen, der dem Kaiser, ebenso wie Demetrios Kydones, eng befreundet war[2]), mufs als unbefriedigend angesehen werden, in erster Linie deshalb, weil er den Namen für einen angenommenen hält. Ich halte ihn aber für den wirklichen Namen des Mannes und möchte daher den Vorschlag machen, in ihm Nilos Kabasilas, den Oheim des Nikolaos Kabasilas, des grofsen Mystikers, zu sehen.

Nilos Kabasilas war seit 1360 etwa Erzbischof von Thessalonike. In diesem Jahre starb nämlich, wahrscheinlich auf Lemnos, Gregorios Palamas, der, ein Hauptvorkämpfer im Streite gegen Barlaam und Akindynos und deswegen beim Kaiser Kantakuzenos in hoher Gunst, 1347 von diesem zum Erzbischof von Thessalonike gemacht, 1349 vom Patriarchen Isidoros geweiht, von der Stadt aber abgelehnt worden war.[3]) Der kurz vor der Eroberung Thessalonikes durch die Türken 1429 gestorbene Erzbischof der Stadt, Symeon, sagt zwar[4]), Nilos sei noch vor seiner Übersiedelung nach Thessalonike gestorben; Phrantzes

1) Parisot, a. a. O. S. 30', Anm. 2: Mais qui a pu être Nil? Il nous semble qu'on pourrait y soupçonner ce Nicolas Cavasilas qui, en 1349, un peu avant le départ pour Thessalonique, avait, ainsi que Démétrius de Cydon, formé le projet de se retirer dans un cloître avec Cz. (IV, 16).

2) Kantakuzenos IV, 16 (S. 107, 14): *συνείποντο δὲ αὐτῷ πρὸς τὴν ἐκ τοῦ βίου ἀναχώρησιν καὶ Καβάσιλας Νικόλαος καὶ Δημήτριος ὁ Κυδώνης, σοφίας μὲν εἰς ἄκρον τῆς ἔξωθεν ἐπειλημμένοι, οὐχ ἧττον δὲ καὶ ἔργοις φιλοσοφοῦντες καὶ τὸν σώφρονα βίον καὶ τῶν ἐκ τοῦ γάμου κακῶν ἀπηλλαγμένον ᾑρημένοι. δι' ἃ καὶ πολλῆς αὐτοὺς ὁ βασιλεὺς ἠξίου εὐμενείας καὶ ἐν τοῖς πρώτοις μάλιστα τῶν φίλων ἦγε καὶ τῶν ὁμιλητῶν.*

3) Gregoras XV, 12 (S. 793, 10—18), Kantakuzenos IV, 16 (S. 104/105).

4) Demetrakopulos, Ὀρθόδοξος Ἑλλάς (Leipzig 1872), S. 76.

dagegen berichtet, die Mutter des Nikolaos Kabasilas sei nach Thessalonike gezogen, als Nilos Kabasilas, ihr Bruder, dort Erzbischof war.[1]) Nilos, ein geistig bedeutender Mann, war Freund und Gesinnungsgenosse des Gregorios Palamas im Hesychastenstreit und mehr noch anerkannter Wortführer im Kampfe gegen die Lateiner[2]), und aus diesem Grunde, wie auch als hochverehrter Oheim des dem Kaiser ja eng befreundeten Nikolaos Kabasilas, eine von Kantakuzenos jedenfalls besonders hochgeschätzte Persönlichkeit, wenn wir auch bei dem Mangel an weiteren Nachrichten etwa besondere Beziehungen zwischen Kantakuzenos und Nilos Kabasilas nicht nachweisen können.

Wir hörten, daſs Kantakuzenos 1360 aus dem Peloponnes nach Byzanz zurückkehrte. Daſs er wohl nicht lange danach das Manganakloster verlieſs und sich in ein Athoskloster begab, kann man vielleicht auch daraus schlieſsen, daſs er am Schluſs seines Werkes von den Bemühungen der Athosmönche, besonders der der hl. Laura berichtet, die Leiche des in Pherä auf einer Gesandtschaftsreise gestorbenen Patriarchen Kallistos nach dem Athos überführen und dort bestatten zu dürfen.[3]) Ein still in seinem Kloster zu Byzanz sitzender Mönch hätte kaum so genau von den Bemühungen der Athosmönche unterrichtet sein können. Zudem spricht für die Abfassung des Geschichtswerkes in einem Athoskloster — sollte es gerade die soeben genannte hl. Laura, d. h. das 961 vom hl. Athanasios gestiftete Kloster gewesen sein? — der Umstand, daſs Nilos den Christodulos-Kantakuzenos in seinem Briefe als zu sich selbst gekommen bezeichnet, was bei den noch in dem Anfange der sechziger Jahre den gestürzten Kaiser aufregenden Familienangelegenheiten, auch im Manganakloster, nicht möglich war. Christodulos endlich hat erst nach langem Bedenken sich zur Abfassung seines Geschichtswerkes entschlossen, was mir gleichfalls über Byzanz hinaus in die Stille des Athosklosters zu weisen scheint. Und schlieſslich, wie leicht war der Verkehr gerade vom Athos her mit dem nahen Thessa-

---

1) Phrantzes II, 5 (S. 139): *καὶ μετά τινα χρόνον ἀπῆλθεν* (die Mutter des Nikolaos Kabasilas) *εἰς Θεσσαλονίκην διὰ τὸ ἐκεῖσε τὸν ἀδελφὸν αὐτῆς Καβάσιλαν ἀρχιερέα, καὶ ᾤκησεν εἰς τὴν μονὴν τῆς ἁγίας Θεοδώρας.*

2) Über seine hervorragende Bedeutung als theologischer Schriftsteller handelt Ehrhard bei Krumbacher a. a. O. S. 109/110 und Demetrakopulus, *Ὀρθόδοξος Ἑλλάς*, S. 76—80.

3) Kantakuzenos IV, 50 (S. 361, 23): *ἀποθανόντα δὲ τὸν πατριάρχην ἔθαψέ τε μεγαλοπρεπῶς ἡ Ἐλισάβετ ἐν τῇ μητροπόλει Φερῶν καὶ ἐτίμησε διαφερόντως, ἀφικομένων δὲ παρ' αὐτὴν καὶ ἐκ τῶν ἐν Ἄθῳ φροντιστηρίων τῶν σπουδαιοτέρων καὶ ἀντιποιουμένων ἀρετῆς, μάλιστα δὲ Λαύρας τῆς ἱερᾶς, καὶ δεηθέντων ἐφεῖναι τὸν πατριάρχου νεκρὸν ἐν Ἄθῳ μεταγαγεῖν καὶ θάψαι παρὰ σφίσιν, οὐκ ἐνέδωκεν.*

lonike, dem „zweiten Auge des Reiches“, wenn Nilos dort Erzbischof war, der mit den anderen dem gestürzten Kaiser dogmatisch gleichgesinnten Freunden, im thätigen Leben stehend, einer Belehrung und Aufklärung über die verlogene Gehässigkeit der Gegner, wie sie der Eingang des dritten Buches als Ziel des Verfassers hinstellt, besonders bedürftig war! Wenn wir dazu bedenken, dafs Nikephoros Gregoras' Werk im Anfang jener sechziger Jahre bekannt wurde und gewifs viel Aufregung in den leidenschaftlich erregten Parteien, besonders den dogmatisch bestimmten oder beeinflufsten, hervorrief, so werden wir den Eifer begreifen, mit dem Kantakuzenos den bösen Anfeindungen und Verdächtigungen dieses seines erbittertsten Gegners entgegenzutreten sich bemühte. Offenbar auf ihn gemünzt sind die oben erwähnten Darlegungen im Eingange des dritten Buches. Ihm ferner, aber zugleich auch anderen schriftstellerischen Gegnern[1]) gelten die des kaiserlichen Schreibers Überlegenheit bekundenden Worte, die sich jener Stelle anschliefsen: *οἱ μὲν γὰρ ἄλλοι πάντες, εἰ δή τινες εἶεν οἱ συγγραψάμενοι περὶ τοῦδε τοῦ πολέμου, ἢ παντάπασιν ἀπόντες τῶν πραγμάτων, ὅσα ἢ ὄχλος ὁ δημώδης διεθρύλλει ἤ τινες ἕτεροι ἀπήγγελλον, οὐδὲν σαφὲς εἰδότες περὶ τῶν γινομένων, οἷα παρεδέξαντο ταῖς ἀκοαῖς, τοιαῦτα καὶ τοῖς μετέπειτα ἐξέδωκαν μηδὲν φροντίσαντες τῆς ἀληθείας. ἢ εἰ καὶ συνεστρατεύοντο τοῖς βασιλεῦσιν ἑκατέροις, ἀλλ' οὐ δήπου γε βουλῆς μετεῖχον, οὐδὲ τῶν ἀπορρητοτέρων ἦσαν κοινωνοί, ἄλλως τε οὐδ' ἐφ' ἅπασι παρόντες τοῖς πραττομένοις, συνεχοῦς καὶ πολυχρονίου γεγενημένου τοῦ πολέμου· ἐπὶ πέντε γὰρ ἔτεσι διήρκεσεν· ἐμοὶ δὲ οὐδεμίαν τινὰ τοιαύτην ἔχοι τις ἂν ἐπενεγκεῖν αἰτίαν. τοῖς γὰρ τῶν πραττομένων αὐτουργοῖς συμπαρὼν αὐτός, τὰ μὲν οἶδα παρ' ἐμαυτοῦ, τῶν δὲ ἀκριβῆ τὴν γνῶσιν ἔσχον, αὐτῶν ἀπαγγειλάντων τῶν πραξάντων, διὰ τὸ πολλὰς καὶ συνεχεῖς ἐφ' ἅπαντα τὸν τοῦ πολέμου χρόνον τὰς μεταβολὰς ὑπομεμενηκέναι.*

Vielleicht dürfen wir aus der weiteren Veröffentlichung von Schriften des Kantakuzenos sowie von zeitgenössischen Briefen, etwa denen des Nikolaos Kabasilas u. a., gelegentliche Förderung und Mehrung unserer Kenntnis der persönlichen Beziehungen des Kaisers zu den ihm dogmatisch nahestehenden Männern, insbesondere auch zu Nilos Kabasilas, erwarten. Der — wie Ehrhard (bei Krumbacher a. a. O. S. 106) verzeichnet —

1) Parisot, a. a. O. S. 14, Anm. 2: Bon nombre d'autres historiens avaient écrit sur les événements que nous retrace Cantacuzène, témoin Cantacuzène même (Rép. à Nil, et III, 1, où il est dit *οἱ ἄλλοι πάντες*, et où il n'est pas croyable que, pensant à Grégoras seul, il ait pu parler ainsi). La suite le prouve encore mieux, car les imperfections, les insuffisances qu'il reproche aux autres histoires ne semblent pas toutes appartenir à la même.

von dem kaiserlichen Mönch in den Jahren 1370—1375 selbst geschriebene Codex, welcher seine Schriften gegen Isaak Argyros, gegen Barlaam und Akindynos, die neun Bücher gegen die Juden, nebst der Apologie gegen den Islam enthält, ist uns als Cod. Paris. 1242 (foll. 437) erhalten. Es wäre doch nicht unmöglich, dafs einstmals irgendwo auch der von Kantakuzenos selbst geschriebene Codex seines Geschichtswerkes auftauchte. Sollte der nicht vielleicht dann über einige der im Vorstehenden berührten Personenfragen Aufschlufs geben können?

Wandsbeck. **Johannes Dräseke.**

Synesius und Dio Chrysostomus.[1])

Synesius bekennt in seinem „Dion" seine besondere Vorliebe für diesen philosophischen Rhetor (s. p. 289, 8 τῆς φιλίας) und zeigt auch ein eingehendes und kritisches Verständnis für die Schriften desselben.

1) Die prosaischen Schriften des Synesius zitieren wir nach den Seiten- und Zeilenzahlen der Gesamtausgabe von Krabinger (Landshuti 1850), seine Briefe nach Herchers Epistolographi graeci (Paris 1873), seine Hymnen nach der Anthologia graeca carminum Christianorum von Christ und Paranikas (Lipsiae 1871); ferner benützten wir Krabingers Spezialausgaben der Rede über das Königtum (München 1825), des Encomium calvitii (Stuttgart 1834) und der Ägyptischen Erzählungen (Sulzbach 1835). Von Erläuterungsschriften zu Synesius zogen wir bei die Notae des Petavius in seiner Ausgabe Paris 1640, Clausen, De Synesio philosopho (Hafniae 1831), Druon, Étude sur — Synésius (Paris 1859), Kraus, Studien über Synesios (Tüb. Theol. Quartalschr. 1865), Volkmann, Synesius von Cyrene (Berlin 1869), Gardner, Synesius of Cyrene (London 1886), Gaiser, Des Synesius — Ägyptische Erzählungen (Diss. Erlangen 1886), Schmidt, Synesii philosophumena eclectica (Diss. Hal. 1889), Klimek, Krit. Bemerkungen zu — Synesius (Progr. Breslau 1891), Seeck, Studien zu Synesius (Philologus 52. 1893) und Fritz, Die Briefe des — Synesius. Leipzig 1898. — Dios Reden zitieren wir nach den Seiten- und Zeilenzahlen der von Arnimschen Ausgabe (Berolini 1893—96); aufser dieser benützten wir die Ausgabe von Emperius (Brunsvigae 1844) und Dindorf (Lipsiae 1857), ferner die Spezialausgabe des Olympicus von Geel (Lugd. Bat. 1840). Von Erläuterungsschriften zu Dio verwerteten wir die Diatriba αὐτοσχέδιος des Casaubonus und Morels Schediasmata (beide abgedruckt im 2. Bande der Reiskeschen Dioausgabe, Leipzig 1798), Geels Lettre — sur le discours de Dion Chrysostome intitulé Éloge de la chevelure (Leyde 1839), Weber, De Dione Chrysostomo Cynicorum sectatore (Leipz. Stud. X 1887), von Arnim, Über die Schriftensammlung Dios von Prusa (Hermes 26. 1891) und von demselben, Leben und Werke des Dio von Prusa (Berlin 1898), Hagen, Quaestiones Dioneae (Diss. Kil. 1887), Stich, Dio Chrysostomus etc. (Progr. Zweibrücken 1890), Breitung, Das Leben des Dio Chrysostomus (Progr. Gebweiler 1887), Hahn, De Dionis Chrysostomi orationibus — VI. VIII. IX. X (Diss. Gotting. 1896), Wegehaupt, De Dione Chrysostomo Xenophontis sectatore (Diss. Gotting. 1896) und Sonny, Ad Dionem Chrysostomum Analecta (Kioviae 1896). — Aufserdem verweisen wir auf Fabricius, Bibliotheca Graeca (cur. Harles.) vol. V und IX, Wyttenbach, Epistola critica — super nonnullis locis Iuliani imperatoris (abgedruckt in Schaefers Ausgabe von Julians or. I, Lipsiae 1802), Miller, Éloge de la chevelure etc. (Paris 1840), Birt, De fide Christiana etc. (Marburgi 1885), Schmid, Der Atticismus Bd. 1 (Stuttgart 1887), Barner, Compa-

Seine Kenntnis der Dionischen Werke ist eine viel umfassendere, als sie uns jetzt zu Gebote steht. Er erwähnt eine sophistische Schrift *Κατὰ τῶν φιλοσόφων* (p. 244, 9; 246, 9; 250, 14; 253, 4) und eine ebensolche *Πρὸς Μουσώνιον* (p. 234, 11), ferner einen *Ἔπαινος ἐπὶ ψιττακίῳ* (p. 242, 13; 247, 2), einen *Κώνωπος ἔπαινος* (p. 255, 3), eine *Τεμπῶν φράσις* (p. 250, 10; 251, 14) und einen *Μέμνων* (p. 250, 11; 251, 13), die wir alle nicht mehr besitzen. Wenn er p. 249, 1 dem *Εὐβοεύς* etwas undeutlich *τοὺς ἐν τοῖς συχνοῖς λόγοις Διογένας τε καὶ Σωκράτας* gegenüberstellt, sind hiermit wohl in erster Linie Reden von der Art der 6., 8., 9., 10. und 54. gemeint.[1]) Ob aber aufserdem noch die frühere Existenz von andern *λόγοι περὶ Διογένους* und besonderen „Dialogi Socratici“ anzunehmen oder die Beziehung dieser Worte nur noch auf die bei dem Rhetor so häufigen Erwähnungen der beiden genannten Philosophen auszudehnen ist, kann nicht mit Sicherheit entschieden werden.[2]) Ebenso steht es p. 249, 9 bei dem Satze *τοὺς Ἐσσηνοὺς ἐπαινεῖ που* mit der Annahme einer besondern, diesem Thema gewidmeten Schrift.[3]) Es kann sich auch hier möglicherweise lediglich um eine Stelle in einem jetzt verlorenen Werke Dios handeln.[4])

Synesius unterzieht auch die Überlieferung von Dios Schriften einer Kritik. Er kennt verschiedene Arten von Überschriften für die

---

rantur inter se graeci de regentium hominum virtutibus auctores (Diss. Marpurg. 1889), Christ, Gesch. der griech. Litteratur 3. Aufl. (München 1898) und Krumbacher, Gesch. der byzantin. Litt. 2. Aufl. (München 1897). — Die Fundorte der übrigen Zitate haben wir jeweils an Ort und Stelle genau angegeben.

1) Über die Titel dieser Reden s. u. S. 136 und 149.

2) S. von Arnim im Hermes S. 375 und in seiner Ausgabe vol. II p. IX, 8.

3) S. von Arnim in seiner Ausgabe a. a. O. p. IX, 7. — Casaubonus p. 474 bringt diese Stelle mit Dios or. 20: *Περὶ ἀναχωρήσεως* in einen idealen Zusammenhang.

4) Über die verlorenen Schriften Dios s. Fabricius vol. V p. 137, von Arnim in seiner Dioausgabe vol. II p. IX, im Hermes S. 373 und in seiner Diobiographie S. 149 ff., ferner Hahn p. 6. 72. — In der Schrift *Κατὰ τῶν φιλοσόφων*, die nach Synesius p. 244, 70 „sehr keck“ war, ohne Scheu jedes System angriff und der Überzeugung Ausdruck verlieh, *ἄμεινον — εἶναι τοῦ ζῆν κατὰ φιλοσοφίαν τὸ ζῆν κατὰ τὰς κοινὰς ὑπολήψεις*, begegnete sich der seiner ganzen Natur nach wohl von jeher zur kynischen Einfachheit hinneigende Rhetor wahrscheinlich mit Werken wie Lucians *Συμπόσιον*, wo Lykinos § 34 erwägt, ob die Behauptung der grofsen Menge nicht etwa richtig sei, dafs die philosophische Bildung die Leute, welche blofs in einem fort in die Bücher schauten, vom rechten Denken abbringe, oder Lucians *Ἁλιεύς* § 34 ff., wonach die Philosophen ebenfalls zum Gespötte der Laien werden. Daher dürfte dieses Werk sowohl wie die „völlig gleichgeartete“ Schrift *Πρὸς Μουσώνιον* neben der politischen wohl auch jene der ganzen kynisch-menippeischen Litteraturgattung des *σπουδογέλοιον* eigene Spitze gegen die dogmatischen Philosophen gehabt haben. S. auch Weber p. 90.

einzelnen Reden (p. 246, 1). „Einige“ bemerken, wie er sagt, bei den Titeln der Reden, in welchen Dio seine Verbannung erwähnt, ob diese vor oder nach diesem Zeitpunkt verfaſst seien. Wir besitzen auch thatsächlich in der Aufschrift von or. 46: *Πρὸ τοῦ φιλοσοφεῖν ἐν τῇ πατρίδι* noch eine Spur von dieser Rezension.[1]) Er selbst schlägt vor, diese Bezeichnungsweise bei allen Reden durchzuführen, damit man gleich auf den ersten Blick erkenne, ob man ein sophistisches oder ein rhetorisches Erzeugnis vor sich habe. Er weiſs auch von verschiedenen Anordnungen der Dionischen Reden zu berichten. So giebt er p. 248, 11 denjenigen, welche die Euböische Rede *μετὰ τὸν ἔσχατον Περὶ βασιλείας* setzen, den Vorzug vor denen, die eine andere Ordnung befolgen. Diese Bemerkungen zeigen, daſs Synesius bereits eine Vulgata und einzelne in gewissen Besonderheiten von ihr abweichende Spezialrezensionen des Diotextes kannte.[2]) — Bei der Anführung der Titel verfährt er nicht genau.[3]) So zitiert er die genannte *Τεμπῶν φράσις* p. 251, 14 bloſs unter dem Namen *τὰ Τέμπη* und p. 251, 8 spricht er schlechtweg von einem *Ἐκκλησιαστικός* und einem *Βουλευτικός*, worunter wohl die in der Dionischen Schriftensammlung jetzt umfangreichere Titel tragende 48. und 50. Rede zu verstehen sind.[4]) Wo er Inhaltsangaben macht, sind seine Zitate auch nicht wörtlich, sondern sie geben bloſs den ungefähren Sinn wieder. So teilt er p. 248, 17 den Schluſs der vierten Königsrede folgendermaſsen mit: *παύεται δὲ τοῦ βιβλίου τὸν λοιπὸν ἐπαγγειλάμενος αὐτίκα ἀποδώσειν, ὅτῳ ποτὲ πεπρωμένος ἐκ θεῶν ἐγένετο*, während es bei Dio p. 79, 5 heiſst *τὸν ἀγαθὸν καὶ σώφρονα ὑμνῶμεν δαίμονα καὶ θεόν, οἷς ποτε* (*οἷς τε* coni. von Arnim Biogr. S. 403) *ἐκείνου τυχεῖν ἐπέκλωσαν ἀγαθαὶ Μοῖραι παιδείας ὑγιοῦς καὶ λόγου μεταλαβοῦσι.* Hier thut er der Überlieferung bei Dio geradezu Zwang an, indem er, um den *λοιπὸν* (sc. *δαίμονα*) in dem *Εὐβοεύς* finden zu können, p. 248, 12 unbedenklich behauptet, der Rhetor behandle *τέτταρας — βίους καὶ δαίμονας*, obgleich derselbe p. 69, 11 ausdrücklich nur von *τριῶν — βίων* und p. 70, 2 bloſs von *τοῦ τριπλοῦ δαίμονος* spricht.[5])

1) S. Sonny p. 213; von Arnim, Biogr. S. 312.

2) von Arnim im Hermes S. 378 möchte diese Annahme auf die Voraussetzung gewisser Vermerke in dem Dioexemplar des Synesius einschränken. S. jedoch u. S. 113, 2.

3) S. Emperius p. 93 Adn. und u. S. 135 ff. bei der Untersuchung über den „Dion“.

4) S. Fabricius vol. V p. 130 und u. S. 137. — von Arnim im Hermes S. 376 entscheidet sich nicht bestimmt.

5) Die richtige Erklärung giebt von Arnim, Biogr. S. 401, gegen seine frühere Vermutung im Hermes S. 372. — Casaubonus p. 546 hatte dem Synesius beigestimmt.

Der in all diesen Kleinigkeiten zu Tage tretende Mangel an Akribie findet seine ausgiebige Erklärung in den sehr vagen text-kritischen Grundsätzen, die Synesius in dem halb ernst- halb scherzhaft gehaltenen Passus p. 302, 13 vorträgt: *μὴ διώρθωσα τὰ Δίωνος γράμματα — οὐδὲ ἄλλο τι — διώρθωται τῶν τῆς ὁμοίας ἕξεως*[1]) — *ἀλλ' ἐγὼ νόμον — παρέξομαι — ὅστις — οὐκ ἐᾷ τοῖς βίβλοις ἐπιποιεῖν, ἀλλὰ βούλεται μένειν αὐτὰ ἐπὶ τῆς πρώτης χειρός, ὅπως ποτὲ ἔσχε τύχης καὶ τέχνης.* Er predigt p. 305, 10 geradezu die Emanzipation vom Zwang des Buchstabens bei der Lektüre eines Autors; er hebt p. 306, 2 (vgl. p. 307, 3) den Wert eines fehlerhaften Textes zur Anregung der geistigen Selbstthätigkeit des Lesers hervor; er betont p. 306, 8, wie leicht es ihm werde, einen falschen Buchstaben, eine fehlende Silbe, ein mangelndes Wort oder einen ganzen Satz zu verbessern oder zu ergänzen; er lobt p. 306, 11 den freien Gedankenflug beim Lesen; er erzählt p. 307, 2, er pflege beim Lesen eines Buches die Augen von den Schriftzügen zu entfernen und dann, ohne innezuhalten, aus eigenen Gedanken den Faden der vorliegenden Darstellung weiterzuspinnen. Solche Improvisationen gestatte er sich aber auch hin und wieder beim Vorlesen, und dabei liefen gelegentlich wohl auch eigene Zusätze (p. 308, 12) zum Texte mit unter, meist aber treffe er mit grofser Sicherheit sowohl den Sinn wie den Ausdruck des Originals. Seine Seele sei nämlich wie eine zarte Wachsmasse, welche die charakteristischen Eigentümlichkeiten anderer in Ausdruck und Gedanken in deutlichen Abdrücken wiedergebe. Hätte er also bei diesem Talent, sich fremde Formen anzueignen und sie geschickt zu reproduzieren, seine Aufmerksamkeit auf die kritische Verbesserung der Texte richten wollen, so würde es ihm auch dazu an dem erforderlichen Geschick nicht gefehlt haben.[2])

Aus unseren obigen Wahrnehmungen und diesen Erklärungen von Synesius selbst geht mit Sicherheit so viel hervor, dafs er bei aller Vorliebe für Dio nicht so sehr der Feststellung des Wortlauts seiner Schriften als der Aneignung der in diesen enthaltenen Gedanken sein Interesse zuwandte, und in der ganzen Textgeschichte der Dionischen Sammlung ist dementsprechend auch von einer solchen redaktionellen Thätigkeit des Synesius nirgends die Rede. Wir möchten daher die Ansicht, Synesius sei wohl nicht bei seinen mündlichen Diovariationen stehen geblieben, sondern ein Teil von den vielen im Diotexte vorkommenden Interpolationen sei vielleicht auf ihn zurückzuführen[3]),

1) S. Sonny p. 78; von Arnim, Biogr. S. 427.

2) S. Volkmann S. 133.

3) S. Emperius p. VIII § 15.

von vornherein als eine durch nichts zu erweisende Verdächtigung abweisen. Sind doch, um nur dies eine hier zu erwähnen, nach Dios eigener Angabe or. 42 p. 62, 20 seine Reden schon zu seinen Lebzeiten nicht von Entstellungen freigeblieben.[1]) — Wohl aber fehlt es nicht ganz an Anzeichen dafür, daſs solche Grammatiker, welche die enge, u. a. auch durch die Existenz gemeinsamer Handschriften dokumentierte[2]) Beziehung zwischen Synesius und Dio[3]) kannten, ihrerseits vor dem Versuch nicht zurückschreckten, diesen aus jenem zu emendieren, wozu er allerdings selbst durch seine Ausstellungen an der Vulgata einige Veranlassung gegeben hatte.[4]) Wenigstens halten wir es für richtig, die Worte, welche jetzt in den Diohandschriften den Schluſs der vierten Rede bilden, *καὶ δὴ πεπρωμένον αὐτοῖς ἐκ θεῶν ἐγένετο* als eine Interpolation aus Synesius zu streichen[5]), der den von uns oben angeführten wirklichen Schluſs der Rede mit einer fast gleichlautenden Wendung umschreibt. Wenn schon der Versuch gemacht wurde[6]), diese Stelle Dios aus Synesius zu korrigieren, so beruht dieses unmethodische Verfahren auf einer völligen Verkennung des nach dem Gesagten mindestens sehr in Zweifel gestellten kritischen Wertes des letzteren für die Emendation des ersteren.[7]) — Vielleicht haben auch die Stellen im „Dion“ des Synesius, wo wie p. 255, 17 von *τοῖς πολιτικοῖς τοῦ Δίωνος γράμμασι* die Rede ist, auf die Titelfassung von or. 43 (*Πολιτικὸς ἐν τῇ πατρίδι*) und or. 48 (*Πολιτικὸς ἐν ἐκκλησίᾳ*) eingewirkt.

Die innige Vertrautheit des Synesius mit den Schriften Dios übte jedoch einen groſsen Einfluſs auf seine eigenen Werke aus. Der erste, der dies richtig erkannte und sachverständig würdigte, war der byzantinische Gelehrte Theodorus Metochites im Anfang des 14. Jahrhunderts.[8]) Dieser bietet in seiner groſsen Miscellensammlung *Ὑπομνηματισμοὶ καὶ σημειώσεις γνωμικαί* einen litterarhistorischen Artikel über Dio Chrysostomus, in welchem er auch auf Synesius zu sprechen kommt.[9]) Er verweist hier zunächst auf die Hauptpunkte im „Dion“

1) S. von Arnim, Biogr. S. 173.

2) S. von Arnims Ausg. p. XI. XXII; Sonny p. 3. 29. 31. 32.

3) Auch Planudes giebt in seiner *Συναγωγή* Auszüge aus beiden und ebenso Makarios Chrysokephalos in seiner *Ῥοδωνία*. S. Krumbacher² S. 249. 270.

4) von Arnim im Hermes S. 380 nimmt auch einen entscheidenden Einfluſs von Synesius' „Dion“ auf die Gestaltung der erhaltenen Auswahl aus Dios Schriften an.

5) S. Emperius p. 93 Adn. crit.; von Arnim, Ausg. p. 79, 7.

6) S. Dindorf p. IV.

7) S. von Arnim, Ausg. vol. I p. XXXVIII.

8) S. Krumbacher² S. 550 ff. 9) S. von Arnims Dioausg. vol. II p. 329.

des Synesius, allerdings ohne diese Schrift ausdrücklich zu nennen; dann erklärt er, er wolle die Sprache des Rhetors kennzeichnen, und schliefslich macht er p. 329, 19 den Leser darauf aufmerksam, *ὅτι δὴ τὼ ἄνδρε τώδε, Δίων τε καὶ Συνέσιος, περὶ τὴν φωνὴν κατ' οὐδὲν ὡς εἰπεῖν ἐοικότε πλεῖσθ' ὅμως ἔχετον κοινά.* Er giebt sodann eine Darstellung ihrer Verschiedenheit im Ton, die wiederum mit der Hervorhebung ihrer Verwandtschaft schliefst. *Καὶ οὐ λέγω νῦν*, fährt Theodorus p. 330, 17 fort, *κατὰ τὴν φιλόσοφον ἀμέλει πρόθεσιν, καὶ τοῦτο μὲν γάρ, ἀλλ' ὅτι καὶ τὸ γόνιμον ἄρ' ἑκάτερος ταῖς αὐτὸς αὐτοῦ ὑποθέσεσιν ἐμφερὲς ἔχουσι, καὶ ταῖς ἐπιβολαῖς τῆς γνώμης εἰς τὰ παραπλήσια φέρονται, καὶ μάλιστά γε τῷ κατὰ τὴν ἑρμηνείαν ἤθει κομιδῇ ξυγγενεῖ τοὺς λόγους αὐτῶν παθητικοὺς ποιοῦσι καὶ γοητεύειν εὖ μάλ' ὡς ἀληθῶς τὸν ἀκροώμενον οἴω τ' ἐστὸν ἄμφω. — πολλάκις δὴ καὶ τοῖς αὐτοῖς ὁ δεύτερος οἷς φθάσας ὁ Δίων ὁρᾶται χρώμενος, καὶ οὐ φείδεται οὐδ' αἰδεῖται τοὺς ἐποπτεύσοντας. καὶ μὴν οὐ κατ' ἦθος ἄρα μόνον οὕτως ὁρᾶται χρώμενος — ἀλλ' ἔτι πω καὶ θαυμάζω μάλιστ' ἔγωγε ξυνορῶν, ὅτι καὶ νοήμαθ' ὅλα τῶν Δίωνος ἀφαιρεῖται Συνέσιος εἰς κατασκευὴν ὧν ἑκάστοθ' αἱρεῖται καὶ σπουδάζει, μάλιστα δὴ καὶ περὶ τῶν αὐτῶν σπουδάζων καὶ τὴν ἔνστασιν ἔχων, ὧν καὶ Δίων αὐτός, καὶ κρατύνει τὸ προκείμενον ταὐτό γε ὄν, ὃ καὶ Δίωνι, διὰ τῶν αὐτῶν ἐννοημάτων καὶ ἐπιχειρήσεων, ὧν φθάσας ἐκεῖνος ἀνύτει προενεγκών — καὶ οὐ ποιεῖται μόνον τὸν νοῦν ἑαυτοῦ καὶ κοινόν, ἀλλ' ἐνίοτε καὶ τὰ ῥήματα αὐτὰ καὶ τὴν σύνθεσιν ἔπειτ' αὐτὴν τοῦ λόγου, μὴ συγκαλύπτων ὁπηοῦν, ὡς ἄρα ἀλλοτρίοις χρώμενος.*[1]) Obgleich diese so klaren Worte des Theodorus jedem, der sich für die sachliche und sprachliche Erklärung des Synesius interessiert, die Aufgabe, seine Abhängigkeit von Dio systematisch zu untersuchen, nicht nur als eine sehr lohnende, sondern geradezu als eine notwendige erscheinen lassen müfsten, hat sich bis jetzt doch noch niemand derselben unterzogen, nicht einmal diejenigen Forscher, welche ausdrücklich auf den Byzantiner hinweisen.[2]) Dies ist umsomehr zu verwundern, als vereinzelte Anklänge des Synesius an den Rhetor auch von den meisten übrigen Synesiusforschern verzeichnet worden sind, auch ohne dafs sie durch Theodorus darauf aufmerksam gemacht worden wären.[3]) Immerhin hat die bisher gewonnene Ausbeute die Angaben des Theodorus nicht nur bestätigt, sondern sie rechtfertigt auch die Erwartung, dafs eine

1) Wir wollen hier beiläufig bemerken, dafs auch Theodorus in seinem Sprachgebrauch ein Nachahmer Dios ist.

2) So Krabinger in seinen verschiedenen Ausgaben, Clausen p. 54, Druon p. 260, 1 und Volkmann S. 119**.

3) Solche Hinweise finden sich bei Petavius, Morel, Wyttenbach, Krabinger,

möglichst erschöpfende Behandlung des Problems für Synesius dankenswerte Ergebnisse liefern werde.

Eine derartige systematische und umfassende Untersuchung müfste eigentlich die rein formale Seite des Abhängigkeitsverhältnisses ebenso eingehend behandeln wie die inhaltliche. Sie müfste, um nur eines herauszuheben, auch den hauptsächlich durch Dio vermittelten Atticismus des Synesius allseitig behandeln[1]); allein hierfür fehlt es bei Synesius an einer der modernen Kritik entsprechenden zuverlässigen Textgestaltung. Wir müssen uns daher der Sicherheit und der Einfachheit halber auf die Zusammenstellung der mehr oder minder wörtlichen Spuren beschränken, aus welchen man teils unmittelbare Anlehnung an Dio, teils blofs den allgemeinen Dionischen Charakter der betreffenden Synesiusstellen erkennen kann.[2])

Die „Königsrede" des Synesius (De regno).

Die Rede des Synesius *Εἰς τὸν αὐτοκράτορα Ἀρκάδιον ἢ περὶ βασιλείας*, die er als Gesandter seiner Vaterstadt vor dem Kaiser hielt, zerfällt, wie schon der Doppeltitel besagt, in einen allgemeinen, abstrakten Hauptteil und eine speziell dem angeredeten Arkadius gewidmete Partie. Bei der Komposition dieser letzteren, welche die Einleitung und den Schlufs, aber auch manche in die eigentliche Abhandlung eingefügten Abschnitte umfafst, benützte Synesius die verschiedensten Reden Dios, allerdings meist mehr dem Gedanken als dem Wortlaute nach.[3]) So erinnert gleich der Eingangssatz: *εἰ μή τις ἐκ πόλεως ἥκοι μεγάλης κτλ.* an die vierte Rede Dios *Περὶ βασιλείας*[4]), wo ebenfalls

Clausen, Geel, Emperius, Dindorf, Druon, Volkmann, Birt, Gardner, Barner und von Arnim. Das meiste hat Barner, veranlafst durch Birt, geleistet; jedoch beschränkt er sich auf das in or. 1—4 und 62 behandelte Thema *περὶ βασιλείας*.

1) S. ep. 74 p. 222 A *τὸν λόγον ἀττικουργῇ* und ep. 154 p. 290 C *νέμω τινὰ σχολὴν ἐκ τοῦ βίου τῷ — τὴν γλῶτταν καθήρασθαι*. — Eine sehr brauchbare Vorlage für eine solche Untersuchung würden Schmids Zusammenstellungen S. 82 ff. (s. auch S. 165) abgeben. S. auch Wegehaupt p. 43, Sonny p. 226. [Das Obige war schon seit Jahresfrist geschrieben, als die dankenswerten Untersuchungen von Fritz über den Attizismus in den Briefen des Synesius erschienen; s. unsere Anzeige dieses Buches in den Südwestdeutschen Schulblättern 16 (1899) S. 23 ff.]

2) Wir folgen der Anordnung bei Krabinger.

3) Wir erwähnen hier und in den folgenden Besprechungen nicht alle, sondern nur die wichtigsten von den durch die griechischen Anklänge belegten Entlehnungen. Da auch Themistius und Julian (s. u. S. 148) in ihren Ausführungen *περὶ βασιλείας* sehr stark von Dio abhängig sind und gleichzeitig mit diesem selbst von Synesius benützt werden, so läfst es sich oft nicht sicher entscheiden, ob bei letzterem eine unmittelbare oder blofs eine mittelbare Anlehnung an Dio vorliegt.

4) Die besondere Ähnlichkeit mit dieser hebt Gardner p. 34 hervor.

im Eingang der Gegensatz eines aus einer kleinen Stadt stammenden Philosophen zu einem mächtigen König hervorgehoben wird: p. 56, 12 ἦν — ὁ μὲν (sc. Ἀλέξανδρος) βασιλεὺς Μακεδόνων — ὁ δὲ (sc. Διογένης) φυγὰς ἐκ Σινώπης, und nicht minder an or. 32 p. 273, 11, wo sich Dio selbst, wohl in Anlehnung an den Kyniker, einen ἄνθρωπος οὐδεὶς οὐδαμόθεν ἐν τριβωνίῳ φαύλῳ nennt. — Wenn Synesius c. 13 p. 6, 13 die Unterstützung des Kaisers für Kyrene anruft, so ist dies eine Anlehnung an den Schlufs von Dios zweiter Rede Περὶ βασιλείας, wo Philipp von Macedonien seine Fürsorge für die Vaterstadt des Aristoteles hervorhebt (p. 33, 25); denn eben dieses Beispiel führt Dio in seiner ἐν τῇ πατρίδι gehaltenen 47. Rede p. 82, 29 an, wo er wie auch in or. 40 von seiner Verwendung beim Kaiser für seine Vaterstadt spricht. — Das unerschrockene Auftreten des Synesius dem Kaiser Arkadius gegenüber, auf das er sich noch in der Schrift Περὶ ἐνυπνίων c. 18 p. 353, 6 beruft, spiegelt sich vor allem in der Haltung des Diogenes gegenüber dem König Alexander, wie sie in der vierten Königsrede geschildert wird. Die beherzte Ungebundenheit des Kynikers, die auch in der or. 6 (Διογένης ἢ Περὶ τυραννίδος) und or. 8 (Διογένης ἢ Περὶ ἀρετῆς) zu Tage tritt, war ihrerseits schon vorbildlich für Dios Benehmen gegen Domitian, wie er es in der dritten Rede Περὶ βασιλείας, in or. 45 und in or. 50 beschreibt, und auch ganz allgemein für die Art, wie nach or. 32 und or. 78 (vgl. or. 51) der Philosoph auftreten soll. — Nicht minder gleicht das Verhalten des Synesius dem Arkadios gegenüber demjenigen Dios vor Trajan in der ersten Rede Περὶ βασιλείας, die der Rhetor ebenfalls als Gesandter seiner Vaterstadt vor dem Kaiser hielt[1]), und in der dritten Königsrede, und der junge Kaiser hat auch noch in Herakles, dessen Erziehung zum Königsamt in or. 1 geschildert wird, und in dem jungen Alexander in or. 2 seine besonderen Vorbilder. — Die kritische Abwägung der verschiedenartigen Unterhaltungsmittel gegenüber der Phisophie, womit Synesius seine Rede beginnt, findet sich bei Dio ebenfalls als Einleitungsgedanke in or. 1, or. 12, or. 32 (s. bes. p. 269, 21), or. 33 und or. 38, und dieses Motiv kehrt auch gelegentlich inmitten seiner Reden wieder: so in or. 2 p. 28, 1; or. 3 p. 55, 23; or. 8 p. 97, 14 und or. 78 p. 186, 24. — Der 13. Rede Dios verdankt Synesius den in der Einleitung c. 4 p. 10, 12 vorkommenden kynischen Vergleich des Lebens mit der Schaubühne.[2]) — Den für die ganze Komposition seiner Rede charakteristischsten Gedanken, das Übergreifen auf das Gebiet des plastischen Künstlers bei der Darstellung seines Idealkönigs c. 9 p. 22, 10,

1) S. von Arnim, Biogr. S. 327.

2) S. u. a. Dümmler, Akademika, Giessen 1889, S. 3—10.

fand er bereits in Dios 12. Rede in der dort angegebenen Beschreibung der Statue des Götterkönigs in Olympia vorgebildet, und wenn Phidias daselbst sagt, er habe sein Werk nach Maſsgabe der Beinamen des Zeus[1]) geschaffen, so schickt auch Synesius seiner Darstellung c. 8 p. 19, 21, c. 9 p. 20, 3 einen Hinweis auf die Namen des *μέγας βασιλεύς* voraus. Zur Anwendung dieser eigenartigen plastischen Methode wurde Synesius wohl durch die vierte Königsrede mit veranlaſst, wo Diogenes p. 69, 20 die drei bösen Dämonen in derselben Weise schildert. — Die öftere Berufung auf Homer (c. 14 p. 31, 2; c. 24 p. 63, 1; c. 26 p. 65, 11) ist wohl durch die zweite Königsrede hervorgerufen, da die Erziehung des Königs nach Homer hier das Thema der Unterredung zwischen Alexander und Philipp bildet (s. p. 25, 21; 30, 22; vgl. or. 53 [*Περὶ Ὁμήρου*] p. 112, 23). Aus dieser Rede könnten auch einige Züge der Beschreibung des in Lager, Kleidung und Kost so einfachen Carinus c. 22 genommen sein. — Endlich dürfte der am Anfang und am Ende ausgesprochene Wunsch, der König möge sich der Philosophie geneigt zeigen (c. 1 p. 4, 6; c. 4 p. 11, 10; c. 32 p. 75, 14), aus derselben zweiten Königsrede (p. 21, 10; 21, 24; vgl. or. 32 p. 284, 6), die Anpreisung der wahren Bildung am Schluſs aus der vierten und die Betonung der göttlichen Mission der Philosophie c. 32 p. 77, 12 aus der ersten Königsrede Dios stammen.

Das Dionische Gepräge dieser Partie verrät sich durch folgende meist nur in einzelnen Ausdrücken zu Tage tretende Anklänge:

c. 1 p. 3, 4 *εἰ μή τις — κομίζοι λόγους — οἵους ῥητορικὴ καὶ ποιητικὴ τίκτουσι.*	or. 32 p. 278, 8 *οὔτε τοῖς — ῥήτορσιν ἢ ποιηταῖς παραβάλλων ἐμαυτόν.*
p. 4, 2 *παρρησίας.*	or. 3 p. 34, 12 *παρρησία.* Vgl. or. 4 p. 58,22; or. 8 p. 96,10; or. 51 p. 102,29; or. 78 p. 217, 24; p. 219, 24.[2])
p. 4, 5 *καταδημαγωγησάντων.*	or. 4 p. 77, 28 *δημαγωγοί.* Vgl. or. 38 p. 38, 8 *δημαγωγοῦσιν.* or. 66 p. 164, 2; or. 78 p. 214, 29; or. 80 p. 226, 23.
p. 4, 8 *ξεναγήσει.*	or. 4 p. 77, 28 *ξεναγοί.* Vgl. or. 66 p. 164, 3; or. 78 p. 214, 28.
p. 4, 10 *καταφρονηθεῖσα.*	or. 4 p. 57, 12 *κατεφρόνει.* Vgl. p. 68, 21; or. 1 p. 10, 27; or. 8 p. 102, 24; or. 9 p. 104, 24; or. 78 p. 219, 1.

1) Dieselben werden auch or. 1 p. 9, 3 aufgezählt.

2) Wo es sich bloſs um andere Formen des an erster Stelle genannten Wortes handelt, geben wir jeweils bloſs die Zahl an.

p. 4, 14 εἰς — ἐπίδειξιν.	or. 35 p. 331, 7 ἐπιδειξόμενος. Vgl. or. 32 p. 269, 22 ἐπιδεικτικοὺς λόγους.
p. 4, 15 τρόπον.	or. 4 p. 68, 21 τρόπου.
p. 4, 16 ἀρρενωποὺς καὶ σεμνούς. Vgl. ep. 56 p. 191 B ἀρρενωπότερον (= ep. 140 p. 277 C).[1]	or. 4 p. 77, 4 ἀρρενωπόν τε καὶ σεμνόν. Vgl. or. 1 p. 14, 1 ἀρρενωποί.
p. 4, 17 ἀνελευθέρου θωπείας.	or. 1 p. 15, 23 Κολακεία — ἀνελεύθερος. Vgl. or. 50 p. 100, 6 οὐ κολακεύσας τόν — τύραννον οὐδὲ ῥῆμα — ἀνελεύθερον εἰπών. or. 3 p. 34, 12 θωπείᾳ. Vgl. or. 45 p. 71, 7; or. 72 p. 186, 28.
p. 5, 2 πάντολμοι.	or. 3 p. 36, 11 ἐτόλμων. Vgl. or. 32 p. 272, 19.
p. 5, 6 δήξεσθαι. Vgl. c. 16 p. 37, 8 θυμοδακής.	or. 3 p. 57, 31 δακνόμενος.
p. 5, 7 ὠφελήσοιτο.	or. 4 p. 58, 2 ὠφεληθήσεσθαι.
c. 2 p. 5, 9 ἐλεύθερος; vgl. c. 3 p. 7, 8 ἐλευθεροστομῆσαι. p. 8, 20 ἐλευθερίαν.	or. 4 p. 66, 3 πάντες — ἐμοῦ — ἀνελευθερώτεροι. Vgl. or. 3 p. 36, 9 ἐλευθερίας. or. 6 p. 90, 11 ἐλεύθερος; Vgl. or. 32 p. 270, 9; or. 78 p. 217, 23; p. 219, 23.
p. 6, 1 νέου — βασιλέως. Vgl. c. 6 p. 15, 4 νεότης. p. 15, 7 νέῳ βασιλεῖ.	or. 4 p. 57, 13 νέος. Vgl. or. 1 p. 13, 9.
p. 6, 2 ἀλήθεια. Vgl. c. 3 p. 9, 7; c. 8 p. 18, 8; ep. 92 p. 231 C ἀληθεύων.	or. 4 p. 58, 22 ἀλήθεια. Vgl. p. 57, 26; 66, 2; or. 3 p. 34, 11; 36, 12; ep. 36, 11 ἀληθεύειν.
p. 6, 4 ἀγροικίας. Vgl. c. 17 p. 41, 7.	s. zu De prov. c. 18.
p. 6, 7 παιδαγωγοί.	or. 72 p. 187, 3 παιδαγωγῶν. Vgl. or. 32 p. 282, 2.
p. 6, 7 σωφρονισταί.	or. 2 p. 27, 23 σωφρονιστής. Vgl. or. 51 p. 102, 30 σωφρονίζων. p. 103, 3.
p. 6, 8 συνουσία.	or. 4 p. 56, 16 συνουσίαν. Vgl. p. 56, 23; 58, 3; or. 2 p. 17, 1.
p. 6, 10 τὰ ὦτα	or. 33 p. 301, 23 τὰ ὦτα.
c. 3 p. 6, 15 παλαιόν.	or. 40 p. 48, 13 παλαιᾶς.

---

1) Ganz vereinzelte Brief- oder Hymnenstellen verzeichnen wir schon hier bei entsprechenden Stellen aus den Reden.

p. 6, 15 *σεμνόν.*	or. 40 p. 47, 22 *σεμνοτέραν.* or. 31 p. 265, 7 *σεμνότητα* (= or. 33 p. 310, 20).
p. 7, 2 *ἐρείπιον.*	or. 40 p. 48, 17 *ἐρείπια.* Vgl. or. 31 p. 265, 8; or. 47 p. 84, 17.
p. 7, 5 *εὐδαίμονος.*	or. 40 p. 48, 13 *εὐδαιμονίας.*
p. 7, 6 *τῆς πατρίδος.*	or. 40 Titel: *Ἐν τῇ πατρίδι κτλ.* Vgl. or. 47 Titel: — *ἐν τῇ πατρίδι.*
p. 7, 8 *θαρρῆσαι.* Vgl. De insomn. c. 18 p. 353, 6 *θαρραλεώτερον.*	or. 4 p. 58, 18 *θάρσος.* p. 58, 20 *θαρραλέοι — θαρραλέους.*
p. 8, 3 *ὅταν ἐπιγνῷς τι προσῆκον.*	or. 1 p. 7, 10 *εἴ τι φαίνεται προσῆκόν σοι.*
p. 8, 10 *ἐρυθριῶν.*	or. 4 p. 59, 7 *ἠρυθρίασε.* Vgl. or. 1 p. 13, 26.
p. 8, 17 *κολάσεως.*	or. 4 p. 65, 27 *ἐκόλαζεν.* Vgl. or 8 p. 96, 25; or. 9 p. 104, 23; or. 32 p. 272, 5; or. 72 p. 186, 29.
p. 8, 17 *τραχεῖα.*	or. 33 p. 301, 23 *τραχεῖς.*
p. 8, 19 *ἐκταραττομένων.*	or. 4 p. 59, 10 *τεταραγμένον.* Vgl. p. 65, 16.
c. 4 p. 9, 3 *χαίρεις ἀκούων.*	or. 32 p. 277, 19 *χαίρετε ἀκούοντες.*
p. 9, 6 *Δαρεῖον.*	or. 4 p. 58, 30 *Δαρεῖον.*
p. 9, 13 *ἐντεῦθέν σοι πλέκουσιν ἔπαινον.*	or. 32 p. 277, 20 *νομίζετε ἐπαινεῖσθαι.*
p. 10, 12 *ὁρᾷς — τίσι βίοις αἱ τραγῳδιῶν σκηναὶ κεχορήγηνται; οὐκ ἀφ' ὧν δυστυχοῦσιν — πένητες, ἀλλ' ἀφ' ὧν — τύραννοι. οὐ γὰρ χωρεῖ — ὄγκον ἀτυχημάτων πτωχεία.*	or. 13 p. 184, 20 *τραγῳδούς — ὁρᾶτε — καὶ ἐλεεῖτε τὰ ἀτυχήματα τῶν ἐν ταῖς τραγῳδίαις ἀνθρώπων —. ὅτι πένης τίς ἐστιν, οὐδεὶς ἕνεκα τούτου τραγῳδίαν ἐδίδαξεν. τοὐναντίον γὰρ περὶ τοὺς Ἀτρέας καὶ τοὺς Ἀγαμέμνονας· καὶ τοὺς Οἰδίποδας ἴδοι τις ἂν πάσας τὰς τραγῳδίας.*
c. 5 p. 12, 23 *αὐτουργοῖς.* Vgl. c. 21 p. 55, 14 *αὐτουργεῖν*; vgl. ep. 100 p. 238 D; Hymn. 3, 268 *αὐτουργέ.*	or. 1 p. 2, 17 *αὐτουργοί.* Vgl. p. 12, 3; or. 60 p. 136, 14 *αὐτουργοῦντα.* Vgl. or. 7 p. 208, 19; 213, 16.
c. 9 p. 22, 10 *φέρε δή σοι γράψω τὸν βασιλέα ὥσπερ ἄγαλμα στήσας.* c. 20 p. 51, 3 *τὸν βασιλέα δημιουργῶν, ὃν ἐνήργμην ἄγαλμα — ἱστάναι.* c. 21 p. 51, 10 *τῷ πλαττομένῳ*	or. 4 p. 69, 22 *φέρε οὖν καθάπερ οἱ κομψοὶ τῶν δημιουργῶν κτλ.* or. 12 p. 167, 13 *τὴν πλαστικήν τε καὶ δημιουργικὴν τῶν περὶ τὰ θεῖα ἀγάλματα καὶ τὰς εἰκόνας — γραφέων τε καὶ ἀνδριαντοποιῶν.* Vgl. p. 169, 5. 17; or. 32 p. 274, 31 *οἷα — δημιουργοὶ πλάττουσι.*

παρὰ τοῦ λόγου βασιλεῖ. c. 32 p. 77, 6 ἀνδριάντα βασιλέως.	
p. 22, 13 συμπαραλήψομαι εἰς δημιουργίαν.	or. 12 p. 177, 24 μεταλαβεῖν δημιουργίας.
c. 22 p. 43, 16 φοινικοβαφὴς χιτών, καὶ ἐπὶ τῆς πόας ἐκέκλιτο, τὸ δὲ δεῖπνον ἦν — τεμάχια — κρεῶν.	or. 2 p. 26, 11 πορφύρᾳ μόνον ἐκόσμησε τὸν Ἀγαμέμνονα. p. 25, 27 κατέκλινεν (sc. Διομήδην) ἐπὶ βύρσης. p. 26, 1 εὐωχεῖ — ἀπὸ κρεῶν τοὺς ἥρωας.
c. 32 p. 76, 1 παιδείας ἀληθινῆς.	or. 4 p. 79, 6 παιδείας ὑγιοῦς.
p. 77, 12 οὐ — ἀθεεί.	or. 1 p. 10, 18 οὐκ ἄνευ θείας τύχης. Vgl. p. 11, 2 οὐκ ἄνευ θείας — βουλήσεως. or. 12 p. 156, 13; or. 32 p. 270, 12; or. 34 p. 317, 10; or. 38 p. 43, 10.

Für den Hauptteil der Rede *Εἰς τὸν αὐτοκράτορα Ἀρκάδιον*[1]), für die eigentliche Abhandlung *περὶ βασιλείας*, kommen als Vorlage in erster Linie Dios vier Reden *Περὶ βασιλείας*, die er in or. 57 p. 129, 4 selbst als *ῥηθέντας πρὸς τὸν αὐτοκράτορα* bezeichnet, in Betracht. An diese hat man bei den c. 9 p. 22, 14 als Quelle genannten *παλαιοῖς τε καὶ μακαρίοις ἀνδράσιν* zu denken, und ebendahin zielt wohl auch die Wendung im „Dion" c. 3 p. 245, 15 *νουθετεῖν — μονάρχους*. Synesius erwähnt in dieser Rede auch thatsächlich c. 4 p. 248, 11 *τὸν ἔσχατον Περὶ βασιλείας*, womit er, wie die beigefügte, von uns oben S. 87 ff. erörterte Inhaltsangabe zeigt, die vierte Königsrede meint. Die innige Beziehung der Königsrede des Synesius zu denjenigen Dios ist auch bereits von Theodorus Metochites erkannt worden, welcher im Verfolg der schon oben S. 89 ff. mitgeteilten Stelle hierüber Folgendes sagt: p. 331, 4 *ὁ — Βασιλικὸς Συνεσίου — καὶ ῥᾷστ' ἔξεστιν ὁρᾶν, ⟨ὅτι⟩ οὐκ ὀλίγα τῶν Δίωνος Βασιλικῶν ἀποφέρεται κατασκευάζων τὴν πρόθεσιν αὐτοῖς ῥήμασι, καὶ τίθησιν ὡς οἰκεῖ' αὐτοῦ Συνεσίου, ἀλλ' οὐ μὴν ὡς ἄλλου —. ἀλλ' ὅ γε δὴ Συνέσιος — μηδὲν εὐλαβούμενος, εἴ τις ἂν ξυνορῴη, συνυφαίνει τὸν λόγον ὡς οἴκοθεν τρέχων, ἅμα πρόσω — καὶ ὀπίσω καὶ συνεχῆ μετὰ τῶν αὐτὸς αὐτοῦ καὶ γνησίων τὰς φωρὰς ποιούμενος. — καὶ κοινά γε ἀμφοῖν τῆς φωνῆς οὐκ ὀλίγα.* — Aus den vier Königsreden Dios sind einige Abschnitte noch besonders hervorzuheben, die Synesius, obwohl sie nicht unmittelbar zu der theoretischen Ausführung des Themas gehören, dennoch verwertet: zunächst eine Abhandlung *περὶ φιλίας* in der ersten Dionischen Rede, welcher eine ähnliche Erörterung desselben Gegenstandes in der vierten und

1) Wir geben die Titel der Reden immer nur dann an, wenn sie mit den gerade verglichenen Stellen in irgend einer Beziehung stehen.

ein entsprechender Traktat *περὶ ὁμονοίας* in der 39. zur Seite steht; ferner die kynische[1]) Heraklesallegorie mit ihrer Scenerie und ihrer Schilderung der beiden Dämonen *Βασιλεία* und *Τυραννίς*, sodann gewisse Züge aus der Charakteristik des Alexander in der vierten Rede und vor allem die Beschreibung der bösen Dämonen durch Diogenes in derselben Rede, wobei das typische Beispiel für den *φιλήδονος*, der *Σύρων βασιλεύς* (vgl. or. 1 p. 1, 9; or. 2 p. 23, 24; or. 3 p. 45, 20; or. 62 p. 144, 3; or. 78 p. 215, 20), von Synesius zur Schilderung des byzantinischen Hofes mit verwendet wird. — Aufser den genannten Reden kommt noch die 62.: *Περὶ βασιλείας καὶ τυραννίδος*[2]), die 12. mit ihrer Beschreibung des olympischen Zeusbildes und die 32. nebst der 48. in Betracht, um von vereinzelten Entlehnungen geringfügiger Art zu schweigen. Aus or. 62 und or. 12 entnimmt Synesius einige Züge zu dem Bilde seines Idealkönigs, aus or. 32 und or. 48 einige Gedanken *περὶ δήμου φύσεως*.[3]) — Der Dionische Charakter dieses Hauptteils giebt sich durch folgende, meist in ganzen Wendungen wahrnehmbare Anklänge[4]) zu erkennen:

c. 4 p. 9, 9 *οὐδὲ ὁρώμενον αἱ πλείους οὐδὲ ἰδεῖν προσδοκοῦσαι.*	or. 62 p. 142, 21 *ὃν οὐδὲ ἑώρακε τοὺς πλείστους οὐδ᾽ ἂν ἴδοι ποτέ.*
c. 5 p. 12, 25 *τοῦτον δεῖ πάντα μὲν πόνον αἱρεῖσθαι, πᾶσαν δὲ ῥᾳστώνην ἀπολιπεῖν, ὕπνου μὲν ὀλίγον, φροντίδων δὲ πλεῖστον μεταλαγχάνοντα.* c. 15 p. 36, 6 *οὔτε μειονεκτοῦντες πόνων οὔτε πλεονεκτοῦντες ἡδονῶν.*	or. 3 p. 44, 3 *τὸ ἄρχειν οὐδαμῶς ῥᾴθυμον, ἀλλ᾽ ἐπίπονον — πλεονεκτοῦν* (vgl. 52, 14) — *φροντίδων καὶ πόνων.* p. 52, 12 *ὁ τοιοῦτος βασιλεὺς βούλεται — ἔλαττον — ἔχειν — ῥᾳθυμίας.* or. 1 p. 3, 9 *οὐδὲ καθεύδειν αὐτὸν ἀξιοῖ δι᾽ ὅλης τῆς νυκτὸς ὡς οὐκ οὖσαν αὐτῷ σχολὴν ῥᾳθυμεῖν.* p. 4, 15 *οἴεται δεῖν πλέον ἔχειν — οὐ — τῶν ἡδονῶν, ἀλλά — τῶν φροντίδων.* or. 62 p. 143, 20

1) S. Weber p. 172. 237 ff. 149 ff.; Wegehaupt p. 47; Sonny p. 153.

2) Schon diese Thatsache widerlegt von Arnims Behauptung im Hermes S. 379, „nichts kläre uns darüber auf, ob Synesius auch — den zweiten Teil der uns erhaltenen Sammlung (XIV—XXX und LII—LXXX) — kannte". S. auch S. 392. — Weitere Argumente gegen diese Ansicht liefert unsere Untersuchung in Menge.

3) Hiernach ist Druon p. 143 zu berichtigen, der die Benützung Dios blofs für den abstrakten Teil der Rede annimmt und sie auf die Königsreden beschränkt.

4) Von diesen hat Barner, soweit sie sich auf or. 1—4 und or. 62 beziehen, bereits einen beträchtlichen Teil zusammengestellt, jedoch in einer für unseren Zweck sehr wenig übersichtlichen Weise; deshalb, und weil wir manche davon auch noch für die übrigen Schriften des Synesius nötig haben, lassen wir sie hier noch einmal alle, jedoch mit Auslassung der blofsen Umschreibungen, folgen.

	ἥδεται — τοῖς πόνοις, ὅτι ἑκὼν πονεῖ. p. 144, 26 τῷ — ἐλαχίστην σχολὴν ἄγοντι, ὑπὲρ μεγίστων δὲ καὶ πλείστων φροντίζοντι. or. 31 p. 223, 31 πόνους ὑπομένειν καὶ τὸν μεθ' ἡδονῆς καὶ ῥᾳθυμίας ὑπερορᾶν βίον.
p. 13, 4 παλαιός — λόγος (= ep. 103 p. 243 A).	or. 3 p. 52, 9 παλαιός — λόγος.
p. 13, 4 οὐ τὸ πλῆθος τῶν ὑπηκόων ποιεῖ βασιλέα, οὐ μᾶλλον ἢ τύραννον, ἐπεὶ μηδὲ πλῆθος προβάτων ποιεῖ ποιμένα, οὐ μᾶλλον ἢ μάγειρον, ὃς ἐλαύνει κατακόψων αὐτὰ καὶ ἐμφορηθησόμενος. c. 6 p. 14, 11 ὅστις οὐ πιαίνει τὴν ἀγέλην, ἀλλ' αὐτὸς ὑπὸ τῆς ἀγέλης ἐθέλει πιαίνεσθαι, τοῦτον καλῶ μάγειρον — τοῦτον ἀποφαίνω τὸν τύραννον.	or. 4 p. 63, 19 ἐνίοτε πολλὰ πρόβατα ἐλαύνει μάγειρος εἷς —, ὥστε κατακόπτειν —. ἀλλὰ πλεῖστον διαφέρει μαγειρική τε καὶ ποιμενική· σχεδὸν ὅσον βασιλική τε καὶ τυραννίς. Vgl. τὴν ἀγέλην — ἀπήλασαν, ὥστε κατακόψαι.
c. 6 p. 13, 10 ἴσεις ὅροις φημὶ βασιλέα τε καὶ τύραννον διεστάναι· καίτοι τὰ παρὰ τῆς τύχης ἀμφοῖν ὅμοια. p. 15, 11 Βασιλείᾳ δὲ Τυραννὶς[1]) παροικεῖ καὶ μάλα ἀγχίθυρος.	or. 1 p. 12, 23: Scenerie des Heraklesmythus: (κορυφή) δίδυμος ἐκ μιᾶς ῥίζης, καὶ πολύ γε ἀλλήλων διεστήκεσαν — ἡ μὲν βασίλειος ἄκρα — ἡ δὲ τυραννική. p. 14, 12 κατὰ τὴν τυραννικὴν εἴσοδον.
p. 15, 15 ἀλαζών. Vgl. c. 18 p. 45, 2. c. 19 p. 47, 7 τύραννοι — εἰ θαυματοποιοῦσι —, φθόνος οὐδεὶς χήτει σεμνότητος ἀληθινῆς ἐπὶ προσποίησιν καταφεύγειν. c. 28 p. 66, 15 ἀλαζόνα φιλοτιμίαν. Vgl. „Dion" c. 8.	or. 4 p. 75, 27 ἀλαζονείας. Vgl. p. 76, 26 (Charakteristik des φιλότιμος). p. 59, 9 ἀλαζόνι. Vgl. or. 1 p. 15, 2. p. 14, 25 τὴν Τυραννίδα — προσποιουμένην καὶ ἀφομοιοῦσαν αὐτὴν τῇ Βασιλείᾳ. p. 15, 6 ἀντί — τοῦ σεμνοῦ βλέμματος σκυθρωπὸν ὑφεωρᾶτο. or. 3 p. 38, 1 τοῦ προσποιουμένου — ἄρχοντος εἶναι.
c. 7 p. 18, 2 κόσμος — βασι-	or. 2 p. 27, 25 ὑποτίθεται δύο τὰς βασι-

1) Die personifizierten Begriffe sind hier grofs zu schreiben, wie die Dämonen bei Dio.

λέως ἀρεταὶ πᾶσαι· φρόνησις δὲ ἁπασῶν βασιλικωτέρα —. ἕψεται ἡ τριττὺς τῇ πρεσβυτέρᾳ τῶν ἀδελφῶν.	λικωτάτας ἀρετὰς τήν τε ἀνδρείαν καὶ δικαιοσύνην — ὡς τῶν ἄλλων ταύταις συνεπομένων.
p. 18, 4 πάρεδρον.	or. 1 p. 14, 9 πάρεδρος. Vgl. or. 30 p. 300, 23.
c. 9 p. 20, 15 ἀγαθόν — τὸν θεόν. p. 21, 11 τὸν θεὸν αἴτιον ἀγαθῶν. Vgl. c. 30 p. 72, 6; c. 28 p. 66, 13; 67, 4; 68, 13.	or. 12 p. 176, 10 Ζεύς — ἐπονομάζεται — ἐπικλήσεις — πάσας ἀγαθὰς καὶ ἀγαθῶν αἰτίας (= or. 1 p. 7, 23). Vgl. or. 1 p. 3, 1 τὸν ἀγαθόν. Vgl. p. 7, 9; or. 3 p. 48, 21; 55, 23.
p. 22, 14 τάξιν, καθ' ἣν ἐτάχθης.	or. 3 p. 43, 16 ταχθείς.
p. 22, 14 τοῖς παλαιοῖς τε καὶ μακαρίοις ἀνδράσιν.	or. 3 p. 34, 15 τοῖς παλαιοῖς ἀνδράσι. Vgl. or. 12 p. 158, 4; or. 12 p. 157, 9 μακάριοι — ἄνδρες. Vgl. or. 78 p. 214, 28.
p. 22, 18 περὶ ὧν ὁμοίως φρονοῦσι παλαιοί τε καὶ νέοι σοφοί.	or. 1 p. 3, 10 ταῦτα — φησὶ καὶ Ὅμηρος ὁμοίως τοῖς ἄλλοις σοφοῖς — ἀνδράσι.
c. 10 p. 24, 5 ἀφ' ἑστίας.	or. 11 p. 129, 27 ἀφ' ἑστίας.
p. 24, 13 τούτῳ — ἀνάγκη τὸ ἔνδοθεν ἀστασίαστον διάγειν καί — γαλήνην.	or. 12 p. 176, 2 ὁ — ἡμέτερος — οἷος ἀστασιάστου — τῆς Ἑλλάδος ἐπίσκοπος. or. 32 p. 273, 24; 274, 21 γαληνός. or. 34 p. 325, 3 τὸν σύμβουλον — φημὶ δεῖν — ταῖς ἄκραις ὅμοιον εἶναι — αἵτινες — τό — ἐντός — γαληνὸν φυλάττουσι.
p. 25, 8 τεταραγμένον — λύπαις καὶ ἡδοναῖς.	or. 1 p. 3, 5 τὴν ψυχὴν τεταραγμένην — λύπαις καί — ἡδοναῖς. or. 4 p. 68, 18 νῦν μὲν ἡδόμενον, νῦν δὲ λυπούμενον. Vgl. or. 1 p. 15, 17.
c. 11 p. 26, 4 πρώτοις ἐντεύξεται τοῖς πέλας τε καὶ φίλοις. p. 26, 6 τούτους προσερεῖ φίλους.	or. 1 p. 6, 8 τούς — πλησίον αὐτῷ καὶ φίλους καλουμένους. Vgl. or. 3 p. 48, 22.
p. 26, 9 τί — κτῆμα βασιλικὸν οὕτως, ὥσπερ ὁ συνὼν φίλος; Vgl. ep. 49 p. 187 D ἀνδρί — ἔχοντι δύναμιν τί κτῆμα κάλλιον ἢ φίλος;	p. 6, 12 τοῦ καλλίστου — κτήματος φιλίας (= or. 3 p. 48, 22; or. 6 p. 94, 29; vgl. or. 2 p. 33, 8; or. 41 p. 61, 4).

p. 26, 10 *τίς εὐτυχίας κοινωνὸς ἡδίων;*	p. 6, 14 *τίς — συγχαίρειν ἑτοιμότερος ἐν ταῖς εὐτυχίαις;* Vgl. or. 41 p. 61, 9; or. 39 p. 44, 13.
p. 26, 11 *τίς — διενεγκεῖν χείρω τύχης ῥοπὴν ἀσφαλέστερος;*	or. 3 p. 50, 30 *ῥᾷον — ἄν τις συμφορὰν τὴν χαλεπωτάτην φέροι μετὰ φίλων.* or. 44, 14 *τίσι — κουφότερα τὰ λυπηρὰ τῶν κοινῇ φερόντων;* Vgl. or. 41 p. 61, 8.
p. 26, 11 *τίς ἀδολώτερος εἰς ἔπαινον;*	or. 1 p. 6, 14 *ὁ παρὰ τίνος — ἔπαινος ἡδίων ἢ τῶν φίλων;* Vgl. or. 39 p. 44, 18.
p. 26, 12 *τίς εἰς πλήττουσαν νουθεσίαν ἀλυπότερος;*	p. 6, 15 *παρὰ τίνος — τἀληθὲς ἀλυπότερον;* Vgl. or. 39 p. 44, 19.
p. 26, 14 *εἰ φαίνοιτο ζηλωτοὺς ποιῶν ἀεὶ τοὺς συνόντας;*	p. 6, 9 *ὅπως δόξουσι — ζηλωτοὶ πᾶσι.*
p. 26, 15 *τοῖς πόρρωθεν ἐραστὸς ἂν εἴη, καὶ γένοιτο ἂν ἀγαθοῖς εὐχὴ τεύξεσθαι φιλίας βασιλικῆς.*	p. 4, 12 *ἀνάγκη τόν — φιλάνθρωπον βασιλέα μὴ μόνον φιλεῖσθαι ὑπ' ἀνθρώπων ἀλλὰ καὶ ἐρᾶσθαι.* Vgl. p. 6, 28; or. 1 p. 6, 11 *ἐπιθυμεῖν τῆς αὐτοῦ φιλίας.*
p. 26, 17 *ὧν τἀναντία τοῖς τυράννοις ὑπάρχει.*	or. 3 p. 54, 2 *πάντα τἀναντία τοῖς τυράννοις κακὰ πρόσεστιν.* Vgl. p. 41, 10; or. 1 p. 5, 7.
p. 27, 12 *οὕτω τοῖς ἁπάντων μὲν ὀφθαλμοῖς ὄψεται.* c. 5 p. 12, 7 *τοῦτ' ἔστιν — μυρίων ὀμμάτων δεόμενον.*	or. 1 p. 6, 17 *ὁπόσους — ἄν τις ᾖ κεκτημένος ἑταίρους, τοσούτοις μὲν ὀφθαλμοῖς — ὁρᾷ.* or. 3 p. 54, 9 *ὁ — Πέρσης ἕνα τινὰ ἔσχεν, ὀφθαλμὸν βασιλέως λεγόμενον —. τοῦ ἀγαθοῦ βασιλέως οἱ φίλοι πάντες εἰσὶν ὀφθαλμοί.* Vgl. or. 39 p. 44, 29.
p. 27, 13 *ταῖς ἁπάντων δὲ ἀκοαῖς ἀκούσεται.*	p. 6, 19 *τοσαύταις δὲ ἀκοαῖς — ἀκούει.* Vgl. or. 39 p. 44, 30; or. 57 p. 129, 11 (*ὁ Πέρσης*) *τοὺς τυχόντας ἀνθρώπους πανταχῇ διέπεμπεν, ὦτα βασιλέως καλουμένους, καὶ πάντα ἐκείνοις ἀκούειν ἐπέτρεπε.*
p. 27, 13 *καὶ ταῖς ἁπάντων γνώμαις εἰς ἓν ἰούσαις βουλεύσεται.*	p. 6, 19 *τοσαύταις δὲ διανοίαις διανοεῖται.* or. 3 p. 51, 21 *ἕνα — ὄντα ἐγχωρεῖ, ὅστις πολύφιλος, — περὶ πολλῶν — ἅμα βουλεύεσθαι.* Vgl. p. 52, 2; or. 39 p. 45, 1.

c. 12 p. 28, 2 τό γε φιλέταιρον οὐχ ἥκιστα ἀρετὴ βασιλέως. — or. 1 p. 5, 24 φιλέταιρος — πέφυκεν.

c. 13 p. 28, 9 τοῖς στρατιώταις, δευτέροις — τούτοις φίλοις. — or. 1 p. 4, 22 τούς — στρατιώτας — τοὺς [δὲ[1])] συνήθεις φίλους.

p. 28, 11 ἐξεταστὴν ἀνδρῶν. — or. 3 p. 55, 15 στρατιὰν ἐξέταξεν.

p. 28, 16 ἵνα μηδὲ πρὸς τούτους εἴρων ᾖ, συστρατιώτας καλῶν. — or. 1 p. 4, 22 τοὺς — στρατιώτας συστρατιώτας προσειπεῖν — μὴ καταγελῶντα τοῦ ὀνόματος τῆς φιλίας.

p. 29, 1 ὅστις — οὐ λανθάνει πονῶν, τοῦτον ἥκιστα πόνος νικᾷ. — or. 3 p. 36, 3 μήποτε πράξαντι μηδὲν οἷόν τε λαθεῖν. or. 4 p. 60, 14 ἀνίκητος ὑπὸ παντὸς πόνου.

p. 29, 2 βασιλέως σωμασκοῦντος (vgl. ep. 147 p. 287 A σωμασκοῦσι) καὶ θυραυλοῦντος (vgl. c. 15 p. 36, 5 συνθυραυλοῦντες und c. 32 p. 77, 10) — οἱ πανταχοῦ δῆμοι θέατρόν εἰσι. — or. 78 p. 218, 25 τό — σῶμα ἀσκῶν. or. 6 p. 85, 12 (Διογένη) θυραυλοῦντα. Vgl. or. 8 p. 96, 20; or. 60 p. 136, 13; or. 25 p. 178, 22 Λακεδαιμόνιοι καὶ θυραυλοῦσι καὶ γυμνητεύουσι. or. 3 p. 36, 2 τὸν σύμπαντας ἀνθρώπους θεατάς — ἔχοντα.

p. 29, 8 τὸ μὴ σπάνιον εἶναι τὸν βασιλέα θέαμα στρατιώταις. — or. 1 p. 5, 25 ὅστις — οὐδεπώποτε ἢ σπανίως ἑώρακε τούς — κινδυνεύοντας.

p. 29, 11 τίς ἐχυρωτέρα βασιλεία τῆς ἔρωτι (vgl. p. 29, 9 εὔνοιαν) τετειχισμένης; c. 21 p. 51, 13 εὔνοιαν, ἣ μόνη καὶ μάλιστα βασιλέως ἐστὶν ἰσχυρὸν φυλακτήριον. — or. 1 p. 6, 16 τίς — φρουρά, ποῖα δὲ ἐρύματα, ποῖα δὲ ὅπλα βεβαιότερα καὶ κρείττω τῆς ἀπὸ τῶν εὐνοούντων φυλακῆς; or. 3 p. 49, 10 φυλακή — τὸ ἀγαπᾶσθαι. or. 1 p. 7, 5 τίνος — ὁ βίος ἀσφαλέστερος, ἢ ὃν πάντες ὁμοίως φυλάττουσιν; Vgl. or. 39 p. 44, 27.

p. 29, 12 ἀνεπιβουλευτότερος. c. 28 p. 67, 3 ἀνεπιβούλευτον. — or. 3 p. 48, 9 μηδένα — ἔχοντι ἐπιβουλεύοντα.

p. 29, 15 ἁπλοϊκόν τε — καὶ γενναῖον. ep. 131 p. 266 C ἁπλοῦς καὶ γενναῖος. ep. 148 p. 288 D ἁπλόην. — or. 1 p. 9, 32 γενναίοις τε καὶ ἁπλοῖς. or. 18 p. 254, 1 ἁπλότητα καὶ γενναιότητα.

c. 14 p. 31, 14 πᾶς — ἐθέλει πονεῖν ὑπὸ μάρτυρι τῷ βασιλεῖ. — or. 1 p. 35, 16 οὐδείς — οὕτως ἀναίσχυντος, ὥστε — τούτῳ — μὴ συμπονεῖν ἐθέλειν.

---

1) del. Barner p. 51 not.

c. 15 p. 34,12 *μόνας ἡδομένους τὰς τοῦ σώματος ἡδονάς, ὅσας ἀφὴ καὶ γεῦσις πορίζουσι.*	or. 4 p. 72, 15 *ὁ — δαίμων — ὁ τὰ τῆς ἡδονῆς ἀναφαίνων ὄργια — περὶ γεύσεις ἀπλήρωτος — πάσας δὲ ἀφάς.* or. 8 p. 100,2 *τῆς ἡδονῆς — ἐπιβουλευούσης — διά — τῆς — γεύσεως ἢ ἀφῆς.*
p. 35, 5 *παραχαράττει καθάπερ — οἱ τραπεζῖται τὸ νόμισμα.* Vgl. ep. 5 p. 168 C.	or. 31 p. 225, 23 *ὥσπερ — οἱ παραχαράττοντες τὸ νόμισμα.* or. 3 p. 36, 29 *πολὺ χεῖρον — τῶν διαφθειρόντων τὸ νόμισμα.*
p. 35, 8 *γελασείοντες.*	or. 2 p. 28, 7 *γέλωτάς τε — καί — γέλωτος ποιητάς.* or. 7 p. 211, 27 *γέλωτος δημιουργούς.* or. 32 p. 292, 19 *γελωτοποιούς.* Vgl. or. 4 p. 74, 8.
c. 16 p. 38, 1 *θέαμα ποικιλώτατον — ὥσπερ οἱ ταῴ.*	or. 12 p. 155, 9 *τὸν ταῶ — ποικίλον.* p. 156, 6 *θεάματα — ταῶς ποικίλους.*
p. 39, 15 *ἄνδρες — ἐν πίλοις Λακωνικοῖς.*	or. 72 p. 185, 1 *πίλους ἐπὶ ταῖς κεφαλαῖς ἔχοντας ὡς — πρότερον — Λακεδαιμόνιοι.* Vgl. or. 35 p. 335, 3; or. 14 p. 232, 13.
c. 17 p. 41, 10 *ἀληθινοῦ βασιλέως κάλλους.* c. 19 p. 47, 14 *βασιλεύς — ἀληθινός.* c. 32 p. 76, 1 *ἀληθινῆς.*	or. 1 p. 3, 19 *τοῦ — τῇ ἀληθείᾳ βασιλέως.* Vgl. p. 7, 18; or. 3 p. 40, 17; or. 29 p. 287, 5 *ἀληθινὸν κάλλος.* or. 21 p. 270, 3 *ἀληθινόν.* Vgl. or. 30 p. 306, 5; or. 34 p. 317, 2; or. 38 p. 38, 26.
c. 18 p. 43, 4 *οὐ — ἦν πω τὸ τῶν δορυφόρων τοιοῦτον — νέοι — περιττοί, „αἰεὶ δὲ λιπαροὶ κεφαλὰς καὶ καλὰ πρόσωπα* (Od. 15, 332)“.	or. 33 p. 301, 6 *τόν — λόγον, ὃς δὴ μάλιστα διατρίβει περί — σατράπας καὶ τυράννους, „οὔτοι τοιοίδ᾽ εἰσὶν ὑποδρηστῆρες ἐκείνων, | ἀλλὰ νέοι χλαίνας εὖ εἱμένοι ἠδὲ χιτῶνας, | αἰεὶ δὲ λιπαροὶ κεφαλὰς καὶ καλὰ πρόσωπα*“.
c. 19 p. 45, 6 *ἀνήκοον.* Vgl. ep. 93 p. 232 B; ep. 150 p. 288 D.	or. 3 p. 40, 6 *ἀνήκοος.* Vgl. p. 51, 16; or. 11 p. 153, 21.
c. 20 p. 50, 8 *κεκολασμένων τῶν βίων καὶ σωφροσύνης ἐπανελθούσης.*	or. 55 p. 116, 28 *κεκολασμένω ἤστην καὶ ἐσωφρονείτην.* or. 78 p. 214, 18 *κεκολασμένος ἀνήρ.* Vgl. p. 214, 23; or. 13 p. 181, 30.
c. 21 p. 53, 5 *τὸν Ταντάλου λίθον.*	or. 6 p. 94, 9 *Τάνταλον.*
p. 54, 8 *τόν — κηφῆνα* (vgl.	or. 48 p. 93, 2 *παρ᾽ ἡμῖν — οὐδείς ἐστι*

ep. 143 p. 279 D) δῆμον, ὃς ὑπὸ τῆς πάνυ σχολῆς ἐγκαταβιοῖ τοῖς θεάτροις, πείσομεν — σπουδάσαι.	κηφὴν ἀργός. or. 32 p. 267, 25 δῆμου — ἐστὶν ἀκοὴ τὸ θέατρον. p. 267, 1 ἆρα — βούλοισθ' ἂν — σπουδάσαι;
c. 22 p. 57, 5 τούς — κομῶντας Εὐβοϊκῶς (sc. Σκύθας). c. 13 p. 213, 1 Σκυθικῶς ἀνεικότας τὰς κόμας.	s. zu Enc. calv. c. 1.
p. 59, 4 ἰταμούς. Vgl. ep. 4 p. 166 D; ep. 72 p. 219 A.	or. 4 p. 73,25 ἰταμός. Vgl. or. 11 p. 145,13.
p. 59, 7 ὕπουλον.	or. 1 p. 15,5 ὕπουλον. Vgl. or. 9 p. 105,17; or. 78 p. 213, 7.
c. 23 p. 61, 17 μεγαλόφρονι.	s. zu De provid. c. 8.
p. 61, 18 τὸ πρᾶον.	s. zu De provid. c. 8.
c. 25 p. 64, 1 εἴη — ὁ πολεμικὸς παντὸς μᾶλλον εἰρηνικός· μόνῳ γὰρ ἔξεστιν εἰρήνην ἄγειν τῷ δυναμένῳ τὸν ἀδικοῦντα κακῶσαι — ὅστις τοῦ μὴ ἀδικεῖσθαι πεπόρισται δύναμιν —. διὰ τὴν εἰρήνην τὰ τοῦ πολέμου παρασκευάζεται.	or. 1 p. 5,20 πολεμικὸς μὲν οὕτως ἐστίν, ὥστ' ἐπ' αὐτῷ εἶναι τὸ πολεμεῖν, εἰρηνικὸς δὲ οὕτως, ὡς μηδὲν ἀξιόμαχον αὐτῷ λείπεσθαι. καὶ γὰρ δὴ καὶ τόδε οἶδεν, ὅτι τοῖς κάλλιστα πολεμεῖν παρεσκευασμένοις, τούτοις μάλιστα ἔξεστιν εἰρήνην ἄγειν.
c. 26 p. 65, 2 τὴν ὑπὲρ τῆς ἀρχῆς προμήθειαν.	or. 2 p. 31, 8 τὴν ὑπὲρ τῶν ἀρχομένων προθυμίαν[1]).
c. 27 p. 66, 2 προπολεμεῖ.	or. 2 p. 32, 7 προπολεμοῦντα.
p. 67, 7 παντός — σεμνότερον θέαμα. c. 10 p. 24, 15 ὑπέρσεμνον θέαμα.	or. 1 p. 7, 2 τί — σεμνότερον θέαμα; or. 39 p. 44, 10 ποῖον — θέαμα κάλλιον, — ποῖον — ἄκουσμα σεμνότερον;
c. 28 p. 67, 9 βασιλεύς — ἐρασιχρήματος αἰσχίων καπήλου.	or. 4 p. 70, 18 φιλοχρήματος. Vgl. or. 3 p. 40, 18; or. 1 p. 4, 18; or. 4 p. 71, 28 πολλοὺς τῶν καλουμένων βασιλέων ἰδεῖν ἔστι καπήλους.
p. 67, 10 ἀπροφάσιστος.	or. 4 p. 72, 8 ἀπροφάσιστον. Vgl. or. 7 p. 204, 33; or. 78 p. 219, 31.
c. 29 p. 70, 7 οὐ καμεῖται τοῦτο ποιῶν (sc. παρεκτικὸς ὢν ἀγαθῶν) οὐ μᾶλ-	or. 3 p. 45, 21 ὁρᾷς τὸν ἥλιον — τρέφοντα πάντα μὲν τὰ ζῷα πάντα δὲ τὰ φυτά, χορηγοῦντα δὲ τό — φῶς —. ταῦτα

1) προμήθειαν UB: so auch Dindorf p. 35, 17.

λον ἢ τὰς ἀκτῖνας ὁ ἥλιος φυτοῖς καὶ ζῴοις δωρούμενος —. οὐ γὰρ πόνος αὐτῷ καταλάμπειν—πηγῇ φωτὸς ὄντι.	οὐδέποτε κάμνει χαριζόμενος. Vgl. p. 47, 8.
p. 71, 1 ἡ ἐπιμέλεια τῶν ἀνθρώπων.	or. 1 p. 2, 2 ἀνθρώπων ἐπιμέλειαν. Vgl. or. 3 p. 43, 11; or. 1 p. 3, 28.
c. 30 p. 71, 3 ἁρμοστὰς ἐκπέμπειν.	or. 30 p. 301, 20 πέμπειν — ἁρμοστάς. Vgl. or. 38 p. 37, 1.
p. 72, 1 κηδεμονίαν.	or. 1 p. 7, 28 κηδεμονίαν. Vgl. or. 2 p. 31, 19.
p. 72, 9 δικαιοτάτοις τε καὶ ἀρίστοις.	or. 1 p. 3, 25 δικαιοτάτοις τε καὶ ἀρίστοις. Vgl. p. 8, 12.
p. 73, 1 νόμιμον — καὶ δίκαιον.	or. 3 p. 40, 9 νομίμως καὶ δικαίως. Vgl. or. 13 p. 184, 17; or. 31 p. 236, 17.
c. 31 p. 74, 5 ἑσμός.	or. 4 p. 73, 4 ἑσμόν. Vgl. 40 p. 57, 8; or. 44 p. 68, 29.
p. 74, 8 ὕπαιθρον.	or. 3 p. 45, 18 ἐν ὑπαίθρῳ.

Das Sendschreiben des Synesius „an Paeonius" (De dono).

Die Schrift des Synesius *Πρὸς Παιώνιον περὶ τοῦ δώρου* entlehnt ihren positiven Grundgedanken, die lobende Anerkennung eines Mannes, der zugleich Feldherr und ein Freund der Philosophie ist, der 18. Rede Dios: *Περὶ λόγου ἀσκήσεως* und der 49.: *Παραίτησις ἀρχῆς ἐν βουλῇ*[1]), während sie ihre negativen Ausführungen über die Verachtung der Philosophie, über die Scheinphilosophen und die Sophisten teils solchen Reden entnimmt, die sich ausdrücklich mit philosophischen Fragen beschäftigen, wie or. 70: *Περὶ φιλοσοφίας*, or. 71: *Περὶ φιλοσόφου* und or. 72: *Περὶ τοῦ σχήματος*, teils solchen, die sich nur an einzelnen Stellen mit den sogenannten Philosophen und ihrem Publikum abgeben. Unter diesen sind besonders or. 4, or. 8: *Διογένης ἢ Περὶ ἀρετῆς*, or. 9: *Διογένης ἢ Ἰσθμικός* und or. 10: *Διογένης ἢ Περὶ οἰκετῶν* hervorzuheben, weil hierin das Verhalten des Diogenes gegenüber den Sophisten und der unphilosopischen Menge für Synesius vorbildlich ist, und ferner or. 32, weil Dio hier ebenso wie in or. 72[2]) ausdrücklich unter anderen Gegnern auch Pseudo-Kyniker bekämpft, wie dies Diogenes in or. 4 p. 62, 3 mit dem auf die Sophisten zielenden Vergleich *ὥσπερ — αἱ ἀμαθεῖς — κύνες ἐν τῇ θήρᾳ — ἐξαπατῶσιν*

---

1) Morel p. 682 zieht auch Dios 24. Rede zum Vergleich bei.

2) S. Weber p. 215 sqq., Sonny p. 225.

ἄλλας — τῷ σχήματι andeutungsweise thut. Denn durch die Anlehnung an diese Reden wird es klar, daſs Synesius ebenso wie Dio seine Rivalen vom Standpunkt des Kynikers aus bekämpft und daſs man die von ihm c. 4 p. 85, 3 genannten κύνας ebenfalls als Pseudo-Kyniker zu betrachten hat. Dies wird auch noch dadurch bestätigt, daſs er sie p. 84, 14 τοὺς ἀκερσικόμας nennt; denn Dio sagt in or. 34 p. 316, 13: τοὺς ἐν τούτῳ τῷ σχήματι σύνηθες — ἐστὶ τοῖς πολλοῖς Κυνικοὺς καλεῖν, und wir wissen aus vielen anderen Stellen[1]), daſs das κομᾶν ein Hauptcharakteristikum dieses σχῆμα bildete.

Wörtliche Anklänge finden sich folgende:

c. 1 p. 78, 3 ἣν (sc. τὴν φιλοσοφίαν) οἱ — προσποιούμενοι. Vgl. ep. 154 p. 291 B ἡ προσποίησις κτλ.	or. 49 p. 96, 28 τῶν — προσποιουμένων φιλοσοφεῖν. Vgl. or. 32 p. 270, 6.
p. 78, 6 γενναίας — φύσεως.	or. 18 p. 251, 4 γενναίας ψυχῆς.
p. 79, 6 φαινομένης φιλοσοφίας.	or. 18 p. 269, 25 ὡς φιλόσοφοι. or. 70 p. 180, 25 τό — φῆσαι φιλοσοφεῖν.
p. 79, 6 δόξαν θηρώμενοι.	or. 32 p. 269, 26 ἕνεκεν — δόξης. p. 270, 6 δόξης χάριν. or. 34 p. 324, 10 διὰ δόξας. or. 8 p. 102, 3 σοφιστήν — ὑπὸ δόξης ἀπολλύμενον. or. 12 p. 156, 9 σοφιστὰς δόξῃ ἐπαιρομένους. p. 158, 8 ἀνδρί — ὀρνιθοθήρᾳ = p. 158, 14 σοφιστῇ — ἀνδρί. S. auch o. or. 4 p. 62, 3.
p. 79, 9 ἀπατῆσαι τοὺς οὐκ εἰδότας, περὶ ὧν ἀπατῶνται.	or. 4 p. 62, 5 s. o.; or. 3 p. 34, 12 ἀπάτη vgl. or. 33 p. 301, 6; or. 4 p. 77, 12 ἀπάτη — τούτῳ (sc. τῷ φιλοτίμῳ) παρέπεται. or. 11, 115, 24 (οἱ ἄνθρωποι) ἐξαπατῶνται. or. 32 p. 269, 15 οὗτοι (sc. οἱ Κυνικοὶ λεγόμενοι) — ἀπατῶσι παιδάρια. or. 49 p. 96, 21 τούς — πολλοὺς οὐ θαυμάζω ἐξαπατᾶσθαι ὑπὸ τοῦ τοιούτου (sc. σχήματος). or. 70 p. 180, 1 (ὁ φιλόσοφος) μακράν — ἀπάτης. p. 180, 25 τό — αὑτὸν ἐξαπατῆσαι καὶ τοὺς ἄλλους.
p. 79, 11 ἐν τοῖς θεάτροις στεφανούσθων. Vgl. ep. 136 p. 272 C ἡ ξυνωρὶς	or. 78 p. 214, 28 πολλοὺς ἰδεῖν ἔστι — σοφιστάς, ἐν θεάτροις. p. 214, 18 οὔκουν — ὁ γενναῖος — ἀνὴρ — στεφάνους —

1) S. u. zum Enc. calv. S. 133 ff.

τῶν σοφιστῶν — ἐν τοῖς θεάτροις.	*διώκων.* Vgl. or. 34 p. 324, 11; p. 324, 14 *ἐστεφανωμένους.*
c. 2 p. 79, 14 *τοῖς ἐκ τοῦ σπανίου γένους.*	or. 32 p. 270, 9 *ἐν τοιαύτῃ σπάνει γενναίων — ἀνθρώπων.* p. 272, 9 *κινδυνεύει — πολλή τις εἶναι σπάνις* (sc. *τῶν φιλοσόφων*). or. 34 p. 324, 16 *γενναῖον — ἄνδρα — σπάνιον εὑρεῖν.*
p. 79, 16 *ἡμῖν — ἀγαπητέον τὴν τάξιν, εἰς ἣν ὑφ' ἑαυτῶν ἐτάχθημεν.* Vgl. ep. 57 p. 198 B.	or. 78 p. 217, 31 *μηδέποτε λείπων τὴν αὑτοῦ τάξιν* (sc. *ὁ ἀνδρεῖος* p. 217, 22).
p. 79, 18 *οὐ ζηλωτέον — τοὺς ἡμιπαιδεύτους.*	or. 78 p. 217, 27 *ἐκείνους* (sc. *τοὺς καλουμένους φιλοσόφους*) *— οὐ ζηλῶν.*
p. 80, 1 *οὐδὲ μακαριστέον τοὺς ἡμιπαιδεύτους τούτους, ὅταν ὑπὸ τῶν παντελῶς ἀπαιδεύτων μετέωροι φέρωνται.* Vgl. ep. 57 p. 198 B *φύσις ἀπαίδευτος.* ep. 58 p. 202 D *ἀπαιδεύτῳ γνώμῃ.*	or. 78 p. 214, 28 *τῶν οἰομένων εἶναι μακαρίων* (sc. *σοφιστῶν*). or. 32 p. 269, 21 *τῶν — παριόντων ὡς πεπαιδευμένων* (sc. *σοφιστῶν*). or. 20 p. 263, 8 *τὰς — ἀπαιδεύτους κύνας.* or. 13 p. 182, 23 *τούς — ἀπαιδεύτους.* Vgl. or. 72 p. 186, 3; or. 32 p. 285, 20 *οὗτοι — ὑμᾶς — πεποιήκασι — ἀπαιδεύτους.* or. 12 p. 156, 9 *σοφιστάς — μαθηταῖς ἐπαιρομένους οἷον πτεροῖς.* or. 9 p. 105, 29 *ὑψηλὸν φερόμενον ὑπὸ τοῦ ὄχλου* (sc. *Ἰσθμιονίκην*).
p. 80, 4 *τὸ κηρύττειν ἑαυτόν.*	or. 13 p. 182, 4 *οἱ — πολλοὶ τῶν καλουμένων φιλοσόφων αὑτοὺς ἀνακηρύττουσιν.*
p. 80, 5 *πάντα ποιεῖν ὑπὲρ ἐπιδείξεως.*	S. zu De regno c. 1.
c. 3 p. 80, 16 *διατετειχισμένας — φιλοσοφίαν καὶ στρατείαν.* Vgl. ep. 142 p. 378 D.	or. 49 p. 95, 5 *εὕροι — ἄν τις σπανίως — φιλοσόφους — στρατηγούς — καθισταμένους.*
p. 80, 18 *Ἰταλία — τούς — Πυθαγόρου — ἀκουστάς* (sc. *ἔχουσα*). p. 81, 8 *μέχρι ἐνάτης ἀπὸ Πυθαγόρου γενεᾶς τὰ κοινὰ πιστευθέντες εὐδαίμονα τὴν Ἰταλίαν ἐτήρησαν.*	p. 95, 11 *Ἰταλιώτας — τῶν Πυθαγορικῶν* (sc. *ἀπολαύσαντας*), *τοσοῦτον χρόνον εὐδαιμονήσαντας — ὅσον ἐκεῖνοι χρόνον τὰς πόλεις διεῖπον.*

c. 4 p. 83, 9 τὰς ἐν ὑπαίθρῳ πράξεις. S. zu De regno c. 1.	or. 3 p. 45, 18 ἐν ὑπαίθρῳ τὰ ἔργα διαπονεῖν.
p. 83, 11 ἡμᾶς σοι προσήκει χεῖρα ὀρέγειν.	or. 18 p. 255, 29 ὀρέγοντός σοι χεῖρα αἰσθήσει τοῦ ἀνδρός (sc. Ξενοφῶντος).
p. 84, 1 τῇ — τοῦ πλήθους ἀμαθίᾳ.	or. 9 p. 105, 4 ἀμαθίας. Vgl. or. 13 p. 182, 15; or. 10 p. 115, 19; or. 2 p. 28, 4 τῶν ἀμαθεστάτων. Vgl. or. 4 p. 62, 18; or. 10 p. 115, 24; or. 11 p. 125, 24; or. 13 p. 186, 23; or. 32 p. 295, 7; or. 4 p. 69, 14 ὁ — ἀμαθὴς ὅμιλος.
p. 82, 2 τὸ σοφιστικὸν φῦλον.	or. 10 p. 115, 26 = or. 35 p. 333, 19 τὸ τῶν σοφιστῶν γένος.
p. 84, 4 τῶν ὑποβολιμαίων.	or. 11 p. 116, 12 τὰ ὑποβολιμαῖα.
p. 84, 9 οὐκέτ' ἂν χαλεπῶς ὁ δῆμος τὴν ἀπάτην μεταδιδάσκοιτο.	or. 11 p. 116, 8 χαλεπώτερον τὸ μεταδιδάσκειν, ἄλλως τε ὅταν — ὦσι — ἐξηπατημένοι.
p. 84, 12 τῇ τῶν πραγμάτων ἀτοπίᾳ (sc. τῶν σοφιστῶν) τὸ πλῆθος ἑπόμενον.	or. 4 p. 62, 10 εὕροις ἂν — περὶ τοὺς — σοφιστὰς πολὺν ὄχλον — συνεπόμενον.
p. 84, 15 περιττούς (sc. τοὺς σοφιστάς).	or. 1 p. 11, 19 πεπαιδευμένος — οὐ — περιττῶς σοφίσμασι. or. 71 p. 181, 1 περιττόν.
p. 84, 16 τά — ποικιλώτερα γένη τῶν σοφιστῶν.	or. 12 p. 156, 9 ταὼς ποικίλους — σοφιστάς. or. 4 p. 62, 24 ποικίλων σοφισμάτων.
p. 85, 3 τοὺς κύνας ἀνθυλακτήσας.	or. 9 p. 103, 15 ὑλακτεῖν. Vgl. p. 104, 15 (vom Kyniker); or. 32 p. 285, 15 ὑλαγμοῖς εἰκάζετε (sc. τὸν ζῆλον: sc. τῶν Κυνικῶν κιθαρῳδῶν). Vgl. p. 286, 22.

Die „Ägyptischen Erzählungen" des Synesius (De providentia).

Die Schrift des Synesius: *Αἰγύπτιοι ἢ Περὶ προνοίας* steht zu seiner Königsrede in einem ganz ähnlichen Verhältnis, wie die in Dios erster Rede *Περὶ βασιλείας* mitgeteilte Heraklesallegorie zu den übrigen Ausführungen des Rhetors über das Königtum. Wie Herakles bezw. Basileia und ihr Widerspiel, der Dämon Tyrannis, alle Eigenschaften des guten und des schlechten Herrschers in sich vereinigen, so ist dies auch bei den ihnen nachgebildeten, nur dem Namen nach ägyptischen Gestalten Osiris und Typhos[1]) der Fall. Auch die Frauen der beiden

1) Gaiser denkt S. 5 bei Typhos irrtümlicherweise an eine Nachahmung Pindars.

Brüder haben einzelne Züge von den Dionischen Dämonen. Die Staffage der Königswahl ist nur eine Modifikation des örtlichen Hintergrundes des Heraklesmythus, und diesem ist auch die mythische Einkleidung und der Grundgedanke der Erzählung, die Empörung eines tyrannischen Bruders gegen den rechtmäfsig herrschenden, entlehnt. Insofern Dio mit Herakles den Kaiser Trajan und Synesius mit Osiris Aurelian meint, sind beide Erzählungen historisch-politische Allegorien.[1]) Wir verzeichnen hier zunächst die Anklänge an diese Allegorie und an die mit ihr verwandten Stellen bei Dio.

Erzählungsform:

I c. 1 p. 95, 1 *μῦθος.* p. 95, 3 *εἰ — μηδὲ μῦθος, ἀλλὰ λόγος ἐστὶν ἱερός.* c. 18 p. 147, 18 *ἱερὸς λόγος — ἐν μύθου σχήματι.*	or. 1 p. 9, 19 *μῦθον — μᾶλλον δὲ ἱερὸν — λόγον σχήματι μύθου λεγόμενον.*

Osiris:	Herakles:
c. 2 p. 98, 1 *ἐρυθραινόμενον.* S. zu De regno c. 3.	or. 1 p. 13, 26 *ἠρυθρίασεν.*
p. 98, 4 *παρῆν — αὐτῷ — αἰδώς.* p. 98, 15 *αἰδοῖ συζῶντα.* c. 12 p. 126, 16 *αἰδοῖ σοφίας.*	p. 13, 26 *ᾐδέσθη.* Vgl. or. 32 p. 274, 23 *αἰδούμενος.*
c. 7 p. 110, 8 *τὸν νέον βασιλέα.* S. zu De regno c. 2.	p. 16, 1 (*Ζεὺς*) *ἐπέτρεψεν αὐτῷ βασιλεύειν.*
p. 110, 9 *σημεῖα — καὶ ἅπαν εἶδος, ὑφ᾽ οὗ τὸ μέλλον θηρᾶται.* p. 110, 15 *ἐσημαίνετο.*	p. 12, 7 (*Ζεὺς*) *ἐσήμαινε — διὰ πάσης μαντικῆς ἕκαστα.*
c. 12 p. 124, 14 *ἅπαντα — πόνον ἀνθῃρεῖτο.* S. zu De regno c. 5.	p. 12, 4 *πάντων μάλιστα ἐπόνει.* Vgl. or. 31 p. 223, 28 *τῶν πόνους μεγάλους πονησάντων — ὥσπερ Ἡρακλέα.*
p. 125, 12 *φιλοδωρότατος.*	p. 11, 25 *πολλοῖς — χρήματα ἄπειρα ἐδωρήσατο.*
c. 14 p. 131, 12 *ἐπεπαίδευτο.* c. 2 p. 97, 10 *ἦρα παιδείας.*	p. 11, 19 *ἦν — πεπαιδευμένος.* Vgl. or. 4 p. 61, 13 *πεπαιδευμένους ὡς Ἡρακλέα.*
II c. 3 p. 158, 9 *Ὄσιριν —*	p. 16, 6 *σωτῆρα.* Vgl. or. 3 p. 35, 9;

1) Über die Deutung der „Ägypt. Erzählungen" s. Seeck. — Christ S. 913 spricht irrtümlicherweise von „Aurelius" statt von „Aurelian".

ἤτουν ὡς οὐδὲν ἄλλο — σωτήριον.	40, 11; 44, 27; or. 12 p. 176, 16 (or. 1 p. 27, 13 ὡς τοῦτο μάλιστα σωτήριον ⟨ὄν⟩).
Osiris:	Basileia:
c. 8 p. 111, 6; c. 17 p. 142, 2 τὴν Ὀσίριδος — βασιλείαν. c. 10 p. 120, 12 βασιλεύς. II c. 5 p. 164, 15 τῆς — βασιλείας Ὀσίριδος.	p. 13, 28 Βασιλεία.
c. 2 p. 97, 17 ἡσυχαίτερος — ἦν.	p. 13, 20 πολλήν — ἡσυχίαν — κατέχειν τὸν τόπον.
p. 100, 4 ἐθαύμαζον Ὄσιριν.	p. 15, 27 τήν — ἑτέραν (sc. τὴν Βασιλείαν) — θαυμάζω.
c. 8 p. 112, 10 τὸ φύσει πρᾷον Ὀσίριδος. Vgl. c. 13 p. 128, 16; c. 12 p. 127, 2 πρᾳότητι γνώμης. Vgl. De regno c. 23.	p. 14, 2 ἡ προσορῶσα — πρᾷον, ἐκ δεξιῶν (sc. τῆς Βασιλείας) καθημένη, Δίκη. Vgl. p. 4, 15 πρᾷον παρέχει τὴν ψυχήν. or. 12 p. 176, 3 or. 32 p. 274, 21 πρᾷος. p. 176, 27 (= or. 1 p. 7, 28) τὸ πρᾷον.
c. 13 p. 128, 15 τὸ μεγαλόφρον.	p. 14, 8 μεγαλόφρων — Νόμος — πάρεδρος (sc. τῆς Βασιλείας). Vgl. p. 15, 7 ἵνα — φαίνοιτο μεγαλόφρων (sc. ἡ Τυραννίς). or. 32 p. 274, 22 μεγαλόφρων.
c. 15 p. 134, 14 πάντα εὔφημα.	p. 13, 20 πολλήν — εὐφημίαν — κατέχειν τὸν τόπον.
Die Frau des Osiris:	Basileia:
c. 13 p. 130, 4 τοῦ καθεστῶτος.	p. 13, 19 καθεστηκός — τὸ εἶδος. Vgl. or. 32 p. 275, 7 πρόσωπον — καθεστηκός. p. 283, 27 καθεστηκότες. or. 44 p. 70, 2 καθεστῶσαν τὴν πόλιν.
Typhos:	Typhon:
c. 1 p. 95, 6 Τυφώς. Vgl. II c. 3 p. 159, 3 (Τυφώς) ἐτετύφωτο.[1]	p. 12, 25 ἡ — ἑτέρα (sc. ἄκρα) — Τυφῶνος ἐπώνυμος. Vgl. or. 4 p. 57, 14 (Ἀλέξανδρος) τραφεὶς ἐν βασιλικῷ τύφῳ. p. 67, 27; 68, 17; or. 8 p. 102, 6; or. 57 p. 128, 7 τοῦ τύφου vgl. or. 11 p. 117, 30; or. 34 p. 329, 20. or. 6 p. 87, 28 τῶν τετυφωμένων (= or. 8

1) S. Gaiser p. 35, 115.

	p. 98, 7). [or. 37] p. 24, 17 τετυφωμένης πολιτείας. or. 45 p. 85, 13 τετύφωμαι. or. 78 p. 214, 22 ἄτυφος.
Typhos:	Tyrannis:
c. 15 p. 134, 6 τῆς τυραννίδος. Vgl. c. 16 p. 140, 22; c. 17 p. 142, 16. c. 18 p. 144, 8 ἐτυράννει. c. 17 p. 143, 4 τὰ τυραννεῖα. Vgl. p. 146, 10.	p. 14, 25 τὴν Τυραννίδα. Vgl. p. 12, 25 ἡ — ἑτέρα (sc. ἄκρα) τυραννική, Τυφῶνος ἐπώνυμος.
c. 2 p. 99, 1 δρόμον θέοντα ἄκοσμον. c. 3 p. 102, 9 ὅστις ἀκοσμότατος (Gesellschaft des Typhos). c. 16 p. 140, 17 μεταπεσεῖν εἰς ἀκοσμίαν. Vgl. c. 15 p. 134, 14 πάντα ἐν κόσμῳ (unter Osiris).	p. 15, 2 οὐδὲν ἐν κόσμῳ διακείμενον. Vgl. p. 8, 17 (= or. 36 p. 6, 20) ἄκοσμος. p. 8, 16 κόσμιος. or. 5 p. 81, 13 γυναῖκα κοσμίαν. or. 32 p. 274, 15 (βασιλεῖς) κόσμῳ πόλεων ἡδόμενοι. p. 276, 7 προϊέναι κοσμίως. p. 277, 24 κόσμος πολιτείας. p. 295, 9 ἀντιφιλοτιμεῖσθαι — κόσμῳ. or. 36 p. 4, 26 πόλις — κατὰ κόσμον οἰκοῦσα. p. 4, 28 ἀκόσμως.
c. 2 p. 99, 5 εἶναι τὸν γέλωτα βρασμὸν ὅλου τοῦ σώματος. S. auch zu De regno c. 15.	p. 15, 8 ἐγέλα. Vgl. or. 32 p. 275, 7 πρόσωπον — γέλωτι βραττόμενον.
p. 99, 10 παντοδαπόν τι κακόν. Vgl. c. 4 p. 103, 4 διεδείκνυ — ὅτι παντοδαπὸν ἡ κακία.	p. 15, 13 ἐσθὴς παντοδαπή. p. 15, 16 χρώματα — παντοδαπά. p. 14, 14 παντοδαπὰ πράγματα. Vgl. or. 32 p. 274, 29 τῆς κακίας — οὔσης οὐ μιᾶς οὐδὲ ἁπλῆς ἀλλά — θηρίον — ἐκ παντοδαπῶν φύσεων. or. 78 p. 214, 9 παντοδαπόν — κακόν.
p. 99, 15 παρέχειν πράγματα. p. 100, 1 βιαιότατος ἦν. c. 17 p. 140, 7 βιαιότατα. p. 144, 8 βίᾳ παρειληφὼς Αἴγυπτον ἐτυράννει.	p. 14, 14 περὶ ἧς (sc. Τυραννίδος) — πράγματα ἔχουσι. p. 12, 26 εἶχον — ἐφόδους — ἡ — ἑτέρα (sc. τυραννικὴ ἄκρα) — βίαιον. Vgl. or. 2 p. 33, 3; or. 4 p. 66, 27 βίαιος. or. 3 p. 41, 10 ὁ — τύραννος καὶ ἡ τυραννίς — βίαιος. p. 42, 1 τυραννὶς ἑνός — βίᾳ — τῶν ἄλλων ἀπολλυμένων.
p. 100, 11; c. 15 p. 139, 1 στασιῶται. c. 4 p. 103, 4 ἡ	p. 15, 19 ἦν — περὶ αὐτήν (sc. Τυραννίδα) — Στάσις. Vgl. or. 4 p. 78, 27

κακία — πρὸς ἑαυτὴν στασιάζει. c. 5 p. 106, 7 τὸ στασιωτικόν. c. 10 p. 120, 14; c. 18 p. 146, 9; II c. 3 p. 159, 18. 19. 23 στάσις. c. 15 p. 137, 9 ἐπανάστασιν. c. 18 p. 147, 2; II c. 1 p. 149, 6 ἀντίστασις.	ψυχή — ἐν — στάσει — πρὸς αὑτὴν οὖσαν.
c. 3 p. 102, 11 παντοδαπῆς ἀκολασίας.	p. 12, 13 παραδείγματα ἀκολασίας. Vgl. p. 3, 3 ἀκολασταίνειν. p. 3, 12; 9, 6 ἀκόλαστος. or. 7 p. 207, 1 ἀκολάστους — καὶ τυραννικούς.
c. 4 p. 103, 14 ὑπονοίας.	p. 15, 9 πάντας — ὑπενόει. Vgl. or. 2 p. 35, 5 ὑπονοῆσαι ταχύς.
p. 104, 12 φύσις — σκότῳ προσήκουσα.	p. 13, 7 σκοτεινή (sc. ἡ τυραννικὴ ἄκρα). Vgl. or. 4 p. 78, 25 ἀποδιδράσκει — εἰς τὸ σκότος.
p. 104, 17 ἐπιβουλεῦσαι (vgl. c. 7 p. 110, 15 ἐπιβουλή. c. 10 p. 120, 9 ἐπιβουλεύουσιν: von den mit Typhos verbündeten bösen Dämonen) ποριμώτατος.	p. 14, 14 περὶ ἧς — ἐπιβουλεύοντες. p. 15, 23 Κολακεία (als Trabantin der Tyrannis) — οὐδεμιᾶς ἧττον ἐπιβουλεύουσα ἐκείνων (sc. die anderen Dämonen). Vgl. or. 3 p. 48, 6 ἐπιβουλευόμενον — τοὺς ἐπιβουλεύοντας. or. 5 p. 100, 2 τῆς ἡδονῆς — ἐπιβουλευούσης. or. 49 p. 96, 1 ἐπίβουλον — ἡδοναί τε καὶ ἐπιθυμίαι.
p. 104, 18 ἄνοια.	p. 14, 17 ἐξουσίαν μετ' ἀνοίας. Vgl. or. 3 p. 39, 9; or. 4 p. 65, 22; 67, 10; 76, 26 ἀνόητος.
c. 13 p. 128, 10 οὔτε ἀτρέμας ἔχειν ἠνείχετο.	p. 15, 9 καθημένη — ἀτρεμίζειν οὐκ ἐδύνατο. Vgl. or. 5 p. 81, 12 ἀτρεμοῦντα.
p. 128, 15 (Vorzug des Osiris) τὸ μεγαλόφρον, ὅτι οὐκ ἀλαζόν und τὸ πρᾶον, ὅτι ἀταπείνωτον. II c. 3 p. 158, 23 (Τυφώς) ταπεινός.	p. 15, 2 πρὸς δόξαν ἅπαντα καὶ ἀλαζονείαν (sc. διακείμενα). Vgl. or. 4 p. 76, 26 ἀλαζονείᾳ. or. 1 p. 15, 17 ποτὲ μέν — ταπεινή. Vgl. or. 3 p. 33, 7; or. 4 p. 76, 7 ταπεινός. or. 2 p. 26, 22 οὐδέ — οἴεται δεῖν Ὅμηρος τὸν ἡγεμόνα φαίνεσθαι ταπεινόν. or. 4 p. 68, 33 (ὁ δαίμων) ταπεινός — τοῦ ταπεινοῦ. p. 70, 29 ἐν σχήματι ταπεινῷ. p. 77, 11 ταπεινοῦται.
c. 18 p. 145, 9 ἐν ἐλαχίστῳ πάγχρως ἐγένετο.	p. 15, 16 χρώματα — παντοδαπὰ ἠφίει.

Die Frau des Typhos:	Tyrannis:
c. 13 p. 129, 12 ποικιλοπράγμων.	p. 14, 28 θρόνῳ — διαθέσει — παντοδαπῶν χρωμάτων πεποικιλμένῳ. Vgl. or. 4 p. 72, 17 ποικίλος. or. 13 p. 188, 27 γυναικῶν—ποικίλματα. or. 32 p. 274, 30 ποικίλον — θηρίον.
c. 15 p. 136, 3 προσποιουμένη. S. auch zu De regno c. 6.	p. 14, 26 προσποιουμένην.
Örtliche Staffage:	
c. 6 p. 106, 13 ἱερὸν ὄρος (= p. 107, 4) — παρὰ τὰς Θήβας.	p. 12, 25 βασίλειος ἄκρα, ἱερὰ Διὸς βασιλέως. p. 12, 17 εἰς Θήβας.
p. 106, 15 (= c. 7 p. 109, 15; c. 16 p. 140, 3; II c. 3 p. 160, 18) τὸ ῥεῦμα (vgl. c. 7 p. 109, 18 τοῦ ποταμοῦ).	p. 13, 2 τοῦ ῥεύματος (vgl. p. 12, 21 ποταμοῦ).
p. 107, 4 σκηνή — ἐπ' ἄκρου (sc. τοῦ ἱεροῦ ὄρους) τῷ βασιλεῖ.	p. 13, 12 ἐπὶ τῆς μείζονος κορυφῆς (sc. ἐπὶ τῆς βασιλείου ἄκρας) καθημένην ἐν θρόνῳ — γυναῖκα (sc. τὴν Βασιλείαν).
Verhältnis der Brüder zueinander:	
c. 2 p. 100, 10 ff.; p. 100, 15 τὴν διαφοράν.	p. 13, 11 τὴν διαφοράν.
II c. 6 p. 166, 7 μίαν εἶναι ταῖν δυοῖν βλάσταιν τὴν ῥίζαν.	p. 12, 23 δίδυμος (sc. ἡ κορυφή) ἐκ μιᾶς ῥίζης.

Die übrigen Entlehnungen aus Dio, die sich nicht mit dem Heraklesmythus in Zusammenhang bringen lassen, betreffen ebenfalls zum Teil die Form, zum Teil den Inhalt der Erzählung. Für die Form kommt die fünfte Rede: Λιβυκός μῦθος in Betracht; denn zu der Verlegung seiner byzantinischen Geschichte nach Ägypten bezw. an die Grenze von Libyen konnte Synesius, von anderen Gründen abgesehen, auch durch diesen Mythus veranlafst werden; aber auch der Schlufs der zweiten Königsrede, wo der Rhetor p. 33, 19 unter den Beispielen für gute Könige, die ein hohes Alter erreichten, u. a. auch τῶν ἐν Αἰγύπτῳ πρότερόν τινας anführt, könnte ihn hierzu bewogen haben, zumal da er II c. 5 p. 163, 3 ausdrücklich versichert, ὅτι γηρῶν — Ὄσιρις κυδίων ἦν ἢ νέος. Ohnehin ist die Betonung der Weisheit der Ägypter c. 1 p. 95, 1: περιττοὶ σοφίαν Αἰγύπτιοι auch eine Eigentümlichkeit Dios, namentlich in der 11. Rede p. 125, 10, wo die auch von

Synesius c. 17 p. 147, 1 verwerteten Hieroglyphen eine wichtige Rolle spielen. — Der 32. Rede verdankt Synesius vielleicht den Einleitungsgedanken von den beiden Quellen des Guten und Bösen p. 95, 10. — Die meisten inhaltlichen Anklänge finden sich bei der Charakteristik der Hauptpersonen, wobei besonders Alexander in der zweiten Königsrede als Vorbild für den jungen Osiris und die in derselben Rede enthaltene Schilderung des Tyrannen (p. 33, 2) als Muster für Typhos genannt zu werden verdienen. Ferner lieferte die dem Diogenes (in or. 4) nachgebildete Selbstcharakteristik Dios und seines Auftretens den Machthabern, namentlich Domitian gegenüber, die hervorstechendsten Züge zu seinem Selbstporträt, das wir in dem standhaften Gegner des Typhos (c. 18) zu erblicken haben.[1]) Einige Striche hierzu entlehnte Synesius auch der 7. Rede Dios. — Schließlich sei noch bemerkt, daſs die Beschreibung des Angriffs der bösen Dämonen c. 8 ff. auf den Kampf des Diogenes mit der *ἡδονή* in der vierten Königsrede zurückgeht, ebenso wie die Schilderung des geängstigten Typhos c. 13 lediglich eine, wenn auch nicht wörtliche, Kopie des von dem Kyniker in der 6. Rede (*Διογένης ἢ Περὶ τυραννίδος*) geschilderten angsterfüllten Perserkönigs ist.

Dieses Abhängigkeitsverhältnis ergiebt sich aus folgenden Übereinstimmungen:

c. 1 p. 95, 1 *τάχ' ἂν οὖν ὅδε, καὶ μῦθος ὤν, μύθου τι πλέον αἰνίττοιτο.*	or. 5 Titel: *Λιβυκὸς μῦθος* (vgl. or. 4 p. 68, 2 *τὸν Λιβυκὸν μῦθον — διηγεῖτο* [sc. *Διογένης*]). p. 82, 21 *τυχὸν οὖν ὁ μῦθος αἰνίττεται.*[2])
c. 2 p. 97, 8 (*Ὄσιρις*) *φιλήκοον ἦν.*	or. 11 p. 126, 7 *φιλήκοοί εἰσιν οἱ Ἕλληνες.* or. 19 Titel: *Περὶ τῆς αὑτοῦ φιληκοΐας.* p. 258, 2 *εἰμί — φιλήκοος.* or. 36 p. 5, 16 *ἦσαν φιλήκοοι καὶ τῷ τρόπῳ Ἕλληνες.* Vgl. or. 32 p. 271, 9; or. 48 p. 90, 5.
p. 97, 8 (*Ὄσιρις*) *τὰ ἐν*	or. 4 p. 68, 2 (*Διογένης τὸν Λιβυκὸν*

1) S. u. a. Gaiser S. 18.

2) Kann man diese Parallele als beweisend betrachten, so wäre durch dieselbe gezeigt, daſs Synesius, da er den *Λιβυκὸς μῦθος* wohl noch nicht als besonderes Werk las, sondern als einen Teil der vierten Königsrede, diese noch in ihren beiden verschiedenen Fassungen, d. h. einmal mit dem libyschen Mythus und das andere Mal mit der Dämonenrede, die er so oft verwertet, kannte. Das würde aber dann doch seine Kenntnis einer verschiedenen Diorezension sehr wahrscheinlich machen. S. von Arnim im Hermes S. 387 und Biogr. S. 412 und unsere Bemerkung o. S. 87.

βρέφει — ἦν φιλόμυθον· ὁ γὰρ μῦθος φιλοσοφία παίδων ἐστί.	*μῦθον) διηγεῖτο — βουλόμενος αὐτὸν παραμυθήσασθαι, καθάπερ αἱ τίτθαι τὰ παιδία — μῦθον αὐτοῖς — διηγήσαντο.* or. 5 p. 81, 17 *μῦθος — παιδίῳ πλασθείς.* or. 72 p. 188, 3 *ἡδόμενοι ἐπί — τοῖς μύθοις* (sc. *τοῦ σοφοῦ Αἰσώπου*) *ὥσπερ τὰ παιδία ταῖς τίτθαις μυθολογουμέναις προσέχουσι.*
p. 97, 12 (*Ὄσιρις*) *περὶ ἅπαντα ἐλιχνεύετο — ἔπειτα μέντοι — σὺν κόσμῳ — ἤκουε.*	or. 32 p. 283, 1 (*περὶ τὰς θέας*) *οἱ μέν εἰσιν — λίχνοι —, οἱ δὲ κοσμίως — μετέχουσιν.*
p. 97, 12 (*Ὄσιρις*) *τά — πρῶτα σκυλακηδὸν ἀθρόα πάντα ἀξιῶν εἰδέναι.*	or. 2 p. 16, 16 (*Ἀλέξανδρος*) *οὐχ οἷός τ' ἦν κατέχειν αὑτόν, ὥσπερ οἱ γενναῖοι σκύλακες.*
p. 98, 5 (= II c. 1 p. 150, 3) *τὸ ἀνθρώπων ἐπιμελεῖσθαι.* S. zu De regno c. 29.	
p. 98, 12 (*Τυφώς*) *κατεγέλα τοῦ πράγματος* (sc. *τῆς σοφίας*).	or. 4 p. 71, 2 *παιδείας καὶ γραμμάτων καταγελῶν.*
p. 99, 6 (*Τυφώς*) *μόνα ἔργα ἐλευθέρων ᾤετο ποιεῖν ὅτι τις — βούλοιτο.*	or. 14 (*Περὶ δουλείας καὶ ἐλευθερίας*) p. 229, 25 *ὅτῳ — ἔξεστιν ὃ βούλεται πράττειν, ἐλεύθερός ἐστιν.* p. 230, 40 *ὁ — ἔχων — τὴν ἐξουσίαν τοῦ πράττειν, ὡς βούλεται — ἐλεύθερος.* or. 1 p. 12, 5 *πράττειν ἅπαντα, ὅσα βούλοιτο.* or. 3 p. 34, 20 *πράττοντα, ὅτι βούλεται.*
p. 99, 12 *ὕπνου.* p. 99, 13 *καθεύδειν.* c. 4 p. 104, 6 *ὕπνος — ἐπιπεσὼν Τυφῶνι.*	or. 3 p. 39, 20 *τόν — ἀσθενέστερον ὕπνου.*
p. 99, 15 *σκιρτᾶν — ἄμουσα* (von Typhos).	or. 2 p. 82, 11 *ἀμούσοις καμπαῖς.* or. 4 p. 74, 11 *ὀρχούμενός τε καὶ ᾄδων — ἄμουσον μέλος.*
p. 99, 18 (*Τυφώς*) *βώλοις βάλλων.*	or. 35 p. 334, 10 *βάλλοντα βώλοις.*
p. 100, 1 (*Τυφώς*) *ὄργια.*	or. 4 p. 72, 15 *δαίμων — τὰ τῆς ἡδονῆς ἀναφαίνων ὄργια.*
p. 100, 1 *ἐπιθέσθαι μίξεσι* (von Typhos).	or. 4 p. 72, 26 *μίξεων.*

p. 100, 2 *φθόνος — αὐτῷ* (sc. *Τυφῶνι*) *πρὸς τὸν ἀδελφὸν ὑπετύφετο.*	or. 2 p. 33, 7 *τοῖς κρείττοσι φθονῶν.* or. 34 p. 334, 7 *ὑποτύφεσθαι.*
p. 100, 9 (*Τυφώς*) *οὐδένα ἐπεφύκει φιλεῖν.*	or. 2 p. 33, 8 *φίλον οὐδένα νομίζων οὐδ' ἔχων.* or. 3 p. 54, 4 *πάντων ἀπορώτατός ἐστι φιλίας τύραννος.* or. 4 p. 70, 2 *οὔτε παῖδας ἢ γονέας οὔτε πατρίδα φιλῶν.*
c. 3 p. 101, 10 *Ὄσιρις — εὐθὺς ἀφ' ἥβης συνεστρατήγει τοῖς ἀποδεδειγμένοις.* Vgl. ep. 131 p. 266 D.	or. 2 p. 16, 15 *ὁ Ἀλέξανδρος στρατευόμενος ἤδη* (sc. *ἔτι μειράκιον ὤν*) *μετὰ τοῦ πατρός.*
p. 102, 8 (*Τυφώς*) *ἐκορδάκισεν.* Vgl. ep. 32 p. 178 D.	or. 33 p. 300, 2 *κορδακίζων.*
p. 102, 11 *τὸ ἑστιατόριον* (sc. *τοῦ Τυφῶνος*).	or. 1 p. 3, 8 *ἑστιάτορα.* or. 20 p. 263, 26 *ἑστιάσεων — μεταλαμβάνοντες.*
p. 102, 12 (*Τυφώς*) *ἐγρηγορώς — ἔρρεγκε — μουσικήν τινα θαυμαστὴν τὸ πρᾶγμα ἡγούμενος — τὸν ἀκόλαστον ἦχον.*	or. 33 p. 306, 8 *ἐγρηγορέναι — δοκοῦσι — ἐκεῖνο δὲ οἶμαι φανερώτατον ὕπνου τεκμήριον ποιοῦσι, ῥέγκουσιν.* p. 307, 18 *θαυμαστὸν μέλος.* p. 309, 19 *μουσικῆς.* p. 307, 6 *ἀνθρώποις — ἀκολάστοις.* p. 307, 8. 11; 308, 9. 16. 27 *ἦχος.*
c. 4 p. 103, 3 *τὰ κοινὰ πράττειν.*	or. 18 p. 253, 15 *τὰ κοινὰ πράττειν.*
p. 104, 14 *ἀμαθίαν* (von Typhos).	or. 4 p. 71, 2 *ἀμαθής.*
c. 5 p. 105, 3 *ὁ πατήρ* (sc. *Ὀσίριδος*) — *Αἰγυπτίων προυκήδετο.*	or. 1 p. 3, 29 *κηδόμενος — πάντων.*
c. 7 p. 109, 13 (*Τυφώς*) *οὐκ ἦν ἐγκρατὴς ἑαυτοῦ.*	or. 1 p. 3, 12 *οὔτε αὐτὸς ἑαυτοῦ — ἐγκρατής.* Vgl. or. 62 p. 144, 26 *τίνι — ἰσχυροτέρας ἐγκρατείας προσῆκον;*
p. 109, 17 *καταγέλαστος.*	or. 4 p. 66, 29 *καταγέλαστον.*
p. 110, 12 *ἐδόκουν οἱ — δαίμονες — ἐπιθήσεσθαι.* c. 8 p. 111, 18 *ἐπίθεσεις.* c. 10 p. 117, 13 *ἐπιτίθεσθαι.*	or. 8 p. 100, 7 (*ἡ ἡδονή*) *ἐπιτίθεται.*
c. 8 p. 111, 2 *ἑσμούς.* S. zu De regno c. 31.	
c. 9 p. 114, 6 *παραχαράξει.* c. 15 p. 138, 5 *παραχαράττειν.* c. 18 p. 147, 6 *παραχά-*	

ϱαγμα ἁγιστείας, ὥσπεϱ νομίσματος. S. zu De regno c. 15.	
c. 10 p. 117, 14 *ἀγϱυπνῆσαι καὶ νύκτωϱ καὶ μεθ' ἡμέϱαν.* Vgl. ep. 105 p. 247 B *καὶ νύκτωϱ ἀγϱυπνεῖν καὶ μεθ' ἡμέϱαν σκοπεῖν.*	or. 3 p. 47, 26 *ἀγϱυπνότεϱός ἐστι τῶν ἀεὶ φυλαττόντων.* — p. 48, 5 *ἀγϱυπνητέον.*
p. 117, 16 *μὴ ἁλῶναι.*	or. 8 p. 100, 16 *μὴ οὐ πάντως ἁλῶναι.*
p. 117, 20 *οἷον μετοικία τις* (sc. *τὸ ἡϱώων φῦλον*). c. 11 p. 121, 15 *μέτοικον.*	or. 30 p. 301, 9 *ὥσπεϱ ἀποικίαν τινά* (sc. *τοὺς ἀνθϱώπους*).
p. 118, 10 *δαίμονες πϱοδοσίαν ποιοῦντες.*	or. 49 p. 96, 1 *πϱοδοτικόν — ἡδοναί τε καὶ ἐπιθυμίαι.*
p. 118, 24 *μέχϱις ἂν κϱατήσωσι τῆς — ψυχῆς* (sc. *οἱ δαίμονες*).	or. 8 p. 100, 16 *ὅταν — κϱατήσῃ τῆς ψυχῆς* (sc. *ἡ — ἡδονή*).
p. 119, 1 *οὗτος ἀγώνων ὁ μέγιστος.*	or. 8 p. 99, 19 *ἑτέϱα — δεινοτέϱα μάχη καὶ ἀγών ἐστιν οὐ μικϱός, ἀλλὰ πολὺ τούτου μείζων.* p. 100, 25 *τοῦτον — τὸν ἀγῶνα.*
p. 119, 2 *οὔτε τϱόπος — ἐστίν, ὃν ἀνιᾶσι.*	or. 8 p. 100, 2 *τῆς ἡδονῆς οὐχ ἁπλῶς ἐπιβουλευούσης, ἀλλὰ πάντα τϱόπον.*
c. 12 p. 124, 9 (*Ὄσιϱις*) *ἔθυε — Πειθοῖ καὶ Μούσαις καὶ Χάϱισιν.*	or. 2 p. 16, 25 (*Φίλιππος καὶ Ἀλέξανδϱος*) *ἔθυον ταῖς Μούσαις.* or. 1 p. 2, 25 *Πειθώ τε καὶ Μούσας.* or. 32 p. 296, 28 „*μὴ παυσαίμην τὰς Χάϱιτας Μούσαις ἀναμιγνύς*“ (vgl. Eur. Herc. 675).
p. 124, 13 *τὰς μὲν ἀπολαύσεις ἀνίει τῷ πλήθει, αὐτὸς δὲ ἅπασαν μὲν ϱᾳστώνην ἀπελέλοιπεν — ὕπνου μὲν ὀλίγον, φϱοντίδων δὲ πλεῖστον μεταλαγχάνων, καθάπαξ εἰπεῖν, ἄσχολος ὢν ὑπὲϱ τῆς ἁπάντων σχολῆς.* S. zu De regno c. 5.	
p. 125, 22 *ἀδωϱότατος* (sc. *Ὄσιϱις*).	or. 3 p. 42, 23 *οὔποτε δῶϱον δέξεται.*
p. 126, 11 *ἐν πϱυτανείῳ σίτησιν ἔδωκεν.*	or. 7 p. 201, 6 *δοκεῖ καλέσαι τοῦτον εἰς τὸ πϱυτανεῖον ἐπὶ ξένια.*

c. 13 p. 127, 14 (Τυφώς) προσηνέγκατο σῖτον.	or. 6 p. 85, 17 σιτία προσεφέρετο.
p. 127, 15 (Τυφώς) φιλοινότατος ἦν.	or. 4 p. 73, 4 δαιμόνων — φιλοίνων.
p. 128, 19 θεάτρου καὶ ἀγορᾶς ἄπληστος (sc. ἡ γυνὴ Τυφῶνος).	or. 67 p. 170, 23 (ὁ φιλόδοξος) εἰς τὴν ἀγορὰν βαδίζοι ἂν καὶ εἰς τὰ θέατρα.
p. 129, 17 γυναικωνῖτις. Vgl. c. 15 p. 135, 2; c. 17 p. 142, 15 χειροήθης τῇ γυναικωνίτιδι (Τυφώς).	or. 2 p. 19, 18 τὴν γυναικωνῖτιν. or. 62 p. 144, 9 (Σαρδανάπαλλος) εἰς τὴν γυναικωνῖτιν καθῆστο.
p. 130, 4 τὴν σώφρονα (von der Frau des Osiris).	or. 7 p. 205, 29 τῆς σώφρονος (sc. Πηνελόπης). or. 15 p. 233, 18 Πηνελόπης — σφόδρα σώφρονος δοκούσης γυναικός. Vgl. or. 61 p. 141, 17.
c. 14 p. 132, 6 μὴ περιμένειν βίον, ὥσπερ ἐν τραπέζῃ μερίδα κτλ. p. 132, 8 προαρπάζοντα. p. 132, 10 καταγέλαστος — συμπότης — ἄκοσμος.	or. 30 (p. 301, 25 ὁ — κόσμος οἶκός ἐστιν) p. 302, 13 τραπέζας. p. 304, 14 προαρπάζειν. p. 303, 14 καταγελᾶσθαι. p. 303, 20 συμποτῶν. p. 303, 19 ἀκοσμίαν.
p. 133, 10 κῶμοι. Vgl. ep. 132 p. 268 B κωμάζοντας.	or. 4 p. 74, 9 κωμάζοντι — κῶμον.
p. 134, 15 τῆς πολιτείας, ὥσπερ ἑνὸς ζῴου ψυχὴν ἐχούσης τὸν νόμον.	or. 1 p. 8, 14 ὑφ' ἑνί — νόμῳ κεκοσμημένους καὶ τῆς αὐτῆς μετέχοντας πολιτείας.
c. 15 p. 130, 6 τὴν βασιλίδα πόλιν.	or. 2 p. 28, 6 τῆς βασιλευούσης πόλεως.
c. 18 p. 143, 10 τίς — ὑπὸ φιλοσοφίας ἀγροικότερον ἐκτεθραμμένος καὶ εἰς τὸ ἀστικὸν ἦθος ἀνομίλητος. p. 144, 6 ὑπὸ ἀγροικίας. p. 144, 9 ἄγροικος ἦν. Vgl. ep. 92 p. 231 C τῆς ἀγροικίας τῶν τρόπων. ep. 104 p. 246 D ἵνα μὴ λίαν ἀγροίκως εἴπω. ep. 159 γλῶτταν — λίαν ἠγροικισμένην. Hymn. 3, 55 τὰν	or. 7 p. 198, 1 ἄγροικον (= or. 36 p. 7, 21). p. 191, 10 ἀστικῶν. p. 193, 7 οὔτε εἰς ἄστυ καταβᾶσιν. Vgl. p. 193, 21; 209, 20; or. 1 p. 10, 11 ἄγροικον στολὴν ἔχουσαν (von der Erzählerin des kynischen Heraklesmythus). or. 30 p. 301, 3 ἐν ἀγροίκῳ τινὶ ῥυθμῷ. p. 302, 16 ἀγροίκως λέγων (von einem kynischen[1]) Mythus). or. 7 p. 216, 12 λέγοι τις ἂν ἀγροικότερον. [or. 64] p. 152, 22 Διογένης — ἀγροίκως καὶ τέλεον οὐ πολιτικῶς.

1) S. Hagen p. 21; Sonny p. 197.

(sc. *Λιβύαν*) — *οὔτε χαράσσει ἴχνος ἀνθρώπων ἀστυμερίμνων*. S. auch De regno c. 2.[1])	
p. 143, 13 *αὐτός — μὴ λειτουργεῖν* (sc. *ὁ φιλόσοφος*). Vgl. c. 12 p. 126, 15 (*Ὄσιρις*) *ἀνῆκε τῆς λειτουργίας* (sc. *τὸν φιλόσοφον*).	or. 7 p. 195, 1 *οὔτε λειτουργίαν πώποτε ἐλειτούργησαν οὐδεμίαν — ἀλειτούργητοι*.
p. 144, 6 *δόξαν θωπείας αἰδούμενος* (sc. *ὁ φιλόσοφος*). S. zu De regno c. 1.	
p. 144, 19 *οὔτε δέος αὐτὸν ἔθραττε* (sc. *τὸν φιλόσοφον*).	or. 4 p. 68, 10 *τοῦ ἀνθρώπου* (sc. *Διογένους*) *τὸ ἀδεές*.
p. 144, 20 *μαινομένῳ — ἐῴκει μανίαν τινὰ ἐλευθέραν*. S. auch zu De regno c. 2.	or. 8 p. 102, 24 *μαίνεσθαι ἔφασαν* (sc. *Διογένη*). p. 104, 24 *μαίνεσθαι ἐδόκει* (sc. *Διογένης*). or. 11 p. 156, 28 *μαίνεσθαι ἔφασκον* (sc. die philosophische Eule). or. 32 p. 274, 2 *φήσουσι — εἶναι — μαινόμενον* (sc. *Δίωνα*). p. 274, 34 *μαινομένου* (sc. *φιλοσόφου*). or. 34 p. 316, 16 *ἡγοῦνται μαινομένους — εἶναι* (sc. *τοὺς Κυνικούς*). p. 317, 2 *μανίας — τοῦτο ἀληθινῆς* (sc. *τὸ παριέναι*). p. 317, 5 *μὲ ἡγεῖσθε — μαίνεσθαι* (sc. *Δίωνα*). or. 66 p. 167, 26 *μαίνεσθαί σε φήσουσιν* (sc. *τὸν ἀνυπόδητον ἐν τριβωνίῳ*). or. 72 p. 186, 15 *ἀποφανοῦσιν — μαινομένους* (sc. *τοὺς φιλοσόφους*). or. 78 p. 219, 1 *μαίνεσθαι νομίζουσι* (sc. *τὸν φιλόσοφον*). or. 45 p. 71, 9 *οὐχ ὑπὸ μανίας*.
p. 144, 13 *λέγων καὶ γράφων* (sc. der Philosoph gegen Typhos).	or. 45 p. 71, 8 *οὐ μέλλων νῦν ἐρεῖν ἢ γράφειν, ἀλλὰ εἰρηκὼς ἤδη καὶ γεγραφώς* (sc. Dio gegen Domitian).
p. 145, 6 (*Τυφώς*) *κατεῖχε τὼ χεῖρε* (sc. gegenüber dem Philosophen).	or. 4 p. 59, 8 *κατέσχε — ἑαυτόν* (sc. Alexander gegenüber dem Diogenes).

1) In der speziellen Bedeutung „unbelesen d. h. mit der hellenischen Bildung nicht vertraut" gebraucht Synesius den Ausdruck *ἄγροικος* im „Dion" p. 257, 4.

p. 145,17 *διακαρτερεῖν* (von dem Philosophen).	or. 4 p. 56, 17 (= or. 8 p. 98, 24) *καρτερεῖν*. p. 57, 15 *τῆς καρτερίας* (von Diogenes). or. 8 p. 100, 25 *ἐμοὶ* (sc. *Διογένει*) *καρτεροῦντι*. or. 13 p. 180, 6 *Ὀδυσσέως — οὐδαμῶς — ἀδυνάτου καρτερεῖν*. Vgl. 3 p. 56, 2.
II c. 1 p. 149, 9 *ἦσαν ἑτοίμη λεία παρὰ Τυφῶνος ἔκδοτοι.*	or. 3 p. 40, 25 *καθάπερ — πολεμίων λείαν*. or. 4 p. 63, 32 *Ξέρξης καὶ Δαρεῖος — λείαν ἐλαύνοντες.*
c. 3 p. 162, 1 *μηδὲ ἀνόνητος ἡ φυγή* (sc. *Ὀσίριδι*).	or. 13 (*Ἐν Ἀθήναις Περὶ φυγῆς*) p. 181, 9 *οὐ πάντως ἡ φυγή — ἀσύμφορον.*
c. 6 p. 166, 12 „*δοιοὶ γάρ τε πίθοι κατακέαται ἐν Διὸς οὔδει*" (Il. 24,527) zur Begründung der verschiedenen Veranlagung der Menschen. Vgl. De insomn. c. 10 p. 333, 16.	[or. 64] p. 155, 14: dasselbe Zitat zur Begründung der verschiedenen Glücksgüter, die den Menschen zuteil werden.

Das „Lob der Kahlköpfigkeit" des Synesius (Encomium calvitii).

Das *Φαλάκρας*[1]) *ἐγκώμιον* des Synesius giebt sich als eine Streitschrift gegen eine angeblich von Dio Chrysostomus verfaſste Schrift *Κόμης ἐγκώμιον*. Dieses „Haarlob" wird jedoch von Dio selbst in seinen erhaltenen Schriften nirgends erwähnt, und auch in den Handschriften seiner Werke findet sich nirgends eine Spur davon. Weder Philostratus führt es unter den (Vit. sophist. 1, 7 p. 310, 15 bei von Arnim) *σοφιστικά, ὅσα οὐχ ὑπὲρ μεγάλων ἐσπούδασται τῷ Δίωνι* an, noch findet sich bei Synesius an irgend einer andern Stelle eine Notiz darüber. Auch der anonyme byzantinische Autor der Widerlegung des „Lobs der Kahlköpfigkeit", welche von ihrem Herausgeber in das 5. oder 6. Jahrhundert gesetzt wird, kennt es offenbar nicht, da er sich ausschlieſslich mit Synesius beschäftigt. Ebenso sucht man es in dem ausführlichen Verzeichnis der Dionischen Schriften bei Photius Bibl. Cod. 209 vergebens. Nur Tzetzes nimmt Hist. 11, 724 (bei Dindorf II p. 308 Anm.) darauf Bezug mit den Worten: *Λουκιανὸς γὰρ ἔγραψεν Ἐγκώμιον τῆς μυίας, ὡς ὕστερον Συνέσιος Ἐγκώμιον φαλάκρας, ἀνθ' ὧνπερ ὁ Χρυσόστομος ὁ Προυσαιεὺς ὁ Δίων πολὺ τελῶν παλαίτερος αὐτοῦ τοῦ Συνεσίου ῥητορικῶς συνέγραψε Ψόγον φαλάκρας.* Allein aus dieser ungenauen Angabe geht klar hervor, daſs ihr Verfasser nicht Dio selbst,

1) Christ S. 913 schreibt unrichtig *Φαλακρᾶς*.

sondern nur das *Φαλάκρας ἐγκώμιον* des Synesius vor sich hatte, und dadurch wird sie für uns vollständig wertlos.[1])

Angesichts dieser mangelhaften Beglaubigung[2]) erhebt sich die Frage, ob das, was wir durch Synesius von und über das *Κόμης ἐγκώμιον* erfahren, für oder gegen den Dionischen Charakter dieser Schrift spricht. Da bereits die Dürftigkeit des Mitgeteilten zu Bedenken Veranlassung giebt, kann diese Frage nicht gelöst werden ohne eine kritische Untersuchung darüber, ob das „Haarlob" nach Maſsgabe der Angaben des Synesius und seinem eigenen Gehalte nach sich als ein Ganzes darstellt oder nicht. Synesius nennt das Werk bald seinem geringen Umfang entsprechend ein *βιβλίον*, bald bezeichnet er es mit dem allgemeineren Ausdruck *λόγος*, ohne an irgend einer Stelle von einem Auszug oder dgl. zu reden. Demnach bietet er es selbst als ein Ganzes dar, und nicht als ein Bruchstück. Seine Bemerkungen über die Schrift zeigen aber auch, daſs wir sie noch genau in demselben Bestande besitzen, wie er sie beschreibt.[3]) Denn wenn er sagt, sie beginne mit einem rhetorischen Vorwort (p. 183, 3; 186, 5), sie enthalte nichts Gutes über die Natur der Haare (p. 225, 4; 230, 10), sie bestehe nur aus wenigen Zeilen (p. 179, 5), und zwar lediglich aus einer Bemerkung über die Lakedämonier und Anführungen aus Homer, und sie schlieſse mit der Erwähnung der Gestalt des Zeus (p. 230, 1), so werden diese Angaben durch das Vorhandene bis ins einzelnste bestätigt. Demnach muſs man annehmen, daſs Synesius nicht nur ein Ganzes überliefern w o l l t e, sondern daſs er auch thatsächlich ein solches überliefert. Stellen sich hiernach die Bedenken wegen der inhaltlichen Dürftigkeit der Schrift als unbegründet dar, so könnte man doch immer noch solche wegen ihrer Komposition erheben. Allein dem Einwand, sie besitze eine zu ihrem Gesamtumfang in gar keinem Verhältnis stehende, übergroſse Einleitung, kann man sehr leicht mit der richtigen Beobachtung des Photius begegnen, daſs das *ἐπὶ μακρότατον ἀποτείνειν*

---

1) Geel übergeht und Miller p. 3 verwirft sie.

2) Deswegen hielten Petavius ad p. 64 C, Fabricius vol. V p. 137, vol. IX p. 193, Westermann, Geschichte der Bereds. 1 S. 320, und Clausen p. 55, 2 das „Haarlob" schlechtweg für verloren; erst Geel hat wieder betont, daſs wir es noch besitzen (s. Kraus S. 399).

3) Gegen Morel p. 702 ff., Bréguigny (s. Geel p. 6 ff.), Schöll (s. Geel p. 7), Druon p. 250, Volkmann S. 156 Anm. und von Arnim Biogr. S. 15. — Geel p. 9 ff. und Miller p. 1 ff. halten sie für vollständig, Hase (s. Geel p. 10) läſst die Frage unentschieden. Daſs auch Synesius die Schriften des Rhetors nicht mehr alle ganz intakt vorfand, wird schon durch seine Bemerkungen im Dion c. 11 p. 302, 13 nahe gelegt, und diese Vermutung ist auch durch von Arnim im Hermes S. 406 sehr wahrscheinlich gemacht worden.

τὰ προοίμια ἢ τὰ οἷον προοίμια — καὶ μείζω τὴν κεφαλὴν τὴν ὡς ἐν λόγῳ τοῦ λοιποῦ σώματος διαπλάττειν (p. 321, 1 bei von Arnim II; vgl. p. 322, 31) ein allgemeiner Fehler der Dionischen Reden sei.[1]) Ebenso könnte man das Fehlen eines einigermaſsen entsprechenden Schlusses angesichts der Thatsache begreiflich finden, daſs die Schluſspartie mancher Dionischen Rede ebenso verkümmert ist, wie z. B. bei der 21., 4. und 12. Rede.

Allein schon die Bemerkungen, die Synesius selbst über das „Haarlob" macht, geben aus mehr wie einem Grunde Veranlassung, an der der Echtheit desselben zu zweifeln. Schon das übergroſse Lob, das er der Schrift p. 175, 2; 179, 11; 235, 11; 238, 3 erteilt, ist angesichts ihrer offenbaren Mängel sehr auffallend.[2]) Geradezu verdächtig ist aber der Satz c. 2 p. 179, 10 δεῖ δὲ οὐδὲν ἐξελίττειν τὸ βιβλίον, ἀλλ' αὐτὸς ἐρῶ mit dem er absichtlich einer kritischen Nachprüfung vorbeugen zu wollen scheint. Endlich stimmt die nachdrückliche Charakterisierung des Werkes als einer sophistischen Leistung (s. die Schlagworte 184, 3 ff. δεινός, δύναμις, τέχνη, p. 185, 2 ff. προοιμιασάμενος, ῥήτορες (vgl. p. 185, 15; 225, 12; 235, 14), προᾴσας, p. 185, 13 οἱ δεινοὶ τῶν λόγων δημιουργοί, p. 186, 5 ff. λογάρια, προοίμια, προνόμια, p. 235, 16 ἐπὶ θεάτρου, den Vorwurf des willkürlichen Zitierens p. 224, 2; 225, 11, des bewuſst falschen Zitierens p. 228, 5 und des miſsverständlichen Zitierens p. 228, 7 und endlich der Inhaltslosigkeit des ganzen Werkes p. 225, 4; 230, 7) nicht gut mit seinem wirklichen Charakter überein, zumal wenn man das, was man aus Synesius und Dio über die sophistische Schriftstellerei des letzteren erfährt, in Betracht zieht. Wäre nämlich das „Haarlob" ein Erzeugnis der sophistischen Periode Dios, so müſste es zu den σοφιστικαὶ ὑποθέσεις gezählt werden und die Charakteristik, die Synesius im „Dion" c. 5 p. 250, 6 von diesen giebt, darauf passen. Er sagt hier: ἐν ἐκείναις — ὑπτιάζει καὶ ὡραΐζεται καθάπερ ὁ ταὼς περιαθρῶν ἑαυτὸν καὶ οἷον γαννύμενος ἐπὶ ταῖς ἀγλαΐαις τοῦ λόγου ἅτε πρὸς ἓν τοῦτο ὁρῶν καὶ τέλος τὴν εὐφωνίαν τιθέμενος. Dagegen zeigt das Werk weder in seiner Einleitung noch in seiner Durchführung ein derartiges Haschen nach äuſserem Wortgepränge und Wohlklang, sondern es sticht im Gegenteil von den uns bekannten sophistischen Schöpfungen Dios, namentlich

---

1) D. h. wenigstens in der Gestalt, wie sie in die Dionische Schriftensammlung aufgenommen wurden. S. von Arnim, Biogr. und im Herm. an vielen Stellen.

2) Volkmanns Versuch S. 156 Anm., dies „einfach aus der rhetorischen Regel" zu erklären, „daſs überall, wo es auf eine Vergleichung und Gegenüberstellung ankommt, die eigene Leistung gröſser erscheinen muſs als Groſses", befriedigt bei der Annahme der Echtheit des „Haarlobs" keineswegs.

von der Troiana und der Rhodiaca, durch eine gewisse, fast zu weit gehende Schlichtheit ab. Zudem müfste es doch sicherlich im „Dion" unter den sophistischen *παίγνια* des Rhetors angeführt werden.

Es enthält aber aufserdem noch einen Zug, der mit dem sophistischen Typus unvereinbar ist, nämlich die rücksichtslose, derbrealistische Beschreibung seines Haars p. 180, 6 (*ἡ κόμη*) *συνέστραπτο καὶ συνεπέπλεκτο τὰ πολλὰ αὐτῆς οἷον τῶν οἰῶν τὰ περὶ τοῖς σκέλεσιν αἰωρούμενα· πολὺ δὲ ταῦτα σκληρότερα ὡς ἂν ἐκ λεπτοτέρων συμπεπλεγμένα τῶν τριχῶν. ἦν οὖν ὀφθῆναί τε ἀγρία ἡ κόμη καὶ βαρεῖα. μόλις δὲ διελύετο καὶ τὰ πολλὰ αὐτῆς ἀπεσπᾶτο καὶ διετείνετο.* Wollte man den Inhalt dieser im einzelnen gar nicht Dionisch klingenden Worte mit dem Rhetor zusammenbringen, so müfste man sie mit manchen Stellen vergleichen, wo er von seinem Äufseren in einem ähnlichen Tone spricht. Solche Stellen finden sich aber nur in Reden seiner reiferen Zeit, z. B. in or. 33 p. 301, 3, wo er sich selbst *αὐχμηρόν τινα καὶ συνεσταλμένον* nennt, in or. 32 p. 273, 11, wo er sich als einen *ἄνθρωπος οὐδεὶς οὐδαμόθεν ἐν τριβωνίῳ φαύλῳ* bezeichnet (vgl. or. 47 p. 87, 18 *ἠμφίεσμαι — φαῦλον τριβώνιον*), in or. 13 p. 181, 29, wo er von sich sagt: *στολήν — ταπεινὴν ἀναλαβών* (vgl. or. 1 p. 9, 27 *ἐν ἀγύρτου σχήματι καὶ στολῇ*) und in or. 12 p. 155, 2, wo er sich gerade wie auch in der *Περὶ τοῦ σχήματος* betitelten 72. Rede p. 188, 5 mit der häfslichen Eule vergleicht. Der Umstand, dafs er p. 189, 2 diesen Vergleich wegen der ähnlichen *στολή* mittelbar auch auf Diogenes ausdehnt, der in or. 8 p. 101, 19 den Herakles ebenso realistisch als *δέρμα ἀμπεχόμενος ῥυπαρόν, λιμοῦ πνέων* schildert, verrät deutlich, dafs wir es an der ausgeschriebenen Stelle des „Haarlobs" mit einer kynisierenden Behandlung des *τόπος περὶ τοῦ σχήματος* zu thun hätten, nicht aber mit einer auf einen eiteln Sophisten passenden Eigentümlichkeit.

Zu all diesen aus der schlechten Beglaubigung und aus der stilistischen Analyse des „Haarlobs" sich ergebenden Bedenken gegen seine Echtheit kommt aber als schwerstes noch eine sehr eigentümliche Wahrnehmung hinzu: Unterzieht man nämlich das „Lob der Kahlköpfigkeit" in derselben Weise, wie wir es bisher mit den Schriften des Synesius gethan haben, einer vergleichenden Betrachtung mit den Reden Dios, so ergiebt dieselbe, dafs ein grofser Teil des Hauptinhalts sowohl des „Haarlobs" als auch der Widerlegung desselben sich mit Dionischen Ausführungen deckt.[1]) Den originellen Einleitungsgedanken, dessen Wiederholung, namentlich in Dios sophistischer Periode, gerade wegen seiner Originalität doch sehr verwunderlich, wenn nicht gar

[1]) Diese Wahrnehmung ist auch die einzige Veranlassung, warum wir im Rahmen unserer Untersuchung auf diese Frage eingehen.

unbegreiflich wäre[1]), hat das „Haarlob“ mit Dios (sophistischer) 52. Rede gemein, das Lob des schönhaarigen Achilles, Hektor und Euphorbos findet sich auch in dessen 21. Rede *Περὶ κάλλους*, während das Lob des Haars als einer Manneszierde und die Beziehung auf die Homerische Zeusdarstellung in der 35. und 36. einerseits und in der 12. Rede andrerseits wiederkehrt. Diese Beziehung giebt sich durch folgende wörtliche Anklänge kund:

c. 3 p. 180, 3 ἀναστὰς ἕωθεν	or. 52 p. 104, 13 ἀναστὰς σχεδόν τι περὶ πρώτην ὥραν τῆς ἡμέρας.
καὶ τοὺς θεοὺς προσειπὼν	p. 104, 16 προσηυξάμην.
ἐπεμελούμην τῆς κόμης —	p. 104, 16 ἐπεμελήθην ἐμαυτοῦ.
ἐτύγχανον μαλακώτερον τὸ σῶμα ἔχων (= c. 4 p. 185, 7).	p. 104, 13 διὰ τὴν ἀρρωστίαν τοῦ σώματος.
p. 182, 4 (Ὅμηρος — ἐπαινεῖ — ἀπό — τῆς κόμης) Ἀχιλλέα, „ξανθῆς δὲ κόμης ἕλε Πηλείωνα“ (= c. 18 p. 233, 18; vgl. p. 224, 5; 225, 1) — ξανθὸν ἐπονομάζων ἀπὸ τῆς κόμης.	or. 21 p. 271, 3 (Ὅσπερ) περὶ — τοῦ Ἀχιλλέως — λέγει — τῆς κόμης, ὅτι ξανθὸς ἦν.
p. 182, 7 (Ὅμηρος) τῆς — Ἕκτορος χαίτης μέμνηται· — „ἀμφὶ δὲ χαῖται κυάνεαι πεφόρηντο“ (= c. 19 p. 227, 1).	p. 271, 3 (Ὅμηρος — φησὶν εἶναι —) τὴν κόμην (sc. τοῦ Ἕκτορος) πάνυ μέλαιναν.
p. 187, 10 Εὐφόρβου — τοῦ καλλίστου — ἀποθανόντος οὐδὲν ἄλλο ὠδύρετο λέγων „αἵματί οἱ δευόντο κόμαι“.	p. 271, 3 (Ὅμηρος) περί — τοῦ — εἴδους οὐδὲν λέγει καθ᾽ ἕκαστον ἢ τῆς κόμης — καὶ περὶ τῆς Εὐφόρβου κόμης καὶ Πατρόκλου — τελευτησάντων καὶ περὶ τῶν ἄλλων — τῶν καλλίστων.
p. 183, 5 πρέπειν — τοῖς ἀνδράσι φαίνεται καθ᾽ Ὅμηρον ὁ κόσμος τῶν τριχῶν (= c. 14 p. 215, 10; c. 20 p. 228, 9).	or. 35 p. 334, 21 κομῆται — πρέπειν αὐτοῖς νομίζοντες (sc. τὸ κομᾶν). or. 36 p. 5, 27 ἦσαν — ὥς φησιν — Ὅμηρος τοὺς Ἕλληνας, κομῶντες. p. 5, 32 (τὸ ἐξυρημένον εἶναι) οὐδαμῇ πρέπον ἀνδράσιν.
p. 183, 11 (Ὅμηρος) τοῦ	or. 12 p. 161, 24 (Ὅμηρος) εἴρηκεν·

1) Gegen von Arnim, Biogr. S. 155.

Διός — ἐπαινεῖ τὰς χαίτας (= c. 20 p. 228, 12) „*ἀμβρόσιαι δ' ἄρα χαῖται ἐπερρώσαντο ἄνακτος*".	„— *ἀμβρόσιαι δ' ἄρα χαῖται ἐπερρώσαντο ἄνακτος*".

Wenn man auch zugeben mufs, dafs Dio, wie er es or. 3 p. 38, 2 mit den Worten: *τὶς φήσει με τοὺς αὐτοὺς ποιεῖσθαι λόγους* selbst gesteht, sich gelegentlich selbst ausschreibt, so treten die angeführten Parallelen doch unter so eigentümlichen Umständen und so gehäuft auf, dafs man sich des Verdachtes nicht entschlagen kann, Synesius habe sich mit dem „Haarlob" den scherzhaften Versuch gestattet, im Vertrauen auf seine intime Bekanntschaft mit Dio, aus und nach den Schriften dieses Rhetors ein Dionisches Werk zu fingieren.[1]) Rühmt er sich doch, abgesehen von seiner eigenen Kahlköpfigkeit, im „Dion" c. 21 p. 310, 2 selbst, er könne, vermöge seines nachahmenden Improvisationstalentes, *ὅλα συγγράμματα πρὸς ὅλα ποιεῖν καὶ τεμαχίοις παραβάλλεσθαι.*[2]) Wie er dazu kommen konnte, auf diesem merkwürdigen Gebiet der Adoxographie einen derartigen Versuch zu machen, verrät er selbst, wenn er c. 4 p. 184, 9 ohne irgend eine Quellenangabe behauptet: *οὔσης αὐτῷ* (sc. *Δίωνι*) *κόμης — πανούργως ἑαυτὸν εἰς τὸ βιβλίον παρήγαγεν· οὐ γάρ ἕτερός τίς ἐστιν ὁ ἐν τῷ λόγῳ φιλόκομος — ἀλλ' οὗτος αὐτός.* Denn für diese beiden Behauptungen konnte er sich thatsächlich auf nichts anderes als auf Dios eigene Angaben stützen. Seinen eigenen Haarschmuck hebt der Rhetor, sein eigenes Äufseres ironisierend, an folgenden Stellen hervor:

or. 12 p. 158, 25 *ἀνδρός — οὐδὲ ἔργον τι ἔχοντος ἄξιον ἐπαίνου — ἀλλ' ἢ μόνον κομῶντος.*

or. 35 p. 331, 18 *ὑπονοοῦσιν εἶναί με τῶν σοφῶν ἀνθρώπων — τεκμηρίῳ χρώμενοι — τῷ κομᾶν.*

or. 47 p. 87, 19 *κομῶ — τοῦτο — ἐστὶν — βασιλικόν.*

1) So schon Emperius praef. c. 1 § 16 p. VIII, vol. II p. 783 not. Für Dios nicht würdig erklärt es jetzt auch von Arnim, Biogr. S. 155, während er im Hermes S. 377 seine Echtheit noch nicht bezweifelte; für echt halten es Geel p. 9, Druon p. 150, Kraus S. 399, Schmid S. 78, Volkmann S. 156 und Gardner p. 60. — Geel p. 22 nimmt an, Synesius habe zu einer echt Dionischen „Stilübung" nur den Titel hinzufingiert. — Früher dachten wir einmal daran, man könne in dem „Haarlob" eine ironische Satire Dios auf die Pseudokyniker erblicken.

2) Wenn Synesius p. 309, 4 sagt: *ἐγὼ — θαμὰ καὶ τραγῳδίαις ἐπετραγῴδησα καὶ κωμῳδίας ἐπιστωμύλλομαι κτλ.*, so sind diese Worte wohl lediglich auf mündliche Variationen bezw. Improvisationen zu beziehen und nicht mit Krabinger (in seiner Ausgabe von De regno p. XXVIII) auf „seine Tragödien und Komödien", die nicht auf die Nachwelt gekommen seien.

Die letztgenannte Stelle verrät bei aller Selbstironie doch gleichzeitig eine gewisse Haarkoketterie. Dafs er jedoch nicht blofs bezüglich seiner eigenen Person, sondern auch bei andern ein *φιλόκομος* war, zeigen folgende Stellen:

or. 1 p. 10, 12 (*ἡ γυνὴ Ἠλεία*) *πλοκάμους — τινὰς πολιοὺς καθεῖτο.*
or. 7 p. 194, 7 (*ὁ κυνηγέτης*) *ἔχει — οὐδὲν εἰ μή γε τὴν κόμην.*
or. 35 p. 334, 20 *πολλοί — διὰ θεόν τινα κομῶσιν —. γεωργοὶ κομῆται — καί — οἱ πλείους τῶν βαρβάρων* (vgl. in den Getica fr. 4 bei von Arnim II p. VIII die „Capillati") —. *ἴσως** — *ὀρθῶς αὐτὸ πράττουσιν. — ἡμεῖς δὲ τὴν κόμην ἀφαιροῦμεν.* Mit der folgenden Kritik der *κουρά* vgl. or. 33 p. 315, 9 ff.
or. 36 p. 5, 26 *πάνυ — ἄν τις ἥσθη τῇ ὄψει φιλόσοφος ἀνήρ, ὅτι ἅπαντες* (sc. *οἱ Βορυσθενῖται*) *ἦσαν — κομῶντες, — εἷς δέ — μόνος ἐξυρημένος —, ὥστε εἶδεν ἄν τις ἐπ' ἐκείνου τὸ αἰσχρὸν τοῦ πράγματος· καὶ οὐδαμῇ πρέπον ἀνδράσιν.*

All dies zusammengenommen zeigt, dafs Synesius bei Dio selbst bereits ein *Κόμης ἐγκώμιον* bezw. die Elemente zu einem solchen vorfinden konnte und dafs er, um seine Fiktion zu bewerkstelligen, blofs ein schon bei diesem vorhandenes Thema zu variieren brauchte nach der von dem Rhetor or. 18: *Περὶ λόγου ἀσκήσεως* p. 256, 3 selbst gegebenen Vorschrift: *γράφειν — σὲ ἀξιῶ — τινὰ τῶν λόγων, οἷς ἂν ἡσθῇς ἐντυγχάνων —, τὰ αὐτὰ ἕτερον τρόπον ὑποβάλλοντα.*

Diese Vorschrift enthält aber gleichzeitig auch noch die entgegengesetzte Aufforderung zum *γράφειν — ἀντιλέγοντα τοῖς εἰρημένοις*, und dieser genügt Synesius in dem der Widerlegung des „Haarlobs" gewidmeten Teil des *Φαλάκρας ἐγκώμιον*[1]), jedoch so, dafs er gewissermafsen Dio gegen Dio ins Feld führt. Er konnte hierfür vor allem den Grundgedanken der philosophisch-polemischen Einleitung der 35. Rede Dios p. 334, 9 *τό — κομᾶν οὐ χρὴ πάντως ὑπολαμβάνειν ὡς ἀρετῆς σημεῖον*[2]) (wonach Photius p. 322, 17 geradezu den Inhalt dieser Rede mit dem Satz: *ὡς οὐκ ἀρετῆς σημεῖον τὸ κομᾶν* angiebt) als Leitmotiv gebrauchen. Denn hiermit widerlegt der Rhetor selbst die von ihm in der 72. Rede: *Περὶ τοῦ σχήματος* p. 184, 16 mitgeteilte Meinung der Menge, die ihn und jeden *κομῶντα τὴν κεφαλήν* eben wegen dieses nach or. 34 p. 316, 13 für die Kyniker typischen *σχῆμα* für einen Philosophen hielt (vgl. or. 12 p. 158, 25; or. 34 p. 316, 12; or. 49

1) Mit diesem vgl. ep. 104.
2) Wegen dieser Stelle bezweifelte Morel p. 701 die Echtheit des „Haarlobs".

p. 96, 16).[1]) — Dio bot ihm aber auch geradezu ein positives „Lob der Kahlheit“, wenn auch nicht ausgesprochenermaſsen der „Kahlköpfigkeit“ dar, und zwar in seiner 6. Rede: *Διογένης ἢ Περὶ τυραννίδος*, wo der Kyniker p. 88, 23 eine Apologie der *ψιλότης* vorträgt (vgl. auch das c. 5 p. 189, 8 über die Augen Gesagte mit or. 6 p. 86, 23; 88, 31), und in der 9. Rede: *Διογένης ἢ Ἰσθμικός*, wo derselbe mit dem (kahlköpfigen) Odysseus verglichen wird.[2]) Dem entspricht es, daſs Synesius c. 6 p. 189, 17 gerade den Diogenes an erster Stelle als Vertreter der kahlköpfigen Philosophen anführt, und daſs er des kahlen Hauptes des Odysseus zweimal gedenkt.[3]) — Im einzelnen veranlaſste ihn die 35. Rede, der er augenscheinlich einige abfällige Bemerkungen über das Haar entnahm, wohl auch zu der Beiziehung der Kybelepriester und der bacchischen Scharen (vgl. c. 22 p. 235, 17 mit or. 35 p. 334, 13 und c. 6 p. 190, 15 mit or. 35 p. 333, 21 und beide Stellen mit or. 32 p. 284, 7).[4]) — Ein anderes Beispiel für seine haar-

1) Vielleicht gehört der „*σοφιστὴς*“ *Χείρων* in der (kynischen? s. von Arnim, Biogr. S. 166; Weber p. 251 sqq.) 78. Rede mit seiner *χαίτῃ* p. 130, 22 auch in diesen Zusammenhang.

2) Durch diese Zurückführung auf Dio bezw. auf die kynische Popularphilosophie erklärt es sich, wie Synesius „seinen Landsleuten die allgemeine Vorstellung eines kahlköpfigen und greisenhaften Odysseus beilegen kann“. S. Fritz S. 224.

3) Vgl. auch ep. 148 p. 288 A: *Ὀδυσσέα — φαλακρόν — ἄνθρωπον.*

4) Wenn Synesius schon gleich in der Einleitung seiner Schrift c. 1 p. 175, 4 von dem „Haarlob“ sagt: *συνεπιτίθεται — ὁ λόγος τῇ φύσει· φύσει δὲ ἅπαντες ἐθέλομεν εἶναι καλοί, πρὸς ὃ μέγα μέρος αἱ τρίχες συμβάλλονται, αἷς ἡμᾶς ἐκ παίδων ἡ φύσις ᾠκείωται*, so gemahnt dieser an kynische Gepflogenheiten erinnernde Hinweis auf die Natur (vgl. z. B. Musonius *περὶ κουρᾶς* bei Stobaeus flor. VI 62) ebenfalls an die 35. Rede Dios, wo dieser p. 334, 22 mit Berufung auf Beispiele aus der Natur (die Hasen und die Vögel) die Barbaren lobt, welche die Haare stehen lassen, weil sie ihnen zur Deckung dienen. — Im Zusammenhang mit der genannten Synesiusstelle möchten wir die Worte c. 2 p. 178, 7: *νυνὶ δὲ ἀνθυπήνεγκεν αὐτὸ ῥεῦμα ἕτερον οὗτος ὁ Δίων, καὶ ἐπανήκει μοι μετὰ συνηγόρου* einer kritischen Nachprüfung unterziehen. Die Stelle ist erst von Krabinger in seiner Spezialausgabe p. 85 (vgl. Anm. 6 in der groſsen Ausgabe) so gestaltet worden, da die meisten Handschriften statt des *αὐτῷ* der Vulgata thatsächlich *αὐτὸ* bieten. Nur Cod. Flor. A hat *αὐτὸ* (mit übergeschriebenem *ῷ*). Krabinger erklärt die wiederhergestellte handschriftliche Lesart mit „vel, adeo, s. statim“ und übersetzt S. 35: „Gerade jetzt aber unternahm jener Dion eben sogar einen anderen Sturm und kam mit einem Helfer gegen mich angezogen“. Geel bleibt bei der Vulgata stehen und glaubt nur die Frage nach der Persönlichkeit des genannten *συνήγορος* noch besonders beantworten zu müssen. Seine Antwort lautet p. 12: „le *συνήγορος* de Dion n'est autre que le poëte Homère, dont les passages cités par Dion remplissent la moitié de son Éloge“. Beide Erklärungen scheinen uns unzulänglich. Krabingers *αὐτὸ* ist in dem ihm untergeschobenen Sinn und in der Verbindung, in welcher es hier steht, durchaus ungewöhnlich und nicht recht

feindliche Theorie, das langbemähnte Roſs am Wagen des Zeus c. 5 p. 188, 15: τὸν ἄδικον ἵππον περὶ ὦτα λασιόκωφον, führt er wohl auch bloſs deshalb aus Plato (Phaedrus p. 246 B, 253 E) an, weil Dio ihn durch seine 36. Rede darauf aufmerksam gemacht hatte, wo er p. 13, 24 besonders seine χαίτην —, ᾗ μάλιστα ἠγάλλετο, hervorhebt. — Die 72. Rede mit ihrer Betonung des Unterschieds zwischen den ägyptischen und den griechischen Götterbildern (p. 185, 16) bewog ihn wahrscheinlich, diese Frage ebenfalls zu behandeln. — Wenn er c. 10 p. 202, 2 behauptet, bei den Ägyptern sei es verboten, überhaupt wirkliche Götterbilder zu verfertigen, so erinnert dieses Verbot sehr an das Verbot der Poesie, das nach Dios 11. Rede: Τρωϊκὸς ὑπὲρ τοῦ Ἴλιον μὴ ἁλῶναι p. 126, 12 in Ägypten gegolten haben soll. — Die Hervorhebung der ägyptischen Weisheit gegenüber der griechischen und die aus Thukydides (I 20) zitierte Kritik des hellenischen Forschungseifers c. 7 p. 197, 11; c. 10 p. 202, 1 (s. zu De provid. c. 1); c. 10 p. 203, 5 ist wohl auch auf die Vermittelung dieser Quelle zurückzuführen, wenigstens wird die Thukydidesstelle auch von Dio p. 150, 20 (vgl. p. 125, 24) benützt. — Der 11. Rede entstammt auch die Kritik des Paris bei Synesius. — Der 7. Rede: Εὐβοϊκὸς ἢ Κυνηγός verdankt er eine Bemerkung über die euböische Haartracht, einen Satz über die an äuſsern Gütern hängende Menge und einige Züge zu seiner Selbstcharakteristik, worunter besonders seine Vorliebe für die κυνηγέται hervorzuheben ist. — Der 32. Rede entnahm er seine Charakteristik der Rhetoren und des rhetorischen Stils, der 33. einen eigenartigen

verständlich, so wenig wie die Beziehung und Rektion der früheren Lesart αὐτῷ ersichtlich war. Ebenso halten wir die offenbar auch von Krabinger geteilte Ansicht, Homer sei als Sachwalter Dios anzusehen, für unrichtig. Der ganze Zusammenhang wird unseres Erachtens viel deutlicher, wenn man αὐτοῦ schreibt, dies von ἀνθυπήνεγκεν abhängig macht und auf das p. 178, 6 vorhergehende πάθους bezieht. Dieser letztere Begriff ist dann auch als Subjekt zu ἐπανήκει aufzufassen. Dann lautet die Stelle: „Jetzt aber hat an Stelle desselben (d. h. des durch den Hinblick auf die Natur veranlaſsten Schmerzes) eben dieser Dio einen zweiten Ansturm unternommen, und er (d. h. jener Schmerz) kommt mit einem Helfer von neuem gegen mich herangezogen". Nur so aufgefaſst stimmt der Satz mit der Erklärung des Synesius c. 1 p. 175, 4 συνεπιτίθεται — ὁ λόγος τῇ φύσει überein, während wir durch Geels Auslegung drei statt zwei Angreifer erhielten. Zudem hätte Synesius, wenn er mit seinem συνήγορος den Homer gemeint hätte, ihn auch nennen müssen, und von einem doppelten Angriff des Dio selbst, den man nach Geel statuieren müſste, ist erst recht nicht die Rede. Der in Frage stehende Satz nimmt nur den Einleitungssatz: Δίωνι τῷ χρυσῷ τὴν γλῶτταν ἐποιήθη βιβλίον, Κόμης ἐγκώμιον, οὕτω δή τι λαμπρόν, ὡς ἀνάγκην εἶναι παρὰ τοῦ λόγου φαλακρὸν ἄνδρα αἰσχύνεσθαι. Συνεπιτίθεται γὰρ ὁ λόγος τῇ φύσει wieder auf, um ihn nachdrücklich zu bestätigen.

Gedanken über die Wertschätzung materieller Güter vonseiten der Menge und ferner einige Bemerkungen über Homer und Archilochus. — Über den erstgenannten Dichter fand er einen auf Antisthenes zurückgehenden Satz auch in der 53. Rede: *Περὶ Ὁμήρου*. — Was er über die Darstellung des Zeus durch Homer und Phidias, über die Selbstoffenbarung der Gottheit und über die durch ihre Abhängigkeit von der Menge beschränkte Wahrheitsliebe der Dichter und Künstler sagt, entlehnt er der 12. Rede, in welcher er auch eine für seine Zwecke brauchbare Auseinandersetzung über die Vorsehung finden konnte (vgl. c. 1 p. 176, 9 ff. mit or. 12 p. 164, 24 ff.). Aus ihr stammt auch die Schlufsbemerkung (c. 24) über das von ihm vorausgesetzte Lesepublikum, und ebenso hat die Art, wie er am Schlusse c. 20 p. 230, 14 ff. den Inhalt seiner Rede rekapituliert, etwas Verwandtes mit der Zusammenfassung der Dionischen p. 178, 20 ff. — Die Aufzählung der jeweiligen Vertreter der beiden von ihm behandelten Menschengattungen in der Schlufspartie c. 21 p. 231, 5 war ihm in Dios 7. Rede p. 209, 28; 210, 20 vorgebildet, aber auch in der mit seiner Tendenz am meisten harmonierenden 35. Rede kommt p. 334, 20 eine ähnliche Zusammenstellung vor.

Diese Abhängigkeit des Synesius von Dio verrät sich durch folgende wörtliche Übereinstimmungen:

c. 1 p. 176, 8 *Εὐβοεύς, οὓς ὄπισθεν κομόωντας ἐστράτευσεν ἐπὶ Τροίαν ἡ ποίησις*. Vgl. De regno c. 22.	or. 2 p. 18, 28 *τοὺς Εὐβοέας — Ὅμηρος — μόνους — τῶν Ἑλλήνων περιέκειρεν αἴσχιστα, κομᾶν ὄπισθεν ἀφείς*. or. 7 p. 190, 77 *κυνηγέτην — κομῶντα οὐ φαύλως οὐδὲ ἀγεννῶς ἐξόπισθεν, οἵους ἐπὶ Ἴλιον Ὅμηρός φησιν ἐλθεῖν Εὐβοέας σκώπτων — καὶ καταγελῶν, ὅτι τῶν ἄλλων Ἀχαιῶν καλῶς ἐχόντων· οἱ δὲ ἐξ ἡμίσους ἐκόμων*.
p. 177, 2 *ποῦ τὰ τῆς προνοίας;*	or. 12 p. 165, 15 *μηδενός — προνοοῦντος*.
c. 2 p. 178,8 *ῥεῦμα*. Vgl. ep. 16 p. 173 B; ep. 89 p. 230 C.	or. 33 p. 298, 24 *ὥσπερ τι ῥεῦμα*.
c. 4 p. 185, 2 *τοῖς κομήταις*. Vgl. denselben Ausdruck an vielen andern Stellen und ep. 104 p. 244 C.	or. 42 p. 334, 14 *κομήτας*. Vgl. p. 334, 21.
p. 185, 3 *τορόν*.	or. 4 p. 73, 27 *διάτορον*.
p. 185, 5 *οὔτε προᾴσας — μέλος ἀναβεβλημένον — ἅτε κιθαρῳδοῦ νόμου*.	or. 32 p. 269, 23 *ᾄδουσιν*. p. 272, 25 *χωρὶς ᾠδῆς καὶ κιθάρας*. p. 272, 28 *εἰ ἦν ᾠδικός, οὐκ ἂν δεῦρο εἰσῆλθον*

Synesius	Dio
	δίχα μέλους τινὸς ἢ ᾄσματος. p. 287, 10 πάντες — ᾄδουσι καὶ ῥήτορες καὶ σοφισταί, καὶ πάντα περαίνεται δι' ᾠδῆς. or. 1 p. 1, 3 οὐ μαλακὸν αὔλημα οὐδὲ ἀναβεβλημένον — ἀλλ' αὐτόν — τὸν ὄρθιον — νόμον.
p. 185, 12 ταῦτα δρῶσιν οἱ δεινοὶ τῶν λόγων δημιουργοί (vgl. ep. 101 p. 239 A ὁ δημιουργὸς τῆς — ἐπιστολῆς)· νῦν μὲν κηλοῦσι, νῦν δὲ καταπλήττουσιν.	or. 7 p. 211, 27 γέλωτος δημιουργούς.[1]) or. 12 p. 174, 7 ὅπως κηλήσῃ — μετ' ἐκπλήξεως. Vgl. p. 156, 4; or. 33 p. 299, 7; or. 53 p. 111, 26; 112, 2; or. 55 p. 117, 14; or. 78 p. 212, 24.
p. 185, 15 ῥητορικήν — οὐκ ἐργάζομαι.	or. 43 p. 64, 29 οὐ — εἰμὶ ῥήτωρ.
p. 185, 17 τῶν θηρίων τὰ ἀλκιμώτατα.	or. 3 p. 55, 8 τῶν ἀλκίμων θηρίων. or. 35 p. 338, 18 (οἱ μύρμηκες) ἀλκιμώτατοι — εἰσὶ — θηρίων ἁπάντων.
p. 185, 18 δάκτυλοι — οὗτοι σκαφίσι — τετρίφαται.	or. 7 p. 211, 7 τὸ παρὰ τῷ Ἡσιόδῳ κεκριμένον — σὲ — „οὔτε σκαπτῆρα θεοὶ θέσαν —" τὰς χεῖρας ἔχεις — ἀτρίπτους.
p. 186, 6 ἀγροίκῳ. S. zu De provid. c. 18.	
c. 5 p. 188, 3 ἄνθρωπος — ψιλότατον. c. 11 p. 207, 10 ψιλότητι. Vgl. c. 6 p. 189, 17 τοὺς Διογένας und De regno c. 18 p. 44, 7 ψιλότερον τῆς Καρίνου κεφαλῆς.	or. 6 p. 88, 23 (ὁ ἄνθρωπος) ψιλός ἐστιν. p. 88, 27 ψιλότητα. p. 88, 30 ψιλότερα.
p. 188, 7 κινδυνεύει τὸ τῶν τριχῶν τοῦτο πρᾶγμα πόλεμον ἔχειν πρὸς φρόνησιν.	or. 35 p. 331, 22 δέδοικα μὴ οὐδὲν ᾖ τοῖς ἀνοήτοις ὄφελος τοῦ κομᾶν — πρὸς φρόνησιν.
p. 188, 10 κυνηγέταις.	or. 7 p. 190, 17 κυνηγέτην. Vgl. p. 202, 27. 33; 208, 16.
c. 6 p. 190, 3 γόης. Vgl. p. 190, 6. 9; ep. 146 p. 282 C καταγοητευθέντας.	or. 32 p. 270, 10 γοήτων. Vgl. p. 278, 10; or. 36 p. 12, 3. or. 2 p. 20, 11; or. 18 p. 255, 4; or. 78 p. 271, 1; or. 12 p. 174, 8 καταγοητεύσας. p. 175, 18 γεγοητευμένα.

1) Hiermit fällt die Bemerkung Druons p. 79 note „L'expression δημιουργός est remarquable par son exagération" (zu ep. 101) auf Dio zurück; vgl. n. zu c. 8 p. 198, 7.

p. 190, 14 *εἰ μὴ φαλακρός τις, οὐδὲ σοφός.*	or. 35 p. 331, 18: gegen diejenigen, welche von dem Redner *ὑπονοοῦσιν εἶναι — τῶν σοφῶν ἀνθρώπων — τεκμηρίῳ χρώμενοι τῷ κομᾶν.* Vgl. p. 334, 13 *οὓς σοφοὺς ὑμῖν ἀποδεικνύουσι — κομήτας.*
p. 190, 18 *νεβρίς.*	or. 32 p. 284, 10 *νεβρίδων.*
p. 193, 6 *τό — παιδαρίοις — ἐπιπρέπειν τὴν ἄνθην τῆς κόμης.* c. 11 p. 206, 13 *μειράκια κομῶντα.* Vgl. De regno c. 18 p. 43, 5 *νέοι — τὰς κόμας — περιττοί.*	or. 35 p. 334, 17 *παιδάρια κομῶντα.*
c. 8 p. 197, 18 *ὅσον — τοῦ θείου τό — φαινόμενον —, ἥλιος, σελήνη, πάντες ἀστέρες.* c. 9 p. 200, 15 *ὁ — φαινόμενος* (sc. *Ζεύς*).	or. 12 p. 162, 14 *θείοις — φάσμασιν οὐρανοῦ τε καὶ ἄστρων, ἔτι δὲ ἡλίου καὶ σελήνης.* p. 171, 21 *τὰ — θεῖα φάσματα — ἡλίου καὶ σελήνης καὶ σύμπαντος οὐρανοῦ καὶ ἄστρων — καθ' αὑτὰ φαινόμενα.*
p. 198, 7 *ὁ — τοῦ — κόσμου δημιουργός.*	or. 12 p. 178, 6 *δημιουργός.* p. 178, 17 *τῷ Διΐ, δημιουργοῦντι τὸν ἅπαντα κόσμον.* or. 48 p. 92, 21 *τῷ — δημιουργήματι τῷ κόσμῳ.*
c. 9 p. 200, 6 *Ὅμηρος — καὶ Φειδίας — χαίτην τῷ Διῒ καθιέντες, — ἵν' ἔχῃ κινεῖν — τὸν οὐρανόν.* c. 20 p. 230, 4 *αἱ ῥωννύμεναι τρίχες ἀπὸ τῆς κεφαλῆς τοῦ Διὸς καὶ συγκινοῦσαι τὸν οὐρανόν.*	or. 12 p. 161, 21 *πρὸς τὴν Ὁμηρικὴν ποίησιν — Φειδίου παραβαλλομένου τοῦ κινήσαντος* (*δινήσαντος* libri: corr. Herwerden[1])) — *τὸν σύμπαντα Ὄλυμπον, ὡς ἐκεῖνος — εἴρηκεν· — „ἀμβρόσιαι δ' ἄρα χαῖται ἐπερρώσαντο ἄνακτος | κρατὸς ἀπ' ἀθανάτοιο, μέγαν δ' ἐλέλιξεν Ὄλυμπον".* p. 172, 26 (*Ὅμηρος*) *χαίτην — ὀνομάζων τοῦ θεοῦ.* p. 177, 16 *κινούμενον Ὄλυμπον.*
p. 200, 17 *ποιητική τε καὶ πλαστικὴ καὶ τὸ μιμητικὸν ἅπαν γένος — ἥκιστα — φιλάληθες.*	or. 12 p. 168, 22 *ὑπέρ — ἑκάστου γένους* (sc. p. 168, 15 *ποιητικῆς καί — δημιουργικῆς*) — *σκοπῶμεν — τίς αὐτῶν ξυνέπεται τῷ ἀληθεῖ μάλιστα.* p. 167, 12 *ποιητικῆς — πλαστικήν τε καὶ παντὸς ἁπλῶς τοῦ καταξιώσαντος αὑτὸν ἀποφῆναι μιμητήν.* p. 174, 26 *τό — γένος.*

1) Synesius hat hier mit *κινεῖν* das richtige Wort erhalten.

p. 200, 17 *ποιητική — εἶναι* (sc. *ἔοικε*) — *δημαγωγικόν — καὶ ποιεῖν, ἅττα ποιεῖ, πρὸς δόξαν, οὐ πρὸς ἀλήθειαν.* c. 20 p. 230, 2 *ἃ Ὁμήρῳ τεθεολόγηται, τὰ μὲν πολλὰ πρὸς δόξαν ἐστίν, ὀλίγα δὲ πρὸς ἀλήθειαν.*

or. 53 p. 110, 28 *Ζήνων — διδάσκων, ὅτι τὰ μὲν κατὰ δόξαν, τὰ δὲ κατὰ ἀλήθειαν γέγραφεν* (sc. *Ὅμηρος*) — *ὁ δὲ λόγος οὗτος Ἀντισθένους ἐστὶ πρότερον, ὅτι τὰ μὲν δόξῃ, τὰ δὲ ἀληθείᾳ εἴρηται τῷ ποιητῇ.* or. 7 p. 208, 5 *ἐπί — τοὺς ποιητάς — ἴωμεν, ὡς ἐκεῖ — εὑρήσοντες τὰς τῶν πολλῶν δόξας.* or. 11 p. 119, 12 *περί — θεῶν — μηδὲν ἀληθὲς λέγειν Ὅμηρον.* Vgl. p. 152, 29.

p. 201, 3 *τίμιον* (vgl. ep. 139 p. 275 C, p. 276 A; ep. 142 p. 278 D; ep. 143 p. 280 A) — *ἀμαθέσιν* (vgl. p. 201, 13 *ἀμαθεῖς*) *ἡ κόμη καὶ δήμου δόξα τεθαύμακεν — οἰκίας καὶ συνοικίας, ὅσα — ὥσπερ αἱ τρίχες ἀλλότριον.* p. 201, 9 *μακαρίζεται — ὑπὸ τῶν ἀνοήτων ὅσα τύχης δῶρα.* Vgl. Hymn. 1, 24 *ἑτέρῳ δ' ἄγαλμα χαίτη.* S. zu De dono c. 4.

or. 13 p. 188, 25 *τά — τίμια.* or. 7 p. 207, 27 *ἃ θαυμάζουσιν* (sc. *οἱ πολλοί*). p. 208, 7 *συνοικίας.* Vgl. or. 4 p. 70, 19. or. 33 p. 302, 20 *κόμη — ταῦτα* (sc. *πλῆθος οἰκιῶν*) *ἔοικεν.* p. 302, 16 *ἡγεῖσθε — ἑαυτούς — μακαρίους.*

p. 201, 7 *πόρρω — εἰσὶ νοῦ* (sc. *οἱ πολλοί*).

or. 32 p. 296, 9 *ἀπορίαν — νοῦ.*

p. 201, 10 *ὅστις — δήμῳ γράφει καὶ δήμῳ λέγει.* c. 9 p. 200, 17 *ποιητική — δημαγωγικόν.* c. 20 p. 230, 6 (*Ὅμηρος*) *τοῖς πλήθεσι — συνεχώρησεν.*

or. 12 p. 167, 1 *λόγους —, οἷς μέλει πλήθους μόνον.* p. 168, 6 *τοῖς πολλοῖς.* or. 11 p. 138, 28 (*Ὅμηρος*) *πρὸς τοὺς πολλούς — μέλλων διηγεῖσθαι τὰ ἔπη.* Vgl. or. 78 p. 213, 18 ff.

p. 201, 15 *ἄν τίς τι τῶν πατρίων παρακινῇ.*

or. 12 p. 171, 16 *δόξας — παλαιὰς ἀκινήτους.*

c. 10 p. 202, 2 *χειρώναξιν.*

p. 174, 26 *τό — γένος τό — χειρωνακτικόν.* p. 178, 9 *χειρωναξίας.*

p. 202, 3 *δημιουργεῖν εἴδη θεῶν.*

p. 170, 8 *εἶδος — τῆς θεοῦ φύσεως ἐδημιούργησας.* Vgl. p. 175, 3; 176, 26. or. 4 p. 69, 24 (*οἱ δημιουργοί*) *τὰς τῶν θεῶν ἀπομιμούμενοι φύσεις — εἴδεσιν.*

p. 202, 3 *ἵνα μή — παρανομήσωσιν.*	or. 12 p. 168, 2 *ὅπως μὴ δοκῶσι παράνομοι.*
p. 203, 14 *τοῦ θείου τάς — εἰκόνας.*	p. 167, 13 *περὶ τὰ θεῖα ἀγάλματα καὶ τὰς εἰκόνας.*
p. 203, 15 *ἀπόχρη — τὸν ἥλιον ἰδόντι καὶ τοὺς ἀστέρας μηδὲν προσπεριεργάζεσθαι.*	p. 172, 10 *βέλτιον ὑπῆρχε μηδὲν ἵδρυμα — ἀποδεδεῖχθαι — ὡς πρὸς μόνα ὁρᾶν δέον τὰ οὐράνια.*
c. 11 p. 206, 12 *ὥσπερ — τὸν Ὀδυσσέα παίζουσιν οἱ μνηστῆρες.* Vgl. c. 2 p. 179, 6. ep. 148 p. 288 A. S. o. S. 126, 3.	or. 9 p. 104, 28 *καθάπερ Ὅμηρός φησι τὸν Ὀδυσσέα προσπαίζειν τοὺς μνηστῆρας.*
c. 17 p. 223, 15 *περὶ τοῦ σχήματος τῶν θεῶν.*	or. 72 Titel: *Περὶ τοῦ σχήματος* p. 185, 16 *θεῶν ἀγάλματα ἐν τοιαύτῃ διαθέσει τοῦ σχήματος.* or. 12 p. 170, 12 *τὸ πρέπον — σχήματος — τῷ θεῷ.*
c. 19 p. 226, 10 (*Ἕκτωρ*) *ὠνείδισε τἀδελφῷ — τὴν τῶν τριχῶν ἐπιμέλειαν.* p. 227, 5 *Ὅμηρος* — (*Ἕκτορα*) „*εἰσήγαγεν — ἑτέρῳ καλλωπιστῇ λοιδορούμενον.*	or. 11 p. 129, 17 *τὸν Ἕκτορα — ὀνειδίζειν καὶ λοιδορεῖσθαι αὐτῷ* (sc. *Ἀλεξάνδρῳ*) — *ὥς φησιν Ὅμηρος· —* „*οὐ γάρ τοι χραίσμῃ — ἥ — κόμη*“. p. 136, 4 (*Ὅμηρος*) *Ἕκτορα ποιήσας ὀνειδίζειν Ἀλεξάνδρῳ.*
c. 20 p. 228, 3 *οὐ γάρ, ὅτι ἂν Ὅμηρος ὀνομάσῃ, τοῦτο τῆς φύσεώς ἐστι τῶν ἐπαινετῶν. Δίωνι δέ — ταὐτὸν ἔοικεν εἶναι μνήμη — καὶ ἐγκώμιον.*	or. 33 p. 300, 14 *Ὅμηρος — σχεδὸν πάντα ἐνεκωμίασε — καὶ οὐδὲν ἔσθ' ὅτου μνησθεὶς χωρὶς ἐπαίνου — παρῆλθεν.*
c. 21 c. 231, 15 *θυγατέρων καὶ γυναικῶν.*	or. 7 p. 218, 16 *γυναῖκας καὶ θυγατέρας.*
p. 232, 5 *ἀναστάτους ἐποίησεν* (sc. *τὸ γένος τῶν μοιχῶν*) — *πόλεις.*	or. 11 p. 132, 16 *κινδυνευούσης ἀναστάτου γενέσθαι τῆς πόλεως διὰ τὴν ἐκείνου* (sc. *Ἀλεξάνδρου*) *παρανομίαν.* or. 6 p. 87, 2 *ἀνάστατοι πόλεις — γεγόνασι* (sc. *διὰ τὰ ἀφροδίσια*).
p. 232, 8 *πρόφασις.*	or. 11 p. 132, 9 *πρόφασιν.*
p. 233, 3 *ἐπὶ τῶν οἰκημάτων.*	or. 7 p. 215, 2 *ἐπ' οἰκημάτων.* p. 216, 15 *οἰκήματα.*

p. 237, 7 *φιλοσόφοις — ἐχαρισάμην τὸν λόγον — κἂν — εὐδοκιμήσῃ παρὰ τοῖς πλήθεσιν.*	or. 12 p. 178, 21 *ὁ λόγος — φιλοσόφοις τε ἁρμόττων καὶ πλήθει.*[1])
c. 23 p. 236, 12 *οἱ στρατηγοί* (sc. *ἀπὸ τῶν φαλακρῶν εἰσι*). Vgl. c. 11 p. 207, 16 *ὁ κάλλιστος ποιητῶν Ἀρχίλοχος.*	or. 33 p. 302, 17 *μηδ' ἐν — κόμῃ τίθεσθαι τὸ τοῦ στρατηγοῦ ὄφελος* (sc. *Ἀρχίλοχον*).
c. 24 p. 238, 4 *εἴη — τόνδε τὸν λόγον ἀνειλῆφθαι ταῖς χερσίν.*	or. 42 p. 62, 29 *εὔπορον — τὴν ἐμὴν σοφίαν — κύψαντα ἀνελέσθαι χαμᾶθεν.*[2])

Abgesehen von ihrer speziellen Bedeutung, bieten die angeführten Parallelen auch noch das weitere Interesse, daſs man aus ihnen den Charakter und die Tendenz des *Φαλάκρας ἐγκώμιον* besser beurteilen kann, als dies nach der Schrift selbst und den auf sie bezüglichen Stellen des 1.[3]) und 74.[4]) Briefes des Synesius möglich ist. In jenem sagt er von dem Werk p. 222 AB: *εἰ — μηδὲν φανεῖται σπουδαῖον, ἔξεστι δήπου παίζειν τὰ παίγνια,* und in diesem, nachdem er von seinen Schriften im allgemeinen bemerkt hatte, sie seien *νῦν μὲν εἰς σπουδὴν νῦν δὲ εἰς ἡδονὴν ἀποκλίναντες,* p. 157 B: *οὗτος λόγος ἥστινος μέν ἐστι μερίδος, ἀπὸ τῆς ὑποσχέσεως αὐτοῦ κατερεῖ — ἥδιστ' ἂν αὐτὸν εἰσποιήσαιμι φιλοσοφίᾳ* (vgl. Enc. calv. c. 21 p. 237, 7). Derselbe halb scherz- halb ernsthafte Ton kennzeichnet auch Dios Ausführungen *περὶ κόμης* und stempelt ihren Verfasser bei der Behandlung dieses zum *τόπος περὶ τοῦ σχήματος* gehörenden Kapitels zu einem *σπουδογελοῖος*[5]) und zwar, wie wir gesehen haben[6]), zu einem kynischen. Wie er, von diesem Standpunkte aus sich selbst und seinen Haarschmuck ironisierend, gegen die „langhaarigen“ Pseudokyniker loszieht, so werden wir im Vertrauen auf die übereinstimmende Zeichnung der Gegner auch bei Synesius unter den Angegriffenen in erster Linie diese Klasse von Philosophastern vermuten dürfen, zumal er in dem Sendschreiben an

---

1) Aus dieser Übereinstimmung erhellt, daſs bereits in der Handschrift des Synesius der von v. Arnim u. a. (s. auch Stich S. 70, 4) für unecht erklärte Passus p. 178, 20 *ἴσως δέ — 28 ἄμεινον* sich vorfand.

2) Durch diese Parallele wird die Synesiusstelle befriedigender erklärt als durch die Künsteleien von Krabinger Enc. calv. p. 258.

3) S. Volkmann S. 163**.

4) S. Boissonades Bemerkung in Herchers praef. p. LXXVI zu p. 685, 43.

5) S. o. S. 86, 4.

6) S. o. S. 122.

Paeonius namentlich *κύνας ἀκερσικόμας* bekämpft und in unserer Schrift selbst für seine Sache sich vor allen andern Philosophen auf Diogenes beruft. Diese letztere Besonderheit verleiht derselben übrigens noch ganz ausdrücklich das eigentümliche Gepräge eines kynischen *παίγνιον*.[1])

Als Gesamtresultat unserer Untersuchung über das *Φαλάκρας ἐγκώμιον* des Synesius würde sich demnach ergeben, dafs er, um die ihm feindlichen, auf ihr langes Haupthaar stolzen Pseudokyniker zu verspotten, ein in ihrem Sinne gehaltenes Dionisches *Κόμης ἐγκώμιον* fingierte[2]) und durch die Widerlegung desselben diese Absicht verwirklichte, wobei er sich beidemal die Waffen aus Dio selbst schmiedete, je nachdem er bei diesem das lange Haupthaar als das Abzeichen des echten oder des falschen Philosophen dargestellt fand.[3])

Der „Dion" des Synesius.

Der „Dion" des Synesius zerfällt, soweit man ihn mit Dionischen Werken in Zusammenhang bringen kann, in drei Teile, von denen der erste von Dio und seinen Schriften handelt, der zweite eine Verteidigung der Musen gegen ihre Verächter enthält und der dritte die Lebensführung des Synesius schildert. Die Dionischen Anklänge im ersten Abschnitt, die wir im Eingang unserer Arbeit bereits teilweise besprochen haben, zerfallen in solche, die sich ausdrücklich auf Schriften des Rhetors beziehen und daher gewissermafsen als Zitate betrachtet werden können, und solche, wo Synesius ohne eine unmittelbare Beziehung auf eine bestimmte Stelle sich Dionischer Wendungen bedient. Die letzteren sind nicht sehr zahlreich, und wir führen sie daher gleich zusammen mit den ersteren auf:

1) S. auch das u. S. 138 zum „Dion" Gesagte. Merkwürdigerweise nimmt sie der byzantinische Gegner des Synesius ernst (s. Miller p. 9); Schöll, Gesch. d. gr. Litt. 3 S. 367 hält sie für eine Parodie auf Dios „Haarlob"; Christ S. 913 sieht darin eine „Ausgeburt der spielenden Sophistik und des träumerischen Mystizismus"; ebenso Druon p. 258.

2) Auf solche mit ihrer rauhen Lebensweise paradierende Pseudo-Kyniker würde auch das mit ihrer koketten Haarpflege seltsam kontrastierende *χαμαὶ κοιμώμενοι* (p. 181, 2; vgl. z. B. Epiktet, Diatr. III 22, 10, Lucian, Conviv. § 13, Vit. auct. § 9, Ps.-Lucian, Cynicus § 1. 9. 13. 15), die abfällige Kritik des Schlafs (p. 181, 18; vgl. z. B. Dio or. 9 p. 103, 14; or. 8 p. 101, 16; or. 49 p. 96, 10; or. 20 p. 263, 31) und die Berufung auf die Lakedämonier (p. 181, 9; vgl. z. B. Diog. Laert. 6, 27; Diogenes fr. 83 bei Mullach; Dümmler, Antisthenica p. 7) vorzüglich passen. Bezüglich der Lakedämonier bei Synesius s. übrigens Geel p. 31.

3) Eine Beziehung zwischen Synesius und Dio in dieser Frage deutet schon Barner, ohne im einzelnen das Richtige zu treffen, in dem (wohl durch Druckversehen verwirrten) Satz p. 48: „Ut *περὶ φαλάκρας* egit Dio, ita Synesius disseruit *περὶ κόμης*" an.

Titel: *Δίων ἢ περὶ τῆς κατ' αὑτὸν διαγωγῆς.*	or. 7 p. 204, 25 *τῆς τῶν πενήτων διαγωγῆς.*
c. 1 p. 241, 2 *ὁ — Δίων — φιλόσοφος ἀπετελέσθη. τύχῃ δὲ μᾶλλον ἢ γνώμῃ χρησάμενος, τὴν τύχην αὐτὸς διηγήσατο.*	or. 13 (*Ἐν Ἀθήναις περὶ φυγῆς*) p. 182, 1 *ἐκάλουν* (sc. *ἐμέ*) — *τινὲς καὶ φιλόσοφον. ἐντεῦθεν ἐμοὶ συνέβη — οὐ βουλευσάμενον — τούτου τοῦ ὀνόματος τυχεῖν.*[1])
c. 2 p. 242, 2 *λέγοντες ἐκήλουν.* S. zu Enc. calv. c. 4.	
c. 3 p. 244, 3 *ἰταμούς.* S. zu De regno c. 22.	
c. 3 p. 245, 15 *νουθετεῖν ἀνθρώπους* (= c. 5 p. 250, 2) — *καὶ καθ' ἕνα καὶ ἀθρόους.*	or. 72 p. 188, 2 *νουθετεῖν τοὺς ἀνθρώπους.* or. 78 p. 218, 3 *ἰδίᾳ ἕκαστον ἀπολαμβάνων καὶ ἀθρόους νουθετῶν.* Vgl. or. 13 p. 187, 20; p. 187, 22.
p. 245, 16 *ἰδιώτας.*	or. 57 p. 129, 7 *τοῖς — ἰδιώταις οἱ λεγόμενοι λόγοι.*
p. 246, 12 *στεφανοῦντι.* S. zu De dono c. 1.	
c. 4 p. 247, 2. 11 *τὸν Εὐβοέα.* Vgl. c. 5 p. 249, 8.	or. 7: *Εὐβοϊκὸς ἢ Κυνηγός.*[2])
p. 247, 15 *ὑποτύπωσις — εὐδαίμονος βίου.* p. 248, 2 *τὸ εὔδαιμον.* c. 5 p. 249, 8 *βίος εὐδαιμονικός.*	or. 7 p. 202, 2 *ὥστε ἐμὲ εὐδαιμονίζειν κτλ.*
p. 248, 1 *ᾠδηκός — ἦθος — καταστέλλει.*	or. 9 p. 107, 7 *συστείλας — ὥσπερ οἱ τά — οἰδοῦντα νύξαντες.* Vgl. or. 8 p. 102, 4; or. 4 p. 77, 11.
p. 248, 2 *τὸ εὔδαιμον ἑτέρωθι δείξας* (sc. *ἢ ἐν τῷ πλούτῳ*).	or. 6 p. 85, 7 (*Διογένης*) *ἐνεδείκνυτο τοῖς θαυμάζουσι τὸν πλοῦτον τοῦ Πέρσου καὶ τὴν λεγομένην εὐδαιμονίαν, ὅτι οὐδέν ἐστι τῶν ἐκείνου πραγμάτων, οἷον νομίζουσι.*
p. 248, 4 *τῷ — διηγήματι* (= ep. 148 p. 284 D).	or. 7 p. 189, 20 *διηγήσομαι.* p. 191, 20; 194, 12.
p. 248, 6 *Ξέρξης — ὁ τὴν μεγάλην στρατείαν ἐλάσας ἐπὶ τοὺς Ἕλληνας.*	or. 4 p. 63, 22 *Ξέρξης καὶ Δαρεῖος — ἤλαυνον πολὺν ὄχλον — εἰς τὴν Ἑλλάδα.* Vgl. or. 6 p. 90, 13.

---

1) S. Kayser ad Philostrati Vit. sophist. p. 172 ff. (bei Dindorf p. XXXVI).
2) S. von Arnim im Hermes S. 405.

p. 248, 7 *μακαριώτερον ἑαυτοῦ* (sc. *Ξέρξου*) *γεγονέναι κυνηγέτην ἄνδρα.*	or. 7 p. 202, 2 *ὥστε ἐμέ — τοὺς ἀνθρώπους ἐκείνους — οἴεσθαι μακαρίως ζῆν πάντων μάλιστα — καίτοι — οἰκίας — ἠπιστάμην — βασιλέων.* Vgl. or. 6 p. 190, 17 *ἄνδρα κυνηγέτην.*
p. 248, 8 *ἐν τῇ ὀρεινῇ.*	or. 7 p. 192, 7 *τὰ ὄρη* (= p. 194, 27).
p. 248, 8 *κέγχρους ἐσθίοντα.*	p. 200, 22 *κέγχρον — ἤσθιον.*
p. 248, 10 *οὐδείς — πενίαν — φεύξεται.*[1])	p. 213, 15 *δοκεῖ τοῖς πολλοῖς αὐτή* (sc. *ἡ πενία*) *— εἶναι φευκτόν.* Vgl. p. 204, 25 *τῶν πενήτων.* p. 213, 14 *περὶ πενίας.*
p. 248, 11 *τὸν ἔσχατον Περὶ βασιλείας.*	or. 4: *Περὶ βασιλείας.*
p. 248, 12 *τέτταρας — βίους καὶ δαίμονας.*	or. 4 p. 69, 11 *τριῶν — βίων — τοσούτους φατέον εἶναι — δαίμονας.* p. 70, 2 *τοῦ τριπλοῦ δαίμονος τῶν τριῶν βίων.*
p. 248, 13 *τὸν φιλοχρήματον.*	p. 69, 18 *ὁ — φιλοχρήματος.*
p. 248, 14 *τρίτον τὸ φιλότιμον.*	p. 69, 18 *ὁ — τρίτος — ὁ φιλότιμος.* p. 75, 4 *τρίτον — τὸν φιλότιμον.*
p. 248, 15 *τὸν ἔμφρονα.*	p. 79, 5 *τὸν — σώφρονα.*
p. 248, 16 *τοὺς κατὰ τὴν ἀλογίαν* (sc. *βίους*). Vgl. c. 13 p. 286, 2 *σὺν ἀλογίᾳ.*	p. 69, 11 *βίων εἰς οὓς — ἐμπίπτουσιν οἱ πολλοί — οὐ μετὰ λογισμοῦ — ἀλόγῳ δὲ ὁρμῇ.*
p. 248, 16 *γράφει τε καὶ σχηματίζει.*	p. 69, 25 *γράφοντες.* p. 74, 21 *γραφεύς.* p. 70, 20 *σχήματι.* Vgl. p. 75, 9.
p. 248, 18 *ὅτῳ ποτὲ πεπρωμένος ἐκ θεῶν ἐγένετο.*	p. 79, 7 [*καὶ δὴ πεπρωμένον αὐτοῖς ἐκ θεῶν ἐγένετο*].
c. 5 p. 249, 1 *τοὺς ἐν τοῖς συχνοῖς λόγοις Διογένας τε καὶ Σωκράτας.*	or. 6: *Διογένης ἢ Περὶ τυραννίδος* or. 8: *Διογένης ἢ Περὶ ἀρετῆς.* or. 9: *Διογένης ἢ Ἰσθμικός.* or. 10: *Διογένης ἢ Περὶ οἰκετῶν.* or. 54: *Περὶ Σωκράτους.* Vgl. or. 72 p. 187, 12 *περὶ Σωκράτους — καὶ περὶ Διογένους.* p. 188, 7 *Σωκράτης ἢ — Διογένης.* p. 189, 1 *Σωκράτους καὶ Διογένους.*
p. 249, 2 *περιττοί.* Vgl. c. 6 p. 255, 14. S. zu De dono c. 4.	

1) Klimek S. 6 will hier ohne Not *εὔξεται* schreiben.

p. 249, 5 *τόν — κατὰ τήν — φύσιν* (sc. *ζῆλον*).	or. 7 p. 204, 28 *τὸ ζῆν — κατὰ φύσιν.* Vgl. p. 208, 21.
p. 249, 6 *τόν — αὐτουργόν* (sc. *ζῆλον*). S. zu De regno c. 5.	p. 208, 19; 213, 13 *αὐτουργεῖν.*
p. 250, 6 *ἐν ἐκείναις* (sc. *ταῖς σοφιστικαῖς ὑποθέσεσιν*) — *ὡραΐζεται καθάπερ ὁ ταώς.* S. zu De regno c. 16.	or. 12 p. 156, 9 *ταῶς — σοφιστάς.*
p. 251, 8 *ὁ Ἐκκλησιαστικός.*	or. 48: *Πολιτικὸς ἐν τῇ ἐκκλησίᾳ.*
p. 251, 8 *ὁ Βουλευτικός.*	or. 50: *Περὶ τῶν ἔργων ἐν βουλῇ.*
p. 254, 3 *κεκολασμένοι.* S. zu De regno c. 20.	
p. 254, 3 *σωφρονιστῇ — καὶ παιδαγωγῷ.* S. zu De regno c. 2.	
p. 255, 2 *ὁ Ῥοδιακός.*	or. 31: *Ῥοδιακός.*
p. 255, 2 *ὁ Τρωικός.*	or. 11: *Τρωικὸς ὑπὲρ τοῦ Ἴλιον μὴ ἁλῶναι.*

Der zweite Abschnitt entlehnt seinen positiven Grundgedanken, das *συνεῖναι τῷ παιδί — καὶ διδάσκειν, ἅττα μοι φρονεῖν ἔπεισι περὶ ἑκάστου συγγραφέως τε καὶ συγγράμματος, συνιστὰς αὐτῷ φίλους ἄνδρας μετὰ τῆς προσηκούσης ἑκάστῳ κρίσεως* (c. 6 p. 255, 10), und das *ἀγωνίζεσθαι ὑπὲρ Μουσῶν* (c. 14 p. 288, 18), einerseits der zweiten Königsrede und andererseits der 18. Rede Dios: *Περὶ λόγου ἀσκήσεως.* Jene bot ihm durch die p. 16, 24 geschilderte *συνουσία* Philipps mit seinem Sohne Alexander, als sie *ἐν Δίῳ τῆς Πιερίας ἔθυον ταῖς Μούσαις καὶ τὸν ἀγῶνα τῶν Ὀλυμπίων ἐτίθεσαν*, eine passende Vorlage, da hier der Königssohn von dem Unterricht Rechenschaft ablegt, den er bei Aristoteles genossen, worauf Philipp diesen mit den Worten lobt: *ὁ — ἀνὴρ ἄξιος πολλῶν καὶ μεγάλων δωρεῶν, εἰ τοιαῦτά σε διδάσκει —, εἴτε Ὅμηρον ἐξηγούμενος, εἴτε ἄλλον τρόπον.* Diese Vorlage würde es auch erklärlich machen, daſs Synesius c. 13 p. 287, 10 das Durchlaufen der verschiedenen Litteraturgebiete als einen *ἀγών* behandelt. Die 18. Rede dagegen war insofern für ihn brauchbar, als sie, abgesehen von einer allgemeinen Hervorhebung des hohen Wertes der litterarischen Bildung, thatsächlich von p. 252, 16 an eine kritische Übersicht über lesenswerte Schriftsteller und Werke bietet, wobei gerade wie bei Synesius c. 13 p. 286, 6 die Dichter, Geschichtschreiber und Redner vor den Philosophen genannt werden. Die allgemeine Charakteristik der Dionischen Schriften zu Anfang des 6. Kapitels

ist der 24. Rede nachgebildet. — Der negative, πρὸς τοὺς ἀμούσους gerichtete Teil des zweiten Abschnitts (vgl. ep. 143) zeichnet diese zum Teil christlichen, zum Teil heidnischen Gegner (vgl. ep. 154) mit einzelnen charakteristischen Zügen, die sich bereits bei Dio, namentlich in den Reden finden, in welchen er sich gegen die Scheinphilosophen, besonders gegen die Pseudokyniker wendet.[1]) Auf die γυμνότης und das ganze Auftreten und Wesen dieser Philosophensorte, die Synesius hier ganz ähnlich kennzeichnet wie in dem Sendschreiben an Paeonius (vgl. z. B. c. 12 p. 284, 11 ἐξ ἡμισείας εἰδότες mit De dono c. 2 p. 80, 1 τοὺς ἡμιπαιδεύτους), scheint die Bemerkung c. 7 p. 260, 2 ὧν θᾶττον ἂν ἴδοις τὴν καρδίαν ἢ τὰ ἐν τῇ καρδίᾳ (vgl. Dio or. 35 p. 331, 22 δέδοικα μὴ οὐδὲν ᾖ τοῖς ἀνοήτοις ὄφελος τοῦ κομᾶν — οὐδ' ἂν τὴν καρδίαν αὐτὴν γένωνται δασεῖς — τοῖς γυμνῆσι τούτοις), ferner c. 6 p. 257, 4 das Epitheton ἄγροικος (c. 12 p. 283, 14 τὴν ἀγροικίαν, s. zu De provid. c. 18), c. 8 p. 265, 1 der Terminus ἀπαθεῖς (p. 265, 5 ἀπάθεια) und ep. 154 p. 290 D die Wendung ἀμαθίας ἡγουμένης τοῦ θράσους zu zielen. — Wenn schliefslich Synesius am Ende dieses Abschnitts c. 14 p. 289, 3 sagt: τί — γένοιτο καὶ σπουδαῖον παιζόντων (s. das S. 133 ff. zum Enc. calv. Gesagte), so wirft dieser Satz auch einiges Licht auf das litterarische Genre der Schrift. Auch dieses verdankt er Dio, und zwar der schon genannten zweiten Königsrede, wo es p. 19, 24 von den beiden Mitunterrednern heifst: ἅμα σπουδῇ ἐπαιξάτην. Dafs dieses Genre ein kynisches ist, zeigt Dios 9. Rede, wo von Diogenes p. 104, 12 berichtet wird, dafs er seine philosophischen Gespräche in derselben Tonart zu führen beliebte.

Die Anlehnung an Dio verrät sich durch folgende Anklänge:

c. 6 p. 255, 18 (τὰ πολιτικὰ τοῦ Δίωνος γράμματα) μεθόριον — τῶν προπαιδευμάτων καὶ τῆς ἀληθινωτάτης παιδείας.	or. 24 p. 277, 17 (οἱ περὶ τὸ λέγειν ἐσπουδακότες) μεθόρια — τῶν φιλοσόφων καὶ τῶν πολιτικῶν.
p. 255, 18 τῶν προπαιδευμάτων (= ep. 143 p. 279 C). Vgl. c. 13 p. 286, 4.	or. 2 p. 25, 20 ἔοικε — παιδεύειν Ὅμηρος — παίδευσιν. p. 30, 22 πολλά — παρ' Ὁμήρῳ παιδεύματα vgl. p. 32, 4.[2]) or. 55 (Περὶ Ὁμήρου καὶ Σωκράτους)

1) S. Clausen p. 49 „Monachi scilicet Christiani et Ascetae Libyci gentiles (forsan quoque Antisthenis placitis — addicti)." — Über das Vorkommen derartiger Pseudokyniker in der Zeit des zu Ende gehenden Heidentums s. unseren Aufsatz „Gregorius von Nazianz und sein Verhältnis zum Kynismus" (Theol. Stud. u. Krit. 1894, S. 314 ff.).

2) Vgl. die Inhaltsangabe im Cod. Urbinas 124 ἱκανόν φησι παιδεῦσαι τὸν ποιητήν (bei Sonny p. 8).

	p. 117, 15 Ὅμηρος — ἐπεχείρησε τοὺς ἀνθρώπους παιδεύειν.
p. 255, 19 τῆς ἀληθινωτάτης παιδείας. S. zu De regno c. 17 und c. 32.	
p. 256, 7 ἐκλυτέος ὁ τόνος.	or. 8 p. 96, 15 ὥσπερ οἱ χορδοστρόφοι τὰ νεῦρα τείνουσι.
p. 256, 9 Μουσῶν ἑταίροις.	or. 33 p. 300, 25 Μουσῶν θεράποντα. Vgl. or. 78 p. 207, 1.
p. 251, 11 ἐπιτείνων.	or. 8 p. 96, 14 ἐπέτεινεν.
p. 257, 3 παίζων τε καὶ σπουδάζων. Vgl. c. 5 p. 255, 3 ἐσπουδάσθη — τῷ Δίωνι καὶ τὰ παίγνια. c. 14 p. 289, 13 s. o.; c. 17 p. 299, 10 (Σωκράτης) παίζει τε καὶ σπουδάζει. c. 18 p. 299, 14 παίζειν τε καὶ σπουδάζειν. Vgl. ep. 1 und 75. S. o. S. 133.	or. 6 p. 85, 7 (= p. 87, 21) (Διογένης) παίζων. or. 9 p. 104, 12 (Διογένης) ἔπαιζε — σπουδάσαντος. or. 55 p. 117, 18 (Σωκράτης) ποτὲ μὲν σπουδάζειν ὁμολογῶν, ποτὲ δὲ παίζειν.
p. 257, 5 τὰ ἐκ Χαρίτων μυεῖσθαι καὶ ἀκριβῶς Ἕλληνα εἶναι. Vgl. ep. 154 p. 290 C οἷς Ἑλληνισμοῦ τε καὶ χάριτος ἔμελε.	or. 43 p. 63, 22 μήτε ἀχαρίστους — εἶναι. p. 63, 22 τὸ ἦθος Ἑλληνικὸν ἔχειν.
p. 257, 10 ἐν παισὶν ἡ φιλόμυθος φύσις. S. zu De provid. c. 2.	
c. 7 p. 260, 3 ἀδυνατούσης τῆς γλώττης ἐξερμηνεῦσαι τὴν γνώμην. c. 18 p. 300, 13 οἱ στασιῶται τῆς ἀγλωττίας.	or. 12 p. 171, 1 ἀνὴρ οὐκ ἄγλωττος οὐδὲ ἀγλώττου πόλεως.
p. 260, 6 τὶ κρύπτειν. Vgl. p. 260, 14; 262, 4.	or. 35 p. 332, 15 ὡς σπουδαῖον κρύπτοντα.
p. 261, 6 βιώσει ἐν σχολῇ.	or. 5 p. 82, 1 πλείω σχεδόν, ἢ ἔδει, σχολὴν ἄγοντι (sc. Διογένει). or. 44 p. 56, 12 πολλὴν ἄγοντι σχολήν (sc. Διογένει).
p. 261, 6 ὁ τὴν σοφίαν κορυφαῖος εἶναι ποιούμενος. S. zu De dono c. 1.	

p. 262, 3 ὁ — ἀποσεμνυνόμενος. c. 12 p. 280, 4 ἀποσεμνύνονται. c. 17 p. 298, 1 (Σωκράτης) οὐκ ἀπεσεμνύνατο πρὸς ἀνθρώπους. c. 14 p. 292, 2 ὁ σεμνότατος. Vgl. ep. 154 p. 291 B σεμνοπροσωποῦσιν.

or. 35 p. 332, 15 σεμνυνόμενον. or. 6 p. 87, 28 τοὺς σοφιστὰς τοὺς σεμνοὺς εἶναι θέλοντας. or. 9 p. 104, 20 (= or. 32 p. 272, 19) τούς — σεμνοὺς εἶναι βουλομένους.

p. 262, 5 τὴν ἐν τῇ φύσει λιχνείαν. S. zu De provid. c. 2.

p. 262, 6 Ἰξίων ἀντὶ τῆς Ἥρας τὴν νεφέλην ἠρήκει — συνὼν τῷ εἰδώλῳ.

or. 4 p. 77, 20 (Ἰξίονα) — ἐπιθυμήσαντα — Ἥρας — νεφέλῃ — συγγενόμενον. p. 77, 24 νεφέλῃ — συνών.

c. 8 p. 265, 3 ἄντί — σοφῶν — ἀνδρῶν — ἀλαζόνες. c. 13 p. 286, 5 ἀλαζόνων καὶ ἀνοήτων. ep. 143 p. 279 D ἀλαζόσι.

or. 4 p. 61, 27 ἀλαζόνι σοφιστῇ. p. 76, 25 ἦθος — ἀνόητον — ἀλαζονείᾳ — ἔγγιστα. or. 55 p. 116, 15 ἀλαζών — ὥσπερ οἱ ἀμαθέστατοι τῶν σοφιστῶν. or. 70 p. 180, 10 τοὺς ἀλαζόνας καὶ ἀνοήτους. Vgl. or. 4 p. 62, 3; 75, 27; or. 70 p. 180, 1. 26; or. 11 p. 125, 24. — or. 35 p. 331, 23 τοῖς ἀνοήτοις. p. 334, 2 αὐτὸν ἀνόητον ὄντα. or. 4 p. 62, 9 ἀνοητόταται (sc. κύνες). Vgl. or. 20 p. 263, 17; 266, 11. or. 6 p. 87, 28.

c. 10 p. 269, 14 τῆς — περὶ λόγους διατριβῆς. Vgl. ep. 49 p. 188 A.

or. 2 p. 17, 2 διατρίβεις περί (sc. Ὅμηρον). or. 12 p. 162, 2 ἐν φιλοσόφῳ διατριβῇ. Vgl. or. 1 p. 2, 15; or. 18 p. 251, 3. 8.

c. 11 p. 279, 7 παλαιοῖς τε καὶ μακαρίοις ἀνδράσιν. S. zu De regno c. 9.

c. 12 p. 282, 1 ἀμαθεῖς. p. 284, 7 ἡ — ἀμαθία. c. 14 p. 288, 15 τῆς ἀμαθίας. Vgl. ep. 143 p. 279 C; ep. 154 p. 290 D.

or. 4 p. 62, 3 αἱ ἀμαθεῖς — κύνες. or. 10 ἀμαθεῖς ὄντες — τὸ τῶν σοφιστῶν γένος. or. 55 p. 116, 16 οἱ ἀμαθέστατοι τῶν σοφιστῶν.

p. 283, 6 ἐν λέξεσι τριοδίτισιν.

or. 32 p. 269, 15 ἐν — τριόδοις.

p. 283, 6 ὁ — Κάδμου σπόρος — ὁπλίτας — ἀνεδίδου σπαρτούς.

or. 4 p. 60, 4 τοῖς — ἐν Θήβαις Σπαρτοῖς. Vgl. or. 21 p. 270, 12.

p. 283, 13 παιδευόμενοι καὶ προπαιδευόμενοι. S. zu De dono c. 2.	or. 12 p. 167, 8 τοὺς πεπαιδευμένους (= or. 32 p. 274, 5); vgl. or. 49 p. 94, 12; 96, 2.
p. 284, 10 εἰδέναι προσποιούμενοι. S. zu De dono c. 1.	
p. 285, 9 ὁ Ἴκαρος.	or. 4 p. 75, 25 ἄν τις αὐτὸν (sc. τὸν φιλότιμον) προσεικάσειε τῇ Ἰκαρίου[1]) — φορᾷ.
p. 282, 2 εἰ μὴ τεθήπαμεν τοὺς κύκνους — ἀλλὰ γαννύμεθα — ἀκούοντες τῆς ᾠδῆς, καὶ ἐμοῦ γε ἕνεκα μηδείς ποτε κύκνων τὸ ἔσχατον ᾄσειεν.	or. 12 p. 155, 24 οὐδὲ τὸν κύκνον ἀσπάζεται (sc τὰ ὄρνεα) — οὐδὲ ὅταν ὑμνῇ τὴν ὑστάτην ᾠδήν.
c. 14 p. 289, 1 τὴν λοιδορίαν.	or. 8 p. 97, 4 σοφιστῶν — λοιδορουμένων. or. 9 p. 103, 13 διά — τὸ λοιδορεῖσθαι κύνα αὐτὸν (sc. Διογένη) ἀπεκάλουν. p. 104, 5 (Διογένης) ἱκανός — λοιδορῆσαι. Vgl. p. 104, 11; or. 32 p. 270, 1; 272, 11 λοιδορία.

Der dritte Abschnitt lehnt sich in der Schilderung der Freiheit und Ungebundenheit des Synesius an Dios 4. und 12. Rede an, d. h. die Beschreibung dieser Lebensführung ist unmittelbar und mittelbar eine Kopie derjenigen des Diogenes. Bei der Ausmalung des kläglichen Lebens und Treibens der Sophisten folgt Synesius aufser diesen beiden Reden noch einigen anderen, unter welchen besonders die 78. (*Περὶ φθόνου*) hervorzuheben ist. Die Ausführung des Bildungsganges, den er seinem Sohne wünscht, schliefst sich wieder an die zweite Königsrede Dios an, und in der Darstellung seiner Besitzverhältnisse nimmt er sich die 45. Rede zum Vorbild.

Dies erhellt aus folgenden Übereinstimmungen:

c. 14 p. 289, 10 ἀόριστοι — αἱ τῶν παιζόντων ὁρμαί.	or. 12 p. 165, 18 οὐ ῥᾴδιον τόν — λέγοντα ἐπισχεῖν, ἔνθα ἂν ὁρμήσῃ.
p. 289, 10 ἐλευθερία. Vgl. c. 15 p. 293, 16. S. zu De regno c. 2.	
p. 289, 12 τὸ μὴ πρὸς ὕδωρ εἰρησομένους γράφειν τοὺς λόγους. Vgl. c. 15 p. 293, 1.	or. 12 p. 165, 21 (λόγον) — οὐ μελετηθέντα πρὸς ὕδωρ.

1) Die Emendation Ἰκάρου, welche Reiske vorschlug, wird durch Synesius gestützt.

p. 290, 2 ὁ ῥήτωρ — ὡς ὑπ' ἀνάγκης σιωπησόμενος.	p. 165, 21 πρός — δικανικὴν ἀνάγκην.
p. 290, 10 ἀνομοίως διακειμένοις.	or. 4 p. 77, 3 ἀνωμάλῳ — πράγματι.
p. 290, 11 ὁ δοῦλος. c. 15 p. 293, 7 δουλεύειν.	p. 77, 3 δουλεύοντα. p. 66, 6 δοῦλον — τῆς δόξης.
p. 290, 11 ὁ δημολόγος — ὁ πᾶσιν ἐκκείμενος. Vgl. ep. 57 p. 197 A; ep. 79 p. 227 B.	or. 34 p. 325, 9 κἀκεῖνον (sc. τὸν σύμβουλον) — ἐκκεῖσθαι τῷ δήμῳ.
p. 291, 2 δόξαν — ἐρανιζόμενος. S. zu De dono c. 1.	
p. 291, 15 θέαμα καλόν.	or. 12 p. 156, 7 θεάματα — τερπνά.
p. 291, 18 τορόν. Vgl. Enc. calv. c. 4.	or. 4 p. 73, 27 διάτορον.
p. 292, 3 πεπραγματεῦσθαι τὰ περὶ τὴν φωνήν.	or. 32 p. 269, 10 φωνασκοῦσιν.
p. 292, 4 τῆς ἐπιδείξεως. S. zu De regno c. 1.	
p. 292, 5 τὸ ληκύθιον.	or. 71 p. 281, 15 τὴν λήκυθον (sc. τοῦ Ἠλείου Ἱππίου).
c. 15 p. 292, 14 ἐγώ — ἐπ' ἐμαυτοῦ — ᾄδω.	or. 78 p. 212, 21 (ὁ Θηβαῖος αὐλητής) αὑτῷ — αὐλεῖν ἔφη.
p. 293, 12 οὐδέ — περιεποιησάμην ἐμαυτοῦ μαθητὰς εἶναι. Vgl. ep. 57 p. 200 B.	or. 4 p. 58, 13 (Διογένης) οὐδέ — μαθητάς — εἶχεν ὥσπερ οἱ σοφισταί. or. 12 p. 158, 12 οὐ — λαμβάνω μαθητάς. p. 158, 27 μαθητήν — οὐδένα ἔχοντος. p. 156, 9 σοφιστάς — μαθηταῖς ἐπαιρομένους. or. 8 p. 97, 15 τῶν λεγομένων μαθητῶν. or. 35 p. 334, 9 τὶς φάσκων εἶναι μαθητής. or. 78 p. 214, 29 σοφιστάς — παρὰ τοῖς μαθηταῖς.
p. 294, 3 ὅτι — τέκοιεν — ἀνεμιαῖον.	or. 4 p. 75, 10 ὑπηνέμιον (sc. τὸ σχῆμα τοῦ φιλοτίμου δαίμονος). or. 20 p. 265, 29 ὑπηνεμίοις γεννήμασι.
c. 16 p. 295, 6 τὰ παιδάρια.	or. 32 p. 269, 16 = or. 35 p. 334, 17 παιδάρια.
p. 296, 4 εἱμαρμένη — διδασκάλου[1]), καὶ φθονερὸν	or. 78 p. 215, 12 φθονοῖ — καὶ εὔχοιτ' ἂν ἀπολέσθαι αὐτούς.

---

1) Wenn Klimek S. 7 zu der lückenhaften Stelle c. 16 p. 215, 13 ὅ γε τοῦ διδασκάλου βίος das sehr sinnentsprechende Epitheton ἄθλιος ergänzt, so kann

αὐτὸν εἶναι — καὶ ἀπεύξεται — μηδένα γενέσθαι σοφόν —, ἵνα μόνος ἀποβλέποιτο.	p. 241, 21 *ὅπως ἂν ᾖ περίβλεπτος.*
c. 17 p. 296, 16 *φύλῳ τῶν σοφιστῶν.* S. zu De dono c. 4.	
p. 296, 16 *οὐ — ἐποιεῖτο σοφὸς εἶναι Σωκράτης.*	or. 55 p. 116, 22 *οὐδὲ προσεποιεῖτο σοφίαν οὐδεμίαν* (sc. *Σωκράτης*). or. 12 p. 158, 21 *Σωκράτει — ὑπὲρ αὐτοῦ προβαλλομένῳ — ὡς οὐδὲν ᾔδει.*
p. 297, 1 (*Σωκράτης*) *ἦν — σοφός.*	or. 55 p. 216, 24 *ὡς εἴη σοφώτατος* (sc. *Σωκράτης*).
c. 18 p. 300, 1 *αὐτόν* (sc. *τὸν παῖδα*) — *ἀγαθὸν γενέσθαι βούλομαι, „μύθων τε ῥητῆρ' ἔμεναι, γνωστῆρά τε ὄντων“.*	or. 2 p. 20, 17 (*Ὅμηρος*) *φησί — πεμφθῆναι αὐτὸν ὑπὸ τοῦ πατρός, „μύθων τε ῥητῆρ' ἔμεναι πρηκτῆρά τε ἔργων“.*
p. 302, 7 *συχνοί μοι τῶν οἰκετῶν ἰσοπολῖται γεγόνασι.*	or. 45 p. 74, 16 *τοσούτων — εἰς ἐλευθερίαν ἀφεστηκότων οἰκετῶν.*

Die übrigen Schriften des Synesius.

In den übrigen Schriften des Synesius lassen sich, von vereinzelten Anklängen an den Dionischen Sprachgebrauch abgesehen[1]), keine nennenswerten Entlehnungen aus dem Rhetor nachweisen. Nur unter seinen Briefen[2]) sind einige, zu denen er Dionische Muster benützt hat:

In dem 32. Brief ist die Schilderung des *παιδοτρίβης* dem von Diogenes gezeichneten *δαίμων φιλήδονος* in Dios vierter Königsrede nachgebildet:

---

man als Stütze hierfür Dio or. 8 p. 101, 9 *βίον ἄθλιον.* or. 6 p. 88, 1 *ἀθλιώτερον ζῆν.* or. 10 p. 115, 24 *ὅσοι — ἂν ἀμαθεῖς ὄντες πεισθῶσι σοφοὶ εἶναι, οὗτοι πολύ εἰσιν ἀθλιώτεροι τῶν ἄλλων ἁπάντων* anführen; vgl. or. 11 p. 125, 24. Syn. ep. 57 p. 198 D *ἀθλιώτερον.*

1) Z. B. Katast. 1 p. 377, 1 *τοὺς καταράτους βαρβάρους*: vgl. Dio or. 48 p. 139, 30 *τοὺς καταράτους Γέτας*; ferner Homil. I p. 371, 5 *κρατῆρα νήφοντος κράματος*: vgl. or. 30 p. 304, 1 *κρατῆρα — τῆς Σωφροσύνης* (s. Morel p. 687); Hymn. 1, 45 *τέττιγος ᾠδὰν | δρόσον ὀρθρίαν πιόντος*: vgl. or. 47 p. 84, 25 *ἂν ὅμοιος εἴην τοῖς τέττιξι· καὶ γὰρ ἐκεῖνοι πρὸς τὸν ἥλιον διψῶντες ᾄδουσιν.*

2) Einzelne Parallelstellen aus diesen und den Hymnen haben wir bereits im Obigen verzeichnet.

p. 177 D ὁ — δοῦλος — τὴν προαίρεσιν.	p. 73, 6 δεδουλωμένον ὑφ' ἡδονῆς.
178 A κυλινδηθείς.	73, 8 κυλινδούμενον.
178 B ἐν στεφάνῳ	74, 9 στεφάνους — ἐστεφανωμένος.
καὶ μύροις	74, 7 μύρου — ἀποπνέων.
μεθύοντα.	74, 8 μεθύοντι προσεοικὼς
καὶ κωμάζοντα	κωμάζοντι.
καὶ πάσης ἀκολασίας	73, 6. 10 τὸν ἀκόλαστον.
καταπιμπλάμενον	
καὶ ᾠδὰς ᾄδοντα.	74, 11 ᾄδων.

Der 57. Brief d. h. die Rede κατὰ 'Ανδρονίκου[1]) mit der Verzichterklärung auf das Bischofsamt berührt sich im Ton und in einigen Wendungen mit Dios 49. Rede:

p. 198 C Αἰγύπτιοι — ὑπὸ τῶν ἱερέων ἐβασιλεύθησαν (= ep. 121 p. 258 B).	p. 95, 18 Αἰγύπτιοι — τοὺς ἱερέας (sc. ἐπιστάτας τοῖς βασιλεῦσι καὶ ἄρχοντας ἀπέδειξαν).
199 C παραίτησις.	Titel: Παραίτησις ἀρχῆς ἐν βουλῇ. p. 97, 24 παραιτοῦμαι τὴν ψῆφον.

Der 95. Brief schildert die traurige Lage des vertriebenen Synesius mit einem Ausdruck, den Dio bei der Erwähnung seiner Verbannung zu gebrauchen pflegt:

p. 234 D ἀλᾶσθαι φεύγων.	or. 13 ('Εν 'Αθήναις Περὶ φυγῆς) p. 181, 25 ἀλᾶσθαι. Vgl. p. 181, 30; or. 12 p. 159, 10; or. 13 p. 182, 1 ἀλήτην. Vgl. or. 1 p. 2, 16; 9, 24 ἐν τῇ φυγῇ — ἀλώμενος. or. 7 p. 189, 23 ἀλητικόν. p. 191, 15 ἐν ἄλῃ. Vgl. or. 19 p. 257, 10.

Der 149. Brief handelt von einem entlaufenen Sklaven und betont die Gleichgültigkeit des Synesius bezüglich seiner Wiedererlangung. Hierin klingt das Schreiben an die 10. Rede Dios an, wo Diogenes eine derartige Stellungnahme zu einem solchen Falle empfiehlt.

p. 281 CD οἰκέτης.	Titel: Διογένης ἢ Περὶ οἰκετῶν.
ἐδραπέτευσε.	p. 108, 1 ἀπέδρα.
281 D τραφείς.	109, 4 ἐτρέφετο. Vgl. p. 109, 5.
εἴασα ἂν χαίρειν αὐτόν.	111, 23 δοκῶ μοι ἐάσειν.

Der 148. Brief giebt eine Schilderung von dem Aufenthaltsort und der Lebensweise des Synesius, die mit der idyllischen Ausmalung der

1) S. Seeck S. 467. 480.

Weltabgeschiedenheit, der ländlichen Einfachheit, der landschaftlichen Scenerie, der Beschäftigung der Jäger und Hirten und ihrer frugalen Lebensart im Gegensatz zu den verwöhnten Kulturmenschen eine bewufste Kopie von Dios *Εὐβοϊκός* ist. Wie dort der Jäger, so schildert auch hier (p. 191, 20) Synesius *τὰ αὑτοῦ πράγματα* und ergeht sich *γεωργικοῦ — πέρι καὶ κυνηγετικοῦ τε καὶ ποιμενικοῦ βίου* (vgl. p. 208, 16), oder *περὶ γεωργίας καὶ θήρας* (p. 213, 18, vgl. p. 286 A *χρωμένων ἀλλήλοις ἐπὶ γεωργίαν,* [*ἐπὶ ποιμένας,*][1]) *ἐπὶ ποίμνας, ἐπὶ θήραν* und Enc. calv. c. 4 p. 185, 16).

p. 284 B *ἀπέλιπον τὴν τάξιν τῶν φόρων — καὶ σὲ δὲ ἀφίημι τῆς συντάξεως.*	Vgl. p. 195, 3 *ἀτελεῖς καὶ ἀλειτούργητοι διατελοῦσι.*
p. 284 D *τῷ διηγήματι.* Vgl. p. 285 D.	p. 189, 20 *διηγήσομαι.*
p. 285 A *ἀδολεσχούσης ἐπιστολῆς.*	p. 204, 24 *ἀδολεσχεῖν.*
p. 286 A *ἀγρὸν πόρρω πόλεως.* S. zu De provid. c. 18.	Vgl. p. 193, 7 *οὔτε εἰς ἄστυ καταβᾶσιν.* Vgl. p. 193, 21; 209, 20.
p. 286 A *ἀλφίτοις.*	p. 204, 2 *ἄλφιτα.*
πύρινα πέμματα.	p. 200, 21 *ἄρτους πυρίνους.*
p. 286 B *αἰγῶν.*	p. 198, 20 *αἶγες.*
p. 286 B *ποιεῖ — τὴν ἀφθονίαν ἐν ταῖς τραπέζαις ἡ — θήρα.*	p. 200, 23 *κρέα ἐλάφεια — ἄφθονα.* 203, 24 *τὴν τράπεζαν.*
p. 286 B *ἡ διὰ τῶν κυνῶν — θήρα.*	p. 192, 22 *πρὸς θήραν — μετὰ κυνῶν.*
p. 286 B *ἀνθρώπια — λοίδορα.*	p. 195, 6 *ἐλοιδορεῖτο.* Vgl. p. 197, 17; 199, 8.
p. 286 C *τὰ ἐκ τῶν καμίνων κρέα τὰ θήρεια.*	p. 198, 4 *τά κρέα — ἐν τῷ καπνῷ.*
p. 287 A *ἡμῖν — οὐ χαλκεύονται — τάλαντα.*	vgl. p. 198, 4 *οὐχ ἵσταμεν — ἡμεῖς.*
p. 287 B *κύων — λαρυγγίζων τοὺς λύκους.*	Vgl. p. 192, 26 *τούς — λύκους — ἐδίωκον* (sc. *οἱ κύνες*). Vgl. p. 190, 15; 204, 12.
p. 287 B *ὁ κυνηγέτης.*	p. 190, 17 *κυνηγέτην.* Vgl. p. 102, 23; 214, 4.
p. 287 C *εὐωχῶν ἡμᾶς πανδαισίᾳ κρεῶν.*	p. 201, 31 *εὐωχούμεθα.* Vgl. or. 2 p. 26, 1 *εὐωχεῖ — ἀπὸ κρεῶν κτλ.*
p. 287 C *κρεῶν.*	p. 190, 17 *κρεῶν.* Vgl. p. 198, 14; 199, 8; 200, 23; 202, 1.

---

1) Wohl als Dittographie zu tilgen; s. Herchers praef. p. LXXIX zu p. 723, 24.

p. 287 C ἡ διδυμοτόκος οἶς.	Vgl. p. 203, 12 τὴν ὃν — τὴν τὰ τέκνα ἔχουσαν.
p. 287 C τὴν ἄμπελον.	p 198, 15 ἄμπελοι. Vgl. p. 203, 23.
p. 287 C πενήτων.	p 204, 25 πενήτων. Vgl. p. 191, 27.[1]
p. 288 A βουκόλοι.	p. 191, 27 βουκόλοι.
p. 288 B ἁπλόην.	or. 1 p. 9, 32 νομεῦσι καὶ κυνηγέταις — ἁπλοῖς ἤθεσιν.

Von einzelnen Kleinigkeiten sind noch folgende zu nennen:

ep. 40 p. 180 C Νισαίων ἵππων.	or. 1 p. 52, 26 Νισαίους — ἵππους.
ep. 47 p. 192 C ὁ θεὸς (sc. der christliche[2])) τιμᾶται φίλιός τε καὶ ξένιος. ep. 103 p. 241 C μὰ τὸν φίλιον. ep. 129 p. 263 C νὴ τὸν φίλιον. ep. 95 p. 233 C μὰ τὸν ὁμόγνιον.	or. 1 p. 7, 22 (= or. 12 p. 176, 10) Ζεύς — ἐπονομάζεται — Φίλιος — καὶ Ὁμόγνιος — καὶ Ξένιος.
ep. 66 p. 206 D τί δ' ἂν διηγοίμην εἰδότι.	or. 7 p. 194, 12 σοὶ διηγοῦμαι — εἰδότι ταῦτα.
ep. 116 p. 255 D κάλλιστον ὁμόνοια.	or. 38. 39. 40. 41 (Titel — περὶ ὁμονοίας —).
ep. 142 p. 278 B κατὰ τὸ Δελφικὸν γράμμα ἐμαυτὸν ἐγνωκώς.	or. 10 p. 113, 8 ἐν Δελφοῖς γράμμα τὸ Γνῶθι σαυτόν.
ep. 150 p. 288 D τὸν Ἡράκλειον τρόπον ἐκκαθαίρων αὐτῶν τὴν πατρίδα.	or. 5 p. 82, 17 Ἡρακλέα τὴν σύμπασαν γῆν καθαίροντα.
ep. 4 p. 161 B; ep. 79[3]) p. 225 C; ep. 148 p. 288 A τὸ κάθαρμα. Vgl. ep. 32 p. 178 D.	or. 7 p. 195, 16 τοῦ καθάρματος.
ep. 109 p. 252 C τοῦ τριβωνίου. Vgl. ep. 147 p. 283 D; ep. 154 p. 290 B.	or. 32 p. 273, 11 τριβωνίῳ. Vgl. or. 47 p. 87, 19.

Die verlorenen Gedichte des Synesius.

Synesius sagt in seinem 148. Brief p. 287 A ἡμῖν δὲ καὶ τὸ μουσικῆς χρῆμα ἐπιχώριον — und zählt darauf (p. 287 B) die verschiedenen ὑποθέσεις seiner dichterischen Muse folgendermaſsen auf:

1) Vgl. unsere oben S. 91, 1 genannte Anzeige des Buches von Fritz.
2) S. Seeck S. 481. 3) S. Seeck S. 480: christl. Zeit.

ἔστιν ἡμῖν καλόν τι χρῆμα ᾠδῆς

1) ἔπαινος ἐνόρχου κριοῦ.

2) καὶ ὁ μείουρος κύων ἐγκωμίου τυγχάνει, ὅτι — δίκαιός ἐστι τὰς ὑαίνας οὐκ ὀρρωδῶν καὶ λαρυγγίζων τοὺς λύκους.

3) καὶ ὁ κυνηγέτης οὐχ ἥκιστα ᾠδὴ γίνεται ταῖς κατανομαῖς εἰρήνην ποιῶν καὶ εὐωχῶν ἡμᾶς πανδαισίᾳ κρεῶν.

4) ἥ τε διδυμοτόκος οἷς οὐκ ἀπαξιοῦται τῆς λύρας, ὅτι πλείω τῶν ἐτῶν ἐκτρέφει τὰ ἔκγονα,

5) τὴν δὲ κράδην θαμὰ καὶ τὴν ἄμπελον ἐντείναντες ψάλλομεν.[1])

Da wir bereits gezeigt haben, daſs nicht nur die in dem Brief gegebene Schilderung seines Lebens, sondern gerade auch diese Stoffe vielfache Berührungen mit Dios *Εὐβοϊκός* aufweisen, so liegt die Vermutung nahe, Synesius habe in den verlorenen Gedichten, die er übrigens auch ep. 130 p. 266 A und ep. 154 p. 290 C erwähnt, versucht, einige kleine poetische, auf seine heimatlichen Verhältnisse übertragene Paraphrasen der Dionischen Idylle zu geben. Insbesondere wird dies von den ep. 101 p. 239 A und ep. 154 p. 290 C namentlich genannten *Κυνηγετικαί* gelten, deren *ὑπόθεσις* er wahrscheinlich ep. 148 p. 287 B an zweiter und dritter Stelle angiebt.[2]) Freilich brauchte sich Synesius dabei nicht auf das von dem *Εὐβοϊκός* Gebotene zu beschränken, da Dio noch an mancher andern Stelle seiner Vorliebe für die Jagd und die Jagdhunde beredten Ausdruck verleiht.[3])

Unsere Untersuchung hat zu einem Ergebnis geführt, durch welches

1) Die folgenden ὑποθέσεις beziehen sich auf die Hymnen, von denen er auch De provid. c. 18 p. 143, 18 spricht.

2) Wir halten es nicht für richtig, wenn Clausen p. 42 diese ὑποθέσεις von den *Κυνηγετικαί* trennen will, sondern wir ergänzen diesen letzteren Titel durch κύνες und lassen ihn dementsprechend mit jenen zusammenfallen. Diese Erklärung empfiehlt sich u. a. auch durch das in Dios or. 4 p. 62, 3 gebrauchte Gleichnis, wo von αἱ — κύνες ἐν τῇ θήρᾳ die Rede ist. Die Unklarheit des Titels hat wohl dazu geführt, daſs Fabricius vol. IX p. 204, Krabinger, Synesios-Rede — über das Königtum p. XXVIII, Volkmann S. 152 und Gardner p. 59 fälschlich *Κυνηγετικά* zitieren. Krabinger nennt das Werk „Das Gedicht über die Jagd". — Barner p. 48 sagt zum Teil unklar, zum Teil unrichtig: „Ut — Dio κυνηγετικόν composuit, ita Synesius tale opusculum scripsit". Denn der Titel der 7. Rede Dios, die er doch wohl meint, heiſst *Εὐβοϊκὸς ἢ Κυνηγός* und nicht *Κυνηγετικός*. Druon p. 104 nennt das Werk ebenso undeutlich: „ses Cynégétiques" und will darin ganz allgemein „un poëme sur la chasse" erblicken. Clausen, der den richtigen Titel anführt, vermutet p. 42 ebenfalls mit Recht darunter ein Gedicht. Daher hätte Volkmann p. 152 diese Annahme nicht als zweifelhaft hinstellen sollen, wie er auch ohne Grund an eine Metaphrase eines älteren alexandrinischen Gedichtes denkt.

3) S. u. a. auch Breitung S. 10, 56.

die von uns auf S. 90 mitgeteilte Beobachtung des gelehrten Theodorus vollauf bestätigt wird. Wir können jedoch jetzt noch über ihn hinausgehen und feststellen, dafs Synesius während der ganzen Zeit seiner schriftstellerischen Thätigkeit, sowohl in seiner heidnischen wie auch in seiner christlichen Lebensperiode, ein eifriger Anhänger und Nachahmer Dios war. Diese Abhängigkeit von dem hellenistischen Rhetor erstreckt sich nicht nur auf den Ideengehalt, sondern auch auf die äufsere Form seiner Schriften. Wie Dio ist Synesius bestrebt, eine Renaissance des Hellenismus anzubahnen, und wie jenen führt ihn sein Archaismus auf die Verherrlichung der sittlichen Regeneratoren des Griechentums, auf die Kyniker und den ganz kynisch aufgefafsten Sokrates. Daneben hat bei ihm, wie bei seinem Vorgänger, auf dem Gebiete der Ästhetik und der Theologie noch eine aufrichtige Verehrung für Plato Platz, die jedoch bei ihm, der historischen Entwickelung der Platonischen Lehren entsprechend, die Form des Neuplatonismus angenommen hat. In diesem philosophischen Synkretismus berührt er sich aufs innigste mit dem von ihm an mehr als einer Stelle nachgeahmten Kaiser Julian[1]), der ja ebenfalls einen ganz beträchtlichen Bruchteil seines Ideen- und Formenschatzes aus den Schriften Dios schöpfte.[2]) Während aber dieser die Bekämpfung der Galiläer zu seinem Lebenszweck machte und sich eben für diesen Kampf u. a. auch aus Dio die Waffen holte, ist bei Synesius die interessante Thatsache zu verzeichnen, dafs bei ihm die heterogenen Philosopheme, die zusammen seine sogenannte Philosophie ausmachen, nur die Vorstufe zum Christentum bildeten, das er doch selber früher bekämpft hatte.

Die stilistische Schulung, die sich Synesius durch die Lektüre und das Studium Dios erwarb, verrät sich einerseits in seinem Wortschatz und seinem attizistischen Sprachgebrauch und andrerseits in der Komposition seiner Schriften. So deutlich jedoch bei einer kritischen Gegenüberstellung diese formalen Anklänge auch zu Tage treten, so hat sich dabei Synesius doch stets so viel Freiheit gewahrt, dafs sein Text sich fast in keiner einzigen umfangreicheren Partie sklavisch an den Dionischen Wortlaut

1) S., abgesehen von den Beobachtungen von Spanheim, Heusinger und Heyler, besonders Krabinger in seinen verschiedenen Ausgaben, Volkmann S. 113 und Schmidt p. 20 und 30. — Wir werden diese Frage an anderer Stelle noch besonders behandeln.

2) Die Hauptmasse der Parallelen, aber keineswegs alle, verzeichnet unser Programm: Julian und Dion Chrysostomos (Tauberbischofsheim 1895) und unser Aufsatz: Ein Bindeglied zwischen der pseudojustinischen Cohortatio ad Graecos und Julians Polemik gegen die Galiläer (Zeitschr. für wissensch. Theologie 40, 1897). S. auch Wochenschrift für klass. Philologie 15, 1898, Sp. 178 ff.

anschliefst. Damit wird der Wert des Synesiustextes für die Diokritik auf ein Minimum reduziert.[1]) Jedoch wird man umgekehrt bei Synesius in zweifelhaften Fällen aus dem Dionischen Charakter einer Lesart immerhin auf ihre Echtheit schliefsen dürfen.[2]) Jedoch ist es nicht nur der philosophische und schriftstellerische Charakter der Dionischen Schriften, in dem sich die Abhängigkeit des Synesius von dem Rhetor kundgiebt, sondern er kopierte auch, wie wir gesehen haben, die ganze Persönlichkeit seines verehrten Vorbilds, und hierbei ist es gerade die kynische Seite Dios, die seinem Wesen den besonderen Stempel aufgedrückt hat. Wir erblicken in ihm durch dieses Studium hindurch in seinen verschiedenen Entwickelungsphasen vom kyrenäischen Gesandten am byzantinischen Hof bis zum thatkräftigen Bischof in der Pentapolis geradezu einen Diogenes redivivus. Die Thätigkeit, der der alte Kyniker nach Dio or. 8 p. 97, 27 *ἐν ταῖς πανηγύρεσι* obzuliegen pflegte, das *ἐπισκοπεῖν — τὰς σπουδὰς τῶν ἀνθρώπων* zum Zweck ihrer sittlichen Heilung, dieselbe Thätigkeit übte auch er allezeit aus freiem Naturtrieb, bis er zuletzt von christlicher Seite als *ἐπίσκοπος* offiziell darin bestätigt wurde.

Mit der Zusammenfassung der mannigfachen Beziehungen, welche zwischen Synesius und Dio obwalten, kommen wir ganz von selbst wieder auf das Werk zurück, von dem wir ausgegangen sind, auf den „Dion". An den Titel dieser Schrift knüpft sich nämlich eine kritische Streitfrage, die mit dem Ergebnis unserer Untersuchung aufs innigste verknüpft ist. Er lautet in den meisten Handschriften: *Δίων ἢ Περὶ τῆς κατ' αὐτὸν διαγωγῆς*[3]) und berührt sich so in der Form und in der Bedeutung mit den Aufschriften von Dios 6., 8. und 10. Rede, die *Διογένης ἢ Περὶ τυραννίδος*, *Διογένης ἢ Περὶ ἀρετῆς* und *Διογένης ἢ Περὶ οἰκετῶν* lauten. Denn diese Titel stellen gleichfalls jeweils den für den Verfasser vorbildlichen Philosophen voran und fügen diesem dann das Gebiet bei, für welches derselbe ihm vorbildlich ist. Von den genannten Reden schildert zudem die 6. in ihrem ersten Teile ganz allgemein den Lebenswandel des für den Rhetor vorbildlichen Diogenes, gerade so wie im „Dion" der angeführten Titelfassung zufolge die dem Dio gemäfse Lebensführung geschildert werden soll. Nun findet sich aber in der Editio princeps des Synesius die Notiz: *γράφε ΚΑΘ' ΑΥΤΟΝ ἄλλως ΚΑΘ' ΕΑΥΤΟΝ*, und auch die erste und zweite

1) Darum hat von Arnim in seiner Ausgabe vol. I p. XXXVIII Recht, wenn er die Verzeichnung der Parallelstellen der Synesius-Kritik zuweist.

2) S. z. B. das o. S. 136, 1 Bemerkte.

3) So auch im Parisinus 1093 und im Monacensis 481 nach Fritz S. 11 und 18.

Ausgabe des Petavius geben diese Lesart am Rande.[1]) Danach wäre der Titel wiederzugeben: „Dion oder über die ihm selbst (d. h. dem Synesius) entsprechende Lebensart“, und in diesem Sinne ist er thatsächlich auch von verschiedenen Forschern aufgefafst worden.[2])

Allein, ganz abgesehen von der besseren Beglaubigung und der Ähnlichkeit des handschriftlichen Titels mit den genannten Dionischen Aufschriften, ist gegen die in der Editio princeps gebotene Fassung einzuwenden, dafs sie zu gesucht und zu künstlich wäre, da man nicht recht einsieht, warum Synesius, wenn er schlechtweg von seinem eigenen Lebenswandel hätte handeln wollen, nicht einfach περὶ τῆς ἑαυτοῦ διαγωγῆς schrieb. Dann würde auch durch diese Deutung des Titels die Schrift in zwei Teile getrennt, deren Zusammenhang nicht ohne weiteres ersichtlich wäre. Und doch besteht eine innige Verbindung zwischen den beiden Elementen der Aufschrift, die eben nur durch die Form περὶ τοῦ κατ' αὐτὸν βίου zum Ausdruck kommt. Denn unsere ganze Untersuchung zeigt ja augenscheinlich, dafs die διαγωγή des Synesius eine solche κατ' αὐτόν d. h. κατὰ Δίωνα war. Ist doch gerade dieser Ausdruck dem Euboicus Dios selbst entnommen, wo der Rhetor p. 204, 25 die eingeschaltete Idylle ein παράδειγμα τῆς τῶν πενήτων διαγωγῆς nennt. Eben diese Lebensart ist aber nach seiner eigenen Erklärung c. 5 p. 249, 5 für Synesius vorbildlich, wie dies auch die mannigfachen Anlehnungen an den Euboicus bei der Schilderung seiner eigenen Lebensweise zeigen. Dieser Zusammenhang der beiden Titelelemente ergiebt sich auch schon durch eine genauere Betrachtung der Disposition des „Dion“. Dieselbe ist nur durch die weitläufige polemische Digression (p. 259, 17—288, 14), die Synesius p. 288, 14 noch ausdrücklich zu rechtfertigen sucht, gestört, und dieser Umstand hat wohl auch die Veranlassung zu der Abweichung von den Handschriften gegeben. Denn der erste, welcher κατ' αὐτόν in καθ' αὑτόν änderte, nahm blofs nicht wahr, dafs Synesius p. 302, 14 mit der Erklärung, seine Rede habe sich wegen Dios so weit ausgesponnen, ausdrücklich diesen und nicht sich selbst zum Mittelpunkt macht. Er übersah auch, dafs Synesius p. 289, 6 sein Werk als eine zum gröfsten Teil scherzhafte, ungebundene Schrift bezeichnet, die durch die Notwendigkeit, seinem erwarteten Sohn gegenüber für Dion zu zeugen oder, wie es p. 286, 3 allgemeiner heifst, den

1) Über derartige Varianten in Synesiushandschriften s. Fritz S. 40.

2) Krabinger schreibt κατ' αὐτόν, dagegen übersetzt Petavius die andere Fassung mit: „Dio seu de vita sua“, Fabricius vol. IV p. 193 mit: „Dio sive de suo ipsius instituto“, Clausen p. 51 mit: „Dio sive de vitae suae ratione“, Druon p. 238 mit: „traité de sa vie“ und Volkmann mit: „Dio oder über sein eigenes Leben“.

vorbereitenden Unterrichtsmitteln zu Hilfe zu kommen, veranlaſst sei, damit jener die Liebe des Vaters für den Rhetor erbe. Der Umstand, daſs Synesius seinem Sohne die Dionischen Schriften gerade deshalb empfiehlt, weil sie, wie er auch gleich zu Anfang seiner Rede p. 245, 3 hervorhebt, vorwiegend politisch sind, d. h. sich auf das bürgerliche Leben beziehen, spricht dafür, daſs die Ausführungen über seine eigene Lebensart, womit er das Thema nach der langen apologetisch-polemischen Abschweifung wieder aufgreift, lediglich als ein Teil seines persönlichen Zeugnisses für Dio aufzufassen sind und nicht als eine um ihrer selbst willen gegebene Darstellung.

Damit soll allerdings nicht bestritten werden, daſs er, obwohl er so geflissentlich den Rhetor in den Vordergrund, stellt, wie wenn er lediglich ein kritisches Vorwort zu seinen Schriften schreiben wollte, dennoch in Wirklichkeit durch rein persönliche Motive, nämlich durch Angriffe auf seine eigene Lebensbethätigung, zur Abfassung des „Dion“ veranlaſst wurde, wie er dies in ep. 154 auch offen zugesteht. Daſs er jedoch diese Schutz- und Trutzschrift für seine eigene *διαγωγή* statt unter eigener unter der Flagge Dios segeln läſst, das stimmt ebenso gut zu dem handschriftlichen Titel derselben wie zu dem Gesamtergebnis unserer vergleichenden Untersuchung über seine und die Dionischen Schriften.

Tauberbischofsheim. **J. R. Asmus.**

Berbernnamen bei Corippus.

Partsch hat in der Satura Viadrina (Festschr. zum 25 jährigen Bestehen des philol. Vereins zu Breslau 1896; vgl. B. Z. VI 637) p. 34 ff. bei der Musterung der maurischen Namen bei Corippus betont, daſs der Sprachforschung hier die Textkritik vorzuarbeiten habe. Mir scheint das besonders Pflicht gegenüber den wenigen Namen von griechischem oder lateinischem Aussehen. Partsch hat S. 37 im Prinzip gewiſs mit Recht für möglich erklärt, daſs rohere Stämme Eigennamen von einem benachbarten Kulturvolk beziehen. Aber es handelt sich in der Johannis doch, wenn wir von historisch bedeutenden Persönlichkeiten wie Antalas absehen, um Namen, die der Dichter willkürlich aus dem ihm bekannten maurischen Namenschatze seinen Figuren giebt; oder wie hätte er z. B. bei einem Gemetzel, wie er es VII 425 ff. schildert, die wirklichen Namen der gefallenen Berbern erkunden können? Und da ist es doch recht unwahrscheinlich, daſs er unter die Maurennamen griechische oder römische hätte einmengen sollen. Dies Bedenken wird nicht verringert, wenn man die anscheinend indogermanischen Namen zusammenstellt. Es sind nur sechs (die Belege s. in Partsch' Index):

griechisch: *Nicandrum Mirmidonis* (Nomin.)
lateinisch: *Dextrum Flacci Muriferum Varinnus.*

Daſs bei einigen von diesen der indogermanische Klang rein zufällig sein kann, scheint mir von vornherein zweifellos, so namentlich bei *Muriferum*; bei *Flacci* denkt Partsch an Verschreibung aus *Macci*. Den indogermanischesten Klang hat auſser *Nicandrum* unbedingt *Dextrum* — und von diesem gerade läſst sich zwingend erweisen, daſs es überhaupt kein Eigenname war. Der Dichter zählt an der angeführten Stelle die Mauren auf, die der Tribun Liberatus erlegt hat, und fährt dann nach der Überlieferung und nach den Ausgaben fort:

comites quis mittit ad umbras
terribilem Asan et vibrantem missile Dextrum.

Ob die Cäsur des zweiten Verses in Ordnung und nicht etwa *Asan terribilem* umzustellen ist, bleibt zweifelhaft; sicher ist aber, daſs zu

lesen ist im Anfang *comitem* und am Schlusse *dextrā*. Das wird bewiesen durch VI 673

ductoris transfixit equum quod missile dextra
acris equi rapiens etc.

und die anderen Stellen mit gleichem Versschlufs, die Weyman, Blätter f. bayr. Gymn.-Wesen 41 (1895) p. 537 aufzählt (Stat. Ach. I 612 anthol. ep. 412, 2, vgl. Sil. III 319). Umsomehr wird man an der indogermanischen Natur des Restes der obigen Liste zweifeln müssen.

Bei der Gelegenheit noch eine kurze Bemerkung zu Aussprache und Schreibung von zwei weiteren Namen. Da die Herausgeber zwischen *u* und *v* scheiden, sollten sie statt *Iaudas* vielmehr *Iavdas* schreiben, denn Prokop giebt *Ἰάβδας*. Wenn diese Gleichung für die Lautlehre beider Sprachen kaum etwas Nützliches ergiebt, so ist für die lateinische vielleicht nicht ohne Belang die andere *Stutias* Coripp = *Στότζας* Prokop — wiewohl freilich Corippus immer nur die Schlufssilbe des Namens in die Hebung setzt.

Breslau. **F. Skutsch.**

Bemerkungen zu den Konstantinschen Sammelwerken.

1.

Zu den Handbüchern und Kompilationen, welche auf Anregung des Kaisers Konstantin VII Porphyrogennetos entstanden sind, gehört bekanntlich auch ein von Theophanes Nonnos verfafstes Kompendium der Medizin (*Θεοφάνους Νόννου πρὸς Κωνσταντῖνον τὸν πορφυρογέννητον βασιλέα σύνοψις ἐν ἐπιτομῇ τῆς ἰατρικῆς ἁπάσης τέχνης*), das unter dem Titel Theophanis Nonni Epitome de curatione morborum von Io. Steph. Bernard herausgegeben ist (Gotha 1794—1795). Vgl. Krumbacher, Gesch. d. byz. Litt.[2] S. 263. Von demselben Verfasser rührt aber auch eine zweite Schrift unter dem Titel *περὶ διαίτης* her, die gleichfalls auf Anordnung des Kaisers kompiliert ist und wohl eine Ergänzung zu dem medizinischen Handbuch bilden sollte. Ich habe die Thatsache bereits in dem Katalog der für die Königliche Bibliothek in Berlin erworbenen Meerman'schen Handschriften kurz festgestellt.[1]) Da die Notiz wie manche andere[2]) bisher nicht beachtet worden ist (auch nicht von Krumbacher in der zweiten Auflage seiner vortrefflichen Gesch. d. byz. Litt.), so will ich hier etwas näher auf die Sache eingehen.

Im zweiten Bande der von J. L. Ideler herausgegebenen Physici et medici graeci minores (Berol. 1842) findet sich S. 257—281 ein anonymer Traktat *De alimentis* in 75 gröfstenteils sehr kurzen Kapiteln mit einem Anhang *περὶ τῆς ἐκ τῶν ζῴων τροφῆς*, von Ideler überschrieben *Ἀνωνύμου περὶ χυμῶν, βρωμάτων καὶ πομάτων*. Von Haeser, Gesch. d. Medizin I[3] 477, wird der Traktat dem Michael Psellos bei-

1) Codices ex bibliotheca Meermanniana Phillippici graeci nunc Berolinenses descr. G. Studemund et Leop. Cohn, Berol. 1890, p. 71. 79.

2) So ist bei Petavius Uranolog. p. 64—70 und in C. Wachsmuths Ausgabe von Io. Laur. Lydus de ostentis p. 175—187 ein anonymer Traktat *Χρόνοι τῶν ζῳδίων ἐν οἷς ἕκαστον αὐτῶν ὁ ἥλιος διαπορεύεται* abgedruckt. Der Verfasser desselben scheint Ioannes Philoponos zu sein; denn im Cod. Berol. Phill. 1565 fol. 190^r findet sich die Abhandlung unter dem Titel *Ἰωάννου Ἀλεξανδρέως χρόνοι τῶν ζῳδίων κτλ.* Auch in der neuen Auflage von Wachsmuths Ausgabe (Leipzig 1897) S. 181—195 erscheint sie anonym.

gelegt. Zunächst ist der Idelersche Traktat unvollständig. Aus zwei Berliner Hss der Meermanschen Sammlung ergiebt sich, dafs die Schrift *περὶ διαίτης* betitelt war und aus zwei Büchern bestand, deren jedem eine (bei Ideler fehlende) Vorrede an den Kaiser Konstantin (Porphyrogennetos) vorausgeschickt war. Beide Hss überliefern die Schrift allerdings auch anonym. Cod. Berol. Phill. 1569 (saec. XVI) fol. 4r—21r *Τὸ πρὸς Κωνσταντῖνον περὶ διαίτης*. Das erste Buch umfafst nach einer längeren Vorrede die ersten 23 Kapitel der Idelerschen Ausgabe (p. 257—268, 12). Das zweite Buch ist *βιβλίον δεύτερον* überschrieben und beginnt mit einer kurzen Vorrede, an die sich die übrigen Kapitel (von *κεφ. κδ'* an) anschliefsen; die Hs stimmt mit dem Idelerschen Druck bis *κεφ. λα'* (p. 270, 10), darauf folgt ein dort fehlendes Kapitel *περὶ ἄρτου*, dann übereinstimmend *κεφ. λβ'—οβ'* (p. 270, 11—277, 3); mit Auslassung von *κεφ. ογ'—οε'* folgt sogleich der Anhang *περὶ τῆς ἐκ τῶν ζῴων τροφῆς* (p. 277, 15—279, 13. 279, 23—281, 6. 279, 14—22). Die andere Hs Berol. Phill. 1583 (saec. XV) enthält fol. 84v—94v den Schlufs des ersten Buches (p. 265, 26—267, 27 *κεφ. ιζ'—κεφ. κβ'* mit Auslassung von *κεφ. ιθ'* und *κγ'*) und das zweite Buch mit Überschrift *βιβλίον β̅ον τὸ πρὸς Κωνσταντῖνον* und Vorrede. Der Verfasser ist ausdrücklich genannt in einer dritten Hs Berol. Phill. 1566 (saec. XVI). Dort steht auf fol. 32v (hinter Theophilos *περὶ διαχωρημάτων*) mit der Überschrift *περὶ διαίτης πρὸς Κωνσταντῖνον τὸν βασιλέα καὶ πορφυρογέννητον* auf 5½ Zeilen der Anfang der Vorrede des ersten Buches und am Rande der Name des Verfassers *Θεοφα̃ͮ* (*Θεοφάνους*). Ebenso in dem reichhaltigen und in vielfacher Beziehung wichtigen Cod. Paris. 1630 (saec. XIV) fol. 27v, aus welchem ein beträchtlicher Teil des Berol. Phill. 1566 (fol. 19—73) wörtlich abgeschrieben ist. In Pariser medizinischen Hss findet sich *περὶ διαίτης* (ebenso wie das Kompendium der Medizin) öfter: Paris. 2091 saec. XV fol. 98—113 (*περὶ διαίτης* zweites Buch); Paris. 2303 saec. XV fol. 91—110 (beide Bücher *περὶ διαίτης* anonym); Paris. suppl. gr. 764 saec. XIV fol. 88v—97v (beide Bücher *περὶ διαίτης* mit dem Namen des Theophanes als Verfassers).

Dafs Theophanes Nonnos wirklich der Verfasser war, wie ihn die erwähnten Hss bezeugen, wird aufs klarste bewiesen durch die beiden Vorreden und ihre Vergleichung mit der Vorrede des Handbuchs der Medizin. Letztere beginnt mit den Worten: *Τὰς προσταχθείσας ἐπιτομὰς παρὰ τῆς σῆς θειότητος, ἐκ θεοῦ αὐτοκράτορ, περὶ τῆς τῶν ἰατρικῶν θεωρημάτων συναγωγῆς ἔσπευσα κατὰ τὸ δυνατὸν διὰ συντομίας ὁμοῦ καὶ σαφηνείας πάσης τὴν ἰατρικὴν ἐπελθεῖν, μηδὲν κατὰ δύναμιν τῶν ἀναγκαίων ὑπερορῶν.* Ganz ähnlich sind die Vorreden zu den Büchern *περὶ διαίτης* abgefafst. In der Vorrede zum ersten Buche wird

im Eingang offenbar auf das größsere Werk angespielt. Ich gebe diese Vorrede nach dem sehr verderbten Berol. Phill. 1568, indem ich nur die ärgsten Schreibfehler verbessere (den Anfang haben, wie erwähnt, auch Paris. 1630 und Berol. Phill. 1566):

Καὶ τοῦτο τῆς σῆς ἔργον προνοίας καὶ μεγαλοφυοῦς ἐπινοίας καὶ φιλανθρωπότητος (so Par. 1630, *φιλανοτάτου* Phill. 1566, *φιλανθρωπίας* Phill. 1568) *ἐπίταγμα, Κωνσταντῖνε θειότατε καὶ μέγιστε αὐτοκράτορ, τὸ καὶ τοὺς ἰδιώτας ἴσα τοῖς σοφοῖς τε καὶ ἐλλογίμοις τὴν χρῆσιν εἰδέναι τῶν καλλίστων τε καὶ ὀνησιφόρων διαιτημάτων καὶ αὖθις τῶν ἐναντίων τούτοις τὴν φυλακὴν καὶ ἀποτροπήν* (hier brechen Par. 1630 und Phill. 1566 ab). *ἐπιτιμήσει δὲ ἡμῖν οὐδὲ εἷς τῶν μικρὰ λογίζεσθαι δυναμένων ἔν γε τῷ παρόντι πονήματι ὀνόμασί τε καὶ ῥήμασι τοῖς* (*τῆς* cod.) *ἐξ ἀγορᾶς καὶ τριόδου* (*τριώδεις* cod.) *διειλημμένοις* (-*ων* cod.) *κεχρημένοις ὁρῶν· οὐ γὰρ ἀγνείᾳ λέξεων τῶν καλλίστων καὶ συνηθεστάτων τοῖς Ἕλλησι βαρβάροις ὀνόμασι καὶ διεφθαρμένοις ἔστιν ὅπῃ κεχρήμεθα — ἄτοπον γὰρ κομιδῇ μέτρια παιδευθέντας —, ἀλλ' ὑπὲρ τοῦ μηδὲν διαπεσεῖν καὶ ἀγνοηθῆναι τῷ* (*τὸ* cod.) *μὴ παντάπασι παιδ⟨ε⟩ίας τῆς Ἑλληνικῆς μετασχόντι, συνηθεστάτῃ λέξει καὶ καθωμιλημένῃ τούτῳ διέγνωμεν παραδοῦναι τὴν εἴδησιν καὶ κατάληψιν τοῦ προκειμένου σκοποῦ. προτάξομεν δὲ κατ' ἀρχὰς τὴν εὔχυμον δίαιταν, εἶθ' οὕτως τὴν μεταξὺ τῆς λεπτυνούσης καὶ παχυνούσης, καὶ ἐπὶ ταύτῃ τὴν εὔπεπτον, ἐφεξῆς δὲ τὴν εὐστόμαχόν τε καὶ ῥωστικήν, καὶ μετὰ ταῦτα τὴν τμητικήν τε καὶ ῥύπτουσαν καὶ ἐμφράττουσαν, πρὸς δὲ ὅσα τε ὑπάγει καὶ ἐπέχει γαστέρα· καὶ ἐπὶ τούτοις ⟨τὴν⟩ τῶν μοχθηρὸν καὶ κακόχυμον αἷμα γεννώντων· εἶθ' ἀκολούθως τὴν ἕκαστον τῶν χυμῶν τίκτουσαν· ἑπομένω⟨ς⟩ δὲ ταύτη[ν] τὴν ἄφυσον καὶ φυσώδη, παχύχυμόν τε καὶ πολύτροφον καὶ τὴν ἐναντίαν ταύτη[ν] τὴν ὀλιγότροφον, καὶ πρὸς τούτοις περιττωματικήν τε καὶ ἀπέριττον, καὶ τελευταῖον πᾶσαν τὴν λεπτύνουσαν καὶ παχύνουσαν.*

Die Vorrede des zweiten Buches lautet (nach Berol. Phill. 1583 und Phill. 1568) folgendermaßsen:

Ὅσα μὲν οὖν τῶν διαιτημάτων, γαληνότατε αὐτοκράτορ Κωνσταντῖνε κράτιστε, πρὸς τὸν ὑγιεινὸν τείνει σκοπόν, καὶ ἡμῖν οὐκ ἀήθης ἡ μετάληψις τούτων οὐδέ τι βδελυρὸν καὶ ἀπόρρητον ἔχουσα, ἐν τῷ πρὸ τοῦδε λόγῳ ἀνελλιπῶς ὡς οἷόν τε καὶ σαφῶς κατ' ἐπιτομὴν παραδέδοται· ἐπεὶ δὲ ὑπολέλειπται ταύτης βραχέα τινὰ θεραπευτικῆς μᾶλλον εἰπεῖν ἢ ὑγιεινῆς πραγματείας ἐχόμενα, οἱονεὶ θερμαίνοντα καὶ ξηραίνοντα καὶ δὴ κατὰ τὰς λοιπὰς ἀντιθέσεις ψύχοντα ἢ ὑγραίνοντα, εὔφθαρτά τε καὶ δύσφθαρτα καὶ βραδύπορα, τυχὸν δὲ καὶ νοσοῦσί τισιν αἴτια πεφυκότα, ὡς τὰ βλάπτοντα κεφαλήν, καὶ περὶ τούτων ἤδη σοι δίειμι βραχυτάτων τε ὄντων καὶ οὐ καθ' αὑτὰ πληρούντων βιβλίον·

προσερχομένων δ' αὐτοῖς ἡ τοῦ καθ' ἕκαστον εἴδους φυσιολογία καὶ δύναμις (sic), *πολυστιχώτερον τάχα τοῦτο τὸ βιβλίον τοῦ προτέρου γενήσεται· πειρατέον οὖν σὺν θεῷ τοῦ πρὶν σκοποῦ ἐχομένοις, τῆς ἰδιωτικῆς φημι καὶ ἀγροικικωτέρας ἐκδόσεως, διὰ τὸ μηδὲν ἄγνωστον ὑπολειφθῆναι τῷ ἰδιώτῃ καὶ πάντῃ ἀγεύστῳ παιδείας Ἑλληνικῆς, διὰ βραχυτάτων καὶ περὶ τούτων διαλαμβάνειν.*

Dafs die Bücher *περὶ διαίτης* keine selbständige wissenschaftliche Leistung des Verfassers sind, läfst sich schon nach dem Charakter des Kompendiums der Medizin annehmen. Wie Nonnos in diesem wesentlich Auszüge aus Oribasios, Aetios und Paulos Aiginetes giebt und sich nicht scheut, ganze Stücke aus den Werken dieser Mediziner wörtlich abzuschreiben und als sein Eigentum auszugeben, so werden wir auch in der Schrift *περὶ διαίτης* eine Kompilation aus älteren Werken sehen dürfen. Eine Quelle können wir genau bezeichnen. Ein grofser Teil, die ersten 25 Kapitel (*κεφ. α'—κε'* Ideler p. 257—268, 24 *καὶ αἱ στύφουσαι τῶν σταφίδων*), stimmt beinahe wörtlich überein mit einem von F. Z. Ermerins in den Anecdota medica graeca (Lugd. Bat. 1840) p. 237—275 herausgegebenen Traktat *περὶ τροφῶν.*[1]) In der von Ermerins benutzten Pariser Hs trägt dieser Traktat die Überschrift *Ἐξ ἰατρικῆς βίβλου πρὸς Κωνσταντῖνον βασιλέα τὸν πωγωνᾶτον σύνταγμα* (wozu der Schreiber die Bemerkung hinzugefügt hat *τυγχάνει τόδε σαφῶς πονηθὲν παρὰ ἀνδρὸς σοφωτάτου*). Wir haben es also mit dem Bruchstück eines medizinischen Werkes zu thun, das dem Kaiser Konstantinos Pogonatos (668—685) gewidmet war. Theophanes Nonnos hat demnach stillschweigend eine 300 Jahre ältere medizinische Schrift wörtlich ausgeschrieben.

Ob Theophanes Nonnos noch mehr geschrieben hat, wissen wir nicht. Zu weit geht wohl Costomiris, wenn er (Revue des études grecques IV 100 f.) eine im Cod. Paris. suppl. gr. 764 saec. XIV enthaltene medizinische Sammlung von 725 Kapiteln vollständig auf Theophanes Nonnos zurückführen will, weil darin auch dessen Epitome und *περὶ διαίτης* vorkommen (fol. 44—76^{v} und fol. 88^{v}—97^{r}). Dafs die auf Nonnos' Epitome dort folgende anonyme *Σύνοψις ἐν ἐπιτόμῳ τῶν βοηθημάτων* von demselben Verfasser herrührt, müfste erst bewiesen, nicht, wie Costomiris thut, ohne weiteres behauptet werden. Derartige Zusammenstellungen aus verschiedenen Werken verschiedener Verfasser sind auch

1) Die übereinstimmenden Kapitel sind bei Ermerins als *κεφ. ε'—κς'* bezeichnet; die vorangehenden vier Kapitel stehen jedoch in der Hs am Ende und sind von Ermerins willkürlich vorangestellt; sie sind auch von anderer Hand geschrieben und stammen vielleicht anderswoher.

noch im 14. Jahrh. etwas Gewöhnliches[1]); bei einem Stück (fol. 84—88) ist das auch im Titel ausgedrückt: *θεραπευτικαὶ ἰατρεῖαι συντεθεῖσαι παρὰ διαφόρων ἰατρῶν κατὰ τὴν ἐκτεθεῖσαν ἀκολουθίαν τοῦ ξενῶνος* (?). Am Schlusse (fol. 97ᵛ—116ᵛ) stehen Rezepte, die schwerlich mit Theoph. Nonnos etwas zu thun haben.

2.

Auf die Anregung des Konstantin Porphyrogennetos wurde gewöhnlich auch die Sammlung der Hippiatrika zurückgeführt, die sich passend an die Sammelwerke über Medizin, Naturgeschichte der Tiere und Landwirtschaft anschliefst. Neuerdings aber haben M. Ihm (Rh. Mus. 47, 313 ff.) und E. Oder (Rh. Mus. 48, 33 ff.), denen Krumbacher Gesch. d. byz. Litt.[2] S. 263 sich angeschlossen hat, die Entstehung der Hippiatrika zur Zeit Konstantins und jeden Zusammenhang derselben mit den Konstantinschen Kompilationen in Abrede gestellt. Die Gründe, die hauptsächlich für die frühere Annahme angeführt wurden, sind jetzt allerdings nicht mehr haltbar. Nach den Untersuchungen von E. Oder gehören sowohl Cassianus Bassus, der vermeintliche Kompilator der Geoponika, als Hierokles, den man zum Konstantinschen Redaktor der Hippiatrika gemacht hatte, in eine viel frühere Zeit; es ist auch nicht ausgemacht, ob die Beiden Zeitgenossen waren, da die Identität des Bassus, dem Hierokles seine Bücher *περὶ ἵππων θεραπείας* gewidmet hatte, mit dem Geoponiker Cassianus Bassus nicht sicher ist. Trotzdem möchte ich die Annahme, dafs die in der Ausgabe von S. Grynaeus (Basel 1537) vorliegende Kompilation der Tierarzneikunde unter Konstantin Porphyrogennetos entstanden ist, immer noch für sehr wahrscheinlich halten. Dafür spricht in erster Reihe die Gleichartigkeit dieses Unternehmens namentlich mit der Sammlung der Geoponika, die sich auch im Inhalt vielfach mit den Hippiatrika berührt. Ganz besonders aber bestimmt mich die Betrachtung der ältesten Handschrift, an der alten Ansicht festzuhalten. Die oben erwähnte Ausgabe, bisher die einzige, beruht auf einer jungen Handschrift; auch die übrigen Hss derselben Redaktion scheinen jüngeren Datums zu sein. Die älteste Hs, aus der vielleicht alle anderen geflossen sind, ist der aus der Meermanschen Sammlung stammende Cod. Berol. Phillipp. 1538 saec. X, eine der schönsten und prächtigsten Minuskelhandschriften. Sie ist mit gröfster Sauberkeit und Eleganz geschrieben und am Anfang der einzelnen Abschnitte mit zahlreichen farbigen und goldenen

1) Barocc. 88 (saec. XVI) enthält eine medizinische Sammlung in 708 Kapiteln, wovon die ersten 291 Kapitel aus dem Handbuch des Theophanes Nonnos stammen.

Verzierungen und vergoldeten Überschriften versehen; der (alte) Einband ist mit grünem Sammet überzogen; auf den beiden Seiten des Vorsatzblattes ist in zierlicher Weise je ein Vogel gemalt. Die Handschrift macht ganz den Eindruck, als ob sie das für den Kaiser bestimmte Exemplar der Hippiatrika bildete und in kaiserlichem Besitze war. Da sie im 10. Jahrh. geschrieben ist, so liegt die Annahme sehr nahe, dafs es der die Wissenschaften beschützende Kaiser Konstantin Porphyrogennetos war, für den und auf dessen Veranlassung die Hs hergestellt wurde. Die Hs enthält eine Sammlung von Auszügen aus älteren Autoren der Tierarzneikunde in 132 Kapiteln (*κεφάλαια ρλβ'* gegen 129 in der Baseler Ausgabe). Die Einteilung in zwei Bücher beruht auf einem Mifsverständnis späterer Abschreiber, wie ich in dem Katalog der Berliner Hss S. 57 bemerkt habe. Leider ist die Hs nicht vollständig erhalten; an vielen Stellen sind Blätter ausgefallen und dadurch Lücken entstanden, die nur teilweise durch spätere Abschriften (wie Cod. Berol. Phill. 1539) ausgefüllt werden, also schon frühzeitig die Hs betroffen haben müssen. Diese Lückenhaftigkeit scheint mir ein wichtiges Moment bei der Frage der Entstehungszeit des Werkes zu sein. M. Ihm führt gegen die frühere Annahme als wichtigen Grund an, dafs ein Widmungsschreiben fehlt, das den Kaiser (Konst. Porph.) als Veranlasser hinstellt, wie ein solches für die Geoponika (allerdings nur in e i n e r Hs) erhalten ist. Die Möglichkeit ist nun aber gar nicht ausgeschlossen, dafs ein solches Widmungsschreiben ursprünglich in der Berliner Hs gestanden hat. Sie hat nämlich auch am Anfang eine grofse Lücke: fol. 1ʳ beginnt mit der Überschrift ΤΆΔΕ ἜΝΕϹΤΙΝ ἘΝ ΤΉΔΕ ΤΉ ΒΊΒΛΩ ein Verzeichnis der Kapitel, das aber fol. 1ᵛ bei *κεφ. λγ'* abbricht; fol. 2ʳ beginnt mit einem neuen Quaternio die Sammlung der Hippiatrika selbst ohne jede Vorrede und ohne Gesamttitel mit der Überschrift des ersten Kapitels ἈΨΎΡΤΟΥ ΠΕΡῚ ΠΥΡΕΤΟΫ ΚΕΦΆΛΑΙΟΝ Ᾱ. Zwischen fol. 1 und fol. 2 sind (da die Hs in lauter Quaternionen geschrieben ist) sieben Blätter ausgefallen; so viel beanspruchte die Kapiteltafel nicht; es ist daher zu vermuten, dafs hinter dieser der Titel des Werkes und eine Vorrede gefolgt sind, ebenso wie im Cod. Flor. F der Geoponika auf die Kapiteltafel (*πίναξ*) das Widmungsschreiben an den Kaiser folgt. Für die Vermutung, dafs entweder im Titel oder in der Vorrede oder in beiden irgendwie der Kaiser Konst. Porph. genannt war, darf auch eine Notiz herangezogen werden, über welche E. Oder (Rh. Mus. 51, 62) sich mit Unrecht leicht hinweggesetzt hat. In dem aus dem 16. Jahrh. stammenden Katalog der Bibliothek des Michael Kantakuzenos in Konstantinopel

(R. Foerster, De antiquitatibus et libris mss. Constantinopolitanis, Progr. Rostock 1877, p. 27) wird u. a. ein Pergamentcodex der Hippiatrika erwähnt: *τοῦ αὐτοῦ ὀριβασίου τοῦ ἰατροσοφιστοῦ πρὸς τὸν αὐτὸν κωνσταντῖνον τὸν πορφυρογέννητον βασιλέα, υἱὸν λέοντος τοῦ σοφοῦ, ἱππιατρικά· καὶ τὸ χαρτὶ ἐνε κόλλαις βεβραῖναις.* Dafs hier Oribasios mit den Hippiatrika in Verbindung gebracht ist, darf nicht weiter befremden; die Hinzufügung von falschen Autornamen (bei anonymen Werken) kommt in spätbyzantinischer Zeit sehr häufig vor. Die Worte aber *πρὸς τὸν αὐτὸν κωνσταντῖνον κτλ.* wären unerklärlich, wenn der Name dieses Kaisers nicht in der Hs selbst genannt gewesen wäre. Auch bei dem unmittelbar vorhergehenden Titel *ἰατροσόφιον ὀριβασίου ἰατροσοφιστοῦ πρὸς κωνσταντῖνον τὸν βασιλέα τὸν πορφυρογέννητον, υἱὸν λέοντος τοῦ σοφοῦ, περὶ ἀνατομῆς τῶν ζώντων* und einem früheren *ἰατροσόφιον ὀριβασίου ἰατροσοφιστοῦ πρὸς κωνσταντῖνον τὸν πορφυρογέννητον βασιλέα, υἱὸν λέοντος τοῦ σοφοῦ* wird an Werke zu denken sein, die durch Konst. Porph. veranlafst sind; unter dem ersteren ist vielleicht die tiergeschichtliche Epitome, unter dem anderen das Kompendium des Theophanes Nonnos gemeint.

Die vorstehenden Ausführungen gelten natürlich nur von derjenigen Redaktion der Hippiatrika, als deren Hauptvertreter der Cod. Berol. Phill. 1538 anzusehen ist. In anderen Hss, wie in dem Paris. 2322 saec. XI (E. Miller, Notices et Extraits XXI, 2, Paris 1865, p. 1—161) und in einer Hs des Emmanuel College in Cambridge (Ch. Daremberg, Notices et Extraits des mss médicaux, Paris 1853, p. 167 ff. E. Oder, Rh. Mus. 51, 52—69), liegen ganz abweichende Redaktionen vor, die zu anderer Zeit entstanden sein müssen. Über das Verhältnis der verschiedenen Redaktionen zu einander werden hoffentlich die weiteren Untersuchungen E. Oders Aufschlufs bringen.

Breslau. **Leopold Cohn.**

Der Codex des Gedichtes über die Eroberung von Konstantinopel.

Das früher fälschlich dem Emmanuel Georgillas zugeschriebene Gedicht über die Eroberung von Konstantinopel, das den Titel *Ἅλωσις Κωνσταντινουπόλεως* führt, zuweilen aber in der neueren Litteratur unter der Bezeichnung *Θρῆνος Κωνσταντινουπόλεως* vorkommt, ist bekanntlich nur in einer Hs, dem Cod. Parisinus Gr. 2909, erhalten.[1]) Aus diesem Codex hat das Gedicht, welches schon früher Ducange für sein Glossarium und Koraïs für die Atakta benutzt hatten, Ellissen[2]) und nach ihm Wagner[3]) herausgegeben.

Ellissen's Ausgabe läſst viel zu wünschen übrig; auch Wagner förderte den Text nicht erheblich, da er die Hs nicht neu verglichen hat.

Ich hatte die Gelegenheit, den Codex in Athen in der École française benutzen zu dürfen. Ich bekam ihn hierher nebst anderen Codices, welche mir das französische Kultusministerium auf freundliche Veranlassung der Herren Théophile Homolle und Henri Omont, denen ich bestens dafür danke, seit einiger Zeit in liberalster Weise nach Athen schickt, wodurch die von mir vorgenommene Bearbeitung der bei Teubner zu veröffentlichenden Ausgabe der Chronica brevia erheblich erleichtert wird. Da ich nun doch den Codex zu diesem speziellen Zwecke in der Hand hatte, scheute ich nicht die Mühe, auch dieses Gedicht zu vergleichen.

Die Kollation, welche ich anschlieſsend mitteile, hilft bedeutend zur Verbesserung des Textes. Zwar erweist es sich, daſs bei der Abschrift nur ein Vers des Originals ausgefallen ist. Er folgt dem Vers 913 der Ausgaben und lautet in der Hs:

καὶ διαυτὸ ναχάμετε τοὺς πάντας νάνε φίλοι,

d. i.

καὶ δι' αὐτὸ νὰ χάμετε τοὺς πάντας νά 'νε φίλοι.

---

1) Vgl. Krumbacher, Gesch. d. byz. Litt.[2] S. 839 ff.

2) Analekten der mittel- und neugriechischen Litteratur. 3. Teil. Leipzig 1857.

3) Medieval Greek Texts, London 1870, S. 141 ff.

Aber recht viel ist dasjenige, was sonst durch die neue Kollation berichtigt wird. Das Meiste bezieht sich auf phonetische Divergenzen, welche für ein Gedicht im Volksidiom von grofsem Belang sind. Ich mache besonders aufmerksam 1) auf die Schreibungen *δουλειαὶς* anstatt *δουλείαις*, *μελωδία* anstatt *μελῳδιὰ*, *ἁγίαν σοφίαν* anstatt *ἁγιὰν Σοφιὰν*, *μωρέα* anstatt *Μωρεὰν* und ähnliches, womit nicht nur Aussprache-, sondern auch Quantitätsfragen zusammenhängen, 2) auf den Gebrauch des euphonischen *ν*, welches von den Herausgebern öfter weggelassen worden ist, 3) auf die häufig in der Hs vorkommenden Schreibungen *οἱ μυρωδίαις*, *οἱ ἀστραποκαμμέναις* oder *ἡ μάνναις* und ähnliches, 4) auf die Ersetzung des *ϑ* durch das *τ* in Fällen wie *ξολοϑρευτίκαν*, *ἐξοριστήκασιν*, *ἀκρουαστῆται*, *ἐγελάστην* u. s. w. Aber auch wichtigere Verbesserungen ergeben sich. Es mögen einige Beispiele genügen.

V. 36 *ἐὰν γὰρ καὶ μετέπεσε 'ς τῶν ἀσεβῶν τὰς χεῖρας*
anstatt
ἐὰν γὰρ καὶ μὴν ἔπεσε 'ς τῶν ἀσεβῶν τὰ χέρια.

V. 70—72 *λύπη μεγάλην καὶ φρικτὴ... ϑρῆνος πολὺς καὶ λύπη*
anstatt
λύπην μεγάλην καὶ φρικτὴν ... ϑρῆνον πολὺν καὶ λύπην.

V. 182 *τριήρεις κ' ἡ Λιβιέρα* (Rivière)
anstatt
τριήρεις καὶ λιβιέρα.

V. 324 *ἀνάσπαστες* anstatt *ἀνανασπάστους.*

V. 586 *ϑεέ μου δόσε* anstatt *ϑεὸς νὰ δώσῃ.*

V. 796 *καὶ τὰ ὁρίζουν νὰ κάμωμεν, τὰ λέγουν οἱ πατέρες*
anstatt
νὰ κάμωμεν τὰ λέγουν καὶ τ' ὁρίζουν οἱ πατέρες.

V. 845 *ϑέλει παχύνει τὸ ϑηργιὸν*
anstatt
ϑέλει γὰρ πάλιν τὸ ϑηριὸν.

V. 897 *καὶ νὰ τὴν συναπώσετε* anstatt *συναποίσετε.*

V. 1004 *πολλὲς διαλεκτὲς* anstatt *πολλαῖς διάλεκτοι.*

V. 1005 *εὐχαριστῶ τὸν κύριον* anstatt *ϑεὸν.*

Ich bemerke zur folgenden Mitteilung der Resultate der Kollation, dafs ich unbedeutende orthographische Fehler des Schreibers, welche nicht einmal phonetisch von Belang sind, nicht berücksichtigt habe.

Von dieser Regel habe ich nur eine Ausnahme gemacht in den Fällen, wo Schreibarten des Codex im Apparatus criticus von Wagner zwar erwähnt werden, aber dem Codex nicht wirklich entsprechen. An solchen Stellen habe ich dem P(arisinus) ein (sic) zugesetzt. Mit W habe ich die Lesungen bei Wagner bezeichnet.

Zuletzt sei hier die Hoffnung ausgesprochen, daſs meine Kollation einer neuen kritischen Ausgabe des Gedichts dienen möge.

Einleitung in Prosa.

1 *Τούρκων ἔτει α″ υ″* W: *τουρκῶν ἔτους αοῦ υοῦ* P. 4 *ψαλτῶν* W: *ψάλτων* P. 6 *πόλης* W: *πόλις* P. *αὐθεντῶν* W: *αὐθέντων* P. 7 *Ἱσπανιακατελάνους, Ἰταλιάνους* W: *σπανιακατελάνους, ταλιάνους* P. 8 *Ἀλαμάννους* W: *ἀλαμάνους* P. *Βενετικοὺς, Γενουβέσους* W: *βενετίκους γενουβίσους* P.

Gedicht.

13 *ποθήσουν* W: *ποθήσων*. 15 *τιμήσουσι* W: *τιμήσουσιν* P. 17 *χύσουν* W: *δόσουν* P. 20 *ὡς 'ς* W: *ὡς* P. 24 *ἀνεὶ* W: *ἀνη* P (sic). 26 *καὶ 'δῶ* W: *ναῖδω* P. 28 *ἀκρουασθῆτε* W: *ἀκρουαστῆται* P. 30 *νὰ γράψετε* W: *νὰ τὸ γράψεται* P (sic). 31 *ὁπῶ 'χει* W: *ὁπόχη* P (sic). *χαρὰν* W: *χαρὰ* P. 35 *μὴν ἔπεσε* W: *μετέπεσε* P. *τὰ χέρια* W: *τὰς χεῖρας* P. 41 *πλειότερον* W: *πλεότερον* P. 42 *μέγαν* W: *μέγα* P. 45 *κὺρ* W: *κυρῶ* P. *Δράγαζην* W: *δράγαζη* P. 49 *νά 'χεν ἀστράψην οὐρανὸς, νά 'χεν καῆν* W: *νάχεν ἀστράψη οὐρανὸς νᾶχε καῆ* P (sic). 53 *του, ὅλ* W: *ὅλα* P (sic). 54 *αἱ ἐκκλησιαὶ* W: *οἱ ἐκκλησίες* P. 57 *ἐξολοθρευθῆκαν* W: *ξολοθρευτίκαν* P. 58 *ἐξορισθήκασιν* W: *ἐξοριστήκασιν* P. 66 *εἶσθαι* W: *ἦστε* P (sic). *Μωρεὰν* W: *μωρέα* P. 67 *τ' ἐξαμίλιον* W: *τὸ ξαμύλην* P. 69 *ἀμμὴ* W: *ἀμ* P. 70 *λύπην* W: *λύπη* P. *φρικτὴν* W: *φρικτὴ* P. 71 *'ς* W: deest P. 72 *θρῆνον πολὺν καὶ λύπην* W: *θρῆνος πολὺς καὶ λύπη* P. 76 *γνῶσίς* W: *γνώσης* P. 79 *ἐξαμίλι* W: *ἐξαμύλιν* P. 89 *πούγκιν* W: *πουκὶν* P (sic). *δουλείαις* W: *δουλειαίς σου* P. 94 *καῆν* W: *καγῆν* P. 101 *πολλὰ* W: *πολλὴν* P. 108 *Μωρέαν* W: *μωρέα* P. 109 *'ς* W: deest P. 112 *πολὺ* W: *πολλὴν* P. 114 *καγῆ* W: *καγὴν* P. 115 *'ς* W: *εἰς* P. *παλάτι* W: *παλάτην* P. 116 *σ'* W: *σε* P. 117 *ἀστράψῃ* W: *ἀστράψην* P. *καγῆ* W: *καγὴν* P. 118 *ἀνατείλῃ* W: *ἀνατείλην* P. 119 *ἡμέρα* W: *μέρα* P. *μὴ εἶχε* W: *μεῖχεν* P. 120 *'ς* W: *εἰς* P. *εἴκοσι ἐννέα* W: *εἰκοσιεννέα* P. 122 *βαρειὰ* W: *βαρέα* P. 123 *ἡ φύσκωσις* W: *φούσκωσις* P (sic). 134 *σπήτιον* W: *σπήτην* P. 136 *ἁγιαὶ* W: *ἁγίαι* P. 147 *μελῳδιὰ* W: *μελωδία* P. 148 *ἁγιᾶς Σοφιᾶς* W: *ἁγίας σοφίας* P.

αἱ μυρωδιαὶ W: *οἱ μυρωδί"* (= *μυρωδίαις*) P. 149 *ἡ* W: deest P. *αἱ* W: *οἱ* P. 151 *αἱ νηστειαῖς* W: *οἱ νηστείαι* P. 155 *ἁγιὰν Σοφιὰν* W: *ἁγίαν σοφίαν* P. 157 *σπήτι* W: *σπήτην* P. 159 *ἀπέμεινες* W: *ἀπόμεινες εἰς* P. 162 *αἱ* W: *οἱ* P. *μας ἁμαρτιαῖς* W: *μου ἁμαρτίαις* P. 170 *βασιλεὰ* W: *βασιλέαν* P. 175 *καρδιναλίους* W: *γαρδηναλίους* P. 176 *Φραγκιᾶς* W: *φραγκίας* P. 177 *πρίγκιπες* W: *πρίγκιποι* P. 178 *τοῦ* W: *τὸν* P. 179 *Ῥώσους* W: *ῥούσους* P. 180 *φημιστοὺς* W: *φουμιστοὺς* P. 181 *κάτεργ'* W: *κάτεργα* P. 182 *καράβι'* W: *καράβια* P. *καὶ* W: *κ' ἡ* P. 183 *Ἰτάλιαν* W: *ἀτάλιαν* P. 187 *'ς* W: *εις* P. 189 *ἐγελάσθην* W: *ἐγελάστην* P. *κ'* W: *καὶ* P. 190 *'ς* W: *εἰς* P. *σπαθί* W: *σπαθήν* P. 193 *κι ἐχάθησαν* W: *καὶ χάθησαν* P. 204 *κι ὀπίσω* W: *καὶ πίσω* P. 207 *ὁμιλιὰν* W: *ὁμιλίαν* P. 208 *αἱ* W: *ἡ* P. *αἱ* W: *ἡ* P. 209 *αἱ* W: *ἡ* P. 210 *πλουσιαῖς* W: *πλούσιες* P. 211 *αἱ* W: *ἡ* P. *αἱ* W: *οἱ* P. 214 *δύ'* W: *δύο* P (sic). 215 *σχοινὶ* W: *σχοινὴν* P. 218 *τ'* W: *τὸ* P. 220 *ἡ* W: deest P. 225 *ἤλπιζ'* W: *ἤλπιζα* P. 229 *πολλὰ* W: *πικρὰ* P. 230 *αἱ* W: *οἱ* P. *ἁμαρτιαῖς* W: *ἁμαρτίαις* P. 231 *βασιλεὰ* W: *βασιλέαν* P. 233 *Φραγκιᾶς* W: *φραγκίας* P. *'παν* W: *ὕπαν* P. 236 *σπήτιον* W: *σπήτην* P. 240 *'ναι* ante *οἱ* W: *ἦν* P. 244 *κατεδέχθηκες* W: *καταδέχθηκες* P. 245 *ψευδελπίδες* W: *ψευδοελπίδες οἱ* P. 247 *'ς* W: *εἰς* P. 250 *ἐδῶ* W: *ἐδὰ* P. 252 *πολλὴν νὰ 'βγάλλετε* W: *πολλὴ νὰ ευγάλλετε* P. 253 *κ'* W: *καὶ* P. *πλευρόν* W: *πλευρό* P. 254 *ἀγριεύσουν* W: *ἀγρεύσουν* P. *φᾶσι* W: *φᾶσιη* P. 257 *παιδιὰ* W: *παιδία* P. 259 *κλαῖν* W: *κλαῖ* P. 261 *'κ* W: *ἐκ* P. 264 *'ν'* W: *ἔνι* P. 267 *πάντ'* W: *πάντα* P (sic). *ἀγαπηθῆτε* W: *ἀγαπηθεῖτε* P. 269 *ἐκδίκησιν* W: *ἐγδίκησι* P. 271 *σκυλικὴν* W: *σκύληκιν* P. 271 *λακτοπατῆτε* W: *λοκτοπατεῖτε* P. 279 *πολύ* W: *πολλήν* P. 282 *καρδιναλίους* W: *γαρδηναλίους* P. 283 *ἐκκλησιὰ* W: *ἐκκλησία* P. 285 *πρίγκιπες* W: *πρίγκηποι* P. 289 *Ῥώσων* W: *ῥούσων* P. 290 *γένουσι* W: *γενοῦσι* P. 292 *σηκώσουν* W: *σηκώσου* P. *σημάδι* W: *σημαδη¯* (= *σημάδην*) P. 296 *φουμιστὴ* W: *φουμισθὴ* P. 301 *ἐπήρασι* W: *πείρασι* P. *Κωνσταντίνου πόλιν* W: *κωνσταντινουπόλιν* P. 302 *'ποῦν* W: *ποῦμεν* P. 304 *τ'* W: *τὸ* P. *αἱ* W: *οἱ* P. 305 *ἀσῆμι* W: *ἀσύμιν* P. *χρυσάφι* W: *χρυσάφιν* P. 306 *στολησιαῖς* W: *στολησίαις* P. *φορεσιαῖς* W: *φορεσίαις* P. 307 *ἐδὲ* W: *ἔδε* P. 308 *ἀπέμεινες* W: *ἀπόμεινες* P. 311 *Γενοβέσοι* W: *γενοβήσοι* P. 313 *'ναι* ante *τ'* W: *ἦν* P. 314 *'ναι* W: *ἦν* P. *λογάρι* W: *λογάρην* P. 316 *αἱ* W: *οἱ* P. *αἱ* W: *ἡ* P. 317 *αἱ* W: *οἱ* P. *αἱ* W: *ἡ* P. 319 *Γενοβέσοι* W: *γενουβέσοι* P. 320 *'κδικηθῆτε* W: *εκδικηθῆτε* P. 324 *ἀνανασπάστους* W: *ἀνάσπαστες* P. 326 *ἀμμὴ* W: *εἰμὴ* P. 329 *βαρειὰν* W: *βαρέαν* P. 330 *αὐθεντῶν* W: *αὐθέντων* P. 331 *τοῦ Παρισιοῦ, τὸν πρῶτον* W: *καὶ τοῦ Παρῆς ὁ πρῶτος* P. 322 *πρωτό-*

αρχον W: πρωτόαρχος P. 338 ἐκδίκησιν W: ἐγδίκησιν P. 345 πρὸς Ἀγκλέζους W: ϛοὺς· οὐγκλέζους P. 346 Ἀγκλέζοι W: κλέζοι P. 349 ἀλλήλους W: ἀλλήλως P. 352 κ' W: και P. 354 Ἀγκλέζιδες W: οὐγκλέζηδες P. 355 πᾶσ' ante ἀρχὴ W: πᾶσα P. 356 ὁμονοιάζουν ἔμπιστα W: ὁμονιάσουν ἐμπιστὰ P. 359 γράψω πλεὸν W: γράφω πλέον P. 364 'κ W: εκ P. ἀσεβῶν W: μαχουμεταvῶν P. 365 αὐθέντη W: αὐθέντη¯ (= αὐθέντην) P. 366 μέγαν W: μέγα P. 368 φιλιὰν W: φιλίαν P. 369 ἁγιὰν Σοφίαν W: ἁγίαν σοφίτζαν P. 370 'ναι W: νεν P. 373 ποῦ 'ναι W: πόνεν P. ἁγιὰ Σοφιὰ W: ἁγία σοφία P. 374 ἀγάπην W: ἀγάπη P. 376 ὁδηγήτρι' W: ὁδηγήτρια P. ἁγιὰ Σοφιὰ W: ἁγία σοφία P. 378 Τουρκικὰ W: τούρκικα P. 383 κι W: και P. ὀφθαλμούς W: ὀφθαλμῶν P. 384 ἐκδίκησιν W: ἐγδίκησιν P. 389 'ς ἐκδίκησιν W: εἰς ἐγδίκησιν P. βασιλεῶς W: βασιλέως P. 390 ἁγιᾶς W: ἁγίας P. 392 'μβῇς W: μπῇς P. 394 καρδιὰν W: καρδίαν σας P. 395 τῆς εὐτυχιᾶς W: τὰς εὐτυχίας P. 401 Ἱσπανιόλων W: σπανιόλων P. Πορτουγαλέζων W: πουρτουγαλέζων P. 407 'ς τῆς W: εἰς P. 408 ἡ W: οἱ P. 411 ἡ W: οἱ P. 412 Γενοβέσων W: γενουβίσων P. Φράγκων W: φραγκῶν P. 413 τοὐρανοῦ W: τοῦ οὐρανοῦ P. 414 'ς W: deest P. Κωνσταντινουπόλης W: κωνσταντίνου πόλης P. 415 ἡ W: οἱ P. 416 Προβεντζάλων W: προβεξάλων P. Μοιροκατελάνων W: μοῖρα κατελάνων P. 417 τοὐρανοῦ W: τοῦ οὐρανοῦ P. 419 ἡ W: οἱ P. 'ς τὸ W: αὐτὸ P. 427 μακρὰ W: μακρέα P. 428 ἀπὸ τὸν W: αὐτὸν P. 430 τοῦ W: τὸ P (sic). 431 νὰ μ' W: ναμε P. 432 νὰ 'βγῇ 'κ W: ναύγη ἐκ P. 437 Πορτουγαλέων W: πουρτογαλέων P. 439 ἐξερίζονουν W: ἐξεριζόνουν τον P. 443 το W: τα P. 444 κ' ἐκάτσε W: καὶ κάτζε κ' P. 446 σάρκα W: σάρκαν P. 447 γλυκὺ W: γλυκὴν P. 448 κ' W: καὶ P. κι ὡς W: καὶ εως P. 451 μιὰν καρδιὰν W: μίαν καρδίαν P. 452 ἀπ' τὸν W: αὐτὸν P. 455 μ' W: με P. 457 'ς τὸ W: εἰς P. 458 'κ W: ἐκ P. 460 ὁρίζει W: ρίζη P. 463 ὀμνύω W: ὀμνέω P. 467 φοβῆσθε W: φοβῆσθαι P. 468 μέγαν W: μέγα P. 470 καμάρι W: καμάριν P. 478 λεοντάρι W: λεοντάρι¯ (= λεοντάριν) P. 481 Ῥωμανιὰν W: ῥωμανίαν P. 482 Κωνσταντίνου πόλιν W: κωνσταντινουπόλιν P. 482 κ' ἐκάτσε W: καὶ κάτζεν P. 496 ὀμνεῖ W: ὠμνὲ P. σπαθί W: σπαθίν P. 497 ἐξ ὕστερου W: ξυστέρου P. ἐπιορκεῖ W: ἀφιορκὴ P. 498 τον W: του P. 499 διατ' ἔνι W: διατίνε P. 502 'ς W: εις P. κι W: deest P. 504 μαγαρίτου W: μαγαρίτη P. 508 Προβεντζιάλους W: προβεντζαλίους P. 509 Πορτουγαλέων W: πουρτογαλέων P. 510 βασιλεὰ W: βασιλέα P. 514 πλανήτας W: πλανήτες P. 515 πανεύγνωστε W: πανεύμνωστε P. 523 τύχην κακὴν W: κακὴν τύχην P. 526 στήλη W: στῆλε P. 527 Ῥωμανιὰ W: ῥωμανία P. 528 βασιλεῶς W: βασιλέως P. 531 χρειὰ

W: *χρεία* P. 533 *κι* W: *και* P. 542 *Φραγκιᾶς* W: *φραγκίας* P. *κάμνουσιν* W: *κάμουσιν* P. 548 *κι* W: *και* P. 549 *᾽Αγκλέζοι* W: *οὐνγκλέζοι* P. 551 *ἐλᾶτ᾽* W: *ἐλάτε* P. 552 *καλόν* W: *καλό* P. 553 *Πορτουγαλέζοι* W: *πορτογαλέζοι* P. *κι ἐσεῖς* W: *καὶ σεῖς* P. 554 *Σπανία* W: *σπάνια* P. 555 *καὶ* W: deest P. *φρονήσης* W: *φρονήσεως* P. 557 *σπήτια* W: *σποιτιά* P. 560 *᾽ς* W: *εἰς* P. 561 *μῆν* W: *μῆνα* P. 562 *συκῶτι* W: *σικότην* P. 566 *Φραγκιᾶς* W: *φραγκίας* P: 568 *μ᾽* W: *με* P. 570 *ποιὰν* W: *ποίαν* P. 571 *τίποτε* W: *τίποτας* P. 572 *κι᾽* W: *και* P. *τέτοιαις λέξεις* W: *τίτιες λέξαις* P. 573 *γράψε* W: *γράφε* P. *ἀγροικήσουν* W: *ἐγροικήσουν* P. 574 *Φραγκιᾶς* W: *φραγκίας* P. 577 *πολεμήσετε* W: *πολεμήζετε* P. 585 *τύχην κακὴν* W: *κακὴν τύχην* P. 586 *θεὸς νὰ δώσῃ προθυμιὰν* W: *θεέ μου δόσε προθυμίαν* P. 587 *ἐκδίκησιν* W: *ἐγδίκησιν* P. 590 *μαγκουριῶν* W: *μαγκουρίων* P. 592 *᾽χετε* W: *ἔχετε* P. 595 *᾽βγάλλετε* W: *εὐγάλετε* P. 596 *ἢ* W: deest P. 597 *ἀγάπην* W: *ἀγάπη* P. 600 *ἐρρούφισε* W: *ἐρρούφισεν* P. 603 *Φραγκιᾶς* W: *φραγκίας* P. 604 *ἐκκλησιᾶς* W: *ἐκκλησίας* P. 605 *τῶν* W: deest P. 606 *ἁγιωσύνην* W: *ἁγιωσύνη* P. *κρεμᾶτ᾽* W: *κρέμμαται* P. 607 *ἐκ* W: *με* P. *διατανοσύνην* W: *διατανοσύνη* P. 610 *᾽βγάλλετ᾽* W: *ευγαλεται* P. 611 *νέαν Ῥώμην* W: *νέα ῥώμη* P. 612 *πόλις* W: *πόλη* P. 613 *ἂς* W: *να* P. 614 *σπαθὶ* W: *σπαθὶν* P. *κοντάρι* W: *κοντάριν* P. 615 *κλειδὶ* W: *κληδὴν* P. 617 *᾽Αρχιπέλαγος* W: *ἀρτζιπέλαγος* P. 619 *πυρινὸς* W: *πύρινος* P. 621 *Σερβιὰν* W: *σερβίαν* P. 622 *᾽ς* W: deest P. 621 *πέμπτον τὸ φοβοῦμαί* W: *πέντα το φοβούμε* P (sic). 625 *διατ᾽ εἶν᾽ μαγαρισμένον* W: *διατὶ ἦν μαγαρισμένος* P. 626 *γενῆν ἀπέραντον ποτάμι* W: *γινὴν ἀπέραντο ποτάμην* P. 627 *ἕκτον τὸ* W: *ἔνατον* P. 629 *περίγυρα* W: *παρήγορα* P. *κάστρον, πᾶσαν χώραν* W: *κάστρο καὶ πᾶν χῶρα* P. 631 *ἀφ᾽* W: *ἀπ᾽* P. *ὥραν* W: *ὥρα* P. 631 *κόπιασε* W: *κοπίασε* P. 632 *τὴν βουλὴν* W: *τῇ βουλῇ* P. 634 *φλάμπουρον* W: *φλάμουρον* P. 636 *ἐκδίκησιν* W: *ἐγδίκησιν* P. *Κωνσταντινουπόλης* W: *κωνσταντίνου πόλις* P. 642 *ὅτ᾽ εἶναι* W: *ὅτινε* P. 643 *κι* W: *καὶ* P. 644 *σπήτι τ᾽ ἄπειρον* W: *σποίτην τὸ ἄπωρον* P. *Κωνσταντίνου πόλις* W: *κωνσταντινουπόλις* P. 645 *δὲν ἔνε* W: *δένενε* P. 649 *τέχνης ἁπάσης* W: *ἁπάσης τέχνης* P. 650 *ῥόγαν* W: *ῥόγα* P. *σὰν* W: *ὡσὰν* P. 655 *τα* W: *δὲ* P. 656 *τρέχουσιν* W: *τρέχουν* P. 663 *αἱ ἁμαρτιαῖς μας αἱ πολλαῖς* W: *οἱ ἁμαρτίαις μου οἱ πολλὲς* P. 664 *των* W: deest P. *ἐπήρασιν* W: *ἐπεῖραν* P. 665 *αἱ τέχναις* W: *οἱ τέχνες* P. 666 *αἱ δημηγερσιαῖς, διαβολιαῖς κι αἱ ἄλλαι* W: *οἱ δημηγερσίαις οἱ διαβολείς ἀλλὰ καὶ* P. 667 *πυρινὸν ἔβαλον* W: *πύρινον ἔβαλαν* P. 670 *αἱ* W: *οἱ* P. 671 *τὴν βασιλειὰν* W: *βασιλείαν* P. 672 *δύνουνται* W: *δύνουντα* P. *πάρουν τίτοιαν χώραν* W: *πάρου*

τίτια χῶρα P. 673 *θέλει ἡ* W: *θέλη* P. 675 *ἄλλ'* W: *ἄλλα* P. 678 *πάλι* W: *πάλιν* P. 680 *μὰ* W: *μᾶς* P. *καρδιὰν* W: *καρδίαν* P. 688 *ὀλιγοστὸν* W: *λυγωστὸν* P. 692 *πλοῦτον* W: *πλοῦτος* P. 693 *ἀνδρειὰν* W: *ἀνδρείαν* P. 694 *Φραγκιὰν* W: *φραγκείαν* P. 695 *εἰσὲ* W: *εἰς* P. 696 *κι* W: *καὶ* P. *'ναι* W: *νεν* P. *συντροφιάν* W: *συντροφίαν* P. 698 *'ς τὰ ἄρματά* W: *εἰς τ' ἄρματά* P. 702 *δεὸν* W: *δέ* P. 703 *τὸ ἀναγνώσετε* W: *δὲ τὸ ἀναγνώνετε* P. 706 *διατὶ ἔνι* W: *διατ' εἶνε* P. 707 *περιπλεγμένοι* W: *περιπλεμένοι* P. 709 *μοῦ* W: *μου* P. 710 *κι* W: *καὶ* P. *ἐμὸν τὸ* W: *ἐμόν τε* P. 712 *κρεββάτι* W: *κρεββάτην* P. 714 *ἔτρεχαν* W: *ἐτβέχαν* P. *ποτάμι* W: *ποτάμην* P. 719 *ἠξεύρετε* W: *ξεύρετε* P. 722 *ὁ* ante *διώκτης* W: deest P. 726 *Χριστιανικὸν* W: *χρισιάνοικον* P. 727 *μιὰν* W: *μίαν* P. 729 *καὶ* W: *τον* P. 733 *αἱ* ante *κρ.* W: *οἱ* P. *κ' αἱ* W: *καὶ οἱ* P. 734 *κ' ἔξετρ.* W: *καὶ ξετρ.* P. 736 *ψέματα κὶ* W: *ψόματα καὶ* P (sic). 737 *ἐδ'* W: *ἐδὰ* P. 739 *ἁμαρτιά* W: *ἁμαρτία* P. *τό 'ποικεν* W: *τὸ ἔποικεν* P. 741 *γνῶσίς* W: *γνῶση* P. *'ς* W: *εἰς* P. 742 *να 'λθῶ* W: *ναέλθω* P. 744 *τόσην* W: *τόση* P. *πολὺ κακόν* W: *πολλὴν κακό* P. 747 *φθένταις* W: *αὐθέντες* P. 752 *τριάντα* W: *τριαντάχει* P. 755 *κι* W: *καὶ* P. *εἴκοσ πέντε* W: *κοσιπέντε* P. 756 *'ς* W: *εἰς* P. 761 *κι* W: *και* P. 762 *Καστοριὰν* W: *καστορίαν* P. 763 *κι* W: *και* P. *μιὰν* W: *μίαν* P. 764 *Στῆγι* W: *στίνη* P (sic). 765 *κι* W: *καὶ* P. 766 *Ἄρτα* W: *ἀργὰ* P. *Γιάννινα* W: *γιάνια* P. 768 *Λάρισσαν* W: *λάρισον* P. 769 *Λεβαδία* W: *ληβαδία* P. 770 *καὶ* W: *τὸ* P. 771 *αὔτ'* W: *αὕτα* P. 774 *ὁ* W: deest P. 775 (et 779) *'ς* W: *εις* P. 780 *ὁρίζῃ* W: *ὁρίση* P. 782 *'Αδριανούπολιν* W: *ἀνδριανούπολιν* P. *'ς* W: *εἰς* P. 785 *ν' αἱματωθοῦσιν* W: *ναματοθοῦσιν* P. 787 *ἰδέτε* W: *ἴδετε* P. *'χουσιν* W: *ἔχουσιν* P. 788 *'χουν* W: *ἔχουν* P. 789 *δί* W: *διὰ τὴν* P (sic). 791 (et 792) *κι* W: *καὶ* P. 792 *μὰ* W: *μᾶς* P. 793 *βλέπετέ τους* W: *βλέπετε* P. *δασκαλιὰν* W: *δασκαλίαν* P. 794 *Μαχουμὲτ* W: *μάμεθ* P. 796 *νὰ κάμωμεν τὰ λέγουν καὶ τ' ὁρίζουν* W: *καὶ τὰ ὁρίζον νακάμωμεν τὰ λέγουν* P. 797 *λιτανειαῖς* W: *λιτανίαις* P. 801 *ἀντιλογίας* W: *ἀναλογίας* P. 802 *συρθῇ* W: *συρτῇ* P. 803 *ἔν'* W: *ἕνα* P (sic). *κεφάλι* W: *κεφάλην* P. 808 *τους* W: *τοῦς* P. 809 *'ξορθώσετε* W: *ἐξορθώσεται* P (sic). 810 *ταῦτ'* W: *ταῦτα* P (sic). *ἐλάβετε* W: *λάβετε* P. 816 *μὴν* W: *μὴ* P. *οὗ ἴδω* W: *οὗ ἰδῶ* P. 818 *κ' καὶ* P. 820 *νὰ 'βγάλλετε* W: *ναευγάλεται* P. *μας οἱ* W: *πολλῶν αἱ* P. 821 *μὴ εἶχες* W: *μῆχες* P. *ἀποθάνειν* W: *ἀποθάνη* P. 822 *εἶν'* W: *ἦν* P. *παλατιοῦ* W: *παλατίου* P. 826 *ζῆσαι* W: *ζῆς* P. 827 *ὁ* ante *ἀμηρᾶς* W: deest P. 828 *αὐθέντευσε* W: *αὐθέντευσεν* P. 830 *κορμιὰ* W: *κορμία* P. 833 *φθέντα* W: *αὐθέντα* P. 834 *τριὰ* W: *τρία* P. *ἐχάλασιν* W: *ἐχάλασαν* P. 835 *φιλαργυριὰ*

W: φυλαργυρία P. 838 τ' W: τὸ P. 839 κι W: καὶ P. τὸ W: deest P. εἶναι W: ἔνι P. 840 'βγάλλετε W: εὐγάλλετε P. βάλλετ' W: βάλλετε P. ἐγράφη W: γράφη P. 841 βλέπη το W: βλέπεται P. 846 τὴν W: στὴν P. κρατήση W: κραργήση P. 847 γὰρ πάλιν W: παχήνη P. θηριὸν W: θηρίον P. 848 καταπιεῖ W: καταπίη P. 851 κι W: καὶ P. 853 'ς πᾶσαν δουλειὰν W: σπᾶσα δουλίαν P. 857 γονικά W: σωτικά P. 858 σωτικά W: γωνικά P. 859 'ς W: εἰς P. 863 κ' W: και P. 864 παντάπαν W: παντάπα P. 865 μοῖραν W: μοῖρα P. μοῖραν W: μοῖρα P. 871 δι' αὐτοὺς W: διαύτους P. 873 αὐθεντιάν W: αὐθεντίαν P. 874 'ς W: εἰς P. 875 κι επιδέξιοι W: καὶ πιδέξοι P. 882 σπαθὶ W: σπατὴν P. 885 κοιμᾶσθ' W: κοιμᾶσθαι P. 887 εὐχαριστιαῖς W: εὐχαριστίαις P. 888 ἀπ' τὸν W: αὐτὸν P. 891 μ' W: μὲ P. καλὴ 'Ιτάλιαν W: καλὴν τάλιαν P. 893 βουλευθῆτε W: βουλευτῆτε P. 895 ἀποτυχιὰν W: ἀποτυχίαν P. 896 ἡ W: deest P. 897 συναποίσετε W: συναπόσετε e primum scripto συναπεισετε P. 901 κι ὁμοφωνίαν W: καὶ ὁμοφωνία P. 904 τρώγη W: τρώ P. τ' W: τὸ P. 907 ὑβρίζουν W: εὐρίζουν P. 909 πόλη W: πόλις P. 910 πονηροὶ W: πόνηροι P. 912 κλεψιαῖς W: κλεψίες P. Post 913 apud W omissa καὶ διαυτὸ νακάμετε τοὺς πάντας νάνε φίλοι quae apud P reperiuntur. 916 κι W: καὶ P. τὸν ante σκύλον W: τὸ P. 919 θεὸν W: τὸν θεῖον P. ἁγιὰν W: ἁγίαν P. 921 σᾶς W: σας P. 925 ἀμμὴ νὰ W: ἄνου P. 926 ποίσετε W: πόσετε P. 928 τίνας W: τινὰς P. 929 'ς W: deest P. 930 δύο τετοιῶν W: δύων τε τινῶν P. 932 ἀφ' W: ἀπ' P. 933 'ς W: εις P. 936 ἐξετελεύσω W: ἐξητελεύσω P. 937 τὰ W: τὸ P. 941 ὁ ante ἀσεβὴς W: deest P. 942 ἀγγοίκησα W: ἐγρίκησα P. 944 φαμηλιαῖς ἑπτακοσιαῖς W: φαμηλίες ἑπτακόσιαις P. 947 οἱ W: deest P. 948 σημάδι W: σημάδην P. 953 τυχαίνει W: τὔγχένη P. 955 ἀπ' τὴν W: αὐτὴν P. 958 κεφάλι W: κεφάλην P. 964 Ντούναβιν W: γτούναβιν P. 965 μιὰν W: μίαν P. 967 μεταπώρου W: μεντοβόρου P. 968 Νοέμβριον W: ὀβόμπριδον P. 969 Καστοριὰν W: καστορίαν P. 970 καὶ W: δὲ P. Βουλγαριὰν W: βουλγαρίαν P. 971 μποσνίων κι W: μπώσνιμ καὶ P. 975 τοῦ Στῆγι W: ποῦ ςήνι P. ὥραν W: ὥρα P. 977 Βλαχιὰν Λάρισσος W: βλαχίαν λάριστος P. 978 Λεβαδία W: λιβάδια P. 980 Πρωτόλιο W: πριστόλοιο P. 986 ταῖς W: τοὺς P. 987 καὶ ταῦτ' ἔγραψα W: κἀγὼ ἔγραψα ταῦτα P. 988 ὁποῦ 'χει W: ὁπὄχει P. 989 'ς W: εἰς P. 991 ποίσετ' W: ποίσεται P. 992 διατὶ ἔνι W: διατίνεν P. 994 θέλετ' W: θέλετε P. 997 πολὺ W: πολλὴν P. 998 μυριολόγι W: μυριολόγην P. 1002 μιὰν W: μία P. 1004 διάλεκτοι W: διαλεκτὲς P. 1005 θεὸν W: κύριον P. 1009 Φραγκιᾶς W: φραγκίας P. 1014 σπαθί W: σπαθίν P. 1015 λέγουσι W: λέγουσιν P.

1016 *δεξιᾶς τῆς* W: *δεξιὰς* P. 1020 *μαύραν* W: *μαύρην* P. 1021 *'ς* W: *εις* P. 1022 *ζερβὴν* W: *ζαρβὴν* P. 1024 *δυό* W: *δύο* P. 1026 *σωτηριάν* W: *σωτηρίαν* P. 1028 *πλεὸν* W: *πλέον* P. *γράφω* W: *γράψω* P. 1031 *παραγγελιὰ* W: *παραγγελία* P. 1032 *'βγάλλετε* W: *εὐγάλλεται* P. 1034 *κατευοδώσῃ* W: *καταβοδώσῃ* P. 1036 *τ' ἀναθυμῆσθε* W: *το ἀναθυμᾶσθαι* P. 1037 *δυνατὸν* W: *δυνατὸ* P. *τυχαίνει* W: *τυγχένῃ* P. 1041 *ὑμᾶς* W: *ἡμᾶς* P.

Athen. **Spyr. P. Lambros.**

Ancora per la critica del Physiologus Greco.

Dall' Ambrosiano C, 255 inf. (= *p*) pubblicai (*Studi Italiani di Filologia classica* V, p. 113—219) quarantotto capitoli di una redazione del *Physiologus Greco*, la quale potrebbe dirsi Basiliana; e di un' antica versione di essa, dovuta al Pizzimenti, davo, dopo il Teza che vi aveva accennato stampandone un capitolo, un saggio in una pubblicazione per nozze *De Fernex = Wuille-Bille*. Presentando però la versione del Pizzimenti in confronto di *p* un numero minore di capitoli e potendo sorgere il dubbio che ciò si debba non ad ommissione del traduttore ma al ms. su cui venne condotta la versione stessa, ed essendo d' altra parte *p* il solo ms. noto come contenente la redazione Basiliana, era naturale che nei mss. del *Physiologus* non ancora investigati si andassero cercando somiglianze o identità rispetto a *p*, e non sarà discaro, ritengo, il sapere che abbiamo un ms. identico a *p* nel codice greco 68a della Biblioteca Capitolare di Viterbo.[1])

Il Viterbese (= *V*) d' accordo con *p* incomincia: *ἀρχὴ σὺν θεῷ τοῦ φυσιολόγου τοῦ σοφωτάτου. περὶ τῶν φύσεων τῶν ἀλόγων. ἐν πρώτοις περὶ τοῦ λέοντος*, e contiene come *p* i capitoli seguenti: **1** [*περὶ τοῦ λέοντος*] = I, 1c, 2c, 3b; **2** *περὶ μονοκέρωτος* = XXXIII, 2; **3** *περὶ τοῦ λύκου* = LIII; **4** *περὶ ἐλάφου* = IIII, 3; **5** *περὶ τοῦ πάνθηρος* = XXVIIII, 2; **6** *περὶ κάστορος* = XXXIIII, 2; **7** *περὶ ἀλώπεκος* = XXI, 3; **8** *περὶ κροκοδείλου* = LV; **9** *περὶ τοῦ ὄφεως* = XVIIII, 4b, 2c, 1b, 3d; **10** *περὶ ἐχίδνης* = XVII, 3; **11** *περὶ ἄσπιδος* = XVI, 2; **12** *περὶ μονιοῦ ἀγρίου* = LIIII; **13** *περὶ τοῦ μύρμηκος* = XX, 1b, 2b, 3c; **14** *περὶ βατράχων* = XXXXIII, 3; **15** *περὶ ἀετοῦ* = VI, 1, 2a, 3; **16** *περὶ περιστερᾶς* = XII, 3; **17** *περὶ τρυγόνος* = XI, 2b; **18** *περὶ ἔπωπος* = XXXVIIII, 3; **19** *περὶ ἰάσεως* = LVI; **20** [*περὶ τοῦ ἐρωδιοῦ*] = XXXVIII, 2; **21** *περὶ φοίνικος* = XIII, 3; **22** *περὶ φασσιανοῦ* = LVII; **23** *περὶ ἐχίνου* = XXVIII, 3; **24** *περὶ τοῦ λαγοῦ* = LVIII; **25** *περὶ χαλανδρίου* = XX, 2; **26** *περὶ ἐλέφαντος* = III, 2; **27** *περὶ πελεκάνος* = VIII, 2; **28** *περὶ ὀνάγρων* = XXXVI, 3; **29** *περὶ ὕδρωπος* = II, 2; **30** *περὶ*

---

1) Vedine la descrizione in *L. Dorez, Latino Latini et la biblioth. cap. de Viterbe,* in *Rev. des Biblioth.* 1895 p. 251.

ἐλάφου = IIII, 2; **31** *περὶ ὕδρωπος* = V; **32** *περὶ γυπός* = VII, 2; **33** *περὶ θωός* = LVIIII; **34** *περὶ μονοκέρωτος πάλιν* = XXXIII, 1; **35** *περὶ λίθων πυροβόλων* = XXXXVIIII, 2; **36** *περὶ πρίωνος* = XXXXVIII; **37** *περὶ νυκτικόρακος* = XXVI; **38** *περὶ ἰχνεύμονος* = XXXXII; **39** *περὶ τοῦ πάνθηρος* = XXVIIII, 2; **40** *περὶ δενδροκολάφου* = XXIII; **41** *περὶ πελεκάνος* = VIII, 4; **42** *περὶ τοῦ λέοντος πάλιν* = I, 1a, 1b, 2b, 3a; **43** *περὶ ἰσαύρας τῆς ἡλιακῆς* = XXIIII; **44** *περὶ συρίνων καὶ ἱπποκενταύρων* = XXVII, 2, 1; **45** *περὶ σαλαμάνδρας* = XXXXIIII; **46** *περὶ ἴλλου καὶ κροκῶν* = XXXXI; **47** *περὶ λίθου ἰνδικοῦ* = XXXVII; **48** *περὶ ἀχάτου καὶ μαργαρίτου* = LI. — Dopo quest' ultimo capo si legge in *V*, come in *p*, *τέλος τοῦ φυσιολόγου. τῷ θεῷ δόξα.*

Le differenze, per usare questo vocabolo, fra *V* e *p* sono essenzialmente grafiche.

α) In *p* è molto più raro che in *V* lo *iota* sottoscritto, mentre è più frequente l' uso dei consueti compendii per i varii casi di *ἄνθρωπος, κύριος, οὐρανός, πατήρ, σωτήρ* e simili; ma non infrequentemente *V* e *p* per queste parole hanno nei medesimi luoghi concordemente il compendio, in altri luoghi concordemente scrivono il vocabolo per disteso. In *p* abbiamo qualche esempio di abbreviazioni e di compendii in fine di parola, che invece in *V* sono molto rari, sebbene generalmente *V* e *p* coincidano anche per questo rispetto: **2** = XXXIII, 2, l. 5 *ὑπάρχ* e *μνησίκακ* *Vp*; **9** = XIIII, 1b, l. 9 *ἐνομοθετη*^{θν} *Vp*, l. 11 *κατεκρί*^{θ} *V*, *κ/ατετρι*$^{/θ}$ *p* e *ἤ*^{τ}· *Vp*; **13** = XX, 1b, l. 18 *βουλη*^{θ} *Vp*; **15** = VI, 3, l. 8 *παχυν*^{θ} *Vp*, l. 26 *καθὰ φωνὴ* *Vp*; **17** = XI, 2b, l. 1 *κυνηγηθ* *Vp*, l. 9 *μ̊γαι* *Vp*; **25** = XXV, 2, l. 16 *ἀρρύπτω* *V*, *ἀρρυπῶ*^{τ} *p*; **26** = III, 2, l. 9 *διαγωθη* *V*, *διαγωθη*^{ν} *p*, l. 63 *ὅτι ἡ ἁμαρτ* *Vp*; **27** = VIII, 2, l. 6 *βασιλ* *Vp*; **30** = IIII, 2, l. 1 *αὐ*^{Γ} *Vp*. Nella mia trascrizione di *V* e di *p* non ho notato tutti i luoghi ne' quali riguardo a questo fatto ci sia una qualche differenza; mi limito a citare i seguenti passi, che possono essere sufficienti: *β*) nell' intestazione dell' opera *σοφῶ*^{ττ} *V*, *σοφωτάτου* *p*, e *φύσεων* *V*, *φύσ͠ν* *p*; **1** = I, 3b, p. 124, l. 4 della nota *ἁρπάσης* *V*, *ἁρπασ*^{s} *p*; **4** = IIII, 3, l. 10 *ἄνεσιν* *V*, *ἄνεσ^* *p*; **14** = XXXXIII, 3, l. 15 *διάγειν* *V*, *διάγ//* *p*; **17** = XI, 2b, l. 12 *μακάριοι* *V*, *μ̄κάριοι* *p*; **18** = XXXVIIII, l. 14 *παρέχειν* *V*, *παρέχ//* *p*, l. 26 *μιμεῖσθαι* *V*, *μιμεισθ(* *p*, l. 27 *χαίρειν* *V*, *χαίρ//* *p*; **20** = XXXVIII, 2, l. 1 *ὑπαρ*^{χ} *V*, *ὑπάρχει* *p*, l. 16 *αὐτῶν* *V*, *αὐτ̃* *p*; **21** = XIII, 3, l. 4 *τὴν* *V*, *τ̂* *p*, l. 11 *προ*^{τl} *V*,

πρόττον p, l. 29 *φρονεῖν V*, *φρον*ῇ *p*, l. 30 *τὴν ἀγγελικὴν V*, *τ̂ ἀγγελ*λ *p*; **22** = LVII *ἀπονεοσσώσειν V*, *ἀπονεοσσώσ*ˀ *p*; **25** = XXV, 2, l. 8 *καύσω*⁺⁺ *V*, *καύσωνος p*; **30** = IIII, 2, l. 3 *μετὰ V*, *μ' p*, l. 20 *ἑρμηνεύματα V*, *ἑρμηνεύμ*͞ *p*; **38** = XXXXII, 2, l. 4 *χοικὴν V*, *χοικ*̂ *p*.

Nè costituiscono differenza gli errori simili ai seguenti: *γ*) **1** = I, 1c, l. 7 *φύσει V*, *φύσεις p*, l. 10 *ἐργαζόμενον V*, *ἐργαζόμενος p*, l. 14 *ἴχνοις V*, *ἴχνος p*; **2** = XXXIII, 2 *μονογενῇ V*, *μονογενῆ p*, l. 22 *μεστὰ V*, *μετὰ p*; **3** = LIII, l. 10 *λύκου* V, *λύκοι p*; **4** = IIII, 3, l. 17 *ἀνδρᾶσι V*, *ἀνδράσι p*; **6** = XXXIIII, 2, l. 8 *τῶν V*, *πῶς p*; **7** = XXI, 3, l. 10 *χλευασταὶ V*, *χλευσταὶ p* e *πραέοι V*, *πραεοὶ p*; **8** = LV, l. 15 *ἐλεηθήσῃ V*, *ἠλεηθήσῃ p*; **9** = XVIIII, 1b, l. 4 *χαυροῦσαι V*, *χαυροῦται p*; XVIIII, 3d, l. 2 *ἐνδεδειγμένον V*, *ἐνδεδῖμένον p*; **10** = XVII, 3, l. 7 *Ἰουδαίων V*, *Ἰουδαίον p*, l. 12 *ὃν δὲ V*, *οἱ δὲ p*; **12** = LIIII, l. 16 *ἀναχωρῶν V*, *ἀναχωροῦν p*, l. 23 *αὐτῷ V*, *αὐτῶν p*; **13** = XX, 2b, l. 6 *ἔκτιλε V*, *ἔκτηλε p*, l. 7 *ἄμβροι V*, *ὄμβροι p*, l. 12 *εἰδολολατρείαν V*, *εἰδωλολατρείαν p*, *πάγας V*, *πάντας p* (in mg. *πάσας*); XX, 3c, l. 1 *πορεύηται V*, *πορεύεται p*, l. 2 *ἐπισωρεῦσαι V*, *ἐπισορεῦσαι p*, l. 8 *τὰς V*, *τᾶς p*; **14** = XXXXIII, 3, l. 8 *εἰ δὲ καὶ V*, *οὐδὲ καὶ p*, l. 8 *ἐπ' αὐτοῖς V*, *ἐπ' αὐτὸν p*; **18** = XXXVIIII, 3, l. 5 *συνθερμαῖνον V*, *συνθερμαίνων p*, l. 27 *ἁρμοστέον V*, *ἁρμοστέψον p* (se pure il segno fra *ε* ed o non si dere intendeve cancellato dalla linea verticale della lettera che parebbe *ψ*); **21** = XIII, 3, l. 4 *γεμείζων V*, *γεμίζων p*, l. 9 *τὴν ποδὸν V*, *τ̇ σποδὸν p*, l. 10 *ἡμέρα V*, *ἡμέρω p*, l. 16 *ἄρνεον V*, *ὄρνεον p*, l. 23 *ἰουδαῖοι V*, *οἰουδαῖοι p*; **22** = LVII, l. 5 *νεωσσοὺς V*, *νεοσσοὺς p*; **23** = XXVIII, 3 *καθ' ὁδηγῶν V*, *καθοδηγῶν p*; **24** = LVIIII *λαγοῦ V* nell' intestazione, *λαγωοῦ p* in margine; **26** = III, 2, l. 17 *ἀποπλέξασθαι V*, *ἀποπλήξασθαι p*, l. 25 *ἀπελεύσῃ V*, *ἀπελεύσῃς p*; **27** = VIII, 2 *πρᾶξαι V*, *πράξαι p*; **28** = XXXXVI, 3 *δασεροῖς V*, *δυσεροῖς p*, l. 16 *μισθοὶ V*, *μισθὸς p*; **29** = II, 2 *κνηθόμενος V*, *κυηθόμενος p*; **31** = V, l. 25 (nota) *ἀπόλλωντο V*, *ἀπώλλοντο p*; **32** = VII, 2, l. 1 *ὄρνεσιν V*, *ὄρνεον p*; **36** = XXXXVIII, 14 *νόει V*, *νοήσει p*, l. 19 *ἀλληλοφονείας V*, *ἀλληλοφωνείας p*; **41** *οὗτος V*, *οὕτως p*; **44** = XXVII, 1, l. 14 *ἐνεμπαικτικοὶ V*, *ἐναμπταικτικοὶ p*, l. 15 *συρίναι V*, *σηρίναι p*.

Ma il fatto più importante è questo che *p* presenta frequenti correzioni interlineari e marginali, ed in questi casi *V* dà generalmente solo la lezione della mano corretrice di *p*: *δ*) **1** = I, 1c, l. 2 *ἐκ V*, *εἰς* nel contesto, *ἐκ* in margine *p*; I, 2c, l. 3 *συνθερμαίνει V*, *συνθερμαινει p*; I, 3b, 2 *σημειώνει V*, *σημειώνει p*, l. 14 *ἐπείγει V*, *ἐπίγει p*, l. 15 *καταπίῃ V*, *καταπίῃ p*; I, 1c, l. 6 *σύρον τὴν κέρκον αὐτοῦ* nel cont. *V*, in mg. *p*, l. 8 e 15 *ἄπρακτοι V*, *ἀπραρτοὶ* e *ἀπαρκτοι p*, l. 12 *τῆς*

μετανοίας V, *ταῖς*^{η} *μετανοίαις*^{α} *p*; **2** = XXXIII, l. 4 *ὀξύδρόμον V* cogli accenti cancellati da lineetta trasversale, *ὀξυδρόμενον* nel cont., *δρομον* in mg. *p*, l. 15 *πορεύωνται V*, *πορεύωνται*^{ο} *p*, l. 19 *ἀκουμβίζων V*, *ἀκου*^{μ}*βίζων p*, l. 25 *ἐγείρει V*, *ἐγείρει p* corretto da *ἀγείρει*, e di seguito *κατωκλίνας V*, *κάτω κλίνεις p*, ma in mg. *κλίνας*, l. 27 e 34 *τρεπτικῶς V*, *τροπικῶς* corretto da *τρεπτικῶς* nel cont. e in mg. *τρεπτικῶς p*, l. 29 *σπλαγχνισθεὶς V*, *σπλαγχνησθεὶς* nel cont. e in mg. *χνι p*, l. 31 *ἀκροατῶν V*, *ἀκρατῶν* nel cont. e *ἀκροατῶν* in mg. *p*; **3** = LIII, l. 3 *ἔρχονται γὰρ V*, *ἐρχόντων* nel cont. *ἔρχονται γὰρ* in mg. *p*, l. 5 *τῆς V*, *τηῖς p*, l. 8 *ἀορετικοί V*, *αἱρετικοὶ p*, l. 17 *πλήρης V*, *πλήρες*^{η} *p*, l. 18 *ὕπουλοι V*, *ὕπελιοι*^{ου} *p*, l. 19 *ἀγαθῶν V* nel cont., in *p* in mg., l. 20 *ἀκακίᾳ V*, *ἀκακίαις* nel cont. in mg. *ᾳ p*; **4** = IIII, 3, l. 2 *τὰς πηγὰς V*, *τοὺς πόρους* nel cont. e in mg. *τὰς πηγὰς p*, l. 5 *πιεῖν V*, *πιεῖν p* e *διαλύσαι V*, *διαιλουσαι*^{α} *p*, l. 6 *πιεῖν V*, *ποιεῖν* nel cont. e in mg. *πι p*; **5** = XXVIIII, 2, l. 9 *φανεὶς V*, *φαναιροθεὶς*^{εἱς} *p*, l. 10 *τῆς διδασκαλίας V*, *ταις*^{η} *διδασκαλίαις*^{α} *p*; **6** = XXXIIII, 2, l. 4 *εὑρόντες V*, *ἀρόντες*^{ευ} *p*; **8** = LV, l. 5 *σφονδύλου V*, *σφονδήλου*^{ύ} *p*, l. 14 *ὃν V*, *ὧν* nel cont. e in mg. *ὃν p*; **9** = XVIIII, 4b, l. 10 *ἐκατηράσατο V*, *ἐκτηράσατο* nel cont. e in mg. *ἐκατη p*, l. 14 *γίνεσθε V*, *γίνεσθε* corretto da *γίνεσθαι p*; XVIIII, 2c, l. 6 *ἐπιφέρης V*, *ἐπιφέρεις*^{η} *p*, l. 10 *πίνων• V*, *πίων* nel cont. e in mg. *πίνων p*; XVIIII, 1b *Ὅταν V*, *ὅταν* corretto da *ὅτε p*, *γηράση V*, *γηράση* corretto da *γηράη p*, e l. 5 *ἀποδερματώνεται V*, *ἀποδερματώμενος* nel cont. e in mg. *νεται p*, l. 12 *ζήτησον V*, *ζήτησε* nel cont. e in mg. *σον p*; XVIIII, 3d, l. 1 *εὕρη V*, *εὕρη* corretto da *εὕρει p*, l. 7 *σκότους V*, *σκότου* nel cont. e in mg. *σκότους p*, l. 8 *βιωτικῶν V*, *βιώτον* nel cont. e in mg. *τικῶν p*; **10** = VII, 3, l. 4 *ἀνέρχεται V*, *ἀνέρχεται* corretto da *ἀνερχμένη p*, l. 11 *ἀπέκειναν V*, *ἀπέκειναν* nel cont. e in mg. *κτειναν p*; **11** = XVI, 2, l. 2 *τὴν κέρκον V*, *τὸν κέρκον* nel cont. e in mg. *τὴν p*, l. 7 *δύναται V*, *δύνεται*^{α} *p*, l. 12 *ἔκρυψε V*, *ἔκυθε* nel cont. e in mg. *ἔκρυψε p*; **12** = LIIII, l. 12 *ἀπερίφρακτον V*, *ἀπεριφράκην* nel cont. e in mg. *κτον p*, l. 20 *καμάκοις V*, *καμάτοις* nel cont. e in mg. *κοις p*, l. 22 *ἀμελειᾴ V*, *ἀμελείω* nel cont. e in mg. *λείᾳ p*; **13** = XX, 1b, l. 1 *μίμησαι V*, *μίμησε*^{αι} *p*, l. 10 *τὰς V*, *πᾶς* nel cont. e in mg. *τας τὰς p*, l. 11 *πορευομένους V*, *πορευόμενος* nel cont. e in mg. *νους p*, l. 12 *σωρεύοντας V*, *σωρεύοντες*^{α} *p*, l. 20 *ἀποκρύψας V*, *ἀποκρύθ'* nel cont. e in mg. *κρύψας p*; XX, 2b, l. 2 *ἀποθηριάζει V*, *ἀποθηριάζει* nel cont. e in mg. *κι* (cioè *ἀποθη-*

ριακίζει) *p*, l. 13 ἀπηγορευμένας *V*, ἀπηγορευμεν[α]ὸς *p*; XX, 3c, l. 4 στάχυας *V*, στάχους nel cont. e in mg. χυας *p*, l. 6 ζώων *V*, βώων nel cont. e in mg. ζώων *p*; **14** = XXXXIII, 3, l. 4 καύσων *V*, καῦσος nel cont. e in mg. καύσων *p*, l. 5 ἀπόλλυνται *V*, ἀπόλλ[υ]ονται *p*, l. 14 αὐτοῖς *V*, αὐτοῖς corretto da αὐτοῦς *p*; **15** = VI, 1, l. 1 σκεπάζων *V*, σκεπάζων *p*, l. 4 τὴν *V*, τ[η]ὸν *p* e αὐτὴν *V*, αὐτὸν nel cont. e in mg. τὴν *p*, l. 13 πλάνης *V*, πλάνησις nel cont. e in mg. νης *p*, l. 17 σάλον *V*, αλον nel cont. e in mg. εἰς σάλον *p*; VI, 2, l. 13 ὥσπερ ὁ *V*, ὅπως nel cont. e in mg. ὥσπερ ὁ *p*; VI, 3, l. 5 εἰς ὕψος λίαν *V*, εἰς ὕθως nel cont. e in mg. ὕψος *p*, l. 9 τῶν *V*, τὸν nel cont. e in mg. τῶν *p*, l. 11 ὕψος *V*, ὕθος nel cont. e in mg. ὕψος *p*, l. 15 ἐκκλησίαν *V*, ἐκκλ[η]ισίαν *p*; **16** = XII, 3, l. 7 μίμησαι *V*, μίμησ[αι]ε *p*, l. 9 γνώμη *V*, γν[ω]όμη *p*; **17** = XI, 2b, l. 5 μονανδρίαν *V*, μονανδίαν nel cont. e in mg. δρίαν *p*, l. 6 μιμήσασθε *V*, μιμήσ[α]εσθαι *p*; **18** = XXXVIIII, 3, l. 4 καθέξουσι *V*, καθέξουσι nel cont. e in mg. ξου *p*, e ἀμβλυωποῦντας *V*, ἀμβλυωποιῶντες nel cont. e in mg. ἀμβλυωποοῦντας *p*, l. 24 πιστεύοντας *V*, πιστεύοντ[α]ες *p*, l. 26 δουλεύοντας *V*, δουλευοντ[α]ες *p*; **19** = LVI, l. 4 τεκεῖν *V*, τεκῶν nel cont. e in mg. κεῖν *p*, l. 5 συνθερμαινόμενα *V*, συνθερμ[αι]ενόμενα *p*; **20** = XXXVIII, 2, l. 6 στάξη *V*, στάξε[η]ι *p*, l. 9 σαρκωθεὶς *V*, σαρκωθὴς nel cont. e in mg. θεὶς *p*, l. 14 ὑψωθῶ *V*, ὑθωθῶ nel cont. e in mg. ὑψω *p*, l. 15 πάντας ἑλκύσω *V*, πάντ[α]ες ἐκλύσω nel cont. e in mg. ἑλκύ *p*, l. 16 ὄντας *V*, ὄντ[α]ες *p*; **21** = XIII, 3, l. 7 εἰσέρχεται *V*, ὑπέρχεται nel cont. e in mg. εἰσερ *p*, l. 8 γίνηται *V*, γίν[η]εται *p*, l. 13 e 28 ἰδίας *V*, ἰδίας *p*, l. 19 ἀρωμάτων *V*, ἀρ[ω]ομάτων *p*, l. 26 κωλύον *V*, κωλύ[ο]ων *p*, l. 28; **22** = LVII, l. 2 μετὰ τὸ *V*, μετὰ nel cont. e in mg. τὸ *p*, l. 6 συναπατᾷ *V*, συναπατ nel cont. e in mg. πατᾷ *p*, e χαίρουσα *V*, χαίρ[ουσα]ων *p*, l. 11 φωνῆς *V*, φ[ω]ονῆς *p*; **23** = XXVIII, 3, l. 1 γεννήση *V*, γεννήσε[η]ι *p*, l. 12 ἀληθινῆς *V*, ἀληθίας nel cont. e in mg. θινῆς *p*, l. 24 ἰὸν *V*, ὑιὸν nel cont. e in mg. ἰὸν *p*; **24** = LVIII nell' intest. λαγοῦ *V*, λαγοῦ nel cont. e in mg. λαγωοῦ *p*; **25** = XXV, l. 9 ἰάθη *V*, ἴσθη nel cont. e in mg. ἰάθη *p*, l. 12 εὔσπλαγχνος *V*, εὐσπλαγχνόμενος nel cont. e in mg. εὔσπλαγγος *p*, l. 13 ἀποστροφῆς *V*, ἀποστραφ[ει]ῆς *p*; **26** = III, 2, l. 1 e 35 ἄρρην *V*, ἄρρε[η]ν *p*, l. 2 συγγένωνται *V*, συγγέν[ω]ονται *p*, l. 7 σωτηρίαν *V*, σ[ω]οτ[η]ιρίαν *p*, l. 23 παρὰ *V*, [παρὰ] περὶ *p*, l. 30 οὐ δὲ ἔχει *V*, οὐ [δὲ] γὰρ ἔχει *p*, l. 33 παραπαίζει *V*, παραπέξει

nel cont. e in mg. παι p, l. 40 ἁρμονὰς V, ἁρμονίαν (νὰς) p, l. 47 ἐκκοπῆναι V, ἐκκοπῆται nel cont. e in mg. ναι, l. 51 φωνὰς V, φόνὰς (ω) p, l. 56 δύνανται V, δύνονται (α) p; **41** = VIII, 4, l. 5 περισκοπεῖ V, περισκοπων (εῖ) p.

Non costituiscono certamente differenza altri fenomeni come i seguenti: ε) **3** = LIII, l. 8 Ἑρμηνεία omm. V; **11** = XVI, 2, l. 6 ὡς ποθοῦσα V, ποθοῦσα p; **15** = VI, 3, l. 5 εἰς ὕψος λίαν V, εἰς ὕψος p; **26** = III, 2, l. 40 γεννηθεὶς δὲ V, γεννηθεὶς p; **31** = V, l. 16 (nota) περὶ τῆς ἀνθρωπίνης V, περὶ ἀνθρωπίνης p; **7** = XXI, 3, l. 6—8 δραξαμένη αὐτὸν ἐσθίει V, δραξαμένη ἐκ τῶν πετεινῶν ἐσθίει. καὶ πάλιν εὑροῦσα τὸν λαγωὸν δελεάζει αὐτὸν παίζουσα μετ' αὐτοῦ καὶ δραξαμένη αὐτὸν ἐσθίει: l' ommissione di V è dovuta ad *omoioteleuto*, mentre quelle di p or ora vedute ai capitoli **11**, **15**, **26**, **31** paiono causate dalla presenza de' soliti compendii, che l'amanuense di p non seppe risolvere, ovvero da errori ora di V ora di p, ovvero anche da non retta lettura dell' archetipo; ed eccone una conferma: **9** = XVIIII, 4b, l. 14 γίνεσθε corretto da γίνεσθαι Vp; **15** = VI, 1, l. 3 ὅταν V, ὅτε p; **22** = LVII, l. 11 ἀκούσηται V, ἀκούσητε p; **23** = XXVIII, 3, l. 2 βότρυους V, βότρυας p; **26** = III, 2, l. 13 ὅτε V, ὅταν p, l. 42 τμυτάτων (τικυμ) V, κυμάτων corretto da τῶν κυμάτων p, l. 68 ἐγείρας V, ὁ ἐγείρει p, ecc. ecc. La maggior parte delle correzioni interlineari e marginali di p hanno questa origine.

A stabilire la massima somiglianza fra V e p possono bastare i dati finora veduti; da essi si può dedurre che p non è copia di V, nè V di p, ma che derivano entrambi dal medesimo archetipo. Che p non sia copia di V si dimostra facilmente: V è scritto chiarissimo, sicchè la lettura ne è facile e sicura e tale da eliminare qualsiasi possibilità agli errori di p corretti fra le linee e sul margine, errori e correzioni di siffatta natura da escludere anche il dubbio che l' amanuense di p trascrivesse V non leggendolo ma scrivendo sotto dettatura; cfr. p. es. **13** = XX, 2b, l. 2 ove la correzione marginale fa supporre che il ms. onde si trascrisse p desse o inducesse a leggere ἀποθηριακίζει o ἀποθηρίζει. Nè V è copia di p, come, anche astraendo da ragioni cronologiche, è ampiamente dimostrato dei fatti raccolti sotto le categorie α), β), ε). Nè p fu riveduto su V, chè alcuni errori e alcune buone lezioni di V sarebbero così entrate in p: di più, le divergenze, in bene e in male, fra V e p corrispondono spesso alle lezioni di altri mss., che non dando l' *Hermeneia* Basiliana espongono le varie *nature* in modo simile o prossimo a quello della redazione Basiliana. Rimane

dunque una sola ipotesi, che *V* e *p* derivino da fonte comune, come sarebbe anche provato dai seguenti casi: **9** = XVIIII, 4b, l. 2 *τέσσαρα V*, *τεσσάρες* (α) *p* (dalla cifra $\bar{\delta}$?), e XVIIII, 3d, l. 2 *εἴδη* per *ἴδη Vp*; **21** = XIII, 3, l. 14 *οἰουδαῖοι Vp*; **24** = LV, l. 5 *κυνηγὸς* (κύφων) *Vp*; **26** = III, 2, l. 10 *σὲ αὐτὸν Vp*, l. 21 *περικυκλώσησαν* (α) *V*, *περικυκλώση σου p* (*V* e *p* trascrivono un luogo che presentava difficoltà e poca chiarezza alla lettura), l. 42 *τμυτάτων* (τικυμ) *V*, *κυμάτων p*, e via dicendo. Le lacune di *V* e *p* sono le stesse, hanno eguale estensione ed eguale disposizione materiale nelle righe: un luogo istruttivo è **41** = VIII, 4, l. 3, dove alla lacuna *V* nota in margine *ἴσως* (αἴρει), mentre in *p* c' è solo *αἴρει* collocato dopo *ὕψος*. Sembra dunque che si tratti di trascrizione da ms. che non presentasse lacune, ma che in molti punti fosse difficile alla lettura, sicchè talora nulla più si riuscisse a decifrare, tal' altra le lettere molto evanide si prestassero alla trascrizione secondo la diversa abilità dell' amanuense; cfr. **47** = XXXVII, l. 4 (nota) *τὸν λίθον καὶ* e lacuna in *V*, *τὸν λίθον μετὰ τοῦ ἀνθρώπου καὶ p*. Si osservi inoltre che in *V* e *p* il testo comprende presso che il medesimo numero di pagine del medesimo formato, che spesso l' intestazione e la disposizione delle righe è la medesima, tanto che conoscendo *V* si conosce *p* e vice versa, e l' un ms. può far le veci dell' altro, pur avendo *p* il vantaggio di indicare la divisione fra la parte ove compare quasi costantemente il nome di Basilio, da quella ove esso nome è sporadico.

Le relazioni fra *V* e *p* possono maggiormente essere comprese studiandone le relazioni colla versione del Pizzimenti, che designo sempre con *P*, e col testo greco che essa ebbe a fondamento (che indico con *π*), quale dalla versione si può desumere che fosse.

II

Ecco l' indice di *P* confrontato con quello di *p*: *1 del leone* (= **1**); *2 del monocerote* (= **2**); *3 del lupo* (= **3**); *4 della cerva* (= **4**); *5 della panthera* (= **5**); *6 del castore* (= **6**); *7 della volpe* (= **7**); *8 del crocodilo* (= **8**); *9 del serpente* (= **9**); *10 della vipera* (= **10**); *11 dell' aspido* (= **11**); *del cinghiale* (= **12**); *13 della formica* (= **13**); *14 delle rane* (= **14**); *15 dell' aquila* (= **15** ma solo per VI, 1 e VI, 2a); *16 della colomba* (= **16**); *17 della tortora* (= **17**); *18 dell' upopa* (= **18**); *19 del giasi* (= **19**); *20 dell' erodio* (= **20**); *21 della phenice* (= **21**); *22 del fagiano* (= **22**); *23 del riccio* (= **23**); *24 della lepre* (= **24**); *25 del chalandrio* (= **25**); *26 dell' elephante* (= **26**); *27 del pelicano* (= **27** e **41**); *28 dell' asino selvaggio* (= **28**); *29 dell' hydrope*

(= **29**); *30 della cerva* (= **30**); *31 dell' hydrope* (= **31**); *32 dell' aquila* (= **15** solo per VI, 3); *33 dell' avoltoio* (= **32**); *34 del monocerote* (= **34**); *35 delle pietre di foco* (= **35**); *36 del prione* (= **36**); *37 del notticorace* (= **37**); *38 dell' ichneumone* (= **38**); *39 della panthera* (= **39**); *40 del picchio* (= **40**).

Oltre alle differenze palesi dal titolo dei capitoli parecchie ne troviamo fra *P* e *Vp*; taluna è dovuta al desiderio di conseguire nella traduzione chiarezza ed eleganze ed eziandio esattezza: *1* = I, 1 c, l. 2 *ἐν τῇ προφητείᾳ — nel libro del Genesi* (cfr. 7 = XXI, 4, l. 1 *ἐμνήσθη Δαυὶδ ἐν τοῖς ψαλμοῖς — fè mentione Christo nelli evangelij*; *16* = XII, 3, l. 1 *Δαυὶδ — il signor negli euangelij*); I, 2 c, l. 1 *τὸν σκύμνον — il leoncello*, l. 4 *ἀνίσταται ὁ σκύμνος — quello risorge*, l. 8 *λέοντος — a lui*, l. 11 *ἐλθὼν οὖν — hor adunque*; I, 1 c, l. 7 *καὶ μὴ εὑρόντες τὰ ἴχνη ἐπιστρέφουσιν ἄπρακτοι — e non ritrouandolo, se ne ritornano senza preda* (cfr. 4 = IIII, 3, l. 9), l. 10 *πῶς . . . . . ἐργαζόμενος — come accortamente . . . . . difende*; 2 = XXXIII, 2, l. 12 *διὰ τῶν αἰσχρῶν λογισμῶν — con pensieri* (cfr. 7 = XXI, 3, l. 12 *τῇ κακῇ γνώμῃ — col pensiero*; *12* = LIIII, l. 13 *διὰ τῶν αἰσχρῶν λογισμῶν — coi cattivi pensieri*; *14* = XXXXIII, 3 *λογισμῶν — pensier*, l. 15 *κακοὺς λογισμοὺς — cattiui pensieri*; 23 = XXVIII, 3 *κακῶν λογισμῶν — cattiui pensieri*), l. 18 *ἀναπαυθῆναι — appogiarsi*, l. 19 *τὰ γόνατα . . . . ἀκουμβίζων — i piedi . . . . . solleuandosi*, l. 23 *ἐπιφθάσῃ — ueda*; *5* = XXVIII, 2, l. 9 *ὁ κύριος ἡμῶν Ἰησοῦς Χριστὸς — egli*, l. 12 *καὶ ἐκ τῶν ἀρωμάτων τοῦ στόματος αὐτοῦ — e per la medesima strada*; *8* = LV, l. 5 *σφονδύλου — noce del collo*, e *ὅτε δὲ πλησιάζει τῇ κεφαλῇ — dapoi hauendo diliurato il rimanente del corpo*; *9* = XVIIII, 4 b, l. 4 *αὐτὸν — il serpente*, l. 7 *διὰ τὸν Χριστὸν — per amor di Christo*; XVIIII, 2 c, l. 8 *ἐκεῖ ὅτι ἔχεις τινὰ κατά σου — che il tuo fratello ha qualche odio contro di te*, l. 10 *τῷ ἀδελφῷ σου — con lui*; XVIIII, 3 d, l. 6 *ἀρετῶν — operationi*; *11* = XVI, 2, l. 2 *τὴν κέρκον ἐγγίζουσα — colla coda*, l. 3 *τοῦ σοφοῦ — dell' incantatore* (nel passo biblico citato, come quasi sempre, in latino, troviamo: *uenefici incantantis sapienter*; cfr. l. 7 *σοφὸς — incantatore*), l. 4 *ἐπιλαλίαν — sibilo*, l. 7 *ἀποσκεπάζει τὴν κέρκον — caccia la coda dall' orecchio*, l. 13 *ἐφανέρωσε αὐτοῦ τὴν θεότητα — la scouerse*, l. 15 *αὐτὸς δὲ — Ma Christo*, l. 17 *φαρμακᾶται φαρμακευομένη — e ingannato l' aspido ingannatore del sapiente*; *12* = LIIII, l. 9 *κατανεμήσασθαι — uindimiar*, l. 17 *ἑρμηνεύεται — si piglia*; *13* = XX, 1 b, l. 13 *ὁ χειμὼν . . . . . τῆς προσκαίρου ζωῆς ταύτης — tempesta e verno di questa vita caduca e frale* (cfr. l. 11 ore *προσκαίρῳ* è reso con *temporale*); XX, 2 b, l. 2 *καταλάβωσι — cogliono la formica*, *ἐκβάλλει — caccia fuori al sole*, l. 8 *ἐν τῇ καρδίᾳ σου — quui*; *14* = XXXXIII, 3, l. 2 *χειμὼν*

— *pioggia* (cfr. *13*); *16* = XII, 3 ἑτέραν νοσσιὰν ποιῆσαι καὶ νεοσσοὺς — *di far un altro nido e di generar i polli*; *17* = XI, 2b, l. 3 πορεύεται — *ua uolando*, l. 7 τηρήσατε τὴν κοίτην τοῦ ἀνδρὸς ὑμῶν — *seruate castità ài uostri mariti*, l. 10 ὁ θεὸς — *il principio nostro* (cfr. l. 12 τὸν θεὸν — *l' eterna bellezza*), φυλάξατε ἀρετὰς — *tenete molto caro l' onore*, l. 11 εἰς τὰς αἰωνίους σκηνὰς — *nel paradiso*; *18* = XXXVIIII, 3, l. 5 συνθερμαῖνον τοὺς γονέας — *scaldandoli*, l. 15 τοὺς δὲ γονεῖς — *i suoi*, l. 22 τὰ ὁρώμενα — *le cose mondane*; *19* = LVI, l. 6 ἐξέρχεται — *nascono*; *20* = XXXVIII, 2, l. 2 ἐξέλθωσιν — *nascono*, l. 3 πονοῦσα — *trafitta dalla puntura*; *21* = XIII, 3, l. 2 φύσις δὲ αὐτοῦ ἔστιν αὕτη — *di tal natura*, ἀπέρχεται — *s' apparta*, l. 4 τῶν ἐν τῷ παραδείσῳ — *che son iui*, l. 6 τοῦ φοίνικος — *di lei*, l. 7 ὁ φοῖνιξ — *ella*, l. 9 γίνεται τέλειον — *si complisce la phenice completamente*, l. 17 οὐκ ἀνέστη — *non ha possuto fare altrettanto*; *23* = XXVIII, 3, l. 4 τῆς ἐχίνης — *di lei*, l. 5 τὰ τέκνα — *i quali*, l. 18 οὕτως — *e così il riccio*; *26* = III, 2, l. 5 ἐν τῷ ὕδατι — *quiui*, l. 6 ἀνίσταται — *non può leuarsi da terra*, l. 13 αὐτὸν — *l' elephante*, l. 15 πίνει τὸ αἷμα αὐτοῦ — *glielo beue*, l. 32 νέμονται — *si pascono amendue*, l. 40 γεννηθεὶς — *essendo partorito il figlio*, l. 44 παράκλειτα — *grandi* (cfr. l. 63), l. 47 ἐκκοπῆναι — *tocco cade*, l. 58 ἐγείρει τὸν πεπτωκότα — *l' alza da terra*, l. 65 τοῦ παραδείσου — *di quello*, l. 66 ἐξωρίσθη — *fu cacciato di paradiso*, l. 67—68 καὶ τίνες οἱ δώδεκα. οἱ ἀπόστολοι — *i dodici elephanti, gli dodici apostoli*; *28* = XXXVI, 3, l. 17—18 καὶ κρατήσης αὐτῆς — *e colla uirtù sarai superiore*, l. 20—21 τὸ ἐπινίκιον καὶ τρόπαιον — *le ricche spoglie e gli honorati trophei*; *29* = II, 2, l. 12 εἰς τὰς βέργας — *con quelle*, l. 13 δεδεμένον — *intricato*; *30* = III, 2 ὀνομάζεται — *si chiama in greco*, l. 19 πηγὰς = *diuine fontane*; *31* = V, l. 2 πορεύεται = *nuota*, l. 8 πορεύεται = *ua diritto*, l. 8—9 (nota) καὶ αὐτὸν περιλείχουσι — *Il che fanno a lui*, l. 25 (nota) καὶ ἀπώλλοντο — *sono a misera morte condotti*; *34* = XXXIII, 1, l. 5 τῆς παρθένου — *di lei*, θάλπει — *e la uerginella l' accarezza*; *36* = XXXXVIII, l. 1 πτέρυγας — *penne* (cfr. il nostro *pinne*), ma l. 2 πτέρυγας — *ali*, l. 5 τὸν πάλαι αὐτοῦ τόπον — *al suo luogho primiero*; *38* = XXXXII, 2 εὕρῃ ἄγριον δράκοντα — *lo ritroua*, l. 3 ἀναιρεῖ .... τὸν δράκοντα — *l' uccide*, l. 5 τὸν δράκοντα — *il uelenoso drago*, l. 6 τὸν διάβολον — *l' infernal tiranno*; *40* = XXIII, l. 2 πολυποικίλος — *d' assai diuerse maniere*, l. 4 κρούει — *picchia il ceppo*.

Affini a queste vi sono alcune differenze costanti o quasi, ad es. nella traduzione di εἶπε, ἔφη, ἔλεξε, λέγει. Infatti εἶπε è tradotto con *dice* in *1* = I, 1, 3b, l. 1; *2* = XXXIII, 2, l. 27; *3* = LIII, l. 8 e 18; *11* = XVI, 2, l. 10; *15* = VI, 1, l. 9; *16* = XII, l. 6; *17* = XI, 2b, l. 6;

22 = LVII, l. 7; *23* = XXVIII, 3, l. 7 e 20; *36* = XXXXVIII, l. 1; e con *disse* in *5* = XXVIII, 2, l. 7; *6* = XXXXIIII, l. 6; *7* = XXI, 3, l. 9; *12* = LIIII, l. 9; *13* = XX, 1b, l. 3; 2b, l. 6; 3c, l. 7; *14* = XXXXIII, 2, l. 6; *16* = XII, 3, l. 7; *18* = XXXVIIII, 3, l. 9; *20* = XXXVIII, 2, l. 8; *24* = LVIII, l. 6; *25* = XXV, 2, l. 10; *26* = III, 2, l. 7 e 20; *27* = VIII, 2, l. 6; *28* = XXXVI, 3, l. 6; *33* = VII, 2, l. 9; e con *ha detto* in *10* = XVII, 3, l. 1. Ed ἔφη è reso con *disse* in *2* = XXXIII, 2, l. 32; e con *parla* in *9* = XVIIII, 4b, l. 2. Ed ἔλεξε è tradotto con *disse* in *6* = XXXIIII, 2, l. 1; *8* = LV, l. 1; *12* = LIIII, l. 12; *18* = XXXVIIII, 3, l. 1; *19* = LVI, l. 1; *21* = XIII, 3, l. 1; *22* = LVII, l. 1; *23* = XXVIII, 3, l. 15; *25* = XXV, 2, l. 1; e con *dice* in *3* = LIII, l. 4; e con *scriue* in *4* = IIII, 3, l. 3 ed 11; *5* = XXVII, 2, l. 1. E λέγει con *disse* in *7* = XXI, 3, l. 2; e con *scrisse* in *35* = XXXXIIII, 2, l. 1; e con *dice* in *9* = XVIIII, 4b, l. 6; 1b, l. 6; 3d, l. 5; *10* = XVII, 3, l. 3 e 6; *21* = XIII, 3, l. 14; *22* = LVII, l. 10; *39* = XXVIIII, 1, l. 1. Ciò si collega a qualche incertezza, d' altronde spiegabilissima, nell' uso dei tempi; cfr. *13* = XX, 3c, l. 14 ζητήσαντες — *cercano*, l. 15 ζῶσιν — *uissero*; *15* = VI, 1, l. 1 ἐμνήσθη — *fè mentione*; *16* = XII, 3, l. 1 ἐμνημόνευε — *fè mentione*.

In altri luoghi la differenza è voluta espressamente e sistematicamente, p. es. a principio dei capitoli, ove viene introdotta una certa uniformità, combinata talvolta a desiderio di chiarezza: *1* = I, 3b, l. 1 περὶ ὧν — *Del leone*; *4* = IIII, 2 περὶ ὧν — *della cerua*; *7* = XXI, 3, l. 1 περὶ ὧν — *della uolpe*; *9* = XVIIII, 4b, l. 1 περὶ οὗ — *della quale*; *12* = LIIII, l. 1 περὶ οὗ — *del cinghiale*; *15* = VI, 1, l. 1 περὶ ὧν — *dell' aquila*; *16* = XII, 3, l. 1 περὶ ὧν — *della colomba*; *19* = LVI, l. 1 περὶ αὐτῆς — *di quest' uccello*; *22* = LVII, l. 1 περὶ αὐτοῦ — *del fagiano*; *23* = XXVIII, 3, l. 1 περὶ αὐτοῦ = *del riccio*; *26* = III, 2, l. 1 περὶ αὐτοῦ — *dell' elephante*; *27* = VIII, 2 αὐτοῦ — *del pelicano*. Così pure le intestazioni delle *nature* hanno forme come le seguenti: *ha seconda natura del medesimo* in *2* = XXXIII, 2, l. 14; *3* = LIII, l. 15; *9* = XVIIII, 2c, l. 1; *23* = XXVIII, 3, l. 17; *26* = III, 2, l. 13; *27* = VIII, 4; *ha seconda natura della medesima* in *4* = IIII, 3, l. 11; *13* = XX, 2b; *15* = VI, 2, l. 1; *ha terza natura del medesimo* in *26* = III, 2, l. 27.

Altre volte si tratta di traduzione libera: *1* = I, 1c, l. 4 ἴχνος ἁμαρτίας ἐν σοί, ἐπιστρέφωσιν ἄπρακτοι — *uestigio nè segno di peccato in te, senza seguire al pensiero lo scellerato effetto, se ne uadano uia*; *3* = LIII, l. 16 μὴ ἐσχηκὼς τινὰ μώλωπα ἐν τῷ ποδὶ — *e d' hauer qualche ferita nel piede*, l. 19—20 ποιοῦσι ἑαυτοὺς προσέχοντας ὡς ἐν ἀκακίαις ..... πικρίας καὶ δόλου — *fan dimostratione d' esser semplici*,

et innocenti ..... d' inganno e di magagna; *4* = II[I], 3, l. 18 ἐν ἀρετῇ καὶ πολιτείᾳ — *uirtuosamente*; *5* = XXVIII, 2, l. 4 εὐοσμία ἐκ τοῦ στόματος αὐτοῦ. καὶ ὡς ἐκ τῆς εὐοσμίας — *un confortatiuo odore dalla bocca di lei, e come da una speciaria*, l. 14 εἰς αἰωνίους σκηνάς — *alla beatitudine eterna*; *6* = XXXIIII, 2, l. 7 σωζόμενον — *senza tema di morte*, l. 8 ἐν ἀμελείᾳ — *negligente così*; *8* = LV, l. 4 καὶ μὴ ὁμοιωθῇς — *se non uuoi assomigliar*; *9* = XVIIII, 4b, l. 7 διὰ τὸν Χριστὸν — *per amor di Christo*; XVIIII, 3d, l. 3—4 ἡ πτῶσις τῆς γυμνώσεως καὶ τὸ αἴτιον διὰ αὐτοῦ ἐγένετο — *auuenne la ruina e la cagion d' esser ignudo*; *14* = XXXXIII, 3, l. 16 ὁ δὲ λογικὸς καὶ φοβούμενος τὸν θεὸν — *ma quel c' honora, e teme dio*; *15* = VI, 1, l. 5—6 φυλάττει τὸ θῆλυ — *rimane la femina a la guardia del nido*, l. 15 ἐν τῇ ὀρθοδόξῳ πίστει — *nella santa e christiana fede*; VI, 3, l. 1 ζήσας — *dopo*; *19* = LVI μετὰ τὸ τεκεῖν — *dopo*; *22* = LVII, l. 3—4 ἐκδίδωσιν ἑαυτὸν εἰς ἕτοιμον θήραμα ἔμπροσθεν τοῦ ἀνθρώπου — *da se gli si rapresenta per esser preso*; *23* = XXVIII, 3, l. 14 ἐν ἀγαθοῖς τρεφόμενοι — *essendo alleuati nel uiuer christianamente*; *24* = LVIII, l. 5 τὰς ἀναβάσεις — *i luoghi sassosi ed erti*; *25* = XXV, 2, l. 5 πρὸς ζωήν ἐστιν — *s' impromette salute*; *26* = III, 2, l. 2 μετὰ τῆς θηλείας ὄπισθεν σ. — *con la femina, questa gli uolta le spalle nel coito*, l. 3 καὶ βαστάζει τὸ ἐγγάστριον χρόνον ἕνα — *et alcun tempo s' impregna*, l. 59 ταῦτα μὲν ληπτέον — *Primieramente è da dir questo*; *30* = IIII, 2, l. 1 Ἔστιν ..... δορκάδος — *Ha la cerua il collo di capra*, l. 4 καὶ τὰς ὕλας τῶν ὀρέων — *alle montagne*; *33* = VII, 2, l. 3 εὑρεθῇ ἐν βρώμασιν — *uiene il tempo di prender cibo*.

Parole di *Vp* rimangono in non pochi luoghi senza riscontro in *P*: *1* = I, 2c, l. 3 ἀναλείχει αὐτὸν καὶ συνθερμαίνει — *il ua leccando*; I, 1c, l. 12 ἐν τῇ ἐκκλησίᾳ — nulla vi corrisponde in *P*; *2* = XXXIII, 2, l. 1—2 manca in *P* il principio sino a μου compreso: forse la citazione biblica mancava in π? l. 5 ἓν κέρας ἔχων e l. 7 μέσον — senza corrispondente traduzione in *P*. In pari condizione sono *3* = LIII, l. 1 πρώτη φύσις τοῦ λύκου; *4* = IIII, 3, l. 4 περὶ αὐτῆς; *7* = XXI, 3, l. 14 μηδὲ ἔχοντες αὐτὸν ἐν τῇ καρδίᾳ αὐτῶν; *8* = LV, l. 1 περὶ τοῦ κροκοδείλου. ὁ κροκόδειλος; *9* = XVIIII, 2c, l. 2 καὶ οὕτω ..... ὕδωρ, l. 3 καὶ σὺ ὦ ἄνθρωπε, l. 8 ὕπαγε, l. 10 τὸ σῶμα καὶ αἷμα τοῦ κυρίου; XVIIII, 1b, l. 7 οὖν, l. 14 αἰώνιον; XVIIII, 3d, l. 7 καὶ τὰ τοῦ ..... ἀναγκάζει, l. 9 ἀπὸ σοῦ; *10* = XVII, 3, l. 1 τοῖς Ἰουδαίοις, l. 11 ἀμνήμονες; *12* = LIIII, l. 3 οὖν e ἐν τῷ ἀέρι, l. 13 εὑρὼν; *13* = XX, 1b, l. 5 φιλοῦσιν ἑαυτοὺς; *24* = XXXXIII, 3, l. 9—11 (omm. per *omoioteleuto* in μονῇ); *15* = VI, 1, l. 8 ἄλλο, l. 17—18 μὴ δῴης κτέ.; *16* = XII, 3, l. 11 καὶ τὸ ἕτερον; *18* = XXXVIIII, 3, l. 1 λεγόμενον, l. 15—16

εἴ τις ..... φρεναπατᾷ (omm. per *omoioteleuto* in ἀδελφόν); *20* = XXXVIII, 2, l. 16 ὄντας νεκροὺς τῇ ἁμαρτίᾳ; *21* = XIII, 3, l. 3—4 καὶ μυρισμάτων, l. 8 εἰσέρχεται, l. 8—9 εὑρίσκει .... ἡμέρα (omm. per *omoioteleuto*), l. 27 τῇ τρίτῃ ἡμέρᾳ; *23* = XXVIII, 3, l. 18 οἱ ἐχῖνοι; *25* = XXV, 2, l. 1 περὶ αὐτοῦ; *26* = III, 2, l. 22 τὸ τέλος, l. 51 ἀγρίας, l. 58 ἀπαλλάσσει, l. 60 ὥσπερ, l. 68 τίς; *27* = VIII, 2, l. 1 – 2 fino ad αὐτοῦ compreso, l. 2 οὖν, l. 10 καὶ πατρὶ; *29* = II, 2, l. 15 γενεῶν; *30* = IIII, 2, l. 7 ἀγρίας, l. 21 ἄμωμον; *32* = V, l. 8 ἰχθύων, l. 15 σκορπίζονται; *34* = XXXIII, 1, l. 11—12 (nota) καὶ μετὰ πάντων γενόμενος ὁ αἰώνιος; *35* = XXXXIIII, 2 ἄγγελε; *36* = XXXXVIII, l. 19 ἀλληλοφονείας. Non sempre è facile decidere se l' ommissione risalga solo a *P* ovvero gia a π; ma qualche volta, oltre le citate, è palese che l' *omoioteleuto* fu la causa del fatto: *26* = III, 2, l. 61—62 οὕτω καὶ ἡ θήλεια ἐλέφας προεγεύσατο τῆς βοτάνης καὶ ἔδωκε καὶ τῷ ἄρρενι è ommesso per *omoioteleuto* precedendo l. 61 καὶ ἔδωκε καὶ τῷ. È ommessa in *P* sistematicamente la traduzione della parola Ἑρμηνεία; il che potrebbe anche risalire a π: infatti anche in *V* la parola Ἑρμηνεία, scritta solitamente in rosso, manca in luoghi in cui l' ha *p*; p. es. in *3* = LIII, l. 8 non c' è Ἑρμηνεία neppure in *V*.

Speciale importanza hanno le differenze che si può supporre sieno derivate da differenza di lezione in π o da differenza di lettura, trattandosi talora di non retta interpretazione de compendii grafici, specialmente alla fine delle parole, di spostamento d' accento, di punteggiatura alterata, di ordine mutato: *1* = I, 2c, l. 7 εἶπε δὲ — *Hor dimmi* (in π c' era εἰπέ? cfr. *29* = II, 2, l. 19), l. 9 ἀναστῆσαι τὸν σκύμνον αὐτοῦ — *risuscitare i suoi figli da morte a vita* (in π c' era τ\ σκύμν\ ?), l. 10 εἶχεν — *hebbe* (in π c' era ἔσχεν?); *2* = XXXIII, 2, l. 5 ἐν ἀνθρώποις, διώκων δὲ τὸν ἄνθρωπον — *dell' huomo, e sel' aggiunge*, l. 28 κέρας βασιλείας ἑρμηνεύεται ὁ κύριος ἡμῶν Ἰησοῦς Χριστός. βλέπων γὰρ — *il corno s' interpreta lo re. il Signor nostro Giesù Christo ueggendo* (in π c' era βασιλείας? e γάρ era scritto in compendio? infatti nella versione non appare traccia); *3* = LIII, l. 11 τοιοῦτοι εἰσὶ καὶ ὁ πλεονέκται. πολλοὶ τῶν ἀνθρώπων πλεονεκτοῦντες τὸν πένητα, καὶ οἱ πλούσιοι ἁρπάζουσι — *Tal ancho son molti huomini ingordi, i quali ingannano il pouero et i ricchi tolgono*; *4* = IIII, 3, l. 17 ἀνδράσι — *padri*; *5* = XXVIIII, 2, l. 14 καὶ ἀγαλλώμενοι — *lieto n' andò* (non c' è la traduzione di καί; in π c' era ἀγαλλόμενος ἐπορεύθη?); *6* = XXXIIII, 2, l. 2 διώκεται — *'l uanno cercando* (*P* lesse διώκουσι?), l. 8 καὶ σὺ λογικὸς ὢν ἄνθρωπος — *tu huomo essendo ragioneuole* (cfr. *15* = VI, 1, l. 6; *18* = XXXVIIII, 3, l. 9; *26* = III, 2, l. 8), l. 14 καὶ τότε — *allora*; *8* = LV, l. 13 ἐλεῆσαι — *trouar mercede* (*P* lesse o

congetturò ἐλεηθῆναι?); *9* = XVIIII, 4b, l. 10 ὃν ἐκατηράσατο — nulla vi corrisponde nella versione del Pizzimenti; c' era scritto in π ἐκ,τηράσατο mediante compendio, come da *Vp* si può supporre?) l. 14 τουτέστι γίνεσθε ... τηρήσατε — *sii prudente, come serpente, e guarda*; XVIIII, 1b, l. 1 ἀμβλυωπεῖ τοὺς ὀφθαλμοὺς — *gli si abbarbagliano gli occhi*, l. 4 τόπον σφικτὸν — *di luoghi solinghi e strani* (in π c' era τόπ\ σφικτ\?), l. 6 βλέπεις — *considera* (βλεπ̃ in π?); *10* = XVII, 3, l. 5 ἐσθίουσι τὰ τέκνα — *il figlio si mangia*, l. 10 βασιλείας τῶν οὐρανῶν — *la uia d' andar al cielo* (in π c' era proprio ἀναβάσεως τῶν οὐρανῶν?); *11* = XVI, 2, l. 17 φαρμακᾶται φαρμακευομένη παρὰ σοφοῦ — *è ingannato l'aspido ingannatore del sapiente* (*P* non comprese il compendio di παρά?); *12* = LIIII, l. 9 οὗ ἐκ δρυμοῦ τὸν διάβολον παρομοιοῖ. καὶ ὁ Δαυὶδ. καὶ ἀμπελῶνα τὸν κόσμον — *Agguaglia Dauid il diauolo al cinghiale, la uite al mondo*, l. 19 ὁ ἄνθρωπος — *gli huomini* ($\overline{\alpha\nu o\varsigma}$ o $\overline{\alpha\nu o\iota}$ in π?); *13* = XX, 1b, l. 4 πορεύεται — *uanno*; XX, 2b, l. 4 πιότητος — *qualità* (così deve leggersi con *Vp*; forse ποιότητος in π?), l. 7 οἱ ὄμβροι ἐρχόμενοι, οἱ λογισμοὶ τοῦ δαίμονος — *i pensieri del demonio, uenendo a guisa di pioggie* (*P* lesse ὡς ὄμβροι?), l. 10 λοιδορίαν, πορνείαν κτέ. — *la lussuria, l' adulterio, il parlar molto, l' auaritia, l' ebbrezza* (manca la traduzione di λοιδορίαν, ἔριν, θυμόν, κενοδοξίαν, ed inoltre καταλαλιάν non è ben reso con *il parlar molto*; in π c' era καταλαλιάν con il compendio per κατα iniziale?), l. 13 ὁ ψαλμῳδὸς — *il salmo*; XX, 3c, l. 5 τὸν κόκκον — *gli granelli*; *14* = XXXXIIII, 3, l. 17—13 πολλοὶ ...... λήψονται — *Et essendo in molte cose tentato, et hauendo patientia riceuerà maggior mercede*; *15* = VI, 1, l. 2 ἐπεπόθησεν (ἐπεπόθησαν *V*) — *amat*; *16* = XII, 3, l. 4 ἐν τῷ οἴκῳ αὐτοῦ — *nella medesima casa*, l. 12 ἐστὲ — *eritis*; *17* = XI, 2b, l. 1 τῇ τύχῃ — *naturalmente*, l. 4 καθημένη — non trad. in *P* per diversità di punteggiatura — κελαδοῦσα τηρεῖ τὴν μονανδρίαν — *piangendo l' auuersità del uedouatico suo*, l. 7 τὴν τρυγόνα — *le tortorolle*, l. 8 καὶ ἡ κοίτη ἀμίαντος — *se il letto è casto* (in π c' era εἰ ἡ, preferibile a καὶ ἡ di *Vp*?), l. 12 αὐτοὶ — *alfin essi*; *18* = XXXVIIII, 3, l. 2 αὐτῶν — *dell' upopa*, l. 2—3 ἄκουσον τί ποιοῦσι. πέτονται κτέ. — *i figli uolano insieme e fanno il nido*, l. 6 πορίζει — *portandoli*, l. 11 τὴν αὐτὴν εὐχὴν — *la lor benedittione* (αὐτῶν in π o αὐτ̂?), l. 12 ἢ — *et*, l. 14 παρέχειν — *dà*, l. 15 παροράν — *disprezza*, l. 28 τὸν κύριον — *il figliuol* (in π c' era $\overline{\kappa\nu}$ colla ben nota forma del κ simile al β in forma quasi del nostro *u* e del β nel corsivo Greco-moderno?), l. 22 καὶ πάντα ἄνθρωπον μένειν ..... ἀγάπη ἐστίν — *e che ciascuno ami dio rettamente, credendo ch' egli è l' amore*, l. 24 καὶ ὁ μένων ἐν τῇ ἀγάπῃ, ἐν τῷ θεῷ μένει — *e che colui ch'*

Amor tiene a dio congiunto, l. 26—27 τοὺς δὲ ἀγαθοὺς ..... τοῖς ἀγαθοῖς — *et imiti i buoni, e quei che seruono a dio giustamente e che si allegri di loro* (in π c' era l' ἁρμοστέον di *Vp*?); *19* = LVI ἄμμου (*Vp*) — *arena*; *21* = XIII, 3, l. 7 μετὰ — *soura*, l. 18 ἐκ τῶν οὐρανῶν — *dal cielo*, l. 20 θυσιάσας — *sacrificò*, l. 23 φήσας — *parlò*; *23* = XXVIII, 3, l. 12 ἀκούων — *cogliendo*, l. 24 ἐν τῇ καρδίᾳ αὐτοῦ — *nel cuore*; *26* — LVIII, l. 7 τὴν ζωὴν τοῦ ἀνθρώπου — *l' anime dei mortali*, l. 14 τὰς ἀναβάσεις τῶν ἀνερχομένων — *che camina per gli aspri sentieri della uirtù* (*P* lesse αὐτὸν ἀνερχόμενον?); *26* = III, 2, l. 15 οὐρανοὺς — *cielo*, l. 10 καὶ τάξον — *partorisci* (in π c' era τίκτε o compendio?), l. 11 κόλποις — *fini* (errore di stampa per *seni*?), l. 23 παρὰ — *dal* (in π c' era παρά o περί?), l. 28 πάντα τὰ ζῶα — *tutti gli altri animali*, l. 69 αὐτὸν τοῦ δυναστοῦ — *l' huomo dal tormentoso inferno* (*P* lesse ἄνον per αὐτόν? cfr. *Pal.-Vat. gr.* 367 τὸν ἀδὰμ ἀπὸ τοῦ ᾅδου); *27* = VIII, 2, l. 9 πάντως — *ogni cosa*; *28* = XXXVI, 3, l. 2 ὁ ὄναγρος — *l' asina seluaggia*, l. 4 δυσεροῖς (δασεροῖς *V*) — *aspri*, l. 6 ἦσαν — *era*, l. 19 παρὰ τοῦ βασιλέως Χριστοῦ — *nel regno suo* (in π c' era compendio per παρά e βασιλέως?); *29* = II, 2, l. 23 ἡ ἡδονὴ — *i piaceri*; *30* = IIII, 2, l. 2 ζήσασα — *uiue* (nel *Pal.-Vat. gr.* 367 οὕτη μὲν ζῇ ..... καὶ), l. 4 καὶ ὀσφραίνεται ..... γινώσκει — *et odorando il pertugio dou' è ascoso l' angue, annusando il conosce*, l. 9 ἐκ βάθους — *dalle caverne*, l. 12 ἄλλα πεντήκοντα ἔτη — *uiue, ma cinque anni* (*P* lesse ἀλλὰ per ἄλλα), l. 18 ἐν τῇ καρδίᾳ σου — posposto in *P*, l. 19 φλέβας — *chiaro lume*, l. 21 τῇ μετανοίᾳ — *in quella*; *31* = V, l. 3 τὸ μέρος — *nel mezzo* (in π c' era μέσος o compendio?), l. 6 πορευθῶσι — *nuotano*, l. 7 πορεύονται πρὸς τὸν ὕδρωπα — *uanno appresso l' hydrope* (non letto il compendio di πρός?); *32* = VI, 3, l. 8 καὶ ὅτε παχυνθῇ ἡ τοῦ ἡλίου θέρμη ἐπ' αὐτόν — *et à ragi di lui riscaldandosi* (a *P* recava difficoltà παχυ^θ^ν?); *33* = VII, 2, l. 11 διαμένει — *sarà serbato* (in π c' era διαμενεῖ?); *34* = XXXIII, 1, l. 3 κυνηγὸς — *cacciatori*; *35* = XXXXIIII, l. 1 λίθοι — *pietre grandi* (in π era forse spostato μακρὰν e scritto con compendio?), l. 3 τῷ θήλει — *ouer la femina*, l. 5 ed 8 γυναικός — *delle donne*; *36* = XXXXVIII, l. 15 αἰῶνα — *pelago*, l. 16—19 ἁρμενίζει ..... τελειωθέντας — *contende con i legni di giungere innanzi tempo a riua, ma non perseuera insino all' estremo: e se comincia le buone opere, n̄o le reca a termine*, l. 20 κύματα — *per l' onde* (in π c' era κυμᾱ? la parola in *P* è collegata ad ἕνεκα ed il passo è frainteso); *37* = XXVI, l. 4 ὑπὲρ τῶν λαῶν τῶν Ἰουδαίων — *soura ogni nazione del mondo e soura il popolo de' Giudei* (*P* è d' accordo con *v*; vero è che il *P* poteva rammentarsi consimili locuzioni bibliche), l. 10—13 mancano in *P*.

Sono importanti quei luoghi nei quali *P* si accorda solo con *p* o solo con *V* o ne spiega la lezione: *2* = XXXIII, 2, l. 22 τὰ κρέατα μετὰ (μεστὰ *V*) τῶν ὀστέων — *la carne cogli ossi*; *3* = LIII, l. 3 ἐρχόντων (ἔρχονται γὰρ *V* e così *p* in mg.) — *qui ueniunt* (cfr. *2* = XXXIII, 2, l. 33), l. 10 ὥσπερ λύκοι (λύκου *V*) — *come lupi*; *7* = XXI, 3, l. 6—8 la ommissione di *V*, per omoioteleuto, è confermata da *P*; *9* = XVIIII, 1b, l. 4 χαυνοῦται (χαυροῦται *V*) — *si allarga*, l. 9 νηστεία .... κατεκρίθη (κατετρίθη *p*) — *Adam hebbe co 'l digiuno il primo mandato del paradiso: e se l' hauesse osseruato, non sarebbe stato dannato a morte*; *10* = XVII, 3, l. 11 οὐκ ἔπεισαν (*Vp* ἔπεισεν) αὐτοὺς — *ai quali essi non hauendo creduto*; *11* = XVI, 2, l. 6 ὡς (omm. *p*) ποθοῦσα — *come colui che ama*; *13* = XX, 1b, l. 20 λαβὼν καὶ ἀποκρύψας (in *p* ἀποκρυθ^σ [cfr. in *p* ὕθος per ὕψος] e in mg. κρύψας) — *c' hauendo riceuuto il talento, l' hai nascoso sotterra* (π era scritto in modo da lasciar leggere ἀπέκρυψας?); XX, 3c, l. 6 ζώων (βώων *p*) — *animali*; *14* = XXXXIII, 3, l. 8 εἰ δὲ (οὐδὲ *p*) — *e se*; *20* = XXXVIII, 2 ἑλκύσω (*p* in mg. ἐκλύσω) — *traham*; *24* = LVIII,

κύων
l. 4—5 καταλαμβάνει αὐτὸν ὁ κυνηγὸς (*Vp*) — *il cane l' addenta* (cfr. l. 7 e 14; *25* = XXV, 2, l. 12 εὔσπλαγχνος (in *p* εὐσπλαγχνόμενος [in mg. εὔσπλαγχνος] nato da errata interpretazione del compendio) — *pietoso*; *26* = III, 2, l. 9 διαγωθῃ *V*, διαγώθη^ν *p* — *conosci* (onde διάγνωθι in π, che è la retta lezione), l. 30 οὐδὲ (οὐ γὰρ *p*) — *nè*,

γὰς
l. 40 ἁρμογὰς (ἁρμονίαν *p*) — *giunture*, l. 42—3 καὶ ὅτε περιπατεῖ

τικυμ
κυμάτων (τμυτάτων *p*) — *e quando scorre per l' onde del fiume*, l. 68 ὁ ἐγείρας (ὁ ἐγείρει *p*) — *che l' alzò*; *28* = XXXVI, 3, l. 16 τὸν ἄνθρωπον. τότε ἔσται (omm. in *V*) μισθὸς (μισθοὶ *V*) σοὶ παρὰ τοῦ Κυρίου — *l' huomo alle uolte dal signor approuato* (in π non c' era ἔστι, che manca anche in *V*, e μισθὸς σοὶ fu letto μισθωτός?); *30* = IIII, 2, l. 7 (nota) εἰς οἷον βάθος — *e se l' serpente giace sotterra* (letto εἰ per εἰς); *31* = V, l. 2 κήτους (così oltre *Vp* anche il *Vat.-Pal. gr.* 367, ma ἰχθύος *v*) — *balena*, l. 6 πορευθῶσι *Vp* (πυρευθῶσι *Vat.-Pal. gr.* 367, σωρευθῶσι *v*) — *nuotano*; *32* = VI, 3, l. 2 πολιτείαν (*Vp*) — *lughezza della uita* (onde la lezione πολυετίαν in π), l. 5 εἰς ὕψος λίαν (in *p* omm. λίαν) — *in alto assai* (λίαν anche nel *Vat.-Pal. gr.* 367); *35* = XXXXIIII, 2, l. 5 [γυναικὸς] ἕνεκα — *per l' amor delle donne* (in π c' era γυναικῶν o compendio?), l. 8 γυναικὸς — *delle donne.*

Ma di gran lunga i più notevoli sono quei passi di *P* che completano lacune od ommissioni di *Vp*: *23* = XXVIII, 3, l. 18 ὁ ὄφις δαιρόμενος ἔξωθεν — *il morde, et essendo annodato il riccio, il serpente di fuori trafitto* (*P* ha più di *Vp* dove si può supporre un' ommissione

derivante da *omoioteleuto* in ὁ ἐχῖνος); *28* = XXXVI, 3, l. 12—13 in *Vp* lac. ἀφαιρουμένων τῶν αἰδοίων lac. ἀφαιροῦνται — *onde auuiene che molti priui delle parti uergognose, anchora son della uita priuati* (in π c' era forse: πολλοὶ γάρ, ἀφαιρουμένων τῶν αἰδοίων, [καὶ τῆς ζωῆς] ἀφαιροῦνται). Le linee 1—9 del capo *29* = II, 2 si possono completare così:

ὁ φυσιολόγος ἔλεξε περὶ [αὐτοῦ. ἔστιν] ὕδρωψ μεγεθέστατον ζῶον [παρὰ πάντα] τὰ ζῶα, μορφὴν ἔχων [βοός. πρίονος δύο] κέρατα ἔχει ἐν ἑαυτῷ [ἐξουσίαν] ἔχοντα τοῦ διαφθ[εῖραι πάντα] τὰ ζῶα. καὶ οὐδὲν πρ[οσεγγίζουσιν αὐτῷ] τὰ ζῶα. ἀλλὰ μεγ[εθέστατα δένδρα κνηθό]μενος διὰ κέρα[τα ἀξιν]οτομεῖ αὐτά. καὶ ο[ὐδὲν ζῶον] δύναται κυριεῦσαι [αὐτόν. νέμεται] δὲ πλησίον τοῦ ὠκεανοῦ [ποταμοῦ] κατὰ τῆς ὕλης … [ὥσπερ] βοῦς …[1])

Il Physiologo dice dell' hydrope. E l' hydrope animal di grandezza sopra tutti gli altri animali. haue il uolto di toro, ed in testa due corna simili a quelli del prione potenti ad uccidere tutte le fiere: le quali per la paura non gli si appressano miga. e per la grandezza strebiando gli alberi con le corna li sega e gli taglia. E nissum animal può signoreggiarlo. Pasce l' hydrope uicino al fiume Oceano ne' boschi . . . come bue . . .

A questi passi si può avvicinare una serie di citazioni bibliche che trouandosi in *P*, e potendo risalire a π, o non si trovano affatto in *Vp*, o vi si trovano più abbreviate: vero è che spesso *P* dà le citazioni bibliche in latino, e che per le citazioni bibliche sia nella versione, sia nel testo di essa la memoria poteva avere la sua parte, non però così grande come parrebbe a prima vista: ciò invero risulta studiando le citazioni bibliche nelle varie redazioni, non solo greche, del *Physiologus*. Cfr. *3* = LIII, l. 4 con ἅρπαγες in *Vp* finisse la citazione biblica, ma *P* prosegue: *Et ecce mitto uos tanquam oues in medio luporum*; *6* = XXXIIII, 2, l. 9—10 ἔκκοψον αὐτὴν — *tagliala tosto*; *7* = XXI, 3, l. 1—2 μερίδες ἀλωπέκων ἔσονται — *Ite et dicite uulpi huic. ecce eijcio demonia. e Dauid ne' salmi dicendo*; *9* = XVIIII, 4b, l. 1—2 ὁ κύριος ἐν τοῖς εὐαγγελίοις ἔφη — *il signor parla negli euangeli. Estote prudentes sicut serpentes*; XVIIII, 2c, l. 8 ἐκεῖ ὅτι — l' ἐκεῖ è omm. nella uersione, che per questo passo è in italiano; *10* = XVII, 3 dopo ὀργῆς *P* prosegue: *e Christo negli Euangeli, progenies uiperarum, quomodo potestis bona loqui, cum sitis mali?*; *11* = XVI, 6, l. 1 περὶ ἧς ἐμνημόνευσε ὁ Δαυίδ — *Dell' aspido ne fè mentione Dauid, dicendo, sicut aspides surdi, et obscurantis aures suas; quae non exaudiet uocem*

1) Cfr. Pal. Vat. 367, fl. 55 v.: . . . καὶ οὐ δύναται οὐδένα ζῶον προσσυνθῆναι τὸν ὕδρωπα ἀλλὰ καὶ τὰ μεγέθη δένδρα κνιθόμενον, διαπρίῃ.

incantantium et uenefici incantantis sapienter; *12* = LIIII, l. 1—2 περὶ ὧν . . . . . τὴν ἀμπελῶνά μου — *Dauid fè mentione del cinghiale, dicēdo. Exterminauit eam aper de sylua; et singularis forus depastus est eam;* *16* = XII, 3, l. 12 ὅτε ὀνειδίσωσι ὑμᾶς καὶ διώξωσιν ἕνεκεν ἐμοῦ — *cum uos oderint homines, et cum separauerint uos, et reprobauerint, et eieccrint nomen uestrum tanquam malum, propter filium hominis*; *20* = XXXVIII, 2, l. 1 *P* incomincia: *dell' erodio fè mentione Dauid ne' salmi; dicendo: herodij domus dux est eorum. montes excelsi ceruis, petra refugium herinacei. E l' erodio caro ài figli suoi ecc.* (π incominciava: περὶ οὗ [ὧν?] ἐμνήσθη Δαυὶδ ἐν τοῖς εὐαγγελίοις κτέ.?)

Tralascio altre differenze, che pur è bene non vengano dimenticate, e passo ad un' altra serie di considerazioni.

La traduzione del Pizzimenti non sempre corrisponde al testo che noi abbiamo e che si può supporre esistesse anche in π; la causa talora può essere attribuita a confusione e ad errore, non di sola lettura: *7* = XXI, 3 πεινάσει — *ha beuuto*, l. 13 τί δράξονται τοῦ πλησίον — *d' ingannare*; *11* = XVI, 2, l. 9 κόπτει αὐτὴν μεληδὸν — *il percuote parte a parte*; *13* = XX, 2b, l. 2 καὶ κατακόπτει αὐτοὺς εἰς μέσον — *e gli aduna insieme*; *19* = LVI, l. 7 ἀμνήμονες — *disamoreuoli*, l. 14 οὐκ οἴδασι δὲ — *non credono*; *20* = XXXVIII, 2, l. 11 τὴν πλευρὰν — *il destro lato*; *21* = XIII, 3 γεμίζων — *battendo*; *23* = XXVIII, 3, l. 21 συναναστάντες — *struggendosi*; *26* = III, 2, l. 43 ἅμα τῶν νηπίων — *co' suoi parenti*; *27* = VIII, 2, l. 13 ἐκδικεῖ — *ricorda*; *28* = XXXVI, 3, l. 11 εἰς τὸν πλάστην τοῦ σώματος — *al corpo del fattor nostro* (in π c' era πλαστ̂ e σωμα̊?), l. 17 παύει πολεμοῦσα — *cessa combattendo*, θερμῶς ζέουσα — *costringendo*, γένηται — *regna* (lo credo un error di stampa per *vegna*); *30* = IIII, 7 καταπίνει αὐτὸν — *ci suga il sangue*; *36* = XXXXVIII, l. 4 ἢ λ´ ἢ μ´ — *ondeci ò dodeci.*

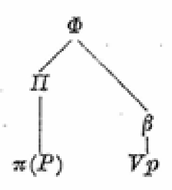
Da ultimo richiamo l' attenzione sui luoghi seguenti: *8* = LV, l. 3—4 ὀφθαλμοῦ — *uellico* (deve realmente leggersi ὀμφαλοῦ); *11* = XVI, 2, l. 7 ἐπιλαβὼν αὐτὴν — *parlandogli soura* (deve realmente leggersi ἐπιλαλῶν); *30* = IIII, 2, l. 9 ἑλεῖν — il passo etimologico in *P* è scritto in lettere greche, ma colla grafia ἕλειν; è però molto istruttivo che il passo greco sia trascritto perchè ci dà ἐκ βάθους, mentre la versione traduce — *dalle cauerne*: se il passo greco non fosse trascritto, avremmo dovuto domandarci se il *P* avesse, erroneamente o meno, per la presenza di compendio finale o per altra causa, letto βαθῶν invece di βάθους. Anzi questo esempio evidente ci impone di domandarci se consimili differenze fra la versione ed il testo abbiano sempre la medesima causa: si dovrà concludere che alle differenze contribuì anche

l' intenzione del traduttore, nel quale si deve ammettere una certa libertà ed anche la capacità di correzioni e di congetture di fronte al testo. Però il numero dei casi dianzi veduti e la natura loro ci autorizzano a dire che molte volte la differenza è dovuta alle condizioni in cui si trovava π, del quale ora possiamo avere un' idea abbastanza chiara.

È troppo evidente che π, il ms. greco usato dal Pizzimenti, non era nè *V* nè *p*, nè una copia di *V* o di *p*; più che dal minor numero di capitoli contenuti in π la cosa è provata dal fatto che con π si completano le lacune di *V* e *p*: il che dimostra che π era in migliori condizioni del ms. onde derivarono *V* e *p*. E questa circostanza ci induce a credere che i capitoli che *V* e *p* hanno in più di π, non si trovassero in π, e non vi si trovassero pur essendo π completo e completa la versione del Pizzimenti. A meglio spiegarmi, il Pizzimenti diede nella sua versione tutto quello che trovò in π, e π presentava un minor numero di capitoli di fronte a *V* e *p*, perchè i capitoli mancanti in *P* (ed in π) sono privi dei caratteri della redazione Basiliana, per quanto in π si trovasse il capitolo *32* (da unirsi al *15* di *P* per rifare il **15** di *Vp*) privo anch' esso dei caratteri della redazione Basiliana. Il che ci fornisce la prova che il Pizzimenti non fece egli una scelta attenendosi al corpo Basiliano e lasciando il resto. C' è anzi una ragione per credere che la terza natura dell' aquila, qual' è data da *V* e *p*, dopo la prima e la seconda natura, e da *P* a distanza di molti capitoli, abbia il suo posto originario in *P* (e π) e non in *V* e *p*, dacchè la redazione Basiliana dichiara espressamente di occuparsi di sole due nature dell' aquila (*Stud. Ital. di Fil. class.* V, p. 136 — VI, 1, l. 3: ὅτι δύο φύσεις ἔχει), e si è veduto che la terza natura (= *32* di *P*) rassomiglia ai capitoli che in *p* presentano tuttora le traccie anche esterne di un' origine differente, rassomiglia cioè ai capitoli 26 (terza natura) — 48 di *V* e *p*, dai quali è però da escludere il **32** di *p*, che è della redazione Basiliana. In condizioni opposte a quelle del capitolo *31* di *P* si trova il capitolo *37*, parte seconda, di *P*, cioè *del pelicano*: le due nature si trovano in *V* e *p* separate ai capitoli **27** e **41**, e il **27** è della redazione Basiliana e il **41** è di altra redazione. Vale a dire per l' *Aquila* *V* e *p* presentano uniti tutti gli elementi eterogenei, e *P* li dà separati; invece per il *Pellicano* gli elementi eterogenei sono separati in *V* e *p* e riuniti in *P*. Nè può dirsi questa una riunione o separazione intenzionale di *P* o di *V* e *p*; ma è piuttosto da credersi o che al corpo originario della redazione Basiliana si andarono facendo, in differenti manoscritti, aggiunte successive dedotte da altre redazioni (e così si spiegherebbero i non pochi dupli-

cati), o che l' autore della redazione Basiliana non finì la sua elaborazione, ma, presa a fondamento una redazione del *Physiologus* ricchissima di capitoli, a parecchi sovrappose la veste Basiliana, ad altri no, e quest' ultimi, dapprima aggregati al corpo Basiliano, ne furono man mano eliminati. Pur riservando qualunque giudizio sulla derivazione della redazione Basiliana da questa o quell' altra redazione del Physiologus, e sul collegamento di essa a questa o quell' altra redazione, la prima ipotesi appare di gran lunga la più verisimile ed ha per sè, sin d' ora, parecchi argomenti, che uno studio ulteriore metterà maggiormente in luce e conforterà di altre prove.[1])

Tornando a π, s' è veduto che esso differisce da V e p e rassomiglia a V e p nella misura e nella maniera in cui V e p presentano rassomiglianze e differenze fra di loro; anzi i fatti più notevoli a questo proposito si possono ricondurre nella più parte dei casi a fenomeni grafici, specialmente a compendii e abbreviazioni, talchè π, V, p appaiono derivati da un medesimo manoscritto fondamentale, di non facile lettura e ricco di compendii grafici. E ciò spiega le incertezze, le somiglianze, le dissomiglianze dei tre mss. Ma se per V e p è possibile ammettere la derivazione da uno stesso e identico manoscritto, π invece ha di fronte al comune archetipo Φ una derivazione più vicina che V e p. Indicando con Π il ms. onde π fu trascritto, e con β il manoscritto di cui V e p sono copia, avremmo il seguente stemma



La linea a sinistra, da Φ a Π, più corta che la linea a destra, tra Φ e β, dimostra che le infiltrazioni furono minori in Π che in β, minori quindi in π, P che in V e p, per quanto Π e β fossero coevi e, a mio credere, fra il secolo X ed il XII.

Torino. **C. O. Zuretti.**

1) Cfr. *M Goldstaub*, in *B. Z.* VIII, p. 529 seg.

II. Abteilung.

Acta apostolorum apocrypha post Constantinum Tischendorf denuo ediderunt **R. A. Lipsius et M. Bonnet.** Partis II Vol. I: Passio Andreae, Ex Actis Andreae, Martyria Andreae, Acta Andreae et Matthiae, Acta Petri et Andreae, Passio Bartholomaei, Acta Ioannis, Martyrium Matthaei. Edidit **Maximilianus Bonnet.** Lipsiae, Mendelssohn 1898. XXXVII, 262 S. 8⁰. 10 *M.*

Man ist bereits gewohnt, die Ausgaben Bonnets mit hohen Erwartungen zur Hand zu nehmen. Hat er sich doch durch seine bisherigen Publikationen als Meister der philologischen Kritik bewährt. Die so lange vernachlässigte Apokryphenforschung ist glücklich zu schätzen, dafs Bonnet seine hervorragende Kraft in ihren Dienst gestellt hat. Zu den beiden Bänden des Supplementum codicis apocryphi aus seiner Hand gesellt sich dieser neue Band des eigentlichen Corpus der Acta apostolorum apocrypha, dessen ersten Teil (1891) wir dem unermüdlichen, der Wissenschaft allzufrüh entrissenen R. A. Lipsius zu verdanken haben. Auch diese Arbeit Bonnets bedeutet einen aufserordentlichen Fortschritt über Tischendorfs Ausgabe der Acta (1851) hinaus. Die handschriftlichen Studien, über deren gewaltige Ausdehnung man staunen mufs, bei denen Bonnet sich der Hilfe zahlreicher Gelehrten der verschiedensten Länder erfreute, haben nicht nur manches Neue an den Tag gefördert, sondern auch die Herstellung wirklich zuverlässiger Texte ermöglicht. Den Inhalt bilden:

1. Passio Andreae (S. XI—XIV, 1—37) im lateinischen Original und zwei griechischen Übersetzungen. Es ist jener früher vielfach für echt gehaltene — auch die Lektionen des zweiten Nocturnus am 30. November im Breviarium Romanum sind daraus entnommen —, in Wirklichkeit aber nicht vor dem vierten Jahrhundert entstandene Brief, worin die Presbyter und Diakonen der Kirchen von Achaja über den Kreuzestod des Apostels Andreas als angebliche Augenzeugen berichten. Das Verhältnis des lateinischen zu den griechischen Texten hat der Herausgeber schon in der B. Z. III (1894) 458—469 richtig bestimmt. Die erste griechische Version (Ἃ τοῖς ὀφθαλμοῖς) ist, wie jetzt durch Stellen wie S. 5, 14—16 vgl. mit 5, 22—24 oder S. 10, 14 vgl. mit 10, 24 sehr wahrscheinlich gemacht werden kann, die ältere und bei der Herstellung der zweiten Übersetzung (Ἅπερ τοῖς ὀφθαλμοῖς) benutzt worden. Die letztere enthält aufserdem von Kap. 10 an Stücke eines alten originalgriechischen Martyrium Andreae.

2. Ex actis Andreae (S. XIV, 38—45), ein aus dem Codex Vaticanus gr. 808 saec. X—XI neu ans Licht gezogenes Fragment. Der Fund ist um so wertvoller, als er, namentlich in den langen Redestücken, unverfälscht gnostische Partien enthält und als ein echter Bestandteil der ursprünglichen Acta Andreae bezeichnet werden darf. Das Fragment beginnt mitten in einer Predigt, die der von dem Prokonsul Aegeates ins Gefängnis geworfene Apostel vor einer zahlreich zu ihm strömenden Menge hält (vgl. den Abdiastext cap. 39), schildert dann das vergebliche Bemühen des Aegeates, seine von Andreas für Christus gewonnene Gattin Maximilla zur Gewährung der ehelichen Gemeinschaft zu bewegen, und giebt die Reden wieder, die der Apostel an Maximilla, an Stratokles, den Bruder des Prokonsuls, und an die zu ihm kommenden Gläubigen hält.

3. Martyrium Andreae prius (S. XV—XIX, 46—57). Dieser gleichfalls hier zum ersten Male gedruckte Text erweist sich als eine Vorlage der Laudatio Andreae (Acta Andreae apostoli cum laudatione contexta), die Bonnet in den Analecta Bollandiana XIII (1894) 311—352 bezw. im Supplementum codicis apocryphi II, Paris. 1895, S. 3—44 herausgegeben hat. Wahrscheinlich geht das Martyrium unmittelbar auf die ursprünglichen „leukianischen“ Andreasakten zurück. Es ist aus dem Codex Vaticanus gr. 807 saec. IX—X und dem Codex Petroburgensis Caesareus gr. 94 saec. XII geschöpft.

4. Martyrium Andreae alterum (S. XV—XIX, 58—64). Sein Inhalt ist im wesentlichen bereits aus dem früher von Bonnet (Anal. Boll. l. c. 354—372 oder Suppl. cod. apocr. II S. 46—64) edierten Martyrium S. Apostoli Andreae, wofür er jetzt die Benennung Narratio einführt, sowie aus den älteren Bestandteilen der oben (Nr. 1) erwähnten zweiten griechischen Version der Passio Andreae bekannt. Alle drei Texte sind, ohne unter einander in einem Abhängigkeitsverhältnisse zu stehen, aus einem alten, jetzt verschollenen Martyrium Andreae exzerpirt worden. Die vorliegende Editio princeps des Martyrium alterum bietet sofort zwei getrennt gedruckte Rezensionen, die eine nach dem Codex Parisiacus gr. 770 saec. XIV, die andere nach dem Paris. gr. 1539 saec. XI.

5. Acta Andreae et Matthiae (S. XIX—XXIV, 65—116), schon von Thilo und von Tischendorf herausgegeben, eine augenscheinlich sehr beliebt gewesene, vielfach überarbeitete und in mehrere Sprachen übersetzte Erzählung von den Schicksalen und den Thaten der Apostel Andreas und Matthias in der Stadt der Menschenfresser (an der Ostküste des Pontos Euxeinos). Die besten Handschriften, vor allen der vorzügliche Codex Parisiacus gr. 824 saec. X, haben *Ματθείας*, nicht *Ματθαῖος*, was Tischendorf und auch R. A. Lipsius, Die apokryphen Apostelgeschichten und Apostellegenden I (1883) 546, für richtiger hielten. Aufser drei von Tischendorf benutzen Handschriften bilden noch sieben andere die Grundlage dieser neuen Ausgabe. Ganz neu ist das Fragment einer alten lateinischen Version (S. 85—88) nach einem Palimpsestcodex der Bibliotheca Vallicellana saec. XI.

6. Acta Petri et Andreae (S. XXIV, 117—127), die jetzt zum ersten Male vollständig im griechischen Urtexte vorliegen. Inhaltlich schliefsen sie sich unmittelbar an Nr. 5 an; sie melden von der Wirksamkeit der Apostel Petros und Andreas (auch Matthias ist bei ihnen) in der „Stadt der Barbaren“. Das vollständige griechische Exemplar bot der Codex Vaticanus gr. 1192 saec. XV.

7. Passio Bartholomaei (S. XXIV—XXVI, 128—150) im lateinischen und griechischen Texte. Dafs die Passio ursprünglich lateinisch geschrieben und erst spät und zwar sehr ungeschickt ins Griechische übersetzt worden ist, hat Bonnet in den Analecta Bollandiana XIV (1895) S. 353—366 erwiesen. Tischendorf hatte das Lateinische nicht aufgenommen. Bonnet giebt es nach acht Handschriften und dem Drucke des Nausea, Coloniae 1531.

8. Acta Ioannis (S. XXVI—XXXIII, 151—216). Die hier zusammengefafsten, mit einer Ausnahme nicht mehr unbekannten Fragmente sind zum grofsen Teile von aufserordentlichem Werte. Das erste (S. 151—160) erzählt von der Romreise des Apostels und von dem Gifttrunke, den er durch das Kreuzzeichen unschädlich macht. Die alten gnostischen *Περίοδοι Ἰωάννου* bilden die Grundlage dieser Erzählung (vgl. Lipsius a. a. O. I. 482ff.); aber sie sind von einem Katholiken so stark überarbeitet worden, dafs der ursprüngliche Charakter des Apokryphon fast ganz verwischt ist. Durch eine bald sehr verkürzte, bald interpolierte Rezension aus dem Codex Vaticanus gr. 654 saec. XII—XIII ist die neue Ausgabe bereichert. — Viel wichtiger für die Kenntnis der alten Acta Ioannis ist der Bericht (S. 160—179) über die Ereignisse in Ephesos (Auferweckung der Kleopatra und des Lykomedes, Bildnis des Apostels, Heilung der alten kranken Frauen im Theater, Zerstörung des Artemistempels, Auferweckung eines Priesters der Artemis, Rettung des Ehebrechers und Vatermörders), die in die Zeit nach der Rückkehr Johannis aus dem Exil verlegt verden. Dafs wir hier im wesentlichen die gnostischen Akten vor uns haben, ist daran zu erkennen, dafs die auf der siebenten allgemeinen Synode (787) aus den genannten Akten vorgelesene und als häretisch verworfene Erzählung von dem Bilde des Apostels wörtlich in diesem Berichte enthalten ist. Bonnet giebt denselben zum ersten Male nach dem Codex Patmensis 198 saec. XIV heraus und fügt von S. 169 an ein dürftiges Exzerpt daraus nach dem Codex Parisiacus gr. 1468 saec. XI bei. — Im Codex Patmensis folgt unmittelbar darauf das Wanzenwunder und die Geschichte der Drusiana (S. 179—193), die gröfstenteils schon von Th. Zahn aus dem Codex Marcianus gr. 363 saec. XII ans Licht gezogen und teilweise auch aus dem sogenannten Abdias bekannt waren. — Die Auferweckung der Drusiana giebt Johannes Veranlassung zu einer langen Rede (S. 193—203), worin er geheime Mitteilungen über die wahre Natur Christi, seine mannigfaltigen Erscheinungsweisen und die plötzlichen Veränderungen seiner menschlichen Gestalt, über sein blofs scheinbares Leiden und das Geheimnis des Kreuzes machte. Der, wenn man so sagen darf, gediegene Gnostizismus dieser Rede, die Zitate daraus beim heiligen Augustinus (Epist. 237 ad Ceretium) und in den Akten des siebenten allgemeinen Konzils verbürgen die volle Echtheit des Fragments, das M. R. James im Codex Vindobonensis hist. gr. 63 ann. 1334 entdeckt und in den Anecdota apocrypha II (Texts and studies V) 1897 S. 2—24 zuerst veröffentlicht hat. Wir besitzen somit in den drei zuletzt genannten Texten einen recht ansehnlichen Überrest der alten „leukianischen“ Johannesakten, einen sehr wertvollen Beitrag zur gnostischen Litteratur. — Die *μετάστασις* des Apostels endlich (S. 203—216) läfst zwar den gnostischen Doketismus der echten Akten noch in etwa durchschimmern; derselbe ist jedoch im katholischen Sinne stark retouchiert worden. Die Ausgabe der *μετάστασις* ruht auf sechs

Handschriften; die abweichende Redaktion des Codex Parisiacus gr. 1468 saec. XI ist separat gedruckt worden.

9. Martyrium Matthaei (S. XXXIII—XXXV, 217—262), ein Bestandteil einer gnostischen, aber nicht „leukianischen“ Schrift in katholischer Bearbeitung. Die Erzählung, die von den Wundern und von dem Tode des Apostels Matthäus (die Handschriften schwanken fortwährend zwischen den Namen Matthäus und Matthias) in der Stadt der Menschenfresser erzählt, ist litterarisch von den Acta Andreae (et Matthiae) abhängig, kann jedoch keinen Bestandteil derselben gebildet haben (vgl. Lipsius a. a. O. II, 2 S. 113ff.). Bonnet hat dieses Martyrium deswegen mit Recht von den Stücken 1—6 getrennt. Von dem griechischen Texte giebt er zwei Rezensionen und fügt eine alte lateinische Übersetzung aus dem Codex Escorialensis lat. b I 4 saec. IX und dem unvollständigen Codex Parisiacus lat. 12598 saec. VIII bei.

Das Verfahren, das Bonnet in Befolgung der von ihm selbst aufgestellten Regeln (Classical Review VIII, 1894, S. 340) bei der Herausgabe dieser Texte beobachtet hat, verdient uneingeschränkte Anerkennung und genaue Nachahmung in ähnlichen Fällen. Mag es den Leser auch eigentümlich anmuten, Formen wie *θέμεθα* (S. 41,5) statt *ἐθέμεθα*, *προξυνθείη* (S. 59,21) statt *παροξυνθείη*,' *τιχνάσασθαι* (S. 62,15) statt *τί τεχνάσασθαι*, gramori (S. 86,16) statt graviori, Andreandreas (S. 87,17) statt Andreas u. s. w. und manchen ganz unmöglichen Konstruktionen im Texte selbst zu begegnen oder die Lesarten der Handschriften mit solcher Treue wiedergegeben zu sehen, daſs im Texte z. B. *πεϱ . κϱατεῖν* (S. 45,9), *πϱὸ τ . . θυϱῶν* (S. 51,11), *ταῦτα . ἑντα* (S. 77,7) gedruckt ist, — die Eigenart dieser Schriften fordert es, daſs mit aller Strenge nur das in den Handschriften, und zwar selbstredend in den besten Handschriften, Überlieferte als Text, alle Emendationen jedoch in den Fuſsnoten zum Abdruck gelangen. Nur die in den Interpunktionen, Spiritus, Accenten, in der Umstellung, Assimilierung oder Verdoppelung von Buchstaben vorkommenden offenbaren Versehen und Willkürlichkeiten der Manuskripte hat der Herausgeber verbessert und somit geliefert „quam nunc recensionem dicimus, hoc est ea verba quae unius cuiusque loci testes optimi tradiderunt, non qualia scripserunt librarii, sed qualia ut tum litterae appellabantur recitabant“ (S. IX). Nur dadurch wird dem Forscher für die Beantwortung der schwierigen Fragen nach der Herkunft, dem Alter, den Verwandtschaftsverhältnissen dieser Texte, Fragen, in denen einzelne Wörter den Ausschlag geben können, die sichere Grundlage geboten.

Die Fuſsnoten legen von der bewundernswerten Umsicht und Akribie des Herausgebers beredtes Zeugnis ab. Nur wenige Konjekturen, die noch im Bereiche der Wahrscheinlichkeit liegen, mögen übergangen sein. Dabei geht Bonnet mit solcher Zurückhaltung zu Werke, daſs er nur selten eine Emendation als gesichert bezeichnet. Durch die Zeichen ? (dubium), ?? (magis dubium), ??? (vix credibile) übt er strenge, bisweilen, so will mir scheinen, allzu strenge Selbstkritik.

Auf S. X bemerkt der Herausgeber betreffs der Verifizierung der Entlehnungen aus der Heiligen Schrift: „permulta ne praeterierim vereor“. Diese Befürchtung ist leider begründet. Zu S. 1, 1 vgl. 1. Joh. 1, 1 (so schon Lipsius a. a. O. I S. 589 Anm. 1); zu S. 6, 6 bis 7, 3 Matth. 16, 21—23; zu S. 10, 2 Ps. 115, 6 und Ps. 33, 22; zu S. 13, 6f. Ps. 49, 13 und 1. Petr.

1, 19; zu S. 40, 18 Eph. 2, 20; zu S. 46, 4 Act. 1, 15; zu S. 46, 9f. Luk. 24, 47; zu S. 49, 13—15 Luk. 4, 40 (hiernach ist der mit ?? bezeichneten Konjektur ποικίλαις νόσοις wohl der Vorzug zu geben); zu S. 52, 11 Act. 10, 38; zu S. 53, 15 Act. 10, 42; zu S. 53, 18f. Luk. 24, 47 (diese Stelle spricht für die Richtigkeit des ἐπί im codex C); zu S. 53, 21 Deut. 6, 13; Matth. 4, 10; Luk. 4, 8; zu S. 54, 1 Mark. 16, 16 (!); zu S. 54, 3 Ps. 57, 5; zu S. 54, 9 Luk. 16, 9; zu S. 70, 5 Matth. 2,10; zu S. 76, 16f. Ps. 145, 6; zu S. 85, 6—8 Phil. 2, 7f.; zu S. 87, 6 Act. 17, 27; zu S. 91, 12f. Ps. 48, 21; zu S. 103, 11 Act. 17, 27; zu S. 103, 16 Ps. 24, 2; zu S. 106, 15f. Joh. 6, 38; zu S. 116, 9 Matth. 2, 10; zu S. 120, 11f. Matth. 8, 20; zu S. 122, 29f. Joh. 4, 39; zu S. 125, 15f. Act. 3, 6; zu S. 134, 15f. Ps. 145, 6; zu S. 156, 3 Act. 10, 42; zu S. 156, 7 Matth. 16, 16; zu S. 168, 23 Matth. 6, 19; zu S. 172, 29 Deut. 4, 35; zu S. 173, 14 Hebr. 5, 13f.; zu S. 190, 17 Jak. 2, 19 (?); zu S. 191, 11f. 1. Thess. 5, 15 und 1. Petr. 3, 9; zu S. 213, 12 Röm. 2, 6; zu S. 246, 24 Ps. 113, 4 und 134, 15; zu S. 254, 1 und 10f. Ps. 11, 6; zu S. 255, 17 Matth. 2, 10; zu S. 256, 13f. Deut. 4, 35; zu S. 258, 10 Luk. 10, 20.

Diese Nachträge sollen nicht den Dank schmälern, der dem verdienten Herausgeber für seine überaus mühe- und entsagungsvolle Arbeit in hohem Maſse gebührt, sondern wollen als ein Beweis für das groſse Interesse, womit Referent die herrliche Gabe studiert hat, betrachtet werden.

Münster i. W. Fr. Diekamp.

Paulin Ladeuze, Etude sur le cénobitisme Pakhômien pendant le IVe siècle et la première moitié du Ve. Louvain, J. van Linthout; Paris, A. Fontemoing 1898. IX, 390 p. 8^0^.

Bis vor zehn Jahren gebot man für das Studium des ältesten ägyptischen Klosterwesens lediglich über lateinische und griechische Quellen. Es waren dies hauptsächlich 1) die Vita sancti Pachomii, abbatis Tabennensis, auctore graeco incerto, interprete Dionysio Exiguo; 2) die Vita sancti Patris nostri Pachomii ex Simeone Metaphraste, deren griechischer Text sich in zwei Hss der Pariser Nationalbibliothek findet (cf. Cat. Cod. Hag. graec. bbl. nat. Paris. n. 881, 5 und n. 1453, 2), lateinisch herausgegeben in dem Heiligenleben des Surius; 3) ein noch nicht veröffentlichtes griechisches Leben des Pachomios in der Pariser Nationalbibliothek (cf. ib. n. 881, 4); 4) der *Βίος τοῦ ἁγίου Παχουμίου*, welchen die Bollandisten nach den drei Hss der Laurentiana, der Vaticana und der Ambrosiana zugleich mit einer lateinischen Übersetzung in die Acta Sanctorum (mens. Mai. t. 3) aufgenommen haben; 5) die ebendort und nach denselben Hss gedruckten sog. Paralipomena de SS. Pachomio et Theodoro, griechisch überschrieben *Ἐκ τοῦ βίου τοῦ ἁγίου Παχουμίου*; 6) ein Brief des Bischofs Ammon, *Ἐπιστολὴ Ἀμμῶνος ἐπισκόπου περὶ πολιτείας καὶ βίου μερικοῦ Παχουμίου καὶ Θεοδώρου* (Acta SS. l. c.); 7) die pachomischen Klosterregeln in verschiedenen Rezensionen.

Neues Interesse erwachte, als in den Jahren 1888 und 1889 Amélineau, Professor an der École des Hautes Études in Paris, mit seinen Monuments pour servir à l'histoire de l'Égypte chrétienne aux IVe et Ve siècles an die Öffentlichkeit trat. Sie enthielten Bruchstücke von zwei koptischen Lebens-

beschreibungen des Pachomios und seiner Nachfolger und eine vollständige arabische (Annales du musée Guimet t. 17, Paris 1889), ferner koptische und arabische Lobreden auf den bisher kaum gekannten Abt Schenudi nebst koptischen Bruchteilen von dessen Klosterregel (Mémoires publiés par les membres de la mission archéologique française au Caire t. 4, 1er fasc., Paris 1888). Alle Stücke hatte Amélineau mit französischer Übersetzung versehen. Er vervollständigte die Sammlung, indem er 1895 in gleicher Weise Briefe und Reden der Äbte Pachomios, Theodoros und Horsiïsi und weitere Lobreden auf Schenudi zugänglich machte (Mémoires etc. t. 4, 2e fasc., 1895). Im selben Jahre 1895 gab Bedjan ein syrisches Leben des Pachomios heraus (Acta Mart. et Sanct. syriace, t. 5, Paris 1898, p. 121 s.).

Das nunmehr vorliegende Quellenmaterial wurde schon von Amélineau in der Einleitung zu seinen Ausgaben sowie in seinen beiden Monographien Étude historique sur s. Pachôme et le cénobitisme primitif dans la Haute-Égypte (Le Caire 1887) und Vie de Schenoudi (Paris 1889) bearbeitet. Dabei ist ihm freilich die Vita ex Simeone Metaphraste völlig entgangen. Der auf Amélineau fufsende Dr. Grützmacher (Pachomius und das älteste Klosterleben, Frb. i. B. Mohr, 1896, 141 S.) hat die Quellen nur flüchtig benützt. Keiner von beiden hat allgemeine Zustimmung gefunden. In dem vorliegenden neuen Buche will darum Paulin Ladeuze alles ohne Ausnahme einem nochmaligen historisch-kritischen Studium unterziehen. Es ist seine Doktordissertation, die er auf 390 eng gedruckten Seiten veröffentlicht, eine treffliche und hinsichtlich der Methode mustergültige Arbeit.

Der erste, 154 Seiten zählende Teil ist der Untersuchung der Geschichtsquellen gewidmet. Er besteht aus zwei Kapiteln, die wiederum in verschiedene sachgemäfse Unterabteilungen zerfallen. Das eine Kapitel behandelt die auf Pachomios und seine nächsten Nachfolger bezüglichen Quellen. Amélineau hatte sich entschieden für den Vorrang der koptischen und arabischen Rezensionen ausgesprochen. Letztere bezeichnet er insbesondere als die vollständigste und zugleich zuverlässigste Geschichtsdarstellung, und Grützmacher teilt diese Meinung. Es ist nun überaus anziehend und belehrend, zu sehen, wie Ladeuze, unter Ausnützung aller Hilfsmittel der Methode, seinen Vorgängern Schritt für Schritt das behauptete Terrain wieder streitig macht. Dabei gelingt es ihm nicht selten, sie mit ihren eigenen Waffen aus dem Felde zu schlagen (z. B. SS. 21. 26. 34 f. 39. 43). Ist es doch eben die von Amélineau so geschätzte arabische Rezension, welche dessen Behauptungen widerlegt. Aus ihr geht nämlich hervor, dafs die Dolmetscher, denen man die ersten Aufzeichnungen über Pachomios und Theodoros verdankt, Griechen gewesen sind. Während die koptischen Mönche lange Zeit von einer solchen Niederschrift nichts wissen wollten, verfafsten jene ihre Arbeit in griechischer Sprache. Darauf erst wurden auf Grund der griechischen auch koptische Lebensbeschreibungen angefertigt, mit Zusätzen und Ausschmückungen, wie sie, nach den Aufstellungen von Amélineau selbst, ganz dem Charakter der koptischen Schreiber entsprachen. Die arabische Rezension, zugestandenermafsen die jüngste, hat alle vorhergehenden benützt, aufserdem noch die Historia Lausiaca, ferner die Apophthegmata des Macarius, um spätere Überlieferungen und Legenden nicht weiter zu erwähnen. Das Schlufsergebnis der scharfsinnigen Auseinandersetzungen ist geradezu die Umkehrung der von Amélineau ge-

machten Aufstellungen. Nach Ladeuze gebührt der in den Hss von Florenz, Rom und Mailand aufbewahrten und von den Bollandisten gedruckten griechischen Lebensbeschreibung in jeder Beziehung der erste Platz, während die arabische an die letzte Stelle rücken mufs. Mir scheint der Verf. seine Sache bewiesen zu haben. Bezüglich des dem Bischof Ammon zugeschriebenen Briefes kommt er zu dem gleichen positiven Ergebnis wie seine beiden Vorgänger. Dagegen verteidigt er die Echtheit einiger Briefe des Pachomios und eines solchen des Theodoros, deren lateinische Übersetzung der Codex Regularum des Benedict von Aniane enthält und die von Amélineau als „apocryphes au premier chef" bezeichnet worden waren. Weniger Meinungsverschiedenheiten finden wir in dem andern Kapitel, das über die den Schenudi betreffenden Quellen handelt. Doch nimmt Ladeuze nirgends frühere Ergebnisse ungeprüft an und ergänzt sie an vielen Stellen durch neue Aufstellungen und Beweise.

Im zweiten Teile folgt auf Grund der obigen Quellen eine Darstellung der äufseren Geschichte des pachomischen Klosterwesens im vierten und in der ersten Hälfte des fünften Jahrhunderts (S. 155—253). Die Ansicht von Grützmacher, dafs Pachomios vor seiner Taufe Serapismönch gewesen sei, erfährt eine eingehende Prüfung und Widerlegung. Auch mit den Aufstellungen Grützmachers über das Verhältnis des Ordensstifters zum Anachoretentum, zu den Bischöfen und dem Klerus befafst sich Ladeuze in durchaus objektiver und gründlicher Weise. Was Grützmacher zuzugeben ist, findet stets die gebührende Anerkennung. Freilich bestätigt sich in vielen Fällen der schon von Preuschen (Palladius und Rufinus S. 176 Anm. 2) erhobene Vorwurf der Oberflächlichkeit. Besonders die Sucht zu verallgemeinern, die der deutsche Autor übrigens mit seinem Pariser Gewährsmanne teilt, wird für die Objektivität seines Urteils manchmal verhängnisvoll (z. B. Ladeuze S. 178f., S. 186, S. 189). Nach Ladeuzes Zeichnung verdient Theodoros, der zweite Nachfolger des Pachomios, keineswegs die Anschuldigungen, mit denen Amélineau und Grützmacher ihn bedacht haben. Ich übergehe das zweite Kapitel, in welchem uns ein Abrifs der Geschichte von apa Schenudi, dem im Vergleich mit dem milden Pachomios so überstrengen ersten Klosterreformator, geboten wird. Das dritte Kapitel befafst sich mit der Chronologie der Geschichte von Pachomios und seinen ersten Nachfolgern im Amte. Hier galt bisher in vollem Mafse das „quot capita, tot sensus". Ladeuze geht nach dem Beispiel von Krüger, Achelis und Grützmacher von der Bestimmung des Todestages des Theodoros aus, den er wie letzterer ins Jahr 368 verlegt. Auch für die Bestellung des Theodoros zum Koadjutor von Horsiisi setzen Ladeuze und Grützmacher gleichmäfsig das Jahr 350 an. Den Tod des Pachomios legt Ladeuze auf den 9. Mai 346, Grützmacher kurz vor den 26. Juni 345. Wenn die beiden Gelehrten trotzdem bezüglich der Datierung des Geburtstages von Pachomios um sieben Jahre auseinandergehen (Grützmacher 285, Ladeuze 292), so kommt dies daher, dafs Ladeuze die Nachricht der arabischen Vita, Pachomios habe im ganzen 60 Jahre gelebt und sei mit 21 Jahren Mönch geworden, für wenig zuverlässig hält. Er stützt deshalb seine hier etwas umständliche und schwierige Untersuchung auf die griechische Lebensbeschreibung und den Brief des Bischofs Ammon.

S. 256—326 folgt der dritte und letzte Teil. Er macht uns auf Grund

der bez. Regeln mit der innern Seite des pachomischen und schenudischen Klosterwesens bekannt. Ladeuze ist der Ansicht, daſs die nach der Legende von einem Engel überbrachte Regel auf keinen Fall den ursprünglichen Zustand der pachomischen Klöster zeichne. Mehrere sehr wichtige Bestimmungen jener Regel sehen wir nämlich in den Lebensbeschreibungen, auch in der arabischen, gar nicht beobachtet. Unser Verf. erkennt der von Hieronymus ins Lateinische übersetzten Regel den Vorrang zu. Ihr folgt er deshalb bei seiner Schilderung. Interessant sind die Untersuchungen über das Vorhandensein einer eigentlichen Noviziatszeit und einer Verpflichtung durch die drei bekannten Ordensgelübde. Beide Fragen werden verneint. Bezüglich der schenudischen Regel beschränkt sich der Verf. vernünftigerweise durchweg darauf, ihre Abweichungen von der Regel des Pachomios anzuzeigen.

Ein Anhang von 50 Seiten gilt schlieſslich noch einmal der ausdrücklichen Abwehr gegen Amélineau. Dieser hatte in den Annales du Musée Guimet t. 17, p. VII s., p. CX die Mönche der Thebais als ihrer gröſsten Mehrzahl nach den abscheulichsten Lastern ergeben gebrandmarkt, welche sie heutzutage jeden Augenblick vor das Schwurgericht gebracht haben würden. „Es bleibt eine historische Thatsache", sagt er, „daſs ihre Sitten scheuſslich gewesen sind." Und die Beweise für so schmachvolle Vorwürfe? Man möge die leidenschaftslose Prüfung nachlesen, welcher Ladeuze dieselben unterzieht; wir glauben, die Achtung vor der Moralität jener Mönche wird dabei gewinnen, die Achtung vor der historischen Gewissenhaftigkeit des Pariser Professors dagegen eine bedeutende Einbuſse erleiden.

Wie schon eingangs bemerkt, ist es besonders die vorzügliche Handhabung der historisch-kritischen Technik und Methode, welche dem Verf. dieses Buches zum gröſsten Lobe gereicht. Nicht an allen Hochschulen findet der Studierende die Vorbildung und Ausrüstung, die ihn zu einer wirklich fruchtbaren Arbeit befähigt. Ladeuzes Arbeit bietet ein Muster, nach dem er sich bilden könnte. Dort sieht er alle einschlägigen Regeln bis zu den scheinbaren Kleinigkeiten, bis zur Auswahl der am meisten entsprechenden Siglen und zur kunstgerechten Angabe der Quellen und der einschlägigen Litteratur zielbewuſst und erfolgreich angewendet.

Es möge gestattet sein, hier noch eine kleine textliche Bemerkung beizufügen. Bei der Untersuchung über das Noviziat führt Ladeuze die folgende Bestimmung der sog. Regel des Engels an: „*Ἐπὶ τριετίαν εἰς ἀγῶνα ἀδύτων αὐτὸν οὐ δέξῃ, ἀλλ' ἐργατικώτερα ἔργα ποιήσας οὕτως εἰς τὸ στάδιον ἐμβαινέτω μετὰ τὴν τριετίαν.*" In Klammern fügt er den Worten *εἰς ἀγῶνα ἀδύτων αὐτὸν οὐ δέξῃ* eine Konjektur Pitras bei: *εἰς ἀγῶνα δυνατὸν οὐκ* (sic) *ἕξει*, ohne sich freilich selbst darüber zu äuſsern.

Daſs *ἀγῶνα ἀδύτων* gewichtigen Bedenken unterliegt, ist zuzugeben. Das Wort *ἀγών* verbindet sich allerdings leicht mit dem Genitiv der Personen, die kämpfen, oder mit dem Genitiv der Sache, um die ein Kampf stattfindet. An beides kann hier nicht gedacht werden, da *τὰ ἄδυτα* den innersten Raum eines Heiligtums bedeutet. Aber die von Pitra versuchte Emendation befriedigt noch weniger. Abgesehen davon, daſs sie einen ganz auffälligen Sinn giebt, den man nach der Reihenfolge der Regeln nicht vermutet, läſst sie das notwendige *αὐτόν* vermissen und zwingt auch noch zur Änderung der nachfolgenden Worte.

Viel annehmbarer scheint dagegen die Änderung, die mir P. Jos. Stiglmayr mitsamt ihrer Begründung mitteilte. Er liest εἰς ἀγῶνα ἀθλητῶν αὐτὸν οὐ δέξει. Der ἀγὼν ἀθλητῶν ist in der antiken Welt sachlich etwas allgemein Bekanntes. Ebenso allgemein ist die Übertragung des Ausdruckes auf das geistliche Gebiet, um den ruhmvollen Kampf gegen die Feinde des Glaubens, gegen den Teufel und die ungeordneten Leidenschaften zu bezeichnen. In der asketischen Sprache des Mönchslebens ist vom ἀθλητὴς Χριστοῦ, παλαιστὴς τῶν δαιμόνων, von den ἆθλοι τῆς ἀρετῆς und ähnlichen Dingen beständig die Rede (vgl. Migne, P. Gr. 34, 1094 C und D, 1051 C, 1052 B, 1059 C, 1068 A u. s. w.). Der Mönch Moses heifst ἀκαταγώνιστος ἀθλητής (Migne, l. c. 1068 A); der Verf. der Vita Pachomii bei den Bollandisten belegt seinen Helden mit dem gleichen ehrenvollen Beinamen (Mai. tom. 3 p. 29*). Die Anspielung auf den Sprachgebrauch der Hl. Schrift ferner ist augenscheinlich. Insbesondere scheint 1. Kor. 9, 26 der Fassung der fraglichen Regel zu Grunde zu liegen. Der Apostel gebraucht hier das zweifache Bild vom ἀγωνιζόμενος (πυκτεύων) und vom τρέχων (sc. τὸ στάδιον). Geradeso wie er mit dem ersten Bilde beginnt und mit dem zweiten schliefst, so nimmt die Regel zuerst Bezug auf den Athletenkampf und redet am Schlusse von der Zulassung in das Stadium (εἰς τὸ στάδιον ἐμβαινέτω).

Die Konjektur des P. Stiglmayr käme schliefslich auch noch als neues Beweismoment der Behauptung von Ladeuze zugute, dafs es in den Pachomiosklöstern kein eigentliches Noviziat gegeben habe. Wenn nämlich der dunkle Ausdruck ἀγὼν ἀδύτων, den man immerhin auf eine Zulassung in das innere und eigentliche Klosterleben nach einer bestimmten Noviziatszeit deuten könnte, mit ἀγὼν ἀθλητῶν zu vertauschen ist, so gewinnt die Sache ein ganz anderes Aussehen: Pachomios nimmt den neuen Jünger nach kurzem Zeitraum der Prüfung und des Unterrichts (Ladeuze S. 278 bis 280) wirklich in die Gemeinde auf; er will aber nicht, dafs der Anfänger gleich mit Werken von aufserordentlicher Strenge, mit dem ἀγὼν ἀθλητῶν beginne, sondern sich vorerst mit den einfacheren und gewöhnlicheren Übungen befasse. Sind im Laufe der Jahre Kraft und Mut gewachsen, dann mag er auch ins Stadium selbst eintreten.

Valkenburg (L.), Holland. Konrad Kirch, S. I.

Fr. C. Conybeare, The Key of truth, a manual of the Paulician church of Armenia. The Armenian text edited and translated with illustrative documents and introduction. Oxford, Clarendon Press 1898. CXCVI, 201 S., 1 Bl. 8⁰. 15 sh.

Bei Gelegenheit einer von der Synode in Edjmiatzin 1837—1845 veranstalteten Untersuchung, die sich gegen eine Sekte der Paulicianer oder Thondakrier in Arkhwêli richtete, wurde ein Exemplar ihres Glaubensbuches konfisziert, das 1782 von einem Johannes kopiert ist. Leider hatte der Besitzer vor der Beschlagnahme von den ursprünglich 150 Blättern 38 entfernt, die u. a. eine Polemik gegen die Mifsbräuche der orthodoxen Kirchen und die Christologie der Sekte enthielten. Diese Handschrift wird S. 1 bis 124 nach einer Abschrift von Galoust Têr Mkherttschian in armenischem Text und englischer Übersetzung veröffentlicht. Die ausführliche Einleitung

bespricht ihre geschichtliche Bedeutung. Die Subskription bezeugt eine längere handschriftliche Überlieferung. Zieht man die ziemlich oberflächliche Modernisierung des Textes ab, so führt der Stil der Schrift nach Conybeare ins 9. Jahrh., die altertümliche Sprache der Gebete sogar in das goldene Zeitalter der armenischen Litteratur. Die Schrift, deren Verf. (vielleicht der als Gründer der Sekte bezeichnete Smbat) im vollen Bewuſstsein der Plerophorie redet, giebt jedenfalls die 800—1200 herrschenden Lehren und Gebräuche der Sekte wieder. Die von den armenischen und griechischen [1]) Gegnern derselben hervorgehobenen charakteristischen Merkmale derselben kehren in dem „Schlüssel der Wahrheit" wieder. Hier seien nur erwähnt der Anspruch, die allein wahre Kirche zu sein, die Anerkennung von nur drei Sakramenten, die Verwerfung der Kindertaufe, die adoptianische Christologie und die ihr ganz parallele Soteriologie, die Verwerfung der Mariolatrie, der Heiligenverehrung, des Fegfeuers, der Bilder- und Kreuzesverehrung, der Hierarchie und des Mönchtums, die besondere Stellung der „Erwählten". Daſs das authentische Glaubensbuch manche Vorwürfe der Gegner als willkürliche Konsequenzen oder böswillige Verleumdungen erweist, daſs besonders der Vorwurf des Manichäismus unbegründet erscheint, bestätigt die Erfahrungen, die man auf verwandten Gebieten (Priscillian!) gemacht hat.

Die Nachrichten der armenischen Quellen über Geschichte und Ausbreitung der Sekte, über Smbat, und das Verhältnis zu den griechischen Quellen erörtert C. S. LVIIff., indem er auf mancherlei Widersprüche, chronologische Schwierigkeiten und nicht lösbare Probleme eingeht. Der von Combefis veröffentlichte *λόγος στηλιτευτικός* des Isaac gegen die Armenier (vgl. S. 171—173) wird für den Paulicianismus durch den Nachweis nutzbar gemacht, daſs der Autor den orthodoxen Armeniern Lehren und Gebräuche der Paulicianer aufbürdet.

Nachdem der „Schlüssel zur Wahrheit" als altes autoritatives Glaubensbuch der Paulicianer erwiesen ist, wird die Genesis der Sekte behandelt. Ihr Anspruch, die Lehre der alten Kirche zu bewahren, ist nicht unberechtigt. Sie sind die Konservativen, nicht die Neuerer und Revolutionäre. Nur die Grundzüge der geschichtlichen Entwickelung, wie sie C. konstruiert, können hier gezeichnet werden. Die Ursprünglichkeit und die weite Verbreitung des Adoptianismus, der in Jesus einen erst bei der Taufe mit dem göttlichen Geiste ausgestatteten Menschen sieht, wird zum Teil auf Grund von Useners und Harnacks Ausführungen, dargelegt. Auch seit der Verurteilung des Samosateners ist er nicht beseitigt, hat namentlich an den östlichen Grenzen des Reiches und der Kirche ein sehr zähes Leben behauptet. Die Acta Archelai bezeugen für das Ende des 3. Jahrh. eine adoptianische Kirche im südlichen Armenien. Mit vollem Rechte führen alte Zeugen den Namen Pauliani, dessen spätere armenische Abwandlung

1) S. Friedrich, Sitzungsberichte der k. b. Akad. d. Wiss. 1896 S. 97—111. Übersehen sind die wichtigen Bemerkungen in Brinkmanns Ausgabe des Alexander Lycopolitanus Lpz. 1895 S. XXIV ff. über die zur Zeit des Basilius entstandene Litteratur gegen die Paulicianer und die damit zusammenhängende Wiederlebung der antimanichäischen Litteratur. Photius' Schrift gegen die Paulicianer bedarf auch nach Friedrichs Bemerkungen noch einer gründlichen Untersuchung; s. Brinkmann S. XXVI Anm. 1.

Pauliciani ist, auf Paul von Samosata zurück, und es ist eine tendenziöse Kombination, wenn die Paulicianer sich später als Jünger des Apostels bezeichnen. Die Christianisierung Armeniens ist schon vor Gregor von Antiochia und von Anhängern des Adoptianismus ausgegangen. Auch Gregor der Erleuchter ist stark vom Adoptianismus beeinflußt. Die Borboreis und die fürs 5. Jahrh. bezeugten Messaliani sind nur andere Namen derselben Richtung. Erst mit dem 4. Jahrh. beginnt die Ausbreitung des nicäischen Glaubens in Armenien von Cäsarea aus und wird durch Basilius besonders gefördert, und die frisch aufblühende Litteratur stellt sich in den Dienst der pneumatischen Christologie. Aber das südöstliche Armenien bringt der Orthodoxie keine Liebe entgegen und hält an seinem vornicäischen Standpunkte fest. Die von der gräcisierenden Großkirche immer mehr zurückgedrängte Richtung findet im 9. Jahrh. in Smbat ihren Organisator und konstituiert sich als die allein wahre Gegenkirche. Der „Schlüssel der Wahrheit", der besonders wertvoll ist, weil er die konsequente Anwendung der adoptianischen Christologie auf die Soteriologie, den genauen Parallelismus und inneren Zusammenhang beider Gebiete und die Ausprägung der Grundsätze in den Riten begreifen lehrt, faßt die adoptianischen Traditionen systematisch zusammen. Indem Konstantin Kopronymos und Johannes Tzimiskes zahlreiche Paulicianer auf die Balkanhalbinsel verpflanzen, bereiten sie der mächtigen Propoganda der aus Paulicianern (und Euchiten)[1]) hervorgegangenen Bogomilen die Wege.

C. wird den innern, einheitlichen Zusammenhang der adoptianischen Lehren richtig beurteilt und ihn auch im ganzen mit Recht auf Paulus von Samosata zurückgeführt haben. Die Verlegung aller Grundzüge dieses Systems in das 2. Jahrh. scheint mir unbeweisbar und unbewiesen. Denn sie geht von der Voraussetzung aus, daß die „adoptianische Kirche" im wesentlichen eine einheitliche Größe sei, die dieselbe Tradition durch Jahrhunderte bewahrt habe, daß Paulus eben nur ein Durchgangspunkt dieser Tradition sei. Diese Anschauung führt zu manchen weiteren Hypothesen, die doch nur annehmbar wären, wenn die Voraussetzung zugegeben werden könnte. Die Berührungen paulicianischer Anschauungen mit solchen der Manichäer und Katharer werden daraus erklärt, daß ihnen allen der adoptianische Lehrtypus des 2. Jahrh. zu Grunde liege. Und dieser Typus soll auch in den ältesten Kirchen Spaniens, Englands und anderer Ländern geherrscht haben. Die ausführlichen Darlegungen dieser Zusammenhänge im einzelnen zu beurteilen, muß ich Berufeneren überlassen. Ich betone nur mit Loofs (Herzogs Realenc.³ IV S. 23 ff.), daß adoptianische und pneumatische Christologie doch nur ein für praktische Zwecke berechnetes und nicht ganz unbedenkliches Schema der modernen Dogmengeschichte ist, in das die Fülle der nicht streng logisch abgegrenzten, sich vielfach kreuzenden Anschauungen von der Person Christi keineswegs rein aufgeht. Conybeare hat in seinen Ausführungen vielfach naive und unreflektierte Aussagen (s. z. B. S. XCVI Lactantius) in einen ihnen fremden systematischen Zusammenhang gerückt, öfter statt zufälligen Zusammentreffens der Gedanken einen historischen Zusammenhang angenommen, öfter wohl auch die Möglichkeit einer

1) S. die Bemerkungen von K. Müller, Th. L.-Z. 1890 Sp. 353 ff., Kirchengesch. S. 494. 551 ff.

Reproduktion älterer Anschauungen aus Schrift und anderweitigen Reminiscenzen übersehen. Aber es sei ausdrücklich hervorgehoben, daſs er sich selbst bewuſst ist, Hypothesen vorzutragen, und daſs die religionsgeschichtlichen Parallelen vielfach, auch wenn ein geschichtlicher Zusammenhang zweifelhaft ist, wertvoll sind.

Von groſsem Werte sind die Anhänge. Sie enthalten die armenischen Quellen für die Geschichte der Paulicianer, eine englische Übersetzung des Rituals der Katharer in einer Hs von Lyon, Abschnitte aus Isaac (s. oben), des Macarius Brief an die Armenier (4. Jahrh.). Auch die Einleitung benutzt vielfach noch nicht verwertete armenische Quellen.

S. CVIII. 180f. ist zu Lazar von Pharbi "for the bride of the swine a bath of drain water" meine Abhandlung in den Sitzungsber. der Berl. Akad. 1898 S. 795 zu vergleichen. — Zur paulicianischen Definition der Kirche (S. LXXX) ist Hippolyts Danielkommentar I 17 und Bonwetsch, Studien zu den Kommentaren Hippolyts S. 56, zu vergleichen, auch die Abhandlung von Kirsch, Die christlichen Kultusgebäude in der vorkonstantinischen Zeit, in der Festschrift zum Jubiläum des Campo Santo. — S. CLV wird aus armenischer Quelle ein bisher unbekanntes Fragment Hippolyts mitgeteilt, nach dem Geburt und Taufe Jesu an gleichem Datum stattgefunden haben und zu feiern sind. Das Fragment gehört sicher zu den vielen Hippolytischen Apokryphen. Jedenfalls hätte Conybeare auf den Danielkommentar IV 23 (S. 242 Bonwetsch, der die neuere Litteratur zu der Frage verzeichnet; s. auch Nachrichten der K. Ges. der Wiss. zu Göttingen 1895 S. 515 ff.) hinweisen sollen. — S. 147 ist der Text des Gregorios Magistros miſsverstanden. Das Richtige steht unter dem Text: "and are only indicated by a common-sounding name as dog and dog and dog". *Κύων* ist seit Aristoteles das stehende Beispiel für Homonymie bei Logikern und Grammatikern; vgl. z. B. Philo De plant. § 151 *τό τε γὰρ χερσαῖον ὑλακτικὸν ζῷον κύων καὶ θὴρ ὁ θαλάττιος καὶ ὁ οὐράνιος ἀστὴρ* (daher das dreimalige *κύων* im armenischen Text), wozu Philo als vierte Bedeutung noch den Philosophen beifügt. Hat übrigens das Beispiel im Armenischen noch einen Sinn? — Döllingers Beiträge zur Sektengeschichte des Mittelalters, München 1890, scheinen nicht benutzt zu sein.

Nachtrag. Auf Conybeares Ausführungen im American Journal of theology 1899 (The history of Christmas) und in den Proceedings of the Honorable Cymrodorion Society 1899 (The character of the heresy of the early British church), die manche seiner Ausführungen ergänzen, sei nachträglich wenigstens hingewiesen.

Wilmersdorf b. Berlin. Paul Wendland.

G. Testaud, Des rapports des puissants et des petits propriétaires ruraux dans l'empire byzantin au Xe siècle. Bordeaux 1898. 168 p. 8^0.

Comme le livre de M. Ferradou, dont j'ai récemment rendu compte ici même (B. Z. VIII 191), l'étude de M. Testaud est une thèse pour le doctorat en droit, présentée à l'Université de Bordeaux, et j'ai plaisir à signaler tout d'abord cette nouvelle preuve de l'heureuse influence qu'exerce l'enseignement de M. le professeur Monnier. Je dois ajouter d'autre part

que l'ouvrage de M. T. est, comme on le voit, le travail de début d'un jeune homme, et qu'il convient à ce titre de ne le point juger avec une trop grande rigueur: mais, ceci posé, il faut dire que c'est l'œuvre d'un débutant qui a encore énormément à apprendre.

Le sujet choisi touche à une des questions les plus intéressantes, les plus importantes de l'histoire du Xe siècle byzantin, et on ne peut que féliciter l'auteur de s'y être essayé. A considérer ensuite la table des matières, on ne peut que louer l'excellence des cadres dans lesquels M. T. a disposé les éléments de ses recherches. Une première partie, qui tient la moitié du livre, présente les facteurs en présence et détermine la situation des *δυνατοί* et la condition des classes rurales au Xe siècle. Une deuxième partie étudie plus spécialement la politique des empereurs relativement à la petite propriété, et en cinq chapitres examine successivement l'intérêt qu'avait le pouvoir central à protéger cette petite propriété, les tentatives contre lesquelles il devait la défendre, les mesures de protection qu'il adopta, les heureux effets de cette politique, les conséquences qu'après le Xe siècle entraîna son abandon. On ne peut qu'approuver cette ordonnance. Mais que l'on examine comment ces cadres ont été remplis: alors, si l'on enlève tout ce qui est inutile, les généralités un peu oiseuses et vaines, les répétitions sans objet, on sera frappé de voir combien il reste peu de choses vraiment propres au sujet proposé. Tantôt M. T., pour nous «faire comprendre toute l'importance de la petite propriété», croit utile de nous présenter «l'histoire succincte de son rôle dans les principales sociétes humaines», et le voilà qui nous entraîne en Chine, en Grèce, à Rome, jusqu'au Samnium et en Étrurie; tantôt il se préoccupe de rechercher jusque dans la Rome républicaine les origines historiques de la division de la société byzantine en deux classes nettement tranchées, les puissants et les pauvres; tantôt, pour ne point «mutiler son sujet», il remonte jusqu'au temps de Justinien pour y étudier les mesures protectrices imaginées par la politique impériale, et en cela il a raison peut-être, et le sujet, ainsi plus largement compris, eût sans doute offert plus d'intérêt; mais alors il eût fallu remonter également au VIe siècle pour y trouver les exemples de la tyrannie des *δυνατοί*; entre les deux conceptions possibles de cette étude, il fallait prendre nettement parti. Au vrai, dans tous ces hors-d'œuvre on sent comme un désir de gonfler la matière; il eût mieux valu, je pense, l'approfondir par des recherches plus attentives.

Mais ceci n'est rien au prix de l'inexpérience, touchante parfois, dont éclate ce travail. Dans un passage qu'il emprunte à Paparrigopoulo, M. T. a occasion de nous dire que «celui qui voudrait entreprendre de composer un ouvrage complet traitant de tous les fonctionnaires de l'empire grec médiéval pendant le cours de sa durée dix fois séculaire, entreprendrait un travail d'Hercule». Cette remarque si prudente et si sage n'a point empêché M. T. de s'engager à l'étourdie dans la plus difficile des entreprises, celle d'énumérer, de définir surtout les innombrables dignitaires qui constituaient la classe des *δυνατοί*. Et ce sont, sur les *magistri*, sur les *archontes*, sur les sénateurs, des notices inexactes ou insuffisantes, c'est le *Proteuon de Chersonèse* (il faudrait dire de Cherson), transformé en gouverneur de province, alors qu'il est un magistrat municipal; c'est le *drongaire de la veille*, devenant le commandant d'un corps de la garde «spécialement

chargé de veiller à la sûreté de l'empereur», tandisque, on le sait, il remplissait les fonctions d'un préfet de police; c'est, dans une énumeration de fonctionnaires qui sont censés exister au X[e] siècle, le *mégaduc*, qui est postérieur à cette date, les *exarques*, qui sont du VII[e] et du VIII[e] siècle, les *moderatores*, qui sont du VI[e]. J'en passe; et je passe aussi sur cette méthode singulière qui cite Gfroerer ou Krause (p. 79, 126) quand il y aurait à citer le texte original, ou qui sur des points essentiels ne cite aucune référence du tout (p. 143—144). Et je trouve quelque excès de candeur, pour quelqu'un qui a pratiqué les sources byzantines, à écrire que «M. Paparrigopoulo est mieux placé que qui que ce soit pour bien connaître les sources», comme si elles ne se trouvaient pas à Bordeaux aussi bien qu'à Athènes, et je trouve quelque excès d'ignorance à affirmer qu'Alexis Comnène est «le dernier empereur digne de ce nom», que «ses successeurs ne règnent pas et ne font que se débattre faiblement», comme s'il n'existait point, pour citer celui-là seulement, un Manuel Comnène, et qui fut grand. Et je voudrais que M. T. sût choisir entre ces conceptions qui me semblent contradictoires, l'une qui dans l'histoire de Byzance ne voit «qu'une longue décadence» (p. 100), l'autre qui fait de l'empire grec «le premier des peuples du monde médiéval» (p. 144). Je pourrais discuter aussi l'idée que se fait M. T. de la *προστασία* des *εὐαγεῖς οἶκοι*, qu'il me paraît mal comprendre (p. 28. 29), et peut-être aussi la distinction qu'il établit (p. 65—66) entre le colon et l'*adscripticius*: mais je souhaiterais en tout cas, puisqu'il a lu du grec, qu'il ne traduisît point l'abréviation λ. χ. (*λόγου χάριν* c'est-à-dire: par exemple) par le terme inattendu de «livres d'or» (p. 46).

Et sans doute il y a de bonnes choses dans ce livre, d'intéressantes remarques sur les communautés de village (p. 71—75), une étude assez attentive des moyens qu'employaient les puissants pour s'emparer de la petite propriété (p. 98—115), de bonnes traductions des novelles et surtout d'heureux ressouvenirs du cours de Pandectes de M. Monnier. Mais il y a trop d'erreurs aussi, trop d'ignorances, trop de légèretés, trop de jeunesse enfin: et tout compte fait, M. T. n'ajoute que peu de chose aux chapitres que M. Rambaud consacrait, il y a trente ans, à la question sociale et à la féodalité dans l'empire grec, aux vues si fines et si profondes — qu'il aurait eu profit à connaître — exposées par Neumann dans son remarquable livre: *Die Weltstellung des byzantinischen Reiches vor den Kreuzzügen.*

Ch. Diehl.

Richard Loewe, Die Reste der Germanen am Schwarzen Meere. Eine ethnologische Untersuchung. Halle, M. Niemeyer 1896. XI, 270 S. 8°. *M.* 8.

Dies „den Manen Friedrich Zarnckes" gewidmete Buch behandelt I. die kleinasiatischen Germanen, II. die Kaukasusgermanen, III. etwaige Germanen am Kaspischen Meer, IV. die Krimgoten, V. die Goti minores, hat aber die Gruppen I—III, die uns bisher ganz unbekannt waren, nicht zu erweisen vermocht. Der umfänglichste Abschnitt ist IV (S. 111—248). Er sollte den Nachweis bringen, daſs die in der Krim ansässigen Goten „Heruler" gewesen seien. *Goti* ist bekanntlich schon bei den alten Historikern ein Sammelname. L. spricht S. 7 von den „nichtgotischen Herulern": seine

Meinung ist also, es liege in der älteren Überlieferung, in der jene Germanen des äufsersten Südost-Europa Goten genannt werden, ein bedenklicher Irrtum vor.

Aus Ablauius nahm Jordanes die Notiz auf, die Heruler wohnten *iuxta Meotidas paludes* (c. 23). Emanarich habe nicht gerastet, bis er diesen unter einem *Alaricus* stehenden Stamm in seine Botmäfsigkeit gebracht habe. In bemerkenswerter Weise stellt Jordanes die *velocitas* der Heruler in Kontrast zu der *stabilitas* der Goten. Aber in seinem dritten Kapitel bestimmt er für die Goten Skandinavien, für die Heruler Dänemark als Urheimat.

Die Raubscharen, die a. 265 oder 267 in Kleinasien über Griechenland eingebrochen sind, waren Goten (Trebellius Pollio Gallieni duo c. 13). Gleichmäfsig kehrt dieser Name in den Quellen wieder (Zeufs, Die Deutschen S. 404f.), nur Synkellos spricht von Herulern (Zeufs S. 476f.), und Zonaras 12, 23 bezeichnet bei diesem Anlafs die Heruler als *Σκυθικῷ γένει καὶ Γοτθικῷ*. Dafs die Heruler den Griechen und Römern als ein gotisches Volk gegolten haben, wagt L. nicht anzufechten. Er steift sich aber auf Trebellius Pollio Claudius c. 8. Hier werde ein Unterschied gemacht zwischen Skythen und Goten, und zwar so, dafs unter Skythen die Goten, unter Goten die nichtgotischen Heruler zu verstehen seien (S. 7). Nun heifst es aber Claudius c. 6: *Scytharum diversi populi Peuci Grutungi Austrogoti Tervingi Gipedes Celtae etiam et Eruli praedae cupiditate in Romanum solum inruperunt*, und voraus geht der Satz: *Goti ... omnes gentes suorum ad Romanas incitaverunt praedas.* Die Ansicht von L. ist also nicht aufrecht zu erhalten und wir müssen dabei bleiben, dafs Scythen der geographische, Goti der ethnologisch-politische Name für ein und dieselbe Völkergruppe gewesen ist. Zum Überflufs nennt Claudius selber Goten als die von ihm besiegten Scharen (c. 8). Die Sache kann gar nicht strittig sein (Zeufs S. 405), und selbst Loewes Ausweg, eine Doppelquelle für Trebellius vorauszusetzen, ist verschlossen, wenn Trebellius über seinen Sprachgebrauch gar keinen Zweifel gelassen hat. Und dies ist der Fall; sagt er doch Gallieni duo c. 6: *Scythae hoc est pars Gotorum Asiam vastabant.* Es steht also fest, dafs zu den Goten auch Heruler gehört haben.

Ich wage über die von Tomaschek ans Licht gezogenen *Γοτθογραῖκοι*, die Konstantinos Porphyrogennetos (*Περὶ τῶν θεμάτων* 1, 4) *Γραικοί* nennt, keinerlei Vermutung, entnehme aber den Belegstellen, dafs wir kein Recht haben, sie als hellenisirte Goten auszugeben. Noch mehr verdanken die an derselben Stelle erwähnten *Δαγοτθηνοί* nur einem losen Einfall die breite Erörterung, die sie bei L. S. 13ff. gefunden haben. Er hätte sich beherrschen und derlei volksetymologische Spielereien unterdrücken sollen. Was sonst noch über kleinasiatische Germanen vermutet wird, wäre gleichfalls besser zurückbehalten worden; ich vermag diese Vermutungen nicht anders einzuschätzen als die mittelalterlichen Liebhabereien, die sich in der Richtung von den Franken auf die Phryger bewegen.

Blinder Lärm ist es auch mit den Kaukasusgermanen. An der Nordostküste des Schwarzen Meeres (zwischen dem heutigen Anapa und Gelendschik) tauchen auf *Εὐδουσιανοὶ λεγόμενοι τῇ Γοτθικῇ καὶ Ταυρικῇ χρώμενοι γλώττῃ* (Fragm. hist. Graec. 5, 182). Sie sind früher als gotisch-alanisches Mischvolk aufgefafst worden. Nach L. mufs ihre Nationalität zweifelhaft bleiben; er wäre geneigt, sie mit den Hunnen in Verbindung zu bringen,

aber er erinnert sich doch lieber der *Eudoses* in Tacitus Germania c. 40, eines wahrscheinlich auf der cimbrischen Halbinsel seſshaften Sachsenvölkchens. Im Handumdrehen werden sie bei L. zu Herulern (S. 32); ganz wertlos ist der Satz, von diesen Eudoses könnten jene taurischen Eudosianer „unmöglich“ getrennt werden, sie seien also Heruler, — das sind Luftschlösser, die ein besonnener Forscher nicht gebaut haben würde.

Auf festerem Boden ruht die Erörterung über die *Γότθοι οἱ Τετραξῖται* (Prokop de bell. Got. 4, 4). Sie wohnten, wo die Mündung der Maeotis in den Pontus beginnt. Nach Prokop 4, 5 hatten sie zuvor auf dem gegenüberliegenden (westlichen) Ufer des kimmerischen Bosporus gesessen. Mit Recht bemerkt L. S. 29, die Frage nach der Abstammung werde also zu einer Frage über die Nationalität der auf der Halbinsel von Kertsch angesiedelten Germanen. Jordanes c. 6 läſst keinen Zweifel darüber, daſs sie Ostgoten gewesen sind; Loewe stempelt sie zu Herulern, auf die der Gotenname übertragen worden sei. Der Abschnitt über die Frage nach der Heimat der Heruler (S. 29 ff.) bringt ebenso haltlose Schluſsfolgerungen, deren Prämissen durch die Ortsnamen auf *-leben* gebildet werden. Es genügt, auf Joh. Steenstrup in der Historisk Tidsskrift 1894, 313 ff. zu verweisen, wo gezeigt worden ist, daſs diese Namen keineswegs mit irgendwelcher Stammesindividualität zusammenhängen und daſs sie, wenn überhaupt eine Vermutung geäuſsert werden soll, den als Eroberern ins Land der Heruler einbrechenden Dänen zugewiesen werden könnten. Ganz ungeheuerlich sind die Ausführungen über die *Γέται* und *Βάνδηλοι* des Genesios S. 72 ff.

Auch bei den Krimgoten entscheidet sich L., da nur an Ostgoten oder an Heruler zu denken sei, wiederum für Heruler; ich bleibe im Einverständnis mit den alten einhelligen Zeugen (S. 212) und halte sie für Ostgoten. L.s sprachgeschichtliche Argumente lassen an Dürftigkeit nichts zu wünschen übrig (vgl. Greinberger in der Zeitschr. f. d. Phil. 30, 123. Zeitschr. f. d. österr. Gymn. 1898, 246. Kluge in Pauls Grundr. 1², 515).

Dankbarer Aufnahme wird die von L. gegebene „Geschichte der Krimgoten-Forschung“ sicher sein, nicht bloſs wegen der Materialsammlung, sondern auch als ein Beitrag zur Geschichte der Gräcisierung und Tatarisierung bez. Turkisierung der Krimbewohner.

S. 249—257 kommt L. schieſslich auf die von Jordanes genannten *Goti minores* zu sprechen. Obwohl der Geschichtschreiber diese Goten direkt mit jenen identifiziert, die c. a. 350 aus Dacien nach Moesia inferior unter dem Schutz des Kaisers Konstantius geflüchtet sind, behauptet L., wahrscheinlicher seien es die Goten Fridigerns gewesen, die erst in den 70er Jahren des 4. Jahrh. über die Donau gekommen sind. Die Goten Fridigerns haben in Thrakien Aufnahme gefunden, die Goten Wulfilas auf der andern Seite des Balkan — ich verstehe also nicht, wieso diese beiden Gruppen geographisch nicht geschieden gewesen sein sollen.

Kiel. Friedrich Kauffmann.

Karl Praechter, Quellenkritische Studien zu Kedrenos (Cod. Paris. gr. 1712). Aus den Sitzungsber. der philos.-philol. und der histor. Classe der k. bayer. Akad. d. Wiss. 1897. Bd. II. Heft I. S. 3—107. 8⁰.

Praechter hat sich die Aufgabe gestellt, die unedierte Chronik des Cod.

Paris. 1712 auf ihren Bestand zu prüfen und in Verbindung damit das Gewebe der Chronik Kredrens zu zerlegen, dessen Hauptquelle eine mit der Chronik. des Paris. 1712 übereinstimmende Vorlage gewesen ist. Gelzer hat für den vorchristlichen Teil dieses Abhängigkeitsverhältnis festgestellt und eine Analyse der Quellen Kedrens gegeben; Praechter ist auf diesem Wege weiter fortgeschritten. Nachdem er in der B. Z. V S. 484—537 die römische Kaisergeschichte behandelt hat, ist er in der Arbeit, die uns hier zur Besprechung vorliegt, an den folgenden Abschnitt herangetreten.

Der Einschnitt vor Diokletian, den man in byzantinischen Quellenstudien regelmäſsig findet, erklärt sich aus dem Umstande, daſs mit diesem Kaiser Theophanes als wichtige Quelle eintritt. Für die im Paris. 1712 vorliegende Chronik ist er von besonderer Wichtigkeit geworden. Zunächst ist er die Hauptquelle für die ursprüngliche Vorlage dieser Chronik gewesen und hat nicht nur die Hauptmasse des historischen Stoffes, sondern auch das annalistische Fachwerk geliefert, in das der aus andern Quellen stammende Stoff, besonders gern am Anfang der Kaiserbiographien, aufgenommen worden ist. Auſserdem finden sich aber in der Chronik des Paris. 1712 Stoffmassen aus Theophanes, die zur ursprünglichen Vorlage nicht gehört haben und erst später, vielleicht gar erst von dem Schreiber des Paris. 1712, aufgenommen worden sind. Diese Beobachtung hatte sich mir schon bei einer oberflächlichen Prüfung der Hs aufgedrängt, Pr. liefert jetzt auf S. 6—8 sichere Beweise.

Infolge dieser Textverhältnisse hat die Quellenanalyse mit groſsen Schwierigkeiten zu kämpfen. Schon in dem früheren Teile herrschte eine gewisse Unsicherheit deshalb, weil der Paris. 1712 unvollständiger und fehlerhafter ist als die von Kedren benutzte Vorlage. Pr. hat deshalb schon in seinem Aufsatze in der B. Z. V S. 484 ff. die ursprüngliche Fassung (P) von der im Paris. 1712 vorliegenden Fassung (p) zu unterscheiden gesucht. Immerhin gestatteten in jenem Teile die Textverhältnisse der philologischen Kritik meist ein sicheres Urteil. Von Diokletian ab tritt aber infolge der mittelbaren und unmittelbaren Verwertung des Theophanes in p in der Bestimmung des Theophanesstoffes, der in P vorhanden gewesen und von da zu Kedren gewandert ist, die gröſste Unsicherheit ein. Pr. hat diesen Verhältnissen in einem 1. Abschnitt S. 6—27 die gröſste Aufmerksamkeit gewidmet und in mühevoller Arbeit die Überlieferungen des Theophanestextes in den verschiedenen Chroniken studiert. Ein Kriterium für die Quellenanalyse hat sich aber leider nicht gewinnen lassen. Von vornherein müſste man annehmen, daſs der Theophanestext Kedrens dem der ursprünglichen Vorlage des Paris. 1712, also P, entspräche; aber dies hat sich nicht bestätigt, ein rätselhaftes Verhältnis hat sich vielmehr ergeben. Der Theophanestext des Paris. 1712 entspricht dem der Handschriftenklasse z, sodaſs in P sowohl wie nachträglich in p nah verwandte Theophanestexte verwendet zu sein scheinen, während Kedren einen Theophanestext der Handschriftenklasse x vor sich gehabt hat (Pr. S. 5/6). Wie dieses Rätsel sich lösen wird, steht dahin; auf keinen Fall kann an der Thatsache gerüttelt werden, daſs der Theophanesstoff bei Kedren in seiner Hauptmasse aus P genommen ist. Pr. hat deshalb S. 6 folgende Erklärung aufgestellt: „In der Pariser Chronik sowohl wie bei Kedren ist Theophanes nachträglich zur Ergänzung herangezogen worden. Hier wie dort könnte damit auch

eine Revision des Textes der ursprünglichen Theophanespartien Hand in Hand gegangen sein.“ In betreff der Pariser Chronik mache ich mir Pr.s Ansicht ohne weiteres zu eigen, in betreff Kedrens kann ich mich aber auf Grund des bis jetzt vorliegenden Materials noch nicht zu der Annahme entschließsen, daſs auch bei ihm Theophanes nachträglich zur Ergänzung herangezogen worden sei.

Nach der Behandlung des Theophanestextes wendet sich Pr. in einem 2. Teile S. 27—107 der Quellenanalyse zu, die den Abschnitt von Diokletian bis mit Justin I umfaſst (Kredr. 464—642). Er ist in zweckdienlicher Weise so verfahren, daſs er für jede Kaiserbiographie zuerst den Bestand der Chronik des Paris. 1712 (p) mitteilt und ihre Quellen bespricht, dann den Text der Chronik Kedrens nach ihren Quellen zerlegt. Dabei hat er für die Abschnitte über Diokletian und Konstantin I eine vollständige Kollation gegeben, dagegen aus den folgenden Abschnitten, wie es ratsam war, nur für die nicht aus Theophanes stammenden Stücke.

Quellen der ursprünglichen Chronik des Paris. 1712 (P) sind Theophanes, Georg Monachos, eine Epitome B und an einzelnen Stellen die Zwillingsquelle gewesen. Ein nicht allzugroſser Rest von Angaben und Erzählungen läſst sich vorläufig noch nicht bestimmen. In der vorliegenden Chronik des Paris. 1712 (p) sind, wie erwähnt, neue Stoffmassen aus Theophanes eingedrungen; auſserdem scheint Pr. auch an die neue Benutzung einer Epitome zu denken.

Quellen Kedrens sind die ursprüngliche Chronik des Paris. 1712 (P), Georg Monachos, eine Epitome B und in gröſserem Umfange die Zwillingsquelle. An zwei Stellen treten besondere Quellen hervor: Unter Konstantin I die Acta Silvestri (S. 48), unter Gratian und Theodosios eine vollständigere Redaktion des Konstantinos Rhodios und die Kirchengeschichte Theodorets (S. 72/3). Einige Theophanesstücke haben Pr. veranlaſst, auch eine direkte Benutzung des Theophanes seiten Kedrens für möglich zu halten. Eine Zahl von Angaben bleibt noch unbestimmbar.

Aus dieser Übersicht ergiebt sich, daſs bei Kedren drei wichtige Quellen sowohl mittelbar (durch Vermittlung von P), als auch unmittelbar verwertet worden sind: Georg Monachos, eine Epitome B und die Zwillingsquelle. Über die letzteren beiden einige Worte, zunächst über die Epitome B. In meinem Aufsatze über „Leo Grammaticus und seine Sippe“ B. Z. III S. 470 ff. habe ich dargelegt, daſs einen wichtigen Bestandteil der Chronik Kedrens eine chronologisch umgeordnete Epitome B gebildet habe; Pr. hat schon in seiner Analyse der römischen Kaisergeschichte diese Behauptung bestätigt, aber zugleich mit Hilfe des Paris. 1712 nachweisen können, daſs dieses Exemplar der Epitome B in P Verwendung gefunden hatte und Kedren selbst auſserdem noch eine Epitome B unmittelbar benutzt hat. Ob die letztere, deren Verwertung man am besten aus den von Pr. S. 92/3 angeführten Stücken beobachten kann, eine chronologische Anordnung gehabt hat, läſst sich nicht entscheiden, ist auch gleichgültig. Der Bestand der Epitome ist bekannt, sodaſs wir das aus ihr stammende Gut mit Sicherheit bestimmen können.

Anders steht es mit der Zwillingsquelle; sie ist uns nicht erhalten und neuerdings erst erschlossen worden. Nach der Ausscheidung des Epitomestoffes aus der Chronik Kedrens (B. Z. III S. 470 ff.) und nach der Aus-

scheidung des Synopsisstoffes aus dem Werke des Zonaras (B. Z. V S. 27 ff.) zeigte es sich deutlich, daſs eine Masse von übereinstimmenden Stücken, die sich nur bei Kedren und Zonaras finden, einer uns nicht mehr erhaltenen Chronik zugewiesen werden müssen. Diese Quelle habe ich in der B. Z. V S. 50 signalisiert und in der B. Z. VI S. 322 ff. eingehend behandelt. Auf diese Untersuchung hat Praechter, der die gemeinsamen Stücke beider Chronisten gleichfalls aufzuspüren hatte, während der Korrektur seines Aufsatzes noch Bezug nehmen können. Er nennt die gemeinsame Quelle der beiden Chronisten „Zonarasquelle", und diese Bezeichnung ist in seiner Quellenstudie unzweideutig, weil er nur das Gewebe Kedrens zerlegt und somit den Namen des andern Chronisten zur Bezeichnung der gemeinsamen Quelle benutzen konnte. Ich habe sie „Zwillingsquelle" genannt, weil ich bei der Behandlung beider Chronisten einen für beide gültigen Namen schaffen muſste. Diese Bezeichnung ist nicht gerade schön, aber sie ist unzweideutig und deshalb in jeder Quellenstudie verwendbar; ich bediene mich ihrer auch hier und empfehle sie zu allgemeiner Annahme. Diese Zwillingsquelle ist von Kedren sehr ausgiebig benutzt worden; sie ist aber auch in P, wenn auch viel seltener, zu Worte gekommen (vgl. Pr. S. 48 Anm. und B. Z. VII S. 582). Aus ihr dürften sowohl in dem Bestande des Paris. 1712, wie insbesondere in dem Bestande Kedrens manche der jetzt unbestimmbaren Stücke genommen sein; ich glaube sogar, daſs der unbestimmbare Stoff in beiden Chroniken stark zusammenschmelzen würde, wenn wir eines Tages die verlorene Chronik wiederbekämen. Zur Ergänzung meiner Untersuchung über die Zwillingsquelle verzeichne ich aus Pr.s Arbeit folgende Stücke, die sich aus irgend einem bestimmteren Grunde dieser Quelle zuweisen lassen: K. 550, 16/7 = Zon. 232, 11/2 die Regierungsdauer Theodosios' I (Pr. S. 73). Des gleichen Ursprungs dürften dann sein K. 586, 20/1 die Regierungszeit Theodosios' II (Pr. S. 85 ob.), K. 615, 8 die zu Zeno versprengte Regierungsdauer des Anastasios (Pr. S. 96), die bei K. 626, 9 unter Anastasios wiederholt wird. — K. 585, 9 ff. zeigt Berührungen mit Zonaras und mit Philostorg, einem Gewährsmann der Zwillingsquelle (Pr. S. 77 und 107). — K. 522, 11—16 (Paris. 1712) über Didymos stammt aus Sokrates IV 25, einem andern Gewährsmann dieser Quelle (Pr. S. 53). — Über K. 532, 4—10 (Paris. 1712) vgl. Pr. S. 56 und 107. — In eigentümlicher Weise scheint K. 573, 1/10 bestimmt zu werden. Das Stück beginnt mit den Worten ἐν τούτοις, also mit genau denselben Worten, mit denen das aus der Zwillingsquelle stammende Stück K. 571, 16—572, 21 im Paris. 1712 unpassend abschlieſst (Pr. S. 70/1 und 73).

So viel über die Hauptquellen der beiden von Pr. analysierten Werke; was die Nebenquellen anlangt, so neige ich zu der Ansicht, daſs die meisten mittelbar, d. h. durch Vermittlung der Hauptquellen, verwendet sind. So kann ich mich, wie erwähnt, bis jetzt noch nicht entschlieſsen, den Theophanes zu den unmittelbaren Quellen Kedrens zu rechnen. Die Zahl der Stücke, die auf diese Vermutung führen könnten, ist so gering, daſs man schon von vornherein lieber an eine mittelbare Herkunft zu denken geneigt ist, und die Unsicherheit der Textverhältnisse ist so groſs, daſs eine mittelbare Herkunft der bezeichneten Stücke nicht ausgeschlossen ist. Wir können den ursprünglichen Bestand des Theophanesstoffes in P nicht sicher bestimmen, da der Kompilator p bei seiner eignen Verwertung

des Theophanes selbständig verfahren ist; wir können nicht einmal den ursprünglichen Bestand des aus andern Quellen stammenden Stoffes der Vorlage P mit Sicherheit bestimmen, da der Kompilator p manches übersehen, anderes verkürzt, wieder anderes eingeschoben oder nachgeholt haben kann. Im Hinblick auf diese Möglichkeit möchte ich Pr.s Anm. 3 S. 101: „Das Stück ist ein versprengter Nachtrag zu Zenon und gehört wohl p" dahin verstehen, dafs dieses Epitomestück über Perozes aus P stamme und in p nur durch Versprengung an diese Stelle gekommen sei, nicht dahin, dafs der Kompilator p auch seinerseits eine Epitome — es müfste dann ebenfalls eine Epitome B gewesen sein — direkt benutzt habe. Das letztere scheint aber Pr. nach seiner Bemerkung über die Kometenerscheinung S. 104 ob. und A. 2 zu meinen. Indessen auch für dieses Stück, dessen Eigentümlichkeiten zu drei erklärenden Hypothesen geführt haben, liefse sich eine Erklärung in der angedeuteten Richtung finden. Es könnte der Text p des Stückes über die Kometenerscheinung (Pr. S. 103, 16/9) auch in der Weise entstanden sein, dafs der Kompilator p in seinen Theophanesstoff ein Epitomestück aus seiner Vorlage P einfügte; Kedren könnte dann S. 638, 3—5 das Theophanesstück und S. 640, 8—12 das Epitomestück aus der Vorlage P entnommen haben. Bei anderen Theophanesstücken sind andere Erklärungen möglich. Es kommen hier jene bei K. 623/5 stehenden drei Prokopstücke in Betracht, von denen zwei fast wörtlich bei Theophanes stehen. Diese zwei dürften Pr. hauptsächlich bestimmt haben, an eine direkte Benutzung des Theophanes durch Kedren zu denken, da er sie S. 97 als direkt aus Theophanes entnommen bezeichnet. Aus welcher Nebenquelle stammt aber dann das dritte Prokopstück? Kann sich nicht die Übereinstimmung zwischen Th. und K. daraus erklären, dafs die Stücke beider auf dieselbe Mittelquelle zurückgehen, nämlich auf Joh. Antiochenus (vgl. B. Z. II S. 595); nicht vielleicht auch dadurch, dafs Th. in der von K. benutzten Zwillingsquelle benutzt war? Dafs die Zwillingsquelle von Kedren hier ausgeschrieben worden ist, glaube ich bestimmt (vgl. B. Z. VI S. 351), von ihrem Verfasser ist aber Joh. Antiochenus ebenso wie von Theophanes benutzt worden. Andrerseits könnte aber auch Theophanes ein Gewährsmann der Zwillingsquelle gewesen sein (vgl. B. Z. VI S. 356), sodafs diese aus Theophanes zwei Prokopstücke, das dritte etwa aus Joh. Ant. bezogen hätte; man sträubt sich allerdings gegen die Annahme, dafs drei aufeinanderfolgende Stücke derselben Grundquelle sich aus verschiedenen Richtungen her in einer späteren Chronik wieder zusammengefunden hätten, aber bei den Byzantinern ist in dieser Beziehung kein Ding unmöglich. Immerhin müfste eine Benutzung des Theophanes in der Zwillingsquelle erst nachgewiesen werden. Ein solcher Beweis würde vorliegen, wenn bei Kedren S. 627 die Zeilen 16—18 = Th. 139, 19/20 zu dem vorausgehenden Stücke der Zwillingsquelle gehörten, wie Pr. anzunehmen scheint, da er S. 101 das Stück K. 626, 23 bis mit 627, 18 der Zonarasquelle zuweist und S. 98 zu Z. 15 in der Bestimmung des bei K. befindlichen Theophanesstoffes die Angabe K. 627, 16—18 unterlassen hat. Aber hier liegt wohl ein Versehen Pr.s vor. Denn nach dem kritischen Apparat in Anm. 9 mufs das Stück Th. 139, 19/20 im Paris. 1712 vorhanden sein. Aufserdem bietet die Theophanesstelle bei Kedren eine ganz ungenügende Fortsetzung der vorausgehenden Erzählung. Denn die aus der Zwillingsquelle entnommenen Worte K. 627,

14/6 = Zonar. 259, 31 und 260, 3/4 stellen einen disponierenden Übergang dar, der nach dem längeren Abschnitt über das politische Verhalten des Kaisers einen längeren Abschnitt über seine religiöse Stellung verspricht. Ein solcher folgt nun bei Kedren nicht, wohl aber bei Zonar. 260, 3/15, und bei diesem deutet einiges auf die Zwillingsquelle. Denn das Wort *ἀδυσώπητος* findet sich auch bei K. 627, 16, und von den zwei Versionen, dafs Anastasios sein schriftliches Versprechen dem Patriarchen *μετὰ δόλου* entzogen habe *ἢ βίᾳ, ὡς ἕτεροι λέγουσι*, können wir die erste Version, da die zweite bei Th. 139, 20 (K. 627, 17) und Synops. 89, 16 steht, der Zwillingsquelle ohne Bedenken zuweisen. Eine Benutzung des Theophanes in der Zwillingsquelle läfst sich also aus der eben besprochenen Stelle nicht erschliefsen, eher vielleicht aus dem Stücke K. 616, 2—617, 4. Dieses ist, wie Pr. S. 97 ausführt, ein so rücksichtsloser Einschub, dafs auch die Schlufszeilen 617, 2/4 der Zwillingsquelle entnommen sein müssen; diese erinnern aber so stark an Th. 124/5, dafs ich schon in der B. Z. VI S. 349 auf diese Stelle verwiesen habe. Ein sicherer Beweis liegt aber auch hier nicht vor. Trotzdem ist die Benutzung des Theophanes in der Zwillingsquelle nicht ausgeschlossen, sodafs auch für diejenigen, welche zwei von den drei Prokopstücken aus Theophanes durchaus herleiten wollten, deshalb noch keine Nötigung vorläge, eine direkte Benutzung des Theophanes seiten Kedrens anzunehmen. Vielleicht erhält Pr. bei der Fortsetzung seiner Studien Anlafs, ein entscheidendes Wort in dieser Beziehung zu sprechen; denn Theophanes bleibt für den ganzen Umfang seiner Chronik Hauptquelle im Paris. 1712 und bei Kedren.

Einige Unsicherheit für die Quellenanalyse verursacht auch Georg Monachos, dessen ursprüngliches Werk uns leider immer noch nicht genügend bekannt ist. Vielleicht hat es Theodoret diesem Umstande zu danken, dafs er unter den direkten Quellen Kedrens genannt wird. Ich mache auf folgende Sachlage aufmerksam. Pr. weist S. 72/3 darauf hin, dafs K. 555, 7—559, 16 aus GM stamme und die Zeilen 559, 12/13 und 16/17 aus Theodoret hinzugefügt seien (V 18), der dann die Stücke K. 559, 18—562, 15 (= Theodoret V 19 und 20) und 563, 5—13 (= Theodoret V 25) geliefert habe. Nun stimmt aber das ganze aus GM genommene Stück mit Theodoret V 16, 17 und 18; liegt da nicht die Vermutung nahe, dafs auch die bei Kedren folgenden Theodoretstücke im ursprünglichen GM stehen und dafs die beiden Sätze, welche jetzt Kedren selbst aus Theod. V 18 in die gleichfalls aus Theod. V 18 genommene Erzählung des GM eingeschoben haben müfste, in Muralts Georg ausgefallen sind? Wenn dem nicht so wäre, so würde ein Theodoretstück bei Kedren erst durch Kompilation aus zwei Quellen wieder zur ursprünglichen Vollständigkeit gelangt sein. Unmöglich wäre freilich auch das nicht; auch solche Erscheinungen kann die byzantinische Quellenpantscherei gezeitigt haben.

Meine Bemerkungen zielen im ganzen darauf ab, die Zahl der unmittelbaren Quellen möglichst zu vermindern. Es ist das keine Pedanterei von mir; die verhältnismäfsig geringe Masse des überschüssigen Stoffes und die leichte Möglichkeit, einen Teil davon den Hauptquellen zuzuweisen, drängt dazu. Auch Pr. besteht nicht auf der unmittelbaren Benutzung der von ihm aufgefundenen Nebenquellen; denn er bemerkt am Schlusse seiner Arbeit ausdrücklich, dafs bei dem Zusatzmaterial meistens festzustellen

bleibe, auf welchem Wege, ob direkt oder durch Vermittlung einer Zwischenquelle, diese Stücke in Kedrens Werk gelangt seien.

Pr.s Quellenanalysen sind hervorragende Leistungen. Er hat mit mühevoller Genauigkeit die Texte verglichen und bei der Zusammenstellung der Parallelstellen und des kritischen Apparats die gröfsten Schwierigkeiten, auch technischer Art, überwunden; er hat im Text und in den Anmerkungen eine Fülle von Beobachtungen niedergelegt, die immer anregend wirken, auch wenn man anderer Ansicht sein kann; er hat insbesondere in seinen Quellennachweisen die gröfste Vollständigkeit erreicht. Denn was er als unbestimmbar bezeichnet, ist auch für mich bisher unbestimmbar geblieben, und während ich aus seiner Arbeit manchen Nachweis und viele Einzelheiten habe nutzen können, vermag ich ihm nur zwei Quellennachweise zur Ergänzung zu liefern: Die S. 62/3 erwähnte Erzählung von dem zweiköpfigen Kinde bei K. 542, 5/7 (Paris. 1712) steht bei Th. 54, 11/5. — Das S. 73 unter 5) erwähnte Stück K. 570, 2/8 stammt aus dem Anfangsteile der Chronik 1712; es steht wörtlich unter den Stücken, welche Gelzer II S. 359/60 aus dem Paris. 1712 fol. 30 abgedruckt hat. Demnach mufs man bei der Quellenforschung auch die früheren Teile der benutzten Quellenwerke im Auge behalten.

Anhangsweise möchte ich einige Bemerkungen über eine vatikanische Handschrift machen. Pr. hat in der B. Z. V S. 488 Anm. 1 bemerkt, dafs nach einer Mitteilung von mir ein Vaticanus den Anfangsteil der Chronik des Paris. 1712 bis fol. 69 biete. Wahrscheinlich habe ich ihm seiner Zeit deshalb keine näheren Angaben über meine Entdeckung gemacht, weil diese Handschrift neben dem Paris. 1712, der in seinen Händen war, wenig Bedeutung hat. Ich will das Versäumte hier nachholen. Es handelt sich um den Vaticanus gr. 697, eine aus 395 Blättern bestehende Pergamenthandschrift, die vielleicht in das 12. Jahrh. gehört. Unsere Chronik steht auf fol. 49^r bis 134^v. Der Titel fehlt, doch sind vier Zeilen Raum für einen solchen frei gelassen. Die Chronik selbst beginnt auf der fünften Zeile: *ἐν ἀρχῇ ἐποίησεν ὁ θεὸς τὸν οὐρανὸν καὶ τὴν γῆν κτλ.*, cf. Kedr. S. 6, 13 ff.; am Rande steht: „Extant haec et sequentia apud Cedrenum. A. Maius.“ Der Text der Chronik, worin sich an einzelnen Stellen sichtbare Lücken von mehreren Buchstaben oder Worten oder ganzen und halben Zeilen finden, stimmt, soweit meine Stichproben eine Vergleichung gestatten, genau mit dem von Gelzer II S. 358 ff. aus dem Cod. Paris. 1712 gegebenen Texte, sodafs die Handschrift für die Textkritik nur geringen, für die Quellenforschung kaum irgendwelchen Wert haben dürfte. Der Inhalt der letzten Blätter 129—134 ist folgender. An das Stück Kedr. 374, 13—377, 16 *ρκζ ποδῶν*, das nach Pr.s Angabe B. Z. V S. 512 im Paris. 1712 auf fol. 62—63 steht, schliefst sich: *ὅτι ρ ἔτη ἐβασιλεύοντο ὑπὸ ἀλλοφύλλων ἰουδαῖοι. πρῶτος γὰρ ἡρώδης ὁ βρεφοκτόνος ὑπὸ ῥωμαίων ἐπ' αὐτοὺς προκληθεὶς ἐβασ. ἔτη λη. μεθ' ὃν ἀρχέλαος ὁ υἱὸς αὐτοῦ ἔτη θ. ἡρώδης δὲ ὁ τούτου ἀδελφὸς ὁ καὶ τὸν πρόδρομον ἀποκεφαλήσας ἔτη κδ. ἀγρίππας δὲ ὁ καὶ ἡρώδης ὁ τὸν ἰάκωβον ἀνελὼν μαχαίρα ἔτη ζ. μετ' ἐκεῖνον ἀγρίππας ὁ μικρὸς ὁ υἱὸς ἐκείνου, ἐφ' οὗ παῦλος ἑστὼς ἀπελογήσατο, ἔτη κγ. ἔτη ρ ἕως τῆς ἁλώσεως καὶ πανολεθρίας ἱερουσαλήμ:* (fol. 130^r) *μετὰ γοῦν τὴν ἰακώβου μαρτυρίαν καὶ τὴν τῆς ἱερουσαλὴμ πόρθησιν οἱ ὑπολειφθέντες ἀπόστολοι κτλ.* Es folgen dann, wie das nach Gelzers Angabe II S. 379 Anm. auch im Paris. 1712 der Fall ist,

Exkurse über die 12 Apostel, die 70 Jünger und die Propheten Jesaias, Jeremias und Ezechiel. Am Rande verweist Angelo Mai auf Hippolyt und für die Propheten auf das Chronicon Paschale. Das Schlufsstück auf fol. 134[v] unten stimmt fast wörtlich mit Chr. Pasch. S. 297, 4—9; die letzten Worte lauten: *οὗτος ἐκεῖ ὢν ἐδείκνυε τῷ λαῷ τὰ ἐν ἱερουσαλὴμ καὶ τὰ ἐν τῷ λαῷ γινόμενα.* Von fol. 135 ab folgt bis zum Schlusse der Handschrift eine Catena in librum Iobi.

Leipzig. Edwin Patzig.

Theodori Ducae Lascaris epistulae CCXVII. Nunc primum edidit **Nicolaus Festa.** Accedunt appendices IV: I. Theodori litterae de pace a Bulgaris per Russos petita, II. Eiusdem sermo adversus maledicos, III. Nicephori Blemmidae epistulae XXXIII, IV. Sabae ad Nicephorum Blemmidam epistula. Firenze, 1898. XII und 414 S. 8°. (In den „Pubblicazioni del r. istituto di studi superiori pratici e di perfezionamento in Firenze. Sezione di filosofia e lettere.")

Die Darstellung des Lebens und der Thätigkeit des Kaisers Theodoros II Dukas Laskaris, eine der anziehendsten Aufgaben der byzantinischen Kulturgeschichte, ist durch diese wichtige Publikation ein gut Teil gefördert worden. Wir sind noch weit davon entfernt, die litterarische Bedeutung jenes eigenartigen Mannes vollständig erfassen zu können, und auch die Würdigung seiner politischen Persönlichkeit ist noch unmöglich, ehe nicht alle seine Schriften ans Licht gezogen sind. Denn kaum bei einem einzigen unter den vielen philosophisch gebildeten und litterarisch thätigen Kaisern der Byzantiner ist die Beurteilung der praktischen Thätigkeit so sehr abhängig von der Erkenntnis der geistigen Eigenart wie gerade bei Theodoros II. Er ist ein Degenerationstypus genannt worden. Das ist richtig, wenn man an „die Präponderanz der Nervensystems" (Krumbacher, Byz. Litt.² S. 478) denkt, an das in ungesunder Weise differenzierte seelische Leben dieses Mannes, für das wir am ehesten unter modernen fin-de-siècle-Naturen die geeignete Parallele fänden, oder an seinen körperlichen Zustand, denn der Kaiser war von Jugend auf Epileptiker und ist vor lauter körperlichen Leiden nie seines Lebens recht froh geworden. Ein ganz anderes Bild aber giebt die Betrachtung seiner politischen Thätigkeit und ihrer Wirkungen. Was sein Vater, der Kaiser Johannes Dukas Batatzes, kraftvoll und umsichtig begonnen, die Wiederherstellung des Reiches, das hat der Sohn planmäfsig und energisch fortgeführt auf allen Gebieten, die dem byzantinischen Staatswesen den besonderen Charakter gaben, in der Regierung nach innen und aufsen, in den Wissenschaften und in den kirchlichen Angelegenheiten. Die Wiederaufrichtung des oströmischen Reiches ist sein und seines Vaters Werk, ihrem Nachfolger Michael Palaiologos fiel die reife Frucht in den Schofs.

Es ist bemerkenswert, dafs mit Ausnahme weniger alle Schriften des Theodoros, die keinen politischen Charakter tragen, in die Zeit vor der Thronbesteigung (1254) fallen. Als er selbst Herrscher wurde, hörte er zwar nicht auf Philosoph zu sein, aber seine wissenschaftlichen Interessen stellte er in den Hintergrund, in erster Linie war er Feldherr und Staatsmann. Das spiegelt sich in seinem Verhältnis zu seinen Freunden wieder.

Vor dem Jahre 1254 stand in seiner Wertschätzung der weltfeindliche Nikephoros Blemmydes am höchsten, den er nicht nur wie einen Lehrer, sondern wie einen zweiten Vater verehrte; selbst Herrscher geworden, verwarf er die Bedingungen, unter welchen jener bereit war, das Patriarchat zu übernehmen, und behauptete energisch seinen autokratischen Standpunkt; den um wenige Jahre älteren Georgios Akropolites, der ihn kurze Zeit unterrichtet und dessen Urteil er sich oft gefügt hatte, liefs er gar einmal auspeitschen, und Georgios Muzalon, der von den Wissenschaften nicht viel verstand und allein praktische Interessen vertrat, war nun sein Ratgeber und vertrautester Freund. Der Kampf gegen die Bulgaren und die Despoten von Epirus, die Befestigung und Erweiterung der Grenzen des Reiches nahmen seit dem Tode des Vaters seine ganze Kraft in Anspruch, und wenn er doch noch zuweilen zur Feder griff und jene kleine Schrift an den Erzbischof von Kotrone über den Ausgang des heiligen Geistes verfafste oder eine Dogmatik in acht Büchern vollendete, so hatte er mit diesen Arbeiten wie Justinian nicht sowohl wissenschaftlich-theologische als vielmehr praktisch-politische Zwecke im Auge. Die Strenge, die Herrschsucht und der Eigenwille des Vaters hielten den Sohn lange Zeit von den Staatsgeschäften fern, kaum dafs ihm einmal in engen Schranken unter der Vormundschaft älterer Männer eine Art Stellvertretung in Asien eingeräumt wurde, als Batatzes gegen die Bulgaren im Felde lag. Um so eifriger widmete sich der Kronprinz in dieser Zeit, wo er abwechselnd in Nikaia und Nymphaion residierte, den geliebten Studien. Sicherlich trug dazu nicht weniger als eigene Anlage der Unterricht durch Nikephoros Blemmydes bei, und die Geistesrichtung dieses harten, in sich festgefügten Mannes hat dem weichen, fast willenlosen Geist des Kronprinzen die Richtung gegeben. Durch ihn wurde er in die Philosophie eingeführt; sein Werk über Physik ist nichts als eine Rekapitulation des in der Schule des Blemmydes Gelernten ohne eigene Gedanken.[1]) Das Vorbild des Blemmydes liefs ihm das beschauliche Leben eines Klostergeistlichen als das begehrenswerteste Los erscheinen, und hätte ihn nicht das Schicksal zur rechten Zeit vor grofse Aufgaben im praktischen Leben gestellt, so würde er gewifs seine Tage als hochgelehrter Igumen beschlossen haben. In der Rhetorik war Blemmydes zu Hause wie wenige, und eine Reihe von stilistisch und technisch vollendeten Enkomien, Anklagereden, Nekrologen u. a. sind uns auch vom Kronprinzen erhalten. Homer und die Bibel waren wie bei dem Lehrer so bei dem Schüler die Fundamente der Bildung; von Blemmydes lernte er Verse machen, wie dieser zu dichten verstand, und einige rhetorisch behandelte Biographien der Heiligen Euthymios, Kosmas und Damian u. a. zeigen, dafs er auf jedem Gebiete sich versuchte, auf dem Blemmydes ihm Führer sein konnte. Zu geistiger Selbständigkeit ist er als Kronprinz nicht gekommen. Die Trennung von Blemmydes erfolgte in den ersten Wochen seiner Regierung; sie war eine innere Notwendigkeit und nicht nur eine Absage an einen älteren Freund, sondern ein Bruch mit einer ganzen Geistesrichtung; an die Stelle des gelehrten Theologen trat nun der ungelehrte, aber praktische Georgios Muzalon.

Diese beiden Perioden im Leben Theodoros II mufs man streng voneinander scheiden, um dem eigenartigen Manne gerecht zu werden. Sein

1) Eine zu günstige Meinung scheint Dräseke zu hegen B. Z. III (1894) 498 ff.

körperlicher Zustand freilich hat sich nicht geändert und ist nach wie vor der Thronbesteigung von gleich starkem Einfluſs auf seinen Charakter geblieben. Vor dem Jahre 1254 vertiefte die Krankheit sein inneres Leben und erhöhte seine Teilnahme an geistiger Thätigkeit; als ihn die Fülle kaiserlicher Macht umgab, machte sie zeitweilig aus ihm einen ungezügelten Despoten.

Dies allgemeine Charakterbild lieſs sich bisher schon feststellen auf Grund der Schriften Theodoros' und der Berichte seiner Zeitgenossen, vornehmlich des Georgios Akropolites und des Anonymus, der des letzteren Geschichtswerk überarbeitet hat. Viele feinere Züge aber können nun in diese allgemeinen Umrisse eingefügt werden, seitdem Festa die Briefe des Kaisers in der vorliegenden Sammlung veröffentlicht hat.

Es ist sehr zu bedauern, daſs der Herausgeber nicht seine ursprüngliche Absicht ausgeführt und in den Prolegomena seine Untersuchungen über diese Briefe veröffentlicht hat, die eine ganze Reihe von Fragen stellen, welche zuvor gelöst werden müssen, ehe eine gründliche Verwertung derselben möglich ist. Einiges möchte ich zur Lösung beitragen, ohne fürchten zu müssen, dem Herausgeber vorzugreifen. Aus drei Handschriften hat Festa im ganzen 227 Briefe Theodoros' zusammengestellt, aus cod. Laur. plut. 59 cod. 35 (L), Vindob. Phil. 321 (V) und Laur. conv. soppr. 627 (C). Am reichhaltigsten und am besten geordnet ist die Sammlung in L; bei meinen Studien über Georgios Akropolites habe ich ihn selbst vor einigen Jahren eingesehen. Den Briefen geht fol. 39^r—40^r ein Gedicht des Akropolites in 63 jambischen Trimetern voraus. Es ist ein Enkomion auf Theodoros und eine Empfehlung der folgenden Briefsammlung des Kronprinzen, die Akropolites herausgegeben hat. Aus dem Gedichte geht aufs deutlichste die Thatsache hervor, daſs das Corpus nur Briefe enthält, die vor der Thronbesteigung geschrieben waren. Wir können indessen die Zeit ihrer Abfassung noch genauer bestimmen. In einer Sammlung rhetorischer Schriften Theodoros', die uns in mehreren Handschriften, am besten im cod. Paris. suppl. graec. 472 saec. XIII/XIV überliefert ist, steht an fünfter Stelle ein Enkomion auf Georgios Akropolites, das Theodoros aus Dankbarkeit für die Herausgabe der Briefe geschrieben hat. Es würde zu weit führen, wollte ich die Belegstellen hier ausschreiben; in einem besonderen Aufsatze über diese Schriften, die ich vor zwei Jahren abgeschrieben und kollationiert habe und demnächst zu edieren gedenke, werde ich hierauf zurückkommen. Diese rhetorischen Schriften sind chronologisch geordnet, das Enkomion auf Akropolites ist in den Jahren 1251—53 verfaſst worden. Folglich hat dieser vor 1253 die Sammlung der Briefe Theodoros' publiziert. Es fehlt nicht an weiteren Anhaltspunkten zur Bestimmung der Zeit. Die ältesten Briefe sind wohl die an Nikephoros Blemmydes gerichteten, und da Theodoros dessen Schule etwa im Jahre 1242 verlieſs (vgl. meine Ausg. des Blemmydes, curriculum vitae etc., Lipsiae 1896, prolegg. XIX. XXXIV), so ist damit der terminus post quem gegeben. Auſserdem heiſst es in der Überschrift der Briefe jedesmal, wenn der Adressat wechselt, *πρὸ τῆς τοῦ μαρκίωνος Βελτόρδου δὴ Ὀεμβούργ πρεσβείας πρὸς τὸν μέγαν βασιλέα κυρὸν Ἰωάννην τὸν Δούκαν*; nur an einigen Stellen lesen wir *πρὸ τῆς τῆς βασιλείας ἐντελεχείας*. Dieser Berthold von Hohenburg war ein naher Vertrauter des Kaisers Friedrich II, wie ich früher a. a. O. nachgewiesen habe, und (vgl.

Festa, Studi ital. di filol. class. 6 (1898) 228 Anm. 3) seines Sohnes Konrads IV Gesandter am nikänischen Hofe; über seine Thätigkeit daselbst ist indessen noch nichts Näheres bekannt. Die von Akropolites edierten Briefe dürften demnach in den Jahren 1243—50 geschrieben sein. Eine zweite Frage ist, ob im Cod. L die Sammlung des Akropolites in ursprünglicher Ordnung und Vollständigkeit vorliegt. Das habe ich früher geglaubt; seitdem ich aber den ganzen Umfang der erhaltenen Stücke kenne, komme ich zu anderer Überzeugung. Im grofsen und ganzen freilich ist die Ordnung gewahrt geblieben, an einer Reihe von Stellen aber durch fremde Zusätze, vielleicht auch durch Weglassungen zerstört worden. Ebenso stimmt der Index auf fol. 41^{v} nicht mit dem Inhalt der Sammlung überein, scheint aber auch nicht genau den ursprünglichen Bestand anzugeben. Grofse Störungen können übrigens nicht vorgekommen sein, wie sich sogleich zeigen wird, und deshalb halte ich es für einen methodischen Fehler, dafs Festa die ganze Anordnung in L vernachlässigt und auch aus den beiden anderen codd. jedesmal Briefe an denselben Adressaten hinter den entsprechenden Briefen dieser Sammlung eingereiht hat, auch wenn sie erst nach der Thronbesteigung entstanden sind. Auf diese Weise befinden sich zwar die Briefe an den gleichen Adressaten jedesmal beisammen, allein ein schon mangelhaft überliefertes litterarisches Denkmal — das war diese Briefsammlung — ist nun vollends zerstört und die Verwirrung noch gröfser geworden. Richtiger wäre es wohl gewesen, auch die sicher nicht hierher gehörigen Briefe aus der Sammlung des Cod. L auszuscheiden und in eine zweite Abteilung zu verweisen, die dann etwa die Überschrift „Briefe nach der Thronbesteigung“ erhalten hätte.

Theodoros hegte als Kronprinz, da ihm die Teilnahme an den Staatsgeschäften versagt blieb, litterarischen Ehrgeiz und strebte nach den Palmen der Wissenschaft. Daher hat er in diese Sammlung nur Briefe an hervorragende Gelehrte, Philosophen und Theologen aufgenommen, in denen philosophische Fragen behandelt oder auch Gegenstände praktischer Natur mit Aufwand philosophischer und rhetorischer Gelehrsamkeit erörtert werden. Briefe an Georgios Muzalon z. B., mit dem Theodoros auch als Kronprinz schon befreundet war, konnten hier keinen Platz finden; denn seine gelehrten Bestrebungen fanden bei dem auf die praktischen Fragen des Staatslebens gerichteten Sinn dieses Mannes kein Echo.

Es ist nicht Zufall, dafs die Sammlung durch 42 Briefe an Nikephoros Blemmydes [1]) eröffnet wird. Diesem Manne verdankte Theodoros seine ganze wissenschaftliche Bildung; unter allen Zeitgenossen stand zudem damals Blemmydes unbestritten als erster Gelehrter da. Ehrte diesen Mann der Kronprinz, so ehrte er sich selbst. Im Index sind 48 Briefe an Blemmydes genannt; es ist mir nicht unwahrscheinlich, dafs sechs verloren gegangen sind. Jedenfalls aber darf man als Beweis für die Unordnung nicht, wie Festa es thut, auf einige Unklarheiten hinweisen, nam, ut alia omittam,

1) Festa schreibt *Βλεμμίδης* und hält meine Schreibart *Βλεμμύδης* für unrichtig. Die — übrigens noch gar nicht bekannten — Gesetze der Namenbildung können aber hier nichts beweisen, da sowohl *Βλεμμίδης* wie *Βλεμμύδης* richtige Bildungen wären. Die Entscheidung können nur die Handschriften herbeiführen, wobei ich denn gern gestehe, dafs ich auch nicht mehr mit der gleichen Sicherheit wie früher an *Βλεμμύδης* festhalte.

quid sint τὰ κινοῦντα in Theodori ep. LV, 46 nullus Oedipus dixerit, antequam Nicephori ep. XV legerit; ex qua licet affirmare mulas ad magistrum missas iis verbis significari (Festa S. VI). Solche Unklarheiten blieben bei der schönsten Ordnung bestehen; denn es ist ja ganz ausgeschlossen, daſs etwa zugleich mit den Briefen des Kronprinzen auch die seiner Adressaten veröffentlicht worden wären. Dagegen spricht durchaus die Vorrede des Akropolites, und dann sind auch, glaube ich, diese Briefe viel weniger als inhaltsreiche Dokumente denn als formvollendete Kunstwerke betrachtet worden, sogar von den Verfassern selber. Derartige Unklarheiten hätten also gewiſs niemanden geniert, jedenfalls hätte man sie nicht absichtlich vermieden. Man kann wohl als sicher annehmen, daſs Theodoros, bevor er einen seiner „litterarischen Briefe" abschickte — um diesen Ausdruck im Gegensatz zu „persönlichen Briefen" zu gebrauchen —, zuvor eine Abschrift davon nahm. Und wenn Akropolites diese Briefe edierte, so hieſs das nichts anderes, als daſs er die ganze fertige Sammlung von Theodoros bekam und sie mit freundlichen Worten einleitete.

Wie andere byzantinische Briefsammlungen war auch diese chronologisch geordnet. Am Schlusse des 8. Briefes z. B. entschuldigt sich Theodoros, daſs er ein für Blemmydes bestimmtes Maultier noch nicht geschickt habe, und der 9. Brief beginnt: ἐστείλαμεν τὴν ἡμίονον. Der 8. Brief enthält allerlei unfreundliche Bemerkungen über einen Mann, der Erzbischof von Ephesos werden will; dieselben Bosheiten kehren im 10. wieder. Auch der 11. Brief enthält lauter Klagen, jetzt über die Thatsache, daſs der Bewerber inzwischen sein Ziel erreicht habe. Es ist nicht ohne Interesse zu erforschen, wer dieser Mann war, den Theodoros so auſserordentlich ungünstig beurteilt, dem er vor allem rücksichtslose Habsucht vorwirft. Es kann niemand anders gemeint sein als der Namensvetter des Blemmydes, Nikephoros, ὁ πρῶτος ἐν ἱεροῖς διακόνοις βασιλικοῖς im Klerus von Nikaia (vgl. Blemmydes a. a. O. S. 38). Daraus erklären sich die Worte des Kronprinzen XI 11 ἰδοὺ γὰρ ἀνέρχεται πνεῦμα ἀπὸ βορρᾶ ἐπικαθῖσον ὑμῶν. Nun war aber dieser Mann — er wurde im Jahre 1260 Patriarch — ein sehr guter Freund des Blemmydes, der stets von ihm mit höchster Anerkennung spricht (a. a. O.). So hat sich's denn dieser offenbar auch nicht versagt, seinen ehemaligen Schüler wegen seiner Bosheiten zurechtzuweisen, und Brief 15 enthält nun eine demütige Abbitte des Gescholtenen. Lieb gewonnen hat er darum den Mann natürlich nicht, und noch in einem viel späteren Briefe 31 (S. 40, 8f.) heiſst es spöttisch, wenn es sein müsse, so wolle er auch den Erzbischof von Ephesos, παντὸς τοῦ κόσμου φωστῆρα, begrüſsen. Diese Abneigung hat ihn indessen nicht daran gehindert, einige mehr oder weniger höfliche Briefe an ihn zu richten. Auch Brief 13 und 14, in denen von einer Erkrankung des Blemmydes die Rede ist, gehören eng zusammen. Ebenso stehen die Briefe 36, 37, 38, 39 in der richtigen Reihenfolge. Es sind Entschuldigungsschreiben Theodoros' an Blemmydes, der über irgend etwas ernstlich erzürnt war.

Diese Beispiele, die sich leicht vermehren lieſsen, dürften genügen, um die an sich wahrscheinliche Annahme zu beweisen, daſs die an denselben Adressaten gerichteten Briefe ursprünglich in chronologischer Reihenfolge standen; Umstellungen brauchen auch jetzt nicht vorgenommen zu werden. Daſs möglicherweise einige Briefe fehlen, wurde schon oben erwähnt; der

25. Brief endlich gehört vielleicht in diese Sammlung nicht hinein. Es ist nämlich auffallend, daſs Theodoros dreimal (S. 35, 28. 36. 42) von sich mit ἡ βασιλεία μου spricht, was er sonst wenigstens dem Blemmydes gegenüber vermeidet; doch ist keine sichere Entscheidung möglich, weil er, wie z. B. in den Briefen an Akropolites, diesen Titel sich auch schon als Kronprinz beilegt.

Die zweite Stelle nehmen (S. 67—112) 38 Briefe an Georgios Akropolites ein. Den ersten Platz konnte dieser nicht beanspruchen, der selbst ein Schüler des groſsen Gelehrten war; nach diesem aber stand er dem Kronprinzen am nächsten als sein früherer Mitschüler und späterer Lehrer, der nun gar diese Briefe selbst herausgab. Auch dieser Teil der Sammlung ist in bester chronologischer Ordnung. Die Briefe sind alle zu der Zeit geschrieben, da Akropolites in Begleitung des Batatzes am Feldzuge gegen die Bulgaren teilnahm; gleich nach der Trennung der Freunde am Hellespont beginnt der Briefwechsel, er endet mit der Rückkehr des Akropolites und ihrem Zusammentreffen in Nikaia am kaiserlichen Hofe. Somit fallen diese Briefe in die zweite Hälfte des Jahres 1245. Doch findet sich einer unter ihnen, der jedenfalls nicht dahin gehört, wie Festa richtig gesehen. Eines so devoten Tones bedient sich Theodoros in keinem einzigen Briefe an Akropolites, und der 15. und 16. Brief des Blemmydes (S. 304) nehmen zweifellos auf dies Schreiben Bezug, das sich dadurch als an Blemmydes gerichtet erweist. Zweifelhafter steht es mit dem 18. Briefe (S. 94 f.), den Festa ebenfalls an Blemmydes geschrieben nennt. Er enthält eine Reihe von Fragen aus der Mathematik, doch ist nicht einzusehen, weshalb Theodoros die Beantwortung derselben nicht auch von Akropolites hätte erwarten können, der ja auch sein Lehrer gewesen. War Akropolites wirklich der Gefragte, dann ist der 21. Brief des Theodoros ein Dankschreiben für die übersandte Antwort. Allerdings scheint die Anrede im 18. Brief ὦ πάντων ἄλλων ὑπερκείμενε φιλοσοφίᾳ für Blemmydes eher passend als für Akropolites. Der 14. Brief übrigens, den Festa ebenfalls zu beanstanden scheint, ist sicher an Akropolites gerichtet; denn mit Blemmydes konnte der Kronprinz unmöglich ein Wiedersehen am Hellespont erwarten, und den 20. Brief zu beanstanden, sehe ich gleichfalls keinen Grund, wenn auch der Titel nur unvollständig τοῦ αὐτοῦ πρὸς ** lautet: Dagegen scheinen mir wie Festa die zwei Briefe (S. 267—70) an den Hagiotheodorites, die nun im Cod. L folgen, nicht hierher zu gehören; sie stören durchaus die sonst wohl durchdachte Anordnung. Der erste derselben ist zugleich an Georgios Muzalon gerichtet, denn in Z. 4 heiſst es Γεώργιος ἐμῆς ψυχῆς ζάλης, ein Wortspiel, das, wie E. Kurtz gesehen, bei Blemmydes eine Parallele findet.

Sehr angemessen folgen dagegen den Briefen an seine Lehrer 13 Briefe an den höchsten Kirchenfürsten, den Patriarchen Manuel (S. 117—139). An der chronologischen Ordnung ist nicht zu zweifeln; die Zeit der Briefe ergiebt sich aus dem vierten derselben, der kurz vor der Rückkehr des Batatzes aus dem Bulgarenkriege und seiner Ankunft in Nikaia, also auch wohl Ende des Jahres 1245 geschrieben worden ist.

Bei den anderen Briefen in dem von Akropolites edierten Corpus ist der Grund der Reihenfolge nicht ganz ersichtlich. Wir finden sechs Briefe an den oben erwähnten Metropoliten Nikephoros von Ephesos, und auch aus ihnen geht hervor, wie wenig Theodoros diesen Mann liebte. Dann

folgen sechs Briefe an Joseph Mesopotamites, der als Sekretär am kaiserlichen Hofe eine Rolle spielte (cf. Akrop. ed. Bonn. S. 98), an einen nicht weiter bekannten Gelehrten Balsamon ein Brief, an den Erzbischof Phokas von Philadelphia, einen Günstling des Batatzes, drei Briefe, an die auch sonst zuweilen erwähnten *γραμματικοί* mit dem seltsamen Namen *Φάικες* fünf Briefe. An den Erzbischof Andronikos von Sardes, der später mit dem Kaiser Michael VIII in schweren Konflikt geriet, enthält die Sammlung zwei Briefe, Xiphilinos und Argyropulos, zwei hohe Würdenträger im Dienste des Patriarchen, sind die Adressaten von vier Briefen, einen anderen hat der Metropolit Germanos von Adrianopel erhalten, die übrigen sind an eine Reihe weniger hervorragender Männer gerichtet.

Von all diesen Briefen sind nur einige noch anderweitig, im Cod. Vindob. Phil. 321 (V), überliefert; es sind von den Briefen an Blemmydes der 9., von den an Akropolites gerichteten der 1., 8., 9., 10., 12., 19., 21., 23., 24., 28., 33., 34., 37. So würde die Handschrift nur geringe Beachtung verdienen, obwohl zu bemerken ist, daſs die Reihenfolge hier mit der in L übereinstimmt, wenn nicht V eine Reihe von anderweitig nicht überlieferten Briefen enthielte, die alle aus der Zeit nach der Thronbesteigung stammen. Es ist sehr schade, daſs Festa nicht eine genaue Beschreibung dieser Handschrift beigegeben hat, deren Blätter völlig in Unordnung geraten zu sein scheinen. Da wäre es notwendig gewesen, zunächst einmal die richtige Reihenfolge der Blätter nach rein äuſserlichen Merkmalen wiederherzustellen. Auf keinen Fall durften ferner die Briefe in anderer Ordnung wiedergegeben werden, als wir sie auf foll. 68^r—73^v beisammen finden. Denn sehr wahrscheinlich ist hier die Zeitfolge berücksichtigt worden; Festa aber hat auch hier die Anordnung der Handschrift miſsachtet und die Briefe nach den Adressaten zusammengestellt und in die Sammlung des Cod. L eingestreut. Es sind sieben Briefe an Blemmydes, drei an Akropolites, andere an den Erzbischof Germanos von Adrianopel, den Papst Alexander IV, mehrere Kardinäle und hohe byzantinische Würdenträger, endlich vier Briefe an Georgios Muzalon.

Eine dritte Briefsammlung liegt vor im Cod. Laur. conv. soppr. 627 (C), fol. 1—10. Sie enthält 61 Briefe an einen einzigen Adressaten, den vertrautesten Freund des Theodoros, an Georgios Muzalon. Schon vor dem Antritte der Regierung waren die beiden Männer, so verschieden ihre Geistesrichtung auch war, gute Freunde; als Kaiser schenkte Theodoros niemandem gröſseres Vertrauen als dem Georgios Muzalon, den er kurz vor seinem Tode zum Vormund des unmündigen Johannes und zum Reichsverweser ernannte, nachdem er ihn mit allen Ehren überhäuft hatte. *Τὸν μὲν Μουζάλωνα Γεώργιον τὸν ὑπὲρ τοὺς ἄλλους τούτῳ φιλούμενον, ὄντα μέγαν δομέστικον, πρωτοσεβαστόν τε καὶ πρωτοβεστιάριον καὶ μέγαν στρατοπεδάρχην τετίμηκε* erzählt uns Akropolites 131, 8ff., und genau dieselben Titel sind in der Überschrift der Briefe in Cod. C genannt. Trotzdem wäre der Schluſs falsch, daſs alle 61 Briefe aus der Kaiserzeit stammten. Wie eine Notiz in C hinter dem 43. Briefe angiebt, sind diese ersten Briefe von Theodoros noch als Kronprinz geschrieben worden, die letzten, Nr. 44—61, vom Kaiser. Dies bestätigt der Inhalt. Beigefügt ist dieser Sammlung in C ein bemerkenswertes Dekret des Kaisers an die Professoren Michael Senacherim und Andronikos Phrangopulos in Nikaia.

Wahrscheinlich sind auch die beiden Briefsammlungen des cod. V und des Cod. C noch zu Lebzeiten Theodoros' veröffentlicht worden; die Regierung Michaels VIII war solchen Erinnerungen nicht gerade günstig. Alle drei Sammlungen tragen einen individuellen Charakter. Die Briefe des Kaisers unterscheiden sich von denen des Kronprinzen durch Klarheit und Verständlichkeit; geheimnisvoll wie eine Sphinx zu reden scheint die Absicht des jungen Gelehrten gewesen zu sein. Die in der damaligen Rhetorik beobachtete Regel, möglichst wenig konkrete Dinge zu sagen oder, wenn sie vorgebracht werden mufsten, sie in lauter abstrakte Umschreibungen, Andeutungen, Wortspiele aufzulösen, Namen womöglich ganz zu vermeiden, diese Methode hat der Kronprinz Theodoros auch in seinen Briefen befolgt. So ist der Ertrag an positiven Nachrichten über die Zeitgeschichte in denselben sehr gering, und auch auf den Charakter des Kronprinzen lassen sich nur wenig sichere Schlüsse aus ihnen ziehen. Dem Blemmydes tritt er stets als bescheidener Schüler entgegen, der nichts Höheres kennt als in der Nähe des bewunderten Lehrers zu leben. Er nimmt teil an dessen Leben und Wohlergehen, ist überglücklich, wenn Blemmydes ihm über seine gelehrten Studien Mitteilungen macht, sorgt durch Übersendung von Getreide und Maultieren für das leibliche Wohl seines Lehrers und teilt ihm wichtige politische Ereignisse mit, wie die Verhandlungen mit den päpstlichen Gesandten über die Union oder die Siege seines Vaters im Westen. Man gewinnt ihn fast lieb, wenn er sich gelegentlich dem Blemmydes gegenüber entschuldigt, der ihn wie alle anderen Menschen mit der gröfsten Unliebenswürdigkeit behandelt zu haben scheint. Meistens ertrug Theodoros eine solche Behandlung recht geduldig, der 35. Brief z. B. stellt seinem Herzen das beste Zeugnis aus, und nur einmal beklagt er sich sehr bitter (36), dafs Blemmydes ihn verkenne und ihm irgend ein geringes Versehen nicht verzeihen wolle. In diesem Briefe treffen wir öfter die wärmste, ungekünstelte Empfindung; freilich lesen wir auch am Schlusse, dafs die Regeln des Stiles in diesem Briefe vernachlässigt wurden. Anders ist der Ton, in dem Theodoros mit Georgios Akropolites verkehrt. Der Unterricht durch Blemmydes hörte plötzlich auf, als dieser von einigen seiner Zöglinge verleumdet worden war (cf. Blemmydes curric. vitae prolegg. XVII). Batatzes aber scheint den bisherigen Mitschüler, der nur fünf Jahre älter war als Theodoros, mit besonderer Absicht zum Lehrer bestellt zu haben. An gelehrter, auch theologischer Bildung mangelte es diesem durchaus nicht; aufserdem sollte aber sein weltlicher Sinn wohl ein heilsames Gegengewicht gegen die durch Kränklichkeit noch geförderten klösterlichen Neigungen des Kronprinzen bilden. Wenigstens scheint Akropolites in diesem Sinne seine Aufgabe aufgefafst und durchgeführt zu haben, freilich nur mit mäfsigem Erfolge. Es ist hübsch zu lesen, wie er, der den Kaiser auf dem Feldzuge des Jahres 1245 als Grofslogothet begleitete, seinem Freunde Zerstreuung durch Flötenspiel, ein anderes Mal Jagd und Bäder anrät. Solcherlei Ratschläge sind vielleicht nicht ohne Einflufs geblieben, wenngleich in diesen Briefen Theodoros sie abweist und die Beschäftigung mit der Philosophie die einzige würdige Thätigkeit nennt. Freilich mochte auch wohl zuweilen ein solcher Rat recht zur Unzeit eintreffen, und halb spöttisch, halb empfindlich meint Theodoros einmal, Akropolites thäte besser, sich um Arzneien für seinen kranken Körper zu kümmern als durch Flötenspiel

seine Seele aufheitern zu wollen. Sehr zahlreich sind die Klagen über seine Gesundheit und der Spott über die Ärzte, die alles versuchen, aber nach seiner Meinung die Krankheit gar nicht verstehen. In guten Stunden erzählt er dem Freunde auch wohl von Ausflügen nach dem kleinasiatischen Theben oder nach Troja, wo ihn die Muse Homers begleitete, und nach Pergamos, wo er mit Ehrfurcht das Haus des Galen besuchte. Hohle Komplimente freilich macht er auch dem Akropolites noch genug; wenn dieser seine Briefe bescheiden *ληρήματα* nennt, so sind sie für Theodoros ein Ereignis, und wenn auch die Freude, die er bei der bevorstehenden Rückkehr des Akropolites bekundet, wohl nicht nur leere Redensart war, so konnte er sich doch dem Blemmydes gegenüber eine spöttische Bemerkung über Akropolites nicht versagen.

Sehr unterthänig, wie es sich dem obersten kirchlichen Würdenträger gegenüber geziemt, sind die Briefe an den Patriarchen Manuel gehalten. Theodoros unterwirft sich hier durchaus der geistlichen Führung des Kirchenfürsten und rühmt seine Amtsführung in einer überschwenglichen Weise, an der das Herz offenbar wenig Anteil hat. Von cäsaropapistischen Gedanken, wie er sie als Kaiser sehr energisch vertreten, ist hier noch nichts zu bemerken. Gelegentlich schlägt er einen wärmeren Ton an, wo er um die Beförderung eines Bekannten bittet oder wenn er dem Patriarchen, der verheiratet war (cf. Akrop. ed. Bonn. S. 107), seine Teilnahme an dem Verluste eines Sohnes ausspricht. Viel selbstbewufster — *ἡ βασιλεία μου* nennt er sich öfter — klingen die Briefe an den ihm unsympathischen Nikephoros von Ephesos. Er diskutiert mit ihm theologische Fragen ohne sonderlich grofsen Respekt vor dem Erzbischof und wird nur da bescheidener, wo er wie im fünften Briefe eine Bitte erfüllt haben möchte. Sehr grob aber ist der letzte Brief, worin der Erzbischof wegen eines unpassenden Schreibens an den Kaiser Batatzes aufs schärfste zurechtgewiesen wird.

Die übrigen Briefe aus der Kronprinzenzeit sind weniger beachtenswert. Meist sind es liebenswürdige Freundschaftsversicherungen, auf Gegenseitigkeit wohl beruhende Komplimente ob grofser Gelehrsamkeit, hin und wieder ein Empfehlungsschreiben, im ganzen nichts Charakteristisches. Alle diese Adressaten waren dem Verfasser mehr oder weniger fremd; sie suchten, wie es scheint, mehr seine Bekanntschaft als er die ihrige, und er übte sich, indem er ihnen antwortete, in der Kunst, in vielen sehr schönen Worten und Sätzen sehr wenig zu sagen.

Unvergleichlich höher stehen die Briefe des Kaisers. Das sind nicht mehr rhetorische Stilübungen. Die früher fast allein von ihm berücksichtigte schöne Form, von deren seltsamem Geschnörkel die dürftigen Gedanken oft ganz überwuchert wurden, der zuliebe eine einzige Idee einen ganzen Brief hindurch gezerrt und gedehnt wurde, ist ihm jetzt ganz geläufig und darum Nebensache geworden. Die neuen Forderungen des praktischen Lebens haben ihm neue Gedanken gegeben; das kraftvolle Ergreifen der ihm vom Schicksal gewiesenen Aufgaben hat sein Selbstbewufstsein gestärkt. Es ist, als ob der Geist eine Zeit lang auch den Körper gezwungen hätte, ihm zu dienen. Die Klagen über seine schwankende Gesundheit werden immer seltener. Statt der früheren Unterwürfigkeit dem Blemmydes gegenüber erkennen wir jetzt nicht etwa demütigende Herablassung — dazu war seine Achtung vor der Wissenschaft und ihren Vertretern zu grofs —, sondern

ein bescheidenes Selbstbewufstsein. Was er jetzt vorbringen will, sagt er schlicht und klar ohne viele Umschweife, er dankt gern, wo zu danken ist, hält aber mit seiner abweichenden Meinung nicht hinter dem Berge. Offenbar konnte Blemmydes, der wegen der Differenzen hinsichtlich des Patriarchiats wohl verstimmt sein mochte, es auch jetzt noch nicht über sich gewinnen, den schulmeisterlichen Ton hinterwegs zu lassen. Da ist nun z. B. der 44. Brief eine treffliche Antwort; er enthält beinahe ein ganzes Regierungsprogramm und bespricht eine Reihe von wichtigen politischen Fragen. Der für einen Byzantiner fast unerhörte Satz, dafs der Herrscher der erste Diener des Staates sein solle, liegt all diesen Ausführungen zu Grunde; übrigens enthält diese Zeit noch andere, hier nicht zu erörternde Anklänge an das Zeitalter des Rationalismus. In demselben Briefe macht er dem Lehrer einen versteckten Vorwurf daraus, dafs er sein Können nicht in den Dienst des Staates stelle; wie sehr er aber der Schule entwachsen war und die Eigenart des Lehrers zu würdigen verstand, zeigt der 46. Brief. Dasselbe scharfe Erfassen der Fragen des staatlichen Lebens finden wir in den übrigen Briefen aus der Kaiserzeit. Am bemerkenswertesten ist in dieser Hinsicht der zweite Brief an den Papst Alexander IV. Man mufste bisher annehmen, dafs Theodoros jeder Union feindlich gewesen sei. Aus diesem Schreiben erfahren wir, dafs er den Papst direkt aufgefordert hat, Gesandte zu Verhandlungen zu delegieren. Freilich hätte Alexander IV schon aus diesem Briefe die Erfolglosigkeit solcher Bemühungen erraten können; denn von seinem dogmatischen Standpunkt, den Rom nie anerkennen konnte, giebt Theodoros auch hier nicht ein Iota preis. Es ist auch zu keiner Union gekommen, denn als die Gesandten des Papstes unterwegs waren, wurden sie auf kaiserlichen Befehl an der Grenze abgefertigt; die kriegerischen Ereignisse auf der Balkanhalbinsel liefsen keine Zeit für kirchenpolitische Verhandlungen. Die platonischen Bestrebungen des Kaisers aber und seine Bemühungen, in regem Ideenaustausch mit der römischen Kirche zu bleiben, spiegeln sich auch in den Briefen an die Kardinäle wieder.

Von der liebenswürdigsten Seite zeigen den Kronprinzen die Briefe an seinen Busenfreund Georgios Muzalon. Die Zeit derselben steht nicht fest; ich möchte aus einigen Indizien vermuten, dafs sie in den Jahren 1253—54, nicht lange vor der Thronbesteigung, geschrieben worden seien. Jedenfalls spricht dafür die verhältnismäfsig wichtige Stellung, die Theodoros um die Zeit dieser Briefe am Hofe seines Vaters offenbar einnahm (vgl. Br. XXXI S. 231). Die Briefe umfassen einen kurzen Zeitraum, vielleicht nur einen bis zwei Monate, und sind an Muzalon gerichtet, als dieser nach überstandener Krankheit auf irgend einem Landsitz Erholung suchte. Es bestand zwischen den beiden jungen Männern ein besonders inniges Verhältnis; durch die Spielerei der *υἱοθεσία* hatten sie diesem einen offenkundigen Ausdruck gegeben. Theodoros gefiel sich besonders in der Rolle des *πατήρ*, er überschüttet seinen Liebling mit Freundlichkeiten aller Art. Dafs es nicht blofs schöne Worte waren, sehen wir daraus, dafs er ihm allerlei kleine Freundlichkeiten erweist, bald ihm ein Beutestück von der Jagd schickt, dann reife Früchte, dann ihn durch warme Kleider gegen die Kälte schützt; nicht wie ein Bruder, sondern fast wie eine Mutter ist er für ihn besorgt. Mit gelehrten Fragen plagt er den Freund nicht, doch versorgt er ihn mit Büchern und schickt ihm z. B. einen Teil seiner Schrift *κοσμικὴ διήγησις*

(Br. XXXVIII S. 236), von der wir erst jetzt Kunde erhalten. Festa hat sie inzwischen (Giorn. d. Soc. As. it. XI 97—114; XII 1—52) ediert. An all seinen grofsen und kleinen Sorgen läfst er Muzalon teilnehmen, der ihn offenbar verstanden hat wie wenige Zeitgenossen. Diese Freundschaft pflegte Theodoros auch als Kaiser mit der gleichen Liebe weiter, ja Georgios Muzalon scheint der einzige Mann gewesen zu sein, dem er rückhaltslos vertraut hat. Von höchstem historischen Interesse sind seine Briefe an ihn aus Thracien, als er gegen den Dynasten von Thessalonike und die Bulgaren Krieg führte; sie bilden eine sehr wertvolle Ergänzung zu den entsprechenden Abschnitten in des Georgios Akropolites Geschichtswerk. Georgios Muzalon hat mit seinen Brüdern dem Kaiser die Treue gehalten. Nach dem frühen Tode des Theodoros, dessen Krankheit zuletzt stärker wurde als sein starker Wille, mit dem er sie Jahre lang bezwungen, übernahm er die Regentschaft für den unmündigen Kronprinzen Johannes; aber in seinem ehrlichen Streben, dem Hause der Laskaris die Regierung zu erhalten, unterlag er den Intriguen des Paläologen und fand bei dem Aufruhr der Militärpartei mit seinen Brüdern ein gewaltsames Ende.

Mehrere für die Geschichte des 13. Jahrhunderts wichtige und für eine Reihe der hervorragendsten Persönlichkeiten charakteristische Appendices hat der Herausgeber den Briefen Theodoros' Laskaris beigegeben. Zunächst ein, wie mir scheint, vom Grofslogotheten Georgios Akropolites verfafstes Rundschreiben aus dem Jahre 1256, in dem der Kaiser seinen Unterthanen die glückliche Beendigung des bulgarischen Krieges und die errungenen Vorteile mitteilt (vgl. Akropolites ed. Bonn. S. 134 f.). Daran schliefst sich ein schülerhafter Aufsatz des offenbar noch recht jungen Kronprinzen *πρός τινας μισοπονήρως ἐνοχλοῦντας αὐτῷ*, der nach der Überschrift vor der Gesandtschaft des Berthold von Hohenburg verfafst worden ist. Die Arbeit soll offenbar nur die Belesenheit des Autors in der Bibel beweisen, denn ein Zitat aus ihr reiht sich hier an das andere. Viel bemerkenswerter sind 32 Briefe des Nikephoros Blemmydes an den Kaiser aus Cod. Vindob. V und Barocc. 131. Sie enthalten sehr detaillierte Nachrichten über mehrere untergeordnete Persönlichkeiten und einige beachtenswerte Mitteilungen über die Schriftstellerei ihres Verfassers. Durch die Güte des Herausgebers waren sie mir vor der Veröffentlichung zugänglich, und ich habe sie in den Prolegg. meiner Ausgabe des Blemmydes (XXXV u. sonst) reichlich benutzt und ausführlich behandelt. Darauf kann ich jetzt verweisen. Ebenso habe ich dort (XX) den Brief des Blemmydes an den Patriarchen Manuel (App. III) und das Schreiben eines nicht weiter bekannten Sabas an Blemmydes besprochen.

Für die philologische Behandlung ist sehr vieles durch den Herausgeber selbst geschehen; manche Beiträge zur Gestaltung des Textes habe ich beigesteuert, da es mir gestattet war, einen Teil des Werkes schon in den Korrekturbogen kennen zu lernen; Festa hat meine Bemerkungen in den Prologomena mitgeteilt. Über den Wert des sehr ausführlichen (S. 335 bis 403) Index verborum kann man zweifelhaft sein. Einerseits ist er unvollständig, andererseits steht, wenn einmal eine Auswahl getroffen werden sollte, viel Unnötiges darin, und aufserdem ist er nicht fehlerfrei. In der Ausgabe eines einzelnen Werkes eines Autors dürfte es praktischer sein, nur die noch in keinem Lexikon verzeichneten Wörter zusammenzustellen und aufserdem einen Index rerum memorabilium beizugeben. Sehr

dankenswert sind dagegen die Indices nominum und locorum (S. 404—410), und zur sprachgeschichtlichen Verwertung der Briefe ist in dem Indiculus grammaticus (S. 411—414) ein sehr beachtenswertes Material zusammengetragen worden.

München. Aug. Heisenberg.

V. Istrin, Die Offenbarung des Methodios von Patara und die apokryphen Visionen Daniels in der byzantinischen und slavo-russischen Litteratur. Forschungen und Texte, Moskau 1897, Universitätsdruckerei. VIII, 232 + 329 S. gr. 8. (Aus den Čtenija [Jahrg. 1897] der Moskauer Gesellschaft für Geschichte u. Altertümer Rufslands) (russisch).

In den Schlufsworten seiner gehaltvollen Anzeige der Schriften von Zezschwitz über das Drama vom Ende des römischen Kaisertums hat Alfred von Gutschmid (Kleine Schriften V 505) zu einer erneuten Durchforschung „der von den Historikern auffallend vernachlässigten Apokalypsenlitteratur" angeregt. Grade für eine der wichtigsten Apokalypsen, das Methodiosbuch, „bis ins 16. Jahrh. hinein eins der vielgelesensten Bücher", war es bisher schwer, den Wunsch Gutschmids zu erfüllen, da auch wir uns noch mit dem bearbeiteten und interpolierten Texte der Baseler Ausgabe vom Jahre 1569 begnügen mufsten. Diesem Mangel will das vorliegende Werk abhelfen. Auf seinen ausgedehnten Reisen hat I. in west- und osteuropäischen Bibliotheken auch den Hss des Methodiosbuches sein Interesse zugewandt, das er ebenso wie die Visionen Daniels in verschiedenen Redaktionen nebst Übersetzungen und mit ausführlichen Forschungen begleitet in einem stattlichen Bande, der gewifs den grofsen Fleifs seines Verfassers bekundet, herausgiebt. Im Einleitungskapitel behandelt I. die Frage, ob das Methodiosbuch zu den Apokryphen gerechnet wurde, auf den Index gesetzt war. Die Erwähnung des Munt, eines der Bibel unbekannten Sohnes Noahs, stempele das Methodiosbuch noch nicht zu einem Apokryphon, als welches es sich auch weder auf einem griechischen, noch auf einem slavischen (mit Ausnahme eines späten) Index finde. Es wird im Gegenteil unter den Büchern angeführt, welche den Gläubigen zur Lektüre empfohlen werden.

Des weiteren referiert Istrin über die verschiedenen Ansichten über die Person des Methodios, sowie über die Abfassungszeit des Buches, bespricht seinen Charakter und das Verhältnis zu verwandten Werken, zum Teil im Anschlusse an das bekannte Buch von Kampers über die deutsche Kaiseridee in Prophetie und Sage.

Den Text der Offenbarung in der ältesten uns erhaltenen Fassung giebt I. nach dem Cod. Vatic. Pap. Pii II 11 fol. 257—263 (saec. XVI), während er Varianten aus folgenden Hss berücksichtigt: Cod. der Turiner Universitätsbibliothek B V 27 fol. 1—20 (saec. XVI); Hs der Wiener Hofbibliothek Cod. med. 23 fol. 81—95 (saec. XVII—XVII); Cod. Neapol. XVII. 11. AA. 17 fol. 548—561 (saec. XVI); Cod. Vatic. Ottob. 192 fol. 71—85 (saec. XVIII); Cod. Bodl. Laud. 27 fol. 8 (saec. XV); Cod. Venet. Marc. App. Class. 7. Cod. 22. Um nun Charakter und Verhältnis der einzelnen Redaktionen zu bestimmen, mufste Istrin natürlich auf die Lesarten der einzelnen Hss mit allen ihren Abweichungen, Zusätzen, Lücken etc. eingehen. Der räsonnierende kritische Kommentar, den er bietet, ist wohl die

schwächste Seite des ganzen Buches. Es mag zugestanden werden, dafs die proteusartige, schwankende Überlieferung von Werken wie das Methodiosbuch an die Fähigkeit des Herausgebers zu individualisieren sehr hohe Anforderungen stellt; aber selbst bescheidenen Ansprüchen kann das eines kritischen Prinzipes ganz entbehrende und der Überlieferung völlig ratlos gegenüberstehende Verfahren Istrins nicht genügen. Er hat seinem Werke eine ziemlich lange Druckfehlerliste beigefügt; aber eine Reihe von Versehen, die sich in dieser nicht finden, gehen darauf zurück, dafs der griechische Text der Hss falsch gelesen wurde. I. unterscheidet z. B. nicht ϱ und ν, die sich in manchen Hss ja sehr ähnlich sehen. Nur so kann ich mir S. 25 erste Zeile von unten ἀνεστέϱαξε erklären; es wird ferner die Hs (Text S. 52, 12) bestimmt Ἰουβὴλ καὶ Δουβὴλ bieten und nicht Δουκὴλ. Es ist natürlich nicht meine Sache, hier diesen ganzen Kommentar kritisch zu behandeln. Allein es mufs mit Nachdruck darauf hingewiesen werden, dafs die philologische Wissenschaft heute kritikloses Abdrucken von Hss mit Dank ablehnt. S. 13 zitiert Istrin A. von Gutschmids Ansicht, dafs in den Worten filii Humeae der lateinischen Übersetzung der Name der Omejaden steckte. Gutschmid kannte das griechische Original, welches I. vorlag, nicht; I. druckt im Texte ruhig die Lesart υἱοὶ οὔμετα ὄντες, und selbst die im Apparate gegebene Lesart von drei anderen Hss οὐμαίας τῆς führt ihn nicht dazu, im Kommentar etwas über diese Stelle zu bemerken, was darauf schliefsen liefse, dafs er hier den Namen der Omejaden erkannt habe. Da sich dieser Zusatz nicht in der slavischen Übersetzung findet, gilt er I. als Glosse. Sowohl die lateinische als auch die slavische Übersetzung hätte im Apparate wie im Kommentar mehr berücksichtigt werden müssen. Aber selbst die slavische Übersetzung versteht I. nicht zu benutzen und zu erklären. In meinem Aufsatze „Zum slavischen Malalas“ (Archiv f. slav. Philol. XVI 428), dessen Ergebnisse I. in seiner Abhandlung über das erste Buch der Chronik des Malalas (Mém. de l'acad. imp. de St. Pétersb. VIII. série, phil.-hist. cl. vol. I 3) ablehnt, aus dem er jedoch manches hätte lernen können, habe ich gezeigt, wie man auf Grund der slavischen Übersetzung das vom Übersetzer falsch gelesene Wort noch finden und andrerseits Versehen im griechischen Texte verbessern kann. Text S. 11, 6 heifst es: ἕως τῆς Χουσημμίξεως, der slavische Text S. 104, 3 bietet Chozoumizedava javlenija, und I. sagt, dafs μίξεως nicht dem slavischen javlenija entsprechen könne; Zusatz der slavischen Übersetzung könne es aber nicht sein, an Stelle von μίξεως würde ein anderes entsprechendes Wort gestanden haben. Ich denke, es wäre nicht schwer gewesen, den Weg vom slavischen javlenija zum griechischen ἀφίξεως zu finden. Ich verlange natürlich nicht, dafs I. schwierige Worte wie das ἀσυγήτην (Text 19, 10; 20, 1, 5) in der Erzählung von Gog und Magog erklärt, in dem vor kurzem Ausfeld (Rhein. Mus. 52, 567) mit Recht ein ἀσύγχυτον erkannte. Da diese Texte so sehr konventionell sind, in vielen Redaktionen und Übersetzungen vorliegen, so lassen sich durch blofses Vergleichen schon die gröbsten Fehler eliminieren. Im lateinischen Texte druckt Istrin S. 76, 3 in montem quendam, qui erat primus paradyso, giebt im Apparate aus dem Cod. Berol. Philipp. 1904 die Variante proximus. Der griechische Text bietet 52, 7 πλησίον, den gleichen Sinn der Slave. Ich wage die Behauptung, dafs auch die Berliner Hs proximus lesen wird mit der bekannten Abbreviatur für pro. S. 76, 16

wird es wohl heifsen müssen: quae a nobis et negligenda sit et nec dicenda. Hätte I. die Texte, in denen ein Abdruck der in den schwer zugänglichen Monumenta patrum orthodoxographa enthaltenen lateinischen Übersetzung nicht fehlen durfte, gesondert von seinen Forschungen, die gekürzt in einer Zeitschrift Platz gefunden hätten, herausgegeben, mit einem kritischen Apparate versehen, in dem statt der russischen Buchstaben und Bezeichnungen die in Westeuropa üblichen Formen deest, om. etc. Anwendung fanden, so hätte er westeuropäischen Gelehrten die Mühe einer neuen Ausgabe erspart, die jetzt ohne Zweifel bald folgen wird, wo Istrins Ausgabe wenigstens eine bequeme Grundlage für Neukollationen bietet. Einen grofsen Teil der Forschungen nehmen natürlich Untersuchung und Bestimmung der einzelnen Redaktionen des Methodiosbuches in Anspruch. I. hat gut daran gethan, zum Schlusse der einzelnen Kapitel dieses Teiles eine Übersicht seiner Ergebnisse zu bieten, die ich in Folgendem wörtlich wiedergebe.

Die erste Redaktion zerfällt in zwei Gruppen, deren charakteristischer Unterschied sowohl in den übrigen Redaktionen, als auch in den slavischen Übersetzungen zu Tage tritt. Die Hss der ersten Gruppe zeichnen sich durch gröfsere Beständigkeit aus, sie weichen nur wenig von einander ab; die gröfsten Abweichungen bietet der Taurinensis. Allen Hss dieser Gruppe ist die Lücke 46, 5 gemeinsam. Die Hss der zweiten Gruppe waren fortwährenden, wenngleich nicht wesentlichen Veränderungen unterworfen, die sowohl im Urtexte der ganzen Gruppe, als auch in den Originalen von zwei oder drei Abschriften vor sich gingen. Alle uns erhaltenen Abschriften gingen über viele uns nicht erhaltene Stufen, die alle ihre eigenen Varianten haben. In ihrer Sonderexistenz fahren die Abschriften der zweiten Gruppe fort, Veränderungen zu erleiden, am stärksten der Ottobonianus und Athous (Kotlomusch). Haupteigentümlichkeit der zweiten Gruppe ist das Einschiebsel von der Belagerung von Byzanz (39, 5), das aus einer der Redaktionen der Visio Danielis geschöpft ist. Aufserdem zeichnet sich die zweite Gruppe von der ersten durch unbedeutende Auslassungen, Einschiebsel und Varianten im eigentlichen Sinne des Wortes aus.

Die zweite Gruppe hat sich nicht mit einem Male aus dem ursprünglichen Texte gebildet; zwischen ihm und dem Originale der zweiten Gruppe steht die Abschrift, auf welche die erste slavische und die lateinische Übersetzung und die dritte griechische Redaktion zurückgehen und welche alle Eigentümlichkeiten der zweiten Gruppe mit Ausnahme des Einschiebsels aus der Visio Danielis hatte.

Die zweite Gruppe ist nicht unmittelbar aus der ersten hervorgegangen; beide gehen unabhängig von einander auf den Urtext zurück. Die Offenbarung besteht in der heute vorliegenden Gestalt der ersten Redaktion aus drei Teilen:

1) Der historischen Erzählung; 2) der Beschreibung des Überfalles Ismaels; 3) den Legenden von der Wiederkehr des Kaisers und vom Antichrist. Der Autor fand den ersten und dritten Teil schon fertig vor, ihm eignet blofs der zweite und die Verarbeitung aller drei Teile zu einem Ganzen.

Die zweite Redaktion des Methodiosbuches hat sich unmittelbar aus der ersten gebildet. Ihr lag eine Abschrift der zweiten Gruppe der ersten Redaktion zu Grunde, die jünger ist als das Original der ersten slavischen

und der lateinischen Übersetzung, die Abschrift, welche die Entlehnung aus der Visio Danielis schon aufwies.

Ein charakteristisches Zeichen der zweiten Redaktion sind die Lücken im historischen Teile, obgleich die Einteilung nach Jahrtausenden sich erhalten hat. Charakteristisch ist ferner ein Zusatz: die ausführliche Erzählung vom siegenden Kaiser; ferner die Anlehnung des historischen Teiles an die Bibel: Munt wird durch Sem ersetzt. Schliefslich hatte das Original der zweiten Redaktion andere kleine Eigentümlichkeiten. Die auf uns gekommenen Hss der zweiten Redaktion gehen gruppenweise auf gemeinsame Originale zurück.

In ihrer Sonderexistenz sind die Abschriften fortwährend Veränderungen unterworfen, aber die Baseler Hs ist ihrerseits ergänzt aus einer Redaktion der Visio Danielis. Die Abfassungszeit der zweiten Redaktion kann nicht mit genügender Sicherheit bestimmt werden.

Die dritte Redaktion hat sich aus der ersten gebildet. Ihr liegt eine Abschrift der zweiten Gruppe der ersten Redaktion zu Grunde, die dem Originale der ersten slavischen Übersetzung entsprach. Eigentümlich sind dieser Redaktion kürzere Wiedergabe des Textes und Interpolationen, die einer Redaktion der Visio Danielis entlehnt sind. Diese Redaktion erscheint in zwei Fassungen, einer vollständigen und einer gekürzten, von denen keine sie rein darstellt, allein beide gehen auf ein Original zurück. Ungefähr zwischen dem 10. und 13. Jahrhundert ist diese Redaktion aufgetreten.

Die vierte Redaktion hat sich aus der ersten gebildet; was für eine Abschrift der ersten oder zweiten Gruppe ihr zu Grunde lag, ist unbekannt. Eigentümlich ist ihr das Fehlen des historischen Teiles; an Stelle der alten Beschreibung der Ankunft des Antichrists ist eine neue getreten; aufserdem findet sich in der zweiten Hälfte der Redaktion zusammen mit einigen kleinen Zusätzen eine Periphrase des Textes. Die Zusätze sind einer Redaktion des Visio Danielis entlehnt. Einige Anzeichen lassen vermuten, dafs diese Redaktion der Zeit der Kreuzzüge angehört.

Die ursprüngliche lateinische Redaktion der Offenbarung des Methodios ist eine Übersetzung einer Hs der zweiten Gruppe der ersten Redaktion, eines Exemplars, auf das auch die erste slavische Übersetzung zurückgeht. Verfafst am Ende des 7. oder 8. Jahrh., erfuhr sie bis zum 11. Jahrh. Bearbeitungen, deren Endergebnis eine gekürzte, römischen Charakter tragende Redaktion ist. Am verbreitetsten war die lateinische Redaktion vom 11. bis 14. Jahrh.; nach dieser Zeit geht allmählich das Interesse an der Offenbarung des Methodios verloren. Die erste slavische Übersetzung entspricht der ersten griechischen Redaktion und ist nach einem Exemplare der zweiten Gruppe dieser Redaktion angefertigt, das älter war als die uns vorliegenden Abschriften der zweiten Gruppe, aber auch vom Originale der zweiten Gruppe abstammt. Dem Originale der slavischen Übersetzung steht am nächsten der Ottobonianus und Vindobonensis; es hatte seine Eigentümlichkeiten, durch die es sich von allen uns bekannten Abschriften unterscheidet. Die Übersetzung ist nicht wörtlich, sondern frei; dem Übersetzer war es mehr um die Wiedergabe des Gedankens als um Wörtlichkeit zu thun.

Die Hs des Sbornik Srečković, stellt eine verkürzte slavische Redaktion dar. Die Übersetzung ist früh gemacht, in Rufsland war sie schon dem

Verfasser der Urchronik im Anfange des 12. Jahrh. bekannt. Der älteste serbische Text geht auf ein bulgarisches Original zurück, die Übersetzung selbst ist bulgarisch. Von den Hss bewahren die von Chilandar und die der Moskauer Synodalbibliothek den ursprünglichen Charakter am treuesten. Die zweite slavische Übersetzung ist nach einem Exemplare der ersten Gruppe der ersten griechischen Redaktion gemacht, das dem Urtexte näher stand als alle uns erhaltenen Abschriften der ersten Gruppe. Trotz der engen Beziehungen zur ersten Gruppe berührt sich das Original in vielen Fällen mit den Hss der zweiten. Der Übersetzer übersetzte den griechischen Text wörtlich, Wort für Wort seiner Vorlage folgend, sodafs die Fehler derselben in die Übersetzung übergingen. Die Übersetzung ist nicht alt; sie entstand vielleicht im 13. bis 14. Jahrh. in Bulgarien.

Im achten Kapitel behandelt I. die interpolierte slavische Redaktion. Gegen Veselovskij, der sie auf byzantinischem Boden entstanden sein läfst, will I. ihre Abfassung in Rufsland nachweisen. Ausführlich bespricht I. das Vorkommen des Kaisers Michael im Methodiosbuch und in der Legende überhaupt, der auf russischem Boden mit dem Michael Danilovič des russischen Heldenliedes zusammenflofs.

Nachdem Istrin die verschiedenen Redaktionen und Übersetzungen des Methodiosbuches besprochen hat, will er einiges über die Rolle sagen, welche dieses Buch in Byzanz sowohl als bei den Slaven, Russen und in Westeuropa gespielt hat. Er zeigt, wie die historischen Ereignisse auf zeitweilige Verbreitung und Wiederbelebung des Interesses für das Methodiosbuch einwirkten. Der Fall von Konstantinopel hat natürlich hier in erster Linie Bedeutung gehabt. Die Erinnerung an die grofse Vergangenheit und die prophetischen Ausblicke in die Zukunft hoben den gesunkenen Mut des unterjochten Griechenvolkes und trösteten es. Natürlich reichten die Prophetien in eine viel frühere Zeit zurück; vor allem war das 7. bis 12. Jahrh. ihrer Ausbreitung günstig. Dafs im Westen lateinische Hss zu einer Zeit auftauchen, zu der im Osten griechische fehlen, erkläre sich aus den Kämpfen des Westens mit dem Islam um die heiligen Stätten. So hat in ähnlicher Weise die Legende vom Priester Johannes zu einer Zeit im Westen tiefe Wurzel gefafst, wo wir in der griechischen Litteratur keine Spur von ihr finden. Im Westen komme als Ursache für die Verbreitung noch der Glaube an das Ende der Welt hinzu, der im Westen stets stärker war als im Osten. Dazu kam die Idee vom verborgenen und wiederkehrenden Kaiser.

Bei den Slaven ist das Interesse an den im Methodiosbuche behandelten Stoffen schon sehr früh ein grofses gewesen; gehört doch das Gros der Hss dem 12. bis 14. Jahrhundert an. Die Nähe von Byzanz war hier natürlich von Einflufs. Nach Rufsland ist das Methodiosbuch wohl schon vor dem 12. Jahrh. gekommen. Vorher schon hat es der Chronist Nestor gekannt und in seiner zweiten Redaktion benützt es der hellenische und römische Weltchronist. Mit dem Falle von Byzanz, des zweiten Rom, wurde Moskau das dritte Rom. Allmählich wird auf national russischem Boden Methodios Autorität. Unter dem Namen des Methodios gehen auch andere Bücher. Weil in ihr Moskau zu Byzanz in Beziehung gesetzt wird, ist die interpolierte Redaktion so verbreitet gewesen.

Als das siebente Jahrtausend sich vollendet, tauchen auch in Rufs-

land eschatologische Gedanken auf. Je nach den Zeitverhältnissen erstarkt das Interesse und wird wieder schwächer. So sah man z. B. in den Kämpfen mit dem Papsttum im 17. Jahrh. im Papste den Antichrist und in der Ausbreitung der Union Zeichen der letzten Tage.

Vor allem war das Methodiosbuch beliebt bei den Schismatikern in Rufsland. Die Lehre vom Antichrist war ja auch ihrem Systeme eigen, und in ihrer Polemik beriefen sie sich auf das Methodiosbuch als auf eine Autorität. In seiner langen Geschichte spiegelt die Offenbarung des Methodios allerdings, wie Gutschmid (a. a. O. S. 505) mit Recht hervorgehoben hat, die Eindrücke, welche die geschichtlichen Begebenheiten auf die Zeitgenossen gemacht, und die Anschauungen, Hoffnungen und Befürchtungen derselben in einer Unmittelbarkeit wieder, wie sie wohl kaum von einem zweiten Geisteserzeugnis erreicht wird. Und dafs noch heute Anschauungen, wie sie das Methodiosbuch vorträgt, im russischen Volke fortleben, kann ich I. nur bestätigen. Wer sich dafür interessiert, den verweise ich auf die beiden vor kurzem erschienenen Bücher von Bêlajev, Gottlosigkeit und Antichrist, Sergjev Posad. 1899, und Vilskij, Vom Antichristen, Moskau 1898.

Grade diesen Teil des Buches hätte ich ausführlicher, weniger skizzenhaft gewünscht; denn grade auf diesem Gebiete hätte Istrin seine Belesenheit und sein Wissen verwerten können.

Mit dem Methodiosbuche aufs engste verknüpft sind die Visionen Daniels. In einigen Redaktionen des Methodiosbuches sind die prophetischen Partien durch Stücke aus den Visionen Daniels ergänzt und erweitert worden, während auf der anderen Seite in die Visionen Teile des Methodiosbuches eingefügt sind. Istrin bietet den griechischen Text der Visionen nach folgenden Hss: 1) Athous (Kotlomusch) 217, mit den Varianten des Patm. 529, Harleian. 5734; 2) eine Vision aus dem Barocc. 145 fol. 31—32, aus demselben Codex fol. 47—50; ferner aus dem Cod. Bodl. Canon. 19 fol. 145 bis 152 und Parisinus 1295. Dazu slavische Übersetzungen aus Hss der Bibliothek des Grafen Tolstoj und des Chilandarklosters.

Auf S. 253—329 werden ausführliche Forschungen über die Visionen geboten. Ich greife hier einen Punkt heraus, in dem mir Istrin recht zu haben scheint. In derjenigen Visio, die am meisten verbreitet war, der sog. *ἐσχάτη ὅρασις τοῦ Δανιήλ*, die im ganzen dreimal ins Slavische übersetzt worden ist, wird ein *μέγας Φίλιππος* erwähnt, der 18 Völker eingeschlossen hat, in welchem Bousset in seinen Forschungen über den Antichrist S. 31 Philipp Bardanes sehen wollte. Istrin sieht in Philipp den Vater Alexanders des Grofsen, dessen Name hier ausgefallen sei. Schon Kampers hat in seinem oben erwähnten Buche auf die Beziehungen Alexanders zu den Prophetien hingewiesen, und ich möchte an dieser Stelle eine schon vor langer Zeit von mir gehegte Vermutung aussprechen, dafs auch die Legende vom babylonischen Reiche Alexander zum Mittelpunkte hat. Der Text der Visio *ἃ καθεῖρξεν ὁ μέγας Φίλιππος* läfst sich natürlich nicht mit I. in *ἃ. καθ. ὁ Ἀλέξανδρος ὁ μ. ὁ τοῦ Φ. υἱός* emendieren, sondern ich nehme an, dafs es ursprünglich hiefs: *ὁ μέγας Φιλίππου υς̄.* Auf diese Weise konnte das Versehen sehr leicht entstehen. An zwei Stellen des griechischen Textes (S. 147, 13 und 150, 20) hat Istrin bei zwei Worten, die er nicht verstand, ein Fragezeichen gesetzt. Die Antwort läfst sich finden. Dafs bei *τὸ σκῆπτρον τοῦ βασιλέως αὐτοῦ ἐστὶ μακρὸν*

ἡμερεβοντει (?) *ὁ μῖσος* in *ἡμερεβοντει* das Wort *ἡμερεύω* steckt, ist klar. Mein Freund Dr. phil. John Schmitt in Leipzig teilt mir einen ansprechenden Vorschlag des Herrn cand. phil. Boreas mit, der *ἡμερεῦον τὸ μῖσος* liest und die Stelle 150, 20 *τῶν Ἰουδαίων καὶ νάμελε* (?) *τοῦτον κατὰ τῶν χριστιανῶν* in *τ. Ἰουδαίων καινὰ μελετώντων κ. τ. χρ.* verbessert.

Grofse Inkonsequenz zeigt I. in der Schreibung westeuropäischer Namen, die er bald transskribiert, bald mit lateinischen Lettern giebt. Von der Unsitte des phonetischen Transskribierens der Namen sollte man endlich einmal lassen. Busse ist eben nicht Bousset. Auch die Druckfehler in nichtrussischen Bücher- und Litteraturangaben waren zu vermeiden. Baroccianus ist stets Barrocianus geschrieben, der Name Gutschmid fast nie richtig. Auf S. 318 findet sich eine Anmerkung, die manches zu denken giebt. I. teilt dort mit, dafs er während des Druckes seiner Arbeit erfuhr, dafs P. A. Lavrov die auch von Istrin herausgegebenen slavischen Texte des Methodiosbuches und der Vis. Dan. zum Drucke vorbereitet, der zum Teil schon fertig ist. Nach dem Erscheinen dieses Werkes wird sich noch Gelegenheit finden, auf Istrins Ausgabe zurückzukommen. Ich selbst habe mich im Anschlusse an das Studium des Dialogs Philopatris eingehender mit den byzantinischen Prophetien beschäftigt und werde darüber sowie über Alexander den Grofsen in der Prophetie an einem andern Orte handeln.

Moskau. Carl Erich Gleye.

W. Fritz, Die Briefe des Bischofs Synesius von Kyrene. Ein Beitrag zur Geschichte des Atticismus im 4. und 5. Jahrh. Leipzig, B. G. Teubner 1898. 230 S. 8°. 8 ℳ

Der Verf. behandelt sehr ausführlich die Formenlehre, die Syntax, endlich den Hiat bei S. Statt in der Einleitung (S. 1—4) einige Züge aus dem Leben des S. mitzuteilen, hätte der Verf. lieber die Stellung des S. in der Geschichte des Atticismus und das Verhältnis der atticistischen Strömung zur lebenden Sprache charakterisieren sollen. Damit hätte er den Leser besser zum Verständnis der sprachgeschichtlichen Untersuchung vorbereitet. S. 4—24 bespricht er drei von ihm beständig zu Rate gezogene Hss der Briefe. Ein Urteil über den Wert derselben wird natürlich erst nach einer methodischen Bearbeitung des gesamten Materiales möglich sein, für die die vorzügliche Untersuchung von Bidez und Cumont, Recherches sur la tradition manuscrite des lettres de l'empereur Julien, Brüssel 1898, als Muster dienen kann. Wenn der Verf. in der Auswahl der Hss sich zunächst durch die Vollständigkeit der in ihnen enthaltenen Sammlung hat bestimmen lassen, so führe ich nur jene Untersuchung als ein Beispiel von vielen an, wie wertvoll oft kleinere Sammlungen sein können. Der von Fritz benutzte Monacensis wird dort S. 48 behandelt.

Im syntaktischen Teile sind mir mehrere Irrtümer aufgefallen. S. 77: 723, 48 Hercher *ἤκουσά του τῶν δεινῶν λέγειν ἀνδρός* druckt der Verfasser fälschlich *τοῦ* und rügt die falsche Stellung des part. Gen. — 79: 639, 31 *ἄπαγε τοῦ νόμου* ist nicht mit Passow Konstruktion mit Gen. anzunehmen, sondern *τοῦ νόμου* ist aufserhalb jeder Konstruktion aus dem Vorhergehenden wiederholt, wie z. B. bei Philo De ebr. § 66 We. *μηδενὸς ἄγους προσαψαμένους, ἑκουσίου μὲν ἄπαγε, ἀλλὰ μηδ' ἀκουσίου.* — 80: 669, 26 *τούτοις*

ὑμᾶς οὐκ ἀρέσκομεν ist die Variante ὑμῖν wegen des zweiten Dativs notwendig abzuweisen. — 81: Über εὐτυχεῖν mit Akkus. vgl. Usener, Der h. Theodosios S. 182. — 84: 723, 50 bezeichnet πολλαχῇ μὲν καὶ ἄλλῃ die Art und Weise, und es ist nicht nötig, eine Verwechslung der Richtungsbezeichnungen anzunehmen. — 654, 25 δύναμις ἀρκεῖ πρὸς ὅ τι τυγχάνει δεόμενος kann bei Auflösung der Attraktion das Relat. nur im Gen. gedacht werden (vgl. 655, 3. 5 und Krüger § 51, 10 A. 3). — Über das Medium ὑπηρετεῖσθαι (S. 96) vgl. Usener a. a. O. S. 117. — S. 116 wird bei μήποτε „vielleicht" Ergänzung eines Verbum des Fürchtens angenommen. Ursprünglich waren solche Sätze Fragesätze, wurden aber später als solche nicht mehr gefühlt. — Von den S. 202—224 textkritisch behandelten Stellen sind manche mifsverstanden. 638, 6 ὁ παρὼν οὗτος λόγος (Lob der Kahlheit) ἥστινος μέν ἐστι μερίδος (ob Ernst oder Scherz) ἀπὸ τῆς ὑποσχέσεως αὐτοῦ κατερεῖ „wird der λόγος über sich selbst aussagen"; vgl. dieselbe Konstruktion De regno S. 4, 8. 9 in Krabingers Textausgabe. Fr. rechnet S. 92. 202 überhaupt nur mit der Möglichkeit einer Abhängigkeit des Fürwortes von ὑποσχέσεως, gar nicht mit der natürlichsten Beziehung zum Verb. Noch sei bemerkt, dafs zwischen αὐτοῦ und αὑτοῦ etc. die Hss nicht entscheiden können und dafs die Orthographie um so gleichgültiger ist, als die Aussprache der Zeit den Hauch nicht mehr kannte. — 658, 5 ἡδονῶν ὑπεροπτέον sind die ἡδοναί die Vorteile, die sich Johannes durch den Mord verschafft hat und die er, wenn er dem Gerichte sich stellt, verliert. Die Vermutung ὀδυνῶν ist abzuweisen. — 659, 27 ἕως ἂν ἀναπολόγητος ᾖς „so lange du dich nicht gerechtfertigt hast", ist dem Verf. anstöfsig, weil S. ἕως „so lange" nur mit dem Ind. konstruiere. Aber zur Aufstellung eines so unwahrscheinlichen Gesetzes genügt das S. 123 besprochene Material nicht. Es wird also mit der Konjektur ἕως ἂν ἀπολογητὸς ᾖς nichts sein. — 661, 31 ff. meint S., es wäre von ihm, nachdem er selbst sich aus Liebe zur Philosophie früher von den πράγματα zurückgezogen und die dadurch verschuldete Armut als Gewinn angesehen habe, nicht zu verlangen, dafs er zum eigenen Schaden sich in Händel mische. Der Verf. will ἀνίαν st. πενίαν schreiben und denkt an den aus Einmischung in fremde Händel folgenden Ärger, beachtet aber nicht das Tempus ἑλόμενος. — Am allerschlimmsten ergeht es S. 219 der Stelle 723, 37 ff. (720 ist Druckfehler). S. verwirft die Ansicht derer, die ein sittliches Leben als Vollendung, nicht als Vorstufe zu reinerer Erkenntnis ansehen. Blofse Sittlichkeit gebe es ja auch bei den Tieren (ἀλόγοις εἴδεσιν); aber darum werde doch niemand eine Krähe oder sonst ein (Tier), das es zu solcher natürlicher Tugend bringe (εὐφορμένων), loben; ἡ δὲ κατὰ νοῦν ζωὴ τέλος ἀνθρώπου. Dieser Gegensatz zwischen der unvernünftigen Sittlichkeit der Tiere und der vernünftigen der Menschen begegnet in der philosophischen Litteratur sehr häufig. Beim Verf. sind die ἄλογα εἴδη die Mönche, corona (!) ihre Tonsur, die Dinge, die eine natürliche Tugend verschaffen (so!!), ihre asketischen Übungen.

Die Thatsache, dafs S. den Hiat gemieden hat, die wenigen auch sonst geduldeten Ausnahmen, die durch die Hiatrücksicht bestimmte Wahl zwischen synonymen Ausdrücken behandelt der Verf. in überzeugender Weise. Aber die ganze ausführliche Statistik über vollzogene oder unterlassene Elision mufs ich für überflüssig und zwecklos erklären. Ich kann nur wiederholen,

was neuerdings so oft gesagt ist[1]), daſs es bekannt sein sollte: Inschriften und Papyri sind hier ebenso inkonsequent wie die mittelalterlichen Hss, und wer es nicht glauben will, daſs die Schriftsteller die Durchführung jener Mittel der Euphonie oft den Lesern überlassen haben, der kann das Gegenteil auch nicht beweisen, mag aber, wenn es ihm Spaſs macht, Elision und Krasis überall setzen. Aber man bleibe uns mit Gesetzen vom Leibe wie S. 185 „es ist also wohl die Elision nur dem adverbiellen ταῦτα zuzuschreiben und demgemäſs 670, 12 ταῦτα ἀνθρώπια zu schreiben", 187 „das einfach fortsetzende εἶτα ist stets apostrophiert, das logische εἶτα ist stets unapostrophiert", und man bilde sich nicht ein, aus ἵν' oder ἵνα etc. je chronologische Folgerungen ziehen zu können (S. 201).

Doch genug mit den Einzelheiten, deren ich noch manche zu monieren hätte! Mehr liegt mir noch am Herzen, bei aller Anerkennung für die fleiſsigen und nützlichen Sammlungen doch einige prinzipielle Bedenken gegen die Arbeit des Verf. vorzubringen — Bedenken, die überhaupt manche neuere sprachgeschichtliche Spezialuntersuchungen treffen:

1) Man wähle mit Bedacht den Schriftsteller. Eine Untersuchung, die auf einer unzureichenden Ausgabe beruht, muſs später noch einmal gemacht werden. Fr. belastet die Arbeit mit den Varianten seiner drei Hss, für die wenigstens Siglen hätten eingeführt werden sollen. Auf eine Entscheidung muſs er in vielen Fällen, wo diese auf Grund einer guten Ausgabe möglich sein wird, verzichten. Den Vorwurf, daſs seine Arbeit verfrüht ist, will er S. 24 mit dem Satze widerlegen, daſs sprachliche Untersuchungen und handschriftliche Forschungen Hand in Hand gehen müssen. Aber gedruckt sollen erstere erst werden, wenn sie ausgereift und auf einen soliden Text gegründet sind.

2) Wollte der Verf. seine Untersuchungen uns jetzt schon vorlegen, so war gar kein Grund, die anderen Schriften des S. auszuschlieſsen, die für viele Fragen entscheidendes Material geliefert hätten. Die stilistische Verschiedenheit soll dies rechtfertigen (S. 23). Aber in den allerwenigsten vom Verf. behandelten grammatischen Erscheinungen wird irgend ein Stilunterschied der Schriftengattung wahrnehmbar sein. S. ist ein so origineller Schriftsteller, daſs er eine Stilanalyse schon verdiente, die ja besonders lohnend ist bei den Schriftstellern, die in verschiedenen Stilarten schreiben. Aber man soll nicht meinen, daſs sprachliche Untersuchungen, die sich leider meist in dem hergebrachten grammatischen Schematismus bewegen, in denen wenig oder nichts über Komposition, Satzbau und Rhythmus, Verhältnis zur herrschenden rhetorischen Theorie, den litterarischen Strömungen der Zeit und den anerkannten Mustern der Litteraturgattung, über Wortwahl, Anspielungen auf klassische Muster, übliche Redefloskeln und Sprichwörter gesagt wird, uns den Stil eines Schriftstellers verständlich machen. Für eine solche der litterarhistorischen Würdigung dienende Analyse wäre Platz gewonnen, wenn die Resultate der grammatischen Sammlungen in gröſserer Kürze mitgeteilt wären. Es ist, meine ich, nicht nötig, jede Spezialuntersuchung mit dem bei Meisterhans, Kühner-Blaſs, Schmid jedem leicht zugänglichen Material zu beladen.

---

1) S. z. B. Kaibel, Stil und Text der Πολιτεία Ἀθ. S. 10 Anm. 2, eine Schrift, die Fr. benutzt.

3) Überhaupt scheint mir die umständliche Untersuchung von Fr. von einer Überschätzung des S. (und der späteren atticistischen Autoren) in sprachgeschichtlicher Hinsicht zu zeugen, vor der ich warnen möchte. Das Interesse, mit dem wir noch die Schöpfung der konventionellen Schriftsprache durch Atticismus und Sophistik verfolgen, wird notwendig den späteren Vertretern des Atticismus gegenüber, je strenger und reiner sie sind, um so mehr erkalten. Sie schreiben eine konventionelle und tote Sprache, die von der lebenden durch eine tiefe Kluft geschieden ist. Das Resultat der vorliegenden Untersuchung, daſs S. mit Virtuosität die von der Sophistik geschaffene Kunstsprache gehandhabt hat, beweist zugleich, daſs er sprachgeschichtlich ziemlich wertlos ist. Und gerade der delectus verborum, in dem er sich oft und gerade in den Briefen von der lebenden Sprache beeinfluſst zeigt, wird nicht behandelt. Die sprachgeschichtliche Forschung beginnt mit gutem Grunde sich denjenigen späteren Texten zuzuwenden, die uns reichliche Zeugnisse für die Entwickelung der lebenden Sprache geben. Die Untersuchung der Grammatik der späteren Kunstschriftsteller wird am besten einen untergeordneten Teil der stilistischen und litterarhistorischen Betrachtung bilden, von der sie sich nicht ohne Schaden loslösen lässt.

Wilmersdorf b. Berlin. Paul Wendland.
Januar 1899.

K. Dieterich, Untersuchungen zur Geschichte der griechischen Sprache von der hellenistischen Zeit bis zum 10. Jahrh. n. Chr. Leipzig, Teubner 1898. (= Byzant. Archiv I.) XXIV, 326 S. 8⁰.

Bei der Erforschung der in den Inschriften und Papyri vertretenen *Κοινή* können zwei Wege eingeschlagen werden, um zu einem Urteil über Wesen und Entwicklung jener griechischen Sprachphase zu gelangen: man kann entweder nach Landschaften und Zeiten eine genaue sprachliche Beschreibung der jeweils untersuchten Quellen liefern, oder man kann mit Beiseitelassung der aus älterer Zeit unverändert gebliebenen Sprachformen sein Augenmerk auf die Neuerungen richten, welche die *Κοινή* gegenüber älteren Sprachstufen charakterisieren. Nach beiden Seiten hat die Wissenschaft in jüngster Zeit wertvolle Bereicherungen erfahren; den ersten Weg wählte E. Schweizer in seiner Grammatik der pergamenischen Inschriften, den letzteren der Verfasser des vorliegenden Buches. Der erste Weg erfordert mehr Entsagung, verspricht weniger interessanten Ertrag als der zweite. Die Arbeit Schweizers gleicht derjenigen des Botanikers, der auf einem abgegrenzten Florengebiet alle vorkommenden Pflanzen sammelt und eine allseitige floristische Beschreibung dieses Gebietes giebt; Dieterich ist jenem Botaniker zu vergleichen, der ein groſses Land durchwandert und nur die selteneren, charakteristischeren Pflanzenformen der Beachtung würdigt. Zwar hatte Dieterich einen Vorgänger, der die charakteristischsten Neubildungen schon beobachtet und genetisch verwertet hat; aber während Hatzidakis bei seinen Beobachtungen das bestimmte Ziel vor Augen hatte, seine Hypothese über die Entstehung des Neugriechischen zu verifizieren, giebt unser Verf. eine systematische Grammatik (d. h. Laut- und Formenlehre) der neugriechischen Keime in der altgriechischen *Κοινή*. Plan und Organi-

sation der Arbeit ist durchaus zu billigen, sowohl was die zeitliche Limitierung wie was die Auswahl des Stoffes betrifft; Inschriften und Papyri stehen mit Recht „als die allein unbestechlichen Zeugen" im Vordergrunde, während sonstige Sprachquellen erst in zweiter Linie und nur aus zweiter Hand benützt werden. Daſs aber auch für Inschriften und Papyri nicht alles Material erschöpft ist, dessen ist sich der Verf. selbst bewuſst (p. XVIII); ich gebe ihm im allgemeinen auch darin recht, „daſs sich wohl die Beispiele für einzelne Erscheinungen, schwerlich aber die Zahl der bisherigen Erscheinungen selbst vermehren lieſse". Aber immerhin giebt es noch einzelne wichtige Erscheinungen, die dem Verf. teils entgangen sein mögen, teils nicht der Untersuchung für wert gehalten wurden; ich will hier ganz absehen von den Vorgängen, die man unter dem Namen Itacismus zusammenfaſst (der Wandel z. B. von *υ* und *οι* zu *ι* wäre interessant genug, um in Verbindung mit *υ* > *ε* oder *υ* > *ου* nach Ort und Zeit untersucht zu werden); aber es giebt noch manches andere, das man in einer systematischen Darstellung ungern vermiſst: über Formen wie *τῶτο* = *τοῦτο*, *Ῥωφῆμος* = *Ῥουφῖνος* Mitteil. XIII 245 Nr. 10, wie *σίρ(ιε)* = *κύριε* Bull. de corr. hell. X 503 Nr. 5 (Palatalisierung des *κ*?), *εἰληπφώς* statt *εἰληφώς* Hell. Stud. XVII 411, *ἀνώρῳ* zu *ἄωρος* (s. Bezzenb. Beitr. XXI 287), *σρ* st. *στρ* (Schulze, Gött. gel. Anz. 1896, 248), Geminata st. einfacher Konsonanz, z. B. *ἀννέθη⟨ι⟩κεν* Mitteil. XVII 87, *Σεῤῥῆνε* Bull. XXI 47 Nr. 30 (beide aus Syrien), *αῤῥον* = *ἄρον*, *ἔρωσθε* = *ἔῤῥωσθε* Hermes XXXIV 312f. (s. oben), *ἀρόστων* = *ἀῤῥώστων* CIG 8645 (christl. Inschr. Lydiens), über *ὄρνιξ* st. *ὄρνις* in den Babriusfragmenten aus Palmyra (s. Crusius, Philologus LIII 238), über *κακουργέσι* = *κακουργήσῃ* Bull. XVII 279 Nr. 77, *ζῶθι* = *ζῆθι* *Ἀθηνᾶ* VIII 336 (Constanza) findet man im Buche überhaupt nichts, obwohl diese Erscheinungen der Untersuchung wert sind; wieder in andern Fällen hätte es nahe gelegen, den Beobachtungskreis weiter zu ziehen, sobald einmal gewisse Vorgänge berührt wurden: ich meine, wer z. B. den Wandel von *i* in *e* behandelt (p. 11 ff.), darf den umgekehrten von *e* in *i* nicht unberücksichtigt lassen, vgl. z. B. *η* st. *ε* (*αι*) in Kleinasien bei Buresch, Aus Lydien p. 117, Kretschmer, Zeitschr. f. klass. Phil. 1899 Sp. 4, Hesseling, Museum 11. Jan. 1899; die zwei einzigen ganz gelegentlich angeführten Belege *ἀνυψιός* und *Βιλισαρίου* (p. 19) erklärt D. kurzerhand als Zeugnisse nordgriechischen Wandels, ohne sich in eine Erörterung einzulassen: und doch liegt gerade in diesen beiden Fällen die Annahme von Vokalassimilation auf der Hand. Sehr unvollständig und irreführend sind auch die Mitteilungen über Verwechslung von Media und Tenuis, Tenuis und Aspirata (p. 84f.), worüber gerade von anderer Seite öfter gehandelt worden ist, s. z. B. IF. VIII 190f.: das p. 85 abgegebene Urteil wäre doch mehr begründet oder modifiziert worden, wenn nicht nur Tenuis für Aspirata, sondern auch Aspirata st. Tenuis behandelt worden wäre. Das Kapitel über die Verschluſslaute hätte auch durch Behandlung der Metathesen wie *Ἀφροτίδε* st. *-δίτη* (W. Schulze, Gött. gel. Anz. 1896, 249) oder der Erweichungen wie *ἐγβολῆς ἐγβαίνειν*, *ἐγλελεγμένων* Bull. XXI 428 (Oinoanda, 2. Jahrh. n. Chr.), *ἐγλαβόντι* *Ἐφημερὶς ἀρχαιολ.* 1897, 219 (Lykosura, röm. Zeit), *γλογιστήριον* st. *ἐκλογιστήριον* bei W. Schmid, Atticismus IV 685, reicher ausgestaltet werden können. In der Formenlehre haben Typen wie *Ἑρμῆς* Gen. *Ἑρμῆδος* (s. W. Schulze, Gött. gel. Anz. 1897, 408 Nr. 50), oder die Reduplikation *ἐπιξεξῃμένος* Hell. Stud. XI 161

Nr. 7 (Phrygien) oder *δίδημι* (= *δίδωμι*) Bull. XVI 428 (Kleinasien) keinen Platz gefunden: sind dies auch nur Übergangsformen, so waren sie doch der Erwähnung wert, da solche ephemere Bildungen vom Verf. nicht prinzipiell ausgeschlossen werden. Endlich ist in allen Fällen, wo nur wenige Beispiele vorliegen, jeder Beleg von Bedeutung; so konnte z. B. unter „Dissimilation" (p. 122ff.) etwa auch *θρυγατρέσιν* Rev. des Études gr. V 408 Nr. 2 (Kleinasien) Platz finden; ein Abschnitt 'Metathese' wäre ebendort wünschenswert (vgl. über agr. *κότραφος* aus *κρόταφος* W. Schulze, Gött. gel. Anz. 1896, 241); ein *γένοισαν* = *γένοιντο* Bull. II 601 Nr. 13 (Phrygien) hat unter den p. 242 angeführten Belegen nicht seinesgleichen. Ich benütze die Gelegenheit, das von mir selbst notierte Material, soweit es sich nicht bei D. findet, hier zusammenzustellen, indem ich der Anordnung des Buches folge:

(p. 11f.) *ι* zu *ε*: *χρεστέ* Notizie degli Scavi Juli 1893 S. 276ff. Nr. 66 (Syrakus); *μελιχίου* Mitteil. XVIII 9 Nr. 4 (Andros); *ἱερομενία* Waddington, Inscr. de la Syrie 2720a; *ἀναγενώσκο[ν]τες* Hell. Stud. XVIII 322 Nr. 37 (Armenien). — (19) *ε* zu *α* (Assimilation): *ἡμαιτάρα* = *ἡμετέρα* Notizie degli Scavi a. a. O. Nr. 54. — (45f.) *εο* zu *ο*: *αἱ ὁρταί* = *ἑορταί* Bull. XIX 302 (Syrien). — (64f.) *-ιν*, *-ις* st. *-ιον*, *-ιος*: *ἀρτοκόπιν* Gött. gel. Nachr. 1892 S. 533 (Ägypten, 25/4 v. Chr.), *ἐξέδριν* Hell. Stud. XV 120 Nr. 5 (Lykien); *λατόμιν* auch in Perinth, Mitteil. XVII 201. 203; *χαμοσόριν* 'Grab' CIG. 9219—9221. 9223 (christl. Inschr. Ciliciens); *Διονύσις*, *Λεόντις*, *Τελεσφόρις* Mitteil. XIV 245 Nr. 10 (5/6. Jahrh.); *Πατρίκις* CIG. 9260 (christl. Inschr. Bithyniens); vgl. ferner Belege bei Wagner, Epigramm. p. 98. — (79) *αυ* zu *α*: *Ἀρελία* = *Αὐρελία* Hell. Stud. XVIII 122 Nr. 69. — (81) *οη* zu *ου* (nicht nur zu *ο*): *βουθός* = *βοηθός*, worüber W. Schulze, Gött. gel. Anz. 1896, 249. — (87) Schwund des *γ*: *ἀνοαῖς* = *ἀνωγαῖς* Hell. Stud. XVII 270 Nr. 8 (Mysien). — (92f.) Entwicklung eines Nasals vor Verschlußlaut: *γένγονεν* = *γέγονεν*, Röm. Quartalschrift VIII 49ff. (christl. Inschrift aus Kertsch v. J. 491); *αὐγγούστων* Notizie degli Scavi a. a. O. 142; *λιμπάνεντε* = *λιμπάνετε* Sitzungsber. d. Berl. Akad. 1898 p. 848 (Wachstafel aus Ägypten, 1. Jahr. n. Chr.); weitere ägyptische Belege auch bei Hesseling, Museum 11. Januar 1899. — (99) *φθ* zu *φτ*: hierher vielleicht auch *ἀπελεύτερος* (Syrien). — (104) *μπ*, *ντ* zu *μβ*, *νδ*: *λαμβροῦ* Bull. XVI 425 (Kleinasien); auch die Schreibung *Ἀλεξεντηρία* = *Ἀλεξανδρεία* bei v. Gutschmid, Kl. Schriften I 225, beweist indirekt die Erweichung der Tenuis. — (107) *τορμήσῃ* = *τολμήσῃ* auch Hell. Stud. XVI 227 Nr. 24. 25; die umgekehrte Schreibung *Ἀβελκίου* CIG. 8644 (christl. Inschr. Kariens) ist ein indirekter Beleg für den Wandel $\lambda > \varrho$. — (114) *π* st. *μπ*: *Ὀλίπωι*, Sitzungsber. d. Berl. Akad. a. a. O.; *κκ* st. *γκ*: *ἀπενεκκεῖν* Blaſs, Hermes XXXIV 312 (Papyrus des 2/3. Jahrh.). — (122f.) Dissimilation *ναυκλήλου* st. *ναυκλήρου*, CIG. 9189 (christl. Inschr. Ciliciens). — (150) Genetiv statt Dativ: *ἀνέστησα τοῦ ἐμοῦ τέκνου* Mitteil. 256 Nr. 71 (christl. Inschr.); vgl. auch Solmsen, KZ. 34, 51 Anm. Auch das Umgekehrte tritt ein, vgl. Sitzungsber. d. Berl. Akad. a. a. O. 849 und *αὐτῷ* = *αὐτοῦ* Mitteil. XIII 245 Nr. 10 (5/6. Jahrh.); dieses und ferner immer *σε* statt *σοι* in einem Oxyrhynchuspapyrus des 2/3. Jahrh., den Blaſs, Hermes XXIV 312ff., behandelt; die Unsicherheit der Endungen wird auch durch *τῷ φιλοχρίστω Θεοδώρου* CIG 9240 (christl. Inschrift Kappadoziens) trefflich illustriert. — (155) Außer *μητέρι* vgl.

μιτέρος Bull. XVII 290 Nr. 96 (christl. Inschr. aus Phrygien). — (157) Die Endung -*ες* in der *α*-Deklination hat ihren ältesten Beleg (1. Jahrh. n. Chr.) wohl in *ἔχουσες* Cavvadias, Fouilles d'Épidaure Nr. 209 (nach Hatzidakis, *Ἐπιστολὴ πρὸς* Reinach p. 35). — (159) Füge hinzu *σφραγεῖδαν* Hell. Stud. IV 427 (Grabschrift des Aberkios). — (164) *τοῦ γένου* auch Hell. Stud. XVI 226 Nr. 24. 25 (Karien). — (166 f.) Der Typus -*ᾶς*, -*ᾶτος* begegnet in Ägypten neben dem von D. allein angeführten auf -*ᾶς*, -*ᾶ*, vgl. *Θεονᾶτος* Hermes XXIV 313. — (168) Zu den Formen der Feminina auf -*ώ*, -*οῦς* füge hinzu Dat. Sing. *καλοποῦ* Amer. Journ. of Archaeol. XI 553 Nr. 21 (Kreta). — (172) -*η*- st. -*α*- in den obliquen Kasus der *α*-Stämme: *εἰδυΐης* Journ. of Philol. XXII 271 ff. (Papyrus des 7. Jahrh.). — (217) Zur thematischen Flexion von *τίθημι* füge hinzu *ἔθοντο* Buresch, Aus Lydien S. 97 Nr. 39. — (227) Anläſslich der Form *ἤτω* konnte bemerkt werden, daſs dieselbe ins Jung-Phrygische übergegangen ist. — (237) Bei der Aufzählung von Beispielen für die Ausbreitung der Endung des sigmatischen Aorists dürfen so charakteristische Formen wie *ἐθήκατον* 3. Sing. Medii, Mitteil. XIX 368 (Bithynien), *ἀνήλθας* = *ἀνελθών* Rev. des Ét. gr. VII 300 (Papyrus), *ἀποθάνασα* = *ἀποθανοῦσα* Notizie degli Scavi a. a. O. (Syrakus), *ἀνανέκαντα* Rev. des Ét. gr. V 341 nicht weggelassen werden. Über den umgekehrten Vorgang (zu 239) vgl. auch Buresch, Aus Lydien p. 11, und Nuth, Marcus Diaconus p. 36. — (240) Zum Aorist *ἐπάην* (von *παύομαι*) füge die Belege bei Reinhold, De Graecitate patrum apostol. p. 79, hinzu und vgl. besonders die interessanten Formen *ἀνεπεόμην* und *ἀνεπέου*.

Meine Nachlese — die nur auf ganz gelegentlichen Notizen beruht und die leicht fortgesetzt werden könnte (vgl. z. B. die Rezension von W. Schmid, Wochenschr. f. klass. Phil. 1899, 505—513, 540—550) — mag zeigen, daſs in den veröffentlichten Inschriften und Papyri immer noch genug ungehobenes Material steckt, das Beachtung verdient. Ich habe einiges auch aus jüngsten Publikationen hinzugefügt — zur Bestätigung des Sprüchwortes dies diem docet, das zur Zeit für die *Κοινή*-Studien besondere Berechtigung hat. Gerade für Fälle, wo D. nur einen oder zwei Belege aus Inschriften mitzuteilen weiſs (z. B. *τοῦ γένου*, *ἔτου* p. 164, *πείρης* p. 172), ist Vollzähligkeit der Belege möglichst zu erstreben: ich mache D. natürlich keinen Vorwurf aus dem Übersehen dieses oder jenes Beleges, sondern möchte nur bemerken, daſs die oben angeführte Behauptung Dieterichs etwas vorschnell und unvorsichtig war. Schlieſslich hat die Vermehrung des Materials auch oft prinzipielle, d. h. die Erklärung der Thatsachen tangierende Bedeutung. Ob z. B. *πέντον* st. *πέμπτον*, das Verf. nur aus der alten Inschrift von Gortyn kennt (p. 187), das aber auch auf Amorgos in später Zeit vorkommt (Bull. XV 602 nr. 43), ein analogischer Vorgang sei (wie D. annimmt), ist angesichts einer Form *ἄμεμτε*, Notizie degli Scavi a. a. O. (Syrakus), wenigstens für den Beleg aus Amorgos sehr in Frage zu stellen; und weiter ist ein Schluſs ex silentio auf diesem Gebiet der Thatsachen besonders bedenklich: denn eine einzige neue Thatsache vermag z. B. chronologische Bestimmungen umzuwerfen, wie ich dies hinsichtlich *ἔχουσες* a. a. O. (Über die griechischen Lehnwörter des Armenischen, B. Z. IX) erläutern werde; daſs z. B. weiter der Typus *ἐσθίουν* nicht erst byzantinisch sei, sondern weiter hinauf reiche, ist mir nach p. 247 unzweifelhaft, obgleich ältere Belege für den Indikativ Präsens fehlen. Ein wie groſses

Gewicht D. nicht mit Unrecht der statistischen Bearbeitung seiner Beobachtungen beilegt, zeigen die beiden Kapitel, welche jeweils am Schlufs der Laut- und der Flexionslehre 'Zusammenfassung und Ergebnis' behandeln (p. 126—146, 251—267). Für die Frage nach den Ursprungszentren der in der *Κοινή* hervortretenden Neuerungen ist Zahl und Verbreitung derselben ein wichtiges Hilfsmittel, und die Untersuchungen Dieterichs zeigen in schöner Weise, wie stark der Anteil der hellenisierten Barbarenländer Ägypten und Kleinasien an der Schöpfung der neuen Sprachform ist — eine Thatsache, die ich immer vermutet habe. Aber ich halte doch nur im grofsen und ganzen diese Thatsache für erwiesen: wenn D. durch minutiöse Statistik dies für alle einzelnen Spracherscheinungen feststellen will, so sehe ich darin etwas zu viel Tüftelei; denn Verschiebungen der Statistik werden hier durch die Detailarbeit und durch neue Funde unvermeidlich; das einzige *λαμβροῦ* z. B., das ich oben angeführt habe, stellt auch Kleinasien für die entsprechende Lauterscheinung auf die gleiche Höhe wie Ägypten und Griechenland (s. Tabelle p. 130), und darum ist die Zusammenstellung aller möglichen Kombinationen kleiner Zahlengruppen ziemlich zwecklos. Es ist ferner etwas ungenau, wenn man ein Zahlenverhältnis 13 : 5 : 1 : 11 einem solchen wie 8 : 2 : 4 : 9 für „fast genau" gleich hält (256). Übrigens bringen die chronologischen Tabellen Dieterichs (p. 133, 137, 257, 261) eine Thatsache ans Licht, die vom Verf. nicht gewürdigt worden ist und in der ein interessantes Problem zu stecken scheint: in den vier Jahrhunderten vor Christus ist das griechische Mutterland (was Konsonantismus und Flexion betrifft) wesentlich stärker an Neuerungen beteiligt als Ägypten, während sich in den vier Jahrhunderten nach Christus das Verhältnis vollständig umkehrt. Also liegen — so mufs man doch wohl folgern — die Keime der Modernisierung schon im Mutterland und entwickeln sich dann nur rascher bei den Hellenen und hellenisierten Barbaren des Auslandes.

Aufser der Sammlung und geschichtlichen Verwertung seines Materials hat der Verf. sich durchgehends bemüht, die lautlichen und flexivischen Vorgänge in der *Κοινή* auch grammatisch zu erklären, d. h. die phonetischen und andern Gesetze zu finden, welche die Umgestaltung älterer Sprachformen bedingten. Verf. hat zur Aufhellung vieler Vorgänge durch seine eingehenden Erörterungen nicht wenig beigetragen und oft auch durch richtige Beobachtung und glückliche Kombination den zum Ziel führenden Weg gefunden. Dafs z. B. die Vokalassimilation durch die Nachbarschaft von Liquiden und Nasalen begünstigt wird (p. 20), dafs bei *ἑατοῦ* und ähnl. (statt *ἑαυτοῦ*) die Betonung eine Rolle gespielt hat (195), scheinen mir richtige phonetische Beobachtungen; die Formengeschichte des Verbum substantivum (223 ff.), die Geschichte der Personalendungen sind klar entwickelt. Die lautphysiologische Natur der Vorgänge wird nie aufser acht gelassen, und wenn z. B. in der Entwicklungsreihe von *πτ* > *φτ* abweichende Bahnen eingeschlagen werden, so hat D. hierin historische Gründe für sich. Eine Liste des Richtigen zu geben, halte ich nicht für die Aufgabe eines Rezensenten, wenn es sich um ein Buch handelt, das von methodischem Sinn und sprachwissenschaftlichem Verständnis zeugt. Dagegen ist es in diesem Falle umsomehr Pflicht des Kritikers, auf die Partien hinzuweisen,

wo der Widerspruch des Berichterstatters herausgefordert wird. Oft hat der Verf. zu viel beweisen wollen, er hat 'Lautgesetze' zu konstruieren versucht, wo das Material zu gering ist, der Bedingungen zu viele sind und die Bedingungen selbst zu wenig glaublich scheinen. Es ist zunächst immer wichtig, die wirklichen Repräsentanten eines Lautgesetzes von den scheinbaren zu trennen. Verf. hat aber öfter Verschiedenartiges zusammengeworfen. So darf *μουνουχίζω* nicht auf gleiche Linie mit altem *μν-* gestellt werden (42); *ἀτῆς* st. *ἑατῆς* u. ä., *ὀστο-θήκη* u. ä. st. *ὀστεο-* (46f.) kann ich nicht für Vertreter der lautgesetzlichen Entwicklung von *εο εα* in der *Κοινή* halten (*ὀστο-* nicht wegen Hatzidakis, *Ἀθηνᾶ* X 604); das aus Herodian zitierte *δεδεχμένος* (102) ist ein verdächtiger Zeuge für *γμ > χμ*, da *δέχομαι* daneben liegt; die Belege von *ρκ* st. *ργ* und *τρ* st. *δρ* aus ägyptischen Papyri (103) gehören doch wohl zur sonstigen Verwechslung der Media und Tenuis (mindestens müfste das Gegenteil erst bewiesen werden); *θρέφω* (106) ist selbstverständlich Übertragung von *ἔθρεψα*; *χέρα*, *χερί* etc. (11f.) ist für die Behandlung von *ι* vor *ρ* nicht mafsgebend (G. Meyer, Gramm.[3] 414), *σελέντιον* = lat. *silentium* desgleichen nicht für die spontane Entwicklung des *ι* vor *λ*; ngr. *πάλε* st. *πάλι* (14) kann durch Anlehnung an *τότε* hervorgerufen sein (wie ja der Auslaut von Adverbien oft durch Analogie bedingt ist); *παραδίδουμε* st. *-δίδομεν* (15. 249) kann sich an die 3. Pl. angelehnt haben oder ist *παραδιδοῦμε* zu lesen und beweist nichts für den Lautwandel *ο > ου*. Auch *ἔρθω ἦρθα* = *ἔλθω ἦλθα* (109) ist mir ein verdächtiger Beleg für *λ > ρ*, weil *ἔρχομαι* daneben steht (man vgl. nur ngr. dial. *ἦρχα* st. *ἦρθα*!). Endlich sind ngr. *alcjerónno* Bova (272, vgl. *ἀχειρίζω* neben *ἀρχαρώνω*), *ἐδοῦ* = *ἐδῶ*, *ἀγκαλῶ* st. *ἐγκαλῶ* u. ä. (274), *Ὀκτώμπρις* st. *Ὀκτώβρις* (281, — Analogie von September, November, Dezember!) keine Zeugnisse für die angenommenen lautlichen Erscheinungen, und in den ngr. Beispielen für *ι > ε* (272), *υ > ου* (275) sind verschiedenartige lautliche Vorgänge zusammengeworfen worden. Dafs auch in der Flexionslehre durch falsches Nebeneinanderstellen die Beurteilung der Sachlage verdunkelt werden kann, zeigen die dorischen Beispiele von Verben auf *-έω* st. *-άω* neben denen aus der *Κοινή*: dort liegt etwas Altdialektisches vor (wofür die Zeugnisse viel zahlreicher sind, als es nach Dieterich erscheint, s. Sütterlin, Verba denominativa p. 90), hier eine junge *Κοινή*-Erscheinung. Und dafs gar *ἐλευθερῶσθαι* unter das Kapitel 'Augment st. Reduplikation' eingereiht wird (215), ist ein offenbarer Lapsus, bez. eine Flüchtigkeit.

Durch solche Dinge wird das Vertrauen in manches 'Lautgesetz' des Verfassers stark erschüttert; auch andere Erwägungen entziehen manchem Lautgesetz Dieterichs den festen Boden: einmal wenn er mit zu wenigen Fällen operiert, dann wenn er zu komplizierte Bedingungen formuliert. Aus den paar Belegen für *ω* und *ο > ου* (15f.) zu schliefsen, dafs *ω* früher als *ο* zu *ου* verdumpft wurde, heifst zu viel schliefsen; für die Behauptung, dafs *-αω-* nur unbetont zu *-α-* werden könne, vermifst man die Belege (76f.), denn *ἄωρος*, der einzige Beleg für betontes *άω*, wurde durch frühe Entwicklung des *γ* (oder durch Anlehnung an *ὥρα*, *ὥριμος*) geschützt. Und wenn für den Wandel *ι > ε* nicht nur *ρ* und *λ*, sondern auch *ν*, *γ*, *κ*, *δ*, *θ*, *τ*, *π* verantwortlich gemacht werden (p. 14), so hört schliefslich die Erklärbarkeit auf, und man begnügt sich am besten mit einem einfachen Non

liquet. Der Grund des Wandels ist offenbar in anderer Richtung zu suchen (vgl. meine Bemerkungen zur Sache in: Griech. Lehnw. im Arm., B. Z. IX). Mit den entgegenstehenden Instanzen findet sich andererseits D. oft etwas leicht ab. So stehen der Fassung des Lautgesetzes über α > ε (7 f.) genug Fälle entgegen, um mich in meiner eigenen dort zitierten Formulierung nicht zu beirren; beim Vokalschwund (πέρσυ, σκόρδον u. ä.) wird rasch über die Fälle hinweggegangen, wo es sich nicht um *i* handelt (p. 39 f. 278): hier scheint inzwischen Kretschmer, Wochenschr. f. klass. Philol. 1899, 5 f., das Richtige gesehen zu haben. Für σίελος: σίαλος u. ä. (71) ist die Nachbarschaft des λ als Faktor des Lautwandels zweifelhaft, so lange die den vier Beispielen entgegenstehenden zwei (ψίεθος, ἐπίεσα) nicht erklärt sind. Mit dem Worte „Gesetz" muſs man vorsichtig sein, wenn es sich nur um Beobachtungen einer gewissen Regelmäſsigkeit handelt (vgl. etwa p. 9 unten und 33 über Schwund des anl. α). Mit „einem nur ganz sporadisch eingetretenen Lautvorgang" (anläſslich von μολύβιον p. 122) weiſs ich nichts anzufangen. Daſs τώρα in der Verbindung ταύτῃ τῇ ὥρᾳ entstanden sein muſs (63), daſs ein Vorgang sich zeitlich gerade so abgespielt haben muſs, wie die zufälligen Belege für die Flexion des Verbum subst. (228) ergeben, solches und Ähnliches darf man nur behaupten, wenn man z w i n g e n d e Gründe dafür hat.

Dem Verf. bot sich natürlich oft die Gelegenheit, bei seinen sprachlichen Erörterungen zu seinen Vorgängern Stellung zu nehmen, sei es zustimmend und genauer ausführend oder ablehnend. Ich hebe wiederum hervor, daſs diese Erörterungen öfter wesentlich die Sache gefördert haben; man hätte nur gewünscht, daſs Verf. in der Anführung von früheren Arbeiten bisweilen sorgfältiger gewesen wäre, besonders in Fällen, wo die Meinung des Verf. nichts wesentlich Neues bringt. Ich stelle daher Nachträge dieser Art ebenfalls zusammen. Zu *i* > *e* vor ρ (11) vgl. Psichari, Revue crit. 1888 (I) 331. Bei der Behandlung des vokalischen Anlauts (p. 29 ff.) ist mit keiner Silbe (auſser der miſsverständlichen Zitierung p. 36) auf meine Ausführungen IF. VII 14 ff. Bezug genommen, obwohl sie in der Beurteilung der Sache ganz nahe stehen. Zur Behandlung der Vokalsynkope (37 ff.) vgl. auch Ref. IF. II 96 f. und zuletzt (nach Dieterichs Veröffentlichung) Kretschmer, Wochenschr. f. klass. Philol. 1899 p. 6, durch welchen die Vorgänge wesentlich geklärt sind; zu νοσσός u. ä. (p. 47) R. Meister, Abh. d. Sächs. Ges. d. Wiss. XIII 811; zur Erklärung von Θέδωρος u. ä. (53) auch G. Meyer, Gr. Gramm.[3] 192 f.; zu ἐφ' ἔτος u. ä. (p. 85 f.) Ref., Untersuch. über den Spir. asper 70 ff. (woraus der Verf. sein Material hätte wesentlich bereichern können); zu λήμψομαι u. dgl. (93) W. Schulze, Orthographica, Marburg 1894 (neue Belege aus dem 2. Jahrh. n. Chr. auch in der philosophischen Inschrift von Oinoanda, Bull. de corr. hell. XXI 248); zum Ausfall von μ vor φ (p. 115) vgl. die fast identischen Worte in den IF. VIII 191. Die Übertragung der männlichen Artikelform οἱ auf das Femininum (153) ist zuerst von G. Meyer, Bezzenb. Beitr. I 227 ff., behandelt worden. Über die Nomina auf -ᾶς -ᾶ (167) vgl. ferner R. Meister, Abh. d. Sächs. Ges. d. Wiss. XIII 837; bei Gelegenheit der Reduplikation (214 ff.) konnte auch auf die reiche Materialsammlung von Κόντος, Ἀθηνᾶ II 84 ff., hingewiesen werden; für die Beurteilung der Medialformen des Verbum subst. (227) ist die Beobachtung B. Keils, Athen. Mitteil. XX 442

(Belege aus den Dialekten), von Interesse; zur Endung 3. Pl. *-σαν* (242) vgl. endlich Hatzidakis im *Παρνασσός* XVIII 21 ff. (des S.-A.).

Die Anschauungen des Verfassers weichen aber nicht selten von denen seiner Vorgänger ab, und ich gestehe gern, dafs ich in den Darlegungen D.s auch da eine Förderung sehe, wo ich selbst mich nicht zur Auffassung Dieterichs bekehren kann. Man müfste natürlich geradezu die Erörterung wieder aufnehmen, wenn man dies im Einzelnen zeigen wollte. Ich begnüge mich daher mit ein paar Beispielen. Was die Frage des *υ* (> *ου* und *ι*) betrifft (23 ff.), worin sich Verf. gegen meine Auffassung IF. II 104 ff.[1]), VIII 188 ff. richtet, so verweise ich auf meine späteren Ausführungen in B. Z. IX, wo ich die Frage nochmals und mit Bezug auf D. behandeln werde. Sehr der Revision bedürftig scheint mir auch die Darstellung der Vokalgruppen *-εα- -εο-*, *-ια- -ιο-* (45 ff.): Verf. sucht hier den verschiedenen lautgesetzlichen Bedingungen nachzuspüren, welche die Umgestaltung jener Vokalverbindungen in der *Κοινή* und später bewirkten; aber *Θέδωρος* u. dgl. (p. 47) ist doch höchst wahrscheinlich kein lautlicher Vorgang (s. oben), und dafs die Nomina auf *-ις*, *-ιν* (für *-ιος*, *-ιον*) einen lautlichen Prozefs darstellen, ist von D. nicht bewiesen worden; der Parallelismus neugr. dial. *βασιλές* u. dgl. st. *-έας* und *-ιν* (*ίν*) st. *-ιον* ist in mehr als einer Beziehung zweifelhaft; den eigenen Anschauungen des Verf. über *-ιν* widerspricht seine Beobachtung über den Accent der Nomina auf *-ιον* (p. 65). *Ἕρμαις* st. *-αιος* Hell. Stud. VIII 252 nr. 32 (Kleinasien), das bei D. p. 47 f. fehlt, widerspricht überdies der Behauptung, dafs nur betontes *-ίο-* zu *ε* werde. Auch dafs *-εΐο-* lautlich fester gewesen sein soll als *-ίο-*, *-αΐο-* und *-αία-* (p. 66. 68), leuchtet mir nicht ein. Ebensowenig vermag ich in neugr. *ὀλάκερος* gegenüber *ἀκέριος* einen Beleg für die lautliche Behandlung des *-ιο-* nach *ρ* zu sehen: man denke nur an Parallelen wie *παιδί* und *ψυχόπαιδο*, ganz abgesehen davon, dafs *ὀλάκερος* auch durch Dissimilation aus **ὀλάκλερος*, d. i. *ὁλόκληρος* erklärt werden kann. Noch weniger kann ich in *Κυρικός* st. *Κυριακός* und anderen Beispielen für *ι* = *ια* (67) etwas Lautliches annehmen: Suffixvertauschung und andere analogische Prozesse liegen für die Mehrzahl der Fälle am nächsten. Was weiter D. gegen Hatzidakis' Erklärung von *κυρά* (st. *κυριά* nach *πεθερά*) einwendet, wird hinfällig, wenn wir bedenken, dafs *κερά* vielfach 'Mutter' (nicht 'Dame') bedeutet. Andererseits hat D. neugr. *ἄς* nicht als den Nachkommen von altgr. *ἔασε* anerkannt und sich dadurch eines Beleges für *έα-* beraubt (53), obwohl die Vermutung von Jannaris gegenüber der alten Erklärung von *ἄς* (aus *ἄφες*) entschieden den Vorzug verdient. Schliefslich ist zu wiederholen, dafs das Material, auf dem der Verf. seine Lautgesetze aufbaut, oft recht gering ist. Ich gedenke auf einige Punkte dieses Abschnittes, besonders was neugr. *βασιλές* etc. und *νερόν* betrifft, an anderem Orte zurückzukommen. Es genügt mir hier, auf einige Thatsachen hingewiesen zu haben, welche die Aufstellungen D.s in zwei Fragen, denen er besondere Aufmerksamkeit widmete, nicht so ohne weiteres rechtfertigen.

Einige Einzelheiten seien noch in der Seitenfolge des Buches angemerkt. S. 125 bemüht sich D., *τριάντα* aus *τριάκοντα* als Dissimilation

---

1) Das Zitat II 42 ff., sowie (p. 15) II 53 ff. ist falsch, d. h. bezieht sich auf den Separatabdruck.

zu erklären; doch es versagen die angeführten analogen Beispiele: denn z. B. in ξεταλαγιάζω aus ξεκαταλαγιάζω u. ä. hat offenbar die verwirrende Menge gleicher Vokale, in κυμοθάλασσα u. ä. = κυματοθάλασσα jene sowohl wie die gleiche Artikulationsstelle zweier aufeinanderfolgenden Silbenanlaute die Dissimilation begünstigt: für τριάκοντα u. s. w. liegt aber nichts von alledem vor, und was D. als Agens der Dissimilation anführt, die Aufeinanderfolge der drei Tenues τ-κ-τ oder π-κ-τ (πεντήκοντα), zeigt eigentlich nur die Verlegenheit des Verf.s, mit den seltsamen Formen fertig zu werden. Einen Dissimilationsvorgang hat D. allerdings auch nach meiner Meinung mit Recht geahnt; ich möchte nämlich die Vermutung aussprechen, daſs die verkürzten Zehnerformen mit dem Aufkommen der Zählweise τριάκοντα καὶ δύο, τριάκοντα καὶ πέντε u. s. w. (in nachklassischer Zeit, s. Blaſs-Kühner I 629, Blaſs, Gramm. d. Neutest. Griech. 35) entstanden sind: daſs gerade beim Zählen 'Allegroformen' gern eintraten, ist nicht verwunderlich, und die Dissimilation ist hier bei gleichen Silbenanlauten ganz von selbst gegeben. Über die lautphysiologische Möglichkeit der Dissimilation von nicht unmittelbar aufeinanderfolgenden Silben s. Meringer und Mayer, Versprechen und Verlesen p. 83. 186, und Brugmann, Grundriſs I² 859. Es ist zu bemerken, daſs durch diese Dissimilation die beiden nebeneinanderstehenden Zählformen der nachklassischen Zeit, τριάκοντα καὶ δύο einerseits und τριάκοντα δύο andererseits, gleiche Silbenzahl erhielten; die Verkürzung von τεσσαράκοντα zu σαράκοντα und σαράντα war im Anlaut wohl durch das gleiche 'rhythmische' Gefühl der Sprechenden bedingt. Weiter ist es nicht auffallend, daſs τριάντα u. s. w. schlieſslich verallgemeinert wurden (τριάντα δύο etc.) und den Sieg davon trugen. — Für die Beurteilung der augmentlosen Formen δούλευον, τίθεντο (212) wäre eine Bemerkung darüber von Interesse, ob im Text jenen Formen ein Vokal vorhergeht. — Bei den Beispielen für Verschleppung des Augmentes (p. 214) scheint Verf. neugr. Formen wie κατεβαίνω, ἀνεβαίνω u. dgl. vergessen zu haben, s. Hatzidakis, Einl. 164 f. — Statt ἔποικα (215) ist richtiger ἐποῖκα (aus ἐποίηκα) zu accentuieren, vgl. pontisch ἐποῖκα. — In der Form ἀφῖναι (220) liegt wohl eher ἀφεῖναι vor als Umgestaltung von ἀφιέναι in der Richtung des neugr. ἀφίνω. — 3. Pl. ἦντο (224) scheint doch auch im Neugriechischen noch einen Reflex zu haben in Formen wie ἤντουσαν, ἠντούσανε (Ref. Handbuch p. 104). — Ein Schreibfehler liegt p. 51 vor, wo es Z. 9 v. u. 'Vokalen' st. 'Konsonanten' heiſsen muſs; eine falsche Seitenzahl p. 192 Z. 19 (78 ff. st. 106 ff.).

Es bleibt noch übrig, mit einigen Worten auf den Exkurs einzugehen, der sich mit Beziehungen zwischen der Κοινή und den heutigen kleinasiatischen Mundarten beschäftigt (271 ff.). Die Frage nach den altdialektischen Bestandteilen des Neugriechischen wird hier berührt; für das sichere Urteil, das seinerzeit Hatzidakis abgegeben hat, enthält das Buch D.s einen neuen Thatsachenbeweis: Dialektisches ist im heutigen Neugriechisch nur soweit verhanden, als es durch die alte Κοινή aufgenommen worden war. D. möchte nun allerdings gegenüber Hatzidakis etwas mehr Dialektismen (Ionismen) in neugriechischen Dialekten erweisen; aber von seinen sieben Punkten (296 ff.) ist mir nur der 1. und 6. (φάτνη u. ä., sowie οὗλος st. ὅλος) einigermaſsen wahrscheinlich; wieso pontisch σπ st. σφ ein Ionismus sein soll, sehe ich nicht ein; τώρη st. τώρα (auf Chios)

ist mir als Ionismus nicht minder zweifelhaft: der Chiote in Byzantios' *Βαβυλωνία* sagt nicht nur *τώρη*, sondern auch *ἀπόψι* st. *ἀπόψε*, und es liegt am nächsten, die Gestaltung des Auslautes analogisch zu erklären (Anlehnung an *πάλι*, *πέρ(υ)σι*), da ja bei Adverbien dies etwas ganz Gewöhnliches ist, vgl. Reihen wie *ὕστερις*, *τίποτις*, *ἅματις*, *τάχατις*, *ἐψές*, *χθές*, *τότες*, *τίποτες*, *τάχατες*. Endlich ist es ein Lapsus, attisch *τέτταρες* st. *τέσσαρες* für einen Ionismus auszugeben, während man gerade an dieser Stelle eher den Hinweis erwartet, dafs *σσ* in der *Κοινή* und im Neugriechischen ein nichtattischer Bestandteil sei. Über den Anteil der nichtattischen und nichtgriechischen Mundarten an der Schaffung der *Κοινή* hätte ich gerne eine Zusammenfassung des passim Erwähnten gesehen und hätte dafür lieber die sonstigen Ergebnisse des Exkurses vermifst, da ich sie für verfrüht halte: Verf. möchte zwischen der *Κοινή* und den neugr. Mundarten Kleinasiens und der vorliegenden Inselwelt einen besonders engen Zusammenhang erweisen. D. nennt sie „ältere" oder die „ältesten" Dialekte (199. 219), weil sie direkt auf die *Κοινή* zurückgehen (s. auch p. 230). Dafs die pontischen und kappadokischen Dialekte „altertümlicher" als etwa die der Kykladen sind, kann zugegeben werden; aber auf die *Κοινή* gehen schliefslich alle Dialekte zurück, und ich verstehe daher die Tendenz des Exkurses nicht recht. Überdies rechnet D. doch auch Bova zu den „ältesten" Dialekten, und dann ist der Begriff „ost- und südostgriechisch" gesprengt. Die statistischen Zusammenstellungen, welche die engeren Beziehungen von alter *Κοινή* und heutigem Ostgriechisch erweisen sollen, zeigen wieder das Gepräge gewisser Tüftelei; es fehlt aber vor allem auch die Gegenprobe, da nur Kleinasien, Cypern, die Sporaden, Zakonien und Unteritalien Material für die Statistik geben; das ganze europäische Festland blieb unberücksichtigt. Jene Dialekte kennen wir zufällig etwas genauer, diese (die peloponnesischen, thessalischen, macedonischen, thrakischen Dialekte) sind noch wenig bekannt — die statistische Gegenprobe kann noch nicht gemacht werden; aber durch diesen Mangel verlieren die Zahlen des Verf. ihre Beweiskraft. Diejenigen Erscheinungen, welche dem ganzen vom Verf. abgegrenzten Gebiet angehören (p. 299), sind überhaupt ziemlich allgemein neugriechisch und begründen daher keine engere Zusammenordnung einzelner Dialekte. Aber auch im Einzelnen finde ich in den Ausführungen des Verf. Seltsames genug, um mich nicht von der Richtigkeit seiner Darlegung überzeugen zu können. So mutet von vornherein seltsam die Behauptung an, dafs die auf den Pontos und Kappadokien beschränkten Erscheinungen sämtlich attisch seien (304): der attischen *Κοινή* sollen nämlich die Erhaltung der Possessivpronomina, der Kontrakta auf *-όω*, des Aorist Passiv ohne *-κα*, des Acc. Sing. auf *-αν* st. *-α* besonders charakteristisch gewesen sein. Wie das zu verstehen sei, weifs ich nicht, da Verf. z. B. für die letzte Erscheinung viel mehr aufserattische Belege (und nur zwei attische!) anführt (p. 159). Bis jetzt können wir nur wenige Erscheinungen der *Κοινή* in einer bestimmten Gegend des hellenischen Sprachgebietes lokalisieren: ich rechne dazu z. B. die Prothese des *ι* vor *σ* impurum und die Nasalentwicklung vor Konsonanten und finde es allerdings bemerkenswert, dafs diese Erscheinungen auch heute noch auf ungefähr gleiche Gebiete beschränkt sind; aber indem D. diese charakteristischen Dinge mit solchen der *Κοινή* überhaupt zusammenwirft (302 ff.), kommt er zu wenig wahr-

scheinlichen Folgerungen (304 f.). Trotzdem halte ich die anregenden Bemerkungen über den Einfluſs des griechischen Kulturzentrums Alexandria auf die Bildung der mittelgriechischen Sprache (306—310) für höchst beachtenswert und glaube, daſs sie für die Forschung ein Leitmotiv sein können. Denn das Buch D.s wird der Ausgangspunkt weiterer Untersuchungen auf dem Gebiete der *Κοινή* sein müssen, und diese Thätigkeit wird sich nun sowohl auf die monographische Behandlung einzelner Landschaften wie einzelner Spracherscheinungen und einzelner sprachgeschichtlichen Faktoren erstrecken müssen.

In meiner Besprechung ist der Widerspruch mehr zum Worte gekommen als die Zustimmung. Aber indem ich dem Buche D.s mehr als die üblichen Worte des Rezensenten widmete, wollte ich das lebhafte Interesse bezeugen, das die Arbeit des Verf. und sein Arbeitsgebiet für mich besitzt. Ich stehe nicht an, dem Buch D.s trotz der gemachten Ausstellungen einen hervorragenden Platz unter den Forschungen über die *Κοινή* anzuweisen und es für die weiteren Studien in allen einschlägigen Fragen als ein unentbehrliches Hilfsmittel zu bezeichnen.

Freiburg i. B. Albert Thumb.

III. Abteilung.

Bibliographische Notizen und kleinere Mitteilungen.

Die bibliographischen Notizen werden von Aug. Heisenberg in München (A. H.), Ed. Kurtz in Riga (E. K.), J. Strzygowski in Graz (J. S.), Carl Weyman in München (C. W.) und dem Herausgeber (K. K.) bearbeitet. Zur Erreichung möglichster Vollständigkeit werden die HH. Verfasser höflichst ersucht, ihre auf Byzanz bezüglichen Schriften, seien sie nun selbständig oder in Zeitschriften erschienen, an die Redaktion gelangen zu lassen. Bei Separatabzügen bitte ich dringend, den Titel der Zeitschrift, sowie die Band-, Jahres- und Seitenzahl auf dem für mich bestimmten Exemplar zu notieren; denn die Feststellung dieser für eine wissenschaftliche Bibliographie absolut notwendigen Angaben, die den HH. Verfassern selbst so geringe Mühe macht, kostet mich stets umständliche und zeitraubende Nachforschungen in unserer Staatsbibliothek, und häufig bleiben alle Bemühungen vergeblich, weil das betreffende Heft noch nicht eingelaufen oder gerade beim Binden oder aus einem anderen Grunde unzugänglich ist. Auf wiederholte Anfragen bemerke ich, daſs die Artikel innerhalb der einzelnen Abschnitte der Bibliographie hier wie in den früheren Heften, soweit es möglich ist, nach der Chronologie des betreffenden Gegenstandes aufgeführt sind.
Der Bericht ist bis zum 20. November 1899 geführt. K. K.

1. Gelehrte Litteratur, Volkslitteratur und Sagen, schönlitterarische Behandlung byzantinischer Stoffe.

A. Gelehrte Litteratur.

Alfred Croiset et **Maurice Croiset**, Histoire de la littérature grecque. T. V. Période Alexandrine par A. C. — Période Romaine par M. C. Paris, Fontemoing 1899. 3 Bl., 1096 S. 8⁰. Mit diesem einen Generalindex zu den 5 Teilen enthaltenden Bande ist die Croisetsche Litteraturgeschichte glücklich zum Abschluſs gekommen. In unser Gebiet fallen die beiden letzten Kapitel des Schluſsbandes, in denen die Geschichte der Litteratur von Diokletian bis zum Tode Theodosius' des Groſsen und von Arkadius bis Heraklius dargestellt wird. Ausführlich besprochen von **Am. Hauvette**, Revue critique 1899 II p. 355—359. C. W.

H. Lieberich, Studien zu den Prooemien in der griechischen und byzantinischen Geschichtschreibung. (Vgl. B. Z. VIII 556.) Besprochen von **Aug. Heisenberg**, Berl. phil. Wochenschr. 1899 Nr. 17 Sp. 516—519 (ebenda Nr. 33/34 Sp. 1052 eine Entgegnung des Verf. und eine Erwiderung des Rezensenten). A. H.

Heinrich Gelzer, Sextus Iulius Africanus und die byzantinische Chronographie. Zweiter Teil, zweite Abteilung. Nachträge. (Vgl.

B. Z. VIII 209 f.) Besprochen von **F. Hirsch**, Wochenschrift f. klass. Phil. 1899 Nr. 40 Sp. 1092—1093. A. H.

Cassii Dionis Cocceiani historiarum Romanarum quae supersunt. Edidit **U. Ph. Boissevain.** Vol. I. (Vgl. B. Z. VIII 459.) Besprochen von **K. Jacoby**, Wochenschrift f. klass. Phil. 1899 Nr. 12 Sp. 313—320. A. H.

Otto Kehding, De panegyricis Latinis capita quattuor. Dissertation. Marburg, Druck von Koch 1899. 55 S. 8°. Handelt im 4. Kapitel S. 44—54 über die Benützung der Prunkreden des Aristides, Synesios, Themistios und Libanios durch den Dichter Claudianus. C. W.

J. Georg Brambs, Studien zu den Werken Julians des Apostaten. 2. Teil. Eichstätt, Druck von Brönner 1899. 37 S. 8°. Programm des Gymnasiums f. 1898/99. Giebt einige Nachträge zum 2. Kapitel des 1. Teiles (vgl. B. Z. VII 456) und handelt ausführlich über die Demosthenes- und Isokratesstudien des Kaisers. Die meisten Entlehnungen aus diesen beiden Autoren finden sich in seiner ersten Rede. Vgl. die eingehende Besprechung von **J. R. Asmus**, Wochenschr. f. klass. Philol. 1899 Nr. 42 Sp. 1137—1142. C. W.

Ludwig Jeep, Zur Überlieferung des Philostorgios. (Vgl. B. Z. VIII 548 f.) Besprochen von **E. Preuschen**, Berl. philol. Wochenschr. 1899 Nr. 44 Sp. 1350—1354. A. H.

U. v. Wilamowitz-Möllendorff, Lesefrüchte. Hermes 34 (1899) 601—639. Handelt S. 606 ff. über Stellen des Lydos De mensibus. K. K.

Ioannis Laurentii Lydi Liber de mensibus. Edidit **R. Wünsch.** (Vgl. B. Z. VIII 550.) Besprochen von **W. Kroll**, Berl. philol. Wochenschrift 1899 Nr. 20 Sp. 612—614; von **F. Hirsch**, Wochenschrift f. klass. Phil. 1899 Nr. 37 Sp. 1009—1011. A. H.

Procopii Caesariensis Anecdota quae dicuntur. Edidit **Michael Krascheninnikov.** Iurievi, typis Mattiesenianis 1899. LXXIV, 205 S. 8°. 5½ Rubel = 16 Frs. Wird besprochen werden. K. K.

M. Kraseninnikov, Procopiana. II. III. Zur Kritik des Textes des 6. und 7. Buches der Schrift "Ὑπὲρ τῶν πολέμων". Journal des Minister. der Volksaufkl. Bd. 325, 1899, Abteilung für klass. Philologie, Septemberheft S. 127—144 und Oktoberheft S. 1—18. Fortsetzung der in der Byz. Z. VIII 212 notierten kritischen Bemerkungen zu Prokops Gotenkrieg im Anschluß an die neue Ausgabe von Comparetti. E. K.

M. Kraseninnikov, Ergänzende Notiz zur Frage über die handschriftliche Überlieferung der zweiten Tetrade der Schrift des Prokopios von Kaisareia „Ὑπὲρ τῶν πολέμων". Viz. Vrem. 6 (1899) 288—291. Der Verf. liefert einige Nachträge und Verbesserungen zu seinem in der Byz. Z. VIII 211 notierten Aufsatze. Die Nachträge enthalten einige genauere Daten über den Inhalt der Blätter 186—190 des Cod. Paris. 1038 (beim Verf. E), den Kr. unterdes in Jurjev persönlich hat studieren können. Die Verbesserungen betreffen namentlich das Stemma der handschriftlichen Überlieferung, das noch weiter vereinfacht wird. E. K.

P. Hermann Bourier O. S. B., Über die Quellen der ersten vierzehn Bücher des Johannes Malalas. Münchener Diss., Augsburg Ph. J. Pfeiffer 1899. 49 S. 8°. Wird besprochen werden. K. K.

In der *'Εθνική 'Αγωγή* vom 15. Juni 1899 referiert **Σ⟨ωτηριάδης⟩** unter dem Titel *Νέα βιβλία* über die B. Z. VIII Heft 2 u. 3 (263—612). Dabei modifiziert er in einer Einzelheit die Ausführungen von **C. E. Gleye** über den Monophysitismus des Malalas und erklärt das Wort *ἐρευμάτισε* = *ἔπνιξεν εἰς τὸ ῥεῦμα*. A. H.

Leo Sternbach, De Georgii Pisidae apud Theophanem aliosque historicos reliquiis. Dissert. philol. Acad. lit. Cracov. 30 (1899) 1—107. St. beabsichtigt in der von J. B. Bury geleiteten, bei Methuen & Co., London, erscheinenden Sammlung den Pisides neu herauszugeben. Wie ernst er seine Aufgabe nimmt, beweist die vorliegende gehaltreiche und scharfsinnige Abhandlung. Der Verf. untersucht in ihr mit der peinlichen Sorgfalt, die alle seine Arbeiten charakterisiert, die reichlichen Spuren des Pisides bei Theophanes und handelt dann auch über das Pisidesgut, das durch Georgios Monachos aus Theophanes dem Leo Grammaticus, dem Theodosios von Melitene, der unedierten, unter den falschen Namen des Cyrillus Alex. und Georgios Pisides überlieferten Chronik des Cod. Matrit. Palat. 40 (vgl. Th. Preger, Die angebliche Chronik des hl. Kyrillos und Georgios Pisides, B. Z. VII 129 ff.) u. s. w. vermittelt wurde. Sowohl Pisides als die von ihm abhängigen Chroniken erfahren durch die Arbeit mannigfaltige Förderung. K. K.

Stanislas Gamber, Le livre de la 'Genèse' dans la poésie latine au Vme siècle. Paris, Fontemoing 1899. 3 Bl., XVI, 262 S. 8⁰. Wird hier erwähnt wegen des kurzen Abschnittes über das Hexaemeron des Georgios Pisides (S. 207—209), woselbst der Verf. eine erstaunliche Unbekanntschaft mit der Litteratur über diesen Dichter bekundet. C. W.

E. W. Brooks, The chronological canon of James of Edessa. ZDMG 53 (1899) 261—327. Ediert aus einer Hs des Britischen Museums eine dürftige syrische Chronik mit englischer Übersetzung. Er hält das Werkchen, das mit dem Jahre 326 n. Chr. beginnt und mit dem Jahre 630 n. Chr. abschließt, trotz einiger von Nau im Journal Asiatique 1898 ausgesprochenen Zweifel für einen Auszug aus der von Michael Syrus benützten Chronik des Johannes von Edessa. Eingeschoben ist ein chronologischer Kanon, in dem die Chronikenjahre mit den olympischen Jahren und mit den Jahren der römischen, persischen und arabischen Herrscher geglichen sind. Trotz ihrer Dürftigkeit werfen die Fragmente manches Licht auf Theophanes und Michael Syrus. K. K.

H. van Herwerden, Varia ad varios scripsit H. v. H. Mnemosyne N. S. 27 (1899) 378—398. Spendet mit holländischer Freigebigkeit Konjekturen zu verschiedenen Autoren, u. a. zu Photios (biblioth.) und bes. zu Stobaios (p. 386—398). C. W.

L. Sternbach, Ioannis Geometrae carmen de S. Panteleemone. Krakau 1892. (Vgl. Byz. Z. I 620.) Besprochen von **A. Papadopulos-Kerameus** im Viz. Vrem. 6 (1899) 156—163 (in griech. Sprache). Aus einer in seinem Privatbesitz befindlichen, mit dem Vers 886 abbrechenden Hs aus dem Ende des 12. Jahrh. teilt P.-Kerameus zahlreiche Varianten (darunter acht neue Verse) und die am Rande oder zwischen den Zeilen stehenden Worterklärungen mit. E. K.

Joannes Jacobs, De Progymnasmaticorum studiis mythographicis. Dissertation. Marburg 1899. 82 S. 8⁰. Gründliche Studie über

die bei den Rhetoren beliebten mythologischen Erzählungen, in der auch die byzantinischen Arbeiten berücksichtigt werden, so die durch Konstantinos Porphyrogennetos veranlafste Sammlung der Geoponica, Johannes Doxopatres, Nikephoros Basilakes (nicht Basiliakes), Georgios Pachymeres und Georgios von Cypern. Der zweite Teil (S. 15 ff.) enthält den auf Grund zahlreicher Hss festgestellten Text einer Auswahl von Erzählungen; die Überlieferung aller Mythen ist in der tabula fabularum (S. 66—81) angegeben. Der berühmte Cod. Escurial. Y II 10 scheint übrigens von J. nicht benützt zu sein. (Vgl. K. Krumbacher, Byz. Litt.[2] 470 ff.)

A. H.

Arthur Ludwich, Kritische Miscellen (XII—XX). Wissenschaftliche Beilage zum Vorlesungsverzeichnis für das Winter-Halbjahr 1899 der Universität Königsberg. Königsberg 1899. 20 S. 4°. Einige dieser Miscellen fallen in den Kreis der byzantinischen Studien. So XIII, die Konjekturen zu fünf Versen des Pariser Etymologikon s. v. *Πληγάδες* (Cod. gr. 2720) bringt, von denen einer durch Tzetzes dem Apollonios Rhodios — nach L. mit Unrecht — zugeschrieben wird. Misc. XV enthält Emendationen zu Lydus de Mensibus ed. Wuensch, XVI solche zu den chaldäischen Orakeln. Zu den astrologischen *καταρχαί* eines Dichters Ammon giebt Misc. XVII kritische Beiträge, und Misc. XVIII beschäftigt sich mit den Texte der von einem Nonnianer verfafsten hexametrischen Lebensskizze Pindars.

A. H.

Anthologia Graeca epigrammatum Palatina cum Planudea. Edidit **Hugo Stadtmüller.** Vol. II Pars prior, Palatinae librum VII Planudeae librum III continens. Leipzig, Bibl. Teubneriana 1899. XCII, 524 S. 8°. 8 *M.* (Vgl. B. Z. IV 171.) Den Manen Erwin Rohdes widmet St. mit einem schönen Epigramm diese Ausgabe, dem feinen Geist des Toten eine würdige Gabe. So recht ein Buch, nicht um es zu studieren, sondern um in ganz besonders guten Stunden die eine oder andere Perle aus der köstlichen Schnur sich nahe zu betrachten, wie Goethe dann wohl seine geschnittenen Steine zu durchmustern pflegte. Uns freut besonders der Gedanke, dafs Byzantiner es gewesen sind, die diese Schätze uns gerettet haben, nicht blofs wie sonst so oft durch schulmäfsiges Kopieren der Hss, sondern durch philologisches Sammeln und Sichten. Wenn wir für philologische Arbeit überhaupt den Namen des Schaffens in Anspruch nehmen, so ist die Anthologia Graeca eine byzantinische Schöpfung. Die Ausgabe enthält nur Grabschriften und umfafst das 7. Buch der Palatina und das 3. der Planudeischen Sammlung; dazu kommen die Sylloge Euphemiana aus der Zeit Leos des Weisen und die in den Fragmenten des Diogenes Laertius überlieferten Epigramme, die H. Diels dem Hrsg. zur Verfügung gestellt hatte (Vgl. jetzt E. Martini, Analecta Laertiana S. 78 ff.; s. die folgende Notiz). Über das gegenseitige Verhältnis dieser Sammlungen und die Hss unterrichten die Prolegomena besonders instruktiv durch leicht zuhandhabende Tabellen; dann folgen die Epigramme selbst mit dem ausführlichsten kritischen Apparat, der, soweit es überhaupt möglich ist, auf jede textkritische Frage Aufschlufs giebt.

A. H.

Edgar Martini, Analecta Laertiana I. Habilitationsschrift. Leipziger Studien 19 (1899) 75—176. Beschreibung der Hss und Untersuchung ihres Verhältnisses. Für die byzantinischen Studien ist (S. 84 f.) der Cod.

Paris. gr. 1759 von Bedeutung. Er enthält auf fol. A^r von verschiedenen Händen s. XV und XVI drei Grabschriften. Die interessanteste ist die aus 10 jambischen Trimetern bestehende auf den Kaiser Basileios II Bulgaroktonos († 1025), aus der V. 4 *ἵστημι τύμβον ἐν μέσῳ γῆς Ἑβδόμου* am meisten Beachtung verdient. Die beiden anderen Inschriften beziehen sich auf Julianos Apostates und einen Bessarion. Anstatt der „völlig kindischen Kompilation" von Fr. v. Andlaw „Die byzantinischen Kaiser" hätte übrigens M. wohl ein anderes Werk für die byzantinische Geschichte zitieren können; daran ist doch jetzt kein Mangel mehr. Die auf Musuros bezüglichen Verse im Cod. Vatic.-Palat. gr. 261 (S. 93) kommen ganz ähnlich im Vatic.-Palat. 281 vor und sind von Bedeutung für die Frage nach der Herkunft des Schlusses der Euripideischen Iphigenie in Aulis. (Vgl. R. Wünsch, Der pseudoeuripideische Anfang der Danaë, Rhein. Mus. 51 (1896) 141 ff.) A. H.

Petros N. Papageorgiu, *Κριτικὸν παραχορήγημα εἰς Μιχαὴλ Γλυκᾶν. Νέα Ἡμέρα* 1899 ἀρ. 1297 (8/20 Okt.). Der Verf. weist zuerst einige Entlehnungen des Glykas aus der alten Dichtersprache nach, giebt dann sehr glückliche Emendationen zu dem von **K. Krumbacher**, Michael Glykas (vgl. B. Z. V 210), edierten Gedichte und Briefe des Glykas, handelt dann über einige sprichwörtliche Redensarten des Autors und verzeichnet endlich die in den zwei Schriften vorkommenden seltenen Wörter. Ein Irrtum ist es, wenn P. meint, unter dem von mir neben Tafel zu Eustathios von Thessalonike angeführten Neander sei der Humanist Michael Neumann aus dem 16. Jahrh. († 1595) zu verstehen; es handelt sich vielmehr, wie schon die Zusammenstellung mit Tafel zeigt, um den bekannten Berliner Kirchenhistoriker Joh. Aug. Wilh. Neander (geb. 1789, gest. 1850), der i. J. 1841 in den Abhandlungen der Berliner Akademie eine Charakteristik des Eustathios veröffentlichte. K. K.

P. Papageorgiu, *Κριτικὸν σημείωμα εἰς Μιχαὴλ Γλυκᾶν. Ἐκκλησ. Ἀλήθεια* 18 (1898) 443—444. Der Verf. will in dem 36. und 37. Verse des von K. Krumbacher herausgegebenen Gedichtes des Mich. Glykas lesen: *σχηματίζῃ, πολλὰς ἁπλῶς τὰς ἀνοχὰς τεχνάζῃ καὶ προφάσεις.* Notiert im Viz. Vrem. 6 (1899) 283. E. K.

K. Krumbacher, Michael Glykas. München 1894. (Vgl. Byz. Z. V 210.) Besprochen von **V. Vasiljevskij** im Viz. Vrem. 6 (1899) 524—537. E. K.

Leo Sternbach, Observationes in Georgium Corcyraeum. Eos 5 (1899) 113—119. Über die griechischen Epigramme des Georg von Kerkyra, von denen eines fragmentarisch im CIG IV Nr. 8751, ein anderes im CIG IV Nr. 9438 steht. Dagegen gehören die Verse im Codex Havniensis 1899, die ich in der Gesch. der byz. Litt.[2] S. 770 demselben Georg zugeteilt hatte, wie Sternbach zeigt, vielmehr dem Christophoros von Mytilene. K. K.

A. Bekštrem, Zwei Handschriften der Catomyomachia des Theodoros Prodromos. Journal des Minister. der Volksaufkl. Bd. 325, 1899, Oktoberheft, Abteil. für klass. Philologie S. 22—32. Der Verf. dieses noch nicht abgeschlossenen Aufsatzes hat für die Catomyomachia den Cod. Mosq. (Nr. 258, 16. Jahrh., bei Vladimir S. 423) und den Cod. Vindob. (philol. graec. 293, 16. Jahrh.) kollationiert und beginnt hier mit der Auf-

zählung der Varianten und interlinearen Worterklärungen beider Hss (nach dem Texte von Hercher). E. K.

Georgius Kaibel, Comicorum Graecorum fragmenta. Vol. I fasc. 1. Berlin, Weidmann 1899. VIII, 256 S. 8⁰. Poetarum Graecorum fragmenta vol. VI fasc. 1. Giebt p. 17—49 einen vielfach verbesserten Abdruck folgender Stücke des Johannes Tzetzes: 1. der 4 Proömien *περὶ κωμῳδίας*; 2. eines Abschnittes der Prolegomena zu Lykophron; 3. der *στίχοι περὶ διαφορᾶς ποιητῶν*; 4. der *ἴαμβοι τεχνικοὶ περὶ κωμῳδίας*; 5. der Verse *περὶ τραγικῆς ποιήσεως*. 'Molestum sane erat Ioannis Tzetzae stilo loquaci tantum concedere chartae, sed fieri non potuit quin integra eius verba perscriberem bonae et antiquae doctrinae gemmulis multifariam distincta.' C. W.

Theodori Ducae Lascaris epistulae CCXVII ed. **N. Festa.** Florenz 1898. (Vgl. Byz. Z. VII 460.) Besprochen von **A. P.-Kerameus** (in griech. Sprache) im Viz. Vrem. 6 (1899) 548—554. E. K.

Nicola Festa, Lettera inedita dell' imperatore Michele VIII Paleologo al pontifice Clemente IV. Bessarione, Anno IV, vol. 6 (1899) 42—57. Festa publiziert hier aus dem wertvollen byzantinischen Cod. Vindob. phil. gr. 321 einen Brief Michaels VIII Palaiologos an den Papst Clemens IV. Die Zeit dieses Schreibens steht nicht ganz fest. Zwar wufste man aus einem Antwortschreiben Clemens' IV vom 4. März 1267, dafs an ihn ein Brief vom byzantinischen Hofe gerichtet worden war. Festa möchte deshalb dieses Schreiben in den Januar oder Februar 1267 verlegen. Indessen ergiebt sich dann die Schwierigkeit, dafs in dem Schreiben des Papstes als Anfang des kaiserlichen Briefes einige Verse des 121. Psalmes vorausgesetzt würden, die sich in diesem Briefe Michaels nicht finden. F. denkt deshalb daran, dafs dies ein Entwurf sein könnte und der wirklich abgesandte Brief eine andere Gestalt gehabt hätte. Viel näher liegt aber doch die Annahme, dafs der Papst gar nicht auf dieses Schreiben in welcher Gestalt auch immer Bezug nimmt, sondern auf einen ganz anderen Brief. Es ist ja auch durch nichts erwiesen, dafs Michael nur ein einziges Mal vor März 1267 an Clemens IV geschrieben, der schon 1265 Papst wurde. Es läfst sich aber ferner nachweisen, dafs dieser Brief der erste war, den Michael VIII an Clemens IV sandte, und zweitens, dafs dies ganz kurz nach der Erhebung Clemens IV auf den päpstlichen Stuhl geschehen sein mufs. Denn nachdem der Kaiser S. 9 seine Unterhandlungen über die Kirchenunion mit Alexander IV (1254—61) und Urban IV (1261—64) erwähnt hat, fährt er fort (S. 10): *ἤδη δὲ καὶ δευτέραν πρεσβείαν εὐθύμως διασκευάζοντες ἔκ τινων ἀκηκόαμεν ὡς καὶ οὗτος* (sc. Urban IV) *ὁ περιφανὴς ἄνθρωπος τῆς παρούσης ζωῆς τὴν οὐράνιον ἀντηλλάξατο κτλ.* ...... *οὐκ ἔστιν οὖν εἰπεῖν ὅσον ἐπὶ τούτῳ ἐπαθηνάμεθα κτλ.* ...... *πλὴν ηὐχαριστήσαμεν τὰ μέγιστα τῷ θεῷ, ὡς τὴν σὴν ἀνήγειρεν αὖθις μακαριότητα κτλ.* .... *πέφθακε γὰρ μέχρις ἡμῶν ἡ φήμη ταχεῖ τῷ πτερῷ ἄνδρα τὴν σὴν περιωπὴν ἀναγγέλλουσα πλήρη σοφίας κτλ.* Dies alles deutet auf eine Zeit direkt nach dem Tode Urbans IV, denn mitten unter den Vorbereitungen zu dieser Gesandtschaft erfährt Michael erst vom Tode Urbans, und der Hinweis auf die Thronbesteigung Clemens' IV ist angemessen im Jahre 1265, pafst aber nicht gut mehr für 1267. So scheint es mir sicher, dafs Michael zweimal eine Gesandtschaft an Clemens IV plante; doch ist es

nicht ausgemacht, ob diese erste auch wirklich zur Ausführung kam. An Stelle der Namen der Gesandten finden sich, worauf F. schon aufmerksam gemacht hat, zwei Lücken. Es ist möglich, wie F. annimmt, daſs der Kopist, — denn der Brief im Cod. Vind. ist nicht Original — die Namen fortlieſs; wahrscheinlicher ist mir die andere Erklärung, die F. giebt, daſs der Brief mit den Lücken aus der Kanzlei kam und diese vor Antritt der Reise ausgefüllt wurden. Denn den Namen des Bischofs Nikolaos von Kotrone (S. 9) z. B. hat der Kopist nicht gestrichen. Die Vermutung, daſs der Verfasser des Briefes Manuel Holobolos sei, hat einiges für sich; beweisen läſst sie sich nicht, und ich würde eher Georgios Akropolites, der damals an der Spitze der kaiserlichen Kanzlei stand, für den Verfasser halten; doch muſs diese Frage in einem anderen Zusammenhage untersucht werden.

Der Brief ist sprachlich einfacher als die meisten Arbeiten der byzantinischen Kanzlei. Er ist sehr geschickt darauf berechnet, den Ehrgeiz des Papstes für die Frage der Union zu erregen, und die Kirchentrennung wird immer aufs neue wieder beklagt. Kein einziges Mittel aber wird angegeben, wie dem abzuhelfen sei, und in geschickter Einkleidung vielmehr deutlich angegeben, was als Ansicht des griechischen Volkes i. e. der orthodoxen Kirche zu gelten habe; der Ausdruck (S. 14) *τὸ πνεῦμα τὸ ἅγιον ἐκ τοῦ πατρὸς ἐκπορεύεσθαι πιστεύων* konnte den Papst verlocken, insofern der Zusatz *καὶ ἐκ τοῦ υἱοῦ* wenigstens nicht a priori abgelehnt wurde. Als nächstes Ziel bezeichnet Michael (S. 15) eine Synode, auf der alle Streitpunkte erörtert werden sollten. Neun Jahre später ist dieses Konzil wirklich zustande gekommen, in Lyon 1274, und Georgios Akropolites hat dort im Namen Michaels die Union beschworen. Für die Geschichte der Kircheneinigungsversuche im 13. Jahrh., die einmal im Zusammenhange dargestellt werden müſsten, ist dieser Brief ein wertvolles Dokument. Der S. 9 als Vermittler genannte Bischof Nikolaos von Kotrone ist derselbe, an den Theodoros II Laskaris seine die Union scharf ablehnende Schrift über den Ausgang des hl. Geistes gerichtet hatte (ed. B. Swete, London 1875. Vgl. J. Draeseke, Theodoros Laskaris, B. Z. III 510 f.). Der überlieferte Text ist gut, eine Reihe von Kleinigkeiten hat F. glücklich verbessert; stehen geblieben ist Z. 108 *ἐνθεῦτεν* st. *ἐντεῦθεν* (vgl. 139 *ἐντεῦθεν*), Z. 164 *μήστην* st. *μύστην*, Z. 192 *πᾶν χόλον* (Cod. *πανκόλον*) st. *πᾶν χόλιον*, Z. 225 *οἰκτηρῆσαι* st. *οἰκτειρῆσαι*. Zu 27 ff. *πάλιν γὰρ Ἱερουσαλὴμ καθ' ἑαυτὴν καὶ Σαμάρεια, καὶ πάλιν Ἰούδας ἰδίᾳ καὶ Ἰσραήλ, ὥς που λέγει βίβλος βασιλειῶν* bemerkt F. in der Anmerkung: *βίβλος βασιλειῶν* quid sit ignoro. Num divi Basilii locus respicitur? Es ist das I. Buch der Könige des Alten Testaments Kap. 12 gemeint, die Trennung des Reiches Salomos. Übrigens sei die Lektüre dieses echten Stückes byzantinischer Kanzlei und Diplomatie ganz besonders denen empfohlen, die wie selbst J. Partsch, B. Z. VIII 685, den von Meliarakes, Geschichte des Reiches von Nikäa S. 276—79, stückweise (nicht vollständig, wie Partsch meint) mitgeteilten Brief des Kaisers Joannes Batatzes an Papst Gregor IX für echt halten. Er ist eine ganz plumpe romfeindliche Fälschung des 17. oder 18. Jahrh., die freilich Meliarakes nicht erkannt hat. (Vgl. meine Besprechung seines Buches im Lit. Centralbl. 1899 Sp. 334 ff.) A. H.

Theodori Pediasimi eiusque amicorum quae exstant edidit **M. Treu.** Programm des Victoria-Gymnasiums zu Potsdam, Ostern 1899.

2. Wissenschaftlicher Teil. Potsdam 1899. 62 S. 8°. Diese Ausgabe bildet die genaue Ausfüllung des Rahmens, den Krumbacher im § 206 „Theodoros Pediasimos“ seiner Litteraturgeschichte² gezeichnet hatte. Konnten da nur die Titel der im Cod. Vindob. phil. gr. 219 (Nessel) erhaltenen Schriften gegeben werden, so liegen diese jetzt in der saubersten Ausgabe vor. Leider ist der Herausgeber durch andere Arbeiten verhindert worden, nach seiner Gewohnheit einen ausführlichen Kommentar beizufügen. — Theodoros Pediasimos hatte einen Teil seiner Jugendzeit in Thessalonike verlebt, hielt sich dann aber zeitlebens, wie es scheint, in Serrhae auf, das er in klassizistischer Laune *Φεῤῥαί* nennt. Dort scheint er irgend ein Lehramt bekleidet zu haben. (Vgl. den Brief an Nikolaos Kabasilas S. 31). Seine Lebenszeit wird bestimmt durch die Erwähnung des Einfalles der Türken (*Πέρσαι*) in Makedonien und der Belagerung von Serrhae durch die Türken und Katalanen 1307 (vgl. S. 22, 26 ff.). Er lebte also in den ersten Jahrzehnten des 14. Jahrh. Das Enkomion auf den Hymnographen Joseph (S. 1—14) (vgl. Krumbacher Byz. Litt.² S. 676 f.), für das T. auch den Cod. Lugd. Gronov. 65 verglichen hat, geht nach der Ansicht des Herausgebers auf die nur in einer Epitome erhaltene Vita eines gewissen Theophanes zurück. Es gehört zu der Gattung der litterarischen Enkomien (vgl. meine Einteilung Berl. phil. Woch. 1897 Sp. 1511 ff.) und ist ganz genau nach derselben Schablone gearbeitet, wie sie auch Theodoros Laskaris und eine Reihe der anderen Enkomienschreiber des 13. und 14. Jahrh. vor Augen hatten. Die Entstehung dieser Vorschrift dürfte in die Mitte des 12. Jahrh. fallen; das bis jetzt publizierte Material reicht übrigens aus, um sie im ganzen zu rekonstruieren. (Vgl. in diesem Enkomion besonders S. 2, 1 ff.) Die Archäologen werden mit ganz besonderem Interesse die aufserordentlich klare, wenn auch leider etwas kurze Beschreibung der Kirche der hll. Theodoroi lesen (S. 14—16). Dazu ist der Aufsatz von P. N. Papageorgiu, *Αἱ Σέῤῥαι* etc., B. Z. IV 225—329, zu vergleichen, wo S. 247—251 ausführlich über dieses Gotteshaus gehandelt wird. Andere rhetorische Schriften von Theodoros Pediasimos behandeln einige Wunder der hll. Theodoroi, das Lob der Sonne und des Sommers; dazu kommen zwei Gedichte und mehrere Briefe, von denen der an den Protekdikos Kalorrhizos bei Krumbacher a. a. O. noch nicht genannt ist. Aufserdem hat T. einige Gedichte und einen Brief an Theodoros Modenos von Johannes Zacharias im Anhange beigefügt und einige Briefe von Theodoros Modenos, Johannes Pediasimos, dem Chartophylax von Achrida, und von Georgios Kyprios. Was über die Lebensumstände dieser Männer Neues sich ermitteln liefs, hat T. mit gewohnter Sorgfalt in den Anmerkungen mitgeteilt. A. H.

Johannes Dräseke, Zum Philosophen Joseph. Zeitschr. f. wissenschaftl. Theol. 42 (1899) 612—620. Sucht durch einige Bemerkungen über den von Treu B. Z. VIII 1 ff. ausführlich behandelten '*οἰκτρὸς πιναρὸς Ἰωσήφ*' zur Veröffentlichung der im Cod. Riccard. 31 erhaltenen Encyklopädie Josephs und zur Untersuchung des zwei Teile dieses Werkes, Logik und Physik, enthaltenden Cod. Monac. 78 anzuregen. Den Anfang der Abhandlung '*περὶ ἀστρονομίας*' hat aus Cod. Marc. 529 s. XIV und Taurin. 238 s. XV—XVI kürzlich ediert E. Maafs, Comment. in Arat. rell., Berlin 1898, p. XLVII—XLIX. C. W.

Lars Wåhlin, De editione Thomae Magistri eclogae a Laurentio Norrmanno parata. S.-A. aus Göteborgs Högskolas Festskrift. Göteborg 1899. 13 S. 8⁰. Um die Wende des 17. Jahrh. bereitete Laur. Norrmann, Professor in Upsala, eine neue kritische Ausgabe der *ἐκλογὴ ὀνομάτων καὶ ῥημάτων Ἀττικῶν* vor, die nie erschien. Aus den Manuskripten Norrmanns macht jetzt W. eine Reihe von textkritischen Bemerkungen bekannt. A. H.

B. Volkslitteratur.

V. Istrin, Der Iwiron-Codex des mittelgriechischen Alexanderromans. Viz. Vrem. 6 (1899) 97—130. Die auf dem Athos im Iwironkloster befindliche Hs aus dem 17. Jahrh. (Nr. 162), welche den mittelgriech. Alexanderroman enthält, ist dadurch von Wert, daſs sie die Auslassungen, die der Vindob. (theol. 244 Nessel) in so groſser Menge aufweist, nicht hat und daſs sie sich vor dem Florent. durch eine viel bessere Orthographie auszeichnet und auch in einigen Fällen vollständiger ist als er, was besonders wichtig ist für die Vergleichung mit dem serbischen Texte. Istrin giebt eine ausführliche Übersicht über den Inhalt der in der Athoshs enthaltenen Erzählung, unter steter Berücksichtigung der slavischen Alexandreis sowie ihrer bis jetzt bekannten griech. Hss. Die Athoshs und der Florent. stellen im allgemeinen die nämliche vollständige Redaktion dar, der Vindob. dagegen eine besondere, stark verkürzte Bearbeitung. Zwischen beiden Redaktionen steht das Original der slav. Übersetzung und das sog. griech. Volksbuch. Da sich in der vollständigen Redaktion das Streben kundthut, den Inhalt zu erweitern, so steht also die slav. Übersetzung und das griech. Volksbuch dem ursprünglichen Original am nächsten. E. K.

S. Singer bespricht in der Anglia 10 (1899) Beiblatt Nr. IV S. 98—115 sehr eingehend das Buch von **A. H. Smyth**, Shakespeare's Pericles and Apollonios of Tyre, Philadelphia 1898, und handelt hierbei auch über den vorauszusetzenden altgriechischen Apolloniosroman und (S. 113 f.) über die vulgärgriechischen Versionen, die Smyth S. 43—47 betrachtet. Smyth will u. a. zeigen, daſs man dem Konstantin, der als Verf. der zweiten Version genannt wird, den ihm bisher zugeschriebenen Familiennamen Temenos (vgl. Gesch. d. byz. Litt.² S. 852) absprechen müsse. Die Vorlage des von Wagner edierten Gedichtes war wohl der von Leone del Prete herausgegebene italienische Prosatext. Die zweite Version benützte Singer in dem Venezianer Drucke von 1553, konnte aber, obwohl er auch noch den Cod. Vindob. theol. 297 (Lambecius) beizog, keinen lesbaren Text herausbekommen. Das ist bei dem fürchterlichen orthographischen Zustande der Venezianer Drucke auch kein Wunder, und es wäre daher zu wünschen, daſs auch diese Version in einer sauberen, kommentierten Ausgabe vorgelegt würde. K. K.

Alex. Khakhanov, *Φυσιολόγος* en traduction géorgienne. Actes du onzième congrès international des Orientalistes, Cinquième-septième sections, Paris, E. Leroux 1899, S. 255—258. Mitteilung über eine vom Verf. im Kloster Chatberdi in Georgien gefundene georgische Übersetzung des Physiologus. Kh. betrachtet den georgischen Physiologus als eine vom armenischen und syrischen unabhängige Redaktion, deren Original wohl ein griechischer Text war. K. K.

Il Cantare di Fiorio e Biancifiore, edito ed illustrato da **Vincenzo Crescini.** Vol. I 1889. Vol. II 1899. Bologna, Romagnoli. XI, 506 und VII, 250 S. 12⁰. Besprochen von **G. Paris**, Romania 28 (1899) 439—447. Über die byzantinische Bearbeitung der Erzählung vgl. Gesch. d. byz. Litt.[2] S. 867 f. K. K.

D. C. Hesseling, Reinaert de Vos in Griekenland. S.-A. aus der „Tweemaandelijksch Tijdschrift", Sept. 1899. 21 S. 8⁰. Eingehende Analyse der mittelgriechischen Gedichte von Reinhart Fuchs (vgl. Gesch. d. byz. Litt.[2] S. 880 ff.) und Vergleichung derselben mit abendländischen Reinhartgeschichten. Vgl. Romania XXVIII 647. K. K.

Emmanuel Cosquin, Encore l'histoire du Sage Ahikar. Vraies et fausses infiltrations d'‘Ahikar’ dans la bible. Revue biblique 8 (1899) 510—531. Polemik gegen die Einleitung von Rendel Harris zu der B. Z. VIII 693 erwähnten Publikation von Conybeare etc. C. W.

F. C. Conybeare, J. Rendel Harris and **Agnes Smith Lewis**, The Story of Ahikar. London 1898. (Vgl. B. Z. VIII 693.) Ausführlich besprochen von **M. Lidzbarski**, Theolog. Litteraturzeitg. 1899 Nr. 22 Sp. 606 —609. C. W.

A. Grigorjev, Der Ursprung der slavischen Texte der Erzählung über den weisen Akyrios. Archäol. Isvêstija i Zamêtki 1898, Nr. 11 und 12, S. 353—359. Notiert im Viz. Vrem. 6 (1899) 237. E. K.

N. G. Polites, *Μελέται ἐπὶ τοῦ βίου καὶ τῆς γλώσσης τοῦ ἑλληνικοῦ λαοῦ. Παροιμίαι. Τόμος Α'. Ἐν Ἀθήναις, τύποις Π. Δ. Σακελλαρίου, βιβλιοπωλεῖον Καρόλου Μπέκ* 1899. *π'*, 600 S. 8⁰. (= *Βιβλιοθήκη Μαρασλῆ, ἀριθμ.* 68—71.) Im Programm der von dem hochverdienten griechischen Mäcen, Sr. Excellenz dem Kaiserl. russischen Kammerherrn Maraslis in Odessa, begründeten Sammlung wissenschaftlicher Werke in neugriechischer Sprache (vgl. B. Z. VII 218) sind aufser den Übersetzungen wichtiger Bücher des Auslandes auch griechische Originalwerke vorgesehen. Ihre Reihe wird eröffnet durch die vorliegende Publikation von N. Polites, der zur Sammlung Maraslis schon früher durch die Übersetzung der griechischen Altertümer von Gilbert einen wertvollen Beitrag geliefert hatte. P. ist seit nahezu 30 Jahren auf dem Gebiete des neugriechischen Folklore thätig und ist gegenwärtig unbestreitbar der erste Kenner desselben. Es scheint, dafs er nunmehr beabsichtigt, die Ergebnisse seiner langjährigen Studien in einem monumentalen Werke über das Leben und die Sprache des neugriechischen Volkes zusammenzufassen. An die Spitze stellt er mit Recht eine Sammlung der Sprichwörter. Denn keine geistige Äufserung des Volkes ist so unverfälscht und als Basis für das Studium seiner Psychologie und Sprache so wichtig als das festgeprägte, weit verbreitete Sprichwort, die „ungeschriebene Kleinlitteratur des Volkes".

Von der richtigen Erkenntnis ausgehend, dafs die mittelgriechischen Sprichwörter unendlich viel enger mit den neugriechischen als mit den altgriechischen verbunden sind, hat P. in die Sammlung auch die aus der byzantinischen Zeit in selbständigen Sammlungen und bei Schriftstellern überlieferten volksmäfsigen Sprüche aufgenommen. Die Sammlung ist also angelegt: Als Überschrift jedes Sprichwortes bezw. jeder Sprichwörtergruppe

dient das fettgedruckte Schlagwort, z. B. **ἀγαπῶ.** Dann folgen die einzelnen Sprüche, zu jedem genaue Nachweise der Quelle und der etwaigen dialektischen Sonderheit, endlich ein ausführlicher Kommentar, in dem P. die Sprüche erklärt und ihre Seitenstücke in anderen Sprachen anführt. Man kann zweifeln, ob die grofse Fülle von Zeugnissen, namentlich von nichtgriechischen, notwendig war; aber niemand wird dem Verf. das Lob einer staunenswerten Belesenheit und einer imponierenden Kombinationsgabe versagen. Infolge der grofsen Menge fremdsprachlicher Belege, in welchen die mittel- und neugriechischen Sprichwörter manchmal fast verschwinden, ist der Umfang des Buches sehr angeschwollen. Der vorliegende Band, in welchem die eben beschriebene Sammlung S. 135—600 füllt, reicht nur von Ἀβανιά — Ἀλωνίζω, und das Werk droht also, wenn die Zeugnisse auch fernerhin in gleicher Weise gehäuft werden, zu einer Bibliothek anzuwachsen; aber vielleicht wird es doch möglich werden, in den weiteren Bänden gewisse Beschränkungen eintreten zu lassen; die Benützbarkeit der Sammlung würde dadurch sicherlich gewinnen.

Vor der alphabetisch geordneten Sammlung hat P. mehrere mit einer Ausnahme noch unedierte Sammlungen aus älterer, zum Teil aus byzantinischer Zeit, veröffentlicht. Es sind das folgende Stücke: 1) Die kosmischen Komödien des Äsop nach den Codd. Mon. 525 und Mosq. Syn. 298, die schon von Closs und Jernstedt ediert waren (vgl. Gesch. d. byz. Litt.[2] S. 908). 2) Eine mit dem Namen des Psellos geschmückte Sammlung aus einem Cod. des Erzbischofs Bulismas, geschr. im J. 1756 (80 Sprüche mit Prosahermenien). 3) Eine titellose Sammlung mit Prosahermenien aus dem Cod. des Athosklosters Rosikon (Pantokrator) 779 (92 Sprüche); dazu kommen aus derselben Hs noch 15 Rätselfragen, ähnlich den Sammlungen, die jüngst Krasnoseljcev, Odessaer Jahrbuch, Byz. Abteil. 4 (Odessa 1899) S. 118 ff., veröffentlicht hat. 4) Eine Sammlung mit dem Titel *Λόγοι μυθολογικοὶ περὶ ὠφελείας ψυχῆς καὶ σώματος* mit Prosahermenien aus dem Cod. des Athosklosters Iberon 805 (70 Sprüche). 5) Eine titellose Sammlung aus dem Cod. des Athosklosters Iberon 695 (28 Nummern, die als ἐρωτήσεις bezeichnet sind, obwohl nur ein Teil wirkliche Rätselfragen, ähnlich den unter Nr. 3 genannten, sind). 6) Eine Sammlung unter dem Titel *Λόγοι παραβολικοί, οὗτοι διαφέρουσι, περὶ ψυχῆς* aus den Athos-Hss Doch. 243 und Kausokal. 14 (34 Sprüche mit Prosahermenie). Dazu noch theologische Fragen und Antworten, ähnlich wie die unter Nr. 3 angeführten. 7) Die grofse in zwei Hss (zu Jerusalem und Triest) erhaltene Sammlung, die im Anfang des 18. Jahrh. der Mönch Parthenios Katziules aus Jannina († 1730) veranstaltet hat. Die wichtigste der von P. neuedierten alten Sammlungen ist Nr. 3; unter ihren 92 Sprüchen sind nicht weniger als 80 neue. Im ganzen ist durch die Ausgabe von P. die Zahl der mittelgriechischen Sprichwörter von 129 auf 222 gestiegen, die Sammlung des Planudes nicht mitgerechnet. Zu dem nunmehr vorliegenden reichen Material kommt noch eine ganz eigenartige Sammlung im Cod. Mosq. Syn. 239, die ich in Moskau abgeschrieben habe und demnächst edieren werde.

Den Texten geht eine umfangreiche und höchst wertvolle Einleitung voraus. P. handelt hierin zuerst über die Hss und Ausgaben der byzantinischen Sammlungen, u. a. sehr eingehend über die Aufschrift „Kosmische

Komödien des Äsop“, und giebt vergleichende Tabellen aller Sammlungen. Es folgt eine chronologische Übersicht der gedruckten Sammlungen der neugriechischen Sprichwörter (137 Nummern!) und der dem Verf. zur Verfügung gestellten handschriftlichen Sammlungen. Die Kritik, die P. an den wichtigsten älteren Sammlungen, bes. denen des Arabantinos und Benizelos übt, ist zwar äufserst scharf, aber, wie ich leider aus vielen Erfahrungen bestätigen mufs, nur zu berechtigt. P., dessen Belesenheit alle Litteraturen umfafst, weist sogar nach, dafs unter den angeblichen neugriechischen Sprichwörtern des Benizelos sich vielfach Sprüche und Sentenzen aus fremden Sprachen verbergen, die Benizelos ins Neugriechische übersetzte und ohne jede Bemerkung seiner Sammlung einverleibte! Den Beschlufs der Einleitung bildet ein Verzeichnis der von P. benützten fremdsprachlichen (italienischen, französischen, spanischen, rumänischen, keltischen, albanesischen, holländischen, deutschen, bulgarischen, serbischen, russischen, lithauischen, armenischen, arabischen, türkischen u. s. w.) Sprichwörtersammlungen. Ich wünsche dem grofsartig angelegten Werke, das für die Erforschung des neugriechischen Folklore und der neugriechischen Volkssprache wie für die vergleichende Sprichwörterforschung ein wahrer Thesaurus zu werden verspricht, glücklichen Fortgang. K. K.

C. Sagen, Folklore u. s. w.

V. Istrin, Die Apokalypse des Methodios. Moskau 1897. Ausführlich besprochen von **Franz Kampers,** Histor. Jahrbuch der Görresgesellsch. 20 (1899) 417—421; von **Bousset,** Theolog. Litteraturzeitg. 1899 Nr. 19 Sp. 541 f., der in der von Sackur herausgegebenen lateinischen Übersetzung die Zwischenstufe zwischen der ersten und zweiten Gruppe der griechischen Hss erblickt. Vgl. oben S. 222 ff. C. W.

Wilhelm Bousset, Beiträge zur Geschichte der Eschatologie. Byzantinische Weissagungen. Zeitschrift für Kirchengeschichte 20 (1899) 261—290. Vgl. B. Z. VIII 694. Erläutert die grofse Interpolation im griechischen (vor-Istrinschen) Text des Pseudomethodios (Orthodoxogr. I 97 Z. 10 ff.) unter Heranziehung der Parallelen in den von Vassiliev Anecd. I veröffentlichten apokalyptischen Stücken und gelangt zu folgendem Resultate: „Eine auf Grund älterer Weissagungen während der Belagerung Kpels 717/18 entstandene Apokalypse wird nach dem glänzenden Waffenerfolge Leos III auf diesen gedeutet. Unter dem Regiment seines Sohnes wird sie umgearbeitet und erweitert. Das für die Bilderfreunde schreckliche Regiment Konstantins veranlafst die Hoffnung, nach Westen zu blicken. Man erwartet die Weltherrschaft des grofsen Frankenkaisers. Hinter allen diesen Weissagungen aber bleiben die Vorstellungen von den allerletzten Dingen unbeweglich stehen: die Erwartung Gogs und Magogs, des letzten Herrschers, der nach Jerusalem ziehen und zwölf Jahre regieren soll, der Herrschaft des Antichrist. Die vordern Coulissen verschieben sich, der Hintergrund bleibt unverändert“ (S. 280 f.). Dazu ein Anhang über die Leo VI zugeschriebenen Orakel (S. 281—287) und ein Nachtrag, in dem auf die (dem Verf. inzwischen bekannt gewordene) Publikation Istrins Rücksicht genommen wird (S. 287—290). C. W.

Ernst Sackur, Sibyllinische Texte und Forschungen. Halle 1898. (Vgl. B. Z. VIII 688.) Ausführlich besprochen von **Franz Kampers,**

Histor. Jahrbuch der Görresgesellsch. 20 (1899) 421—424; von **Bousset**, Theolog. Litteraturzeitg. 1899 Nr. 19 Sp. 537—540; von **W. Kroll**, Berliner philol. Wochenschr. 1899 Nr. 39 Sp. 1194—1197. C. W.

O. Waser, Charon, Charun, Charos. (Vgl. B. Z. VIII 558.) Besprochen von **W. H. Roscher**, Berl. philol. Wochenschr. 1899 Nr. 30 Sp. 944—947; von **H. Steuding**, Wochenschrift f. klass. Phil. 1899 Nr. 21 Sp. 572—574. A. H.

V. D. Smirnov, Türkische Legenden über die Hagia Sophia und andere byzantinische Altertümer (S. Petersburg 1898). Eingehend besprochen von Baron **V. Rosen**, Zapiski vostočn. otdjel. Imp. russk. archeol. obšč. Tom XI S. 368—402 (russ.). Smirnov hat aus einer türkischen Hs des Britischen Museums Auszüge einer Erzählung über Kpel mitgeteilt und dieselben mit Hilfe der auf die byzantinischen Altertümer bezüglichen gelehrten Litteratur kommentiert. Nun zeigt aber Rosen u. a., daſs ein Teil des also kommentierten Berichtes sich nicht auf Kpel, sondern auf das alte Rom am Tiberflusse bezieht! K. K.

D. Schönlitterarische Behandlung byzantinischer Stoffe.

H. Le Roux, Les amants byzantins. Roman. Paris 1897. — **H. Lingg**, Byzantinische Novellen. Leipzig 1897. — **C. Rangabé**, Harald, Fürst der Waräger. Übersetzt von A. Wagner. Leipzig 1897. (Vgl. B. Z. VI 607.) Besprochen von **P. Bezobrazov** im Viz. Vrem. 6 (1899) 203—206. E. K.

2. Handschriften- und Bücherkunde, Gelehrtengeschichte.

A. Handschriften- und Bücherkunde.

A. Papadopulos-Kerameus, *Ἱεροσολυμιτικὴ Βιβλιοθήκη. Τόμος Δ΄. Ἐν Πετρουπόλει* 1899. 2 Bl., γ΄, 600 S. Lex.-8°. (Leipzig, Otto Harrassowitz.) Über die ersten drei Bände des Katalogs der zum Patriarchat Jerusalem gehörigen Bibliotheken ist in der B. Z. I 622 f., III 638 f., VI 609 ff. berichtet worden. Der vorliegende vierte Band enthält die ausführliche Beschreibung von 447 fast ausnahmslos griechischen Hss des Metochion des hl. Grabes in Kpel. P.-K. hat einen Teil dieser Sammlung, die etwa 850 Hss besitzt, im J. 1886, einen weiteren Teil im J. 1891 und 1892 katalogisiert; die noch übrigen (etwa 400) Hss hofft er später beschreiben zu können. Der stattliche Band umfaſst also nur etwa die Hälfte der Sammlung. Wie in den meisten Hss-Sammlungen, die noch heute auf griechischem Boden aufbewahrt sind, überwiegt auch hier die Masse der jungen und jüngsten Codices und, was den Inhalt betrifft, steht in erster Linie die kirchliche Litteratur, bes. die praktische Theologie, Liturgik und das kanonische Recht. Das darf aber nicht hindern, den Katalog sorgfältig zu beachten; namentlich wird jeder, der sich mit der byzantinischen Litteratur und mit der neueren Geschichte der griechischen Kirche beschäftigt, reiches Material finden und wird durch manches seltene Exemplar erfreut werden.

Aus dem reichen Inhalte seien hervorgehoben ein Stück der Autobiographie des Blemmydes (Cod. 28), ein in politischen Versen abgefaſstes Gedicht *Μελέτη* des Meletios Galesiotes (Cod. 36) mit einem von P.-K.

S. 56 f. herausgegebenen anonymen poetischen Vorworte, eine grofse Chronik der Moldau (Cod. 38), eine anonyme Geschichte aus dem Alten Testament, wohl eine Palaea (Cod. 88), ein älterer Katalog der Bibliothek des Metochion des hl. Grabes aus dem Jahre 1731 (Cod. 93; s. u.), eine mannigfaltige Texte, u. a. das von Gedeon edierte Typikon des Kaisers Michael Palaiologos enthaltende Sammel-Hs (Cod. 145), eine Katene zur Genesis, s. XI (Cod. 224), eine Hs des im J. 1547 zu Kpel gedruckten und neulich von Hesseling in griechischer Transskription herausgegebenen neugriechischen, mit hebräischen Lettern geschriebenen Pentateuch (Cod. 232), eine neun Schriften des Nikephoros Chumnos enthaltende Hs, s. XIV (Cod. 276), eine Sammlung, die u. a. Verse des Theodoros Studites, Psellos, Johannes Kosiphes, Theophylaktos Bulg. und Anonymer enthält (Cod. 303), Gedichte des Manuel Philes (Cod. 339 und 351), dazu verschiedene Sammlungen von Homilien; sehr reichlich sind die unerquicklichen Streitschriften gegen die Lateiner, auffallend schwach dagegen Heiligenleben und Martyrien vertreten. Die äufsere Beschreibung der Hss ist leider in derselben unpraktischen und wenig übersichtlichen Weise gegeben wie in den früheren Bänden; dagegen zeugt die inhaltliche Analyse von umfassenden Kenntnissen und gröfster Belesenheit.

Nach dem von P.-K. verfafsten Kataloge folgen noch der Katalog vom Jahre 1731 (s. o.), einige kurze auf die Bibliothek bezügliche Notizen neuerer Gelehrten, C. de Boors Beschreibung eines von Zachariae von Lingenthal im Metochion gefundenen(?) und später von der Berliner Bibliothek erworbenen Codex, Konkordanzen der alten und neuen Nummern, Verzeichnisse der illustrierten und der datierten Hss, der Kalligraphen, Buchbinder, Besitzer, endlich ein umfangreicher Autorenindex. P.-K. hat durch diesen stattlichen Band zu seinen zahlreichen Verdiensten um die Kenntnis der griechischen Hss des Orients ein neues gefügt; hoffen wir, dafs es ihm bald gelinge, auch die noch übrigen Hss des Metochion zu beschreiben und die Beschreibung gedruckt vorzulegen! K. K.

Petros N. Papageorgiu, *Θεσσαλίας χειρόγραφα καὶ σημειώματα αὐτῶν. Νέα Ἡμέρα* 1899 ἀρ. 1295 (24. Sept./6. Okt.). P. beschreibt kurz 24 griechische Hss, die beim letzten griechisch-türkischen Krieg in Larissa gestohlen und später in Saloniki verkauft wurden. Darunter sind nur zwei Pergamenthss (ein Evangelium und eine Sammlung asketischer Reden); die übrigen sind Papierhss des 17. und 18. Jahrhunderts meist kirchlichen, bes. liturgischen und musikalischen Inhalts. K. K.

Catalogus codicum astrologorum graecorum. Codices Florentinos descripsit **Alexander Olivieri.** (Vgl. B. Z. VIII 522 ff.) Besprochen von **G. Wentzel,** Wochenschrift f. klass. Phil. 1899 Nr. 26 Sp. 714—717. A. H.

A. Dmitrjevskij, Beschreibung der liturgischen Hss, die in den Bibliotheken des rechtgläubigen Ostens aufbewahrt sind. I. *Τυπικά* 1. Teil. Kiew 1895. CXLVII, 912, XXV S. 8° (russisch). Ausführlich besprochen von **L. Petit,** Échos d'Orient 2 (1899) 314—316. C. W.

Alfred Rahlfs, Alter und Heimat der vatikanischen Bibelhandschrift. Göttingen 1899. (Vgl. B. Z. VIII 695.) Ablehnend besprochen von **O. v. Gebhardt,** Theolog. Litteraturzeitg. 1899 Nr. 20 Sp. 556 f. C. W.

Ed. Freiherr von der Goltz, Eine textkritische Arbeit des zehnten bezw. sechsten Jahrhunderts. Leipzig 1899. (Vgl. B. Z. VIII 695.) Ausführlich besprochen von **P. Corfsen,** Gött. gel. Anz. 1899 Nr. 9 S. 665—680. C. W.

Hugo Rabe, Der Palimpsest Cod. I 31 der Biblioteca comunale in Perugia. Centralbl. f. Bibliothekswesen 16 (1899) 216—217. Untersucht die ursprüngliche Schrift, s. IX/X, die u. a. den 2. Teil der πηγὴ γνώσεως des Johannes von Damaskos enthielt, und teilt einige Abweichungen von dem bei Migne gedruckten Texte mit. A. H.

B. Gelehrtengeschichte.

Hans Graeven, Cyriacus von Ancona auf dem Athos. Centralbl. f. Bibliothekswesen 16 (1899) 209—215. Cyriacus von Ancona weilte vom 19. Nov. etwa bis 2. oder 3. Dez. 1444 auf dem hl. Berge. Sein Originalbericht über seinen Besuch dort ist verloren gegangen. Aus Cod. Vatic. lat. 5250 veröffentlicht G. einige darauf bezügliche Exzerpte. Cyriacus besuchte vom 22. bis 29. Nov. die Klöster Batopedi, Pantokratoros, Iberon, Philotheu, Karakallu, Morphinu und Laura. Sehr beachtenswert ist die Schilderung des Klosters Laura und die Erwähnung einer Reihe von Codd., die z. T. wie der des Eustathios im Kloster Philotheu heute sich nicht mehr an Ort und Stelle finden. A. H.

A. Stoll, Der Geschichtschreiber Friedrich Wilken. Cassel 1896. (Vgl. B. Z. VI 189.) Besprochen von **A. Vasiljev** im Viz. Vrem. 6 (1899) 147—152. E. K.

Alexandros Lauriotes, Ἀναγραφὴ συγγραφῶν καὶ δημοσιευμάτων εἰκοσιπενταετίας 1874—1898. Konstantinopel 1898. 34 S. 8⁰. Ein vollständiges Verzeichnis aller vom Athosmönche Alex. Eumorphopulos im Laufe seiner 25jährigen Schriftstellerthätigkeit edierten Aufsätze (117 an der Zahl). Notiert im Viz. Vrem. 6 (1899) 273. E. K.

3. Sprache, Metrik und Musik.

A. Sprache (Grammatik, Lexikon).

Ad. Deifsmann, Hellenistisches Griechisch. Realencyklopädie für protest. Theologie und Kirche, 3. Aufl. Bd. 7 (1899) 627—639. D. hat diesen früher von E. Reufs bearbeiteten Artikel einer gründlichen Neubearbeitung unterzogen. Nach einem reichhaltigen Verzeichnis der einschlägigen Litteratur handelt der Verf. auf Grund der neuesten Forschungen und seiner eigenen Untersuchungen über den Begriff des hellenistischen Griechisch, über den allgemeinen Charakter und die Entstehung desselben und über das A. T. und N. T. als Denkmäler dieser Sprache. D., der schon so viel zur Verbreitung richtigerer Vorstellungen über das Wesen des biblischen Griechisch beigetragen hat, hat sich durch diese klare Zusammenfassung ein neues Verdienst erworben. K. K.

G. B. Winers Grammatik des neutestamentlichen Sprachidioms. Achte Auflage, neu bearbeitet von **P. W. Schmiedel.** II. 1. 2. (Vgl. B. Z. VII 223.) Besprochen von **A. Hilgenfeld,** Berl. philol. Wochenschr. 1899 Nr. 35 Sp. 1078—1080. A. H.

K. Dieterich, Untersuchungen etc. (Vgl. B. Z. VIII 696.) Besprochen

von **G. N. Hatzidakis**, Götting. gel. Anzeigen 1899 Nr. 7 S. 505—523; **Ph.-E. L.**, Revue des ét. gr. 12 (1899) 335 f.; von **A. Th⟨umb⟩**, Lit. Centralbl. 1899 Nr. 32 Sp. 1102 f. K. K.

Molinier, Imprécation gravée sur plomb trouvée à Carthage. Bulletin et Mémoires de la société nationale des antiquaires de France. 6. Série t. 8. Mémoires 1897. Paris, Klincksieck 1899. 8⁰. p. 212—220. 'C'est encore un sortilège d'auriga contre ses adversaires du cirque', also eine Verfluchungstafel von der von Wünsch (vgl. B. Z. VII 628) behandelten Art. C. W.

W. E. Crum, Coptic studies. S.-A. aus dem Archeological Report for 1898/99 of the Egypt Exploration Fond. 11 S. 4⁰. Bibliographische Übersicht, in der auch die Arbeiten von P. Ladeuze über die verschiedenen Rezensionen der Vita Pachomii (vgl. B. Z. VIII 701) und D. C. Hesseling über vulgärgriechische Erscheinungen in koptischen Texten (vgl. B. Z. VIII 562) besprochen werden. A. H.

Wilh. Fritz, Die Briefe des Bischofs Synesius von Kyrene. (Vgl. B. Z. VIII 221.) Besprochen von **Sittl**, Wochenschrift f. kl. Phil. 1899 Nr. 15 Sp. 404—411; von **W. Kroll**, Berl. philol. Wochenschr. 1899 Nr. 41 Sp. 1249—1251. A. H.

V. D. Smirnov, Les vers dits „Seldjouk" et le christianisme turc. Actes du onzième congrès international des Orientalistes, Troisième section, Paris, E. Leroux 1899, S. 143—157. Handelt über die religiöse Grundlage der sogenannten seldschukischen Verse (vgl. Gesch. d. byz. Litt.² S. 811), die in das mystische persische Gedicht Rabâbnâma eingeschoben sind. Er bespricht u. a. auch die Frage, welcher Religion Timur Lenk angehörte, und kommt zu dem Ergebnis, dafs er sich zu irgend einer Sekte, etwa zur sufischen Theosophie, bekannte. K. K.

Leop. Cohn, Griechische Lexikographie. Handbuch d. klass. Altertumswissensch., herausgeg. von Iw. v. Müller, Band II 1³ (München, C. H. Beck 1899) S. 577—616. Durch grofse Klarheit und umfassende Kenntnis ausgezeichnete Darstellung der Geschichte der griechischen Lexikographie. S. 592 ff. handelt der Verf. über den Charakter und die Quellen der lexikalischen Arbeiten des byzantinischen Zeitalters. Besonders wird der grofse Einflufs der unter dem Namen des Kyrillos überlieferten Glossensammlung auf die byzantinischen Wörterbücher auf Grund selbständiger hslichen Forschungen überzeugend dargethan. Auch die Lexika des Photios, Suidas und die Etymologika werden auf Grund der neuesten Forschungen treffend charakterisiert; die Abh. von Papadopulos-Kerameus: Zur Geschichte der griechischen Etymologika (vgl. B. Z. VIII 212 f.) konnte der Verf., wie es scheint, nicht mehr benützen. Unter den Verzeichnissen von Wortformen (S. 610) hätte neben Veitch und Traut auch G. D. Zekides, *Λεξικὸν ἁπάντων τῶν ῥημάτων τῆς Ἀττικῆς πεζογραφικῆς διαλέκτου*, Athen 1888, erwähnt werden können. Sehr beachtenswert sind auch die Ausführungen über die Theorie der griechischen Lexikographie. Unter den S. 615 aufgeführten Spezialindices wird der treffliche Index zum Theophanes von C. de Boor schmerzlich vermifst. K. K.

Gerhard Heine, Synonymik des neutestamentlichen Griechisch.

Leipzig, Haberland 1898. XXIV, 222 S. 8°. Ausführlich besprochen von **Ph. Weber**, N. philol. Rundschau 1899 Nr. 18 S. 411—418. C. W.

P. N. Papageorgiu, *Λεξικὸς Ἔρανος. Νέα Ἡμέρα* 1899 ἀρ. 1286—1288 (auch separat). Enthält auch Beiträge zur byzantinischen Lexikographie (aus dem Typikon des Michael Palaiologos). K. K.

H. Moritz, Die Zunamen bei den byzant. Historikern und Chronisten. II. Landshut 1898. (Vgl. B. Z. VIII 222.) Besprochen von **S. Papademetriu** im Viz. Vrem. 6 (1899) 167—176 (in griech. Sprache); von **Aug. Heisenberg**, Berl. philol. Wochenschr. 1899 Nr. 13 Sp. 391—394. E. K.

Th. R⟨einach⟩, Duracinum. Rev. des ét. gr. 12 (1899) 48—52. Bespricht zuerst die früheren Etymologien des lateinischen *duracinum*, aus dem das mittelgriechische δωρακινόν, μηλοδοράκινον, dann durch eine wahrscheinlich volksetymologisch beeinflufste Metathese ῥοδάκινον, ῥόδον geworden ist, und sucht nachzuweisen, dafs das Wort von der griechischen Stadt Δυρράχιον (in alter lateinischer Transskription = *Duracium*, davon das Ethnikon *Duracinus*) hergeleitet sei und also ursprünglich eine Spezialität des Pfirsichs bedeutete, die in Dyrrachion wuchs oder wenigstens von dort eingeführt wurde. Die Etymologie hat m. E. sehr viel für sich; ist sie richtig, so ergäbe sich auch für die Chronologie der Verbreitung der Frucht ein neuer Anhaltspunkt. K. K.

Herm. Diels, Elementum. Eine Vorarbeit zum griechischen und lateinischen Thesaurus. Leipzig, B. G. Teubner 1899. XVI, 93 S. 8°. Diese vorzügliche Monographie mufs notiert werden, weil der Verf. (S. 50—57) auch über die Bedeutungsgeschichte von στοιχεῖον (ngr. στοιχειό) in der byzantinischen und neueren Zeit handelt. K. K.

V. Mortet, Recherches sur l'emploi des termes βιβλιοθήκη, βιβλιοφύλαξ dans l'Égypte romaine d'après la publication des papyrus de Berlin et de Vienne. Revue des bibliothèques 9 (1899) 97—109. Handelt im Anschlufs an L. Mitteis, Zur Berliner Papyruspublikation, Hermes 30 (1895) 565 ff., über die Bedeutung und den Gebrauch von βιβλιοθήκη, βιβλιοφύλαξ, ἀρχεῖον, χαρτοφυλάκιον, γραμματοφυλάκιον u. s. w. in den ägyptischen Papyri und in der späteren Litteratur. Der Verf. verweist auch auf die Mitteilung von **Beurlier**, Sur l'organisation des archives et de la bibliothèque du patriarcat de Constantinople, Bulletin der „Société des Antiquaires de la France" 1895 S. 92. K. K.

G. Kaibel, De Phrynicho Sophista. Göttinger Universitätsprogramm. Göttingen, Dieterich 1899. 37 S. 8°. Handelt über die eigentümliche Entstehungsweise und die Anlage der *Σοφιστικὴ παρασκευή* des Phrynichos, von der uns nur die von Bekker, Anecdota gr. I, edierte Epitome erhalten ist, und vertritt u. a. mit guten Gründen die Ansicht, dafs das ursprüngliche Werk nach Materien geordnet gewesen sei, ähnlich wie die lexikalischen Werke des Polydeukes, Sueton (De conviciis), die Kapitelglossare in den Interpretamenta des Pseudo-Dositheos u. s. w. Dann bestimmt der Verf. genauer den Kreis der von Phrynichos berücksichtigten Autoren, bes. die aus der alten Komödie stammenden Elemente. Eine treffliche Charakteristik der Prinzipien des Phrynichos beschliefst die Studie. K. K.

George G. Murnu, Studiu asupra elementului grec ante-fanariot in limba română. Bukuresci, F. Göbl fil 1894. XXI, 67 S., 1 Bl. 8°.

Auf die griechischen Bestandteile im Rumänischen hatten schon Rösler, Cihac, Hașdeu, Miklosich u. a. hingewiesen; doch war dabei nicht genügend unterschieden worden zwischen den erst im 17. und 18. Jahrh. infolge der griechischen Phanariotenherrschaft eingedrungenen Wörtern und den älteren griechischen Elementen. Der Verf. der vorliegenden (der Red. leider erst jetzt zugegangenen) Schrift hat den fruchtbaren Gedanken durchgeführt, die griechischen Elemente des Rumänischen aus der vorphanariotischen Zeit zusammenzustellen, und hat dadurch einen sehr wertvollen Beitrag zur Kulturgeschichte der Rumänen und zur Geschichte des byzantinischen Einflusses auf die Nachbarvölker geliefert. Die Wörter und Suffixe sind alphabetisch angeordnet. Zu bedauern ist, dafs der Verf. die beim Übergang griechischer Wörter ins Rumänische zu beobachtenden Lautgesetze, die er in den einzelnen Artikeln öfter berührt, nicht einleitungsweise systematisch zusammengefafst hat. Auch eine Betrachtung der griechischen Elemente nach inhaltlichen Kategorien wäre von Nutzen gewesen.
K. K.

Samuel Kraufs, Griechische und lateinische Lehnwörter im Talmud, Midrasch und Targum. Teil I. Berlin 1898. (Vgl. B. Z. VII 629.) Ausführlich besprochen von **J. Fürst**, The Jewish Quarterly Review 12 (1899) 164—168. C. W.

Samuel Kraufs, Griechische und lateinische Lehnwörter im Talmud, Midrasch und Targum. Teil II. Berlin, S. Calvary & Co. 1899. X, 687 S. 8⁰. 28 ℳ. Wird besprochen werden. K. K.

B. Metrik, Musik.

C. Litzica, Das Meyersche Satzschlufsgesetz. (Vgl. B. Z. VIII 561.) Besprochen von **Aug. Heisenberg**, Berl. philol. Wochenschr. 1899 Nr. 14 Sp. 438—439; von **Th. R⟨einach⟩**, Revue des ét. gr. 12 (1899) 339.
A. H.

Wilh. Crönert, Zur griechischen Satzrhythmik. Rhein. Mus. 54 (1899) 593—601. Handelt vorzugsweise über den Rhythmus in dem inschriftlich erhaltenen, zuletzt von R. Heberdey und Kalinka herausgegebenen (vgl. B. Z. VII 254) Glaubensbekenntnis des epikureischen Philosophen Diogenes von Oinoanda, berührt aber auch das Meyersche Satzschlufsgesetz der byzantinischen Prosa. K. K.

Amédée Gastoué, La grande doxologie. Étude critique. Revue de l'Orient chrétien 4 (1899) 280—290. Vergleicht den griechischen Text in den apostolischen Konstitutionen, den byzantinisch-römischen textus receptus und die in der ambrosianischen Liturgie begegnende Fassung des *δόξα ἐν ὑψίστοις* bez. gloria in excelsis und schliefst aus rhythmischen Gründen auf ein griechisches Original des Lobgesangs. C. W.

Amédée Gastoué, La tradition ancienne dans le chant byzantin. La Tribune de Saint-Gervais 5 (1899) 107—112 (à suivre). Einleitung einer Studie über die Tongeschlechter in der byzantinischen Musik im Vergleiche zu der kirchlichen Musik des Abendlandes. A. H.

Fr. Jo. Thibaut, La musique byzantine et le chant liturgique des Grecs modernes. La Tribune de Saint-Gervais 4 (1898) 241—248.

Fortsetzung der in der B. Z. VIII 222 erwähnten Abhandlung. Ich notiere daraus die Thatsache, dafs nach einer Subscriptio des Cod. Paris gr. 884 der ältere Kukuzeles vor dem Jahre 1341 lebte. In der Hauptsache erörtert Th. die Entstehung der modernsten griechischen Kirchenmusik am Anfange unseres Jahrhunderts. Die in Aussicht gestellte Fortsetzung der Arbeit ist der Red. bisher nicht zugegangen. A. H.

J. Thibaut, Eine Studie über die byzantinische Musik. Die Martyrien. Mit drei Tafeln (russ.). Viz. Vrem. 6 (1899) 1—12. „Wir sind zu dem einfachen Schlusse gekommen, dafs die alten byzant. Martyrien Zeichen sind, die aus den ἐπηχήματα, welche jedem der acht Takte des Oktoechos zukommen, und aus den Zahlzeichen, deren sich die Byzantiner zur Unterscheidung und Benennung der Stimmen bedienten, entstanden sind. Diese Bezeichnung war, wie ersichtlich, eine rein empirische, und ungeachtet dieses Mangels (wenn darin ein Mangel liegt) vermochte sie die antike Klassifikation der Tonarten in die dorische, phrygische, lydische u. s. w., welche alle Verfasser von griech. Traktaten über die Musik von Manuel Bryennios an bis auf Chrysanthos (Triest 1832) der Überlieferung folgend im höchsten Grade ungenau anwenden, zu verdrängen." E. K.

4. Theologie.

A. Litteratur (mit Ausschlufs von B und C).

Ad. Harnack, Die Chronologie der altchristlichen Litteratur. I. Leipzig 1897. (Vgl. B. Z. VI 453.) Ausführlich besprochen von **H. von Schubert,** Gött. gel. Anz. 1899 Nr. 7 S. 561—583. C. W.

Paul Renaudin, La littérature chrétienne de l'Égypte. L'Université catholique N. S. 30 (1899) 31—56. Weist auf die Wichtigkeit der koptischen Studien hin und sucht zu ihrem Betriebe in katholischen Gelehrtenkreisen zu animieren. C. W.

Rubens Duval, Anciennes littératures chrétiennes. II. La littérature syriaque. Paris, Lecoffre 1899. XV, 426 S. 8° mit 1 Karte. Bibliothèque de l'enseignement de l'histoire ecclésiastique. Wir wollen nicht versäumen, die Leser der B. Z. auf dieses (bereits VIII 294 genannte) treffliche Hilfsmittel aufmerksam zu machen, aus dem sich Orientalisten und Nicht-Orientalisten bequem über Details der syrischen Litteraturgeschichte unterrichten können. Der eidographische oder allgemeine Teil, aus dem hier besonders der Abschnitt über die Übersetzungen aus dem Griechischen (17 p. 307—325) hervorgehoben sei, umfafst p. 1—325, der persönliche oder besondere p. 326—411, die noch erübrigenden Seiten werden durch einen bibliographischen Index und ein alphabetisches Verzeichnis der Autoren und anonymen Schriften gefüllt. Vgl. die ausführliche Besprechung von **J.-B. Chabot,** Revue critique 1899 II p. 297—300. C. W.

Karl Holl, Fragmente vornicänischer Kirchenväter aus den Sacra Parallela herausgegeben von K. H. Leipzig, Hinrichs 1899. XXXIX, 242 S. 8°. Texte und Untersuch. N. F. V 2. 9 ℳ. Sorgfältige Ausgabe der in den Sacra Parallela erhaltenen Fragmente des Clemens Romanus (und Pseudo-Clemens), Ignatius, Justinus, Theophilus von Alexandria, Irenaeus, Clemens von Alexandria, Hippolytus, Cyprian, Dionysius von Alexandria, Gregorius Thaumaturgus, Athenodorus, Methodius, Petrus von Ale-

xandria, Eusebius von Cäsarea (incl. Eusebius Alexandrinus) und der Doctrina Petri mit einem Register der Initien. In der Einleitung rekapituliert der Herausgeber die Hauptergebnisse seiner Monographie über die S. Parallela und setzt sich mit zwei Rezensenten derselben auseinander. Gegenüber Loofs, Theol. Stud. und Krit. 1898, 370 ff., verteidigt er die Abfassung der ἱερά durch Johannes Damascenus, gegenüber Wendland und Cohn (vgl. B. Z. VII 166) die Benützung der Eklogen des Maximus durch den Damascener. C. W.

M. Faulhaber, Die Propheten-Katenen. Freiburg i. B. 1899. (Vgl. B. Z. VIII 567.) Ausführlich besprochen von Prälat **Kihn,** Katholik 79 (1899 II) 264—269; von **Joseph Sickenberger,** Litterarische Rundschau 1899 Nr. 10 Sp. 293—295. C. W.

Paul Koetschau, Kritische Bemerkungen zu meiner Ausgabe von Origenes' exhortatio, contra Celsum, de oratione. Entgegnung auf die von Paul Wendland in den Götting. gel. Anzeigen 1899 Nr. 4 veröffentlichte Kritik. Leipzig, Hinrichs 1899. 82 S. 8^{0}. K. hat seine Antwort auf die B. Z. VIII 698 notierte Rezension Wendlands nicht lange ausstehen lassen. Er befleifsigt sich im allgemeinen (darin, was gesagt werden mufs, in vorteilhaftem Gegensatze zu Wendland) eines ruhigen Tones, erkennt seinem Kritiker, 'dessen Scharfsinn und Sachkunde auf patristischem Gebiete bekannt sind', das Verdienst zu, 'in einzelnen Punkten die Sache gefördert und wichtige und schwierige Stellen des Origenes zur Diskussion gestellt zu haben', weist aber dessen schwere Vorwürfe als unbegründet zurück und verharrt auf seinem Standpunkt. Während **G. Kr(üger),** Lit. Centralbl. 1899 Nr. 33 Sp. 1326—1328 (Besprechung von K.s Schrift), und **Paul Lejay,** Revue critique 1899 II p. 386—390 (Besprechung von K.s Ausgabe und Schrift), sich auf K.s Seite stellen (Lejay allerdings, ohne Wendlands Kritik gelesen zu haben), **E. Preuschen,** Berl. philol. Wochenschr. 1899 Nr. 39 Sp. 1185—1193 und 1220—1224 (Besprechung von Ausgabe und Schrift), obwohl er in der Beurteilung des Verhältnisses von Vat. A zu Φ (Philokalia) mit dem Angreifer übereinstimmt, für die Leistung K.s Worte der Anerkennung hat und auch **Ad. Jülicher,** Theol. Litteraturzeitung 1899 Nr. 20 Sp. 558—566 (Besprechung von K.s Ausgabe, Wendlands Kritik und K.s Antikritik), ohne die Bedeutung von Wendlands Ausführungen zu verkennen, sich des Angegriffenen annimmt, sieht **Wendland** selbst sich in seiner Kritik der Antikritik (Götting. gel. Anz. 1899 Nr. 8 S. 613—622) zu so gut wie keiner Konzession an K. veranlafst. C. W.

A. Halmel, Die palästinensischen Märtyrer des Eusebius von Cäsarea. Essen 1898. (Vgl. B. Z. VII 631.) Besprochen von **Hans von Schubert,** Theolog. Litteraturzeitg. 1899 Nr. 19 Sp. 533—535. C. W.

Karl Hoss, Studien über das Schrifttum und die Theologie des Athanasius auf Grund einer Echtheitsuntersuchung von Athanasius contra gentes und de incarnatione. Freiburg i. B., Mohr 1899. VIII, 130 S. 8^{0}. 3 *M.* Die sehr gewissenhaft geführte Untersuchung, hervorgegangen aus der Beantwortung einer von der Tübinger evangelisch-theologischen Fakultät gestellten Preisfrage, zerfällt in 2 Hauptteile. Im ersten giebt der Verf., indem er die beiden eng verbundenen Schriften contra gentes und de incarnatione auf Grund einer eingehenden inhaltlichen und formellen Vergleichung mit den unbezweifelten Werken des Athanasios für echt er-

klärt (vgl. B. Z. V 223 ff.) — sie sind nach ihm c. 320 in Alexandria von dem 25jährigen Diakon Athanasios geschrieben —, im zweiten beginnt er gleichfalls mit Geben, indem er die Zweifel an der Echtheit der Homilien 'de passione et cruce domini' und 'de sabbatis et circumcisione' zerstreut, dann aber geht er zum Nehmen über und spricht dem Bischof von Alexandria den sermo maior de fide (eine aus anderen Schriften kompilierte Bestreitung des Apollinarismus auf der Grundlage der antiochenischen Theologie), die sog. 4. Rede gegen die Arianer, die Schrift de incarnatione et contra Arianos und die beiden Bücher gegen Apollinaris ab. Das Genommene überwiegt somit quantitativ das Gegebene, aber nicht zum Schaden des Athanasios. Denn das Bild, das wir uns von seiner Persönlichkeit aus seinem sicheren literarischen Eigentum machen können, 'dürfte gegenüber dem früheren, dessen Züge zum Teil den jetzt ausgeschiedenen Schriften entnommen wurden, den Vorzug haben, dafs es klarer und einheitlicher ist'. S. 103 f. wird gezeigt, dafs die Fragmenta in Lucam (und in Matthaeum) nicht (mit den Maurinern) aus einem Kommentar des Athanasios hergeleitet werden dürfen. 'A. hat keine Kommentare geschrieben; vielmehr haben die Verfasser der Katenen nach eigenem Geschmack aus echten und unechten (so in den Fragm. in Matth.) Schriften des Bischofs Abschnitte, die sich, wenn auch oft nur mit Gewalt, als Erklärungen von Schriftstellen verwerten liefsen, in ihr Sammelwerk herübergenommen und die betreffende Stelle, die gewöhnlich im exzerpierten Abschnitt selber vorkommt, als Überschrift gesetzt.' Joseph Sickenberger ist bei seinen Forschungen über Lukaskatenen zum nämlichen Resultate gelangt. In einer Reihe von Ergebnissen trifft mit Hoss zusammen

Alfred Stülcken, Athanasiana. Litterar- und dogmengeschichtliche Untersuchungen. Leipzig, Hinrichs 1899. VIII, 150 S. 8°. Texte und Untersuch. N. F. IV 4. 5 *M.* St. spricht sich im litterargeschichtlichen Teile seiner Arbeit für die Echtheit von contra gentes und de incarnatione und für die Unechtheit bezw. zweifelhafte Echtheit der expositio fidei, des sermo maior de fide, der 4. Rede contra Arianos, der Schrift de incarnatione et contra Arianos, der 2 Bücher gegen Apollinaris und des Buches de trinitate et spiritu sancto aus und sucht aufserdem die Chronologie einer Reihe von echten Schriften näher zu bestimmen bezw. zu begründen. Im dogmengeschichtlichen Teile handelt er eingehend über die Christologie des Athanasios, der nach seiner (des Verfassers) Ansicht 'mit sicherem Takte den Mittelweg zwischen Antiochenern und Arianern gegangen' ist und 'durchweg, wenn auch noch auf der Stufe der Vorstellung statt der der klaren Begriffe oder Formeln, die Grundgedanken der (späteren) Cyrillisch-monophysitischen Richtung vertreten hat'. C. W.

Funk, Die zwei letzten Bücher der Schrift Basilius' des Grofsen gegen Eunomius. Fribourg, Oeuvre de St. Paul 1898. 8°. Compte rendu du IVième congrès scientifique international des catholiques. I. Section. Sciences religieuses p. 216—248. Zeigt, dafs die beiden Bücher nicht, wie Dräseke, Zeitschr. f. Kirchengesch. 11 (1890) 22—61, zu beweisen suchte, von Apollinaris, sondern, wie schon Spasskij in seiner Monographie über Apollinaris (B. Z. VI 175) gefunden, von Didymos von Alexandria herrühren. C. W.

P. Drews, Über Wobbermins 'Altkirchliche liturgische Stücke

aus der Kirche Ägyptens'. (Vgl. B. Z. VIII 645.) Zeitschrift für Kirchengeschichte 20 (1899) 291—328. Verstärkt zunächst Wobbermins Beweise für den ägyptischen Ursprung der Gebete durch Parallelen aus der Markusliturgie und untersucht dann eingehend die in der Hs dem Bischof Serapion von Thmuis zugeschriebenen Gebete Nr. 1 und 15. Nr. 15 bildet mit 16 und 17 eine zusammengehörige Gruppe. 17 ist eine Überarbeitung von 5, und auch 15 und 16 sind als Bearbeitungen und Modernisierungen älterer Formularien zu betrachten. Der Bearbeiter war Serapion. In das Präfationsgebet Nr. 1 hat derselbe wahrscheinlich in der Weise eingegriffen, daſs er in Abschnitt 1 die Variation von Matth. 11, 27 und in Abschnitt 4 die Ausführungen über das Opfer einfügte und auch sonst wohl noch einzelnes zusetzte oder änderte. C. W.

G. Wobbermin, Altchristliche liturgische Stücke. (Vgl. B. Z. VIII 702.) Besprochen von **E. Preuschen,** Berl. philol. Wochenschr. 1899 Nr. 44 Sp. 1350—1354. A. H.

Dietrich Bender, Untersuchungen zu Nemesius von Emesa. Heidelberg 1898. Ausführlich besprochen von **Karl Burkhard,** Zeitschrift für die österreich. Gymn. 50 (1899) 591—594. C. W.

Lamy, Le Testament de Saint Éphrem le Syrien. Fribourg, Oeuvre de St. Paul 1898. 8⁰. Compte rendu du IVième congrès scientifique international des catholiques. I. Section. Sciences religieuses p. 173—209. Überträgt die groſse Dichtung, in der Ephräm seinen Schülern kurz vor seinem Tode (Juni 373) Lebewohl sagt, ins Französische und zeigt, daſs dieselbe, abgesehen von einigen leicht als solche zu erkennenden Interpolationen, als ein echtes Werk des Diakons von Edessa zu betrachten ist. Die uns erhaltene griechische Übersetzung des 'Testamentes' zitiert bereits Gregor von Nyssa in seinem Panegyrikus auf den Heiligen. C. W.

Friedrich Kauffmann, Aus der Schule des Wulfila. Auxenti Dorostorensis epistula de fide, vita et obitu Wulfilae im Zusammenhang der Dissertatio Maximini contra Ambrosium herausgegeben von F. K. Mit einer Schrifttafel in Heliogravüre. Straſsburg, Trübner 1899. LXV, 135 S. 4⁰. Texte und Untersuchungen zur altgermanischen Religionsgeschichte Bd. I. Abdruck und Transskription der wichtigen Urkunde zur Geschichte Wulfilas aus Cod. Par. 8907 (auf den Rändern von Ambrosius de fide und den Gesta Aquileia) mit Prolegomena, Anmerkungen und Indices. C. W.

Pierre Batiffol, De quelques homélies de S. Jean Chrysostome et de la version gothique des écritures. Revue biblique 8 (1899) 566—572. Der (nicht identifizierte) Cod. Vat., aus dem Montfaucon 12 Homilien des Johannes Chrysostomos (Migne LXIII 461—530) ediert hat, darf vielleicht als Rest einer Sammlung kpolitanischer Homilien des Patriarchen betrachtet werden, in der bei jeder Predigt die Kirche vermerkt war, in der sie gehalten worden. In diese Sammlung muſs auch die Homilie bei Migne LVI 247 (ἐν τῇ μεγάλῃ ἐκκλησίᾳ) eingestellt werden. In Hom. 8 findet sich eine Bezeugung der gotischen Bibelübersetzung (wenigstens des N. T.). C. W.

J. Zavarin, Der Dienst als Seelsorger nach der Lehre des hl. Isidoros von Pelusion. Pravoslavnyj Sobesêdnik 1899, Maiheft, S. 554—567. E. K.

Das sogenannte Religionsgespräch am Hof der Sasaniden herausgeg. von **Ed. Bratke.** Texte und Untersuchungen herausgeg. von O. v. Gebhardt und Ad. Harnack N. F. IV. Bd., 3. Heft. Leipzig, J. C. Hinrichs'sche Buchhandlung 1899. VI, 305 S. 8°. 10,50 *M.* Wird besprochen werden. K. K.

Fred. C. Conybeare, The dialogues of Athanasius and Zacchaeus etc. Oxford 1898. (Vgl. B. Z. VIII 699.) Ausführlich besprochen von **Hennecke,** Theolog. Litteraturzeitg. 1899 Nr. 20 Sp. 566—570; **J. Winthrop Platner,** The American Journal of Theology 3 (1899) 787—790. C. W.

Eb. Nestle, Eine neue Handschrift von Buch 1—6 der apostolischen Konstitutionen. Theolog. Litteraturzeitg. 1899 Nr. 7 Sp. 207—209. Es handelt sich um die Meermanhs cod. misc. 204 Coxe in Oxford. Dieselbe stammt aus dem XI. Jahrhundert und ist somit älter als alle von Lagarde für seine Ausgabe der Konstitutionen heranzogenen. Ich benütze diese Gelegenheit zu einem Hinweis auf Nestles Septuagintastudien III (Maulbronner Programm. Stuttgart 1899. 4°), in denen S. 6—22 über die in griechischen Psalterien begegnende apokryphe oratio Manassis gehandelt und gegenüber der früheren Auffassung mit Entschiedenheit behauptet wird, dafs der Text unserer Hss aus den Konstitutionen bez. aus deren Vorlage, der Didaskalia, stammt, nicht der Verf. der Konstitutionen bez. der Didaskalia aus einer Septuagintahs zitiert. C. W.

Arnold Amelungk, Untersuchungen über Pseudo-Ignatius. Zeitschrift für wissenschaftl. Theologie 42 (1899) 508—581. Der Interpolator der Ignatiusbriefe ist nach A. ein Semiarianer eusebianischer Richtung, nicht, wie Funk meint, ein Apollinarist. (Vgl. B. Z. I 630.) Er ist identisch mit dem Fälscher der apostolischen Konstitutionen und der apostolischen Kanones und hat seine Interpolatorenthätigkeit im 5. Decennium des 4. Jahrh. unter starker Benützung des antiochenischen Symbols von 344/45, der sogen. *ἔκθεσις μακρόστιχος*, ausgeübt. C. W.

Jos. Stiglmayr S. I., Neuplatonisches bei Dionysius dem Karthäuser. Histor. Jahrbuch der Görresgesellsch. 20 (1899) 367—388. Handelt eingehend über die reichliche Benützung der institutio theologica oder elementatio (*στοιχείωσις*) des Proklos (in der lateinischen Übersetzung Mörbekes) und des liber de causis im Kommentare des Karthäusers Dionysius Rickel (1402—1471) zum Areopagiten. C. W.

K. Ahrens und **G. Krüger,** Die sogenannte Kirchengeschichte des Zacharias Rhetor. Leipzig 1899. (Vgl. B. Z. VIII 703.) Ausführlich besprochen von **Th⟨eodor⟩ N⟨öldeke⟩,** Lit. Centralbl. 1899 Nr. 40 Sp. 1362—1364; von **W. Reichardt,** Berl. philol. Wochenschr. 1899 Nr. 42 Sp. 1287—1290; von **Jos. Stiglmayr** S. I., Zeitschr. f. kathol. Theol. 23 (1899) 716—720, der S. 719 f. die Identifizierung des Dionysios Scholastikos mit dem Areopagiten (B. Z. VIII 302) abweist; von **F. Nau,** Bulletin critique 1899 Nr. 30 S. 589—593; von **Ad. Jülicher,** Gött. gel. Anz. 1899 Nr. 9 S. 719—723. C. W.

F. Nau, Les plérophories de Jean de Maiouma. Actes du onzième congrès international des Orientalistes, Quatrième section, Paris, E. Leroux 1898, S. 99—112. Bezieht sich auf denselben Gegenstand, wie die in der B. Z. VIII 227, 568, 703 notierte Arbeit. K. K.

Franz Diekamp, Hippolytos von Theben. Münster 1898. (Vgl. B. Z. VIII 228.) Besprochen von **Joseph Sickenberger**, Wissenschaftl. Beilage zur Germania 1899 Nr. 13 S. 103 f. C. W.

K. Krumbacher, Studien zu Romanos. (Vgl. Byz. Z. VIII 567.) Besprochen von **A. Vasiljev** im Viz. Vrem. 6 (1899) 468—475; von **Th. R⟨einach⟩**, Revue des ét. gr. 12 (1899) 338 f. E. K.

John of Damascus, Exposition of the orthodox faith translated by the Rev. **S. D. F. Salmond.** New York, Ch. Scribeners sons 1899. VIII, 106 S. 8⁰. A Select Library of Nicene and Post-Nicene Fathers of the christian Church. II. Series. Vol. IX p. 2. Übertragung der *ἔκδοσις ἀκριβὴς τῆς ὀρθοδόξου πίστεως* mit kurzer (aus Lequien bei Migne übersetzter) Einleitung und einem Bibelstellen- und Sachenregister. C. W.

C. Litzica, Poesia religioasa bizantina. Bucuresti, F. Göbl Fil 1899. 72 S. kl.-8⁰ (rumän.). Der Verf. giebt zuerst eine sehr dankenswerte, zur Orientierung weiterer Kreise bestimmte Skizze der Geschichte und der Hauptformen der Kirchenpoesie und ediert dann einen Hymnus erbaulichen Inhalts des Symeon Metaphrastes, der aus 24 durch eine alphabetische Akrostichis verbundenen Strophen besteht, nach den Codd. Mon. gr. 201, Paris. gr. 396 und Vindob. theol. gr. 231 (Nessel), sowie einen anonymen Kanon auf Jesus Christus, nach dem Cod. Mon. gr. 201. Die Arbeit ist durch gute Methode und Sorgfalt ausgezeichnet. K. K.

P. Lavrov, Die neue Lobrede des Klemens des Slaven. Isvêstija (Nachrichten) der Abteilung für russ. Sprache und Litteratur bei der Kaiserl. Akademie der Wissenschaften. St. Petersburg 1898, Heft 4, S. 1086—1109 und 1335—1336. Ediert und bespricht die jüngst auf dem Athos gefundene (slav.) Rede des Klemens, eines der Schüler der beiden Slavenapostel Methodios und Kyrillos. Notiert im Viz. Vrem. 6 (1899) 231. E. K.

B. Apokryphen.

Acta apostolorum apocrypha edd. **R. A. Lipsius** et **M. Bonnet**, II 1. (Vgl. B. Z. VIII 701.) Besprochen von **A. Hilgenfeld**, Berl. philol. Wochenschr. 1899 Nr. 38 Sp. 1156—1161. A. H.

N. Bonwetsch, Das slavische Henochbuch. Berlin 1896. (Vgl. B. Z. V 632.) Ausführlich besprochen von **Alessandro Chiappelli**, Società Reale di Napoli. Atti della Reale Accademia di scienze morali e politiche 29 (1898) 175—188. C. W.

Hippolyte Delehaye S. I., Note sur la légende de la lettre du Christ. Bruxelles 1899. (Vgl. B. Z. VIII 700.) Ausführlich besprochen von **W. Köhler**, Deutsche Litteraturztg. 1899 Nr. 39 Sp. 1465—1469. C. W.

Th. Zahn, Die Dormitio Sanctae Virginis und das Haus des Johannes Markus. (Vgl. B. Z. VIII 700.) Ausführlich besprochen von **M. J. Lagrange**, Revue biblique 8 (1899) 589—600. C. W.

A. Hilgenfeld, Das Johannes-Bild des Lykomedes. Zeitschrift für wissenschaftl. Theologie 42 (1899) 508—581. Abdruck von c. 27 und 28 der *περίοδοι τοῦ ἁγίου Ἰωάννου* nach Bonnets Ausgabe (B. Z. VIII 701) mit einigen Berichtigungen. C. W.

Sylvain Lévi, Notes sur les Indo-Scythes, III. Saint Thomas, Gondopharès et Mazdeo (zu den Acta Thomae). Journal Asiatique 9

(1897) 27—42. Ausführlich besprochen von **Anonymus**, Anal. Bolland. 18 (1899) 275—279. C. W.

Anonymi Byzantini de caelo et infernis epistula, ed. **L. Radermacher**, Leipzig 1898 (vgl. B. Z. VII 635) und **N. Krasnoseljcev**, Addenda zur Ausgabe von A. Vasiljev, Anecdota graeco-byz., Odessa 1898 (vgl. B. Z. VIII 230). Besprochen von **V. Istrin** im Journ. des Minister. der Volksaufkl. Bd. 323, 1899, Maiheft S. 204—215. Die Ausgabe von Radermacher ist auch besprochen von **Th. Preger**, Berl. philol. Wochenschr. 1899 Nr. 41 Sp. 1252 f. E. K.

Codex apocryphus e manuscriptis ukraino-russicis collectus opera **Dr. J. Franko.** Vol. II. Evangelia apocrypha. Lemberg 1899. LXXVIII, 443 S. 8°. 5 Kronen. (= Monumenta linguae nec non litterarum Ukraino-Russicarum [Ruthenicarum] tom. II) (Einleitung etc. ruthenisch.) Diese neue Apokryphenausgabe, deren erster Band der Redaktion nicht zugegangen ist, wird besprochen werden. K. K.

C. Hagiographie.

Bibliotheca hagiographica Latina I. II. Brüssel 1898—99. (Vgl. B. Z. VIII 701.) Besprochen von **v. D⟨obschütz⟩**, Lit. Centralbl. 1899 Nr. 46 Sp. 1569—1571. C. W.

J. Veith, Die Martyrologien der Griechen. 1896 und 1897. (Vgl. B. Z. VI 201 und VII 234 u. 474.) Besprochen von **P. Syrku** im Viz. Vrem. 6 (1899) 163—167. E. K.

Carl Maria Kaufmann, Die sepulkralen Jenseitsdenkmäler der Antike und des Urchristentums. Beiträge zur Vita-Beata-Vorstellung der römischen Kaiserzeit mit besonderer Berücksichtigung der christlichen Jenseitshoffnungen. Mit 10 Tafeln und 30 Abbildungen im Text. Mainz, Kirchheim 1900. XX, 242 S. 2°. Forschungen zur monumentalen Theologie und vergleichenden Religionswissenschaft I. Indem ich den kunsthistorischen Teil dieses Buches dem hiefür kompetenten Berichterstatter überlasse, mache ich hier speziell auf den 4. Abschnitt des 2. Hauptteiles aufmerksam, in dem (S. 78—89) die Eschatologie der Aberkiosinschrift behandelt wird. K. faſst den ersten 'eschatologischen' Teil des Epigramms (v. 1—9) als einen kurzen Abriſs der (christlichen) Heilslehre, dem Lebensgange eines Einzelnen angepaſst. C. W.

Pio Franchi de' Cavalieri, S. Agnese nella tradizione e nella legenda. Rom, Kommissionsverlag von Spithöver und von Herder in Freiburg i. B. 1899. 4 Bl., 96 S. 8°. Römische Quartalschrift 10. Supplementheft. Ediert p. 69—92 zwei griechische Texte über das Martyrium der hl. Agnes. Der erste ist dem Vat. Ottob. 54 s. X (und dem Hierosol. S. Cruc. 17 s. XVI), der zweite dem bekannten Vat. 866 s. XII und dem (stark divergierenden) Ambros. gr. F. 144 s. XI entnommen. Aus jenem hat sich die lateinische Legende (früher mit Unrecht dem Ambrosius zugeschrieben) entwickelt, die teils (bis § 13) im Anfang des 5. Jahrh., teils später entstanden ist, in diesem haben wir eine 'in epoca relativamente assai tarda' verfaſste Übersetzung der lateinischen Legende zu erkennen (p. 20 ff.). C. W.

Das Leben unseres hl. Vaters Arsenios des Groſsen, herausgeg. von **G. F. Cereteli** (Žitie iže vo svjatych otca našego Arsenija

velikago). St. Petersburg 1899 (vermutlich S.-A. aus einer Universitätsschrift). XII, 34 S. 8⁰ (Einleitung russ.). Der bekannte Paläograph (vgl. B. Z. VI 448) ediert aus dem Cod. Mosq. Syn. 382, der das zehnte Buch der Sammlung des Metaphrasten enthält (vgl. B. Z. VIII 570 f.), und aus den Codd. Mosq. Syn. 383 und 377 das von dem Logotheten Symeon verfaſste Leben des Anachoreten Arsenios. Der griechische Text ist, soweit ich sehe, sehr lesbar und sauber hergestellt. Ergänzte Wörter (vgl. S. 2) sollten nicht in ( ), sondern in ⟨ ⟩ gesetzt werden. In der Einleitung handelt C. über das verwandtschaftliche Verhältnis und die paläographischen Eigentümlichkeiten der drei Hss. Die sonstige Überlieferung über das Leben des hl. Arsenios wird nicht berührt. K. K.

F. Nau, Une version syriaque inédite de la Vie de Schenoudi. Revue sémitique d'épigraphie et d'histoire ancienne 7 (1899) 356—363. Im Cod. syr. Par. 237 vom Jahre 1194 steht eine Biographie des ägyptischen Klostervorstehers Schnudi († 451), welche die (vielleicht griechische) Originalfassung der Vita treuer bewahrt hat als der arabische und der koptische Text, den Amélineau veröffentlicht hat. Über die Version der Apostellehre in der arabischen Vita hat L. E. Iselin, Texte und Unters. XIII 1ᵇ (1895), gehandelt. C. W.

A. Semenov, Das Leben des hl. Symeon Thaumastooreites. Kiev 1898. (Vgl. B. Z. VIII 232.) Besprochen von **Ed. Kurtz** im Viz. Vrem. 6 (1899) 537—542. Vgl. die „Erwiderung" und das „Nachwort" am Schlusse dieses Heftes S. 326 ff. E. K.

Sergij, Erzbischof von Vladimir, Der hl. Andreas Salos und der Festtag der Fürbitte der hl. Gottesmutter. St. Petersburg 1898. 134 S. (Vgl. B. Z. VIII 570.) Notiert im Viz. Vrem. 6 (1899) 207—210. E. K.

Heinrich Goussen, Martyrius-Sahdona's [1. Hälfte des 7. Jahrh.] Leben und Werke. Nach einer syrischen Handschrift in Straſsburg i. E. Ein Beitrag zur Geschichte des Katholizismus unter den Nestorianern. Leipzig, Harrassowitz 1897. XX, 34 S. 8⁰. Besprochen von **Anonymus**, Lit. Centralbl. 1899 Nr. 35 Sp. 1187 f. C. W.

Th. Nöldeke, Zur Alexiuslegende. ZDMG 53 (1899) 256—258. Handelt über ein neulich von Wallis Budge herausgegebenes (vgl. B. Z. VIII 694) äthiopisches Heiligenleben, das sich bei näherer Betrachtung als eine Version der Alexioslegende herausstellt. Der Name Alexios fehlt wie in allen orientalischen Texten; der Heilige heiſst einfach „der Mann Gottes" und erscheint als Sohn des Kaisers Theodosios, wobei Nöldeke eher an den zweiten (408—450) als an den ersten (379—392) denkt. Der äthiopische Text stammt, wie der Stil und die Form der Eigennamen beweist, aus einem arabischen Texte. K. K.

Der griechische Text des Lebens der zweiundvierzig Märtyrer von Amorion nach der Hs der Pariser Nationalbibliothek Nr. 1534, herausgeg. von **A. Vasiljev** (Grečeskij text žitija soroka dvuch amorijskich mučenikov etc. izdal A. V.). Mémoires de l'Académie Impériale des sciences de St.-Pétersbourg, VIIIᵉ série, vol. III no. 3. St.-Pétersbourg, C. Ricker 1898. 17 S. 8⁰. Kop. 40 = ℳ 1. (russ.) Die Geschichte der 42 Griechen, welche bei der Einnahme der Stadt Amorion durch den Kalifen Mutasim (im J. 838) gefangen genommen wurden und

später den Märtyrertod erlitten, wird in verschiedenen z. T. schon gedruckten Berichten erzählt. Einen bisher nicht bekannten Text ediert nun aus der oben genannten Pariser Hs der junge russische Gelehrte V. mit den Varianten des von Fr. Miklosich aus dem berühmten Codex Suprasliensis herausgegebenen slavischen Textes, der im allgemeinen mit dem griechischen Texte übereinstimmt, doch mehrfach Lücken aufweist. Der griechische Text ist gut überliefert, und V. konnte sich gröfstenteils auf die unveränderte Wiedergabe der Hs beschränken. Er hat diese Aufgabe, bei der er sich der Unterstützung des ausgezeichneten Gräcisten P. V. Nikitin zu erfreuen hatte, mit lobenswerter Korrektheit erfüllt. An einigen Stellen ist er aber wohl zu konservativ, d. h. er setzt notwendige kleine Besserungen unter statt in den Text: S. 13, 19 f. spricht der Richter zu einem der gefangenen Griechen, einem Eunuchen: *σὺ γὰρ εὐνοῦχος ὢν οὐ φροντίσεις περὶ γυναικὸς ἢ τέκνων, ἀλλὰ ἀγνῶς ὤν, ὡς διῆγες ἐν τῇ σῇ γῇ, οὕτως μετὰ προσθήκης καὶ ἐπ' ἐμοὶ διάξεις.* Hier gehört m. E. *ἁγνός*, das V. unter den Text verweist, in den Text, um so mehr, als auch die slavische Übersetzung чисть bietet. — S. 9, 14 *τὴν αἰώνιον στρατιὰν ἐπραγματεύσαντο* dürfte das im Apparate vermutete *σωτηρίαν* (slavisch: спасение!) wohl ohne weiteres in den Text zu setzen sein. Ebenso hätte S. 10, 25 *διὰ τὸ ἔξωθεν περιασχολεῖν τῶν ἐχθρῶν* das unten vermutete *τὸν ἐχθρόν* in den Text gesetzt werden müssen. Es handelt sich ja hier wie im ersten Falle (*ἁγνός*) nur um eine jener orthographischen Änderungen, wie sie jeder Herausgeber tausendmal vornehmen mufs. Nicht zu billigen ist, dafs V. die Partikel ὦ mit folgendem Gen. (z. B. *ὦ τῆς συμφορᾶς*) konsequent ὤ schreibt und dafs er zu Beginn der direkten Reden stets kleinen Anfangsbuchstaben setzt. Von Druckfehlern habe ich nur notiert *δὶα* (S. 10, 24), *δεῦτερον* (S. 11, 5) und einige falsche Interpunktionen. Dem Texte geht eine gehaltvolle Einleitung voraus, in der V. über die gesamte Überlieferung der verschiedenen Erzählungen von den 42 Märtyrern berichtet. K. K.

Acta graeca SS. Davidis, Symeonis et Georgii Mitylenae in insula Lesbo ed. <**Van den Gheyn**>. Anall. Bolland. 18 (1899) 209—259. Die durch ihre 'sobrietas' angenehm berührenden Akten der in Mitylene am 1. Februar gefeierten Heiligen David (716—783 oder 793), Symeon (764—843) und Georgios (763—844) sind von einem Mönche oder Priester am Ende des 9. oder am Anfang des 10. Jahrh. geschrieben worden. Sie sind erhalten im Cod. Laur. 21, 11 s. XIV, aus dem sie schon Papebroch abgeschrieben hat. Sein Apographon liegt im Cod. Brux. 8229 vor; veröffentlicht hat er nur ein ganz kleines Stück der Akten, und zwar in lateinischer Übersetzung (A. SS. April I). C. W.

A. Papadopulos-Kerameus, *Ψευδονικήτας ὁ Παφλαγὼν καὶ ὁ νόθος βίος τοῦ πατριάρχου Ἰγνατίου.* Viz. Vrem. 6 (1899) 13—38. Das dem Niketas Paphlagon zugeschriebene Leben des Patr. Ignatios häuft auf Photios die ärgsten Vorwürfe, wie sie sich auch bei den Schriftstellern finden, die zu der seit dem 13. Jahrh. sich bildenden griech.-unierten Kirche gehören. Trotzdem haben seit dem 17. Jahrh. bis auf den heutigen Tag die Gelehrten (Katholiken sowohl wie Protestanten) mit nur wenigen Ausnahmen die Angaben der Vita blindlings angenommen und benutzt, keiner aber hat an der Echtheit derselben gezweifelt. Es ist an der Zeit, der

Wahrheit zu ihrem Rechte zu verhelfen und nachzuweisen, daſs die den Namen des Niketas Paphl. tragende Vita Ignatii nicht im 9. Jahrh. verfaſst sein kann, sondern ein pseudepigraphes Machwerk eines viel späteren Schriftstellers ist, der im Interesse der unierten Kirche schrieb. Von den Hss dieser Vita gehört die älteste (Monac. 436) ins 14. Jahrh. und war ursprünglich im Besitz des Kardinals Bessarion, des Oberhauptes der unierten Griechen; alle anderen stammen aus dem 16. Jahrh. und sind Abschriften der ersteren. Der von Leo Allatius erwähnte Cod. Vat. (Nr. 1452) ist wohl identisch mit dem heutigen Ottobon. 27 (gleichfalls aus dem 16. Jahrh.). Eine Hs aus unbekannter Zeit sah der Patr. von Jerusalem Chrysanthos (Anfang des 18. Jahrh.) auf dem Athos in der Laura des hl. Athanasios. Daſs die Vita Ignatii nicht ein Werk des 9. Jahrh. sein kann, beweist unzweifelhaft die in ihr vorkommende Phrase (Migne, Bd. 105, p. 573): „*ἀλλὰ τὸ μὲν καθ' ἕκαστον ἐπεξιέναι τὰς καινοτομίας καὶ παρανομίας αὐτοῦ τε τοῦ Φωτίου . . . καὶ πάντων τῶν καθεξῆς τῶν αὐτοῦ διαδόχων καὶ τῆς φιλαρχίας κοινωνῶν, ἱστορίας ἔργον καὶ οὐ τοῦ παρόντος τῷ λόγῳ σκοποῦ.*“ Hieraus ergiebt sich, daſs der von Nachfolgern des Photios sprechende Autor in bedeutend späterer Zeit gelebt haben muſs. Denn da von den auf Photios folgenden Patriarchen alle bis zum J. 1204 auch in Rom als kanonisch anerkannt wurden und also in jener Stelle nicht gemeint sein können, so kann sie nur von einem Autor niedergeschrieben sein, der da glaubte, daſs die Katholizität der byz. Kirche seit dem zweiten Patriarchate des Photios durchbrochen sei. Das war aber die Ansicht der Unierten. Folglich ist der Autor der Vita Ign. unter den griech.-unierten Schriftstellern, zu denen Georgios Trapez., Bessarion und ähnliche Leute gehörten, zu suchen und kann nicht vor dem 13. Jahrh. gelebt haben. Auch eine zweite Stelle der Vita Ign. beweist, daſs ihr Autor nicht im 9. Jahrh. lebte, (Migne p. 489): „*πέποιθα . . . τὸ χρόνοις ἱκανοῖς ἤδη καταπυκνωθὲν τῆς ἀγνωσίας νέφος καὶ τὰς τῶν πολλῶν ἀμαυρῶσαν διανοίας λεπτῦναί τε καὶ διασκεδάσαι.*“ Wenn die Vita im J. 880 (resp. 885) geschrieben wurde, so war doch damals ein zu kurzer Zeitraum (3—8 J.) seit dem Tode des Ignatios verflossen, als daſs sich in ihm eine solche Wolke von Unkenntnis über Ignatios, den ja alle damaligen Kleriker noch persönlich gekannt haben müssen, hätte bilden können. Und wie stimmt dieser kurze Zeitraum zum Ausdrucke *χρόνοις ἱκανοῖς*? Dieser Ausdruck weist auf einen bedeutend späteren Moment hin, wo im Laufe der Zeiten die richtige Vorstellung von dem Streite zwischen Ignatios und Photios abhanden gekommen war, sodaſs es nötig erschien, die Wahrheit zu Gunsten des die rechte Sache vertretenden Ignatios wieder in Erinnerung zu bringen. Der Verf. war eben Unierter, ein Gegner des Photios, und lebte folglich nach dem 12., ja wohl auch dem 13. Jahrh., in dem auf Seiten der von Rom beeinfluſsten unierten Griechen die gröſste Feindschaft gegen Photios herrschte; er kann kein Glied der rechtgläubigen byz. Kirche gewesen sein, da diese den Photios nach seinem Tode und fernerhin ohne Unterbrechung als ihren heiligen Vater verehrte. Bisher glaubte man, daſs die Vita Ignatii dem bekannten Chronisten Johannes Skylitzes bekannt gewesen sei. Diese Ansicht ist total falsch. Der von Skylitzes im Vorworte erwähnte Niketas Paphl. hat nach ihm einen *ψόγος πατριάρχου* geschrieben. Darunter ist aber nicht, wie man seit Rader bis heute irrtüm-

lich geglaubt hat, die uns erhaltene Vita Ign. zu verstehen; denn diese enthält ja nicht einen Tadel gegen den Patriarchen, der ihr Hauptthema bildet (Ignatios), sondern sein Lob. Es ist darunter vielmehr einfach die Schrift des Niketas gegen den Patr. Euthymios zu verstehen, die für uns verloren ist, von der uns aber die Vita Euthymii berichtet (cap. 16). Dieselbe Vita berichtet, dafs dieser Niketas Paphlagon im Streite zwischen Euthymios und Nikolaos Mystikos auf Seiten des letzteren stand; Nik. Mystikos war aber ein entschiedener Anhänger des Photios; also mufs auch Niketas dem Andenken des Photios gegenüber dieselbe Stellung eingenommen haben. Dazu kommt, dafs Niketas Paphlagon ein Schüler des Arethas war, der, wenn er auch schliefslich für Euthymios auftrat, nichtsdestoweniger dem Andenken des Photios die gröfste Treue wahrte. Also auch als Schüler des Arethas mufs Niketas ein Anhänger des Photios gewesen sein, und er kann unmöglich in der Vita Ignatii die Person des Photios in so schmutziger Weise beschimpft haben. De Boor hat, um die landläufige Ansicht über Niketas Paphl. als wirklichen Autor der Vita Ign. zu retten, natürlich ohne irgend welche Zeugnisse dafür anführen zu können, vermutet, dafs Niketas wahrscheinlich anfangs Gegner und später Anhänger des Photios gewesen sei. Dafs aber Skylitzes die Vita Ign. des Pseudo-Niketas überhaupt nicht gekannt hat, dafür giebt es noch einen zweiten, faktischen Beweis. Falls sie ihm nämlich vorgelegen hätte, so müfste er sie doch in den Partien, wo er über Ignatios und Photios spricht, auch benutzen. Von einer solchen Benutzung ist aber bei ihm nicht die geringste Spur vorhanden, sondern seine einzige Quelle ist hier der sog. Theophanes contin. Wir haben ferner sichere Gründe, um auch die Ansicht von Hirsch (S. 159—162) über die Vita Ignatii als gänzlich verfehlt zu bezeichnen. Hirsch meint es wunderbar getroffen zu haben, wenn er Genesios, Symeon und Glykas als Zeugen für die Benutzung der Vita Ign. beibringt. Genesios soll die Vita Ign. in der Erzählung vom Traume des Bardas benutzt haben; aber hier ist einfach wiederum Theophanes contin. seine Quelle. Ebenso unberechtigt meint Hirsch, dafs Symeon Magister in seiner Chronik von der Vita Ign. in der Erzählung von der Einschliefsung des Ignatios in die Grabkammer des Kopronymos beeinflufst sei. Das Seltsamste an Hirschs Irrtum ist aber das, dafs die von ihm dafür angeführte Stelle des Symeon einfach Wort für Wort aus Genesios (p. 100—102 Bonn.) abgeschrieben ist. Mit dieser Stelle ist bei Symeon eine Erzählung über Ignatios (seine Verbannung auf die Insel Terebinthos etc.) verbunden, die einfach ein fremder Zusatz aus spätester Zeit ist, da sie aufserhalb des chronologischen Zusammenhanges steht, der sonst in der Chronik des Symeon sorgfältig beachtet wird. Da uns dieser Zusatz nur aus Ps.-Niketas bekannt ist und sich auch im Ausdruck eine gewisse Ähnlichkeit findet, mufs man annehmen, dafs diese Episode aus einer echten alten Vita des Ignatios geflossen ist, die dann später auch Ps.-Niketas vor Augen hatte, oder dafs sie von einem Abschreiber der Chronik des Symeon aus Ps.-Niketas selbst hinzugefügt ist. Ebenso steht es mit der Erzählung bei Symeon über den Namen Beklas, welche sich auch in der Vita Ign. findet. Hirsch meint wiederum ganz irrtümlich, dafs sie zum ursprünglichen Texte des Symeon gehört habe und aus der Vita Ign. geschöpft sei. Auch diese Erzählung ist ein ebensolcher später Zusatz. Überhaupt ist die

Chronik des Symeon noch gewissermafsen ein Problem, und erst die Vergleichung aller bekannten Hss derselben kann uns zur Erkenntnis des Ursprungs der in ihr in betreff des Photios enthaltenen späteren Zusätze führen. Hirsch glaubt ferner, dafs auch Mich. Glykas wahrscheinlich einige Notizen über Ignatios aus der Vita Ign. entlehnt habe (über die Kastrierung des Ignatios, Beklas etc.). Aber als Quelle des Glykas dafür ist vielmehr Skylitzes zu betrachten. Wenn Glykas diese Erzählungen aus der Vita Ign. entnommen hätte, so hätte ihn nichts gehindert, in seiner Chronik Niketas ebenso als seine Quelle zu nennen, wie er beständig den Skylitzes u. a. als solche nennt. Bis die Chronik des Skylitzes in ihrer ursprünglichen Gestalt gedruckt vorliegt, ist es ratsam anzunehmen, dafs die angeführten Stellen des Glykas entweder aus einer alten Vita des Ignatios stammen oder aus einem anonymen, uns unbekannten Chronisten, von welchem die auf Photios bezüglichen Nachrichten in einer diesem feindlichen Weise erwähnt wurden, also etwa aus einem Chronisten des 12. Jahrh., und dies aus dem Grunde, weil die diesem Jahrh. vorausgehenden Chronisten alle ausnahmslos dem Photios günstig sind. Erst im 12. Jahrh. beginnt mit Glykas und Manasses in der byz. Litteratur die dem Photios feindliche Strömung. Die bisherige Untersuchung hat deutlich gezeigt, dafs die Vita Ign., die unter dem Namen des Niketas Paphl. geht, nicht ein Werk des 9. Jahrh. ist und dafs auch die Chronisten bis zum 12. Jahrh. diesen Text nicht kannten. Warum trägt dies Werk aber den Namen eines Schriftstellers aus dem 9. Jahrh.? Hat etwa Niketas Paphl. eine Lobrede auf den hl. Ignatios verfafst, die dann später ein anderer absichtlich veränderte und nach dem Geschmacke und den Wünschen der unierten Griechen verfälschte und vermehrte? Es ist leicht möglich, dafs dies der Fall war, da in der uns bekannten Vita Ign. sehr ausgedehnte Stücke einer alten Lebensbeschreibung dieses Patriarchen sich unterscheiden lassen. Und was bei litterarischen Fälschungen gewöhnlich beobachtet werden kann, das trifft auch bei dem Werke des Ps.-Niketas zu. Der Falsarius verrät sich unabsichtlich selbst. Während er einerseits eine lange Reihe von Nachfolgern des Photios kennt und in einer Zeit lebt, wo die richtigen Vorstellungen über den Charakter des Ignatios bereits stark verdunkelt waren, stellt er an anderen Stellen sich wieder als Zeitgenossen des Ignatios und des Photios hin. Man müfste die Vita Ign. noch sprachlich und inhaltlich genau analysieren und im einzelnen die Quellen nachweisen, die der Fälscher unter Händen hatte, sowie die Art bestimmen, wie er mit ihnen umsprang. Diese umfassende Aufgabe soll an anderer Stelle ausgeführt werden. Hier mögen einige kurze Andeutungen genügen. Die unter dem Namen des Niketas gehende Vita Ign. ist in sprachlicher und technischer Hinsicht nicht leicht zu charakterisieren. Während die anderen hagiographischen Arbeiten des Niketas Paphl. rhetorisch sehr geschickt ausgearbeitet sind und in sprachlicher Hinsicht ein harmonisches Bild geben, kann dies für die Vita Ign. durchaus nicht gelten; sie zeigt keinen einheitlichen Charakter; es finden sich in ihr viele Unebenheiten und feine Unterschiede im Stile und in der Sprache, die bald schön und fliefsend ist, bald wieder unedel und trivial. In der Vita sind offenbar zwei Autoren zu unterscheiden, ein älterer, der ein Anhänger des Ignatios, aber auch dem Photios nicht abgeneigt war, und ein bedeutend jüngerer

Bearbeiter, der alles, was der erstere Wohlwollendes über Photios geschrieben hatte, in sein Gegenteil verkehrte (z. B. p. 509; 504; 520 etc.). E. K.

V. Vasiljevskij, Zur Verteidigung der Ansicht, daſs die Vita des Patriarchen Ignatios echt sei und einem zeitgenössischen Autor, dem Niketas Paphlagon, angehöre. Viz. Vremennik 6 (1899) 39—56. Das sind kühne Thesen, die P.-Kerameus mit voller Überzeugung verficht. Daſs viele Angaben der Vita Ignatii hinsichtlich des Patriarchen Photios völlig unglaubwürdig sind, daſs dies Werk tendenziös und parteiisch ist und bisweilen zu einfacher Verleumdung herabsinkt, das haben längst orthodoxe und protestantische Gelehrte erkannt, und auch katholische benutzen diese Quelle bisweilen nicht ohne Vorbehalt. Gerade diese Leidenschaftlichkeit weist aber auf die persönliche Erbitterung eines Zeitgenossen hin, der zudem die Möglichkeit hatte, die Ereignisse genau zu verfolgen, und alle Gerüchte und jeden Klatsch eifrig sammelte. Der Kampf zwischen den Photianern und Ignatianern regte ja die ganze byz. Gesellschaft bis auf den Grund auf, und der Kampf wurde mit allen, auch Verunglimpfung der sittlichen Reputation des Gegners nicht verschmähenden Mitteln ausgefochten. Auſserdem enthält das Werk des Niketas nicht wenige sonst nicht bezeugte Nachrichten und chronologische Angaben, die sich als sehr genau und wahr erweisen (z. B. der Angriff der Russen im J. 860, welches Datum jüngst volle Bestätigung gefunden hat). In den Angaben von P.-K. über die vorhandenen Hss der Vita Ign. verbirgt sich gleich eine gewisse Dosis von tendenziöser Darstellung. Die Annahme, daſs der Vatic. des Allatius mit dem Ottobon. identisch sei, ist sehr zweifelhaft; nach Angabe von Rader, dem ersten Herausgeber der Vita, wurden daraus für die Annalen des Baronius Auszüge gemacht; diese aber weisen manche Varianten gegenüber dem Monac. auf. Ebenso ungewiſs ist die Zeit der von Chrysanthos erwähnten Hs, sodaſs die Ableitung aller Hss der Vita von der einen im Besitze des Bessarion befindlichen eine unbewiesene Behauptung bleibt. Übrigens sah Chrysanthos die Hs im Iwironkloster (nicht in der Lawra). Unter dem Worte *διάδοχος* brauchen durchaus nicht die Nachfolger des Photios auf dem Patriarchenstuhle gemeint zu sein; denn es wird nichts über seinen Tod geäuſsert, sondern er wird als noch lebender Urheber der Trennung vorausgesetzt. Es sind vielmehr seine Nachfolger und Nachahmer in der „Heuchelei und Wortbrüchigkeit", deren „Urheber" Photios war (die Worte sind von P.-K. weggelassen), d. h. also die von Photios geweihten Bischöfe. P.-K. macht sich sodann einer groſsen Ungenauigkeit schuldig, wenn er mit gar zu schnellem Schritte gleich ins 12. Jahrh. hineingeht und die Behauptung aufstellt, daſs alle unmittelbaren Nachfolger des Photios kanonisch eingesetzte Patriarchen gewesen und als solche auch von dem römischen Stuhle anerkannt seien. Was soll zunächst dieser bei ihm überall herrschende röm. Gesichtspunkt? Die Trennung berührte doch vor allem den inneren Frieden der byz. Kirche. Und hat etwa der Papst den unmittelbaren Nachfolger des Photios, den jungen Patr. Stephanos, anerkannt? Darüber liegt ja eine lange, unangenehme (und schlieſslich doch nicht zu einem befriedigenden Resultate führende) Korrespondenz des Kaisers Leon und des Stylianos mit dem päpstlichen Stuhle vor. Giebt es jetzt nicht ausdrückliche Zeugnisse dafür, daſs erst im letzten Jahre des Patr. Antonios Kauleas die Versöhnung mit Rom

gelang? Erzählt nicht die Vita Euthymii von dem langdauernden Schisma? Wenn P.-K. das Wort διάδοχος als Ausdruck für die unmittelbaren Nachfolger des Photios erklären wollte, so brauchte er durchaus nicht ins 12. und 13. Jahrh. zu greifen, sondern hätte einfach den Stephanos und den Antonios Kauleas (vor seinem letzten Lebensjahre) darunter verstehen müssen. Beide wurden weder von der Partei der Ignatianer noch von Rom anerkannt und konnten als Nachfolger der Neuerungen des Photios angesehen werden. Auch die Schlufsfolgerung hinsichtlich der χρόνοι ἱκανοί ist gar zu voreilig. Weshalb mufs denn bei dieser Zeitangabe der Tod des Ignatios als Ausgangspunkt genommen werden? Die Ereignisse, deren Andenken verunstaltet worden sein soll, begannen mit seiner Besteigung des Patriarchenstuhles im Juni 847, worauf seine Absetzung durch Bardas folgte, sodann der Kampf mit Photios, die ganze lange tragische 30jährige Geschichte, die bereits vor den Augen einer neuen Generation verlief, der durch die leidenschaftlichen Streitigkeiten und die sich widersprechenden Synodalbeschlüsse ein richtiges Urteil sehr erschwert wurde. Schon in den JJ. 880—885, nachdem Photios zum zweiten Mal Patriarch geworden und von der Synode gerechtfertigt war, schwankte die Ansicht der früheren Anhänger des Ignatios (Leute, die etwa im 50. Lebensjahre standen) nach dieser oder jener Seite. Vom Standpunkte der treuen Verfechter des Andenkens des verstorbenen Ignatios aus begann die Wahrheit sich zu verdunkeln und schien einer Zurechtstellung zu bedürfen. Was P.-K. über Skylitzes sagt, enthält eine ganze Reihe von listigen Erdichtungen und Klügeleien, die bei ihrer Zusammenstellung mit dem wirklichen Sinne der Worte des Skylitzes sofort in ihr Nichts zerfallen. Niketas Paphlagon wird bei Skylitzes unter anderen beachtenswerten und allgemein bekannten Historikern genannt; er hat nach des Skylitzes Meinung ein wirklich historisches Werk geschrieben, obschon dasselbe tendenziös ist und nur eine bestimmte Periode behandelt. Dafs das von Skylitzes gemeinte Werk durchaus die Überschrift „Tadel des Patriarchen" gehabt haben müsse, ist eine sehr naive Auffassung von P.-K.; so ungeschickt waren die Byzantiner gar nicht in der Feststellung der Titel ihrer Werke. Auch sagt Skylitzes, dafs der Tadel gegen den Patriarchen sich nur als versteckte Tendenz ergebe, während die Form des Werkes eine wirklich historische Erzählung war, ähnlich wie bei Genesios etc. Es mufs offenbar ein allbekanntes, im Publikum recht verbreitetes Werk gewesen sein, nicht aber ein Pasquill, von dem die Vita Euthymii spricht. Letzteres wird kaum jemals ans Licht der Welt getreten sein; dem Kaiser Leon selbst, gegen den dasselbe hauptsächlich gerichtet war, wurde es in einer Hs vorgestellt, die dem Autor heimlich entwendet war. Dafs der Autor dieses Pasquills der nämliche Niketas war, dessen Name an der Spitze der Vita Ign. steht, ist nicht zu beweisen, sondern im Gegenteil sehr zweifelhaft. P.-K. beruft sich dafür vergeblich auf de Boor als auf seinen Gesinnungsgenossen. Letzterer kommt vielmehr zu dem Resultate, dafs trotz der Gleichheit des Namens der Ignatianer Niketas (der Tadler des Photios) zu unterscheiden sei von dem in photian. Ansichten grofs gewordenen Tadler des Euthymios (S. 196). Schliefslich ist die vollständig unnütze Arbeit zu bedauern, die P.-K. sich und seinen Lesern gemacht hat, indem er lange Stellen ausschreibt, um zu beweisen, dafs Skylitzes die Vita Ign. nicht benutzt, folglich also auch

nicht gekannt hat. Das ist nicht richtig. Skylitzes selbst sagt, daſs er, obgleich er das Werk des Niketas Paphl. gelesen habe, es nicht benutzen werde, zunächst weil er die nach seinem Plane überflüssigen Einzelheiten vermeide, sodann deshalb, weil er überhaupt tendenziös gefärbte Berichte unbeachtet lasse. Theophanes cont. paſste ihm besser für seine Zwecke. Das Werk des Niketas über das Leben des Ignatios konnte deshalb immer existieren, auch wenn nicht jeder es benutzen wollte. Auch die Benutzung der Vita Ign. durch Genesios hat P.-K. sehr leicht aus der Welt zu schaffen gewuſst. Nach ihm sind die zwei Stellen, welche Verwandtschaft mit der Vita Ign. zeigen, nicht aus ihr entlehnt, sondern aus Theophanes cont., bei dem das nämliche zu lesen sei, und zwar mit noch weitergehender wörtlicher Anlehnung. Hier ist eine kleine Schwierigkeit von P.-K. übersehen worden. Genesios hat nämlich unzweifelhaft früher geschrieben als die Fortsetzer des Theophanes. Wie soll er denn also etwas aus dem späteren Autor entlehnt haben? Daſs aber Genesios der erste war, der sich an die Weiterführung der Erzählung machte, da, wo Theophanes stehen geblieben war, bezeugt er selbst im Proömium (ὡς ἂν τὰ μὴ παραδοθέντα βίβλῳ τῇ ἱστορούσῃ). Unzufrieden mit der Arbeit des Genesios, regte der Kaiser Konstantinos eine neue Fortsetzung des Theophanes an, die ebenda begann, wie Genesios. Den Hauptteil dieser Fortsetzung (das Leben des Basileios) schrieb, wie es in der Überschrift heiſst, der Kaiser selbst; die vorangehende Erzählung (Regierung des Michael) ist von einer anderen Person geschrieben, aber unzweifelhaft unter Leitung des Kaisers, der ihr das vorher gesammelte und z. T. schon von Genesios bearbeitete Material übermittelte. Der neue Redakteur hatte keinen Grund, die Arbeit seines Vorgängers (Genesios) zu ignorieren, und entlehnte einzelnes daraus, anderes veränderte und erweiterte er. Der Hinweis von P.-K. auf die gröſsere Übereinstimmung des Genesios mit Theophanes cont. schmeckt bei dieser Sachlage sogar stark nach Naivetät. So beweist denn Genesios die Existenz der Vita Ign. im 10. Jahrh. Ist es noch nötig, die weiteren Argumente von P.-K. zu prüfen? Da, wo er auf die Chronik des Symeon kommt, macht er zunächst Hirsch einen ganz unberechtigten Vorwurf. Hirsch hält hier gleichfalls den Genesios für die Quelle des Symeon; aus Niketas läſst er bloſs das Folgende (über den Aufenthalt des Ignatios auf Terebinthos) entlehnt sein. Die Ansicht von P.-K., daſs die Chronologie in der Chronik des Symeon sehr sorgfältig beobachtet werde, ist höchst seltsam; in Wirklichkeit ist Symeons Chronik ein Muster von chronologischer Verwirrung (vgl. Hirsch S. 345—347). Alle neueren Untersuchungen über den Cod. Paris. 1712 sind P.-K. völlig fremd geblieben. Auch mit Glykas wird P.-K. sehr einfach und schnell fertig auf Grund von vollständig müſsigen und z. T. geradezu falschen Vermutungen. Wie kann man behaupten, daſs alle alten Chronisten bis zum 12. Jahrh. Photios günstig gesinnt waren? Genesios z. B. (p. 102) nennt Ignatios den echten Patriarchen, Photios aber ist ihm ψευδοφανής. Richtiger wäre die Behauptung, daſs es nicht einen einzigen unter den alten Chronisten giebt, der geradezu auf Seiten des Photios steht. Und das ist leicht verständlich. Denn alle diese Chronisten haben einen ziemlich engen und begrenzten (teils höfischen, teils kirchlichen) Gesichtskreis; von dem Gange der Weltgeschichte (sogar über die bulgarischen Dinge) haben sie fast gar keine

Kenntnis; sie kennen bloſs ein Faktum, das erste und durch nichts wieder gutzumachende Verbrechen des Photios, daſs er den Platz eines gerechten und frommen, gewaltsam abgesetzten und von der weltlichen Macht verfolgten Mannes einnahm. Zudem war Ignatios Verteidiger der Selbstständigkeit und Überlegenheit der kirchlichen Macht gegenüber der weltlichen, Photios aber verteidigte bloſs die Selbständigkeit der griech. Kirche gegen den fernen römischen Papst. Daſs Photios ein genialer Mensch und groſser Gelehrter war, das schadete ihm nur in den Augen der Mittelmäſsigkeit, bes. der schriftstellernden. Die Stellen, die P.-K. dafür anführt, daſs der Autor der Vita Ign. (nach seiner Ansicht in einer gewissen Selbstvergessenheit) sich als Zeitgenossen der erzählten Ereignisse hinstellt, lieſsen sich leicht bedeutend vermehren. Man müſste viel eher behaupten, daſs hier fast jede Seite, jeder rücksichtslose Ausfall den Zeitgenossen verrät, der leidenschaftlich, persönlich aufgebracht, ungerecht aber aufrichtig ist und (was die Hauptsache ist) den Personen und Dingen sehr nahe steht, die chronologische Folge der Ereignisse vorzüglich im Gedächtnis hat und mancherlei Kleinigkeiten und Einzelheiten anführt, die in späterer Zeit unmöglich irgend ein theologischer Polemiker hätte erdichten können, wenn er auf den Gedanken gekommen wäre, seine Ideen durch Verdrehung der Thatsachen zu propagandieren. Wenn die Lebensbeschreibung des Ignatios nicht dem Niketas Paphlagon gehört und eine spätere Fälschung ist, so ist sie eine geniale Arbeit. Die Analyse der Vita Ign. und den Nachweis der Quellen, mit deren Hilfe der Fälscher arbeitete, verspart sich P.-K. für die Zukunft. Das ist ein vollständig aussichtsloses Unternehmen. Nach einigen Andeutungen läſst sich annehmen, daſs er die Quellen der Vita in den Chroniken suchen wird, was der Wirklichkeit total widersprechen würde. Gerade die Chroniken stellen meistenteils eine Mosaikarbeit dar, während die Vita Ign. ein in sich abgeschlossenes Ganzes bildet, sowohl nach ihrer Tendenz, als auch nach ihrem sprachlichen Gewande. Letzteres freilich will P.-K. nicht wahr haben, aber die feinen Unterschiede, die er in der Darstellung und Sprache des Textes zu fühlen meint, beruhen nur auf subjektiver Einbildung und Voreingenommenheit; kein anderer wird bei der Lektüre der Vita solche feine Schattierungen und Unterschiede herausfinden können. Die Manier von P.-K., in der Vita zwei Hände zu unterscheiden, ist ziemlich einfach, aber gleicht schon nicht mehr einer historischen oder irgend welcher anderen Kritik. Auſserdem ist ihm hier an einer Stelle (Migne p. 520) ein arges Versehen passiert, indem er dem Patr. Ignatios nicht nur die zwei Ausrufe, die ihm der Autor der Vita wirklich in den Mund legt, zuschreibt, sondern auch die Erwägungen, welche Niketas daran knüpft. So kommt natürlich ein Unsinn heraus, der dann zum Beweise der doppelten Redaktion benutzt wird. Auch die Stelle über das Gewand, in dem der bereits abgesetzte Ignatios vor der Synode schlieſslich erscheint (p. 517. 520), hat P.-K. nicht richtig verstanden und falsch wiedergegeben. Nein, auf die von P.-K. beliebte Weise läſst sich nichts erreichen. So wird die gesuchte Wahrheit und richtige Wertschätzung des Photios nicht hergestellt. Dazu giebt es andere, zuverlässigere Wege der kritischen Forschung. — Wir schlieſsen unser Doppelreferat mit dem Wunsche, P.-K. möge die in Aussicht gestellte ausführliche Analyse der Vita und die (wie wir einer handschriftlichen Notiz auf einem uns zugegangenen Separatabzuge ent-

nehmen) beabsichtigte Replik auf die maſsvolle, aber gründliche Zurückweisung seiner verunglückten Hypothese sich und uns ersparen. E. K.

A. Papadopulos-Kerameus, *Ἡ ψευδωνυμία καὶ ἡ νοθεία τοῦ Νικητείου βίου τοῦ πατριάρχου Ἰγνατίου.* Νέα Ἡμέρα 1899 ἀρ. 1289—1294. Die Abhandlung ist eine Replik auf den Artikel, den der selige Vasiljevskij im Viz. Vrem. gegen einen früheren Aufsatz von P.-K. veröffentlicht hatte; vgl. die zwei vorigen Referate. Da nun P.-K. im J. 1900 im Viz. Vrem. eine russische Übersetzung seiner Erwiderung zu geben gedenkt und dabei wohl auch den einen oder anderen Zusatz machen wird, so begnügen wir uns mit der vorläufigen kurzen Notierung der Arbeit. K. K.

Bischof Arsenij, Das Leben und die Thaten der hl. Theodora von Thessalonich. Griechischer Text und russische Übersetzung. Jurjev 1899. II, 79 S. 8°. Der durch seine unermüdliche Veröffentlichung wichtiger griech. Texte aus dem reichen Schatze der Moskauer Synodalbibliothek auch unseren Lesern wohlbekannte Bischof ediert hier nach dem Mosq. 159 (Vladimir S. 586) das von einem jüngeren Zeitgenossen verfaſste Leben der hl. Theodora († 892), das uns bisher nur aus der (allerdings recht ausführlichen) Analyse bekannt war, die V. Vasiljevskij im J. 1886 gegeben hat (vgl. darüber B. Z. II 312 f.). Im Anschluſs an diese anonyme Vita wird demnächst vom Referenten nach einer Florentiner Hs die von Johannes Staurakios verfaſste Lebensbeschreibung derselben Heiligen herausgegeben werden. E. K.

Ed. Kurtz, Zwei griechische Texte über die hl. Theophano, die Gemahlin Kaiser Leos VI. St. Petersburg 1898. (Vgl. B. Z. VIII 571.) Besprochen von **Chr. Loparev** im Journal des Minist. der Volksaufkl. Bd. 325, 1899, Oktoberheft S. 343—361; von **Aug. Heisenberg,** Berl. philol. Wochenschr. 1899 Nr. 26 Sp. 804—810. E. K.

Stadlers Heiligenlexikon soll nun in einer neuen Bearbeitung erscheinen. Anfragen, Mitteilungen bez. derselben u. s. w. sind zu richten an: P. Leander Helmling O. S. B., Abtei Emaus, Prag. K. K.

N. Marr, Das Gewand des Herrn in den litterarischen Legenden der Armenier, Grusier und Syrer. Sbornik von Aufsätzen der Schüler des Prof. Baron Viktor Rosen, zum 25jährigen Jubiläum seiner ersten Vorlesung. St. Petersburg 1897 S. 67—96. Notiert im Viz. Vrem. 6 (1899) 231—233. E. K.

D. Dogmatik, Liturgik u. s. w.

Henricus Denzinger, Enchiridion symbolorum et definitionum quae de rebus fidei et morum a conciliis oecumenicis et summis pontificibus emanarunt. In auditorum usum edidit H. D. Editio IX aucta et emendata ab **Ignatio Stahl.** Würzburg, Stahel 1900. XVI, 486 S. 8°. Wir erwähnen die neue Auflage dieser vielbenützten Quellensammlung auch an dieser Stelle, da sie eine Reihe für die Geschichte der griechischen Kirche wichtiger Dokumente (die griechischen Texte mit lateinischer Übersetzung) in bequemer Zusammenstellung darbietet. C. W.

A. Dorner, Grundriſs der Dogmengeschichte. Entwickelungsgeschichte der christlichen Lehrbildungen. Berlin, Reimer 1899. XI, 648 S. 8°. Behandelt S. 104—239 die Entwickelung des trinitarisch-christologischen Dogmas bis zu seinem vorläufigen Abschluſs durch Athanasios

und von Athanasios bis Johannes Damaskenos (das Christentum in griechischer Modifikation), S. 394—399 die mittelalterliche und S. 601—618 die neuere Lehrentwickelung in der griechischen Kirche. C. W.

Franz Diekamp, Die origenistischen Streitigkeiten im 6. Jahrhundert. Münster, Aschendorff 1899. 2 Bl., 142 S. 8⁰. Wird besprochen werden. K. K.

Nicolò Marini, Il Primato di S. Pietro difeso dal prete bizantino Pietro Atanasio il Rètore (sec. XVII). Roma, Tipogr. del Cav. V. Salviucci 1899. 47 S. gr. 8⁰. Legt eingehend die Argumentation des Athanasios Rhetor (geboren auf Kypern gegen Ende des 16. Jahrh., gestorben zu Paris 1663) in seinem Antipatellarus (Polemik gegen eine Rede des Patriarchen Athanasios Patelaros von Kpel; mit einigen anderen Schriften des Ath. Rhetor gedruckt Paris 1655. 4⁰) dar. C. W.

G. Rietschel, Lehrbuch der Liturgik. I. Bd. Die Lehre vom Gemeindegottesdienst. 2. Hälfte. Berlin, Reuther und Reichard 1900. XII, 609 S. 8⁰. Sammlung von Lehrbüchern der praktischen Theologie II 1. Handelt S. 275—298 über die morgenländischen Liturgien vom 4. Jahrhundert an. C. W.

Manuel J. Gédéon, *Βυζαντινὸν Ἑορτολόγιον* I. Konstantinopel 1895—1898. 224 S. 4⁰. Ausführlich besprochen von **J. Pargoire**, Échos d'Orient 2 (1899) 249—252. C. W.

Balasčev, Der slavische Bischof Klemens und die Akoluthie für ihn in einer alten slavischen Übersetzung (bulg.). Sofia 1898. Besprochen von **P. Lavrov** im Viz. Vrem. 6 (1899) 542—547. E. K.

P. Ambrosius Kienle O. S. B., Die neueste Litteratur über liturgische Gewandung. Der Katholik 79 (1899 II) 400—411. Besprechung der Arbeiten von J. Braun S. I. über die priesterlichen und pontifikalen Gewänder; vgl. B. Z. VII 639 und VIII 575. C. W.

Wladimir Milkowicz, Ein nordrussischer auf Holz gemalter Kalender aus der Zeit um 1600. — Zwei Fresko-Kalender in den Bukowiner Klosterkirchen in Woronetz und Suczawitza aus dem 16. Jahrhundert. Wien, Braumüller 1896. 1898. Besprochen von **N. Nilles** S. I., Zeitschr. f. kathol. Theol. 23 (1899) 708—711. C. W.

E. Vermischtes. Litteraturberichte.

N. Marr, Von einer Athosfahrt. Journal des Minister. der Volksaufkl. Bd. 322, 1899, Märzheft S. 1—24. Der Verf. handelt zunächst von dem Bestande der grusischen Hss in dem Iwironkloster, sodann von dem „Leben des hl. Barlaam“, der nicht später als im 6.—7. Jahrh. in der Nähe von Antiochia in Syrien wirkte, und der Beziehung dieser Vita zu der bekannten Erzählung von Barlaam und Ioasaph und beschäftigt sich schliefslich eingehend mit der Frage über den Einflufs der armenischen Litteratur auf das altkirchliche Schrifttum der Grusier; so ist z. B. die grusische Bibel nicht nach dem griech. Original, sondern aus dem Armenischen übersetzt, und zwar in sehr früher Zeit, bevor noch die armen. Übersetzung nach dem griech. Original revidiert war; für denselben Einflufs der armen. Litteratur auf die grusische in alter Zeit zeugen verschiedene hagiographische Erzeugnisse. E. K.

H. Holtzmann und **G. Krüger**, Theologischer Jahresbericht, herausgegeben von (H. H. und G. K.). 18. Band, enthaltend die Litteratur des Jahres 1898. Erste Abteilung: Exegese. Zweite Abteilung: Historische Theologie. Dritte Abteilung: Systematische Theologie. Vierte Abteilung: Praktische Theologie und kirchliche Kunst. Berlin, C. A. Schwetschke und Sohn 1899. 821 S. 8°. Der theologische Jahresbericht, dessen hohe Bedeutung auch für die byzantinischen Studien schon früher (vgl. B. Z. VIII 237) betont wurde, zeichnet sich vor manchen anderen bibliographischen Organen auch durch sein pünktliches Erscheinen aus. In dem vorliegenden Bande, der die im Jahre 1898 erschienene Litteratur mit annähernder Vollständigkeit verzeichnet, interessieren unsere Studien bes. die Kapitel: Litteratur zum Alten Testament, bes. der 1. Abschnitt: historische Hilfswissenschaften, von **Carl Siegfried**; Litteratur zum Neuen Testament, von **H. Holtzmann**; Kirchengeschichte bis zum Nicaenum, von **H. Lüdemann**; Kirchengeschichte vom Nicaenum bis zum Mittelalter mit Einschlufs der byzantinisch-orientalischen Litteratur, von **E. Preuschen**; Kirchengeschichte des Mittelalters mit Ausschlufs der byzantinischen Litteratur, von **G. Ficker**; Interkonfessionelles (hier zuerst: die orthodoxe Kirche des Orients), von **Osk. Kahlschmidt**; Dogmatik, von **E. Sulze**; Kirchenrecht und Kirchenverfassung, von **Erich Förster**; Kirchliche Kunst, von **A. Hasenclever**; Liturgik, von **Friedr. Spitta.** K. K.

H. Lüdemann, Jahresbericht über die Kirchenväter und ihr Verhältnis zur Philosophie 1893—1896. Archiv f. Geschichte d. Philosophie 12 (1899) 531—568. Referiert u. a. ausführlich über Diekamps Gotteslehre des hl. Gregor von Nyssa (B. Z. V 628) und über die Dionysiosforschungen. C. W.

5. Geschichte.

A. Äufsere Geschichte.

Eduard Gibbon, The history of the decline and fall of the Roman empire, edited in seven volumes with introduction, notes, appendices and index by **J. B. Bury**, M. A. Vol. V: XVI, 543 S. (mit 1 Karte). Vol. VI: XVI, 560 S. (mit 2 Karten). kl. 8. London, Methuen & Co. 1898. Über die vier ersten Bände dieser ungemein verdienstvollen Neuausgabe des berühmten Werkes ist in der B. Z. V 636 ff. und VII 486 f. berichtet worden. Die vorliegenden zwei neuen Bände enthalten Kapitel 45—63 d. h. die Zeit von 565—1352. Auch in diesen zwei Bänden hat Bury zum Texte Gibbons berichtigende und ergänzende Noten gefügt und am Schlufs Appendices beigegeben, in denen er auf Grund seiner ausgebreiteten Litteratur- und Sachkenntnis das Wichtigste über die Quellen mitteilt und einzelne historische Fragen im Zusammenhange erörtert. Aus dem mannigfaltigen Inhalte dieser gelehrten Kommentare, die einen förmlichen Abrifs der byzantinischen Geschichtsquellen darstellen, sei hier einiges hervorgehoben. Im Anhang des vierten Bandes finden wir Notizen über Theophanes von Byzanz und Menander Protektor, Johannes von Epiphania und Johannes von Ephesos, Euagrios, Theophylaktos Simokattes, die Osterchronik, Georgios Pisides, den anonymen Bericht über die Belagerung von Konstantinopel i. J. 626 und die Frage, ob der Akathistos wirklich diesem Ereignisse seine Entstehung verdankt, Maximos, Johannes von Damaskos, Nikephoros P., Theophanes, Geor-

gios Monachos, Theodoros Studites und die übrigen Historiker und Chronisten bis auf Glykas; besondere Anerkennung verdient, daſs B. auch die früher so unweise geringgeschätzten Heiligenleben und Märtyrerakten in ihrer Bedeutung als Geschichtsquellen richtig würdigt. Auch die lateinischen und orientalischen Quellen werden verzeichnet und kurz charakterisiert. Es folgen Exkurse über die Avareneinfälle im 7. Jahrzehnt des 6. Jahrh., über die Geographie Italiens in der longobardischen Periode, die Chronologie der longobardischen Eroberung, die Inschrift von Si-ngan-fu, über chronologische Fragen bei Theophanes (S. 524 f.), über das griechisch-römische Recht (S. 525—530), über den Landgrundbesitz, über Kredit und Handel, über die Bildersturmedikte u. s. w. Im Anhang des sechsten Bandes handelt Bury über Photios, Konstantinos Porphyrogennetos, die Chronik von Morea und die Historiker des 13. und 14. Jahrh., endlich über die slavischen, lateinischen und orientalischen Quellen. Auch hier treffen wir wieder Exkurse, z. B. über das sarazenische Münzwesen, über die Themen des byzantinischen Reiches (hierüber vgl. jetzt H. Gelzer, Die Genesis der byz. Themenverfassung; s. u.), über das Werk des Konstantinos Porph. De admin. imp., über die byzantinische Marine, die Sekte der Paulikianer, die Slaven im Peloponnes (Burys reservierte Haltung gegenüber der allzu weit gehenden Rettung der griechischen Reinheit durch K. Hopf wird jetzt durch die neuen Nachweise Gelzers in der eben genannten Abh. S. 42 ff. glänzend bestätigt), über die ältere Geschichte der Bulgaren (S. 544—549), über die Bekehrung der Slaven, über die Ungarn, über die lateinischen Herrschaften im Orient u. s. w. Möge bald der letzte Band das schöne Unternehmen abschlieſsen! K. K.

R. Garnett, The story of Gycia. The English Hist. Rev. 12 (1897) 100—105. Konstantin Porphyrogennetos, De admin. imp. ed. Bonn. 256 ff., erzählt eine ziemlich seltsame Geschichte von Gykia, der Tochter des Stadthauptes von Cherson Lamachos, und dem Sohne Asanders, des bosporanischen Herrschers, die bei Finlay, History of Greece II 354—357, wiedergegeben und von Sir Lewis Morris sogar zum Gegenstande einer Tragödie gemacht worden ist. Der kaiserliche Autor scheint das Ereignis etwa um das Jahr 380 n. Chr. anzusetzen. Nun weist aber G. sehr überzeugend nach, daſs die von Konstantinos erzählte Geschichte unmöglich in einen christlichen Zeitraum paſst, sondern aus heidnischer Zeit stammt, und zwar aus der Zeit zwischen 36 und 16 v. Chr. K. K.

Wilhelm Koch, Kaiser Julian der Abtrünnige. Seine Jugend und Kriegsthaten bis zum Tode des Kaisers Constantius (331—361). Eine Quellenuntersuchung. Leipzig, B. G. Teubner 1899. 8°. 5 *M.* S.-A. aus dem 25. Supplementbd. der Jahrbb. f. class. Philol. S. 331—488. Spricht zuerst im Anschluſs an seine Arnheim 1890 erschienene Dissertation 'de Iuliano Imperatore scriptorum qui res in Gallia ab eo gestas enarrarunt auctore disputatio' kurz über die Quellen, welche über Julians Kriegsthaten berichten, und stellt dann eingehend 1. Julians Jugend (ohne Berücksichtigung des B. Z. VII 241 notierten Aufsatzes von Allard), 2. seine Kriegsthaten in Gallien, 3. die gleichzeitigen Kriege des Konstantius, 4. das Verhältnis zwischen Julian und Konstantius, 5. den Abfall und die Thronerhebung Julians dar. Eine ausführlichere Besprechung folgt. C. W.

E. W. Brooks, The Campaign of 716—718 from Arabic sources.

Journal of Hellenic studies 19 (1899) 19—33. Giebt die Berichte der arabischen Quellen Khitab Al 'Uyun, die auf Al Wakidi und Al Madaini (9. Jahrh.) zurückgehen, und Al Tabari über die Belagerung von Byzanz 717/18 in englischer Übersetzung mit kritischen Noten. A. H.

A. Vasiljev, Byzanz und die Araber unter dem Kaiser Theophilos (829—842). Viz. Vrem. 6 (1899) 380—447. Diese auf griech. und arabischen Quellen beruhende eingehende Schilderung des Verhältnisses von Byzanz zu dem Reiche der Araber in den Jahren 829—842 bildet einen Teil eines gröfseren Werkes, das unter dem Titel „Byzantino-arabische Beziehungen zur Zeit der amorischen Dynastie" demnächst in den Zapiski der histor.-philolog. Fakultät der St. Petersburger Universität erscheinen soll. E. K.

A. Vasiljev, Die byzantino-arabischen Beziehungen während der Regierung Michaels III (842—867). Journal des Minist. der Volksaufkl. Bd. 324, 1899, Juliheft S. 1—55. Ein weiterer Abschnitt aus dem soeben erwähnten gröfseren Werke von Vasiljev, das demnächst erscheinen soll. E. K.

G. Schlumberger, L'Épopée Byzantine. (Vgl. B. Z. VII 243.) Ausführlich besprochen von **Jules Girard**, Journal des Savants 1899, 108—116 und 539—553. C. W.

P. Bezobrazov, Eine Goldbulle des Kaisers Michael VII Dukas. Viz. Vrem. 6 (1899) 140—143. B. veröffentlicht nach dem Cod. Laurent. plut. LVII, 40 den griech. Text des Ehevertrages zwischen Michael VII Dukas und Robert Guiscard (aus dem J. 1074), über den er bereits vor zehn Jahren im Journal des Minist. der Volksaufkl. (Bd. 265) ausführlich gehandelt hat; vgl. unser Referat in der Byz. Z. III 633—635. Zur Reinigung des Textes, der von B. ohne jede kritische Notiz veröffentlicht ist (selbst des Umstandes, dafs die Hs in der Überschrift nicht *Ῥόμπερτον*, sondern *Οὔμπερτον* bietet, geschieht keine Erwähnung), tragen wir Folgendes nach: S. 140, 6 lies *δοκιμώτατον* (st. *δοκιμότατον*); 141, 20 *ἑνώσεσιν* (st. *ἑνώνεσιν*); 141, 23 *τῷ . . . κατατρέχειν* (st. *τὸ . . .*); 141, 25 *συμμαχεῖν* (st. *συμμάχειν*); 141, 28 *ἀγχιστείας* (st. *ἀρχιστείας*); 142, 19 *ἐπέστησας καὶ . . . . . ἐπηγγείλω* (st. *ἐπιστήσασα καὶ . . . . ἐπήγγειλε*); 142, 22 *βουληθείης* (st. *βουληθείς*, vgl. Z. 7); 142, 27 f. *τοῦ ἐξῃρημένου* (st. *ἐξηρημένου*) *βαθμοῦ* ⟨*ἐπιλαμβάνου*⟩; 143, 4 setze hinter *ταῦτα* einen Punkt oder ein Semikolon; 143, 9 *ἐπαγγελλόμενα* (st. *ἐπαγγελόμενα*); 143, 10 *καθαραῖς* (st. *καθαροῖς*) *διαθέσεσιν*; 143, 24 f. *ἐπεὶ δὲ ἡ ἀντιδιδομένη παρὰ σοῦ πρός τε τὴν βασιλείαν μου καὶ τὴν Ῥωμαίων* (scil. *γῆν*, vgl. Z. 30) *διάθεσις* (st. *διάθεσιν*) *οὐκ ὀφείλει τῇ σῇ περιορισθῆναι ζωῇ, ἀλλὰ καὶ εἰς τοὺς κληρονόμους σου διαβᾶσα* (st. *διαβιβάσαι*) *τὴν αὐτὴν γνώμην φυλάττειν* (mit Tilgung des Punkts hinter *διαβιβάσαι*); 143, 29 *ὁμοίαν* (st. *ὅμοιαν*). E. K.

Walter Norden, Der vierte Kreuzzug im Rahmen der Beziehungen des Abendlandes zu Byzanz. (Vgl. B. Z. VIII 239.) Zustimmend besprochen von **A. Lamarche**, Revue de l'Orient latin 6 (1898) 557—563. A. H.

N. Jorga, Notices et extraits pour servir à l'histoire des croisades au XVe siècle. Revue de l'Orient latin 6 (1898) 370—434 (à suivre). Fortsetzung der Regesten, die zuletzt in der Byz. Z. VIII 577 erwähnt worden sind. A. H.

Notes et extraits pour servir à l'histoire des croisades au XVe siècle publiés par **N. Jorga.** Tome premier, 1ère série. Seconde série. Paris, E. Leroux 1899. 2 Bl., 581 S. und IX, 597 S., 1 Bl. 8⁰. Besprechung folgt. K. K.

Fr. Rühl, Der deutsche Orden in Griechenland. Nord und Süd 89 (1899) 327—341. Die ältesten Nachrichten zeigen uns den Orden der Deutschherrn in Morea unter der Herrschaft der Villehardouins, und die Balley Romania ist auch offiziell wohl als Balley Achaja bezeichnet worden; die meisten Güter des Ordens lagen im südlichen Messenien. In Streitigkeiten mit dem Erzbischof von Patras blieb er Sieger, wie sich aus den von Strehlke in den Tabulae ordinis Teutonici mitgeteilten Urkunden ergiebt; die Darstellungen dieses Zwistes im Livre de la conqueste und in der Chronik von Morea sind unzuverlässig. Um die Mitte des 13. Jahrh. scheinen die Besitzungen des Ordens ihren gröfsten Umfang erreicht zu haben; in der Schlacht am Kephissos 1311 erlagen mit der übrigen Ritterschaft von Morea auch die Ritter des deutschen Ordens den Katalanen. Im 15. Jahrh. fielen ihre Besitzungen an die Despoten von Mysithras (nicht Misithra!), und 1500 erstürmte Bajazet II die Festung Modon; mit ihr fiel das letzte deutsche Haus in die Hände der Türken. Die S. 329 geäufserten Zweifel über die Bedeutung des Namens Morea sind nach den Untersuchungen von G. N. Hatzidakis, zuletzt B. Z. V (1896) 341—346, nicht mehr berechtigt. A. H.

Edg. Blochet, Histoire d'Égypte de Makrisi. Traduction française accompagnée de notes historiques et géographiques. Revue de l'Orient latin 6 (1898) 435—489 (à suivre). Bildet die Einleitung zur Übersetzung, die noch aussteht. Besondere Beachtung verdient einstweilen die Liste von 134 in den europäischen Bibliotheken zerstreuten Werken über die Geschichte Ägyptens in der Epoche der Fatimiden, Ajubiten und Mameluken (S. 455—487). A. H.

B. Innere Geschichte.

L. Friedländer, Griechenland unter den Römern. Deutsche Rundschau 100 (1899) 251—274. 402—430. Handelt S. 421 ff. über die philosophischen Studien und die religiösen Zustände zu Athen im 4. und 5. Jahrh. C. W.

Ludwig Keller, Die Akademien der Platoniker im Altertum. Nebst Beiträgen zur Geschichte des Platonismus in den christlichen Zeiten. Sonderabdruck aus den Monatsheften der Comenius-Gesellschaft. Berlin 1899. 25 S. 8⁰. Der Aufsatz behandelt die äufsere Organisation der antiken Akademien und verbreitet sich über die Beziehungen zwischen Neuplatonismus und Christentum. Zuletzt kommt K. auf die Genossenschaft des Gemistos Plethon zu sprechen und findet darin so viele Parallelen mit der alten Akademie, dafs er nochmals die Frage nach einem inneren Zusammenhang aufwirft, ohne sie indessen zu bejahen. Es ist bekannt, dafs dies ununterbrochene Fortleben des „Hellenismus", wie er es nannte, einer der Hauptgedanken von Sathas war, den er in der Einleitung des VII. Bandes der *Μεσαιωνικὴ Βιβλιοθήκη* ausführlich zu begründen suchte. Ich verweise dagegen auf meine eingehende Widerlegung B. Z. V 168—185, die allgemeine Zustimmung gefunden hat. So lange nicht neue Thatsachen gefunden werden,

wird man annehmen müssen, dafs die Wiederbelebung des Platonismus durch Plethon ihren Ursprung allein der Initiative dieses genialen Kopfes verdankt, die durch patriotische Empfindungen von ehemaliger Gröfse Griechenlands und durch das Studium neuplatonischer Schriften ihre Richtung bekommen hat. A. H.

A. Harrent, Les écoles d'Antioche. (Vgl. B. Z. VII 456.) Besprochen von **L. Cohn,** Berl. philol. Wochenschrift 1899 Nr. 43 Sp. 1326—1327. A. H.

H. Gelzer, Die Genesis der byzantinischen Themenverfassung. Abhandlungen d. philol.-histor. Cl. d. Kgl. Sächs. Ges. d. Wiss. Bd. XVIII Nr. V. Leipzig, B. G. Teubner 1899. 134 S. gr. 8⁰ (mit einer Karte). Besprechung folgt. K. K.

G. Laskin, Warum wollte Gottfried von Bouillon sich keine Krone aufs Haupt setzen? Soobščenija (Mitteilungen) der orthodoxen Palästinagesellschaft, 1898, Oktober, S. 628. Laskin führt die Weigerung Gottfrieds auf die seit dem Kaiser Herakleios herrschende Sitte zurück. Als letzterer in feierlichem Aufzuge das hl. Kreuz nach Golgatha trug, legte er zwar das kaiserliche Gewand an, liefs aber, um seine Ehrfurcht vor der Heiligkeit des Ortes zu bezeugen, das Diadem weg, wie auch der Patriarch, seinem Beispiele folgend, damals ohne Mitra zelebrierte. Notiert im Viz. Vrem. 6 (1899) 225 f. E. K.

Alexandros Lauriotes, *Ἀθωΐτις Στοά.* VI—XIII. Viz. Vrem. 6 (1899) 448—459. Fortsetzung der in der Byz. Z. VIII 242 notierten Edition von Urkunden historischen Inhalts aus den Archiven der Athosklöster. Die hier abgedruckten Dokumente haben folgende Titel: 6. *Κτηματολόγιον τῆς ἱερᾶς μονῆς τῆς ὑπεραγίας Θεοτόκου τῆς ἐπιλεγομένης Σπηλαιωτίσσης ἐν τῷ ὄρει τοῦ Τίμτζου;* 7. *Ἰωάννου τοῦ πρώτου τοῦ Ἁγίου Ὄρους ἀφιερωτικὸν πρὸς τὸν ἅγιον Ἀθανάσιον καὶ τὴν ἱερὰν αὐτοῦ Λαύραν, τόπων εἰς τὸν Πλατὺν καὶ ἁλιευτικῶν στασιδίων* vom J. 991; 8. *Τοῦ πρώτου τοῦ Ἁγίου Ὄρους δωρητήριον πρὸς τὸν ἅγιον Ἀθανάσιον τόπων τινῶν* vom J. 993; 9. *Τοῦ αὐτοῦ Ἰωάννου πρώτου περὶ τῆς μονῆς Μονοξυλίτου* vom J. 999; 10. *Περὶ τῆς μονῆς τοῦ Καλαφάτου* vom J. 1065; 11. *Ἕτερον ἔγγραφον περὶ τῆς αὐτῆς μονῆς τοῦ Καλαφάτου* 1101/1102; 12. *Ἀφιέρωσις τοπίου τινὸς τῆς μονῆς τοῦ ἁγίου Νικολάου πρὸς τὴν μονὴν τῆς Στροβηλαίας* vom J. 1030; 13. *Ἐγκατάστασις ἡγουμένου ἐν τῇ μονῇ τῶν Ῥουδάβων* vom J. 1033. E. K.

Marg. G. Dimitsas, *Ὁ Ἑλληνισμὸς καὶ ἡ διάδοσις αὐτοῦ εἰς τὴν Ἰταλίαν καὶ τὴν λοιπὴν Εὐρώπην κατὰ τὸν μέσον αἰῶνα* etc. Athen, Apostolopulos 1900. *μ'*, 250 und 26 S. 8⁰. 8 Dr. Populäre Darstellung, in der besonders über die griechischen Humanisten des 15. und 16. Jahrh., aber offenbar ohne genügende Litteraturkenntnis, gehandelt wird. K. K.

Karl Dieterich, Die kulturgeschichtliche Stellung der heutigen Griechen. Grenzboten 3 (1899) 156—164; 211—220. Der Verf. entwirft eine gelungene Skizze der Einflüsse, die fremde Sprachen auf die griechische ausgeübt haben, und der Wirkungen, welche umgekehrt das Griechische im Mittelalter und in der Neuzeit auf die Sprache der umwohnenden Völker gehabt hat. Wer die neugriechische Sprache und die einschlägigen Studien besonders von Gustav Meyer kennt, den D. übrigens nun erst recht hätte nennen müssen, dem bietet der Aufsatz nichts Neues; dankenswert ist aber auch für den Fachmann die übersichtliche Anord-

nung und die sehr gelungene Parallelisierung von Kulturbeziehungen und sprachlichen Einflüssen. Die angeführten Belege sind sehr zahlreich, wenngleich sie vermehrt werden könnten; doch sollte Vollständigkeit nirgends erreicht werden. Die Zahl von 500 türkischen Lehnwörtern in der griechischen Umgangssprache erscheint mir etwas problematisch. Wer danach sucht, findet leicht mehr; wer nicht genauer darauf achtet, dem möchten sie weniger scheinen. Gerade in dieser Beziehung zeigen sich in den verschiedenen Teilen Griechenlands die gröfsten Verschiedenheiten, und wollte man etwa die Sprache des Volkes in Athen zum Mafsstab nehmen, so herrscht auch hier durch den Einflufs des Purismus ein fortwährendes Schwanken. Das Resultat seiner Skizze giebt D. mit den Worten (S. 218): „Fast nur empfangen haben sie in späterer Zeit von Römern und Italienern, fast nur gegeben haben sie den Albanesen und Rumänen, während sie Slaven und Türken sowohl gegeben als auch von ihnen empfangen haben, und zwar haben sie den Slaven mehr gegeben, von den Türken mehr empfangen.“ Dem wird man zustimmen können; der Satz aber (S. 158) „die Germanen waren ein Naturvolk, als sie mit den Römern in Berührung kamen, die Griechen dagegen ein altes, wenn auch heruntergekommenes Kulturvolk“, bedarf für die Griechen keiner Widerlegung.

A. H.

Charles Oman, A history of the art of war. The middle ages from the fourth to the fourteenth century. London 1898. XVI, 667 S. Notiert im Viz. Vrem. 6 (1899) 263. E. K.

C. Kirchengeschichte. Mönchtum.

Guil. Stang, Historiographia ecclesiastica. Freiburg i. B. 1897. (Vgl. B. Z. VII 224.) Vernichtet von **Ad. Jülicher**, Theolog. Litteraturzeitg. 1899 Nr. 7 Sp. 205—207; von **Paul Lejay**, Revue d'histoire et de littérature religieuses 3 (1898) 79—80. C. W.

F. X. Funk, Kirchengeschichtliche Abhandlungen und Untersuchungen. II. Band. Paderborn, Ferd. Schöningh 1899. V, 483 S. 8°. Von den 22 Abhandlungen dieses Bandes (über Bd. I vgl. B. Z. VI 634) fallen in unser Gebiet: Nr. 1. Konstantin der Grofse und das Christentum (Theol. Quartalschr. 1896 mit einigen Zusätzen; vgl. B. Z. VI 204). 2. Johannes Chrysostomus und der Hof von Kpel (Th. Qschr. 1875 mit einem Zusatz und einigen Verbesserungen). 12. Die apostolische Kirchenordnung (Th. Qschr. 1897; im wesentlichen neu bearbeitet). 13. Ein angebliches Wort Basilius' des Grofsen über die Bilderverehrung (Th. Qschr. 1888 und 1889; neu bearbeitet; vgl. Hist. Jahrb. XX 507). 14. Die pseudojustinische Expositio rectae fidei (Th. Qschr. 1896; vgl. B. Z. V 627). 15. Die zwei letzten Bücher der Schrift Basilius' d. Gr. gegen Eunomius (Compte rendu des internationalen kathol. Gelehrtenkongresses zu Freiburg i. d. Schweiz). 16. Die Gregorius Thaumaturgus zugeschriebenen 12 Kapitel über den Glauben (Th. Qschr. 1898; vgl. B. Z. VII 471). 17. Zu den Ignatius-Akten (Th. Qschr. 1893; zum gröfsten Teil neu bearbeitet; vgl. B. Z. VIII 232). 18. Pseudo-Ignatius Apollinarist (Th. Qschr. 1892; erweitert; vgl. B. Z. I 630). 19. Die Zeit der apostolischen Konstitutionen (Th. Qschr. 1892 und 1893; erweitert). — Ausführlich besprochen von **F. Lauchert**, Histor.-polit. Blätter 124 (1899) 751—757. C. W.

Paul Mehlhorn, Aus den Quellen der Kirchengeschichte. 2. Heft: Bis zum 9. Jahrhundert. Berlin, Reimer 1899. XIX, 256 S. 8⁰. In den Interessenkreis der B. Z. fällt bes. das erste, die Zeit der 'Reichskirche' (von Konstantin bis zur Unterdrückung des Heidentums) umfassende Drittel des Bandes, in welchem eine reiche Auswahl von Quellentexten (1. über die Entstehung der Reichskirche. 2. Proben aus der kirchlichen Litteratur. 3. über kirchliche Zustände und Einrichtungen) in deutscher Übersetzung vorgelegt wird. C. W.

A. Kiréeff, Eighteen Centuries of the orthodox Greek church. By R^d **A. H. Hore.** Revue internat. de Théologie 7 (1899) 697—715. Auszüge aus dem mir nicht näher bekannten Buche von Hore mit einigen kurzen Anmerkungen. C. W.

G. Rauschen, Jahrbücher der christlichen Kirche unter dem Kaiser Theodosius dem Grofsen. Freiburg i. Br. 1897. (Vgl. Byz. Z. VI 462.) Besprochen von **A. Vasiljev** im Viz. Vrem. 6 (1899) 152—156. E. K.

Prof. **A. Lebedev,** Die materielle Stellung der Geistlichkeit im 4.—7. Jahrh. Moskausche kirchliche Zeitung 1898 Nr. 3—5. Notiert im Viz. Vrem. 6 (1899) 231. E. K.

W. J. Groff, Etude archéologique III. Les débuts du christianisme en Égypte. Bulletin de l'Institut Égyptien, 3e série, vol. 8 (1897) fasc. 5. Erwähnt in der Bibl. d. Jahrbuchs d. Kais. deutschen arch. Inst. XIV 163. J. S.

Fr. Lundgreen, Die Einführung des Christentums in Äthiopien. Eine quellenkritische Studie als Beitrag zur Geschichte der Kirche. Neue kirchliche Zeitschrift 10 (1899) 736—769. Wird als quellenkritischer Beitrag zu Sokrates, Sozomenos u. a. hier erwähnt. C. W.

S. Petrovskij, Die Legenden über die apostolische Predigt am nordöstlichen Ufer des Schwarzen Meeres. Eine Skizze aus der Geschichte der altchristlichen Litteratur. Odessa 1898. 304, X S. Notiert im Viz. Vrem. 5 (1899) 220—223. E. K.

V. Bolotov, Aus der Geschichte der syro-persischen Kirche. Christianskoje Čtenije 1899, Januar S. 95—121 und Februar S. 323—349. Notiert im Viz. Vrem. 6 (1899) 237. E. K.

Maris Amri et Slibae de patriarchis Nestorianorum commentaria ex codicibus Vaticanis edidit et latine reddidit **Henricus Gismondi** S. I. 2 Teile. Rom, Luigi 1896—1899. VII, 179, 136 und VII, 107, 83 S. 8⁰. Besprochen von **R(ubens) D(uval)** Revue critique 1899 II p. 81—84. C. W.

Graffin, Le synode de Mar Jésuyab. Revue de l'Orient chrétien 4 (1899) 247—262. Die Synode wurde im J. 588 von dem nestorianischen Patriarchen Jesus-yab I abgehalten. Ihr Text ist einer syrischen Hs des Museo Borgiano entnommen. Vgl. die Anzeige von **J.-B. Chabot,** Revue critique 1899 II p. 193—195, der dem Herausgeber eine Reihe von Übersetzungsfehlern vorhält. C. W.

L. Duchesne, Les premiers temps de l'état pontifical. Paris 1898. (Vgl. B. Z. VII 641.) Ausführlich besprochen von **Pietro Egidi,** Rivista storica ital. N. S. 16 (1899) 244—250. C. W.

Hermann Grauert, Papstwahlstudien I. Historisches Jahrbuch der

Görresgesellsch. 20 (1899) 236—325. Handelt S. 282—288 über den mit der Erhebung des Diakons Vigilius zum Papste (537) beginnenden byzantinischen Einfluſs auf die Papstwahlen. C. W.

Oskar von Lemm, Kleine koptische Studien I—IX. Bulletin de l'Académie Impériale des Sciences de St. Pétersbourg, Bd. X Nr. 5 (Mai 1899) S. 403—434. Unsere Studien berührt das neunte Stück „Zur Geschichte der Bekehrung der Iberer zum Christentume", für die in einer koptischen Erzählung im Cod. Borg. 168 eine neue Quelle gewonnen wird. Vgl. die Besprechung von **L. L⟨opatinskij⟩** im Kavkaz 1899 Nr. 230 (russ.). A. H.

P. Syrku, Zur Geschichte der Verbesserung der Bücher in Bulgarien im 14. Jahrhundert. I. Band, 1. Heft: Die Zeit und das Leben des Patriarchen Euthymios von Trnovo. St. Petersburg 1899. XXXII, 609 S. Notiert im Viz. Vrem. 6 (1899) 560—563. E. K.

Nikol. Mystakides, *Θεσπρωτικά. Ἡγούμενοι χρηματίσαντες ἐν τῇ κατὰ τὴν Μαλτσιανὴν μονῇ τοῦ ἁγίου ἀποστόλου καὶ εὐαγγελιστοῦ Ἰωάννου τοῦ Θεολόγου. Ἐκκλησ. Ἀλήθεια* 18 (1898) 444. Notiert im Viz. Vrem. 6 (1899) 283. E. K.

A. Dmitrievskij, Der Erzbischof von Elasson Arsenios und seine Memoiren aus der russischen Geschichte nach der Hs des trapezuntischen Sumeliklosters (Archiepiskop Elassonskij Arsenij i memuari ego iz russkoj istorii po rukopisi trapezuntskago sumelijskago monastyrja). Kiev 1899. 2 Bl., 1 Tafel, 234 + 2 S. 2 Rubel. (S.-A. aus den Trudy Kievskoj duchovnoj akademii 1898—1899.) (russ.) Der durch seine zahlreichen Forschungen über die Geschichte der griechischen Liturgik rühmlich bekannte Verfasser giebt uns in der vorliegenden Monographie eine ausführliche Schilderung des Lebens und der Thätigkeit des Griechen Arsenios (geb. um 1548, gest. 1626), der Erzbischof von Elasson in Thessalien war, später nach Ruſsland ging und dort ebenfalls einen erzbischöflichen Stuhl einnahm. Das Thema liegt dem Programm der B. Z. etwas ferne; doch muſs das Buch erwänt werden, weil es reiche Aufschlüsse über die Beziehungen des Patriarchats von Kpel zu Ruſsland und über griechisch-russische Kulturbeziehungen überhaupt enthält. K. K.

Episcopus **N. Milaš**, Documenta spectantia historiam orthodoxae dioeceseos Dalmatiae et Istriae a XV usque ad XIX saeculum. Vol. I. Zadar (Zara) 1899. XXXVI, 501 S. 8⁰. 5 Fl. Wird besprochen. K. K.

P. Heribert Plenkers O. S. B., Neuere Forschungen zur Geschichte des alten Mönchtums. Katholik 79 (1899 II) 211—227. Schluſs des B. Z. VIII 706 notierten Aufsatzes. C. W.

B. Vandenhoff, Die Sittlichkeit der oberägyptischen Mönche des 4. Jahrhunderts. Historisch-politische Blätter 124 (1899) 678—684. Nimmt die Mönche der Thebais gegen den von Amélineau auf sie geschleuderten Vorwurf der Unsittlichkeit in Schutz. C. W.

J. B. Chabot, Regulae monasticae saeculo VI ab Abrahamo fundatore et Dadjesu rectore conventus Syrorum in monte Izla conditae. Syriace edidit et Latinitate donavit J. B. Ch. Rendiconti della R. Accademia dei Lincei. Classe di scienze morali, storiche e filologiche.

S. V vol. VII. Rom 1898. 8⁰. p. 39—59 und 77—102. Da der Titel dieser Publikation schon alle zu ihrer Kennzeichnung nötigen Angaben enthält, so braucht nur beigefügt zu werden, dafs der syrische Text dem Cod. syr. K VI 4 des Museo Borgiano entnommen ist. C. W.

K. Holl, Enthusiasmus und Bufsgewalt beim griech. Mönchtum. Leipzig 1898. (Vgl. Byz. Z. VII 638.) Besprochen von **P. Suvorov** im Viz. Vrem. 6 (1899) 475—524; von **J. Winthrop**, The American Journal of Theology 3 (1899) 797—800. E. K.

Bischof Kirion, Die Verdienste des grusischen Mönchtums und seiner Klöster um die vaterländische Kirche und Gesellschaft. Tiflis 1899. 62 S. Notiert im Viz. Vrem. 6 (1899) 570. E. K.

D. Chronologie. Vermischtes.

H. Hagenmeyer, Chronologie de la première croisade (1094—1100). Revue de l'Orient latin 6 (1898) 490—549 (à suivre). Fortsetzung der B. Z. VIII 580 erwähnten chronologischen Übersicht bis zum 8. März 1098. A. H.

F. Hirsch, Byzantinisches Reich. Berliner Jahresberichte der Geschichtswiss. 20 (1897) III 182—194. Von kritischen Bemerkungen begleitete Übersicht der im Jahre 1897 veröffentlichten Arbeiten über die byz. Geschichte und ihre Quellen. K. K.

K. Jireček, Südslaven. Berliner Jahresberichte der Geschichtswiss. 20 (1897) III 158—182. Von kritischen Bemerkungen begleiteter Bericht über die in den Jahren 1895—1897 veröffentlichten Arbeiten über südslavische Geschichte, von denen viele natürlich auch für die byzantinischen Studien wichtig sind. K. K.

6. Geographie, Topographie, Ethnographie.

A. Geographie.

Lubov Niederle, Descriptio Europae regionum quae ad orientem spectant veterum scriptorum locis illustrata. Rozpravy české akad., ročník VIII, třída I, číslo 1. Prag 1899. 125 S., 1 Bl. 8⁰ (čechisch). Das Hauptgewicht der Schrift fällt auf das Altertum; doch sind manche Partien auch für gewisse ethnographische Fragen der byzantinischen Zeit zu beachten. Näheres kann ich darüber nicht berichten, da ich Čechisch nur wenig verstehe. K. K.

V. Latyšev, Bemerkungen zur alten Geographie des nördlichen Gestades des Schwarzen Meeres. V. Über die Insel des hl. Aitherios. Journal des Minist. der Volksaufkl. Bd. 323, 1899, Maiheft, Abteil. für klass. Philologie S. 73—87. Konstantinos Porphyrog. (de administr. imperio p. 78 Bonn.) spricht von einer Insel des hl. Aitherios, die in einer Bucht an der Mündung des Dnjepr liege. In der Vita der sieben Märtyrer-Bischöfe des Chersones, Basileios, Kapiton etc. (griech. ediert in den Zapiski der Odessaer Gesellschaft für Gesch. u. Altertümer, Bd. VIII, 1868), wird erzählt, dafs einer derselben, der hl. Aitherios (im Anfange des 4. Jahrh.), auf einer Insel des Dnjepr mit Namen Ἄλσος (im slav. Texte Alos, resp. Aas) gestorben und beerdigt sei. Gewöhnlich identifiziert man diese Insel des Aitherios mit der Insel Berezan (Borysthenes). Gegen diese Ansicht polemisiert L.

Nach ihm ist die zunächst schlechtweg „Hain“ und dann „Insel des Aitherios“ genannte Örtlichkeit mit dem alten Ἄλσος Ἑκάτης identisch und, wie schon Murzakevič meinte, nichts anderes als die heutige Kinburnsche Landzunge, oder vielmehr die ganze so genannte Halbinsel, die ursprünglich eine Insel gewesen sein mag. E. K.

P. Geyer, Itinera Hierosolymitana. Wien 1899. (Vgl. B. Z. VIII 707.) Besprochen von **Paul Lejay**, Revue critique 1899 II p. 286—288; von λ. Theolog. Literaturbl. 20 (1899) Nr. 44 Sp. 513—517; von ††, Neue philol. Rundschau 1899 Nr. 22 S. 506—508; von **Ch. K<ohler>**, Revue de l'Orient latin 6 (1898) 563—567. C. W.

Cl. Nicolaïdes, Macedonien. Die geschichtliche Entwickelung der macedonischen Frage im Altertum, im Mittelalter und in der neueren Zeit. Berlin, Joh. Räde (Stuhrsche Buchhandlung) 1899. 4 Bl., 267 S. 8⁰ (mit einer Karte). 4,80 ℳ. Wird besprochen werden. K. K.

E. Ziebarth, Ein griechischer Reisebericht des fünfzehnten Jahrhunderts. Athenische Mitteilungen 24 (1899) 72—88. Bei der Beschreibung Athens wird der Parthenon als una chiesa, che già fu tempio antiquo . . . eingeführt. J. S.

L. Doux macht der Académie des Inscr. et Belles-Lettres in der Sitz. v. 7. April 1899 Mitteilungen über das von Federskizzen begleitete Itinerarium des Jérôme Maurant, der dem Cap. Polin, dem Abgesandten Franz I, (nach 1533—4) als Geistlicher nach Konstantinopel folgte. Der zweite Teil enthält Mitteilungen über die griech. Inseln und eine Beschreibung von Konstantinopel. Eine Publikation, die auch wir dankbar begrüfsen werden, steht bevor. Revue de l'art. chrét. 1899, 346. J. S.

Ch. Diehl, La Grèce, le mont Athos, Constantinople. Annales de l'Est 12 (1898) 611 ff. Erwähnt in der Bibl. d. Jahrbuchs d. K. deutschen arch. Inst. XIV 160. J. S.

O. Kern, Bei den Mönchen auf dem Athos. Besprochen von Supan in Petermanns Mitteilungen 45 (1899) 95. J. S.

J. R. Mélida, Viaje á Grecia, al monte Athos y á Constantinopla. Boletín de la Sociedad Espagñola de Excursiones. Año 6 (1898) Números 66—68. Erwähnt in der Bibliographie des Jahrbuchs d. K. deutschen arch. Inst. XIV 104. J. S.

B. Topographie.

Herz-Bey, Les citernes d'Alexandrie. Rapport 237 § 7 und Annexe au 238ᵉ Rapport du Comité de conservation des monuments de l'art arabe. Caire 1898. Seit die Zisternen von A. durch Einführung der Druckleitungen aufser Gebrauch gesetzt wurden, sind sie ganz dem Verfall preisgegeben. Um sie der öffentlichen Willkür zu entziehen, mufste der Staat sie samt einem Streifen der Umgebung für sein Eigentum erklären. Jetzt möchten die Besitzer, deren Grund dadurch belastet ist, sie gern los werden und belästigen fortgesetzt das Ministerium. Das Comité wurde daher um sein Gutachten angegangen. Der Chefarchitekt des Comités, Herz, hat darauf eine Reihe von Zisternen untersucht und sagt in einen Bericht, welche erhalten bleiben sollen und welche man dem Abbruch preisgeben könne. Mir scheint die Zahl der letzteren zu grofs. Man hat sie doch jedenfalls vorher genau aufgenommen? J. S.

G. Botti, Les citernes d'Alexandrie. Bulletin de la société arch. d'Alexandrie 2 (1899) 15—26 (à suivre), 2 Tafeln. Botti hatte Gelegenheit, im J. 1896 bei Inspektion der Zisternen durch eine Kommission 129 Zisternen zu sehen, deren Katalog er giebt. Er bespricht die unregelmäſsig ohne Bogen in den Felsen geschnittene Zisterne Sarkoug el-Soghir gegenüber dem Municipium, die er für eine der ältesten hält. Zur Datierung werden die Kulturschichten unter und über den Zisternen und ihre Bauart herangezogen. Die ältesten müssen im gleichen Niveau mit den Ptolemäer-Kanälen liegen. B. führt eine Reihe solcher Zisternen auf und berechnet die Bodenaufschüttung auf einen halben Meter. Eine zweite dieser ältesten Zisternen, die er el-Tawil nennt, ist Taf. B abgebildet. — In unserer Zeitschrift war IV 592 f. von den Zisternen von Alexandria die Rede. J. S.

Un Missionnaire d'Afrique sucht im Nuovo bull. di arch. crist. 4 (1898) zuerst 212—218 die Märtyrer zu bestimmen, die in den beiden Gräbern unter dem Altar der Coemeterialbasilika nahe bei Lambaesis (abg. S. 213, veröffentlicht in den Mélanges d'arch. 1898) bestattet waren, und spricht in einem zweiten Artikel 219—226 die Meinung aus, daſs ein S. 219 abg. Inschriftfragment vom Grabe des Bischofs Honoratus stamme, wodurch die Kirche in Damous el Karita (Grundriſs S. 220), in der es gefunden sei, als die Kathedrale von Karthago bezeichnet würde, die im 4. Jahrh. und später eine so hervorragende Rolle gespielt hat. J. S.

Un Missionnaire des Pères Blancs sucht in ders. Zeitschrift 5 (1899) 51—63 nachzuweisen, daſs die Basilika von Tebessa in ihrer Gesamtanlage eine Nachahmung des Tempels von Jerusalem ist, der hl. Crispina geweiht war und wahrscheinlich zwischen 400 und 430 erbaut wurde. J. S.

Gauckler giebt in einem Berichte, den Perrot am 10. März in der Académie des Inscr. et Belles-Lettres verlesen hat, Bericht über die drei Kulturschichten auf dem Boden des alten Karthago. Beim Durchsuchen des heutigen Bodens findet man verschiedene Trümmer, Platten, Münzen, Lampen, Thongefäſse. Bei 1.50 m Tiefe stöſst man auf byz. Gräber mit groben Mosaiken. Dann kommen einzelne Reste aus der Verfallzeit, dann die eigentlich römische Schicht, endlich ganz unten die Sachen aus der punischen Zeit. Revue de l'art chrét. 1899, 245/6. J. S.

Léon Delattre, Le cimetière superposé de Carthage. Paris, Leroux. Byz.? J. S.

Card. **Rampolla** (traduit par Mgr. Lemonnier), Martyre et sepulture des Machabées. Revue de l'art chrét. 1899, 290—305 (à suivre). Sehr eingehende Untersuchung über das Grab der sieben Makkabäer, wobei auch interessante Streiflichter auf den Ort (Antiochia) und die Kirche dieses Grabes fallen. J. S.

O. Marucchi, La pianta di Gerusalemme nel mosaico di Madaba. Nuovo bull. di arch. crist. 5 (1899) 43—50 und Tav. I. Veröffentlichung einer verkleinerten Kopie nach dem Bilde Jerusalems in der Karte von Madaba, angefertigt vom Missionar D. Giuseppe Manfredi, der in Turin 1898 eine farbige Kopie in Originalgröſse ausgestellt hatte. Dazu eine summarische Beschreibung. J. S.

O. Marucchi, Il terreno della dormizione della beata Vergine in Gerusalemme. Nuovo bull. di arch. crist. 4 (1898) 227—230. Mitteilung eines Briefes von Prof. Emilio Zaccaria, der den vom Kaiser Wil-

helm den Katholiken geschenkten Platz (Grundrifs S. 228) identifiziert mit dem Ort, an dem die hl. Helena eine grofse Basilika, die Mater ecclesiarum oder Basilika des Entschlafens Mariae, erbaut hat. Bei Erdaushebungen seien Reste davon zu Tage gekommen. Marucchi verweist auf den Aufsatz „Le lieu de la dormition de la très sainte Vierge“ von Fr. Paul in der Revue biblique vom 1. Jan. 1899, der zu einer ähnlichen Annahme gelangt sei. N. bull. di a. cr. 5 97/8 wird von Prof. Zaccaria neuerdings von den Erdaushebungen für den Bau einer würdigen Kirche berichtet; es seien drei Metallkreuze von ca. 10 cm Länge und einige Kreuzfahrermünzen gefunden worden. Der Architekt des Kaisers Wilhelm sei zur Berichterstattung nach Berlin zurückgekehrt. Wir hoffen mit unseren römischen Kollegen und Prof. Zaccaria, dafs man nicht bauen wird, bevor wissenschaftlich betriebene Ausgrabungen volle Klarheit über die im Boden ruhenden Altertümer gebracht haben. J. S.

Anonymi Byzantini *Παραστάσεις σύντομοι χρονικαί*. Edidit **Th. Preger.** (Vgl. B. Z. VIII 243.) Besprochen von **Aug. Heisenberg,** Berl. philol. Wochenschr. 1899 Nr. 22 Sp. 677—679. Die gegen die Richtigkeit des Namens *Κόνων ὁ Ἴσαυρός* für Leon I ausgesprochenen Zweifel sind beseitigt durch **William Fischer,** B. Z. VIII 718. A. H.

Ch. Loparev, Die russische anonyme Beschreibung von Konstantinopel. Izvêstija (Nachrichten) der Abteilung für russ. Sprache und Litteratur bei der Kaiserl. Akademie der Wissenschaften. St. Petersburg 1898, Heft 2, S. 339—357. Der Aufsatz bezieht sich auf das vom Akademiker L. Majkov im J. 1890 entdeckte Pilgerbuch (vgl. Byz. Z. IV 217), das nach Kobeko in den JJ. 1321—1322 vom novgorodschen Priester Grigorij Kalêka zusammengestellt ist (vgl. Byz. Z. VII 642). Loparev meint, dafs die darin befindliche Legende kompilatorischen Charakters sei und sich auf die Lebensbeschreibung des Bischofs von Edessa Theodoros (9. Jahrh.) gründe; ferner giebt er einige Berichtigungen zu der von Kobeko aufgestellten Marschroute des Anonymus. Notiert im Viz. Vrem. 6 (1899) 229. E. K.

G. Laskin, Bemerkungen zu den Altertümern von Konstantinopel. 7—10. Viz. Vrem. 6 (1899) 131—139. (Vgl. Byz. Z. VI 211 und VII 492.) In dem ersten Artikel behandelt L. die Lage des grofsen Palastes, im zweiten den Turm Kyklobios und die Kirche des hl. Andreas *ἐν Κρίσει*, im dritten die Lage der Kirche des hl. Apostels Thomas und des Sophienpalastes (*τῶν Σοφιανῶν*) und im vierten die Kirche des hl. Johannes Theologos und das Diippion. E. K.

P. Syrku, Zum Aufsatze: Die alte Čepinsche Festung beim Dorfe Dorkovo. Viz. Vrem. 6 (1899) 291—292. (Vgl. Byz. Z. VIII 583.) Einige Zurechtstellungen des Aufsatzes von V. Zlatarskij, der in einer bulgar. Zeitschrift die Arbeit von Syrku reproduziert und mit einigen Bemerkungen begleitet hat. E. K.

E. Oberhummer hat in Paulys Real-Encyclopaedie (herausgeg. von G. Wissowa) wieder mehrere Artikel völlig neu bearbeitet, die unser Studiengebiet interessieren, wie Castra Zarba, Chalke (Vorhalle des grofsen Kaiserpalastes in Kpel), Chalkis (auf Euboea), Chrysokeras, Chytroi (auf Cypern), Constantia (auf Cypern). K. K.

E. Oberhummer, Bericht über Länder- und Völkerkunde der antiken Welt. II. Geographisches Jahrbuch 22 (1899) 205—244. Der

Wunsch, den O. S. 243 ausspricht: „Sehr dankbar wäre ich für Zusendung solcher Schriften, die in Deutschland fast unerreichbar sind, wie die österreichischen Schulprogramme und die griechische Lokallitteratur, besonders jene aus dem türkischen Staatsgebiete", mufs auch für unsere Zeitschrift nachdrücklich wiederholt werden. A. H.

7. Kunstgeschichte, Numismatik, Epigraphik.

A. Allgemeines, Quellen, Varia.

Fr. X. Kraus, Geschichte der christlichen Kunst. I. II 1. Freiburg i. B. 1896—1897. (Vgl. B. Z. V 644 und VII 246.) Besprochen von **E. Rjedin** im Viz. Vrem. 6 (1899) 185—203. E. K.

Émile Bertaux, Un viaggio artistico sulle rive dell' adriatico. Spalato, Venezia e Bizanzio. Bullettino di arch. e stor. dalm. 22 (1899) Supplemento al No. 9. Übersetzt aus „La Quinzaine" 1899, 16. Februar. Bulič ehrt sich selbst, indem er diesen geistvollen Essay in einer Übersetzung abdruckt. Da spricht ein so fein beobachtender Geist aus der Fülle jahrelanger Beobachtungen, dafs wir uns zu diesem neuen Gefährten nur beglückwünschen können. Bertaux hebt zunächst hervor, dafs der Bogen, der unmittelbar auf der Säule ruht, die konstruierte Kuppel und das Anwenden des Mosaiks für die Decke unrömisch und Zeichen einer neuen Kunst seien, die sich in Spalato am Palaste des Diokletian durch das Zusammenfliefsen römischer und orientalischer Kunst bildet. Nach dieser Einleitung folge das erste Kapitel der Byz. Kunst in Ravenna, und vom 9.—12. Jahrh., der Zeit des neuen Glanzes von Byzanz, gebe Venedig allein ein klares Bild. Wir übergehen, was B. über die Geschichte von S. Marco sagt, und empfehlen die Lektüre von C. Neumanns Arbeit in den Preufs. Jahrbüchern Bd. LXIX. Die Hauptsache bleibt doch der Schlufs: S. Marco war die Schöpferin der Farbenfreude der Venezianer. Die koloristische Pracht der Wände von S. Marco und die farbenglühenden Schöpfungen des Paolo Veronese im Dogenpalast daneben sind nicht unabhängig von einander. Der erste venezianische Kolorist, Crivelli, ist nach Art der Byzantiner ein wahrer Juwelier gewesen. — Die Heranziehung des Orientes für die Erklärung der koloristischen Richtung der venezianischen Kunst ist nicht neu; Bode hat zur Erklärung auf die Einführung des orientalischen Teppichs verwiesen (Jahrb. d. Kgl. preufs. Kunsts. 1892 S. 27). J. S.

E. Korrodi, Un monumento byzantino latino em Portugal. Boletim de la Real Associação dos Architectos civis e Archeologos Portuguezes. 3ª serie, Tomo VIII (1898) Núm. 2. Mir unzugänglich. J. S.

Paul Allard, Charles de Linas et l'art byzantin. Études d'histoire et d'archéologie. Paris, Lecoffre 1899. 8⁰ p. 221—237. Würdigung der Verdienste des 1812 in Arras geborenen Gelehrten um die geschichtliche Erforschung der byzantinischen Kunst 'si légèrement jugé naguère, et auquel ses efforts persévérants ont contribué à faire rendre justice'. Sein Hauptwerk sind die Origines de l'orfèvrerie cloisonnée, von denen 1877—1887 drei Bände erschienen sind. C. W.

B. Einzelne Orte und Zeitabschnitte.

Kleinasien. Der XII. Orientalistenkongreſs in Rom hat (angeblich! vgl. unten S. 319) auf Antrag des einen Präsidenten der XI. Sektion, Strzygowski, eine Resolution angenommen, dahin gehend, die klassische Archäologie, die jetzt so energisch mit der Durchforschung Kleinasiens beschäftigt sei, möchte ihr Augenmerk auch auf die Reste der christlichen Kunst richten. Es wäre dringend erwünscht, daſs bes. von seiten der arch. Institute die dazu nötigen Direktiven ausgegeben würden und daſs man nicht wie bisher (Pergamon, Hierapolis, Ephesus) ganz auf die Mitwirkung von christlichen Archäologen oder Kunsthistorikern verzichte. Das bringt der guten Sache Schaden. Die französische, englische und amerikanische Schule sind mit gutem Beispiel vorangegangen, möchten die Deutschen und Österreicher nicht zurückbleiben! Wir freuen uns im Nachfolgenden ein Beispiel vorführen zu können, wie sich auch ohne viel Zeitverlust fürs Erste wenigstens genügende Aufnahmen machen und verwerten lassen. J. S.

J. W. Crowfoot, Notes upon late Anatolian art. Annual of the British school at Athens 4 (1897—1898) 79—94 und 7 Skizzen im Texte. Der erste Artikel bringt eine wertvolle Zusammenstellung der Ornamenttypen auf Grabstelen Phrygiens. Der konventionell römische Typus weiche um 200 und es setze eine mehr naturalistische Bildung des Laubwerkes (Wein und Epheu) ein. So auf christlichen Stelen, von denen eine in Uschak anno 278 datiert ist. Über diesen Naturalismus triumphiert der Orientalismus, wie er in der Ornamentik syrischer Kirchen des 4.—6. Jahrh. hervortritt und dann auch in den Grabsteinen Phrygiens und Galatiens häufig nachweisbar wird. Diese drei Elemente, orientalische, naturalistische und klassische, seien in der byz. Kunst des 6. Jahrh. auseinanderzuhalten, wobei im Klassischen eine stark hellenistische Strömung vorwiege.

Der zweite Artikel bemerkt zuerst, daſs von allen Kirchen des alten Galatiens kaum ein Stein auf dem andern geblieben sei, nur in Angora und Yürme fände man Ausnahmen von dieser Regel. Unerwartet auf die Ruine von Yürme stoſsend, machten die Reisenden einen Aufenthalt von zwei Stunden und nahmen so viel auf, als möglich war. C.s Absicht ist, nachfolgenden Forschern Winke, nicht eine abgerundete Publikation zu geben. Möchten doch alle klassischen Archäologen wenigstens diesem Beispiele folgen! Die eingestürzten Mauermassen bedecken in Yürme mehrere Fuſs hoch den Boden, sodaſs zur genauen Feststellung des Grundrisses Ausgrabungen notwendig wären; dazu ist das Ostende durch ein Dorf verbaut. C. konnte daher nur vom Westende Aufnahmen machen. 20 m vor der Westfassade liegt ein Stück Paviment, vielleicht vom Atrium. Die Fassade selbst ist noch eine imposante ca. 20 m breite Masse mit fünf Thoren (Mitte 2,45, Seiten 1,94 bezw. 1,75 m) und sechs Strebepfeilern dazwischen. In 7,30 m Abstand von der Fassade läuft eine Mauer, nach C. den Narthex abgrenzend, der durch parallel geführte Steinbogen gewölbt war. Dann folgen die fünf Schiffe, von denen noch zwei Pfeiler in vier Reihen aufrecht stehen. Sie sollen, wie man an der Südseite feststellen könne, eine Ecke nach Westen haben, sodaſs hier wahrscheinlich eine Konstruktion mit Säulen oder einer Kuppel, wie in Koja Kalessi, einsetzte. C. sah etwa 30 m vom Narthex entfernt die letzten Mauerspuren im Osten, davor auf

der Nordseite zwei kleinere Bogen in der Richtung der Mittelschiffwand. Die Seitenschiffe sind Parallelbogen, die aber nicht wie im Narthex nur in einer Richtung, sondern in zwei Richtungen laufen, in Stein gewölbt, sodafs jede Reihe ein Quadrat bildet. Nach der Westfassade zu urteilen, haben wir eine Hallenkirche mit Emporen vor uns. — C. fand im Dorfe ein Kapitell, nach seiner flüchtigen Skizze könnte es ein Kämpferkapitell sein und würde dann nicht vor das 6. Jahrh. gehören. Aber angenommen auch, es wäre ein Kämpfer, so kann ich doch nicht beistimmen, wenn C. in dem Kreuzmonogramm den Namen der Eudoxia, der Gründerin der Stadt — vorausgesetzt, dafs Ramsay recht hat, wenn er Yürme mit Eudoxias identifiziert —, liest. Ich lese das Monogramm Theodora. C. datiert den Bau in das erste Jahrzehnt des 5. Jahrh., stellt ihn in der Anwendung der Steingewölbe für die Seitenschiffe und der Anwendung von Pfeilern zusammen mit syrischen Bauten, denen, wie auch byz. Werken gegenüber die Einführung von Strebepfeilern eigenartig sei. Die beste Parallele gebe in ihrer struktiven Schmucklosigkeit die angeblich von Eudokia erbaute Kirche an der Siloaquelle in Jerusalem.

Ein dritter Abschnitt behandelt eine Gruppe von Kapitellen, die in der Gegend herumliegen oder verbaut sind und mit dem alten Crentius in Verbindung gebracht worden. Es sind ionische Kämpferkapitelle, die auch mir, soweit sich nach den flüchtigen Skizzen urteilen läfst, dem 5. Jahrh., nicht der makedonischen Zeit anzugehören scheinen. J. S.

Johannes Ficker unterstützt eine unserer Forderungen, wenn er in einem Referat der Deutschen Litteraturzeitung 1899 Sp. 1766 sagt: Wir lernen jetzt immer mehr westliche und östliche Kunst abgrenzen. Sichere Unterlagen werden wir erst haben, wenn die klassische Archäologie sich mehr der Untersuchung der römischen Denkmäler zugewendet und für alle Gebiete der künstlerischen Thätigkeit die Eigentümlichkeiten der römischen Kulturprovinzen herausgestellt hat. J. S.

D. Ajnalov, Byzantinische Denkmäler des Athos. 1—5. Mit 8 Tafeln. Viz. Vremennik 6 (1899) 57—96. Der Verf. beginnt hier die Edition und Besprechung einiger bisher unbekannten interessanten Denkmäler byz. Kunst, die er während seines Aufenthalts auf dem Athos im J. 1896 in verschiedenen Klöstern gesehen hat. 1) Das Evangelium der Bibliothek der Andreaseinsiedelei (Nr. 5 in 8^0). Die Hs ist im 12. Jahrh. geschrieben, aber die fünf in ihr befindlichen Miniaturen gehörten ursprünglich einer älteren Hs aus dem 9. oder 10. Jahrh. an. Sie stellen den Heiland, die Gottesmutter (Orans) und die Evangelisten Lukas, Markos und Johannes in voller Gestalt dar und gehen auf alte syrische Originale zurück. — 2) Eine Miniatur eines Evangeliums im Panteleemonkloster (Nr. 2 in 4^0, 11.—12. Jahrh.). Das Bild gehört zu den byz. Denkmälern, auf denen historische Gebäude und Örtlichkeiten die Scenerie bilden. Hier ist die Kreuzerhöhung in Jerusalem abgebildet. Der hl. Makarios steht mit seinem Kleros auf einer besonders konstruierten Erhöhung, zu deren Seiten sich zwei Gebäude befinden, und erhebt nach rechts gewandt segnend ein grofses sechsendiges Kreuz. Über dem Patriarchen erhebt sich auf vier Säulen ein Altarhimmel (*κιβώριον*) aus weifsem Marmor. Die Erhöhung besteht gleichfalls aus weifsem, mit blauer Farbe schattiertem Marmor und stellt einen kleinen Hügel dar (den Golgatha-

felsen, neben welchem das Kreuz aufgefunden wurde); links führt eine Treppe mit einigen Stufen hinauf, rechts dagegen zeigt sich ein halbkreisförmiger Eingang ohne Thüre, der ins Innere des Hügels führt (in die Höhle, wo das Haupt Adams aufbewahrt wurde). Das ursprüngliche Original dieser Komposition geht wohl in eine frühere Zeit (10.—11. Jahrh.) zurück. — 3) Die Brotschüssel (*ἀρτοδόχος*) in der Sakristei des Panteleemonklosters. Dies ist eine kleine Schüssel aus hellgrünem Jaspis, welche die Form einer Rosette hat, von der jedes Blatt ein Bogengewölbe bildet. Der Rand des vertieften Bodens enthält eine auf die Gottesmutter bezügliche Inschrift. Im Boden selbst ist Maria in einem recht seltenen Typus dargestellt. Sie drückt das nur mit einer Tunika bekleidete und mit der rechten Hand nach der Brust der Mutter greifende Knäblein an sich. Die ganze Komposition der Schale ist in der Weise ausgeführt, daſs ein Relief von verschiedener Tiefe ein dreifaches Niveau bildet. In dem tiefsten am Boden ist in Medaillonform die schon erwähnte Gottesmutter dargestellt. Etwas höher sind innerhalb der zwölf Bogengewölbe die Propheten (David, Salomo, Hesekiel, Habakuk, Daniel, Maleachi, Jeremias, Jesaias, Zephanja, Sacharja, Moses) und der Patr. Jakobos in Brustbildern abgebildet. An die Stelle von trennenden Säulen tritt in jedem Bogengewölbe der lange entrollte Papierstreifen, den jeder Prophet in der Hand hält und auf welchen jeder, zu seinem Nachbar gewandt, mit dem Finger hinweist. Der obere Ring endlich ist vollständig von einer zweiten längeren Inschrift ausgefüllt. Diese Darstellung erinnert ungemein an die prächtigen Kuppelbilder im Kloster Chora (Kachrie Djami) in Kpel; nur sind auf der Schale abweichend die Figuren der Propheten so gestellt, daſs ihre Köpfe nach dem Rande der Schale gerichtet sind. Die Schale mit ihrer kunstvollen Darstellung ist ohne Zweifel in der Hauptstadt gearbeitet und vielleicht, wie die Wiederholung der Komposition der Kuppelbilder in Chora und der in der zweiten Inschrift erwähnte Name Alexios Angelos Komnenos vermuten lassen, von den berühmten Künstlern im Zeuxippos. Wegen der beiden Inschriften verweist Ajnalov auf einen Aufsatz von Žebelev über die Athosinschriften, ohne indes anzugeben, wo derselbe zu finden ist und ob er bereits vorliegt oder erst erscheinen soll. Die Inschriften sind aber (selbst in der beigegebenen Abbildung) so leicht zu lesen, daſs Ajnalov sie wohl selbst hätte entziffern und gleich mitteilen können. Wir lesen (mit Hinzufügung der Accente) folgendermaſsen: 1) auf dem Boden: *Ἄνανδρε μῆτερ, παρθένε βρεφοτρόφε, | Κομνηνὸν Ἀλέξιον Ἄγγελον σκέποις.* 2) im oberen Ringe: *Λειμὼν φυτά τε καὶ τρισάκτινον σέλας· | λειμὼν — ὁ λίθος, φυτὰ — κηρύκων φάλαγξ, | τρία τρισαυγὴ — Χριστός, ἄρτος, παρθένος. | Κόρη δανείζει σάρκα τῷ θεοῦ λόγῳ | ⟨καὶ⟩ ἀρτοδόχος προσνέμει σωτηρίαν | Κομνηναγγέλῳ καὶ ῥῶσιν Ἀλεξίῳ.* — 4) Das Mosaikportativbild des hl. Johannes Chrysostomos aus dem Vatopedikloster, jetzt in der Sammlung von A. Nelidov. Dieses Bildchen ist mit der gröſsten Geschicklichkeit und Virtuosität ausgeführt und stammt offenbar aus einer der hauptstädtischen Künstlerwerkstätten. Der hl. Joh. Chrysostomos hält in der Linken ein Buch, während er mit der Rechten segnet. In technischer Hinsicht ist von Interesse, daſs der Fond, die Kleidung, der Nimbus und das Buch aus gröſseren, das Gesicht aber und die Hand aus äuſserst feinen und kleinen Mosaiksteinchen zusammengesetzt sind. — 5) Beschrei-

bung einiger illustrierten byz. Hss in den Athosklöstern. Zunächst werden einige Hss des Panteleemonklosters besprochen, bes. eingehend Nr. 2 in 8⁰ (Evangelium) und Nr. 6 in 8⁰ (Reden des Gregorios Theologos).

E. K.

Georgios Lampakes, *Ἡ μονὴ Δαφνίου μετὰ τὰς ἐπισκευάς. Ἐν Ἀθήναις, ἐκ τοῦ τυπογραφείου Ἀνέστη Κωνσταντινίδου* 1899. *κη'*, 100 S. 8⁰, eine Tafel und einige Illustrationen. Vor zehn Jahren hat Lampakes in seinem Buche *Χριστιανικὴ Ἀρχαιολογία τῆς μονῆς Δαφνίου* die Geschichte und eine Beschreibung der Architektur und der Mosaiken des Klosters Daphne bei Athen gegeben. Inzwischen sind in den Jahren 1891—1897 auf Einschreiten der Archäologischen Gesellschaft durchgreifende Restaurationen der durch Erdbeben stark beschädigten Kirche vorgenommen worden. Die Bauarbeiten leitete der Architekt Evg. Troump (vgl. dessen Bericht Quelques vieilles Eglises Byzantines de la Grèce moderne: Eglise de Daphni à Athènes, Travaux et Restaurations, Marseille), die Restauration der Mosaiken Francesco Novo, der Capomusaicista von S. Marco in Venedig. Lampakes macht auf einige Fehler in der Restauration aufmerksam, die in der That nicht hätten vorkommen sollen. Wenn man Heiligengestalten ihren Platz wechseln läfst und die Inschriften fehlerhaft erneuert, so ist das entschieden tadelnswert. L. geht dann auf die Mosaiken im besonderen ein, beschreibt jede einzelne Darstellung, untersucht, durch Millet angeregt, die Typen und verweilt besonders länger bei dem Pantokrator der Kuppel, den er mit den Münzbildern vergleicht (dazu gute Abbildungen S. 61) und danach zwischen 948—1025 datiert. Den Schlufs bildet eine Aufzählung der Köpfe in den Mosaiken (!) und der Heiligen nach Jahrhunderten. Die Einleitung bringt sämtliche über das erste Buch erschienene Kritiken, sowie darauf bezügliche Briefstellen. Am meisten rühmt sich Lampakes der Zustimmung zu seiner tollen Deutung gewisser ornamentaler Formen, die er mit dem Monogramm Christi in Zusammenhang brachte. Herr Tertios Philippov, Contrôleur de l'Empire in Petersburg, hat ihm diese Freude gemacht. Die Arbeit zeigt das erfreuliche Streben, den byz. Denkmälern Griechenlands gerecht zu werden. Wir würden nur wünschen, dafs der doch noch junge Autor seinen Landsleuten auch die Bedeutung von Hosios Lukas und von vielen anderen Klöstern und Kirchen Griechenlands, die dort zum Teil unbeachtet verderben, in ähnlichen Publikationen vorführen möchte.

J. S.

Fr. Bulič, Scavi nell' antico cemetero cristiano di Marusinac a Salona durante l'a. 1898. Bullettino di archeologia e storia dalmata 22 (1899) 73—85, Tav. I—V. Der unermüdliche Konservator der Altertümer im Bereich des alten Salona und des Diokletianspalastes, Bulič, geht dem ganzen Balkan als leuchtendes Beispiel voran, indem er zeigt, was alles zu Tage gefördert werden kann, wenn man einmal auch systematische Ausgrabungen auf christliche Denkmäler hin unternimmt. Die grofsartigen Ausgrabungen von Manastirine sind längst zu einem der wertvollsten Baustücke der Kunstgeschichte geworden. Seit dem J. 1895 wurde nun auch ausgiebig an einer zweiten Stelle, dem alten Friedhof von Marusinac, gegraben, und auch hier führte die Grabung von Sarkophagen zu einer Basilika, die als Zentrum in der ganzen Gruppe von Gräbern eingebaut worden war. Man hat im J. 1898 die ganze Basilika freigelegt. Sie zeigt drei durch

sechs Säulen getrennte Schiffe von 46,80 × 23,40 m Gröfse; das linke Seitenschiff (4,25 m) ist weniger breit als das rechte (5,50 m), das Mittelschiff hat ca. 12 m Breite. Die Säulenstämme sind „di calcare fetido", von Kapitellen hat sich nur ein kleines Marmorfragment erhalten. An der Südseite fand man eine Inschrift + Ο ΑΓΙΟϹ ΜΗΝΑϹ +, von der B. annimmt, dafs sie sich unter dem Bilde des Heiligen befunden habe, und Reste von einer transenna mit schönen vierteiligen Mittelblättern (Abb. S. 81). Der Boden der Basilika ist ganz mit Mosaiken bedeckt, von denen nur der gröfsere Teil im Mittelschiff und Kleinigkeiten in den Seitenschiffen zerstört sind. B. veröffentlicht davon Photographien, die einen guten Begriff von der Ausdehnung und den geometrischen Ornamenten geben. Es setzt sich aus weifsen, roten, schwarzen und gelblichen Stücken zusammen.
J. S.

P. de Peris, Parenzo cristiana. Parenzo 1899. 8°. Angezeigt im N. bull. di arch. crist. V 120/1. Uns nicht zugegangen. J. S.

G. Cozza-Luzi, Velabrensia. Studio storico-critico sulla chiesa di S. Giorgio in Velabro, sue memorie ed epigrafi. Bessarione, Roma 1899, nn. 37/38, 58—95. Studien zur Geschichte und den Inschriften dieser mit S. Maria in Cosmedin oder in schola graeca zusammen einst den Griechen gehörigen Kirche in Rom. J. S.

Joseph Führer, Siciliana. Historisches Jahrbuch der Görresgesellschaft 20 (1899) 389—416. Ausführlicher Bericht über die archäologisch-epigraphischen Forschungen Paolo Orsis. C. W.

D. Franz Wieland legte in einer der Conferenze di archeologia crist. (9. April 1899) Zeichnungen und Photographien der christlichen Denkmäler von römisch Afrika vor. Die Muschelapsis von El-Kef, symbolische Skulpturen aus der zweiten Basilika von Tebessa, die grofse Basilika mit neun Arkaden und vielen anschliefsenden Gebäuden, worunter ein bedeutendes Baptisterium mit schönem Mosaik in Tipasa, gaben Anlafs zu Bemerkungen. Die zweite Basilika in Tipasa mit den Gräbern des Bischofs Alexander und seiner Vorgänger zeigt den Altar der Apsis gegenüber auf den Sarkophagen der Bischöfe und hat ein schönes Mosaik, das Fische darstellt. Wieland bereitet über diese Dinge eine Monographie vor. Sie wird auch uns aufserordentlich willkommen sein. J. S.

C. Ikonographie, Symbolik, Technik.

W. E. Crum, Notes on the Egyptian orantes. Proceedings of the Society of Biblical Archeology 1899, 251—252. 1 Abbildung nach einer altägyptischen d. h. heidnischen Grabstele im Museum zu Alexandria, auf der ein Orant mit hocherhobenen Armen, Kopf und Oberkörper in Vorder-, den Unterkörper in Seitenansicht, zwischen Schakalen stehend dargestellt ist. Es ist unzweifelhaft, dafs wir das Porträt des Verstorbenen vor uns haben. Die Stele stammt aus römischer Zeit; der Typus dürfte aus Europa übernommen sein, ist aber jedenfalls ein unleugbarer Beleg dafür, dafs das Orantenmotiv nicht erst von den Christen angewendet wurde. — Wir würden wünschen, dafs Crum, der vor kurzem den Katalog der koptischen Inschriften in den Museen von Gise und Alexandria beendet hat, recht viel solche zwischen christlicher und ägyptischer Archäologie vermittelnde Studien bringen möchte. J. S.

Michel Engels, Le crucifiement du Christ dans l'art plastique. Étude iconographique et historico-artistique. Avec 94 gravures et 42 tableaux en photolith. Petit in-folio. 1899. Scheint mehr populären Inhalts. Erwähnt Revue de l'art chrét. 1899, 256. J. S.

Rohault de Fleury, Sainte Pierre. 148 in 4⁰, 109 pl. et grav. Paris. Notiert Revue de l'art chrét. 1899, 171. Wäre für die Besprechung sehr erwünscht. J. S.

H.-M.-B., Notes sur la tête du Christ. Notes d'art et d'archéologie, Mai 1898. Notiert ebenda 366. J. S.

Le Saint-Suaire et le portrait de Notre-Seigneur. La Terre Sainte, Revue de l'Orient chrét. 1898, 1. Juli. Erwähnt ebenda. J. S.

A. Mergemont, Une médaille du Christ. France illustrée, 3. Dec. 1898. Erwähnt ebenda 367. J. S.

L. C(loquet) giebt in der Revue de l'art chrét. 1899, 270 ein Resumé über den Streit um die von Boyer d'Agen gefundene Christusmedaille. J. S.

S. Sluckij, Das Zeugnis des Kardinals Humbert (XI. Jahrh.) über byzantinische Kruzifixe. Archäolog. Izvêstija i Zamêtki 1898, Nr. 9 und 10, S. 287—290. Die Worte in der vom Kardinal Humbert im J. 1054 nach Konstantinopel überbrachten Anklageschrift gegen die griech. Kirche: quod hominis morituri imaginem affigitis crucifixae imagini Christi, ita ut antichristus quidam in cruce Christi sedeat, ostendens se adorandum, tamquam sit Deus (Migne, Bd. 120, S. 737) will Sluckij folgendermafsen übersetzt wissen: Mit der Darstellung des gekreuzigten Christus verbindet ihr die Darstellung eines Menschen, der sterben mufs (morituri = mortalis, d. h. eines Zeitgenossen) u. s. w. Er denkt also dabei an die Anbringung einer Nebenperson (etwa des Verfertigers oder des Stifters des Kruzifixes). Notiert im Viz. Vrem. 6 (1899) 224—225. E. K.

Wilpert, Die Darstellung der Mater Ecclesia in der Barberinischen Exultetrolle. Römische Quartalschrift 1899, 23/24. In dem Streit um die Deutung der Oranten in der altchristlichen Kunst wurde von de Rossi-Kraus auch auf eine Miniatur der Exultet-Rolle in der Biblioteca Barberina hingewiesen, die belegen soll, dafs die Tradition, unter der Orans die Kirche zu sehen, bis ins 11. Jahrh. gereicht habe. Wilpert bildet nun diese Miniatur auf Taf. I, II ab. Damit ist die Frage kurz und bündig entschieden. Die Mater Ecclesia ist gar nicht als Orans dargestellt, sondern stützt das Mittelschiff einer Kirche, in dem sie steht. Uns interessiert an der Sache, dafs der italienische Künstler, um — was auch W. bemerkt — die Kirche als Königin darzustellen, die Gewandung einer byz. Kaiserin genommen hat. J. S.

Joseph Wilpert, Die Gewandung der Christen in den ersten Jahrhunderten. Vereinsschrift der Görres-Gesellschaft für 1898. 58 S. und 22 S. Abb. Uns nicht zugegangen. J. S.

A. Ščepkin, Die apokryphe Legende über die Himmelsleiter in den Darstellungen der Heiligenmalerei. Archeolog. Izvêstija i Zamêtki 1898, Nr. 11 und 12, S. 349—353. Notiert im Viz. Vrem. 6 (1899) 236 f. E. K.

D. Architektur.

Michael von Żmigrodzki, Geschichte der Baukunst der Araber und der Bauweise der Mauren in Spanien. Inaugural-Dissertation auf der Grofsherzoglichen Badischen Universität in Heidelberg. Krakau 1899. 91 S. 8°, eine Tafel. Das Heft ist nicht geeignet, uns, die wir den immer wieder auftauchenden Verdächtigungen des Heidelberger Doktors ernstlich entgegentreten, als Stützpunkt zu dienen. Eine Dissertation in diesem übeln Deutsch darf nicht angenommen werden, auch wenn sie inhaltlich an Geist und Gestaltungsgabe so reich ist wie die vorliegende, der ein Eingriff von seiten des Fachvertreters leicht einen den wissenschaftlichen Anforderungen entsprechenden Zuschnitt hätte geben können. Das Thema berührt unseren Kreis wenig. Erwähnt sei nur, dafs Z. öfter den byz. Einflufs hervorhebt. J. S.

Palästina. Reste einer kleinen Kirche wurden zu Oumm-er-Roûs gefunden. Zwei Säulenreihen führen auf eine halbrunde Apsis zu, in der noch Reste der Schranken und ein Mosaik gefunden wurde, das eine Vase mit herwachsender Weinrebe, darüber die crux gemmata und daneben die Inschrift + ΚΥΡΟΥ ΙΩΑΝΝΟΥ zeigt. Darüber einige bisher unerklärte syrische Buchstaben. Die Kirche scheint dem 6. oder 7. Jahrh. anzugehören. Revue biblique 1898, 611 f.; 1899, 452 f. Danach Nuovo bull. di arch. crist. V 97. J. S.

R. A. Stewart Macalister, A Byzantine Church at Umm-ev-Rûs. Palestine Exploration Fund. Quarterly Statement. July 1899, p. 200—204. Notiert im Viz. Vrem. 6 (1899) 613. E. K.

The Holy Sepulchre. The Quarterly Review 1899 Nr. 379. Mit 3 Abbildungen. Erwähnt in der Bibl. d. Jahrbuchs d. K. deutschen arch. Instituts XIV 173. J. S.

La basilique de Saint-Étienne de Jérusalem. La Terre Sainte, Revue de l'Orient chrét. vom 15. Juni 1898. Erwähnt Rev. de l'art chrét. 1899, 366. J. S.

G. Arvanitakis, Notes épigraphiques. Bulletin de la société archéol. d'Alexandrie 2 (1899) 9—14. Für uns ist von Interesse der Bericht über Funde, die bei der Fundamentierung der Okella Démotzando, 2—300 m östlich vom Ramlehbahnhofe, gemacht wurden. Bei 1 m Tiefe fand man an 100 Menas-Thonfläschchen, bei 4 m eine grofse Säule in Marmor mit einem Granitkapitell und einen Pfeiler in Stücke zerschlagen, angeblich aus Granit, mit einem Kreuz. Dazu 2—3 kleinere Säulen, eine mit einem Drachenkopf als Wasserspeier und einer kleinen Büste. A. bestimmt die gleichzeitig aufgedeckten Mauern nach Angaben von Augenzeugen nicht vor das Ende des 6. Jahrh. (nach welchen Anzeichen?) und denkt an eine Menaskirche. Ob er beachtet hat, dafs die Architekturstücke nicht zusammengehören und zwischen ihnen und den Menasfläschchen eine Erdschicht von 3 m liegt? J. S.

Pylos. Nördlich von Pylos an der Küste wurden Reste einer dem hl. Petrus geweihten Kirche gefunden, die sich durch grofse Anlage und reiche Ausstattung auszeichnen. Auch Fragmente von Mosaiken sollen sich gefunden haben. Athenische Mitt. 1898, 163—4. J. S.

Gaukler, Mausolée chrétien trouvé à Bordj-el-Youdi. Bulletin

archéologique du Comité des travaux historiques et scientifiques 1898, 2e livr. CXXXVII f. Erwähnt in der Bibliographie des Jahrbuchs d. K. deutschen arch. Instituts XIV 105. J. S.

Karl A. Romstorfer, Die Restaurierung der Miroutz-Kirche in Suczawa (Bukowina). Mitt. d. k. k. Central-Kommission für Kunst und hist. Denkm. 25 (1899) 111/112. Die beiden Abbildungen geben Grundriſs und Ansicht dieses beachtenswerten Baues, der wahrscheinlich aus dem letzten Decennium des 14. Jahrh. stammt. J. S.

Zachariewicz, Klosterkirche zu Dragomirna. Ebenda 113—118. Die seit 1602 gebaute Kirche zeigt gotisch-byz.-arabische Züge. J. S.

Karl A. Romstorfer, Die alte griechisch-orthodoxe Pfarrkirche in Wolczynetz und die zu Toporoutz. Ebenda 194—196. Die erstere Kirche ist 1775 aus Holz erbaut, die letztere gehört dem „moldauisch-byz." Typus an und wurde vielleicht 1560 errichtet. J. S.

O. Marucchi, La cripta storica dei SS. Pietro e Marcellino recentemente scoperta sulla via Labicana. Nuovo bull. di arch. crist. 4 (1898) 137—193; 5 (1899) 5—19. Die neu entdeckte Krypta in der Nähe des Helenagrabbaues hat nach Marucchis Meinung u. a. auch einen Umbau in der Zeit des Papstes Vigilius (537—555) erfahren. Als Beweise dafür sieht er an die erst nach diesem Umbau möglichen Graffiti in der Apsis, die dem Schriftcharakter nach dem 6. oder 7. Jahrh. angehören, und einen Kapitellkämpfer mit einem Kreuz „di stilo prettamente bizantino", den er als ohne Zweifel dem 6. Jahrh. angehörig datiert (Abb. S. 159). J. S.

E. Malerei.

Vaticana, Verzeichnis der Handschriften mit Bildern. Der Beamte **Angelo Mazzoni** hat bereits in den Sommerferien 1892 eine Arbeit gemacht, die sich betitelt „Note dei Codici della Biblioteca Apostolica Vaticana contenenti Miniature, Iniziali, Fregi, Note musicali, Stemmi, Disegni a penna, Carte e Piante geografiche ed Incisioni", worin nach den genannten Gruppen die Nummern der lat., griech. und orientalischen Handschriften verzeichnet sind, leider noch ohne Titelangabe. Wir haben es mit einem dankenswerten Notbehelf zu thun, der das Studium der Bilderhandschriften erleichtern soll. Neuerdings hat Adolf Goldschmidt Handschrift für Handschrift durchgesehen und „Angelo", wie der Beamte kurzweg genannt wird, Datierungen und Angaben über den Kunstkreis diktiert. Hoffen wir, daſs diese ersten Regungen allmählich zu wissenschaftlichen Einzelkatalogen führen. J. S.

Vaticana, Josuarolle. **P. Ehrle** hat, um das vielbenützte Denkmal vor dem Verderben zu bewahren, die Rolle in ihre einzelnen Teile zerlegt. Es hat sich herausgestellt, daſs sie aus 15 Stücken Pergament von wechselnder Länge so hergestellt war, daſs man das vorhergehende Ende in verschiedener Breite über den nachfolgenden Anfang klebte. Ich gebe die Maſse der einzelnen Stücke samt den Klebstreifen in Klammern: 1. 66, 2. 73,7 (2,2), 3. 65 (1,6), 4. 51,8 (2), 5. 79 (1,1), 6. 67 (1,8), 7. 77,2 (1,6), 8. 67,2 (1,7), 9. 68 (1,5), 10. 79 (1,6), 11. 76,1 (1,5), 12. 75,5 (1,5), 13. 88 (1,5), 14. 89,5 (2), 15. 43 (2). Daraus ergäbe sich eine Länge von 10,66 — 0,22 = 10,44 m, was nicht mit der von Graeven (Arte I 221) angegebenen Länge von 10,14 stimmt. Auch ist der Unterschied der kleinsten und gröſsten Länge noch gröſser als dort angegeben (64:87), das nur zum Teil erhaltene Endstück

nicht gerechnet, bleibt 4 mit 51,8 cm gegenüber 13 mit 88 cm. Die mittlere Länge ist 71 cm. Die Publikation in Licht- bezw. Farbendruck von Danesi ist fertiggestellt und wird demnächst erscheinen. J. S.

Mons. **Paul M. Baumgarten** legte in einer der Conferenze di arch. crist. (8. Jan. 1899) die Publikation von Haseloff, Codex Rossanensis, vor und sagte u. a., die Meinung Funkes, der Codex stamme aus dem 8. oder 9. Jahrh., sei nicht ganz überzeugend widerlegt. Man werde aber bis auf weiteres doch mit H. annehmen müssen, dafs der C. R. aus dem 6. Jahrh. stamme. Kleinasien als Entstehungsort scheine recht wahrscheinlich. J. S.

S. Berger besprach in der Sitzung vom 30. Nov. 1898 der Société Nationale des Antiqu. de France einige Miniaturen des Codex Rossanensis. Notiz in der Rev. de l'art chrét. 1899, 54. J. S.

H. Omont teilte in der Sitzung vom 23. Nov. 1898 der Société des Antiquaires de France Briefe von Peiresc an Sir Robert Cotton mit, die sich im Brit. Museum befinden, von 1617—1622 datiert sind und auf die Cotton-Bibel Bezug haben. Die Bibel war für eine Ausgabe des Textes nach Paris geliehen worden. Peiresc fielen die Miniaturen auf, und er hatte die Absicht, sie farbig für sich, in Kupferstichen aber für eine Publikation kopieren zu lassen. Leider kam es nicht dazu. Wir hätten Peiresc dann ebenso die Erhaltung der wertvollsten Typenserie neben der Wiener Genesis zu danken gehabt, wie die Überlieferung der Miniaturen des Kalenders vom J. 354. Die Cottonbibel ist bekanntlich 1731 bis auf einige elende Fetzen verbrannt. Revue de l'art chrét. 1899, 345/6 nach dem Bulletin d. A. de France. J. S.

J.-B. Chabot und ***Κλεόπας Μ. Κοικυλίδης*** erwähnen in ihren Katalogen der syrischen Handschriften der Bibliothek des griechisch-orthodoxen Patriarchats zu Jerusalem unter Cod. 1 ein mit Bildern versehenes Evangeliar. Deutsche Litteraturzeitung 1899 Sp. 1664. J. S.

L. C(loquet), Les icones russes. Revue de l'art chrét. 1899, 121—2. Wir haben B. Z. VIII 252 den Aufsatz von Didiot in derselben Zeitschrift notiert. C. ergänzt denselben durch einige Nachträge, von denen uns die Scheidung der russischen Malerschulen interessiert: 1. der byz. Stil, 2. der Stil von Novgorod (13. Jahrh.), 3. der Stil Stroganov (16. Jahrh.) und 4. der Stil Friatakov. C. erwähnt auch, dafs es heute etwa 25 grofse Fabriken für Ikonen giebt, von denen die bedeutendsten aufgeführt werden. J. S.

X. Barbier de Moutault, Oeuvres complètes. Tome XIII. Rome VI: Hagiographie. Poitiers 1899. J. S.

E. Rêdin, Die Kuppelmosaik der hl. Sophia in Thessalonich. (Zur Frage über ihre Zeit.) Mit 5 Tafeln. Viz. Vrem. 6 (1899) 370—379. Die Kuppelmosaik der hl. Sophia in Saloniki ist im J. 1864 in einer sehr ungenügenden Weise von Texier und Pullan herausgegeben und von ihnen und anderen Forschern ins 6. Jahrh. verlegt worden. Den Gegenstand der Darstellung bildet bekanntlich die Himmelfahrt des von 2 Engeln getragenen Heilands mit den 12 in die Höhe schauenden Aposteln und der von 2 Engeln begleiteten Gottesmutter (Orans). Als die Türken die Kirche im J. 1589 in eine Moschee verwandelten, wurden bei der Gelegenheit alle menschlichen Figuren der Mosaik mit Farbe überschmiert und mit Bäumen übermalt. Aber mit der Zeit ist die Übermalung in bedeutendem Umfange wieder abgefallen, sodafs man jetzt die Figuren mit Ausnahme ihrer Gesichter klar erkennen und einigermafsen auch über ihren

Stil urteilen kann. Rêdin hat im J. 1898 die Mosaik photographieren lassen und veröffentlicht auf den seinem Aufsatze beigegebenen Tafeln die freilich nicht vollständig gelungenen Photographien. Er versucht, die Zeit der Mosaik aus ihrem Stil und der Komposition des dargestellten Sujets zu bestimmen. Nach eingehender Vergleichung mit verschiedenen anderen Darstellungen derselben Art kommt er zu dem Ergebnis, dafs die Mosaik die gröfste Ähnlichkeit mit der Komposition hat, die sich in den Miniaturen verschiedener Hss aus der Epoche der zweiten Blütezeit der byz. Kunst herausbildete und von da auch in die Monumentalmalerei des 11.—12. Jahrh. überging. In diese Zeit also, nicht in das 6. Jahrh., gehört auch die Kuppelmosaik der hl. Sophia in Saloniki. E. K.

Gabriel Millet, der zur Fortsetzung seiner Studien über die byz. Malerei in Mistra und auf dem Berge Athos 3000 Francs aus der Piot-Stiftung erhalten hat, giebt im C. R. de l'Académie des Inscr. et Belles-Lettres 1898, 516—8, Bericht über seine Studien auf dem Athos und die Herstellung von Kopien. Auch erwähnt er die Aufnahmen, die gleichzeitig von russischer Seite für Kondakov gemacht wurden. J. S.

H. Grisar S. I. legte am 27. Nov. 1898 in den Conferenze di archeologia cristiana Photographien nach den Mosaiken des Langhauses in S. Maria Maggiore vor. Er meint, sie seien der Rest einer in monumentalen Bildern ausgeführten Bibel; ihr Zustand und der unregelmäfsig geschnittene Rand der einzelnen Felder lege die Annahme nahe, dafs sie ursprünglich an einem andern Orte, besser sichtbar, angebracht gewesen seien, vielleicht in einer Porticus oder einem Saal des Sicininum. Er bestätigt die allgemeine Meinung, dafs diese Mosaiken noch dem 4. Jahrh. angehören, und bespricht im besonderen die beiden dem Altar benachbarten Scenen, wie das Opfer des Melchisedech. Notiz im Nuovo bull. di arch. crist. V 82/3. Wir würden dringend wünschen, dafs diese vom Comm. Carlo Tenerani angefertigten Photographien öffentlich zugänglich würden. J. S.

F. Kleinkunst (Elfenbein, Email u. s. w.).

Hans Graeven, Adamo ed Eva sui cofanetti d' avorio bizantini. L'Arte 2 (1899) 1—23 d. S.-A., 17 Zinkätzungen. Fortsetzung der Studien über die Elfenbeinkästchen mit Sternornament, deren zuletzt VIII, S. 712 gedacht wurde. Graeven stellt jene wichtige Gruppe zusammen, welche — im Gegensatz zu den 30 vollständig und etwa 20 in einzelnen Stücken bekannten Kasten mit Darstellungen aus dem Kreise der antiken Kunst — Scenen christlichen Inhaltes zeigen und griechische Inschriften tragen. Unter diesen Kasten bilden die mit Darstellungen aus der Genesis eine geschlossene und sehr beachtenswerte Gruppe. Graeven kennt drei solche in der alten Form erhaltene Kasten: in Darmstadt (D), in England bei Mons. Bethune (B) und in Rheims bei M. Irroy. Auf das wichtigste Stück, einen Kasten der Ermitage, wurde Gr. erst während der Drucklegung durch Smirnov aufmerksam gemacht. Ich kann nähere Angaben über dieses Exemplar machen. Er ist 46,5 cm lang, 12,5 cm hoch und 19,5 cm breit. Auf dem flachen, zum Herausziehen eingerichteten Deckel stofsen Anfang und Ende des Cyklus wie in Darmstadt aufeinander; statt der vier Hochfelder dieses Kastens (von denen zwei fehlen) sind in Petersburg drei Breitfelder angeordnet mit folgenden Darstellungen: 1. AΔAM bärtig liegt n. r. auf dem Boden, die L. vor der Scham.

Über ihm IC XC im Brustbild n. r., die R. segnend ausgestreckt. Zu beiden Seiten Bäume. 2. Erschaffung Evas genau wie in D, auch in der Inschrift, das Ganze nur besser angeordnet. Unter Adam Pflanzen. 3. ΚΑΗ ΦΟΝЄΥΗ ΤΟΝ ΑΒЄΛ. In D ist nur der gesteinigte Abel erhalten. Hier steht Kain r., wirft mit der L. einen Stein und hält in der R. andere (die Scene im Gegensinn auch in Lyon, einst Douce-Meyrick Collection: Westwood p. 64 Nr. 147). Auf der vorderen Langseite sind vier Breitfelder ausgespart. Das erste und letzte Feld sind leer. 4. zeigt den Sündenfall genau wie auf D, nur in ein Feld zusammengezogen. Auch hier die Schlange hinter Eva. 5. Adam hackend wie in D. Die vier Felder der andern Langseite sind leer. An der Schmalseite unter der Erschaffung Adams sitzen 6. Adam r. und Eva l. einander klagend gegenüber, wie in zwei Feldern der Langseite in D und an derselben Schmalseite von B, wo sie ein Ornamentstreifen trennt. Hier dagegen ist 7. die Darstellung des ΠΛΟΥΤΟϹ eingeschaltet, die in D inmitten der (8.) letzten Scene, die Stammeltern in der Schmiede, erscheint, die sich auf unserem Kästchen auf der Schmalseite gegenüber befindet. Die Darstellung des Plutos gehört zu keiner der beiden Scenen, sondern offenbar zum Kastenschlosse, das sich in beiden Fällen darüber befindet. Damit ist unmittelbar auf die Bestimmung der Kästchen zur Aufbewahrung von Wertsachen hingewiesen. Der Typus des Plutos ist etwas anders als in D. Er sitzt n. r. auf einem Sitze wie der Schmied Adam in D und umfafst mit beiden Händen das obere Ende eines Sackes, der vor ihm auf dem Boden steht und mit Geldstücken gefüllt ist. Danach wird auch das vom Schnitzer des Kästchens D mifsverstandene Attribut zu deuten sein. Die letzte Scene, Adam und Eva in der Schmiede, entspricht Zug für Zug den beiden Darstellungen in D und B. Die Sterne haben wechselnde Form, auf dem Deckel kommen wie auf einigen Profankästchen auch Menschenköpfe vor. Den Rand des Deckels bildet ein Flechtband und eine schöne Weinranke.

Auch zu der von Gr. gegebenen Liste einzelner von solchen Genesis-Kästchen stammenden Täfelchen in den Kollektionen Pulszky, Possenti, Stroganov und in Lyon und Pesaro kann ich Nachträge liefern. Gr. führt in seinem zuletzt im Jahrbuch der Kunstsammlungen des Allerh. Kaiserhauses XX S. 22 gegebenen Verzeichnis der Profankästchen auch „einige vereinzelte Plättchen" im Museo civico zu Mailand an. Ich kenne nur eine gröfsere, wertvolle Reihe im Museo artistico derselben Stadt. Wir finden dort in einem 43 × 35 cm grofsen Rahmen 15 Täfelchen vereinigt, wovon 14 die bekannten Typen der Profankästchen zeigen: Krieger, bekleidet oder nackt, mit Schild, Lanze, Bogen, Schleuder, Schwert, daneben einen Nackten vom Rücken gesehen mit einer Traube in der gesenkten R. und eine auf einem Löwen knieende und dessen Rachen aufreifsende Gestalt (Herakles oder Simson). Uns interessiert heute Tafel 15 in der Mitte der obersten Reihe. Sie ist ca. 6,5 × 4,5 cm grofs und zeigt Adam mit erhobenen Händen n. r. gewandt dastehend, vor ihm eine Pflanze, von der ein Blatt seine Scham verdeckt genau wie auf der ersten Tafel einer der Langseiten von D, wo Adam und Eva einander gegenüberstehend zu sehen sind. Unser Täfelchen gehörte zu einem Kasten, auf dem die Scene in zwei Felder verteilt war. — Wichtiger ist eine zweite Reihe von Täfelchen desselben Museums, die, wie mir scheint, identisch sind mit den im Catalogue d'objets d'arts der Samm-

lung Possenti in Fabriano (Rom 1881, wohin vielleicht auch das oben beschriebene Täfelchen gehört, wenn bei Gr. ein Druckfehler Abramo statt Adamo vorliegt) unter Nr. 20 beschriebenen: Adam und Eva in der Schmiede und Adam nackt, nahe einem Baum. Das Museo artistico in Mailand besitzt drei Täfelchen, die am 15. Juli 1888 von Achille Cantoni erworben wurden und diese Scenen darstellen. Wir sehen, ziemlich genau der Schmalseite von D entsprechend, Adam hämmernd, Eva die Bälge ziehend auf Steinsitzen in winkeligen Feldern (9 cm hoch, 4,5 bezw. 3 cm breit) dargestellt, die oben über der Inschrift noch je ein Sternmedaillon umschliefsen. Dazwischen war jedenfalls oben das Schlofs, darunter vielleicht der Plutos angebracht. Das dritte Täfelchen (7,6 × 4,6 cm) zeigt Adam nach links gewendet vor einer Cypresse stehend, den Kopf klagend in die R. gestützt, die L. vor der Brust. Über ihm steht ΑΔΑΜ ΠΟΥ Η? Dieselbe Scene finden wir auf einer der Langseiten von D. Zu unserem Täfelchen ist ein zweites mit dem die Frage an Adam richtenden Christus zu ergänzen. Der Typus des Adam ist genau der gleiche wie im D; nur statt der Cypresse ist auf D ein anderer Baum genommen.

Gr. zieht auch den aufsergewöhnlichen Kasten mit Rosetten-Ornamentbändern im Nationalmuseum in Florenz in Betracht, obwohl seine Darstellungen statt der Genesis die Evangelisten, Christus, Maria, Johannes Prodromos, Joh. Chrys. und die Hll. Sergios und Bakchos zeigen. Die Reliefs sind sehr verwandt denen einer Tafel im South Kensington Museum; beide seien jünger als das Triptychon Harbaville und stammten zusammen mit zwei Genesistäfelchen aus dem 12. Jahrh. Dem gegenüber seien die Kästchen vom Typus D viel jünger, doch lasse sich heute nicht sagen, um wie viel. Interessant ist der Hinweis, dafs Bonannus auf seiner Bronzethür in Pisa vom J. 1180 ein Kästchen in der Art der Täfelchen von Pesaro vor Augen hatte.

J. S.

Hans Graeven, Ein Elfenbeindiptychon aus der Blütezeit der byzantinischen Kunst. Zeitschrift für christliche Kunst XII, Sp. 193—206, Taf. IV (Lichtdruck). Das Grüne Gewölbe besitzt drei byz. Elfenbeinschnitzereien. Eine davon gehört zusammen mit einer Tafel im Provinzialmuseum zu Hannover. Beide haben 22,6 × 12,2 cm Gröfse und bilden ein Diptychon, das geschlossen auf beiden Seiten das Siegeskreuz zeigt. (Zu den von Graeven Anm. 5 aufgeführten Analogien kommt u. a. noch das Diptychon mit Christus, Maria, Thomas und David in Halberstadt und eine Tafel mit Propheten und Evangelisten in der Ermitage). Geöffnet sieht man links auf der Tafel in Hannover die Kreuzigung über der Kreuzabnahme, rechts auf der Tafel in Dresden Christus im Limbus unten, die Marien zu Füfsen Christi oben. G. stellt das Diptychon zusammen mit dem datierbaren Kreuzreliquar in Cortona und dem Triptychon Harbaville im Louvre zu einer Gruppe aus der zweiten Hälfte des 12. Jahrh. J. S.

Rom, Barberina, Elfenbeindeckel des Cod. XI 168. H. G(raeven) hatte L'Arte II 123 gefragt, ob der von Davidsohn, Geschichte von Florenz 825/6, als Beleg für die florentinische Kunst des 11. Jahrh. herangezogene Evangeliendeckel des Barb. XI 168 wirklich so zu lokalisieren sei. Darauf antworten L'Arte II 287 ff. **C. de F(abriczy)** und **Ettore Modigliani.** Der erstere schreibt die beiden Tafeln der karolingischen Renaissance zu und meint, vom byz. Stil zeigten sie auch nicht die mindeste Spur. Ähnliche

Gröfse der Auffassung, ähnliche Freiheit in der Entwickelung der Komposition und so viel Individualität im Gefühlsausdruck finde man weder in der byz. Kunst u. s. f. — Das alte Lied! Die Jahre sind an dem, der so schreibt, einem Manne, den ich auf dem Gebiete der italienischen Kunstgeschichte so hoch verehre, vorübergegangen: er hat auch heute noch keine Ahnung von byz. Kunst. Da weht ein anderes Lüftchen durch die zweite Antwort, die ein Schüler A. Venturis im Einvernehmen mit diesem giebt. Die Kompositionen sind byzantinisch, darüber sei nicht zu reden. Auch stehe die Tafel nicht allein, es fänden sich andere derselben Art im Museo di Classe und, wie Venturi beifügt, bei Stroganov und im Louvre, die alle nicht wie von griechischer Hand, doch aber wie Kopien oder Nachahmungen byz. Werke der zweiten Blüte erschienen und zugleich die kräftige Äufserung der barbarischen romanischen Kunst zeigten. Danach glaubt M., die Tafeln seien am Ende des 12. oder am Anfange des 13. Jahrh. in Italien, vielleicht in Ravenna entstanden; doch sei es zweifelhaft, ob ein Grieche in romanischer Umgebung oder ein Italiener vor griechischen Originalen ihr Schöpfer sei. Beachtung hätten die griech. Beischriften der Stroganov- (und Louvre-?) Tafeln verdient. J. S.

Hans Graeven, Frühchristliche und mittelalterliche Elfenbeinwerke in photogr. Nachbildung. Serie I. 1898. (Vgl. B. Z. VIII 204.) Besprochen von **D. Ajnalov** im Viz. Vrem. 6 (1899) 460—468. E. K.

Wilhelm Vöge, Ein deutscher Schnitzer des 10. Jahrhunderts. Jahrbuch d. Kgl. preufs. Kunsts. 20 (1899) 117—125. Vorführung eines deutschen Meisters aus der Trierer Gegend vielleicht, der ungefähr unter Otto II und III arbeitet. Er hat das für den Hof der Theophanu bestimmte Echternacher Evangeliar mit Elfenbeinschnitzereien geschmückt, die sich inmitten der feinen byzantinisierenden Randfiguren eines Goldarbeiters recht derb und urwüchsig ausnahmen. Trotzdem glaubt Vöge, dafs er für den Kopf des Christus auf einem Berliner Elfenbeindeckel ein byz. Vorbild (dafür ist S. 117 ein byz. Christuskopf von einer Elfenbeintafel in München abgebildet) vor Augen hatte. J. S.

F. H(ermanin) giebt, L'Arte II 240—245, gute Abbildungen des Silberkastens von S. Nazaro in Mailand. Sie sind gröfser als bei Graeven (vgl. B. Z. VIII 714). H. führt kurz die Deutung des letzteren an und sagt zum Schlufs, er erlaube sich seinerseits, insbesondere in dem Relief des Erlösers zwischen den Aposteln, entgegen der Ansicht Graevens vom Ursprunge der Arbeit im hellenischen Orient, eine ausgesprochen römische Kunst zu sehen. Jesus thronend habe ganz das Ansehen eines Konsuls, und gewisse Köpfe mit kurzem Stiernacken, niedriger Stirn und energischem Profil schienen ihm nicht griechischen Ursprungs. J. S.

Kgl. Museen, Berlin. Als Geschenk des Herrn G . . . kam ein in Kupfer getriebenes und vergoldetes Madonnenrelief byz. Stils in die Sammlung, „wohl in Venedig im 12. oder 13. Jahrh. gearbeitet". Jahrbuch d. Kgl. preufs. Kunsts. 20 (1899) Sp. 19. Ebenda Sp. 34 wird mitgeteilt, dafs die Sammlung der byz. Kleinkunst um fünf Stücke, Geschenke des Generalkonsuls H. Rosenberg, bereichert wurde: drei Glaspasten mit figürlichen Darstellungen, das Fragment eines kleinen Steinreliefs mit Scenen aus der Jugendgeschichte Christi und mit der Taufe Christi, sowie eine

Bleiampulle. Nach Sp. 38 hat die äg. Abteilung eine äg. Gufsform aus christl. Zeit erworben, ferner nach Sp. 69 den Grabstein des Mönches Dios und eine Schminkbüchse aus Rohr mit griech. Aufschrift. Sp. 56: die Abteilung der Bildwerke der christl. Epoche hat eine Reihe wertvoller byz. Bildwerke, der Grofs- wie der Kleinplastik, erworben, über welche im Zusammenhang berichtet werden soll, sobald sie zur Aufstellung gelangen können. (Nach privaten Mitteilungen ist mit den Vorarbeiten dafür unser geschätzter Mitarbeiter Dr. Oskar Wulff, bisher am Russischen arch. Institut in Konstantinopel, betraut worden. Er ist als Hilfsarbeiter bei den kgl. Museen eingetreten. Wir verzeichnen diese Nachricht mit lebhafter Genugthuung und besten Wünschen.) J. S.

Dr. **Hermann Vopel**, Die altchristlichen Goldgläser. Ein Beitrag zur altchristlichen Kunst- und Kulturgeschichte. (Arch. Studien z. christl. Altertum u. Mittelalter, hgg. v. Joh. Ficker, 5. Heft.) Freiburg i/Br. bei J. C. B. Mohr (Paul Siebeck) 1899, 116 S. 8⁰, mit 9 Abbildungen im Text. *M*. 3.60. „Die Anregung zu einer Bearbeitung der Goldgläser verdanke ich meinem lieben Lehrer, Herrn Prof. Dr. Johannes Ficker ...; ihm schulde ich für nie versagende, opferwilligste Hilfe den wärmsten, ersten Dank.“ Wir können das Buch nicht anzeigen, ohne dessen zu gedenken, der nun zum vierten Male als Förderer im Hintergrunde steht. Die beiden Arbeiten Stuhlfauths und die Arbeit von Mitius sind oben (VII 193, 498, VIII 205) besprochen worden; sie bilden das 2.—4. Heft der Arch. Studien. Vopel, der dritte in der Reihe der Schüler Joh. Fickers, besitzt nicht den Feuergeist Stuhlfauths; er läfst für ihn unlösbare Probleme bei Seite und begnügt sich mit einer klaren, ruhigen Ausbreitung des Materials. Die byz. Studien berührt sein Buch wenig. Er kommt zu dem Resultat, dafs die Goldglastechnik vom Osten (Ägypten) aus nach Italien gekommen sei und dort in Rom in der 2. Hälfte des 4. Jahrh. ihre Blütezeit hatte. S. 4 heifst es: „Byzanz hat offenbar unsere Technik noch in späteren Jahrhunderten, als sie in Rom aufser Übung gekommen war, gekannt“. Dazu die Anm.: Dr. Forrer und Stadtrat Zschille in Grofsenhain besitzen einige kleine byz. Goldgläser, die noch der näheren Untersuchung harren. Beachtung verdient auch das bei Vopel im Katalog unter Nr. 12 angeführte Fragment im Besitz des Camposanto in Rom mit der Inschrift: Iustinianus perpetuo augustus. Vopel setzt seine Arbeiten fort. Er deutet das im Katalog unter Nr. 498 an: Mehrere byz. Gläser mit Heiligenbildern, die ich zu publizieren gedenke. Es wäre wünschenswert, wenn ihm das einschlägige Material mitgeteilt würde (Adresse: Roma, Istituto arch. Germanico, Campidoglio). J. S.

W. Froehner, Collections du chateau de Gotuchów. Verres chrétiens à figures d'or. Paris [Fischbach] 1899 in 4⁰, 5 planches en chromolith. Nach der Notiz in der Revue de l'art chrét. 1899, 253 läfst sich nicht sagen, ob auch Byzantinisches darunter ist. J. S.

Ernest Babelon, Catalogue des camées antiques et modernes de la Bibliothèque nationale. Mit einem Album von 76 Tafeln. 8⁰. Paris (Leroux). Wird wohl auch byz. Material enthalten. J. S.

Michon verwies in der Sitzung vom 22. März der Société des antiqu. de France darauf, dafs eine neuerdings in Antiochia gefundene Statue Julian darstelle. **Babelon** nimmt Bezug auf den im Vorjahre ebenfalls in An-

tiochia gefundenen Cameo, der wahrscheinlich auch Julian darstelle, und bespricht das Kostüm. Revue de l'art chrét. 1899, 143. J. S.

J. L. Myres beschreibt und veröffentlicht zum Teil (6 Fig.) im Reliquary and Illustrated Archeologist 1898, 109—112 eine Sammlung byz. Schmuckes, 1883 bei Kerynia an der Nordküste Cyperns gefunden, jetzt im Museum zu Nikosia. Ein Halsband, ein Paar Ohrringe, Armbänder und zwei Ringe, alles von Gold und fein gearbeitet. Notiz im Amer. journ. of arch. 1899, 97. J. S.

Adolfo Venturi, Lo smalto bizantino del Redentore. Le Gallerie nazionali italiane 4 (1899) 332—34: X. Museo etnografico, preistorico, Kircheriano. Mit einem 69 X 26 cm grofsen Farbendruck. Der stehende Email-Pantokrator des Museo Kircheriano ist eines der wertvollsten Denkmäler der Emailmalerei. Ob die Arbeit nun aber byz. ist, wie Venturi kurzweg — weil er nicht auf die Technik eingeht — annimmt, ist sehr die Frage. Der Gesamttypus allerdings ist gewifs byz. V. datiert das Stück nach dem Christus in der Elfenbeintafel Romanos' IV, dem Triptychon Harbaville und dem Christusmedaillon Swenigorodskoi. Es sei wohl nicht gleichzeitig mit diesen Denkmälern der Blüte entstanden, sondern jünger, aus dem 12. eher als aus dem 11. Jahrh. Nach Bonannus (1709) ist die Tafel gefunden inter rudera (an anderer Stelle sub ruderibus prope Templum a S. Calisto) antiquissimi Templi in honorem Deiparae erecti in Regione Transtiberina a Calisto I. J. S.

Emile Bertaux, L'émail de Saint-Nicolas de Bari. Fondation Eugène Piot. Monuments et mémoires p. p. l'acad. des inscr. et belles-lettres 10 (1899) 61—93. Tafel VI und 4 Abb. im Text. Uns nicht zugegangen. J. S.

Viterbo, Gegenstände im Grabe Clemens' IV. L'Arte II 281 ff. sind Photographien reproduziert, die man seiner Zeit anfertigte, als das Papstgrab für kurze Zeit geöffnet war. S. 285 ist ein Pektorale von Seide mit Silberstickerei abgebildet, dessen Kompositionstypen: Taufe, Christus am Kreuz, Christus im Limbus, Verkündigung, Geburt und Darbringung byz. sind. J. S.

Chartraire et Prou, Note sur un tissu byz. à personnages et inscriptions du trésor de la cathédrale de Sens. Mémoires de la Société des antiquaires de France t. LVIII (1899). In einem Reliquienbehälter der Kathedrale von Sens wurden viele kostbare Stofffragmente gefunden. So eine Jagdscene, gelb auf purpurviolettem Grund, die Chartraire (Inventaire p. 17 n° 16, vign.) für byz. hielt. Diese Bestimmung bestätigen zwei neuerdings gefundene Fragmente der gleichen Technik: sie sind von griech. Inschriften begleitet. Dargestellt ist die Entsendung Josefs zu seinen Brüdern, ein Engel, der ihm den Weg weist und die Ankunft bei den Brüdern. Prou vergleicht den Typus mit dem der Wiener Genesis und dem Elfenbeintäfelchen in Berlin und datiert es in das 6.—9. Jahrh. Er bildet noch andere in demselben Behälter gefundene Fragmente ab und macht zum Schlufs Mitteilung über zwei nach Drucklegung seines Aufsatzes gefundene Fragmente, die ebenfalls Josef und den Engel darstellen, beide durch Beischriften bezeichnet. Auch darauf habe der Engel keine Flügel. — Bei Vorlage dieser Publikation in der Sitzung vom 14. Dez. 1898 der Soc. d. ant. de France hebt Schlumberger nochmals (vgl. VIII, S. 593) die

Bedeutung der Entdeckung hervor. Man habe bisher nur zwei Denkmäler dieser Art und aus viel späterer Zeit gekannt. Nach den Siegeln würde er die Fragmente auf Grund der Inschriften in das 7. oder 8. Jahrh. datieren. Revue de l'art. chrét. 1899, 346. J. S.

Guiseppe Wilpert, Un capitolo di storia del Vestiario. IV. e V. Studio, Conclusione. Uns nicht zugegangen. Vgl. VIII 251 und 490f. J. S.

Schnütgen, Neuentdecktes Sassanidengewebe in St. Kunibert zu Köln. Zeitschrift für christl. Kunst XI. Mit Lichtdruck Taf. X. Uns nicht zugegangen. J. S.

Adolfo Venturi, Stoffa del pallio ambrosiano. Le gallerie nazionali italiane 4 (1899) 292—297: VIII. Basilica di Sant'Ambrogio in Milano. Mit zwei großen Chromolithographien. Der bekannte Altar des Volvinus in S. Ambrogio enthält einen kleinen Raum zur Aufbewahrung der Reliquien, der mit kostbaren Stoffen gefüttert ist. V. verwirft, indem er davon gute farbige Abbildungen giebt, mit Recht die verfehlten Datierungen von Rohault de Fleury, Cattaneo und Diego di S. Ambrogio. Der Stoff gehöre in eine Gruppe mit dem des Kunibertschreines in Köln und anderen, die zum Teil von Cahier et Martin veröffentlicht sind. Nach Bock sind diese Stoffe orientalisch-byzantinisch aus dem 6. Jahrh. Diese Datierung giebt V. auch dem Stoff von S. Ambrogio. J. S.

Barbier de Montault, Le trésor de l'église St. Ambroise à Milan. Revue de l'art chrét. 1899, 306—317 (à suivre). „Le premier suaire" ist ein arabischer Stoff. J. S.

E. Guimet legt in der Sitzung vom 10. Februar der Académie des Inscr. et Belles-Lettres Stoffe aus den Gräbern von Antinoë vor und bemerkt zu den byz., daß die Seidengarnituren derselben der Mehrzahl nach viel älter seien als die Kleidungsstücke selbst. Diese feinen Seidenarbeiten seien asiatisch, die Flügelpferde u. a. sei ausgesprochen sassanidisch. Die gröberen koptischen Stoffe seien jünger als diese byz. Gewänder. Revue de l'art chrét. 1899, 145. J. S.

F. de Mely, Reliques de Constantinople, La Sainte Couronne d'épices. Revue de l'art chrét. 1899, 91—103, 209—212, 318—324 (à suivre). J. S.

8. Numismatik.

K. M. Konstantinopoulos, *Βυζαντινὰ μολυβδόβουλλα. Διεθνὴς Ἐφημερὶς τῆς νομισματικῆς ἀρχαιολογίας* 2 (1899) 117—128, 10 Abbildungen. Erwähnt in der Bibl. d. Jahrb. d. K. deutschen arch. Inst. XIV 163. J. S.

N. P. Lichačev, Bullen der Patriarchen von Kpel (Pečati patriarchov Kpoljskich). S.-A. aus dem 2. Bande der „Arbeiten der Moskauer Numismat. Ges." Moskau 1899. 24 S. 8° (mit einer Tafel und 22 Textbildern). Beschreibt und klassifiziert die Bleibullen der Patriarchen von Kpel. K. K.

E. Babelon, Deux médaillons disparus de Domitien et de Justinien. Note additionelle. Revue numismatique 1899, 1—8, Tafel I. Vgl. VIII S. 592. J. S.

A. Dieudonné, Monnaies romaines et byzantines récemment acquises par le Cabinet des Médailles (Suite). Ebenda 1899, 177—198, Tafel III. J. S.

Ein Fund byzantinischer Münzen. In Rom haben die Grabungen auf dem Forum wieder einmal zu einem Funde ersten Ranges geführt: in der Nähe des Tempels der Vesta deckte man eine alte Kloake auf, und beim Durchwühlen des Bodens stiefs man alsbald auf glitzernde Goldmünzen. Sofort wurde die strengste Bewachung angeordnet, und es dauerte nicht lange, so hatte man gegen 380 Goldstücke gesammelt. Sie wurden sodann von Professor Borsari untersucht, und es stellte sich heraus, dafs sämtliche Stücke aus byzantinischer Zeit stammten, und zwar sind folgende Fürstenbilder vertreten: Flavius Julius Konstantius, Valentinian III, Anthemius, Aelia Marcia Euphemia, die Gattin des Anthemius, Livius Severus, Marcian und Leo I. Die Münzen gehören demnach in das 4. und 5. Jahrhundert, weitaus der gröfste Teil — über 300 — zeigt das Bildnis des Anthemius. Der Schatz ist in den Wirren der Völkerwanderung vergraben worden, und vielleicht ist er erst zum Teil entdeckt, da man schon nach drei Tagen wieder andere Münzen fand. Beilage zur (Münchener) Allgemeinen Zeitung 1899 Nr. 277 (4. Dez.). J. S.

D. P. Paschales, *Νομισματικὴ τῆς νήσου Ἄνδρου. Μετὰ ἓξ φωτοτυπικῶν πινάκων. Διεθνὴς ἐφημερὶς τῆς νομισματικῆς ἀρχαιολογίας* 3 (1899) 299—368. Die Arbeit beschäftigt sich in erster Linie mit den antiken Münzen der Insel Andros, von S. 354 an aber auch mit der byzantinischen Epoche. Münzen im eigentlichen Sinne sind uns aus dieser Zeit nicht erhalten, wohl aber vier andere bemerkenswerte numismatische Stücke, die übrigens z. T. schon in Schlumbergers Sigillographie publiziert waren. So die Bleibullen eines *διοικητὴς τῆς νήσου Ἄνδρου* aus dem 9. Jahrh. und des Bischofs Leon saec. X. Beachtenswert sind die Ausführungen S. 356 ff., wonach Andros im 8. Jahrh. zur s. g. *Δωδεκάνησος* der Kykladen gehörte, an deren Spitze der *δρουγγάριος δωδεκανήσου* stand. Der *διοικητής* war wohl sein Unterbeamter, wie deren wahrscheinlich an der Spitze jeder Insel standen. Aus fränkischer Zeit stammen die Siegel eines lateinischen Bischofs Johannes (1345—?) und des Cursinus de Sumaripa. Ob von den Fürsten von Andros, die diesem Geschlechte entstammten, der zweite (1468—1500) oder der dritte (1523—nach 1539) gemeint ist, läfst sich nicht ausmachen. A. H.

O. Seeck, Zu den Festmünzen Konstantins. Zeitschrift für Numismatik 21 (1898) 323. J. S.

9. Epigraphik.

Gabriel Millet, Inscriptions byzantines de Mistra (1re partie: textes). Bull. de corresp. hell. 23 (1899) 97—156, pl. XIX—XXIII. Nach jahrelangen, oft recht peinvollen Arbeiten veröffentlicht Millet die erste Frucht seiner Mühen, die Sammlung der historischen Dokumente, Chrysobullen, Episkopalakten und politischen Poesien, wie sie sich gemalt oder in Stein eingegraben in Mistra finden. Ich drucke die einleitenden Worte ab; sie geben über das grofse Unternehmen selbst, von dem wir hier nur den Vorläufer vor uns haben, Auskunft: „Les ruines de Mistra ont été l'objet de longues études entreprises au nom de l'École d'Athènes, poursuivies pendant plusieurs années avec le concours de l'École des Hautes Études, de l'Académie des Inscriptions, de la Direction de l'Enseignement Supérieur et de celle des Beaux-Arts. Le plan d'un monastère a été dégagé par des

fouilles; un musée d'architecture byzantine a été créé; de belles peintures ont été découvertes; enfin, grâce au talent de MM. Eustache, architecte, Yperman, Ronsin, et Roumbos, peintres, qui ont collaboré à la reproduction des monuments, les matériaux d'une importante publication archéologique ont été rassemblés." Wir beglückwünschen den enthusiastisch und selbstlos strebsamen Kollegen zu der erreichten Sammlung des Materials und wünschen einen erfreulichen Fortschritt der Publikation selbst. Sie wird in erster Linie der Beschreibung der Kirchen und ihrer Malereien gewidmet sein müssen. M. nimmt daher in dem vorliegenden Artikel die historischen Inschriften vorweg. Er giebt sie nach den einzelnen Kirchen geordnet viel vollständiger und besser, als man sie bei Zesiu, *Σύμμικτα*, fand und mit Hilfe des C. I. Gr. und der handschriftlichen Kopien Fourmonts von 1730 in der Bibliothèque nationale ergänzen konnte. Wir kommen auf diese Publikation eingehender zurück, wenn auch der zweite Teil, der Kommentar zu den Inschriften, vorliegt. J. S.

V. Latyšev, Studien zur byzantinischen Epigraphik. 4. Einige mit Inschriften versehene Denkmäler der byzant. Epoche aus dem Taurischen Chersones. Viz. Vrem. 6 (1899) 337—369. (Vgl. Byz. Z. V 245.) 1) Vor einer Katakombe fand man neben einem Grabkreuze von grober Arbeit das Bruchstück einer Marmorplatte, auf welcher die eingemeiſselte Zeichnung den Gang Christi über das Meer und die dem Petrus geleistete Hilfe darstellt. Die Platte gehört etwa ins 5.—6. Jahrh. Für ein Grabdenkmal scheint die Platte zu dünn, weshalb L. sie für ein Heiligenbild oder ein architektonisches Stück aus einer Kirche hält. Über der Darstellung steht eine einzeilige Inschrift, deren rechte Hälfte verstümmelt ist. Nach L. lautete sie vervollständigt etwa folgendermaſsen: *Ὁ κύριος Ἰησοῦς διδοὺς χορηγίαν τῷ ἁγίῳ Πέτρῳ.* — 2) Eine an allen Seiten verstümmelte Platte aus Thonschiefer zeigt auf der einen Seite ein kleines, rundes Medaillonbild eingegraben, auf der entgegengesetzten ein Kreuz und daneben eine kleine Muschel; alle drei Gegenstände haben oben ein Öhr; von der einen Seite und vom unteren Rande aus führen zu jedem Gegenstande tiefe Rinnen. Diese Platte diente offenbar als Form, um die auf ihr dargestellten Gegenstände in Erz zu gieſsen, und ist der mittlere Teil eines solchen Instruments, an welchen von beiden Seiten eben solche Platten mit den verkehrt eingegrabenen Seiten der gleichen Darstellung gelegt wurden. Durch die Rinnen floſs das geschmolzene Erz in die Form. In dem Medaillon ist das Brustbild eines bartlosen Mannes dargestellt, der in beiden erhobenen Händen je ein Kreuz hält. Auf seiner Brust hängt ein kleiner runder Gegenstand. Am Rande zieht sich um das Medaillon ringförmig eine Inschrift, die in der von L. hergestellten Form lautet: *Κύριε, βοήθει τὸν φοροῦντα. Ἀμήν.* Nach sorgsamer Erwägung aller Umstände gelangt L. zu dem Schlusse, daſs die auf der Platte befindlichen Gegenstände als Amulette dienten und daſs im Medaillon die Person des eventuellen Trägers desselben (*ὁ φορῶν*) in der Stellung eines Betenden dargestellt war. — 3) Ein Kreis aus Thon, an dessen Rande sich eine Reliefinschrift hinzieht. Innerhalb des Kreises ist der hl. Phokas dargestellt, mit erhobener Hand, auf einem Boote stehend, mit einem groſsen Fisch am Gürtel. Die Inschrift lautet mit den von L. für nötig erachteten Änderungen: *Εὐλογία τοῦ ἁγίου Φωκᾶ τοῦ πτωχείου Χερσῶνος.* Es gab zwei Heilige

mit dem Namen Phokas (22. Sept.); beide galten als Beschützer der Seefahrer, und beide hatten in Sinope das Martyrium erlitten. Der ältere lebte (etwa 117) zur Zeit Trajans und war anfangs Schiffer, später Bischof. Der andere Phokas lebte in Sinope im Anfange des 4. Jahrhunderts als Gärtner. Die vom hl. Asterios am Ende des 4. Jahrh. verfafste Lobrede auf ihn erzählt, dafs der Heilige weithin als Beschützer der Seefahrer und überhaupt der Armen und Bettler verehrt worden sei. In unserem Denkmale wird jedenfalls der hl. Phokas, der Schutzheilige des Armenhauses im Chersones, als Fischer, nicht als Gärtner, aufgefafst. — 4) Ein (verstümmelter) Kreis aus Thon, der dem vorhergehenden ganz gleich ist, nur mit dem Unterschiede, dafs die Darstellung und die Inschrift hier nicht reliefartig, sondern in den Thon eingegraben ist, und zwar in verkehrter Gestalt. Die Darstellung besteht hier aus einem Kreuze, zu dessen Seiten je ein Heiliger in langem Gewande steht. Die Platte diente als Form oder Prägstock zur Herstellung von Reliefabdrücken. Die (gleichfalls verkehrt eingegrabene) Inschrift lautet in einem Gipsabdruck (mit den nötigen Ergänzungen): *Εὐλογία τοῦ ἁγίου καὶ ἐνδόξου μάρτυρος ⟨Γεωργίου⟩*. Die Darstellung im Innern giebt also nicht das Bild des hl. Georgios, sondern das (von zwei Heiligen umgebene) Kreuz als Symbol des Martyriums. Die beiden Nummern 3 und 4 gehören eng zusammen. Nr. 4 diente als Form für den Gufs oder Abdruck einer Reliefdarstellung. Nr. 3 ist ein von einer solchen Form gemachter Abdruck. Diese Kreise dienten also nach der (durch eine lange Reihe von analogen Erscheinungen gestützten) Meinung von L. dazu, um als Siegel auf die Eulogie gedrückt zu werden, die den Frommen zum Entgelt für ihre Darbringungen seitens der auf den Namen eines Heiligen gegründeten wohlthätigen Anstalt ausgereicht wurde (entweder geweihte Brote oder Thonampullen mit geweihtem Öl). — 5) Ein kupfernes, mit einer Goldplatte überzogenes Heiligenbildchen, auf dessen vorderer Seite sich eine Reliefdarstellung der Gottesmutter (Hodegetria) mit dem Knäblein auf den Händen befindet. Auf der unteren Seite ist keine Darstellung angebracht (oder spurlos verschwunden), obwohl eine Inschrift in einem schmalen Rahmen auf beiden Seiten steht. Die Inschriften haben leider stark gelitten und werden von L. folgendermafsen hergestellt: auf der oberen Seite *Κύριε, βοήθει τὸν δοῦλόν σου Βασίλειον . . . καὶ οἰκονόμον τῆς . . .* und auf der unteren Seite in metrischer Form *Ἄνω προφήτης τὰς σκιὰς καὶ τοὺς τύπους· | κάτω μαθητὴς τῶν τύπων τὴν ἔκβασιν.* — 6) Im Jahre 1896 wurde eine Katakombe entdeckt, in deren Nischen eine unzählige Menge von Gebeinen lag. Am Eingang vor der Katakombe fand sich ein Grabkreuz aus einer örtlichen Steinart von grober Arbeit mit der Inschrift: *Μνημεῖον τῆς ἁγίας μάρτυρος Ἀναστασίας*. Die orthodoxe Kirche kennt verschiedene Märtyrerinnen dieses Namens, aber keine von ihnen gehörte dem Chersones an. Man könnte daher annehmen, dafs unser Denkmal, das nach dem Charakter seiner Schrift etwa ins 5.—6. Jahrhundert gehört, den Namen einer speziellen Lokalheiligen des Chersones bewahrt habe; aber L. will aus verschiedenen Gründen lieber vermuten, dafs es eine von den bei allen Griechen verehrten Heiligen mit dem Namen Anastasia gewesen sei, etwa *Ἀναστασία Φαρμακολύτρια* (22. Dez.), deren Gebeine unter Leo I (457—474) nach Kpel gebracht und in einer auf ihren Namen geweihten Kirche niedergelegt wurden. Bei den nahen Beziehungen des

Chersones zur Hauptstadt war es leicht möglich, daſs man auch da anfing, diese Märtyrerin besonders zu verehren, und daſs irgend jemand zum Andenken an ihr Leiden dies uns erhaltene Kreuz errichtete. E. K.

V. Latyšev, Eine epigraphische Notiz. Viz. Vrem. 6 (1899) 144—146. Anknüpfend an eine interessante Beobachtung von Prof. J. Pomjalovskij, daſs sich auf griechisch-christlichen Inschriften häufig verschiedene liturgische Formeln und Bibelsprüche finden, stellt L. den Text einer im Jahre 1886 von Radet und Paris gefundenen Inschrift aus Junuslar in Lykaonien zurecht. Dieselbe ist im Bulletin de corr. hellén. X p. 503 folgendermaſsen wiedergegeben: *Ἀνάπαυσον, σίρ⟨ιε⟩, τὴν δούλην σου Ἰωάνουν, πάρορον τὰ πλιμελήματα τὰ ἐν γνόσι κὲ ἐν ἀγνοίᾳ αὐτῆς φηλά⟨ματα⟩*, wozu die Herausgeber bemerkt haben: *σίριε* est pour *κύριε*, *πλιμελήματα* pour *πλημμελήματα*, *γνόσι* pour *γνώσει*, *φηλάματα* pour *φηλώματα*. L. weist darauf hin, daſs die Inschrift einem Troparion aus der *ἀκολουθία τοῦ ἐξοδιαστικοῦ* in verkürzter Form entspricht und daſs darnach die durch den Druck hervorgehobenen Worte zu lesen sind: *σωτήρ*, ... *παρορῶν* .... *καὶ* ... *φιλά⟨νθρωπε⟩*. Auſserdem accentuiert L. den Namen *Ἰωανοῦν*. Die Inschrift gehört nach ihrer Schrift ins 4.—5. Jahrhundert. E. K.

V. W. Yorke, Inscriptions from Eastern Asia Minor. The Journal of Hellen. Studies vol. XVIII (1898) p. 306—327. Notiert im Viz. Vrem. 6 (1899) 263. E. K.

P. Papageorgiu, *Ἐπιτύμβιον ἐπίγραμμα εἰς Ἀθανάσιον Μασγίδαν ἔτους* 1336. *Ἐκκλησιαστικὴ Ἀλήθεια* 18 (1898) 443—444. Notiert im Viz. Vrem. 6 (1899) 283. E. K.

R. Brünnow, Reisebericht. S.-A. aus den Mitteilungen und Nachrichten des Deutschen Palästina-Vereins 1898. Leipzig 1899. 20 S. 8⁰. Berichtet über eine Reise nach dem Ostjordanland, Moab und Edom, deren Hauptzweck die Untersuchung der römischen Befestigungslinie der Provinz war. Unsere Studien berühren einige griechische Inschriften, die z. T. auch von Fossey im Bull. de corresp. hell. 21 (1897) 64 publiziert worden waren. A. H.

K. J. Basmadjan, Une nouvelle inscription byzantine. Actes du onzième congrès international des orientalistes, Cinquième — septième sections, Paris, E. Leroux 1899, S. 221 f. Kleines Steinmedaillon mit der Inschrift ΘΕ[Ο]ΔΩΡ[Ο]Υ. (Vgl. VII 255.) K. K.

Umberto Benigni bespricht in einer der Conferenze di archeologia crist. (8. Jan. 1899) die koptischen Inschriften im Museum von Gise, die im saidischen (thebanischen) Dialekt gehalten seien und aus dem 7. Jahrh. stammten. Mich überrascht dieser m. E. den Thatsachen entsprechende Ansatz, dessen Giltigkeit Gayet und Ebers verwirrt haben. B. fand in diesen Inschriften Grablitaneien, in denen ständig die Jungfrau, Michael, Gabriel, Enoch, Elias, Jeremias und die Sibylla angerufen werden. In einer Litanei kämen auch Adam und Eva, letztere ganz einzig unter dem Namen Zoë, vor. Nuovo bull. di arch. crist. V 87. J. S.

10. Fachwissenschaften.

A. Jurisprudenz.

M. G. Theotokas, *Τὰ κρατοῦντα περὶ μικτῶν γάμων ἐν τῇ ὀρθοδόξῳ ἀνατολικῇ ἐκκλησίᾳ.* S.-A. aus der *Ἐκκλησιαστικὴ Ἀλήθεια.* *Ἐν*

Κωνσταντινουπόλει 1899. I, 23 S. 8⁰. Eine flüchtige Darstellung des heute geltenden Rechtes über die Mischehen, in der nur selten und sehr oberflächlich der Versuch einer historischen Entwickelung gemacht wird. Was über die Mischehe in byzantinischer Zeit beigebracht wird, sind flüchtig zusammengeraffte, auf fremden Studien beruhende Notizen. A. H.

D. Desminis, Die Eheschenkung nach röm. und insbesondere nach byzant. Recht. Athen 1897. (Vgl. B. Z. VII 501.) Besprochen von **P. Sokolov** im Viz. Vrem. 6 (1899), 176—185. E. K.

Paulus Bedjan, Nomocanon Gregorii Barhebraei edidit P. B. Leipzig, Harrassowitz 1898. XIII, 551 S. 8⁰. Ausführlich besprochen von **Anonymus**, Lit. Centralbl. 1899 Nr. 45 Sp. 1546—1548. C. W.

B. Mathematik, Astronomie, Naturkunde, Medizin u. s. w.

J. L. Heiberg, Byzantinische Analekten. Abhandlungen zur Geschichte der Mathematik IX, Leipzig, B. G. Teubner 1899, S. 163—174. H. analysiert in dieser sehr gehaltreichen und instruktiven Arbeit einige Hss, die für die Geschichte der Mathematik im byzantinischen Zeitalter von Wichtigkeit sind: den Cod. Vindob. phil. gr. 65 s. XV (hier u. a. ein Traktat über die Zahl zehn von Leon Magentinos und ein anonymes systematisches Rechenbuch, von dem H. den Anfang und Schlufs mitteilt), den Cod. Marc. gr. 333 s. XV (hier eine Tafel der Quadratwurzeln der Zahlen 1—102 in Sexagesimalbrüchen), den Cod. Vatic. gr. 1058 s. XV (Corpus späterer Astronomie) und den Cod. Marc. gr. 323 s. XV (hier u. a. eine seltene Zusammenstellung von Zahlzeichen). K. K.

A. Bouché-Leclercq, L'Astrologie grecque. Paris, E. Leroux 1899. XX, 658 S. 8⁰. Wird besprochen werden. K. K.

A. Ludwich, Kritische Beiträge zu den poetischen Erzeugnissen griechischer Magie und Theosophie. Königsberg 1899. Besprochen von **W. Kroll**, Berl. philol. Wochenschr. 1899 Nr. 24 Sp. 745—746. A. H.

Graux-Martin, Traité de Tactique connu sous le titre *Περὶ κατασστάσεως ἀπλήκτου*. (Vgl. B. Z. VIII 256.) Besprochen von **Fr. Hultsch**, Berl. philol. Wochenschr. 1899 Nr. 25 Sp. 774—776; von **F. Hirsch**, Wochenschrift f. klass. Phil. 1899 Nr. 37 Sp. 1007—1011. A. H.

---

11. Bibliographische Kollektivnotizen.

Das kaiserl. russische archäologische Institut in Konstantinopel.

Dem dritten Bande ist rasch das erste Heft des vierten Bandes der Publikation des Instituts gefolgt: „Nachrichten des russischen archäologischen Instituts in Kpel" (Izvjestija russkago archeologičeskago instituta v Kpolje) IV 1, Sofia, Državna pečatnica 1899. 204 S. 8⁰ (mit 35 Tafeln und zahlreichen Textillustrationen). Die Izvjestija erscheinen von 1899 an jährlich in drei Heften, die zusammen einen Band (Jahrgang) bilden; das Jahresabonnement kostet 10 Frs. Über die ersten drei Bände des Organs vgl. B. Z. VI 470 f.; VII 502 ff.; VIII 717. Das vorliegende Heft, das weit besser ausgestattet ist als die früheren, namentlich als die ersten zwei Bände, enthält folgende Arbeiten:

1) **F. J. Uspenskij,** Die Inschrift des Caren Samuel (russ.) (S. 1—4; es handelt sich um eine im Jahre 1888 bei Prespa gefundene slavische Inschrift).

2) **T. D. Florinskij,** Einige Bemerkungen über die Inschrift des Caren Samuel (russ.) (S. 5—13; bes. über die Buchstabenformen der Inschrift).

3) **L. Miletič,** Zur Samuelischen Inschrift des Jahres 993 (bulg.) (S. 14—20; ebenfalls über den Charakter der Buchstaben).

4) **P. N. Miljukov,** Christliche Altertümer des westlichen Macedonien (russ.) (S. 21—151; die Abhandlung beruht auf dem Material, das auf einer Studienreise des russischen Instituts im Sommer 1898 gesammelt wurde; aus dem ungemein mannigfaltigen und reichen Inhalte seien die vielen griechischen Inschriften hervorgehoben).

5) **V. V. Farmakovskij,** Die Lesche der Knidier in Delphi (russ.) (S. 152—185).

6) **M. Paranikas,** *Ἡ Τραπεζοῦς κατὰ τὸν ιδ' αἰῶνα* (S. 186—203; schildert den Zustand von Trapezunt im 14. Jahrh. auf Grund der Periegese des Andreas Libadenos; auch einige Irrtümer Fallmerayers werden berichtigt). K. K.

K. Krumbacher, Notice sommaire sur les progrès de la philologie médio-et néo-grecque depuis le congrès des Orientalistes de Genève (1894). Actes du onzième congrès international des orientalistes, Cinquième — septième sections, Paris, E. Leroux 1899, S. 215—220. Kurze Übersicht der Hauptthatsachen. K. K.

---

12. Mitteilungen.

Die mittel- und neugriechische Philologie auf dem Orientalistenkongrefs in Rom.

Wie auf den Orientalistenkongressen zu Genf i. J. 1894 (vgl. B. Z. IV 237) und zu Paris i. J. 1897 (vgl. B. Z. VII 256 ff.) ist auch auf dem am 3.—15. Oktober 1899 zu Rom abgehaltenen Kongrefs eine griechisch-byzantinische Sektion eingerichtet worden. Über ihre Arbeiten, soweit sie das in der Aufschrift genannte Fach betreffen, soll im Folgenden kurz berichtet werden. Vorerst einige Mitteilungen über den allgemeinen Verlauf der Versammlung.

Der römische Kongrefs wird allen Teilnehmern unvergefslich bleiben. Welcher andere Ort der Welt könnte auch einer Versammlung von Männern, deren weit auseinandergelegene und verschiedenartige Forschungen durch die gemeinsame historische Idee wirksam zusammengehalten werden, einen so würdigen und stimmungsvollen Empfang bereiten wie die Città eterna? Der unbeschreibliche Reiz, den nur der Adel der Geschichte einer Stätte verleiht, wirkt in Rom bei jedem wiederholten Besuche noch mächtiger und tiefer, und, wenn ich nach meiner persönlichen Erfahrung urteilen soll, scheint mir, dafs man wirklich das Schwabenalter erreichen mufs, um dieses ungeheuere Museum der Menschengeschichte voll zu verstehen und ganz zu fühlen. Und völlig stimmt zu dieser Wahrnehmung die entgegengesetzte

Beobachtung, die ich zu meinem Leide wiederholt machen mufste, dafs Kongressisten, die Rom zum ersten Male sahen, auffallend wenig ergriffen waren, viel weniger als die alten Freunde der Stadt und ihrer unvergleichlichen Campagna. Rom ist spröde gegen den Neuling und mufs langsam erobert werden. Und was haben die edlen Wirte, der unermüdliche Präsident Angelo Graf von Gubernatis an der Spitze, alles aufgeboten, um den zahlreichen Gästen den Aufenthalt in Rom angenehm und lehrreich zu gestalten! Der erste Abend vereinigte die Kongressisten zu einem Symposium — Svâgatâm (Willkommen) im grofsen Bibliotheksaale der Universität. Bei der feierlichen Eröffnung des Kongresses, die am nächsten Morgen auf dem Kapitol stattfand, versetzte der Unterrichtsminister Baccelli die Kongressisten durch eine mit allen Mitteln antiker Rhetorik geschmückte und prächtig vorgetragene lateinische Begrüfsungsrede in die Zeiten Ciceros zurück. Am Abende desselben Tages empfing uns die Stadt in den magisch beleuchteten Räumen des kapitolinischen Museums, wo sich sogar Gelegenheit bot, die kapitolinische Venus im rosigen Lichte künstlicher Illumination zu bewundern. Während die routartigen Empfänge bei den Journalisten Roms im Palazzo Wedekind und bei dem Minister des Auswärtigen Marchese Venosta in der Consulta wie auch das offizielle Schlufsdiner im russischen Hofe sich von den bei den Kongressen, man möchte fast sagen, leider immer allgemeiner werdenden ähnlichen Veranstaltungen wenig unterschieden, boten der Ausflug nach Tivoli und Villa Adriana, an einem herrlichen Oktobersonntag voll ruhiger Milde und Klarheit, und die allerdings vom Wetter weniger begünstigten Rundgänge auf dem Forum und in den ehrwürdigen Ruinen des Palatino Genüsse, die keine andere Stadt „nachmachen" kann. Zu diesen grofsen für alle Kongressisten bestimmten Veranstaltungen kamen allerlei Feste im kleineren Kreise, wie der schöne Empfang bei dem hochwürdigen Monsignore E. Marini, dem Herausgeber des Bessarione, die musikalische Soirée im Palazzo Barberini bei der geistreichen und liebenswürdigen Fürstin Baratov, die unter den nicht wenigen Musen des Kongresses die Palme des Erfolgs davontrug, die gemütlichen Fünfuhrthees, die der berühmte holländische Erforscher der Geschichte der Religionen Professor Tiele mit seiner so sympathischen Gemahlin und später die gelehrte Kennerin der orientalischen Sprachen und der muselmanischen Kultur Frau Olga Sergjeevna Lebedev und ihre zwei Töchter — matre pulchra filiae pulchriores — in den glänzenden Gemächern des russischen Hofes gewährten, das den Freunden des „äufsersten Ostens", um in der Sprache der Bulletins zu reden, gebotene „Japanerdiner", endlich last not least die unter dem Vorsitze des „Direktors der Ausgrabungen im Krater des Vesuvs" abgehaltene „Séance de nuit" im gemütlichen Rückzimmer des Pschorrbräus.

Die Feste und Vergnügungen vermochten die wissenschaftlichen Arbeiten des Kongresses nicht zu beeinträchtigen. Er kann sich in dieser Beziehung gewifs mit den früheren Versammlungen messen, und wenn man nur nach der Zahl der eingerichteten Sektionen und der in ihnen wie in den allgemeinen Sitzungen gehaltenen Vorträge und nach der ungewöhnlich langen Dauer des Kongresses urteilen wollte, so überträfe er sogar seine Vorgänger. Doch führen gerade die letztgenannten Eigenschaften zu einer kritischen Betrachtung, die sich wohl den meisten Teilnehmern von selbst aufgedrängt hat. Die Qualität der Vorträge stand nicht auf der gleichen Höhe wie

ihre Quantität. Die Sitzungen wurden über Gebühr belastet teils durch dilettantische Darbietungen, teils durch Mitteilungen, die mit dem Programm des Kongresses wenig zu thun hatten. Bis zu einem gewissen Grade mag daran die Stadt Rom an sich schuld sein, die auf die gefürchtete Kategorie der Kongreſstouristen mehr Anziehung ausübte als ein weniger berühmter Ort. Aber einen Teil der Schuld trägt doch wohl auch m. E. die Organisation des Kongresses. Manches von dem, was ich hierüber zu sagen habe, beruht allerdings zunächst auf Erfahrungen in der griechisch-byzantinischen Sektion; aber ähnliche Beobachtungen wurden, wie ich höre, auch in den anderen Sektionen gemacht. Zuerst möge auf eine Unterlassungssünde hingewiesen werden, die schlimme Folgen hatte. Man hat versäumt, in Rom für die einzelnen Sektionen vorbereitende Lokalkomités zu bilden; was die elfte Sektion anlangt, ist das bei der groſsen Zahl der in Rom ansässigen Gräcisten nur aus ganz besonderen Gründen privater Natur erklärlich. Infolge dessen konnte schon bei der ersten Anmeldung von Vorträgen nicht scharf genug gesichtet werden; als der Kongreſs dann zusammentrat, war es nicht mehr möglich, solche längst angenommenen Vorträge, die nun auch das Recht der „Priorität" hatten, nachträglich abzuweisen.

Ein zweiter Fehler war m. E. die eigentümliche Art, wie die Vorstandschaften der Sektionen gebildet wurden. Noch ehe die Sektionen zusammentraten, wurden vom Präsidenten des Kongresses, Grafen von Gubernatis, das Präsidium und die Sekretäre der einzelnen Sektionen aufgestellt, und zwar wurden nicht, wie es sonst Sitte war, ein Präsident und ein oder zwei Vicepräsidenten ernannt, sondern mehrere gleichberechtigte Präsidenten. Diese Neuerung hat sich nicht bewährt. Sie entsprang wohl der gutgemeinten Absicht, möglichst viele Ehrgeizige zu befriedigen. In Wirklichkeit wurde das Gegenteil erreicht; gerade die Herabdrückung der Präsidentenwürde durch ihre Verteilung auf eine Gruppe muſste auf alle, die sich nicht minder berechtigt fühlten und nun doch ausgeschlossen blieben, verstimmend wirken. Monarchie schafft in solchen Fällen weniger Unzufriedene als Oligarchie. Weit bedenklicher waren die nachteiligen Folgen der Vielköpfigkeit der Präsidien für die wissenschaftliche Arbeit der Sektionen. Da die Präsidenten mehrfach, sobald ihr Präsidialtag vorüber war, sich einige Ruhe gönnen zu dürfen glaubten und selten alle Präsidenten am Schlusse einer Sitzung sich zusammenfanden, gebrach es völlig an der notwendigen Einheitlichkeit und Straffheit der Leitung. Es ergaben sich in manchen Sitzungen unvorhergesehene Lücken und lästige Stauungen. Auch die Autorität des Präsidiums und die Konsequenz in den Entschlieſsungen litten unter dem fortwährenden Wechsel. Kurz, eine der wichtigsten Lehren des römischen Kongresses ist die Unthunlichkeit der Oligarchie, die Notwendigkeit des *Εἷς κοίρανος ἔστω*. Über die Nachteile der unabhängig von den Wünschen der Sektionen vorgenommenen Aufstellung der Präsidien und über die zu groſse Universalität des Kongresses hat Prof. P. E. Pavolini in Florenz einen sehr sachgemäſsen Artikel (A proposito del congresso orientalista di Roma, Prato, Tipografia Successori Vestri 1899, im Selbstverlag des Verfassers) veröffentlicht, der die Beachtung aller künftigen Organisationskomités verdient.

Mit dem bedenklichen Universalismus, den die Liste der Vorträge verrät, hängt eine andere Art von Universalismus zusammen, das unvorsichtige

Hinaustreten auf das politische und religiöse Gebiet. Zwar wurden alle das gefährliche Feld der Politik streifenden Anträge einiger Rumänen, Albanesen und Italiener scharf bekämpft und schliefslich abgelehnt; aber dieses glückliche Ergebnis liefs sich nicht sicher voraussagen. Gewifs verdienen die kleinen Völker der Balkanhalbinsel die höchste Beachtung, und nichts ist lächerlicher als die häufig vorkommende Philisteranschauung, die dieses unruhige Völkergewirr mit irgend einem Schimpf- oder Schlagworte abthun zu können wähnt. Aber wer wird so naiv sein zu glauben, dafs die Prämiierung der „besten ethnographischen Karte der Balkanhalbinsel“ durch den Kongrefs, wie sie von dem rumänischen Professor und weiland Unterrichtsminister Urechia vorgeschlagen wurde, nicht einen Sturm in der politischen Welt des Südostens hervorrufen würde, mochte die Karte ausfallen wie immer? Oder wer glaubt, dafs die Berührung der albanesischen Autonomie oder die Niederlegung eines Kranzes zu Ehren der im letzten griechisch-türkischen Kriege gefallenen Italiener mit der Politik gar nichts zu thun habe? Abgesehen von allen anderen Gefahren, die sich aus solchen mehr oder weniger politischen Digressionen ergeben könnten, bedenke man nur das eine: Welcher Staat könnte künftighin den Kongrefs noch einladen und bei sich aufnehmen, wenn die Herren Orientalisten sich einfallen liefsen, sich in politische Fragen zu mischen! Es ist daher nicht recht verständlich, wenn der Generalsekretär des Kongresses Graf R. Pulle in einer im übrigen sehr gediegenen Schlufsbetrachtung in dem römischen Blatte „Avanti“ (vom 20. Oktober 1899) mit Rücksicht auf die erwähnte Ablehnung der auf Verhältnisse der Balkanhalbinsel bezüglichen Anträge schreibt: „e se non fosse stata una tendenza imperialistica che ha preoccupato le menti di una parte della numerosa e potente rappresentanza germanica, il nostro Congresso avrebbe maturato miglior frutto anche pei quesiti scientifici e sociali di questa parte della umanità europea“. Übrigens mufs konstatiert werden, dafs durchaus nicht blofs die „germanischen Vertreter“, womit wohl die Deutschen und die Engländer gemeint sind, das Reifen der angeblichen „besseren Früchte“ verhinderten; die Franzosen und Russen haben vielmehr in diesen Fragen durchaus zu den Germanen gehalten und sich wiederholt lebhaft an der Polemik gegen politisch angehauchte Anträge beteiligt.

Wenn neben dem politischen auch das religiöse Gebiet nicht unberührt blieb, so trug daran allerdings die Hauptschuld der Kongrefsort, an welchem zwei feindliche Mächte sich unversöhnlich gegenüberstehen. Die Kurie verhielt sich dem Kongrefs gegenüber ablehnend und gab für den italienischen Klerus die Parole der Nichtbeteiligung aus; ob das notwendig und nützlich war, wollen wir nicht untersuchen; immerhin aber wäre es vielleicht klüger gewesen, wenn Graf von Gubernatis seine Kritik dieses Verhaltens in der Nuova Antologia nicht veröffentlicht hätte; jedenfalls wäre dann auch die gereizte Erwiderung in der Civiltà Cattolica ungeschrieben geblieben. Manches Ärgernis verursachte die beim Schlufsdiner aufgelegte Menukarte, auf welcher die Speiseliste von Medaillonbildern der grofsen Religionsstifter Christus, Platon, Buddha, Moses, Mohammed u. s. w. umrahmt war; wenn auch das Bild Christi durch seine Stellung an der Spitze der Karte und durch einen Strahlennimbus ausgezeichnet war, so wurde doch der Gedanke an sich, das Christusbild auf einer profanen Menukarte anzubringen, mit Recht als takt-

los bezeichnet. Natürlich sollen diese kleinen Randglossen das hohe Verdienst der leitenden Männer des Kongresses, vor allem des Präsidenten Grafen von Gubernatis und des Generalsekretärs Grafen von Pulle, nicht im mindesten schmälern. Ihr Zweck ist vielmehr, Eindrücke und Erfahrungen zu buchen, aus denen sich vielleicht bei der Einrichtung künftiger Kongresse Nutzen ziehen läfst.

Die elfte der zwölf Sektionen, in die der römische Kongrefs eingeteilt war, führte den offiziellen Titel: *„Grèce et Orient, étudiés surtout dans les périodes byzantine et musulmane et dans leurs rapports avec Italie"*. Vgl. Bulletin Nr. 4 S. 20. Leider mufs ich an diese Benennung eine kritische Bemerkung knüpfen. Wenn in das Programm der Orientalistenkongresse auch Griechenland aufgenommen wurde, so geschah das zweifellos nur mit Rücksicht auf die zahlreichen Beziehungen, welche die griechische Welt seit den ältesten Zeiten bis auf die Gegenwart mit dem Orient verbinden. Die populäre Auffassung der heutigen Griechen und sonstigen Osteuropäer, die sich bekanntlich nicht zu Europa rechnen und also von Athen, Saloniki oder Kpel „nach Europa" reisen, ist von der Wissenschaft nirgends angenommen worden. Nun hat man eingeworfen, dafs Beziehungen zum Orient auch in Italien, Frankreich und anderen Ländern Europas zu finden seien und dafs mithin, wenn man Griechenland in das Programm aufnehme, dann auch Italien u. s. w. vertreten sein müfsten; darauf ist zu erwidern, dafs Beziehungen zum Orient allerdings überall existieren, nirgends aber auch nur annähernd so zahlreiche und innige wie in der griechischen Welt, die infolge ihrer geographischen Lage von jeher durch zahlreiche Brücken mit dem Orient verbunden war. Konsequenzen für die übrigen Völker und Länder Europas können sich also aus der Aufnahme Griechenlands in das Programm der Orientalistenkongresse nicht ergeben. Dagegen ist allerdings der Name „Grèce" hier eine Kollektivbezeichnung, in welcher aufser den Griechen auch die mit ihnen zu einer Kultureinheit verbundenen übrigen Völker der Balkanhalbinsel, also namentlich die Albanesen, Südslaven und Rumänen zusammengefafst werden. Der mit seltener Zähigkeit verteidigte Antrag des Albanesen A. Lorecchio, künftig die Sektion „Albanie, Grèce et Orient" zu nennen, war also ganz überflüssig. Aber sowohl die Griechen selbst als auch die ihnen angegliederten Nachbarvölker können nur hinsichtlich ihrer Beziehungen zum Orient berücksichtigt werden; daran mufs streng festgehalten werden, soll nicht die griechische Sektion als ein Fremdkörper im Organismus der Orientalistenkongresse erscheinen. Diese so einfache Wahrheit ist nun in dem oben angeführten neuen Titel der elften Sektion nicht nur verkannt, sondern geradezu auf den Kopf gestellt. Denn dort wird das Studium Griechenlands in seinen Beziehungen zu Italien, also zum Westen statt zum Osten, als Ziel der Sektion bezeichnet. Diese irrtümliche Auffassung im Verein mit der oben erwähnten allgemeinen Laxheit der Organisation überhaupt trug denn auch ihre Früchte. Die arme elfte Sektion konnte das täglich zuströmende neue Material nur dadurch bewältigen, dafs sie mehr Sitzungen hielt als irgend eine andere Sektion; bei uns gab es keinen freien Vormittag oder Nachmittag, und die zwei trefflichen Sekretäre hatten eine schwere Aufgabe zu lösen.

Was nun zunächst die äufsere Einrichtung der Sektion betrifft, so wurden vom Präsidenten Grafen von Gubernatis als Präsidenten der Sektion

aufgestellt: Tsagareli (Petersburg), Tocilescu (Bukarest), Strzygowski (Graz), Lampros (Athen), Krumbacher (München). Tsagareli blieb indessen unsichtbar; er war, wie ich hörte, durch Unwohlsein verhindert, sich an den Sitzungen zu beteiligen. Zu Sekretären wurden bestimmt die HH. G. Botti, Direktor des Museums in Alexandria, und D. Vaglieri, Konservator des Termenmuseums in Rom. Sie haben sich ihrer undankbaren und mühevollen Aufgabe mit Sorgfalt und Geschick entledigt, und der ihnen am Schlusse der Sitzungen öffentlich ausgesprochene Dank muſs auch hier wiederholt werden. Im Folgenden können natürlich nur die in das Programm der B. Z. fallenden Vorträge aufgezählt werden. Über die Vorträge über byzantinische Kunst wird J. Strzygowski berichten (s. u).

Die Sitzungen wurden eröffnet durch einen Vortrag von K. Krumbacher über die Fortschritte der byzantinischen Studien seit dem Kongreſs zu Paris (1897). Sp. Lampros und Th. Reinach gaben Ergänzungen und Aufklärungen zu einigen der vom Redner berührten Punkte.

Im Anschlusse an diesen einleitenden Vortrag berichtete J. Strzygowski über die wichtigsten Arbeiten auf dem Gebiete der byzantinischen Kunst in dem genannten Zeitraum.

Sp. Lampros sprach über neue Fragmente aus dem 3., 4. und 5. Buche des byzantinischen Historikers Johannes von Antiochia, die er im Codex 812 des Ibererklosters auf dem Athos gefunden hat. Sie werfen namentlich ein neues Licht auf das Verhältnis des Johannes zu Eutrop, den Johannes in einer anderen Übersetzung als der des Paianios, wahrscheinlich der des Kapiton, benützt hat. Der Schluſs des dritten Buches, den Lampros analysierte, bezieht sich auf Nikomedes II von Pergamon, der den Beinamen Monodus hatte. Dieselbe Hs birgt auch Fragmente der griechischen Übersetzung des Eutropius von Paianios, die Lampros schon früher ediert hat (vgl. B. Z. VII 457), und einige Stücke einer summarischen Kaisergeschichte. In einer späteren Sitzung proponierte Th. Reinach einige Korrekturen zu dem von L. analysierten Texte und den entsprechenden Artikeln des Suidas und besprach auch die Glaubwürdigkeit der neuen Fragmente.

Th. Reinach entlarvte einen unberechtigterweise in den Olymp eingedrungenen Gott „Kyropalates". Vgl. oben S. 52 ff.

Sp. Lampros sprach über die Wichtigkeit einer möglichst vollständigen Sammlung aller Nachrichten über byzantinische Klöster, und die Sektion sprach den später von dem Gesamtkongreſs angenommenen Wunsch aus, daſs eine byzantinische Monasteriologie in Angriff genommen würde.

P. Karolides las eine Arbeit über Armuria, das bei Firdusi als Hauptstadt von Rum, d. h. des byzantinischen Reiches, erscheint.

Labanca sprach über das Verhältnis der griechischen und lateinischen Kirchenväter zur Philosophie.

Sphinis hielt einen Vortrag über den Ursprung und die Wanderungen, die Sprache und den Charakter der Albanesen.

Der greise Dichter de Rada, „der albanesische Homer", las eine Arbeit über die Sprache der Albanesen und über ihre angeblichen Vorfahren, die Pelasger.

Th. Burada gab Mitteilungen über die Rumänen Kleinasiens, die Pistikoschen, die zwar jetzt alle griechisch sprechen, sich aber in Sitten

und Gebräuchen von den Griechen unterscheiden. Sie seien unter Kaiser Andronikos II Palaiologos (1282—1328) aus Macedonien nach Kleinasien eingewandert. Sp. Lampros bemerkte, daſs das Wort *Πιστικοί* eine allgemeine Bezeichnung der Nomaden in Griechenland ist und die „Vertrauten" bedeutet, denen man die Herden anvertraut. Die meisten von Burada als Beweis für die rumänische Abstammung der Pistikoschen angeführten Wörter seien griechischen Ursprungs.

Consola hielt einen Vortrag über die griechische, römische und kirchliche Musik.

J. Strzygowski legte als Präsident im Namen des Herrn A. Cervesato einen im „Pensiero Italiano" veröffentlichten Artikel „Über die slavischen Kolonien Griechenlands" vor.

N. Festa sprach auf Grund eines von ihm im Bessarione veröffentlichten Briefes (vgl. oben S. 247) über die Unionsverhandlungen zwischen Michael VIII Palaiologos und Papst Clemens IV.

Lefons, ein junger Grieche aus der Terra d'Otranto, machte einige Mitteilungen über das Wörterbuch der griechischen Dialekte seiner Heimat.

L. Beleli sprach über edierte und unedierte vulgärgriechische, mit hebräischen Buchstaben geschriebene Texte. Insbesondere erklärte er das erste Kapitel des Jonas nach dem Cod. 3574 der Universitätsbibliothek in Bologna.

P. Karolides handelte über die byzantinischen Termini Russalia, Rodismos, Anthophoria und Anthismos.

Frau Smara sprach über die alte rumänische Hauptstadt Targoviste. Daran knüpften sich Bemerkungen von Oppert, Lampros und Krumbacher.

A. Baumstark gab sehr interessante Mitteilungen über syrische Übersetzungen griechischer Autoren, wie des Severus von Antiochia, des Johannes Philoponos, des Porphyrios, Sextus Julius Africanus, Eusebios u. s. w. Die Sektion sprach den Wunsch aus, daſs die syrischen und arabischen Fragmente der griechischen und byzantinischen Autoren systematisch veröffentlicht werden.

N. Festa machte einige Mitteilungen über den Cod. Vindob. phil. gr. 321, der eine wichtige Sammlung byzantinischer Schriften, u. a. Notizen über das Leben des Georgios Tornikes, enthält. K. Krumbacher.

Die byzantinische Kunst auf dem Orientalistenkongreſs in Rom.

Die Gruppe „Kunst" war innerhalb der 11. Sektion des 12. Orientalistenkongresses leidlich vertreten. Sie hatte zwei Vertreter im Präsidium, Tocilescu für die klassische, Strzygowski für die christliche Zeit. Wäre die Wahl der Sektion überlassen worden — wie das immer war und sein soll — dann wäre sie wahrscheinlich anders ausgefallen. Ich erlaube mir an die Adresse des vorbereitenden Komités für den nächsten Kongreſs in Hamburg die Bitte zu richten, daſs es für die Vorbereitung der Arbeiten jeder Sektion den Rat der Gelehrten einholt, die am letzten Kongreſs gehörig mitgearbeitet haben, daſs es aber die Konstituierung der Präsidien als auſserhalb seiner Kompetenz liegend betrachtet. Selbstverständlich sollte

auch sein, dafs jede Sektion nur ein Haupt hat, nicht nur um der Gestaltung der Arbeiten willen, sondern auch wegen der Verantwortlichkeit für die Berichte und Beschlüsse. Auf dem Römischen Kongrefs ist es vorgekommen, dafs Beschlüsse, die, von der Sektion gefafst, dem Kongrefs zur Bestätigung vorgelegt werden sollten, verschwanden und andere, von den Teilnehmern persönlich ausgesprochene und gar nicht zur allgemeinen Zustimmung vorgelegte Wünsche dem Kongrefs als Beschlüsse der Sektion zur Gutheifsung übermittelt wurden. Ich selbst war sehr überrascht, als ich aus den Zeitungen — denn der Schlufssitzung beizuwohnen hatte ich, da ich nicht Delegierter, sondern nur Präsident war, nicht das Recht — erfuhr (vgl. Bulletin Nr. 24 S. 6), dafs drei angeblich von mir eingebrachte Resolutionen angenommen worden seien. In Wirklichkeit waren zwei davon rein persönlich vorgebracht worden: der Antrag betreffend die Beachtung der christlichen Denkmäler Kleinasiens durch die klassischen Archäologen und der Antrag betreffend die Veröffentlichung der Bilderbogen Venturis. Wie sie zum Range einer Entschliefsung der Sektion und dann des ganzen Kongresses gelangten, weifs ich nicht.

Die klassische Archäologie war durch Botti, Furtwängler, Helbig, Milani, Th. Reinach, Tocilescu und Valieri vertreten. Es liegt aufserhalb meiner Aufgabe, auf die interessanten Vorträge dieser Herren einzugehen. Es wäre zu wünschen, dafs auch diese Gruppe geschlossen aufträte und die Leitung in Zukunft in eine bestimmte Hand gelegt würde.

Für die christliche Abteilung war ich bemüht, die vorhandenen Kräfte möglichst zu sammeln. Leider fehlten unsere Hauptstützen, die russischen und französischen Kollegen, ganz. Von deutschen war Graeven anwesend. Die Herren vom Vatikan hielten sich fern; um so mehr sind wir A. Venturi Dank schuldig, der mit seinen Schülern derart in die Lücke trat, dafs man kaum den Eindruck empfangen haben dürfte, die byz. Kunststudien hätten in Rom keine Stätte. Besonders schätzenswert war für unsere Gruppe die Anwesenheit der Herren, denen die Pflege der christlichen Denkmäler in Nordafrika in die Hand gegeben ist, Gauklers aus Tunis und Bottis aus Alexandria. So traten wir unterstützt von Krumbacher, Lambros u. a. in ziemlich stattlicher Zahl auf und waren nach besten Kräften bestrebt, uns gegenseitig und die Sache zu fördern.

Im Anschlufs an den Bericht von Krumbacher über den Fortschritt der byz. Studien gab Strzygowski in der ersten Sitzung eine Übersicht der Bewegung auf dem Gebiete der byz. Kunstwissenschaft. Als Nachtrag dazu lief ein Brief des Verlegers Leroux ein, der das Erscheinen des ersten Bandes der Monuments de l'art byz. (Millet, Daphni) für den November in Aussicht stellte; Diehl, Hosios Lukas soll 1900, die andern Bände regelmäfsig nach sechs Monaten erscheinen. Zu Beginn der dritten Sitzung legt Strz. Photographien von Vat. gr. 1851 auf und hebt den Wert dieser Zeremonialminiaturen für die byz. Forschung hervor. Krumbacher beantragt, die Sektion möge den Wunsch nach einer Veröffentlichung dieser Miniaturen im Lichtbilde mit Farben aussprechen. Wird angenommen (P. Ehrle hat inzwischen gegenüber der Anstalt Danesi bereits die nötigen Schritte gethan, wofür wir sehr danken müssen). Am Anfange der vierten Sitzung gedenkt der Präsident trauernd des Hinganges E. Dobberts (vgl. unten S. 334 ff.). Dann spricht Venturi über seine Absichten die byz. Kunst betreffend und die

Methode, in der die schwebenden Fragen nach dem Fortleben der Antike im Oriente, nach der byz. Kunst in Karolingischer Zeit und die Frage nach den einheimischen und byz. Elementen der italienischen Kunst des 11. und 12. Jahrh. zu behandeln sein werden. Strz. hebt die Verdienste des Vorredners um die Belebung auch dieser Studienrichtung in Rom hervor und spricht den Wunsch aus, Venturi möge die von ihm für seine Vorlesungen an der Universität von Danesi hergestellten Lichtdrucktafeln allen Lehrkanzeln für Kunstgeschichte zugänglich machen. Federici teilt die Resultate seiner Studien über die griechische Unziale mit, wonach er die Wiener Genesis und den Codex Rossanensis dem Anfange des 5. Jahrh. zuweisen müſste. Graeven bemerkt dazu, daſs gewisse Züge (die Kleidung des Hohenpriesters z. B. im Rossanensis) auf das 4. Jahrh. wiesen. Hermanin berichtet über Malereien in und bei Viterbo und den darin hervortretenden byz. Einfluſs. Modigliani erörtert das Thema seines oben (S. 302) erwähnten Aufsatzes, Bariola die Datierungsfrage der Elfenbeinkasten mit Rosettenschmuck. Er erwähnt dabei eines noch unveröffentlichten Kästchens im römischen Privatbesitz und schlieſst sich der Datierung Venturis in das 5. Jahrh. (B. Z. VII 647) an.

In der fünften Sitzung giebt, nachdem Krumbacher den zweiten Band des Byz. Archivs vorgelegt hat, Gaukler Nachricht von einer im Zentrum des alten Karthago, in Dermech, im Mai-Juni 1899 ausgegrabenen fünfschiffigen byz. Basilika vom Anfange des 6. Jahrh. Sie ist den lokalen Bedingungen entsprechend in mancher Hinsicht eigenartig, hat zum Teil Doppelsäulen, den Altar im Hauptschiff und an der Nordseite das sechseckige Baptisterium und andere Nebenräume, zum Teil mit sehr schönen Fuſsbodenmosaiken. Strzygowski spricht den Wunsch aus, es möge den byz. Denkmälern in Tunis Beachtung geschenkt und sie wie die Reste der älteren und arabischen Zeit veröffentlicht werden (das Bulletin des Kongresses Nr. 14 S. 24 sagt „sur la proposition de M. Strz. la Section émet le vœu", was nicht richtig ist). Dann giebt Botti eine Übersicht der bisherigen Forschungen über Alexandreia, über die Gründung des griech.-röm. Museums und die Anstrengungen, welche die Société archéologique d'Alexandrie macht, um das alte Alexandria in seinen einzelnen Teilen nachzuweisen (vgl. B. Z. VIII 254). Auch legt er die im Namen dieser Gesellschaft von ihm verfaſsten Schriften vor. Auf Antrag von Lambros faſst die Sektion den Beschluſs, die Municipalität, die Société archéologique und das Athenaeum in Alexandreia zu beglückwünschen und zu bitten, in ihren Unternehmungen nach Kräften fortzufahren. Wir können Bottis Ansuchen, die Gelehrten möchten das alexandrinische Museum mit ihren Schriften versehen, nur bestens befürworten; damit würde einem sehr empfindlichen Mangel wenigstens teilweise abgeholfen. In der sechsten Sitzung bespricht Graeven die zweite Serie seiner Sammlung von Photographien frühchristlicher Elfenbeine (B. Z. VII 508; VIII 248) und kündigt einen Aufsatz über die Reihe von Scenen aus dem Leben des hl. Markus in der Brera an, die er der Kathedra des hl. Markus zuweist. Die nächste Serie werde auch die oben S. 302 besprochenen Schnitzereien in Dresden und Hannover enthalten. Strzygowski übergiebt dem Kongreſs Abzüge seiner VIII 678f. veröffentlichten Notiz über das Diptychon von Murano und der andern Notiz VIII 262, indem er die Anwesenden bittet, nach Kräften zur Lösung

der Frage nach dem historischen Hintergrund dieser kleinen Pyxis Stroganov beizutragen. Im Anschlufs daran legt er noch andere Stücke der Sammlung G. Stroganov vor. In den letzten Sitzungen sprach dann noch Botti über alexandrinische Graffiti und Venturi über die sog. Lipsanothek von Brescia, deren Reliefs er künstlerisch nicht genug zu loben wufste. Strzygowski verwies auf Parallelen für die Darstellung der Bestrafung des Ananias im Palazzo Ruffallo in Ravello und in Kleinasien. Der von Venturi zwar nicht ausdrücklich erwähnten, aber offenbar angenommenen Zuweisung: Rom 4. Jahrh., gegenüber müsse zur Vorsicht gemahnt werden. — Nicht unerwähnt darf neben den eigentlichen Kongrefsarbeiten der Besuch der Sammlungen des Grafen G. Stroganov und des Herrn von Nelidov bleiben, die, durch die liebenswürdigen Besitzer persönlich vorgeführt, die reichste Anregung boten.

Die Gruppe „Kunst" hat sich auf den drei Kongressen, auf denen eine Sektion „Grèce et Orient" besteht, würdig hervorgethan. Aber das in Genf, Paris und Rom Gethane war doch nur mehr oder weniger vom Zufall, d. h. von den ohne Verabredung Erschienenen, abhängig. Es wäre an der Zeit, in diese Gruppe eine feste Organisation zu bringen und in ihr der Bedeutung der byz. Kunst entsprechende Unternehmungen mit vereinten Kräften durchzusetzen. Möchten uns darin die französischen und russischen Mitarbeiter nach Kräften unterstützen, möchte es vor allem aber uns Deutschen gelingen, unseren Gästen auf dem nächsten Kongrefs in Hamburg zu zeigen, dafs die Geschichte der byz. Kunst und ihres weitreichenden Einflusses auch in Deutschland wie bei ihnen, den Nachbarn im Osten und Westen, nicht in den Händen einiger wenigen ruht, sondern als eine für das Studium der abendländischen nicht weniger als der morgenländischen Kunst eminent wichtige Sache erkannt und dementsprechend allseitig gefördert wird. J. Strzygowski.

Rom, Kongrefs für christliche Archäologie 1900. Seit dem vor fünf Jahren abgehaltenen Kongrefs in Spalato haben Schwierigkeiten einen zweiten, für Ravenna in Aussicht genommenen Kongrefs verhindert. Nun laden die Curatores de Waal, Duchesne, Kanzler, Marucchi, Wilpert für den 17. April des nächsten Jahres nach Rom ein. Wir würden wünschen, dafs dabei auch die byzant. Archäologie zur Geltung käme und die Herren für den Fall genügender Beteiligung die Konstituierung einer orientalischen Sektion zusagten. Leider hat der Orientalistenkongrefs keinerlei Fühlungnahme gebracht, gewifs nicht durch die Schuld der nach Rom gekommenen Teilnehmer, die eine rege Beteiligung der Kollegen vom Vatikan dringend gewünscht hätten. Hoffentlich ist die Konstellation im Frühjahr eine glücklichere. Die Teilnehmer des christlichen Kongresses werden gewifs sehr reiche Anregung finden; dürfte doch schon das Jubiläum den Anlafs geben, Dinge zugänglich zu machen, die sonst verschlossen oder schwer zu sehen sind. In erster Linie wäre die Möglichkeit eines eingehenden Studiums des christlichen Museums im Vatikan zu wünschen. Vielleicht macht sich auch mancher die nicht unberechtigte Hoffnung, dafs man bei dieser Gelegenheit den Thron des hl. Petrus wird sehen und studieren können. Wir laden die Leser der Byz. Zeitschrift dringend ein, sich an diesem Kongresse, an dessen Spitze ein Duchesne steht, zu beteiligen. Die An-

meldung geschieht unter Beifügung von 10 Lire beim Sekretär des Kongresses Sign. Augusto Bevignani, Roma, Piazza dei Crociferi n. 3. Es sind grofse Erleichterungen aller Art in Aussicht gestellt. J. S.

Eine „Zeitschrift für die neutestamentliche Wissenschaft und die Kunde des Urchristentums", herausgegeben von Lic. theol. Dr. **Erwin Preuschen** in Darmstadt, wird demnächst im Verlage von J. Ricker in Giefsen erscheinen. Wir wünschen dem neuen Organe, dessen Programm dem von der B. Z. gepflegten Studiengebiete so nahe verwandt ist, Glück und Gedeihen. K. K.

Ein Katalog der griechischen Hss der Ambrosiana

ist von Emidio Martini und Domenico Bassi ausgearbeitet worden und soll zu Anfang des Jahres 1900 unter die Presse kommen. Er soll aufser der Beschreibung auch genaue Angaben über die Ausgaben der bekannten Werke und die Incipit und Desinit der unbekannten Schriften, sowie reiche Indices enthalten. Hoffentlich bringen die Verfasser auch für die äufsere Beschreibung der Hss ein praktisches und übersichtliches System in Anwendung. Vgl. B. Z. V 214 ff.; VI 415 f. K. K.

Sava Chilindaros, Brief über die Begebenheiten auf dem Athos im letzten Jahrzehnt. „Sie wünschen, dafs ich Ihnen berichte, was sich bei uns seit der Zeit, als Sie den Athosberg besuchten — und es sind bereits elf Jahre verflossen —, Neues und Bemerkenswertes zugetragen hat.

Was zuerst in die Augen fällt, ist, dafs beinahe alle Klöster, mehr oder weniger, Mauerarbeiten ausführten. Teils errichteten sie gänzlich neue Gebäudeflügel, teils rissen sie altes Mauerwerk ein und erneuerten auf alten Grundfesten den Bau. Stiftskirchen wurden keine gebaut, Speisesäle, sogenannte Trapezen, nach der Kirche das zweitwichtigste Klostergebäude, nur zwei, aber ohne architektonische Zierde und Wandmalerei. Diese Baulust ist um so auffallender, als viel vom Rückgange der Pilgerbesuche und Geldspenden gesprochen wird. Klöster, die finanziell gut situiert sind, bauten viel, wie etwa Zograf, wo der nordwestliche Gebäudeteil gänzlich umgebaut wurde und der aus dem 15. Jahrhundert stammende Efssaal einem neuen Platz machen mufste, auf dem eine Kapelle, umgeben mit einer breiten Galerie, erbaut wurde. Vom Kloster des hl. Panteleïmon, auch Russik genannt, ist gar nicht zu sprechen; dort herrscht Überflufs an Geld, und alle Handwerker finden da Beschäftigung. Der seit Jahren geführte Ausbau einer gänzlich neuen Gebäudefront am Meeresufer ist glücklich beendet und dient ausschliefslich zur Beherbergung der Gäste. Im Anfange der neunziger Jahre erhielt das Kloster eine grofse Glocke, 2500 Pud schwer (ca. 40 000 kg), ein Geschenk des russischen Zaren Alexander III nach dem Eisenbahnunfalle bei Borki 1885. Aber nicht nur die Klöster, auch einzelne Kelioten und Skite liefsen sich in Neubauten ein, wobei fast überall der russische Rubel zur Verwendung gelangte. Kareja, die Zentralstelle der Halbinsel, erhielt durch solche Umbauten einen anderen Anblick, besonders wenn man das Städtchen von einem erhöhten Standpunkt übersieht. Einzelne russische Kelien heben sich besonders hervor, denn sie bauten hoch und versahen ihre Kapellen mit Kuppel und Laterne; im Hintergrunde aber ragt die neue

Kirche des Skites Serai hervor, welche nun wohl das gröfste und höchste Gotteshaus auf dem Athosberge ist, gänzlich im russischen Stile erbaut. Es wird derzeit noch im Innern an der Ausschmückung gearbeitet, der Fufsboden ist mit Parkett belegt, die Wände bleiben jedoch ohne Fresken. Ein reiches Geschenk setzte die Mönche des Skites in den Stand, ein menschenfreundliches Institut einzurichten, ein Siechenhaus für chronisch kranke, alte und arme Mönche. Der Bau ist noch nicht beendet, wird aber nach der Anlage ein stattliches Gebäude ganz in der Nähe des Skites; denn die Aufgenommenen erhalten aus demselben auch die völlige Verpflegung.

Im Jahre 1889 fiel an die Athosgemeinde ein gröfseres Vermächtnis, welches dann zur Renovierung der Protatenkirche verwendet wurde. Das Marmorpflaster besteht nun aus gänzlich neuen Platten, sämtliche Kirchenstühle sind neu, und der Sockel der Wände, in dem schon bedeutende Risse kenntlich waren, wurde mit Zement verputzt, was den unteren Partien der Panselinischen Wandbilder gut zu statten kam. Bei dieser Erneuerung wurde unnötigerweise eine Steinplatte, die oberhalb des westlichen Haupteingangs eingemauert war, beseitigt. Auf derselben war in slavischer Schrift zu lesen, dafs Johann Bogdan, ein moldauischer Fürst, 1508 die Vorhalle erbaute.

Wer längere Zeit auf dem Athosberge verbringt, mufs die wenig erfreuliche Beobachtung machen, dafs die Devastation der Waldungen immer mehr fortschreitet. Von Seite der Klöster werden dieselben nach Möglichkeit ausgenützt, und was die Axt verschont, verzehrt wieder das Feuer; denn Waldbrände stellen sich nur gar zu häufig ein. Im Jahre 1890 wütete die Feuersbrunst drei Tage lang über die ganze nördliche Breite der Halbinsel, und wo vorher wenigstens ein schütterer Kiefernwald stand, sieht man nun baumleere, spärlich mit Heidekraut bewachsene Flächen. Es war nach dem Krimkriege, als plötzlich laut wurde, dafs die Regierung beabsichtige, die Wälder der Athosklöster in Beschlag zu nehmen und selbst auszunützen, denn dazumal war der Waldstand noch gut. Ob nun an der Geschichte etwas Wahres war oder nicht, bleibt sich gleich; die Mönche beeilten sich jedenfalls mit der Erzeugung von Holzkohlen, welche nach Konstantinopel und anderen Städten des Orients verfrachtet wurden. Damals war die Kohle äufserst billig; nun, wo die Preise gestiegen sind, ist bereits Holzmangel eingetreten; denn der Nachwuchs wird immer schütterer und unausgiebiger. Andererseits waren und sind bis jetzt die brennenden Kohlenmeiler die Hauptursache der vielen Waldbrände. Für diese Übergriffe der Waldwirtschaft giebt es nur ein Mittel, die Feststellung eines bestimmten Umtriebsalters; denn solange der jetzige freie Waldabhieb besteht, ist an eine Hebung der Forstkultur gar nicht zu denken. Dafs dies geschehe, liegt im Interesse der ganzen Halbinsel; denn schon jetzt fühlt man die Folgen des sinnlosen Gebarens. Die schwächeren Quellen fangen an spärlicher zu fliefsen oder bleiben in den Sommermonaten gänzlich aus. Die Pflanzenwelt leidet weniger, denn feuchte Meerwinde erfrischen immerhin die Bäume und Sträucher; aber der weniger beschattete Boden trocknet bald aus, das Tau- und Regenwasser verdunstet allzu rasch, und versiegen die Zuflüsse der Waldbäche, bleiben diese ebenfalls leer. Die Zahl der Athosbewohner steigt, russische Mönche bevölkern viele Kelien und Skite, Russik beherbergt selbst beinahe tausend Personen, die Skite Serai und

des Propheten Elias werden von je 200—300 Russen bewohnt, einzelne russische Kelien haben selbst bis 20 Mönche. Wassermangel tritt nun häufig ein, aber auch Brennholz langt nicht, und Schiffe aus Rufsland bringen bereits Steinkohle, und in einer dem Skite des Propheten Elias gehörigen Mahlmühle wird Petroleum zur Feuerung benützt.

Der hl. Berg ist noch immer das, was er durch mehrere Jahrhunderte war, nämlich der Verbannungsort einiger Bischöfe, welche wegen gewisser Übertretungen vom Patriarchen hierher verwiesen wurden. Derzeit giebt es da vier solcher Kirchenfürsten. Der gewesene konstantinopolitanische Patriarch Joakim III erkor sich den Athos zu seinem Wohnsitze und richtete sich in Milopotamos, einem Wein- und Olivengarten, der Lawra des hl. Athanasius gehörend, recht wohnlich ein. Gleich seinen Vorgängern will er bei den Athosmönchen im besten Andenken verbleiben und wird wegen seiner Freigebigkeit allgemein gelobt. Auf seine Unkosten wurde 1894 die Kapelle auf der Athosspitze umgebaut; dies gab Ursache zu einem Streite zwischen den Lawrioten und den Mönchen des Paulusklosters. Diese letzteren behaupteten nämlich, dafs die eine Hälfte des Baugrundes ihnen gehöre und die Lawra kein Recht habe, auf ihrem Eigentum zu bauen; die Lawra nahm dagegen den ganzen Gipfel für sich in Anspruch. Die Protata konnte den Streit nicht schlichten, und es wurde von den Parteien das Gericht in Salonichi um Urteilsprechung angegangen. Der Baumeister arbeitete ruhig weiter, indem er meinte, dafs er das Werk akkordiert habe und auch vollenden werde; mögen sich dann die Prozefssüchtigen unter einander vergleichen. Nach Beendigung der Kapelle wurde der Streit gegenstandslos und nicht weitergeführt. Das neue Kirchlein, ähnlich wie das frühere der Verklärung Christi geweiht, ist mit Kalk gebaut, was vorher nicht der Fall war, die Anlage auch etwas gröfser und im Innern nett eingerichtet. Auf der Dachspitze stehen Blitzableiter, die erste Messe las Se. Heiligkeit der Patriarch den 6. August 1895. Weil zum Baue das nötige Wasser mittels Mauleseln zugetragen wurde, mufste der in Serpentinen hinaufführende Saumpfad stellenweise neu angelegt werden, wodurch die Besteigung des Gipfels ungemein erleichtert wurde. Durch denselben Meister liefs dann der Patriarch im Skite Kavsokaliwa einen Glockenturm aus behauenem Steine aufführen, welche Arbeit im Jahre 1898 zu Ende gedieh, wie die angebrachte Inschrift auch verkündet.

Die Klosterbibliotheken befinden sich seit dem Jahre 1880 in demselben Zustande, wie sie Professor Spiridion Lambros von der Universität zu Athen geordnet hatte; es verblieben nur noch die Büchersammlungen zweier Klöster, Lawra und Watopedion, die aus Mangel an Zeit nicht mehr durchgesehen werden konnten. In seinem an die griechischen Kammern erstatteten Berichte drückte sich Prof. Lambros etwas unvorsichtig aus, indem er die Athosmönche einer grofsen Indolenz beschuldigte und dafs sie alte Manuskripte teils vernichten oder aber auch fremden Besuchern zum Kauf überlassen. Dies merkten sich die Vorstände der beiden Klöster und beschlossen, dem Professor künftighin den Zutritt in ihre Bibliotheken nicht zu gestatten. Da erschien im Jahre 1896 abermals eine Expedition gelehrter Männer mit Herrn Lambros an der Spitze, um das zu vollenden, was vor 15 Jahren unterbleiben mufste; die Gesellschaft begab sich zuerst nach der Lawra, wurde aber in das Kloster nicht eingelassen, bei Watopedi

kam es nicht einmal zum Versuche und die Gäste verließsen mit dem nächsten Dampfschiff den für sie unfreundlichen Athos.

Leider geschieht es noch immer, daſs trotz der Anordnung der patriarchischen Synode in Konstantinopel Bücher und Antiquitäten, wenn auch unter der Hand, in die Fremde wandern, was aber doch späterhin bekannt wird. Ich beschränke mich bloſs auf den jüngsten Fall, welcher im Kloster Pantokrator sich zutrug. Es handelt sich um ein Evangelium Johanns des Kelioten, welcher dasselbe überall mit sich, auf dem Halse angebunden, getragen haben sollte; es wurde nicht in der Bibliothek, sondern unter den Reliquien aufbewahrt. In Wahrheit war es jedoch ein Sammelbuch, welches auſser der hl. Schrift auch weltliche Aufsätze gemischten Inhalts enthielt, nach welchen es in der Regierungszeit der Komnenen geschrieben sein mochte, also ein Pergamentmanuskript aus dem 12. Jahrhundert im kleineren Formate mit feiner, dicht geschriebener griechischer Schrift. Im vorigen Jahre geriet es aus dem Reliquienschatze in Verlust, und erst nach längerer Suche brachte man in Erfahrung, daſs es in Athen verkauft wurde. Vor wenigen Monaten war in den Zeitungen zu lesen, daſs die Synode in einem Erlasse anordnete, den Schuldigen zu bestrafen. Was die Bibliothek von Chilandar anbelangt, verweise ich auf meinen Katalog der Handschriften und alten Druckwerke, der im Jahresberichte der Königl. böhm. Gesellschaft für Wissenschaft in Prag 1896 erschien.

Im selben Jahre besuchte der serbische König Alexander in der Karwoche den Athosberg und hielt sich im Kloster Chilandar vom Gründonnerstag bis zum Ostermontag auf. Es war gewiſs ein seltener und denkwürdiger Fall, daſs ein gekröntes Haupt wieder einmal den hl. Berg betrat. Nach der Tradition wurde bei der Anwesenheit des serbischen Zaren Duschan 1348 ein Ölbaum gepflanzt, welcher bis jetzt gut gedeiht; auch König Alexander verpflanzte zwei Olivenbäume, von denen besonders der eine ein fröhliches Wachstum verspricht. Die Klosterbrüderschaft schenkte dem König ein Evangelium serbischer Rezension, annähernd im 12. Jahrh. geschrieben und mit wundervollen Initialbuchstaben verziert; dasselbe wurde bald darauf nach Wien geschickt und dem Kunstinstitute Angerer & Göschl zur phototypischen Reproduktion übergeben, welche auch vollkommen gelang und im Jahre 1897 vollendet wurde. Es geschah auf Unkosten des Königs Alexander, und die Ausgabe wurde nur in 300 Exemplaren gedruckt, welche an die gröſseren europäischen Bibliotheken verschenkt wurden. Die Reproduktion allein kostete pro Stück je 50 Napoleonsdor; das Original wird in der Privatbibliothek des Königs aufbewahrt. Vgl. B. Z. VIII 712.

Das Jahr 1892 bleibt auf dem Athosberge sicher in gutem Andenken, denn es wurde in Kareja eine Reform durchgeführt, welche die eingerissenen Miſsbräuche des dortigen gesellschaftlichen Lebens beseitigen sollte. Allen weltlichen Händlern wurde gekündigt, und sie muſsten binnen weniger Monate ihre Vorräte ausverkaufen und Kareja verlassen; nur in drei Kaufläden durften von Mönchen Waren feilgeboten werden. Ebenso sollten alle Handwerker Mönche sein, geistige Getränke jedoch auszuschenken wurde gänzlich verboten. Die Eintracht unter den Mitgliedern der Protata, d. i. den Klostervertretern, dauerte aber nicht lange; einige der Klöster erlitten groſse Einbuſse, denn für ihre Kramläden fanden sich keine Mieter,

auch stiegen sämtliche Warenpreise merklich in die Höhe, weil der Handel mehr oder weniger monopolisiert war. In den Protatenversammlungen bekriegten sich zwei Parteien, Intriguen wurden eingefädelt und fortgesponnen, endlich einigte man sich, den Patriarchen von Konstantinopel als Schiedsrichter anzunehmen und seinem Ausspruche sich unterzuordnen. Der Patriarch ernannte zu seinen Exarchen zwei Bischöfe, die im Laufe des Sommers 1897 in Kareja eintrafen und beinahe ein ganzes Jahr daselbst verblieben. Es wurde vereinbart, dafs mehrere Verkaufsläden eröffnet werden können, auch weltliche Handwerker arbeiten dürfen, aber in beschränkter Anzahl und unter Verantwortung der Klöster und Kelioten, welche diese Leute in Miete aufnehmen. Beim Verbot des Branntweinhandels verblieb es, das war ohnehin das Hauptziel der Reformbestrebung gewesen. Das, was in Kareja geschah, sollte und könnte auch von allen Athosklöstern nachgeahmt werden. Im vorigen Jahre machte bereits Russikon den Anfang, indem nur Wein erlaubt, der Genufs jedes anderen spirituösen Getränkes aber strengstens untersagt wurde.

Im Jahre 1898 besuchte der russische Archäolog Prof. Nik. Kondakov den hl. Berg; er hatte einen Photographen mit sich und nahm alle die Kunstgegenstände auf, wie sie ihm in den Klöstern zugänglich gemacht wurden. Er beschränkte sich bei der Wahl der Objekte auf die Zeit bis zum 16. Jahrh., dasselbe mit einschliefsend. Sein Werk, welches voraussichtlich bald erscheinen wird, dürfte von grofsem Interesse für die historische Kunst werden, ungleich wichtiger als die Arbeiten des russischen Staatsrats Peter Sewastjanov aus den Jahren 1858—1859, welcher planlos sammelte und dessen Photographien in verschiedenen Museen zerstreut sind." J. S.

Erwiderung.

Nur mit Widerstreben entschliefse ich mich zu einer Erwiderung auf die in der Byzantinischen Zeitschrift VIII (1899) 232 ff. erschienene Besprechung meiner Publikation der Vita Symeons des Thaumastoriten. Eine jede Erwiderung hat eben den üblen Beigeschmack einer „oratio pro domo sua". Leider giebt es aber in allen Winkeln Leute genug, welche, ohne selbst in wissenschaftlichen Dingen etwas Beachtenswertes zu leisten, desto gröfsere Freude empfinden, wenn ein anderer irgendwo „heruntergehauen" wird; sie kolportieren dann die Rezension lediglich zum löblichen Zwecke des Klatsches und können sehr leicht auf diese Weise der Reputation des Betreffenden unwissentlich oder auch wissentlich bedeutenden Schaden zufügen in der Meinung der Personen nämlich, die nicht im stande sind, selbst die Publikation einzusehen. Mein Herr Rezensent hat nun Leuten erwähnten Schlages Stoff in Hülle und Fülle geboten, und es ist dringend notwendig, denselben auf seine Qualität zu prüfen, „ne quid haereat".

Vor allem kann man unmöglich mit der Bemerkung des Herrn Rezensenten einverstanden sein, dafs in Rufsland die philologischen Zeitschriften „wie Pilze aus der Erde schiefsen". Es erscheinen in Rufsland gegenwärtig über tausend verschiedene Zeitschriften und Zeitungen, wovon nur sechs oder sieben philologischen Inhalts. Die jüngste philologische Zeitschrift erscheint nun schon acht Jahre; die erwähnte Bemerkung des Herrn Rezensenten ist also sehr „cum grano salis" zu verstehen. Wenn er aber über-

haupt wissenschaftliche Publikationen meint, so glauben wir, daſs er noch weniger Grund hatte, auf das entfernte und ihm sehr wenig bekannte Ruſsland hinzuweisen. Dr. Neiſsen aus Wiesbaden eifert im „Ärztlichen Vereinsblatt für Deutschland" 1899, September, 406 noch viel schärfer über die Unmasse der medizinischen Zeitschriften in Deutschland, indem er sagt: diese Tintendiarrhöe ist chronisch geworden und kann leider epidemisch werden. Natürlich werden dabei nicht immer Artikel erster Güte publiziert und sind russische Zeitschriften in dieser Beziehung mindestens nicht allein anzuklagen.

An meine Publikation herantretend, giebt Herr Rezensent selbst zu, daſs eine „Editio princeps" sehr selten die Überlieferung fehlerlos wiedergiebt und daſs kleine Verletzungen der wissenschaftlichen Pflichttreue auch bei hochachtbaren Gelehrten mit unterlaufen, „mein Elaborat" gehe aber „weit über alles erlaubte Maſs hinaus". Es springt in die Augen, daſs festzustellen, wo das Erlaubte in diesen Dingen aufhört und das Unerlaubte anfängt, eine sehr heikle Sache ist. Ehe aber der Herr Rezensent zum direkten Beweis seiner Behauptung übergeht, kommen bei ihm noch einige allgemeine Sätze über die Unzulänglichkeit meiner Arbeit. Die gröſste und gewichtigste Anschuldigung enthält der Satz, ich hätte die Hs gar nicht lesen können. Dagegen muſs ich mich entschieden verwahren, indem Herr Rezensent hier wissentlich oder unwissentlich keinen Unterschied zwischen Nichtlesenkönnen und Verlesen macht. Ferner enthält der Text etwa 2500 Worte, wovon 6—7 von mir allerdings verlesen sind; freilich weiſs ich nicht, wie groſs das „erlaubte" Verhältnis der verlesenen zu den richtig gelesenen Wörtern bei einer Editio princeps nach Ansicht des Herrn Rezensenten sein darf. Auf jeden Fall habe ich die Hs lesen können, wie die genannte Proportion beweist.

Das ärgerlichste Versehen passierte mir bei der Stelle: „*μεθιστῶν ὄρη κατὰ τῆς ἀναβάσεως*", wo ich den Bogen (Abkürzung für „*ων*") über „*στ*" übersah und infolge dessen „*μεθιστόρηκα τὰ τῆς ἀναβάσεως*" las. Als Versehen gebe ich auch zu: „*κατὰ πᾶν*" statt „*κατασπᾶν*", wo ich das Sigma übersah, ferner „*διάπειραν*" statt „*διὰ πεῖραν*"; kein Versehen ist dagegen „*μίθρα τε*" statt „*νίτρα τε*", da dieses Wort in dem Zusammenhang wirklich „unsinnig" wäre: „Sie war geschmückt weder mit goldenen Ketten noch Halsbändern noch 'Seife' noch Ohrringen." Die Konjektur *μίθρά τε* („Kopfputz") statt *νίτρά τε* („Seife") war hier so selbstverständlich, daſs ich sie stillschweigend in den Text setzte. Die übrigen Versehen sind leichterer Art, z. B. „*δοῦλον σου*" statt „*δοῦλόν σου*", „*ἐκτετελευκώς*" statt *ἐκτετελεκώς*", „*φυλακόν*" statt „*φυλακήν*" u. dgl. Jeder, der Griechisch versteht, wird solche Errata leicht beim Lesen selbst korrigieren. Der Herr Rezensent behauptet ferner am Schlusse seines Verzeichnisses meiner Versehen, dasselbe sei „nicht vollständig"; wir erlauben uns daran sehr zu zweifeln, denn wäre dies der Fall, so würde Herr Rezensent aus der groſsen Masse der Fehler ganz sicher die bedeutenderen und charakteristischen herausgegriffen haben und Fehler wie „*δοῦλον σου*" statt „*δοῦλόν σου*" oder „*πενιχρὰ*" statt „*πενιχρά*" oder „*δέησις σου*" statt „*δέησίς σου*" gar nicht erwähnt haben. Im Gegenteil scheint das Verzeichnis sehr gewissenhaft ausgeführt und vollständig zu sein, da ein Fehler noch in der vorletzten Zeile des Textes erwähnt wird. Was überhaupt Druckfehler angeht, so

mufs man freilich sie zu vermeiden streben; dafs aber auch bei der genauesten Korrektur in den besten Druckereien Deutschlands Druckfehler sogar an recht auffallenden Stellen stehen bleiben, davon liefert unsere Rezension selbst ein sehr charakteristisches Beispiel: S. 234 oben erste Zeile steht statt „augmentiert“ — „augumentiert“; bei skrupulösem Zusehen könnte man vielleicht auch andere Fehler finden, ich will aber nicht so genau sein in dieser Beziehung und finde auch wenig Witz darin, bei jedem aufgefundenen Versehen Ausdrücke wie „sinnlos“, „unsinnig“, „ganz unsinnig“ u. s. w. u. s. w. fallen zu lassen.

An technischen Mängeln weifs Herr Rezensent zu erwähnen: kleine Buchstaben bei Eigennamen (im griechischen Text) und den Mangel an Absätzen. Auf das letztere soll die „böse“ Hs (die ich ja bekanntlich nicht lesen konnte) von Einflufs gewesen sein. Herr Rezensent belehrt mich sodann, dafs die roten Anfangsbuchstaben den Sinnabsatz in der Hs angeben. Diese Belehrung war für mich vollständig überflüssig, indem mich ein anderer Umstand bewog, keine Absätze im Drucke zu machen. Neben dem griechischen Text steht nämlich die russische Parallelübersetzung. Nun ist bekanntlich der griechische Satz von Natur viel enger als der russische, schon aus dem Grund, weil im Griechischen seltener lange Wörter vorkommen als im Russischen; so mufste also, hätte ich Absätze gemacht, schliefslich auf der griechischen Seite eine klaffende Lücke bleiben, was entschieden noch unschöner ausgesehen hätte, als der Mangel an Absätzen.

Zum Schlufs wendet sich Herr Rezensent noch gegen meine dem Text vorausgeschickte Einleitung, um mich „last not least“ indirekt eines Plagiats zu beschuldigen. Das thut er in ironisierender Weise, indem er behauptet, ich hätte die allgemein bekannte Schrift von Delehaye über die Styliten nur in einer „verschämten“ Anmerkung erwähnt. Ich bin hiemit denjenigen, welche keine Gelegenheit haben, meine Publikation selbst einzusehen, Aufklärung schuldig. Meiner Ausgabe des Textes der Vita des Styliten Symeon ist eine kurze Einleitung von sechs Seiten vorausgeschickt, worin ich bestrebt war, Nichttheologen Aufschlufs über die Styliten überhaupt zu geben und den Wert der Vita unter den anderen uns erhaltenen, soweit es möglich ist, festzustellen. Der Abschnitt über die Styliten enthält drei Seiten von den sechs, und es ist ohne weiteres klar, dafs ich keine spezielle Abhandlung auf so beschränktem Raum geben wollte. Ich teilte meinen Lesern nur das Allgemeinste mit, wobei ich meine Quellen in den Anmerkungen oder auch im Text angeführt habe. Die Ironie des Herrn Rezensenten war höchst überflüssig.

Wir glauben überhaupt, dafs die Arbeit nicht von vorn gemacht zu werden braucht, wie Herr Rezensent meint. Der künftige Herausgeber, wenn sich ein solcher findet, hätte sehr wenig mehr zu thun, indem ja meine Ausgabe vorliegt und die Fehler, welche dieselbe, wie eine jede „Editio princeps“, was ja Herr Rezensent selbst zugiebt, enthält, von ihm vollständig gesammelt in seiner Besprechung angeführt sind.

Kiev, Oktober 1899. A. Semenov.

Nachwort.

Dem von der Redaktion der B. Z. bisher festgehaltenen Grundsatze, keine „Erwiderungen“ aufzunehmen, mufste sie leider diesmal untreu werden, da die Erwiderung dem Redakteur selbst gilt. Um auch den leisesten Vorwurf eines parteilichen Gebrauchs der Redakteurgewalt zu vermeiden, habe ich die obenstehende Erwiderung unverkürzt abdrucken lassen, obschon sie an den Ergebnissen meiner Kritik nicht das Geringste ändert. Von den 51 Stellen des nicht mehr als 15 weitgedruckte Spalten umfassenden Textes, an denen ich dem Herausgeber falsche Lesungen der Hs und sonstige Fehler vorgeworfen habe, versucht er nur eine einzige zu retten, und dieser einzige Rettungsversuch ist gründlich mifslungen. Von der jungen Martha (der späteren Mutter des hl. Symeon), um die der Jüngling Johannes warb, heifst es in der Hs: *τῆς γὰρ μνηστείας φημιζομένης ἐκείνην οὐκ εἶχον ὁρμίσκοι καὶ περιδέρ[ρ]αια, νίτρά* (l. *νίτρα*) *τε καὶ κομμωτικὰ ἐπιτρίμματα καὶ ὅσα βλεπόμενα οἶδεν ἐπισπᾶσθαι νυμφίων ὀφθαλμοὺς πρὸς πλείονα τῆς ἐρωμένης ἔρωτα, ἀλλὰ κ. τ. λ.* „Als nun die Werbung bekannt wurde, beschäftigten jene (die Martha) nicht Ketten und Halsbänder, Seifen und verschönernde Einreibungen und was sonst das Auge eines Bräutigams zu gröfserer Liebe zu entflammen vermag u. s. w.“ Die Konjektur *μίθρα τε*, die S. (s. oben; in seiner Ausgabe steht *μιθρά τε*) für so selbstverständlich hielt, dafs er nicht einmal die abweichende Lesart der Hs notieren zu sollen glaubte, ist schon formal verfehlt: denn erstens heifst das Wort nicht *μίθρα*, sondern *μίτρα*, und zweitens müfste wegen der das Wort umgebenden Pluralformen wenigstens der Plural *μίτραι* stehen; aber auch sachlich ist die „selbstverständliche“ Konjektur unmöglich: es handelt sich offenbar um zwei asyndetisch angereihte Paare verwandter Begriffe, die dann durch das allgemeinere „und was sonst“ ergänzt werden: Ketten und Halsbänder (also Schmucksachen), Seifen und Schminken (also Toiletteartikel). In der Übersetzung Semenovs wird das freilich nicht klar; denn, wie in seiner Ausgabe, so übersetzt er auch noch in seiner Erwiderung *κομμωτικὰ ἐπιτρίμματα* (in seinem Texte steht irrtümlich *ἐπιτρέμματα*) durch „Ohrringe“ (подвѣсокъ), was diese Worte in keinem Griechisch der Welt je bedeutet haben. Natürlich ist auch die Übersetzung von *ἐκείνην οὐκ εἶχον* durch „sie war geschmückt weder mit . . .“ falsch, und ebenso unrichtig ist die Wiedergabe dieser Worte in der Ausgabe „не было на ней“ (es waren nicht an ihr), als ob es *ἐκείνῃ οὐκ εἶχε* hiefse. Natürlich müfste auch noch nachgewiesen werden, dafs Mitren zur Zeit der Legende ein bei den Griechen üblicher Kopfputz waren. Was die Behauptung S.s betrifft, ich habe ihm bezüglich seiner Einleitung ein Plagiat vorgeworfen, so ist es seine Sache, wenn er einen so harten Ausdruck anwenden will; ich selbst habe durch meine in einen Konzessivsatz gefafste Bemerkung nur angedeutet, dafs es nicht fair ist, eine grundlegende Abhandlung, die man für eine wenn auch kurze Darstellung desselben Gegenstandes als Hauptquelle benützt, nur für ein unwesentliches Detail und ohne eine genauere bibliographische Angabe zu zitieren. Jeder Leser, der die Arbeit von Delehaye nicht kennt, gewinnt aus der Art, wie S. sie zitiert, den Eindruck, als habe S. ihr nur die Stelle des Johannes Phokas entnommen, während doch fast sämtliche von S. angeführte Thatsachen und Zitate aus ihr

stammen. Weitere Beiträge zur Charakteristik der Ausgabe von S. und bes. seiner russischen Übersetzung hat inzwischen E. Kurtz, Viz. Vrem. 6 (1899) 537—542, geliefert, der sich auch mit den Ergebnissen meiner Kritik völlig einverstanden erklärt. Semenov hätte besser gethan, zu schweigen und aus der bitteren Erfahrung, die er bei seinem hagiographischen Versuche gemacht hat, die weise Lehre zu ziehen, dafs er künftig viel sorgfältiger arbeiten und weniger übereilt publizieren mufs, wenn er die Wissenschaft wirklich fördern will. K. K.

Eine neue Lehrstelle für die byzantinischen Studien.

In der Sektion der religiösen Wissenschaften an der École des Hautes Etudes zu Paris ist eine „Conférence de Christianisme byzantin" geschaffen worden, mit der unser verehrter Mitarbeiter G. Millet betraut worden ist. Seine Vorträge werden namentlich die byzantinische Archäologie in ihren Beziehungen zum Kultus und zur Symbolik betreffen und eine Ergänzung der Vorlesungen über byzantinische Geschichte bilden, die Ch. Diehl an der Sorbonne hält (vgl. B. Z. VIII 720). K. K.

V. Vasiljevskij †.

Am 13./25. Mai 1899 starb in Florenz der Akademiker und Professor Geheimrat Vasilij Grigorjevič Vasiljevskij, der von den russischen Byzantologen als ihr Meister verehrt und auch im Auslande wegen seiner Verdienste um die byzantinischen Studien hochgeschätzt wurde.

Vasiljevskij wurde im J. 1838 als Sohn eines Dorfgeistlichen im Jaroslavschen Gouvernement geboren. Nachdem er im geistlichen Seminar in Jaroslav seine erste Bildung erhalten hatte, trat er 1856 ins Pädagogische Hauptinstitut in St. Petersburg ein und ging von da (nach Schliefsung dieses Instituts) in die histor.-philolog. Fakultät der St. Petersburger Universität über. Nach Beendigung seiner Universitätsstudien und Erwerbung des Kandidatengrades wurde er im J. 1862 zur weiteren Ausbildung ins Ausland abkommandiert, wo er hauptsächlich die Vorlesungen von Mommsen und Droysen in Berlin und von Ad. Schmidt in Jena besuchte. Nach seiner Rückkehr war er einige Jahre Lehrer der Geschichte am Gymnasium zu Wilna, von wo er nach Erwerbung des Magistergrades im J. 1870 an die St. Petersburger Universität auf das Katheder für mittelalterliche Geschichte berufen wurde, welche Stellung er bis zu seinem Tode bekleidete. Aufserdem las er über dasselbe Fach auch im Alexander-Lyceum, in der Geistlichen Akademie und in den höheren weiblichen Kursen. Im J. 1874 wurde er ferner Mitglied des Gelehrten Komitees des Ministeriums der Volksaufklärung, im J. 1876 korresp. Mitglied der Akademie der Wissenschaften und 14 Jahre später ordentliches Mitglied derselben. Die letzten 10 Jahre war er auch Redakteur des Journals des Ministeriums der Volksaufkl. und seit 1894 (mit W. Regel zusammen) Redakteur des Vizantijskij Vremennik. Die Moskauer Universität hatte ihn zum Doktor der russischen Geschichte honoris causa erwählt.

Hier können wir aus seiner vielseitigen litterarischen Thätigkeit nur

die auf Byzanz bezüglichen Arbeiten anführen (nach dem Viz. Vrem. 6, 652—658, mit Berichtigung einiger Ungenauigkeiten):

1) Byzanz und die Petschenegen (1048—1094). Journal des Minist. 164 (1872) 116—165 und 243—332.

2) Die warägo-russische und warägo-englische Miliz in Kpel im 11. und 12. Jahrh. Journ. d. Min. 176 (1874) 105—144; 177 (1875) 394—451 und 178 (1875) 76—152.

3) Russisch-byzantinische Fragmente.

I. Zwei Briefe des byz. Kaisers Michael VII Dukas an Vsevolod Jaroslavič. Journ. d. Min. 182 (1875) 270—315. Vgl. B. Z. III 630—633.

II. Zur Geschichte der Jahre 976—986 (aus Al-Makin und Johannes Geometres). Journ. d. Min. 184 (1876) 117—178.

III. Notiz über das Fufsvolk und die Reiterei. Journ. d. Min. 184 (1876) 178—187.

IV. Der Bericht des griech. Toparchen. Journ. d. Min. 185 (1876) 368—434.

V. Die Reise des Apostels Andreas im Lande der Myrmidonen. Journ. d. Min. 189 (1877) 41—82 und 157—185.

VI. Das Leben Stephans des Jüngeren. Journ. d. Min. 191 (1877) 283—329.

VII. Das Leben des Johannes von Gotthia. Journ. d. Min. 195 (1878) 87—154.

VIII. Das Leben des Georgios von Amastris. Journ. d. Min. 195 (1878) 277—306 und 196 (1878) 128—181. Vgl. Nr. 27.

4) Aus der Geschichte von Byzanz im 12. Jahrh.

I. Das Bündnis zweier Reiche (1148—1155). Slavischer Sbornik 2 (1877) 210—290.

II. Der süditalische Krieg (1156—1157). Slav. Sbornik 3 (1876) 372—400.

5) Die Gesetzgebung der Bilderstürmer. Journ. d. Min. 199 (1878) 258—309 und 200 (1878) 95—129.

6) Über den (griech.) Synodalcodex der Ekloge der Kaiser Leon und Konstantinos und über zwei Hss des Landbaugesetzes. Journ. d. Min. 201 (1879) 161—173.

7) Rezension des Werkes von Th. Uspenskij, Die Bildung des 2. bulgar. Kaisertums. Journ. d. Min. 204 (1879) 144—217 und 318—348.

8) Rezension des Werkes von Ph. Bruun, Das Schwarzmeergestade. I. Journ. d. Min. 206 (1879) 84—112.

9) Materialien zur inneren Geschichte des byzant. Reiches.

I. Die Mafsregeln zum Schutze des bäuerlichen Grundbesitzes. Journ. d. Min. 202 (1879) 160—232.

II. Machthaber, Klöster und Steuereinnehmer im 11. und 12. Jahrh. Journ. d. Min. 202 (1879) 386—438.

III. Besprechung der von Miklosich und J. Müller edierten Dokumente in betreff des klösterlichen Grundbesitzes. Journ. d. Min. 210 (1880) 98—170 und 355—440.

10) Der Brief des Alexios Komnenos an den Grafen Robert von Flandern. Journ. d. Min. 207 (1880) 223—260.

11) Über das Leben und die Werke des Symeon Metaphrastes. Journ. d. Min. 212 (1880) 379—437. Vgl. Nr. 39.

12) Die Ratschläge und Erzählungen eines byzantinischen Magnaten im 11. Jahrh. Journ. d. Min. 215 (1881) 242—299 und 216 (1881) 102—171 und 316—357. Vgl. Nr. 33.

13) Rezension der Edition von Lagarde, Ioannis Euchaitarum metrop. quae supersunt. Journ. d. Min. 222 (1882) 388—400.

14) Beschreibung des Porphirievschen Miscellancodex mit byzant. Dokumenten (graec. Nr. 250). Bericht der Kais. Öffentl. Bibliothek für 1883. St. Petersb. 1885. Beilage IV, 1—30.

15) Erneuerung des bulgar. Patriarchats unter dem Zaren Joann Asan II im J. 1235. Journ. d. Min. 238 (1885) 1—56 u. 206—238.

16) Rezension des Werkes von B. Mansurov, Die Basilika Konstantins des Grofsen in Jerusalem. Journ. d. Min. 243 (1886) 360—367.

17) Rezension des Werkes von A. Pavlov, Die Gesetzbücher etc. 1885. Journ. d. Min. 243 (1886) 317—351.

18) Einer von den griech. Sammelcodices in der Moskauer Synodalbibliothek. Journ. d. Min. 248 (1886) 65—106. Vgl. B. Z. II 312—314.

19) Διήγησις Ἐπιφανίου περὶ τῆς Ἱερουσαλὴμ etc. Orthodoxer Palästina-Sbornik IV. 2. St. Petersb. 1886. Vgl. B. Z. VI 214—217.

20) *Νικολάου ἐπισκόπου Μεθώνης καὶ Θεοδώρου τοῦ Προδρόμου Βίοι Μελετίου τοῦ Νέου.* Orthod. Palästina-Sbornik VI. 2. St. Petersb. 1886. Vgl. Byz. Z. II 309—312.

21) Übersicht über die Arbeiten auf dem Gebiete der byzant. Gesch. I. Die Editionen der Quellen. Journ. d. Min. 250 (1887) 222—265; 252 (1887) 113—147; 253 (1888) 97—153 und 266 (1889) 380—392.

22) Das Leben des hl. Stephanos von Surož. Journ. d. Min. 263 (1889) 97—164 und 391—452. Vgl. Nr. 27.

23) Über die Gillo. Journ. d. Min. 263 (1889) 369—371.

24) Über die Erbauung der (Chozaren-)Festung Sarkel. Journ. d. Min. 265 (1889) 273—289.

25) Entgegnung auf den Aufsatz von Th. Uspenskij. Journ. d. Min. 266 (1889) 555—557.

26) Über die Sebastokratorissa Irene. Journ. d. Min. 285 (1893) 179—185. Vgl. B. Z. II 352.

27) Russisch-byzantinische Forschungen. II. Die Lebensbeschreibung des hl. Georgios von Amastris und Stephanos von Surož etc. St. Petersburg 1893. Vgl. B. Z. II 348 und IV 210.

28) Des Erzbischofs von Thessalonich, Basileios aus Achrida, unedierte Rede auf den Tod der Eirene, der ersten Gemahlin des Kaisers Manuel Komnenos. Viz. Vrem. 1 (1894) 55—132. Vgl. B. Z. IV 173—175.

29) Wann lebte der Melode Romanos? 1893. Vgl. B. Z. IV 238.

30) Notiz über die Zusammenstellung einer kurzen Inhaltsangabe der byz. Urkunden und Briefe. Viz. Vrem. 1 (1894) 249—252. Vgl. B. Z. IV 238.

31) Nekrolog für G. Destunis. Journ. d. Min. 298 (1895) 66—69.

32) Die Chronik des Logotheten im Slavischen und Griechischen. Viz. Vrem. 2 (1895) 78—151. Vgl. B. Z. V 203—210.

33) Cecaumeni Strategicon etc. Petropoli 1896. Vgl. B. Z. V 616.

34) Avaren, und nicht Russen — Theodoros, und nicht Georgios. Viz. Vrem. 3 (1896) 83—95. Vgl. B. Z. V 639 f.

35) Das Chrysobull des Kaisers Alexios I Komnenos für die Grofse Lawra des hl. Athanasios. Viz. Vrem. 3 (1896) 121—124. Vgl. B. Z. V 641.

36) Epirotica saeculi XIII. Aus dem Briefwechsel des Johannes von Naupaktos. Viz. Vrem. 3 (1896) 233—299. Vgl. B. Z. VI 185 f.

37) Zwei Grabgedichte des Symeon Logothetes. Viz. Vrem. 3 (1896) 574—578. Vgl. B. Z. VI 442 f.

38) Das Grabgedicht des Theodoros Prodromos auf Leon Tzikandyles. Viz. Vrem. 3 (1896) 579—581. Vgl. B. Z. VI 444 f.

39) Der Synodalcodex des Metaphrasten. 1899. Vgl. B. Z. VII 638 und VIII 570 f.

40) Nekrolog für A. Kunik. Viz. Vrem. 6 (1899) 619—632.

41) Zur Verteidigung der Ansicht, dafs die Vita des Patr. Ignatios echt sei. Viz. Vrem. 6 (1899) 39—56. Vgl. oben S. 272 ff.

42) Der Vizantijskij Vremennik im Verlauf von fünf Jahren (1894—1898). Journ. d. Min. 322 (1899) 132—154 und 323 (1899) 471—494. Eine (z. T. sehr eingehende) Beurteilung aller in den ersten fünf Jahrgängen des Viz. Vrem. erschienenen Aufsätze. Ein für den offiziellen Jahresbericht des Sekretärs der Akademie der Wiss. bestimmter Auszug daraus (23 S.) ist dem 1. und 2. (Doppel-)Hefte des 6. Bandes des Viz. Vrem. beigelegt.

43) Rezension des Werkes von K. Krumbacher, Mich. Glykas. Viz. Vrem. 6 (1899) 524—537. Vgl. oben S. 246.

Vasiljevskij zeigte in allen seinen Arbeiten eine staunenswerte Kenntnis der betreffenden Quellen und der gelehrten Litteratur. Mit Hilfe derselben konnte er sein Thema stets auf die breiteste Grundlage stellen, auf der er dann mit vorsichtig abwägender Kritik die aufgeworfene Frage von allen Seiten nach ihrem Zusammenhange mit den vorhergehenden und ihrem Einflusse auf die nachfolgenden Ereignisse beleuchtete und mit einer seltenen Kombinationsgabe Momente heranzog, die bisher vollständig unbeachtet geblieben waren. So sind denn ganze Epochen der byzant. Geschichte und ganze wichtige Gebiete des byzant. Staatswesens und der byzant. Litteratur durch ihn in ein ganz neues Licht gestellt worden. Mit besonderer Vorliebe ging er dabei den internationalen Beziehungen und Berührungen des byzant. Reiches, namentlich mit dem alten Rufsland, nach, wie er auch seine Schüler stets darauf hinwies, dafs sich ihnen auf diesem Gebiete ein lohnendes Arbeitsfeld eröffne, auf dem sie wichtige selbständige Beiträge zur gelehrten Forschung Westeuropas beisteuern könnten. Für seine eigene gelehrte Thätigkeit suchte sein bescheidener, jedem Gelehrtendünkel abholder Sinn keine äufsere Anerkennung und lautes Rühmen; fremden Arbeiten gegenüber zeigte er stets wohlwollendes Interesse und nachsichtige Beurteilung, und wo er es für nötig hielt, im Interesse der Wissenschaft einen seiner russischen Mitforscher öffentlich von einem Irrwege zurückzurufen (vgl. Nr. 26, 34 und 41), da that er es stets in schonender, jede persönliche Kränkung vermeidender Weise. So kann man denn wohl mit vollem Rechte behaupten, dafs der Tod Vasiljevskijs für die unter seiner Leitung entstandene russ. Byzantinistenschule und für die byzant. Wissenschaft überhaupt ein schwerer, ja ein unersetzlicher Verlust

ist. Es wäre sehr zu wünschen, dafs der hier und da ausgesprochene Gedanke, eine Sammlung der im Journal des Minist. der Volksaufklärung zerstreuten Aufsätze Vasiljevskij (soweit sie nicht schon durch ihn selbst in erneuter Bearbeitung herausgegeben sind) zu veranstalten, wirklich zur Ausführung käme.

Eine eingehende Würdigung der einzelnen Arbeiten des Verstorbenen giebt P. Bezobrazov im Viz. Vrem. 6 (1899) 636—652 (wo auch ein Porträt desselben beigegeben ist). Dasselbe thut Th. Uspenskij im Journ. des Minist. der Volksaufkl. Bd. 325, 1899, Oktoberheft S. 291—342, während J. Grevs ebenda (Bd. 324, Augustheft S. 27—74) den Verstorbenen bes. hinsichtlich seiner Wirksamkeit als Universitätslehrer würdigt.

E. K.

Eduard Dobbert †.

Es ist schwer, bei einem Manne von der grofsen Güte und Selbstlosigkeit Eduard Dobberts einen rein sachlichen Nekrolog zu schreiben. So viel mufs jedenfalls gesagt werden, dafs es diese Eigenschaften des Herzens waren, die ihm zeitraubende Ehrenämter, Festreden, Gelegenheitsschriften u. dgl. auf den Hals luden[1]) und damit oft auf Jahre hinaus alle Möglichkeit nahmen, sich seinen wissenschaftlichen Arbeiten zu widmen. Er war durch ein Vierteljahrhundert der gute Hausgeist der Akademie der bildenden Künste und der Technischen Hochschule in Berlin. Als Lehrer der Kunstgeschichte versammelte er einen Kreis um sich, der sich nicht nur aus Hörern der beiden Hochschulen zusammensetzte. Ich selbst und viele andere Kunsthistoriker, die in ihrem Fache an der Universität vergebens nach einem geordneten Lehrbetriebe suchten, gingen zu Dobbert und fanden in ihm neben dem pflichtgetreuen Lehrer auch einen väterlichen Freund und Berater. Für die Byzantinistik steckt in diesem Einflufse Dobberts auf die Kunsthistoriker der Universität eine Wurzel, die sich jetzt allmählich zu einem kräftigen Stamm entwickelt.

Dobbert war der einzige wissenschaftliche Vertreter der byz. Kunst auf einer Lehrkanzel für Kunstgeschichte an einer deutschen Hochschule seit dem Tode Friedrich Wilhelm Ungers im J. 1876 und bis zum Eintritt des Unterzeichneten in das Lehramt im J. 1887. Es ist mir nicht bekannt, dafs zwischen Unger und Dobbert irgendwelche Beziehungen bestanden hätten. Dobbert ist vielmehr zum Studium der byz. Kunst geführt worden dadurch, dafs ihm, der in Petersburg (1839) geboren war und an deutschen Hochschulen (1857—60) Geschichte studiert hatte, bei der Rückkehr in die russische Heimat natürlich die Eigenart der orthodoxen Kirchenkunst gegenüber der westeuropäischen stark auffallen mufste. Als Historiker und wohl infolge einer angeborenen Neigung für die Kunst überhaupt mag er diesem Phänomen nachgegangen und so zur byz. Kunst gelangt sein. Jedenfalls hat er Busslajeff gekannt. Bis zum J. 1869 wirkte er als Lehrer in Petersburg, dabei die Kunstsammlungen der Residenz studierend. Im Sommer 1869 unternahm er eine Reise nach Nowgorod, Moskau, Kiew und Odessa, um die Denkmäler der byz. und russ. Kunst zu studieren, dann

1) Vgl. darüber M. G. Zimmermann in der Kunstchronik Nr. 3 vom 26. Oktober.

liefs er sich in München nieder, wo er 1869—70 in den Kunstsammlungen und Bibliotheken thätig war und zugleich kunstgeschichtliche Vorlesungen bei Brunn und Mefsmer hörte. Er war dann noch neun Monate zu Studienzwecken in Petersburg, ebensolang 1871/2 in Italien, habilitierte sich 1873 in München und wurde bald darauf nach Berlin berufen. Später benützte er die Ferien oft zu Studienreisen in Italien, England, Frankreich und seiner neuen und alten Heimat, in Deutschland und Rufsland. Nach dem Orient ist er nie gekommen. Diese dauernde Beschränkung auf das vom Abendlande an byz. Werken gebotene Material bezeichnet Richtung und Grenze seiner wissenschaftlichen Arbeit auf unserem Gebiete.

Nach den Vorarbeiten und Ansätzen Ungers, d. h. nachdem das litterarische Material gesammelt und historisch gesichtet, der Versuch ferner, einzelne Lokalitäten auf Grund der Quellen festzustellen, mifsglückt war, mufste der nächste Schritt das Aufsuchen der Denkmäler und Ruinenstätten im Oriente selbst sein. Wenn bis heute noch an keiner einzigen Stelle des Orients von seiten der neueren Kunsthistoriker oder christlichen Archäologen systematische Ausgrabungen auf die christliche Kunst hin gemacht wurden, man wie bei Ungers Tode im Dunkeln tappt und immer wieder nur die Kleinkunst ins Feld führt, so liegt das zum guten Teil daran, dafs die Kunstforschung in den Bahnen Didrons weiterging und sich den Nachweis der byz. Bildtypen genügen liefs. Von der monumentalen Kunst des christlichen Orients hat man heute noch weniger eine Ahnung als damals, wo Unger seine grundlegenden Arbeiten veröffentlichte.

Dobbert ist der typische Vertreter dieser Übergangszeit. Seine erste Arbeit war eine ikonographische, „die Darstellung des Abendmahls in der byz. Kunst“, Leipzig 1872 (S.-A. aus Zahns Jahrbüchern f. Kunstwiss.). Es ist bezeichnend, dafs er sein Leben lang an dem Thema weiter gearbeitet hat. In den Jahrgängen 1891—95 des Repertoriums für Kunstwissenschaft ist eine zusammenhängende Folge von Abhandlungen über „Das Abendmahl Christi in der bildenden Kunst bis gegen den Schlufs des 14. Jahrh.“ erschienen, die als die Lebensarbeit des Meisters auf diesem Forschungsgebiete ein achtunggebietender Denkstein des Verewigten bleiben wird. Wir würden dringend wünschen, dafs die Redaktion des Repertoriums sich des letzten unpublizierten Teiles versicherte und ein Verleger das Ganze mit allen Abbildungen ausgestattet in Buchform veröffentlichte. Möge diese Arbeit zusammen mit seinem Aufsatz über die Entstehungsgeschichte des Kruzifixes (Jahrb. d. Kgl. preufs. Kunstamml. I) und den Arbeiten von Georg Vofs über das Jüngste Gericht, von mir über die Ikonographie der Taufe Christi und von Max Schmid über die Darstellung der Geburt Christi als das Vermächtnis Dobberts — denn unsere Arbeiten sind einst von ihm angeregt und von ihm mit ängstlicher Fürsorge gefördert worden — zum Grundstocke des unendlichen und für die Entwickelungsgeschichte so unentbehrlichen Forschungsgebietes der Typenvergleichung werden und dem treuen und gewissenhaften Förderer der Anfänge dauernde Anerkennung sichern.

Haben ihm seine Ämter auch später nicht Zeit für weitausgreifende Werke gelassen, so mag gerade diese Zersplitterung der Grund gewesen sein, dafs er gern die Gelegenheit des Erscheinens fremder Arbeiten benützte, um seinen Standpunkt für oder wider in eingehendster Weise dar-

zulegen. So hat er 1885 im Anschlufs an eine Publikation C. Friedrichs eine Fülle von Beiträgen zur Geschichte der Elfenbeinskulptur gegeben (Repertorium VIII). Allgemein bekannt ist seine Stellungnahme gegen F. X. Kraus in der Frage der Abhängigkeit der Wandgemälde von S. Angelo in Formis von der byz. Kunst (Jahrb. d. Kgl. preufs. Kunstsamml. 1893/4). Dobbert stand diesem Gebiete durch eigene Arbeiten sehr nahe. Seine Habilitationsschrift vom Jahre 1873 hatte über den Stil des Niccolo Pisano gehandelt, 1876 bearbeitete er die zweite Auflage von Schnaase Bd. 7 „Das Mittelalter in Italien und die Grenzgebiete der abendländischen Kunst“ und führte dann das gleiche Gebiet in Monographien in Dohmes Kunst und Künstler vor. Auch in späteren Aufsätzen über den Triumph des Todes im Camposanto zu Pisa (Repert. 1881) und Duccios Geburt Christi (Jahrbuch d. Kgl. preufs. Kunsts. 1885) und in Besprechungen hatte er dieses zweite Hauptgebiet seines Schaffens gepflegt, das ihn wohl auch stark von der eigentlichen byz. Kunst ablenkte und mehr zur Klarlegung der Fäden führte, die sich von dieser herüber nach der italienischen Kunst ziehen. Die Behauptung von F. X. Kraus, die „Historien“ des Mittelschiffs von S. Angelo in Formis, für die er nur in einigen Punkten, wie der Behandlung der Kostüme, byz. Einflüsse zugab, seien von einheimischen, in der magistra Latinitas aufgewachsenen Künstlern geschaffen, mufste ihn, der diese Fresken schon 1872 für wesentlich byzantinisch erklärt hatte, unmittelbar herausfordern. Als Antwort veröffentlichte er eine Untersuchung, worin jeder einzelne Bildtypus der Gemälde vorgenommen wurde, sodafs seine Arbeit fast ein kurzgefafstes Handbuch der byz. Ikonographie genannt werden könnte. Durch eine so gründliche Beweisführung mufs die für den mit byz. Kunst Vertrauten von vornherein unzweifelhafte Thatsache auch den ganz Fernstehenden überzeugend geworden sein.

Dobbert war einer der Vermittler zwischen der mit den Jahren immer mächtiger anwachsenden russischen Kunstwissenschaft und den deutschen Fachkreisen. Er hat in seinen Arbeiten stets ausgiebigen Gebrauch von der russischen Fachlitteratur gemacht und erst kürzlich in einem Aufsatze (Repertorium 1898, B. Z. VII 650) Rjedins Buch über die Mosaiken von Ravenna behandelt. Vielleicht tritt Oskar Wulff in die durch Dobberts Tod entstandene Lücke; er würde sich damit gewifs den Dank der russischen Forscher ebenso wie den unserigen verdienen. Als Deutschrussen wird ihm das keine Schwierigkeiten machen und er dafür vielleicht die Unterstützung auch der russischen amtlichen Kreise finden.

Die letzte Arbeit Dobberts galt dem Evangeliar im Rathause zu Goslar (Jahrbuch d. Kgl. preufs. Kunstsamml. 1898, B. Z. VIII 590). Auch da wieder ging er seinen sicheren Weg der ikonographischen Vergleichung und kam zu klaren, unanfechtbaren Resultaten. Wir hätten ihm vergönnt, dafs er die Centenarfeier der Technischen Hochschule in Berlin hätte mitmachen können; sie würde gewifs auch ihm, dem ehemaligen Rektor, Senatsmitgliede und Haushistoriker, Ehren gebracht haben. Am 30. September hat ein Gehirnschlag seinem Leben im 60. Lebensjahre ein Ende gesetzt. Die 11. Sektion des Orientalistenkongresses in Rom konnte dem treuen Mitarbeiter, den sie so gern in ihren Reihen gesehen hätte, nur noch einen ehrenden Nachruf widmen.

Graz. Josef Strzygowski.

I. Abteilung.

Johannes Malalas identisch mit dem Patriarchen Johannes Scholastikos?

Es ist allgemein anerkannt, daſs der von Euagrios öfter (I 16, II 12, III 10. 28, IV 5) genannte Johannes Rhetor identisch ist mit Johannes Malalas. Das syrische Wort malál bedeutet so viel wie das griechische ῥήτωρ. Man nimmt nun vielfach an, Malalas habe das Amt eines Predigers ausgeübt. M. E. muſs das Wort ῥήτωρ in den angegebenen Stellen des Euagrios in der Bedeutung aufgefaſst werden, in der es sonst bei diesem Autor vorkommt. Bei Euagr. V 24 finden wir die Worte: *Προκοπίῳ τῷ ῥήτορι.* Prokop war aber ein Advokat: cf. Menander Prot. Müller F. H. G. IV 238: *Ὅτι περὶ Προκοπίου τοῦ ἱστορικοῦ καὶ δικηγόρου φησὶν ὁ Μένανδρος.* In dem nämlichen Kapitel des Euagrios wird Agathias als ῥήτωρ bezeichnet. Von Suidas s. v. *Ἀγαθίας* und in den Konstantinischen Exzerpten wird er *σχολαστικός* genannt. Johannes von Epiphania, der seinem Vetter und Landsmann Euagrios sein Werk schon vor der Veröffentlichung zur Benützung überlassen hatte, sagt in seiner Einleitung (Müller F. H. G. IV 273): *γέγραπται Ἀγαθίᾳ τῷ Μυριναίῳ ἀνδρὶ τοῖς ἐν Βυζαντίῳ ῥήτορσι καταλεγέντι διαφανῶς.* Auch bei dem Historiker Prokop wird ῥήτωρ regelmäſsig im Sinne von 'Advokat' gebraucht: cf. Prok. III 117, 19 *Ἰούνιλον ... νόμου μὲν οὐδὲ ὅσον ἀκοὴν ἔχοντα, ἐπεὶ οὐδὲ τῶν ῥητόρων τις ἦν ...* III 142, 22 *πρῶτα μὲν καταλύειν τὸ τῶν ῥητόρων ἀξίωμα ἔγνω ... καὶ διωμότους συνίστασθαι τοὺς διαφερομένους ἐκέλευσε.* Chilmead sagt in der Vorrede zur Malalasausgabe (p. XV der Bonner Ausgabe): Quidni alia ex causa cognomen Malalae seu Rhetoris adeptus sit noster? Non te celabo fuisse etiam Rhetorem in ecclesia orientali sic dictum officialem. Wenn in der orientalischen Kirche der officialis oft ῥήτωρ genannt wurde, so kam es m. E. daher, daſs er in der Regel aus dem Stand der Rhetoren oder Advokaten ausgewählt

wurde. Ich führe nur zwei Beispiele an. Der Advokat Johannes von Epiphania war Offizial des Patriarchen Gregorios von Antiochia: cf. Müller, F. H. G. IV 273 *καὶ γάρ με συμβέβηκε πρότερον μὲν Γρηγορίῳ τῷ τῆς Ἀντιοχέων πόλεως ἀρχιερεῖ σύμβουλον ὄντα.* Der Advokat Euagrios war ebenfalls Offizial des Patriarchen Gregorios: cf. Euagr. VI 7 *περὶ τούτων οὖν, ἐμοῦ παρεδρεύοντος καὶ παρόντος γε αὐτῷ, κατὰ τὴν βασιλέως γέγονε τὴν ἀπολογίαν ὑφέξων.* Schon Hanke (cf. Hanke, De Byzantinarum rerum scriptoribus graecis liber, Lips. 1677, p. 181) hat erkannt, dafs *ῥήτωρ* dasselbe bedeutet wie *σχολαστικός*. Er weist darauf hin, dafs *Ἀγαθίας ὁ ῥήτωρ* identisch ist mit *Ἀγαθίας ὁ σχολαστικός* und dafs *Εὐσέβιος ὁ ῥήτωρ* (Nikeph. Kall. XIV 32) von Theophanes (I 88, 18) als *σχολαστικός* bezeichnet wird. In der Chronik des Malalas ist eine Reihe von Gesetzen angeführt: cf. 437, 3 *Ὁ δὲ αὐτὸς βασιλεὺς ἀνενέωσε τοὺς νόμους τοὺς ἐκ τῶν προλαβόντων βασιλέων θεσπισθέντας, καὶ ποιήσας νεαροὺς νόμους ἔπεμψε κατὰ πόλιν, ὥστε τὸν ἄρχοντα ἐν ᾧ τὴν ἀρχὴν ἔχει μὴ κτίζειν οἶκον ἢ ἀγοράζειν κτῆμα κτλ.* 437, 10 *Ὁμοίως δὲ καὶ περὶ τῶν φυσικῶν παίδων κτλ.* 437, 12 *Καὶ περὶ τοῦ κληρονομοῦντος, ὥστε ἐξεῖναι αὐτῷ παραιτεῖσθαι τὴν κληρονομίαν ὅτε δ' ἂν βούληται κτλ.* 437, 15 *Περὶ δὲ τῶν μαρτύρων, ὥστε ἀναγκάζεσθαι τοὺς ἰδιώτας καὶ ἄκοντας μαρτυρεῖν.* Vergleiche auch 282, 1. 401, 9. 401, 14. 448, 6. 449, 6. 468, 1. 478, 12. 430, 12 *Ἐν δὲ τῷ αὐτῷ χρόνῳ ἐξεφώνησεν ὁ αὐτὸς βασιλεὺς θεῖον τύπον περὶ ἐπισκόπων . . . εἰ μὴ ὅσα πρὸ τοῦ γενέσθαι ἕκαστος τῶν προειρημένων εἶχεν ἐν ὑποστάσει περιουσίας, εἰς ταῦτα καὶ μόνα ἵνα διατίθηται, καὶ εὐθέως, ἢ μόνον προεχειρίσθη, ἐδηλοῦτο ἡ αὐτοῦ περιουσία.* Dasselbe Gesetz findet sich in der Sammlung der Nomokanonen des Johannes Scholastikos in: Bibliotheca iuris canonici, tom. II, ed. opera G. Voelli et H. Justelli, p. 608 *ἐπὶ μόνοις γὰρ οἷς πρότερον πρὸ τῆς ἐπισκοπῆς ἐκτήσαντο, ἐπιτρέπει αὐτοῖς ἡ διάταξις διατίθεσθαι κτλ.* Johannes Malalas scheint den Inhalt des Gesetzes aus dem Gedächtnis niedergeschrieben zu haben. 479, 18 berichtet er, dafs zwei neue Ämter eingeführt wurden, das des *πραίτωρ* und das des *κοιαίστωρ*. Aus Prokop III 116, 10 erfahren wir, was diese Beamten zu thun hatten: *καὶ αὐταῖν τὴν ἑτέραν μὲν τοῖς κλέπταις δῆθεν τῷ λόγῳ ἐπέστησεν, ὄνομα ταύτῃ ἐπιθεὶς πραίτωρα δήμου· τῇ δὲ δὴ ἑτέρᾳ τούς τε παιδεραστοῦντας ἐς ἀεὶ τίνυσθαι καὶ γυναιξὶν οὐ νόμιμα μιγνυμένους ἐπήγγελλε, καὶ εἴ τῳ τὰ ἐς τὸ θεῖον οὐκ ὀρθῶς ἤσκηται, ὄνομα ταύτῃ ἐπιθεὶς κοιαισίτωρα*: cf. Nov. 38 und Nov. 99.[1]) Mit diesen beiden Beamten dürften Advokaten öfter zu thun gehabt haben.

---

1) ed. Zachariae a Lingenthal, Lips. 1881.

Ein weiteres Gesetz erwähnt Malalas 470, 19 *ὁ δὲ αὐτὸς βασιλεὺς κατέπεμψεν ἐν πάσαις ταῖς πόλεσι νόμους ἕνεκεν τῶν δικαζομένων περὶ τῶν παρεχομένων δαπανημάτων ἐν ταῖς διαγνώσεσιν. ὁμοίως δὲ καὶ περὶ τῶν παρεχομένων σπορτούλων, θεσπίσας μηδένα τολμᾶν λαμβάνειν περαιτέρω τῆς παρ' αὐτοῦ τυπωθείσης ποσότητος. ἐν δὲ τῇ Ἀντιοχέων πόλει ἐν τίτλοις σανίδων ἐπεγράφη δι' Ἑλληνικῶν γραμμάτων.* Unter sportulae verstand man die Kosten, welche von den streitenden Parteien an ihre Advokaten bezahlt werden mufsten. Es ist also zweifellos, dafs gerade dieses Gesetz weitaus am meisten für Advokaten wichtig war. Da nun bei Euagrios und bei seinen Zeitgenossen ὁ ῥήτωρ in der Regel bedeutet der 'Advokat' und da Malalas thatsächlich eine Reihe von Gesetzen in seiner Chronik erwähnt und auch nicht vergifst, jenes Edikt Justinians anzuführen, das gerade für Advokaten von hervorragender Bedeutung war, so müssen wir annehmen, dafs er wirklich ein Advokat war, dafs also Johannes Malalas und Johannes Rhetor derselbe Name ist wie Johannes Scholastikos. Auch Zacharias Malalas, Zacharias Rhetor und Zacharias Scholastikos halten wir für den gleichen Namen.

Es fragt sich nun, ob nicht blofs der Name, sondern auch die Person des Johannes Malalas identisch ist mit der des Johannes Scholastikos. Von Johannes Malalas wissen wir wenig. Er schrieb eine Chronik, die bis in die Zeit des Kaisers Tiberios II reichte. In dem weitaus gröfseren Teil ist diese Chronik nur eine Geschichte der Stadt Antiochia; im 2. Teil des 18. Buches wird Konstantinopel der Mittelpunkt, um den sich alles dreht. Johannes Malalas mufs also zuerst in Antiochia gelebt haben und dann nach Konstantinopel übergesiedelt sein. Man mufs annehmen, dafs diese Stadt seine zweite Heimat geworden ist. Johannes Scholastikos hat thatsächlich zuerst als Advokat in Antiochia gelebt und wurde dann von dem Patriarchen Domninos, also zwischen 545 und 559, als Apokrisiar nach Konstantinopel gesandt: cf. Arkad., vita S. Symeonis im Cod. Monac. graec. 366 fol. 189v[1]): *ἰωάννης τις σχολαστικὸς εὐσεβὴς καὶ φοβούμενος τὸν θεόν, διάγων μὲν κατὰ τὴν [τοῦ] θεουπολιτῶν (= κατὰ τὴν Ἀντιόχειαν), ὁρμώμενος δὲ ἐκ τοῦ σερέμιος οὕτως λεγομένου χωρίου τοῦ προσπαρακειμένου τῇ θεουπολιτῶν ἐνορίᾳ, ἀνελθὼν πρὸς τὸν ἅγιον δοῦλον τοῦ θεοῦ ἀνέθετο αὐτῷ εἰπών· βούλεσθαι δομνῖνον τὸν ἁγιώτατον πατριάρχην θεουπόλεως προχειρίσασθαι αὐτὸν πρεσβύτερον καὶ ἐκπέμψαι ἀποκρισιάριον κατὰ τὴν βασιλίδα τῶν πόλεων, δυσωπήσας τὸ δοκοῦν τῷ θεῷ*

1) Eine rhetorische Überarbeitung dieser Vita ist abgedruckt bei Migne, Patr. gr. 87, 2, 2987—3216.

γνωσθῆναι αὐτῷ διὰ τοῦ θεράποντος αὐτοῦ. Daſs Johannes Scholastikos als Apokrisiar (d. h. ständiger Gesandter) des Patriarchen von Antiochia sich am kaiserlichen Hof in Konstantinopel aufhielt, sagt auch Theophanes I 240, 28 ed. de Boor *καὶ γέγονεν ἀντ' αὐτοῦ Ἰωάννης ὁ ἀπὸ σχολαστικῶν, ἀποκρισιάριος ὢν Ἀντιοχείας τῆς μεγάλης καὶ πρεσβύτερος τῆς αὐτῆς ἐκκλησίας.* Johannes von Ephesos[1]) sagt S. 76: „er" (Eutychios) „vertrieb und entfernte alle Verwandte desselben (d. h. des Johannes Scholastikos) und alle aus seiner Familie". Es läſst sich nur denken, daſs Eutychios die Verwandten des Johannes Scholastikos aus Konstantinopel vertrieben hat. Daraus folgt, daſs Johannes Scholastikos sie dahin gebracht hatte und daſs ihm Konstantinopel zweite Heimat geworden war. In die Hauptstadt des Reiches war er zwischen 545 und 559 geschickt worden, und er starb dort im Jahre 577; er lebte also in Konstantinopel 18—32 Jahre. Wann Johannes Malalas nach Konstantinopel übersiedelte, läſst sich aus seinem Werk nicht genau bestimmen. Zweifellos ist, daſs er die 17 ersten Bücher in Antiochia herausgegeben hat. Bis jetzt ist aber nicht nachgewiesen worden, wann dies geschah. Was Patzig[2]) durch den Gebrauch von *εὐσεβέστατος* und *θειότατος* bei Malalas beweisen will, ist nicht stichhaltig, da auch lebende Kaiser offiziell *θειότατοι* genannt werden: cf. Nov. 66 § 1 *βασιλείας τοῦδε τοῦ θειοτάτου Αὐγούστου καὶ αὐτοκράτορος ... βασιλείας Ἰουστινιανοῦ τοῦ θειοτάτου Αὐγούστου.* Patzig[3]) führt weiter aus, daſs erst allmählich in der Chronik des Malalas eine genauere Datierung der einzelnen Ereignisse eintrete, und schlieſst daraus, daſs der Verfasser derselben in dem Teil, in welchem er genauer datiert, die Geschichte seiner Zeit darstellt. Er weist darauf hin, daſs „bei Theophanes die Ereignisse in derselben Reihenfolge erst von da ab aufgezählt sind, wo bei Malalas die genaueren Daten beginnen". Bei Theophanes sind aber die einzelnen Thatsachen erst von S. 226 (vom J. d. W. 6041) an in derselben Reihenfolge dargestellt. Wenn wir annehmen, daſs Malalas erst von da an Zeitsgeschichte schrieb, so muſs er im Jahre 548 seine Chronik geschrieben haben. Daſs dies nicht früher geschah, dürfen wir aus 443, 16 schlieſsen. Es wird hier erzählt, Antiochia sei im Jahre 529 auf den Rat des hl. Symeon Theupolis genannt worden. Malalas fügt hinzu: *ὁμοίως δὲ καὶ ἐν τοῖς χαρτίοις εὑρέθη τῶν τὰ ἄκτα γραφόντων τῆς αὐτῆς πόλεως ὅτι ἔκραζον*

1) Die Kirchengeschichte des Johann von Ephesus, übers. von J. M. Schönfelder, München 1862.

2) Edwin Patzig, Unerkannt und unbekannt gebliebene Malalasfragmente, Leipzig 1891, S. 23.

3) S. 22.

κληδόνα διδοῦντες εἰς τὸ μετακληθῆναι τὴν αὐτὴν πόλιν. Ob das Volk von Antiochia den Vorschlag des hl. Symeon beifällig aufnahm oder nicht, das wufste sicher jeder, der damals in Antiochia am öffentlichen Leben einigermafsen teilnahm. Wenn Malalas gerade hier auf ein Protokoll im öffentlichen Archiv sich beruft, so mufs man annehmen, dafs er ziemlich lange nach dem Jahre 529 geschrieben hat und im Jahre 529 noch so jung war, dafs er sich um politische Vorgänge noch nicht kümmerte. Dafs er seine Chronik nicht vor dem Jahre 548 verfafst hat, schliefse ich auch aus dem Umstand, dafs er bei der Darstellung der Ereignisse vor dieser Zeit bezüglich der Chronologie sich oft sehr täuschte: cf. Hody, Proleg. in der Bonner Ausg. p. XLI ss.

Bisher wurde angenommen, Malalas sei unter Zenon geboren. Man schlofs dies aus der Einleitung zu seiner Chronik, die jedoch nur aus der slavischen Übersetzung bekannt war, bis im Jahre 1894 A. Wirth in seiner kleinen Schrift „Chronographische Späne" S. 3 aus dem Cod. Paris. suppl. gr. 682 den griechischen Text veröffentlichte.[1]) Obwohl dieser fehlerhaft überliefert ist, so kann man doch daraus erkennen, dafs Malalas zwei Teile seiner Chronik unterschied; der erste Teil bestand aus Auszügen aus früheren Geschichtschreibern und umfafste die Zeit von Adam bis auf Zenon incl. (*ἕως τῆς βασιλείας Ζήνωνος*), im zweiten Teil stellte Malalas das dar, was sich in seiner Zeit ereignete, soweit er es (von älteren Zeitgenossen) erkunden konnte: *ἕως τῶν συμβεβηκότων ἐν τοῖς ἐμοῖς χρόνοις ἐλθόντων εἰς τὰς ἐμὰς ἀκοάς.* Dafs die Geschichte des Zenon noch zu dem ersten Teil zu rechnen ist, geht schon daraus hervor, dafs diese schon von Eustathios, den Malalas in seiner Einleitung unter seinen Quellen aufzählt, nebst einem grofsen Teil der Regierungszeit des Anastasios (bis zum 12. Jahre seiner Regierung) dargestellt worden war. Da nun der 2. Teil eigentlich mit dem 12. Jahre der Regierung des Anastasios beginnt und der Chronist ausdrücklich auch das als Zeitgeschichte bezeichnet, was er von älteren Zeitgenossen gehört hat, so kann Malalas frühestens unter Anastasios geboren sein. Dies würde also mit meiner obigen Vermutung übereinstimmen, Malalas habe ungefähr im Jahre 548 als junger Mensch seine Chronik in Antiochia geschrieben[2]), d. h. in der Zeit, in welcher Domninos Patriarch war (545—559) und den jungen

1) Cf. Gleye, Byz. Z. VIII 316.

2) Es ist wahrscheinlich, dafs Johannes Malalas ungefähr im Jahre 548 die erste Ausgabe veröffentlichte, dafs er dann noch in Antiochia sein Werk bis etwa p. 479/480 der Bonner Ausgabe fortführte und zwischen 550 und 559 nach Konstantinopel übersiedelte. Die Stelle 480, 13 kann erst um das Jahr 552 geschrieben sein.

Johannes Scholastikos zum Presbyter weihte und als Apokrisiar nach Konstantinopel schickte.

Von Malalas darf man annehmen, dafs er seine Chronik bis an sein Lebensende fortgeführt hat. Leider fehlt der Schlufs derselben. Wir können aber doch feststellen, bis zu welcher Zeit sie ursprünglich ging. Der Verfasser des Chronicon Palatinum, das im Cod. Vat. Palat. 277 erhalten ist, hat sein historisches Material aus Malalas genommen: cf. Mommsen, Byz. Z. IV (1895) 487 f. Da er nicht die ganze Chronik des Malalas übersetzen wollte, zählte er am Schlufs nur die einzelnen Kaiser auf. Als der letzte wird Justin II angeführt, mit dem Zusatz, dafs dieser neun Jahre regiert hat. Justinian starb nach Theoph. I 241, 2 am 14. Nov. 565. Sein Nachfolger Justin II verfiel in Wahnsinn. Deshalb wurde am 7. Dezember (nach Joh. von Eph. S. 99, am 7. Sept. nach Chron. Pasch. 689, 5[1])) 574 eine Regentschaft eingesetzt, an deren Spitze Tiberios stand. Justin II hat also thatsächlich neun Jahre regiert. Wenn der Verfasser des Chronicon Palatinum angiebt, die Regierung Justins II habe neun Jahre gedauert, so mufs in der Chronik des Malalas die Einsetzung einer Regentschaft unter Tiberios noch erwähnt gewesen sein. Bei Theophanes I 247, 28 ist von der Adoptierung des Tiberios durch Justin II die Rede: *Τούτῳ τῷ ἔτει Ἰουστῖνος ὁ βασιλεὺς Τιβέριον, τὸν κόμητα τῶν ἐκσκουβιτόρων, υἱοποιησάμενος καίσαρα ἀνηγόρευσε καὶ συγκάθεδρον αὐτοῦ ἐποίησεν ἔν τε ταῖς ἱπποδρομίαις καὶ αἰσίαις ἡμέραις. ἦν γὰρ ὁ βασιλεὺς στυφόμενος τοὺς πόδας καὶ τὸ πλεῖον κατακείμενος.* Nach dieser Stelle übernahm Tiberios die Regentschaft, weil Justin gelähmt war und meistens das Bett hüten mufste. Euagrios dagegen erzählt (V 10 u. 11), die Perser hätten im Orient grofse Erfolge errungen; auf die Kunde hievon sei Justin wahnsinnig geworden. Infolgedessen habe man dem Tiberios die Regierung übertragen. Dafs Justin in Wahnsinn verfiel, als die Kunde von dem Unglück an der persischen Grenze nach Konstantinopel kam, weifs sogar Theophanes, der im Vorhergehenden eine andere Quelle benützt hat; dafs aber Justin nicht infolge von Lähmung das Bett hüten mufste, sehen wir aus Johannes von Nikiu, der ausdrücklich sagt, Justin sei im Palast herumgelaufen: cf. Johannes von Nikiu p. 521 tomba dans une profonde mélancolie, son esprit se troubla et, dans sa folie, il se promenait[2]) dans les appartements du palais. Arkadios, der Verfasser

1) Der Name des Monats ist wohl aus 689, 14 hierher gekommen.

2) Johannes von Nikiu scheint gerade durch die Darstellung des Malalas, seiner Hauptquelle, veranlafst, dies ausdrücklich hervorzuheben.

der Vita des hl. Symeon, erzählt, überall sei bekannt geworden, dafs der Kaiser wahnsinnig sei; die Umgebung des Kaisers habe versucht, ihn im Palast verborgen zu halten: cf. Cod. Monac. 366 fol. 192 *ὀλίγων δὲ ἡμερῶν διαδραμουσῶν ἐν παντὶ τόπῳ ἐγνώσθη ὅτι ἔκφρων γέγονεν ὁ βασιλεύς· καὶ πειρῶνται οἱ περὶ αὐτὸν κρύπτειν αὐτὸν ἐν τῷ παλατίῳ.* Wer hat nun die Geschichte von der Lähmung des Justin erfunden? Offenbar kein anderer als der Chronist, der „die Loyalität in ein förmliches System gebracht und alle Kaiser eines natürlichen Todes, besonders an Blutsturz und Bräune, sterben liefs", kein anderer als Johannes Malalas. Dieser war ja an vielen anderen Stellen die Quelle des Theophanes. Gerade die Worte, auf die es hier ankommt: *στυφόμενος τοὺς πόδας* verraten, wer die Erzählung von der Lähmung ausgedacht hat; sie finden sich nämlich bei Malalas 291, 6 *ἦν δὲ διμοιριαῖος τῇ ἡλικίᾳ, λεπτός, εὔστηθος ... τοὺς πόδας στυφόμενος ...* 367, 8 *ἦν δὲ μακρός, ἀπλόθριξ, πολιός, στυφόμενος τοὺς πόδας κτλ.* Ja es wird bei Malalas ein ganz gleicher Fall erzählt. Unter der Regierung des Marcian hatten die „Grünen" einen Tumult erregt. Da wurde der Kaiser infolge der Aufregung (ebenso wie Justin bei der Kunde von der Eroberung der Festung Daras) an den Füfsen gelähmt: cf. Mal. 368, 16 *καὶ ὀργισθεὶς διὰ τὴν ταραχὴν ἐστύφθη τοὺς πόδας αὐτοῦ.*

Es lassen sich noch zwei andere Malalasfragmente nachweisen, das eine bei Theophanes, das andere bei Johannes von Nikiu. Malalas giebt eine Personalbeschreibung der einzelnen römischen Kaiser von Augustus bis auf Konstantin den Grofsen. Von da ab ist nur Marcian beschrieben[1]): cf. 367, 7. Eine Beschreibung von Leon und Zenon fehlt, dagegen findet sich in der Chronik eine Beschreibung des Anastasios, Justins I und Justinians. Malalas hat also eine Beschreibung von den Kaisern in sein Werk aufgenommen, von welchen er eine solche in seinen Quellen gefunden hat, und von denen, welche von seinen älteren Zeitgenossen oder von ihm selbst gesehen worden waren. Er beschreibt die Kaiser in der Weise, dafs er mit einer Anzahl von Adjektiven die Gestalt oder den Charakter der einzelnen bezeichnet. So wird von Justinian gesagt (425, 5): *ἦν δὲ τῇ ἰδέᾳ κονδοειδής, εὔστηθος, εὔρινος, λευκός, οὐλόθριξ, στρογγυλόψις, εὔμορφος, ἀναφάλας, ἀνθηροπρόσωπος, μιξοπόλιος τὴν κάραν καὶ τὸ γένειον, μεγαλόψυχος, χριστιανός.* Nun findet sich bei Theoph. I 241, 28 eine Beschreibung Justins des Jüngeren: *ἦν δὲ τῷ γένει Θρᾷξ, μεγαλόψυχός τε καὶ εἰς*

1) An den Stellen 325, 10. 326, 16. 334, 16. 342, 8. 343, 9. 344, 13. 349, 2, 9. 358, 5 sind einzelne Eigenschaften von Kaisern angegeben; hier fehlt aber die Beschreibung des Äufseren.

πάντα ἐπιδέξιος, φιλοκτίστης. Die Worte: *εἰς πάντα ἐπιδέξιος* habe ich nirgends bei Malalas gefunden; da aber die beiden anderen Adjektive überall in den Personalbeschreibungen des Malalas sich finden, so darf man annehmen, dafs Theophanes die Beschreibung des Justin aus Malalas genommen hat.

So oft Malalas einen Kaiser zum ersten Mal nennt, fügt er immer sogleich die Personalbeschreibung bei. Da er die Einsetzung einer Regentschaft unter Tiberios noch erwähnte, so dürfen wir annehmen, dafs er auch diesen Kaiser beschrieben hat. Zu den Chronisten, die Malalas ausgeschrieben haben, gehört Johannes von Nikiu. Sein Werk ist zuerst ins Arabische, dann im Jahre 1601 ins Äthiopische übersetzt worden. Der griechische und der arabische Text sind verloren gegangen. Aus dem Äthiopischen wurde das Werk von Zotenberg ins Französische übersetzt in: Notices et extraits des manuscrits de la bibliothèque nationale, tom. XXIV. S. 521 lesen wir: Tibère était un jeune homme très beau, aimant le bien, généreux, d'un cœur ferme. In très beau erkennen wir das von Malalas so oft gebrauchte *εὔμορφος*, généreux bedeutet: *μεγαλόψυχος*, aimant le bien ist natürlich Übersetzung eines Wortes, das im Griechischen mit *φιλο* zusammengesetzt ist. Unter den Adjektiven, die Malalas in Personalbeschreibungen verwendet, habe ich nur drei mit *φιλο* gebildete gefunden: *φιλοκτίστης*, *φιλοστρατιώτης*, *φιλότιμος*. Letzteres bedeutet: wohlthätig, freigebig. Cf. Malal. 268, 12 *καὶ τοῖς σωθεῖσι πολίταις ἐχαρίσατο, ὡς φιλότιμος, πολλὰ ὁ αὐτὸς βασιλεύς*. Ich nehme an, dafs aimant le bien auf *φιλότιμος* zurückzuführen ist, und glaube zu dieser Annahme umsomehr berechtigt zu sein, als gerade bei Johannes von Nikiu die Freigebigkeit des Tiberios besonders gerühmt wird. Cf. Joh. von Nikiu S. 522: Il faisait des dons nombreux à tous ses sujets . . . et distribuait libéralement des aumônes aux pauvres et aux malheureux. Die weitere Eigenschaft des Tiberios: d'un cœur ferme scheint durch Mifsverständnis aus *εὔστηθος* = mit fester Brust entstanden zu sein, das von Malalas sehr oft gebraucht ist. Auch bei Kedrenos I 688, 5 wird Tiberios *εὔστηθος* genannt. Tiberios ist also hier ganz in der schablonenhaften Manier des Malalas beschrieben, der auch sonst die Hauptquelle des Johannes von Nikiu bildet. Deshalb mufs wohl auch diese Beschreibung auf Malalas zurückgeführt werden.

Da in dem Chronicon Palatinum gesagt ist, Justin II habe neun Jahre (565—574) regiert, da wir ferner in den besprochenen Stellen des Theophanes und des Johannes von Nikiu Malalasgut erkennen, so folgt daraus, dafs Johannes Malalas seine Chronik mit der Erzählung von der Adoptierung des Tiberios am 7. Dezember 574 abgeschlossen

hat. Wir wissen nun aus Theoph. I 248, 9, dafs Johannes Scholastikos am 31. August 577 gestorben ist. Johannes von Ephesos (II 26) erzählt, der Patriarch Johannes sei von einer schweren Krankheit befallen worden; er fügt hinzu: „Endlich aber, nachdem diese schwere Züchtigung und all diese heftige Pein ihn fast zwei Jahre gequält hatte, schied er aus dem diesseitigen Leben.“ Johannes Scholastikos mufs also bald nach dem 31. Aug. 575 schwer krank geworden sein. Es ergiebt sich nun die Thatache: Johannes Malalas hat seine Chronik bis zum 7. Dezember 574 fortgeführt, Johannes Scholastikos verfiel bald nach dem 31. Aug. 575 in eine Krankheit, die ihm den Tod brachte; wenn er der Verfasser der unter dem Namen des Johannes Malalas bekannten Chronik war, so mufste er sie genau in der Zeit abschliefsen, bis zu welcher sie thatsächlich fortgeführt worden ist, d. h. im 10. Jahr der Regierung Justins. Dieses Zusammentreffen bestimmt mich am meisten zu der Annahme, dafs Johannes Malalas identisch ist mit Johannes Scholastikos.

Für den Charakter des Johannes Scholastikos ist besonders die schon angeführte Erzählung in der Vita des hl. Symeon bezeichnend. Der fromme und gottesfürchtige Scholastikos sollte zum Presbyter geweiht und als Apokrisiar nach Konstantinopel gesandt werden. Da ging er zuerst zu dem hl. Symeon und liefs sich die Zukunft verkünden. Als ihm dieser geweissagt hatte, dafs er einst Patriarch in Konstantinopel würde, fragte er den Heiligen weiter, wer nach Justinian den Thron besteige. Nun liefs der Heilige sich erst die Versicherung geben, dafs Johannes niemand davon etwas mitteilen wolle, bis die Thatsache eingetreten sei; erst dann sagte er, dafs Justin Kaiser würde. Als nun der Scholastikos nach Konstantinopel gekommen war, da vergafs er, was er dem Heiligen versprochen, und teilte dem Justin geheimnisvoll mit, was jener verkündet hatte; von dieser Stunde an bestand innige Freundschaft zwischen Justin und Johannes, und sie waren fast immer beisammen: cf. Vita S. Symeonis im Cod. Monac. 366, fol. 190 *ὁ οὖν εἰρημένος ἰωάννης τὴν βασιλίδα καταλαβὼν τῶν ἐντολῶν τοῦ ἁγίου ἐπιλαθόμενος μυστικῶς τῷ ἰουστίνῳ ἀφηγήσατο τὰ ῥηθέντα αὐτῷ ὑπ' αὐτοῦ· ἐκ ταύτης οὖν τῆς προφάσεως πολλὴ διάθεσις γέγονε μεταξὺ ἰουστίνου καὶ ἰωάννου καὶ σχεδὸν ἀλλήλοις πάντοτε συνδιητῶντο.* Als dann Justinian kurz vor seinem Lebensende durch ein Edikt den Aphthartodoketismus zum Reichsdogma proklamieren wollte und an Eutychios, dem Patriarchen von Konstantinopel, einen heftigen Gegner fand, da setzte er diesen ab und machte den frommen Scholastikos, den Freund des Prinzen Justin, zum Patriarchen, weil er für ein gefügiges Werkzeug galt und sich zu

allem bereit erklärte. Aus der oben angeführten Erzählung in der Vita des hl. Symeon können wir, wenn wir auch nicht alles wörtlich nehmen wollen, doch schliefsen, dafs Johannes Scholastikos es verstanden hat, sich durch Schmeichelei die volle Gunst des Prinzen Justin zu erwerben; aus dem Umstand, dafs man nach Vertreibung des Eutychios gerade ihn zum Patriarchen machte, erkennen wir, dafs ihm seine „korrekte Gesinnung" gegen den Kaiser den Weg zum Patriarchenstuhl geebnet hat. Johannes von Nikiu erzählt, dafs Tiberios den Patriarchen Johannes mit Gunstbezeigungen überhäuft habe. Daraus folgt, dafs es Johannes gelungen ist, sich auch mit diesem Kaiser gut zu stellen. Wir dürfen uns deshalb nicht wundern, wenn Baronius ad annum 564, num. 14 schreibt: delectusque fuit Ioannes, cognomento Scholasticus, ex Apocrisiario Ecclesiae Antiochenae, homo plane servus gloriae et nundinator rerum sacrarum, quique pretio adulationis eam mercatus est dignitatem. Der Charakter des Johannes Scholastikos stimmt also ganz genau mit dem des Malalas, von welchem Gutschmid (Kleine Schriften V 415) sagt: „Charakteristisch für seine korrekte Gesinnung gegen das Kaiserreich ist seine Darstellung der älteren Kaisergeschichte, in der vielleicht aus pädagogischen Rücksichten die Loyalität in ein förmliches System gebracht ist: fast alle Kaiser sterben eines natürlichen Todes, wobei denn begreiflicherweise die Diagnose am häufigsten auf Blutsturz oder Bräune lautet." Vgl. auch Krumbacher, Litteraturgeschichte S. 326: „Die Darstellung der Mythen verfolgt einen christlichen apologetischen Zweck ... Wie eine zarte Aufmerksamkeit für die Monarchie erscheint die völlige Gleichgültigkeit gegen die römische Republik." Eine einzige Stelle könnte auffällig erscheinen, nämlich 480, 1. Hier werden zwei kaiserliche Prinzen getadelt: *καὶ ἐπέμφθη εἰς τὸ πολεμῆσαι Γερμανὸς ζωσθεὶς στρατηλάτης μετὰ καὶ τοῦ ἰδίου αὐτοῦ υἱοῦ Ἰουστίνου. καὶ μηδὲν ὠφελήσας ἐκάθητο ἐν Ἀντιοχείᾳ, ἀγοράζων τὸν ἄργυρον νομισμάτων β' ἢ τριῶν τὴν λίτραν ἐκ τῶν αὐτῶν Ἀντιοχέων.* Den Germanos rühmt Prokop II 450, 20 ganz besonders. Dieser Geschichtschreiber sagt ausdrücklich, Germanos habe nur 300 Soldaten gehabt; Justinian habe ihm versprochen, er werde ein grofses Heer nachsenden. Als lange Zeit vorübergegangen war, kam noch kein Heer, und es bestand auch keine Aussicht, dafs ein solches ankommen werde: cf. Prok. I 178, 3; 179, 2. Da beschlofs Germanos im Einverständnis mit den Antiochenern, man solle durch eine an Chosroës zu zahlende Geldsumme die Gefahr abwenden. Ähnliches ist unter Justinian sehr oft geschehen. Justin, der Sohn des Germanos, wird von Euagrios (V 1) gerühmt: *Ἰουστῖνον ... πολὺ κλέος παρὰ πᾶσιν ἔχοντα περί τε ἐμπειρίαν*

πολέμων καὶ τὰς ἄλλας ἀξιώσεις ... Derselbe Euagrios erzählt uns, daſs Justin in bejammernswerter Weise auf Befehl seines Vetters, des Kaisers Justin II, umgebracht wurde, weil dieser ihn als Nebenbuhler fürchtete: cf. Euagr. V 2. Ich habe oben gezeigt, daſs die bei Theoph. I 241, 28 überlieferte Beschreibung Justins II auf Malalas zurückzuführen ist. Der Kaiser wird genannt: μεγαλόψυχός τε καὶ εἰς πάντα ἐπιδέξιος, φιλοκτίστης. Die Beschreibung ist viel zu günstig. Ganz anders urteilt Euagrios V 1: ἦν δέ γε τὸν βίον ἐκδεδιῃτημένος καὶ τρυφαῖς ἀτεχνῶς καὶ ἡδοναῖς ἐκτόποις ἐγκαλινδούμενος, ἀλλοτρίων τε χρημάτων διάπυρος ἐραστὴς ὡς πάντα κέρδους ἀθέσμου ἀπεμπολεῖν μηδὲ ἐπὶ ταῖς ἱερωσύναις τὸ θεῖον εὐλαβούμενος ἃς τοῖς προστυχοῦσιν ἐπίπρασκεν ... Johannes Malalas legte also im Gegensatz zu Euagrios dem Justin nur vorzügliche Charaktereigenschaften bei und hatte, obwohl überall bekannt war, daſs der Kaiser an Wahnsinn litt, doch die Kühnheit, zu behaupten, der Kaiser sei infolge einer Lähmung an das Bett gefesselt gewesen; aus diesem Grunde habe man eine Regentschaft bestellt. Dazu tadelt er, der sonst auf das Kaiserhaus sehr Rücksicht nimmt, von der kaiserlichen Familie zwei Prinzen, gerade die tüchtigsten: Vater und Sohn, wovon aber letzterer von dem Kaiser Justin II als Todfeind betrachtet und umgebracht wurde. Da muſs man doch annehmen, daſs Johannes Malalas Justin II sehr nahe stand, wohl ebenso nahe wie jener Johannes Scholastikos, von dem Arkadios in der oben angeführten Stelle sagt, er sei ein intimer Freund des Prinzen und späteren Kaisers Justin des Jüngeren gewesen.

Bei Johannes von Ephesos wird Johannes Scholastikos sehr oft genannt und sehr getadelt; es wird gesagt, er habe die Vorfolgungen gegen die Monophysiten veranlaſst. Da aber Johannes von Ephesos fanatischer Monophysit und Todfeind des Johannes Scholastikos war, so dürfen wir ihm nicht allzu viel Glauben schenken. Glücklicherweise haben wir noch eine andere Quelle: den Johannes von Nikiu. Dieser war auch Monophysit; er ist aber doch nicht gegen Johannes Scholastikos eingenommen. Für die Verfolgungen der Monophysiten macht er den Kaiser verantwortlich. Er erzählt von Johannes Scholastikos, er habe ein Buch geschrieben, betitelt: Mystagogia, das von der einen Natur Christi handle.[1]) Der Inhalt des Buches habe sich vollständig gedeckt[2]) mit dem Inhalt des Schreibens, das einst Mennas an den Papst Vigilius geschickt hat. Vgl. hierüber Mansi XI 525 s. 530.

---

1) Traitant de la nature unique du Christ, le Verbe de Dieu devenu chair, dont il affirma ... l'essence unique, divine et humaine.

2) p. 520: Tout ce discours (de Ménas) était conforme aux idées de Jean, patriarche de Constantinople.

Gerade auf dieses Schreiben beriefen sich später die Monotheleten, welche unter Kaiser Heraklios die Lehre von einem Willen und einer Wirkungsweise für die geeignetste Formel hielten, um die Monophysiten mit der Reichskirche vereinigen zu können. Wenn nun Johannes Scholastikos in seiner Mystagogia dieselben Gedanken entwickelte, wie Mennas in dem angeführten Schreiben, so muſs er als Vorläufer der Monotheleten gelten. Jedenfalls verfolgte er in seiner Schrift denselben Zweck wie diese. Er war also weder Monophysit noch überzeugter Anhänger der Reichskirche, er nahm vielmehr eine Mittelstellung zwischen beiden ein. Er war der Führer einer besonderen Partei. Dies erkennen wir aus einer Stelle bei Douwen und Land: Ioannis episcopi Ephesi commentarii de beatis orientalibus, Amsterdam 1889, p. 211: Itaque partes orthodoxae et haereticae sibi occurrentes inter se rogabant: „Quales estis?“ Tum orthodoxi nostri (i. e. Monophysitae): „Adhaerescimus“, aiebant, „fidei sancti Iacobi principis Apostolorum, quam hodie divus Iacobus“ (sc. Baradaeus) „praedicat“. Adversarii autem: „Ephraimi Amidensis“ aut „Ioannis Sirimensis“ (i. e. Ioannis Scholastici) „sumus“. Offenbar war Johannes Scholastikos das Haupt jener Partei, die von Johannes von Ephesos I 19 die der „Seminestorianer“ genannt wird. Wenn er die Monophysiten verfolgte, so zeigte er sich hierin nur als gehorsamen Diener seines Herrn; diesen nennt der fromme Theophanes I 242, 4 *ὀρθόδοξος πάνυ*. Ja auch Johannes von Ephesos sagt an einigen Stellen, daſs der Kaiser gar sehr bestrebt war, die Monophysiten zur Reichskirche zurückzuführen: cf. Johannes von Ephesos S. 23 „Der Präsident Johannes und noch mehr als er die vom Kaiser Abgesandten, welche seine Person vertraten, sagten: Wie lange wohl verschmäht und verhindert ihr noch die Einigung der Kirche Gottes, die der Kaiser und wir zu bewirken suchen?“ ... S. 29 „Voll des Zornes lieſs der Kaiser den Patriarchen der Stadt rufen, begegnete ihm hart mit heftigem Schmähen und sagte: Du hast die Bischöfe umgestimmt, die mit vieler Mühe so einsichtig geworden waren, sich mit uns zu vereinigen ... Auch er solle gerichtet und, wenn man ihn überführen könne, verurteilt werden.“ Anfangs hatte offenbar Johannes Scholastikos den Kaiser für seine Ansichten gewonnen; man kann dies aus der Thatsache schlieſsen, daſs in der ersten Zeit der Regierung Justins II ein Edikt erlassen wurde, das den Frieden der Kirche fördern und jeden Streit über „Personen und Silben“ beseitigen sollte.[1] Durch dieses Edikt wurde also derselbe Zweck verfolgt wie durch die etwa ein Jahr vorher erschienene

1) Cf. Euagr. V 4 *μηδένα προφασιζόμενον πρόσωπα ἢ συλλαβὰς ξυγομαχεῖν.*

Mystagogia des Johannes Scholastikos; es ist nicht unwahrscheinlich, dafs der Patriarch an der Ausarbeitung des genannten kaiserlichen Erlasses hervorragenden Anteil nahm.

Über die religiöse Anschauung des Johannes Malalas ist schon viel gestritten worden. Man hat angenommen, dafs er zum Klerus gehöre. Ich habe aber oben gezeigt, dafs Malál bedeutet: der Advokat. Die ersten 17 Bücher müssen also von einem Advokaten verfafst sein; wenn man aus dem Inhalt der Chronik auf einen frommen Sinn des Verfassers schliefst, so mufs man eben annehmen, dafs er zu den frommen Advokaten gehörte, deren es manche gegeben hat. Der Advokat Euagrios hat eine Kirchengeschichte geschrieben. Berühmt war die Kirchengeschichte des Advokaten Zacharias, noch berühmter die des Advokaten Sokrates. Johannes Scholastikos wird öfter *εὐσεβὴς σχολαστικός* genannt. Er war der Sohn eines Geistlichen: cf. Johannes von Ephesos I 18. Den Verfasser der ersten 17 Bücher der Chronik des Malalas hält man für einen Monophysiten; man sagt, das ursprüngliche Werk sei von einem Orthodoxen umgearbeitet, die Spuren der monophysitischen Anschauungen seien aber noch vorhanden. Am meisten beruft man sich auf die Stelle 416, 1: *Εὐφράσιος ὁ Ἱεροσολυμίτης, ὅστις μέγαν ἐποίησε διωγμὸν κατὰ τῶν λεγομένων ὀρθοδόξων, πολλοὺς φονεύσας.* Man erklärt *λεγομένων* für die Zuthat eines orthodoxen Verfassers. Das Wort *ὀρθόδοξος* kommt auch 344, 14 vor: *εὐθέως ἀνέδωκε τὰς ἐκκλησίας τοῖς ὀρθοδόξοις, πανταχοῦ ποιήσας σάκρας καὶ διώξας τοὺς Ἀρειανούς.* Hier steht *ὀρθοδόξοις* im Gegensatze zu *Ἀρειανοί.* Malalas hat hier nicht *λεγομένοις* hinzugefügt. An der Stelle 415, 1 dagegen bildet *ὀρθοδόξων* einen Gegensatz zu den Anhängern der Reichskirche; *λεγομένων* scheint thatsächlich später hinzugefügt zu sein. Mufs aber die Stelle aus einem höher stehenden Werk genommen sein? Bei wichtigen Ereignissen wurden von öffentlichen Schreibern Protokolle abgefafst und in Archiven niedergelegt. Cf. Johannes von Ephesos III 5 „Alles aber, was von ihm gesprochen wurde, ward von vielen sogleich mit Chiffern aufgenommen und in Schriften niedergelegt. Viele Notare nämlich erhoben sich und verfafsten ein Protokoll.“ Malalas hat, wie wir aus 443, 20 wissen, solche Akten im Stadtarchiv benützt. Dafs diese in Antiochia zum gröfsten Teil von Monophysiten abgefafst waren, ist doch sehr wahrscheinlich. Die Stelle 416, 1 kann auch aus einem Protokoll im Stadtarchiv herübergenommen sein. Es ist undenkbar, dafs ein Anhänger der Reichskirche *λεγομένων* hinzugefügt habe: cf. Gleye, Byz. Z. VIII 318. Aber ebensowenig darf man annehmen, dafs *λεγομένων* von einem Monophysiten hinzugefügt worden sei. Johannes Scholastikos dagegen,

der Seminestorianer, der eine Formel suchte, durch welche Monophysiten und Dyophysiten gewonnen werden sollten, durfte, wenn er von beiden Parteien sprach, weder die einen noch die anderen ὀρθόδοξοι nennen; von ihm könnte an unserer Stelle sehr gut λεγομένων hinzugefügt sein.

Auch andere Stellen, die etwa Spuren monophysitischer Anschauung verraten — es sind deren jedenfalls sehr wenig —, dürften aus Akten des Stadtarchivs in Antiochia herübergekommen sein. Im 18. Buch des Malalas finden sich solche Spuren nicht. Man braucht aber deswegen nicht anzunehmen, dafs das 18. Buch von einem anderen Verfasser herrühre. Jener Johannes Scholastikos, der nach Konstantinopel übersiedelte, war ja in der zweiten Hälfte seines Lebens ein anderer geworden. In Antiochia war er noch Laie (cf. Joh. v. Nikiu p. 520 il avait été d'abord laïque), in Konstantinopel dagegen war er Presbyter und später sogar Patriarch; dazu lebte er jetzt an dem Hofe des orthodoxen Kaisers Justinian und des nicht minder orthodoxen Justin II. Es dürfte deshalb nicht auffallend sein, wenn er jetzt anders schrieb als früher in Antiochia. Auch das kam ja noch hinzu, dafs die schriftlichen Quellen, die er etwa im kaiserlichen Archiv in Konstantinopel fand, nicht von Monophysiten, sondern nur von Orthodoxen abgefafst waren.

Man dürfte nun einwenden, ein Patriarch könne so wunderbare Geschichten, wie sie zuweilen bei Malalas sich finden, nicht erzählt haben. Da möchte ich aber auf die Schriften eines anderen Bischofs, des Johannes von Ephesos, verweisen, die auch sehr wunderbare Dinge enthalten. Man lese nur Kap. 48 des 2. Buches, das überschrieben ist: „Von einem Wunderzeichen, welches an Tieren, nämlich an Elephanten, erschien." In der oben erwähnten Vita S. Symeonis wird erzählt, dafs der Patriarch Johannes Scholastikos zur Zeit, als sein Freund, der Kaiser Justin, in Wahnsinn verfiel, sich wiederholt an den Säulenheiligen gewandt habe. Wenn aber der Patriarch in diesem Falle nicht bei den hervorragendsten Ärzten, sondern bei einem Heiligen Hilfe gesucht hat, so darf man annehmen, dafs er selbst an Wunder glaubte.

Man könnte ferner geltend machen, ein Patriarch hätte sicher nicht in der Sprache geschrieben, die wir in der Chronik des Malalas finden; in der Vorrede zu den Canones ist die Sprache viel besser. Der nämliche Einwand ist schon insofern erhoben worden, als man sagte, Johannes Malalas könne nicht der Verfasser der jetzt vorliegenden Chronik sein. Der Rhetor müsse ein viel bedeutenderes Werk geschrieben haben. Die uns erhaltene Chronik sei davon nur ein Auszug. Dagegen hat schon Patzig (Byz. Z. II 436) bemerkt, dafs auch der

Rhetor Petros Patrikios in ganz verschiedener Sprache geschrieben hat. Ebenso konnte auch ein Rhetor, der später Patriarch wurde, einmal in vulgär-griechischer Sprache schreiben, wenn er wünschte, dafs die Chronik in weitere Kreise dringe. Wenn er dagegen eine Sammlung Canones veröffentlichte, wäre eine vulgär-griechische Vorrede höchst unpassend gewesen, da ja die Canones selbst in besserem Griechisch abgefafst waren. Wir dürfen übrigens die Chronik des Malalas durchaus nicht von unserm Standpunkt aus beurteilen, sondern nur nach seiner Zeit. Ich denke, auf ein Werk, „das sich bald der gröfsten Beliebtheit erfreute und auf die Folgezeit einen mächtigen Einflufs ausübte, dessen Nachwirkung auf die spätere byzantinische und auf die orientalische und slavische, ja selbst auf die abendländische Annalistik in der That unermefslich ist“ (cf. Krumbacher, Litteraturg. S. 328), konnte der Verfasser stolz sein, auch wenn er ein Patriarch war.

In der Vorrede zu der „Collectio Canonum“ sagt Johannes Scholastikos, es seien solche Sammlungen schon vorhanden, aber er sei der erste, der die Canones nach dem Inhalt geordnet habe: *ὅμοια τοῖς ὁμοίοις ... συναρμόσαντες καὶ ἴσον ἴσῳ κεφαλαίῳ συμπλέξαντες, ῥᾳδίαν ἐποιήσαμεν ἅμα καὶ ἄπονον τοῖς πᾶσιν, ὡς οἶμαι, τῶν ζητουμένων τὴν εὕρεσιν .... ἡ δὲ τάξις αὕτη τῶν συνόδων ... καὶ πόσους ἑκάστη κανόνας ἐξέθετο ... διὰ τῶν ὑποκειμένων ἀπονητὶ τοῖς ζητοῦσι γνωσθήσεται· ἔστι γὰρ ὧδέ πως ἔχουσα καὶ οὐκ ἀσυμφανής, ἀλλὰ καὶ λίαν εὐσύνοπτος τοῖς ἐντυγχάνειν ἐθέλουσιν.* Auch Johannes Malalas war ein Neuerer. Er „bricht mit den Prinzipien des Pragmatismus und mit der ganzen historiographischen Tradition“. Er schreibt „für die grofse Masse von Mönchen und Laien, die sich in bequemer und unterhaltender Weise über den Gang der Weltgeschichte unterrichten wollten“: cf. Krumbacher, Litteraturgesch. S. 326. Johannes Scholastikos und Johannes Malalas gingen also auf dem Gebiete, auf welchem sie thätig waren, neue Wege. Ihr Ziel war: übersichtliche Darstellung, damit die Leser sich leicht über das Gewünschte orientieren könnten.

Dem Johannes Malalas und dem Johannes Scholastikos sind also gemeinsam: Name, Stand, Aufenthalt in Antiochia, Übersiedelung nach Konstantinopel, beide lebten noch lange Zeit in Konstantinopel, waren dort litterarisch thätig (Johannes Scholastikos gab die Canones heraus und schrieb im Jahre 565 eine „Mystagogia“, Johannes Malalas vollendete seine Chronik), beide haben genau zu derselben Zeit (im Jahre 575) ihre litterarische Thätigkeit beendigt, beide standen Justin II nahe, sind in ihren Lebensanschauungen echte Syrer, in religiöser Beziehung nehmen sie eine Mittelstellung ein, Johannes Scholastikos sucht nach

einer Lehre, durch welche Monophysiten und Dyophysiten vereinigt werden könnten, Johannes Malalas schreibt eine Chronik, in der jeder Streit über „Personen und Silben" sorgfältig vermieden ist. Beide haben also so viel gemein, daſs man sie für eine und dieselbe Person halten muſs.

Von Malalas besitzen wir nur eine Handschrift; der Anfang derselben samt der Überschrift und der Schluſs ist verloren gegangen; es ist somit selbstverständlich, daſs wir aus dieser nicht erfahren, ob Malalas Patriarch gewesen ist.

Auffallend könnte erscheinen, daſs auch sonst nirgends gesagt ist, daſs Johannes Malalas identisch ist mit dem Patriarchen Johannes Scholastikos, obwohl er von manchen Autoren erwähnt wird. Da muſs man nun bedenken, daſs Johannes Malalas 17 Bücher als Advokat in Antiochia herausgegeben hat, und zwar nahezu 20 Jahre bevor Johannes Scholastikos Patriarch wurde. In dieser Zeit war das Werk des Johannes Malalas und sein Name bekannt geworden. Liberatus verfaſste etwa im Jahre 560 ein Breviarium. Er zitiert unter anderen: Sokrates, Theodoret, Zacharias Rhetor, Priskos, Eustathios, Johannes Rhetor[1]) (= Johannes Malalas), den Verfasser der Vita des Severos. In der Einleitung giebt er uns seine Quellen an: ex ecclesiastica historia nuper de Graeco in Latinum translata et ex gestis synodalibus vel sanctorum Patrum epistolis hoc Breviarium collegi, nectens temporum curriculo illa, quae in Graeco Alexandriae scripto accepi, vel gravissimorum hominum didici narratione fideli. Wenn Liberatus genötigt war, eine lateinische Übersetzung der von ihm erwähnten Kirchengeschichte zu benützen, so darf man annehmen, daſs er nicht im stande war, die in seinem Breviarium zitierten griechischen Autoren selbst zu lesen, sondern daſs diese in der ins Lateinische übersetzten Kirchengeschichte zitiert waren. Es muſs also im Jahre 560 eine Kirchengeschichte vorhanden gewesen sein, in welcher die erste Ausgabe des Johannes Rhetor oder Malalas benützt war. Die oben genannten Autoren: Sokrates, Theodoret, Zacharias Rhetor, Priskos, Eustathios, Johannes Rhetor und der Verfasser der Vita des Severos sind insgesamt auch bei Euagrios genannt. (Der Verfasser der Vita des Severos wird Euagr. III 33 erwähnt.) Da nun Euagrios nicht bloſs die nämlichen Quellen zitiert wie Liberatus, sondern auch mit diesem vielfach übereinstimmt, so muſs er die Kirchengeschichte, die Liberatus als seine Quelle angiebt, benutzt haben; demnach hat er die antiochenischen Notizen nicht direkt aus Malalas in sein Werk auf-

1) Cf. Gleye, Byz. Z. VIII 326.

genommen. Er zitiert an fünf Stellen den Johannes Rhetor. Sein Werk hat Nikephoros Kallistos ausgeschrieben, der aber sicher daneben noch eine andere Quelle benützt hat. Man vergleiche folgende Stellen:

Euagr. III 10.	Nikeph. Kall. XV 28.	Malal. 381, 2.
Μετὰ γοῦν Πέτρον Στέφανος τὸν Ἀντιοχείας θρόνον παραλαμβάνει· ὃν παῖδες Ἀντιοχέων καλάμοις διεχειρίσαντο ἴσα δόρασιν ὀξυνθεῖσιν, ὡς Ἰωάννῃ τῷ ῥήτορι γέγραπται.	*τὸν δὲ Κναφέα Στέφανος διεδέχετο· ὃν Ἀντιοχέων παῖδες ἔτι προσκείμενοι τῷ Κναφεῖ καλάμοις ἴσα δόρασιν ὀξυνθεῖσι διαχειρίζονται, τῷ τὴν Ἀντιόχου παραρρέοντι προσρίψαντες ποταμῷ, ὡς Ἰωάννης ὁ ῥήτωρ ἱστόρησε.*	*ἐσφάγη ὁ ἐπίσκοπος Στέφανος Ἀντιοχείας εἰς καλάμια ὀξυνθέντα ὑπὸ τοῦ κλήρου τοῦ ἰδίου ... καὶ ἐρρίφη τὸ λείψανον αὐτοῦ εἰς τὸν Ὀρόντην ποταμόν.*

Euagr. IV 5.	Nikeph. Kall. XVII 3.
ὁποῖά τε παράδοξα καὶ λόγου κρείττω συμβέβηκε, περιπαθῶς ἀφήγηται Ἰωάννῃ τῷ ῥήτορι, ὧδε τῆς ἱστορίας καταλήξαντι.	*ἔτι δὲ καὶ ὅσα παράδοξα καὶ λόγου κρείττω τοῖς τοιούτοις συμπτώμασι θεόθεν ἐγένετο, Ἰωάννης ὁ ῥήτωρ περιπαθῶς ἄγαν καὶ κεχαρισμένῳ λόγῳ διέξεισιν ἐν τούτῳ καὶ τὸ σύγγραμμα περατῶν.*

In der ersten Stelle ist bei Nikephoros Kallistos gesagt, die Leiche des Stephanos sei in den Orontes geworfen worden, wie Johannes Rhetor geschrieben habe. Bei Malalas steht dies thatsächlich, Euagrios dagegen sagt nichts davon. In der zweiten Stelle hat Nikephoros Kallistos ebenfalls ein Plus: *κεχαρισμένῳ λόγῳ*. An einer anderen Stelle, an welcher Johannes Rhetor von Euagrios erwähnt wird, ist von der Überführung der Gebeine des heiligen Ignatios die Rede. Euagrios (I 16) fügt hinzu: *ὡς Ἰωάννῃ τῷ ῥήτορι σὺν ἑτέροις ἱστόρηται.* Nikephoros Kallistos spricht (XIV 44) von derselben Sache, er läfst aber den Zusatz: *ὡς Ἰωάννῃ τῷ ῥήτορι σὺν ἑτέροις ἱστόρηται* weg. Thatsächlich findet sich bei Malalas nichts von dieser Geschichte. Ferner wird bei Euagrios III 28 Johannes Rhetor zitiert; es wird hier über die Bauten eines gewissen Mammianos berichtet; diese sind aber in dem Oxon. überhaupt nicht, in der slavischen Übersetzung nur ganz kurz erwähnt: cf. Gleye, Byz. Z. V 430. Obwohl nun Nikephoros Kallistos ebenso ausführlich wie Euagrios von Mammianos spricht, beruft er sich doch auch hier nicht auf Johannes Rhetor.

Wie kommt es nun, daſs Nikephoros Kallistos an den besprochenen Stellen genauer ist als Euagrios? Er hat kaum neben Euagrios auch das Werk des Malalas benützt; ja es ist sogar wahrscheinlich, daſs er überhaupt nicht wuſste, daſs Johannes Rhetor identisch ist mit Johannes Malalas. Wenn wir dagegen annehmen, daſs Malalasgut durch Vermittelung der von Liberatus erwähnten Kirchgeschichte in das Werk des Euagrios gekommen ist, so lieſse sich denken, daſs Nikephoros noch die nämliche Kirchengeschichte besaſs und darnach das Werk des Euagrios an manchen Stellen verbessert hat.

Das nämliche Werk, das Liberatus, Euagrios und Nikephoros Kallistos benützten, wurde wohl auch von Johannes von Ephesos ausgeschrieben; wir können dies aus dem Umstand schlieſsen, daſs Euagrios, Nikephoros Kallistos und Johannes von Ephesos an derselben Stelle, nämlich bei der Erwähnung der Zerstörung von Antiochia durch ein Erdbeben und durch Feuer, den Johannes Rhetor zitieren. Wenn also Euagrios, Nikephoros Kallistos und Johannes von Ephesos das Werk des Malalas nicht direkt benützt haben, so darf man sich nicht wundern, daſs sie nicht sagen, daſs dieser Chronist identisch ist mit dem Patriarchen Johannes Scholastikos.[1]) Der Rhetor Zacharias wird oft von Euagrios und Nikephoros Kallistos genannt; weder Euagrios noch Nikephoros Kallistos weiſs, daſs der Rhetor Zacharias später Bischof von Mytilene geworden ist; trotzdem bezweifelt niemand, daſs dies der Fall war. Bei Johannes Scholastikos kommt noch hinzu, daſs er verschiedene Namen führte. In der syrischen Stadt Antiochia dürfte er wohl Johannes Malál geheiſsen haben, bei Euagrios und Nikephoros Kallistos wird er *Ἰωάννης ὁ ἐκ τοῦ Σηρήμιος* (*Σιρίμιος*) genannt, bei Johannes von Ephesos sehr oft: Johannes aus Sarmin, oder Johannes aus Sirimis: cf. Joh. v. Eph. I 5. 38. 42; II 2. 7 u. s. w. Keiner der genannten Autoren nennt ihn Johannes Scholastikos. In der Kirchengeschichte des Nikephoros Kallistos XVII 7 wird irrtümlicherweise Johann II der Beiname *ὁ ἀπὸ σχολαστικῶν* gegeben.[2]) Der Name *Ἰωάννης Σχολαστικός* (für Johannes III) findet sich in der Patriarchen-

1) Da Johannes von Ephesos im J. 506 geboren ist und frühzeitig litterarisch thätig war, dürfte er diese Stelle geschrieben haben, bevor Johannes Scholastikos Patriarch wurde. Im späteren Teil seines Werkes hat er wohl die Chronik des Malalas benützt. Cf. Patzig, Byz. Z. II 432 ff.

2) In den Menäen ad diem XXI Februarii ist gesagt, an diesem Tage starb: *Ἰωάννης, ὁ ἀπὸ σχολαστικῶν.* Johannes Scholastikos starb aber nach Theoph. I 248, 9 am 31. August. Nach Theoph. I 166, 24 wurde Epiphanios, der Nachfolger Johanns II, am 25. Februar Patriarch. Es ist deshalb kaum zweifelhaft, daſs Johann II am 21. Februar starb und daſs dieser auch hier irrtümlicherweise mit dem Beinamen: *ὁ ἀπὸ σχολαστικῶν* bezeichnet wurde.

liste des Nikephoros Kallistos, bei Ephraimios, De patr. Const. 9796, Ἰωάννης ὁ ἀπὸ σχολαστικῶν bei Theophanes I 240, 29; 241, 28, bei Zonaras XIV 9; in der Überschrift zu den Canones des Johannes Scholastikos steht: *Ἰωάννου πρεσβυτέρου Ἀντιοχείας τοῦ ἀπὸ σχολαστικῶν κτλ.* Dies ist für uns besonders wichtig. Da nämlich hier Johannes den Beinamen 'der frühere Advokat' trägt, kann man annehmen, dafs er in Schriften, die etwa von ihm in der syrischen Stadt Antiochia veröffentlicht worden sind, sich den Beinamen der 'Advokat' beilegte und dafs dort die Überschrift lautete: *Ἰωάννου τοῦ Μαλάλα Ἀντιοχείας κτλ.*

Es kommt nun noch Folgendes in Betracht. Das Werk des Malalas war bis zu der Zeit fortgeführt, in welcher Johannes Scholastikos krank geworden ist. Johannes von Ephesos sagt aber, dafs Johannes Scholastikos unerwartet starb: cf. Joh. v. Eph. II 27 „Und als er nicht ans Sterben dachte, ereilte ihn plötzlich sein letztes Ende". Wenn Johannes Scholastikos der Verfasser der Chronik des Malalas ist, dann wurde die zweite Ausgabe sehr wahrscheinlich nach dem Tode des Verfassers von dessen Angehörigen veröffentlicht. Von dem Nachfolger Johanns III aber lesen wir bei Johannes von Ephesos II 27 „Eutychios wurde nun berufen und kam, der von ihm vertrieben worden und an dessen Stelle er getreten war ... Die Bildnisse des Johannes (Scholastikos) aber, deren es überall viele gab, zerstörte Eutychios und entfernte sie aus dem Episkopeion und aus allen Kirchen ... Auch in allen Städten und Dörfern, da man das Begehren des Eutychios erfuhr, zerstörte man, um nicht verklagt zu werden, alle Bildnisse des Johannes auf Gemälden und Tafeln" ... Kap. 34 „Er" (Eutychios) „vertrieb und entfernte alle Verwandten desselben und alle aus seiner Familie, gofs alle möglichen Schmähungen und Flüche über ihn aus ... Da man seine Eitelkeit sah, schmähte man den Johannes vor ihm, und er hörte wohlgefällig zu. Endlich ging er so weit in seiner Thorheit, dafs er öffentlich vor allen sagte: Johannes ist nicht Bischof von Konstantinopel gewesen, sondern hat nur, da er ein Fremder war, meinen Platz gehütet." Die Folge von dieser Handlungsweise des Eutychios dürfte die gewesen sein, dafs thatsächlich das Andenken an das Patriarchat des Johannes Scholastikos möglichst verwischt wurde: cf. Matthaeus Raderus[1]) in observat. Ms. ad Menaea Graecorum, die 21. Febr.: In nullis Latinorum tabulis hunc Scholasticum lego, nec in Menologio est ulla eius mentio. Unter Eutychios durften natürlich die Angehörigen des Johannes Scholastikos dessen Schriften nicht unter

1) Cf. Assem. bibliotheca iuris orient. can. et civ., Rom. 1763, tom. III p. 322.

dem Titel: *Ἰωάννου τοῦ πατριάρχου* veröffentlichen, sie mufsten vielmehr den syrischen Namen *Μαλάλας* beibehalten, und zwar um so mehr, als Malalas schon in der ersten Ausgabe diesen Beinamen geführt hat und infolgedessen als Verfasser der Chronik immer so genannt wurde. Es ist übrigens auch zu beachten, dafs in den Konstant. Exzerpten der Name des Chronisten lautet: *Ἰωάννης ὁ ἐπίκλην Μαλέλας*, nicht: *Ἰωάννης ὁ Μαλέλας*. Die Chronik wurde also von einem Manne geschrieben, der nicht Advokat war, sondern nur den Beinamen „der Advokat" trug.

München. **J. Haury.**

Die ἑτέρα ἀρχαιολογία der Excerpta Salmasiana.

Wieder einmal gilt es den salmasischen Johannes Antiochenus gegen unberechtigte Angriffe zu verteidigen. De Boor hat im Hermes 34 (1899) S. 298 ff. die handschriftliche Überlieferung der salmasischen Exzerpte besprochen und aus dem Umstande, daſs im Codex Vatic. 96, dem Stammvater der ganzen Überlieferung, neben der Zeile: Ἐκ τῆς φυλῆς Σὴμ τοῦ υἱοῦ Νῶε ἐγένετό τις Νεβρώ (Cramer Anecd. Paris. II S. 386, 11) am Rande die Bemerkung ἑτέρα ἀρχαιολογία steht, die Folgerung gezogen, daſs die folgende Hauptmasse der Salmasiana dem im Titel genannten Johannes Antiochenus abzusprechen und ihm nur der geringe mythologische Anfangsabschnitt (Cram. p. 383—386 = Fr. 1 Müller) zuzuerkennen sei. Die entscheidende Bedeutung, die er jener Randnotiz zuschreibt, äuſsert sich besonders in folgenden Worten S. 301: „Wären diese Exzerpte zuerst aus dem Vat. 96 oder Paris. 3026 publiziert, statt aus einer Handschrift, die diesen Beisatz am Rande unglücklicherweise weggelassen hat, der 'salmasische' Johannes wäre nie geboren worden“. Das Endurteil lautet: „Somit ist der 'salmasische' Johannes aus der byzantinischen Litteraturgeschichte zu streichen“. Dieses Schicksal scheint denn auch wirklich dem Antiochener zu drohen; denn Krumbacher hat in seinem sonst objektiven Referate in der B. Z. VIII S. 693 das Urteil De Boors in folgende Worte gekleidet: „Somit muſs der böse 'Salmasische Johannes', über den sich so manche den Kopf zerbrochen haben, friedlich begraben werden“.

Dem gegenüber möchte ich hier, um vor Verirrung und Verwirrung zu warnen, nachdrücklich darauf hinweisen, daſs De Boor in diesem Falle geurteilt hat, ohne die Untersuchungen derer zu kennen oder zu berücksichtigen, die sich in wirklich wissenschaftlicher Forschung mit Johannes Antiochenus beschäftigt haben. Für diese ist es fürwahr wenig schmeichelhaft, wenn De Boor geglaubt hat, daſs sie über den Salmasiana gesessen haben, ohne den Anfang der neuen Chronik zu erkennen; dafür dürfte es aber auch für De Boor nicht gerade schmeichelhaft sein, wenn wir glauben müſsten, daſs er erst durch die Beischrift ἑτέρα ἀρχαιολογία auf die Beschaffenheit der Salmasiana aufmerksam

geworden wäre. Das scheint aber doch der Fall zu sein; denn sonst müfste er wissen, dafs die Forschung seit der Zeit, wo die Salmasiana zum ersten Male wissenschaftlich verwertet worden sind, also seit dreifsig Jahren, mit der Thatsache rechnet, dafs mit Cramer S. 386, 11 Exzerpte aus einer neuen Chronik beginnen.

Als Karl Müller 1868 im 4. Bande seiner Fragm. Hist. Graec. die salmasischen und konstantinischen Johannesfragmente vereinigte und in diese die Exzerpte des Paris. 1630 und einige Suidasglossen einschob, da hat er sein Verfahren zwar nicht durch eine methodische Beweisführung, aber doch durch zahlreiche Zitate und Anmerkungen gerechtfertigt. Dies ist insbesondere in folgender Anmerkung geschehen, in der er die 28 salmasischen Bruchstückchen des ersten Fragments von allen übrigen getrennt hat: Quae hucusque de priscis Graecorum barbarorumque temporibus legimus, optime conveniunt cum melioris notae chronicis Africani, Eusebii, Syncelli. Exspectaveris excerptorum istorum seriem iisdem ducibus iam ad certiorem historiam nos deducturam esse. At non ita se res habet. Nam quae deinceps in Salmasii codice leguntur, denuo redeunt ad antiquissimam Assyriorum, Aegyptorum, Graecorum memoriam eamque eodem plane modo explicant, quem ex deterioris farinae chronologis, ex Malala, Cedreno, similibus, bene novimus. Ad posteriorem hanc antiquae historiae expositionem pertinent, quae ex Ioanne excerpta praebent Tituli Constantini περὶ ἀρετῆς et περὶ ἐπιβουλῶν, nec non codex Parisinus 1630. Quae cum ita sint, haud temere contendere mihi videor Excerpta ista Salmasiana ex duobus chronicis fluxisse eorumque partem priorem, quam modo apposui, ab Ioanne nostro alienam esse. Deutlicher kann nicht ausgesprochen werden, dafs die Salmasiana aus zwei hintereinander liegenden, verschiedenartigen Gruppen bestehen und dafs von diesen beiden Gruppen dem Johannes die erste abzusprechen und nur die zweite wegen ihrer Verwandtschaft mit den konstantinischen Exzerpten zuzusprechen sei. Wenn wir nun im Fortgange der wissenschaftlichen Forschung das Urteil Müllers angenommen und trotz des Anrechtes, das dem 1. Fragment wegen seines Platzes hinter dem Titel zusteht, doch gerade dieses Fragment dem Johannes Antiochenus abgesprochen haben, so ist damit zur Genüge angedeutet, dafs eine Entscheidung in der Frage, welche Gruppe dem im Titel genannten Johannes Antiochenus zuzuweisen ist, nicht in dem Platze hinter dem Titel, sondern in dem Inhalte liegt. Dort wird also auch De Boor die Entscheidung suchen müssen.

Müllers Urteil über die Güte des Fr. I Salm. hat in der Folgezeit eine glänzende Bestätigung erfahren. Gelzer hat 1880 in seinem Julius

Africanus I S. 118—167 nachgewiesen, dafs die 28 Bruchstückchen lauter reines Gold aus dem dritten und vierten Buche des Africanus sind und uns sogar ein Bild von diesen Büchern gewinnen lassen. Er sagt S. 123: „Nach alledem glaube ich nicht zu irren, wenn ich dieses ganze Stück... einfach für einen Auszug aus Africanus erkläre. Indem wir dies als Grundlage nehmen und die Paralleltexte bei Eusebios und Synkellos beiziehen, werden wir das dritte Buch des Africanus im ganzen wiederherstellen können"; ferner S. 164: „Wenn die §§ 1—20 der Archäologie uns ein Bild von Africanus' drittem Buche geben, so liegt die Annahme nahe, dafs in ähnlicher Weise 21—28 dem vierten Buche entnommen seien". Durch Gelzers Untersuchungen ist die Trennung der 28 Bruchstückchen des ersten Fragments von den übrigen Salmasiana im Sinne Müllers vollständig vollzogen worden.

Sehen wir nun zu, ob sie mit den konstantinischen Johannesexzerpten vereinbar sind, wie De Boor S. 302 ohne Begründung behauptet. Ich gebe zunächst ein Verzeichnis der konstantinischen Exzerpte, soweit sie die älteste Geschichte betreffen; denn nur diese kommt für uns in Betracht, da die Verschiedenheit der salmasischen und konstantinischen Exzerpte in den folgenden Geschichtsabschnitten seit Boissevains und Sotiriadis' Untersuchungen allgemein anerkannt ist. Das Werk des Antiocheners begann mit der Weltschöpfung, wie die Überschrift de Virt. zeigt: *'Εκ τῆς Ι. Α. ἱστορίας χρονικῆς ἀπὸ 'Αδάμ.* Das erste konstantinische Fragment hat Müller zu Fr. 6, 6 Paris. 1630 nur zitiert, nicht abgedruckt; wir müssen es also im Bedarfsfalle bei Valesius aufsuchen. Es ist das einzige Fragment aus dem ersten Buche; denn mit dem Abschnitt über Seruch hat das zweite Buch begonnen, wie sich aus der Überschrift *Λόγος δεύτερος* im Fr. 8 Paris. 1630 deutlich ergiebt. Johannes Antiochenus hat also fast den ganzen Stoff der ersten beiden Malalasbücher in ein Buch zusammengedrängt.

Herakles	In. Virt.	Fr. 6, 6 Paris. 1630.	Aus Malal.
Seruch	9 Virt.	Fr. 8 Paris. 1630, Suid. v. *Σερούχ*, Exc. Salm. S. 388.	Malal.
Sodom u. Gomorrha	9 Virt.	Fr. 11, 2 Paris. 1630.	
Sampson	16 Virt.	Fr. 15, 5 Paris. 1630.	
Saul, David, Salomo	18 Virt.	Fr. 17 Paris. 1630.	
Senacheirim	19 Insid.		
Bellerophon	21 Virt.		Malal.
Trojanische Sage	23 Virt.	Wiener Troica, Suid. v. *Πάριον*, Fr. 24, 1 Salm.	Malal., Dictys, Homer.
Agamemnon, Orest	25 Insid.	Kedren S. 233, 23.	Malal.
Manasses	26 Virt.		

Eine Prüfung des hier verzeichneten Stoffes ergiebt, dafs das Werk des konstantinischen Johannes eine Weltchronik war, in welcher, wie das Anfangsstück des Titels de Virt. (Ed. Vales. p. 778) beweist, die Geschichte der griechischen Götterdynastien und weiterhin, wie die Fragmente 21, 23 und 25 beweisen, die griechische Heldensage ganz im Geiste des Malalas erzählt war. Es ergiebt sich ferner, dafs die Berichte des konstantinischen Johannes über Herakles und über Bellerophon mit den Angaben des 1. Fragments nicht vereinbar sind. Und wer nun gar aus dem Studium der bei Fr. 23 Virt. erwähnten Johannesstellen (vgl. unten S. 363/5) die Überzeugung gewinnt, dafs die Wiener Troica und die Hypothesis der Odyssee echt johanneisch sind, der wird bei einer Vergleichung dessen, was im 1. Fragment und was in der Hypothesis der Odyssee und bei Suidas v. *Χάρυβδις* über die Scylla berichtet wird, sogar eine Verschiedenheit der Quellen feststellen können; denn die rationalistische Erklärung des Africanus im Fr. 1 Salm. geht auf Palaephatus cp. 21 zurück, die Erzählung des Johannes Antiochenus dagegen auf Dictys VI cp. 5. Solche Unterschiede liefsen sich häufen, wenn wir auch solche Berichte, in denen Suidas und der Paris. 1630 wörtlich stimmen, heranziehen wollten. Ich erwähne nur die über Persephone handelnden Stücke, deren Inhalt, Wortlaut, Herkunft und Quellenzitate besonderes Interesse erregen; Fr. Salm. S. 389, 21, Fr. 13, 2 Paris. 1630 und Suidas v. *Κόρη* bieten die aus Malalas S. 62 stammende Erzählung des Johannes Antiochenus, aber Fr. 1, 3 Salm. (S. 384, 1), Synkellos S. 299 und der armenische Euseb bieten die Erzählung des Africanus. Aus alledem ergiebt sich, dafs die 28 Bruchstückchen des 1. Fragments mit dem konstantinischen Johannes ebensowenig vereinbar sind wie mit der *ἑτέρα ἀρχαιολογία* der salmasischen Exzerpte.

Und das ist begreiflich, denn die konstantinischen Exzerpte und die Exzerpte der salmasischen *ἑτέρα ἀρχαιολογία* stammen eben, soweit sie die älteste Geschichte betreffen, aus demselben Geschichtswerke. Das hat Müller auf Grund seiner umfassenden Kenntnis des Stoffes aufs nachdrücklichste betont, das hat Boissevain im Hermes XXII 1887 S. 172/7 mit Hilfe des von Müller gesammelten Stoffes nachgewiesen. Boissevain fafst seine Ergebnisse in folgende Worte zusammen: „Der Excerptor Salmasianus hat die Urgeschichte etwa bis Fr. 29 aus Johannes von Antiochia geschöpft, die Fragmente zwischen 29—73 wahrscheinlich nicht; die römische Kaisergeschichte aber, vom Fr. 73 an, ist sicherlich aus einer anderen Quelle geflossen“. Die Frage, bis wohin die Gemeinschaft gereicht hat, ist noch offen; ich werde sie später dahin beantworten, dafs sie bis zum Tode Alexanders des

Großen, also bis Fr. 42, gereicht hat und daß erst mit der Einfügung der Geschichte der römischen Republik die scharfe Trennung eingetreten ist.

Auf die Untersuchungen Boissevains hat De Boor sich berufen zu dürfen geglaubt. „Es freut mich", sagt er S. 298, „jetzt den handschriftlichen Nachweis führen zu können, daß dies Hauptresultat der verdienstvollen Arbeit richtig ist, wenn auch der Scheidepunkt zwischen dem Echten und Unechten an einer anderen Stelle liegt, als wo Boissevain ihn gesucht hat". De Boor befindet sich hier offenbar in einer Selbsttäuschung. Denn Boissevain hat bezüglich der Salmasiana in der Anmerkung auf S. 173 gesagt, daß das Fr. 1 ganz auf Africanus zurückgehe und *mit den folgenden Fragmenten nichts zu thun habe*; bezüglich der folgenden salmasischen und konstantinischen Fragmente hat er aber nachgewiesen, daß — ich gebe seinem Resultate jetzt die von mir beliebte Fassung — *der salmasische und der konstantinische Johannes einen gemeinsamen Anfangsteil gehabt haben*. Da nun De Boor das Fr. 1 dem Antiochener zuweist, während Boissevain es ihm entziehen muß, und die folgenden Salmasiana dem Antiochener abspricht, während Boissevain die ersten Fragmente bis Fr. 29 ihm ausdrücklich zuerkennt, so besteht zwischen ihm und Boissevain ein unvereinbarer Gegensatz. Darüber wollen wir uns doch ja keiner Täuschung hingeben. Boissevain hat um so weniger Grund, sich sein Ergebnis verrücken zu lassen, als es seitdem durch neu gewonnene Stoffmassen glänzende Bestätigung gefunden hat.

Durch die auf Suidas verweisenden Zitate Müllers und Gelzers (I S. 79/82) bewogen, habe ich das Suidaslexikon wiederholt auf Johannesstoff durchgesehen, eine Arbeit, die durch die Anmerkungen und Quellenangaben der Herausgeber wesentlich erleichtert wurde. Eine große Zahl recht umfangreicher und für die ganze Frage geradezu entscheidender Glossen war der Lohn. Da man ihnen offenbar keine Beachtung geschenkt hat, stelle ich sie hier zusammen:

Ἰώ. Fr. 6, 14 Paris. 1630, Fr. Salm. Cramer 387, 22.

Μέδουσα. Fr. 6, 18 Paris. 1630, Fr. Salm. Cramer 387, 28.

Οἰδίπους. Fr. 8, 2/5 Paris. 1630.

Μελχισεδέκ. 2. Gl. 2. Hälfte. Fr. 11, 1 Paris. 1630.

Χαναάν. Fr. 11, 5 Paris. 1630 + Fr. 12 Salm. Über die ungewöhnliche Wichtigkeit dieser Glosse vgl. B. Z. II S. 422.

Κόρη. Fr. 13, 2 Paris. 1630, Fr. Salm. 389, 21.

Προμηθεύς. Fr. 13, 4/5 Paris. 1630, Fr. Salm. 389, 25 u. 29 ff. Man beachte die Anmerkung Küsters: Existimo Suidam haec descripsisse ex Ioanne Antiocheno, non eo qui hodie extat

et Malelas cognominatur, sed altero illo, ex quo Excerpta tantum hodie supersunt in Collectaneis de Virtutibus ab Valesio editis. Vgl. auch die Anmerkung zu v. *Ἴλιον*.

Ἴλιον. Fr. 15, 4 Paris. 1630 bietet die Anfangsworte.
Um die ganze Bedeutung des Paris. 1630, der bald nachher abbricht, zu zeigen, will ich auf die folgenden Übereinstimmungen immer wieder hinweisen (vgl. B. Z. II S. 416/18):
Fr. 8 Paris. 1630 = IA Fr. 9 Virt. in. (Suidas *Σερούχ* 1. Gl.) = Suidas *Σερούχ* 2. Gl. = Fr. Salm. 388, 10/17.
Fr. 11, 2 Paris. 1630 = IA Fr. 9 Virt. ex.
Fr. 15, 5 Paris. 1630 = IA Fr. 16 Virt.
Fr. 17 ex. Paris. 1630 = IA Fr. 18, 3 Virt.

Πάριον. Fr. 23 Virt. + Fr. 24, 1 Salm. = Wiener Troica Anfang. Über die ungewöhnliche Wichtigkeit dieser Glosse vgl. unten S. 363/4.

Κυνὸς σῆμα. Hypothesis Odyss. S. 4, 4 und Kedr. S. 232, 13.

Χάρυβδις. Hypothesis Odyss. S. 5, 26 und Kedr. S. 233, 3.

Βενεβεντός. Kedren S. 234, 12. — Über die Verwertung der letzten drei Glossen vgl. B. Z. I S. 136/9 u. II S. 423.
Wahrscheinlich gehören auch dazu v. *Ἀντιόπη*, vgl. Fr. 8, 1 Paris. 1630; v. *τάβλα*, vgl. Fr. 24, 2 Salm.

Diese neugewonnene Stoffmasse bestätigte mir das Ergebnis Boissevains, daſs der salmasische und der konstantinische Johannes einen gemeinsamen Anfangsteil gehabt haben, in so gründlicher und überzeugender Weise, daſs ich dieses Ergebnis zum Fundamente einer neuen Lösung der Johannesfrage in meinem Programm 1892 nehmen konnte. Damals begnügte ich mich S. 3 im ganzen damit, das Ergebnis Boissevains als richtig zu bestätigen; in der Folgezeit aber, als die Hypothesis der Odyssee in den Kreis dieser Forschung gezogen wurde, habe ich die schon von Boissevain genügend begründete Thatsache noch einmal in selbständiger Beweisführung erhärtet, um die Zugehörigkeit der Hypothesis zum Werke des Johannes Antiochenus zu erweisen (B. Z. II S. 413, 1893). Die Richtigkeit auch dieser Beweisführung fand eine glänzende Bestätigung, als wir mit den Troica des Cod. Vindobonensis Hist. Gr. 98/99 bekannt wurden und auch diese Troica für Johannes Antiochenus in Anspruch nehmen konnten (B. Z. IV S. 23, 1895).

Leider haben diese Wiener Troica teils überhaupt keine, teils nicht die verdiente Beachtung gefunden; sonst würde sowohl Ludwich im Königsberger Vorlesungsverz. 1898/99 vor seiner Ausgabe der Hypothesis der Odyssee, als auch De Boor in seinem Aufsatz im Hermes anders über Johannes Antiochenus geurteilt haben. Durch das Anfangs-

stück der Wiener Troica wird nämlich die ganze Frage in ebenso entscheidender Weise gelöst, wie durch den über Seruch handelnden Abschnitt, von welchem Boissevain ausgegangen ist. An ihm möge deshalb jetzt zum dritten Male nachgewiesen werden, daſs der salmasische und der konstantinische Johannes einen gemeinsamen Anfangsteil gehabt haben. Es greifen folgende Stücke: der Anfang der Wiener Troica, Fr. 23 Virt., Fr. 24, 1 Salm., Suidas v. *Πάριον* so fest ineinander, daſs ihre gemeinsame Herkunft in Abrede zu stellen unmöglich ist.

Fr. 23 Virt.	Wiener Tr.
Fr. 23 Virt.: *Πρίαμος ὁ Φρυγῶν βασιλεὺς συνελθὼν Ἑκάβῃ εἶχεν ἐξ αὐτῆς Πάριν*	Wiener Tr.: *Πρίαμος ὁ τῶν Φρυγῶν βασιλεὺς συνελθὼν Ἑκάβῃ τῇ ἰδίᾳ γυναικὶ ἔσχεν ἐξ αὐτῆς πρὸς ἄλλοις παισὶ πλείστοις* . .
τὸν καὶ Ἀλέξανδρον. ἥτις ἔγκυος οὖσα ἔδοξε λαμπάδα πυρὸς τίκτειν.	. . . . *ἔδοξεν ἐν ὁράματι λαμπάδα π[υρωτὴν τί]κτειν, ἥτις διαδραμοῦσα πᾶσαν τὴν Τροίαν κατακαύσει. τοῦτο*
καὶ ἐπερωτήσας εἰς τὸ μαντεῖον ὁ Πρίαμος ἔλαβε χρησμὸν ὅτι τριακονταέτης γενόμενος ἀπολέσῃ τὴν Τροίαν.	*μαθὼν Πρίαμος εἰς τὸ μαντεῖον ὑπὸ τοῦ ὀνείρου ταραττόμενος [ἦλθε] καὶ λαμβάνει χρησμὸν ὅτι τριακοντούτης ὁ τούτου παῖς . . γενόμενος ἀπολέσει τὴν Τροίαν καὶ τὰ βασίλεια αὐτῆς καταλύσει. ὅπερ ἀκούσας ὁ Πρίαμος μετεκάλεσεν αὐτὸν*

Fr. 23 Virt. / Fr. 24, 1 Salm.	Suidas	Wiener Tr.
	Suidas *Πάριον. ὄνομα ἀγροῦ, ἀπὸ Πάριδος τοῦ καὶ Ἀλεξάνδρου κληθέν.*	*Ἀλέξανδρον*
καὶ τοῦτον ἀπέπεμψεν εἰς τὸ Πάριον λεγόμενον.	*ἐκεῖσε γὰρ ἔπεμψεν αὐτὸν Πρίαμος ὁ πατὴρ τρέφεσθαι· τοπρὶν δὲ ἐκαλεῖτο Ἄμανδρος ὁ τόπος. ἐκεῖ τε διατρίψας Ἀλέξανδρος τοὺς λ' ἐνιαυτοὺς φύσεώς τε δεξιᾶς τετυχηκὼς πᾶσαν ἐπαιδεύθη σοφίαν Ἑλληνικήν.*	*καὶ ἔπεμψεν αὐτὸν εἰς ἀγρὸν ἀνατρέφεσθαι ὀνόματι Ἄμανδρον τὸν μετακληθέντα Πάριον. ἐκεῖ τε διατρίψας Ἀλέξανδρος τοὺς λ' ἐνιαυτοὺς φύσεώς τε δεξιᾶς τετυχηκὼς πᾶσαν ἐπαιδεύθη σοφίαν Ἑλληνικήν.*
Fr. 24, 1 Salm.: *ὁ Πάρις ἐγκώμιον ἐξέθετο τῆς Ἀφροδίτης,*	*ἐξέθετο δὲ καὶ λόγον εἰς ἐγκώμιον τῆς Ἀφροδίτης, λέγων μείζονα αὐτὴν εἶναι τῆς Ἀθηνᾶς καὶ τῆς Ἥρας. τὴν γὰρ Ἀφροδίτην τὴν*	*ἐξέθετο δὲ καὶ λόγον εἰς ἐγκώμιον τῆς Ἀφροδίτης, λέγων μείζονα αὐτὴν εἶναι τῆς Ἀθηνᾶς καὶ τῆς Ἥρας. τὴν γὰρ Ἀφροδίτην*

ἤγουν τῆς ἐπιθυμίας,	ἐπιθυμίαν εἶπεν, ἐξ ἧς τίκτεται πάντα τὰ κακὰ ἀνθρώποις. ἐντεῦθεν φέρεται μῦθος, ὅτι ὁ	ἐπιθυμίαν εἶπεν, ἐξ ἧς τίκτεται πάντα κακὰ τοῖς ἀνθρώποις. ἐντεῦθεν εἴρηται μῦθος, ὅτι
καὶ συγκρίνας αὐτὴν μετὰ Ἥρας καὶ Ἀθηνᾶς,	Πάρις ἔκρινε μεταξὺ Παλλάδος καὶ Ἥρας καὶ Ἀφροδίτης καὶ τῇ Ἀφροδίτῃ	Πάρις ἔκρινε μεταξὺ Παλλάδος, Ἥρας καὶ Ἀφροδίτης καὶ Ἀφροδίτῃ
δέδωκεν αὐτῇ τὸ μῆλον ἤτοι τὴν νίκην. εἶπε δὲ [εἰς] αὐτὴν καὶ ὕμνον, τὸν λεγόμενον κεστόν.	δέδωκε τὸ μῆλον, ὅ ἐστι τὴν νίκην. εἶπε δὲ καὶ ὕμνον εἰς αὐτὴν τὸν λεγόμενον κεστόν. ταύτην γράφουσι τὴν αἰτίαν γενέσθαι τοῦ πολέμου.	δέδωκε τὸ μῆλον, ὅ ἐστι τὴν νίκην. εἶπε δὲ καὶ ὕμνον εἰς αὐτὴν τὸν λεγόμενον κεστόν. ταύτην γράφουσιν τὴν αἰτίαν ἀφορμὴν γενέσθαι τοῦ πολέμου.
Fr. 23 Virt. Fortsetzung: παρελθόντος δὲ τοῦ τριακοστοῦ ἐνιαυτοῦ	συντελεσθέντων γὰρ τῶν λʹ ἐνιαυτῶν	ὡς τριακοστὸς παρῆλθεν ἐνιαυτὸς τῷ Πάριδι καὶ τὰ τῶν χρησμῶν ἐνομίσθησαν πεπαῦσθαι,
μεταστειλάμενος τοῦτον ὁ πατὴρ ἐν τῇ Τροίᾳ ἑορτὴν ἐπετέλεσε. καὶ δεδωκὼς αὐτῷ δῶρα καὶ πρὸς τοὺς τοπάρχας ἀποστείλας	μεταστείλαμενος τοῦτον ὁ πατὴρ ἔπεμψεν εἰς θυσίας. ὃς ἐλθὼν ἐν τῇ Σπάρτῃ καὶ εὑρὼν τὴν Ἑλένην ἥρπασεν αὐτήν.	μεταστειλάμενος τοῦτον ὁ πατὴρ ἐν Τροίᾳ ἑορτὴν ἐπιτελέσαι καὶ δεδωκὼς αὐτῷ δῶρα καὶ πρὸς τοὺς τοπάρχας ἐπιστείλας καὶ ρʹ ἄνδρας

ἀπέστειλεν αὐτὸν θυσιάσαι τοῖς κατὰ τὴν Ἑλλάδα ἱεροῖς. καὶ παραγενόμενος εἰς Σπάρτην τὴν ὑπὸ Μενελάου τότε βασιλευομένην	ἐπιλέκτους ἀπέλυσεν αὐτὸν θυσιάσαι τοῖς κατὰ τὴν Ἑλλάδα ἱεροῖς. ὅστις παραγενόμενος ἐν Σπάρτῃ ὑπὸ Μενελάου τότε βασιλεύοντος (hier ein Einschub u. eine Lücke) [συνέβη] δὲ καὶ τὸν
εὗρε τὸν μὲν Μενέλαον πλεῖν μέλλοντα ἐπὶ τὴν Κρήτην τάγματος ἕνεκα καὶ θυσίας ἐξ ἔθους προσαγομένης παρ' αὐτοῦ τῇ Εὐρώπῃ, ἐξ ἧς ἔλεγεν ἔχειν τὸ γένος. ὁ τοίνυν Μενέλαος ὡς ἐδέξατο τὸν Ἀλέξανδρον καὶ τὰ γράμματα τοῦ Πριάμου καὶ τὰ	Μενέλαον πλεῖν ἐπὶ τὴν Κρήτην τάγματος ἕνεκα καὶ θυσίας ἐξ ἔθους προσαγομένης παρ' αὐτοῦ τῇ . . . ., ἐξ ἧς ἔλεγεν ἔχειν τότε γένος. ὁ τοίνυν Μενέλαος ὡς [εἶδε] τὸν Ἀλέξανδρον καὶ τὰ γράμματα τοῦ Πριάμου καὶ [τὰ] παρ' αὐτοῦ πεμφθέντα
δῶρα, ἐν τιμῇ τε ἐποιήσατο τὸν ἄνδρα καὶ κατέστησεν αὐτὸν ἐν τῷ παλατίῳ διαιτᾶσθαι καὶ ᾔτησεν αὐτὸν ἀναμεῖναι	δῶρα, ἐν τιμῇ τε ἐποιήσατο τὸν [Ἀλέξανδρον] καὶ καταστήσας αὐτὸν ἐν τῷ παλατίῳ διαιτᾶσθαι ᾔτησεν αὐτὸν ἀναμεῖναι

und so in der gleichen Übereinstimmung durch das ganze konstantinische Fr. 23 Virt. weiter.

In diesen sechs groſse Oktavseiten umfassenden Troica finden sich auch Fr. 24 Salm. 3, 4, 5 und 7, deren auffallende Reihenfolge sich aus dem Gange der Erzählung erklärt. Das Schluſsstück stimmt wörtlich mit Suidas v. *Παλλάδιον*; die letzten Zeilen mögen hier Platz finden:

Suidas: ... *προδεδωκυίας αὐτὸ*	Wiener Tr.: .. *προδεδωκυίας αὐτὸ*
Θεανοῦς, τῆς τοῦ Ἀντήνορος γυ-	*Θεανοῦς, τῆς Ἀντήνορος γυ-*
ναικός, ἱερείας τυγχανούσης καὶ	*ναικός, ἱερείας τυγχανούσης .. καὶ*
φυλαττούσης αὐτό. ἦσαν γὰρ ἀπὸ	*φυλαττούσης αὐτό. ἦσαν γὰρ ἀπὸ*
χρησμοῦ καὶ Ἀντήνορος μαθόντες,	*χρησμοῦ καὶ .... ορος μαθόντες,*
ὅτι ἕως οὗ μέν[ει] τὸ παλλάδιον	*ὅτι ἕως μέν[ει] τὸ παλλάδιον*
ἐν τῇ Τροίᾳ, ἀσάλευτος ἔσται	*εἴδωλον ... Τροίαν, ἀσάλευτος ἔσται*
ἡ βασιλεία τῶν Φρυγῶν κτλ.	*τῶν Φρυγῶν ἡ βασιλεία.*

Das Schluſsstück der Suidasglosse stimmt dann wieder mit dem Anfang der Hypothesis der Odyssee, sodaſs dadurch die Verbindung der Wiener Troica mit der Hypothesis auch äuſserlich gegeben ist. Diese findet sich auch bei Kedren und bei ihm schlieſst sich S. 233, 23 an die Hypothesis dann wieder das konstantinische Fr. 25 Insid.

Drei Stoffmassen habe ich also für Johannes Antiochenus gewonnen: die oben S. 361/2 angeführten Suidasglossen, die Hypothesis der Odyssee und die Wiener Troica, und eine jede hat die von Müller betonte, von Boissevain bewiesene Zusammengehörigkeit der salmasischen und konstantinischen Exzerpte, die die älteste Geschichte behandeln, glänzend bestätigt. Ich stehe deshalb vor dem Satze De Boors S. 301: „nun stimmen ja aber bekanntlich die salmasischen Exzerpte eben absolut nicht zu den konstantinischen" wie vor einem unlösbaren Rätsel. Mit dem Worte „bekanntlich" beruft man sich doch gewöhnlich auf Ergebnisse, die durch die Forschung gesichert sind; ich kenne aber keinen Gelehrten, der diese Ansicht ausgesprochen und wissenschaftlich vertreten hätte. Auch Sotiriadis, über dessen Behandlung des Johannes Antiochenus ich im Progr. 1892 S. 2/3 kurz berichtet habe, hat den gemein-byzantinischen Charakter der konstantinischen Fragmente 6 no 6, 9, 21, 23, 25 nachgewiesen und dadurch, daſs er diese im Verein mit den Salmasiana einem Autor des 9. Jahrhunderts zuwies, die Zusammengehörigkeit der Salmasiana und dieser konstantinischen Fragmente anerkannt. Andrerseits kann ich mir nicht denken, daſs ein De Boor die Worte „bekanntlich" und „absolut nicht" gebraucht haben sollte, ohne auf ganz festem Boden zu stehen. Eine Bitte um gefälligen Aufschluſs ist gewiſs nicht unbillig, nachdem De Boor durch seinen Antrag auf Streichung des salmasischen Johannes aus der byzan-

tinischen Litteraturgeschichte und durch seine Vorschriften über die von der Forschung einzuschlagenden Wege so gebieterisch in die Johannesfrage eingegriffen hat, wie vor ihm nur noch Gleye in der Byz. Z. II S. 161.

Dabei wird sich ihm auch die Gelegenheit bieten, eine andere handschriftliche Randnotiz zu besprechen, deren Beachtung für ihn sicher fruchtbar gewesen wäre. Ich meine den eigentümlichen Titel der Salmasiana. Sein Wortlaut ist aus dem Aufsatze De Boors nicht zu erkennen, weil er ihn S. 300 nur mit den Worten „*Ἀρχαιολογία Ἰωάννου Ἀντιοχέως κτλ.*", also nur verkürzt, zitiert. Er lautet vollständig: *ἀρχαιολογία ἰωάννου ἀντιοχέως. ἔχουσα καὶ διασάφησιν τῶν μυθευομένων.* Das ist der Wortlaut im Vatic. 96; denn auch mir ist die handschriftliche Überlieferung bekannt, und zwar schon seit 1893. Dieser Titel klingt absonderlich; denn hinter dem Verfassernamen folgt eine Bemerkung, die ganz zweifellos Beziehung auf den Inhalt hat. Von wem stammt diese Bemerkung? Von Johannes Antiochenus selbst? oder von dem Exzerptor? Ich glaube sie dem letzteren zuschreiben zu müssen, wenn ich den Inhalt der Salmasiana betrachte. Das zweite exzerpierte Werk ist eine Weltchronik gewesen; denn die Exzerpte behandeln nicht bloſs die mythenreiche Urgeschichte, sondern auch die römische Königszeit, das persische und das macedonische Reich und die Kaisergeschichte. Der Exzerptor hat also seine Aufmerksamkeit der ganzen Weltgeschichte gewidmet, eine merkbare Bevorzugung der Mythen ist nicht zu finden und eine *διασάφησις τῶν μυθευομένων* drängt sich in keiner Weise vor. Ganz anders ist es mit der vorausgehenden kleinen Exzerptengruppe. Hier tritt das Interesse für die Weltgeschichte, das die zweite Gruppe charakterisiert, ganz zurück; denn die ersten beiden Bücher des Africanus sind überhaupt nicht benutzt, und das dritte Buch, aus dem 20 Bruchstückchen genommen sind, ist mit so einseitigem Interesse für Mythenerklärungen verwertet, daſs die Worte *διασάφησις τῶν μυθευομένων* geradezu als ihre Überschrift erscheinen. Das hat schon Gelzer I S. 124/5 hervorgehoben: „Die auf das Prometheusfragment (d. i. Fr. I § 2) folgenden Exzerpte aus Africanus zeigen, daſs Johannes Antiochenus nach einem bestimmten Plane verfuhr. Er hat nicht die sämtlichen Notizen über griechische Geschichte, welche er in Africanus' drittem Buche vorfand, seinem Auszuge einverleibt, sondern nur die von seinem christlichen Standpunkte aus besonders bemerkenswerten rationalistischen Erklärungen volkstümlicher Mythen". Diese Darlegungen Gelzers haben meine Bemerkung im Prgr. 1892 S. 2 veranlaſst, daſs die 28 kleinen Bruchstücke aus Africanus nur äuſserlich mit der Chronik des Johannes verbunden seien und daſs die Titelbemerkung *ἔχουσα καὶ*

διασάφησιν τῶν μυθευομένων dies anzudeuten scheine. Es kann kein Zweifel sein, daſs sich diese Worte auf den Africanusstoff beziehen und diesen als etwas Accessorisches bezeichnen.

Nun könnte man einwenden, daſs doch auch Johannes Antiochenus Bruchstücke zum Zwecke einer *διασάφησις* aus dem 3. und 4. Buche des Africanus seiner Weltchronik vorausgeschickt und dies in den Titelworten angedeutet haben könne. Aber das halte ich für durchaus unwahrscheinlich: erstens, weil sich vor den konstantinischen Johannesexzerpten keine Spur von Africanusstücken findet; zweitens, weil Johannes Antiochenus den Africanus unter seine Quellen eingereiht und den Stoff mit in seine Weltchronik verarbeitet hätte; drittens, weil der Titel überhaupt mehr im Sinne eines Exzerptors geschrieben ist und mehr auf den Charakter und die Zusammensetzung der vorliegenden salmasischen Exzerptmasse paſst. Jetzt kommt mit der Randnotiz *ἑτέρα ἀρχαιολογία* ein neuer Grund hinzu. Denn von Johannes selbst kann doch diese Randnotiz nicht herrühren; wir müſsten ja sonst annehmen, daſs er seiner umfangreichen Weltchronik selbständige und dabei doch nur dürftige Auszüge aus Africanus vorausgeschickt und hinter diesen in einer Bemerkung darauf hingewiesen habe, daſs jetzt erst sein eigentliches Werk beginne. Dagegen ist sie begreiflich, wenn wir annehmen, daſs der Excerptor Salmasianus, aus Interesse für Mythenerklärungen, auſser Johannes Antiochenus auch den Africanus benutzt und, nachdem er den Johannesexzerpten Bruchstückchen aus Africanus vorausgeschickt hatte, in einer Bemerkung am Rande die Stelle näher bezeichnet habe, wo die Exzerpte aus dem schon im Titel genannten Hauptwerke begannen.

Derartige Erwägungen würden sicher De Boor beschäftigt haben, wenn er nicht bloſs die Randnotiz *ἑτέρα ἀρχαιολογία*, sondern auch zugleich die Titelbemerkung beachtet hätte; und der Verdacht, daſs durch die Worte *ἔχουσα καὶ διασάφησιν τ. μυθ.* die 28 Bruchstückchen des 1. Fragments als etwas Accessorisches bezeichnet werden könnten, würde ihn wahrscheinlich zu einem erneuten Studium der einschlägigen Litteratur und damit zur Prüfung der Frage gedrängt haben, ob nicht die *ἑτέρα ἀρχαιολογία* der salmasischen Exzerpte und der konstantinische Johannes einen gemeinsamen Anfangsteil gehabt haben.

Die Prüfung dieser Frage ist und bleibt nun einmal die erste Aufgabe aller derer, die sich mit Johannes Antiochenus beschäftigen. Die Bejahung dieser Frage, die bei dem massenhaften Untersuchungsmaterial gesichert ist, giebt allen Forschern festen Boden unter die Füſse. Wer sich aus irgend einem Anlaſs mit der Urgeschichte zu befassen hat, für den löst die Prüfung dieser einen Frage die ganze Verfasserfrage; denn für ihn giebt es weder einen salmasischen noch einen

konstantinischen Johannes, sondern nur einen Johannes Antiochenus schlechthin. Für alle andern wird bei der Entscheidung der Frage, ob man in den salmasischen oder in den konstantinischen Exzerpten die Fortsetzung des gemeinsamen Anfangsteiles zu suchen habe, der gemeinbyzantinische Charakter des Anfangsteiles wesentlich ins Gewicht fallen.

Um die Prüfung jener wichtigen Frage zu fördern, gebe ich hier das an, was seit den letzten Untersuchungen Neues für die Beurteilung gewonnen worden ist.

Zuerst erwähne ich eine Äuſserlichkeit. Einige Byzantiner verwenden bei der Erwähnung von Gleichzeitigkeiten stehende Formeln, die, wenn sie etwas Absonderliches haben, als Erkennungszeichen dienen. Eine solche hat Johannes Antiochenus verwendet. Man vergleiche:

Fr. 6, 18 Paris. 1630 *καθ' ὃν δὴ χρόνον κατηνέχθη σφαῖρα κτλ.*
Fr. 8 Paris. 1630 *καθ' ὃν δὴ χρόνον καὶ ἡ λεγ. Σφὶγξ κτλ.*
Fr. 9 Virt. *καθ' ὃν δὴ χρόνον ἀπώλοντο δύο πόλεις κτλ.*
Fr. 11, 1 Paris. 1630 *καθ' ὃν δὴ χρόνον καὶ Μελχισεδὲκ ἐγν. κτλ.*
Fr. 37 Insid. *καθ' ὃν δὴ χρόνον ἡ πόλις ἀπελύθη κτλ.*

Ich erinnere mich nicht, die Formel *καθ' ὃν δὴ χρόνον* anderwärts gelesen zu haben.

Weiterhin verweise ich auf die von Istrin 1897 besorgte Ausgabe des ersten Malalasbuches aus dem Cod. Paris. Suppl. 682. Damit haben wir nicht nur an solchen Stellen, wo wir das Chronicon Paschale verwenden muſsten, den beglaubigten Text des Malalas erhalten, sondern auch ein langes über Herakles handelndes Stück (S. 17/18) gewonnen, das in keinem der Texte, aus denen wir den Malalas zusammensuchen muſsten, erhalten ist. Seine Anwesenheit habe ich schon aus Wirths Chronogr. Spänen 1894 S. 10 erkannt. Dieses Malalasstück ist deshalb wichtig, weil es von Johannes Antiochenus abgeschrieben worden ist; denn es stimmt fast wörtlich mit IA de Virt. p. 778 und dem gleichlautenden Fr. 6, 6 aus Paris. 1630. Die Texte der beiden Antiochener sind bei aller Wörtlichkeit wegen einer Anzahl Varianten leicht unterscheidbar. Die Fassung des Malalas bieten Istrin, der Slave und Kedren S. 33, 1/16; die Fassung des Johannes Antiochenus bieten Fr. Virt. p. 778, Suidas v. *Ἡρακλῆς* (*Ἡρακλέους ἄγαλμα*) und Fr. 6, 6 Paris. 1630. Unter den Varianten erschlieſst folgende das zwischen Malalas und Johannes bestehende Verhältnis: Malalas bietet *ἐνίκησεν τὸν γήϊνον τῆς φαύλης ἐπιθυμίας ἀγῶνα*, Johannes Antiochenus dagegen bietet die Stelle verderbt *ἐνίκησεν τὸν υἱὸν τῆς φαύλης ἐπιθυμίας*; jede der beiden Varianten ist dreifach gesichert. Es würde mich nicht wundern, wenn diejenigen, welche noch immer nicht daran glauben wollen, daſs Johannes ein simpler Abschreiber des Malalas gewesen ist,

in der Konjektur Bernhardys τὸν ἰὸν den ursprünglichen Text einer gemeinsamen Quelle fänden.

Dieses über Herakles handelnde Stück hat mir auch wieder einmal gezeigt, auf welcher Kenntnis des Materials Gleyes Hypothesen ruhen. Da haben wir durch Istrin die dankenswerte Mitteilung erhalten, daſs im Codex Barberinus II 58 auf Blatt 103 zwei Malalasstücke am Rande stehen unter der Überschrift ἐκ τῆς ἱστορίας Ἰωάννου τοῦ Μαλέλα, und auf Blatt 102 ein über Herakles handelndes Stück unter der Überschrift ἐκ τῆς ἱστορίας Ἰωάννου Ἀντιοχέως ἀπὸ Ἀδάμ. In seiner Besprechung der Istrinschen Arbeit in der Byz. Z. VIII S. 505/6 weist Gleye ganz richtig darauf hin, daſs die beiden Malalasstücke die Anfangsstücke im Malalasabschnitt des Titels de Virtutibus sind; über das andere Stück bemerkt er dagegen: „Trotzdem dieses Fragment wörtlich fast mit Malalas stimmt, scheint Istrin es aus dem sogenannten Johannes Antiochenus herzuleiten ... Wir wollen die an sich schon zweifelhaften Zeugnisse für die Existenz des Johannes Antiochenus nicht noch durch solch ein fragwürdiges vermehren“. Nun ist aber dieses über Herakles handelnde Stück des Codex Barberinus das Anfangsstück im Johannes-Antiochenusabschnitt des Titels de Virtutibus und somit dasselbe, dessen Bedeutung ich oben S. 359/60 und S. 368 hervorgehoben habe.

Es wäre wirklich recht zu wünschen, daſs man sich mit dem ungewöhnlich reichen Material, das uns aus dem Anfangsteile der Weltchronik des Johannes Antiochenus erhalten ist, näher bekannt machte, damit die Johannesfrage endlich auf das Fundament gelangte, das von Boissevain schon vor 13 Jahren gelegt und seit 8 Jahren von mir immer von neuem verstärkt worden ist. Wir stimmen beide darin überein, daſs die salmasischen und konstantinischen Exzerpte, welche die älteste Geschichte behandeln, ein und demselben Werke entstammen, mit Ausschluſs natürlich des aus Africanus stammenden Fr. 1 Salm.; wir stimmen auch darin überein, daſs weiterhin die beiden Exzerptreihen ganz auseinandergehen. Nur in der Frage, ob die salmasische oder ob die konstantinische Reihe an den gemeinsamen Anfangsteil anzuschlieſsen sei, trennen wir uns. Boissevain hat ohne Begründung, offenbar wegen der hervorragenden Güte der konstantinischen Exzerpte, die salmasische Reihe dem Antiochener abgesprochen; ich aber glaube aus recht gewichtigen Gründen gerade die salmasische Reihe als die echte bezeichnen zu müssen. Daſs sie denselben Anspruch auf die Echtheit machen darf, beweist der gemeinsame Anfangsteil und der gemeinsame Verfassername im Titel.

Leipzig. Edwin Patzig.

Θεοφάνης Σικελός.

Ὑμνογράφος ὀνόματι Θεοφάνης εἷς καὶ μόνος ἦτο γνωστὸς ἄχρι τοῦδε, ὁ ἐπονομαζόμενος Γραπτός· ἀλλ' ὅμως ὑπῆρξε καὶ ἕτερος ὁμώνυμος ὑμνογράφος, Σικελὸς τὴν καταγωγήν· ὃν εὗρον ἀναφερόμενον ἔν τινι μεμβρανίνῳ κώδικι τῆς δεκάτης ἑκατονταετηρίδος, τοῦ Σικελοῦ τούτου Θεοφάνους καὶ τελείαν ᾀσματικὴν ἐμπεριέχοντι ἀκολουθίαν „εἰς τὸν ἅγιον ἀπόστολον Βήρυλλον, ἐπίσκοπον Κατάνης"· ἦτο δὲ πρότερον ὁ κῶδιξ οὗτος τοῦ μακαρίτου ῥώσου ἀρχιμανδρίτου Ἀντωνίνου καὶ νῦν εὑρίσκεται ἐν τῇ αὐτοκρατορικῇ δημοσίᾳ βιβλιοθήκῃ τῆς Πετρουπόλεως (ἀριθ. ἑλλην. κωδ. 553). Ἡ ἀκολουθία κατέχει ἐν τούτῳ τῷ κώδικι χῶρον ἓξ περίπου σελίδων (φύλλ. 18β—21α), καὶ συνίσταται πρῶτον ἐξ ἑνὸς καθίσματος, τουτέστι τοῦ καθ' αὑτὸ τροπαρίου, εἶτα ἐκ τριῶν στιχηρῶν καὶ τοῦ κανόνος, ἀκροστιχίδα οὐδεμίαν ἔχοντος, ἀλλ' ἁπλῶς τὸ ὄνομα τοῦ ποιήσαντος αὐτόν, καὶ τοῦτο, κατὰ τὸ σύνηθες, ἐν τῇ ᾠδῇ.

Ἐπὶ μακρὸν χρόνον ἀνεζήτουν τὸν Σικελὸν τοῦτον Θεοφάνην ἐν ταῖς συλλογαῖς τῆς μεσαίας ἑλληνικῆς λογοτεχνίας καὶ οὐδεμίαν αὐτοῦ μνείαν εὕρισκον ἐν αὐταῖς· τέλος δὲ νομίζω ὅτι ἀνεκάλυψα αὐτὸν ἐν τῷ βίῳ Ἰωσὴφ τοῦ ὑμνογράφου, ὃν συνέταξέ τις Ἰωάννης διάκονος τῆς Μεγάλης Ἐκκλησίας καὶ ῥήτωρ. Οὗτος ὁ Ἰωάννης ὁμολογεῖ, ὅτι ὁ Ἰωσὴφ ἦτο Σικελὸς καὶ ὅτι τὸν βίον αὐτοῦ εἶχε συγγράψει πρότερον εἷς Θεοφάνης μοναχὸς καὶ πρεσβύτερος[1]· πράγματι δὲ εἰς τύποις ἀνέκδοτος βίος Ἰωσὴφ τοῦ ὑμνογράφου ὑπάρχει ἐν τῷ 1534 κώδικι τῆς ἐθνικῆς τῶν Γάλλων βιβλιοθήκης (Bibliothèque Nationale; ancien fonds Nº 1534, φύλλ. 67—77), οὗ ἡ ἐπιγραφὴ ἔχει οὕτω· „Βίος καὶ πολιτεία τοῦ ὁσίου πατρὸς ἡμῶν Ἰωσὴφ τοῦ ὑμνογράφου, πρότερον μὲν μοναχοῦ καὶ πρεσβυτέρου γεγονότος, ἔπειτα δὲ καὶ τῶν ἱερῶν καὶ ὑπερτίμων σκευῶν τῆς τοῦ θεοῦ Μεγάλης Ἐκκλησίας φύλαξ προχειρίζεται παρὰ Βασιλείου ἄνακτος, συγγραφεὶς παρὰ Θεοφάνους μοναχοῦ πρεσβυτέρου καὶ ἡγουμένου τῆς αὐτοῦ μονῆς"[2]). Τὸν Θεοφάνην τοῦτον δυνατὸν

---

1) Migne, Patrolog. graec. τ. 105, σ. 941.

2) Catalogus codicum hagiographicorum graecorum Bibliothecae Nationalis Parisiensis. Bruxellis 1896, σ. 231.

εἶναι νὰ ἐκλάβωμεν Σικελὸν ἅμα καὶ μαθητὴν τοῦ ὑμνογράφου Ἰωσήφ· διότι ὁ αὐτὸς βιογράφος Ἰωάννης ἀναφέρει, ὅτι μικρὸν πρὸ τοῦ θανάτου αὐτοῦ ὁ Ἰωσὴφ παρουσίασεν εἰς τὸν πατριάρχην Φώτιον τὸν ἑαυτοῦ „μαθητὴν Θεοφάνην", ἐπικαλεσθεὶς τὴν ἐπὶ τούτου προστασίαν αὐτοῦ[1]). Οὕτως εἶναι ἀναμφισβήτητον, ὅτι ἐκτὸς τοῦ ὑμνογράφου Θεοφάνους τοῦ Γραπτοῦ ὑπῆρξε καὶ ἕτερος Θεοφάνης, μαθητὴς ἠγαπημένος τοῦ ὑμνογράφου Ἰωσήφ, ὅστις ἠδύνατο νὰ εἶναι Σικελός, καθὰ καὶ ὁ διδάσκαλος καὶ προστάτης αὐτοῦ Ἰωσήφ· τοῦτον δὲ τὸν Θεοφάνην ὁ πατριάρχης Φώτιος ἀνέδειξεν ὕστερον ἡγούμενον τῆς μονῆς, ἣν αὐτὸς ὁ Ἰωσὴφ εἶχεν ἱδρύσει περὶ τὴν Κωνσταντινούπολιν[2]), προορίσας αὐτὴν ἴσως εἰς τοὺς ἐκ Σικελίας καταγομένους μοναχοὺς καὶ ἐπισκέπτας τῶν ἐν Κωνσταντινουπόλει προσκυνημάτων. Ἐνταῦθα μνήμης ἀξία εἶναι ἐπιστολή τις τοῦ πατριάρχου Φωτίου πρός τινα φίλτατον αὐτῷ καὶ λογιώτατον Θεοφάνην μονάζοντα[3]), ἐξ ἧς οὗτος φαίνεται ὢν Σικελιώτης· αὕτη δὲ ἐγράφη πιθανῶς ἐπὶ τῆς πρώτης αὐτοῦ πατριαρχίας, ὅτε ὑπῆρχον εἰσέτι ἐν Κωνσταντινουπόλει εἰκονομάχοι· εἷς τούτων ὑπὸ τῆς κυβερνήσεως διωρίσθη χαρτουλάριος ἐν τῷ τόπῳ, ἐν ᾧ διέτριβεν ὁ ῥηθεὶς Θεοφάνης· ἐξ οὗ ὁ Φώτιος γράφει αὐτῷ, ὅτι „τῆς περιβοήτου Σικελίας ἔφθασεν ὁ ὄλεθρος"· καὶ ἂν τὴν ἔκφρασιν ταύτην ἐκλάβωμεν ὡς ἁπλῆν εἰκόνα καὶ περιορίσωμεν αὐτῆς τὴν ἔννοιαν εἰς τὸ σύνολον μιᾶς ἀδελφότητος Σικελῶν μοναχῶν, τὸν δὲ χαρτουλάριον ἐκεῖνον ὑπολάβωμεν διωρισμένον ἐν αὐτῇ τῇ μονῇ τοῦ Ἰωσήφ, τότε δυνατὸν εἶναι νὰ πιστευθῇ, ὅτι οὗτος ὁ Θεοφάνης ταυτίζεται πρὸς τὸν Θεοφάνην, ὃν ὁ Ἰωσὴφ παρουσιάσας εἰς τὸν Φώτιον ἐπεκαλέσθη τὴν ἐπ' αὐτοῦ προστασίαν αὐτοῦ.

Τοῦ Σικελοῦ Θεοφάνους μία καὶ μόνη ᾀσματικὴ ἀκολουθία ἐγνώσθη μέχρι σήμερον, αὐτὴ ἡ πρὸς τὸν ἅγιον Βήρυλλον ἐπίσκοπον Κατάνης, ἣν ὁ Θεοφάνης ἐποίησε διὰ τοὺς ἐν Κατάνῃ χριστιανούς, παρ' οἷς καὶ τὸ λείψανον εὑρίσκετο τοῦ Βηρύλλου· καὶ ὁποῖος μὲν ἦτον οὗτος ὁ Βήρυλλος, διδάσκει σαφῶς ὁ πρὸς αὐτὸν ᾀσματικὸς τοῦ Θεοφάνους κανών, ὅστις ἐψάλλετο, κατὰ τὸν κώδικα, ἐν ᾧ περιέχεται, τῇ 24-ῃ τοῦ μαρτίου μηνός· ὅμως δὲ κατὰ τὰ συναξάρια τῆς Μεγάλης Ἐκκλησίας Κωνσταντινουπόλεως, ἅπερ συνετάχθησαν ἐν τῷ 9-ῳ καὶ τῷ 10-ῳ αἰῶνι, ἡ μνήμη τῆς ἀθλήσεως τοῦ ἁγίου Βηρύλλου ἐτελεῖτο ἐν Κωνσταντινουπόλει τῇ 22-ᾳ τοῦ μαρτίου μηνός[4])· ἀλλ' ἡ μνήμη αὕτη κατὰ τὰ μεταγενέστερα

1) Migne ἔνθ. ἀνωτ. σ. 972.

2) Αὐτόθι σ. 961.

3) Φωτίου ἐπιστολὴ 108-η τῆς ἐκδ. Βαλέττα, σ. 429—431.

4) А. Дмитріевскаго Описаніе литургическихъ рукописей. Кіевъ 1895, т. 1, σ. 56. Κῶδιξ 40-ὸς τῆς ἐν Ἱεροσολύμοις συλλογῆς τοῦ Σταυροῦ, φύλλ. 114[b].

συναξάρια μετετέθη εἰς τὴν 21-ην τοῦ αὐτοῦ μηνός[1])· *περιέχουσι δὲ τὰ τοιαῦτα συναξάρια καί τινας εἰδήσεις περὶ τοῦ ἀτόμου τοῦ Βηρύλλου, αἵτινες ἐν παραφράσει νεοελληνικῇ εὑρίσκονται καὶ ἐν τοῖς ἐντύποις μηναίοις καὶ ἐν τῷ νικοδημείῳ συναξαριστῇ· ἑλληνιστὶ δὲ τὸ κείμενον αὐτῶν ἔχει ἐν τῷ ἰδίῳ ἡμῶν χειρογράφῳ ἐξαμήνῳ τοῦ* 15-ου *αἰῶνος οὕτω (φύλλ.* 33$^{\beta}$)· „*Τῷ αὐτῷ μηνὶ κα΄ μνήμη τοῦ ὁσίου πατρὸς ἡμῶν Βηρύλλου ἐπισκόπου Κατάνης: — Διπλᾶ θανὼν Βήρυλλος*[2]) *εὕρατο στέφη, | ὡς κυριεύσας καὶ παθῶν καὶ δαιμόνων: — Οὗτος ἐξ Ἀντιοχείας ἕλκων τὸ γένος, τῷ ἀποστόλῳ Παύλῳ*[3]) *μαθητευθεὶς καὶ ἐν τῇ Δύσει γενόμενος, ἐπίσκοπος Κατάνης ὑπ' αὐτοῦ προχειρίζεται· καλῶς δὲ καὶ θεοφιλῶς τὸ ἑαυτοῦ ποίμνιον ποιμάνας, πολλοὺς πρὸς τὴν εἰς Χριστὸν πίστιν ἐχειραγώγησε καὶ θαύματα παντοῖα κατειργάσατο, ἐξ ὧν ἑνὸς ἐπιμνησθῆναι δέον. Πηγὴ ἦν κατὰ τὸν τόπον ἐκεῖνον πικρότατον ὕδωρ ἔχουσα, οὗ τὴν πικρίαν προσευξάμενος τῷ θεῷ μετέβαλεν εἰς γλυκύτητα· ὅπερ ἰδών τις Ἕλλην, ἄκρως τῇ εἰδωλολατρείᾳ προσκείμενος, ἐπίστευσε τῷ Χριστῷ καὶ σὺν ἐκείνῳ ἕτεροι πολλοί. Ἐν τούτοις εἰς βαθὺ γῆρας ἐλάσας καὶ τὸν ἐν ἁγίοις πρέποντα ὕπνον ἀναπαυσάμενος, κατετέθη ἐν τῇ αὐτῇ νήσῳ ἐντίμως, ἰάματα παρέχων τοῖς αὐτῷ μετὰ πίστεως προσιοῦσι μέχρι τῆς σήμερον*“.

Ἡ πρὸς τὸν ὅσιον Βήρυλλον ἀκολουθία ἔχει οὕτως.

Τῇ αὐτῇ ἡμέρ(ᾳ) εἰς τ(ὸν) ἅγιον ἀπό(στολον) Βήρυλλον[4]) *ἐπίσκοπον Κατάνης.*

Κάθισμα. Ἦχος α΄ πρ(ὸς τὸ) „*Τὸν τάφον σου, σωτήρ*“.
Θυσίαν καθαρὰν διὰ βίου τελείου*
προσῆξας σεαυτὸν τῷ δεσπότῃ τῶν ὅλων·*
ἐντεῦθεν καὶ γέγονας ἱεράρχης θεόληπτος,*
θύων, ὅσιε, τὰς ἀναιμάκτους λατρείας*
καὶ τὴν ποίμνην σου ἐπιστηρίζων τῇ πίστει,*
πανεύφημε Βήρυλλε.

Στιχηρά. Ἦχος α΄ πρ(ὸς) τ(ὸ) „*Τῶν οὐρανίων ταγμάτων*“.
Ἐπὶ τοῦ ὄρους, παμμάκαρ,
τῶν ἀρετῶν ἀναβὰς
καὶ καλυφθεὶς τῷ γνόφῳ

---

1) Архим. Сергій, Полный Мѣсяцесловъ, т. 1, σ. 72.

2) *Κῶδ.* κύριλλος· *οὕτω καὶ ἐν ἑτέροις ἀντιγράφοις καὶ ἐν ταῖς σλαβικαῖς μεταφράσεσιν.*

3) *Ἐν τῇ παραφράσει τοῦ Νικοδήμου διδάσκαλος τοῦ Βηρύλλου ἀναφέρεται ὁ ἀπόστολος Πέτρος. Οὕτω καὶ ἐν τῇ ᾀσματικῇ ἀκολουθίᾳ.*

4) *Κῶδ.* βύριλλον· *οὕτω καὶ ἑξῆς.*

τῆς σεπτῆς θεωρίας
κατεῖδες τοῦ δεσπότου
τὴν δόξαν σαφῶς
τῆς καρδίας σου ὄμμασι·
διὸ φωστὴρ ἐχρημάτισας ἀληθῶς,
καταυγάζων κτίσιν ἅπασαν.

Τῶν ἀποστόλων τῶν θείων
ὤφθης συμμέτοχος,
ὡς τοῦ Πέτρου φυτεία
γεγονώς, ἱεράρχα
Βήρυλλε θεόφρον·
διὸ καὶ πολλοὺς
πλανωμένους ἐπέστρεψας
ταῖς διδαχαῖς ταῖς ἐνθέοις καὶ τῶν σεπτῶν
τεραστίων ἐπιδείξεσι.

Τῇ τμητικῇ σου μαχαίρᾳ,
πάτερ, διέκοψας
τὰς τῶν βλασφήμων γλώσσας,
ὀρθοδόξως κηρύξας
Θεὸν τὸν ἐν τριάδι·
καὶ πλάνην σαφῶς
διελέγξας πολύθεον
υἱοὺς εἰργάσω τοῦ κτίστου καὶ ποιητοῦ
τοὺς ἐν πίστει σοι προστρέχοντας.

Ο ΚΑΝΩΝ.

Θεοφάνους Σικελοῦ.

Ἦχος β′.

Ὠιδὴ α′. „Δεῦτε, λαοί, ᾄσωμεν“.

Αἶνον Θεῷ* πίστει προσάξωμεν ἅπαντες
τῷ τὸν αὐτοῦ θεράποντα* κατακοσμήσαντι
ἀρεταῖς πολυτρόποις
καὶ δεύτερον Μωσέα* ἐξαναστήσαντι.

Σὺ ἀναβὰς* ἐπὶ τὸ ὄρος τὸ τῶν ἀρετῶν
τὸν θεῖον νόμον ἔλαβες,* Βήρυλλε ὅσιε,
πλαξὶ τῆς διανοίας,
τῷ κάλλει τῆς ψυχῆς σου* ὑπερεκλάμψας φαιδρῶς.

Σὺ νοητῶς*, Βήρυλλε, εὐωδιάζων ὤφθης·
τὴν ψυχικὴν γὰρ ἴασιν* πᾶσι διήνθησας,

ὡς τοῖς σώμασι πόα
θεόπνευστος βοτάνη* ἀναδειχθεὶς τοῖς πιστοῖς.

Θεοτοκίον.

Ζωῆς πηγὴ* πέφυκας, παρθενομῆτορ ἁγνή,
τὸν ἀρχηγὸν καὶ κύριον* κυοφορήσασα,
τὴν ζωὴν τῶν ἁπάντων,
δροσίζουσα τοὺς πίστει* δοξολογοῦντάς σε.

Ὠιδὴ γ΄. „Στερέωσον ἡμᾶς".

Ἀνέτειλε φαιδρῶς* καθάπερ ἥλιος
τῷ κόσμῳ* ἡ μνήμη τοῦ ἱεράρχου
καὶ φωτίζει τὰς καρδίας ἡμῶν
τῶν πιστῶς ἐκτελούντων ταύτην χάριτι.

Φυτεία γεγονὼς* τοῦ Πέτρου, ὅσιε,
τὸν βότρυν* τὸν θεῖον καρποφορήσας,
νῦν τῆς πίστεως τὸν οἶνον ἡμῖν
τοῖς πιστοῖς νοητῶς συνεκέρασας.

Τὴν μάχαιραν λαβὼν* τοῦ θείου πνεύματος
τὸ θράσος* ἐξέτεμες τοῦ Βελίαρ
καὶ γενναῖος ἀνεδείχθης ἡμῖν,
νικηφόρος Χριστοῦ ἱερώτατος.

Θεοτοκίον.

Οὐ γλῶσσα γηγενῶν*, οὐ νοῦς ἀσώματος,
ἰσχύει* τὸν τόκον σου ἑρμηνεῦσαι·
ὑπὲρ φύσιν γὰρ καὶ ἔννοιαν,
θεοτόκε, τὸν κτίστην ἀπεκύησας.

Ὠιδὴ δ΄. „Εἰσακήκοα, κύριε, τὴν ἀκοήν".

Σκεῦος ὄντως ἐδείχθης καθαρόν,
παμμάκαρ ἱεράρχα,
καὶ τὸ θεῖον πνεῦμα
ἐν σοὶ κατῴκησε.

Τῶν εἰδώλων τὴν πλάνην καθελὼν
ἐκήρυξας ὁσίως
εὐσεβείας δόγματα
θείῳ νεύματι.

Φωτισθεὶς θείῳ πνεύματι τὸν νοῦν
μετέστης, πάτερ, πρὸς τὰ ἄνω
καὶ κατὰ τῆς πλάνης
ἀντηγωνίσω στερρῶς.

Θεοτοκίον.

Ἀπροσμάχητον τεῖχός σε καὶ κραταιὰν
ἐλπίδα, θεοτόκε,
οἱ πιστοὶ κεκτήμεθα
ἐν κινδύνοις ἀεί.

Ὠιδὴ ε'. „Ὁ τοῦ φωτὸς χορηγός".

Τὴν θείαν ζώνην λαβὼν
περιεβάλου, ἱερὲ Βήρυλλε,
καὶ τοῦ ἐχθροῦ* καθεῖλες τὸ ψεῦδος
καὶ στέφος ἐκ θεοῦ* ἐδέξω ἀξίως
ὡς μύρα τῆς χάριτος.

Εἰς οὐρανοὺς ἁρπαγεὶς
τοῖς τῆς ψυχῆς σου ὀφθαλμοῖς, ὅσιε,
τῶν θεϊκῶν* ἐπέγνως δογμάτων
τὴν ἄβυσσον, πάτερ*, βροτοῖς ἐκκαλύπτων
τριάδος τὴν ἔλλαμψιν.

Τὴν πανοπλίαν λαβών,
ἱεροφάντορ, τοῦ θεοῦ ᾔσχυνας
ἀθλητικῶς* ἐχθροῦ τὴν μανίαν
καὶ δόγμασι θείοις* τοῦτον κατατρώσας
ἀγάλλῃ αἰώνια.

Θεοτοκίον.

Σεσαρκωμένον ἐκ σοῦ,
θεογεννῆτορ, οἱ πιστοὶ ἔγνωμεν
ἄνευ σπορᾶς* υἱὸν γεννηθέντα,
θεὸν ἀληθινὸν* καὶ ἄνθρωπον φύσει·
διό σε δοξάζομεν.

Ὠιδὴ ς'. „Ἐν ἀβύσσῳ πταισμάτων".

Ὡς Ἐνὼχ μετετέθης τῷ πνεύματι
ἐκ τῶν ἐγχθονίων σὺ πρὸς τὰ οὐράνια
καὶ ἀφθαρσίας εἴληφας
ἐπαξίως, μακάριε, στέφανον.

Ἀντιόχεια ὥσπερ στερέωμα
ὤφθη νοητῶς ἀνατείλασα Βήρυλλον,
ὡς ἑωσφόρον ἥλιον
δᾳδουχοῦντα τὴν κτίσιν τοῖς θαύμασιν.

Τὴν πικρίαν τοῦ ῥείθρου μετέβαλες
ὥσπερ Ἑλισσαῖος τὸ πρὶν εἰς γλυκύτητα,

καὶ τοῖς λαοῖς τὸ ἄποτον,
ἱεράρχα, ἐποίησας πότιμον.

Θεοτοκίον.

Ἀνωτέρα τῶν ἄνω δυνάμεων
καὶ ἁγιωτέρα ὑπάρχεις, πανάμωμε,
ὑπερφυῶς χωρήσασα
τὸν ἀχώρητον λόγον ἐν μήτρᾳ σου.

Ὠιδὴ ζ΄. „Εἰκόνος χρυσῆς“.

Εἰκόνα παθῶν ἐν ἀσκήσει νοητῶς*
οὐ προσεκύνησας
καὶ οὐ κατέφλεξεν ἡ τοῦ σώματος
κάμινος, πάτερ, τὸν δρόμον σου·
πνεύματος πλησθεὶς δὲ ἁγίου
θαρσαλέως ἐκραύγαζες·
εὐ⟨λογητὸς εἶ ὁ θεὸς
ὁ τῶν πατέρων ἡμῶν⟩.

Ποιμὴν πρωτουργὸς ἀνεδείχθης κραταιὸς*
τῶν Καταναίων, σοφέ,
καὶ προσενήνοχας τῷ δεσπότῃ σου
πλῆθος λαοῦ ὁλοκάρπωμα·
ὅθεν σε πιστῶς ἐξαιτοῦμεν,
παριστάμενος πρέσβευε
ὑπὲρ τῆς ποίμνης σου θεῷ
ῥυσθῆναι πάσης φθορᾶς.

Ἡ ζῶσα πηγὴ ταῖς δεήσεσι ταῖς σαῖς,*
Βήρυλλε, πάντας θαμβεῖ,
ῥεῖθρον ἐκβλύζουσα μὲν πικρότατον,
εἰς γλυκασμὸν δὲ τρεπόμενον,
ὄντως προδηλούντων εἰδώλων
τὴν πικρίαν ἐκφεύγουσαν,
εἰσαγομένην δὲ σαφῶς
θείαν γλυκύτητα.

Θεοτοκίον.

Λιμὴν ἀσφαλής, προστασία φοβερὰ*
καὶ τεῖχος ἄρρηκτον
τοῖς ἐν ἀνάγκαις κινδυνεύουσιν,
χειμαζομένοις ἐν θλίψεσιν,
ταῖς πρὸς τὸν υἱόν σου πρεσβείαις,
θεοτόκε, ὑπάρχουσα

ἐκ πολυτρόπων πειρασμῶν
σῷζε τοὺς δούλους σου.

Ὠιδὴ η΄. „Τὸν ἐν καμίνῳ τοῦ πυρός".

Τῆς σωτηρίας τὴν ὁδὸν
πᾶσιν ἤνοιξας, σοφέ,
τοῖς Καταναίοις,
προκαθίσας τῷ θρόνῳ
τῆς ἐκκλησίας πιστῶς,
ἐκ Πέτρου* καὶ θείας ἐλλάμψεως
τοῦτον, ἱεράρχα*, δεξάμενος ἀξίως.

Ἐξεθαμβήθησαν, σοφέ,
τῶν ἀγγέλων οἱ χοροὶ
τοῖς σοῖς ἀγῶσι
καὶ δαιμόνων τὰ πλήθη
τρόμος συνέχει σφοδρὸς
καὶ πᾶσα* ἡ κτίσις ἐξίσταται
καὶ βροτῶν τὸ γένος* τιμᾷ σε ἐπαξίως.

Τοὺς καταφεύγοντας πιστῶς
ἐν τῇ λάρνακι τῇ σῇ,
ἱεροφάντα,
ἐκ κινδύνων ῥυσθῆναι
καὶ πειρασμῶν τοῦ ἐχθροῦ
δυσώπει* καὶ παντοίας θλίψεως
τὸν ἀγαθοδότην* Χριστὸν ἀδιαλείπτως.

Θεοτοκίον.

Ἀκαταπαύστως οἱ πιστοὶ
τὴν φωνὴν τοῦ ἀρχαγγέλου
μελῳδοῦντες,
θεοτόκε, βοῶμεν·
„Χαῖρε, Μαρία σεμνή,
ἡ πάντας* τῇ σεπτῇ γεννήσει σου
ἐκ τῶν ἀλλοτρίου* βελῶν λυτρωσαμένη".

Ὠιδὴ θ΄. „Τὸν ἐκ θεοῦ θεὸν λόγον".

Τῆς διανοίας τὸ ὄμμα
εἰς τὸ ὕψος ἐπάρας
ἐπέγνως τῆς τριάδος τὴν αὐγήν,
καὶ τοῖς βροτοῖς ἐπιλάμψας, σοφέ,
κατεπλούτισας πάντας
τὸν θεῖον φωτισμὸν θεοπρεπῶς·

ὅθεν σε ἐπαξίως
ἐν ὕμνοις μεγαλύνομεν.

Λύχνος ἐδείχθης, παμμάκαρ,
νοητῶς καταλάμψας
ὁδεύων τὰ περίχωρα σαφῶς
καὶ τῆς Χριστοῦ ἐπιγνώσεως
ὡς λαμπτῆρας ἐμψύχους
κοσμήσας ἱερεῖς θεοπρεπῶς
καὶ τῆς πλάνης τὸν κόσμον
αὖθις ἀπολυτρούμενος.

Θεοτοκίον [1]).

Νῦν οἱ πιστοὶ ἀθροισθέντες
ἐξαιτοῦμέν σε, πάτερ,
ἀεὶ καθικετεύειν τὸν Χριστόν,
ὅπως λιμοῦ καὶ βαρβάρων φθορᾶς
καὶ παντοίων κινδύνων
λυτρώσηται ἡμᾶς ὡς δυνατός,
ἵνα σε ἐπαξίως
ἐν ὕμνοις μεγαλύνωμεν.

Ἐν Πετρουπόλει. Ἀ. Παπαδόπουλος-Κεραμεύς.

---

1) Τοῦτο ἐκ σφάλματος τοῦ καλλιγραφου, ὅστις παρέδραμε νὰ γράψῃ ἐν τῷ κώδικι τὸ κυρίως θεοτοκίον, ἐκλαβὼν ἀντ' αὐτοῦ τὸ τρίτον τῆς ᾠδῆς ταύτης τροπάριον.

Eine Äschyleische Stelle nachgewiesen bei Eustathios.

Eustathii metrop. Thessalon. opuscula ed. Tafel p. 268, 47 (de Thessalonica urbe a Latinis capta narratio 2.):

Ἦ γὰρ οὐ τοιοῦτόν τι τὸ τὴν ἐν ταῖς ὑπ' οὐρανὸν πόλεσι πάνυ λαμπρὸν φαίνουσαν Θεσσαλονίκην οὕτω παθεῖν ὡς νῦν ἔχει; Ἔχει δὲ ὡς ἂν ἀπεύξαιντο καὶ ἐχθροί, ὡσεὶ [scr. *ὡς εἰ*] *καὶ καλὸν εἶδος ἀφανισθὲν λυπεῖ καὶ τὸν ἦν ὅτε ἀπόστοργον, ὤμοι* [scr. *ἀπόστοργον. Ὤμοι*] *δαίμονος ὃς οὕτω βριθὺς τηλικαύτης πόλεως εὐετηρίᾳ ἐνήλατο καὶ κατέστρεψεν. Ἀπήγαγε* [scr. *κατέστρεψεν, ἀπήγαγε*] *μὲν οὖν αὐτὴν τέλεον, ὡς μηδὲ λείψανον ἐναπομεῖναι παλαιᾶς καλλονῆς.*

Beim ersten Blicke könnte man die Stelle *ὤμοι δαίμονος ὃς οὕτω βριθὺς τηλικαύτης πόλεως εὐετηρίᾳ ἐνήλατο* für eine Reminiscenz von Sophokles Oed. Tyr. v. 1311 annehmen

ἰὼ δαῖμον, ἵν' ἐξήλου

wo *ἐξήλλου* von Hermann (Dindorf, Wolff), *ἐνήλου* von Bergk und *ἐνήλω* von Nauck vermutet worden ist. Ich ziehe es vor, die Worte auf Äschylos Pers. v. 515—516

ὦ δυσπόνητε δαῖμον, ὡς ἄγαν βαρὺς
ποδοῖν ἐνήλου παντὶ Περσικῷ γένει

zu beziehen (*ἐνήλλου* cod. rec., *ἐνήλω* Blomfield). Den Grund giebt das Adjektiv *βαρύς* (= *βριθύς* bei Eustathios) und der Umstand, dafs Eustathios bei der Eroberung von Saloniki die alte Niederlage der Perser bei Salamis eher als die Leiden von Ödipus im Sinne haben sollte.

Andererseits ist die Vorliebe von Eustathios für Sophokleische Stellen nicht zu leugnen; ich begnüge mich diesmal mit drei Beispielen, welche alle aus der Tragödie Antigone gewählt sind: 1) Opusc. p. 1, 57: „*τὸν ἄθλιον Σαπρίκιον εὑρηκὼς ὁρμῶντα νίκην, ὅ φασιν, ἀλαλάξαι κατὰ τοῦ κοινοῦ πολεμίου δαίμονος*“ = Antig. v. 131—133

βαλβίδων
ἐπ' ἄκρων ἤδη
νίκην ὁρμῶντ' ἀλαλάξαι.

2) P. 5, 12: „Ἔχοι τοίνυν ἐπίσης ποιῆσαι ὥσπερ πυρὶ προσᾶραι πόδα γυμνόν, οὕτω καὶ τοιούτῳ ἐχθρῷ προσμῖξαι εἰς πραγματείαν φιλίας τῆς πρὸς ὀρθότητα, καὶ προερχόμενον [προσερχόμενον?] δὲ ὡς ἀγαπῆσαι φεύγειν ὡσεὶ καὶ πῦρ ὃ φλέγει τὰ ἐν ποσίν" = v. 618—619

εἰδότι δ' οὐδὲν
ἕρπει πρὶν πυρὶ θερμῷ πόδα τις προσαύσῃ

(προσάρῃ oder προσαίρῃ cod. rec.). 3) P. 4, 50: „ἡ βαθεῖα μνησικακία, ἡ ὀλεθρία οἰκουρός, τὸ ψυχρὸν παραγκάλισμα, ἡ ψυχόλεθρος ἄμυνα, ὁ δαιμόνιος λόχος ὑποκάθηται" = v. 650—651

ψυχρὸν παραγκάλισμα τοῦτο γίγνεται,
γυνὴ κακὴ ξύνευνος ἐν δόμοις.

Meines Wissens ist nur die zweite Stelle bloſs von Dindorf (Antigona, Oxonii 1860, p. 70 und Lexicon Sophocleum p. 425 προσαύω) nachgewiesen.

Saloniki. **P. N. Papageorgiu.**

Staphidakes.

Die zuerst vom Herausgeber dieser Zeitschrift[1]) in einer vatikanischen Handschrift bemerkte „Monodie auf einen Kaiser Paläologos" des Staphidakes läfst sich, scheint mir, aus der Rubrik der „litterarhistorisch vorerst nicht verwertbaren" Schriften herausbringen.

Die im Codex Vat. gr. 1374 fol. 166ᵛ—169ʳ mit der Aufschrift *τοῦ σταφιδάκη μονῳδία ἐπὶ τῷ αὐτοκράτορι παλαιολόγῳ* aufbewahrte Monodie enthält, wie ich einer freundlichen Mitteilung meines jungen Freundes Pio Franchi de' Cavalieri entnehme, folgende Apostrophe an Thessalonich: *ὦ μάλιστα πόλεων Θεσσαλονίκη σὺ δυστυχήσασα ... ἐν ᾗ πέπτωκεν ἐκεῖνος ὁ μέγας*, aus welcher zu schliefsen ist, dafs der Kaiser in jener Stadt gestorben ist. Dies trifft aber, soviel ich sehe, nur auf Einen Kaiser der Paläologen-Dynastie zu, nämlich auf Michael IX, welcher am 12. Oktober 1320 in Thessalonich gestorben ist, nachdem er lange Bedenken getragen hatte, dahin zu gehen, da ihm geweissagt worden war, dafs er hier sein Ende finden würde (Ioannes Cantacuz. I 1 p. 14, 3. Niceph. Greg. VII 13 p. 277). Damit rückt Staphidakes neben Theodoros Hyrtakenos, dessen Monodie auf den Tod desselben Kaisers uns noch erhalten ist (ed. Boissonade Anecd. I p. 254sq.). Auch gedenken dieser (p. 257, 2 *ὡς φρικτὸς οὗτος ὄντως σεισμός, ὃν καὶ προφήτης εἶπεν ἅπαξ γῆς κλονῆσαι τὰ πέρατα*) und Staphidakes eines auf den Tod des Kaisers gefolgten Erdbebens.

Im übrigen vermag ich einstweilen nur den Anfang der Monodie (*Ἄνδρες τί δρῶμεν οὕτω δεινῶν μεγάλων ἀπροσδοκήτως συμβεβηκότων καὶ τοὺς ὁπουδὴ γῆς οἰκοῦντας ἐξαίφνης κατειληφότων*) und den Schlufs (*ἀλλ' ἐγὼ μὲν ἤδη παύομαι τοσοῦτον*[2]) *ἡμῶν δεηθεὶς μή με μέμψασθαι τῆς τόλμης, εἰ μὴ ἐφικνοῦμαι, ἐλεῆσαι δὲ μᾶλλον ὑπὸ τοῦ πάθους ἐξαχθέντα καὶ λέγοντα ὅσαπερ λέγω. πάντως που καὶ εἰς τὸ θεῖον πάντες μὲν εὔχονται, ὀφείλουσι γάρ, ὀλίγοι δὲ ἐφικνοῦνται*) mitzuteilen.

Breslau. **Richard Foerster.**

---

1) Gesch. der byzantin. Litt.² S. 498.

2) Der Codex hat nach Herrn G. Mercati, welchem ich die Abschrift verdanke: τοσοῦττον.

Zur byzantinischen Erzählungslitteratur,

Mitteilungen O. von Lemms zu Byz. Z. IV 241 ff.; V 163 f.

Herr Dr. Oscar von Lemm hat mir auf meine Bitte gestattet, seine in Byz. Z. V 163 erwähnten Mitteilungen hiermit zu veröffentlichen, da es ihm in der nächsten Zeit leider nicht möglich ist, die beabsichtigte ausführliche Bearbeitung des Gegenstandes zum Abschlufs zu bringen. Er schrieb mir d. d. 18. März 1895, wie folgt:

„Vor einer Reihe von Jahren gelang es mir, unter den von Tischendorf stammenden Handschriften der Kaiserlichen Öffentlichen Bibliothek Bruchstücke eines höchst merkwürdigen koptischen Werkes zu entdecken, das seinem Hauptinhalte nach eine apokryphe Apokalypse repräsentiert, worin der Erzengel Michael eine sehr hervorragende Rolle spielt (cf. Actes du 6. Congrès des Orientalistes. Leide 1883. — I. Compte-rendu pag. 143). Der eigentlichen Apokalypse geht unmittelbar die von Ihnen mitgeteilte Geschichte von der wunderbaren Errettung eines Jünglings voraus, der die Tochter eines reichen Mannes heiratet und dessen Güter erbt. Die Namen des Jünglings sowie des reichen Mannes werden im koptischen Texte nicht genannt; doch können dieselben in der Handschrift gestanden haben, da letztere Lücken aufweist. Im äthiopischen Synaxar (ich besitze eine Kopie der Erzählung nach dem Pariser Exemplar, cf. Zotenberg, Cat. des mss. éthiopiens No. 128 [Éth. 112, II] pag. 188) heifst der Jüngling Bâḥrân, was seiner Bedeutung nach dem Thalassion Ihres Quaritchschen Codex vollständig entspricht. Eine Berliner Handschrift (394, cf. Dillmann, Verz. d. abessin. Handschr. pag. 58 ff. [No. 69]) weist eine etwas abweichende Form auf, nämlich Thalâsôn, daneben auch Thalâfînôs; ob letztere Form nicht durch δελφίν beeinflufst worden sein mag? Zu Bâḥrân und Thalassion stimmt ja die čechische Form Plaváček ganz vortrefflich. Zu der von Ihnen angeführten Litteratur kann ich noch manches hinzufügen. So finden sich gerade in den russischen Märchen sehr wertvolle Parallelen (in der Afanasjewschen Sammlung sind sogar mehrere Varianten). In deutscher Übersetzung ist eines dieser Märchen bei Goldschmidt, Russ. Märchen pag. 147 ff., mitgeteilt. Interessant ist, dafs der reiche Mann in den Märchen Marko genannt wird, wozu der Markianos des arabischen Textes zu vergleichen ist. Eine Variante zu dem Märchen von Marko, das im Samaraschen

Gouvernement aufgezeichnet worden ist (cf. Skazki i predanija Samarskago kraja. Sobrany i zapisany D. N. Sadownikowym [Sadownikow]. S. Petersburg, 1884, in den Zapiski Imperatorskago Russkago Geograficeskago Obščestwa po otděleniju etnografii. XII. pag. 256 ff. No. 86), bietet ganz besonders wichtige Parallelen. Während in einigen Märchen der Mann, der dem Jünglinge unterwegs den Brief abnimmt und den Inhalt verändert, nicht mit Namen genannt, sondern nur als Hirt bezeichnet wird, tritt in einigen Varianten der hl. Nikolai ein; dazu findet sich nun in der Samaraschen Variante nicht die Form Nikolai, sondern die kleinrussisch-polnische Form (auch überhaupt Vulgärform) Mikolai oder Mikula ein. Was ist nun klarer, als dafs der hl. Nikolai hier eigentlich nichts zu schaffen hat, sondern dafs hier Michael stehn mufs? Mikolai ist durch Mifsverständnis mit Michael verwechselt worden. Man wird jetzt in vielen Märchen, in denen vom hl. Nikolai die Rede ist, letzteren durch den Erzengel Michael ersetzen müssen. Dafs die äthiopische und arabische Version auf eine koptische Vorlage zurückgehen, ist ganz sicher, wie denn überhaupt der gröfste Teil der äthiopischen und arabischen christlichen Litteratur auf koptisches Gut zurückzuführen ist. Der arabische Text der Gothaschen Handschrift kommt meinem koptischen Texte sehr nahe, und ich vermute, dafs derselbe eine Übersetzung des koptischen Textes darstellt. Sehr wünschenswert wäre eine baldige Veröffentlichung des Textes mit Übersetzung. Ob das ursprüngliche Original der Erzählung koptisch oder griechisch abgefafst war, kann erst später einmal entschieden werden. Jedenfalls war der Stoff sehr beliebt, wie das schon die Miniaturen beweisen; auch findet sich derselbe im „Malerbuche vom Berge Athos“ (*Ἑρμηνεία τῶν ζωγράφων*. 2. Aufl. Athen 1885). Auf pag. 209 § 424 lesen wir: *Ὁ Ἀρχάγγελος Μιχαὴλ καὶ Γαβριὴλ διασώζουσι τὸν παῖδα ἐκ τοῦ βυθοῦ τῆς θαλάσσης. — Θάλασσα, καὶ ἐν τῷ μέσῳ αὐτῆς πλοιάριον ἀρμενίζον καὶ ἐν αὐτῷ τρεῖς μοναχοί, ἐξ ὧν ὁ εἷς πηδαλιουχεῖ· οἱ δὲ δύο ἄλλοι ῥίπτουσι τὸν παῖδα εἰς τὴν θάλασσαν κατὰ κεφαλῆς, ἔχοντες μέγαν λίθον εἰς τὸν τράχηλον τοῦ παιδὸς δεδεμένον· ἐξ ἑνὸς δὲ καὶ ἄλλου μέρους τοῦ παιδὸς οἱ ταξιάρχαι λαμβάνουσι τοῦτον· ἔξωθεν δὲ τῆς θαλάσσης Μοναστήριον, καὶ ἐν αὐτῷ ἐκκλησία καὶ ἐν τῇ ἐκκλησίᾳ ὁ παῖς κοιμώμενος, φέρων καὶ τὸν λίθον εἰς τὸν τράχηλον αὐτοῦ· ὁ δὲ Ἡγούμενος τοῦ μοναστηρίου ἱστάμενος πλησίον αὐτοῦ ἐγγίζει αὐτὸν τῇ ῥάβδῳ αὐτοῦ, τοῦ ἡγουμένου δὲ ὄπισθεν πλῆθος μοναχῶν ἀποροῦντες καὶ θαυμάζοντες.* Vgl. auch die deutsche Bearbeitung von Schäfer, Handb. der Malerei vom Berge Athos, Trier 1855, pag. 341, und Wiegand, Der Erzengel Michael in d. bild. Kunst, Stuttgart 1886, pag. 15. Dazu kommt noch Folgendes. Es existiert

eine griechische apokryphe Apokalypse des Erzengels Michael (*διήγησις καὶ ἀποκάλυψις τοῦ ἀρχαγγέλου Μιχαήλ*), die aber leider noch nicht ediert ist. Eine von einem gewissen Archippos verfaſste Schrift über diese Apokalypse beginnt mit den Worten: (*ἡ ἀρχὴ*) *τῶν θαυμάτων* (*ἰαμάτων*) *καὶ δωρεῶν καὶ χαρισμάτων τῶν δοθέντων ἡμῖν ἀπὸ τοῦ θεοῦ* (cf. Lipsius, Die apokryph. Apostelgeschichten u. Apostellegenden, II. Bd. 2. Hälfte, pag. 23, bes. die Anm.). Vielleicht liegt in diesem Texte, der erst die Wunder des Erzengels erzählt und dann die eigentliche Apokalypse bietet, das Original meines koptischen Textes vor, da der einen Geschichte von dem Jünglinge sicher noch andere Wundergeschichten vorausgegangen sein müssen, zu denen allen die Apokalypse gleichsam den Schluſsstein bildete."

Dieser vor fünf Jahren gegebenen Auseinandersetzung hat Herr von Lemm d. d. 2. März 1900 noch das Folgende hinzugefügt:

„Wie ich jetzt sehe, ist der oben erwähnte griechische Text ediert in den 'Analecta Bollandiana' VIII 289 ff. Nach genauer Durchsicht desselben habe ich aber dort nicht gefunden, was ich eigentlich erwartet hatte. Meiner Ansicht nach paſst der Titel *Διήγησις καὶ ἀποκάλυψις* etc. durchaus nicht zum Inhalte, da hier absolut nichts davon zu finden ist, was man gewöhnlich unter einer Apokalypse versteht; es ist hier eben nur eine einzige Wundergeschichte mitgeteilt, die sich auch in dem 'Malerbuche' in kurzen Worten aufgezeichnet findet[1]) (l. l. pag. 209 § 423): *Ὁ Μιχαὴλ λυτρούμενος τὸν ναὸν αὐτοῦ ἐν ταῖς Χώναις ἐκ τοῦ καταποντισμοῦ. — Ναός, καὶ ἐν μέσῳ ὁ ὅσιος Ἄρχιππος γέρων ὀξυγένης προσευχόμενος, καὶ ὁ Μιχαὴλ ἔμπροσθεν αὐτοῦ ἱστάμενος, κρούει κονταρίῳ τὰ θεμέλια τοῦ ναοῦ· κάτωθεν δὲ τοῦ κονταρίου πέτρα ἐσχισμένη, δι' ἧς εἰσέρχονται δύο ποταμοὶ ἐκ τῶν παρακειμένων βουνῶν· ἄνω δὲ τῶν βουνῶν πλῆθος λαοῦ, σκάπτοντες καὶ καθαρίζοντες τὸν δρόμον διὰ σκατιανῶν καὶ σκαλιστηρίων.* — Diese Wundergeschichte wird nur ein kleiner Bestandteil des Ganzen gewesen sein, ebenso wie die Thalassion- und andere Geschichten. Der Titel *Διήγησις καὶ ἀποκάλυψις* könnte nur dem ganzen Werke angehören. Der Titel desselben dürfte etwa gelautet haben: *Διήγησις τῶν θαυμάτων καὶ ἀποκάλυψις τοῦ ἀρχαγγέλου Μιχαήλ.*

Man beachte noch Folgendes. In den altrussischen Menäen (Četji Minei) zum 8. November, dem Hauptgedächtnistage des Erzengels Michael, findet sich unter anderem ein Werk eines gewissen Pantoleon. Dasselbe geht natürlich auf ein griechisches Original zurück, welches

---

1) Den richtigen Titel der Wundergeschichte von Chonae hat Symeon Metaphrastes (Anal. Boll. l. l. p. 308): *Διήγησις περὶ τοῦ γενομένου θαύματος παρὰ τοῦ ἀρχιστρατήγου Μιχαὴλ ἐν Χώναις.*

noch nicht ediert ist; es findet sich aber in dem Codex Nanianus 308 und in dem Cod. Graec. Bibl. Synod. Mosquensis XII. saec. No. CLXXI. Der leider zu früh verstorbene Prof. Wasiljewskij, welcher den 1. Teil des November-Bandes der Menäen herausgegeben hat, giebt hin und wieder Stellen aus der Moskauer Handschriftt. Der Titel des Werkes lautet: *Παντολέοντος διακόνου τῆς μεγάλης ἐκκλησίας διήγησις θαυμάτων τοῦ παμμεγίστου ἀρχαγγέλου Μιχαήλ*[1]), und darauf folgt nach einer Einleitung eine ganze Reihe von Wundergeschichten des Erzengels Michael, unter denen die von Chonae zufällig fehlt. Von einer Apokalypse ist hier auch nichts zu finden, aber auch im Titel fehlt *ἀποκάλυψις*.

Ich gebe nun eine genaue Übersicht des Inhalts dieses Werkes, indem ich die russischen Titel der einzelnen Wundergeschichten in Übersetzung mitteile und denselben die im „Malerbuche" verzeichneten Geschichten gegenüberstelle.

Παντολέοντος διακόνου τῆς μεγάλης ἐκκλησίας διήγησις θαυμάτων τοῦ παμμεγίστου ἀρχαγγέλου Μιχαήλ.

Einleitung.

1) Von dem aufrührerischen und hochmütigen Satan und von seinen unreinen Geistern.
2) Von Adam.
3) Von Abraham.
4) Von Balak.
5) Von Moses' Leichnam.
6) Von Josua.
7) Von Gideon.
8) Von Nathan und David.
9) Von Goliath.
10) Von Daniel dem Propheten.
11) Von Daniel ein anderes.
12) Von Sanherib.
13) Gebet des Hiskia, Königs von Jerusalem.
14) Von den drei Jünglingen.
15) Von Daniel dem Propheten.
16) Von Habakuk dem Propheten.

Ἑρμηνεία τῶν ζωγράφων (Schäfer: *τῆς ζωγραφικῆς*) pag. 207 ff. Vgl. Schäfer, l. l. pag. 339 ff.

Τὰ θαύματα τοῦ ἀρχαγγέλου Μιχαήλ (nur bei Schäfer).

1) *Ὁ Ἄρχων Μιχαὴλ δεικνύων τῇ Ἄγαρ τὸ ὕδωρ.*
2) *Ὁ Μιχαὴλ κωλύει τὸν Ἀβραὰμ ἐκ τῆς σφαγῆς τοῦ Ἰσαάκ.*
3) *Ὁ Μ. ἐπιτιμῶν τὸν διάβολον μὴ εἰσελθεῖν εἰς τὸ σῶμα τοῦ Μοϋσέως* (nur bei Schäfer).
4) *Ὁ Μ. φανεὶς τῷ Γεδεῶνι ἐνισχύει αὐτὸν κατὰ Μαδιάμ.*
5) *Ὁ Μ. φανεὶς τῷ Ἰησοῦ Ναυῆ τὸν προστάζει νὰ λύσῃ τὸ ὑπόδημά του* (nur bei Schäfer).
6) *Ὁ Μ. φανεὶς τῷ Μανωὲ εὐαγγελίζεται τὸν τόκον Σαμψών.*
7) *Ὁ Μ. φανεὶς τῷ Δαυῒδ κατασφάζει ὁ χιλιάδας λαῶν.* (Schäfer: *Ὁ Μ. φανεὶς εἰς τὸν Δαυῒδ φονεύων τὸν λαὸν διὰ τῆς θυσίας ἐπαύσατο.*)

1) Eine unvollständige lateinische Übersetzung dieses Textes nach dem Codex Graecus Nanianus 308 findet sich bei Migne, Patrologia Graeca 140, col. 573—588.

17) Von Ezechiel dem Propheten.
18) Von Philippus dem Apostel.
19) Von Henoch.
20) Von dem Gichtbrüchigen.
21) Von dem heiligen und grofsen Könige Konstantin.
22) Von der Vision des Argonauten (der russische Text übersetzt *οἱ λεγόμενοι Ἀργοναῦται* mit prazdnogrebcy, d. h. „die müfsig Schiffenden", indem er *Ἀ.* nicht von *Ἀργώ*, sondern von *ἀργός* ableitet).
23) Von dem taubstummen Kinde.
24) Von den gottlosen Awaren.
25) Von den Persern.
26) Von den gottlosen Agarenern (Agarjane = *Ἀγαρηνοί* = Saraceni).

8) *Ὁ Μ. ἀνεῖλεν ἐκ τῆς παρεμβολῆς Σενναχειρὶμ ρπε΄ χιλιάδας.*
9) *Ὁ Μ. συγκαταβὰς εἰς τοὺς τρεῖς παῖδας.*
10) *Ὁ Μ. κομίζων* (S. *κομίζει*) *τροφὴν τῷ Δανιὴλ διὰ τοῦ Ἀββακούμ* (S. *Ἀβακούμ*).
11) *Ὁ Μ. λυτρούμενος τὴν Κωνσταντινούπολιν ἐκ τῆς αἰχμαλωσίας τῶν* (fehlt bei S.) *Περσῶν.*
12) *Ὁ Μ. λυτρούμενος τὸν ναὸν αὐτοῦ ἐν ταῖς Χώναις ἐκ τοῦ καταποντισμοῦ.*
13) *Ὁ Ἀρχάγγελος Μ. καὶ Γαβριὴλ διασώζουσι τὸν παῖδα ἐκ τοῦ βυθοῦ τῆς θαλάσσης.*

27) Von (der Stadt) Nakolia (*Νακόλεια*).
28) Von der Heilung in Germe (= *Γέρμη*, gr. Text: *ἡ τῶν Γερμίων πηγή*).
29) Von der Heilung des Konsuls (*ὕπατος*) Studios (*Στούδιος*).
30) Von der Heilung eines an Leukom Leidenden.
31) Von Markianos, dem Wachshändler (*κηροφόρος*, cerifer).
32) Von dem Arzte.
33) Von der Heilung des Arztes.
34) Von den zehn Drachmen.
35) Von den hundert Schafen.
36) Von dem gerechten Hiob.

In der letzten Geschichte von Hiob findet sich mancher apokalyptische Zug. Es werden mehrere Stellen aus den Propheten und dem Neuen Testamente zitiert, die auf die letzten Dinge Bezug nehmen, so Hes. 9, 2—6; Dan. 11, 35 und 12, 1; Dan. 12, 1—3; 1. Cor. 15, 51. 52 An die letzte Stelle, die vom Posaunen des Erzengels Michael spricht, werden dann noch einige Betrachtungen apokalyptischen Charakters geknüpft, wo es unter anderem heifst: „Erbeben wird dann die Himmelsfeste durch die schreckliche Posaune des Erzengels, und erschüttert werden die Grundpfeiler der Erde, und alles Lebendige wird zerstört werden, und alle Toten von Anbeginn werden durch den Archistrategen Michael sich insgesamt versammeln und sich vor den gerechten und nicht heuchlerischen Richter stellen, um Rechenschaft zu geben von

einer jeglichen That, von jedem Vorhaben und Gedanken. Kommt nun, ihr christusliebenden Brüder und Väter, die ihr einen so herrlichen und übergroßen Fürsprecher habt, laßt uns zu ihm gehen in der ganzen Liebe unserer Seele und zu ihm beten und ihn anrufen zu jeder Zeit, Michael ... den Archistrategen etc."

Wenn wir auch hier keine eigentliche Apokalypse vor uns haben, so erinnern doch einige Phrasen an einzelne Stellen der koptischen Apokalypse. Pantoleon scheint die Apokalypse des Erzengels Michael gekannt und dieselbe benutzt zu haben.[1])

Wenn wir nun die bei Pantoleon aufgeführten Geschichten mit denen des „Malerbuches" vergleichen, so läßt sich eine gewisse Verwandtschaft zwischen diesen und jenen nicht verkennen. Beide werden vermutlich aus der Tradition geschöpft haben, und ungefähr dieselben Geschichten werden in der koptischen Apokalypse gestanden haben, ein Teil schon ganz gewiß; außerdem werden dort aber auch noch mehrere Geschichten verzeichnet gewesen sein, die einen rein lokalen ägyptischen Charakter tragen, so sicher manche in dem Dĕrsānā Mīkā'ēl und in dem Synaxar stehende Geschichten, wie z. B. die Geschichte von Dorotheos und Theopista (12. Hatur), von der Zerstörung des Götzenbildes Mikal in Alexandrien und der Einführung der Verehrung des Michael (12. Epiphi) u. s. w.

Ich wiederhole, was ich schon einmal gesagt habe, die Apokalypse des Erzengels Michael bestand aus einer Reihe von Wundergeschichten des Michael, an die sich zuletzt die eigentliche Apokalypse anschloß."

Ich kann diesen interessanten Ausführungen jetzt noch hinzufügen, daß inzwischen auch das buddhistische Original unserer Erzählung, die Geschichte des Kaufmanns Ghosaka, von Professor E. Hardy im Journ. of the R. Asiatic Soc. 1898, pag. 741 ff., in zwei Pâli-Versionen herausgegeben und mit den sonstigen indischen Überlieferungen eingehend verglichen worden ist.

Wie sehr übrigens die Benfeysche Theorie vom indischen Ursprunge unserer europäischen Märchen, welche neuerlich von E. Cosquin im CR. du III. Congrès sc. int. des Cath., VIII. Sect., pag. 248 ff. mit Sachkunde und Geschick gegenüber Andrew Lang u. s. w. vertreten worden ist, gerade durch die Verbreitungsweise dieser Geschichte bestätigt wird, ist für jeden Verständigen klar.

München. **Ernst Kuhn.**

---

1) Zu beachten ist auch der Umstand, daß sowohl im „Malerbuche" wie im koptischen Texte die Thalassion-Geschichte an letzter Stelle steht; das kann kein Zufall sein.

Die griechischen Lehnwörter im Armenischen.

Beiträge zur Geschichte der *Κοινή* und des Mittelgriechischen.

I.

Wie grofs der Gewinn ist, welcher der griechischen Sprachgeschichte aus der **Durchforschung des Wortschatzes der orientalischen Sprachen** erwachsen kann, darauf habe ich schon wiederholt (IF. Anz. VI 56 ff., IX 122 f.) hingewiesen; die letzten Jahre haben uns eine Reihe von lexikalischen Sammlungen gebracht, die einen Teil des Stoffes wenigstens zusammenstellen und gewissermafsen herrichten zur weiteren Bearbeitung. Zu den IF. Anz. IX 123 genannten Schriften sind zwei weitere hinzugekommen, welche dem gleichen Gegenstande gewidmet sind, das Buch von S. Braufs, Griechische und lateinische Lehnwörter im Talmud, Midrasch und Targum, Teil I, Berlin, Calvary 1898 (XLI, 349 S.), und die Bearbeitung der griechischen Lehnwörter des Armenischen im Buche von H. Hübschmann, Armenische Grammatik, I. Teil (Armenische Etymologie), Leipzig, Breitkopf & Härtel 1897, p. 322—391. Nebenbei sei bemerkt, dafs auch dem Vorkommen griechischer Entlehnungen in modernen orientalischen Sprachen ganz neuerdings wieder Beachtung zuteil wurde, nachdem G. Meyer schon vor einigen Jahren in seinen Türkischen Studien I die neugriechischen Elemente des Türkischen behandelt hatte: von K. Vollers, Beiträge zur Kenntnis der arabischen Sprache in Ägypten, Zeitschr. d. D. Morgenl. Ges. LI (1897), wurden (p. 294—305) die griechischen Entlehnungen im Neuarabischen zusammengestellt. So ist der Stoff immerhin reichlich genug, um auch einmal zur Ausbeutung zu verlocken, d. h. zur Feststellung dessen, was für die griechische Sprachgeschichte zu gewinnen ist. Diese Arbeit ist in erster Linie Aufgabe des Gräcisten; der Orientalist verfügt nicht leicht über das nötige Mafs der Kenntnis mittel- und neugriechischer Sprachgeschichte, um etwa die in Betracht kommenden lautlichen Fragen sicher zu entscheiden, wie ja umgekehrt der Gräcist in der kritischen Prüfung des Materials sich auf den Orientalisten verlassen mufs. Wer z. B. in Fragen der mittelgriech. Sprachgeschichte so unerfahren ist wie J. Fürst in seinem Glossarium graecohebraeum,

mufs sich in der Beurteilung der griechischen Substrate weise Zurückhaltung auferlegen. Wenig gedient ist auch — weder dem Gräcisten noch dem Orientalisten — mit der rein äufserlichen und verständnislosen Art, wie etwa M. Schwab, Transscription de mots grecs et latins en hébreu aux premiers siècles de J.-C., Journal asiat. 9me série X (1897) 414—444, die Thatsachen aufzählt, während dagegen der lehrreiche Aufsatz von S. Kraufs in dieser Zeitschrift II 494—548 zeigt, wie ganz unbekanntes griechisches Sprachgut aus solchen Quellen zu schöpfen ist. S. Kraufs ist der erste, der in neuerer Zeit der sprachlichen Form solcher Entlehnungen gründliche Beachtung geschenkt hat; sein schon zitiertes Buch behandelt die griechischen Elemente des Rabbinischen nach allen Seiten und mit Geschick, obschon auch auf diesem Gebiet für den Gräcisten noch manches zu thun übrig bleibt.

Analoge Darstellungen aus andern orientalischen Sprachgebieten fehlen bis heute noch. Denn auch **Hübschmann** hat sich nur die Aufgabe gestellt, das Material kritisch zu verarbeiten und in lexikalischer Anordnung mit Beifügung der belegbaren Substrate mitzuteilen. „Die den Lehnwörtern zugesetzten Belegstellen sollen mit Hilfe der p. 3—8 gegebene Tabelle der Abkürzungen Antwort auf die Frage geben, in welchem Jahrhundert die Lehnwörter nachweisbar, ob sie häufig oder selten, eingebürgerte Lehnwörter oder gelehrte Fremdwörter sind" (p. XXI f.). Uns interessiert in erster Linie die Frage, was sich aus diesen Lehnwörtern für die Kenntnis der griechischen Sprache ergiebt. Der griechische Einflufs beginnt mit dem Ende des 3. Jahrhundert n. Chr. (s. p. 322); die Hauptmasse der griechischen Fremdwörter gehört Texten des 5. Jahrhunderts, bezw. der Zeit vor dem 10. Jahrhundert an: die Entlehnungen fallen also in eine Zeit, wo die Entwickelung der lebenden griechischen Sprache durch Dokumente nur fragmentarisch belegt ist: neue Belege aus neuen Quellen zu gewinnen ist daher immerhin wünschenswert; denn selbst wenn sich auch keine absolut neuen sprachlichen Erscheinungen feststellen lassen, so ist es doch für die Beurteilung der griechischen Sprache im ersten Jahrtausend unserer Zeitrechnung von erheblicher Bedeutung, in welcher Ausdehnung und von welchem Zeitpunkte an eine Erscheinung festzustellen ist. Untersuchungen im Gebiet der *Κοινή* zeigen immer mehr, wie alt die neugriechische Sprachentwickelung ist: wenn nun zufällig eine neugriechische (bezw. mittelgriech.) Sprachform zuerst aus den Formen armenischer, rabbinischer u. a. Entlehnungen zu erkennen ist, d. h. wenn z. B. eine im Griechischen erst seit dem 11. Jahrhundert zu belegende Form schon in einem griechischen Lehnwort einer andern Sprache und etwa des 5. Jahrhunderts nachzuweisen

ist, so dürfen wir diese Form als einen vollgiltigen Beleg für die Grammatik des „Frühneugriechischen“ verwerten. Wir müssen uns hüten, eine junge Form apodiktisch einer gewissen Zeit und einem gewissen Gebiet der *Κοινή* abzusprechen, weil sie aus Texten zufällig erst später oder nur in einem kleinen Gebiet belegt ist. So sind z. B. folgende Behauptungen K. Dieterichs (Unters. p. 157) etwas vorschnell: „das Hinübergreifen der Endung *-ες* in den Akkusativ [plur.] der *α*-Declination kann nicht vor dem Beginn des 2. Jahrhunderts n. Chr. stattgefunden haben“ und „in Ägypten mufs *-ες* am frühesten in die *α*-Deklination eingedrungen sein“; denn die rhodischen Belege *ἄλλες* = *ἄλλας* und *ταύτες* = *ταύτας* (J. G. Maris Aegaei I 937) gehören nicht frühestens dem 3. Jahrhundert n. Chr. an, wie Dieterich meint, sondern sind nach dem Urteil des Epigraphikers Hiller v. Gärtringen (z. Inschr.) nicht jünger als das 1. Jahrhundert n. Chr.; die Thatsache, dafs die gleiche Inschrift noch Dialektformen enthält, stützt diese Zeitbestimmung durchaus. Wer hätte gewagt, eine ngr. Form wie *ἄλλες* so früh anzusetzen, wenn nicht ein so unzweideutiger Beleg gegeben wäre? Und doch möchte ich nun nicht etwa die Behauptungen aufstellen: „besagtes *-ες* statt *-ας* kann nicht vor Christi Geburt aufgetreten und mufs am frühesten in Rhodos in die *α*-Deklination gedrungen sein“.

Aber die prinzipielle Bedeutung der griechisch-armenischen Lehnwörter könnte durch eine andere Erwägung gemindert werden: die Entlehnung ist der grofsen Masse der Belege nach eine gelehrte (s. Hübschmann p. 324), nicht von Volk zu Volk, sondern meist wohl von Buch zu Buch vollzogene. Nach Hübschmann sind von den fast 500 Lehn- und Fremdwörtern am Ende des 5. Jahrhunderts nicht viel mehr als 50 griechische Wörter in die „Sprache des armenischen Volkes und der Gebildeten (nicht der Gelehrten)“ eingedrungen. Auf den ersten Blick könnte es scheinen, als ob diese Thatsache vom griechischen Standpunkte aus gleichgiltig wäre; aber es ist zu bedenken, dafs die armenischen Gelehrten naturgemäfs aus dem Schatz der griechischen Gelehrtensprache, nicht der Volkssprache schöpfen, und dafs daher der armenische Fremdwörterschatz in erster Linie für die Geschichte der Schriftsprache, nicht für die der Vulgärsprache in Betracht kommt; daher werden wir vulgäre lautliche und flexivische Erscheinungen nur gelegentlich erwarten dürfen, da ja die armenischen Gelehrten in den meisten Fällen durch das griechische Schriftbild, seltener durch das gehörte Lautbild (der Volkssprache) in ihrer Transskription geleitet wurden. Denn wie sehr das Schriftbild mafsgebend war, zeigt z. B. *b* = *β*, wo wir doch eher ein *v* erwarten müfsten; aber andererseits

ist auch das Lautbild oft genug mafsgebend (z. B. *e* = αι, *i* = ει), sodafs wir immerhin auch Aufschlüsse über lautliche Vorgänge erwarten dürfen. Für lautliche und flexivische Dinge der lebenden Sprache sind daher die griechisch-armenischen Lehnwörter nicht viel weniger verächtliche Zeugen als die griechischen Texte (Papyri, Inschriften, Litteraturwerke) des gleichen Zeitraums, die ebenfalls nicht die reine Volkssprache wiedergeben, sondern eine mehr oder weniger erstarrte, geschriebene Sprachform, in der nur hier und dort Formen der lebenden Sprache zum Durchbruch kommen.

Mancher möchte nun vermuten, dafs die echten Lehnwörter des Armenischen für uns besonders wertvoll wären gegenüber den Fremdwörtern und den nur in armenischen Übersetzungen vorkommenden Wörtern. Dem ist jedoch nicht so. Brockelmann, der sich in der Zeitschr. d. D. Morg. Gesellsch. XLVII 1 ff. mit den griechischen Elementen des Armenischen zuerst beschäftigt hat, hat den Versuch gemacht, die drei Gruppen zu scheiden; aber Hübschmann bemerkt mit Recht, dafs eine reinliche Scheidung nicht möglich und Brockelmann auch nicht gelungen ist. Objektive Scheidungsmerkmale fehlen eben; denn die von Brockelmann p. 4. 18. 29 gegebenen Kriterien sind entweder subjektiv oder bis zu einem gewissen Grad vom Zufall abhängig. Man könnte solche in der Sprachform suchen wollen; aber als ich daraufhin die drei Gruppen bei Brockelmann durchmusterte, habe ich — eigentlich zu meiner Überraschung — gefunden, dafs einerseits in der ersten Gruppe („Lehnwörter") ebenso gelehrte griechische Formen sich finden, wie andererseits in der zweiten und sogar dritten Gruppe („Fremdwörter", bezw. in Übersetzungen vorkommende Wörter) nicht nur gelehrte, sondern auch bemerkenswerte vulgäre Formen vorkommen. Ein paar Beispiele mögen das beleuchten: vgl. unter I gelehrte Formen wie andri ἀνδριάς st. andriant (falsch beurteilt von Brockelmann p. 8), hṙetor ῥήτωρ, hṙog ῥόγα, monazon μονάζων, siunhodos σύνοδος, heresiōtkʻ αἱρεσιῶται u. ä. mit *h* = Spir. asper (der im 5. Jahrhundert n. Chr. ohne Zweifel erloschen war), ferner *b* = β, *e* = η; unter II lautlich richtige, bezw. vulgäre Formen wie andilips ἀντίληψις, dimos = δῆμος, kir κύρ (vor dem Namen), konomos (οἰ)κονόμος, savan = σάβανον, desgleichen unter III kivos κύβος, teleti τελετή, elikʻ ἕλιξ.

So werden wir also bei der Untersuchung der armenischen Lehn- und Fremdwörter gut thun, wenn wir sie vornehmen ohne Rücksicht auf die von Brockelmann versuchte Gruppierung: für uns kommt es nur darauf an, ob sich in den griechischen Elementen des Armenischen Bildungen zeigen, die ihrem Vorkommen und ihrer Form nach ein

Gewinn für Fragen über die Geschichte des Mittelgriechischen sind. Ob dieser Gewinn sich ergiebt aus den Lehn- oder Fremdwörtern oder aus vereinzelten Transskriptionen in Übersetzungen, ist für uns gleichgiltig. Hübschmann hat p. 337 etwa 50 Wörter zusammengestellt, welche nach seinem eigenen „subjektiven Ermessen" (p. 324) im Armenischen heimisch geworden sind: wenn manche derselben eine etwas eigenartige Form zeigen, so erklärt sich das daraus, dafs hier armenische Umbildung in stärkerem Grad als sonst stattgefunden hat, nicht dafs hier vulgärgriechische Lautgesetze wesentlich mehr als sonst zum Vorschein kommen.

Von besonderem Interesse wäre eine Untersuchung der im heutigen Armenisch volkstümlich gewordenen griechischen Wörter. Arbeiten darüber scheinen zu fehlen. Hübschmann weist p. 327 ganz kurz auf solche griechischen Elemente im Neuarmenischen hin; er nimmt an, dafs dieselben aus dem Altarmenischen stammen: doch bleibt wohl noch zu untersuchen, ob nicht das Armenische bis in die neueste Zeit aus dem Verkehr mit den Griechen am Pontos (Trapezunt) bezw. über Konstantinopel griechische Wörter aufgenommen hat; Wörter wie savan *σάβανον*, pak'simat *παξιμάδι*, kalamar *καλαμάρι* 'Schreibzeug' machen mir ganz diesen Eindruck. Bei diesen und ähnlichen Wörtern wäre als Substrat meist die vulgäre Form zu erwarten.

Sowohl Brockelmann (p. 37—42) wie Hübschmann (326—332) geben eine Übersicht über die lautliche und formelle Behandlung der griechischen Wörter. Der erstere berücksichtigt überhaupt nicht die Frage, wie weit griechische Vorgänge den dort auftretenden Erscheinungen zu Grunde liegen; bei Hübschmann wird die Frage nur kurz berührt. Es scheint mir daher angebracht, auf Grund des von Hübschmann gelieferten und kritisch geprüften Materials die phonetische und flexivische Gestalt des griechisch-armenischen Wortschatzes im einzelnen festzustellen und auf sein griechisches Substrat hin zu untersuchen. Bei dieser Untersuchung kommt es mir nicht darauf an, die zu Grunde liegenden griechischen Laut- und Flexionserscheinungen durch reiche Materialsammlungen zu belegen: ich begnüge mich mit mehr gelegentlichen Hinweisen, wobei mir aufser Hatzidakis' Einleitung und eigenen Notizen besonders Dieterichs Untersuchungen z. Gesch. d. griech. Spr., gelegentlich auch Jannaris' Historical Greek Grammar gute Dienste leisteten. Für Parallelerscheinungen im rabbinischen Hebräisch ist das oben genannte Buch von Kraufs ein trefflicher Führer.

Die Zeitbestimmung über das Auftreten der griech. Wörter des Armenischen beruht ganz auf Hübschmanns Angaben: alles, was unbezeichnet blieb, findet sich schon im 5. Jahrhundert; ein † deutet an,

dafs die Zeit unbestimmbar ist oder nur innerhalb ganz weiter Grenzen (5.—13. Jahrh.) sich bestimmen läfst.

II.

Lautlehre.

Vokale des Inlauts.

α ist fast immer *a*, auch nach *λ* (p'ałarik = *φαλαρίς*, sałamandr), aufser ałekat (8.—9. Jahrh.), das also zu früh belegtem *ἀλεκάτη* einen neuen Beleg bildet (s. Hübschmann p. 331). Die Vokalumstellungen in stamok's *στόμαχος* (seit dem 5. Jahrh.) und stoman *στάμνον* (seit dem 5. Jahrh.) lassen sich aus dem Griechischen nicht belegen und scheinen erst bei der Übertragung ins Armenische eingetreten zu sein, ebenso die Vokalassimilation (s. Brugmann, Grundrifs I² 839) in bobołon *βούβαλον* (Acc.), bonosos (5.—7. Jahrh.) *βόνασος* 'Auerochs', korołiōn *κοράλλιον*, monozon *μονάζων*, amarintinē (falsche Lesart?) *ἀδαμαντίνη* und vielleicht mek'enay *μηχανή*. Mit dem *e* von stepłin (seit dem 12. Jahrh.) *σταφυλῖνος* und dem *o* von siułobay neben siułabay *συλλαβή* weifs ich nichts anzufangen. Dagegen dürfte in parekimanos (11. Jahrh.) *παρακοιμώμενος* die verallgemeinerte Augmentform *παρε-* vorliegen, vgl. Formen wie *ἀνενεωσάμενοι* schon im 2. Jahrh. n. Chr. u. ä. (Hatzidakis 63), sowie mittel- und neugriech. *ἀνεβαίνω*, *κατεβαίνω*, (*ἐ*)*πεθυμῶ* u. dgl. m.

ο und *ω* werden nicht geschieden und meist mit *o* (*ո*), selten, d. h. etwa in 7—8 Wörtern mit *ô* (o) wiedergegeben, ohne dafs lautliche Gründe auffindbar wären (vgl. z. B. protofrôndēs *πρωτοφροντιστής*, notos und nôtos *νότος*); s. Nachtrag. Auch im Hebräischen wird *o* und *ω* in gleicher Weise transskribiert, weshalb sich S. Kraufs, Lehnw. 50 ff., vergeblich bemüht, einen Unterschied von *o* und *ω* nachzuweisen: der quantitative Zusammenfall von kurzen und langen Vokalen war im Griechischen um die Zeit unserer Entlehnungen schon vollzogen. *u* st. *o* in spung mufs nicht auf **σπούγγος* (cf. *σπουγγάρι*) = *σπόγγος* zurückweisen, da *u* vor Nasal + Konsonant armenische Entwickelung sein kann (Brugmann, Grundrifs I² 140), dagegen weist kuluriay (13.—14. Jahrh.) auf ein *κουλλούρι*, kulibay neben kolivay (13.—14. Jahrh.) vielleicht auf ein **κούλυβα*, während in †kat'ułikos (neben *o*) *καθολικός*, tumar neben tomar (seit dem 7. Jahrh.) möglicherweise nordgriechische Aussprache vorliegt. Über den Wandel von *o* > *u* im Neugriech. vgl. IF. II 117 ff. p'ulos neben p'ôlos st. p'solos mufs von der Betrachtung ausgeschlossen werden, da die Überlieferung getrübt ist; Hübschmann korrigiert p'solos; milobut *μηλόβοτος* ist wohl wie barbut zu beurteilen, s. weiter unten.

Interessant ist prôsxumēn (10. Jahrh.) 'aufmerken!', das Hübschmann mit πρόσσχωμεν wiedergiebt, das aber offenbar einem *προσσχοῦμεν entspricht: ich weiſs nicht, ob dieser Übertritt des Konjunktivs des starken Aorists in die Flexion der Contracta auf -έω (vgl. neugriech. νὰ 'βροῦμε = ἵνα εὕρωμεν u. ä. Handb. § 167) schon aus früherer Zeit belegt ist oder ob das armenische Wort den ersten Beleg bildet. Auch pařekimanos (11. Jahrh.) scheint sein *a* einer vulgären Form *παρεκοιμάμενος (st. -ώμενος) zu verdanken; denn wenn auch gerade *-κοιμάμενος nicht zu belegen ist, so giebt es doch genug Partizipien auf -άμενος, durch welche die Bildung für ältere Zeit gesichert ist (s. Hatzidakis 147 f.).

Dagegen schreibe ich wiederum folgenden durch Vokalassimilation hervorgerufenen Veränderungen des *o* keine Bedeutung hinsichtlich des Griechischen zu: apabalsamon ὀποβάλσαμον, kałapar = καλοπόδιον bezw. καλαπόδιν (schon bei Prodromos, s. Korais Ἄτακτα I 117)[1], patagros ποδαγρός, mełedi μελῳδία, mesedi *μεσώδιον (μεσῳδός), ap'arbi *ἀφόρβιον = εὐφόρβιον, p'ilisop'os φιλόσοφος. Auch mit dem Schwund des *o* in tpazion τοπάζιον hat das Griechische kaum etwas zu schaffen.

ε ist in der Regel durch *e* wiedergegeben, in betonter und unbetonter Silbe, in der Umgebung beliebiger Laute, also auch von Liquiden und Nasalen; *ē* wird selten (aber nicht nur in Endsilben, wie Hübschmann 326 angiebt) geschrieben: auſser prôsxumēn und dantakēs δάνδακες verzeichnete ich *ē* in ikosaēdron, ok'taēdron (8. Jahrh.), ostrēos ὄστρεον, t'ēatron (neben t'eatron), trapēzit (neben trapizit), hiuperēt (neben *e*) ὑπηρέτης und vořeas vořē (8.—9. Jahrh.) βορέας (s. Nachtrag). Wo *ε* durch Assimilation beseitigt ist, braucht nicht immer armenische Umbildung im Spiele zu sein: †simindr kann mit σημιδάλι (Korais II 325), katapan 'Praefect' (13. Jahrh.) mit einer Form *καταπάνω = κατεπάνω (vgl. neugriech. ἀπάνω) verknüpft werden; bei trapiz τραπέζιον, trapizit τραπεζίτης ist dergleichen allerdings ausgeschlossen. Merkwürdig ist kołomintr neben kłmidr (10. Jahrh.) κεραμίς; man möchte jenes zunächst auf ein *keromid zurückführen: das Armenische hat das Wort kaum unmittelbar aus dem Griechischen empfangen (s. auch Hübschmann s. v.).

Einigemal ist *ε* mit einem *i* vertauscht: ktin-k' nom. pl. = κτένες, ek'inēis ἐχενηΐς, kiřonos (8.—9. Jahrh.) κεραυνός, siunik'os-akan (11. Jahrh.) συνεχῶς; einmal, in k'imiuřon neben k'imeřon χειμέριον

---

1) Das mittlere *a* des Wortes kann auch als der armenische Kompositionsvokal aufgefaſst werden.

mit *iu*, d. i. *υ*. Im ersten Falle läfst sich an eine fehlerhafte Beeinflussung durch den Nom. sg. *κτείς* denken; wollen wir den übrigen Fällen überhaupt Bedeutung beilegen, so läfst sich an die Verwechslungen von *ε*, *ι* und *υ* auf kleinasiatischen *Κοινή*-Inschriften erinnern, die Kretschmer, Wochenschr. f. kl. Phil. 1899 Sp. 4, als „Barbarismen“ betrachtet: die Vertauschung von *e* und *i* wird begreiflich, wenn wir eine geschlossene Aussprache des unbetonten *e* annehmen.

Bekanntlich ist *ε* vor Vokalen schon in der *Κοινή* unter gewissen Bedingungen beseitigt, wie *νοσσός* u. ä. zeigen (IF. VII 30 f.); hierher gehören auch armenisch t'atr[1]) neben gelehrtem t'ēatron (t'eatron) *θέατρον* und garagił, garageł aus **γαρ(ε)άγλα = γαλ(ε)άγρα*; die Variante gairagil zeigt in dem epenthetischen *i* vielleicht noch einen Rest des durch *r* aufgesaugten *e*. Auch ł hat ein solches *e* aufgesaugt: vgl. pteła- neben ptełeay (13.—14. Jahrh.) = *πτελεά*; in vorēas (8.—9. Jahrh.) *βορέας* und ostrēos liegen gelehrte Umschreibungen vor.

η wird meist mit *e* (*ē*), seltener mit *i* wiedergegeben; vgl. folgende Tabelle (in der jedoch Anlaut und Auslaut nicht berücksichtigt sind)

Zahl der Belege für

η	= *e*	= *ē*	= *i*[2])
5. Jahrh.	25	3	6
7.—8. Jahrh.	2	—	2
8. und 9. Jahrh. . . .	1	1	5
11. Jahrh. und später	3	—	3

Hübschmann geht in der Beurteilung dieser Schreibungen von der Ansicht aus, dafs *η* höchstens bis ins 4. Jahrhundert wie ē gesprochen wurde. Ich möchte aus der armenischen Transskription eher schliefsen, dafs *η* selbst noch im 5. Jahrhundert von den Armeniern als *e*-Laut gehört wurde; es ist bemerkenswert, dafs gerade die nächsten griechischen Nachbarn, die pontischen Griechen, den *e*-Wert des *η* unter gewissen Bedingungen bis heute festgehalten haben. Die wenigen *i* = *η* aus dem 5. Jahrhundert weisen auf die Aussprache anderer Gebiete. Seit dem 7. Jahrhundert überwiegt *i*; die wenigen *e* können im einzelnen erklärt werden: kapełay (12. Jahrh.) *καπηλεῖον* (kapełanoç schon im 5. Jahrh.) und prester (8.—9. Jahrh.?) scheinen *e* st. *i* der Nachbarschaft von *l* bezw. *r* zu verdanken (vgl. *χρεστέ* z. B. auf christl.

1) Vgl. dazu טטרון Kraufs 92.

2) Die Belege für *i* sind bei Hübschmann p. 326 f. zusammengestellt, doch fehlt sipē (8. Jahrh.) s. v. sepean *σηπία*.

Inschrift aus Syrakus, Notizie degli Scavi 1893, 276 ff. n° 66, *μελιχίου* aus Andros, Mitteil. d. d. arch. Inst. XVIII 9 n° 4); demark'os *δήμαρχος* ist vielleicht nur zufällig erst seit dem 13.–14. Jahrhundert belegt und mag schon aus älterer Zeit stammen; dasselbe gilt wohl von magnestis (10. Jahrh.) neben magnit, wenn nicht etwa lat. magnes mitspielte. Endlich möchte ich bei sepean (neben sipē) daran erinnern, daſs ein neugr. *σουπιά* eine Mittelstufe *səp i̯á voraussetzt (s. IF. II 111).

Über *iu* st. *e* oder *i* in biureł *βήρυλλος* und t'iurakē *θηριακή* neben t'eriakē ist unten zu handeln. pentakoste (neben pentekostē) erhielt bei den Armeniern ein *a* vielleicht deshalb, weil das Wort als Kompositum aufgefaſst und daher mit dem armenischen Kompositionsvokal (vgl. z. B. metrapolit *μητροπολίτης*) versehen wurde; möglich ist allerdings auch die Zurückführung auf ein griech. **πενταχοστή* — **πεντάκοντα* mit Anlehnung an *τριάκοντα* — *τεσσεράκοντα*: Mayser, Gramm. der griech. Papyri I 8 verzeichnet ein *πενταχαιδέκατος* (das nach *ἑπτα-*, *ἐννεα-καιδέκατος* gebildet ist).

In ołogomean (7. Jahrh.) *εὐλογημένη* liegt wieder armen. Vokalassimilation vor; über spełani *σπληνίον* 'Verband, Kompresse' weiſs ich nichts zu sagen.

Auch die regelmäſsige Vertretung von *ι* durch *i* ist zunächst wieder durch Assimilationen gestört: maztak'ē *μαστίχη* (vielleicht durch das Arabische vermittelt), ark'takan (apark'tiakan s. H. zur Stelle) *ἀρκτικός*, tok'sakan *τοξικόν* (doch eher Ersatz durch das armen. Suffix -akan, worüber unten), perozot (peroz 13. Jahrh.) *περιζώστρα*, strobołon *στρόβιλος*. Zu pak'çamat und pak'simat sind *παξαμάδι* und *παξιμάδι* zu vergleichen.

Das unbetonte *ι*, das die Armenier aus dem Munde der Griechen hörten, war, wie es scheint, offen: so erklären sich gelegentliche Schreibungen mit *e* wie ket'aṙ neben kit'aṙ (13./14. Jahrh.) *κιθάρα*, besin (7. Jahrh.) *βισσίν*, sop'estēs *σοφιστής*, zmelin *σμιλίον* und barbut (12. Jahrh.) *βάρβιτον* (wo die *u*-Färbung durch den Labial hervorgerufen wurde). Nur einmal ist *e* für betontes *ι* geschrieben in kedar neben kidar *κίδαρις*. In der Mehrzahl der Fälle ist *ι* regelmäſsig durch *i* wiedergegeben, wofür Beispiele anzuführen überflüssig ist.[1]) Eine Reduktion des *ι* zu ə scheint in der Nachbarschaft von Nasalen und Liquiden vorzuliegen, d. h. in denjenigen Fällen, wo im Armenischen die Schreibung des Vokals unterblieben ist, nämlich in †ap'sndin *ἀψίνθιον*, †sndon *σιντόνιον* = neugr. *σεντόνι*, krkēs *κιρκήσιον*, dlp'in

1) Bemerkt sei nur, daſs für kokorditos als griech. Substrat *κροκόδιλος*, nicht *-δειλος* die richtige Schreibung ist, s. Witkowski, Prodromus Grammaticae papyrorum 57 ff.

(aus *dilp'in und dies aus delp'in, s. oben und Nachtrag) und wahrscheinlich auch in ndrun neben nadrun nat'run (13.—15. Jahrh.), falls unmittelbar = *νίτρον* (doch s. unten), sowie in pnak *πινάκιον*. Man möchte an nordgriechische Erscheinungen wie *φλακή* = *φυλακή* oder *ἀδ̥ρφός* denken; auch ist vielleicht daran zu erinnern, daſs *Χριστός* im Mittelgriechischen metrisch einsilbig gemessen werden kann, s. Krumbacher, Studien zu Romanos (Sitzungsber. d. bayer. Akad. 1898, II) 206. Endlich scheint in rabbinischen Schreibungen wie קרקסיון *κιρκήσιον*, טרקלין *τρικλίνιον*, גנגידין *γιγγίδιον* (Krauſs p. 18. 85) eine ähnliche Reduktion wie im Armenischen vorzuliegen. Der von Dieterich p. 37f. und Kretschmer Wochenschr. f. kl. Phil. 1899 Sp. 5f. besprochene Ausfall von Vokal in hellenistisch und neugriech. *περπατῶ πέρσυ* u. dgl. deckt sich nur teilweise mit den von uns besprochenen Fällen, legt aber immerhin den Gedanken nahe, daſs den armen. und rabbin. Belegen griechische Vorgänge zu Grunde liegen können.

Es fällt einigermaſsen auf, daſs konsonantisches *ι* (*ι̯*) sich nur einmal, in yaspis, deutlich widerspiegelt, während sonst sorgfältig *i* geschrieben wird; das armen. *i* kann freilich auch konsonantische Aussprache gehabt haben, was Herr Prof. Hübschmann (in persönlicher Mitteilung) als möglich zugiebt. Bemerkenswert, aber offenbar nur ein Beispiel gelehrter Übertragung ist †p'siat' gegenüber neugriech. *ψαθί* und gegenüber dem schon erwähnten t'atr *θέατρον*. Doch weisen ark'episkopos *ἀρχιέπισκοπος*, sowie die Verwechslung von antivokalischem *ε* und *ι* in ôkianos (8.—9. Jahrh.) *ὠκεανός* und maneak *μανιάκης* auf konsonantische Aussprache des *ι* und *ε* (s. Nachtrag).

Der Vokal *υ* erscheint als *iu* und *i*; über die Verteilung beider orientiert folgende Tabelle, in der die Belege mit unbestimmter Zeitangabe oder Doppelformen ohne chronologische Scheidung nicht berücksichtigt sind

υ =	*iu*				*i*			
	betont	unbetont	in Nachbarschaft von Labialen	in Nachbarschaft von l	betont	unbetont	in Nachbarschaft von Labialen	in Nachbarschaft von l
5. Jahrh.	7	7	1 + 2	2 + 2	9	3	5 + 0	—
7. Jahrh.	2	3	—	1 + 1				
8.—9. Jahrh.	—	5	3	—	1	—	1	(1)
11. Jahrh. und später.	1	3	0 + 2	1 + 6	1	4	1 + 4	0

Ich hatte IF. VIII 196 die armenische Transskription von *υ* durch *iu* und *i* als chronologische Verschiedenheiten erklärt, doch kann ich dies auf Grund der Tabelle nicht mehr festhalten: denn *i* und *iu* sind schon im 5. Jahrhundert fast gleichwertig. Dasselbe Schwanken

zwischen י und ו = υ findet sich wiederum im Rabbinischen, s. Krauſs p. 20. 52 f. Die von mir schon a. a. O. ausgesprochene Vermutung, daſs in der Aussprache des griechischen υ starke örtliche Unterschiede bestanden, wird mir immer mehr zur Überzeugung, worin mich auch die Ausführungen Dieterichs p. 23 ff. bestärken. Letzterer hat die Frage nach der Aussprache und Entwickelung des altgriech. υ zwar wesentlich gefördert, aber keineswegs zum Abschluſs gebracht: denn das Thema scheint mir so verwickelt und leidet andererseits so sehr an der Lückenhaftigkeit des Materials, daſs ich vorläufig darauf verzichte, mehr als einige allgemeine Gesichtspunkte hervorzuheben. Für das υ der alten *Κοινή* sind mindestens drei gleichzeitige Formen der Aussprache anzunehmen: *ü*, *i̯u* (oder *u*?) und *i*. Die beiden letzten Formen *i̯u* und *i* lassen sich aus Ägypten und Kleinasien (Syrien) neben einander nachweisen: Dieterich hat in einseitiger Weise den Wandel υ > ου auf kleinasiatischen, υ > ι auf ägyptischen Boden verlegt, obwohl doch einerseits für Kleinasien die Belege für υ > ι immer noch diejenigen von υ > ου übertreffen und obwohl andererseits für Ägypten die koptische Umschreibung des υ mit ο neben den von Dieterich angeführten Beispielen von υ > ου sehr wohl zu beachten ist.[1]) In beiden Ländern sind also zwei oder drei Ausspracheformen zusammengestoſsen, υ = *ü*, *i̯u* (*u*?) und υ = *i*. Dieterich behauptet nun mit Zuversicht, daſs der Ursprung des ου = υ in kleinasiatischen Landschaften zu suchen sei; ich halte das aber für unwahrscheinlich: ι = υ ist in Ägypten und Kleinasien entstanden, wohl unter dem Einfluſs der gräcisierten Barbaren, denen das *ü* lautlich fremd war. Als Beweis dafür betrachte ich nicht nur die orthographischen Verhältnisse der griechischen Inschriften, sondern auch die der armenischen und rabbinischen Entlehnungen. Die Vertauschung von υ, ι, η und ε in Ägypten (s. auch Hesseling, Museum v. 11. Jan. 1899; Mayser, Gramm. d. griech. Papyri p. 11 f.) und Kleinasien (s. auch Kretschmer, Wochenschr. f. klass. Phil. 1899 Sp. 4) spiegelt sich wieder in den schon oben angeführten armen. Belegen von *iu* st. *e* oder *i* = η, sowie in den armen. Beispielen von *e* = υ:

sketeay, skēteay (neben skiteay) *σκῦτος*.
sengelos (12. Jahrh.) *σύγκελλος*.
gongeł (13. Jahrh.) *γογγύλη*.
†meṙon neben miṙon und miuṙon *μύρον*.
konkʻeł neben konkʻiul *κογχύλη*.

Die gleiche Vertauschung findet sich aber auch in rabbinischen Wörtern,

---

1) Ich verweise auch noch auf פיפיור pīpjŏr = *πάπυρος* (Krauss 20), das aufs beste zu meiner Auffassung stimmt.

wofür ich — abgesehen von ׳ und ו = *υ* (s. oben) — ebenfalls die Beispiele zusammenstelle (nach Kraufs 85 ff.):

1. unbezeichneter Vokal = *υ*.

סנהדרין *συνέδριον*, סניגור *συνήγορος*, סנקליטוס *σύγκλητος*, סנקתדרוס *συγκάθεδρος*. Kraufs vokalisiert zwar mit *α*, doch liegt kein Grund vor, vom griech. Standpunkt aus etwas anderes als *ε* (jedenfalls handelt es sich nicht um *υ*!) zu Grunde zu legen, das ebenso transskribiert werden kann.

2. unbezeichneter Vokal = *ει*.

לטרגיה *λειτουργία*.

3. ו = *ι*.

אונין pl. *ἶνες*, מלוטמיא *μελίτωμα*, דוקרן *δίκρανον*.

4. ו = *η*.

פורה *πήρα*, דיוטרוטא *διάτρητα*, קרונה *κρήνη*, קולוטוס *κηλητής*, אונר *ὠνή*.

5. ו = *ε*.

פורנה *φέρνη*, דוכסומין *δεξαμένη*.

Solche Schreibungen sehen ganz so aus, als ob die Verwirrung in der kleinasiatischen und ägyptischen griechischen Orthographie bei der Übertragung in fremde Alphabete vorbildlich gewesen wäre, d. h. als ob Schreibungen wie *σενέδριον*, *σέγκλητος*, *λετουργία*, *ὖνες*, *πύρα*, *φύρνη* den Armeniern und Iuden vor Augen gewesen wären. Und schliefslich dürfen auch Schreibungen wie פריומא *φόρημα*, דיומסית *δημόσια*, אלינוסטי *ἑλληνιστί*, מוכנוי *μηχανή* (Kraufs p. 90) nicht anders als die oben erwähnten Fälle beurteilt werden.

Was ergiebt sich nun aus den zuletzt angeführten Thatsachen weiter für die Aussprache des *υ*? Kretschmer (Wochenschr. f. klass. Phil. 1899 Sp. 4) vermutet, dafs nicht *υ* zu *ι*, sondern vielmehr *ι* und *ε* in der Aussprache der kleinasiatischen Barbaren zu *ü* geworden sei; mir will das nicht einleuchten, schon deshalb nicht, weil die ägyptischen Texte ebenfalls *ε* st. *υ* zeigen und weil hier ein Wandel von *ι* und *ε* in *ü* nicht wahrscheinlich ist, da das Koptische das *ü* nicht kennt. Ich halte also daran fest, dafs die Verwechslung von *υ*, *ι* und *η*, *ε* auf ein *i* weist; ich hoffe sogar bei anderer Gelegenheit wahrscheinlich machen zu können, dafs das Phrygische ebenfalls eine Entwickelung von *u* (*υ*) zu *i* kennt und dafs also die vorauseilende Entwickelung des griech. *υ* zu *i* auf kleinasiatischem (und ägyptischem) Boden dem Einflufs der Landessprachen zuzuschreiben ist. Wenn nun gar für ein *υ* bisweilen ein *e*-Laut geschrieben wird (sowohl auf griech. Inschriften wie im Armenischen), so weist dies entweder auf die örtlich beschränkte Aussprache eines offenen *i* oder auf einen Lautwandel von *i* (= *υ*) zu *e*,

dessen Bedingungen und Umfang noch festzustellen wären; Dieterich hat die Erscheinung mit entsprechenden neugriech. Formen wie *γεναῖκα* = *γυναῖκα* (p. 28) in Zusammenhang gebracht; vielleicht mit Recht, doch scheint es mir — abgesehen von dem Wandel *υρ* > *ερ*, der von Dieterich richtig erklärt ist — verfrüht, die Bedingungen des Wandels feststellen zu wollen. Für die Aussprache *ü* und *i̯u* (oder *u*) = *υ* scheint das griechische Mutterland Mittel- und Ausgangspunkt gewesen zu sein: aufser attischem *χρουσός* ist doch zu bemerken, dafs Böotien die vorausgesetzte Aussprache (*i̯*)*u* = *υ* sicher hatte, dafs ferner Lakonien sie wahrscheinlich ebenfalls kannte (s. Hatzidakis KZ. XXXIV 81 ff.), dafs endlich unter den neugriech. Dialekten die athenisch-megarisch-äginetische Gruppe samt dem Zakonischen und dem zum Peloponnes gehörigen Griechisch Unteritaliens am ausgesprochensten die *u*-Entwickelung zeigt.

So stellt also die Aussprache des *υ* in hellenistischer Zeit das bunte Bild einer starken örtlichen und zeitlichen Differenzierung dar; wenn im Neugriechischen wieder eine Vereinfachung (*i* und seltener (*i*)*u*) eingetreten ist, so müssen wir darin sowohl die Folge von weitgehenden Mischungen und Ausgleichungen wie auch das Ergebnis einer allmählich sich ausbreitenden, aufserhalb des Mutterlandes entstandenen Lautbewegung sehen; beides kommt schliefslich auf dasselbe hinaus. Ich halte die ganze Frage des altgriech. *υ* noch keineswegs für abgeschlossen; das altgriech. und neugriech. Material für unsere Untersuchung ist immer noch zu dürftig; es steht dahin, ob unser altgriech. Material noch so wachsen wird, dafs es wesentlich Neues zu bringen vermag: aber sicher vermöchte eine genaue Inventarisierung aller neugriech. Dialekte — und die ist ja jeden Tag möglich — noch am ehesten weitere Klarheit bringen.

Die armenische Transskription, zu der wir nochmals zurückkehren, legt noch einige andere Erwägungen nahe, die bei weiteren Untersuchungen über altgriech. *υ* berücksichtigt werden müssen. Wie die Tabelle zeigt, überwiegen die unbetonten *iu* die betonten, dagegen die betonten *i* die unbetonten. Eine „trübere" Aussprache des *υ* bei Unbetontheit würde zu anderen Vokalerscheinungen (Reduktion des *i*) stimmen. Auch die umgebenden Laute konnten die Qualität des *υ* modifizieren: Einflufs eines Labials bei unbetontem, eines ł bei betontem und unbetontem *υ* scheint bei der Aussprache *iu* unverkennbar; ist doch einmal auch griech. *ι* vor ł in s t r ô b i u ł (8./9. Jahrh.) *στρόβιλος* dieser Einwirkung unterlegen; und die Wirkung des ł scheint auch nach dem 10. Jahrhundert noch nicht erloschen, d. h. nachdem der Wandel von *υ* > *i* im Griechischen vollständig durchgeführt war (s. Nachtrag).

In einigen Fällen, nämlich kiuṙ neben kiṙ, kiurakē neben kirakē (bei denen ich allerdings nicht weiſs, wie die *iu*- und *i*-Formen sich chronologisch zu einander verhalten) ist *iu* wohl unmittelbar an neugriech. Formen wie *κιουρά, κιουριακή* (neben *κυρά, κερά, κυριακή*) anzuknüpfen; ebenso ist kuluṙiay (13.—14. Jahrh.) mit neugriech. *κουλλούρι* zu verbinden. Ein *u* st. *iu* findet sich sonst nur in matuṙn *μαρτύριον* und pitus *πίτυς*; beim letzteren setzt Hübschmann (nach persönlicher Mitteilung) Zweifel in die Überlieferung. Da das gleiche bei matuṙn (neben sonstigem marti(u)ros) ausgeschlossen ist, so liegt hier vielleicht ähnlich wie bei kaisr *καῖσαρ* (s. unten) eine der ältesten armenischen Entlehnungen vor, die schon eingebürgert waren, bevor die Hauptmasse aufgenommen wurde, und die deshalb besonderen Gesetzen der Umformung folgten.

Das *o* an Stelle eines *υ* in ołompiad *Ὀλυμπιάδ-α* und ołompiakan *ὀλυμπιακός* (vgl. auch y-ułimpiand-s 'bei den olympischen Spielen') und das *e* in heperet neben hiuperet *ὑπηρέτης* erklärt sich am besten durch Assimilation. Der Schwund von *i* = *υ* in sring *σῦριγξ*, stepłin *σταφυλῖνος* (12.—13. Jahrh.) und zmrnitean *σμυρίτης* gehört vielleicht zu Fällen wie altgriech. *πέρσυ* = *πέρυσι*, neugriech. *κορφή* u. ä.; man bemerke, daſs die darauffolgende Silbe jeweils ein *i* hat, und vergleiche dazu Kretschmer, Wochenschr. f. kl. Phil. 1899 Sp. 5f.

Antevokalisches *υ* ist durch *i* wiedergegeben in ałkion *ἀλκυών*, etʿia *αἴθυια*, ekʿtʿieran *ἰχθυηρά*, mandia *μανδύας*, seltener durch *iu*, in etʿiua *αἴθυια*, kiuatʿos (7. Jahrh.) *κύαθος*; ekʿtʿeran neben ekʿtʿieran dürfte auf eine griechische Kontraktion **ἰχθηρά* hinweisen. In tʿevelia (8.—9. Jahrh.) *θύελλα* liegt vielleicht die (armen.) Entwickelung *tʿiuelia, *tʿivelia, tevelia vor; viel Gewicht ist diesem Worte nicht beizulegen, da es nur einmal und zwar in der Übersetzungslitteratur vorkommt.

Nur einmal ist antevokalisch *υ* mit y (d. i. *i̯*) wiedergegeben, in yakintʿ, yakind; daſs hierdurch auf eine Aussprache *υ̯άκινθος* hingewiesen wird, ist um so wahrscheinlicher, als dazu auch rabbin. יקינטון (Krauſs 20) stimmt; vgl. auch neupers. yakand.

Für *οι* ist merkwürdigerweise nur einmal *i* geschrieben, in stikʿ(s) *στοιχεῖον*, und einmal *iu*, stiukʿs; hier liegt überdies Verwechslung mit *στίχος* nahe, da *στιχηρός* sowohl mit stikʿēron wie stiukʿiron wiedergegeben wird. Dreimal begegnet dagegen *u* = *οι*: akumit *ἀκοίμητος*, puetēs puetikos puetakan *ποιητής ποιητικός* und pṙug neben pṙoig *προίκα*. Diese Thatsache läſst darauf schlieſsen, daſs *οι* im 5. Jahrhundert hinter der Entwickelung von *υ* noch zurück war oder mindestens nicht überall dem *υ* ganz gleichwertig gewesen ist.

Die Belege für *ου* sind spärlich: neben płakund *πλακοῦντ-α*, spudē-kʻ *σπουδαῖοι* einmal *o* in †bobołon *βούβαλος* und einmal *i* (vermutlich durch Assimilation) in lingiron neben łiungiron, ligrion (8. Jahrh.) = *λυγγούριον*.

Über *αι* ist nichts zu bemerken: es wird immer — auch in gelehrten Wörtern — *e* (2mal *ē*) geschrieben (spʻera *σφαῖρα*, katēgis (8.—9. Jahrh.) *καταιγίς*, menidos *μαινίδος*); ausgenommen ist nur kaisr *καῖσαρ* (neben gelehrtem kesar), dessen Entlehnung sehr früh erfolgte, s. Hübschmann p. 329.

ει ist durch *i* umschrieben (apôtiks *ἀπόδειξις*, idos *εἶδος*, siray *σειρά*); es ist einer Assimilation erlegen in takʻsat *ταξείδιον*; in †enkʻer *ἐγχείριον* hat wohl die Anlehnung an *χέρι(ο)ν*, in †ermos *εἱρμός* die Stellung in unbetonter Silbe vor *r* die unregelmäfsige Vertretung durch *e* hervorgerufen.

Die Diphthonge *αυ* und *ευ* zeigen bemerkenswerte Verschiedenheit der Transskription: *au* und *eu* ist geschrieben in den Wörtern †laura *λαύρα*, eurakiklōn *εὐροκλυδών*, euronotos (8.—9. Jahrh.) *εὐρόνοτος*, peukē *πεύκη*; andererseits vgl. aber auch tevtʻidēskʻ (8. Jahrh.) *τευθίδες* und ravdos (8.—9. Jahr.) *ῥάβδος*: man ist daher versucht, *au* und *eu* als Transskription der älteren, *av* als solche der jüngeren griechischen Aussprache aufzufassen, besonders da auch hier wieder übereinstimmend das Rabbinische entsprechende Verschiedenheiten aufweist (s. Kraufs p. 22 ff. 56); doch s. Nachtrag. Unklar ist mir kironos (nur Aristot. de mundo 613 mit Variante keraunos) *κεραυνός* und zom (7.—8. Jahrh.) *ζεῦγμα*; die Behandlung des Diphthongs entspricht weder griechischen noch armenischen Lautverhältnissen: man möchte daher vermuten, dafs die Entlehnung ebenso wie bei zoig = syrisch zaugā = griechisch *ζεῦγος* (Hübschmann p. 302) durch eine andere Sprache vermittelt sei.

Anlautende Vokale. Kombinatorische Vokalerscheinungen.

Die Vertretung der anlautenden Vokale ist in der Regel identisch mit derjenigen des Inlauts. Ob apabalsamon *ὀποβάλσαμον* auf armenischer Assimilation oder auf Anlehnung an *ἀπο-* beruht, lasse ich dahingestellt. ekʻtʻeron *ἰχθυηρός* ist wohl unter die Kategorie der Verwechslungen von *ι* und *ε* einzureihen (s. oben). ōaristēs *ὀαριστής* mit seinem *ōa* ist nicht volkstümliches Sprachgut; die vulgäre Behandlung von *οα* > *α* zeigt sich in *Ἰάννης* = *Ἰωάννης* und prast **πρά-στειον* = *προάστειον* (vgl. den neugriech. Ortsnamen *Πραστεῖο* in der Maina). In ołogomean *εὐλογημένη* haben wir dasselbe merkwürdige *o* st. *ευ* wie in zom. †abarbi apʻarpi *εὐφόρβιον* scheint ein **ἐφόρ-βιον* vorauszusetzen.

Die neugriechische — übrigens schon aus dem späteren Altertum zu erweisende — Aphärese des Vokals liegt vor in kon (nach dem 13. Jahrh.) *εἰκόνα*, †konom(os) *οἰκονόμος*, †łektoron *ἤλεκτρον* und poturum (14. Jahrh.) *ἱππόδρομος*. Die Verschmelzung von Artikel und Substantiv in ep'enē *ἡ φήνη* wird wohl auf einem Mifsverständnis der Armenier beruhen.

Anaptyxis eines *a, o, e* findet sich mehrere Male in einer Konsonantengruppe mit *r, ł, u*; da Hübschmann p. 329 nicht alle Fälle verzeichnet, so stelle ich dieselben hier zusammen:

a: karakn neben karkin *καρκίνος*, het'anos *ἔθνος*, stoman *στάμνον*. Vielleicht auch akaṙn *ἄκραν* und apałas neben apłas 'leichtes Fasten', falls letzteres zu *ἁπλοῦς* gehört.

o: †łektoron neben elektron *ἤλεκτρον*, †storoveni *στρόβιλος* 'Zirbelnufs' neben strobołon. Ob połotaẏ aus dem syrischen plāṭīa = *πλατεῖα* oder unmittelbar aus dem Griechischen stammt, läfst Hübschmann p. 315 („Syrische Wörter") unentschieden.

u: poturum (14. Jahrh.) *ἱπποδρόμιον* oder *ἱππόδρομος*.

e: gaṙageł aus *garagla *γαλεάγρα*, ekełeçi *ἐκκλησία* (neben ekłesiastēs *ἐκκλησιαστής*), spełani *σπληνίον*. Ob in diesen Fällen analoge griechische Formen zu Grunde liegen oder ob die Vokalentwickelung sich erst bei der Aufnahme ins Armenische vollzogen hat, ist schwer zu entscheiden. Im Rabbinischen war der anaptyktische Vokal in der Konsonantengruppe mit *λ* und *ρ* ein *i*, s. Kraufs 134.

Über Einschiebung eines intervokalischen Übergangslautes *y, v* und *h* (ayer *ἀήρ*, Łevond *Λεόντιος*, gehen *γέεννα*) s. Hübschmann p. 329; in ayer neben aer könnte eine Grundform analog neugriech. *ἀγέρας* im Spiele sein, denn die Entfaltung des 'irrationalen Spiranten' *γ* läfst sich bis in das Altertum zurückverfolgen, wie die Untersuchung von Krumbacher u. a. gezeigt hat.

Sonstige kombinatorische Vokalerscheinungen (wie z. B. Assimilation, Synizese) s. oben unter den Vokalen des Inlauts passim.

Liquidae und Nasale.

ρ wird mit *r* und *ṙ* umschrieben; über die zeitliche Verteilung der Belege giebt die folgende Tabelle Auskunft.

Zahl und Prozentsatz für

Zeit	r	ṙ
5. Jahrh.	78 = 77%	20 = 23%
7.—9. Jahrh.	18 = 56%	14 = 44%
10.—14. Jahrh.	11 = 44%	14 = 56%

Diese Statistik bestätigt im allgemeinen Hübschmanns Angabe, dafs

in älterer Zeit *r*, in späterer häufig auch *ṙ* geschrieben wurde: aber es kann sich nicht ausschliefslich um chronologische Unterschiede handeln; bestimmte lautliche Bedingungen scheinen ebenfalls eine Rolle gespielt zu haben. Die umgebenden Vokale bedingen nun allerdings keine Unterschiede, ebensowenig die Stellung im Anlaut oder Auslaut; wohl aber scheinen manche Konsonantengruppen das *ṙ* deutlich zu bevorzugen:

	Gesamtübersicht		5. Jahrhundert	
	r	ṙ	r	ṙ
Dental + ϱ . . .	28	8	17	1
Labial + ϱ . . .	11	9	5	3
Guttural + ϱ . .	9	—	7	—
ϱ + Dental . . .	8	—	7	—
ϱ + Labial . . .	4	—	3	—
ϱ + Guttural . .	10	—	7	—
Summa:	67 = 80%	17 = 20%	46 = 92%	4 = 8%

Nur in der Lautgruppe $\varrho + \nu, \mu$ macht sich *ṙ* in starker Weise geltend, denn hier verhält sich r : ṙ = 5 : 6 (5. Jahrh. = 3 : 3). Die Statistik läfst also Mischung zweier Prozesse, eines lautlichen und eines chronologischen, erkennen; beide auseinanderzuhalten wäre wohl nur möglich, wenn die datierten Handschriften selbst daraufhin untersucht würden. Übrigens hat diese Frage vom Standpunkt des Griechischen kein Interesse, da es sich um rein armenische Verhältnisse handelt.

Wie ϱ, so zeigt auch λ eine doppelte Vertretung, *ł* und *l*:

	ł	l
5.—7. Jahrh. . . .	51 = 73%	19 = 27%
8. Jahrh. u. ff. . .	15 = 47%	17 = 53%

Hübschmann hat diese Unterschiede erklärt (327): als im Laufe des 8. Jahrhunderts armen. *ł* zu *ʒ* (γ) geworden war, konnte es nicht mehr zur Darstellung des λ dienen; spätere Schreiber haben dann beide Laute durcheinandergeworfen, sodafs nun häufig *ł* und *l* neben einander stehen. Aber trotzdem schimmert auch hier noch eine lautlich bedingte Verteilung von *ł* und *l* durch: der Einflufs von hellem und dunklem Vokal ergiebt sich aus folgender Übersicht[1]):

1) Mit den Worten „unter dem Einflufs heller bezw. dunkler Vokale" ist verstanden: 1) Stellung zwischen hellen bezw. dunklen Vokalen. 2) im Anlaut und bei Konsonant + λ vor, 3) bei λ + Konsonant nach hellen bezw. dunkeln Vokalen. Im Auslaut findet sich nur ł.

λ	5.—7. Jahrhundert		8. Jahrhundert u. ff.	
=	ł	l	ł	l
unter dem Einfluſs heller Vokale	7 = 39%	11 = 61%	2 = 17%	10 = 83%
bezw. dunkler Vokale	28 = 90%	3 = 10%	11 = 69%	5 = 31%

Dazu bemerke ich, daſs für Verbindungen von Konsonant und λ (die oben mitgezählt sind) die Wirkung des benachbarten Vokals geradezu ausnahmslos in der zu erwartenden Weise sich äuſsert; denn unter 27 Fällen, die hierher gehören, findet sich nur einmal Konsonant + ł unregelmäſsig vor hellem Vokal.

Da nun das Erscheinen von ł statt *l* innerhalb des Armenischen sich nach anderen, unbekannten Lautgesetzen richtet (s. Brugmann, Grundr. I² 432 f.), so stehe ich nicht an, für die verschiedene Transskription des griechischem λ den Grund innerhalb des Griechischen zu suchen: die Armenier hörten offenbar ein 'dunkleres' und ein 'helleres' λ, deren Unterschied sie mit den ihnen zur Verfügung stehenden Lauten wiedergeben konnten. Daſs auf griechischem Boden ein ł vorhanden war, lehren uns schon die als kretisch überlieferten Glossen *αὐκάν· ἀλκήν*, *αὖσος· ἄλσος* u. s. f., worüber man G. Meyer, Griech. Gr.³ 244, vergleiche. Unter den heutigen Balkansprachen zeigt das Albanesische am deutlichsten die verschiedenen Arten der *l*-Laute (s. G. Meyer, Alb. Studien III 74 ff.); aber auch im griechischen Sprachgebiet ist ł — neben dem gewöhnlichen *l* und *l'* — nicht unbekannt: so besitzt nicht nur das Zakonische ein ł, wie schon länger bekannt ist (Deffner, Zak. Gramm. p. 88), sondern auch der heutige Dialekt von Megara, wie ich selbst an Ort und Stelle feststellen konnte (łádi *λάδι*, šćúła *σκύλλα* neben čulía und čul'á *κοιλία*). Endlich ist für uns vor allem die Thatsache wichtig, daſs die in Kappadokien gesprochenen neugriechischen Dialekte einmal ein ł besessen haben, wie G. Meyer im Litterar. Centrabl. 1886 Sp. 1533 nachgewiesen hat: der Wandel in *υ* (*β*), z. B. *ἄβ* = *ἄλλο*, *ἄβγο* = *ἄλογο*, *δεβόβου* = *διαβόλου*, bezw. in *ṷ* (*ου*), z. B. *ἔκουαψε* = *ἔκλαψε*, setzt eine ältere Aussprache ł voraus; daſs die Erscheinung im gleichen geographischen Gebiet ziemlich alt ist, zeigt die von G. Meyer angeführte Hesychglosse *αὔαρα* = *ἄλαρα* '*κάρυα ποντικά*', und daſs sie andererseits zeitlich weit herunter reicht, beweist das kappad.-griech. Wort *λοῦβα*, das von G. Meyer als Entlehnung aus türk. lala erklärt wird. Ferner führt uns der Wandel von λ in γ im kappadokischen Griechisch (*ψεγό* = *ὑψηλός*, *θογό* = *θολός*) auf ein älteres ł, und wir dürfen endlich auch den Ausfall des λ in kappad. *καό* = *καλός*, *ἀπός* = *ἀλωπός* aus einstigem ł erklären; wenn aber letzteres der Fall ist, so wird

die ähnliche Erscheinung auf Samothrake (*καό* = *καλό*, *γιάσκαο* = *δάσκαλος*, *ἄογο* = *ἄλογο*, *θέω* = *θέλω*, *χάσματα* = *χαλάσματα* gegenüber *οὔγοι* = *ὅλοι*, *ξυγ̦ιές* = *ξυλ̦ιές*, *γήγιος* = *ἥλιος* u. a. bei Conze, Reise auf den Inseln des thrak. Meeres 1860, 52 ff.) wiederum ein zwiefaches *λ*, d. h. ł und *l′* darthun: kurz, wir haben Beispiele genug, um für die armenische Umschreibung des *λ* eine lautliche Grundlage innerhalb der griechischen Sprache annehmen zu dürfen, und wir fassen daher die armenische Schreibung selbst als weiteren Beleg für Differenzierung des griechischen *λ* auf.

Die Transskription von *m* und *n* = *μ* und *ν* giebt zu keinen Bemerkungen Anlaſs. Wie sehr die griechische Orthographie für die Armenier vorbildlich war, zeigt siunbolon = *σύνβολον* statt *σύμβολον*; es ist aber bemerkenswert, daſs das meist phonetisch transskribierende Rabbinisch die gleiche orthographische Eigenheit zeigt (z. B. נינפי *νύμφη* u. dgl., wo Krauſs p. 99. 112 mit Unrecht Dissimilation annimmt). Die Einschiebung eines *n* in zmṙnitean (13. Jahrh.) *σμυρίτης* könnte durch Volksetymologie nach *Σμύρνα* erklärt werden. (Über Einschiebung von Nasal vor Explosivlaut s. unten.)

Liquidae und Nasale unterliegen leicht Metathesen und Dissimilationen; Belege dafür finden sich auch in den griechisch-armenischen Entlehnungen:

1) Umstellung von Liquiden.

a) Die Liquida ändert ihren Platz innerhalb des Wortes: kokordiłos (kokordil) *κροκόδιλος* oder *κορκόδιλος* (worüber G. Meyer, Neugr. Stud. II 96).

b) Zwei Liquidae vertauschen ihre Stelle: gaṙagił st. *galag(i)r *γαλεάγρα*, tarałan *τάλαρος* oder *ταλάριον* 'Körbchen'.

2) Dissimilationen.

a) Schwund: matuṙn *μαρτύριον* neben marti(u)ros *μάρτυρος*.

b) pleonastische Setzung der Liquida: gramartikos *γραμματικός*, †markeł *μάκελλα*.

c) Wechsel von Nasalen oder Liquiden: mangłion (5. Jahrh.) neben manganay (12. Jahrh.) *μάγγανον* (auch arab. manjalīq), ałabołon = *ἀνάβολον* ⨯ *ἀνάλαβος*, †simindr *σεμίδαλις*. Bei kłmi(n)dr (u. verw. Formen) zu *κεραμίδιον* ist nicht direkte Entlehnung aus dem Griechischen anzunehmen.

Alle diese Formen können aus griechischen Mustern erklärt werden: denn wenn sich auch nicht gerade die oben angeführten Veränderungen genau belegen lassen, so stehen sie doch durchaus mit den entsprechenden griechischen Vorgängen, die man bei Hatzidakis, KZ. XXXIII 118 ff., und Dieterich p. 110. 122 zusammengestellt findet, auf einer Stufe; auch

die rabbinischen Entlehnungen bieten zahlreiche Belege (Krauſs 111 ff.). Wer freilich behaupten wollte, daſs die angeführten Metathesen und Dissimilationen erst beim Übergang ins Armenische zu Tag getreten seien, kann nicht stricte widerlegt werden, da ja alles, was man unter dem Begriff „Versprechen“ zusammenfassen kann, gerade bei Fremdwörtern sich leicht einstellt.

Schwund des Nasals vor *φ, χ, ϑ* wird durch die armenische Transskription nicht bezeugt: in enkʻełeēs *ἐγχέλεις*, konkʻ *κόγχη* liegt die übliche (gelehrte) Orthographie vor. Die pleonastische Setzung des *n* in menkʻenay neben mekʻenay könnte indirekt auf Verlust des Nasals hinweisen, da das orthographische Gefühl in der Setzung des Nasals vor Spirant durch den Schwund in der lebendigen Aussprache gestört werden konnte.

Tenues, Mediae, Aspiratae.

Die regelmäſsige Vertretung des Tenues *π, κ, τ* ist *p, k, t. t* ist nur einmal in einem griechischen Wort durch Dissimilation beseitigt: sater (5.—7. Jahrh.) *στατήρ* (auch neupers. sitēr, pehl. stēr); im Rabbinischen ist dieser Vorgang ziemlich häufig (vgl. Krauſs p. 128). Ich erinnere auſserdem an neugriech. *σαχτάρι* = *σταχτάριν* im Pontos (s. Hatzidakis, KZ. XXXIII 122).

Nach Nasalen findet sich gelegentlich die Schreibung der Media st. der Tenuis; so *nd* z. B. in kondak (8. Jahrh.) *κοντάκιον*, adamand *ἀδάμαντ-α*, andilips (12. Jahrh.) *ἀντίληψις*, andliterion (7. Jahrh.) *ἀντιληπτήριον*, kendrōn *κέντρον*, płakund *πλακοῦντ-α* u. dgl. m. neben kentrōn, sinteknos *σύντεκνος* u. s. w.; daher auch umgekehrt dantakēs = *δάνδακες*. Entsprechend *ng* = *γκ* in lingiron (8. Jahrh.) *λυγκούριον*, manglavit (10. Jahrh.) *μαγκλαβίτης*, sengelos (12. Jahrh.) *σύγκελλος* neben manklav; endlich *mb* in ambōt (8.—9. Jahrh.) *ἄμπωτις*. Da das Armenische die Entwickelung von Nasal + Tenuis zu Nasal + Media durchgemacht hat, so dürfen die armenischen Formen an sich nicht als Beweis für die griechische Aussprache gelten: aber es ist unzweifelhaft, daſs zur Zeit der Entlehnung im Griechischen die gleiche Erweichung schon vollzogen war. Wie alt dieselbe gerade auf kleinasiatischem griechischen Gebiet ist, ersieht man aus Solmsens Bemerkungen KZ. XXXIV 58 ff. und aus den Belegen bei Dieterich p. 104 f., denen ich noch *λαμβροῦ* Bull. de corr. hell. XVI 426 und *Ἀλεξεντηρία* bei Gutschmid, Kl. Schriften I 225, hinzufüge. Auch das Rabbinische zeigt die Schreibung der Media st. Tenuis in *πομπή*, *κοντός* u. a. (Krauſs 97. 107).

Für die chronologische Bestimmung des vulgärgriechischen Wandels von *κτ, πτ* > *χτ, φτ* sind die griechischen Zeugnisse recht spärlich (s.

Dieterich 97, ferner meine Bemerkungen IF. VIII 191), aber sie genügen, um den Wandel in die ersten Jahrhunderte unserer Zeitrechnung hinaufzurücken: daher scheint es mir erlaubt, armenische Schreibungen wie stak'tikē *σταντική* (neugriech. *στάχτη*), ilik'trion *ἤλεκτρον*, ok'taēdron (8. Jahrh.) *ὀκτάεδρον*, apark'tiakan (8.—9. Jahrh.?), tip'tikon (12. Jahrh.) *δίπτυχον*, p'teɫeay (13.—14. Jahrh.) *πτελέα* auf die vulgärgriechische Entwickelung zu beziehen; s. Nachtrag. Die historisch korrekte Orthographie (*kt*, *pt*) ist übrigens die Regel. Merkwürdig ist daneben die Erleichterung des Anlautes in t'eɫi t'eleay = *πτελέα*; doch fragt es sich, ob das Wort nicht urverwandt ist (s. Hübschmann s. v. und Brugmann, Grundr. I² 511).

Die Behandlung des *σπ* in p'iurit *σπυρίδ-ος* scheint durch armenische Verhältnisse bedingt, da im Armenischen indog. *sp* zu *p'* wird (s. Brugmann I² 510); die Schreibung sp'iurid, die daneben vorkommt, könnte als eine Art Kompromifs zwischen *sp-* (in spung, spat'ar, speɫani, spudē-k' *σπουδαῖοι*) und *p'* aufgefafst werden, falls wir nicht an eine Verwechslung von *σπ* und *σφ* denken dürfen, die durch den pontischen Wandel von *σφ* in *σπ* (Oekonomides, Lautlehre des Pont. 34) möglich geworden ist.

Es ist überraschend, dafs *β* gewöhnlich mit *b* und nur selten mit *v* wiedergegeben wird: aufser den vier (späten) Beispielen bei Hübschmann p. 326 begegnet es noch in voře, vořeas *βορέας* und ravdos *ῥάβδος* (beide 8.—9. Jahrh.), sowie in kolivay neben kulibay (13.—14. Jahrh.). Die Schreibung mit *b* ist offenbar nur eine gelehrte Übertragung, bei der das Schriftbild mafsgebend war; wir dürfen vermuten, dafs die Wörter mit *v* = *β* der gesprochenen Sprache unmittelbar entstammen. So macht auch triuɫon (7. Jahrh.) st. *triuvɫon *τρυβλίον* ganz den Eindruck vulgären Ursprungs; zu *τρυβλίον* gehört nach Destunis (s. Byz. Z. II 137) *τροῦλα* 'Schale' (im Dialekt von Chios, s. *Πασπάτης, Χιακὸν Γλωσσάριον* 364).

Für *γ* und *δ* waren nur die Medien *g* und *d* verfügbar, weshalb Lautsubstitution eintreten mufste (wie z. B. auch in Ägypten, s. Verf. IF. VIII 191 f.); immerhin ist es merkwürdig, dafs bei *γ* = *j* niemals *y* geschrieben wird; denn ayer *ἀήρ* darf nicht etwa auf ein *ἀγέρας* bezogen werden, weil die Armenier in allen Fremdwörtern ae in aye wandeln, worauf mich Herr Professor Hübschmann aufmerksam macht. Die Möglichkeit, *γ* = *ʒ* darzustellen, war seit dem 8. Jahrhundert gegeben, als armenisches ɫ in *ʒ* übergegangen war; aber nur selten ist davon Gebrauch gemacht, vgl. aɫarikon (11. Jahrh.) *ἀγαρικόν*, liɫat (12. Jahrh.) *λιγγᾶτον*, dialoɫos (13.—14. Jahrh.) *διάλογος* und den Namen Bulɫar (10. Jahrh.) bei Hübschmann p. 327. Dafs auch pala-

tales γ deutlich spirantisch lautete, beweist die gelegentliche Schreibung von ž in mažistros (10. Jahrh.) μαγίστρος, Diožēn Διογένης und Žan (10. Jahrh.) Γιάννης[1]); dieses ž verhält sich zu g offenbar wie š : k' für χ (s. unten). Es verdient Beachtung, daſs im Rabbinischen einmal ז für ζ geschrieben wird (in τοπάζιον, doch s. Krauſs p. 102). Ob das armenische ž auf eine bestimmte Aussprache des j (etwa als ž') zurückweise, darüber wage ich nichts zu äuſsern; die Möglichkeit einer Entwickelung des griechischen j > ž' ist vorhanden; ich habe diese Entwickelung in der südlichen Maina beobachtet (ž'ánnis Γιάννης, ž'inétšes γυναῖκες, ž'omátos γιομάτος u. dgl. m.). Der Ausfall des γ in zom ζεῦγμα ist sicher vulgärgriechisch (vgl. neugriech. πρᾶμα = πρᾶγμα, wofür Dieterich p. 119 schon aus dem 2. christlichen Jahrhundert einen Beleg verzeichnet).

Statt der einfachen Media g, b, d ist einigemal Nasal + Media geschrieben, vgl.

ng = γ: mangnestis neben magnestis, magnit (7.—8. Jahrh.) μαγνῆτις.

mb = β: lambiurint'os λαβύρινθος.

nd = δ: andamand als Variante zu adamand ἀδάμαντ-ος, †kindar neben †kidar κίδαρις, kłmindr (kołomintr) neben kłmidr kołomitr (10. Jahrh.) κεραμίδιον, †simindr σεμίδαλις.

Man könnte für die einzelnen Fälle besondere Deutungen versuchen, so für andamand eine Art Silbenassimilation, für kłimndr und simindr indirekte Entlehnung (vermittelst einer anderen orientalischen Sprache) als Grund der merkwürdigen Schreibung anführen; aber auch hier sind wir berechtigt, die armenische Orthographie wiederum mit Thatsachen der griechischen Sprachgeschichte zu verknüpfen: die Entwickelung eines Nasals vor Verschluſslaut im Alt- und Neugriechischen ist anläſslich der für deutsch Samstag vorauszusetzenden Form *σάμβατον = σάββατον von G. Meyer, IF. IV 326 ff., und ausführlich von W. Schulze, KZ. XXXIII 367 ff., erörtert worden; eine übersichtliche Zusammenstellung der Belege s. bei Dieterich 92 ff. Die Zahl der Belege läſst sich noch vermehren durch ἀναβλέμψας = ἀναβλέψας, υμψιστις = ὑψίστοις aus koptisch-griechischen Handschriften bei Hesseling, Museum 11. Januar 1899, durch μεταλήμψεως u. ä. (προλημφθῶμεν, καταλημπτήν u. s. w.) an gleichem Ort und in der philosophischen Inschrift von Oinoanda (2. Jahrh. n. Chr.) Bull. de corr. hell. XXI 428, λιμπάνεντε st. -ετε auf ägyptischer Wachstafel, Sitzungsber. d. Berl. Akad. 1898, 847 ff. (1. Jahrh. n. Chr.), sowie ἀντιλήμπτωρ und γένγονεν

---

1) Das letzte Beispiel verdanke ich persönlicher Mitteilung Hübschmanns.

auf christlicher Inschrift aus Kertsch (vom Jahr 491), Röm. Quartalschrift VIII (1894) 49 ff. Das letzte Beispiel ist wichtig, weil die Erscheinung vor *γ* bisher noch nicht nachgewiesen war. Endlich zeigt sich wieder das Rabbinische in bester Übereinstimmung mit diesen Thatsachen, vgl. פרומביא **φορμβειά*, סומבק sebaceus, שומפזין **τομπάζιον*, סמפירינן **σαμπφείρινον*, סמבטיון **Σαμβάτιον* Kraufs p. 141.[1])

Ich habe schon IF. VIII 189 ff. die Vermutung ausgesprochen, dafs die Schreibungen *ng*, *nd* = *γ*, *δ* in einem demotischen Papyrus mit der Vertauschung von Mediae und Tenues etwas zu thun haben. Die Masse der Belege gehört zwar Ägypten an; aber die Erscheinung findet sich — obgleich seltener — auch auf griechischen Inschriften Kleinasiens; aufser *Τόμνου* st. *Δόμνου* Mitteil. d. arch. Inst. XIII 261 n° 87 (Laodicea) und *δῇ* st. *τῇ* bei Schweizer, Gramm. d. pergam. Inschr. 104 (aus Ikonion), notierte ich *καδδάκειμαι* st. *κατάκειμαι* Journ. of Hell. Stud. XVII 288 nr. 59 (Mysien). Ferner kann als Beleg dafür eine arabisch-griechische Bilingue aus Kleinasien vom Jahre 1215 angeführt werden (Byz. Z. VII 499), in welcher die arabischen Mediae in Namen immer durch Tenues wiedergegeben werden: *Πατρατήνης* Badraddin, *Ὄπου Πάκ(ρ)ις* Abū Bakr; und endlich findet sich auch im Rabbinischen gelegentlich Tenuis st. Media geschrieben (*b* st. *p* Kraufs 98, *g* st. *k* 100, *d* st. *t* 191). Wir werden also auch ähnliche Verhältnisse bei den armenisch-griechischen Lehnwörtern unter dem gleichen Gesichtspunkte betrachten dürfen:

a) Media st. Tenuis.

g st. *k*: proig, prug *προῖκα*.

d st. *t*: nadrun (13.—15. Jahrh.), ndrun *νίτρον* (wenn nicht aus dem Arabischen), ekłesiasdikos (?) neben ekłesiastēs *ἐκκλησιαστικός*.

b) Tenuis st. Media.

k st. *g*: kiunikn (7. Jahrh.) *κυνήγιον*, likdinos *λύγδινος*.

t st. *d*: apōtik's *ἀπόδειξις*, karitos gen. *καρίδ-ος*, latan (14. Jahrh.) *λάδανον*, patagros *ποδαγρός* (nach Hübschmann von der syrischen Form ptaγra beeinflufst), peretut *περιοδευτής*, pōtromn (12. Jahrh.) *ἱπποδρομία*, poturum (14. Jahrh.) *ἱππόδρομος*, tip'tikon (12. Jahrh.) *δίπτυχον*, tak'sat *ταξείδιον*, kołomitr s. oben.

pak'simat kann sowohl zu *παξαμάτες* wie *παξαμάδες* gestellt werden.

Dafs alle diese Vorgänge im ägyptischen und kleinasiatischen Griechisch aus dem Lautsysteme Fremder, also der Kopten und klein-

1) Wenn im Rabbinischen auch ב, ג, ד statt *μβ*, *γγ*, *νδ* geschrieben wird (Kraufs 110. 126 f.), so sehe ich in dieser graphischen Umkehrung ebenfalls einen Beweis für die oben besprochenen Vorgänge.

asiatischer Völker stammen, habe ich schon an anderm Orte vermutet: nur wissen wir von den Lautsystemen der kleinasiatischen Sprachen so sehr wenig, daſs uns hier das Wesen der Erscheinung dunkel bleibt. Aber daſs überhaupt lautliche Ursachen wirkten (daſs es sich nicht um orthographische Dinge handelt), sehen wir an neugriechischen Lauterscheinungen, die als letzte Wirkung jener alten Vorgänge betrachtet werden können: die Nasalentwickelung in den kleinasiatischen und südostgriechischen Dialekten (*φαγγρί* zu *φάγρος*, kappad. *συνέμπη* = *συνέβη* u. dgl.) wurde von Dieterich richtig in diesen Zusammenhang gebracht; die Kleinasiaten, welche keine reine Media aussprechen konnten, sprachen entweder Tenuis oder Nasal und Media, welch letzteres auch die meisten heutigen Griechen thun (*ἀντίο* = adio u. s. w.). In den gleichen Zusammenhang gehört die Erscheinung des heutigen kyprischen Dialekts, daſs *b d* in Fremdwörtern durch *π τ* vertreten ist: z. B. *παστούνιν* it. bastone (sonst *μπαστούνι*), *παρπέρις* barbiere (= *μπαρμπιέρης*), *χαππάριν* türk. χaber (= *χαμπάρι*), *τελικάτος* delicato, *τιβάνι* diwan (*ντιβάνι*) u. a. s. *Μενάρδος*, *Ἀθηνᾶ* VI 155 f. Ähnliches beobachtete ich bei Fremdwörtern im Pontos (in der Gegend von Samsun); es fiel mir auſserdem auf, daſs es den Schülern der griechischen Schule von Samsun Schwierigkeiten machte, Tenuis und Media in französischen Wörtern zu unterscheiden: z. B. père wurde von einem Schüler mit *b* geschrieben; damit im Zusammenhang steht offenbar die weitere phonetische Erscheinung im Dialekt von Tšerakman bei Samsun, daſs nach auslautendem Nasal die anlautende Tenuis nicht immer zur Media wird.

Auch in der Schreibung der **Aspiraten** finden sich Analogien zur Orthographie der *Κοινή*-Texte; die regelrechte Transskription von *ϑ, φ, χ* ist *t*ʻ, *p*ʻ, *k*ʻ. Gelegentliche Verwechselung von Tenuis und Aspirata findet sich aber wie in Kleinasien und Ägypten (s. IF. VIII 192[1])):

k st. *k*ʻ: akat *ἀχάτης*, sełak *σέλαχος*, tipʻtikon (12. Jahrh.) *δίπτυχον*.

*k*ʻ st. *k*: elikʻ (8.—9. Jahrh.) *ἑλικίας*, kʻoṙ neben koros (letzteres allerdings dem Hebräischen entstammend).

*t*ʻ st. *t*: natʻrun (13.—14. Jahrh.) *νίτρον* (falls nicht aus dem Arabischen), agatʻēs *ἀχάτης*.

Auszuschlieſsen sind wohl apʻarpʻi und abarbi st. apʻarbi *εὐφόρβιον* und ałpapʻet-kʻ neben ałpabet-kʻ *ἀλφάβητος*, weil hier Silben-

1) Zu den dort angeführten rabbinischen Schreibungen vgl. jetzt die Belege bei Krauſs p. 4 f. 10. 12. 100 f. Weitere Beispiele aus kleinasiatischen Inschriften s. bei Schweizer, Gramm. d. pergam. Inschr. 110 f. 114. 115, aus Ägypten Diels, Sitzungsber. d. Berl. Akad. 1898, 848.

assimilation vorzuliegen scheint. Über die gelegentliche Schreibung der Media statt der Aspirata wage ich kein bestimmtes Urteil; es kommen in Betracht:

b st. *p*ʻ: †dabni neben dapʻnē.

g st. *k*ʻ: agatʻēs.

d st. *t*ʻ: †apʻsndin ἀψίνθιον, badron neben batʻron βάθρον.

Dazu vergleiche man wieder ב st. פ, ג st. כ und ד st. ת bei Krauſs 98 ff.

Diese Erscheinung ist in zweifacher Weise deutbar: es handelt sich entweder um ein Tönendwerden der Spiranten *f*, *χ*, *ϑ* oder um Vertauschung der Aspirata mit der Tenuis und dieser mit der Media. Ob im ersten Falle ein griechischer Lautwandel[1]) oder armenische Umbildung vorliegt, weiſs ich nicht zu entscheiden; im zweiten Fall würde es sich wieder um Wirkungen kleinasiatischer Lautsysteme handeln, in denen griechische Tenuis, Media und Aspirata nicht unterschieden wurden, bezw. nur Tenuis vorhanden war. Ich erinnere daran, daſs die kyprische Silbenschrift bekanntlich griechische Tenuis, Media und Aspirata ebenfalls nicht schied, was doch nur so sich erklären läſst, daſs die kyprische Silbenschrift einem Sprachgebiet (Kleinasien?) entstammte, in welchem kein Bedürfnis zur Scheidung vorlag.

Bei unserer obigen Darstellung leitete uns die Annahme, daſs griech. φ, χ, ϑ = armen. *p*ʻ, *k*ʻ, *t*ʻ in der Zeit der ältesten Entlehnung noch wirkliche Aspiraten sind; dafür spricht auch die Thatsache, daſs man nach dem 10. Jahrhundert sich bemühte, den spirantischen Wert der Zeichen φ, χ zum Ausdruck zu bringen, indem man bisweilen *x* und *š* für χ, *f* für φ schrieb: protofrôndes (14. Jahrh.) zu φροντιστής, prôsxumēn (10. Jahrh.) πρόσσχωμεν, tarex (12. Jahrh.) τάριχος (doch über dieses vgl. Hübschmann), arši- neben arkʻi- in ἀρχιεπίσκοπος u. dgl., †mološ μολόχη, šloros (12. Jahrh.) χλωρός. Dieses *š* ist wohl nur eine ungenaue Wiedergabe des griechischen χʹ, jedenfalls nicht ein sicheres Zeugnis für den neugriechischen Wandel von χʹ > š (z. B. im Pontos, auf den Inseln des Ägäischen Meeres und sonst, s. mein Handbuch 21), wie ich IF. VIII 196 vermutet hatte.[2]) Wenn man übrigens für gewöhnlich

---

1) Über neugriech. δ st. ϑ in δυχατέρα = θυγάτηρ, δειάφι = θειάφιον vgl. z. B. Chalkiopulos, Curtius' Stud. V 346; Foy, Lautsystem p. 16. φ wird β vor λ und ρ auf Ikaros: βλόμος = φλόμος, βλέβες = φλέβες, βράσσω = φράσσω (Hatzidakis, Indog. Forsch. II 387), und auf Cypern: βλέες (Μενάρδος, Ἀθηνᾶ VI 160); auf Cypern auch δ st. ϑ vor ρ in ἄδρωπος = ἄ(ν)θρωπος u. a. (Ἀθηνᾶ ib.), endlich auf Ikaros ἔδνος = ἔθνος (IF. II 387).

2) Auch in den griechischen Wörtern des Arabischen finden sich ähnliche Verhältnisse bei der Wiedergabe des griechischen χ: teils wird dafür ك (*k*) oder

auch in jüngerer Zeit bei der Schreibung *p'*, *k'* beharrte, so ist das ein Festhalten des in älterer Zeit fixierten orthographischen Gebrauchs. Gelehrte Überlieferung liegt auch vor, wenn *ϑ* nach Aspirata oder Spirant mit *t'* wiedergegeben wird (ek't'eran *ἰχϑυηρά*, tevt'idēs [8. Jahrh.] *τευϑίδες*), denn es unterliegt keinem Zweifel, dafs die lebende Aussprache in diesen Fällen nur *t* kannte.

Ganz vereinzelt ist der Übergang von *δ* in *r*, der sich dreimal findet: aufser den von Hübschmann p. 326 verzeichneten łampar lambar *λαμπάδ-α* und kałapar *καλοπόδιον* vgl. noch amarintine aus *adamintine *ἀδαμαντίνη*.[1]) Nach Hübschmann gehören die beiden ersten Wörtern zu den ältesten Entlehnungen, weshalb sie dieselbe lautliche Behandlung zeigen wie die alten Entlehnungen aus dem Persischen und Syrischen (z. B. mar- zu altpers. māda 'Medier'). Ich möchte aber wenigstens nicht unerwähnt lassen, dafs der Übergang von intervokalischem *δ* in *ϱ* auch im neugriechischen Dialekt von Aravanion (Kleinasien) vorkommt, vgl. *βόϱ* = *βόδι* (*βοῦς*), *εἶϱα* = *εἶδα*, *ὀξείϱ* = *ὀξείδι* bei *Βαλαβάνης, Μικϱασιατικά* p. 15 ff.

Befremdlich ist vom Standpunkt des Griechischen die Lösung des Verschlusses in manragor *μανδϱαγόϱας*: aufser *Ἀνϱομάχη* auf archaischen Vasen und auf einer Inschrift vom 3. Jahrhundert v. Chr. (s. Kretschmer, Vaseninschr. 183 f.) und *Ὄμϱικος* st. *Ὄμβϱικος* auf korinthischer Vase (ib. 41) ist Ähnliches aus der späteren griechischen Sprachgeschichte nur wieder auf kleinasiatischem Sprachgebiet zu belegen: vgl. aufser *γαμϱῷ* Mitt. XIII 255 Nr. 66 (Laodikea), das E. Schweizer p. 128 anführt, den phrygischen Flufsnamen *Τεμϱόγιος* (st. Tembrogius), der auf einer halb barbarischen, halb griechischen Inschrift von Dorylaion, Mitt. XXIII 362, sich findet. In neugriechischen Dialektproben aus Kappadokien erinnere ich mich, *ὀμϱός* st. *ὀμπϱός* gelesen zu haben, bin aber über Ausdehnung und Wesen dieser Lauterscheinung ganz im Unklaren.

Sibilanten und Spiritus asper.

σ und *ζ* werden regulär durch *s* und *z* wiedergegeben; warum einmal *ç* (in ekełeçi *ἐκκλησία*) begegnet, weifs ich nicht zu sagen.

ك (*k'*) geschrieben (s. Vollers, Zeitschr. d. D. Morg. Ges. L 617 f.), und hier handelt es sich vermutlich um alte Entlehnungen, teils خ (*χ*) oder ش (*š*), letzteres aber nur vor hellen Vokalen (Vollers 612. 614). Dafs arabisches *š* auf den neugriech. dialektischen Wandel von *χ'* > *š* hinweise, dafür spricht der Umstand, dafs خ (*χ*) in Fremdwörtern des Arabischen auch vor hellem Vokal eintrat (s. Vollers 612).

1) Die letztere Form ist jedoch nach persönlicher Mitteilung Hübschmanns „gewifs nur Irrtum des Schreibers".

Da griechisches σ vor tönenden Konsonanten tönend wurde, so begegnet für σμ (nomismay [7. Jahrh.] νόμισμα, prot'esmiōs προθέσμιος) auch *zm* (zmelin σμιλίον, zmrnitean [13. Jahrh.] σμυρνίτης) ganz entsprechend der griechischen und hebräischen Schreibung von ζ bezw. ז (für letzteres s. zahlreiche Beispiele bei Krauſs 105 f.). Anlautendes σ ist weggefallen in p'iurit (s. oben) und kip'as (13. Jahrh.) σκύφος (neben skiptos [8. Jahrh.] σκηπτός). Daſs im letzten Fall ein griechischer Vorgang zu Grunde liegt, dafür spricht der von G. Meyer, Neugr. Stud. II 99 f., erörterte Wechsel von *sk* und *k* im Mittel- und Neugriechischen. In †natik st. *nastisk ναστίκος scheinen zwei Dissimilationsformen *natisk × *nastik kontaminiert zu sein; ein sehr genaues Analogon ist קורדקין neben סקורדקין scordisci (Krauſs 124); für die zu Grunde liegenden griechischen Dissimilationsformen vgl. neugriechisch ξυπάζω aus ξυσπάζω, παστρεύω aus σπαστρεύω Hatzidakis, KZ. XXXIII 121. Bei yobelik ὀβελίσκος kann Suffixvertauschung im Spiele sein.

Das überflüssige *s* von at'łestaik' ἀθληταί ist, wie Hübschmann s. v. wohl richtig vermutet, von dem im armenischen Text unmittelbar vorhergehenden agonistaik' ἀγωνισταί bezogen; in magnestis möchte man eine Kontamination von μάγνης und μαγνῆτις vermuten. Es ist jedoch bemerkenswert, daſs die Einschiebung eines *s* insbesondere vor τ in rabbinischen Wörtern nicht selten ist (vgl. קמרוסטא καμαρωτόν u. ä. bei Krauſs p. 141).

Die Doppelkonsonanten ξ und ψ werden in der Regel durch *k's* und *p's* wiedergegeben, z. B. k'sip'iē ξιφίας, ort'odok's ὀρθόδοξος, †ap'sndin ἀψίνθιον, lip's (8.—9. Jahrh.) λίψ; *ps* begegnet in paropsidos (7. Jahrh., Konjektur st. paropsidss) παροψίδ-ος und andilips (12. Jahrh.) ἀντίληψις. Von Interesse ist †p'ilak' st. *p'ilak φύλακ-ος (vgl. k'arak χάρακ-ος χάραξ), weil offenbar die Nominativform φύλαξ *p'ilak's zu Grunde liegt. Daſs dem Armenier die Tenuis in ξ, ψ wie eine Aspirata gelautet habe, ist vom Standpunkte des Griechischen verständlich (vgl. die ältere Darstellung der Zeichen mit χσ, φσ), und darum haben auch die Juden die Schreibung von ξ mit der der Aspirata כ + *s* vor derjenigen mit ק + *s* bevorzugt (s. Krauſs p. 6). p'ulos, p'ôlos (8.—9. Jahrh.) ψόλος ist nach Hübschmann eine Verderbnis des Textes statt p'sôlos; dagegen zeigt sałmos neben gelehrtem p'sałmos ψαλμός vulgäre Behandlung des anlautenden ψ (s. Hübschmann p. 328).

Über die Schreibung des Spiritus asper vgl. folgende Übersicht:

Zeit	*h*	unbezeichnet
5. Jahrh.	6	5
8.—9. Jahrh. . . .	—	1
12. Jahrh..	—	1
13. Jahrh..	1	—

Das spärliche Material spricht immerhin dafür, dafs schon im 5. Jahrhundert der Spiritus asper nicht mehr oder höchstens nur von Gelehrten gesprochen wurde (vgl. Verf., Untersuchungen über den Spiritus asper 87 f.); einige Falschsetzungen des Hauchzeichens ergeben denselben Schlufs (hałika ἅλιξ ἅλικος, het'anos ἔθνος). Die Schreibung eines inlautenden *h* (siunhodos σύνόδος, antihiupatos st. *ant'iupatos ἀνθύπατος) beruht offenbar auf den theoretischen Erwägungen der griechischen Grammatiker, nicht auf lebendiger Aussprache. In den rabbinischen Texten finden sich ebenfalls Widersprüche zwischen grammatischer Theorie und Praxis (Kraufs p. 63): sie spiegeln eben den Gegensatz und Widerspruch der wirklichen Aussprache und orthographischen Regel wider. Auch die Schreibung von *hr* = ῥ (s. oben) macht den Eindruck äufserlicher Nachahmung der griechischen Grammatiker.

Rätselhaft ist mir die Prothese eines *y* vor anlautendem *o* in yobelik ὀβελίσκος, yobēlean (13. Jahrh.) ὀβελός, yopop ἔποψ (bezw. *ὄποψ); in der Mehrzahl der Fälle (vgl. bei Hübschmann Nr. 298—310) fehlt diese Prothese.

Silbendissimilation.

Der Ausfall einer ganzen Silbe scheint durch Dissimilation verursacht bei amet'os (12. Jahrh.) neben amet'iustos ἀμέθυστος, parekimanos (11. Jahrh.) *παρεκοιμάμενος (d. i. παρακοιμώμενος), protofrôndēs (14. Jahrh.) πρωτοφροντιστής. Obwohl ähnliche Dissimilationen auch auf griechischem Boden in alter und neuer Zeit zu finden sind (s. Hatzidakis, KZ. XXXIII 118 ff.; Dieterich 124 f.), so läfst sich doch nicht sagen, ob gerade die angeführten Wörter auf griechischem oder armenischem Boden entstanden sind. Ebenso bleibt es unklar, wie weit andere Verstümmelungen griechischer Worte, peroz neben perozot (13. Jahrh.) περιζώστρα und stołogi-k στιχολογία, schon innerhalb des Griechischen vorbereitet waren: stołogik = στ(ιχ)ολογία hätte z. B. an epirotischem ψολογάω aus ψυχολογῶ (Hatzidakis a. a. O. p. 190) eine sehr genaue Parallele.

III.

Die Behandlung der Endungen.

Die kurze Übersicht, welche Hübschmann über die Behandlung des griechischen Auslautes, bezw. der Flexionsendungen giebt, zeigt eine

bunte Mannigfaltigkeit. Es fragt sich, ob für Erhaltung, Abfall und Umwandlung der griechischen Endungen nicht gewisse Regeln sich finden lassen; ich habe solche mit Hilfe der Statistik festzustellen versucht und teile zunächst das statistische Material mit.

Vokalstämme.

Endung -α und -ας:

Zeit	*a* (bezw. *ay*)		Abfall	
	betont	unbetont	betont	unbetont
5. Jahrh.	2	3	—	7
später	3	10	—	10
	5	13	—	17
	18 = 51%		17 = 49%	

Endung -ος und -ον[1]):

Zeit	*os, on*		Abfall	
	betont	unbetont	betont	unbetont
5. Jahrh.	13	48	1	21
später, bezw. unbestimmt .	15	29	—	10
	28	77	1	31
	105 = 77%		32 = 23%	

Endung -ι(ο)ς und -ι(ον):

Zeit	*ios, ion*[2])		*i* (oder *in*)		Abfall (oder *n*)	
	betont	unbetont	betont	unbetont	betont	unbetont
5. Jahrh.	—	9	3	1	1	4
später	2	7	2	4	—	16
	18		10 = 32%		21 = 68%	
			28 = 57%		21 = 43%	

1) Fälle, wo -ιον in Betracht kommen kann (Nr. 168. 203. 300. 339. 366. 390. 421. 475. 493 bei Hübschmann), sind weder hier noch in der folgenden Tabelle berücksichtigt.

2) Darunter einmal -*iōn* und 5 mal -*on*, s. unten.

Endung -η und -ης:

Zeit	ē (s) bezw. a (y) od. i[1]		Abfall	
	betont	unbetont	betont	unbetont
5. Jahrh.	10	15	—	19
später	5	2	—	10
	15	17	—	29
	32 = 52%		29 = 48%	

Endung -ις (πόλις):
(immer unbetont)

Zeit	i	Abfall
5. Jahrh.	1	3
später	1	5
	2 = 20%	8 = 80%

Daſs die Behandlung des Auslautes nicht regellos ist, ergiebt sich aus der Prüfung unserer Tabellen: sie erlauben uns zu untersuchen, welche von den drei Faktoren Zeit, Accent und Vokalqualität die Form des Auslautes bestimmt haben. Chronologische Unterschiede haben darnach so gut wie keine Bedeutung gehabt, unter der Voraussetzung natürlich, daſs der erstmalige Beleg eines Wortes annähernd der Zeit des ersten Auftretens entspricht. Denn es betragen im 5. Jahrhundert die Belege für Abfall der Endung 35%, später 39% — was bei unserm Zahlenmaterial keinen wesentlichen Unterschied bedeutet. Dagegen prägt sich in unsern Tabellen deutlich aus, wie die Qualität der Endsilbenvokale die Gestalt des Auslautes bedingte: zwischen ο und ι (letzteres bei -ιν und -ις) zeigt sich die Umkehrung der Verhältniszahlen; denn es verhält sich das Bleiben des Vokals zum Abfall

bei ο wie 1 : 0,3,
bei ι wie 1 : 3,0,

die Neigung zum Abfall ist also bei ι zehnfach stärker als bei ο.

Die Vokale α und η stehen in der Mitte. Daſs η in seiner Wirkung von ι verschieden ist, beruht wohl darauf, daſs es im 5. Jahrhundert noch nicht ganz mit *i* zusammengefallen war und stärkere Lautfülle als dieses besaſs. Daſs α geringere Kraft als ο zeigt, ist merk-

1) Über Einzelheiten s. unten.

würdig: es erklärt sich aber offenbar daraus, dafs in der α-Deklination die Ausgänge auf -α und -η sich gelegentlich mischten (s. u.) und dafs daher α in den Wirkungskreis von η, dieses umgekehrt in den von α hineingezogen wurde.[1])

Der wirksamste Faktor für die Gestaltung des Auslautes ist die Stellung des griechischen Accentes: Endbetonung schützt die Endung vor Abfall; von 185 Fällen mit erhaltener Endung ruht der Accent in 57 Fällen auf der Endsilbe; von 107 Belegen für Verlust der Endung zeigen dagegen nur 2 (beide aus dem 5. Jahrhundert) Endbetonung. pandok πανδοκεῖον habe ich dabei aufser acht gelassen, weil auch ein πανδόκιον (bei Hesych) belegt ist. Es erhebt sich daher der wohlberechtigte Verdacht, dafs die beiden Belege pornik πορνικός und k'aradr χαραδριός 'ein bestimmter Vogel' überhaupt nicht als negative Instanzen zu zählen seien. Auf Grund des Armenischen nehme ich unbedenklich *πόρνικος neben πορνικός an, da Schwanken von -ικος und -ικός schon im Mittelgriechischen sich findet, s. Hatzidakis, Einl. 427 f., Jannaris, Historical Grammar p. 299 § 1077. Und ebensowenig auffallend ist ein Übergang der Betonung χαραδριός in *χαράδριος nach Analogie der grofsen Zahl von Nomina auf -΄ιος und -΄ιον.

Je weniger widerstandsfähig ein Vokal ist (s. oben), desto nötiger ist der Schutz des Accents, damit der Auslaut nicht schwinde; auch das drückt sich gesetzmäfsig in Zahlen aus: denn es verhält sich die Gesamtzahl der erhaltenen Endungen zu den betonten bei

$$o^{2)} = 1:0{,}27$$
$$\alpha = 1:0{,}28$$

dagegen bei

$$\eta = 1:0{,}47$$
$$\iota^{3)} = 1:0{,}42.$$

In unserer Statistik ist für den Abfall der Endung -ιον, -ιος immer die griechische Grundform auf -ιν zu Grunde gelegt worden: dazu sind wir berechtigt, weil sie in der (vulgären) Gräcität seit Beginn unserer Zeitrechnung soweit verbreitet ist, dafs sie überall unbedenklich angenommen werden darf; Belege dafür siehe bei Hatzidakis, Einl. 314 ff. (36 ff.), Jannaris 113 f., Dieterich 64 f., ferner aus dem Rabbinischen bei Kraufs p. 92. 164. 182. Aus dem Armenischen ergeben

1) Die Form des Auslautes in griechischen Wörtern des Türkischen zeigt ganz ähnliche Verhältnisse, s. die Übersicht bei G. Meyer, Türk. Stud. I 10 ff.: auch hier ist -ος, -ον am widerstandfähigsten, weniger -α, dagegen ist -i (ι, η) beinahe regelmäfsig abgefallen.

2) -ιο- unberücksichtigt.

3) -ιν = -ιον und ι-Stämme.

sich demnach für folgende Wörter wahrscheinliche Grundformen mit -*ιν* (denen ich griechische Belege beifüge, soweit ich sie auftreiben kann).

1) Endung -*i* oder -*in*:

a) betont.

bałani-k' *βαλανεῖον* **βαλαν(ε)ίν*, vgl. neugriech. *ἀνώγι* aus *ἀνώγειον*, pontisch *ἀγγί* neben sonstigem *ἀγγειό* aus *ἀγγεῖον*, אנלוגין *ἀναλογεῖ(ο)ν*, פמבין *πομπεῖον*.

spełani *σπληνίον* **σπληνίν*, vgl. *παιδείν* schon auf pergamen. Inschrift (Schweizer 143), *θυρίν* aus Kleinasien (bei Dieterich) und neugriech. *θερί* (neben *θεριό*), *κερί* (*κηρίον*), *παιδί*, *τυρί*, *ψωμί* etc.

zmelin *σμιλίον* neugriech. *σμιλί*,

besin 7. Jahrhundert *βισσίν* bei Leontius Cyprius (7. Jahrh.),

pandoki *πανδοκεῖον* **πανδοκ(ε)ίν*.

b) unbetont.

prasi *πράσιον* **πράσιν* wie z. B. *παραδείσιν*, *στάδιν* aus Inschriften, neugriech. (*ὀμ*)*μάτι*, (*ὀ*)*δόντι*, *πόδι*, *βρόμι*, *κάδι* u. s. f.

†ap'sndin *ἀψίνθιον* **ἀψίνθιν*.

†sebeni *σεβένιον* **σεβένιν*.

2) Abfall der Endung oder (seltener) -*n*:

unbetont.

pankrat (neben pankration) *παγκράτειον*, *παγκράτειν* auf zwei Inschriften (s. Dieterich), taks'at *ταξείδιον*, neugriech. *ταξείδι*.

maturn *μαρτύριν* (Jannaris).

semiar **σημειάρις* 'Schnellschreiber'; das Wort ist im Mittelgriechischen, wie es scheint, nicht belegt. Die Bildung auf -*άρις* ist im Mittel- und Neugriechischen ganz gewöhnlich; aus älterer Zeit (Inschriften) vgl. *χαρτάρις*, *ῥητιάρις*, *ἀκτουάρις*, *μαρμάρις* bei Wagner, Quaest. de epigramm. graecis p. 98, und סרקאריס **σηρικάρις* (*σηρικάριος*) Krauſs 92.

gramar (7. Jahrh.) *γραμμάριον* **γραμμάριν*, vgl. aus Inschriften *στηλλάριν*, *πισάριν* (= *πιθάριν*), ferner ביברין *βιβάρι(ο)ν* (vivarium), סודרין *σουδάρι(ο)ν* (sudarium) und die zahlreichen neugriech. Nomina auf -*άρι(ν)*.

kerat (7. Jahrh.) *κεράτιον* **κεράτιν* (wie etwa *ἀλάτι*, *ὀμμάτι* u. dgl.).

kondak (7. Jahrh.) *κοντάκιον* **κοντάκιν* wie *πηττάκιν* auf einem Papyrus und neugriech. *παιδάκι* u. dgl. Allerdings führt Hatzidakis 316 nur die Form *κοντάκιο* (aus der Kirchensprache) an.

kiunikn (7. Jahrh.) *κυνήγιον*, neugriech. *κυνήγι*.

prast (7. Jahrh.) *προάστειον* **πράστιν* (cf. *παγκράτιν*).

tomar (7. Jahrh.) τομάριον, vgl. neugriech. τομάρι und oben s. v. gramar.

akat (10. Jahrh.) ἀκάτιον *ἀκάτιν.

manklav (10. Jahrh.) μαγκλάβιον *μαγκλάβιν.

trapiz (10. Jahrh.) τραπέζιον, neugriech. τραπέζι.

drakonar (11. Jahrh.) δρακονάριον *δρακονάριν; vgl. aufser den Neutra auf -άρι(ν) mittelgriech. δρακονάρις st. δρακονάριος bei Johannes Moschos (7. Jahrh.).

pandok (12. Jahrh.) πανδόκιον *πανδόκιν.

kałamar (13. Jahrh.) καλαμάριον, neugriech. καλαμάρι.

limon (13.—15. Jahrh.) λιμόνι.

†abarbi εὐφόρβιον, vgl. εὐφόρβι und ἐφόλβιον Korais, Ἄτακτα V 82.

†enk'er ἐγχείριον, cf. neugriech. χέρι, χρυσοχέρις.

†kołob κολόβιον * κολόβιν.

†pak'simat παξιμάδιν in den Taktika des Leo (10. Jahrh.), παξαμάδιν als varia lectio in den Apophthegmata Patrum (um 500), neugriech. παξιμάδι. Wegen des τ st. δ vgl. mittelgriech. παξαμάτιον; übrigens kann das armen. Wort auch von παξαμάτης (παξαμίτης) hergeleitet werden.

Da in der griechischen Sprachentwicklung die Deminutivform auf -ι(ο)ν sehr häufig die Primitiva verdrängte (neugriech. Beispiele s. Handbuch § 67 Anm. § 79)[1]), so liegt ferner der Verdacht nahe, ob nicht bei manchen Wörtern, in denen -ος oder -α abgefallen zu sein scheint, die Weiterbildung auf -ι(ο)ν zu Grunde liegt. Unter den α-Stämmen ist daher oriz = ὄρυζα oder ὀρύζιον und konk'eł (13. Jahrh.) = κογχύλη oder κογχύλιον gar nicht berücksichtigt; Deminutivbildung ist mindestens möglich, ja wahrscheinlich, bei folgenden Wörtern: †markeł μάκελλα (vgl. neugriech. δικέλλι zu altgriech. δίκελλα), sałamandr (5.—7. Jahrh.) σαλαμάνδρα, *-ιον, potromn (12. Jahrh.) ἱπποδρόμι(ο)ν st. ἱππόδρομος, płatan (13.—14. Jahrh.) πλατάνι(ο)ν st. πλάτανος, p'akełn φάκελος *φακέλι(ο)ν (cf. φακιόλιον), p'siat' altgriech. ψιάθιον neben ψίαθος, kałat' καλάθι(ο)ν st. κάλαθος. Daher liefs ich die Wörter mit belegtem Deminutiv in den statistischen Tabellen unberücksichtigt; die Grundformen auf -ιον st. -ος können also zahlreicher gewesen sein: unsere Zahlen würden dann selbstverständlich noch ausgeprägter den Einflufs der Vokalqualität zeigen.

Wie sind nun die beschriebenen statistischen Verhältnisse zu erklären? Ich glaube, dafs griechische Lautverhältnisse den Abfall der Endung im Armenischen beeinflufst oder vorbereitet haben: der unbe-

1) Wie alt dieser Vorgang ist, zeigt u. a. auch die grofse Zahl der Deminutiva im Rabbinischen, s. Kraufs 295.

tonte *i*-Laut ist im heutigen nordgriechischen Sprachgebiet teils reduziert, teils geschwunden. Damit bringe ich die Thatsache in Verbindung, dafs in den griechischen Lehnwörtern des Armenischen *i*-haltige Endungen leichter abfielen als andere. Denn es scheint mir prinzipiell statthaft, die Anfänge der griechischen Vokalreduktion schon in die Mitte des ersten Jahrtausends zu rücken; ich habe schon anderswo (Die neugriechische Sprache p. 11 f.) darauf hingewiesen, dafs wahrscheinlich sehr bald nach der vollendeten Durchführung des Itacismus die im Nordgriechischen hervortretende Differenzierung des Vokalismus begonnen hat: die besprochenen armenischen Verhältnisse möchte ich nun geradezu als Beleg für das Alter der nordgriechischen Vokalreduktion geltend machen. Die den Armeniern benachbarten pontischen Dialekte zeigen Schwund des *i* in den Endsilben; dafs die Armenier auch sonst besonders auf den Verkehr mit Nordgriechen (Konstantinopel, Propontis, Thracien) angewiesen waren, liegt auf der Hand. Andererseits kann es nicht überraschen, dafs die Behandlung der Endsilben nicht ausschliefslich von nordgriechischer Lautentwicklung beherrscht wird; denn die Einführung griechischer Wörter vollzieht sich ja meist auf gelehrtem Weg: aber es ist deshalb um so beachtenswerter, dafs das vulgäre Lautsystem so deutlich durchschimmert. Bei einer individuellen Behandlung der armenischen Schriftsteller bezw. Handschriften würde sich jedenfalls dieser Einflufs noch genauer feststellen lassen; vor allem würden dann wohl auch chronologische Unterschiede deutlich hervortreten: denn es ist anzunehmen, dafs der Schwund *i*-haltiger Endung im Laufe der Zeit zunahm entsprechend der fortschreitenden Reduktion des tonlosen *i* im Nordgriechischen.

In unserer bisherigen Darstellung sind noch nicht alle Faktoren besprochen, die bei der armenischen Gestaltung des griechischen Auslautes wirksam sein mochten: für die weitere Untersuchung, die dem Armenologen zufallen mufs, kommt auch die Frage in Betracht, wie weit die Entlehnung rein gelehrt (nur auf schriftlichem Wege), wie weit sie auf mündlichem Wege vor sich gegangen ist. Abfall der Endung scheint immer darauf hinzuweisen, dafs das betreffende griechische Wort durch die gesprochene Sprache der (Griechen und) Armenier hindurchgegangen ist.

Es erübrigt noch, über Einzelheiten der griechischen Deklinationsformen in der üblichen Ordnung zu berichten.

I. *α*-Stämme.

Sehr selten ist die unveränderte Herübernahme griechischer Kasusformen aufser dem Nom. sing.; hierher gehören p̄rotin (hschr. p̄roton)

πρώτην, mek'enai-k' *μηχαναί*, at'łestai-k' *ἀθληταί*, heresiotai-k' *αἱρεσιῶται* (mit griech. und armen. Pluralendung). Auch in duṙn ek't'eran liegt ein Akkusativ (*πύλην*) *ἰχθυηράν* zu Grunde. Sonst ist

1) a) *η* = ē, z. B. elatē *ἐλάτη*, p'iułakē *φυλακή*. An diese Grundform können die armenischen Endungen antreten: Gen. sg. kiurakēi, Nom. pl. kiurakē-k'. Statt ē begegnet *i* nur in dabni neben dap'nē und teleti *τελετή* (8. Jahrh.).

b) -*η* fällt ab, z. B. ṙetin *ῥητίνη*. Die Flexion wird ganz armenisch: hiuł *ὕλη*, Gen. hiułeay, diat'ik *διαθήκη*, Gen. diat'ki.

c) Statt -*η* ist -*α* bezw. -ay eingetreten in narka *νάρκη*, mek'enay *μηχανή*, siułobay *συλλαβή*. Hier handelt es sich um eine bekannte Erscheinung der *Κοινή* und des Neugriechischen, die ausführlich von Hatzidakis, Einl. 20 ff., besprochen worden ist. Unklar ist mir kat'ołikeay neben kat'ołikē *καθολική* (doch s. Nachtrag). Dem Worte artabos (7. Jahrh.) scheint ein sonst nicht belegtes **ἄρταβος* st. *ἀρτάβη* zu Grunde zu liegen.

2) a) -*α* = *a*, z. B. kimia *χυμεία*, oder (etwas seltener) -ay, z. B. siray *σειρά* (Gen. sg. sirayi, zu at'eray Gen. pl. at'eraç). Dieses -ay ist besonders häufig in den syrischen Elementen des Armenischen und ist daher für die griechische Sprachform ohne Belang (s. Nachtrag).

b) -*α* fällt ab, z. B. sp'eṙ *σφαῖρα*, ekełeçi *ἐκκλησία*, mełedi *μελωδία*; für astṙonomi 'astronomische Tafel' wird man *ἀστρονομία* ansetzen müssen (statt *ἀστρονομικός* bei Hübschmann).

c) Heteroklisie liegt vor in pinnos neben pinnay *πίννα*; armenische Suffixe in sepean *σηπιά* und pinneak = pinnay. Unklar sind mnas *μνᾶ* und akaṙn = *ἄκρα*; Hübschmann vermutet akaṙ und Artikel *n*. Vielleicht liegt aber die Akkusativform *ἄκραν* zu Grunde.

3) a) -*ης* = *ēs*, z. B. ekłesiastēs *ἐκκλησιαστής*, op'itēs *ὀφίτης*; einmal -*is*: †kritis *κριτής*.

b) -*ης* fällt ab, z. B. hiuperet *ὑπηρέτης*.

c) -*ος* st. -*ης* in paṙavatos *παραβάτης* und sop'estos neben sop'estēs *σοφιστής*; ebenso im Rabbinischen (Krauſs 193) סופסטוס *σοφιστής*, בולירוס *βουλευτής* u. ä.: -*ος* kann durch den Gen. auf -*ου* hervorgerufen sein. Eine solche Entwickelung widerspricht freilich der vulgärgriechischen, welche umgekehrt seit der alten *Κοινή* nach Angleichung des Genetivs an den Nominativ (-*ης*: -*ου* zu -*ης*: -*η*) strebt (s. Hatzidakis 76 ff.): auffallend ist aber immerhin die Übereinstimmung des Armenischen und Rabbinischen, weshalb man die Formen nicht ohne weiteres als falsche, ungriechische Bildungen zurückweisen darf. — Das griechische Suffix ist durch ein armenisches ersetzt in zmṙnitean *σμυρνίτης* und k'artean *χάρτης*.

4) a) -ας = *as*, z. B. kekias καικίας; -ay in abbay (griech. ἀββᾶ) neben ab(b)as ἀββᾶς.

b) -ας fällt ab, z. B. pap πάπας, kok'łi κοχλίας, vořē (u. vořēas) βορέας. In elik' ἑλικίας ist -ίας abgefallen.

c) Merkwürdig ist k'sip'iē ξιφίας.

II. o-Stämme.

Selten sind unveränderte Kasusformen herübergenommen: Nom. pl. masc. ostri-k' ὄστρεοι, spudē-k' σπουδαῖοι, yobeli-k ὀβελοί, ort'i (12. Jahrh.) 'Aufstehen!' ὀρθοί; der Nom. pl. neutr. ist wie ein Femininum auf -α behandelt in kulibay (kolivay) τὰ κόλυβα; von der gleichen Form ist auch auszugehen in didrak'may δίδραχμον, pl. -α, kuluřiay (13.—14. Jahrh.) κουλλούρι, pl. -ια, manganay (12. Jahrh.) μάγγανον, pl. -α. — Gen. pl. borboriton-k' Βορβορῖται; Acc. s. libanon neben libanos λίβανος. In pôtrômn (poturun) (12. Jahrh.) und p'akełn (10. Jahrh.) liegen nicht ἱππόδρομος und φάκελος, sondern Wörter auf -ι(ο)ν zu Grunde, s. oben.

1) a) -ος, -ον = *-os, -on*, z. B. nomos νόμος, sałmos ψαλμός, miřon μύρον, k'ronikon χρονικόν; -ōn nur in ałabołōn (neben -on) ἀνάλαβος, ἀναβόλαιον und kendrōn κέντρον. Die armenischen Endungen treten an -os an, z. B. Borborianos-k' Βορβοριανοί, eřmos-iç zu εἱρμός.

b) -ος, -ον fällt ab, z. B. ort'odok's ὀρθόδοξος, spung σπόγγος, t'atr (neben gelehrtem t'ēatron) θέατρον. Auffallend ist kest neben kestos 'Schmuckkasten der Aphrodite', falls es unmittelbar = κεστός ist: betonte Endung bleibt sonst regelmäſsig. Das Wort ist in Sophokles' Wörterbuch nicht belegt; vielleicht liegt ein *κέστος zu Grunde, das selbst aus dem lat. cestus wieder zurückübernommen worden wäre.[1])

Die Formen ohne Endung werden nach armenischer Analogie flektiert; vgl. Pl. metałk' zu μέταλλον, art'r Gen. art'er ἄρθρον, sikł Gen. skeł σίκλος, spung Instrum. spəngov σπόγγος, tip Gen. pl. tpaç τύπος. Infolge dessen ist die Gestalt der griechischen Lehnwörter bisweilen lautlich weiter umgeformt worden: so wurde καρκίνος zunächst zu karkin, wozu Gen. karkni; von letzterem aus entstand, wie mir scheint, Nom. karakn (mit anaptyktischem Vokal), und dazu wurde schlieſslich wiederum der Gen. karakni gebildet.

c) Ausfall des *o* mit Beibehaltung des Nominativ-*s* kommt nur dreimal vor: stamok's στόμαχος, stik's neben stik' στίχος, toms τόμος (Gen. toms-i). Daſs hier nicht eine künstliche oder zufällige,

1) Eine Parallele dieses Vorgangs ist neugriech. κάμερα neben καμάρα, worüber ich IF. II 80 gehandelt habe.

sondern eine volkstümliche Form vorliege, scheinen mir Weiterbildungen wie stik'sem 'teile in Verse', tomsak (modern) 'Karte, Billet' zu beweisen.

d) Statt -os liegt die Endung des Neutrums vor in pentat'łos *πένταθλον*; -ay st. -os in hormay *ὅρμος*. Falsch ist hiułē für *ἥλιος* (s. Hübschmann s. v. hiuł).

2) a) *-ιον* = ion, z. B. tpazion *τοπάζιον*, piuřion *πυρεῖον*, kapelion (11. Jahrh.) *καπήλιον*; einmal -iōn in korołiōn *κοράλλιον*. Für *-ιος* fehlen Belege. Bemerkenswert ist -on statt -ion nach *ρ* und *λ*: argiuron (7. Jahrh.) *ἀργύριον*, lingiron łiungiron ligron neben ligrion *λυγκούριον λιγύριον*, k'imeřon (k'imiuřon) *χειμέριον*, triułon *τρύβλιον* oder *τρυβλίον*. In die gleiche Kategorie gehören wohl auch bombiulos *βομβύλιος*, tařałan für *tałařon *ταλάριον* und kapełay (12. Jahrh.) *καπηλεία* bezw. *καπηλειά*. Man vergleiche dazu rabbin. מטטרון *μητατώριον*, זפרון *Ζεφύριον*, אורוים *ὡραῖος* bei Kraufs p. 92. Ein ähnliches Aufgehen des *ι* in *ρ* und *λ* ist auch im Griechischen bezeugt; aufser neugriech. *κερά* = *κυρία* (*κυρά* und *κυροῦ* = *κυρίου* schon in Papyri) vgl. z. B. *φυλακτήρον* st. *-τήριον*, *Δεμάτρος* st. *-τριος* bei Dieterich 59 f.; es liegt also den armenischen Formen ein griechischer Lautvorgang zu Grunde, auf dessen weitere Erörterung ich hier verzichte. Dagegen scheint ałabołon eine Kontamination von *ἀνάλαβος* und *ἀναβόλαιον* zu sein. Umgekehrt ist elektrion statt und neben elektron *ἤλεκτρον* offenbar durch Mifsverständnis (falsche Analogie infolge des Wandels *-ριον* in *-ρον*) hervorgerufen.

b) *-ι(ο)ν* = i(n) s. oben. Hier mag auch ok'simeli (11. Jahrh.) *ὀξυμέλι* angeführt werden.

c) *-ι(ο)ν* fällt ab, s. oben. Bei kiuř kiř vor Eigennamen liegt natürlich mittelgriech. und neugriech. *κύρ* = *κύριος* zu Grunde: vgl. neugriech. z. B. *ὁ κύρ Λάζαρος* u. ä. Ein *κύρ Λέων* begegnet schon beim Fortsetzer des Theophanes (9. Jahrh.), s. Sophokles; zahlreiche Belege z. B. auch in dem Strategikon des Kekaumenos (ed. Wassiliewsky und Jernstedt 1896), so *κύρ Βασίλειος*, *κύρ Ἰωάννης* u. s. w.

d) statt -is oder -ios wird -ēs geschrieben in den Namen Agapēs, Levontēs = *Ἀγάπι(ο)ς*, *Λεόντι(ο)ς*; -ēs und -is wurden verwechselt, nachdem *-ις* und *-ης* im Griechischen zusammengefallen waren. Wir dürfen sogar die graphischen Varianten **Ἀγάπης*, **Λεόντης* im Griechischen ruhig annehmen, da ja bei den Namen und Wörtern auf -is oft die (moderne) Orthographie schwankt (vgl. z. B. *ζηλιάρης*, *νοικοκύρης* u. dgl. st. *-ις*).

3) Contracta. Der einzige Beleg k'ałkos (7. Jahrh.) *χαλκοῦς* zeigt den spätgriechischen Übergang der Contracta in das gewöhnliche Schema der o-Stämme, s. Hatzidakis, Einl. 306, Jannaris 117 § 321.

III. ι-(υ-)Stämme.

Der Nom. pl. ist unmittelbar übernommen in gelehrtem enkeɫeēs (enkelēs, enk'eɫis) ἐγχέλεις. Die Form des Nom. sg. bleibt unverändert nur in yaspis ἴασπις und kinabaris (5.—7. Jahrh.) κιννάβαρις; -i in yaspi. Das gewöhnliche ist aber Abfall der Endung, z. B. apôtik's ἀπόδειξις, kidar κίδαρις, simindr σεμίδαλις. Eine stärkere Umwandlung zeigt sich in prak-k' (Gen. prakaç) πράξεις: ein zu erwartendes *praks (oder prak's) ist in die Analogie der Konsonantstämme (Nom. sg. -ξ) hineingezogen worden (s. Nachtrag). In einem andern Fall hat das Nebeneinander von -is und i (vgl. yaspis und yaspi) einen ursprünglichen o-Stamm tiefer umgebildet: zu ki(u)paris = κυπάρισσος oder κυπαρίσσι(ο)ν mit dem regulären Abfall der Endung ist ein kipari geschaffen worden.

Ein υ-Stamm liegt nur in dem einmal vorkommenden gelehrten pitus πίτυς vor.

IV. Vereinzelt ist katapan (13. Jahrh.) ὁ κατεπάνω 'praefectus'.

Konsonantstämme.

Die grofse Masse der griechischen Konsonantstämme zeigt sich im Armenischen in der (griech.) Stammform. Dies ist am deutlichsten erkennbar bei denjenigen Masculinis und Femininis, deren Nominativ sigmatisch gebildet ist, d. h. bei den Stämmen auf Verschlufslaut, vgl.

1) Gutturalstämme, z. B. k'arak[1]) χάραξ χάρακος, proig προίξ προικ-ός, p'aɫang φάλαγξ φάλαγγος.

2) Labialstämme. Einziges Beispiel ist yopop ἔποψ ἔποπος, und dabei ist es fraglich, ob überhaupt ein griechisches Lehnwort vorliege, s. Hübschmann s. v.

3) Dentalstämme, z. B. oɫompiad Ὀλυμπιάς, sp'iurid σπυρίς, pɫakund πλακοῦς πλακοῦντος. Tenuis statt Media in paɫatit παλαθίς, -ίδος und pnakit πινακίς hängt wohl mit der schon oben (p. 410) besprochenen Vertauschung von Tenuis und Media zusammen; über lampar λαμπάς, -άδος (neben jüngerem lambat-k' (8. Jahrh.) λαμπάδες) s. oben p. 413. Wie die Form kɫmidr κεραμίς, -ίδος mit ihrem Schlufs-r zustande gekommen ist, läfst sich nicht genau sagen (s. auch oben p. 394).

Die Wörter auf -ις, -ιδος zeigen neben der erwähnten Umbildung noch eine andere, sie werden wie die vokalischen ι-Stämme behandelt, vgl. ant'em ἀνθεμίς, p'renit (8. Jahrh.) φρενῖτις; ap'sē = ἀψίς zeigt weiter, dafs die ι-Stämme den Nomina auf -η formell gleich waren

---

1) Wie daneben k'aray zustande kam, ist mir nicht klar.

(wofür wir griechische Belege seit dem 3. Jahrh. n. Chr. haben). Diese Gestaltung der Stämme auf -ιδ ist auch mittelgriechisch, vgl. z. B. πελάμη st. πελαμίς u. dgl. in den Hermeneumata Vaticana (bei Dieterich 161), und hat eine genaue Parallele an den Stämmen auf -τητ- (mittel- und neugriech. ἡ νεότη, seltener νεότητα, worüber Hatzidakis 58 f.). Das Substantiv mangnit (8. Jahrh.) neben magnestis kann sowohl zu μάγνης wie μαγνῆτις gestellt werden.

Die Formen andri neben andriand ἀνδριάς und tetr (13. bis 14. Jahrh.) τετράς, -άδος sind offenbar singuläre Entgleisungen, hervorgerufen durch die Masculina der I. Dekl. auf -ας. Sie zeigen zugleich, dafs auch bei den Konsonantstämmen der Nominativ sing. Grundlage der entlehnten Form sein kann: aber die Herübernahme des unveränderten Nom. sing. ist doch sehr selten und jedenfalls gelehrt (was auch durch das Vorkommen der meisten Belege bestätigt wird), vgl. Ellas (neben Elladay), ek'enēis (ek'enēs) ἐχενηΐς, iris (Gen. iris-i) (8.—9. Jahrh.) ἶρις, katēgis (8.—9. Jahrh.) καταιγίς, diaton (8.—9. Jahrh.) διάττων (ἀστήρ), dṙakon (11. Jahrh.) δράκων, monozon oder monazn (8. Jahrh.) μονάζων, lelap's (8.—9. Jahrh.) λαῖλαψ, lip's (8.—9. Jahrh.) λίψ. Diese Formen sind daher nicht als typisch zu betrachten, sondern stehen auf gleicher Linie mit der gelegentlich vorkommenden unveränderten Übertragung anderer Kasus, so des Gen. s. karitos χαρίς -ῖδος, menidos μαινίς -ίδος, paropsidos (überliefert paropsidss) (7. Jahrh.) παροψίς -ίδος, des Acc. sg. (z)p'iuridn (neben sp'iurid) σπυρίδαν, des Nom. pl. argitēs-k' (8.—9. Jahrh.) ἀργής -ῆτες, dantakēs δάνδακες, drakon⟨a⟩tes (11. Jahrh.) δράκοντες, iridēs (8.—9. Jahrh.) zu ἶρις, połipodēs πολύποδες, tevt'idēs-k' (8. Jahrh.) τευθίς -ίδες. Sonst bietet aber die griechische **Stamm**form die Grundlage für die armenische Flexion dar, vgl. Gen. s. srəng-i **zu** sring σῦριγξ, Nom. pl. lambat-k' λαμπάδες, Gen. pl. sp'iurid-iç, Instrum. pṙugôk' zu προΐξ.

Die Entscheidung, ob der Nominativ oder die Stammform zu Grunde liegt, ist bei den ρ- und ν-Stämmen mit asigmatischem Nominativ schwer zu treffen. Vgl.

4) ρ-Stämme, z. B. hṙetor ῥήτωρ, prakt'or (13. Jahrh.) πράκτωρ, a(y)er ἀήρ, pṙestēr (8.—9. Jahrh.) πρηστήρ. (Nie -ir = ηρ).

5) ν Stämme, z. B. ambon (11. Jahrh.) ἄμβων, trigon τρυγών, kon (12. Jahrh.) εἰκών; hellēn Ἕλλην, delp'in δελφίν und δελφίς[1]).

Die Analogie der Mutastämme macht es wahrscheinlich, dafs auch diese Formen nicht als Nominative, sondern als Stammformen aufzu-

---

1) Der Gen. delp'is-i weist auch auf einen Nom. sg. delp'is.

fassen sind. Würde der Nominativ zu Grunde liegen, so dürfte man bei Wörtern wie ἀήρ u. ä. gelegentlich ein *i* statt *e* oder *ē* erwarten, was aber nicht vorkommt. In ktin-k' κτείς bezw. pl. κτένες tritt überdies der Stamm deutlich zu Tage (über *i* st. *e* s. oben p. 394 f.).

Während das Rabbinische bei den entlehnten griechischen Vokalstämmen mehr seine eigenen Wege geht, zeigt sich in den Konsonantstämmen genaue Übereinstimmung mit dem Armenischen: die Herübernahme der Stammform ist Regel (s. Krauſs 65 f.); hinsichtlich der ν- und ϱ-Stämme (ib. p. 68) besteht der gleiche Zweifel wie im Armenischen. Die Wörter auf -ις -ιδος haben ebenfalls wie im Armenischen die Neigung, sich den ι-Stämmen anzuschlieſsen. Warum nun bei den Konsonantstämmen die Stammform für die Gestaltung des entlehnten Wortes maſsgebend war, ist aus der Natur ihrer Flexion leicht verständlich: der Stamm trat eben in allen Formen auſser dem Nom. sing. zu Tage. Aber zwei weitere Momente haben offenbar noch mitgewirkt: einmal die neugriechische Umbildung der Konsonantstämme, dann der Ersatz vieler durch Deminutiva. Beide Erscheinungen gehörten schon der Vulgärsprache des ersten christlichen Jahrtausends an. Wie alt die Zerstörung der konsonantischen Deklination ist, zeigt Hatzidakis 78 ff.; die ältesten Belege dafür sind ἀέρας auf einem Papyrus des 2.—3. Jahrhunderts und αἱ ἀκτῖναι auf einer Inschrift des 2. Jahrhunderts (s. Dieterich 160). Armen. k'arak, hṙetor u. s. w. dürfen also als Vertreter von ὁ χάρακας, ὁ ῥήτορας aufgefaſst werden; vielleicht ist p'senas ψήν (das von Hübschmann als Acc. pl. ψῆνας gedeutet wird) unmittelbar der vulgärgriech. Nominativ (s. Nachtrag); er liegt offenbar auch in Elladay (neben Ellas) vor: der Ausgang -α (cf. neugriech. ἡ πατρίδα u. dgl.) ist ganz wie ein alter α-Stamm behandelt. Die selteneren Entlehnungen des Nominativ sing. älterer Form würden sich ungezwungen als gelehrt erklären und machen auch sonst diesen Eindruck (s. oben). Aber weiter können eine Reihe der „Konsonantstämme“ auch in der Form ihrer Deminutiva entlehnt worden sein, so daſs also z. B. pnak, pnakit, lampar, trigon, sndon, del'pin, melan vielleicht richtiger als Vertreter von griech. πινάκι(ο)ν, πινακίδι(ο)ν, λαμπάδι(ο)ν, τρυγόνι(ο)ν, σινδόνι(ο)ν, δελφίνι(ο)ν, (neugriech.) μελάνι aufgefaſst werden und somit eigentlich nicht hierher, sondern zu den an anderm Ort besprochenen Substantiven auf -ι(ο)ν gehören, zu deren Behandlung sie aufs beste stimmen.

Wie genau die armenische Form sich an vulgärgriechische Deklinationstypen anschlieſst, zeigt marti(u)ros, das neugriech. μάρτυρος entspricht: über das Alter dieser Bildung belehrt uns das Zeugnis des

Herodian (Hatzidakis p. 79) und die Form *μαρτύρου* auf syrischer Inschrift (Dieterich 163).

6) neutrale *τ*-Stämme. Die Endung fällt gewöhnlich ab (in sechs Fällen), z. B. t'em Gen. t'emi (12. Jahrh.) *θέμα*, stom *στόμα*; in drei Fällen ist das -*α* des Nominativs (wie gelegentlich dasjenige der *α*-Stämme) durch -ay vertreten: aporiumay (7. Jahrh.) *ἀπόρρυμα*, klimay *κλίμα* und nomismay (7. Jahrh.) *νόμισμα*. Der Metaplasmus †kermos *κέρμα* ist vielleicht griechischen Ursprungs.

7) *σ*-Stämme. Die paar Substantiva behalten ihre Endung in idos *εἶδος*, het'anos *ἔθνος*, kip'as (13. Jahrh.) für kip'os *σκύφος*; die Endung fiel ab in kēt *κῆτος* neben ketos. Die wenigen Adjektiva auf -*ης* zeigen dreierlei Gestalt: unverändert piuramoidēs (8. Jahrh.) *πυραμοειδής*, Abfall des -*ς* in podiri *ποδήρης*, der ganzen Endung in triēr *τριήρης* und tetraskeł *τετρασκελής*. Das letzte Wort könnte auch auf ein **τετράσκελος* bezogen werden, da die Adjektiva auf -*ής* früher Umbildung erlagen, s. Hatzidakis 381 f., Dieterich 176, Jannaris p. 135.

Vereinzelt steht selas, sela, sel (8.—9. Jahrh.) = *σέλας*.

IV.

Zur Geschichte des griechischen **Verbalbaus** liefern die armenischen Entlehnungen gar keine Ausbeute. Verba sind überhaupt nicht aus dem Griechischen entlehnt worden: denn in kanon-em 'vorschreiben, festsetzen', stik'sem 'in Verse teilen', tpavorem 'einprägen, formen', martirosanam 'den Märtyrertod leiden', liegen armenische Ableitungen von den Nomina kanon *κανών*, stik's *στίχος*, tip *τύπος*, martiros *μάρτυρος* vor. Die einzige griechische Verbalform ist prosxumēn 'aufmerken!', das einigemal (seit dem 10. Jahrh.) belegt ist und ein griech. **προσσχοῦμεν* (nicht *πρόσσχωμεν*) und damit zugleich den neugriech. Typus *νὰ ἰδοῦμε*, *νὰ ἐρθοῦμε* u. s. w. bezeugt. Das Wort ist wie eine Art Interjektion aus dem Griechischen herübergenommen. Über die Participialform parekimanos s. oben p. 393.

Auch über die **Wortbildung** kann ich mich kurz fassen. In einigen Fällen zeigt das armenische Wort ein anderes griechisches Suffix als das griechische Substrat: manklavik neben manglavit (10. Jahrh.) *μαγκλαβίτης*, tetrak (13.—14. Jahrh.) *τετράδιον*, p'ałarik (9. Jahrh.) *φαλαρίς*; ob diese Suffixvertauschung (z. B. **τετράκιον* st. *τετράδιον* nach Analogie der zahlreichen Deminutiva auf -*άκι*) schon griechisch ist oder erst bei der Entlehnung zustande kam, ist schwer zu sagen. Für drakontikon 'Sardonyx', wozu Hübschmann *δρακόντειος* vergleicht, dürfen wir wohl ein **δρακοντικόν* ansetzen. Die Bildung

diklikon oder diklidon 'die Netzhaut, welche die Eingeweide umhüllt', zu δικλίς δικλίδος ist mir unklar, ebenso borborit 'unzüchtig', dessen Zugehörigkeit zu βόρβορος fraglich ist (s. Hübschmann s. v.).

Nicht selten wird das griechische Suffix durch ein armenisches ersetzt: ołogom-ean (7. Jahrh.) εὐλογημένη (vgl. Hübschmann), yobēl-ean (13. Jahrh.) ὀβελός, stoyikean στοϊκός, †storov-eni στρόβ-ιλος(?). Das Suffix -ικός wird besonders gern durch -akan verdrängt, z. B. hellenakan ἑλληνικός, kłerakan neben kłerikos κληρικός, ołompiakan = Ὀλυμπικός oder Ὀλυμπιακός, puetakan neben puetikos ποιητικός, satirakan σατυρικός. Seltener tritt für -ικός ein anderes Suffix ein: hṙetor-aban ῥητορικός (s. Nachtrag), hṙetor-ut'iun ἡ ῥητορική, hellenaçi ἑλληνικός. Das Suffix -ινος zur Bezeichnung der Stoffadjektiva ist durch -eay ersetzt in marmareay μαρμάρινος, adamanteay ἀδαμάντινος, ebenneay ἐβένινος, stiurakeay στυράκινος und wohl in biurłeay *βηρύλλινος. Auch pałmakan (8.—9. Jahrh.) παλματίας scheint auf Suffixvertauschung zu beruhen. Bei πατριαρχεῖον ist gar das griechische Suffix in dreifacher Weise, je nach der Bedeutung, wiedergegeben: patriark'aran (10. Jahrh.) 'Patriarchensitz', †patriark'anoç 'Palast des Patriarchen', patriark'ut'iun (10. Jahrh.) 'Patriarchat'. Ein Suffix ist an das griechische Wort zur deutlicheren Charakterisierung angefügt in heresi-ut'iun 'Ketzerei' αἵρεσις.

In mehreren der angeführten Beispiele ist es schwer, die Grenze zu ziehen, wo Umbildung eines griechischen Wortes oder armenische Weiterbildung (Ableitung) vorliegt. Ein kłer-akan, stiurakeay z. B. kann ebensogut Ableitung von kłer, stiurak wie Umbildung von κληρικός, στυράκινος sein; denn Weiterbildung griechischer Wörter ist ebenfalls nicht selten. Das armenische Suffix tritt in diesem Falle an das fertige griechische Wort an, z. B. barbarosakan 'barbarisch' zu βάρβαρος, siunhodosakan συνοδικός zu σύνοδος, siunik'osakan (11. Jahrh.) 'zusammenhängend' zu συνεχῶς; hiupatosut'iun (und hiupatut'iun) 'Konsulat' zu ὕπατος, heretikosut'iun 'Ketzerei' zu αἱρετικός (vgl. oben!), abbasuhi 'Äbtissin' zu ἀββᾶς, martirosaran 'Märtyrerkapelle' zu μάρτυρος, agonarar 'Wettkämpfer' zu ἀγών. Auch **Komposition** griechischer und armenischer Wörter kommt vor, vgl. z. B. semagir 'Schnellschreiber', wo der zweite Teil von σημειογράφος durch ein armenisches Kompositionsglied ersetzt ist; ähnlich andriantagorc ἀνδριαντοποιός. Der armenische Kompositionsvokal -*a*- ist von solchen hybriden Bildungen aus auch in rein griechische Komposita eingedrungen, vgl. z. B. kałapar καλοπόδιον (doch s. oben p. 394), k(i)urapałat κουροπαλάτης, livanôtos (8.—9. Jahrh.) λιβόνοτος, mirabałanos μυροβάλανος. Dem armenischen Kompositum

braucht natürlich nicht immer ein griechisches zu Grunde zu liegen: Bildungen wie k'ristosasēr 'christusliebend', biurłaber 'krystallhaltig' sind offenbar freie armenische Schöpfungen. Der Hervorhebung wert ist sap'asut 'ganz falsch', das Hübschmann wohl richtig als Zusammensetzung von σάφα und armenisch sut 'falsch' erklärt.

Aber all dies geht bereits über unser Thema hinaus und liegt der Beurteilung der Armenologen ob. Einige Bedeutung haben diese Dinge für die griechische Sprachgeschichte insofern, als wir bei dem in der armenischen Wortbildung verwendeten griechischen Sprachgut annehmen dürfen, dafs es dem Armenier besonders geläufig war, daher wohl auch der armenischen Sprache wirklich angehörte und nicht nur als künstliches Beiwerk der gelehrten Sprache figurierte.

V.

Hübschmann hat in das Verzeichnis der griechisch-armenischen Lehnwörter auch die dem Lateinischen entnommenen Elemente sowie einige hebräische, der Septuaginta entstammende Wörter aufgenommen. Mit den letzteren sich hier zu beschäftigen liegt kein Grund vor (s. auch Hübschmann 325). Wohl aber gehören die **lateinischen Elemente** in den Bereich unserer Untersuchung; denn „was das Armenische an lateinischen Lehnwörtern besitzt, ist fast immer durch das Griechische hindurchgegangen" (p. 325). Hübschmann hat hierin richtig geurteilt — im Gegensatz zu Brockelmann, der a. a. O. p. 36f. diesen Sachverhalt nicht erkannt hat. Wir dürfen getrost auch das Wörtchen „fast" bei Hübschmanns Satz weglassen; die Form der lateinischen Entlehnungen weist deutlich und regelmäfsig auf das Griechische als Bezugsquelle. Da Hübschmann der Sache im einzelnen nicht nachgegangen ist, so thue ich dies hier. Entscheidend sind für die Annahme griechischer Vermittlung folgende Momente.

I. Lautlehre.

Vokale. kałand-k' καλάνδαι — calendae.

ē ist wie η behandelt, d. h. neben e (ē in krkēs κιρκήσιον) gelegentlich auch i: ligat ληγάτον—legatum, kendinar (7. Jahrh.) κεντηνάριον — centenarium, mełiaris (7. Jahrh.) μιλιαρήσιον — milliarensis, simēs (7. Jahrh.) σημίσσιον — semis. Die Schreibung der Schlufssilbe von simēs und analog trmēs τριμίσσιον — tremissis erklärt sich ebenfalls nur aus dem Griechischen: sie lehnt sich an das Suffix -ήσιον (κιρκήσιον, μιλιαρήσιον) an.

legēon (legēōn) λεγεών — legiō.

kiurapałat (7. Jahrh.) neben kurapałat κουροπαλάτης, bezw.

*κυροπαλάτης; die griechische Schreibung von υ = lat. *u* begegnet auf Inschriften öfter, s. Eckinger, Die Orthographie lateinischer Wörter auf griechischen Inschr. 65 ff., doch läßt sich auch eine unmittelbare Anlehnung an κύρ(ιος) (armen. kiuṙ) vermuten, wie sie in ähnlicher Weise in primikiuṙos, primikuṙ neben primikeṙ (13. bis 14. Jahrh.) sowie sekundikuṙ (13.—14. Jahrh.) πριμικήριος σεκουνδικήριος — lat. -cerius stattgefunden hat.

libeṙneay λίβερνα (pl.) — liburnica navis.

Ausfall eines *u*: arkł ἄρκλα — arcula, bekł und bakł (nach d. 12. Jahrh.) βάκλον — baculum, sitł (14. Jahrh.) σίτλα — situla, titłos τίτλος — titulus. Wie alt und regelmäßig dieser Vorgang im Griechischen ist, zeigen die Belege bei Eckinger 73 ff.

Konsonanten: Ausfall von n: krkēs κιρκήσιον — circenses, mełiaris (7. Jahrh.) μιλιαρήσιον — milliarensis. (Vgl. Eckinger 113 ff.).

-r wie ῥ = hṙ: hṙog (7. Jahrh.) ῥόγα — roga, Hṙom (gelehrt Hṙōmē) Ῥώμη — Roma; unklar ist mir freilich Hoṙom-kʻ neben Hṙom-kʻ 'die Römer'.

gongiarion γογγιάριον — congiarium.

varkʻay (13.—14. Jahrh.) βάρκα — barca.

Die Umschreibung von *f* mit *pʻ* (wie φ > *pʻ*), z. B. pʻos φόσσα — fossa, †pʻurn φοῦρνος — furnus, beweist dagegen nichts, weil für die Transskription der lateinischen *f* dem Armenischen nur *pʻ* überhaupt zur Verfügung stand. Besonders charakteristische Zeugen sind aber pʻilon φελόνης — paenula und kʻsest (7. Jahrh.) ξέστης — sextarius.

II. Flexion.

Wo überhaupt die Endung nicht abgefallen ist, zeigt sie die griechische Form: vgl. limpos (15. Jahrh.) mittellat. limbus, magistros μάγιστρος — magister, pṙimikiuros (s. oben), †propositos-utʻiun πραιπόσιτος — praepositus, prôkʻsimos (12. Jahrh.) πρόξιμος — proximus, titłos (s. oben), yunvarios ἰανουάριος — Ianuarius; signon σίγνον — signum, asarion (7. Jahrh.) ἀσσάριον — assarius, gongiarion (s. oben), makełon μάκελλον — macellum, besekʻ(i)ston (7. Jahrh.) βίσεξτος — bisextus; selin (12. Jahrh.) σελλί(ο)ν — *sellium, pałatn παλάτιν — palatium, †urarn ὠράρι(ο)ν — orarium. idos ist zu ἰδοί — idus eine Singularbildung nach griechischer Analogie; ebenso ist kapeton (7. Jahrh.) 'Kopfsteuer' aus dem griechischen Plural κάπιτα (aus capitum exactio) entwickelt.

III. Wortbildung.

Vgl. dekanion *δεκανίων = δεκανός—decanus, Hṙomay-eçi, Hṙomay-akan Ῥωμαῖος—Romanus; epimanikos (12. Jahrh.) ἐπιμάνικον zu manica.

Allen diesen Fällen gegenüber findet sich kein einziger, der auf direkte Entlehnung aus dem Lateinischen hinwiese: denn paliun = lat. pallium begegnet in der armenischen Übersetzung eines Schreibens des Papstes Lucius III. vom Jahre 1184, latratem 'bellen' zu latratus bei einem Übersetzer lateinischer Werke im 17. Jahrhundert, und daraus folgt nichts von Gewicht für unsere Frage; endlich zeigt †natʿrun nadrun ndrun = νίτρον oder nitrum Unregelmäſsigkeiten der Form, die weder mit dem Lateinischen noch mit dem Griechischen eine unmittelbare Verknüpfung gestatten, weshalb ich vermuten möchte, daſs das Wort nicht direkt dem Griechischen, sondern einer orientalischen Sprache (etwa dem Arabischen?) entstamme (vgl. auch Hübschmann IF. Anz. X 43).

Es dürfen also alle lateinischen Wörter des Armenischen als solche griechischen Ursprungs betrachtet werden und sind daher Zeugen griechischer Sprachentwickelung (s. auch Nachtrag):

I. Lautlehre.

Vokale. ŏ = o, ω = arm. *o*, seltener *ô* (Hrôm, legēōn, nôtar νοτάριος, prôkʿsimos). *u* st. *o* in urar neben orar ὠράριον; ein *οὐράριον ist als Grundform möglich, s. Eckinger 54. Das *o* ist durch Assimilation verdrängt in dalapr *δολάβρα.

e = ε = arm. *e*; *ē* nur in legēōn λεγεών und ēkʿspʿloratorēs ἐξπλωράτορες (s. auch oben p. 394); über *i* st. *e* in pʿilon φελόνης s. den gleichen Wandel oben p. 395. Der Schwund des ε in lkti-kʿ (nach dem 12. Jahrh.) λεκτίκιον, λεκτίς ist wohl armenisch.

i wird zwar wie ι regelmäſsig mit *i* wiedergegeben, doch findet sich *e* in mełiaris = μιλιαρήσιον oder *μελιαρήσιον, kapeton (7. Jahrh.) κάπιτα, bekar und bikar (13.—14. Jahrh.) βικάριος, besekʿiston βίσεξτος in Übereinstimmung mit lat.-griechischer (s. Eckinger 29 ff.), wie griech.-armenischer Lautvertretung (s. oben p. 396). In krkēs κιρκήσιον, trmēs (7. Jahrh.) τριμίσσιον ist ι unter gleichen Bedindungen wie in den oben p. 396 schon angeführten griechischen Wörtern geschwunden, sigł und sigeł weisen auf griech. *σίγλον (lat. sigillum). Über iu statt *i* in siugnoin neben signon σίγνον s. oben p. 398.

u = ου = arm. *u*, z. B. †pʿurn φοῦρνος, kʿartułar χαρτουλάριος, unki (7. Jahrh.) οὐγκιά; korator (7. Jahrh.) κουράτωρ und

korapałat (7. Jahrh.) κουροπάλατης gehen auf griechische Formen mit ο zurück, vgl. κοροπαλάτου auf griech. Inschrift, Eckinger 64. †płembat *πλεμβάται plumbatae ist mir unklar, ebenso knkuł κουκούλλιον.

ae = αι (ε) = e: †pretor πραιτώρι(ο)ν (auch πρετώριον auf Inschriften); ai nur in kaisr und Ableitungen neben gelehrtem kesar: es ist nach Hübschmann das älteste griechische Lehnwort des Armenischen und zeigt daher altertümlichere Form. Da das Wort nicht vor Beginn der Kaiserzeit entlehnt sein kann, so beweist es diphthongische Aussprache des griechischen αι noch im ersten Jahrhundert n. Chr.

Der anlautende Vokal ist weggefallen in skeptor (13.—14. Jahrh.) ἐξκέπτωρ, dikʿtion (11. Jahrh.) ἰνδικτιών; Anaptyxis findet sich in Hoṙom-kʿ neben Hṙom-kʿ Ῥωμαῖοι, saker-kʿ σάκρα und tapeł (7. Jahrh.) τάβλα: dieser Vorgang ist nicht griechisch, sondern armenisch.

Liquidae und Nasale.

Der Gebrauch von *r* und *ṙ* stimmt gut zu unserer oben (p. 404) gegebenen Übersicht:

Zeit	r	ṙ
5. Jahrh.	13 = 87%	2 = 13%
7.—10. Jahrh.	5 = 63%	3 = 36%
10. Jahrh. und später .	5 = 63%	3 = 37%

Auch bei Konsonantengruppen zeigt sich das gleiche Verhalten:

	r	ṙ
Dental + *r*	4	1
Labial + *r*	3	1
Guttural + *r* . . .	1	—
r + Dental	1	—
r + Guttural . . .	2	—

Wo also *ṙ* bei griechischen Lehnwörtern fehlt, fehlt es auch in den lateinisch-griechischen. Die Lautgruppe *r* + *n* zeigt dagegen wiederum ein Überwiegen des *ṙ* (1:3).

Ebenso verhält sich die zeitliche Verteilung von ł und *l* wie bei λ:

Zeit	ł	l
5.—7. Jahrh.	13 = 72%	5 = 28%
8. Jahrh. u. ff.	4 = 33%	8 = 67%

Für die Frage nach dem Einfluſs des Vokals sind die Zahlen zu gering, um einen deutlichen, nicht zufälligen Ausschlag nach der einen oder andern Seite zu geben; im Auslaut überwiegt ł (= 6:2).

nicht allzuviel Bedeutung, weil uns die griechischen Formen meist schon belegt sind: denn von 83 lateinisch-griechischen Lehnwörtern finden sich 70 im Wörterbuch des Sophocles in der gleichen Form und Bedeutung; zu beachten ist wiederum, daſs darunter in vier Fällen die armenische Bedeutung der griechischen näher steht als der lateinischen, vgl. kapeton (7. Jahrh.) 'Kopfsteuer' = κάπιτα 'Steuern' = capitum exactio, saker-k' = ἡ σάκρα 'kaiserliches Schreiben' = lat. sacra, das mir nicht in gleicher Bedeutung bekannt ist, p'ilon φελόνης 'Mantel, Meſsgewand' = lat. paenula 'Mantel, Oberkleid' (aber nicht in kirchlichem Sinne), orar ὠράριον 'Stola' = lat. orarium 'Schweiſstuch, Schnupftuch'. Zu hṙog (7. Jahrh.) ῥόγα 'Sold' ist überhaupt das lat. Substrat unbelegt und erst aus dem Griechischen zu erschlieſsen, s. G. Meyer, Neugriech. Stud. III 56. In einem Fall weicht die armenische Bedeutung sowohl von der griechischen wie lateinischen ab, in dikator 'Redner' δικτάτωρ, und in einem weiteren Fall steht die armenische Bedeutung der lateinischen näher: skeptor (13.—14. Jahrh.) 'Protokollist' = lat. exceptor, aber ἐξκέπτωρ 'Kopist'; da jedoch dieses Wort aus formellen Gründen dem Griechischen entstammen muſs, so dürfen wir ἐξκέπτωρ unbedenklich um die Bedeutung 'Protokollist' erweitern.

Einige Male findet sich das griechische Substrat bei Sophocles nicht in der gleichen Form; der armenische Beleg bedeutet dann eine Bereicherung des mittelgriech. Lexikons: auſser dekanion, epimanikos und pul, worüber schon gehandelt wurde, vgl. noch vełar (12. Jahrh.) 'Kapuze' *βηλάριον velarium 'Vorhang', zu βῆλον 'Vorhang' und neugriech. βέλο 'Schleier' (dazu wohl auch βηλάριος Porphyr. de cerem. 607, 7, doch s. Sophocles). Bei kest(os) (8. Jahrh.) 'Schmuckkasten der Aphrodite' altgr. κεστός 'Gürtel der A.' kann man im Zweifel sein, ob es aus diesem altgriech. Wort stammt oder zu einem aus lat. cestus rückgewanderten *κέστος gehöre; die Form weist auf das letztere (s. oben p. 423), die Bedeutung stimmt weder zum Lateinischen noch Griechischen: wir müssen wohl ein *κέστος mit der armenischen Bedeutung ansetzen (s. jedoch Nachtrag). Von vier weiteren Wörtern, zu denen die griechischen Substrate bis jetzt nicht nachgewiesen sind, scheidet latratem aus (s. oben p. 432); für die drei übrigen, dalapr lat. dolabra, limbos 'Vorhölle' (15. Jahrh.) mittellat. limbus und †płembat 'Geiſselung mit Bleikugeln', ergeben sich aber *δολάβρα (oder *δαλάβρα), *λίμπος und *πλεμβάται (oder -α) als Zuwachs des mittelgriech. Lexikons.

VI.

Der letzte Abschnitt hat uns bereits zur Besprechung des **lexikalischen** Gewinns geführt, der uns aus den armenischen Lehnwörtern erwächst. Es verlohnt sich zunächst festzustellen, aus welchen Schichten der griechischen Sprache die Armenier vorzugsweise entlehnt haben; eine Untersuchung der Lehnwörter auf ihr Vorkommen im Altgriechischen und ihr Fortleben in der Volkssprache giebt darüber Aufschlufs. Was die lateinischen Elemente betrifft, so bemerke ich, dafs (aufser den Monatsnamen) 32 Nummern auch im Neugriechischen fortleben, dagegen 41 speziell byzantinisch und heute aufser Gebrauch gesetzt sind. Wo zwischen der mittel- und neugriechischen Wortform Unterschiede bestehen, folgt das Armenische dem Mittelgriechischen: sitł (14. Jahrh.) schliefst sich an mittelgriech. *σίτλα*, nicht *σίκλα* an; kałand-k' *καλάνδαι* 'der erste Tag des Monats' (neugriech. 'Neujahr'), notar 'Schreiber' (neugriech. 'Notar') und siłign *σιλίγνιον* 'Weizenbrot' (neugriech. *σιμίγλι*[1]) auf Syme 'Art Bretzel aus Mehl und Sesam, die man zu Weihnachten bäckt') folgen in der Bedeutung dem Mittelgriechischen; nur hrog (10. Jahrh.) = neugriech. *ῥόγα* 'Sold, Lohn', aber bei Sophocles 'Schenkung an das Volk' macht eine Ausnahme, doch dürfen wir die neugriech. Bedeutung auf Grund des armenischen Zeugnisses ruhig in ältere Zeit hinaufrücken.

Um den sprachgeschichtlichen Charakter der griechischen Lehnwörter des Armenischen kurz zu kennzeichnen, genügen folgende Zahlenangaben: unter rund 400 Nummern Hübschmanns (nach Abzug der nicht ursprünglich griechischen Wörter) sind 149 sowohl alt- wie neugriechisch, 200 fehlen im Neugriechischen, nur 39 aber im Altgriechischen. Unter „neugriechisch“ verstehe ich nur das, was der Volkssprache angehört, bezw. durch die Kirchensprache dem Volk geläufig geworden ist. Bei dem gegenwärtigen Stand der neugriechischen Lexikographie ist es freilich nicht immer möglich, alles echt volkstümliche Sprachgut zuverlässig festzustellen; ich habe — aufser eigener Erfahrung — nur die wichtigsten lexikalischen Hilfsmittel (Korais' Atakta, Byzantios, Petraris und einige kleinere Glossare) verglichen. Aber selbst wenn sich noch einige Wörter als neugriechisch ergeben sollten, so würde dadurch doch das Resultat nicht wesentlich beeinflufst, dafs nämlich von den griechisch-armenischen Lehnwörtern 53% der **heutigen** Sprache, dagegen nicht einmal ganz 10% dem **altgriechischen** Wortschatz fehlen; mit andern Worten: die Lehnwörter des Armenischen

---

1) Eine andere, mir unwahrscheinliche Etymologie des Wortes s. bei G. Meyer, Neugr. Stud. IV 81.

tragen ein überwiegend gelehrtes Gepräge — eine Thatsache, die durchaus mit der lautlichen Form der Wörter in Einklang steht; denn wir haben ja gesehen, dafs die vulgäre Sprachform nur gelegentlich zum Vorschein kommt. Für den Wortschatz der mittelgriechischen Volkssprache ist also nicht allzuviel zu erwarten; aber für die Geschichte der byzantinischen Litteratursprache lohnt es sich immerhin, auch die lexikalische Seite unserer armenischen Quelle einer kurzen Betrachtung zu unterziehen. Ich nehme das bekannte Lexikon von Sophocles als Ausgangspunkt, weil es den Wortschatz desjenigen Zeitraums umfafst, innerhalb dessen die griechischen Wörter entlehnt worden sind. 95 Wörter fehlen nun bei Sophocles ganz, 60 sind nur durch Ableitungen (oder ganz nahestehende Verwandte) vertreten; einige 40 weitere Wörter sind ihrer Bedeutung wegen bemerkenswert. Zu erwähnen sind zunächst Wörter, welche mit der mittel- bezw. neugriechischen Bedeutung zusammenstimmen, von der altgriechischen abweichen; dazu gehören kirchliche Begriffe wie agap ἀγάπη 'Liebesmahl', ark'imantrit ἀρχιμανδρίτης, (iupo)diakon (ὑπο)διάκονος, maturn μαρτύριον, martiuros μάρτυρ, metrapolit μητροπολίτης, prak πράξεις 'Apostelgeschichte' (neugriech. πρᾶξι 'Praxis, Routine'), siunbolon σύμβολον 'Glaubensbekenntnis', ferner folgende sonstigen Begriffe: bombiulos 'Puppe der Seidenraupe' βομβύλιος 'Seidenraupe', βομβύκιον 'Puppe der Seidenraupe', aber altgriech. βομβύλιος 'ein Insekt', k'imia χυμεία 'Alchemie', altgriech. 'Vermischung, Vermengung', ison 'Konzept' ἴσον 'copy of a document', kiuṙ κύρ 'Herr' (vor Namen), kulibay κόλυβα 'Spende aus gekochtem Weizen etc. bei der Totenfeier' (im Altgriechischen 'Art Kuchen oder Naschwerk'), tetr neugriech. τετράδι 'Heft', τετράς 'four-leaved pamphlet' τετράδιον 'quaternio', altgriech. τετράς 'Quartblatt'. Weitere Wörter, die in Bedeutung und Form mit dem uns aus Sophocles bekannten mittelgriech. Wortbestand vollständig übereinstimmen (gegen 40 Nummern), bedürfen nicht der Besprechung: sie zeigen eben den byzantinischen Charakter der Entlehnungen. Dagegen zeigen wieder andere Wörter, in welchen die armenische und mittelgriechische Bedeutung mit dem Altgriechischen zusammengeht und vom Neugriechischen abweicht, den gelehrten Einflufs der Antike: bibłos altgriech. βύβλος 'Papyrusstaude' (neugriech. βιβλίον 'Buch'), gramartikos 'Grammatiker' (in der neugriech. Volkssprache 'Schreiber'), Hellēn Ἕλλην neugriech. 'Heide, Riese der Vorzeit', kendrōn κέντρον 'Centrum' neugriech. κεντρί 'Spitze, Stachel', tomar τομάριον 'Band eines Buches', neugriech. τομάρι 'Leder'; siray 'Matte, Geflecht, Seil aus Palmblättern oder Binsen' steht dem altgriech. σειρά 'Seil, Strang, Kette' näher als neugriech.

σειρά 'Geschlecht, Abstammung' (Korais IV 493). Das Armenische zeigt aber auch öfter für sich allein die altgriechische Bedeutung gegenüber einer andern (neuen) im Mittel- oder Neugriechischen: agon ἀγών 'Wettkampf', seit Polybios 'Todeskampf, Todesangst' (und so auch im Neugriech.), zom (7.—8. Jahrh.) ζεῦγμα 'Schiffbrücke', bei Sophocles nur im rhetorischen Sinn 'Zeugma', ravdos ῥάβδος 'Lichtstreif am Himmel', Soph. 'Streifen', stom στόμα 'Schneide', Soph. nur 'Mund', tak'sat ταξείδιον 'Schar Soldaten', Soph. 'expedition, voyage'; wieder in andern Fällen läſst sich die armenische Bedeutung aus dem Alt- oder Neugriechischen belegen, fehlt aber bei Sophocles: drakonar δρακωνάριον 'Drache' (Soph. δρακωνάριος 'ensign officer to a cohort'), łepton altgriech. λεπτόν 'Münze' (Soph. 'Minute'), ropē 'Augenblick, Minute'[1]) altgriech. ῥοπή 'Neigung, Wendepunkt', neugriech. 'Augenblick' (Soph. 'Neigung'), p'ałarik neugriech. φαλαρίδα 'Wasserhuhn' (Soph. 'a plant' bei Dioskorides — ob richtig?), apōtik's neugriech. ἀπόδειξις 'Schuldverschreibung', altgriech. und Soph. 'Beweis, Nachweis'. Dagegen steht das Armenische mit seiner Bedeutung mehr oder weniger isoliert in den Wörtern andžilips 'Mittler' = ἀντίληψις altgriech. 'das sich einer Sache Annehmen', Soph. 'Stellvertretung', borborit 'unzüchtig' wohl zu βόρβορος 'Schmutz, Kot', dimos 'Fiscus' = δῆμος, das uns in dieser Bedeutung nicht bekannt ist (bei Soph. 'Partei im Cirkus'), t'ermon 'Glühwein' = θερμόν 'warmes Getränk', t'em 'Diöcese' = θέμα 'Bezirk, Distrikt' (Soph.), ołogomean 'Palmsonntag' = εὐλογημένη 'gesegnet', prion 'ein Fisch', d. h. wohl 'der Sägefisch' = πρίων, neugriech. πριόνι 'Säge' (vgl. πριστής 'Sägefisch'), p'akełn (10. Jahrh.) 'Hülle, Binde für den Kopf' = φάκελος 'Turban' (neugriech. φακιόλι), k'arak 'Wall' = χάραξ 'ein mit Pallisaden befestigter Ort' (neugriech. χάρακας, χαράκι 'Lineal'). Das mittelgriechische Lexikon ist unbedenklich um diese Bedeutungsangaben zu bereichern.

Wenn Wörter, die bei Sophokles sich nur in Ableitungen finden, im Alt- wie Neugriechischen zu belegen sind, so ist ihr Fehlen im mittelgriechischen Lexikon natürlich nur ein zufälliges Moment: die Wörter können ohne weiteres dem mittelalterlichen Sprachschatz einverleibt werden; es sind Belege für δελφίν, ἐχῖνος, ἴασπις, καρκίνος, κεραμίς (10. Jahrh.), κιθάρα (13.—14. Jahrh.), κιννάβαρις (5.—7. Jahrh.), λίβανος (10. Jahrh.), μανδραγόρας, †μολόχη, †νότος (neugriech. νοτιά), πέλαγος (5.—7. Jahrh.), πίννα, πράσον, προίξ (προῖκα), ῥητίνη, σέλαχος, σεμίδαλις (8. Jahrh.), σηπία (8. Jahrh.), στύραξ (στουράκι), †ψία-

1) Seltsam ist die weitere Bedeutung 'Welt'. Ist vielleicht auszugehen von der aus Strabo belegten Bedeutungsangabe ῥοπή 'the tendency of heavy bodies toward the centre of the earth' (Soph.)?

ϑος. Dem Wortschatz der byzantinischen Schriftsprache dürfen ferner die armenischen Belege hinzugefügt werden, deren griechische Substrate nur aus altgriechischer Zeit bekannt sind (doch s. Nachtrag): *αἰϑήρ* (7. Jahrh.), *ἀνδριάς*, *διάλογος* (13.—14. Jahrh.), *δραχμή* 'Gewicht' (Soph. *δραχμίον* 'little drachm', vgl. jedoch neugriech. *δράμι* 'eine Gewichtseinheit'), *ἔβεννος*, *ἐκκλησιαστής* 'Versammler' (Soph. *ἐκκλησιάζω* 'eine Versammlung berufen'), *ἐλλέβορος*, †*ζέφυρος*, *ϑύελλα* (8. bis 9. Jahrh.), *κεραυνός* (8.—9. Jahrh.), †*κέρμα*, *κιννάμωμον*, *κύαϑος* (7. Jahrh.), *κύβος* (12. Jahrh.), *μελῳδία* (meɫedi 'Messelied'), *μηχανή*, *μονάς* 'Talent', *νάρδος*, *ναστίσκος*, *νόμισμα* (7. Jahrh.), *ὀβολός* (7. Jahrh.), *παγκράτιον* (Soph. *παγκρατεία*), *πίτυς*, *πυραμίς*, *σατράπης*, *σκῦτος*, *σκύφος* (13. Jahrh.), *σπληνίον* 'Pflaster, Verband, Kompresse', *στάδιον*, *στακτική* 'Asche' (Soph. nur *στακτή*, Belege für jenes s. Hübschmann s. v.), *σπυρίς*, *τελετή* (8. Jahrh.) 'Teilnahme am Mysterium', *τριήρης*, *τρίτον* 'dreitägiges Fieber' (Soph. *τριταῖος* in gleicher Bedeutung), *τροχίλος*, *τυφών* (8.—9. Jahrh.), *φάλλος*, *χειμέριον* 'kalte Zone' (altgriech. *χειμέριος* 'winterlich', Soph. *χειμερία* 'winderseason'), †*χιλός*, *χίμαιρα*, *ψήν* (p'senas 'Frucht der männlichen Palme mit der darin lebenden Gallwespe'), *ὠκεανός* (8.—9. Jahrh.); drakontikon 'Sardonyx' (auch eine Pflanze) verlangt ein **δρακοντικόν* neben belegtem *δρακοντίας*, *δρακόντειος* und *δρακοντιαῖος*; für das byz. *πρωτοφροντιστής* (protofrōndēs, 14. Jahrh.) hat Soph. nur das Grundwort *φροντιστής* 'Kurator, Fürsorger'.

Das meiste Interesse haben schliefslich die armenischen Wörter, die bei Sophocles überhaupt in keiner Weise belegt sind. Soweit sie wiederum aus älterer wie neuerer Zeit schon bekannt sind, geben sie zu keinerlei Bemerkung Anlafs; es sind Belege für *γραμμάριον* (ein Gewicht), elatē *ἐλάτη* (neugriech. *ἔλατος* und *ἐλάτι*), enk'eɫeēs *ἐγχέλεις* (neugriech. *χέλι*), yopop *ἔποψ*[1]) (neugriech. *ἔποπας* bei Korais), *εὐφόρβιον*, *κάλαϑος*, *καπηλεῖον* (neugriech. *καπηλειό*), *καρίς* 'Seekrebs', *κτένες* 'Kammmuscheln', *λάδανον* (neugriech. *ἀλάδανο*), *μαινίς* 'ein kleiner Meerfisch' (neugriech. *μαινίδα* bei *Παπαζαφειρόπουλος*, *Περισυναγωγὴ γλωσσικῆς ὕλης* p. 456), *οἰκονόμος*, *ὄστρεον* 'Auster' (neugriech. *ὀστρειά*, *στρείδι*), *πεύκη* (neugriech. *πεῦκος*), *πτελεά*, *πολύπους* (neugriech. *πολυπόδι*), *σαλαμάνδρα*, *τρυγών* (ein Fisch, neugriech. *τρυγόνι*), triuɫon *τρυβλίον* 'Schüssel' (neugriech. *τροῦλα* 'Schale' s. oben p. 408), *φάγρος* 'ein heiliger Fisch im Nil' (neugriech. *φαγκρί* 'eine Fischart' Korais, Atakta IV 632), *φλόμος*, *φώκη* 'Robbe' (neugriech.

---

1) Hübschmann ist jedoch nicht sicher, ob das Wort Entlehnung oder onomatopoetische Bildung sei; ein **ὄποπας* wäre möglich.

φώκια Korais IV 664), kʿaɫban *χαλβάνη* 'ein Pflanzenharz' (neugriech. *γαλβάνι* Korais IV 74). Zwei Wörter seien ihrer Bedeutung wegen besonders genannt: akaṙ altgriech. *ἡ ἄκρα* 'Burg', im heutigen pontischen Dialekt 'die Höhe', taraɫan altgriech. *τάλαρος* 'Korb', aber neugriech. 'Gefäfs für Butterbereitung' (nach dem Lexikon von Byzantios).

Der gelehrte Charakter vieler Entlehnungen zeigt sich auch hier wieder in den Wörtern, die sonst nur aus dem Altgriechischen zu belegen sind; dahin gehören *ἀδάμας*, **ἀδαμάντινος* (amarintinē), **αἴθυια*, **ἀκάτιον* (10. Jahrh.), **ἕλιξ ἕλικος*, **ἀλκυών*, *ἀνθεμίς*, ***ἀργέστης* 'Nordwestwind', ***ἀργῆτες* 'rasch durch die Luft fahrend', armenisch 'eine Art Blitze', **ἀρτάβη* (7. Jahrh.), **βάθρον*, *βάρβιτος* (12. Jahrh.) *βόνασος* (5.—7., 13. Jahrh.), **διάττων* 'Sternschnuppe', **εἰκοσάεδρον* (8. Jahrh.), ***ἑλικίας*, ***ἐπικλίνης*, ***εὐρόνοτος*, **ἐφημερινός* (apʿimerinos (12. Jahrh.), *ἐχενηΐς* 'Name eines Fisches', ***θρασκίας*, ***ἶρις*, *καθαρός* 'Name einer Sekte', ***καικίας*, ***καταιγίς*, *κῆτος*, ***κομήτης*, **κοτύλη* (7. Jahrh.), *κώνιον*, *λαβύρινθος*, *λαμπτήρ*, **μάκελλα*, **μῆλον* 'Schaf', *μνᾶ*, **νάρκη* (narka), **ὀαριστής*, **ὀκτάεδρον* (8. Jahrh.), *Ὀλυμπιάς*, **ὀξύμελι* (11. Jahrh.), **ὅρμος* 'Schnur, Kette', ***παλματίας* (paɫmakan), **πανθήρ*, **παροψίς* (7. Jahrh.), **πένταθλον* (pentatʿɫos), **πομπίλος*, **πράσιον* 'eine Pflanze', *†*ῥαχία*, *σάρδιον*, **σάφα* (sapʿasut), ***σέλας*, ***σκηπτός*, *στατήρ* (5.—7., 13. Jahrh.), *σταφυλῖνος* (12.—15. Jahrh.), *στρόβιλος* (8.—9. Jahrh.), **στρόμβος* 'eine Schnecke', *τάλαντον*, *τετρασκελής*, **τενθίς* (8. Jahrh.), **ὕλλος*, **φήνη*, **φράτωρ*, **χαραδριός*, *†*χάρυβδις*, ***ψόλος*. Wenn wir berücksichtigen, dafs von diesen 64 Belegen 45 *ἅπαξ λεγόμενα* im Armenischen sind[1]), ja dafs ein grofser Teil derselben der Übersetzungslitteratur entstammt[2]), so dürfen wir sogar zweifeln, ob alle diese Wörter der byzantinischen Gelehrtensprache angehörten (was jedoch immerhin möglich ist); ob einige davon (etwa *ἀδάμας*, *κῆτος*, *κώνιον*, *σάρδιον*, *σταφυλῖνος*, *στρόβιλος*) gar der gesprochenen griechischen Sprache zuzuteilen sind, läfst sich auf Grund des armenischen Vorkommens nicht bejahen. Bei einigen wenigen zeigt überdies das Armenische eine abweichende oder besondere Bedeutung: astronom (11. Jahrh.) 'astronomische Tafel' = *ἀστρονομία* doch nur 'Sternkunde', diklikon oder diklidon 'Netzhaut, welche die Eingeweide umhüllt', falls = *δικλίς*, *δικλίδος* 'zweiflügelig', karakn und karkin nicht nur 'Zirkel, Zange' wie altgriech. *καρκίνος*, sondern auch 'Bogen, Wölbung'. Endlich weist das Armenische auf

---

1) Ich habe sie mit * bezeichnet.

2) 15 davon (mit ** bezeichnet) gehören der Schrift Aristoteles de mundo an (8.—9. Jahrh.).

einige Wörter, die den Lexicis überhaupt fehlen; für †dantakēs 'Name von Hunden' δάνδακες, semiar σημειάριος 'Schnellschreiber' hat schon Hübschmann griechische Belege nachgewiesen; ekłesiasdikos scheint eine (armen.) Kontamination von ἐκκλησιαστικός und ἐκκλησιέκδικος ('church-syndic' Soph.) zu sein. Belege fehlen gänzlich für ap(a)łas 'leichtes Fasten', das vielleicht mit ἁπλοῦς in Verbindung zu bringen ist[1]), für eurakiklon *εὐροκυκλών 'ein Sturmwind' (vielleicht vom armen. Übersetzer falsch gebildet, vgl. εὐροκλύδων, εὐρακύλων und Nachtrag), mesedi *μεσῴδιον 'ein Psalmenstück aus 2 Zeilen, die von je einem Chorknaben in der Kirche gelesen werden' (vgl. μεσῳδός bei Soph.) und p'osura (7. Jahrh.) 'Leuchtkäfer' (etwa aus φῶς und οὐρά, vgl. altgriech. πυγολαμπίς, neugriech. κωλοφωτιά).

Es bietet also der griechisch-armenische Wortschatz nur ganz wenig wirklich Neues; die jüdischen Entlehnungen geben hierfür reichlicheren Gewinn; charakteristisch für die armenischen Entlehnungen ist der Umstand, daſs spezifisch neugriechische, aus dem Mittelalter sonst nicht belegbare Wörter geradezu fehlen. Dennoch lohnt es sich zum Schluſs dieses Abschnittes, unsere Aufmerksamkeit noch auf die Kulturkreise zu richten, denen die Lehnwörter entstammen. Brockelmann hat die sachliche Gruppierung der griechischen Elemente auf die „echten Lehnwörter" beschränkt (a. a. O. 4—18), während ich eingedenk der eingangs erörterten Grundsätze (s. oben p. 391 f.) den griechischen Wortschatz in seiner Gesamtheit betrachte. Lehrreich ist ein Vergleich mit den griechischen und romanischen Elementen, die ins Türkische eingedrungen sind (vgl. G. Meyer, Türkische Studien I).

In einer Reihe von Begriffskategorien (denen ich G. Meyers Gruppierung zu Grunde lege) ist der griechisch-romanische Einfluſs aufs Armenische und Türkische gleich oder nahezu gleich:

Entlehnungen im	Armenischen bezw.	Türkischen:
Tierreich	10%	11%
Pflanzenreich	10%	12%
Gefäſse	4%	3%
Kleidung und Schmuck	4%	4%
Spiele und Künste	4%	3½%
Militärwesen	3%[2])	4%.

Überwiegen schon in diesen Dingen des täglichen Lebens die

1) Etwa aus einem miſsverstandenen griechischen Ausdruck ἁπλᾶς νηστείας (Acc. pl.); ich kenne freilich ἁπλοῦς in dieser Verwendung nicht (man spricht nur von μεγάλη νηστεία im Gegensatz zu den andern Fastenzeiten).

2) Von den 14 Wörtern sind 5 lateinischen Ursprungs.

türkischen Zahlen um ein weniges, so zeigt sich das viel deutlicher in folgenden, ebenfalls dem praktischen Leben angehörigen Gruppen:

	im Armenischen bezw.	Türkischen
Der menschliche Körper, Medizinisches	2%	3%
Haus und Wohnung, Hausgerät	3%[1]	4½%
Handwerke, Geräte u. ä.	3%	5%
Stoffe	½%[2]	3%
Nahrungsmittel	2%	3½%
Ackerbau und Viehzucht	—	1%
Handel und Verkehr	1%	2%
Seewesen	1%	21%[3]

Der höchsten Ziffer im Türkischen (Seewesen) entspricht also eine der niedersten im Armenischen — begreiflich, denn einmal hat ja das moderne griechische Seewesen die Mehrzahl seiner Begriffe selbst dem Italienischen entlehnt, und dann waren die Armenier keine Seefahrer. Alle aufgeführten Kategorien zusammen bilden im Armenischen gegen 47%, im Türkischen 80% des entlehnten Sprachgutes. Die Zahlen illustrieren, wie verschiedenartig der Einfluſs des Griechischen war, beweisen aber auch, daſs die armenische Entlehnung nicht rein gelehrt war: erstreckt sie sich doch fast bis zur Hälfte auf Dinge des täglichen Lebens. Andererseits darf allerdings dieser Einfluſs nicht überschätzt werden für den Verkehr von Volk zu Volk, weil die Form des Wortes selten deutlich vulgäres, dagegen oft deutlich gelehrtes Gepräge hat. Für die Beurteilung sind daher die übrigen Begriffsgruppen von Interesse, in welchen das Armenische die höheren Zahlen zeigt, nämlich:

	im Armenischen bezw.	Türkischen
Mineralreich	4%	3%
Natur, Stadt und Land	9%	2%
Münzen, Maſse und Gewichte	7%[4]	3%
Staatswesen	7%[5]	1%
Christliche Kirche	11%	4%
Der Mensch, seine Eigenschaften und Beschäftigungen	18%	5½%

Die herrschende Stellung, welche das Kaisertum Byzanz gegenüber den Nachbarvölkern hatte, wird durch diese Zahlen aufs deutlichste

1) Unter 14 Wörtern 6 lateinische.
2) Nämlich 2: σάβανο und σεντόνι.
3) Allerdings meist romanischen Ursprungs.
4) Von 24 sind 12 lateinisch.
5) Von 33 sind 20 lateinisch.

charakterisiert: die Kirche, die Wissenschaft, das Staatsleben von Byzanz waren auch für die Armenier vorbildlich. Das zeigt sich noch besser, wenn wir die Gruppe 'Mensch' näher betrachten: von den 84 Fremdwörtern dieser Kategorie kommen 29 = c. 6% auf die engere Gruppe 'der Mensch und seine Eigenschaften und Berufe' und entsprechen nahezu den 5½% der Entlehnungen im Türkischen; 20 armenische Wörter gehören aber dem Buch- und Schriftwesen und allgemeinen wissenschaftlichen Begriffen, 16 der Mathematik, Astronomie und Zeitrechnung, 6 der juristischen Begriffssphäre und 4 der antiken Mythologie an. Weiter ist bemerkenswert, dafs unter der Kategorie 'Natur, Stadt und Land' 35 Wörter (von 42) Naturerscheinungen bezeichnen, die meist der wissenschaftlichen Litteratur entstammen (z. B. Namen für Blitzarten und Winde, die alle nicht vulgär sind); die türkischen Entlehnungen dieser Gruppe kommen meist auf 'Stadt und Land' und gehören also wiederum mehr dem praktischen Leben an. Auch der relativ starke Prozentsatz griechischer Wörter aus dem Mineralreich beruht gegenüber dem entsprechenden türkischen Vorgang mehr auf dem Studium der wissenschaftlichen Litteratur als auf dem Verkehr von Volk zu Volk.

Während also das Türkische rein griechisches Sprachgut aus der unmittelbaren Berührung mit dem griechischen Volk bezog, zeigt der griechische Wortschatz des Armenischen, dafs hier gelehrte Thätigkeit eine grofse Rolle spielte: das stimmt zu allen unseren Beobachtungen und bestätigt die kurze Charakterisierung der griechischen Fremdwörter bei Hübschmann. Doch darf auch der volkstümliche, dem lebendigen Verkehr entspringende Kultureinflufs nicht unterschätzt werden: er scheint mir immerhin erheblicher, als Hübschmann annimmt.

VII.

Zum Schlufs ist noch eine Gruppe von Lehnwörtern des Armenischen zu besprechen, die sicher auf unmittelbarem Verkehr beruhen, jedenfalls keine gelehrte Basis haben, die **romanischen Elemente**, welche von Hübschmann im Anhang (p. 389—391) zusammengestellt sind. Die Zahl dieser dem 12. und 13. Jahrhundert angehörenden Wörter[1]) ist nicht unbeträchtlich; Herr Professor Hübschmann hat mir aufser den in seinem Buche genannten noch einige brieflich mitgeteilt, die ich im Folgenden durch ein † kennzeichne und von denen die italienischen Wörter aus Vertragsurkunden mit den Genuesen stammen. Die romanischen Elemente des Armenischen an diesem Orte zu be-

1) Nur eines, jabron, ist später (15. Jahrh.).

handeln, dazu veranlaſst mich die Überzeugung, daſs auch hier das Griechische die Vermittelung besorgt hat (s. auch Nachtrag).

Hübschmann hat in seinem Buch die Wörter als Entlehnungen aus dem Französischen verzeichnet, doch sind sie fast zur Hälfte italienischen Ursprungs. Ich bespreche diese zuerst; alle finden sich auch im Griechischen belegt.

1) †vikair, vgl. oben bekar und bikar *βικάριος*; über v = β und lat. *v* s. oben p. 434.

2) †batt'e 'Faſs' zu gr. *βοῦτα*, *βουττίν*, *βουτζίν*, ital. botta und botte, worüber G. Meyer, Neugriech. Stud. III s. v.

3) gundəstapl, gundustapl (auch gunustapl), mittelgriech. *κοντόσταυλος*, im mittelalterlichen Dialekt von Cypern *κοντοσταύλης* (s. *Σάθας*, *Μεσαιωνικὴ Βιβλιοθήκη* II Glossar), ital. contestabile; *pl* st. *βλ* begegnete schon oben in einem lateinisch-griechischen Worte (s. p. 434).

4) pail mittelgriech. *μπάϊλος*, mittelcypr. auch *πάγιλος* neben *μπάϊλος* u. a. (s. G. Meyer, Jahrb. f. roman. und engl. Litt. XV 43), ital. bailo. Das Wort ist auch ins Türkische (balios und bailos), sowie von da in das Albanesische eingedrungen (bail'oz-i s. G. Meyer, Alb. Wb.).

5) paron mittelcypr. *παρούνης* (Sathas a. a. O.), neugriech. *μπαρόνος*, ital. barone.

6) †burčēs mittelcypr. *πουρζέζης* und *βουργέζης* (Sathas), sonst auch *βουργέσιος*, ital. borgese (s. G. Meyer a. a. O. 37).

7) †samsr-ov Instrum. 'durch den Makler', neugriech. *σενσάλης* und *σενσάρης*, ital. sensal, türk. simsar, s. G. Meyer, Neugriech. Stud. IV s. v. und Türk. Stud. I 62. Nach G. Meyer stammt das Wort aus dem Persischen und ist von da in die übrigen Sprachen eingedrungen.

8) †siǰil 'Privileg', mittelgriech. *σιγίλλιον*, woraus türk. sidžill (G. Meyer, Türk. Stud. I 70), ital. sigillo.

9) tuk mittelgriech. *δοῦκας*, ital. duca.

10) čambla(i)n venez. zambelan, ital. ciamberlano, mittelcypr. *τζαμπερλάνος* (s. G. Meyer, Jahrb. f. rom. u. engl. Litt. XV 47).

Daſs diese armenischen Fremdwörter aus dem Griechischen stammen können, wird schon durch das Vorhandensein der griechischen Belege wahrscheinlich gemacht, eine Thatsache, die hier und im Folgenden weder von Brockelmann (p. 36 f.) noch von Hübschmann berücksichtigt worden ist. Auſserdem steht die armenische Lautform der griechischen nahe, bei Nr. 2, 3 und 7 entschieden näher als der romanischen Grundform. Für Nr. 8 fehlt zwar ein **σιτζίλλι*, darf aber aus dem Türki-

schen vorausgesetzt werden, und ebenso läfst sich ein *τζαμπλάνος (Nr. 10) vermuten. Die Ableitung der armenischen Wörter aus dem Griechischen erhält eine noch bessere Stütze dadurch, dafs sich sogar die nähere Bezugsquelle feststellen läfst: Nr. 4, 5, 6, indirekt auch 8 und 10 weisen auf Cypern, da Vorkommen und Lautbehandlung der armenischen Wörter zum cyprischen Dialekt am besten stimmen. Am deutlichsten scheint mir für cyprische Entlehnung Nr. 2 zu sprechen, weil *tt'* für (*t*)*t*, (τ)τ eine cyprische Lauterscheinung ist, s. Ἀθηνᾶ VI 155 f. Auch armen. *p* = ital. *b* (Nr. 4, 5), *t* = *d* (Nr. 9) steht mit der neucyprischen Behandlung italienischer Lehnwörter in völligem Einklang, vgl. πασtούνιν (sonst μπαστούνι) ital. bastone, τόμινον (sonst ντόμινο) domino u. ä. Ἀθηνᾶ a. a. O. Nur bei dem Volksnamen †jənuvez ital. Genovese ist es natürlicher, an unmittelbare Entlehnung aus dem Italienischen zu denken.

Cypern ist als Ursprungsort der romanischen Entlehnungen des Armenischen noch deutlicher in den französischen Fremdwörtern zu erkennen. Zunächst ist mir bei folgenden Wörtern zweifelhaft, ob sie französisch oder italienisch sind:

11) †dubl franz. double, ital. duplo.

12) †kumin franz. la commune, mittelcypr. κουμούνιν, ital. commune.

13) lič afr. lige, ital. ligio, mittelcypr. und sonst λί(ζ)ιος (s. G. Meyer a. a. O.).

14) †prolij = mittelcypr. προβιλί(ζ)ιον und πριβιλίζιον, welche nach G. Meyer = franz. privilége sind; doch könnte auch ital. privilegio (vgl. ligio Nr. 13) zu Grunde liegen, da ital. gi auch sonst bisweilen durch cypr. ζ wiedergegeben wird (s. G. Meyer a. a. O. p. 55). Jedenfalls steht das armenische Wort dem griechischen (*o* st. *i*) näher als seinem romanischen Substrat, wie immer wir dieses ansetzen. Auch Nr. 12 kann aus dem Griechischen (und damit aus dem Italienischen) gedeutet werden trotz seines *i* (statt *u*), das auf einer armenischen Assimilation beruht, ähnlich derjenigen, wie sie z. B. das oben p. 402 besprochene lingiron = λυγγούριον zeigt.

Unzweifelhaft französisch sind:

15) ansiz franz. assises, mittelcypr. ἡ ἀσίζα, αἱ ἀσίζαι.

16) blait'el franz. plaider.

17) brinj franz. prince, mittelcypr. πρί(ν)τζης, sonst πρίγκιπας.

18) gunç (guns) franz. comte, afr. cuens, mittelcypr. κούντης (mittelgriech. κόντος und neugriech. κόντες = ital. conte).

19) k'it' franz. quitte, mittelcypr. κίτες (Beaudouin, Étude du dialecte chypriote p. 21), κιτιάζω 'quitter' (Sathas).

20) harnëz 'Gerät' franz. harnois, harnais, mittelcypr. χαρνέσι (Beaudouin p. 20).

21) marajaxt afr. marischale mareschale, mittelcypr. μαριτζᾶς (s. G. Meyer a. a. O.).

22) margiz franz. marquis, mittelcypr. μαρκίς (aber μαρκέζης = ital. marchese).

23) op'rant afr. offrande.

24) paner 'der zum Gericht vorlädt' afr. banier, mittelcypr. πανιέρης 'banerius, ὁ κῆρυξ' (Sathas).

25) saizel franz. saisir.

26) †siniçeal franz. sénéchal (ital. siniscalco), mittelcypr. συνεσκάρδος, συνασκάρδος (sonst mittelgriech. σινισκάλκος).

27) sir franz. sir(e), mittelcypr. σίρ, σέρ (Sathas).

28) təfandel franz. défendre, mittelcypr. διαφεντεύω (auch bei Soph.), neugriech. δεφεντεύω (Wörterbuch von Legrand). Über δια- st. δε- oder δη- s. Hatzidakis, Einl. 374.

29) †çançler (ç = *ths*) franz. chancelier, mittelcypr. τζαντζηλιέρης, τζανσιλιέρης (neben καντζηλιέρης = ital. cancelliere, auch neugriech., s. G. Meyer, Neugr. Stud. IV 32).

30) jabron, jabrun franz. chaperon, mittelcypr. τζαμπερούνιν 'Helm'.

31) jalunj 'Reklamation', calənjel 'reklamieren', afr. chalonge, chalonger.

32) jastel 'strafen' afr. chastier.

Von den 22 (Nr. 11—32) aufgeführten Wörtern sind also 16 auch im Griechischen nachzuweisen, und zwar alle zugleich im mittelalterlichen Dialekt Cyperns. Da, wo sonst im Mittel- (Neu-)griechischen eine italienische Form zu Grunde liegt, weist das Armenische in Übereinstimmung mit dem Cyprischen auf ein französisches Substrat (vgl. Nr. 17, 18, 22, 29). Was die lautliche Gestalt der armenischen Wörter betrifft, so ist sie zwar nirgends so beschaffen, dafs mit Notwendigkeit ein Durchgang durchs Griechische gefordert werden müfste (aufser etwa Nr. 19 mit seiner aspirierten Tenuis), aber sie widerspricht auch dieser Annahme nicht, und wo die armenische Form seltsam ist, läfst sie sich aus dem Cyprischen mindestens ebenso gut verstehen wie aus dem Französischen: so Nr. 21 mit allerdings unklarer Endung; für Nr. 15 (ansiz) darf darauf hingewiesen werden, dafs Wechselformen mit und ohne Nasal auch im Cyprischen vorkommen (z. B. Nr. 17, ferner bei G. Meyer, Jahrb. f. rom. u. engl. Litt. p. 56); die Erweichung des *p* in Nr. 30 (jabron) hat ihre Parallele in der cyprischen Form (μπ); für Nr. 18 ist daran zu erinnern, dafs κούντης zu armenisch gunç

wurde wie κόμης zu koms (s. oben p. 435). Nicht recht fügen will sich allerdings Nr. 26: wir erwarten ein cypr. *σινιτζᾶς oder *σινιτζάλος und haben statt dessen eine Form, die weder zum Französischen noch zum Italienischen recht paſst und für das Armenische nicht Ausgangspunkt gewesen sein kann.

Im Griechischen (Cyprischen) sind gänzlich unbelegt Nr. 23, 25, 31, 32. Da für die übrigen Wörter griechische Substrate vorhanden sind, so dürfen wir das Fehlen von Belegen für etwas Zufälliges halten und die erforderlichen Substrate voraussetzen: damit bereichern wir das mittelcyprische Lexikon um die Wörter *ὀφφάντα, *τζαλούντζα, *πλαιδέρω, *τζαλουντζέρω, *τζαστιέρω. Zweifeln kann man freilich, ob wir die letztgenannten Verba auf -έρω oder etwa auf -εύω (vgl. διαφεντεύω, κουστεύω) oder -ιάζω (κιτιάζω) anzusetzen haben; die armenische Infinitivendung -el ist eben an Stelle der ursprünglichen griechischen Endung getreten. Obwohl auf Grund der übrigen romanisch-cyprischen Verba der Ansatz von -ιάζω sich am meisten empfiehlt, so scheint mir doch -έρω nicht unwahrscheinlich, weil dann der Ersatz durch armenisch -el am natürlichsten wäre. Zeigt auch das Mittelgriechische nur in ῥικουμαντάρω jene Bildungsweise, so ist doch daran zu erinnern, daſs dieser Typus bei romanischen Lehnwörtern im Neugriechischen nicht selten ist, s. Verf., Handbuch der neugriech. Volksspr. p. 80.

Wenn unsere Schlüsse über den Charakter der jungen romanischen Elemente des Armenischen richtig sind, so wird man die Frage aufwerfen müssen, ob nicht überhaupt der armenische Text der Assisen von Antiochia (denen ein beträchtlicher Teil der französischen Wörter angehört) zunächst auf eine griechische (cyprische) Vorlage zurückgeht. Diese Frage zu prüfen muſs ich den Armenologen überlassen. Auffallend ist es ja nicht, daſs, wie in älterer Zeit, so im Mittelalter die abendländische Kultur dem fernen Osten hauptsächlich durch das Griechentum vermittelt worden ist.

Die Untersuchung der griechischen Elemente im Armenischen, welche ich in den vorliegenden Blättern vorgenommen habe, hat, wie ich glaube, reichere Resultate ergeben, als sich auf den ersten Blick erhoffen lieſsen. Wir muſsten wiederholt auf den gelehrten Charakter vieler Entlehnungen hinweisen. Aber wenn auch die griechischen Lehnwörter z. B. des Jüdischen in viel engerer Beziehung zur hellenistischen Volkssprache stehen und darum bessere Ausbeute gewähren, so ist darum doch das griechisch-armenische Sprachgut nicht zu unterschätzen; in einer Beziehung scheint es mir sogar besonders geeignet

zur Aufhellung griechischer Sprachgeschichte: während das fremde Sprachmaterial der jüdischen Texte eine zum Teil sehr starke und originelle Umbildung im Munde des entleihenden Volkes erfuhr und daher oft die Erkenntnis der zu Grunde liegenden griechischen Sprachform erschwert, hat das Armenische an den entliehenen griechischen Wörtern sehr viel weniger geändert und läfst daher ihre ursprüngliche griechische Gestalt um vieles deutlicher hervortreten — ein Umstand, der uns für Beurteilung und Wertung des griechisch-armenischen Wortschatzes oft von gröfstem Nutzen gewesen ist.

Nachträge.

Herr Professor Hübschmann hatte die Freundlichkeit, die Korrekturbogen meiner Arbeit durchzusehen und mir einige Anmerkungen zu liefern, die für die Beurteilung der armenischen Formen wertvoll sind. Einiges davon habe ich stillschweigend in den Text eingefügt, anderes gebe ich beifolgend; zu einigen weiteren Anmerkungen hat mich die Dissertation von J. Karst, Aussprache und Vokalismus des Kilikisch-Armenischen (Strafsburg 1899), angeregt, auf welche ebenfalls Prof. Hübschmann meine Aufmerksamkeit gelenkt hat.

p. 393. Zur Transskription von o (ω) durch armen. *o* und *ó* schreibt H.: „Das Zeichen o, von mir durch *ó* umschrieben, ist erst im 12. Jahrhundert für altes ու = au eingeführt worden, nachdem dieses ու schon längst wie *o* gesprochen war. Ich nehme an, dafs das alte ո = o geschlossenes o war, dagegen ó (für älteres ու) offenes o, das ich jetzt durch o̱ umschreibe. Beide Vokale waren kurz. In Fremdwörtern wechseln wohl beide ohne Grund miteinander nach der Willkür der Schreiber, wenigstens gelegentlich. Zu beachten ist jedenfalls, dafs es in der älteren Zeit (vom 5. Jahrh. an) nur ein o, geschrieben ո (in griechischen Lehnwörtern gelehrter Art auch ու für ω) gab, neben diesem den Diphthong ու = au; dafs aber später (vom 10. Jahrh. an), als ու = au in der Aussprache zu o̱ (offenem o) geworden war, zwei o-Vokale (ո = o und ու, o = o̱) existierten, die nun auch zur Unterscheidung von fremdem o und o̱ verwendet werden konnten.“ Vgl. dazu auch Karst p. 21. Wenn also die Armenier das griechische o nur ganz selten durch ihr offenes o wiedergeben, so folgt daraus, dafs sie ein geschlossenes o hörten, wie es für die nordgriechischen Gebiete vorausgesetzt werden kann. Was das von mir angeführte Lautgesetz „*o* zu *u* vor Nasal + Konsonant“ betrifft, so macht mich H. darauf aufmerksam, dafs es der urarmenischen Periode angehöre, mithin für spung = σπόγγος nicht herangezogen werden könne; gleichwohl hält auch H. *u* statt *o* in spung für eine armeni-

sche Entwickelung mit Rücksicht auf kunt' altfranzös. comte u. dgl. Das Umgekehrte, *o* st. *u*, findet sich in †ark'toros *ἀρκτοῦρος* Hübschmann Gramm. p. 518.

p. 394. Zur Transskription von *ε* und *η* durch *e*(ե) und seltener *ē*(է): „Im Altarmenischen stand է nur in der letzten Silbe und in Fremdwörtern vor anderen Vokalen. Im Mittelarmenischen (12. Jahrh.) erscheint է in allen Silben als Vertreter des offenen *e* oder *ä* fremder Sprachen, war also offenes *e*(*ę*) geworden, während ե = *e* zu ⁱe geworden war, um später im Neuarmenischen meist auch zu offenem *e* zu werden, sodafs also schliefslich beide meist zusammenfallen. Gelegentlicher Wechsel zwischen ե und է ist also auf Rechnung der Schreiber zu setzen.“ S. auch Karst 18 ff. Das von den Armeniern gehörte griechische *ε* war also wiederum in der Regel geschlossen, nicht offen.

p. 397. Für dlp'in ist noch auf Hübschmanns Chronologie der armenischen Vokalgesetze, in „Sprachwiss. Abhandl. ed. L. v. Patrubany“, Budapest 1898, I. 144 f. 153 zu verweisen.

p. 397. Die Schreibung yaspis ist im Armenischen als regelmäfsig zu erwarten; „die Armenier kennen anlautend *i* vor Vokalen, also ia-, io- etc., nicht; sie setzen dafür ya-, yo-, ebenso in Lehnwörtern. Im Inlaut wird in älterer Zeit ia regelmäfsig zu *e*a“. Demnach kann aus dem Armenischen kein zwingender Schlufs auf konsonantisches *i̯* im Griechischen gezogen werden.

p. 400. „Für armen. iu ist zu beachten, dafs auch in echtarmenischen Wörtern vor ṙ und ł ein sehr häufiger Wechsel von iu mit *i* und *e* stattfindet, und zwar ist hier ursprüngliches *i* zu iu und *e* geworden, z. B. šił = šiuł = šeł, cf. Karst p. 26 Anm.“ Vgl. auch noch piut'os = *πίθος* Hübschmann Gramm. 518. Damit wird ein Teil der Schreibungen iu (und *e*) statt *i* aus dem Armenischen erklärt; für den Rest müssen Differenzen im Griechischen (*υ* = *i* und *ü* oder *i̯u*) angenommen werden. Ich füge noch aus Karst hinzu, dafs altarmen. iu im Mittelarmenischen „etwa unserm *ü* entspricht“.

p. 402. au und av, eu und ev für *αυ*, *ευ* sind im Armenischen nicht von einander geschieden: „es ist überall աւ und եւ geschrieben, das ebensogut au und eu wie av und ev gelesen, resp. gesprochen werden kann. Ich hätte also der Konsequenz wegen teut'idesk' umschreiben sollen. ravdos mufs des Griechischen wegen gelesen werden“. Ueber kironos und zom vgl. den kilikisch-armenischen Wandel von au zu o̤ und von eu (vereinzelt) zu io̤, Karst 64. 68.

p. 408. Gegen meinen Rückschlufs von armen. k't auf *χτ* = *κτ* (auch noch in †ark'toros und dik'tion (11. Jahrh.) *ἰνδικτιών* Hübschmann Gramm. p. 518) wendet Hübschmann ein, dafs griech. *χt* durch

armen. *xt* (խտ) wiedergegeben worden wäre. Da aber χ sonst fast immer mit *k'*, nur selten seit dem 10. Jahrhundert mit *x* transskribiert wurde (s. p. 412), so konnte mindestens in älterer Zeit ein χτ sehr wohl mit k't umschrieben werden: k't ist kein direktes Zeugnis für die Aussprache *χt*, sondern zunächst nur ein Zeugnis für die Schreibung χτ in griechischen Texten und dann indirekt auch für die Aussprache *χt*.

p. 410. Zu latan st. ladan: „Im 12. Jahrhundert ist die zweite armenische Lautverschiebung vollzogen, nach der altarmen. *k*, *t*, *p* zu *g*, *d*, *b* und altarmen. *g*, *d*, *b* zu *k*, *t*, *p* geworden ist. Um diese Zeit hat also altarmen. տ (*t*) den Lautwert *d*". Vgl. auch Karst p. 31. 36.

p. 422. kat'ołikeay statt kat'ołikē ist eine armenische Form mit Hilfe des Suffixes -eay, s. auch Hübschmann Gramm. p. 309 s. v. hreay.

Die Endung -ay, welche sich gelegentlich statt *-a* findet, ist in mittelarmenischer Aussprache = *a*, da das *-y* verstummt ist, und ist demnach nur eine graphische Variante für *-a*, s. Karst p. 22. — Ob sk'asteriē (aus Aristoteles de mundo, s. Hübschmann 518) σχαστηρία als ein Ionismus zu deuten ist, lasse ich dahingestellt.

p. 425. Zu prak-k' „beachte auch, dafs der Accusativ zu prak-k' im Armenischen praks lautet. Wurde also das entlehnte praks als Acc. plur. gefafst, so mufste der Nominativ dazu prakk' gebildet werden".

p. 427. p'senas, das im Hexaemeron des Basilios vorkommt, ist Umschreibung von (τοὺς λεγομένους) ψῆνας: überhaupt sind alle griechischen Wörter dieser Schrift einfach Transskriptionen des griechischen Textes.

p. 429. Zu hṙetor-a-ban: „ban ist ein selbständiges Wort = 'Rede' und hṙetoraban gewifs Ableitung von hṙetor".

p. 432. Vgl. jedoch auch Hübschmann p. 325 Anm. 2 über die armenischen Schriften der „Unitoren", welche direkt aus dem Lateinischen übersetzt wurden (14. und 15. Jahrh.).

p. 436. Zu kest(os): „Die Bedeutung kommt nur auf Rechnung der Armenier, welche nicht wufsten, was unter κεστός eigentlich zu verstehen sei. Das Wort selbst ist als gelehrtes Wort vom Übersetzer des Nonnos aus dem Griechischen genommen. Die Stelle der Nonnos-Übersetzung lautet: 'genommen habend den ganzen Schmuck aus dem Kest (i kestē-n Abl. sing. + Artikel) der Aphrodite'. Ferner 'Und der Kestos (kestos-n) ist der Fabel nach ein Kasten'."

p. 440. Von den dort verzeichneten Wörtern finden sich einige (ζέφυρος, θύελλα, κεραυνός, κύβος, πίτυς, ψήν, ἐγχέλυς, χαρίς, κτένες, μαινίς) nur einmal in der Übersetzungslitteratur und gehören daher

hinsichtlich ihres Wertes zu den p. 441 angeführten Wörtern; armen. ladan ist nach Hübschmann direkt aus dem Lateinischen entlehnt.

p. 442. Die Beurteilung von eurakiklon ist schwierig, weil dieses sowie die beiden griechischen Substrate ἅπαξ λεγόμενα sind (nur Apostelgesch. 27, 14).

p. 444 ff. Zu den romanischen Elementen. Die mit † bezeichneten Wörter sind inzwischen auch von Hübschmann IF. Anz. X 43 mitgeteilt worden. Ferner hat Karst ein reiches Material romanischer Wörter für die Feststellung der mittelarmenischen Aussprache herangezogen. Zunächst ist zu bemerken, daſs mehrere der oben in historischer Orthographie gegebenen Wörter in der armenischen Aussprache anders lauteten, nämlich 4) bail, 5) baron, 6) burjes, 9) duk, 13) lij, 16) plait'el, 17) princ d. i. prints, 18) kunç, 21) maračaxt, 22) markis, 23) op'rand, 24) baner (gesprochen ban'er), 30) čapron, čaprun, 31) čalunj, 32) častel (gespr. čast'el); s. darüber Karst 30 ff. 36 und Hübschmann a. a. O. Dadurch werden diese Wörter z. T. in bessere Übereinstimmung zu den romanischen oder griechischen Substraten gebracht; freilich wird auch der p. 446 geltend gemachte Grund hinfällig, daſs *p*, *t* statt *b*, *d* für Entlehnung aus dem Cyprischen sprechen. Karst ist der Frage nach der Vermittlung jenes Sprachgutes durch das Griechische gar nicht näher getreten; daſs sie völlig ausgeschlossen sei, kann ich auch auf Grund des neuen von Karst gegebenen Materials nicht glauben: vgl. Formen wie pasaj altfranz. passage, mittelcypr. παζάντζιν, čanun altfranz. chanone, mittelcypr. τζανούνης, mastṙ altfranz. maistre, mittelcypr. μάστρος und μάστρε (!), čambṙ altfranz. chambre, mittelcypr. τζάμπρε. Für 15) ansiz nimmt auch Karst p. 37 indirekte Entlehnung und zwar „durch das Mittel irgend einer semitischen Sprache" an; wir haben oben gesehen, daſs die Nasalierung auch aus dem Griechischen erklärt werden kann. Erst eine vollständige Sammlung der romanischen Elemente des Mittelarmenischen wird ein abschlieſsendes Urteil gestatten: dabei darf die Frage nach griechischen Substraten nicht umgangen werden.

Daſs mit dem Lehnwörterverzeichnis Hübschmanns der Bestand an griechischen Elementen des Armenischen nicht erschöpft ist, zeigen einige Nachträge Hübschmanns in seiner Grammatik p. 518 und IF. Anz. X 42 f.; bemerkenswert sind auſser den schon in den Text und in die Nachträge aufgenommenen Wörtern noch ombolon (12. Jahrh.) 'capella secreta, oratorio' = ἔμβολον 'rostrum?', sk'em (10. Jahrh.) 'Mönchskleid' σχῆμα, sk'inos (8. Jahrh.) 'Binse, Strick' σχοῖνος, †skołastikos 'Gelehrter' σχολαστικός.

Freiburg i. B. **Albert Thumb.**

Eine neue Ansicht über die Metrik des Romanos.

Zur Metrik des Romanos hat neuerdings Matthaios Paranikas eine Ansicht geäufsert, welche die bisherigen Ergebnisse von Mone, Pitra, Christ, Meyer und Krumbacher wieder in Frage stellt.

Nach den Untersuchungen dieser Gelehrten schien Folgendes festzustehen: In den byzantinischen Kirchenhymnen ist die antike quantitierende Poesie völlig verschwunden und durch die rhythmische Dichtung abgelöst worden. Nicht mehr giebt wie bei den Alten die Quantität der Silben den Ausschlag, denn die Silben haben jeden Unterschied der Quantität verloren. Wir haben es lediglich und allein mit einer accentuierenden Dichtung zu thun. Auch die alten Verse und Strophen wurden fallen gelassen. In der rhythmischen Hymnendichtung findet man keine Zusammenstellung antiker Füfse. Ihre Strophen bestehen aus meist kurzen, ungleichsilbigen Zeilen, die sich in jeder Strophe immer wieder an dem nämlichen Platze wiederholen. Durch den Mangel an Gleichzeiligkeit unterscheidet sie sich auch von den ebenfalls nach dem Accent gebauten politischen Versen.[1]) — Das war bis heute die Summe von der Metrik der byzantinischen Kirchenhymnen, deren schönste und beste wir unstreitig Romanos zu verdanken haben.

I.

Nun veröffentlicht Prof. Paranikas im Vizantijskij Vremennik 5 (1898) 681—696 einen Aufsatz mit der Überschrift: *Ῥωμανοῦ τοῦ μελῳδοῦ Κοντάκια εἰς τὰ ἅγια φῶτα.* Er bezweckt dabei, im Anschlufs an dieses Lied auf Theophanie (= Epiphanie, 6. Januar) seine von der bisherigen Meinung abweichenden metrischen Ansichten darzulegen. Hierfür konstituiert er zuerst (S. 682—687) auf Grund der Ausgabe des Athosmönches Alexandros Eumorphopulos[2]) einen geeigneten Text.[3])

1) Vgl. Krumbacher, Byz. Litt.-Gesch.[2] (1897) S. 690 f. u. dess. Studien zu Romanos (in den Sitzungsber. der philos.-philol. u. d. histor. Klasse d. k. bayer. Akad. d. W. 1898 Bd. II 69—268).

2) In Ἐκκλησιαστικὴ Ἀλήθεια, τομ. ιβ', 385—386, 404 (Angabe von P.).

3) Die frühere von Pitra besorgte Ausgabe ist nicht berücksichtigt worden (vgl. Pitra, Analecta Sacra, tom. 1 (1876) p. 16 f.).

„Weil nämlich“, schreibt er, „in einigen Versen, namentlich in der Mitte der Strophen, eine ziemliche Verwirrung herrscht, weil die Strophen teils zehn teils elf Verse haben und dadurch die Stichometrie in Unordnung gerät, so hielten wir es für gut, den Text auf zehnzeilige Strophen zurückzuführen, in denen sich dann die einzelnen Zeilen entsprechen, ferner unter Zuhilfenahme des Metrums an einigen Stellen Korrekturen anzubringen und so einen Text zu bieten, welcher nach unserer Ansicht richtiger ist.“ An die Darbietung des redigierten Textes schliefst sich (S. 687—689) eine knappe Inhaltsangabe des Gedichtes. Drittens endlich kommt (S. 689—695) die Hauptsache, die metrische Analyse.

Es ist nicht ganz leicht, den Gedankengang des Verfassers auf wenige klare Sätze zu bringen. Die zu erhärtende Behauptung finden wir mehr allgemein in den Worten auf S. 689, Abs. 4 ausgesprochen: „Die Byzantiner haben, ohne die Quantität oder das Zeitmafs zu vernachlässigen, in ihren Gedichten doch ganz besonders das accentuierende Metrum oder den Rhythmus zur Anwendung gebracht und eine derartige Mannigfaltigkeit in der künstlerischen Form der Verse, Absätze, Abschnitte und Strophen ihrer Lieder gezeitigt, dafs sie, wir können sagen, den Alten nicht viel nachstehen“. Speziell von Romanos heifst es im folgenden Absatz: „Vor allem aber zeichnet sich hierin unser Romanos aus, welcher die alten metrischen Schemata auf der Basis des Rhythmus in reichlichem Mafse zur Anwendung gebracht hat“.

Für letztere Behauptung wird sodann der Beweis versucht (S. 689—695). Einstweilen nicht in dem Liede auf die heiligen Lichter selbst, aber z. B. in dem berühmten *Ἡ παρθένος σήμερον*, ferner in dem *Ποίημα νουθετικὸν πρὸς τοὺς μοναχούς*[1]) und drittens im Prooemium zu den *Κοντάκια εἰς τὰ ἅγια φῶτα*, mit dem Anfang *Ἐπεφάνης σήμερον τῇ οἰκουμένῃ*, sollen antike Metra verwendet worden sein.

Das erstgenannte Prooemium gliedert P. in 6 Verse, die bis auf den letzten je eine oder zwei Abteilungen haben, so:

1 *Ἡ παρθένος σήμερον | τὸν ὑπερούσιον τίκτει*
καὶ ἡ γῆ τὸ σπήλαιον | τῷ ἀπροσίτῳ προσάγει.
Ἄγγελοι | μετὰ ποιμένων | δοξολογοῦσι,
Μάγοι δὲ | μετὰ ἀστέρος | ὁδοιποροῦσι·
5 *δι' ἡμᾶς γὰρ ἐγεννήθη | παιδίον νέον*
ὁ πρὸ αἰώνων θεός.

Der erste Vers, zu zwei Abteilungen, bestehe nun aus einem

1) Ed. Pitra, An. Sacr. I 44—52. P. benützt die Ausgabe in der *Ἐκκλ. Ἀλήθ. τομ. ιβ' ἀρ.* 33. Vgl. B. Z. II 605.

katalektischen trochäischen Dimeter und einem katalektischen daktylischen Trimeter. Also:

– ⏑ – – | – ⏑ ⏑ ‖ – ⏑ ⏑ | – ⏑ ⏑ | – ⏑.

Der zweite Vers desgleichen. Der dritte und vierte Vers, die wiederum einander parallel sind, haben je drei Abteilungen und bestehen aus 1) einem Daktylus, 2) einem hyperkatalektischen jambischen Monometer und 3) noch einmal einem solchen. Also:

– ⏑ ⏑ ‖ ⏑ – ⏑ – | ⏑ ‖ ⏑ – ⏑ – | ⏑.

Man könne diese Verse aber auch ohne Abteilungen als katalektische daktylische Pentameter lesen, nämlich:

Ἄγγελοι | μετὰ ποι μένων ‖ δοξολο γοῦσι.
Μάγοι δὲ | μετὰ ἀ στέρος ‖ ὁδοιπο ροῦσι,

d. i. – ⏑ ⏑ | – ⏑ ⏑ | – – ‖ – ⏑ ⏑ | – ⏑.

Nur sei dabei, wie Figura zeigt, zu beachten, dafs den dritten Fufs ein Spondeus bilde.

Im fünften Vers, zu zwei Abteilungen, findet P. den zweimal gesetzten dritten Päon und einen hyperkatalektischen jambischen Monometer

⏑ ⏑ – ⏑ | ⏑ ⏑ – ⏑ ‖ ⏑ – ⏑ – | ⏑.

Der sechste Vers endlich heifst ein hyperkatalektischer daktylischer Dimeter:

– ⏑ ⏑ | – ⏑ ⏑ | ⏑.

Die beiden anderen Strophen brauche ich hier nicht vollständig anzuführen. Die eine, aus dem Gedichte an die Mönche, bestehe aus anapästischen Dimetern. Dabei hat der fünfte „anapästische“ Dimeter nach P. folgende merkwürdige Gestalt:

⏑ – ⏑ – | ⏑ ⏑ – – –

für die Worte ὑμᾶς δὲ μόνους ἐμακάρισα —!? Man kann nur vermuten, dafs am Schlufs des ersten Metrums die Kürze übersehen wurde und dafs der letzte Anapäst durch einen Spondeus ersetzt sein soll. Keinenfalls ist es ein elfsilbiger Vers, wofür P. ihn ausgiebt („= ἀναπαιστ. δίμετρος ἑνδεκασύλλαβος“ S. 691). Der letzte „Anapäst“ des sechsten Verses wird so markiert: ⏑ ⏑ –; der ganze Vers lautet:

τὴν μερίδα τὴν καλὴν ἐκλεξαμένους,

das Schema dafür: ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ – | ⏑ ⏑ – ⏑ –.

Das Prooemium zum Hymnus auf Theophanie endlich wird in vier Verse zerlegt. Die drei ersten seien rhythmische trochäische Trimeter:

– ⏑ – ⏑ | – ⏑ – ⏑ | – ⏑ – ⏑,

vgl. z. B. Vers 3: ἐφ' ἡμᾶς ἐν ἐπιγνώσει ὑμνοῦντάς σε,

der letzte ein daktylischer Tetrameter:

ἦλθες ἐ φάνης τὸ | φῶς τὸ ἀ πρόσιτον.

Dann fährt P. fort: „Und der Kehrvers dieser Strophe „ἦλθες ἐφάνης“ (welche Worte übrigens noch gar nicht zum Kehrvers gehören) „führt uns nun zum Hauptthema, zur Analyse des oben wiedergegebenen Romanos-Hymnus auf die heiligen Lichter“.

Folgendes ist die erste Strophe in der Gestalt, welche nach P.' Ansicht die richtigere ist:

1 *Τῇ Γαλιλαίᾳ τῶν ἐθνῶν, τῇ τοῦ Ζαβουλὼν χώρᾳ*
καὶ τοῦ Νεφθαλεὶμ γέᾳ, ὡς εἶπεν ὁ προφήτης,
φῶς μέγα ἔλαμψε Χριστὸς τοῖς ἐσκοτισμένοις.
φαεινὴ ὤφθη αὐγὴ ἐκ Βηθλεὲμ ἀστράπτουσα,
5 *μᾶλλον δὲ ἐκ Μαρίας ὁ Κύριος πάσῃ οἰκουμένῃ*
ἀνατέλλει τὰς ἀκτῖνας ἥλιος δικαιοσύνης·
διὸ οἱ ἐξ Ἀδὰμ γυμνοὶ δεῦτε πάντες
ὑποδύωμεν αὐτῷ, ἵνα θαλφθῶμεν·
σκέπει γὰρ γυμνοὺς καὶ αἴγλῃ ἐσκοτισμένους,
10 *ἦλθεν, ἐφάνη τὸ φῶς τὸ ἀπρόσιτον.*

P. findet hier den eigentlichen politischen Vers einmal in seiner reinen Gestalt, die anderen Male in allerlei Verkürzungen oder Verlängerungen zur Anwendung gebracht. In seiner Textgestaltung ist allerdings der erste Vers jeder Strophe ein politischer Vers, nach der antiken Ausdrucksweise also ein fünfzehnsilbiger katalektischer jambischer Tetrameter, z. B. Vers 1:

∪ – ∪ – | ∪ – ∪ – ‖ ∪ – ∪ – | ∪ – ∪
Τῇ Γαλιλαίᾳ τῶν ἐθνῶν, τῇ τοῦ Ζαβουλὼν χώρᾳ.

Im zweiten Vers zählen wir nur 14 Silben. Romanos habe die letzte Silbe des ersten Halbverses fallen gelassen und dadurch zwei ganz gleiche Halbverse erzielt, z. B. Vers 2:

∪ – ∪ – | ∪ – ∪ ‖ ∪ – ∪ – | ∪ – ∪
καὶ τοῦ Νεφθαλεὶμ γέᾳ, ὡς εἶπεν ὁ προφήτης.

Im dritten Vers sei die letzte Silbe des zweiten Halbverses weggeblieben Der vierte Vers sei zur Abwechselung anstatt eines jambischen ein trochäischer Tetrameter, „das Gegenstück zum politischen Vers“. Das erste Hemistichion des fünften Verses bestehe aus vier Daktylen, von denen aber entweder der erste oder der zweite Fufs durch einen Spondeus abgelöst werde; das zweite Hemistichion habe drei Trochäen. Der sechste Vers ist gar ein Sechzehnsilber, ein akatalektischer trochäischer Tetrameter. Der siebente Vers zerfällt in drei Jamben und zwei Anapäste „mit Katalexis“ so:

∪ – ∪ – | ∪ – ‖ – – | ∪ ∪ – | ∪
διὸ οἱ ἐξ Ἀδὰμ γυμνοὶ δεῦτε πάντες.

Der erste Anapäst wird aber offenbar durch einen Spondeus ersetzt. Im achten Vers findet P. einen katalektischen trochäischen Dimeter und dazu „zwei Daktylen, von denen der zweite katalektisch oder ein Trochäus ist“. Der neunte Vers besteht aus einem katalektischen trochäischen Monometer und ferner drei Anapästen mit Katalexis, „von denen der erste dreisilbig und auf der zweiten Silbe betont ist (was bei den Byzantinern und bei Romanos selbst und im Akathistos gewöhnlich)[1]); die beiden anderen sind zweisilbig, ihnen folgt eine Silbe als Katalexis, und so entsteht der Paroemiacus der Alten“ also:

(– ⏑ – ⏑ | – ⏑) ⏑ ⏑ – | – – | – – | ⏑

vgl. z. B. Vers 9: (*σκέπει γὰρ γυμνοὺς*) *καὶ αἴγλῃ ἐσκοτισμένους*. Der zehnte und letzte Vers der Strophe hat vier Daktylen.

„Und das ist“, schliefst P. seinen Aufsatz, „die metrische Analyse des Gedichtes von Romanos. Was für Schlufsfolgerungen ziehen wir nun aus derselben?“

„Wir folgern, dafs Romanos in den oben analysierten Gedichten fast alle Metra der Alten auf rhythmischer Basis zur Anwendung gebracht hat, einfache und gemischte; dafs bei ihm, soviel wir sehen, zum ersten Male der fünfzehnsilbige sogenannte politische Vers erscheint, der auch in der Kirche gebräuchlich ist und bis heute gesungen wird, wie wir anderswo aus anderen Gründen gezeigt haben; dafs er aus diesem politischen Vers noch zwei weitere Schemata desselben abgeleitet hat, nämlich durch Streichung einer Silbe am Ende des ersten oder am Anfang des zweiten Hemistichion; dafs er nach dem Muster dieses jambischen politischen Verses einen ebensolchen fünfzehnsilbigen trochäischen gebildet hat; dafs er Trochäen und einfache Anapäste gebraucht hat, in mannigfacher Weise Daktylen mit Trochäen, Jamben mit Anapästen vermischt und so vielerlei rhythmische Schemata von Metren vorgeführt hat, woraus erwiesen wird, dafs die Byzantiner im Besitze der alten Bildung gewesen sind, dafs aber unser Romanos von den Neueren mit Recht der Pindar der christlichen Poesie genannt wird.“

Ich glaube nichts Wesentliches von den Behauptungen und Beweisen des Verfassers übergangen zu haben. Sehen wir nun, ob er im Rechte ist.

II.

Bei Untersuchungen wie die vorliegende ist es jedenfalls gut, möglichst voraussetzungslos an den überlieferten Text heranzutreten. Die Art und Weise der Überlieferung wird zuerst zu berücksichtigen sein. Bei Gedichten, die wie das Lied auf Epiphanie aus eigens dazu ge-

1) Von P. eingeklammert.

schriebenen Gesangbüchern während des Gottesdienstes vorgetragen wurden, dürften etwaige Abteilungen von Wortgruppen oder die Andeutung von Sinnes- oder Sanges-Pausen, wenn solche sich finden, keinenfalls unbeachtet bleiben. Sollte man aber Grund zu der Vermutung haben, daſs bestimmte Versmaſse und Strophenbilder zur Anwendung gekommen seien, so müſsten diese so viel als möglich aus dem Texte herausgelesen, nicht in denselben hineingetragen werden. Viel weniger noch geht es an, den überlieferten Text einzig und allein zu Gunsten eines im voraus ganz oder teilweise angenommenen Metrums zurechtzuschneiden. Ist der Text mehrfach überliefert, so müssen natürlich die verschiedenen Überlieferungen zum Vergleich herangezogen werden.

Es war deshalb von P. nicht wohlgethan, sich auf die Überlieferung jener Laura-Hs zu beschränken und die Ausgabe von Pitra, die auf wenigstens vier weiteren Hss fuſst, auſser acht zu lassen. Abgesehen von allem andern hätten dann nicht Lücken der Laura-Hs durch bloſse Konjekturen ergänzt zu werden brauchen, wie z. B. durch die äuſserst merkwürdige Konjektur in V. 164—166 bei P. = Strophe 16 V. 8—12 bei Pitra. Hier liest Pitra: 8 *ἃ γὰρ τελῶ, οὐράνια,* 9 *μᾶλλον δὲ καὶ τὰ ἄνω παρέδραμον·* 10 *ταῦτα γὰρ βαστάζει,* 11 *ἀλλ' οὐ βλέπει ὃν βαστάζει·* 12 *ἐγὼ δὲ νῦν βλέπω καὶ βαστάζω* = quibus enim fungor, coelestia sunt, immo et superna transilivi: ea quippe ferunt, non vero cernunt quem sustinent; ego vero nunc et video et fero. (Es spricht Johannes, der eben den Heiland tauft und aus dem Jordan hebt.) Da in der Laura-Hs zwischen V. 10 und V. 12 nach Pitras Zählung, also an Stelle von *ἀλλ' οὐ βλέπει ὃν βαστάζει* eine Lücke ist, ergänzt nun P., wegen seines Metrums zugleich unter Streichung zweier Silben, *οὗτος μὲν τοιοῦτος* —!

Aber bedeutend schlimmer ist die eigenmächtige Verarbeitung des überlieferten Textes. Wenn keine einzige Strophe unverändert bleibt, wenn in den meisten Strophen zweimal, ja dreimal eine oder gar mehrere Silben als „*ὑπὲρ τὸ μέτρον*“ ausgeschaltet oder „*διὰ τὸ μέτρον*“ ergänzt werden, kann man sich eines starken Vorurteils gegen dieses unduldsame Metrum bereits kaum mehr erwehren. So verderbt pflegen die liturgischen Hss der Byzantiner nun doch nicht leicht zu sein, und ich kann versichern, daſs sie es in unserm Falle auch in der That nicht sind. Weil, wie jedermann weiſs, Pitras Apparat bisweilen trügt, so hat mir mein verehrter Lehrer, Herr Prof. Krumbacher, auf meine Bitte in freundlichster Weise die Einsicht in sein handschriftliches Material gestattet. Dort habe ich von einer „ziemlichen Verwirrung, namentlich in der Mitte der Strophen“ nichts gefunden. Ich fand bestätigt, was ich schon aus Pitra vermutete, daſs P. bei seinen Korrek-

turen fast durchweg die klare Überlieferung sämtlicher Hss gegen sich hat.[1])

Indes müssen wir auf die metrische Analyse und die Beweisführung daraus etwas näher eingehen. Zwei Hauptfragen kommen dabei in Betracht, die P. zwar nicht so klar geschieden hat, die ich aber zur Erleichterung der Übersicht im Folgenden auseinanderhalten will: 1) Hat Romanos sich der antiken Metra bedient? 2) Hat er den politischen Vers angewandt, welcher in der späteren mittel- und neugriechischen Poesie eine so grofse Rolle spielt? P. antwortet auf beide Fragen mit einem begeisterten Ja.

1) Für die antiken Metren argumentiert P., wie wir sahen, zunächst aus dem Prooemium *Ἡ παρθένος σήμερον*, welches ich in der von ihm beliebten Form abgedruckt habe. Mufs es nicht auffallen, dafs dabei von fünf Versen sich drei je einem, die beiden übrigen sogar je zwei Einschnitten unterwerfen müssen, um der Ehre antiker Titel würdig zu werden? Und wenn jeder Vers nur wenigstens einen einzigen, einheitlichen Namen bekäme! Der dritte und vierte Vers erhalten dreigespaltene Überschriften, wenn sie nicht vorziehen, ohne den zweifachen Schnitt als daktylische Pentameter aufzutreten, was jedoch gleichfalls seinen Haken hat.

Würde es sich übrigens um die klassischen Namen allein handeln, so brauchte man schliefslich nicht viel Wesens daraus zu machen. Die Metrik der Alten hat eine so reiche Auswahl von Termini für alle erdenklichen Fufsarten, dafs wir mühelos auch für die bisher anerkannten kurzen Verse in den Romanos-Hymnen klassische Bezeichnungen anwenden könnten. Aber jedenfalls mufs festgehalten werden, dafs es sich lediglich und allein um Accentpoesie und nirgends mehr um Quantitätspoesie handelt. Wenn man also bei der rhythmischen Dichtung, wie es ja auch vielfach bei modernen Gedichten geschieht, den Rhythmus durch die antiken Zeichen und Namen andeuten will, so darf man das Zeichen für eine Länge in der alten Quantitätsdichtung jetzt

1) Es sind Patmiacus 212 saec. 11, Corsinianus 366 saec. 11, Mosquensis Synod. 437 saec. 12, Taurinensis B. IV 34 saec. 11 und für die späteren Strophen auch Vindobonensis suppl. graec. 96 saec. 12. — Vgl. z. B. die drei ersten Strophen: Str. 1 streicht P. die Artikel vor *κύριος*, *ἥλιος*, *δικαιοσύνης* gegen alle Hss; Str. 2 streicht P. die Worte *κἂν πτωχὸς εἶ* gegen alle Hss und ergänzt *ἤδη* gegen alle Hss; Str. 3 streicht P. zweimal das *ἐν*, vor *ὕδασι* und vor *διανοίαις*, gegen alle Hss. Die von P. so eigentümlich ersetzten Worte *ἀλλ' οὐ βλέπει*, *ὃν βαστάζει* (s. oben), finden sich in allen Hss. Auch seine Korrektur von *βαστάζω* in *βαπτίζω* (*ἐγὼ δὲ νῦν βλέπω καὶ βαπτίζω*) ist gegen alle Hss. Es handelt sich hier um die von Romanos so sehr beliebte Form der Antithese; vgl. über diese Krumbacher, Studien zu Romanos S. 205, 211, 215 ff., 264.

nur für accentuierte Silben gebrauchen. Die übrigen Silben müssen als unbetont gelten, und nur unter dieser Bedingung und auf dieser Grundlage kann dann zur Namengebung für die Verse und Versglieder geschritten werden. In Bezug auf das Griechische haben wir Deutsche hier den kleinen Vorteil, daſs wir von Jugend auf die klassische griechische Poesie auch wirklich nach der Quantität lesen, selbst mit Vernachlässigung des Wortaccentes. Das Neugriechische hingegen, welches ebenso wie die anderen modernen Sprachen bezüglich der Quantität indifferent und einzig dem Gesetze der Betonung unterworfen ist, lesen wir auch nach der Betonung. Einem geborenen Griechen, der Altes und Neues auf dieselbe Weise liest, mag die Unterscheidung schwieriger sein. Es scheint, als ob P. von dieser Schwierigkeit beeinfluſst worden wäre. So z. B. in V. 2 und 3 von *Ἡ παρθένος*, die er als daktylische Pentameter bezeichnet, in denen der dritte Daktylus durch einen Spondeus ersetzt wurde. Aber die letzten Silben von *ποιμένων* und *ἀστέρος* wird man doch „auf der Basis des Rhythmus“ nicht als Spondeen hinnehmen. In dem Gedichte an die Mönche scheinen Spondeen für Anapäste eintreten zu müssen; denn von den Schluſsworten der ersten fünf Verse — *ἐνητένισα, τὰ γινόμενα, τὰ ἐπώδυνα, ἐμακάρισα* — werden jedesmal die drei ersten Silben als Anapäst (⏑ ⏑ –) notiert, für die beiden folgenden steht wenigstens im ersten und fünften Verse ausdrücklich ein Spondeus (– –). Daſs dies die Meinung von P. ist, muſs man auch daraus folgern, daſs er die Verse mit keinem Worte als katalektische bezeichnet, was er sonst, wo nötig, nie zu thun unterläſst. Im Hymnus auf die heiligen Lichter müssen Silben wie *Ἰορ* von *Ἰορδάνης*, *βάπτι* von *βάπτισον*, *τί ζη* von *τί ζητεῖς* als Spondeen dienen. Auf das merkwürdige zweite Hemistichion im neunten Verse dieses Hymnus habe ich schon hingewiesen. Das Schema war: ⏑ – ⏑ ¦ – – ¦ – – ¦ ⏑, der Name: „Drei Anapäste, von denen der erste dreisilbig und auf der zweiten Silbe betont, die beiden anderen zweisilbig (also Spondeen)[1]) sind; ihnen folgt noch eine Silbe als Katalexis“. Indes treffen hier keineswegs zwei betonte Silben auf einander. Ein Spondeus ist also nicht vorhanden.

Aber kann denn bei der Accentpoesie von einem Eintreten des Spondeus für Daktylus und Anapäst überhaupt auch nur die Rede sein? Kann eine Länge zwei Kürzen ersetzen, wenn es einen Unterschied zwischen Länge und Kürze überhaupt nicht mehr giebt? Das Übersehen dieses Punktes scheint mir eine groſse Schuld an P.' Irrtum zu tragen.

---

1) natürlich von mir eingefügt.

Dazu mufs sich der Accent, mag er nun wollen oder nicht, ziemlich oft einfach in das Versmafs ergeben, z. B. wenn der Vers *τὴν μερίδα τὴν καλὴν ἐκλεξαμένους* gelesen werden soll, als wären es vier Anapäste, oder die Worte *ἵνα περιπτύξωμαί σε*, als wären es vier Jamben. Für den „christlichen Pindar“ sind diese Leistungen doch recht mittelmäfsig. Man freut sich um so mehr im Besitze der durch die Überlieferung bezeugten, schön in Absätze und Abschnitte gegliederten Strophen mit den kurzen, rhythmischen Versen, in die sich jedes Wort ganz zwanglos fügt.

2) Über das Alter des politischen Verses der Byzantiner hat P. auch in den Nachrichten (Izvjestija) des russ. archäol. Instituts in Kpel 2 (1897) 185—190 gehandelt. Er schliefst sich dort zunächst an Krumbachers Litteraturgeschichte (2. Aufl. S. 650—652) an. Danach hat Konstantin Porphyrogennetos, der in der ersten Hälfte des 10. Jahrhunderts schrieb, einige politische Verse in einer volksmäfsigen Akklamation überliefert. Bedeutend älter sind die politischen Verse, die Johannes Klimax (c. 525—c. 600) und Johannes Moschos († 629) in mehreren Sprichwörtern anführen. Man kann zum mindesten die bei Klimax getrost bis ins 5. Jahrhundert zurückdatieren, weil ja derartige Sentenzen eine geraume Zeit brauchen, bevor sie als Sprichwörter in den Volksmund übergehen. Aber es sind doch immer nur vereinzelte Verse, die sich so finden. Zu gröfseren Gruppen vereint tritt der jambische Fünfzehnsilber vor dem 10. Jahrhundert nicht auf.

P. weist nun in dem obigen Aufsatze ein neues Beispiel dieses Verses und zwar bei Romanos nach. Es ist eben die erste Strophenzeile des Liedes auf die heiligen Lichter, welchem er dann im J. 1898 noch einmal die hier besprochene Untersuchung im Vizantijskij Vremennik gewidmet hat. In der That, wenn man das Lied so schreibt, wie P. es thut, kann die erste Zeile als politischer Vers gelesen werden. Und das bleibt auch bestehen, wenn wir andern es vorziehen, diese erste Zeile in zwei selbständige Verse zu zerlegen. Dann machen eben diese zusammen einen politischen Fünfzehnsilbler aus. Es ist P.' Verdienst, darauf hingewiesen zu haben. Die beiden Hälften jenes Verses, die eine zu acht, die andere zu sieben Silben, passen übrigens ganz wohl in das Gefüge der Hymnenstrophe. Dafs sie zudem leicht zu melodisieren sind, zeigt mehr als eines unserer deutschen Volkslieder.[1]) So wäre es also fast zu verwundern gewesen, wenn dieselben nicht auch einmal in einem der vielen Lieder des bedeutendsten byzantinischen Meloden vorkämen, zumal, wie wir oben sahen, einzelne solche Verse

---

1) Z. B. das bekannte „O Tannenbaum, o Tannenbaum“.

schon damals im Volksmunde lebten. Aber von Romanos nun gleich eine ganze Strophe, einen ganzen Hymnus auf dieses Schema aufgebaut sein lassen, scheint doch ein gewagtes Unternehmen. Das müſste schon auf kräftigere Beweise gestützt werden, als es P. gethan hat.

Erinnern wir uns an seine oben skizzierte Analyse der zehn Verse. Wenn wir bei der zweiten und dritten Zeile noch eine Nachwirkung des politischen Verses zugeben könnten, so haben doch die folgenden Zeilen mit ihren Trochäen, Daktylen, Spondeen und Anapästen auſser der groſsen Länge gewiſs gar nichts, was an den politischen Vers als an ihre beabsichtigte Grundlage denken lieſse. Und die Länge dieser Vierzehn-, Fünfzehn- und Sechzehnsilbler spricht von vorne herein und entschieden gegen die ganze Aufstellung überhaupt. Man braucht auch nur darauf zu achten, wie P. hier wieder den meisten seiner Verse zwiefachen Namen geben muſs, um einzusehen, daſs der Dichter selbst schwerlich diese abgeschlossenen, oft ganz verschiedenartigen Stücke als Teile von Ganzversen aufgefaſst hat noch aufgefaſst wissen wollte. Gegen die zehnte Zeile könnte noch bemerkt werden, daſs der Refrain einen eigenen Vers zu bilden pflege. Refrain sind aber hier nur die Worte *τὸ φῶς τὸ ἀπρόσιτον*, nicht die ganze Zeile.

Nach dem Gesagten darf man die Schluſsfolgerungen, die P. aus seiner metrischen Analyse zieht, zum mindesten als sehr überschwenglich bezeichnen. Die erste derselben, daſs nämlich Romanos in einem einzigen Gedichte und noch drei Strophen fast alle Metra der Alten zur Anwendung gebracht habe, möchte ich überdies eher für einen Tadel als für ein Lob halten. Einzuräumen ist, daſs sich aus den beiden Gliedern der ersten Strophenzeile in P.' Textgebung ein politischer Vers machen läſst. Ob aber Romanos ihn als solchen erkannt oder gar beabsichtigt hat, fragt sich. Es ist wohl zu verneinen. Auch dürfte der Vers hier nicht zum ersten Male vorkommen. Die Sprichwörter, welche Johannes Klimax mitteilt, scheinen älter zu sein. Übrigens ist zu betonen, daſs diese Sprichwörter ebenso wie jene Stücke des Lichterhymnus offenbar beide nichts mehr sind als erstmalige, unbewuſste Anklänge oder Ansätze, aus denen sich erst allmählich und mit der Zeit der politische Vers entwickelt hat. Daſs ursprünglich seine beiden Teile selbständig vorgekommen sind, darf man auch ohne Rücksicht auf die thatsächlichen Belege daraus schlieſsen, daſs die Cäsur nach der achten Silbe als ein unerläſsliches Erfordernis erscheint und daſs sie nach keiner anderen Silbe statthaben kann. — Sicher unbewiesen bleibt die Behauptung, der Dichter habe sozusagen die ganze übrige Strophe des analysierten Liedes aus immer neuen Variationen der ersten politischen Zeile aufgebaut. Das Schema des zweiten und dritten Verses

bei P. erklärt sich viel wahrscheinlicher aus der eben erwähnten ursprünglichen Selbständigkeit der Hemistichien. Infolge derselben konnte sich das gleiche Hemistichion leicht mehrmals hintereinander wiederholen und sowohl Abstriche als auch Zusätze erfahren. Bezüglich der antiken Metra liefe die Sache auf einen bloſsen Wortstreit hinaus, wenn nicht P. den Accenten so häufig Gewalt anthäte. Dagegen ist Einsprache zu erheben. Pindar der christlichen Poesie wurde Romanos von den Neueren genannt wegen der Verwandtschaft mit jenem Klassiker in der dithyrambischen Form und im erhabenen Schwung der Gedanken, nicht deshalb, weil er antike Versfüſse gebraucht hat.

Endlich wird auch P. zugeben müssen, daſs eine Frage von dieser Bedeutung nicht auf Grund der Analyse eines einzelnen Hymnus gelöst wird. Es müſsten viele Hymnen zum Vergleiche herbeigezogen werden, wie das bei seinen Vorgängern geschieht.

Valkenburg (L.) Holland. **Konrad Kirch**, S. J.

Observations sur la Vie de l'ascète Isaïe et sur les Vies de Pierre l'Ibérien et de Théodore d'Antinoé par Zacharie le Scolastique.[1])

Dans sa biographie de Sévère d'Antioche, qu'il composa entre 512 et 518 à Constantinople, Zacharie le Scolastique, racontant un événement qui se passa à Béryte à l'époque où il y étudiait le droit, écrit ce qui suit: «Et pendant que notre vie allait de ce train, *Évagrius*, ce grand vertueux, ne cessait d'amener beaucoup de personnes à l'amour de la philosophie divine et à la vie monastique, et (ne cessait) de rappeler l'ascétisme de ceux qui cultivaient la philosophie en Orient. Or, j'étais occupé à décrire les vertus (les actes merveilleux? ἀριστεύματα?) de ces hommes divins, de *Pierre*, dis-je, *l'Ibérien*, et *d'Isaïe*, le grand ascète égyptien — car ces deux hommes, pendant leur séjour en Palestine, avaient acquis une grande réputation auprès de tous les Chrétiens —, lorsqu'il arriva à *Anastase d'Édesse*, que j'ai mentionné plus haut, une histoire du même genre (que celles que je décrivais, histoire) qui mérite d'être admirée et d'être racontée.»[2])

MM. R. Raabe[3]), R. Duval[4]), G. Krüger[5]) et E. W. Brooks[6])

---

1) On identifie à tort Zacharie le Scolastique avec Zacharie le Rhéteur. Ces deux Zacharie doivent être distingués l'un de l'autre, ainsi que nous le démontrerons prochainement dans la *Revue de l'Orient chrétien*. Disons dès maintenant qu'il faut réserver le surnom «le Rhéteur» au Zacharie qui a écrit *l'Histoire ecclésiastique*.

2) *Zacharias Rhetor* (lire: *Zacharie le Scolastique*), *Das Leben des Severus von Antiochien in syrischer Übersetzung*, herausg. von *J. Spanuth*, Gœttingue 1893, in-4°, p. 22, l. 5—11. — La fin de ce passage est assez difficile. Nous supposons que les mots ܠܩܘܕܡ . . ܚܫ rendent προπάσχω dans le sens du simple πάσχω. Peut-être pourrait-on traduire ܠܩܘܕܡ par «en premier lieu». La seconde histoire serait alors celle d'*Élisée*. Il n'est guère possible d'interpréter ici ܠܩܘܕܡ par «auparavant». Mais, si ܠܩܘܕܡ avait même ce sens, les conclusions de notre travail n'en resteraient pas moins debout.

3) *Petrus der Iberer*, herausgegeben und übersetzt, Leipzig 1895, introd. p. 7.

4) *La littérature syriaque*, Paris 1899, p. 164.

5) *Die sogenannte Kirchengeschichte des Zacharias Rhetor*, in deutscher Übersetzung herausg. von *K. Ahrens* und *G. Krüger*, Leipzig 1899, introd. (elle est de M. *Krüger*) p. XXIV.

6) *The syriac Chronicle known as that of Zachariah of Mitylene*, translated into English by *F. J. Hamilton* and *E. W. Brooks*, Londres 1899, introd. (elle est de M. *Brooks*) p. 3, note 3.

croient que dans ce passage de la Vie de Sévère, Zacharie fait allusion à sa Vie d'*Isaïe* qui nous est parvenue et à sa Vie de *Pierre l'Ibérien* qui est aujourd'hui perdue. Ces deux Vies sont donc antérieures pour eux à celle de Sévère d'Antioche, et ont été composées à Béryte. Ils ne précisent pas la date de leur composition; mais, comme M. Brooks fait étudier Zacharie à Béryte uniquement sous le règne de Zénon[1]), et que M. Krüger pense que Zacharie est arrivé à Constantinople à l'époque où cet empereur vivait encore[2]), nous sommes autorisé à la fixer, en leur nom, avant le 9 avril 491.

Nous allons démontrer que le passage de la Vie de Sévère ne peut pas avoir la signification qu'on lui a attribuée jusqu'à présent, et que les Vies en question d'Isaïe et de Pierre ont été publiées, en même temps qu'une Vie de *Théodore d'Antinoé* (aujourd'hui perdue comme celle de *Pierre*), à Constantinople, probablement seulement après la Vie de Sévère, en tout cas, après 491.

Pour commencer, nous devons faire connaître l'événement digne d'être raconté dont parle Zacharie.

Anastase avait vu en songe Pierre l'Ibérien qui lui ordonnait de se rendre immédiatement auprès de lui, en montant un cheval de poste (*βέρηδος*). Il fait part de ce songe à Zacharie, et lui décrit la personne de Pierre. Du récit qui lui fut fait, Zacharie conclut qu'Anastase avait eu, non pas un songe, mais une apparition divine qui l'appelait, par l'entremise de Pierre l'Ibérien, à la vie monastique. Il l'engage à obéir aussitôt. Anastase ne part cependant pas sur-le-champ. Il attend que le vent du nord lui permette de se rendre par mer en Palestine, n'aimant pas de passer par Tyr, où habitait un de ses oncles, qui était préfet de Phénicie. Plusieurs jours se passent, et le vent du nord qu'il attend ne se lève pas. Il se décourage. Zacharie lui rappelle alors la vision qu'il avait eue, et qui lui ordonnait plutôt de se rendre promptement par terre auprès de Pierre. Il lui conseille en même temps de traverser Tyr pendant la nuit; de la sorte, il éviterait d'être vu de son oncle. Anastase part. Parvenu à Césarée, il rencontre des disciples de Pierre, qui lui indiquent le lieu où le saint habitait en ce moment. Il arrive auprès de Pierre, embrasse la vie monastique, et aussitôt il est délivré de la lèpre (ou de l'éléphantiasis) dont il était atteint. — Puis, après avoir raconté comment *Elisée*, un autre étudiant en droit de Béryte, embrassa à son tour la vie monastique auprès de Pierre, Zacharie ajoute: «Peu de temps après nous parvint la nouvelle de la mort de l'illustre Pierre» (p. 22, l. 38).

1) *Op. cit.*, introd. p. 3. 2) *Op. cit.*, introd. p. XXI.

Précisons maintenant quelques points de cette histoire au moyen de la Vie anonyme de Pierre l'Ibérien éditée et traduite par M. Raabe, et à l'aide des *Plérophories* de Jean de Maïouma publiées en traduction française par M. F. Nau.[1])

C'est à *Aphthoria*[2]), village situé à 12 milles au sud de *Césarée* (de Palestine), qu'Anastase trouva Pierre l'Ibérien, dans le couvent du Père *Grégoire* (*Plérophories*, ch. LXXI, p. 68). Or, Pierre passa quatre mois à Aphthoria (*Petrus der Iberer*, p. 113 de la traduction), et quitta ce village après la Pentecôte (*ibidem*). Il se rendit ensuite à *Azótus*, où il doit avoir séjourné assez longtemps, car il s'y trouve encore à l'époque des *teshrin*, c'est-à-dire en octobre-novembre (*ibidem*, p. 114). Il tombe malade à Azôtus et est transporté à *Jamnia* (*ibidem*). Là, il apprend la mort de l'ascète *Isaïe*, qui avait eu lieu le 11 août de cette année (*ibidem*, p. 115). Lui-même meurt en cet endroit, le 1er décembre de la même année (*ibidem*, p. 132).

Cette année peut être déterminée avec exactitude. C'est l'année 488. D'une part, en effet, nous savons que Pierre est né entre 409 et 412[3]); d'autre part, qu'il est mort vers l'âge de quatre-vingts ans (*Petrus der Iberer*, p. 132), sous le règne de l'empereur Zénon[4]), pendant la nuit d'un jeudi, au moment où le jour commençait à poindre (*ibidem*, p. 125). Or, le 1er décembre de l'an 488 tombait un jeudi. C'est donc en cette année qu'il faut placer la date de la mort de Pierre.[5])

Il résulte de tout ce que nous venons de dire que c'est au printemps

---

1) Paris, Leroux, 1899, 84 pages, gr. in-8°.

2) Ce village ne semble pas être connu par ailleurs. Dans les *Plérophories* (p. 68), le mot *Aphthoridâ* que M. *Nau* n'a pas su identifier, doit certainement être corrigé en *Aphthoriâ*. La forme « Aphthoriâ » (Ἀφθορία) est donnée à deux reprises par les manuscrits de la Vie de Pierre (p. 120, l. 7, p. 136, l. 14).

3) A son arrivée à Constantinople, à l'âge de 12 ans, Pierre trouve Théodose déjà marié avec Eudoxie (*Petr. d. Iber.*, p. 24); or, le mariage de Théodose avec Eudoxie eut lieu en 421. D'autre part, Mélanie, lorsqu'elle s'était rendue à Constantinople en 424, y avait trouvé Pierre (*ibid.*, p. 34). Pierre est donc arrivé à Constantinople après 421 et avant 424; il est né par conséquent entre 409 et 412. Conf. Raabe, *op. cit.*, introd. p. 10, note.

4) Ce renseignement est fourni par une Vie *ibérienne*, c.-à-d. *géorgienne*, de Pierre, dont nous dirons quelques mots à la fin de cet article.

5) Nous nous plaisons à reconnaître que M. Chabot avait déjà déterminé, en 1895, l'année de la mort de Pierre l'Ibérien (*Pierre l'Ibérien, évêque monophysite de Mayouma [Gaza] à la fin du Ve siècle*, Paris, Leroux, 1895, p. 26, note 1). La seconde indication de *Petrus der Iberer* (p. 132), suivant laquelle Pierre serait mort un *samedi soir*, par conséquent en 490, est certainement fausse. La Vie géorgienne donne, en effet, comme jour du décès de Pierre, un *vendredi 2 décembre*. Or, Pierre est mort, avons nous dit, *pendant la nuit d'un jeudi 1er décembre, au moment où le jour commençait à poindre*; donc, en réalité, un *vendredi 2 décembre*.

de l'an 488, par conséquent sous le règne de l'empereur Zénon († 9 avril 491) et du vivant de Pierre et d'Isaïe, que Zacharie fit à Béryte la description des vertus de ces deux Pères, dont il est question dans le passage de la Vie de Sévère. Zacharie publia-t-il cette description? Nous ne le croyons pas. Mais la chose importe peu: ce n'est certainement pas à la Vie d'Isaïe qui nous est parvenue ni à celle de Pierre qui est perdue que le passage de la Vie de Sévère peut faire allusion. Un examen même rapide de la Vie de l'ascète Isaïe le prouve clairement.[1])

Cette Vie a pour titre: «Voici maintenant l'histoire de la vie du bienheureux (ὁ ἐν ἁγίοις) Père Isaïe». Ce titre n'est pas de Zacharie, mais du compilateur qui a le premier fait figurer dans un recueil de vies de saints monophysites celle d'Isaïe.

Après le titre, on lit ces mots, qui sont de Zacharie: «Comme *troisième*, j'ai choisi, pour que son histoire fût ajoutée aux précédentes, *Isaïe*, le second prophète de notre génération à nous (= celui qui fut un second prophète Isaïe à notre époque), lequel par la foi, l'orthodoxie et les moeurs ressembla en toutes choses à *Pierre* et à *Théodore*, ces illustres évêques.»[2])

Le paragraphe qui suit, depuis «Ce Théodore» jusqu'à «qui a composé une Histoire ecclésiastique», est de nouveau du compilateur. Ce paragraphe contient d'abord une courte notice biographique sur ce Théodore, puis les lignes suivantes: «C'est de ce Père Isaïe qu'est le livre des Exhortations. — Ces *trois* Bienheureux vécurent en effet à une même époque, (à savoir) le bienheureux *Pierre*, ce *Théodore*, et le Père *Isaïe*. — Quant à cette histoire-ci, elle a également été écrite par Zacharie le Scolastique, lequel a composé une Histoire ecclésiastique.»[3])

Nous passons à la fin de la Vie. Avant le dernier paragraphe on lit ceci: «Voilà ce qu'(il y a à dire) de la grâce divine qui a été accordée à ces *trois* saints, dont j'ai décrit la vie dans la mesure de mes forces. Une partie de ces choses, je les ai entendu dire différentes fois

1) Cette Vie nous est parvenue dans les mêmes manuscrits que ceux qui nous ont conservé la Vie de Pierre l'Ibérien publiée par *M. Raabe*. Ce sont: le ms. *Add.* 12. 174 du British Museum, fol. 142b—145b, le ms. 321 de la *Collection Sachau* de Berlin, fol. 105a—108b. Elle a été éditée, d'après le manuscrit de Londres, par *Land*, *Anecdota syriaca*, t. III, p. 346—356, et traduite récemment en allemand par M. *Ahrens*, *Die sogenannte Kirchengeschichte des Zacharias Rhetor*, p. 263—274.

2) *Land*, t. III, p. 346, l. 16—19; *Ahrens* et *Krueger*, *op. cit.*, p. 263, l. 13—18.

3) Le renseignement fourni par la fin de cette phrase est faux. Le compilateur a confondu Zacharie le Rhéteur et Zacharie le Scolastique.

à des personnes dignes de foi, mais une partie aussi, je les ai connues par expérience.»[1])

Après cette sorte de finale, Zacharie raconte comment l'empereur Zénon, de *pieuse fin* (ὁ τῆς εὐσεβοῦς λήξεως), désireux de voir Pierre, Théodore et Isaïe, envoya vers eux Kosmas pour les prier de venir auprès de lui; et comment ils se dérobèrent tous les trois à son invitation.[2])

Puis vient la conclusion: «Voilà, mises par écrit pour toi, les histoires des *trois* astres qui brillèrent pendant notre génération, (histoires) que j'ai composées en vue de la gloire de la Trinité sainte et consubstantielle. Puisses-tu donc, ô pieux et très noble (μεγαλοπρεπής) *Misaël*, obtenir par leurs prières et leurs supplications que ta vie s'écoule sans encombre dans la charge de chambellan impérial; que tu échappes complètement à l'épreuve de la fournaise ici-bas (allusion à Daniel, III 19 ss.; un des jeunes Israëlites précipités dans la fournaise s'appelait *Misaël*), et que nos soyons jugés dignes d'avoir place dans le royaume céleste du Dieu puissant et de notre Sauveur Jésus-Christ, le roi des rois et le seigneur des seigneurs, auquel soit gloire et honneur dans les siècles des siècles. Amen.»[3])

Le chambellan Misaël dont il vient d'être question, n'est pas un inconnu pour nous. Le nom de ce personnage revient plus d'une fois dans la littérature monophysite. Deux lettres de Sévère lui sont adressées. Ce sont: la 17e lettre de la Ière section du VIe livre des lettres choisies de Sévère (*Add.* 12. 181 et *Add.* 14. 600 du British Museum) et l'unique lettre de la XIe section (*Add.* 12. 181). Ces deux lettres, que M. E. W. Brooks a eu l'amabilité d'examiner pour nous, ont pour adresse les simples mots: «Au chambellan (κουβικουλάριος) Misaël». Elles ont été écrites, d'après une note marginale, pendant l'épiscopat de Sévère, c'est-à-dire entre 512 et 518. Dans la première lettre, où Sévère prie Misaël de présenter ses excuses à *Eleutherios* le σακελλάριος de ce qu'il n'a pas répondu à ses lettres, le renseignement de la note marginale est confirmé par le contenu même de la lettre. Dans la seconde, l'empereur régnant est dit «le pieux» (εὐσεβής), ce qui s'applique fort bien à Anastase. De cette dernière lettre, il ressort que Misaël a enduré des souffrances pour la foi, probablement pendant les tumultes qui se produisirent à Constantinople à cause de l'addition: *Qui as été crucifié pour nous* à l'hymne du Τρισάγιον.

1) *Land*, p. 354, l. 24—27; *Ahrens* et *Krueger*, p. 272, l. 5—9.

2) Cette histoire est racontée d'une façon différente par Zacharie le Rhéteur (*Hist. eccl.* VI 3). Celui-ci ne fait pas mention dans son récit de Théodore d'Antinoé.

3) Suit une note à l'encre rouge qui est du compilateur comme l'en-tête: «Est achevée l'histoire de l'abbé Isaïe, de l'ascète et père des moines. Que sa prière soit avec nous!»

C'est encore du même Misaël, mais mort à cette époque, qu'il est certainement question dans le LVII[e] chapitre des *Histoires concernant les vies des Bienheureux Orientaux* de Jean d'Asie.[1]) Nous voyons par ce chapitre que Misaël était un homme très pieux, et qu'il fut enterré dans un domaine du nom de *Sama*, où mourut et fut enterré après lui, à l'époque de Justinien, *Théodore*, un ancien chambellan, dont le chapitre en question raconte la vie «céleste et divine».

Si nous tirons maintenant de nos citations de la Vie d'Isaïe les conclusions qui sautent en quelque sorte aux yeux, nous voyons 1° que la Vie de l'ascète Isaïe a été publiée en même temps qu'une Vie de Pierre l'Ibérien et de Théodore d'Antinoé, et qu'elle formait la dernière partie de cette sorte de trilogie; 2° que cette trilogie a paru après la mort de ces trois saints monophysites (la mort d'Isaïe est mentionnée expressément dans le dernier paragraphe de la Vie) et après la mort de l'empereur Zénon[2]); 3° qu'elle a été composée pour le chambellan Misaël, avec lequel Zacharie ne peut guère être entré en relations qu'à Constantinople.

Pour ces trois motifs, le passage de la Vie de Sévère que nous avons reproduit en tête de cet article, ne peut pas avoir la signification qu'on croyait pouvoir lui attribuer. S'il avait cette signification, les Vies de Pierre et d'Isaïe auraient été publiées 1° toutes seules; 2° du vivant de ces saints et du vivant de l'empereur Zénon; 3° à Béryte; c'est-à-dire dans des conditions dont nous venons de montrer l'impossibilité.

Comment faut-il donc comprendre le passage de la Vie de Sévère? De la façon suivante, nous semble-t-il. Pendant son séjour à Béryte, Zacharie mit par écrit, à la suite des exhortations d'Évagrius, les faits merveilleux qu'il avait entendu raconter ou qu'il connaissait par expérience de Pierre l'Ibérien et d'Isaïe, dont les couvents étaient situés aux environs de *Maïouma* (port de Gaza), sa ville natale.[3]) Il fit ce travail du vivant de ces deux ascètes, *mais ne dut pas le publier.*

1) *Ioannis Episcopi Ephesi Syri Monophysitae Commentarii de Beatis Orientalibus,* latine verterunt *W. J. van Douwen* et *J. P. N. Land.* Verhandelingen der koninklijke Academie van Wetenschappen, Afdeeling Letterkunde, achttiende deel, Amsterdam 1889, p. 179—181.

2) Le nom de l'empereur Zénon est suivi deux fois, dans le Vie d'Isaïe, de la formule *ὁ τῆς εὐσεβοῦς λήξεως*, qui indique que Zénon était mort à l'époque où la Vie fut écrite. Nous nous permettons de renvoyer pour cette formule à notre article de la *Revue de l'Orient chrétien* (n° 1 de 1900), intitulé: *Remarques sur les traductions syriaques des formules grecques ὁ τῆς εὐσεβοῦς λήξεως et ὁ τῆς ὁσίας μνήμης.*

3) Le couvent de Pierre l'Ibérien était situé entre Gaza et Maïouma (*Petrus der Iberer*, p. 45, p. 50, p. 126); le couvent d'Isaïe se trouvait dans le village de *Beth-Daltha* et était éloigné de quatre milles de celui de Pierre (*ibid.* p. 97). Nous savons par la Vie de Sévère que Zacharie était de Maïouma (p. 14, l. 31).

En écrivant plus tard sa Vie de Sévère (à Constantinople, entre 512 et 518), il y rappelle ce travail dans le passage en question. Le chambellan Misaël — la Vie de Sévère a peut-être été écrite pour lui — est frappé par ce passage, et engage Zacharie à publier les récits merveilleux qu'il avait recueillis sur le compte de Pierre et d'Isaïe. Zacharie se rend à son désir, revoit son ancien travail, le complète un peu, et ajoute aux Vies de Pierre et d'Isaïe celle de *Théodore*, évêque d'*Antinoé*, qu'il avait aussi connu personnellement.[1]) Il place ensuite cette Vie, à cause de l'importance du personnage, entre celles de Pierre et d'Isaïe.

Aucune de ces trois Vies ne nous est parvenue dans le texte original, c'est-à-dire en grec. La chose n'a rien d'étonnant. Les écrits grecs monophysites semblent avoir été détruits systématiquement en pays orthodoxe; et en pays monophysite, ils ont sombré dans les flots du déluge arabe. Ces Vies ont dû être traduites de bonne heure en syriaque. Aujourd'hui nous n'avons plus que la Vie d'Isaïe dans cette langue. Comment expliquer l'absence des deux autres? Il se peut qu'elle soit due à pur hasard; cependant, il est plus probable que les Vies de Pierre l'Ibérien et de Théodore d'Antinoé par Zacharie ont été omises de propos délibéré par les auteurs de recueils de Vies de saints monophysites, parce qu'elles n'apprenaient rien de nouveau. C'est ainsi que la Vie de Pierre ne contenait probablement pas une biographie de cet évêque, mais plutôt une collection d'actes merveilleux, dont le récit devait déjà se lire, soit dans la *Vie de Pierre* qui nous est parvenue, soit dans les *Plérophories* de Jean de Maïouma, soit dans l'*Histoire ecclésiastique* de Zacharie le Rhéteur.[2])

Liège. **M.-A. Kugener.**

1) Zacharie nous apprend dans la Vie de Sévère (p. 20, l. 28—35) qu'il communiquait avec *Pierre l'Ibérien, Jean de Sebennytos, Théodore d'Antinoé* et *Isaïe*.

2) M. N. Marr a publié, en 1896, à St Pétersbourg, dans les Mémoires de l'Association russe de Palestine (no 47), une Vie *ibérienne*, c.-à-d. *géorgienne*, de Pierre de Maïouma. Cette Vie, que M. Marr a traduite en russe, en la faisant précéder d'une longue et intéressante introduction, a été signalée à l'attention des savants par la *Byz. Zeitschr.* VI 457. De l'examen très rapide que nous en avons fait à l'aide de notre ami, M. F. Mallieux, professeur de russe à l'Université libre de Bruxelles, il semble ressortir que l'auteur de cette Vie, qui se dit (p. 72) «avoir suivi le saint comme un fils fidèle partout où il a été et où il est allé»; qui déclare (*ibidem*) «raconter ce qu'il a vu de ses propres yeux et non pas ce que d'autres ont raconté ni ce qu'il a attendu d'autres», s'est tout simplement approprié, en la modifiant, la Vie de Pierre par Zacharie qui est aujourd'hui perdue. Quoiqu'il en soit, la Vie géorgienne est indépendante de la Vie syriaque éditée par M. Raabe, et doit remonter à un original grec, car on y rencontre un assez grand nombre d'hellénismes. Nous ferons connaître prochainement en détail cette Vie géorgienne, qui semble contenir des renseignements intéressants.

I.

Byzantinische Landschaften.

In Nr. 14 des Jahrgangs 1898 der Zeitschrift „Vom Fels zum Meer“ habe ich eine Beschreibung von P. Lindau gelesen, die er über einen Ausflug in Kleinasien veröffentlicht hat. Da nun in derselben von einer Gegend die Rede ist, die ich auch in meinen Reiseerinnerungen vom Jahre 1895 (Text griechisch) kurz besprochen habe, so erweckte sie in mir ein besonderes Interesse, vornehmlich die Stelle, worin die unterhalb des Dorfes Guebze (Dakibyza) am Ufer des Meeres sich erhebende Schlofsruine Eski-Hissar besprochen wird. Auf Grund der Angaben des byzantinischen Historikers Georgios Pachymeres[1]) über die am Meere gelegene Feste Niketiaton von Dakibyza, sagte ich auf Seite 48 meiner damaligen Darstellungen, in Übereinstimmung mit Hammer[2]), dafs diese Ruine das Nikitiaton (heute Eski-Hissar[3])) sei, ohne dafs ich jemals vorher an Ort und Stelle die Gegend studiert hatte.

Aus meinen Untersuchungen aber, die ich in allerletzter Zeit an Ort und Stelle unternommen habe, ergiebt sich nun, dafs die Angabe von P. Lindau, wonach dieses Schlofs von den Byzantinern „Paläokastron“[4]) genannt wurde, durchaus irrig ist, weil nirgends bei den byzantinischen Schriftstellern ein solcher Name irgend einem in dieser Gegend vorhandenen Schlosse gegeben wird. Das Wort Paläokastron ist einfach eine von den neueren Griechen gemachte Übersetzung des türkischen Eski-Hissar. Ebenso dürfte auch irrig sein nicht nur was in dem Reisebuch von Meyer[5]) gesagt wird, nämlich dafs „zwischen Guebze und Daridja eine alte Bergruine liegt, Philingir genannt, das alte byzantinische Schlofs Philokrini“[6]), sondern auch was v. d. Goltz in seinen „Anatolischen Ausflügen“ behauptet[7]): „Hinter dem Bahnhof

1) Ed. Bonn. Vol. I, S. 192.
2) Geschichte des Osm. Reiches Vol. I, S. 102.
3) Türkisch = Altes Schlofs.
4) Griechisch = Altes Schlofs.
5) Türkei und die Donauländer, 1892, S. 361.
6) Griechisch = Freundesquelle.
7) Anatolische Ausflüge S. 76.

Guebze überschreitet man, bei dem Landsitze des früheren Grofsveziers Edhem Pacha, auf schwindelnd hohem Viadukt eine Bergschlucht, die sich zum Meere und dem an dessen Strande gelegenen Dörfchen Eski-Hissar öffnet. Sie gewährt uns einen prachtvollen Blick auf den Golf und die gegenüberliegenden Gebirge. Am Uferrande liegt dort das alte Philinkir, eigentlich Philokrini, gemeinhin wie das Dorf als Eski-Hissar bezeichnet, ehemals eine byzantinische Feste. Hierher wahrscheinlich wurde von Nikäa her der junge Kaiser Johannes gebracht, den Michael Paläologos, der glückliche Feldherr und Wiedereroberer Konstantinopels nach der Zwischenherrschaft der Lateiner, blenden und in ewiger Gefangenschaft halten liefs . . . . .", schon aus dem Grunde, weil seine Bauart und sein Stil es als erst von den Genuesern erbaut erscheinen lassen. Es wurde dann später auch von den Türken repariert. Es mufs übrigens auch hervorgehoben werden, dafs auch die Angabe von Hammer[1]) nicht richtig ist, wonach Philokrene das heutige Tawschandjil sein soll[2]).

Die Burg Philokrini (oder Philokrene), deren Name sich bis heute bei der umwohnenden christlichen Bevölkerung erhalten hat und deren Richtigkeit durch alte Urkunden und Grundbriefe bestätigt wird, liegt am Uferrande zwischen Touzla und Daridja, da, wo jetzt unterhalb der östlichen Seite des Bergrückens eine von den Griechen verehrte heilige Quelle liegt. Dafs diese Burg sich am Ufer des Meeres erhob, wird durch den byzantinischen Historiker Nikephoros Gregoras erläutert, welcher sagt[3]): „Der Kaiser kam am dritten Tage nach seinem Übergang nach Asien in einem kleinen, Philokrene genannten Orte am Strande an, wo er ein Lager beziehen mufste, nachdem er sich von der Schwierigkeit des Weitermarsches angesichts der von Orkhan besetzten Umgebung des Ortes überzeugt hatte".

Der junge Kaiser Johannes Laskaris wurde nicht in dieser Burg geblendet und gefangen gehalten, wie v. d. Goltz meint, sondern nach den Angaben des Historikers Georgios Pachymeres in der Burg Nikitiaton von Dakibyza. Derselbe sagt[4]): „Johannes Laskaris war im Schlofs Nikitiaton bei Dakibyza gefangen gehalten". Derselbe wieder[5]): „Er trug Sorge um Johannes, welcher im Schlosse Nikitiaton bei

1) Geschichte des Osm. Reiches Vol. I, S. 100.

2) Da auch Kiepert auf seiner Karte Eski-Hissar mit dem alten Philokrene identifiziert, haben dasselbe auch P. D. Pogodin und O. F. Wulf in ihrer Abhandlung über Nikomedea unerörtert angenommen (s. Izvjestija des Russisch-Archäologischen Instituts zu Konstantinopel, Band II, S. 125).

3) Ed. Bonn. S. 43.

4) Ed. Bonn. Vol. I, S. 198. 5) Ebenda S. 307.

Dakibyza war". Und wieder[1]): „Der Kaiser Andronikos begab sich nach der Festung von Nikitiaton bei Dakibyza und besuchte den geblendeten Johannes und bemühte sich, durch die gröfsten Schmeicheleien einigermafsen das demselben von seinem Vater (Michael Paläologos) angethane Unrecht wieder gut zu machen".

Was Nikitiaton betrifft, ist seine Stelle nordwestlich von Daridja aufzusuchen.

II.

Auch über die Lage des Pelekanon sind die Schriftsteller nicht einig. Hammer[2]) sagt, dafs es das heutige Maltepe sei, während Texier[3]) sich darüber folgendermafsen äufsert: „Maltépé est 16 km de Scutari et 12 de Chalcédoine; ce lieu paraît marquer l'emplacement de Pélékanon; mais ce n'est qu'une conjecture, car il ne reste aucun indice suffisant pour s'assurer de cette position".

Nach den byzantinischen Schriftstellern lag das Pelekanon viel weiter als das heutige Maltepe. Wir haben oben gesehen, dafs der Kaiser von seiner Hauptstadt nach dreitägigem Marsche Philokrene erreicht hat; dasselbe, sehen wir, ist auch für Pelekanon der Fall, und zwar auf Grund der Angaben von Kantakuzenos[4]): „Nachdem der Kaiser von Skutari aus zwei Tage marschiert war, entdeckte er in der Frühe des dritten die Türken, welche sich auf den Höhen befanden. Nachdem er noch etwas avanciert war, lagerte er sich in einem Pelekanon genannten Orte, wo er mit den versammelten Befehlshabern beratschlagte, was zu thun sei". Derselbe an anderer Stelle: „Der Grofs-Domestikos, der den Aufstand bereits zu weit verbreitet fand, um ihn ersticken zu können, wendete seine Fürsorge dem Kaiser zu, und in dessen Zelt eilend, fand er, dafs die vom Tumult erschreckten Offiziere denselben in einem Teppich auf ein Schiff getragen hatten, um ihn nach Konstantinopel überzuführen; er kehrte also zurück und ging nach Philokrene. Die Soldaten hatten sich in vier Haufen verteilt, deren erster sich nach Philokrene zurückgezogen hatte, der zweite nach Nikitiaton, der dritte nach Dakibyza und der vierte nach Ritzion (Daridja)".

Auch Anna Komnena schreibt:

„Der Kaiser wünschte gemeinschaftlich mit den Franken die Türken zu bekämpfen. Als er jedoch ihre unzählige Menge, welche den Orient überschwemmt hatte, betrachtete, begnügte er sich, bis nach Pelekanon

1) Ed. Bonn. Vol. II, S. 103.
2) Geschichte Vol, l, S. 100.
3) Asie Mineure S. 72, 1.
4) Ed. Bonn. Vol. I, S. 342.

zu gehen, um der Stadt Nikäa näher zu sein und um über den Erfolg der Expedition der Franken schneller unterrichtet zu sein"[1]).

Dieselbe an anderer Stelle:

„Doch der Kaiser, welcher, wie gesagt, darnach strebte, sich der Stadt Nikäa zu bemächtigen, begab sich nach der Stadt Pelekanon"[2]).

Und weiter:

„Der Kaiser, welcher die Einnahme von Nikäa stets für schwierig gehalten hatte, liefs eine Anzahl Maschinen von neuer Erfindung herstellen und sandte dieselben den Grafen. Hierauf ging er mit allem, was er an Truppen besafs, hinüber und nachdem er in Pelekanon angelangt war, bezog er ein Lager bei einem Orte genannt Mesampelon, wo sich eine dem heiligen Märtyrer Georg zu Ehren gebaute Kirche befindet"[3]).

An der Hand also dieser so klaren Angaben der byzantinischen Schriftsteller müssen wir das Pelekanon am Uferrande aufsuchen, und zwar gegenüber der nach Nikäa (Isnik) führenden Strafse, nahe also bei Philokrene, und dieser Ort mufs zwischen Daridja und dem heutigen Eski-Hissar liegen, wo übrigens bis heute zahlreiche Ruinen zu sehen und die Reste von einem Tempel vorhanden sind, die den Namen des heiligen Georgios noch tragen. Diese Stelle wird von der umwohnenden Bevölkerung die Schwangere (Engastroméni) genannt und wurde früher von Weinbergen umgeben, wie durch zahlreiche Urkunden und Grundbriefe, die seit 200 bis 300 Jahren datieren, bestätigt wird.

In seinen Reiseerinnerungen sagt v. Hammer[4]), dafs am Ende des Busens Phanarbaghdsché das Kap Akritas liege (bei Plinius Leucates); jedoch ist diese Annahme irrig, denn Phenerbaghdsché hiefs Heräon und Hiereia akra.

Akritas hiefs das Kap von Touzla und Leukates hiefs ein drittes Kap, welches im Golfe von Ismid liegt, dessen Lage von denen, die sich mit der byzantinischen Archäologie beschäftigen, noch nicht genau bestimmt ist und wovon der Historiker Georgios Kedrenos[5]) sagt:

„Wie man erzählt, sandte der Tyrann Phokas Leute aus, um Theodosios, Sohn des Maurikios, welcher zu Chosroes geschickt worden war, gefangen zu nehmen. Es gelang ihnen, ihn zu Nikäa zu fangen und ihn nach Leukakte zu bringen, wo Phokas ihn hinzurichten befahl. Theodosios bat die Leute, ihm die zur Erfüllung seiner religiösen Pflichten nötige Zeit

1) Ed. Ven. S. 241. 2) Ebenda S. 245.. 3) Ebenda S. 247.
4) Umblick auf einer Reise von Konstantinopel nach Brussa, 1818, S. 148 u. 149.
5) Ed. Bonn. Vol. I, S. 702.

zu lassen; nachdem er denselben nachgekommen, dankte er Gott und nahm vom Boden einen Stein, mit welchem er sich dreimal auf die Brust schlug und betend sagte: 'Herr Jesus Christus, Du, der Du weifst, dafs ich niemandem etwas zu Leid gethan, ich empfehle mich Deiner Macht und Dein Wille geschehe'. Trotz alledem wurde er hingerichtet. Andere berichten, dafs Theodosios, den sein Vater mit Briefen zu Chosroes, König von Persien, gesandt hatte, verschwunden sei".

Und Theophanes[1]) berichtet:

„Konstantin der Verfolger liefs in den Blachernen den berühmten Mönch Kalybides, welcher ihn wegen seiner Gottlosigkeit getadelt, zu Tode peitschen und befahl, ihn in das Wasser zu werfen. Seine Schwestern bemächtigten sich jedoch des Körpers und liefsen ihn im Orte der Bucht von Leukates bestatten".

Aus alledem geht also hervor, dafs dieser Platz einerseits von den byzantinischen Geschichtschreibern bald Leukates bald Leukakte hiefs (auch Leukation und Leukadion), andererseits, dafs er auch einen Hafenplatz bildete.

H. Kiepert hat sich ebenfalls geirrt, indem er auf einer geographischen Karte Akritas bei Maltepe aufführt und Leukates akra (Kap) an eine Stelle setzt, die in Wirklichkeit Akritas einnimmt; denn wir entnehmen aus den byzantinischen Geschichtschreibern, dafs die Insel des hl. Andreas selbst nahe bei Akritas gelegen sei, während in Maltepe eine solche Insel nicht existiert.

Nach Gedeons Meinung bedeutet der Name Lekaktis eher „Weifser Strand" als „Kap", was Kiepert selbst zu dem Irrtume verleitete, und es müfsten Nachforschungen aufserhalb Daridja und hauptsächlich in der Nähe von Nikomedia angestellt werden, um den richtigen Standort der Stadt Lekaktis zu finden[2]).

Eine Viertelstunde westlich von Daridja liegen am Meeresufer die Reste eines Städtchens, die heute noch von den in der Umgegend wohnenden Griechen „Levkatas" genannt werden, sodafs die Meinung Gedeons als unwahrscheinlich beiseite gelegt werden kann, da es gewifs ist, dafs Leukates sich in einer Bucht unterhalb Daridja befand und nicht oberhalb, und dafs in dieser Bucht sich ein Kap befindet, welches den Namen des Ortes trägt, wie dies auch auf der Marinekarte von James Imray & Sohn aufgezeichnet ist, der das Kap „Capo Bianco" nennt. An dieser Stelle wurde alljährlich von den orthodoxen Griechen der Umgebung am 23. Aug./4. Sept. ein Fest gefeiert zum Gedächtnis

1) Ed. Bonn. S. 667.

2) Almanach für das Jahr 1896 von J. Joannidis, Konstantinopel. S. 207.

des hl. Phokas und der hl. Sussana, welch letztere um die Mitte des 9. Jahrhunderts gelebt hat, und am 18./30. Mai zum Gedächtnis des hl. Anastasios, welcher in Leukates gelebt und gewirkt hatte.

Zwischen Leukates und Philokrene, auf der Höhe des Hafens Tasch-liman („Stein-Hafen"), welche Kyra-Myalŭ („Verstands-Frau") genannt wird, befinden sich byzantinische Ruinen von runder Form, welche einen Umfang von 37 m, eine Dicke von 2,30 m und eine Tiefe von 10 m haben. Aus der topographischen Lage dieser Ruinen können wir nicht annehmen, dafs dieselben die Ruinen einer Festung sind, sondern vielleicht eher diejenigen einer Zisterne oder von Gefängnissen.

Bei diesem Anlafs möchte ich noch des weitgehenden Entgegenkommens seitens der Anatolischen Eisenbahn dankend gedenken, welche mir alle Studienreisen in zuvorkommender Weise erleichtert und meine Arbeiten in jeder Hinsicht gefördert hat.

Haïdar-Pascha, den 24. August 1898. **Johannes Miliopoulos.**

Nota. Hierbei möchte ich auch des Herrn Georg Pantazopulos dankend gedenken, welcher bei meinen Nachforschungen mir überall beigestanden hat und mir als zuverlässiger Führer in dieser Gegend diente.

Byzantinische Exagia.

1.

Samisches Exagium.

Der Liebenswürdigkeit des Herrn Stergioglidis, Direktors des sogenannten *Πυθαγόρειον (Γυμνάσιον)* auf Samos, verdanke ich folgende Mitteilung vom 6./18. April 1899: „*Στέλλω ὑμῖν φωτογράφημα σταθμοῦ Βυζαντιακοῦ ὀρειχαλκίνου* [aus Bronze] *εὑρεθέντος τελευταῖον ἐν τῇ ἀρχαίᾳ πόλει Σάμῳ εἰς βάθος δύο μέτρων, στρογγύλου, βάρους ἀκριβῶς λίτρας, καλλιτεχνικῶς εἰργασμένου καὶ φέροντος διάφορα κοσμήματα, πάχους* 002½ *καὶ περιφερείας* 025 (*διαμέτρου* 008), *ἐφ' οὗ ὑπάρχουσιν ἀργυρᾶ μονογράμματα. Ἐκ τῆς λίτρας ἐλλείπουσι τρία δράμια* [9,60 gr.], *διότι ὁ εὑρὼν χωρικὸς νομίσας ὅτι ἐντὸς αὐτοῦ ὑπῆρχε θησαυρὸς ἐτρύπησε τὸν σταθμὸν ἑκατέρωθεν τρυπάνῳ ἐν τῷ κέντρῳ.*"

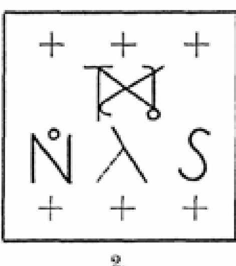


Indem ich die genaue Deutung der Legende des wertvollen Stückes den Kompetenten überlasse, bemerke ich nur, dafs der zweite Name höchst wahrscheinlich *Παλαιολόγου* (*Πα* oben, *λ(αιο)λ(ο)γ(ου)* unten) ist. Im übrigen sieht man oben rechts die Buchstaben ΤΕΡȣ, links ΟΒꙘ.

2.

Makedonisches Exagium.

Es wurde vor einem Monate in einem türkischen Dorfe westlich von Saloniki gefunden und gelangte in den Besitz eines hiesigen Antiquitätenhändlers. Bronze, Gewicht 150,40 gr., silberne Monogramme und Kreuze.



2.

Das untere Monogramm bedeutet vielleicht $N(\iota\varkappa)\acute{o}\lambda(\alpha o)\varsigma$; die Erklärung des oberen wird hoffentlich einem anderen gelingen.

Saloniki, 2./14. Nov. 1899. **P. Papageorgiu.**

Die griechische Grammatik Roger Bacons.

Dafs Roger Bacon des Griechischen nicht unkundig war, ist hinlänglich bekannt, aber eine erschöpfende Darstellung der Art und des Umfangs seiner Kenntnisse giebt es meines Wissens noch nicht (einige kurze Notizen bei Bridges, The Opus maius of Roger Bacon, Oxford 1897, I S. XLIX). Eine Hauptrolle müfste dabei seine griechische Grammatik spielen, die nur ungenügend bekannt ist (s. Bridges a. O. und das etwas ausführlichere Exzerpt bei Charles, Roger Bacon, Paris 1861, S. 358 ff.; eine englische Übersetzung von ein paar Stellen bei Brewer, Fr. Rogeri Bacon Opera quaedam hactenus inedita, London 1859, S. LXIV ff.). Bis eine vollständige Ausgabe erscheint, die sehr wünschenswert ist, etwa zusammen mit den sonstigen Überresten von Bacons grofsem encyklopädischen Hauptwerke, werden die folgenden Auszüge trotz ihrer Flüchtigkeit und Unvollständigkeit vielleicht nicht ohne Nutzen sein; ich habe sie April 1893 in Oxford, zunächst zum eignen Gebrauch, gemacht; für eine vollständige Abschrift der schwer lesbaren Handschrift fehlte mir die Zeit.

Cod. Oxon. Collegii Corpus Christi nr. 148 membr. ist ein sehr unordentlich geschriebener Palimpsest, aus dem 15. Jahrhundert nach Coxe, Catal. codd. mss. qui in collegiis aulisque Oxoniensibus hodie adservantur, II S. 59. Vorn steht mit späterer Hand der Name des früheren Besitzers Br. Twyne. Auch die Überschrift R. Bachonis grammatica Greca ist später hinzugefügt, aber Form und Inhalt des Werkes machen es ganz unzweifelhaft, dafs sie das Richtige trifft.

Aufserdem sind noch zwei Handschriften bekannt:

1) Cod. Oxon. Colleg. Universit. nr. 47 aus dem 17. Jahrh., manu Roberti Paine S. T. P. et aedis Christi canonici scriptus, Rogeri Baconis grammatica Graeca ex ms. Briani Twyne exscripta (Coxe a. O. I S. 14), also Kopie des vorher genannten (vgl. Brewer S. XLI).

2) Cod. nr. 691 zu Douai, 17. Jahrhundert Anfang (Catalogue général des mss. des Bibliothèques publiques des départements VI S. 415), nach Charles S. 76 Abschrift der zuletzt genannten Oxforder Handschrift (S. 66 spricht er weniger genau von dem Cod. Corp. Chr.

als Vorlage; nach seinen Angaben S. 361 und den Schlufsworten der Hs quae sequuntur de accidentibus verbi seu coniugatione priore, modo et tempore omisi bietet sie nur einen Auszug). Die Hs des Collegium Corpus Christi fängt an:

Assit principio sancta Maria meo.

Primus hic liber voluminis grammatici circa linguas alias a Latino, qui est de grammatica Greca, habet partes tres. prima ... alphabeto Greco et quibusdam ei anexis leuiter pertractandis propter exercitium legendi scribendi et construendi et habet duas distinctiones. prima habet quatuor capitula. primum est de litteris alphabeti.

manifestata laude et declarata utilitate cognitionis grammatice quatuor linguarum scilicet Grece Hebree Arabice et Caldee ... et hoc in prologo totius voluminis grammaticalis ... nunc in hoc libro primo prodendum est circa grammaticam Grecam (s. Brewer a. O. S. LXIV).

Cap. 1 Namen und Formen der Buchstaben (wesentlich wie auf der Tafel am Schlufs von Brewers Ausgabe, vgl. ib. S. 495).

Cap. 2 De diptongis.

Cap. 3 De accentibus.

Cap. 4 De subbreuitatibus; ich setze es vollständig her, da es mehrfach von Interesse ist.

Quarto pono subbrevitates, et sunt 23 regulares et certe ex proporcione facte (nam alie sunt infinite sicut apud nos) et notantur hic infra scripte. ad generalem intelligentiam autem breuitur notandum est, quod pro vocali cum ny littera habent octo subbreuitates et pro vocali cum sima decem habent, et quando aliqua illarum figurarum in decem et octo subbreuitatibus[1]) istis ponitur super consonante aliqua, importat vocalem cum suo consonante, velut in primo, si volo scribere pas, quod est[2]) omnis[3]), scribam breuius sic π̆, unde per figuram supra pi litteram intelligitur as, et ideo fit ibi pas; si uero volo scribere pan, quod est omne, ego scribam sic π (mit Zeichen ḥ darüber), unde figura valet an, et ideo sic habetur pan, et sic[4]) de aliis decem et octo subbreuitatibus. sed una est generalis subbreuitas sicut apud nos, que vocatur apanu sirma tractus supra (apanu enim est supra, sirma est tractus), et fit, sicut cum scribimus dn̄s per tractum supra aut p̄r, sicut ipsi scribunt κσ̄σ pro dn̄s et π̄ρ pro p̄r, et tum sine subbreuitate super omnia nomina propria plene scripta et integre ponunt tractum longum supra ut πλᾱτον. scribunt hanc figuram ͻ pro de, quod est autem; hanc

1) Danach getilgt po' = ponitur.

2) Danach ṭọṭụṣ. 3) Danach ẹṭ.

4) Danach getilgt s denotatur apaini firma c̄c̄t? supra.

figuram scribunt[1]) in linea[2]); et scribunt pro *καὶ*, quod est et, hanc *S* et pro[3]) duplici sima hanc ơ̄ et pro hoc verbo esti, quod valet est, scribunt sic ·/., fere sicut nos scribimus hoc verbum est sic ÷, sed linea Grecorum trahitur ex obliquo. sunt igitur subbreuitates iste, que subscribuntur

ȷ́ b ϡϡ ϛ ϛ̈ ϛϛ δ ο ϥ Ч σ < ^ Ä ˎ ⌒ ꝗ
ασ εσ αισ ησ ισ εισ οισ οσ ωσ ουσ αν εν ην ιν ειν ον ων ουν

apanu syrma —— ʔ δὲ Ʊ *και* ơ̄ duplex sima ·/. esti.

Dies Kapitel erlaubt die Lücke am Schlusse des Compendium studii (Brewer a. O. S. 519) dem Inhalte nach zu ergänzen. Darauf folgt:

Distinctio secunda de compendiosa institutione legendi et construendi Grecum, et habet capitula quattuor. in primo exponuntur ea, que adnecti debent predictis propter exercitium legendi et construendi, et datur modus scribendi et ratio omnium, que hic scribuntur ex..... positis his, que grosso modo sunt necessaria ad legendum et scribendum, nunc inferam quedam communia pro exercitio legendi, et sunt ergo[4]) nomina litterarum alphabeti Greci scribenda, ut sciamus ea recte scribere et legere, et cum hiis nomina accentuum, et post hec articuli scribendi sunt, deinde Pater noster, Aue Maria et Credo, Magnificat, Nunc dimittis et Benedictus, que sunt fundamenta fidei, ut in his paucis legendis primo exercitatus addiscens transcendat facilius ad maiora. et scribuntur hoc[5]) modo: in prima enim linea scribitur Latinum, in secunda inferiori Grecum Latinis litteris, in tertia Grecum Grecis[6]) figuris, ut Latinus respiciens Grecum Grece in suo ordine possit de facili et sine errore illud legere per adiutorium Greci scripti per litteras Latinas, per quas agnoscet statim, que littere Grece in Greco vocabulo describuntur. et quoniam lingua insipida est, que non intelligitur, ideo ad delectationem legentis iuncta vocabula Latina in prima linea, ut simul cum lectura Grecorum vocabulorum pateat eorum intelligentia ... suauius legantur et maior utilitas consequatur. considerare tamen debet lector, quod pono Latinum, sicut respondet Grecis vocabulis, ut, quia ipsi non utuntur ablatiuo sed semper genetivo vel dativo, ubi Latini utuntur ablatiuo, ideo pono hic genetivum[7]) et dativum Latinum pro ablatiuo, sicut est in Greco, quatinus sciat lector, cuius casus sit vocabulum Grecum hic positum, ne, si ponerem casum alium, ideo crederet, quod in Greco sic esset. et per hoc etiam patet, quos casus regunt prepositiones Grece, quod ignoraretur, nisi vocabulum

1) ṣc̣ṛịḅụṇṭ.
2) lineo. Dann folgt noch eine mir unbekannte Sigle *S*, vielleicht sic.
3) pro pro. 4) Darauf eine Rasur. 5) ḥẹc̣ hoc.
6) Darauf getilgt: litteris. 7) Darauf getilgt: vel.

Grecum poneretur, sicut est in Greco. et alia igitur quaedam hic[1]) obseruo propter intelligentiam Greci pleniorem, quia nunc est intentio dare expositionem Grece grammatice principalis, et ideo eius proprietates debeo obseruare. articulos vero hic posui, quia multum patent lectio et constructio Greci per eos et casuum ac generum et modorum distinctio, et preposui eos aliis legendis non solum propter illa, que nunc dixi, sed quia breuior est in eis sillabicatio. sciendum igitur, quod articulus est pars orationis apud Grecos, quia habet casus, genera et modos; sed Latini non habent articulos, licet omnes fere nationes habeant eos, et lingua Gallica habet eos ut li le la et hiis condistinguunt casus, genera et modos. quedam tamen proponuntur nominibus in declinatione (nämlich hic haec hoc) u. s. w. Der Rest des Kapitels handelt vom Dualis.

Cap. 2. De nominibus litterarum et accentuum et de articulis. ὁ ἡ τό wird dekliniert (Dualis τῶ (to) τοῖν (tin)), ebenso ὅς ἥ ὅ.

Cap. 3. De oratione domenica et de salutatione virginis et symbolo. Die genannten Texte griechisch und lateinisch in der angekündigten Weise; als Probe s. die salutatio virginis bei Bridges a. O. I S. L. Hier gebe ich die lateinische Umschrift des symbolums.

pisteuo is ena theon patera pantokratora piitin urani ke gis oraton te panton ke aoraton, ke is ena kirion iison criston ton yion tu theu ton monogeni ton ek tu patros gennithenta pro panton ton eonon phos ek photos theon alithinon ek theu alithinu gennithenta u piithenta omousion to patri di u ta panta egeneto ton di imas tus antropus ke dia tin imeteran sotirian katelthonta ek ton uranon ke sarkothenta ek pneumatos agiu ke marias tis parthenu ke enanthropisanta staurothenta te yper imon epi pontiu pilatu ke pathonta ke taphenta ke anastanta ti triti imera kata tas graphas ke anelthonta is tus uranus ke kathezomenon en dexia tu patros ke palin erchomenon meta doxis krine zontas ke nekrus u tis vasilias uk esti[2]) telos, ke is to pneuma to agion to kirion ke zoopiun to ek tu patros ekporeuomenon to sin patri ke yio sinproskynumenon ke syndoxazomenon to lalisan dia ton prophiton, is mian katholikin ke apostolikin ekklisian, omologo en vaptisma is aphesin amartion, prosdoko anastasin nekron ke zoin tu mellontos eonos. amin.

Darauf folgt (wohl Cap. 4) Canticum Marie, canticum Simeonis und Eulogitos kyrios o theos, dann die Zahlwörter und Zahlzeichen; Anfang:

α	u	Γ	Δ	Є	Ϛ	ʒ	Η	ϴ	i
ena	dio	tria	tessera	pente	exa	epta	ogdo	enea	deka.

1) obseruo hic. 2) Im Griechischen ἔσται.

Hiermit schliefst S. 14, S. 15 ist leer; S. 16 ist nur teilweise beschrieben, und zwar, wie es scheint, von einer späteren Hand; sie enthält die griechischen Zahlen noch einmal und am Rande folgende Notiz: ϛ ϙ ϡ eps consecrans ecclesiam solet scribere alphabetum Grecum in puluere cum cuspide baculi pastoralis .... has tres notas numerorum, quando eps ignorat alphabetum Grecum, sed hoc non fit sine iniuria sacramenti.[1])

S. 17 beginnt Pars II.

Pars secunda huius tractatus de Greca grammatica, in qua tota ortographia inuestigatur et diptongi et prosodie et cetera eis anexa, et habet distinctiones. prima distinctio est de proprietate et modo litterarum[2]) alphabeti Greci per comparationem ad litteras Latinas et habet quattuor capitula.

Cap. 1 von den griechischen Dialekten (idiomata); darin[3]): idiomata uero sunt multa secundum infinitudinem[4]) nationum utentium hac lingua [Latein], quia aliter in multis pronunciant et scribunt Ytalici et aliter Hispani et aliter Gallici et aliter Teutonici et aliter Anglici et ceteri. sic igitur fuit apud Grecos una lingua .... sed multe proprietates. natura igitur ipsius lingue Grece consistit, quoniam ...... omnes naciones Grece communicabant, et hec vocatur communis. alia fuerunt specialia 4 famosa, scilicet Atticum, Eolicum, Doricum, Ionicum. Attenienses usi sunt Attico et alii aliis ..... sicut Burgundicum, Picardicum et Normannicum et multa alia, que sunt idiomata eiusdem lingue, scilicet Gallice.

Cap. 2 weshalb die Darstellung der griechischen Grammatik lateinisch und im Anschlufs an die lateinische gegeben werden mufs (cupiens igitur exponere grammaticam Grecam ad utilitatem Latinorum necesse est illam comparari ad grammaticam Latinam), nämlich erstens weil die meisten kein Griechisch verstehen, und zweitens weil die lateinische Grammatik aus der griechischen abgeleitet ist testante Prisciano et sicut autores grammatice docent euidenter.[5])

Über capp. 3—4 habe ich nichts notiert; vgl. Charles S. 359.

Distinctio II.

Cap. 1 De vocalibus. Cap. 2 De consonantibus ... que non liquescunt. Cap. 3 De semiuocalibus que liquescunt ... ro et labda. Cap. 4

---

1) Dieselbe Bemerkung bei Charles S. 360 ff., aber formell abweichend in einer mir unerklärlichen Weise. Über die drei Zahlenbuchstaben s. auch Comp. stud. IX S. 496. Vgl. namentlich Opus maius I S. 94.

2) modo litterarum unsicher.

3) Vgl. Opus maius I S. 66, Op. tert. S. 90, Comp. stud. VIII S. 467.

4) -ini- unsicher. 5) Vgl. Comp. stud. VIII S. 464 ff., Op. maius I S. 85.

De aliis semivocalibus videlicet de sima my et ny. Cap. 5 De duplicibus scilicet pi zita et psi, an liquescant, cum quibusdam additis (es wird Beda zitiert). Cap. 6 De mutis et sono earum et aliarum consonantium. Schließt mit den Namen und Formen der Buchstaben:

ἄλφα Bῆτα Γάμμα

α uB Γγ u. s. w.

Distinctio tertia, in qua excito Latinos studiosos ad considerandum multa erronea, que sepius vulgantur, et ad considerationem alphabeti.

Cap. 1 exzerpiert bei Charles S. 539 ff., Brewer S. LXV ff.

Cap. 2 De erroribus circa scripturam per litteras alphabeti, Verzeichnis griechischer Lehnwörter, die mit y zu schreiben sind, nach den Anfangsbuchstaben geordnet. Beispiel: per zita sunt pauca, ut zelotypia, que est suspicio de sponsa, et zelotypus de sponsa suspiciosus; zymi est fermentum, unde azymus ab a, quod est sine, et zymi.

Cap. 3 De residuis vocabulis, que scribuntur per ypsilon, Fortsetzung von λ an, darauf ähnlich Wörter mit χ und ψ.

Cap. 4 in quo fit descensus ad quedam vocabula, in quibus aliunde accidit difficultas quam per hanc litteram ypsilon.

Cap. 5 De residuis vocabulis Grecis hic ponendis.

Distinctio IV von den Diphthongen, mit vielen Beispielen von orthographischen Fehlern. Vgl. Opus maius I S. 88.

Distinctio V von der Betonung griechischer Lehnwörter, besonders solcher mit Vokal vor Vokal (platēa, Medēa), über Britos Irrtum in Bezug auf das Wort ptisana (vgl. Comp. stud. VII S. 454 ff., Opus maius I S. 91, Op. tert. S. 237).

Distinctio VI über Quantität der Silben mit Vokal vor Konsonant; darin über die von Robertus sancte memorie condam episcopus Lincolniensis doctor famosissimus in suis commentariis super libros Dionisii[1]) gerügte Verwechselung von arete virtus gratuita und dinamis virtus naturalis. Gegen den Schluß: hic in fine aliquas regulas de ultimis sillabis Grecarum declinationum secundum Bedam in libro de metris inferam. dicit igitur, quod in Grecis vocabulis nominatis singularis has habet breues. a ut ecclesia baptisma u. s. w.

Distinctio VII De aliis prosodiis, que sunt spiritus et toni et passiones, habens capitula.

Cap. 1 De spiritu, alphabetisches Verzeichnis griechischer Lehnwörter mit h. Von den übrigen Kapiteln habe ich nichts notiert.[2])

---

1) Vgl. Opus maius I S. 70.

2) Es scheint mir nicht ausgeschlossen, daß die künstliche Einteilung hier durch Verwechselung von distinctio und capitulum gestört worden; distinctio VIII könnte passend dist. VII cap. 2 sein.

Distinctio VIII De tonis siue accentibus.

Cap. 1 De distinctione eorum (vgl. Comp. stud. XI S. 511).

Cap. 2 De generalibus regulis accentuandi (vgl. ib. S. 513 ff.).

Cap. 3 De mutatione accentus; über Enclisis, S. 64 schliefst: propter enclisim. nam sicut apud nos sunt encliticae dictiones.[1]) S. 65 beginnt: obvias ubi jota sequitur omikron non est diphthongus sed due sillabe sunt in datiuis *Boï voï*[2]) u. s. w. Hier ist also eine gröfsere Lücke; nach einer unzweifelhaft authentischen Notiz S. 65 mg. sup.: distinctio 3 pars 3 befinden wir uns im dritten und letzten Teil, der speziellen Formenlehre, und zwar bei der konsonantischen Deklination; distinctio 1 und 2 haben wohl also die a- und o-Deklination behandelt. S. 65 ff. werden die Genetivendungen durchgenommen, z. B.[3]): quedam in kos ut
caro
σαρξ sarkos, thorax thorakos, pheax pheakos, onyx onykos, farynx
nox rex
faryngos; quedam in ktos ut *νυξ* nyktos, anax anaktos, perdix perdiktos, bωξ bωktos .... quedam ergo faciunt genetiuum in bos ut *αραψ* arabos et *καλιψ* calibos; quedam in pos ut *εθιοψ* ethiopos, *κυκλωψ κυκλωπος*, quedam in phos ut *κυνιψ* kyniphos. et secundum analogiam semper vocalis ⟨seruatur o. ä.⟩, excipitur tamen *αλωπηξ αλωπεκος* u. s. w.

Neues Kapitel: De declinationibus Grecis ... secundum modernos Grecos.

Sic igitur possunt declinationes Grecorum reduci ad tres modos declinandi; sed tamen Greci moderni aliter procedunt in nominum declinatione; nam ponunt canones seu regulas[4]) de masculino per se, et sunt triginta quinque, et de feminino duodecim et de neutro nouem et secundum has regulas declinant nomina, ut verbi gracia sexta regula de masculinis ponit nominatiuum simplicem unum completum, alium per syneresim, et tunc ponit genitiuos completos et per syneresim .... hoc modo:

η ορθη και των ενικων ο ηρακλεησ και ηρακλησ, η γενικη του ηρακλεεοσ καὶ ηρακλεουσ και του ηρακλεοσ και ἡρακλουσ, η δοτικη τω ηρακλεεῖ και ηρακλεει και ηρακλεῖ και ηρακλει, η αιτιατικη τον ηρακλεεα και ηρακλεη και τον ηρακλεα και ηρακλη, η κλητικη ω ηρακλεεσ και ηρακλησ ηρακλεεσ και ηρακλεισ u. s. w.

sic igitur formant canones 56 circa declinationem nominum iuxta singulas terminationes nominatiuorum, sed hic modus superfluus est ....

---

1) Vgl. Comp. stud. XI S. 512 ff.

2) Vgl. Comp. stud. X S. 506.

3) Vgl. Comp. stud. IX S. 502, wo z. T. dieselben Beispiele.

4) Folgt: seu re getilgt.

et ideo modus prescriptus magis est eligendus. melius est .... reducere terminationes unius declinationis ad eam et alterius ad aliam et tercie ad tertiam, sicut fit apud nos, cuiuscunque generis sint vocabula.

Hierher scheinen auch die Seiten 67—68 zu gehören nach der Notiz S. 67 mg. sup. (von jüngerer Hand): quod ponitur hic de sineresi casualium, legendum est post distinctionem 3 huius 3ᵉ partis; das Stück, das jedenfalls versprengt ist und womit ein Pergamentfetzen zwischen S. 68 und 69 zusammengehört, handelt von Synäresis und den verschiedenen Fällen der Vokalverschmelzung, zuletzt von homerischen Formen wie *ατρειδαο* und *φιλοιο*.

Distinctio IV De figura (*σχημα*); quedam simplex (*απλουν*), quedam composita (*συνθετον*), quedam decompositum (*παρασυνθετον*) werden unterschieden. Darauf von den species, worin: species autem est duplex sicut apud nos, scilicet primitiua et deriuata, griechisch prototypon und paragogon. S. 66 schliefst: prototypon est primitiuum, et agago vel ago, und daran schliefst sich die Fortsetzung S. 69: idem est quod duco et para est de u. s. w.

Distinctio V von den Pronomina; Anfang: hec de nominibus estimaui omnino necessaria, quamquam et multa alia hominibus studiosis scientibus Grecum possent adduci; sed propter ignorantiam Greci et negligentiam sapientie apud vulgus taceo de aliis. Es werden dekliniert *ἐγώ*, *σύ*, *οὗ*, *σφεῖς*, *ἐκεῖνος*, *οὗτος*, *αὐτός*, *ἕκαστος*, *ἐμαυτόν*, *σεαυτόν*, *ἑαυτόν*, *ἀλλήλους*, und Regeln für ihren Gebrauch werden gegeben. Der Schlufs (wo von *αὐτός* und *ὁ αὐτός* die Rede ist) lautet: hoc loco sicut et in aliis quasi infinitis patet vilitas grammaticorum et artistarum, qui legunt Priscianum, quoniam propter ignorantiam Grecarum litterarum, quas tenentur scire, si grammaticam Prisciani et Latinorum autorum volunt intelligere, ubique pro hoc pronomine idem legunt olitos, cum debeant dicere *ο αυτος*, et deprehenditur error eorum ex hoc, quod a nostrum et alpha eorum et labda siue l eorum habent conformem figuram, et simul cum hoc errant, quod y Grecum, quod scribitur post alpha in hac dictione *αυτος*, accipiunt pro vocali, cum tamen ibi sonet v consonantem, eo quod ibi est diphthongus Grecus ex alpha et ypsilo u. s. w.[1])

Distinctio VI De verbo (quod vocant Greci *ρημα*).

Darin (als Cap. 1): considerandum autem est in primo, quod Greci habent coniugationes, que vocantur *συζυγιαι*. etsi sequor Grecos autores in grammatica, tamen sententiam Prisciani explicabo, quia nullus in

---

1) Bei Priscian I p. 54, 17; II p. 120, 2; 124, 1 ed. Hertz ist *ὁ αὐτός* in einigen Hss in *ο αιτος*, οΛιΤος, ωyΔιΤος verschrieben.

tractatu suo de coniugationibus intelliget, nisi sciat hec, que hic inferam, propter quod et eorum ignorantia grammatici et artiste in legendo Prisciano nimis errant. dicit igitur Priscianus[1]), quod decem coniugationes vocantur baritone, id est grauium tonorum, quia habent accentum grauem in ultima syllaba, et harum sex terminantur in ω graui et quatuor in μι[2]) graui et tres coniugationes residue in ω circumflexo, et hee tres coniugationes vocantur circumflexe ... et in universo sunt ιΓ, ut patet ex predictis. coniugacio vero uno modo dicitur secundum Priscianum[3]) propter coniugatas consonantes, hoc est cognatas, ex quibus plereque apud Grecos coniugationes regulam sumunt; nam, ut dictum est in principio, vita pi et phi sunt cognate, et iste faciunt primam coniugationem Grecorum baritonam, secundum quod autores Greci volunt et Priscianus[4]) exponit. verba igitur istius coniugationis habent in ultima sillaba β vel π vel φ ut λιβὼ sacrifico et λυπὼ unguo[5]) et γραφω scribo u. s. w.; hierher wird auch τύπτω gerechnet.

γκχ secundum Grecos et testante Prisciano[6]) faciunt secundam coniugationem baritonam; Beispiele λεγὼ πλεκὼ τρεχὼ, auch τικτὼ (in der Hs κικτὼ).

delta vero et taf et thita sunt cognate et faciunt 3^{am} coniugationem ut αδὼ ανιτὼ πληθω. sed ζητα et duplex sima cum ω faciunt quartam coniugationem ut φραζω loquor et ορισσω[7]) fodio.

liquide faciunt quintam videlicet labda ut θελὼ volo νεμὼ distribuo κρινὼ iudico σπερὼ semino.

sexta confirmante Prisciano[8]) fit per ω mega solum et purum.

circumflexorum verborum tres sunt coniugationes, quarum prima habet ει diphthongum (ποιεισ ποιει). Die beiden andern sind die Verba auf αω und οω.

verba in mi quatuor habent coniugationes. Beispiele: τιθημι, ιστημι, διδωμι, πηγνυμι.

Cap. 2 über genera, modi und tempora der Verba (mit Angabe der griechischen Namen). Für das Verhältnis zwischen Aorist und lat. Perfekt wird Priscian VIII 10, 53 ff. zitiert.

---

1) VIII 17, 93; doch spricht er nur von 10 Konjugationen im ganzen, indem er die die μι-Verba als eine zählt.

2) Die Hs hat eher κο.

3) VIII 17, 93; er hat zwei Erklärungen, daher uno modo.

4) VIII 17, 97.

5) Natürlich sollte linquo da stehen; aber Priscian hat als Beispiele λείπω und ἀλείφω (statt γράφω); es ist also eine Konfusion von Bacon selbst.

6) VIII 17, 97. 7) Die Hs hat τρισσω. 8) VIII 17, 99.

Cap. 3: Premisi in duobus capitulis prioribus . . . . . de quatuor accidentibus verbo, scilicet coniugatione genere modo et tempore, quia in horum noticia est Latino maior utilitas et difficultas . . . . sed tamen coniugatio verbi habet multas difficultates et utilitates Latinis, nec potest Grammatica Prisciani sciri, nisi explicetur magis coniugationum proprietas. et in coniugatione distinguuntur modi genera tempora persone . . . . . verba etiam ipsa, que coniugantur, quedam sunt simplicia quedam composita, quod ad figuram pertinet. quapropter necessarium est, ut amplior sermo de coniugatione fiat, quatinus cum ea reliqua cognoscantur. et quoniam morem Grecum volo obseruare hic, quantum oportet, et mos eorum est de quolibet verbo proposito querere in primis, cuius temporis cuius coniugationis, et hoc obseruant in institutione puerorum circa verba, ideo volo ponere Greca vocabula in hiis octo accidentibus verbi, nämlich *εγκλισισ διαθεσισ ειδοσ σχημα αριθμοσ προσωπον χρονοσ συξυγια.*

coniugationes vero non omnes ponam in hoc tractatu, sicut a principio dictum est, propter grauitatem multitudinem earum et superfluam difficultatem intelligendi eas, quia nouicius addiscens[1]) Grecas coniugationes vix unam recipiet patienter, et quia hic tractatus est introductorius in grammaticam Grecam, quam in maiori tractatu meo poterunt perspicere studiosi, nec est necessitas Latinis reuoluere omnes coniugationes, ut intelligant textum Latinum in omni facultate cum expositionibus sanctorum et philosophorum et autorum grammatice et poetarum et ceterorum sapientum, pro qua expositione facio tractatum hunc, quamvis propter opus transferendi et plenam noticiam lingue Grece copiosius sit tractandum . . . . Grecis igitur litteris ponam hic unam coniugationem et aliam ponam Latinis litteris sed tamen formam coniugandi Grecam, et contentus ero, si quis hunc tractatum uolens scire laborat diligenter, ut has duas studeat memoriter retinere. ponam tamen regulas quasdam de formatione universali coniugationum, ut per has et duas coniugationes et per ea, que prius dicta sunt de coniugationibus et que inferam in quarto capitulo, satis probabiliter animus eius exaltetur[2]) ad generalem cognitionem omnium coniugationum sciendarum aut per maiorem tractatum meum aut per ipsa volumina Greca, in quibus Grecorum grammatica explicatur.

Cap. 4 einige sehr kurze und mangelhafte Regeln für Augment und Reduplikation (als Beispiele u. a. libo lelipsa, lego lelecha).

Cap. 5: Nunc volo subiungere exempla coniugationum, ut predixi, et volo ponere unum exemplum de grauibus in ω et aliud de my graui,

1) adiscens. 2) Zweifelhaft.

sed primum ponam in Greco sermone Grecis litteris, secundum ponam in Greco sermone sed Latinis litteris propter facilitatem maiorem; exemplum vero Grecum Grecis litteris est hoc verbum *τυπτω*, quod est cedo. sicut igitur Grecus ante formationem coniugationis secundum hoc verbum querit de hoc vocabulo, cuius sit partis orationis et cuius modi et cuius significationis et sic de omnibus, que accidunt verbo, sic hic queram Greco sermone et Grecis litteris et respondebo, ut Grecus respondet. querit igitur Grecus: *τυπτω*[1]) *ποιου μέρουσ λόγου ἐστὶ? ϱηματος. πόιασ ἐγκλίσεωσ? ὁϱιστικῆσ. ποι*ᵛ *διαθέσεωσ? ενεϱγη-τικῆσ. ποίου εἰδουσ? πϱωτοτύπου. ποίου σχήματοσ? ἁπλοῦ. ποι*ᵘ *ἀϱιθμοῦ; ενικ*ᵘ. *ποι*ᵘ *πϱοσώπου? πϱώτου. ποίου χϱόνου? ἐνεστῶτος. ποι*ᵛ *συζυγίασ? πϱώτησ τῶν βαϱυτόνον. κανόνισον.*

Darauf wird *τύπτω* durchkonjugiert in folgender Reihenfolge:

Indic. act. Präsens (beim Dualis wird bemerkt: *δυικῶσ τὸ ᾱ πϱόσωπον ου ποιει, τὸ ῡ τυπτετων*), Imperfekt, Perfekt I, Perfekt II[2]), Plusquampf. I, Plusquampf. II, Aorist I, Aorist II, Futur I, Futur II[3]).

Indic. med. dieselbe Reihenfolge.

Imperat.[4]) Präsens act., Präs. med., Perf. act., Perf. med., Aor. I act., Aor. I pass., Aor. II act., Aor. II pass., Aor. med.

Optativ[5]) Präs. act., Präs. med., Perf. act., Perf. med., Aor. I act., Aor. I pass., Aor. I med., Aor. II act., Aor. II pass.[6]), Aor. II med., Fut. I act., Fut. I pass., Fut. I med., Fut. II act., Fut. II pass., Fut II med.[7])

Konjunktiv[8]) Präs. act., Präs. med., Perf. I act., Perf. I med., Perf. II act.[9]), Aor. I[10]) act., Aor. I med.[11]), Aor. II act.[12]), Aor. pass.

Infinitiv Präs. act., Perf. I act., Perf. II act., Aor. I act., Fut. act., Präs. med., Perf. med., Aor. I pass., Aor. II pass., Aor. I med., Aor. II med.[13]), Fut. I pass., Fut. II pass., Fut. I med., Fut. II med.

---

1) Ich gebe das Griechische ganz nach der Handschrift.

2) *ὁ παϱεληλυθῶσ παϱακείμενοσ ενεϱγητικὸσ ἑνικὸσ τετυφα ... ὁ μέσυσ τετύπα.*

3) *τυπῶ.*

4) *πεϱὶ πϱοστακτικ*ˢ *εγκλίσεωσ χϱον*ᵘ *ενεστωτος* ϛ *παϱατατικοῦ τὸ πϱοστακτικ*' *ϱῆμα ᾱ πϱοσωπον ὀυκ εχει οὐδεὶσ γαϱ εαυτ*'' *καλεῖ.*

5) *ὁ παθητικ*ᵒ' *ἐν τοισ ἑυτικοῖσ ὀὐκ' ἐστιν ἀλλὰ διὰ μετοχῆσ* ϛ *τοῦ υπαϱκτικ*ᵘ *ϱηματ*ᵒ *αυτ*'' *ἡ χϱῆσισ ἀναπληϱοῖ οἷον τετυμμενοσ εἰην.*

6) *τυποιην.* 7) *τυποίμην.*

8) *πεϱι υποτακτικησ εγκλισεωσ. το υποτακτικ*'' *ϱῆμα καθ' ἑαυτὸ ὀκ'Λ'* (d. i. *οὐκ ἔστι*), *ἀλλὰ διὰ τ̃ συνδεσμ̃ ἀλλάσσει τ̃ γϱαφην τ̃ ϱηματ̃ ὁταν πϱοτασσηται ἀυτῶ ἓν τουτ̃ ινα τε*ˢ *ὀφϱα ὁπωσ ἐὰν ὁταν ὁποταν μὴ ἂν.* Vor dem Konjunktiv steht immer *ἐάν*. 9) *εαν τετυπω.* 10) Mit dem Zusatz: *καὶ μέλλων.*

11) *παθητικός* genannt. 12) *τυπω τυπεισ τυπει τυπητον.* 13) *τυπέσθαι.*

Schlufs der Handschrift: μεσοσ μελλων α τυψεσθαι, μεσοσ μελλων β τυπεισθαι. Es fehlt also Participium und das versprochene Paradigma der Verba auf μι. Das letzte Blatt ist nicht ganz beschrieben.

Aus den Anfangsworten hat man längst mit Recht geschlossen, dafs diese Grammatik nur Teil eines gröfseren Werkes ist. Charles S. 84 dachte an das Opus tertium; aber nach der Veröffentlichung dieses Werkes durch Brewer, die Charles merkwürdigerweise übersehen hat, mufs dieser Gedanke aufgegeben werden; in dem wesentlich resümierenden Opus tertium war für eine so ausführliche Grammatik kein Platz; auch würde Bacon Op. tert. S. 237 nicht sagen: exemplum de ptisana, quod in Opere primo posui, recitabo nunc propter maiorem necessitatem et pleniorem probationem, wenn er dies Beispiel im Opus tertium schon einmal (s. oben pars II dist. V) ausführlich besprochen hätte. Vielmehr hat Brewer S. LXIV mit Recht unsere Grammatik dem grofsen encyklopädischen Werk[1]), das Bacon wenigstens angefangen hatte, als ersten Teil zugeschrieben. Dann geben die Worte oben aus Pars III dist. VI cap. 3 ut intelligant textum Latinum in omni facultate cum expositionibus sanctorum u. s. w., pro qua expositione facio tractatum hunc einen willkommenen Aufschlufs über Plan und Ziel dieses Hauptwerkes. Dieselbe Stelle beweist übrigens, dafs Bacon eine ausführlichere griechische Grammatik geschrieben hat (oder hat schreiben wollen); denn auf die kurzen Angaben Op. maius I S. 75 ff. können die Worte grammaticam Grecam, quam in maiori tractatu meo poterunt perspicere studiosi sich unmöglich beziehen.

Als Quellen dienten ihm mehrere lateinische Grammatiker, die er in der von Charles S. 359 exzerpierten Stelle aufzählt (über Beda s. oben Pars II dist. VI); namentlich sind offenbar viele allgemeine Bemerkungen und Erklärungen dem Priscian entnommen. Aber daneben hat Bacon ein byzantinisches Lehrbuch der Grammatik benutzt; das beweist die Übereinstimmung seiner Grammatik mit den Lehrbüchern von Konst. Laskaris und Chrysoloras, die doch nur die byzantinische Schultradition weiter geben. Nicht nur hat Bacon das alte Paradigma τύπτω mit allen papiernen Formen und mit ἐάν vor dem Konjunktiv wie Laskaris und Chrysoloras, wenn auch nicht ganz in derselben Reihenfolge, und wie sie 13 Konjugationen, sondern auch im einzelnen meist dieselben Beispiele, wie das seltene βῶξ (das er übrigens falsch

---

1) S. darüber Brewer S. LIV ff. Charles hat überhaupt die Überreste dieses Werkes mit dem Opus tertium verwechselt (vgl. Bridges I S. XVII). Was er S. 84 anführt, um zu beweisen, dafs unsere Grammatik im Opus tertium ihren Platz hatte, ist daher eben für die Zugehörigkeit zur Encyklopädie beweisend.

dekliniert); auch die grammatische Terminologie ist genau dieselbe. Merkwürdig ist es, dafs er als Lesestücke das Vaterunser, den englischen Grufs und das Symbolum hat wie Laskaris (Ausgabe von 1546). Gerade das Symbolum verrät die byzantinische Quelle; es stimmt wörtlich mit Laskaris (nur hat dieser *ἐκ δεξιῶν*, *τὸ ζωοποιόν* und läfst *ἀμήν* fort) bis auf das charakteristisch byzantinische *ἐκ τοῦ πατρὸς ἐκπορευόμενον*, das Bacon arglos aus seiner Quelle herübernimmt, während Laskaris nach dem lateinischen Dogma *καὶ τοῦ υἱοῦ* hinzufügt. Mit Laskaris stimmt Bacon auch darin, dafs er ὅς ἥ ὅ mit dem Artikel zusammenbringt. Die vielen *κανόνες* der Graeci moderni oben stimmen genau mit den *κανόνες εἰσαγωγικοί* des Theodosios, während Laskaris und Chrysoloras andere Zahlen haben. Auch die einleitenden Fragen finden sich ähnlich bei Laskaris f. 247, vgl. Grammatici Graeci ed. Hilgard II S. LIII.

Griechische Grammatiken hatte Robert Grostete, Bischof von Lincoln, kommen lassen (Bacon Opus tertium S. 91 sed non bene scivit linguas, ut transferret, nisi circa ultimum vitae suae, quando vocavit Graecos et fecit libros Grammaticae Graecae de Graecia et aliis congregari), auf Veranlassung von John of Basingestokes (Michael Paris. Chron. mai. ed. Luard V S. 285 hic magister Johannes intimaverat episcopo Lincolniensi Roberto, quod, quando studuit Athenis, viderat et audierat ab peritis Graecorum doctoribus quaedam Latinis incognita.... unde idem episcopus misit in Graeciam et, cum ea habuisset, transtulit de Graeco in Latinum). John hatte auch eine griechische Grammatik übersetzt (Michael Paris. V S. 286 memoratus insuper magister Johannes quoddam scriptum transtulit de Graeco in Latinum, in quo artificiose et compendiose tota vis grammaticae continetur, quod idem magister Donatum Graecorum appellavit). Die neugriechische Aussprache, die Bacon natürlich befolgt (Bridges I S. L), kann er leicht durch mündlichen Verkehr gelernt haben, s. Comp. stud. VI S. 434 doctores autem non desunt . . . Graecum vero maxime concordat cum Latino, et sunt multi in Anglia et Francia, qui hic satis instructi sunt. nec multum esset pro tanta utilitate ire in Italiam, in qua clerus et populus sunt pure Graeci in multis locis, et episcopatus et archiepiscopatus et divites ac seniores possent ibi mittere pro libris et pro uno vel pro pluribus, qui scirent Graecum, sicut dominus Robertus sanctus episcopus Lincolniensis solebat facere; quorum aliqui in Anglia usque ad haec tempora sunt superstites; vgl. Op. tert. S. 33 multi vero inveniuntur, qui sciunt loqui Graecum et Arabicum et Hebraeum inter Latinos, sed paucissimi sunt, qui sciunt rationem grammaticae ipsius nec sciunt docere eam; tentavi enim permultos.

Kopenhagen. **J. L. Heiberg.**

II. Abteilung.

The History of **Psellus.** Edited with critical notes and indices by **Constantine Sathas.** London, Methuen & Co. 1899. X, 384 S. 8⁰. 15 Sh.

Das zeitgemäfse Unternehmen von Prof. J. B. Bury, eine Reihe von byzantinischen Texten in kritischer, dem heutigen Stande unserer Wissenschaft entsprechender Bearbeitung vorzulegen, schreitet rüstig fort. Dem ersten Bande, der die Kirchengeschichte des Euagrios enthält (vgl. Byz. Z. VIII 552), ist schnell die vorliegende Ausgabe des Geschichtswerks des Michael Psellos gefolgt, die derselbe Gelehrte übernommen hat, der im J. 1874 zum erstenmal dies interessante Werk der Forschung zugänglich machte.

Mit der Überlieferung des Werkes ist es recht schlecht bestellt. Es ist uns in einer einzigen Hs erhalten, dem wichtigen Cod. Parisin. 1712 aus dem 12. Jahrh., der auch für das Geschichtswerk des Leon Diakonos die alleinige Grundlage bildet. Am Ende des 16. Jahrh. sollen freilich zwei weitere Hss dieses Werkes von Psellos im Orient existiert haben, nach Angabe eines um 1570 geschriebenen und von Busbecq nach Wien gebrachten Katalogs einer Bibliothek in Rodosto; aber aufser diesem (überhaupt etwas dubiösen, vgl. Krumbacher, Litteraturgesch.[2] S. 509) Kataloge fehlt jede weitere Nachricht über den Verbleib der Bibliothek und ihrer seltenen Schätze, und die Hoffnung von S. (preface p. VIII), dafs „der patriotische Besitzer dieses kostbaren Schatzes, der ihn so gut vor den Geldofferten der begeisterten Hsssammler der Renaissance behütet hat, ihn in irgend einem Winkel Griechenlands versteckt hat, sodafs uns in Zukunft noch eine Überraschung bevorsteht“, ist gar zu phantastisch. Auch der gelehrte Patriarch von Jerusalem Dositheos (Ende des 17. Jahrh.) scheint das Geschichtswerk des Psellos gekannt zu haben; wenigstens führt er in seiner Geschichte der Patriarchen von Jerusalem eine Notiz aus dem vierten Buche desselben unter dem Namen des Psellos an. Wenn aber S. den Verlust der von Dositheos benutzten Hs besonders aus dem Grunde glaubt bedauern zu müssen, weil das von Dositheos zitierte Stück zeige, dafs seine Hs von der unsrigen stark abwich, so hat er dabei nicht beachtet, dafs Dositheos gar kein wörtliches Zitat giebt, sondern blofs ein (in einem Punkte sogar falsches) Referat.

Jedenfalls sind wir jetzt einzig und allein auf die Pariser Hs angewiesen, die von einem sehr nachlässigen und ungebildeten Kopisten geschrieben ist und von Fehlern und Versehen aller Art wimmelt, und zwar finden sich hier nicht nur die gewöhnlichen Verwechselungen der bekannten in ita-

zistischer Aussprache identischen Laute, sondern auch andere Buchstaben sind mit einander vertauscht, einzelne Silben am Ende und auch in der Mitte eines Wortes weggelassen, Endsilben dem benachbarten Wortschlufs falsch assimiliert, ganze Wörter übergangen und dergleichen mehr. Wir sind also bei der Konstituierung des Textes voll berechtigt, wo es zur Herstellung des ursprünglichen Sinnes oder der grammatischen Korrektheit des Ausdrucks nötig erscheint, auch stärkere Eingriffe in die Überlieferung nicht zu scheuen. Denn wir haben es ja hier nicht mit irgend einem obskuren Hagiographen zu thun, der sich trotz allen Bemühens von dem Einflufs der volkstümlichen Sprache nicht frei machen kann, sondern mit einem gelehrten Rhetor, dessen Sprachkenntnis und Stilgewandtheit aufser jedem Zweifel steht und den S. selbst „the most Attic of the Byzantine historians“ nennt.

Leider hat sich S. seiner Aufgabe als Herausgeber wenig gewachsen gezeigt. Wir wollen gern anerkennen, dafs er an einzelnen Stellen die Korruptelen richtig geheilt hat, aber diese Fälle verschwinden gegenüber der Masse von unkorrigierten Fehlern. Eine lange und trotzdem nicht erschöpfende Reihe derselben führen wir im Folgenden an, wobei wir auf eine weitläufige Begründung der meist klar zu Tage liegenden Fehlerhaftigkeit des Überlieferten, sowie Empfehlung der vom Zusammenhange oder von der Grammatik geforderten Zurechtstellung in der Regel glauben verzichten zu können. Wir fügen noch hinzu, dafs der Gedanke an etwaige Versehen des Setzers ausgeschlossen ist, da die Fehler hinten im Wortregister unverändert wiederkehren: S. 3, 30 *ἐπιγενόμενος γὰρ (ὁ βασιλεὺς Βασίλειος) τοῖς ἐγγύθεν αὐτῷ τὴν ἡγεμονίαν παρειληφόσιν, οὐ πᾶν εὐθὺς ἄρδην τὸ ἐκείνων γένος ἀπολλύειν ἐπικεχείρηκε.* Im Gegenteil *ἅπαν*. — 4, 8 *οὗτος (ὁ Σκληρὸς) τοιγαροῦν πολλοὺς συνερρωμένους ἔχων τῇ τυραννίδι, πρῶτος τὸν κατὰ τοῦ Βασιλείου τεθάρρηκε πόλεμον.* Natürlich *συναιρομένους*. — 4, 32 *ἦν δ' ὁ ἀνὴρ . . . συννενηφὼς ἀεὶ καὶ ἐγρηγορώς.* Ein Verbum *συννήφω*, auf welches S. (im Lex.) die Form *συννενηφώς* zurückführt, existiert nicht (was sollte denn auch dabei die Präp. *σύν* bedeuten?), wohl aber *συννέφω* und *συννενοφώς* (= finster). — 8, 24 *πεζήν τινα περὶ αὐτὸν συλλεξάμενος δύναμιν*, lies *περὶ αὑτὸν*. — 9, 13 *οἱ μὲν γὰρ αὐτὸν ὑπὸ τῶν ἀκοντιζόντων βεβλῆσθαί φασι, . . . οἱ δὲ σκότους φησὶν ἀθρόως ὑποπλησθέντα τὴν κεφαλὴν . . . τό τε φρονοῦν ἀπολωλέναι καὶ τοῦ ἵππου καταπεσεῖν*, l. *ὁ δὲ* und *ἀπολωλεκέναι*. — 10, 15 *πολλοῖς δὲ περὶ τούτου κυμαινόμενος λογισμοῖς . . . ἅπαξ ποτὲ τοῦ κρατήσαντος λογισμοῦ καὶ μεθίστησιν ἀθρόως τῆς διοικήσεως τὸν παρακοιμώμενον.* Füge hinter *κρατήσαντος* das Verbum *γίγνεται* hinzu. — 11, 3 *οὐκ ἀνῄει ἄχρις οὗ φροντιστήριον ἰδεῖν χαριεντισάμενος εἰπεῖν, τὸ μοναστήριον δέδρακε.* Es ist davon die Rede, dafs der Kaiser Basileios II nach dem Sturze des Reichskanzlers Basileios auch das von jenem gestiftete Kloster auf jede Weise zu schädigen bestrebt war; lies also: *οὐκ ἀνίει* (er liefs nicht nach), *ἄχρις οὗ φροντιστήριον, εἰ δεῖ χαριεντισάμενον* (oder *-σαμένως?*) *εἰπεῖν, τὸ μ. δέδρακε.* S. hat das von Ps. beabsichtigte Wortspiel (*φροντιστήριον* = Kloster, im eigentlichen Sinne = Haus der Sorge) nicht begriffen. — 12, 24 *τὰς ναῦς ἀπέχων, ὁπόσαι ἐς τὸ πομπεῖον ἐτύγχανον ἱκαναί*, l. *ἐπέχων* (er hielt die Schiffe an). — 15, 22 *οὗτος γὰρ . . . οὐκ ἔτι μὲν ἐπὶ τῆς προτέρας ἠξίωσε προαιρέσεως*, l. *μένειν*. — 15, 26 *καί τινα λογάδα περὶ αὐτὸν πεποιηκὼς ἀνδρῶν*, l. *περὶ αὑτὸν*. — 16, 22 *ἐσθῆτα*

ἠμφιεσμένος . . . μαργάρoισί τισι τὸ ἐπίσημον ἔχουσαν. Die ionische Endung ist ebenso auffallend, wie das hinzugefügte *τισί* überflüssig, l. *μαργαρίτισι* (vgl. 31, 3). — 19, 16 *τῷ τῆς χειρὸς ἐκκειμένῳ ἀγκῶνι τοῖς κενῶσι τοὺς δακτύλους ἐπέβαλλεν.* Es handelt sich um eine Lieblingsstellung des Kaisers, die darin bestand, daſs er die Finger an die Hüften legte, sodaſs beide Ellenbogen hervorragten, also l. *καὶ τὼ τῆς χειρὸς ἐκκειμένω* ⟨*ἔχων*⟩ *ἀγκῶνε τοῖς κενεῶσι τοὺς δ. ἐπέβαλλεν.* — 21, 17 *εὐεργετεῖν δὲ πάντων μᾶλλον βασιλέων ἠπίστατο, πλὴν οὐκ ἀπεμίγνυε τῇ χάριτι ταύτῃ τὴν τῆς δικαιοσύνης ἰσότητα.* Lies statt der nicht zu belegenden und auch wegen der Präp. auffallenden Bildung *ἀπεμίγνυε* vielmehr *ἐπεμίγνυε.* — 23, 14 *ἀποναρκοῦντες,* l. *ἀποναρκῶντες.* Oder sollte S. solche Solökismen, die sich bei Leontios von Neapolis und anderen Volksschriftstellern in der That finden, auch einem Sprachgelehrten wie Ps. zutrauen? — 25, 25 *ὁ δὲ ἔμελλεν . . . ἀθρόον τὴν ψυχὴν ἀπορρεύξασθαι,* l. *ἀπερεύξασθαι* (eructare animam). — 25, 27 *ἡ δὲ ἐντεῦθεν τῆς ἱστορίας γραφὴ ἀκριβεστέρα τῆς προλαβούσης γεννήσεως.* Ein Satz ohne Prädikat, l. *γενήσεται.* — 26, 6 *παιδείας μετεσχηκὼς ὅσῃ τοῖς Ἰταλῶν λόγοις ἐξήρτητο.* Das Verbum *ἐξαρτᾶσθαι* regiert bekanntlich (auch bei Ps., vgl. das Lex.) den Genetiv; also l. *ἐξήρτυτο.* — 33, 14 *καὶ πᾶν μὲν οὖν ἐντεῦθεν ὄρος διώρυκτο, καὶ ἡ μεταλλικὴ τέχνη καὶ πρός γε αὐτῆς φιλοσοφίας ἐτάττετο καὶ τῶν λίθων οἱ μὲν ἀπεσχίζοντο, οἱ δὲ ἀπεξέοντο.* Ps. spricht von dem Bau einer Kirche, durch deren Pracht der Kaiser Romanos III die Sophienkirche in den Schatten stellen will; es ist *πρό* zu lesen (galt höher). — 39, 30 und 170, 8 und 240, 17 *εἶτά τι γίνεται,* l. *εἶτα τί γίνεται;* — 40, 16 *ἠμφίετο* (ebenso im Lex.), l. *ἠμφίεστο.* — 41, 8 *εἰς τὴν πάνδημον πανήγυριν προσελευσόμενος,* l. *προελευσόμενος.* — 42, 3 *μύσας τοὺς ὀφθαλμοὺς πυκνότερος αὖθις ἐπήσθμαινεν,* l. *πυκνότερον.* — 44, 22 *ὁ δὲ Μιχαὴλ τέως μὲν πρὸς τὴν βασιλίδα διάθεσίν τινα καὶ εὐνοίας ὑποκρίνεται ὀφθαλμόν, εἶτα βραχέος τινὸς διερρυηκότος χρόνου μεταλλάττεται ὅλως, καὶ τῆς πρὸς αὐτὴν εὐνοίας καὶ χάριτος πονηρὰς ἀντιδίδωσιν ἀμοιβάς.* Der Kaiser vergalt in übler Weise die ihm von der Kaiserin Zoe erwiesenen Wohlthaten; also ist *πρὸς αὐτὸν* wiederherzustellen. — 44, 34 *κρείττων ἦν, καὶ σφριγῶν τοῦ σώματος καὶ ἀνθούσης νεότητος, καὶ οὐ τὰ πάθη τὸν ἐκείνου κατῆγε λογισμὸν ἢ ἐκεῖνος τούτων ἐδέσποζεν.* Lies mit Tilgung des ersten Kommas *κρείττων ἦν καὶ σφριγῶντος σώματος κτλ.* — 45, 30 *οὔτ' ἐξεπλάγη τὸ φρόνημα, οὔτε ἥττων εὑρέθη τοῦ κράτους, ἀλλ' οὔτε τῶν καθεστώτων ἠλλοίωσε.* Da *ἀλλοιῶ* nicht den Genetiv regieren kann, ist *ἀλλ' οὔ τι* (oder *οὔτε τι*) *τῶν καθ.* zu schreiben. — Ebenso wird 45, 34 (*οὔτε γὰρ τῶν συνήθως πραττομένων ἐκαινοτόμησεν, οὔτε νόμον ἀνεῖλεν*) der erste Satz erst durch ein hinter *γάρ* eingeschobenes *τι* verständlich. — 47, 5 *συνεκέραστο* (ebenso im Lex.), l. *συνεκεκέραστο,* ein im Cod. Paris. sehr häufiger Fehler, wie z. B. S. selbst 48, 14 *ἐπιφόρτισται* in *ἐπιπεφόρτισται* geändert hat. — 47, 8 *ἐπιμελῶς δὲ τῶν πραγμάτων ἀπτόμενος καὶ περὶ τὸ μέλος τοῦτο φιλοπονώτατα διακείμενος,* l. *μέρος* und vgl. 48, 8: *εἰς πόσιν κατενεχθείς* (*ἥττητο γὰρ τοῦτο τὸ μέρος*); 107, 9; 128, 24. — 47, 23 *ἀωρὶ γὰρ τῶν νυκτῶν ἀθρόον ἐξυπταζόμενος πᾶν ὁτιοῦν μέρος διηρευνᾶτο τῆς πόλεως.* Eine unmögliche Bildung, die hier auch der Bedeutung nach nicht passen würde, denn *ἐξυπτιάζομαι* heiſst: sich rückwärts beugen; l. *ἐξυπνιαζόμενος,* für welche Form (neben *ἐξυπνίζομαι*) sich im Glossar von Sophokles ein Beleg findet. — 47, 25 *τὸ*

γοῦν ἄριστον αὐτοῦ τῆς ἐπιστασίας ὑποπτεύοντες ἅπαντες κατείχοντο. Der Wachsamkeit des Johannes, des Bruders des Paphlagoniers, entging nichts; schon früh am Morgen durchstreifte er die Stadt und wie ein Blitz erschien er plötzlich dort, wo man ihn am wenigsten erwartete. Statt des unverständlichen *ἄριστον* ist also vielleicht *ἀόριστον* (das unbestimmbare, plötzliche Auftauchen desselben) zu lesen. — 47, 29 *ἃ μὲν οὖν ἄν τις αὐτοῦ ἐπαινεῖν ἔχει, τοιαῦτα*, l. *ἔχοι*. Ebenso ist 52, 11 *οὐκ ἂν ἄλλως ἔχοις* (st. *ἔχῃς*) *εἰπεῖν* herzustellen, vgl. Z. 14 *αὐτὸς ἂν . . εἰδείης*. — 51, 28 *καὶ τὸ μὲν πάθος αὐτῷ ἀρξάμενον προΐει ἀκμάζον καὶ κορυφούμενον*, l. *προήει*. Denselben orthogr. Fehler hat S. noch viermal zu korrigieren verabsäumt, l. 69, 26 *προσήεσαν* (st. *προσίεσαν*), 84, 11 *ἤεσαν* (st. *εἴεσαν*), 128, 14 *προήεσαν* (st. *προΐεσαν*) und 140, 29 *ἤεσαν* (st. *ἴεσαν*). — 51, 36 *βουλὴν βουλεύεται συνετωτάτην μὲν ὡς ἐδόκει, ἐπισφαλεστάτην δὲ ὡς ἡ τῶν πραγμάτων ἔκβασις ἔδοξεν*, l. *ἔδειξεν*. — 53, 11 *τοῦτον ὑπεξῆλθεν ὁ θάνατος*, l. *ὑπεξεῖλεν*, wie 214, 29. — 53, 18 *εἰς ταὐτὸν συνῆσαν τῷ βουλήματι*, l. *συνήεσαν* (oder *συνῇσαν*?), vgl. 136, 31 *εἰς ταὐτὸ τὰς γνώμας συνεληλυθότες*, wo wieder *ταῖς γνώμαις* zu schreiben ist. — 54, 4 *πληροῦσι τὸ σπουδάζον*, l. *σπουδαζόμενον* (sie führen ihre Absicht aus). — 55, 8 *συνεννοήκασι*, l. *συννενοήκασι*, wie 195, 25. — 55, 31 *καὶ ἦν αὐτῷ οὐδέν τι τῶν ἐπὶ τῆς σκηνῆς προσαρμόζον ἢ συγκολλῶν, οὐχ ὁ ἵππος, οὐχ ἡ ἐσθής*. Es handelt sich um den von der Kaiserin adoptierten Michael Kalaphates, dessen Auftreten und Äufseres wenig zu seiner neuen hohen Stellung pafste. Das Verbum *συγκολλῶ* wird nur trans. gebraucht (= füge zus.), das Adjektiv *σύγκολλον* dagegen hat die hier nötige Bedeutung 'übereinstimmend, passend'. — 56, 6 *ἀλλὰ τοιοῦτοι μέν, ἀφ' ὧν γεγένοιτο*. Weder ist die (auch ins Lex. aufgenommene) Bildung *γεγένοιτο* denkbar, noch ist der Opt. hier zu rechtfertigen; man mufs *γεγένητο* (als Plusqpf. ohne Augment, wie z. B. 105, 13) herstellen. — 59, 14 *τοῖς τῶν σωμάτων ἕλκεσι τὸ ἑαυτῷ ἐπιτιθεὶς πρόσωπον*, l. *ἑαυτοῦ*. — 59, 31 *λασιόκωφον γὰρ δὴ τοῦτο γένος πρὸς σωτηριώδη παραίνεσιν*, l. *τοῦτο τὸ γένος*. — 60, 35 *ὅσα μὲν ἐκεῖνος πρός τε τὰς ἐμφυλίους στάσεις καὶ τοὺς ἐθνίους πολέμους ᾠκονόμησε κτλ.* Ein Adjektivum *ἔθνιος*, das S. auch im Lex. verzeichnet, giebt es nicht; es ist entweder *ἐθνικοὺς* (vgl. 21, 24) oder besser *ὀθνείους* zu lesen, vgl. Plato legg. 629 E: *ὀθνεῖος καὶ ἔξωθεν πόλεμος*. — 61, 21 *Δολίανος τὸ ὄνομα, οὐκ οἶδα εἴτε πατρόθεν τῆς τοιαύτης προσηγορίας κληρονομήσας εἴθ' ἑαυτῷ τὴν κλῆσιν ἐπευφημίσας*, l. *ἐπιφημίσας*, welchen Ausdruck in betreff desselben Vorgangs Ps. in seiner Lobrede auf den Kaiser Konst. Monomachos (Sathas, Bibl. graeca V 127, 14) und auch Zonaras IV 145, 6 Dind. gebrauchen. — 62, 22 *ἐβουλήθη . . . πόλεμόν τε κατ' ἐκείνων ἐξενεγκέσθαι καὶ αὐτὸν τῆς ὅλης προΐστασθαι παρατάξεως*, l. *αὐτός*. — 65, 22 *εἶτα δὴ καὶ πρὸς ἀλλήλους σπένδονται, . . . κἀντεῦθεν ὁμοδιαιτώμενοι ἵστασιν, ἀλλήλοιν δὲ διελεγέσθην, πλὴν ἅτερος τὸν ἄλλον ὑπώπτευεν*. Hier hat weder das sonst nicht zu belegende Verbum *ὁμοδιαιτῶμαι*, noch die nach Accent und Bedeutung unmögliche Form *ἵστασιν*, noch der auffallende Wechsel zwischen Plural und Dual in den beiden Prädikaten S. irgendwie stutzig zu machen vermocht. Das von Ps. Geschriebene wird wohl folgendermafsen gelautet haben: *κἀντεῦθεν ὁμοδίαιτω μὲν ἤστην, ἀλλήλοιν δὲ διελεγέσθην κτλ.* — 65, 36 *καὶ οὕτω δὴ τὸ δεύτερον ὡς παραταξάμενος προσιών, ἀθρόαν τὴν ἰδίαν μεθίησι φάλαγγα καὶ τῷ βασιλεῖ προσχωρεῖ*, l. *παραταξόμενος*. —

67, 21 στήθη τε καὶ μετάφερνα (auch im Lex.), l. μετάφρενα. — 69, 18 ἐπεὶ δὲ ἀρκούντως εἶχε τὸν θρῆνον ὁ Ἰωάννης, l. τῶν θρήνων und vgl. Plato: οὗτος ἱκανῶς ἐπιστήμης ἕξει. — 72, 7 καὶ λαμπρὸν ἀπεδίδου τῆς προλαβούσης εὐνοίας τὰς ἀμοιβάς, l. λαμπρὰς. — 74, 1 ἐπεὶ οὖν τοῦτο ἐγεγραφήκει, καιρὸν φυλαξάμενος ἐπιτήδειον, ὁπηνίκα ἐκεῖνον οἶδε γράμμασί τισι πάνυ μὴ προσέχοντα, δίδωσι τὴν γραφήν· ὁ δὲ βραχύ τι ταύτην παραναγνοὺς, τοῖς διὰ τῆς χειρὸς βεβαιοῖ γράμμασι. Statt der undenkbaren Bildung ἐγεγραφήκει ist ἐνεγράφη zu schreiben (es handelt sich um einen in ein kaiserliches Handschreiben in böswilliger Absicht eingeschmuggelten Zusatz) und weiterhin εἶδε herzustellen. — 75, 28 ὁ δὲ ἀπὸ μετεώρου τῶν βασιλείων βλέπων εἰς θάλασσαν . . . σύνθημά τι δοὺς ἄνωθεν τοῖς καταπλέουσιν, ὅπερ δὴ καὶ προείρητο αὐτοῖς, ἐπιστρέφειν τὴν ναῦν. Das der Periode fehlende Prädikat ist durch die Korrektur ἐπιστρέφει leicht zu gewinnen. — 76, 3 ὁ μὲν οὖν ἀπῆλθεν οὐ μόνον ταύτην ἀπαντλήσων τὴν δίκην, ἀλλὰ πολλὰς ἐπὶ πολλαῖς συμφοραῖς θεασάμενος, l. θεασόμενος. — 76, 32 δεινὸν ἄλλως ποιούμενοι, εἰ μὴ δι' ὑφασμάτων προΐοι καὶ ἐπιτρυφῶν αὐτῷ ὁ ἵππος τοῖς σηρικοῖς καταστρώμασι, l. ἐπιτρυφῴη. — 77, 8 οὔτε βουλευμάτων αὐτῇ κοινωνῶν οὔτε μήν τε μέρος τῶν βασιλείων διδοὺς θησαυρῶν, l. οὔτε μήν τι μέρος. — 82, 13 ὡς δ' οὐκ ἦν ἔτι τὸ κωλῦσον οὐδένα, l. οὐδέν, wie 90, 21 steht: ἀλλ' ἦν ἄρα οὐδὲν τὸ βοηθῆσον ἐκείνοις. — 82, 26 ἀθρόον δὲ βοή τις ἡμῖν προβάλλει (auch im Lex.), l. προσβάλλει. — 83, 21 ἁπάσης κατασκευῆς ἀποδιδούσης ταῖς πρώταις εὐθὺς ἐπαφαῖς. Der Pöbel macht die Häuser des Mich. Kalaphates und seiner Verwandten dem Erdboden gleich, und seinem Ansturme erliegt sofort jedes Gebäude. Man korrigiere also: ἐνδιδούσης (gab nach), vgl. Polyb. 5, 100, 5 τῶν ἐρεισμάτων ἐνδόντων. — 88, 21 ἐγὼ δὲ πρὸς τῇ δεξιᾷ τοῦ βήματος κυκλίδι ἑστὼς ἐποιούμην τὸν θρῆνον. S. hat κυκλίς sorgfältig im Lex. gebucht, dürfte aber doch kaum im stande sein, die Form befriedigend zu erklären. Es steckt natürlich κιγκλίδι darin. — 91, 6 οἷς ἐτέταλτο ἐναποσβέσαι τούτοις τὰ ὄμματα. S. reiht die durch den Druck hervorgehobene Form im Lex. ohne weiteres unter τέλλω ein; sie ist aber selbstverständlich aus ἐντέταλτο (es war ihnen aufgetragen) korrumpiert. — 92, 14 ὁ μὲν οὖν τοὺς ὀφθαλμοὺς ἐκκοπεὶς ἀνέστη . . . τοῖς τε προσιοῦσιν ὡμίλει θαρραλεώτερον, καὶ ὡς οὐδὲν ἦν αὐτῷ εἰ καὶ τεθνήξαιτο, τοῦ καιροῦ γίνεται δυνατότερος, l. ὡς οὐδὲν ὂν αὐτῷ, εἰ καὶ τεθνήξοιτο, τοῦ καιροῦ γ. δυνατώτερος. — 97, 33 ὀρθὴ γὰρ ἡ Πόλις ἐγεγόνει ἰδοῦσα τὸν ἄνδρα καὶ μετεωρίστο ὡς αὐτίκα τι ὑπὲρ αὐτοῦ διαπράξασα, l. διαπράξουσα. — 98, 6 καὶ προήχθη ταύτῃ (scil. τῇ βασιλίδι) ἐπ' ἄλλο τι μεταβεβλημένος, l. μετακεκλημένος, wie dasselbe auch Zonaras 155, 23 erzählt. — 98, 9 μηδέν τι τοῦ γενναίου καθυφεὶς λήμματος. S. weiſs nicht zwischen λῆμμα (Gewinn, Geschenk) und λῆμα (Wille, Stolz) zu unterscheiden. — 98, 35 ἐγώ τε εὐθὺς ἐκείνῳ βεβασιλευκότι ὑπηρετηκὼς διὰ πάντων . . . πιστευθείς τε τὰ τιμιώτατα, ὥστε μηδὲν ἀγνοεῖν μεθ' ὧν εἰς προὔπτον ἐτετελέκει, μεθ' ὧν ἀφανῶς πεποιήκει κτλ. Lies μηδὲν ἀγνοεῖν μήθ' ὧν . . . ἐτετελέκει μήθ' ὧν . . πεποιήκει. — 103, 18 εἰ μὲν οὖν τοῖς πρὸς ἐκεῖνον ἐγκωμίοις οὕτω τοὺς ὑπὲρ αὐτοῦ λόγους ξυντέθεικα, ἱστορεῖν δὲ ἐπιβεβλημένος ἐκεῖνον, οὐκ ἂν δυναίμην οὕτω ποιεῖν, l. ἐν μὲν οὖν τοῖς . . . ἐγκωμίοις. — 105, 8 παραλαβὼν δὲ ὁ ἀνὴρ οὗτος τὸ κράτος . . . εὐδαιμονίαν καινήν τινα καὶ ἀσυνήθη τῷ βίῳ ἀναπλαττόμενος πρότερον καὶ πραγμάτων ἀθρόαν μετάθεσιν καὶ μεταποίησιν . . . ἐπειδὴ βασιλεύειν

ἔλαχεν, ἔργῳ τὰς ἀναπλάσεις ποιεῖν εὐθὺς ἐπεχείρησε, l. ἔργον. Ps. sagt, der Kaiser Konstantinos IX habe sich vorher als Privatmann eine neue, ganz ungewöhnliche Vorstellung von der kaiserlichen Machtstellung gemacht und habe, als er den Thron bestieg, nun sofort versucht, diese seine irrige Vorstellung in Thaten umzusetzen und zu verwirklichen. — 105, 10 δύο τοίνυν τούτων τὴν Ῥωμαίων συντηρούντων ἡγεμονίαν, ἀξιωμάτων φημὶ καὶ πραγμάτων κτλ. Lies χρημάτων st. πραγμάτων, denn Ps. meint, zwei Dinge seien es zwar, durch die der Bestand des kaiserlichen Thrones gesichert werde, die Verleihung von Ämtern und die Verteilung von Geldgeschenken, der Kaiser aber habe in beidem jedes zulässige Maſs überschritten; vgl. Zonaras 157, 13 über dieselbe Sache: οὐ σὺν λόγῳ οὐδὲ μετά τινος ἔμφρονος οἰκονομίας οὔτε τὰς τῶν ἀξιωμάτων ἐποιεῖτο τιμὰς οὔτε τὰς τῶν χρημάτων διανομάς. — 105, 13 τοὺς μὲν τῶν χρημάτων θησαυροὺς αὐτόθεν ἐκχεῖν ἐπιβέβλητο, ὡς μηδὲν τοῖς πυθμέσι καταλιπεῖν τι. Wenn auch bisweilen οὐδέν τι vorkommt, so doch jedenfalls nie, wie hier, durch eine Reihe von Wörtern von einander getrennt; deshalb ist wohl μηδ' ἐν τοῖς π. zu schreiben. — 105, 19 τάξιν ἐχούσης τῆς τιμῆς ἐν τῷ πολιτικῷ δήμῳ, καὶ ὅρου τινὸς ἐπικειμένου ἀμεταθέτου τῆς ἀναβάσεως, οὗτος ἐκεῖνον μὲν συγχέας, τοῦτον δὲ ἀφελὼν κτλ., l. ἐκείνην. Der Kaiser bedachte bei seinen Gunstbezeigungen, die er Leuten von niedrigster Herkunft in maſsloser Weise erwies, nicht, daſs es im Staatsleben bei der Verleihung von Ehrenämtern eine bestimmte Ordnung und eine unverrückbare Grenze gebe. Wie sich also τοῦτον auf ὅρου bezieht, so ἐκείνην auf τάξιν. — 106, 35 κἂν εἴ τις σπούδασμά τι γενναῖον ἐβούλετο παρεισενεγκεῖν, οὐκ εὐθὺς τοῦτο προὐτίθει, ἀλλ' ἢ τινὰς (sic) παιδιὰς προλαμβάνων, ἢ ταύταις τούτῳ συναναπλέκων κτλ. Der Kaiser wollte immer heitere Mienen um sich sehen und liebte auch bei ernsten Dingen Scherzreden zu hören; darnach richteten sich die Leute, und wenn jemand ihm eine ernsthafte Sache vortragen wollte, that er das nicht direkt, sondern schickte irgend einen Scherz voraus oder flocht einen solchen in den eigentlichen Gegenstand seines Vortrags ein. Die zwei Dative bei συναναπλέκων sind unmöglich zu konstruieren, und τούτῳ muſs in τοῦτο geändert werden. — 109, 22 καὶ ῥητορικὴν ὑπόθεσιν μελετῶν, ἔστιν οὗ καὶ ἀπόδειξίν τινα ἐπιστήμονα οὐκ ἀκόμψως εἰσάγω, καὶ αὖθις φιλόσοφόν τι ἀποδεικνύων θέλημα, καθωραΐζω τοῦτο ταῖς τεχνικαῖς χάρισιν. Statt des unverständlichen θέλημα ist wohl θέμα zu schreiben (vgl. oben ὑπόθεσιν). — 111, 6 erzählt Ps., wie der Ruf seiner Redekunst seine Bekanntschaft mit dem Kaiser vermittelt habe: τοῦτο μὲν τοίνυν πρῶτον εἰς βασιλέα συνίστησι. Nun folgt aber weiterhin kein dem μέν entsprechendes δέ, und zugleich fehlt bei συνίστησι das unentbehrliche Objekt. Beide Bedenken werden beseitigt, wenn man statt τοῦτο μὲν die ursprüngliche Lesart τοῦτό με herstellt. — 119, 20 καὶ ἣν μὲν ὠχριακότα ἴδοι, ἀπῄει στυγνάζουσα, εἰ δὲ πυράζοντα καὶ φανοτάτῃ αἴγλῃ καταλαμπόμενον, διήγγελλέ τε αὐτίκα τῷ βασιλεῖ, l. πυρράζοντα (feuerrot, als Gegensatz zu ὠχριακότα). — 121, 13 εἰς ἀλύπους ἀκτὰς καὶ λιμένας ἀκλύτους τῆς βασιλείας καθορμισάμενος, l. ἀκλύστους. — 125, 1 οὔτε προδιασαφεῖ τούτῳ ὡς εἰρηνικὰ ἀπαγγέλλων ἐλήλυθεν, οὐθ' ὅλως προσδιαγγέλλει ὅτι ἐλήλυθεν, l. προδιαγγέλλει. — 127, 12 καὶ πολλῶν οὕτω πραττομένων λόγων, ἀπόδειξις οὐδὲ μία τοῖς λεγομένοις ἐπῆν, l. πλαττομένων, wie es oben Z. 9 heiſst: λόγοι ἐπὶ τούτῳ συνετίθεντό τε καὶ συνεπλάττοντο. — 127, 35 διατάττεται γὰρ τὸ μὲν ψιλὸν τῆς φάλαγγος

μεθ' ὅπλων προϊέναι συμμίγδην καὶ ἀσυντάκτως, ἀσπίδας καὶ τόξα καὶ δόρατα φέροντες. Die Syntax verlangt unweigerlich, dafs *φέροντας* geschrieben werde. — 132, 3 *παρέδωσαν* (ebenso im Lex.), l. *παρέδοσαν*. — 145, 2 *καὶ ἔτι αἶσχιον τοῖς ἐφεξῆς φρουρίοις προσβαλὼν ἀντεκρούετο.* Ps. will sagen, dafs der Angriff abgeschlagen worden sei; das heifst aber *ἀνεκρούετο*, vgl. Polyaen. 2, 2, 1: *ἀνέκρουσαν τοὺς πολεμίους.* — 153, 18 *καὶ πρὸς τιθεὶς ἀκόρεστος ἦν τῆς τοῦ ἀνδρὸς ἐντυχίας* (die Stelle ist auch im Lex. unter *τίθημι* angeführt). Es mufs natürlich *προστιθεὶς* geschrieben werden (intr. = steigernd, fortschreitend). — 154, 23 *εὕρηταί μοι, φησίν, ὦ βασιλεῦ, ὁ ἀπολωλὼς ἵππος, ἐκτομίας δέ τις αὐτὸν ἐποχεῖται . . . καὶ εἴ γε βούλει, νῦν ἐντεῦθεν ἀφιππευσάμενος αὐτόν σοι μετὰ τοῦ σχήματος κομιοῦμαι.* Das sinnlose *σχήματος* ist aus *ὀχήματος* (= *ἵππου*, vgl. Ducange) verderbt. — 155, 20 *ὥσπερ ἀναμιμνησκόμενος ὅπως ἀποτεχθείη, τάς τε ὠδῖνας συνῆρε καὶ τῆς μητρῴας θηλῆς ἀναισχύντως ἐμέμνητο.* Es handelt sich um Romanos Boïlas (vgl. Zon. 176, 31), einen Mann aus niedrigem Geschlechte, der freiwillig den Hofnarren spielte und deshalb beim Kaiser Konstantinos IX sehr beliebt war. Derselbe erlaubte sich auch allerlei derbe Späfse mit den beiden Kaiserinnen Zoe und Theodora und behauptete u. a., er sei von der älteren geboren und habe selbst wiederum die jüngere zur Welt gebracht. Statt *συνῆρε* ist *συνεῖρε* (setzte auseinander, zählte auf) zu lesen. — 158, 16 *ἐπεὶ δὲ ἡ βασιλὶς Θεοδώρα καὶ ἡ ἀδελφὴ Εὐπρέπεια* (bei S. *Εὐπρεπία*) *κατὰ τὰς ποιητικὰς θεὰς τοῖς τελουμένοις δεινῶς ἐπεμίξαντο κτλ.* Gewissenhaft hat S. die Verbalform im Lex. unter *ἐπιμίγνυμαι* eingetragen, ohne sich nach seiner Gewohnheit um die Bedeutung des Wortes und den Sinn des ganzen Satzes zu kümmern, obwohl die *ποιητικαὶ θεαί* einen hinlänglich deutlichen Fingerzeig geben. Es ist *ἐπεμύξαντο* (von *ἐπιμύζω*, murre) zu schreiben nach Hom. Il. 4, 20: *ὣς ἔφαθ', αἱ δ' ἐπέμυξαν Ἀθηναίη τε καὶ Ἥρη.* — 162, 13 *οὐδὲ τῶν ὅσα γυναῖκας περὶ αὐτὰ ἀσχολεῖ, ἱστόν φημι καὶ ἠλακάτην καὶ ἔριον καὶ τὸ ὑφαίνειν, οὐδὲν* (vielleicht *οὐδέ*?) *τούτων ἐφρόντιζεν*, l. *περὶ αὐτά*. — 163, 13 ff. Der Geschichtschreiber mufs, anders als der Lobredner, streng der Wahrheit gemäfs alle Thaten der von ihm behandelten Person wiedergeben, ohne Rücksicht auf seine persönliche Stellung zu ihr, und wenn auch ein tüchtiger Kaiser ihn wenig geschätzt oder ein untüchtiger ihm viel Gunst erwiesen hat, der Geschichtschreiber wird bei seiner Darstellung keins von beidem berücksichtigen, sondern ganz unparteiisch schildern: *κἂν τῶν ὑποβεβλημένων τῷ λόγῳ προσώπων, ὁ μέν τις αὐτῶν σπουδαῖος ὢν διεφαύλισεν, ὁ δὲ τῆς ἑτέρας μερίδος τυγχάνων χάριτάς τινας κατεβάλετο, οὐδ' ἑτέρων τῶν εἰς αὐτὸν πεπραγμένων ἐν τῇ ἱστορίᾳ λογίσεται, ἀλλ' κτλ.* Damit der Text dem oben skizzierten Gedankengange des Autors entspreche und zugleich die unmögliche Konstruktion: *λογίζομαί τινος* beseitigt werde, mufs statt *αὐτῶν* — *αὐτὸν* und statt *οὐδ' ἑτέρων* — *οὐδέτερον* geschrieben werden. — 165, 5 *πλείστων δὲ αὐτῷ ἐπιβεβουλευκότων . . . τὸ μὲν βουλόμενον ἐκείνῳ ἦν συγκαλύψειν ἐκείνοις τὴν τόλμαν . . . ὡς μηδὲν ἐγνωκότι τῶν τετολμημένων, ἢ ὡς εὐθὺς τῆς ἀναιδείας ἐκεῖνον ἐπιλελησμένον.* Statt *ἐκεῖνον* hat S. nachträglich (in der Vorrede) mit Recht *ἐκείνων* verlangt, aber den unter dem Einflufs des vorhergehenden *ἐκεῖνον* entstandenen Schreibfehler des Kopisten *ἐπιλελησμένον* (st. *ἐπιλελησμένῳ*) ruhig stehen lassen. — 165, 12 *ἐπειδὴ πεφρικότας εἶδοι*, l. *ἴδοι*. — 168, 20 *τῇ μὲν σπουδῇ οὐδὲν ᾤετο προστιθέναι, οἰκείῳ γὰρ κάλλει κατα-*

κεκόσμηται (S. ändert unnützerweise: κατεκεκόσμητο, als ob der Satz nicht vom Autor als für alle Zeiten giltig hingestellt werden kann). τὴν δέ γε παιδιὰν κατεχώννυεν (ebenso im Lex.) ἀνθηρῷ βάμματι. Statt κατεχώννυεν ist natürlich κατεχρώννυεν zu lesen. — 170, 26 φρονήσεως γέμων ὁ βασιλεὺς καὶ πρὸς πᾶσαν πρᾶξιν ἐπ' αὐτῷ ἐπαρκῶν ἑτέρας οὐκ ἐδεῖτο χειρός, l. statt ἐπ' αὐτῷ — ἑαυτῷ (sich selbst genügend). Dasselbe Versehen ist dem Schreiber der Hs 257, 15 passiert: ἐλαύνει τὸν ἵππον τοὺς περὶ ἐπ' αὐτὸν ἐπαγόμενος, wo τοὺς περὶ ἑαυτὸν zu lesen ist (vgl. Z. 19: τῶν μεθ' ἑαυτοῦ). — 171, 33 χρόνου διαλυθέντος τινὸς κτλ., l. διελθόντος. — 173, 3 οὐδὲν ἧττον καὶ τὰ ἐπὶ μέρους εἰς αὐτὸ ἕκαστον τὸν θεατὴν ἐπισπᾶται, l. εἰς αὑτό. — 177, 2 καὶ εἰ δεῖ τι μικρὸν τῇ τῆς φύσεως ἐπιτηδειότητι ἐγκαυχήσασθαι, παντοδαπῶς ἐγεγόνειν ἐκείνῳ, l. παντοδαπὸς, wie es auch bei Plato rep. 398 A heifst: ἄνδρα δυνάμενον ὑπὸ σοφίας παντοδαπὸν γίγνεσθαι. — 177, 6 ἐζήτει μεταβολὰς, ἀπὸ τῆς ὑπάτης ὃ δή φασι καταπίπτων ἐπὶ τὴν νήτην ἢ καὶ τὴν σύγκρασιν ἄμφω βουλόμενος, l. ἀμφοῖν. — 178, 8 ὄμνυσιν . . . πᾶσαν ὑπενεγκεῖν συμφορὰν οὐκ ἐμοὶ μόνῳ, ἀλλὰ ξύμπαντι τῷ γένει, l. ἐπενεγκεῖν. — 180, 4 ἐπίδοξος δὲ πᾶσιν οὖσα (ἡ Θεοδώρα), ὡς ἐγκαταστήσῃ τὸ κράτος ἡγεμονικῷ ἀνδρὶ κτλ. Sollen wir mit S. den unmöglichen Konjunktiv im abhängigen Aussagesatze ertragen, wo doch die Änderung ἐγκαταστήσει so leicht ist? — 180, 30. Die Kaiserin Theodora entzieht sich recht gewandt der Sitte, dafs jeder neue Inhaber des Thrones Volk und Heer mit Geld und Ehren reich beschenkt: διείλεκτο γὰρ ξύμπασι (ἡ Θεοδώρα), μὴ νῦν πρώτως ἧφθαι τῆς τῶν Ῥωμαίων ἀρχῆς, μηδὲ διάδοχον γενέσθαι τοῦ κράτους, ἀλλ' ἐκ πατρὸς εἰληφυῖα τὸ πρότερον ἐπεισάκτοις διεσπάσθαι ἀρχαῖς. Schon die Form εἰληφυῖα hätte S., wenn er sich um solche Kleinigkeiten kümmerte, zeigen können, dafs Ps. die jedem Schüler bekannten Regeln über den Kasus des Prädikatsnomens beim Infinitiv gleichfalls befolgt und dafs er also unbedingt διάδοχος geschrieben hat. — 188, 21 ἔνθεν τοι ἅμα τε τῶν σκήπτρων ἐπιλαμβάνωνται καὶ τούτοις (scil. der hauptstädtischen Bevölkerung) πρῶτον καὶ τὴν φωνὴν καὶ τὴν ὄψιν διδόασιν, l. ἐπιλαμβάνονται. — 189, 22 ὕβρισι μυρίαις κατέπλυνεν (ebenso im Lex. unter μύριος und καταπλύνω), l. ὕβρεσι. — 191, 12 τὰ πρὸς τὸν πόλεμον ἐξαρτήσαντες (im Lex. unter ἐξαρτῶ), l. ἐξαρτύσαντες. Derselbe Fehler ist auch 193, 20 unkorrigiert geblieben: δυνάμεις ἐξαρτηθεῖσαι πολεμικώταται. — 192, 25. Der Kaiser Michael VI ruft endlich auch den Psellos an den Hof und stellt sich so, als ob er es bedauere, dies nicht schon längst gethan zu haben: καὶ δῆτα κἀμὲ εἰσποιεῖται καὶ ὅτι με ἔχοι πάλαι ἐγκόλπιον, ὥς ἄτοπόν τι πεποιηκὼς, σχηματίζεται. Statt με mufs μὴ geschrieben werden. — 195, 4 τὰ τῆς ἑῴας ἐγκεχειρήκει στρατόπεδα (im Lex. unter ἐγχειρῶ), l. ἐγκεχειρίκει (v. ἐγχειρίζω). Umgekehrt ist 217, 3 statt ἐγχειρίσεως zu lesen ἐγχειρήσεως, da es sich dort nicht um irgend ein Einhändigen, sondern um ein Vorhaben des Kaisers handelt. — 205, 3 οὐ πολλῶν παρεληλυθεισῶν ἡμερῶν. Aufser S. wird wohl niemand eine so ungeheuerliche Form einem Psellos zuzutrauen wagen; l. παρεληλυθυιῶν. — 206, 1 τοσοῦτον δὲ αὐτῷ (nämlich Is. Komnenos) τὸ περιὸν τῆς πρὸς βασιλέα πίστεως, ὅτι μηδὲ βουλομένῳ αὐτῷ ἦν πολυτελεστάτην γενέσθαι τὴν πρὸς τὸ Βυζάντιον εἴσοδον. Auf τοσοῦτον kann nur ὥστε folgen. — 206, 24 ἥκειν γὰρ ἔφησε νῦν ἐκ τῆς πόλεως τῶν αὐτοῦ θεραπόντων τινὰ, ἀκριβέστατόν τε καὶ σπουδαιότατον, ὡς δὴ πάντα σαφῶς αὐτῷ

ἀπαγγείλοι, l. ὃς — ἀπαγγείλαι (vgl. Krüger § 54, 6, 4). — 206, 33 ὀλολύξαντές τε (S. schreibt unnütz ἀλαλάξαντές) ἐπὶ μέγα τῷ μὲν βασιλεῖ ἐπηράσσοντο καὶ πᾶσαν δύσφημον ἐπ' ἐκεῖνον ἀφῆκαν φωνήν, τὸν δὲ Ἰσαάκιον ἐπευφήμησαν, l. ἐπηράσαντο (sie verwünschten ihn). — 211, 16 οἷς γὰρ γενήσεσθαι μὴ πιστεύοντες, γεγενημένοις ἐνέτυχον τούτοις καὶ ἅπερ οὐκ ἄν τις ἐλπίσειε γενέσθαι ποτὲ προεώρων ὡς συμβησόμενα. Damit der erste Relativsatz sein Prädikat erhalte, ist zu schreiben: μὴ ἐπίστευον, ὡς γεγενημένοις (vgl. im 2. Gliede ὡς συμβ.). — 211, 31. Ps. erzählt, der Kaiser Is. Komnenos habe es verstanden, je nachdem die Umstände es forderten oder erlaubten, bald eiserne Strenge zu zeigen, bald wieder eine nach der vorhergehenden Strenge kaum erwartete Milde walten zu lassen, und führt dann diesen Gedanken in dem Bilde von einer bald angespannten, bald nachgelassenen Saite weiter durch: ἔμοιγ' οὖν ἀμφοτέρων τῶν καιρῶν συγκεχωρημένων, τῆς τε συντονίας καὶ τῆς ἀνέσεως, διπλοῦς τις ὁ αὐτὸς κατεφαίνετο καὶ οὔτ' ἂν ῥᾷθην χαλασθέντα πλέον ταθήσεσθαι οὔτε μὴν συντονώτερον ἐνταθέντα ἀναθήσεσθαι αὖθις. Statt ἀναθήσεσθαι ist ἀνεθήσεσθαι (vgl. oben ἀνέσεως καιρός) zu lesen. — 214, 9 ἵνα δὲ μὴ συγκεχυμένος ἡμῖν ὁ λόγος φανείη, ἐρῶμεν πρότερον ὅπως ἡμῖν τὸ τῆς πολιτείας ἐπερίττευε σῶμα, εἶτα δὴ καὶ ὅπως κτλ. Statt des unmöglichen ἐρῶμεν müssen wir ἐροῦμεν oder vielleicht (ungeachtet des ersten ἡμῖν) ἐρῶ μὲν lesen. — 218, 25 l. statt ἐνθυμίσεις (auch im Lex.) — ἐνθυμήσεις. — 225, 32 ἀλλ' ἀληθεύειν μὲν τὸ σὸν Δωδωναῖον χαλκεῖον, ὁ δ' ἐμὸς τρίπους ψευδέσθω, l. ἀληθεύοι. — 228, 4 νοερότερον, l. νοερώτερον. — 230, 7 ἐμοὶ δέ, εἴτε τι καθεωρακὼς ἐν ταῖς γνώμαις τῶν γε λοιπῶν πλέον, εἰ σύνεσιν, εἴτε τῷ ἤθει μου ἀρεσκόμενος, οὕτω προσέκειτο κτλ. Schreibe nach Tilgung des Kommas hinter πλέον: εἰς σύνεσιν. — 230, 22. Dem Isaak Komnenos wurde schon früh von vielen die Kaiserwürde in Aussicht gestellt; er aber entzog sich diesen Leuten so viel als möglich und wollte lieber in der Verborgenheit für sich leben: ἐδεδίει γοῦν οὗτος οὐ τοὺς ἀπεχθανομένους αὐτῷ ἀλλὰ τοὺς προτεθειμένους. Schon der geforderte Gegensatz zu ἀπεχθανομένους (Gegner) hätte S. zeigen können, daſs προστεθειμένους (Anhänger) herzustellen ist. — 232, 12 τὰ μὲν οὖν τοῦ κράτους τῷ ἀνδρὶ προοίμια τοιαῦτα, τὰ δέ γε μετὰ ταῦτα οὐχ ἁπλῆν ἔχει τοῦ λόγου τὴν πρόοδον, ἀλλὰ τὰ μὲν αὐτῷ εὐθύτατα συμβεβήκοι, τὰ δὲ πλάγια ἢ ἀντίρροπα. Es ist nicht einzusehen, was der Optativ im einfachen Aussagesatze bedeuten soll; es ist συμβεβήκει zu schreiben. — 238, 35 ἑαυτῷ μόνῳ συμβούλῳ περὶ τὰ πρακτέα χρώμενος, ἔστιν οὖν καὶ ἡμάρτανε τοῦ ἀκριβεστέρου σκοποῦ. Statt ἔστιν οὖν ist ἔστιν οὗ (= bisweilen) zu schreiben, vgl. 47, 18; 100, 8 und 109, 20. Ebenso ist 247, 7 zu heilen, wo der Charakter des Kaisers Romanos Diogenes geschildert wird: ὁ δὲ τρόπος ἔστι μὲν οὐ κατευθύνων, τὰ πλείω δὲ εἰρωνικὸς καὶ ἀλαζών. Man muſs ἔστι μὲν οὗ herstellen, d. h. Diogenes war bisweilen grade und aufrichtig, meist jedoch versteckt und prahlerisch. — 239, 7 ἀπελασθῆναι, l. ἀπελαθῆναι, wie 90, 14. — 239, 24 ἀπείχετο γὰρ καὶ αἰκίας καὶ τῆς διὰ λόγων σχεδὸν ὕβρεως, εἰ μὴ ὅσον μεταμορφώσας αὐτὸν ἐπὶ τὸ δοκοῦν φρικωδέστερον, τιμωρίας μὴ γενησομένας διηπειλήσατο, l. μεταμορφώσας αὐτόν. — 240, 27 ἢ ἄλλο τι ἀφαιρεῖται τοῦ σώματος; πολλοῦ γε καὶ δή. Lies πολλοῦ γε καὶ δεῖ. — 241, 8 εὐθὺς τὰ νῶτα μετέβαλλον καὶ ἄλλος ἀλλαχοῦ διεσπάρησαν, l. μετέβαλον. — 246, 1. Eudokia hat sich bereits entschlossen, den Romanos zum Gatten

zu nehmen, und läſst am Abend vor seiner Ankunft Ps. rufen, der von dem ganzen Plane nichts gewuſst zu haben behauptet. Als sie ihn nun um Rat fragt wegen der schwierigen Lage des Reiches, das eines starken Armes zum Schutze gegen die Feinde bedürfe, und Ps. verspricht, sich die Sache zu überlegen, antwortet sie lächelnd: ἀλλ' οὐδ' εἴ τινος, ἔφησε, φρόντισον, τῷ δὲ καὶ πεφρόντισται καὶ διώρισται. Mit diesem hellen Blödsinn hat S. sich zufrieden gegeben. Man lese aber: ἀλλ' οὐ δεῖ τινος... φροντίσοντος, τὸ δὲ καὶ πεφρ. — 246, 3 ὁ γὰρ τοῦ Διογένους υἱὸς Ῥωμανὸς τὸ βασιλεύειν ἠξίωται, l. τοῦ βασιλεύειν. — 246, 16 ἐγὼ δὲ ἐτεταράγμην καί μοί τις κλῶνος ἐξαπιναίως διέσεισε τὰ ὀστᾶ, l. κλόνος. — 246, 20. Eudokia spricht zu ihrem älteren Sohne: δέξαι τὸν πατρωὸν, ἀντὶ πατρὸς οὐκ ἄρχοντος, ἀλλ' ὑπείκοντος. Lies mit Versetzung des Kommas hinter πατρός: οὐκ ἄρχοντα, ἀλλ' ὑπείκοντα. — 250, 13 εἶτα δὴ ὀκνεῖ μὲν προσωτέρω προϊέναι καὶ ἀφορμὰς ἐπανόδου αὐτῷ τε καὶ τοῖς ἄλλοις ἐδίδου, l. αὑτῷ. — 250, 17 ἀνεπιστρεπτεὶ, l. ἀνεπιστρεπτί. — 251, 9 τὸ ξίφος ἐγύμνωσεν ἐπὶ τοὺς ἐχθρούς· ὡς δ' ἐγὼ πολλῶν ἤκουσα, ὅτι καὶ πολλῶν ἀνῃρήκει τῶν ἐναντίων, τοὺς δὲ καὶ ἐς φυγὴν κατηνάγκασεν, l. πολλοὺς ἀνῃρήκει. — 252, 3 τοῦτο μὲν οὖν καὶ τῷ βασιλεῖ Μιχαὴλ ἐδόκει καὶ ἐτίθετο τῷ σκοπῷ, l. συνετίθετο, vgl. Nikeph. Bryenn. p. 44, 2: οὕτω μὲν καὶ τῷ βασιλεῖ Μιχαὴλ ἐδόκει καὶ ξυνετίθετο τῷ τοῦ θείου σκοπῷ. — 253, 16 (ὁ βασιλεὺς Μιχαὴλ) ἀποτρέχει τῆς μητρὸς καὶ ἑαυτῷ γίνεται, l. ἑαυτοῦ (= er wird sein eigener Herr; auf S. 38, 32 hat die Phrase einen etwas anderen Sinn = er wird wieder seiner Sinne mächtig). — 255, 25 hat schon Röckl (Bayr. Blätter 21, 1885, S. 18) nach Nikeph. Bryenn. 48, 4 στρατόν τε αὐτῷ ἐξαρτύει vorgeschlagen (statt des überlieferten und von S. geduldeten ἑαυτῷ). — 256, 19 παράκνημον διαβεβήκασιν ἀτραπόν. Das Wort παρακνήμιον bedeutet den Schienbeinknochen, aber was denkt sich S. wohl bei einem so benannten Fuſssteig? Ps. schrieb παράκρημνον, was Nik. Bryenn. 51, 17 in ἀπόκρημνον änderte. — 256, 25 ἦν γὰρ αὐτῷ φίλα, ὡς ἔλεγεν, πρὸς τὸν ἄνθρωπον καὶ συνθῆκαί τινες, l. φιλία. — 257, 19 κατόπιν τῶν φυγόντων ἐξήλασεν, ἔνθα πολλοὺς μὲν ἀνεῖλε κτλ., l. φευγόντων. — 260, 30 οὐ γὰρ οἶδα εἴ τις βαθυγνώμων ἕτερος ἐγεγόνει τῶν βασιλέων ἢ πρὸς ἕκαστον τῶν ζητουμένων εὐθυβολώτατος, l. βαθυγνωμονέστερος ἐγεγόνει ... εὐθυβολώτερος. — 262, 28 τὸ δὲ διαχεῖσθαί μοι (scil. τὸν βασιλέα) εὐθὺς θεασάμενος καὶ ἀγλαΐας καὶ χαρίτων ἐμπίπλασθαι ... ταῦτα οὐκ ἄν τις παραμετρεῖν πρὸς ἕτερον δύναιτο. Der Sprachgebrauch fordert θεασάμενον. — 265, 19. Konstantinos, der Bruder des Kaisers Michael VII, wird charakterisiert als τὴν χεῖρα μέσος οὔθ' ὕπτιος τὴν παλάμην οὔτε συγκεκλικὼς τοὺς δακτύλους. Wir möchten gerne wissen, wie S. sich das „Zusammenneigen“ der Finger und überhaupt den Sinn der ganzen Phrase zurechtgelegt hat. Wir korrigieren: συγκεκλεικὼς und fassen χείρ im Sinne von „Freigebigkeit“ (vgl. Plut. v. Anton. 4: μὴ χειρὶ ὀλίγῃ μηδὲ φειδομένῃ χαρίζεσθαι). Konst. hielt darin die rechte Mitte; weder gab er mit stets offenen Händen, noch hielt er, wie ein Geizhals, seine Finger krampfhaft geschlossen (χεὶρ συνεσταλμένη bei Sirach 4, 31). — 266, 21 ἐπιθωάζει τε κυσὶ καὶ καταδιώκει βαλιὰν ἔλαφον, l. ἐπιθωΰζει (wie 224, 29); Ps. benutzt hier die bekannte Stelle aus Eur. Hippol. 217 ff.: κύνες βαλιαῖς ἐλάφοις ἐγχριμπτόμεναι· πρὸς θεῶν, ἔραμαι κυσὶ θωῦξαι, wobei er als Präsens dazu θωΰζω annimmt, während unsere Lexika bloſs die Form θωΰσσω

bieten. — 267, 5 τοῦ ῥυπῶντος χιτῶνος καὶ τῶν διερρηγμένων περιβολέων. Das letzte Wort leitet S. (im Lex.) von περιβολεύς her, ohne sich viel darum zu kümmern, ob diese Bildung für den Begriff „Umwurf, Kleid" auch vorkommt und den Gesetzen der griech. Wortbildungslehre entspricht (das Suffix -εύς bezeichnet ausschließlich handelnde Personen). Es ist einfach περιβολαίων (von τὸ περιβόλαιον) zu schreiben.

Zu diesem langen Sündenregister von Versäumnissen des Herausgebers müssen wir nun aber noch ein zweites, nicht minder umfangreiches Verzeichnis von ungeschickten oder unnützen oder geradezu falschen Änderungen des überlieferten Textes hinzufügen, bei denen die mangelhafte Sprachkenntnis des Herausgebers und seine Unfähigkeit, den Gedankengang des Autors richtig zu erfassen, sich in einem noch viel grelleren Lichte zeigt. Man will oft seinen Augen nicht trauen, wenn man sieht, wie S. nach Form und Inhalt unanfechtbare Stellen ändert oder grobe Verstöße gegen den Sprachgebrauch, unmögliche Wortbildungen und anderes ganz unverständliches Zeug in den Text hineinkorrigiert. Auch hier können wir in unserer Anzeige den überreichen Stoff unmöglich erschöpfen, sondern müssen uns vorzugsweise auf besonders eklatante Fälle und auf Stellen, die keiner weitläufigen Auseinandersetzung bedürfen, beschränken: S. 3, 7 καὶ πρῶτος αὐτὸς, εἰ καὶ μόνος, τῆς τε συνεισφορᾶς τῶν δημοσίων ἐφρόντιζε καὶ τῆς τοῦ κοινοῦ διορθώσεως. Überliefert ist ἧκε, was natürlich in ἢ καὶ geändert werden muß. — 5, 9 οὐχ ἅπαξ ἀλλὰ καὶ πολλάκις τὴν ἀντικειμένην εἰς φυγὴν ἔτρεψε φάλαγγα, καὶ τοῦτο πλήθει τῶν ἀντιτεταγμένων· τοσοῦτον ⟨δὲ⟩ τῶν ἐναντίων ἐλάσσων ἐτύγχανεν ὢν, ὅσῳ τῇ τέχνῃ ... κρείττων ἐδόκει. S. setzt fälschlich hinter ἀντιτεταγμένων ein Interpunktionszeichen (πλήθει gehört aber eng zu ἐλάσσων), und diese Interpunktion veranlaßt ihn dann weiter zur Hinzufügung eines überflüssigen δέ. Der Fehler der Überlieferung steckt aber vielmehr in ἐτύγχανεν ὤν, was aus τυγχάνων verderbt ist; natürlich ist auch ὅσῳ in ὅσον zu korrigieren. Ps. will sagen: Der Kaiser Basileios II war wiederholt im Kampfe siegreich, und das, obwohl er hinsichtlich der Zahl der von ihm dem Feinde entgegengestellten Truppen in demselben Maße hinter seinen Gegnern zurückstand, in welchem er sie durch seine Kriegskunst übertraf. — 11, 16 ὁ μὲν οὖν τὴν ἀποκεκληρωμένην ἐπικλώσας ζωὴν ἀπελήλυθε. Überliefert ist ἐπικλῶσα. Das Verbum ἐπικλώθω (jemandem den Schicksalsfaden zuspinnen, etwas zuweisen) ist aber hier gar nicht am Platze, sondern wir erwarten den Begriff: die vom Geschick zugestandene Lebenszeit vollenden. Man könnte also etwa an ἐκπλήσας denken; uns scheint jedoch das auch 22, 2 (τὸν δεδομένον χρόνον πληρώσασα, und ähnlich 187, 18) gebrauchte πληρώσας näher zu liegen. — 15, 25 τὰ προύχοντα τῶν γενῶν καθελὼν καὶ εἰς ἴσον τοῖς ἄλλοις καταστήσας, κατὰ πολλὴν εὐπέττειαν τὸ κράτος διακυβεύων ἐτύγχανε. Die Hs hat εὐπέτειαν. Das von S. (offenbar unter dem Einfluß von διακυβεύων) beliebte εὐπέττεια existiert aber nur in der Phantasie des Herausg., während die überlieferte Phrase κατὰ πολλὴν εὐπέτειαν (mit großer Leichtigkeit) häufig vorkommt und auch hier einen vortrefflichen Sinn giebt. Wohl aber hätte S. an διακυβεύω Anstoß nehmen müssen, da hier von einem tadelnswerten Aufsspielsetzen der Herrschaft durchaus nicht die Rede sein kann. Der Kaiser Basileios II schwächte die dem Throne durch ihre Machtstellung gefährlichen vornehmen Familien und konnte darauf mit

Leichtigkeit die kaiserl. Herrschaft ausüben. So ist denn *διακυβεύων* wahrscheinlich in *διακυβερνῶν* zu korrigieren, vgl. 2, 10: *ἡ τῆς βασιλείας αὐτοῖς ἀρχὴ διεκυβερνήθη*. — 20, 10 *ἤθους δὲ μαλακωτάτου τυχὼν καὶ ψυχῆς πρὸς πᾶσαν ῥεούσης ἀπόλαυσιν ... καταχρῆσαι τῇ γνώμῃ* <*ἔγνω*> *καὶ ταῖς ἡδοναῖς ἐκδίδωσιν ἑαυτόν*. S. hätte die Einschiebung von *ἔγνω* vermeiden und zugleich das unmögliche Aktivum *καταχράω* beseitigen können, wenn er einfach *καταχρῆται* (er folgt seiner Neigung) geschrieben hätte. — 30, 3 *μοῖρά τις τοῦ βαρβαρικοῦ στρατοπέδου ... ἀθρόον αὐτοῖς ἀπὸ τῶν μετεώρων ἐπιφανέντες ... καὶ τοῖς τῶν ἵππων δρόμοις καὶ καταδρόμοις κατάκροτον αὐτοῖς πεποιηκότες τὴν ἀκοήν, πλήθους τε φαντασίαν πεπτηκότας τῷ μὴ συνασπίζειν, ἀλλὰ διῃρημένους καὶ ἄτακτα θεῖν, οὕτω τὰς Ῥωμαίων δυνάμεις κατέπτηξαν κτλ.* Hier stehen wir vor einem unlösbaren Rätsel der von S. geübten Konjekturalkritik. Was soll *πεπτηκότας* (die Hs hat *πεποιηκότες*) heifsen? Auch im Lex. ist die Form nirgends untergebracht. Wozu überhaupt diese unerklärbare Änderung, da doch nach Herstellung von *διῃρημένως* alles in schönster Ordnung ist? Der Sinn ist nämlich folgender: Eine Abteilung des feindlichen Heeres überfällt die Rhomäer und ruft bei ihnen einen panischen Schrecken hervor; denn infolge dessen, dafs die berittenen Feinde nicht in einer geschlossenen Schlachtreihe, sondern zerstreut und ohne jede Ordnung von allen Seiten angreifen, erwecken sie bei den Rhomäern eine übertriebene Vorstellung von ihrer Menge. Zum Überflufs führen wir noch aus Zonar. 130, 30 die sich eng an Ps. anschliefsende Darstellung desselben Vorganges an: *ἀθρόον ἀπὸ τῶν μετεώρων ἐξωρμηκότες καὶ βαρβαρικὸν ἀλαλάξαντες, καὶ πλήθους φαντασίαν ἀπεργασάμενοι τῷ μὴ συνασπισμὸν τηρεῖν, ἀλλὰ διεσπασμένως ἐκτρέχειν καὶ ἐπιέναι ἀσυντάκτως τῷ χάρακι, ἐκδειματοῦσιν ἅπαν τὸ στρατιωτικόν*. — 38, 16 *ὁ δέ, ἐξὸν τὸν κεκρυμμένον ἀφανίζειν μοιχὸν ... ἑτέραν μὲν πρόφασιν προβαλλόμενος, ἐκπληρῶν τε δὴ τὸ ἐνθύμημα, τοῦτο μὲν οὐκ ἐποίησεν*. Überliefert ist *προβαλλόμενον, ἐκπληροῦντα δέ*. S. hat wiederum in seiner unglaublichen Unkenntnis der Sprache den untadeligen Text verballhornt. Nach ihm sagt man also: *ἔξεστι τὸν μοιχὸν ἀφανίζειν προβαλλόμενος πρόφασίν τινα*. — 41, 30 *εἰς γέ τοι ἐλεήσας τοῦτον καὶ τοῦ σχήματος, τὰς χεῖρας ὑποτείνας καὶ ἐναγκαλισάμενος ἀνηρείσατο* (cod. *ἀνημείσατο*). Dies ein Beispiel für die Ungeschicklichkeit, mit der S. notwendige Korrekturen ausführt. Es handelt sich um das Herausziehen des todkranken Kaisers Romanos III aus dem Schwimmbassin; also ist natürlich *ἀνιμήσατο* (von *ἀνιμάω*) zu lesen. — 42, 4 *εἶτα δὴ ἀθρόον ἀναρραγέντος* <*τοῦ πνεύματος*>, *ὑπεκχεῖται διὰ τοῦ στόματος μελάντερόν τι τὴν χρόαν καὶ πεπηγός, ἐφ' ᾧ δὴ δὶς καὶ τρὶς ἀσθμάνας τὴν ζωὴν ἀπολείπει*. Lies vielmehr ohne den unverständlichen Zusatz: *ἀναρραγέν*, vgl. Zonar. 136, 6: *εἶτα καὶ μελάντερόν τι ἀναγαγὼν διὰ τοῦ στόματος, ἀφῆκε τὸ πνεῦμα*. — 46, 4 *εἰς περιφανεῖς ... ἀρχὰς ἀνεβίβασεν*. Dem überlieferten *περιφάνους* kommt der mehrfach von Ps. gebrauchte Ausdruck *ὑπερηφάνους* viel näher (vgl. 99, 22: *τῶν ὑπερηφάνων τετυχήκει ἀρχῶν*). — 46, 23 sagt Ps. von den Brüdern des Kaisers Michael des Paphlagoniers, wenn es nach ihnen gegangen wäre, so hätte jeder von ihnen weder zu Wasser noch zu Lande irgend jemanden neben sich geduldet, sondern das ganze All für sich allein in Anspruch genommen: *ἐβούλετο γὰρ ἕκαστος ἐκείνων εἶναι ἀντὶ παντός, καὶ μηδένα τῶν ἄλλων ἀνθρώπων μήτε ἐπὶ θαλάττης, μήτε μὴν διάγειν εἰς ἤπει-*

ρον, ἀλλὰ *μόνους* ἐν τῷ παντὶ βιοτεύειν, ὥσπερ ἄνωθεν κατὰ κλῆρον *διειληφότας* καὶ τὴν γῆν καὶ τὴν θάλασσαν. Überliefert ist *μόνος* und *διειληφότες*, was zur Grammatik und zum Gedankengang vortrefflich paſst; denn an dem Übergange vom Singular ἕκαστος und μόνος in den Plural διειληφότες wird auſser S. niemand Anstoſs nehmen, während die von ihm hergestellten Akkusative dem Ps. einen groben Verstoſs gegen den Sprachgebrauch imputieren. — 52, 21 korrigiert S. das überlieferte *εἰ δ' οὖν* in *εἰ δ' οὔ*, ohne zu ahnen, daſs εἰ δ' οὖν eben das bedeutet, was er mit εἰ δ' οὔ ausdrücken will (= wo nicht, anderenfalls, vgl. Soph. Antig. 722), und daſs an anderen Stellen seiner Ausgabe ebenderselbe Ausdruck glücklicherweise seiner Aufmerksamkeit und somit seiner Schlimmbesserung entgangen ist, z. B. 70, 8; 209, 28 und 223, 2. — 52, 34 sagt der Reichskanzler Johannes in einem Gespräch mit seinem Bruder, dem Kaiser Michael IV, in dem er ihm zur Sicherung der Thronfolge empfiehlt, ihren Neffen Michael Kalaphates zum Cäsar zu ernennen: καὶ τὰ μὲν περὶ ἐμὲ καὶ τὸ *σύμπαν* τοῦ γένους ἡμῶν ἐπ' ἐλάττονος φροντίδος *εἰσί μοι*, περὶ δὲ σοὶ δέδια κτλ. Die Hs hat σύμπαντα und εἶμοι (st. εἰσί μοι), und es bedarf bloſs ganz geringfügiger Änderungen, um den ursprünglichen Text in voller Integrität und Klarheit herzustellen, nämlich: καὶ τὸ *σύμπαν τὰ* τοῦ γένους ἡμῶν ἐπ' ἐλάττονος φροντίδος *εἰμί*. Für das adverbial gebrauchte τὸ σύμπαν (= überhaupt) vgl. 53, 21 und 96, 12. — 55, 22. Ps. redet von der früheren Beschäftigung des Michael Kalaphates und sagt spöttisch: Der Mann war beim Schiffsbau eine groſse Hauptperson; χρῆμά τι μέγα τῇ *ναυτιλίᾳ* ὁ ἄνθρωπος ἦν, οὐ δρυοτομῶν οὐδ' ἀποξέων ἐκεῖθεν τὰ ναυπηγήσιμα ξύλα οὐδ' ἁρμόττων ταῦτα καὶ συμπηγνύμενος, ἀλλ' ἐπειδὴ συμπήξαιεν ἕτεροι, αὐτὸς εὖ μάλα τὰ συμπεπηγμένα τῇ πίσσῃ διέχριε. Es ist kaum glaublich, wie S. in diesem Zusammenhange auf die Idee gekommen ist, das korrupt überlieferte ναυπλία in ναυτιλίᾳ zu bessern, wo doch *ναυπηγίᾳ* jedem Leser sozusagen vor der Nase liegt. — 58, 17. Es ging das Gerücht, daſs Michael der Paphlagonier früher als Privatmann mit bösen Geistern einen Pakt geschlossen habe; diese hätten nämlich als Entgelt für die ihm von ihnen zugesagte Thronbesteigung gefordert, er solle Gott verleugnen: ὄψεις τῶν περὶ τὸν ἀέρα πνευμάτων λανθάνουσαι τὸ κράτος αὐτῷ ἐπηγγέλλοντο καὶ μισθὸν *αὐτῶν* ἀπῃτήκασι τοῦ θείου τὴν ἄρνησιν· τοῦτο γοῦν αὐτὸν *στροφοῦσθαί* φασι καὶ διακυμαίνειν καὶ πρὸς τοὺς τοιούτους κινεῖν ἐξιλασμούς. Im ersten Satze ist αὐτῶν völlig sinnlos; dafür ist es aber auch bloſs eine Emendation von S., statt des überlieferten und einzig richtigen *αὐτόν*. Dasselbe gilt von στροφοῦσθαι im zweiten Satze. Statt dieses unglücklichen Einfalles von S. (στροφοῦσθαι heiſst bekanntlich „Leibschneiden haben") muſs im überlieferten στροφούς τε ein dem folgenden διακυμαίνειν synonymes Aktivum stecken und das gewinnen wir durch die Schreibung *στροβοῦν τε* (= wie einen Kreisel herumtreiben, beunruhigen). — 59, 4 *περιχυθεὶς* καὶ ἡδέως κατασπαζόμενος. S. glaubt das überlieferte *περιφὺς* in περιχυθεὶς korrigieren zu müssen, als ob nicht περιφῦναι genau dasselbe bedeutet wie περιχυθῆναι (umarmen), vgl. Hom. Od. 16, 21 Τηλέμαχον ... κύσεν περιφύς. — 60, 20. Der Kaiser Michael IV wendet sich wegen seines Seelenheils an verschiedene Geistliche und Mönche, von denen sich einige aber den Wünschen des Kaisers gegenüber ziemlich ablehnend verhalten; denn sie fürchten, er werde aus Scham doch keine erschöpfende Beichte

aller seiner Sünden vor ihnen ablegen und so wider das göttliche Gesetz einen Zwang auf sie ausüben: *οὐ γὰρ πάντες τὸν λόγον ἐδέξαντο, ἀλλ' οἱ πλείους τούτων ἀπεδυσπέτησαν, δεδοικότες μή τι τῶν ἀπηγορευμένων ὁ βασιλεὺς ἐργασάμενος, ἔπειτα τοῦτο ἐρυθριῶν ἐξειπεῖν, παρ' αὐτῶν θεῖον λόγον καταβιάζηται.* In der Hs steht aber *παρὰ τὸν* statt *παρ' αὐτῶν*, und wir haben es hier wiederum mit einer nach ihren Motiven und Zwecken völlig unerklärbaren Schlimmbesserung des Herausg. zu thun. — 71, 7. Der Reichskanzler Johannes durchschaut seinen Neffen, den Kaiser Michael Kalaphates, und merkt trotz der heuchlerischen Freundlichkeit desselben gegen ihn die Absicht jenes, ihn so bald als möglich aus dem Wege zu räumen: *ἀλλ' οὐκ εἶχεν (ὁ Ἰωάννης) ὅ τι καὶ δράσειεν ἢ ὅπως ἂν αὐτὸν ἐκ τοῦ ῥάστου ἀφέληται τὴν ἀρχὴν, ἅπαξ ἀποσφαλεὶς τοῦ τοιούτου σκοποῦ, ὁπότε καὶ μάλιστα ὁ καιρὸς ἐδίδου τὴν ἐγχείρησιν.* Dem überlieferten *χείρησιν* liegt aber das auch dem Sinne nach viel besser passende *χείρωσιν* (= Überwältigung) viel näher. — 72, 24. Michael Kalaphates hegte einen erbitterten Haſs gegen seine Verwandten: *ἡ κοινωνία τοῦ γενικοῦ αἵματος παιδιά τις ἐδόκει τούτῳ καὶ οὐδὲν αὐτῷ πρᾶγμα εἰ πάντας ἓν κῦμα ἐκάλυψε κατασχόν· ἐβάσκαινε δὲ τούτων οὐ βασιλείας μόνον ... ἀλλὰ καὶ πυρὸς καὶ ἀέρος.* Überliefert ist *τούτω*, was, mit einem Iota subscr. versehen, vortrefflich paſst (auf *γενικὸν αἷμα* zurückweisend). Wenn aber S. durchaus dem Plural (auf *πάντας* bezogen) den Vorzug geben zu müssen glaubte, so hätte er sich doch vorher über die übliche Konstruktion von *βασκαίνω* informieren sollen. — 78, 10. Von den Astrologen wird gesagt: *προὐλέγοντο τοῖς πυθομένοις περὶ ὧν ἐπηρωτήκεσαν.* In dem überlieferten *προὐλέγοντι* steckt natürlich *προὔλεγόν τι.* — 78, 16. *ἀλλὰ τοῦτο μὲν ὡς πλείους τὰς ἀντιρρήσεις ἔχον, ἐξ ἑκατέρου ἀνακινεῖσθαι* (Cod. *ἀνακιεῖσθαι*) *εἰς ἕτερον ἔλεγχον.* S. trennt durch ein Komma die Worte *ἐξ ἑκατέρου* von dem eng dazu gehörigen *ἀντιρρήσεις* und bildet zweitens einen Hauptsatz mit einem Infinitiv als Prädikat, und dazu noch von einem Verbum, das hier einfach sinnlos ist. Man setze das Komma hinter *ἑκατέρου* und lese *ἀνακείσθω.* — 79, 28. *δέδοικα γὰρ μὴ καὶ θηρσὶ βρῶμα προθήσουσιν ἢ κύματα θαλάσσια καλύψουσιν.* Wiederum eine Besserung, die kein Mensch versteht. Die Hs bietet *θαλασσίων*, und die Korrektur hätte lauten müssen: *κύματι θαλασσίῳ.* — 87, 25. Die Kaiserin Theodora schickt einen Wachtposten mit einem Anführer gegen den in ein Kloster geflüchteten und dort vom Pöbel belagerten Kalaphates: *οἱ δέ γε πλείους ἐπ' αὐτὸν δὴ τὸν τύραννον ἀκαθέκτῳ δρόμῳ συνέθεον, ὡς κατακόψοντες ... οἱ δὲ περὶ τὴν βασιλίδα Θεοδώραν φρουράν τινα ἐπ' αὐτὴν ἀφίασι* (sic) *καὶ φρούραρχόν τινα.* Das unverständliche *ἐπ' αὐτὴν* ist wiederum ein Produkt Sathasscher Kritik, die in kaum glaublicher Verblendung das untadelige *ἐπ' αὐτὸν* der Hs dadurch ersetzen zu müssen geglaubt hat. — 88, 26 *κατηντιώμην .. τὸν νωβελλίσιμον .. ὅτι συγκοινωνεῖν τῷ βασιλεῖ εἵλετο ἐπὶ τῆς βασιλίδι κακώσεως.* Dies Konglomerat von zusammenhanglosen und jedes Sinnes entbehrenden Formen ist eine Besserung von S. für das überlieferte *ἐπὶ τῇ βασιλίδι κακώσεως.* Man erwartet: *ἐπὶ τῇ τῆς βασιλίδος κακώσει.* — 95, 6 *οὔτε γὰρ οἰκονομεῖν εἴδεσαν οὔτε στερροτέροις λογισμοῖς χρῆσθαι περὶ τὰ πράγματα.* Die Form *εἴδεσαν* ist von S. aus dem hslichen *ᾔδεσαν* hergestellt worden. Da hört doch alles auf! Ebenso prangt die Form *εἴδει* auf S. 225, 23 im Texte (und im Lex.), diesmal allerdings nicht als Besserung des Herausg., sondern

bloſs als von ihm unbeanstandet gelassene Orthographie des ihm kongenialen Kopisten aus dem 12. Jahrh. Unter dem Texte freilich hat Bury durch *ᾔδει* nachgeholfen. — 95, 32 *ἡ δέ γε Θεοδώρα ἐπιμηκεστέρα τε τὴν ἡλικίαν ἐτύγχανεν οὖσα, καὶ περιεπτυομένη τὸ σῶμα.* Die Bedeutung der seltsamen Form *περιεπτυομένη* ist uns unerfindlich geblieben; auch ins Lexikon ist sie nicht aufgenommen. In der Hs steht *καίπερ ὠπτισμένη* und darin steckt einfach *καὶ περιεπτισμένη* (= schlank, zierlich, von *περιπτίσσω*). — 96, 1. Von der Kaiserin Theodora wird gesagt, daſs ihr Blick nicht Kraft und Stolz, sondern Anmut und Liebreiz gezeigt habe: *γοργὸν μὲν οὐχ ὁρῶσα, ἐπίχαρις δὲ καὶ σὺν γέλωτι καὶ πρὸς πᾶσαν φωνὴν ἐπιτρέχουσα.* In der Hs steht *ἐπίχαρες*, und wir haben keinen Grund zur Änderung der Endung (höchstens viell. *ἐπιχαρές*), da die Byzantiner *ἐπιχαρής* in demselben Sinne gebrauchten wie *ἐπίχαρις* (vgl. das Lexikon von Passow). Aber wenn schon korrigiert werden muſste, so hätte S. doch wenigstens keinen groben Schnitzer hineinkorrigieren, sondern *ἐπίχαρι* schreiben sollen; denn daſs das Wort als Gegensatz zu *γοργόν* von *ὁρῶσα* abhängt, ist zweifellos. — 106, 28 *εἰ δέ τις αὐτῷ προσήει, σύννουν ἐπιδεικνὺς τὴν ψυχήν, ὡς δ' εἴ τι πλέον τῶν ἄλλων ὁρῶν κτλ.* Die Hs hat *δ' ἤτι*, l. also *ὡς δή τι.* — 107, 11 *τοὺς ἐλλογιμωτέρους πανταχόθεν συνήνεγκεν εἰς τὰς βασιλείους αὐλάς, ὧν οἱ πλείους ἐν ἐσχάτῃ ἥδοντο* (Cod. *εἴδοντο*) *πολιᾷ.* Wir Deutsche sagen allerdings „er erfreut sich einer guten Gesundheit" u. dergl.; ob man aber in irgend einer Sprache sagen kann „er erfreut sich bereits weiſser Haare" und speziell im Griech. *ἥδομαι* mit *ἔν τινι* (st. *ἐπί τινι*) verbinden kann, scheint uns fraglich. Die Lesart der Hs bedarf nicht der geringsten Verbesserung. S. scheint nicht zu wissen, daſs die Byzantiner nach dem Vorgange Homer's *εἴδομαι* (Impf. *εἰδόμην*) in der Bedeutung: „ich lasse mich sehen, zeige mich, trete auf" gebrauchen, Psellos z. B. auch noch 192, 7: *τὰς μὲν οὖν νύκτας ἀγρύπνους εἰς τὰς τυραννικὰς φροντίδας ἀνήλισκεν, ἡμέρας δὲ λαμπρότερος τοῖς πράγμασιν εἴδετο.* — 108, 33 *οὔτ' ἂν αὐτὸς περὶ ἐμαυτοῦ σεμνολογήσαιμι.* S. hat das überlieferte *ἑαυτοῦ* korrigieren zu müssen geglaubt; aber das wissen ja bereits unsere Obersekundaner, daſs *ἑαυτοῦ* auch von der 1. und 2. Person gebraucht werden kann. — 112, 3 *τὸ μὲν ὅσον ἐστὶ τὴν δημοσίου ὁρᾶν ἐπιμέλειαν, τό τε τοῦ δικάζειν ἀξίωμα καὶ τὸ τῶν καταλόγων ἐπιμελεῖσθαι, ἑτέροις φέρων ἀνέθετο.* Die Hs hat *ἐστὶ τοῦ δημ. ὁρᾶ*, was gewiſs unverständlich und korrekturbedürftig ist; aber die Korrektur von S. ist nicht minder unverständlich und sinnlos. Es ist wohl zu lesen: *τὸ μὲν ὅσον ἐπὶ τὴν τοῦ δημ. ὁρᾷ ἐπιμ.*, d. h. alles, was sich auf die Fürsorge für den Staat bezieht, wie Cicero sagt: quod spectet et valeat ad bene beateque vivendum. Beiläufig bemerken wir noch, daſs S. nachträglich in der Vorrede das allbekannte *φέρων* (= eilends, flugs) in *φεύγων* (!) bessert. — 117, 20 *ἑκάστῃ τούτων κατάλληλος ἔδοξε τὰ ἐρασμιώτερα διανέμων.* In seiner gewöhnlichen Verkennung des Gedankenzusammenhangs hat S. das überlieferte *διανέμουσα* herauskorrigiert, obwohl in diesem Kapitel (vgl. Z. 22 *αὐτήν*) gar nicht vom Kaiser, sondern von seiner Mätresse Skleraina die Rede ist, die sich mit beiden Kaiserinnen vortrefflich zu stellen wuſste, indem sie den Neigungen und Liebhabereien jeder derselben reichliche Geldmittel zu Gebote stellte, wobei ihr der damit sehr zufriedene Kaiser vollständig freie Hand lieſs (Z. 9 ff.). — 118, 5 *οὔτε ἱστουργεῖν ὑπεβάλλετο οὔτε ἄλλου τινὸς ἐπεβάλλετο.* S. hat *ὑπεβάλλετο* an

Stelle des überlieferten *ἐπεβάλλετο* gesetzt, und hier ist einmal der Grund, der ihn zur Änderung bewegte, ersichtlich. Er hat offenbar an der Wiederholung desselben Verbums Anstofs genommen, aber mit Unrecht. Ps. vermeidet so etwas durchaus nicht, vgl. z. B. das doppelte *πεποιηκότες* in der kurz vorher behandelten Stelle 30, 3. — 124, 1 *ἐπεὶ δὲ τὴν Ἰταλίαν ἀποσεσυλώμεθα* (Cod. *ἀποσεσυλόμεθα*). Welch ein Recht haben wir, Ps. diese auffallende Form zuzutrauen, da er doch sonst stets *ἀποσεσύλημαι* gebraucht, z. B. 117, 22 und in Sathas, Bibl. graeca med. aevi V 127, 6. — 128, 1 *διατάττεται . . . ἐπὶ τούτοις τοὺς ἐπιλέκτους ἱππέας ὅπλοις καταφράκτοις ἕπεσθαι.* Wir kennen wohl gepanzerte Reiter, aber „gepanzerte Waffen" waren uns bisher unbekannt. Die Hs bietet *καταφράκτως*, was in *καταφράκτους* zu korrigieren ist. — 128, 19 *αἵ τε βασιλίδες ἑκατέρωθεν αὐτῷ συγκαθιστᾶσαι θεωροὶ τοῦ θριάμβου ἐγίγνοντο.* In dem korrupt überlieferten *συγκαθίστασαι* steckt selbstverständlich *συγκαθίσασαι.* — 128, 21 *ὥσπερ δὴ ἐκεῖνος τὸ ἦθος* (Cod. *ἐκεῖνο*). Näher liegt doch wohl *ἐκείνῳ.* — 136, 7. Die Mitverschworenen des Tornikios brechen mit ihm und einem geringfügigen Anhang nach Makedonien auf: *ἵνα μή τινες αὐτοῖς κατόπιν ἐξιππασάμενοι προλάβωσί τε τὰς εἰσβολὰς τούτων, ἢ θηράσωσιν ἰχνηλατήσαντες, τὴν δημοσίαν ἵππον ἐπειδὴ κατὰ λύσσαν μὲν ἀπεκτόνασι καὶ οὕτως ἀπνευστὶ τὸν δρόμον συντείναντες Μακεδονίας ἐντὸς γίνονται.* Im Codex steht statt der drei Worte hinter *ἐπειδὴ* — *καταλύσαμεν.* Die Hundswut der Empörer ist gut, aber was soll *ἐπειδή*, dem kein Nachsatz folgt, und *μέν*, dem kein *δέ* entspricht? Wir proponieren, bis vielleicht was Besseres gefunden wird, zu lesen: *τὴν δημ. ἵππον ἐκεῖ δὴ καταυλισαμένην ἀπεκτόνασι.* Die Empörer töteten die Staatspostpferde, die damals zufällig dort Rast hielten. — 137, 1 *ὁ δὲ . . . ἀρχικῶς καὶ τῷ ὄντι βασιλικῶς τῶν βασιλειασάντων κατάρχει, βουλομένων κἀκείνων ἀκριβέστερον αὐτῷ τὴν ἀρχὴν διευθύνεσθαι.* So lautet der Text, im Lexikon steht *βασιλειασάντων*, in der Hs *βασιλευσάντων.* Der Empörer Tornikios beginnt die Herrschaft über die Leute, die sich ihm angeschlossen haben, auf deren eigenen Wunsch mit voller kaiserlicher Machtvollkommenheit. Wie aber Ps. von ihnen behaupten kann, dafs sie für ihre Person nach dem Throne lüstern waren (*βασιλειασάντων*), ist nicht einzusehen. S. weifs eben nicht, dafs *βασιλεύω* von den Byzantinern nach dem Vorgang der Septuaginta auch transitiv (= mache zum Könige) gebraucht wird. — 142, 27. Als beim Sturme des Tornikios auf die Hauptstadt der Kaiser fast allein in der Nähe der Mauer zurückbleibt (vgl. Z. 16: *ὁ τοίνυν βασιλεύς, μόνος δὲ ἄρα καταλέλειπτο ὡς αὐτίκα τεθνηξόμενος*) und seine Schwester ihn zur Flucht ermahnt, sagt er, sie finster anblickend: *ἀπαγέτω* (im Lex. *ἀπαγαγέτω*) *τις αὐτήν, ἔφησεν, ἥτις ἡμῖν καταλέλειπται, ἵνα καθ' ἑαυτὴν τὸν θρῆνον ποιοῖτο, καὶ μὴ τὴν ἐμὴν καταμαλθακίζοι ψυχήν.* In *ἥτις* statt des überlieferten *εἴ τις* haben wir wiederum eine verunglückte Korrektur, die einen vielsagenden und angemessenen Ausdruck des Textes zu einer läppischen und überflüssigen Bemerkung verwässert. Der Kaiser sagt mit einer gewissen Bitterkeit und Resignation: „Mag jemand, wenn uns noch jemand geblieben ist, der auf uns hört, sie wegführen." — 144, 6 *τηνικαῦτα γοῦν εἴ τινες αὐτοῖς ἐκκαίδεκα ἢ πλείοσιν ὀλίγοι ἱππόται ἐφάνησαν κατὰ νώτου γενόμενοι ⟨ἔφευγον⟩, οὐδὲ πυρφόρος ἂν ὑπελείφθη.* Dunkel ist der Rede Sinn; ja aber nur, weil S. wieder gebessert hat. Wenn wir mit der Hs *πλείους ὀλίγῳ*

lesen und die Interpolation des Herausg. (*ἔφευγον*) tilgen, erhalten wir den klaren Satz: Wenn dem die Belagerung der Hauptstadt aufgebenden Heere der Empörer nur 16 Reiter oder ein wenig mehr nachgesetzt wären, so wäre nicht ein Mann jenes Heeres übrig geblieben. — 144, 17. Nach dem Abzug des Tornikios findet der hauptstädtische Pöbel in dem verlassenen Feldlager reiche Beute, die die Empörer zurückgelassen haben: *πλείονα ποιούμενοι λόγον ὅπως ἂν λάθοιεν ἐκεῖθεν ὑποχωρήσαντες ἢ τοῦ πλουσίους καὶ ἐμπαρασκεύους ποιήσασθαι τὴν φυγήν*. In der Hs steht *πλησίως καὶ ἐμπαρασκεύως*, und es liegt kein Grund vor, die grammatisch richtige Adverbialendung in den grammatisch falschen Akkusativ der Adjektiva zu ändern. — 148, 17. Der Kaiser Konstantinos IX litt an Rheumatismus: *ἔνθεν τοι ἅπαν αὐτῷ μέλος τῷ δεινῷ ἐκείνῳ κατακλυζόμενον ῥεύματι ἀφῄρητο τὴν ἐνέργειαν, τῶν τενόντων αὐτῷ καὶ τῶν συνδέσμων διασπασθέντων, τὰ μέλη τῆς ἁρμονίας μετέστησαν*. Die Korrektur *τενόντων* kommt dem überlieferten *τεινῶν* nicht sehr nahe; auch vermiſst man die nötige Verbindungspartikel zwischen den beiden Prädikaten *ἀφῄρητο* und *μετέστησαν*. Die Lesart *τεινῶν* ist einfach in zwei Worte zu zerlegen (also *τε ἰνῶν*), dann haben wir alles, was wir brauchen. — 149, 32. Der Kaiser murrte niemals gegen Gott, sondern trug seine schwere Krankheit geduldig als wohlverdiente Züchtigung und nannte sie einen heilsamen, seiner Natur auferlegten Zügel: *ἐδεδίει γὰρ τὰς οἰκείας ὁρμὰς καὶ „ἐπειδή, φησί, μὴ λογισμῷ ἥκουσιν* (Cod. *εἴκουσιν*), *ὑποχωροῦσι τοῖς τοῦ σώματος ἀλγεινοῖς*“. Was S. an *λογισμῷ εἴκειν* (der Vernunft nachgeben) in diesem Zusammenhange auszusetzen findet und was er sich bei *ἥκουσιν* gedacht hat, bleibt ein Rätsel. — 154, 29 *ὁ τὸν ἐμὸν ἐπελαύνων ἵππον*. Damit soll ein Pferdedieb bezeichnet werden; also hätte S. das überlieferte *ἐπελαῦνον* in *ἀπελαύνων* ändern müssen. — 156, 20 *τοῦτο τοιγαροῦν τὸ βούλευμα πρῶτον μὲν ἀπορρήτως εἶχε*. In dem überlieferten *ἀπορρήτων* steckt vielmehr *ἀπόρρητον*. — 156, 22 *ἐπεὶ δὲ ὁ ἔρως αὐτὸν ἐξεκύμαινε, καὶ ὑπὲρ ἄνδρα ἐγεγόνει, τολμᾷ κτλ*. Die Überlieferung *ὑπέραντα* weist auf *ὑπέραντλος* hin. — 162, 35 ff. *ἐβουλόμην μὴ ἱστορεῖν, μηδὲ φιλαλήθης ἐνταῦθα κατονομάζεσθαι, ἀλλ᾽ ἐγκώμια τῷ αὐτοκράτορι τούτῳ ποιεῖν, πολλῶν γὰρ ἂν εὐπορήσαιμι καὶ καλῶν λόγων*. Der Opt. potent. ist hier gar nicht am Platze; wir erwarten einen Irrealis *εὐπόρησα*, und der liegt auch dem überlieferten *εὐπορήσασα* viel näher. — 172, 28 *καὶ τῶν ἀλσῶν οἱ μὲν μετέωρον, οἱ δ᾽ εἴς τε δενδράδας* (Cod. *τε διάδας*) *καθήμενοι*. Jedes der hier durch den Druck hervorgehobenen Worte giebt zu schweren Bedenken Anlaſs. Und doch liegt die Herstellung des ursprünglichen Textes so nahe; man lese: *τῶν ἀλσῶν τὸ μὲν μετέωρον, τὸ δ᾽ εἰς πεδιάδας καθειμένον*. — 175, 30. Das Benehmen des Kaisers, der so viele der von ihm an den Hof Gezogenen in Ungnaden entläſst, macht Ps. auch für seine Person fürchten: *ὁ αὐτοκράτωρ . . . διεπτόησε μή πως ἐπὶ μάλιστα διασείσας τὴν νήτην* (Cod. *νίτην*) *καὶ ἡμᾶς ἀπορρήξοι* (Cod. *ἀπορράξει*) *ἐκεῖθεν, οὐ πάνυ ἀπρὶξ ἐξομένης τῆς ἄντυγος*. Hier reicht wiederum unser Verstand nicht aus, um die tiefsinnige Korrektur von S. zu verstehen. In *νίτην* steckt gewiſs *ἴτυν* (eigentl. Radfelge, hier pars pro toto d. h. Wagen), in *ἀπορράξει* — *ἀπαράξῃ* und in *ἐξομένης* — *ἐξομένους*. Das von Ps. gewählte Bild stellt den Kaiser als Wagenlenker dar, der durch sein unbedachtes Fahren den Wagen heftig erschüttert und dadurch die im Wagen Befindlichen leicht aus demselben

hinauswirft, zumal wenn diese nicht besonders geneigt sind, sich mit aller Kraft an den Wagenstuhl zu klammern. — 187,20 *ἡ γὰρ ὑπεκκριτικὴ αὐτῇ ὑποκλάσασα δύναμις* (Cod. *ὑποκριτικὴ*). Warum denn nicht einfach *ἀποκριτικὴ*? — 190,23 *ἐπ' οἴκους ξύμπαντες ἀνεχώρησαν.* Die Hs hat *ἐπ' οἴκου*, was S. in jedem Lexikon als sehr beliebte Wendung hätte finden können und auch in seiner eigenen Ausgabe noch 145,8 und 205,24 finden kann. — 196,17 und 23 schreibt S. *ἥν γε βούλει* und *ὃν ἂν βούλει*, trotzdem daſs in beiden Fällen die Hs *βούλη* (d. h. *βούλῃ*) bietet. Ja man lernt im griech. Elementarunterricht etwas über die Form *βούλει*, aber ob sich das auf den Indikativ oder Konjunktiv bezog, ist manchem im späteren Leben nicht mehr recht im Gedächtnis. — 201,3. Psellos wird vom Kaiser Michael VI ins Lager des Is. Komnenos geschickt; beim offiziellen Empfange weist ein Teil der anwesenden Anhänger des Usurpators die von Ps. überbrachten Vorschläge mit lautem Geschrei als ungenügend zurück, und diese beeinflussen auch die vernünftigeren Elemente und zwingen sie, ihrem Protest beizutreten: *κατέδησαν* (Cod. *κατῄδεσαν*) *γοῦν καὶ τὰς ἠρεμούσας μερίδας καὶ συμφωνεῖν ἐκείνοις ἠνάγκασαν.* Wer das Verbum *καταιδέω* (= beschäme) kennt, der wird sich an die Hs halten (*κατῄδεσαν*) und nach der Korrektur des Herausg. kein Verlangen tragen. — 205,15 *πρὸς τὸν Καίσαρα ἀνεπλεύσαμεν, καὶ ἐγχειρίσαντες* (Cod. *ἐγχειρισάντων*) *αὐτῷ τὴν ἐπιστολὴν . . . ἐπειδὴ λαβὼν εἰς ὑπήκοον* (im Lex. *ἐπήκοον*) *πάντων ἀναγνωσθῆναι προστέταχε, κεχαρισμένος ἅπασιν ἔδοξεν, ὅτι μᾶλλον ἑαυτοῦ τῶν συμφροντισάντων αὐτῷ τοῦ κράτους προὐνοήσατο.* Wenn *ἐγχειρίσαντες* überliefert wäre, so könnte man es ja als Nomin. absol. oder durch ein Anakoluth erklären; aber was hat es für einen Sinn, den regelrechten und sich in die Periode gut einfügenden Genet. absol. *ἐγχειρισάντων* (scil. *ἡμῶν*) dadurch zu verdrängen? — 206,21. Im Lager des Is. Komnenos trifft die Nachricht von dem Sturze des Kaisers ein: *εἰς ταὐτὸ συνεληλυθότες, ἀλλήλων διεπυνθανόμεθα εἴ γε* (Cod. *ο γε*) *ἐπαληθεύοι ταῦτα.* S. scheint wirklich zu glauben, daſs *ἐπαληθεύει* auch intrans. (es erweist sich als wahr) gebraucht werden könne. Wir bleiben bei der überlieferten Lesart *ὅ γε ἐπαληθεύοι ταῦτα*, d. h. wir suchten zu erkunden, was diese Nachricht bewahrheiten könnte (vgl. Z. 19: *ἄλλοι προσεφοίτων τὴν φήμην ἐπαληθεύοντες*). — 207,31. Ps. fürchtet, als Is. Komnenos den Thron besteigt, für sein Leben, weil er doch als Gesandter des Kaisers Michael ihn dazu überredet habe, sich dem Kaiser zu unterwerfen: *ἐπεποιήκειν τοῦτον ἰδιωτεῦσαι μικροῦ δεῖν.* Wir wissen nicht, was S. dazu bewogen hat, das überlieferte *ἐπεπείκειν* (vgl. 208,13 *πειθοῦς*) in *ἐπεποιήκειν* zu verändern. Oder sollte es ihm vielleicht nicht eingefallen sein, *ἐπεπείκειν* auf *πείθω* zurückzuführen? — 208,4 *ὡς . . . ἐγεγόνει ὄρθρος, ἀνέπνευσά τε βραχὺ, τὸ ἐν ἡμέρᾳ διολεῖσθαι ἔλαττόν τε* (Cod. *τι*) *κακὸν ἡγούμενος.* Was S. mit seiner sinnlosen Korrektur bezweckt, bleibt wieder sein Geheimnis. Ebenso ist 224,23 von S. ein in der Luft schwebendes *τε* in den Text eingeschmuggelt worden: *καὶ παράδειγμά τε τοῖς ἄλλοις τῆς ὁμοίας ἐγίγνετο μεταθέσεως.* Überliefert ist *παραδείγματα*, was aus *παράδειγμά τι* verderbt ist. — 216,11 *δέον γὰρ ἀντέχειν καὶ μὴ πάνυ τι ἀφεῖναι τὸν χαλινὸν, τῷ δ'* (Cod. *ὁ δ'*) *ὥσπερ ἀποζωννυμένῳ ἐῴκει τὸ κράτος.* Die Korrektur ist ebenso unerklärlich wie überflüssig. Über *ὁ δέ* nach einem Acc. absol. (*δέον, ἐξόν*) vgl. J. Seger, Byz. Historiker I S. 82. — 220,32 *ὃν δὴ ὅ τε προλαβὼν*

βίος ἀνέγκλητον ἔδειξε καὶ ἀπαράμιλλον, καὶ τοῖς πρώτοις σοφοῖς ὁ λόγος ἐγνώρισεν. Man lese mit der Hs παράμιλλον und tilge die Interpunktion hinter diesem Worte. Der Mann, von dem hier die Rede ist, konnte wegen seiner Bildung und Beredsamkeit sogar den ersten Weisen an die Seite gestellt werden. Hier hat also S. die Worte τοῖς πρώτοις σοφοῖς mifsverstanden und infolge dessen falsch interpungiert, was ihn dann weiterhin zu seiner falschen Korrektur nötigte. — 223, 5 bietet die Hs πιότατον, aber S. hat sogar diese allbekannte Form zu πιώτατον verballhornt. — 224, 28 ἱππάζετο γὰρ ἐλαφρῶς ἐποκλάζων τε καὶ ἐπιθωΰζων ἐπτέρου μὲν τὸν κύνα κτλ. Wie der jagdliebende Kaiser, zu Rosse sitzend, durch „Niederducken" und durch Zurufe die Hunde anfeuern konnte, ist unverständlich. Überliefert ist ἐπικλάζων (dazu schreiend), was vortrefflich pafst; denn das Bedenken, dafs der damit verbundene Ausdruck ἐπιθωΰζων genau dasselbe besage, ist bei Ps. gegenstandslos, da derselbe die Verbindung zweier vollständig synonymer Ausdrücke nicht meidet, sondern im Gegenteil mit Vorliebe gebraucht, z. B. 123, 31 συνῳδὰ καὶ σύνδρομα. — 224, 32 περὶ δὲ τὴν τῶν γεράνων θήραν καὶ μᾶλλον ἐτέρπετο (Cod. ἐστρέφετο). Die Lesart der Hs ist untadelig, die Korrektur von S. wie gewöhnlich überflüssig und zugleich sprachlich anstöfsig (τέρπομαι περί τι?, vgl. 225, 4 ἀμφοτέρᾳ τῇ θήρᾳ τερπόμενος). — 228, 15 Der Kaiser Is. Komnenos will Mönch werden; die Kaiserin glaubt, dafs Ps. ihm dazu geraten hat, und überhäuft ihn in Gegenwart des kranken Kaisers mit Vorwürfen; da wendet sich Ps. an den Kaiser: καὶ τοῦ κειμένου ἐπυνθανόμην, εἰ πόθος αὐτῷ ἐγεγόνει τὸ βούλευμα. Diese läppische Frage, ob dem Kaiser sein Plan Wunsch geworden sei, kommt natürlich nur auf Rechnung des Herausg. Überliefert ist ὁ πόθος und darin steckt ὁπόθεν. Ps. fordert den Kaiser auf, selbst zu sagen, woher ihm dieser Plan gekommen sei. — 239, 21 καθωμολόγησε τῷ θεῷ μήτε μέρους σωματικοῦ ⟨στερῆσαί τινα⟩. Wieder ein Beispiel von dem Ungeschick des Herausg., den Sitz einer Korruptel richtig zu erkennen und darnach die Korrektur einzurichten. Was soll μήτε, dem doch ein zweites μήτε entsprechen müfste? Wir schlagen vor: μὴ τιμωρῆσαι σῶμά τινος, ohne den Zusatz von S. — 241, 2. Der Kaiser Konstantinos X zieht gegen die Bulgaren ins Feld: εἶτα δὴ τοῦ Αἵμου μονονοὺ ταῖς χιόσιν ἐπιφραχθέντος, παλινδρομεῖ ἐπὶ τὰ ἀνάκτορα. Dafür steht in der Hs: εἶτα δὴ τὰ ἐμοῦ μονονοὺ ταῖς χερσὶν ἐπισπάσαντος. Dies ist so ziemlich das ärgste Stück von allem, was S. sich bei seiner kritischen Bearbeitung des Ps. geleistet hat, obwohl er wahrscheinlich auf die Emendation sehr stolz ist. Das heifst schon nicht mehr konjizieren, sondern einfach sich in bodenlose Phantasien verlieren. Wir brauchen aber diese Schwindeleien vom verschneiten Hämusgebirge gar nicht, da die Überlieferung mit einer geringfügigen Änderung einen genügenden Sinn giebt. Man lese εἶτα δῆτα ἐμοῦ μονονοὺ ταῖς χερσὶν ἐπισπάσαντος κτλ. Ps. schreibt also sich das Verdienst zu, dafs er fast mit physischer Gewalt den Kaiser von diesem gefährlichen Zuge glücklich nach Hause geführt habe. — 241, 10 hat die Hs ὄρνησι (= avibus), was S. in ὄρνυσι verbessert. Da jedoch die Form im Lex. nicht aufgeführt ist, können wir sie vielleicht als leidigen Druckfehler gelten lassen. — 241, 32 θάνατον δέ μου τῶν πολιτῶν ἑνὸς αὐτῷ ἀπαγγείλαντος, ⟨ἰδών με⟩ περιχαρὴς ὤφθη γενόμενος, ἐμοῦ δὲ θαυμάσαντος, ⟨καὶ⟩ τὴν αἰτίαν ἐρομένου ἀνθ' ὅτου „ὅτι τοι, ἔφη, πολλοί μοι κατηγορήκασι

τοῦ ἀνδρός". ἐγὼ δὲ ἀντεῖχον (Cod. ἀντείχουν), καὶ ἐδεδίειν μήπου καὶ βιασθείη, καὶ εἰς ὀργὴν τούτῳ ἐξενεχθείη. Ἐπεὶ δὲ ἐτεθνήκει, συντεθναίη πάντως τοῖς κατηγόροις καὶ ἡ κατὰ τοῦ ἀνθρώπου κατηγορία, ἐπεὶ καὶ πᾶσα δυσμένεια τῷ βίῳ συγκαταλύεται. Die geschilderte Situation ist folgende: Ps. meldet einst dem Kaiser den Tod eines Bürgers; der Kaiser nimmt die Nachricht mit grofser Freude auf, und als Ps. sich nach dem Grunde dieses auffallenden Benehmens erkundigt, sagt der Kaiser, er freue sich deshalb über den Tod des Mannes, weil viele Anschuldigungen gegen denselben vorgebracht worden wären. Dies unchristliche Benehmen des Kaisers erbittert den Ps., und er tritt demselben scharf entgegen (wie er selbst erzählt, fürchtete er sogar, dafs er von seinem Zorn überwältigt sich zu allzugrofser Heftigkeit dem Kaiser gegenüber hinreifsen lassen würde). Ps. erwiderte dem Kaiser: „Da der Mann tot ist, so mögen die Ankläger mit ihm auch ihre Beschuldigungen ruhen lassen; denn mit dem Leben endet auch jegliche Feindschaft." Das alles hat S. nicht verstanden oder mifsverstanden; er glaubt nämlich, dem Kaiser sei der Tod des Ps. gemeldet worden; daher die komische Interpolation ἰδών με. Aufserdem ist statt ἀντείχουν — ἀντήχουν (= ich wandte dagegen ein) zu schreiben, statt βιασθείη und ἐξενεχθείη — βιασθείην und ἐξενεχθείην, ferner der Satz καὶ ἐδεδίειν — ἐξενεχθείην parenthetisch zu fassen und am besten in Klammern einzuschliefsen und endlich die Periode ἐπεὶ δὲ — συγκαταλύεται zwischen Anführungszeichen zu setzen (es sind die Worte, mit denen Ps. der Auffassung des Kaisers entgegentritt). — 245, 16. Die Berater der Kaiserin Eudokia reden dem Ps. zu, er solle doch gleichfalls der Kaiserin eine neue Ehe als durchaus notwendig empfehlen. Ps. aber weist dies Ansinnen zurück: ὅθεν μοι προσιόντες τῶν τὰ χείρω μυσταγωγούντων αὐτῇ, προὔτρεπον εἰπεῖν αὐτῇ καὶ παρρησιάσασθαι, ὥστε βασιλέα γενναῖον ἐπιστῆσαι τοῖς πράγμασιν. Ἐγὼ δὲ τοσοῦτον πρὸς αὐτῶν (Cod. αὐτὸν) εἰρήκειν, ὡς οὔτ' ἂν εἴποιμι τοῦτο οὔτε πείσαιμι εἰρηκώς. Hier fällt uns erstens an der Überlieferung der in der Luft schwebende Genet. partit. τῶν ... μυσταγωγούντων auf und zweitens an der Korrektur von S. der seltsame Kasus in πρὸς αὐτῶν εἰρήκειν. Zur Herstellung des ursprünglichen Textes ist προσιόντες in προσιών τις und προὔτρεπον in προὔτρεπεν zu ändern, weiterhin aber die Lesart πρὸς αὐτὸν beizubehalten. — 249, 17 ὡς δέ με οἶδε (Cod. εἶδε) τὴν τακτικὴν ἐπιστήμην ἠκριβωκότα . . . ἐθαύμασε. Wir wüfsten nicht, was an εἶδε auszusetzen wäre; aber an dem von S. empfohlenen Satze „Da der Verstorbene dies von mir weifs, bewunderte er mich" haben wir sehr viel auszusetzen. — 259, 12 τοῦτο πρῶτον τὸν ἀκροατὴν παραινοῦμαι (Cod. παραιτοῦμαι, ich bitte). Eine völlig überflüssige Änderung, die zudem an Stelle eines untadeligen Ausdrucks einen weniger guten setzt; wir haben wenigstens für das Med. παραινοῦμαι im Thesaurus keinen einzigen Beleg finden können. — 262, 14 ist εἶτα τι überliefert und vollständig richtig, wenn wir es als Frage kennzeichnen (εἶτα τί;). S. macht daraus ein unverständliches εἴτε τι (es folgt weiterhin kein zweites εἴτε) und schlägt dann nachträglich in der Vorrede εἴτε τε vor, was erst recht monströs ist. — 263, 1 καὶ ἵνα μὴ παρὰ τὸ γένος ἐπαινοίην τὴν βασιλίδα, εὐδαιμονίᾳ καὶ ἀρχαιότητι πασῶν ὑπεραίρων αὐτήν, ἀρκεῖ αὐτῇ ἀντὶ πάντων τὸ ἦθος. Eine Korrektur, bei der schwer zu entscheiden ist, ob man mehr über die Gewaltsamkeit der Änderung staunen soll oder über die Unverständlichkeit

derselben. Überliefert ist *πᾶσαν ὑπεραίρων ἀρχήν*, und daran ist nur *ὑπεραίρων* in *ὑπεραῖρον* zu ändern. Ps. sagt: Ich brauche die Gattin des Kaisers Michael VII nicht wegen des Geschlechtes zu rühmen, von dem sie abstammt, ein Geschlecht, das durch seinen Reichtum und sein Alter jedes Herrscherhaus übertrifft, sondern statt dieser Dinge genügt zu ihrem Lobe ihr Charakter. — 265, 14 *εἰπεῖν οἷς ἂν* (Cod. *ἦσαν*) *τὴν γλῶτταν ὀξύτερος*. Die Lesart der Hs und die von S. in den Text gesetzte Besserung sind beide gleich unverständlich. Offenbar ist *ἦσαν* aus *δεῆσαν* verderbt, d. h. wo es zu reden gilt, da ist er schnell zum Reden entschlossen. — 268, 1 *μόνον τῶν ἐν ἀνθρώποις σύμμαχον καὶ συμμύστην* (Cod. *συμμυσιστήν*) *κατακτήσασθαι οἰηθεὶς κτλ.* Uns scheint *συμμεριστήν* (Teilnehmer) den überlieferten Schriftzügen näher zu liegen. — 268, 29 *ἐπὶ τούτοις τοῦ εἰς μέσον παραληφθέντος* ⟨*καὶ*⟩ *ἐν τοῖς φρικτοῖς αὐτῷ ὀμωμοσμένοις θεοῦ ἀνεμίμνησκε.* Warum S. die Einschiebung von *καὶ* für nötig gehalten hat, ist ganz unerfindlich; ohne diese Korrektur giebt der Satz folgenden guten Sinn: er erinnerte ihn an Gott, den jener bei seinen schrecklichen Eidschwüren zum Zeugen genommen habe.

Auch in der Interpunktion hat sich der Herausgeber oft vergriffen; doch wollen wir, da einiges der Art bereits oben gelegentlich zur Sprache gekommen ist, es hier an folgenden Beispielen genug sein lassen: 3, 4 *καὶ ἦν ὁ μὲν παρακοιμώμενος οἷον ἀθλητὴς καὶ ἀγωνιστής, ὁ δὲ βασιλεὺς Βασίλειος θεωρός, οὐχ ὅπως ἐκεῖνον στεφανώσειεν, ἀλλ' ὡς αὐτὸς δραμεῖται καὶ ἀγωνίσεται, κατ' ἴχνος ἐκείνῳ τὴν ἀγωνίαν τιθέμενος.* Das letzte Komma trennt die eng zusammengehörigen Ausdrücke *ἀγωνίσεται κατ' ἴχνος ἐκείνῳ*. — 21, 26 Ps. spricht von den Kammerdienern des Kaisers Konstantinos VIII: *παιδείας τε τῆς παρ' ἐκείνου τετυχηκότες καὶ ἐς τὸ ἐκείνου ἦθος μεταβαλόντες, ὑπὲρ τοὺς ἄλλους αἰδοῦς τε πλείονος καὶ τιμῆς ἠξιοῦντο.* Der Ausdruck *ὑπὲρ τοὺς ἄλλους* gehört zu *μεταβαλόντες*. — 41, 25 *τὸν δὲ τὸ πνεῦμα κουφίσαν ἄπνουν σχεδὸν ἐπεδείκνυ τοῖς ὕδασιν, ὥσπερ φελλὸν ἀλόγως ἐπισαλεύοντα.* Ein Komma ist hier eigentlich überhaupt überflüssig, in jedem Falle aber gehört *τοῖς ὕδασιν* nicht zu *ἐπεδείκνυ*, sondern zu *ἐπισαλεύοντα*. — 42, 11 *ἡ δὲ βασιλὶς Ζωὴ ... εὐθὺς ὥσπερ δὴ κληρονόμος ἄνωθεν; τῆς ἀρχῆς τῶν ὅλων προΐσταται.* Die Worte *τῆς ἀρχῆς* stehen im engsten Zusammenhange mit *κληρονόμος*. — 117, 22 *ἡ βασιλὶς τὸ ζηλότυπον ἤδη διὰ τὴν τῆς ἡλικίας παρακμὴν καταλύσασα, οὐκ ἔτι πρὸς αὐτὴν* (d. h. Skleraina) *ἐμηνία, οὐδὲ δυσόργως εἶχε τὸ πάθος τῆς βασκανίας, ὑποσυληθεῖσα τῷ χρόνῳ.* Das letzte Komma trennt Zusammengehöriges, da *τὸ πάθος τῆς β.* selbstverständlich von *ὑποσυληθεῖσα* abhängt. — 130, 8 *τὰ μὲν πρῶτα ἐφ' ἡμῖν ἐτίθουν τὸ σπένδεσθαι, εἴ γε βουλοίμεθα, μεγάλους αὐτοῖς τῶν σπονδῶν ἀποδιδόναι μισθούς.* Der Inf. *ἀποδιδόναι* hängt von *βουλοίμεθα* ab; also ist das hinter *βουλοίμεθα* stehende Komma zu tilgen. — 244, 35. Als Ps. einst die Kaiserin in fromme Andacht versunken sieht, rührt ihn das so, daſs er zu Gott um eine recht lange Regierung derselben fleht: *ἐπειδὴ προσηλωμένην εἶδον θεῷ καὶ οἷον ἐξηρτημένην, τοῦ κρείττονος ὄνασθαι τοῦ κράτους μέχρι παντὸς ... ηὐξάμην.* Der Ausdruck *τοῦ κρείττονος* (= *θεοῦ*) gehört natürlich nicht, wie S. will, zu *ὄνασθαι*, sondern hängt von *ἐξηρτημένην* ab.

Eigentümlich berühren auch in der Ausgabe von S. verschiedene konsequent durchgeführte Seltsamkeiten in der Orthographie und zahlreiche grobe Verstöſse gegen die Accentuation, z. B. *ἐᾷν, γελᾷν, φθεῖ, ᾀεί*, aber

σώζω, ζῶον; ζευγνῦντες, φῦντα, δῦντες, συγκεχῦσθαι; die Inf. *συμμῖξαι, καθᾶραι, κρῖναι, ἀποκλῖναι, συντρῖψαι, ῥῖψαι*; ferner *σκῦλα, κνημῖδας, ῥῖνα, τριηρῶν; καθῖασι, ἀφῖασι* (von *ἵημι*), *ἐπανιῶμεν* (von *ἰέναι*), *εἴδειεν* (von *οἶδα*); *κἄν* (= *καὶ ἐν*) u. s. w.

Als Versäumnis mufs ferner dem Herausgeber angerechnet werden, dafs er die kritischen Beiträge zu seiner ersten Ausgabe des Geschichtswerkes des Psellos, die eingehende Besprechung von E. Miller im Journal des Savants (1875), die Konjekturen von J. Pantazides in zwei Broschüren (1879 und 1883), von Kontos in der *Ἀθηνᾶ* (1889) und von S. Röckl in den Bayr. Blättern (1885) allem Anschein nach nicht verwertet hat. Nur die bekannte Arbeit von J. Seger über Nik. Bryennios wird nachträglich in der Vorrede herangezogen, aber auch nicht von Sathas, sondern von Bury. Auch falls etwa die genannten Beiträge nichts Brauchbares bieten, so wäre es doch des Herausgebers Pflicht gewesen, dies ausdrücklich zu konstatieren. Uns ist leider in unserer ultima Thule von allem nur der Aufsatz von S. Röckl zugänglich, dessen Berücksichtigung in der Frage über die Vaterstadt des Konstantinos Dalassenos Sathas vor einer starken Bloßsstellung bewahrt hätte. Jetzt aber ist an zwei Stellen des Textes (97, 24 und 234, 25) und im Namenregister die falsche Form *Θάλασσα* zu lesen, obwohl im Register s. v. *Θάλασσα* S. selbst die Erklärung hinzufügt: *πατρὶς Κωνστ. Δαλασσηνοῦ*; aber sogar dabei ist ihm jeder Argwohn über die Zulässigkeit der Form *Θάλασσα* fern geblieben. Ebensowenig hat S. an der Stelle 234, 25: *Κωνσταντίνου γὰρ ἦν παῖς ἐκείνου, ὃν τὸ μὲν χωρίον ἡ Θάλασσα* (l. also *Δάλασσα*) *ἤνεγκεν, ἡ δὲ ῥώμη πανταχοῦ τῆς οἰκουμένης ἐκήρυξε* irgend welche Bedenken wegen *ῥώμη* gehabt und die Stelle im Lexikon einfach unter *ῥώμη* (= Stärke) verzeichnet, während doch natürlich *Ῥώμη* (= Byzanz) zu schreiben ist. Bei dieser Gelegenheit wollen wir gleich auf einige weitere auffallende Sachen aus dem Namenregister aufmerksam machen. Zunächst die abenteuerliche Bildung *Ἀρχοκλίνης*, wie S. den bei Kedrenos überlieferten Namen *Ἀρτοκλίνης* korrigiert wissen will, im Sinne von *ἀρχιτρίκλινος*! Über die Deutung der Form *ἀρτοκλίνης* als durch Volksetymologie aus *ἀτρικλίνης* entstanden haben wir neulich in unserer Ausgabe der Theophanotexte (St. Petersburg, 1898, S. 66) gehandelt. Sodann die überraschende Neuigkeit (s. v. *Κεκαυμένος* und *Κομνηνός*), dafs Kekaumenos ein Beiname des Isaak Komnenos gewesen sei, während Kekaumenos und Is. Komnenos in Wahrheit zwei verschiedene Personen waren, vergl. Zonar. 183, 15, dessen Darstellung klarer ist, als der (möglicherweise nicht ganz korrekt überlieferte) Text des Psellos in 189, 21 ff.

Die Zahl der unkorrigiert gebliebenen Fehler der Überlieferung würde in der Ausgabe von Sathas eine noch viel gröfsere sein, wenn nicht Prof. J. Bury in letzter Stunde (offenbar beim Korrekturlesen) energisch eingegriffen und das Richtige hergestellt hätte. Leider ist diese wertvolle Hilfe in den wenigsten Fällen dem Texte zu gute gekommen, sondern die trefflichen Emendationen Burys haben meist nur unter dem Text (ausdrücklich unter seinem Namen oder unter der Sigle scrib.) Platz gefunden. Ja manches ist erst in dem Lexikon untergebracht und bisweilen an ziemlich versteckter Stelle zu finden. So liest man z. B. 19, 21 im Texte den sinnlosen Satz: *ὁ δὲ γέλως αὐτῷ καὶ χασμὸν εἶχε* ohne jede Notiz, und es

ist dem Zufall überlassen, ob der Leser s. v. καγχασμός oder s. v. γέλως die vorzügliche Emendation der Stelle kennen lernt. Ebenso ist die Korrektur εἰς ἐπήκοον (205, 18) unter ἀναγινώσκω versteckt; ἀνακτορικῶν (31, 1; nicht, wie im Lex. steht, 30, 36) unter ἀντίμετρος; παρεμβολή (83, 30) unter ἀξιόλογος; ἤφιει (241, 23, nicht 22) unter δάκρυ; τοῦ φρουρίου (258, 14) unter ἐξάγω; ἑαυτόν (8, 13) unter ἐπιτρέπω u. s. w. Weitere Korrekturen Burys, die erst im Lex. Aufnahme gefunden haben, sind z. B. noch ἀδαοῦς (161, 10, nicht 11, st. ἀδεοῦς); ἀκμάζον ψῦχος (16, 34 st. ἀκμάζων ψ.) u. s. w. Der Umstand, daſs die nachbessernde Hand Burys es mit einem bereits gesetzten Texte zu thun hatte, hat nun auch zu allerlei Unzuträglichkeiten und Widersprüchen zwischen Text und Lexikon geführt. In einer langen Reihe von Fällen ist im Texte der Fehler richtig korrigiert (bisweilen stillschweigend), aber im Lexikon taucht derselbe wieder auf und wird dann entweder durch ein scrib. zurechtgestellt, z. B. 240, 8 im Texte ἥστην, im Lex. ἴστην (scrib. ἥστην); oder aber er bleibt hier ganz unbehelligt, z. B. 234, 12 θήλεος, im Lex. θήλεως; 71, 7 ἐγχείρησις, im Lex. χείρησις; 78, 10 ἐπηρωτήκεσαν, im Lex. ἐπερωτήκεσαν. Das tollste Beispiel der auf diese Weise entstandenen Verwirrung bietet 157, 6, wo im Texte ἀναρραγεῖσαν steht, unter dem Texte als Lesart des Cod. ἀναρρυγεῖσαν, im Lex. ἀναρρηγεῖσαν (scrib. ἀναρραγεῖσαν). Ebenso häufig ist wieder umgekehrt der Fehler im Texte ruhig stehen gelassen, im Lex. aber stillschweigend die richtige, im Text gar nicht vorhandene Form verzeichnet, z. B. 95, 23 im Texte ἀπεκρέμματο, im Lex. ἀπεκρέματο; 102, 31 συνειληχώς, im Lex. συνειλοχώς unter συλλέγω; 178, 6 κερδάλην, im Lex. κερδαλῆν; 219, 18 ἀντείρισεν, im Lex. ἀντήρισεν u. s. w. Unter anderen Umständen könnte man diese letzte Serie einfach als Druckfehler hinstellen; aber nach dem, was wir in dieser Hinsicht von der Arbeitsweise des Herausgebers und der nachträglichen Hilfeleistung Burys oben kennen gelernt haben, ist die andere Erklärung mindestens ebenso zulässig, daſs es nicht Sünden des Setzers, sondern ungetilgte Spuren von der ursprünglichen Arbeit des Herausgebers sind. Übrigens sind auch sonst klare Versehen des Setzers in der äuſserlich sauberen und vornehm ausgestatteten Ausgabe kaum zu finden. Es ist jammerschade, daſs Bury sich nicht das Manuskript von Sathas, bevor es in die Druckerei ging, hat vorlegen lassen und schon in diesem Stadium einer Durchsicht unterzogen hat. Von der Sathasschen Arbeit wäre dann allerdings nicht viel nachgeblieben, aber die Ausgabe hätte doch ein ganz anderes Aussehen erhalten.

Die Beigabe eines möglichst ausführlichen Wortverzeichnisses ist bekanntlich ein besonders betonter Punkt des für die unter Burys Leitung erscheinende Serie von byzantinischen Texten festgestellten Programms. Wir stehen dieser Forderung sehr sympathisch gegenüber, obschon wir glauben, daſs trotz solcher Vorarbeiten der von jedem Forscher jeden Augenblick schmerzlich vermiſste Thesaurus der byzantinischen Gräcität noch nicht einmal von unseren Enkeln erlebt werden wird. Aber solche Verzeichnisse müssen immerhin als vorläufiger Notbehelf freudig begrüſst werden, wenn sie sorgfältig und umsichtig angelegt sind. Daſs nun das von S. zusammengestellte sprachliche Register zum Geschichtswerk des Ps. irgend welchen Nutzen stiften könnte, wird schon nach dem oben Vorgeführten kein Mensch erwarten. Wollte man allein das in unserer Besprechung bisher Gerügte

demselben zu gute kommen lassen, so müfste es schon auf jeder Seite umgearbeitet werden. Doch damit sind die Mängel dieses Lexikons noch lange nicht erschöpft. Es ist aufserdem, wie wir schon oben gelegentlich gesehen haben, in den Zahlen äufserst unzuverlässig. Ferner fehlen in ihm viele wichtige Vokabeln oder seltene Formen, z. B. unter *αἰσθάνομαι* — *αἰσθανθείς* 126, 26; unter *ἁλίσκομαι* — *ἁλῴη* 73, 33 (neben *ἁλοίη*); *ἀρτιφυής* 8, 26; unter *διαιρῶ* — *διελόμενος* erwogen habend 29, 14; unter *δομῶ* — *ἐδομήσατο* 57, 20 (neben *ἐδείματο*, was aber S. unter *δέμω* hätte stellen müssen); *ἐθνικός* 21, 24; *ἐπισχύω* 51, 27; *ἐφοδεία* 17, 30; unter *θαρρῶ* — *θαρρήσας* anvertraut habend 64, 17; unter *θήγω* — *τεθηγμένος* 180, 33; *λόχησις* 5, 1; unter *μέρος* — der Dual *μέρει* 238, 20; *ξυλλοχίζομαι* 7, 29; *ξυμπλάττομαι* 148, 26; unter *οἶδα* — *οἴδασι* 132, 30 (neben *ἴσασι*); *παρεμβολή* 7, 20; 8, 4; *πενταγονία* 79, 11; *συνανακίρναμαι* 106, 26; *συνεραν ίζομαι* 33, 10 u. s. w. Was für einen Wert hat z. B. die statistische Mitteilung, *θεῶμαι* finde sich semel et triginties (sic! S. kennt auch die Bildung viginties), wenn wir die Hauptsache nicht erfahren, dafs 110, 13 *τεθέαμαι* als Passiv vorkommt. Dazu kommt dann noch schliefslich, dafs beim Einreihen der Formen von dem Herausgeber eine Unmasse von Schnitzern gemacht ist, die einen betrübenden Einblick in seine Kenntnisse der griech. Formenlehre ermöglichen. So ist z. B. *ἠκροασάμην* auf *ἀκροάζομαι* zurückgeführt; *ἀνῄει* auf *ἀνίημι* und ebenso *ἀπῄει* auf *ἀπίημι*(!) und *προσιών* auf *προσίημι*; *ἀπέ ευσεν* auf *ἀπονέω*; *ἀποφεύξεται* auf *ἀποφεύγομαι*; *ἐγγύας δεξιάς* auf *ἔγγυος*, während doch *δεξιάς* als Adj. und *ἐγγύας* als Subst. zu fassen ist; *ἐκπεφασμένα* auf *ἔκφημι*; *ἐξεγγυησάμενοι* auf *ἐξεγγυοῦμαι*; *ἐπιτετράφαται λαοί* auf *ἐπιτρέφομαι*; *ζηλωτῶν* (d. h. *τὰ ζηλωτά*) auf *ζηλωτής*; *τὸν θεῖον* 4, 32 (= Oheim) auf *τὸ θεῖον*; *πεπερασμένης* auf *περῶμαι*; *προειδώς* auf *προγινώσκω*; *σεσιγῆσθαι* auf *σιγοῦμαι*; *συνθέτων* resp. im Lex. *συνθετῶν* (vom Adj. *σύνθετος*) aufs Verbum *συνθετῶ*; *ὑποσχέσθαι* auf *ὑπέχω*, obwohl *ὑπισχνοῦμαι* auch im Lex. vorkommt; *ὑποκλάσασα* auf *ὑποκλάω* (st. *ὑποκλάζω*) u. s. w.

Man pflegt über das von der Berliner Akademie im Anfange unseres Jahrhunderts unternommene Corpus scriptorum historiae byzantinae sehr geringschätzig zu urteilen und den meisten der dabei beteiligten Gelehrten Mangel an Kritik, Flüchtigkeit u. dergl. mehr vorzuwerfen; aber die allerschlechteste Ausgabe aus jenem Corpus ist immer noch um vieles besser als das klägliche Machwerk von Sathas.

Riga, am 16./28. August 1899. Ed. Kurtz.

Κωνσταντίνου τοῦ Πορφυρογεννήτου τὸ περὶ θεμάτων καὶ περὶ ἐθνῶν, μετὰ προλόγου ὑπὸ Γαβριὴλ Λάσκιν (Sočinenija Konstantina Bagrjanorodnago O Themach i O Narodach. S predisloviem Gavriila Laskina). *Ἐν Μόσχᾳ* 1899. 1 *φ*, 263 *σελ.* 8⁰ (*ῥωσσιστί*).

Ὁ συγγραφεὺς ἀναλαμβάνων τὴν εἰς τὸ ῥωσσικὸν μετάφρασιν τῶν δύο ἔργων τοῦ Πορφυρογεννήτου, δηλ. τοῦ „περὶ θεμάτων“ (De thematibus) *καὶ τοῦ „πρὸς τὸν ἴδιον υἱὸν Ῥωμανόν“* (De administrando imperio), *δὲν περιορίζεται μόνον εἰς τοῦτο, ἀλλὰ προτάσσει μὲν πρόλογον* (*σελ.* 1—18), *ἐν ᾧ ἐξετάζεται ἡ φιλολογικὴ δρᾶσις τοῦ Πορφυρογεννήτου, παραθέτει δὲ πλῆθος ὑποσημειώσεων* (904 *ἐν ὅλῳ*) *ὑπὸ τὴν μετάφρασιν, προσκολλᾷ δὲ ἐν τέλει*

(σελ. 209—239) ἀρκετὰ παραρτήματα (16 τὸν ἀριθμὸν) κατὰ τὸ μᾶλλον ἢ ἧττον σχέσιν ἔχοντα πρὸς τὸν Π. καὶ τὰς γνώμας αὐτοῦ, καὶ τελευταῖον (σελ. 239—243) ἀπαριθμεῖ τὰ συμπεράσματα τῶν ἐρευνῶν του.

Ὅτι τὸ βιβλίον τοῦ Λάσκιν πολὺ ἀπέχει τοῦ νὰ παρουσιάζῃ ἐπιστημονικὸν ἐνδιαφέρον, θὰ δείξωσιν αἱ ἑξῆς παρατηρήσεις περὶ ἑνὸς ἑκάστου τῶν προμνημονευθέντων μερῶν.

I. Εὐθὺς ἐκ τῆς πρώτης σελίδος προσπίπτουσιν εἰς τοῦ ἀναγνώστου τοὺς ὀφθαλμοὺς δύο πράγματα, τὰ ὁποῖα, ὅσον καὶ ἂν εἶναι ἀσήμαντα, εἶναι ἱκανὰ νὰ διαθέσωσιν αὐτὸν δυσμενῶς πρὸς τὸν συγγραφέα· πρῶτον μὲν ὁ τρόπος καθ' ὃν ἀναφέρει τὸν Προφυρογέννητον ὀνομάζων αὐτὸν ἐν ἀρχῇ μὲν ἁπλῶς Κωνσταντῖνον, ἐν τῇ πέμπτῃ δὲ γραμμῇ δίδων μόνον τὰ ἀρχικὰ γράμματα τοῦ ὀνόματος καὶ ἐπωνύμου αὐτοῦ (Κ. Π.), κατόπιν δὲ ἐν τῇ αὐτῇ σελίδι τετράκις σημειῶν πλῆρες τό τε ὄνομα καὶ τὸ ἐπώνυμον· δεύτερον δὲ ἡ ὑποσημείωσις, τὴν ὁποίαν παραθέτει εὐθὺς ἐν ἀρχῇ, πρὶν ἀκόμη κάμῃ λόγον τινὰ περὶ μηδενὸς ἔργου τοῦ Πορφυρογεννήτου „ἐκτὸς δὲ τούτου ἐπὶ Κωνστ. τοῦ Πορφυρογεννήτου συνετελέσθη ἡ συλλογὴ τῶν νόμων κ. τ. λ." Ἀλλὰ καὶ ὅταν βαθύτερόν τις γνωρισθῇ μὲ τὸ περιεχόμενον τοῦ προλόγου, σχηματίζει τὴν γνώμην ὅτι ἐν αὐτῷ οὐδὲν νεώτερον· ὁ συγγραφεὺς βασίζεται κυρίως εἰς τὰς γνωστὰς ἐργασίας περὶ Πορφυρογεννήτου τοῦ A. Rambaud καὶ F. Hirsch, ποὺ καὶ ποὺ καταφεύγει εἰς τοὺς γνωστοὺς ῥώσσους ἐρευνητὰς Kondakov (Βυζαντηναὶ ἐκκλησίαι καὶ μνημεῖα Κωνσταντινουπόλεως, ἐν Ὀδησσῷ 1887), Bjeljaev (Byzantina, ἐν Πετρουπόλει 2 τόμ. 1891—93), Vasiljevskij, Uspenskij κ. λ. π., εἰς ὧν τὰ ἔργα παραπέμπει ἐνίοτε, ἐνίοτε δὲ καὶ παρασιωπᾷ τὴν πηγήν. Ἐν σελ. 4η π. χ. λέγει ὅτι ὁ Πορφυρογέννητος ἀντιγράφει τὸν Συνέκδημον τοῦ Ἱεροκλέους „incredibili socordia" κατὰ τὸν Tafel, καὶ ὁ ἀναγνώστης θὰ νομίσῃ ἴσως ὅτι ὁ Λ. ἰδίοις ὄμμασιν ἀνέγνωσε τοῦτο παρὰ τῷ Tafel· οὐχ ἧττον ἡ ἀνακριβῶς διδομένη ἐν τῇ ὑποσημειώσει παραπομπὴ (Tafel σελ. XII) δίδει ἀμέσως ὑποψίας περὶ τοῦ πράγματος καὶ ὁ ἀναγνώτης ἀκουσίως πρέπει νὰ ἀναζητήσῃ, πόθεν λαμβάνει ταῦτα ὁ Λάσκιν· ἀφ' οὗ ἀνοίξῃ δὲ τὸν Rambaud (L'empire grec au Xème siècle. Const. Porphyr.), θὰ εὕρῃ ἐν σελ. 166, ὅτι γίνεται μνεία αὐταῖς λέξεσι περὶ τῆς σχέσεως τοῦ Πορφυρ. πρὸς τὸν Συνέκδημον καὶ ὑπὸ τὸ κείμενον παρατίθεται παραπομπὴ ἀλλὰ πληρεστέρα: Tafel, ouvrage cité p. XII: τὸ δὲ ouvrage cité οὐδὲν ἄλλο εἶνε ἢ τὸ ἐν σελ. 164 ἀναφερόμενον ἔργον τοῦ Tafel: Const. Porphyr. de provinciis regni Byzantini, Tübingen 1846. Ἐκτὸς ὅμως τούτου καὶ ἐκεῖ ὅπου ὑποδεικνύει τὴν πηγήν του δὲν ἐφαρμόζει πολλὴν ἀκρίβειαν. Ἐν σελ. 2α π. χ. παραθέτων αὐτολεξεὶ παραπομπὴν ἐκ τοῦ Kondakov παραλείπει ἐν τῷ μεταξὺ ἡμίσειαν σελίδα, χωρὶς νὰ τὸ δηλώνῃ. Ἐν σελ. 5η ὁμιλῶν περὶ τοῦ χρόνου, καθ' ὃν ἐγράφη τὸ περὶ θεμάτων ἔργον, στηρίζεται εἰς τὸν Rambaud καὶ παραδέχεται τὸ ἔτος 934· ἐν τῇ συντόμῳ ὅμως ἀπαριθμήσει τῶν λόγων, τοὺς ὁποίους φέρει ὁ R. ἐν σελ. 164—5, παραλείπει τὸν 6ον. Ἐν σελ. 15η (γρ. 5—13) παραθέτων αὐτολεξεὶ τὴν γνώμην τοῦ Miščenko (μετάφρασ. Θουκυδίδ. πρόλ. σελ. VI) δὲν μεταχειρίζεται εἰσαγωγικά. Ἐνίοτε ἀποσπώμενος ἀπὸ τὴν γνώμην τὴν ἐπικρατοῦσαν δοκιμάζει νὰ φέρῃ ἰδίαν γνώμην ἀλλ' ὡσεπιτοπολὺ οὐδὲν ἀποδεικνύει· ἐν σελ. 3η π. χ. παραθέτων τὴν γνώμην τοῦ Hirsch περὶ τοῦ ὅτι ὁ Γενέσιος χρησιμεύει ὡς πηγὴ διὰ τὸν Πορφυρογέννητον, προσθέτει „ἂν καὶ θὰ προυτίμων νὰ παραδεχθῶ ὅτι ὁ Γενέσιος ἔγραψεν ἄλλα γεγονότα βασιζόμενος εἰς τοὺς λόγους τοῦ Κωνσταντίνου, ἢ ὅτι ἀμφότεροι ἔγραψαν βασιζόμενοι εἰς τοὺς λόγους συγγενοῦς τινος", καὶ διὰ τούτων νομίζει

ὅτι κατέρριψε τὴν γνώμην τοῦ Hirsch, τὴν ὁποίαν οὗτος ἐν ἐκτάσει ἀναλύει ἐν σελ. 229 κ. ἑ. (Byzantin. Studien). Καθ' ὅμοιον τρόπον ἐν τῇ 6ῃ ὑποσημειώσει πολεμεῖ τὴν γνώμην τοῦ Rambaud (σ. 147—8) περὶ τῆς καταγωγῆς Βασιλείου τοῦ Μακεδόνος, λέγων τὰ ἑξῆς: „ὁ Γενέσιος ἀναφέρει (ed. Bonn. p. 110) ὅτι ὁ Βασίλειος ἐνίκησε τοὺς Βουλγάρους μεταχειρισθεὶς τὴν πόδρεξαν (σλαυικὴ λέξ.), τοῦτο ὑποδεικνύει τὴν σλαυικὴν καταγωγὴν τοῦ Βασιλείου, τὴν ὁποίαν παραδέχονται καὶ οἱ Ἄραβες".

Καταφανεστέρα ὅμως γίνεται ἡ ἐπιστημονικὴ ἀξία τοῦ συγγραφέως εἰς τὰ μέρη, εἰς ἃ ἀποσπᾶται ὅλως ἀπὸ τὰς πηγάς του καὶ δοκιμάζει ἐλευθερώτερον νὰ δράσῃ. Ἐν σελ. 4ῃ διδασκόμεθα ὅτι Στέφανος ὁ Βυζάντιος ἦτον ὁ τελευταῖος ἀντιπρόσωπος τῆς ἀλεξανδρηνῆς σχολῆς!, ὅτι ὁ αὐτὸς ἐδίδασκεν ἐν Κωνσταντινουπόλει ἐπὶ Ἡρακλείου! καὶ ὅτι τὸ ἔργον αὐτοῦ διεσώθη ἐν ἐπιτομῇ γενομένῃ ὑπὸ τοῦ γραμματικοῦ Ἑρμολάου! Παραλείπει μόνον νὰ ὁρίσῃ τὸν χρόνον καθ' ὃν ἔγεινεν ἡ ἐπιτομή· καὶ ὅμως ὁ Σουίδας μᾶς λέγει ὅτι αὕτη προσεφωνήθη Ἰουστινιανῷ τῷ βασιλεῖ; Τὸ γενικὸν λοιπὸν χρονολογικὸν ἀποτέλεσμα, τὸ ὁποῖον ἐξάγει ὁ ἀναγνώστης εἶναι, ὅτι ἡ ἐπιτομὴ ἔγεινε σχεδὸν κατὰ 100 ἔτη ἐνωρίτερον τῆς ἐποχῆς καθ' ἣν ἐγράφη τὸ πρωτότυπον!! Ἐν σελίδ. 15ῃ μανθάνομεν, ὅτι ὁ Πορφυρογέννητος ἦτο μαθητὴς ἀλεξανδρηνῶν λογίων! ἐν σελ. 6ῃ μανθάνομεν, ὅτι οἱ εἰκονομαχικοὶ ἀγῶνες διήρκεσαν περὶ τὰ διακόσια ἔτη ἐκ διαλειμμάτων! ἐν σελ. 7ῃ μανθάνομεν, ὅτι αἱ ἐκλογαὶ περὶ ἀρετῆς καὶ κακίας (de virtutibus et vitiis) διεσώθησαν ἐν πλήρει μορφῇ! (Παραβ. Krumbacher, Gesch. der Byz. Litter.[2] 1897 σελ. 260). — Ὅσον δὲ ἀφορᾷ τὴν διάταξιν τοῦ ὑλικοῦ ἐν τῷ προλόγῳ ὁ ἀναγνώστης ματαίως θὰ ἀναζητήσῃ συστηματικότητα καὶ λογικὴν συνέχειαν.

II. Καὶ ἡ μετάφρασις δὲ αὐτὴ τῶν ἔργων τοῦ Πορφυρογεννήτου δὲν παρουσιάζει τὴν ἀπαιτουμένην ἀκρίβειαν οὐδὲ δικαιοῦταί τις νὰ λέγῃ, ὅτι ἡ ἐπιστήμη ἀπέκτησε μίαν καλὴν μετάφρασιν. Ἐν πρώτοις ὁ μεταφραστὴς δὲν ἐννοεῖ ὅτι ἡ πρώτη παράγραφος εἶναι οὐδὲν ἄλλο ἢ μακρὰ ἐπιγραφὴ τοῦ ἔργου, καὶ ἂν ἔρριπτεν ἓν βλέμμα εἰς τὴν ὑπάρχουσαν ἀπὸ πολλοῦ χρόνου ἑτέραν ῥωσσικὴν μετάφρασιν τοῦ περὶ θεμάτων ὑπὸ Palaúsov (Čtenija v Imperatorskom obščestvje istorii i drevnostej rossiiskich pri Moskovskom universitetje, 1858, Ἰούλ. — Σεπτέμβρ. βιβλ. III μέρ. IV σελ. 1—32), βεβαίως θὰ ἀπέφευγε τὸ λάθος. Ἔπειτα καὶ ἄλλης φύσεως λάθη παρατηροῦνται ἐν τῇ μεταφράσει· πρῶτον ἐν πολλοῖς ἀκολουθεῖ μᾶλλον τὴν λατινικὴν μετάφρασιν ἢ τὸ ἑλληνικὸν κείμενον· διὰ νὰ πεισθῇ τις περὶ τούτου ἀρκεῖ νὰ παραβάλῃ πρὸς τὴν ῥωσσικὴν μετάφρασιν τὰ ἑπόμενα χωρία τῆς ἐκδόσεως τῆς Βόννης: σελ. 12, 11—12; σελ. 14, 15—16; σελ. 40, 11—12; 19—20; σελ. 67, 2—3; σελ. 67, 22; σελ. 68, 1 κ. τ. λ. Ἐκτὸς τούτου ἂν ἀποβλέψῃ τις εἰς τὰς ἑλληνιστὶ ἀναφερομένας λέξεις καὶ χωρία καὶ εἰς τὰ παρεισφρήσαντα λάθη, θὰ σχηματίσῃ τὴν ἰδέαν, ὅτι ὁ μεταφραστὴς δὲν εἶναι ἐπὶ τοσοῦτον κάτοχος τῆς ἑλληνικῆς, ὥστε νὰ μεταφράζῃ ἐξ ἑλληνικοῦ κειμένου· πρβ. προέδρος (σελ. 10 καὶ 173), ῥῆχα (δίς) — Βαιοῦρη — Νεμέτζιοι (σελ. 11), μυκῆς, χίων (σελ. 15), Αἰθιοπιά ἡ βλεπούσα (σελ. 21), διξιόλαβοι (σελ. 23), πρβ. καὶ σελ. 36 (ὑποσημ. 134), σελ. 55 (ὑποσ. 222), σελ. 65 (κατημαξεύμενος), σελ. 69 (ὑποσ. 272), σελ. 84 (ὑποσ. 335), σελ. 93 (Ἡράκλεα — Ἀργοναύτικα), σελ. 95 (Ἰβήριαι — Ἐλλινικῶν), σελ. 114 ὀργυΐας, σελ. 193 (χαράγμα) καὶ τὰ ἐν σελ. 216 καὶ 219 παρατιθέμενα ἑλληνιστὶ χωρία. Καὶ ἂν μὲν ἡ μετάφρασις τοῦ Λ. περιέκλειε μόνον τὰ σφάλματα τῆς λατινικῆς μεταφράσεως, τὸ κακὸν θὰ ἦτο ὑποφερτόν· τὰ πράγματα ὅμως ἀποδεικνύουν, ὅτι

καὶ τὰ καλῶς μεταδιδόμενα ἐν τῇ λατινικῇ μεταφράσει πολλάκις δὲν ἐννοεῖ ὁ Λ., τὸ ἐν σελ. π. χ. 16 (*ἔκδ. Βόνν.*) „*τοὺς καλουμένους κονσιλαρίους, τουτέστι βουλευτάς*“ *ὀρθῶς ἀποδίδει ἡ λατ. μετάφρασις* „eos qui vocantur consiliarii, hoc est *βουλευταί* consultores“, *ἐν ᾧ ἡ μετάφρασις τοῦ Λ. πολὺ ἀπέχει ἀπὸ τοιαύτην κατάληψιν. Ὅλως διόλου παρεξηγεῖ ὁ Λ. καὶ τὸ χωρίον σελ.* 41, 12—16. *Ἐπίσης οὐδόλως ἐννοεῖ τὸ ἐν σελ.* 30, 6: *πομπὴ γάρ εἰσι καὶ ὄνειδος καὶ ἐξουθένημα τοῦ ἀνθρωπίνου γένους*“, *ὅπερ ὀρθῶς μεταφράζεται λατινιστὶ* „sunt enim *πομπή*, id est ludibrium, probrum et vituperium generis humani“, *διότι ἡ λέξις πομπὴ ἔχει ἐνταῦθα τὴν γνωστὴν βυζαντηνὴν καὶ νεοελληνικὴν σημασίαν, ἧς πλεῖστα παραδείγματα παρὰ* K. Krumbacher, Eine Sammlung byzantinischer Sprichwörter, Sitzungsber. d. philos.-philol. u. hist. Cl. d. bayer. Ak. 1887 Bd. II S. 83, *καὶ*: Mittelgriech. Sprichwörter, Sitzungsber. u. s. w. 1893 Bd. II S. 191 f. *Ἀνεπιτυχῶς μεταφράζονται μεταξὺ ἄλλων καὶ τὰ χωρία: σελ.* 17, 7—10; *σ.* 20, 17—18; *σ.* 26, 17; *σ.* 30, 11—12; *σ.* 31, 10—11; *σ.* 47, 5; *σ.* 48, 7—9; *σ.* 49, 17 (*ὅπου ἐκ τοῦ: Ἡράκλεια Λάκκου ὁ Λ. ἐξάγει δύο πόλεις*); *σ.* 78, 3 (*ὅπου τὸ* „*πετεινοὺς*“ *ἑρμηνεύει διὰ τοῦ*: petuch i kur *δηλ. πετεινοὺς καὶ ὄρνιθας*); *σ.* 78, 11 (*ὅπου τὸ Αἰθέριος γίνεται Εὐθέριος*); *σ.* 94, 12—13; *σ.* 95, 17—18; *σ.* 202, 9—11. *Ἐν σελίδι* 48 *δίδει ἀριθμὸν τῶν πόλεων τῆς Μυσίας* 14, *ἐνῷ κατὰ τὸν Πορφ. εἶναι* 15· *ὁμοίως ἐν σελ* 53 *τὰς Πελοποννησίους νήσους εὑρίσκει* 17, *ἐνῷ κατὰ τὸν Πορφ. εἶναι μόνον* 7. *Ἀνακριβῶς δὲ ἀποδίδει πολλάκις εἰς τὸ ῥωσσικὸν καὶ τὰ ὀνόματα τὰ κύρια π. χ. τῆς Σελινοῦντος* (*σελ.* 41), *Νεμεύου* (*σελ.* 42), *Καρυανδηνοῦ* (*σ.* 24 *καὶ ἐν ὑποσ.* 55 *Καρύανδα*), *Ποδανδοῦ* (*σελ.* 25 *ὑποσ.* 63), *Τζαμανδοῦ* (*σελ.* 37), *Κλαζομενῶν* (*σελ.* 44), *Βιζύης* (*σελ.* 47), *Βουραμινσίου* (*σελ.* 50), *Κερεοπύργου, Κάρσου, Ἀραύρου* (*σελ.* 209), *Πεπαρήθου, Αἰγείρας, Φαρῶν, Ἀλλύγγου, Κυδωνέας, Κερκύρας, Βονωνίας* (*σ.* 210). *Ἐκ τῆς σελ.* 23 *θὰ σχηματίσῃ ὁ ἀναγνώστης τὴν ἰδέαν, ὅτι παρὰ τοῖς Βυζαντηνοῖς ὁ γραμματεὺς ἐλέγετο σκινιάριος καὶ ὄχι σκρινιάριος. Καὶ ἄλλα πολλὰ παραδείγματα θὰ ἠδυνάμεθα νὰ φέρωμεν, νομίζομεν ὅμως τὰ ἀνωτέρω ἀρκετὰ διὰ νὰ πείσωσι τὸν ἀναγνώστην, ὅτι μετὰ πολλῆς προφυλάξεως πρέπει νὰ λαμβάνῃ ἀνὰ χεῖρας τὴν μετάφρασιν τοῦ Λάσκιν.*

III. *Οὐχὶ καλλιτέραν ἰδέαν θὰ ἀποκτήσῃ τις περὶ τοῦ συγγραφέως, ἂν στρέψῃ τὴν προσοχήν του εἰς τὰς ὑποσημειώσεις αὐτάς. Εἶναι ἀληθές, ὅτι ὁ Λ. δὲν ἐτόλμησεν οὔτε ἐν τῇ ἐπιγραφῇ οὔτε ἐν τῷ προλόγῳ του νὰ ὑποδείξῃ τὴν ὕπαρξιν τῶν σημειώσεων ἢ τὸν κόπον, ὃν κατέβαλε διὰ νὰ καταρτίσῃ αὐτάς· ὁ ἀναγνώστης ὅμως εὐλόγως κινεῖται εἰς θαυμασμὸν ἀποβλέπων εἰς τὸ πλῆθος τῶν ἀναφερομένων συγγραφέων ἀρχαίων τε καὶ νεωτέρων. Τί ὅμως ἀποδεικνύεται; Ὁ Λ. εὑρίσκει τὰ περισσότερα ἕτοιμα ἀλλαχοῦ (μὲ τὰς παραπομπὰς εἰς διαφόρους συγγραφεῖς) καὶ ἁπλούστατα παραλαμβάνει αὐτὰ εἰς τὸ βιβλίον του, σπανίως μόνον θεωρῶν καθῆκόν του, νὰ δηλώνῃ, πόθεν τὰ παραλαμβάνει· ὅσον ἀφορᾷ τοῦτο δύναται νὰ λεχθῇ, ὅτι ὁ Λ. προβαίνει εἰς τὸ ἔργον ὡς βυζαντηνὸς χρονογράφος. Καὶ ὅμως καὶ ἐν τῇ τοιαύτῃ ἐργασίᾳ εὑρίσκεται πληθὺς ἁμαρτημάτων, ὅπερ ἀποδεικνύει ὅτι καὶ κατὰ τὴν ἀντιγραφὴν ἐπικρατεῖ μεγάλη ἀπροσεξία, συχνὰ δὲ καὶ μὴ κατανόησις τῶν ἀναγινωσκομένων· πρὸς πίστωσιν τῶν λεγομένων φέρομεν τὰ ἑξῆς παραδείγματα. Ἐν σελ.* 23 *ὑποσ.* 52 *μᾶς λέγει, ὅτι ἡ λέξις δεξιόλαβοι* (*γρ. δεξιολάβοι*) *ἀπαντᾷ εἰς τὰς Πράξεις τῶν Ἀποστόλων κεφ.* XLIII, 23, *ἐνῷ κεφάλαιον μὲν τοιοῦτον τῶν Πράξεων δὲν ὑπάρχει, παρὰ δὲ Βανδούρῃ* (*Πορφ. ἐκδ. Βονν.* III *τόμ. σελ.* 277) *φέρεται ὀρθῶς ἡ παραπομπή*: cap. 23. *Ἐν σελ.* 25 *ὑποσ.* 60 *πα-*

ραπέμπει εἰς τὸν Ἡρόδοτον I 72, ἐνῷ προκειμένου περὶ διακρίσεως τῶν Σύρων ὀρθότερον θὰ παρέπεμπεν εἰς τὸ II 104 τοῦ Ἡροδότου. Ἐν ὑποσ. 89, τὴν ὁποίαν λαμβάνει, ὡς φαίνεται, ἐκ τοῦ λεξικοῦ Pape-Benseler (λ. Δασκύλιον) παραπέμπει εἰς Ἡρόδοτον III 120, 116 (γρ. 126). Ἐν ὑποσ. 122 προκειμένου περὶ Τραπεζοῦντος παραπέμπει εἰς Ἀνάβ. Ξενοφ. IV 8, 1 (γρ. 8, 22), V 3, 3 (οὐδὲ μνεία Τραπεζοῦντος) καὶ V 5, 3 (γρ. V 5, 10 καὶ 14). Ἐν ὑποσ. 125 — Ἀνάβ. VIII 8, 25 (γρ. VII 8, 25). Ἐν ὑποσ. 173 — Ἡροδ. III 39—45, 120—125 (γρ. 39—46, 54—58, 120—126). Ἐν ὑποσ. 175 — Στράβ. XIII 1, 68 σελ. 628 (γρ. 860 ἐκδ. Teubn.). Ἐν ὑποσ. 180 (περὶ πόλεως Μεσημβρίας) — Στράβ. VII, 6, 1 σελ. 322 (γρ. σ. 439 ἐκδ. Teubn. ἢ 319 κατὰ τὴν παλαιὰν ἀρίθμησιν). — Διὰ τὰ ζητήματα τὰ ἐκ τῆς κλασικῆς φιλολογίας θέτει συχνὰ ἐξηγήσεις ἀρυόμενος αὐτὰς ἐκ τοῦ λεξικοῦ τοῦ Lübker, τὸν ὁποῖον μόνον σπανίως ἀναφέρει· τοιαύτης κατηγορίας εἶναι αἱ ὑποσημειώσεις 55, 56, 67, 75, 85, 169, 176, 195, 196, 197, 210, 222, 257, 375, 376, 379, 383, 386, 387, 389. Τὸ ὅτι ἀγνοεῖ ὁ Δ., ὅτι ὁ εἰς τὸ περὶ θεμάτων I 17 ἀναφερόμενος Παυσανίας ὁ Δαμασκηνὸς ἀμφισβητεῖται ὑπὸ τοῦ Christ προτείνοντος διόρθωσιν τοῦ κειμένου τοιαύτην „Παυσανίας ⟨ὁ Ἀντιοχεὺς οὔτε Νικόλαος⟩ ὁ Δαμασκηνός“ (πρβ. W. Christ, Gesch. d. griech. Litter.² München 1890 S. 577 = ³ S. 695), τοῦτο βεβαίως δὲν θὰ φανῇ ἄπορον εἰς οὐδένα· ὅτι ὅμως δὲν ἐννοεῖ πολλάκις τὸν Lübker καὶ παρουσιάζει πλάνας, τοῦτο εἶνε τὸ περιεργότερον. Ἡ ὑποσημείωσις 197 εἶνε σαφέστατον παράδειγμα τούτου· πρόκειται περὶ τοῦ Κλειδήμου, περὶ οὗ παρὰ Lübker ἀναγινώσκεται μεταξὺ ἄλλων „und noch der seit Ol. 100, 3 bestehenden συμμορίαι gedenkt“· ἐξ αὐτοῦ ἐξάγει ὁ Δ. τὰ ἑξῆς „μνημονεύει περὶ τῶν τριῶν συμμοριῶν, αἵτινες λαμβάνουσι τὴν ἀρχὴν ἀπὸ τῆς 100ῆς Ὀλυμπιάδος“! Ἐν ὑποσ. 376 βλέπομεν, ὅτι ὁ Ἡρόδωρος συνέγραψεν ἔργον ὑπὸ τὴν ἐπιγραφὴν „Ἡράκλεα“ (γρ. τὰ καθ' Ἡρακλέα). Ἐν ὑποσ. 386 μανθάνομεν, ὅτι ὁ Μαρκιανὸς ἔζη πρὸ τοῦ 410 πρὸ Χριστοῦ καὶ ὅτι εἶχεν εἰς τὴν διάθεσίν του τὰς καλλιτέρας πηγὰς ἀπὸ τοῦ Ἄννωνος μέχρι τοῦ Σκύλακος καὶ τοῦ Πτολεμαίου (Lübker „die besten Quellen von Hanno und Skylax bis Ptolemaios). Πολὺ δὲ θαυμαστότερα εἶνε τὰ λεγόμενα περὶ τῶν Δειπνοσοφιστῶν τοῦ Ἀθηναίου ἐν ὑποσ. 387, ὅτι „οἱ Δειπνοσοφισταὶ ἐν βιβλίοις 15 διεσώθησαν ἐν ἀρκετὰ πλήρει καταστάσει ὑπὸ βυζαντηνοῦ συγγραφέως τοῦ XI αἰῶνος“, ὅτι „τὸ 15ον βιβλίον δὲν διεσώθη“ καὶ ὅτι „τὸ χωρίον τὸ μνημονευόμενον παρὰ Πορφυρογεννήτῳ (De admin. 23 p. 109, 7—11 Bonn.) δὲν ὑπάρχει παρ' Ἀθηναίῳ“. Καὶ αἱ μὲν δύο πρῶται πλάναι προῆλθον ἐκ παρεξηγήσεως τῶν λεγομένων περὶ Ἀθηναίου ἐν τῷ λεξικῷ Lübker, ἡ δὲ τρίτη θὰ ἔχῃ τὴν ἀρχήν της ἐν τούτῳ, ὅτι ὁ Δ. ἴσως παρεννοεῖ τὸν Βανδούρην σημειοῦντα ἐν σελ. 327 „locus hic Phylarchi apud Athenaeum paulo diversus est“, διότι ἄλλως φαίνεται ἀνεξήγητον, πῶς ὁ Δ. τόσον κατηγορηματικῶς ἀποφαίνεται, ὅτι παρ' Ἀθηναίῳ δὲν ὑπάρχει τοιοῦτόν τι· ἂν ἀνοίξῃ τὸν Ἀθήναιον II 21 θὰ πεισθῇ ὅτι περὶ Ἰβήρων ἀναγινώσκονται ἀνάλογά τινα πρὸς τὰ ὑπὸ Πορφ. λεγόμενα.

Πολλαὶ τῶν ὑποσημειώσεων εἶναι εἰλημμέναι ἐκ τῶν ἐν τῇ ἐκδόσει τῆς Βόννης παρασυνημμένων σημειώσεων τοῦ Βανδούρη· τοιαῦται π. χ. εἶναι αἱ ὑπ' ἀριθμὸν 41 (ἐκδ. Bonn. III σελ. 276), 42 (276—277), 52 (277), 53, 61, 62 (278), 63, 71, 77, 78 (279), 114 (284), 226 (298), 244, 245 (301), 261 (302), 322 (312), 331 (313), 349 (319), 352 (321), 356 (322), 392 (328), 410 (334), 441 (341), 442 (342), 530 (351)· ἄλλαι

εἶναι εἰλημμέναι ἐκ τοῦ βιβλίου τοῦ Κωνσταντίνου Γρότ (Izvjestija Konstantina Bagrjanorodnago o Serbach i Chorvatach, Peterburg 1880), *π. χ.* 418 (*Γρὸτ σελ.* 51), 419 (*Γ. σ.* 52), 586 (169), 590, 592 (173), 594—598 (174). *Ἂν τις δὲ ἀκριβέστερον ἀναζητήσῃ, θὰ ἀνεύρῃ τὴν πατρότητα καὶ πολλῶν ἄλλων τῶν ὑποσημειώσεων. Δὲν ἀρνούμεθα ὅμως, ὅτι ὑπάρχουν καί τινες περικλείουσαι γνώμην αὐτοῦ τοῦ Λ., οἷα π. χ. ἡ ὑπ' ἀριθμὸν* 46, *ἐν ᾗ πρόκειται περὶ τοῦ ὑπάρχοντος ζητήματος ἐν τῇ σλαυικῇ φιλολογίᾳ ἀναφορικῶς τῆς ἀρχῆς τοῦ διπλοῦ ἀλφαβήτου τῶν Σλαύων* (Glagolitza i Kirillitza)· *πολὺ δὲ εὐκόλως λύει τὸ ζήτημα ὡς ἑξῆς· βασιζόμενος εἰς τοῦτο ὅτι ἐν Βυζαντίῳ ὑπῆρχε διγλωσσία (δηλ. ἑλληνικὴ καὶ λατινικὴ γλῶσσα) ἐξάγει, ὅτι θὰ ὑπῆρχε καὶ ἐν τῇ γραφῇ διττὸν ἀλφάβητον (δηλ. ἑλληνικὸν καὶ λατινικόν) καὶ ὡς ἐκ τούτου οἱ Σλαῦοι παρέλαβον συγχρόνως διττὸν ἀλφάβητον, καὶ ἐπιφέρει θριαμβευτικῶς· „νομίζω, ὅτι αἱ γραφαὶ* Kirillitza *καὶ* Glagolitza *συγχρόνως μετεδόθησαν ὑπὸ τῶν Ἑλλήνων τοῖς Σλαύοις ἡ μὲν πρὸς ἐκκλησιαστικήν, ἡ δὲ πρὸς κοινὴν χρῆσιν". Ἐν ὑποσ.* 126 *ἀσχολεῖται εἰς φιλολογικὸν ζήτημα, νὰ ἀνεύρῃ δηλ. τὴν παραγωγὴν τῆς λέξεως κλεισούρα, καὶ φθάνει εἰς τὸ συμπέρασμα, ὅτι ἡ λέξις παράγεται ἐξ ἑλληνολατινικῆς ῥίζης! „κλεῖθρον, τὸ (κλείω)* = claustrum, *εὐχρηστότερον εἰς τὸν πληθ.* claustra (claudo); *ἐξ αὐτοῦ δὲ* clausula, ae". *Ἐν ὑποσ.* 179 *ζητεῖ νὰ ἐξηγήσῃ τὴν ὀνομασίαν τοῦ Αἰγαίου πελάγους καὶ προσθέτει" ἀναμφιβόλως ἐκ τῆς αἰγός, εἴτε διότι τὰ κύματα ἐπήδων ὡς αἶγες (ἔχει ὑπ' ὄψιν ἴσως τὸ παρὰ* Pape-Benseler Springwellen), *εἴτε, πιθανώτερον, διότι αἱ νῆσοι εἶναι διεσπαρμέναι ἐν αὐτῷ ὡς αἶγες ἐν τῇ πεδιάδι!" Ἐν ὑποσ.* 305 *ἑρμηνεύει τὴν λέξιν παρακλάδιον ἐκ τοῦ σλαυικοῦ* pereklad (= *μεταφόρτωσις*) *μὴ προσέχων εἰς τὸ ὑπὸ Βανδούρη ὀρθῶς λεγόμενον* (*σελ.* 309).

IV. *Μεταβαίνομεν νῦν εἰς τὸ τέταρτον μέρος τῆς ἐργασίας τοῦ Λ., δηλ. εἰς τὰ παραρτήματα αὐτοῦ, ἂν καὶ δὲν σκοπεύωμεν νὰ ἐνδιατρίψωμεν ἐνταῦθα πολύ. Τὸ πρῶτον παράρτημα δίδει μετάφρασιν εἰς τὸ ῥωσσικὸν ἑνὸς μέρους τοῦ Συνεκδήμου Ἱεροκλέους μὲ ἀρκετὰς ἀνακριβείας. Τὸ βον σκοπὸν ἔχει νὰ ἀνακαλύψῃ μίαν ἀνακρίβειαν τοῦ* Rambaud· *ὁ Λ. βασίζεται εἰς δύο χωρία τοῦ Πορφυρογεννήτου* (De ceremon. II c. 50 p. 697 *καὶ* c. 52 p. 713), *τὰ ὁποῖα παραβάλλων πρὸς τὰ θέματα τοῦ αὐτοῦ ὑποδεικνύει τὰ ἐλλείποντα ἢ πλεονάζοντα τῶν θεμάτων καὶ ἐξάγει τὸ συμπέρασμα, ὅτι ὁ* Rambaud *οὐχὶ ὀρθῶς ἔκαμε τὴν σύγκρισιν. Καὶ ὅμως ἐνταῦθα ὁ ἀπατώμενος εἶναι ὄχι ὁ* R. (*σελ.* 175), *ἀλλ' αὐτὸς ὁ Λ., ὅστις παραλείπει τρίτον χωρίον, τὸ ὁποῖον ὁ* R. *λαμβάνει ὑπ' ὄψιν* (De ceremon. II 52 p. 727) *καὶ ἕνεκα τούτου εὑρίσκει λάθη ἐκεῖ, ὅπου δὲν ὑπάρχουν. Ἐν τοῖς λοιποῖς δὲ τῶν παραρτημάτων ἢ δίδει ἐν μεταφράσει διάφορα ἀποσπάσματα ἢ πραγματεύεται ζητήματά τινα ἀφορῶντα μᾶλλον τὴν ῥωσσικὴν ἱστορίαν, περὶ τῶν ὁποίων δὲν εἴμεθα εἰς θέσιν νὰ ἐκφέρωμεν γνώμην· τοῦτο μόνον λέγομεν, ὅτι τινὰ τούτων διὰ τὴν συντομίαν θὰ ἠδύναντο νὰ ἀποτελέσωσιν ἁπλῶς μίαν ὑποσημείωσιν καὶ ὄχι ἰδιαίτερον παράρτημα π. χ. τὸ* 2ον, 3ον, 5ον, 8ον, 12ον *καὶ* 15ον, *τινὰ μάλιστα τούτων καὶ ἂν ἔλειπον ὁλοτελῶς, ἡ ζημία δὲν θὰ ἦτο μεγάλη.*

V. *Τέλος δὲ ἐν σελ.* 239—243 *συλλέγει ὁ Λ. ὅλα τὰ ἐκ τῶν ἐρευνῶν του συμπεράσματα καὶ παραθέτει αὐτὰ ἐν εἴδει θέσεων· ὥστε ἀνάγκη καὶ ἐνταῦθα νὰ διατρίψωμεν ἐπ' ὀλίγον, διότι ἐδῶ πλέον ἔχομεν νὰ κάμωμεν μὲ ἀνακαλύψεις ἀποκλειστικῶς τῷ Λάσκιν ἀνηκούσας. Ἀλλὰ καὶ ἐνταῦθα ὁ συγγραφεὺς φαίνεται πολὺ ἀφελής· ζητήματα, περὶ ὧν οὐδὲν ἀπέδειξεν ἐν τῇ*

πραγματείᾳ του, θεωρεῖ λελυμένα, ἄλλα δέ, περὶ ὧν ἄλλοι κατὰ τὴν μαρτυρίαν αὐτοῦ τοῦ ἰδίου ἀπεφάνθησαν, θεωρεῖ ἐνταῦθα ἰδικά του. Πρὸς ἀπόδειξιν θὰ ἀρκέσωσιν τὰ ἑξῆς παραδείγματα.

1. „Ὁ Πορφυρογέννητος εἰς τὸ περὶ θεμάτων εἶχεν ὡς πηγὴν τὴν Ἀνθολογίαν τοῦ Ἀγαθίου“. Ὁ ἀναγινώσκων τὴν αην ταύτην θέσιν αὐτοῦ θὰ ἀναζητήσῃ βεβαίως νὰ εὕρῃ, ποῦ ὁ Α. ἐξάγει τοιοῦτον συμπέρασμα καὶ ποῦ βασιζόμενος· καὶ ἀναζητῶν εὑρίσκει ὅτι ἐν σελ. 4 λόγον ποιούμενος περὶ τῶν πηγῶν τοῦ Π. (ἐν τῷ περὶ θεμάτων), ὅπου κυρίως βασίζεται εἰς τὰ λεγόμενα ὑπὸ Rambaud (σελ. 166 κ. ἑ.), προσθέτει „ἐκτὸς δὲ τούτου ὁ Κ. Π. εἶχεν ὑπ' ὄψιν καὶ τὴν Ἀνθολογίαν τοῦ Ἀγαθίου (ἐπιγράμματα)“, ἐν ὑποσ. 77 μᾶς λέγει ὅτι τὸ αον εἰς Καππαδόκας ἐπίγραμμα ἀποδίδοται τῷ Δημοδόκῳ, ἐν δὲ 78ῃ ὑποσ. ὅτι καὶ τὸ δεύτερον εἰς Καππαδόκας εὑρίσκεται ἐν τῇ Ἀνθολογίᾳ, χωρὶς νὰ παραπέμπῃ ποῦ τῆς Ἀνθολογίας εὑρίσκεται τὸ μὲν ἢ πόθεν ἔμαθεν, ὅτι τὸ πρῶτον ἀποδίδεται τῷ Δημοδόκῳ· ἐν ὑποσ. 103 μᾶς λέγει, ὅτι τὸ εἰς Σαγγάριον ἐπίγραμμα συνετέθη ὑπὸ Ἀγαθίου, ἐν δὲ 245ῃ ὑποσ. προσθέτει, ὅτι τὸ εἰς τὸν Κασωλῖνον ποταμὸν ἐπίγραμμα πιθανῶς εἶναι ἔργον τοῦ Ἀγαθίου. Ἐπὶ πάντων τούτων βασιζόμενος, φαίνεται, ὁ Α. ἐξάγει τὸ συμπέρασμά του ὅτι ὁ Πορφυρογέννητος εἶχε πρὸ ὀφθαλμῶν τὴν Ἀνθολογίαν τοῦ Ἀγαθίου γράφων τὸ περὶ θεμάτων. Ἂς ἴδωμεν ὅμως κατὰ πόσον δικαιοῦται νὰ ἐξαγάγῃ τοιοῦτον συμπέρασμα· ἐν τῷ περὶ θεμάτων ἀναφέρονται μόνον πέντε ἐπιγράμματα, δηλ. ἐν σελ. 21, 10; 21, 17; 27, 12; 61, 3 καὶ 64, 1 (ἔκδ. Βόνν.), τούτων δὲ τὰ μὲν δύο πρῶτα εἰς τοὺς Καππαδόκας ἀναφερόμενα ἀποδίδονται τῷ Δημοδόκῳ (πρβ. Anthol. Gr. Tauchn. 1890, XI 238 καὶ 237)· τὸ τρίτον εἰς τὴν γέφυραν τοῦ Σαγγαρίου (Anthol. IX 641) ἀποδίδοται τῷ Ἀγαθίᾳ· τὸ πέμπτον εἰς τὴν δάμαλιν τὴν ἱσταμένην πέραν Βυζαντίου ἐν Χρυσοπόλει φέρεται ἀδεσπότως (Anthol. VII 169)· τοῦ δὲ τετάρτου ἀναφερομένου εἰς τὸν Κασωλῖνον ποταμόν (Anthol. Append. 312), ὅπερ φέρεται ἐπίσης ἀδεσπότως, ὁ Α. θέλει νὰ παρουσιάσῃ συντάκτην τὸν Ἀγαθίαν· ποῦ στηριζόμενος βεβαίως παραλείπει νὰ εἴπῃ, οὐχ ἧττον καὶ ἐνταῦθα ἀνεύρομεν τὴν πηγὴν τῆς σοφίας του· ὁ Βανδούρης δηλ. ἐν ταῖς σημειώσεσιν εἰς τὸν Πορφυρογέννητον (σελ. 301) λέγει ἀναφορικῶς τοῦ ἐπιγράμματος τούτου „Epigramma quod hic Porphyrogenitus refert depravatum ac corruptum (quod quidem non dubito scribae inscitia factum) habetur et apud Agathiam lib. 2. de quo sic ille: ἐμοὶ δέ τις τῶν ἐπιχωρίων καὶ ἐλεγεῖόν τι ἔφη ἐς κύρβιν τινὰ λιθίνην ὑπό του γεγράφθαι, ἀμφὶ τὰς ὄχθας τοῦ ποταμοῦ ἱδρυμένην, ὧδέ πη ἔχον. ceterum visum est textui Porphyrogeniti adscribere epigramma illud emendatum ac integrum, quomodo habetur apud Agathiam p. 87.“ Τὰ δὲ λεγόμενα τοῦ Βανδούρη μὴ ἐννοήσας ὁ Α. σημειώνει „παρὰ τῷ Ἀγαθίᾳ φέρεται καὶ τὸ ἐπίγραμμα (ὀφθαλμοφανῶς, προϊὸν αὐτοῦ)“. Πιθανώτατα δὲ ὁ Α. οὐδὲ προσέχει ὅλως εἰς τοῦτο, ὅτι τὸ ἐπίγραμμα τοῦτο ἀναφέρεται ἐν τῇ ἱστορίᾳ τοῦ Ἀγαθίου καὶ ὅτι κατὰ τὴν μαρτυρίαν αὐτοῦ τοῦ Ἀγαθίου τὸ ἐπίγραμμα δὲν εἶναι ἰδικόν του. Ἐκ τῶν ἀνωτέρω λοιπὸν καταφαίνεται, ὅτι μόνον τὸ ἓν ἐκ τῶν πέντε ἐπιγραμμάτων ἀνήκει τῷ Ἀγαθίᾳ, τὰ δὲ λοιπὰ τέσσαρα οὐχί· ἂν τὸ ἓν τοῦτο ἐπίγραμμα ἀρύεται ὁ Πορφ. ἐκ τῆς Ἀνθολογίας ἢ ἐξ ἄλλης τινὸς πηγῆς εἶνε ζήτημα, τὸ ὁποῖον δυσκόλως ἀποδεικνύεται· παραδεχόμεθα, ὅτι ἴσως καὶ τὰ λοιπὰ τέσσαρα εὑρίσκοντο εἰς τὴν συλλογὴν τοῦ Ἀγαθίου, ἀλλὰ καὶ τότε θὰ ἦτο τολμηρὸν νὰ ἰσχυρισθῇ τις ὅτι ὁ Πορφ. ἀμέσως ἀρύεται ταῦτα ἐκ τῆς Ἀνθολογίας τοῦ Ἀγαθίου καὶ ὄχι ἐξ ἄλλης τινὸς πηγῆς, π. χ. ἐκ τῆς Ἀνθολογίας τοῦ Κεφαλᾶ.

Παραθέτομέν τινα τῶν συμπερασμάτων ἀκόμη τοῦ Λ. κατ' ἐκλογήν· τὰ περισσότερα τούτων εἶνε τοιαύτης φύσεως ὥστε πᾶν σχόλιον φαίνεται περιττόν.

2) „*Τὸ σύγγραμμα* de administr. *εἶνε ἔργον πλῆρες*" — *πρβ. καὶ σελ.* 13 *τοῦ προλόγου Λ.* — *Ἀλλ' ἀκριβῶς τὸ αὐτὸ λέγει καὶ ὁ* Rambaud *διὰ πολλῶν ἐν σελ.* 170—174.

3) „*Ὁ Κωνστ. Πορφ. εἰς τὸ σύγγραμμά του ἐκτὸς τῶν φιλολογικῶν εἰκασιῶν, ἔλυε καὶ μερικὰ ζητήματα κατὰ τὸ Ἀλεξανδρηνὸν σύστημα προβλημάτων καὶ λύσεων*"!

4) „*Ἡ λατινικὴ γλῶσσα ἀντικατεστάθη ὑπὸ τῆς ἑλληνικῆς ἐν τῇ διοικήσει οὐχὶ ἐπὶ τῶν διαδόχων τοῦ Ἡρακλείου ἀλλ' ἤδη ἐπὶ τοῦ Μαυρικίου.*" — *Ἀλλὰ ἐν σελ.* 20 *ὑποσ.* 46 *ὁ ἴδιος Λ. μᾶς λέγει ὅτι τὴν γνώμην ταύτην ἀρύεται παρὰ τοῦ* Finlay, *ὑποδεικνύει μάλιστα παρὰ τὴν συνήθειάν του καὶ τὴν σελίδα* (273).

6) „*Οἱ Μαριανδυνοὶ κυρίως εἶναι ὅλως διάφοροι τῶν Γαλατῶν, διότι εἶναι αὐτόχθονες*"!

7) „*Ἡ παραγωγὴ τῆς λέξεως Καῖσαρ εἶναι ἐσφαλμένη, καθ' ὅσον ἡ οἰκογενειακὴ αὕτη προσηγορία ὑφίστατο ἀπὸ πολλοῦ, καὶ τὴν ἡρμήνευον διαφοροτρόπως.*" *Τὴν σπουδαίαν ταύτην ἀνακάλυψίν του (σελ.* 36 *ὑποσ.* 134) *τὴν χρεωστεῖ ὁ Λ. εἰς τὸ λεξικὸν τοῦ* Lübker (*ἐν λέξει* Iulii Caesares). *Ὁ Λ. ἀναφορικῶς τῶν παραπλησίων ζητημάτων εὑρίσκεται εἰς μεγάλην πλάνην· ἀνακαλύπτων δηλ. τοιαύτην τινὰ ἀνακρίβειαν παρὰ τῷ Πορφυρογεννήτῳ θεωρεῖ αἴτιον αὐτῆς ἢ δημιουργὸν αὐτὸν τοῦτον τὸν Πορφυρογέννητον καὶ ἀγνοεῖ, ὅτι τὰ περισσότερα τῶν τοιούτων εἶναι ἁμαρτίαι μεταβιβαζόμεναι ἀπὸ γενεᾶς εἰς γενεὰν ἢ διὰ τῶν σχολείων αὐτῶν ἢ καὶ διὰ τῶν πηγῶν τῶν διαφόρων. Περὶ τῆς ἐσφαλμένης παραγωγῆς τοῦ ὀνόματος „Καῖσαρ" ἂν ἤθελε νὰ ζητήσῃ, θὰ εὕρισκε τὰ αὐτὰ περίπου λεγόμενα καὶ παρὰ Μαλάλᾳ (σελ.* 214 *ἐκδ. Βόνν.) καὶ παρὰ Σουΐδᾳ (ἐν λ. Καῖσαρ), ὅπου καὶ πάλιν δὲν δικαιούμεθα νὰ λέγωμεν, ὅτι εἶναι ἐπίνοια αὐτοῦ τοῦ Σουΐδα, ἀλλὰ μᾶλλον λαμβάνονται ἐκ προγενεστέρων πηγῶν, καὶ ἐν τῷ Μεγάλῳ ἐτυμολογικῷ* (498, 26).

11) „*Παρὰ Στράβωνι οὐχὶ τὸ Αἰγαῖον πέλαγος λαμβάνει τὴν ὀνομασίαν ἐκ τοῦ ὄρους Αἰγαί, ἀλλὰ τοὐναντίον τὸ ὄρος ἐκ τοῦ πελάγους.*"

14) „*Ἡ Θεσσαλονίκη ἐκτίσθη οὐχὶ ὑπὸ τοῦ Φιλίππου, ἀλλ' ὑπὸ τοῦ Κασσάνδρου.*"

16) „*Τὴν Ἰνδικτιῶνα κατέστησεν οὐχὶ ὁ Ἰούλιος Καῖσαρ, ἀλλ' ὁ μέγας Κωνσταντῖνος.*"

17) „*Ἡ πηγὴ τῆς Κασταλίας δὲν ἦτο πλησίον τῆς Δωδώνης, ἀλλὰ πλησίον τῶν Δελφῶν.*"

22) „*Οἱ ναῦται τοῦ Δνείπρου ποταμοῦ ἀκόμη καὶ σήμερον προφέρουν Κερσὼν ἀντὶ Χερσών* (*τουτέστι κατὰ τὸν χρονογράφον*)."

27) „*Μέχρι πρό τινος ἐν τῇ νήσῳ τοῦ ἁγίου Γρηγορίου* (de admin. 80) *διεσῴζετο δρῦς, πιθανῶς αὐτὴ ἡ ὑπὸ Πορφυρογεννήτου μνημονευομένη.*"

28) „*Ἡ Χαζαρίας ἦτο οὐχὶ ἡ σύζυγος, ἀλλ' ἡ μήτηρ τοῦ Λέοντος.*" — *Ἀλλὰ τοῦτο λέγει καὶ ὁ Βανδούρης* (*σελ.* 312).

29) „*Αἱ ἀντιφάσεις εἰς τὰς πληροφορίας περὶ τοῦ ὑγροῦ πυρὸς ἐν τοῖς κεφ.* 13 *καὶ* 48 (de admin.) *ἴσως πρέπει νὰ ἐξηγηθοῦν ἐκ τούτου ὅτι εἰς τὸ* 48ον *κεφ. ὁ Πορφ. λέγει τὴν ἀλήθειαν, εἰς δὲ τὸ* 13ον *διδάσκει τὸν υἱὸν πῶς νὰ σκοτίζῃ τοὺς ἀνθρώπους*"!

30) „*Ὁ Πορφ. ὀνομάζει τοὺς Φράγκους εὐγενεῖς εἴτε διότι οἱ Φράγκοι*

ἐθεωροῦντο ἀπόγονοι τῶν Τρώων, ὡς καὶ οἱ Ῥωμαῖοι, εἴτε διότι ὁ μέγας Κάρολος ἦγε τὸ γένος εἰς Κωνσταντῖνον τὸν μέγαν."

39) „Ἀσπάλαθον ἴσως = ἄστυ palatium (πρβ. βουκελλάριος)." — Σημειωτέον ὅτι ἐν τῷ προλόγῳ του (σελ. 17) ὁ Λ. ὁμολογεῖ, ὅτι δὲν εἶναι φιλόλογος, καὶ ὅμως δὲν παραλείπει νὰ ἀνακατώνηται καὶ εἰς ζητήματα φιλολογικά.

41) „Ἡ λέξις Διαδώρα μᾶς παρουσιάζει ἀρχαιότατον παράδειγμα τοῦ φαινομένου, ὅτι πολλαὶ πόλεις αἵτινες ἐν τῇ γλώσσῃ τῶν λογίων ἀπαντῶσιν ἐν τῷ πληθυντικῷ ἀριθμῷ, ἐν τῇ ἁπλῇ γλώσσῃ εὔχρηστοι εἶναι ἐν τῷ ἑνικῷ"!

55) „Τὴν λ. Σαβαρτοιάσφαλοι θεωρῶ πλησιάζουσαν τῇ γεωργιανῇ Savarataševili." — Παρακαλοῦμεν τὸν Λ. νὰ λάβῃ ὑπ' ὄψιν τὰ ἐν Byz. Zeitschr. 7 (1898) 202 καὶ 618—619 γραφόμενα περὶ τοῦ ζητήματος.

57) „Ἐν τέλει τοῦ 41 κεφ. (de administr.) ἀντὶ Τούρκους ὑπῆρχε κἄτι ἄλλο."

75) „Ἀντὶ συμβόλῳ ἀναγνωστέον Συμβόλῳ ἤτοι Balaclava (Στράβων, Θεοφάνης)." — Ἀλλὰ τίς θὰ ἀμφέβαλλε σήμερον περὶ τούτου;

Τοιαῦτα εἶναι περίπου καὶ τὰ λοιπὰ ἐξαγόμενα τοῦ Λάσκιν ἐν ὅλῳ 79 τὸν ἀριθμόν.

Ἐν Ὀδησσῷ, Νοέμβριος 1899. Συν. Παπαδημητρίου.

Arthur Ludwich, Zwei byzantinische Odysseus-Legenden. Herausgeg. von (A. L.). Verzeichnis der auf der Kgl. Albertus-Universität zu Königsberg im Winterhalbj. 1898/99 zu haltenden Vorlesungen. Königsberg, Hartungsche Buchdruckerei 1898. 20 S. Gr. 4°.

Die erste der beiden Odysseuslegenden, die uns Ludwich in verbesserter Gestalt vorlegt, ist jene Hypothesis der Odyssee, die in den letzten Jahren für die auf Malalas und Johannes Antiochenus gerichtete Forschung so wichtig geworden ist. Erhalten ist sie uns zur Zeit nur in einer Heidelberger Hs, dem Codex Palatinus 45, in welchem sie unter dem Titel *ὑπόθεσις τῆς ὅλης ὀδυσσείας* hinter der Odyssee und der Batrachomyomachie folgt und, wie diese Dichtungen, von einem gew. Palaganos im J. 1201 geschrieben ist (S. 1). Veröffentlicht wurde sie zuerst von Phil. Buttmann vor seiner Ausgabe der Odysseescholien 1821 p. 3—6, dann ließ Wilh. Dindorf die Erzählung vor seinen Odysseescholien 1855 p. 3—6 wieder abdrucken. Buttmann begnügte sich den Text von Schreibfehlern zu säubern und unter Benutzung des Malalas, auf dessen verwandte Erzählung er nachdrücklich hinwies, einige Verbesserungen, meist in Parenthesen, zu geben; Dindorf hat wesentliche Änderungen nicht vorgenommen, auch unter den Byzantinern keine weitere Umschau gehalten. Jetzt hat Ludwich eine Ausgabe besorgt, deren Text allen Anforderungen entspricht. Er hat sämtliche Lesarten, auch die Masse der Schreibfehler, sorgfältig verzeichnet und aus den Byzantinern sämtliche Parallelstellen in extenso abgedruckt, unter Hervorhebung der Varianten durch gesperrten Druck. Mit diesen kritischen Hifsmitteln hat er an einigen Stellen das Ursprüngliche hergestellt, an andern, wo sie versagten, durch scharfsinnige Konjekturen selbst nachgeholfen. So erscheint der Text dieser kleinen Hypothesis als mustergiltig.

Die gleiche Anerkennung verdient der Text der zweiten Hypothesis, die, von [demselben Palaganos geschrieben, im Cod. Palat. 45 unter dem Titel *ἑτέρα ὑπόθεσις περὶ ὀδυσσέως* folgt, von Buttmann und Dindorf aber beiseite

gelassen worden ist, weil sie schon gedruckt vorlag. Sie stammt nämlich aus des Tzetzes Commentario ad Lycophronem v. 818. Zwar bemerkt L. S. 5, daſs sich gegen ihre Zugehörigkeit zum Kommentar Bedenken erheben lieſsen, erklärt aber doch zugleich, daſs er nichts Entscheidendes gefunden habe, was uns ernstlich nötigte, das zwischen der Hypothesis und Tzetzes geknüpfte Band zu lösen. Aus dem Lykophronkommentar ist diese Hypothesis als selbständiges Stück teils in Odysseehss, teils in Miscellanhss übergegangen. L. hat 5 solcher Hss aufgezählt (S. 3/4) und 3 davon mit dem kritischen Apparat, den ihm die Ausgaben des Lykophronkommentars von J. Potter 1697 und von Chr. G. Müller 1811 boten, sorgfältig verglichen. Er erkannte dabei, daſs Müller die von ihm herangezogenen beiden Wittenberger Hss sehr häufig zum Schaden des Textes benutzte, und sucht nun durch eine kritische Ausgabe der „an und für sich ja ziemlich unwichtigen Hypothesis“ zur Neubearbeitung des Lykophronkommentars anzuregen (S. 6/7).

Die Besprechung und Herausgabe der zweiten Hypothesis ist ein abgeschlossenes Ganze und gewährt deshalb dem Leser wissenschaftliche Befriedigung, so wertlos auch das Scholion an sich und so bescheiden auch der Zweck des Herausgebers sein mag. Bei der so wichtigen ersten Hypothesis ist das nicht der Fall. Der Leser vermiſst die Behandlung der Fragen: Woher? Von wem? L. begnügt sich auf Noacks und meine in den J. 1891/3 veröffentlichten Arbeiten hinzuweisen und begründet seine Enthaltsamkeit mit den Worten: „die äuſserst ausgedehnte und verwickelte Quellenanalyse hier auf dem winzigen Boden, der mir durch meine gegenwärtige Arbeit abgesteckt war, ernsthaft in Angriff zu nehmen, verbot sich natürlich von selbst“. Trotzdem hat er auf S. 2/3 Raum übrig gehabt für einige allgemeine Bemerkungen, aus denen sich mit Sicherheit nur erkennen läſst, daſs er den Verfasser für einen u n b e k a n n t e n Epitomator des Malalas hält. Der Chronist Joh. Antiochenus, der als Verfasser gilt, wird nicht einmal genannt. Der Leser vermiſst ferner jede aufklärende Bemerkung über die Verwandtschaft und Übereinstimmung der abgedruckten Paralleltexte, die für die Textkritik handschriftlichen Wert haben und schon deshalb gruppiert zu werden verdienten. Das alles hätte nicht mehr Raum beansprucht, als L. auf S. 2/3 verbraucht hat. Es hätten die kurzen Bemerkungen genügt, daſs die Hypothesis auf Grund eines umfangreichen Beweismaterials, das hauptsächlich aus Suidas und Kedren gewonnen worden sei, dem Joh. Antiochenus zugeschrieben werde; daſs Suidas und Kedren, deren Texte vielfach mit Fragmenten des Joh. Ant. wörtlich stimmten, diese selbe wörtliche Übereinstimmung auch mit der Hypothesis zeigten (bes. S. 9, 1 = Suid. v. *Κυνὸς σῆμα* u. Kedr. 232, 3; S. 12, 13 = Suid. v. *Χάρυβδις* u. Kedr. 233, 3; S. 14, 1/7 = Kedr. 233, 13/22), daſs diese selbe wörtliche Übereinstimmung auch zwischen der Hypothesis und 2 salmasischen Fragmenten des Joh. Ant. hervortrete, besonders in den über die Kyklopen handelnden Zeilen S. 11, 2/4, und daſs sich bei Kedr. 233, 23 an die Hypothesis der Odyssee das k o n s t a n t i n i s c h e Johannesfragment 25 Insid. unmittelbar anschlieſse. Die Erwähnung dieser Parallelstellen hätte wahrscheinlich den unbekannten Epitomator L.s in der Versenkung verschwinden lassen. Aber ihre Übereinstimmung hat L. vielleicht gar nicht bemerkt! Denn bei der Variante S. 11, 4 *ἐκκαυθεῖσαν* verweist er auf Mal. und Ekloge, die beide *καυθεῖσαν* bieten, aber nicht auf das S. 10 stehende Fragment des Joh. Ant. mit seinem *ἐκκαυθεῖσαν*;

dieses Wort steht aber gerade in jenen wörtlich stimmenden Zeilen, in denen sich Joh. Antiochenus als der Verfasser entpuppt.

Aber selbst wenn sich L. nicht hätte mit einem so kurzen objektiven Referate begnügen wollen, so würde er sich doch selbst zu den ausführlichsten Erörterungen über Herkunft und Verfasser genügenden Raum haben schaffen können. Die Masse der Parallelstellen hätte, da sie keiner text- und quellenkritischen Untersuchung dienen, wegbleiben können; denn zum Zwecke der Emendation hätte die Angabe der Varianten genügt. Ferner lag kein innerer Grund vor, die beiden Hypotheseis an einander zu binden. L. bemerkt zwar, dafs sie ganz augenscheinlich sehr nahe Verwandte seien (S. 1), dafs sie augenscheinlich manches Gemeinsame hätten (S. 7/8), dafs der ganze Unterschied zwischen der ersten und zweiten Hypothesis darin bestehe, dafs die zweite sich weit enger an Homer anschliefse als die erste (S. 6 Anm. 1). Aber diese Gründe halten vor keiner Prüfung stand. Zwischen zwei Erzählungen, die den gleichen Gegenstand behandeln, ist kein gröfserer Gegensatz denkbar, als es hier der Fall ist. Man lese nur beispielsweise die beiden Kyklopenepisoden auf S. 9/11 u. S. 15/16. Und das ist begreiflich. Die beiden Stücke sind grundverschieden, weil sie auf ganz verschiedene Quellen zurückgehen. Das Lykophronscholion haben schon Barnes 1711 und Clarke 1729 in ihren Odysseeausgaben als Hypothesis abdrucken lassen (S. 3), Müller bemerkt über sie: Sequitur scholiasta in hac historia κατὰ πόδα Homeri Odysseam . . et quasi in compendium redegit (S. 5), und Buttmann hat sie ein iustum argumentum Odysseae genannt (S. 3). Gegen diese Bezeichnung erhebt L. zwar Einspruch (S. 6 Anm. 1), aber das Scholion ist in der That nichts weiter als eine kurze Inhaltsangabe der Odyssee; denn der Umstand, dafs Tzetzes neben einige alte geographische Namen nach Byzantinersitte die neueren gesetzt und am Schlusse der Erzählung eine Angabe über den Tod des Odysseus hinzugefügt hat, kann sie dieses Charakters nicht entkleiden. Die erste Hypothesis dagegen bringt jene entartete Erzählung der Byzantiner, die auf Sisyphos von Kos, der in der Hypothesis S. 11, 1 sogar zitiert wird, und Dictys Cretensis zurückgeht und mit der Erzählung des Homerischen Epos nicht viel mehr als einige Eigennamen gemeinsam hat. Die beiden Stücke sind ferner grundverschieden nach ihrer nächsten Herkunft. Denn die erste Hypothesis ist ein Bruchstück aus der zusammenhängenden Erzählung einer byzantinischen Chronik, die zweite dagegen ein in sich abgeschlossenes Scholion aus dem Lykophronkommentar. Auch beginnen sie gar nicht genau an der nämlichen Stelle; denn die erste beginnt mit dem Tode des Ajax, die zweite mit der Fahrt zu den Kikonen, sodafs die Übereinstimmung in den Anfangsworten (μετὰ τὴν Ἰλίου ἅλωσιν, bez. πόρθησιν) als zufällige Äufserlicheit erscheint, die sich aus der gleichen Verwendung der beiden Stücke als Hypotheseis erklärt. Kurz, von einer näheren Verwandtschaft der beiden Stücke kann keine Rede sein. L. hätte also durch Aufsparung der zweiten Hypothesis für eine andere Gelegenheit ohne weiteres Raum gewinnen können für die Erörterungen über Herkunft und Verfasser, die wir jetzt vermissen.

Aber das ist nicht der einzige und nicht einmal der wichtigste Grund, weshalb uns die Herausgabe der 1. Hypothesis nicht recht befriedigt. Sie wird auch den wissenschaftlichen Bedürfnissen der Gegenwart nicht mehr gerecht. Aus derselben Chronik nämlich, aus welcher die Hypothesis als Bruchstück

herausgehoben worden ist, ist uns auch die vorausgehende Erzählung der trojanischen Sagen seit dem Januar 1895 bekannt. Als solche wurden damals die umfangreichen Stücke erkannt, die A. Heinrich in einem Grazer Programm 1892 S. 4—10 aus dem Cod. Vindob. Hist. Gr. 99 veröffentlicht hatte (vgl. oben S. 362/5). Von dieser Entdeckung, welche die Hypothesis zum 4. oder 5. Teile eines gröſseren Ganzen herabdrückt und die schon zweimal entschiedene Verfasserfrage zu einem dritten Male entscheidet, hat L. offenbar gar keine Kunde erhalten, obgleich sie inzwischen auch von Krumbacher in der im Herbst 1896 erschienenen zweiten Auflage seiner Byz. Lg. verbreitet worden war. Eine solche Rückständigkeit in dem Vorlesungsverzeichnisse einer Universität fällt einigermaſsen auf. Seitdem haben wir das sehnliche Verlangen, die Troica des Joh. Antiochenus in ihrem ganzen Umfange, soweit sie aus dem Vindob. 99, dem Palatin. 45 und den Byzantinern zu gewinnen sind, ediert zu sehen. Hätte sich L. auf den 20 Seiten gr. 4°, über die er verfügte, dieser Aufgabe gewidmet, er sähe uns in heller Freude. Jetzt ist der Abdruck der Hypothesis allein für uns mehr eine Enttäuschung, und darüber kann uns selbst die Mustergiltigkeit des Textes nicht hinwegtrösten.

Folgende Einzelheiten verdienen noch Erwähnung: Aus den von Vitelli veröffentlichten Varianten zu den Exc. Salm. (vgl. Krumb. B. Lg² S. 336) hätte L. S. 9 statt der Parenthese „[der dritte fehlt]“ das in den Exc. Salm. ausgefallene Homoioteleuton anfügen können: *ὁ δὲ Ἀντιφάτης. περιέπεσε μὲν οὖν καὶ τοῖς ἄλλοις Ὀδυσσεὺς πλανώμενος, ὕστερον δὲ καὶ Πολυφήμῳ.* Dann folgt *καταπονηθεὶς δὲ κτλ.*, wie S. 10. — S. 8, 8 ist ein ärgerliches Versehen zu berichtigen. Es muſs heiſsen: „daſs II sich weit näher an Homer als an I . . angeschlossen hat.“ — Von Wichtigkeit sind S. 2 die Mitteilungen über einen Breslauer Odysseecodex, den aus dem 15. Jahrh. stammenden Cod. Rehdigeranus 28. Dieser enthält auf fol. 9^r—13^v eine Erzählung der Irrfahrten des Odysseus, deren Text dem der *Ἐκλογὴ ἱστοριῶν* bei Cramer Anecd. Par. II p. 204, 25—216, 5 zu entsprechen scheint.

Leipzig. Edwin Patzig.

Georg Wartenberg, Das mittelgriechische Heldenlied von Basileios Digenis Akritis. Wissenschaftliche Beilage zum Jahresbericht des Lessing-Gymnasiums zu Berlin. Ostern 1897. 29 S. 4°.

Den Verfasser des vorliegenden Programms leitete vor allem die Absicht, solchen Lesern, die der mittelgriechischen Litteratur fern stehen, einen „Begriff von dem Geiste der Dichtung“ zu geben. Daher läſst er nach kurzer Übersicht über die Auffindung der bisher bekannten vier Handschriften auf S. 4—16 eine ausführliche Inhaltsangabe folgen. Er legt ihr die in Grotta Ferrata (G) gefundene Version zu Grunde und übt damit die Kritik, die im zweiten Teile des Aufsatzes näher begründet wird. Von den vielen schwierigen Fragen, die sich an dieses Epos knüpfen, greift W. die Frage nach der ältesten Gestalt heraus. Erschöpfend wird auch diese nicht behandelt, das Resultat aber wird Zustimmung finden. Die Rezension der Oxforder Handschrift (P) wird schon durch die gereimten Verse als spät charakterisiert; sie ist aber am nächsten verwandt mit der Fassung des Epos in den Handschriften von Trapezunt (T) und Andros (A). Diese

letzteren enthalten eine Reihe von Episoden, die in der ältesten Handschrift (G) fehlen, und zugleich lehrt die Vergleichung, dafs auch G nicht von Entstellungen frei geblieben ist. Der Beweis, dafs T und A auf eine gemeinsame Vorlage zurückgehen, scheint durch den Hinweis erbracht, dafs beide einmal ἐξαετῆς schreiben, wo sich in G das richtige ἐξ αὐτῆς findet. Aufserdem enthält G so viel frisches, ursprüngliches Leben, dafs W. wohl mit Recht in ihr „den ersten Versuch sieht, ursprünglich selbständige Gedichte zu einer Lebensgeschichte des Helden zu verbinden“. Zum Schlusse giebt W. in der Form der modernen Nibelungenstrophe eine Übersetzung der Sterbescene aus dem Schlusse des Epos.

München. Aug. Heisenberg.

Die sogenannte **Kirchengeschichte des Zacharias Rhetor** in deutscher Übersetzung herausg. von **K. Ahrens** u. **G. Krüger.** Leipzig, Bibliotheca Teubneriana 1899. XLV, 42 + 417 p. 8⁰. 10 ℳ.

La maison Teubner publie depuis peu, dans sa *Bibliotheca scriptorum graecorum et romanorum*, une série de *Scriptores sacri et profani,* dont l'université de Iéna a eu l'initiative et conserve le patronage. Des trois volumes que comprend déjà cette nouvelle collection, je n'ai à m'occuper ici que du dernier paru, je veux dire l'*Histoire ecclésiastique de Zacharie le Rhéteur*, dont MM. Ahrens et Krüger nous donnent une traduction allemande accompagnée de remarques nombreuses et très substantielles.

L'œuvre historique publiée ici sous le nom de Zacharie n'appartient pas en entier, tant s'en faut, à cet écrivain, et l'un des meilleurs résultats de l'édition qui nous occupe est précisément d'avoir dégagé avec netteté la part de l'œuvre totale qui doit revenir à l'évêque de Mitylène. Celui-ci a écrit en grec, et son ouvrage, perdu dans sa langue originale, ne nous est parvenu qu'en une traduction ou adaptation syriaque, insérée dans une compilation que l'on désigne d'ordinaire par les noms d'*Historia miscella* ou d'*Historia miscellanea.* Des extraits, d'ailleurs peu étendus, de cette compilation avaient été publiés par Assémani d'après le ms. syriaque 24 de la Vaticane, et par Maï d'après le ms. 146 du même fonds; mais ni Assémani ni même Maï ne s'étaient donné la peine de débrouiller les origines de cette oeuvre composite et de marquer la provenance des éléments apportés. Tous deux avaient cru avoir affaire à un ouvrage rédigé primitivement en syriaque, par un Zacharie de *Mélitène,* en Arménie. Il était réservé à Land de rectifier l'erreur de ses doctes devanciers. Ayant eu la bonne fortune de trouver au Musée Britannique (Add. 17202) un ms. beaucoup plus complet que ceux du Vatican, il le publia intégralement dans le troisième volume de ses *Anecdota syriaca* (Leyde, 1870) et démontra aisément que sur les douze livres dont se composait la compilation, quatre seulement, les livres III—VI, devaient être restitués à Zacharie le Rhéteur; le VIIe ne lui appartenait qu'en substance, et les autres provenaient de différentes sources. Sur le second point, Land lui-même s'est mépris, et M. Krüger, p. XX de sa lumineuse Introduction, montre fort bien qu'à partir du VIe livre exclusivement le compilateur anonyme emploie d'autres matériaux.

Un point reste donc acquis à la science; c'est dans les livres III—VI

de la compilation syriaque, et là seulement, qu'il faut chercher l'œuvre personnelle de Zacharie. En quelques pages, p. XX et suiv., M. Krüger résume tout ce qu'il est actuellement possible de savoir sur l'existence de cet écrivain et sur ses travaux littéraires. Né à Maiouma de parents chrétiens, Zacharie étudie les belles-lettres à Alexandrie, sous l'épiscopat de Pierre Monge (482—489). Vers 489, il se rend à Béryte pour apprendre le droit; il y rencontre Sévère, le futur patriarche d'Antioche, dont il écrira la vie. La pensée lui vient d'embrasser l'état monastique, mais soit par manque de courage, soit pour des nécessités de famille, il entre au barreau. On le trouve à Constantinople au moment où Nephalios y soulève des troubles; il est encore dans la capitale impériale à l'arrivée de Sévère (490—493). L'eunuque Eupraxios, celui-là même à qui il adressera son *Histoire*, compte parmi ses amis. Malheureusement, à partir de cette époque, les détails nous manquent. En 515, quand il ferme la biographie de Sévère, et même en 527, quand il écrit son opuscule contre les Manichéens, Zacharie n'a pas encore renoncé à ses fonctions d'avocat. Ce n'est pas une raison pour douter de son identité avec le Zacharie évêque, de Mitylène, à Lesbos, qui prend part, en 536, au concile de Constantinople. La date de sa mort est incertaine. On sait seulement qu'en 553 il n'était plus évêque de Mitylène, ni très probablement parmi les vivants. On a de lui un dialogue sur la non-éternité du monde (P. G. 85, 1011—1144), une *Ἀντίρρησις* contre les Manichéens (Pitra, Analecta sacra V 67—70), une *Vie de Sévère*, publiée par Spanuth (Göttingen, 1893), une *Vie de l'ascète Isaie*, publiée par Land et traduite par nos éditeurs (p. 263—274), et enfin l'*Histoire ecclésiastique,* le seul de ces ouvrages dont nous ayons à nous occuper.

Mentionnée et utilisée par Évagre en plus d'un passage, insérée dans sa compilation par l'anonyme syrien, cette *Histoire* a été écrite par Zacharie sur la demande de l'eunuque Eupraxios, mort avant 515. On avait jusqu'ici prêté à Zacharie l'intention de continuer les histoires de Socrate et de Théodoret; M. K. p. XXX, réfute cette opinion par de trop fortes raisons pour qu'on puisse désormais la défendre. Zacharie n'a d'autre prétention que d'être agréable à son ami, en lui racontant, sur sa demande, quelques faits dont il a été lui-même témoin ou qu'il a pu puiser sans peine dans les documents contemporains. Encore ne regarde-t-il guère par delà l'horizon alexandrin ou palestinien. Ses prédilections sont pour les monophysites, mais il ignore le fanatisme. Bref, l'ouvrage de Zacharie n'est pas une histoire proprement dite; ce sont des *Mémoires* confiés à un ami par un homme de parti, mais modéré.

A quelle époque commencent ces mémoires et jusqu'où s'étendent-ils? M. K. démontre p. XXIX que le traducteur syrien n-a pas utilisé l'écrit de Zacharie dans les deux premiers livres de sa compilation, pour la raison bien simple qu'il reproduit textuellement, en tête du livre III, la préface de l'original. Au lieu de fondre leurs matériaux en un seul tout harmonisé, les Syriens se contentent de les juxtaposer brutalement, sans même les décalquer. D'autre part, à la fin du livre VI, Zacharie déclare expressément avoir mené son récit «jusque-là», c'est-à-dire jusqu'à la mort de Zénon. Ce récit tient donc tout entier dans les livres III—VI; en d'autres termes, il n'embrasse qu'une période de 40 ans, de 450 à 491. On n'y

trouve pas, il est vrai, les *listes patriarcales* promises à Eupraxios par l'auteur. Mais cette objection ne tient pas devant la critique de M. K.; il en profite cependant pour nous donner sur les listes patriarcales insérées dans d'autres parties de la compilation syriaque des présomptions fort plausibles, sinon des solutions définitives, p. XXXIII—XL.

L'examen de cette dernière question amène naturellement M. K. à s'occuper des *sources* de la compilation syriaque. Nous connaissons déjà l'appoint important fourni par Zacharie. Est-il possible de marquer avec la même certitude la provenance des autres éléments? Assurément non; mais le docte éditeur propose certaines hypothèses qui ne manquent pas de vraisemblance. Dans les deux premiers livres, le compilateur a inséré, on le sait, l'*Histoire de Joseph et Asenath*, les *Actes de Saint Sylvestre*, l'*Invention des reliques de Saint Étienne*, les *sept dormants d'Éphèse*. Tous ces actes légendaires d'origine syriaque, l'anonyme a pu les lire dans la bibliothèque de Mara d'Amid ou dans celle des évêques de Reschaina, dont il parle avec admiration. Il a pu tirer des mêmes archives les autres documents insérés dans les livres VII—XII. Un second problème se pose. L'auteur a-t-il fait lui-même son choix, ou s'est-il servi de compilations similaires exécutées avant lui, par exemple de la compilation de Jean d'Ephèse? Contre cette dernière hypothèse, soutenue autrefois par Nöldeke, Wright et Hallier, et répétée encore, il y a quelques mois, par Rubens Duval (*La Littérature syriaque*, Paris, 1899, p. 197), M. K. oppose la découverte de M. Nau, de laquelle il résulte que Jean d'Ephèse n'a pu terminer la seconde partie de son Histoire qu'après 571, tandis que notre auteur n'a pas écrit plus tard que 570. Cette conclusion, M. K. la corrobore (p. XLII—XLIII) par de nombreux rapprochements entre les deux compilations. Les points de contact ne prouvent pas la dépendance réciproque des deux œuvres, mais simplement l'emploi de documents communs; on sait, en effet, que Jean d'Ephèse était d'Amid et qu'il vécut dans cette ville jusque vers 530. L'excellente Introduction de M. K. se ferme sur un court paragraphe où nous pouvons mesurer le degré d'influence exercée sur les écrivains postérieurs par l'*Historia miscella*, en particulier sur Michel le Syrien et Barhebraeus, grâce au tableau comparatif dressé par le consciencieux éditeur.

C'est encore à M. K. que nous devons le Commentaire où sont élucidées, avec un soin scrupuleux et une merveilleuse richesse d'informations, toutes les difficultés que pourrait susciter la lecture de l'*Historia miscella*. L'éditeur s'est assuré pour cette partie de sa tâche le concours des plus réputés savants de l'Allemagne, en tête desquels figure M. Gelzer. Le nom seul de ces collaborateurs est la meilleure des garanties. La traduction est due à M. Ahrens, qui a su se ménager lui-aussi le concours d'orientalistes comme MM. Nöldeke et Hoffmann; les nombreuses leçons qu'il propose (p. 273—292) pour amender le texte publié par Land disent assez avec quelle attention il a procédé. Grâce à lui, on pourra donc, sans entendre le syriaque, utiliser en toute confiance la fameuse *Historia miscella*. Je regrette cependant que les éditeurs n'aient pas jugé bon de reproduire un certain nombre de passages, déjà publiés ailleurs. Si quelques-uns d'entre eux sont d'un accès facile, par exemple l'*Histoire de Joseph et Asenath*, il n'en est pas de même des *Actes de Saint Sylvestre* ni surtout de la légende des *sept dormants*. Que de bibliothèques, même publiques, sont

dépourvues des mémoires de la *Reale Accademia dei Lincei*. Pourquoi nous renvoyer à ces inabordables recueils, quand on aurait pu, avec quelques pages de plus, nous en dispenser, quand on se proposait surtout de donner une édition définitive de l'*Historia miscella?* Malgré ce regret, que d'autres sans doute formuleront avec moi, l'œuvre de MM. Krüger et Ahrens ne manquera pas d'être bien accueillie par tous les amis des choses du passé. Fidélité scrupuleuse dans la traduction, éclaircissement de toutes les obscurités du texte, contrôle minutieux des moindres assertions de l'auteur, judicieux emploi de tous les documents contemporains, critique des sources, rien n'y manque de ce qu'on doit trouver dans des travaux de cette sorte. Quiconque voudra étudier de près l'histoire de l'Église au Ve siècle devra consulter le livre de nos éditeurs et, sur la plupart des points, en accepter les conclusions.

Constantinople. L. Petit
des Augustins de l'Assomption.

Heinrich Moritz, Die Zunamen bei den byzantinischen Historikern und Chronisten. II. Teil. Programm des Kgl. Humanistischen Gymnasiums Landshut (Niederbayern) für das Schuljahr 1897/98. Landshut 1898. 56 S. 8°.

Der vorliegende zweite Teil dieser Arbeit, deren erster in dieser Zeitschrift VII S. 449 f. von mir besprochen wurde, giebt „die etymologische Erläuterung einer Reihe von Namen" und wird vom Verf. wegen der Einblicke, welche alle Namenschöpfung in das Kulturleben der Völker eröffnet, mit Recht als „kulturhistorischer Teil" des geplanten Gesamtwerks bezeichnet.

Der Verf. verzichtet nach S. 3, wenigstens vorläufig, auf Vollständigkeit in der Namendeutung und scheidet grundsätzlich die zahlreichen Fremdnamen seines Forschungsgebiets aus, will sie nur so weit berücksichtigen „als sie zum Abschlusse eines Vorstellungskreises unbedingt nötig sind", ein Fall, der übrigens, wie weiterhin nachgewiesen werden soll, niemals eintritt, sodaſs eine Ausscheidung des Fremden, zu der sich der Verf. ja auch grundsätzlich bekennt, mehr zu empfehlen gewesen wäre.

Sehr zu loben ist die Beschränkung, welche sich der Verf. in der Etymologie auferlegte, indem er „nur diejenigen Namen erklärte, deren Sinn ihm so ziemlich sicher stand, und sich aller gewagten Deutungen enthielt". Auch so bleibt ja manches noch zweifelhaft: sind doch Zunamen ihrer Natur nach oft doppel- oder gar mehrdeutig, weil der nähere Grund und Anlaſs ihrer Schaffung meist nicht überliefert ist, ein Mangel, den spätere Kombination nicht zu ersetzen vermag. Ein treffendes Beispiel für die Vieldeutigkeit mancher Namen giebt der Verf. S. 13 bei Besprechung des Namens *Μαγγάνης*.

Wie weit es dem Verf. geglückt ist, überall das Etymon zu treffen, das zu beurteilen muſs seinen Fachgenossen überlassen bleiben; Rez. beschränkt sich auf einige Punkte, die zumeist für die prinzipielle Behandlung des ganzen Namengebiets von Bedeutung sind. Da ist von besonderem Interesse der Versuch des Verf., die gesamte Fülle des Namenmaterials unter wenige groſse Gesichtspunkte zu gruppieren. Es werden hier fünf „Vorstellungskreise" unterschieden, denen die Namen entnommen sind: I. der kirchliche,

II. vergleichende Namen, III. staatsbürgerlicher V., IV. Abstammung und Herkunft und V. allgemein menschlicher, persönlicher V. oder Charakternamen.

Der Gedanke, die Namen nach ihrem sachlichen Inhalte bestimmten Vorstellungskreisen zuzuweisen, ist durchaus zu loben, doch sei hier auf eine empfindliche Schwäche in der Klassifizierung des Verf. hingewiesen. Die zweite der angesetzten Klassen, die der vergleichenden Namen, stimmt nicht zu den übrigen, weil sie nach einem formalen Momente bestimmt ist, während die anderen nach dem realen Gehalte der ihnen zugewiesenen Namen eingeteilt sind. „Vergleichende Namen" sind in Wahrheit nicht alle, die einen Vergleich enthalten, sondern nur die formell gleichsetzenden, d. h. solche, die menschliche Wesen mit einem Namen bezeichnen, der eigentlich einem anderen Wesen oder Dinge zukommt; der vergleichende Name fällt also mit einem Appellativ der Sprache zusammen oder unterscheidet sich doch von diesem nur durch eine deminuierende oder amplifizierende Erweiterung, wie in *Βοΐκζης* „Öchslein" oder *Γαριδᾶς* „grofser Krebs". Auch die beschreibende Bezeichnung kann einen vergleichenden Namen hergeben, wie *Ἑξαπτέρυγος* „Sechsflügler", wenn hiermit, wie wohl nicht zu bezweifeln, der sechsfach geflügelte Cherub in Jesaias 6 gemeint ist. Dagegen sind abgeleitete, adjektivische Namen wie *Σινάπης* (*ης* aus *ιος*), *Κριθινός*, *Διαβολῖνος* „teuflisch", *Ἑπταδαίμων* „der 7 Teufel im Leibe hat" nicht vergleichende Namen im engeren Sinn und würden besser den Charakternamen, resp. der I. Klasse, die ihre Namen der Welt des Glaubens entnimmt, zugewiesen. Alles käme ins Gleiche, wenn der Verf. seine zweite Klasse auf den „naturgeschichtlichen Vorstellungskreis" beschränken und die erste Gruppe von II. „Religion, Aberglaube, Heidentum" dem entsprechend zu erweiternden ersten Vorstellungskreise zuweisen wollte.

Ich schlage demnach vor, in etwas modifizierter Weise einzuteilen:

I. Aus der Welt des Glaubens: 1. Religion, Aberglaube, Heidentum, 2. kirchliche Taufnamen.

II. Aus der Naturwelt: 1. Tiernamen, 2. Pflanzennamen, 3. unbelebte Dinge. Innerhalb dieser drei Gruppen mögen dann vergleichende, d. i. gleichsetzende und abgeleitete Namen unterschieden werden.

An der Aufstellung und inneren Gliederung der Klassen III, IV und V wüfste ich nichts auszusetzen, nur müfste unter V bemerkt werden, dafs auch einige Namen unter I, sowie die unter II dem Naturgebiete entnommenen meistens irgendwie zur Charakterisierung dienen.

Es mögen noch einige vereinzelte Bemerkungen folgen:

Die slavischen Namen, welche bogŭ „Gott" enthalten, S. 12, ebenso der Name *Κούρτης* „Wolf" und der armenische *Κουρτίκιος* S. 13 wären besser weggeblieben und für die Behandlung der Fremdnamen aufgespart: jedenfalls sind sie nicht „zum Abschlusse irgend eines Vorstellungskreises unbedingt nötig".

Μαργαρίτης ist wohl durch ein Versehen S. 17 unter die Tiernamen geraten; der Name gehört vielmehr unter die „unbelebten Dinge" S. 19, denn es ist damit zweifellos nicht „die Perlmuschel", sondern „die Perle" gemeint.

Der Gräzisierung von Fremdnamen würde besser ein eigener Abschnitt gewidmet, die Beispiele sind jetzt zerstreut: *Χρυσο-* in türkischen und slavischen Namen S. 15, Pierre d'Aulps sehr hübsch in *Πετραλίφας* (*αι*) um-

geformt, *Κοντοφρέ* aus Godofre(d) nach Progr. I S. 13. Karls des Grofsen Tochter Hrôttrût (Rotraut), die Braut Konstantins VI, nannten die Rhomäer *Ἐρυθρώ*; sie hörten im ersten Elemente wohl rôt „rot" heraus. Ob dagegen in *Νέριο* = *Ῥαινέριο* aus dem Hause Acciajuoli ein Anklang an *νερό* „Wasser" beabsichtigt war, S. 19 Anm. 4, ist sehr zweifelhaft. Ich sehe darin eine Koseform von hinten nach germanischer Art: Rain(h)eri giebt Neri, wie Egin(h)árdus, Karls des Grofsen Schreiber, bei seinen Freunden Nardulus hiefs; ähnlich entstand aus Arnóldus: Noldus, nhd. F.-N. Nolte, Nöldeke, aus Erásmus dänisch Rasmus, F.-N. Rasmussen u. s. w.

Auch der boshaften Verdrehung von Zunamen war wohl eine eigene Rubrik zu widmen, wie *Καβαλλῖνος* aus *Γαβαλᾶς* S. 16 und durch „Silbenschichtung" *Θολλόγος*, d. i. *Θολολόγος* aus *Θεολόγος* „Theologe" S. 21.

Beachtenswert ist die Bemerkung S. 32, dafs die nominativische Verwendung des Taufnamens als Beinamen sich erst aus der Beifügung des Vaternamens im Genetiv entwickelt habe. Oder wurde ein Taufname zugesetzt, um zu bezeichnen, dafs dieser in dem bestimmten Geschlechte besonders üblich war? So haben wir im deutschen Mittelalter die Ottonen, Brunonen und als Familiennamen die Welfen, bei denen der seltene Name Welfhart: Welfo gebräuchlich war. Im Grunde freilich kommt beides auf dasselbe hinaus.

Bei der Aufzählung der Bürgernamen S. 36 durften die auf *-πολίτης* nicht von den übrigen auf *-ίτης* getrennt werden, weil *-πόλις* hier dem Stadtnamen, nicht dem Ethnikon angehört; *Δεκαπολίτης* geht selbstverständlich auf einen Ort *Δεκάπολις*, nicht auf ein *Δέκατον* zurück.

S. 37 hat sich Verf. von PB verführen lassen, zwei Städte Namens *Κόμανα*, eine am Pontos, die andere in Kappadokien anzusetzen; die beiden sind identisch: Pontos ist Kappadokien am Pontos.

Zu *Πανουκωμίτης* S. 36 vgl. Steph. Byz. *Πανός· κώμη περὶ τὴν Ἐρυθρὰν θάλασσαν* (in Ägypten) *ἥτις καὶ Πανών λέγεται. τὸ ἐθνικὸν Πανοκωμήτης* (NB. *Πανοκωμίτης* libri!).

S. 40 heifst es „*Σκαμανδρηνός* ist jedenfalls von dem Flusse *Σκάμανδρος* hergeleitet", zunächst jedoch von der Stadt *Σκαμανδρία* (die nach Boeckh, zitiert von Meineke s. v., übrigens auch *Σκάμανδρος* hiefs). Stephanos giebt als Ethnika *Σκαμανδριανός* und *Σκαμανδριηνός*, worin *ιη* byzantinisch zu *ι*, geschrieben *η*, werden mufste.

Ebenso ist *Εὐφορβηνός* (ebenda) für *-ιηνός* Ethnikon zu *Εὐφόρβιον*, einer Stadt Phrygiens zwischen Synnada und Apamea; von einem alten Phryger Euphorbos, offenbar dem Eponym dieser Stadt, ist bei Steph. Byz. unter *Αἰζανοί* die Rede.

Ebenda (S. 40) ist *Ἀλυάτ(τ)ης* „aus Alyatta in Bithynien" durch Versehen unter die Bürgernamen auf *-άτης* geraten; an richtiger Stelle unter *-ης* steht der Name S. 43.

Die gewifs richtige Deutung der Bürgernamen auf *-ης* aus *-ις* = *ιος*, welches S. 44 nachträglich gegeben wird, wäre wohl besser S. 43 an die Spitze dieser Gruppe gestellt.

Merkwürdig sind die Kürzungen von Bürgernamen wie *Μοναστρᾶς* = *Μοναστηριώτης* und *Ταρωνᾶς* = *Ταρωνάτης*; sie erinnern an ähnliche Bildungen im Altgriechischen, wie *Ἀτθίς* = *Ἀθηναίς*, *Λάκων* = *Λακεδαιμόνιος* und *Μύτων* = *Μυτιληναῖος*. Überhaupt setzt sich in der Suffigierung

von -ᾶς sehr merklich die alte Kurznamenbildung fort, wie in κλειδᾶς „Schlosser“ und ähnlichen Gewerknamen -ᾶς für eine Zusammensetzung mit -ποιός eintritt, wie der Verf. in Progr. I S. 18 Anm. richtig bemerkt.

Der Verf. hat alle Ursache, auf seinen „vorläufigen Streifzug durch den Urwald der byzantinischen Zunamen“ mit Befriedigung zurückzublicken. Möge er mit frischem Mute und vermehrter Kraft die weitere Fortführung seines zeitgemäßen und wohl begonnenen Unternehmens in die Hand nehmen! Ein dritter Teil soll, nach dem Schlußworte S. 56, die fremdsprachlichen Namen bringen, und daran wird sich die Zusammenstellung der thatsächlich zu Familiennamen gewordenen Zunamen reihen. Auf diesen letzten, vierten Teil darf man im Interesse der allgemeinen Namenkunde besonders gespannt sein: es ist höchst merkwürdig, wie sich im Laufe des Mittelalters die Familiennamen bei Rhomäern, Romanen und Germanen genau parallel und nach den gleichen Kategorien aus den Zunamen entwickeln, während doch eine unmittelbare Berührung dieser Völker wenig nachzuweisen ist, insbesondere Rhomäer und Germanen durch die dazwischen gelagerten slavischen Völkermassen von einander geschieden waren, die man nicht gerade als Kulturvermittler gelten lassen wird.

Meran, 13. Oktober 1898. A. Fick.

1. **Stanislaus Witkowski,** Prodromus grammaticae papyrorum graecarum aetatis Lagidarum. Cracoviae 1897.

2. **Edwin Mayser,** Grammatik der griechischen Papyri aus der Ptolemäerzeit. I. Teil. Programm des Heilbronner Gymnasiums. Leipzig, Teubner 1898. XII, 45 S. 4°.

3. **Henricus Reinhold,** De Graecitate Patrum apostolicorum librorumque apocryphorum Novi Testamenti quaestiones grammaticae. Dissertationes Philologicae Halenses, Vol. XIV, Pars. I. Halis Saxonum 1898. 113 S. 8°.

Die Erkenntnis der sprachgeschichtlichen Bedeutung der griechischen Papyri bricht sich erfreulicherweise immer mehr Bahn. Nachdem jetzt zahlreiche Publikationen derselben vorliegen und jährlich neue hinzukommen, ist es an der Zeit, an eine grammatische Verarbeitung des Materials zu gehen. Als Vorbereitung dazu will die Schrift von Witkowski dienen, der von dem richtigen Grundsatze ausgeht, daß es zu diesem Zwecke zunächst einer sorgfältigen Säuberung der z. T. sehr unzureichenden Publikationen bedürfe. Dieser textkritischen Arbeit hat sich der Verf. in höchst dankenswerter Weise unterzogen, indem er den Text von acht der wichtigsten Papyrussammlungen mit dem der Faksimiles verglich. Die Resultate seiner Untersuchung hat er in den den eigentlichen Inhalt der Schrift bildenden „symbolae criticae“ niedergelegt. Vorauf geht eine Einleitung (Prolegomena in grammaticam), welche die Wichtigkeit der unlitterarischen Papyri als Quellen für die Erforschung der κοινή sowie die verschiedenen Schwierigkeiten einer sprachlichen Darstellung derselben betont. Wichtig ist in der ersteren Hinsicht u. a. der Nachweis, daß die ersten Spuren neugriechischer Aussprache in Ägypten zu finden sind (z. B. tritt ι für η hier 3 Jahrhunderte früher auf als in Attika, ε st. αι 250, υ st. οι sogar 350 Jahre früher!), weil hierdurch die auch vom Ref. in seinen „Untersuchungen“ vertretene

Ansicht unterstützt wird, daſs der Ursprung vieler neugriechischer Spracherscheinungen in Ägypten zu suchen ist, weil hier das geistige Leben des Hellenismus frischer pulsierte und somit auch die Sprache sich schneller verändern muſste, als in dem gealterten Mutterlande.

Die meisten Verbesserungen erfahren, wie begreiflich, die sehr schlecht edierten Pap. Par. (S. 19—48). Wir müssen dem Verf. dafür um so mehr dankbar sein, als es ihm gelungen ist, viele von den früheren Herausgebern getilgte vulgäre Formen wieder herzustellen und für die Sprachgeschichte zu retten. Nur in einem Falle hat sich übrigens eine vulgäre Form als nicht stichhaltig erwiesen, nämlich das auch von dem Ref. in seine „Untersuchungen" (S. 207) aufgenommene *μετηλλαχούσης*, wofür *μετηλλαχυίας* zu lesen ist. Dagegen kommen folgende interessante Vulgärformen hinzu, die an den betr. Stellen von des Ref. „Untersuchungen" nachzutragen sind und die wir gleich nach der dort befolgten Anordnung mit Hinzufügung der Seitenzahl geben: Pap. Louv. 34, 11 l. *θυρουρεῖ* st. *θυρωρεῖ* (Unters. S. 15) ebd. 37, 2, 46 l. *θυρουρῶι* st. *θυρωρῷ* (ebd.); ebd. 30, 11 l. *ἐλίου* st. *ἐλαίου* (wahrscheinlich aus dem Nom. übertragen, wo das *αι* unbetont war und vor dem *ο* leicht zu *ι* werden konnte; vgl. „Unters." S. 46); ebd. 41, 6: *Γλακίον* st. *Γλαυκίον* (S. 79); ebd. 42, 3 l. *ὑιαίνομεν* st. *ὑγιαίνομεν* (S. 87); ebd. 63, 2, 58 l. *ἐκκείμενον* st. *ἐγκείμενον* (S. 114); ebd. 63, 4, 111 *κατινεικεῖν* st. *κατενεγκεῖν* (ebd.); ebd. 63, 1, 25 f. *πραματήαις* st. *πραγματείαις* (ebd. 119); ebd. 51, 32 l. *πόρσωπον* st. *πρόσωπον* (S. 110); ebd. 25, 12 l. *προεθῆναι* st. *προσθῆναι* (S. 214). — Die Verbesserungen zu den übrigen Publikationen sind unwesentlicher. In einem Anhang wird noch über den griechischen Namen des Krokodils gehandelt.

W.s Plan, seinem „Prodromus" eine Grammatik der griechischen Papyri aus der Ptolemäerzeit folgen zu lassen, ist nun von E. Mayser in dem unter diesem Titel veröffentlichten Programm wenigstens zum Teil ausgeführt worden. Es ist der erste Versuch einer grammatischen Darstellung der Papyrussprache und schon darum freudig zu begrüſsen. Der vorliegende 1. Teil behandelt den Vokalismus. Im Vorwort (S. VIII Anm. 4) verzeichnet M. einige von Witkowskis Kollation abweichende Lesarten und bestreitet dessen Annahme von dem Fortleben der alten Dialekte in der *κοινή*, wobei er aber für das Ionische einen Vorbehalt zu machen scheint. Dabei nimmt übrigens M. eine m. E. nicht genügend scharfe Scheidung zwischen offizieller Schrift- und der Volkssprache an und legt der ersteren für die Sprachgeschichte zu viel Bedeutung bei, während doch in erster Linie die privaten Aufzeichnungen ungebildeter Leute aus dem Volke in Betracht kommen. Auch gegen die W.sche Ansicht von dem frühen Auftreten des Itazismus in Ägypten verhält sich M. — wie uns scheint, ohne Grund — skeptisch. In beiden Punkten widerlegt sich übrigens M. selbst durch das S. 23 f. (IV, 18) Gesagte. Vgl. auch S. 12, 3 b, β und Anm. 75 mit S. 11, 3[a] und 15, a, β.

In der äuſseren Anlage seiner Arbeit schlieſst sich M. eng an das Schema von Meisterhans' Gramm. der att. Inschriften an, 'weil es so in der Natur der Sache liege', wie der Verf. im Vorwort bemerkt. Ref. muſs indes gestehen, daſs ihm diese unveränderte Übertragung einer für das Attische völlig berechtigten Einteilung auf die Behandlung der hellenistischen Sprache nicht glücklich erscheint. Es wird dadurch erstens manches äuſser-

lich zusammengebracht, was zu trennen ist, und so die Einsicht in das Wesen der Spracherscheinungen häufig getrübt, weil vieles für lebendige Sprachentwicklung genommen wird, was schliefslich nur auf Rechnung der Orthographie kommt, ein Fehler, in den der Verf. im Vokalismus nicht selten verfallen ist, z. B. wenn er S. 24 f. allen Ernstes von einem Wandel des ι zu ει (!) spricht, wo man an Trübung des i-Lautes (?) denken könnte. Man darf doch nicht vergessen, dafs in der Zeit vom 3.—1. Jahrh. v. Chr. die Tradition in der Orthographie eine ganz andere Rolle spielt als in der attischen Blütezeit. Wenn man auch gewifs nicht so weit gehen darf, dafs man die Papyrustexte behandelt wie die mittelgriechischen, so beginnen sie sich jedenfalls diesen schon zu nähern, und man mufs sich hüten, dieselben zu behandeln wie etwa Psichari die mittelgriechischen, d. h. als treue Zeugnisse einer lebendigen, organischen und einheitlichen Sprache. In dem letzterwähnten Punkte liegt nun das zweite Bedenken, das man gegen die unveränderte Übertragung des Meisterhansschen Prinzips auf die hellenist. Zeit erheben mufs. Denn das ist doch ohne weiteres klar und weifs auch Herr M., dafs, während wir es im Attischen überwiegend mit offiziellen Urkunden zu thun haben und die privaten fast ganz dagegen zurücktreten, im Hellenistischen sich das (quantitative und qualitative) Verhältnis zwischen beiden Gattungen so stark zu Gunsten der letzteren verschiebt, dafs das Meisterhanssche Verfahren für diese gänzlich neuen Verhältnisse nicht mehr mafsgebend sein kann. Zum mindesten mufs man doch einige diesen verwickelteren Verhältnissen Rechnung tragende Modifizierungen jenes Verfahrens vornehmen. So hat z. B. E. Schweizer in seiner von M. leider nicht mehr benutzten „Grammatik der Pergamen. Inschriften" mit vollem Recht in seinen statistischen Tabellen eine scharfe Scheidung gemacht zwischen offiziellen, poetischen und privaten Inschriften. Nur so tritt das Bild der wirklichen, lebendigen Sprachentwicklung klar zu Tage. Dadurch, dafs M. diese Scheidung unterlassen hat, gerät er oft in Konflikt mit seinen eigenen Aufstellungen und sucht sich dann — und grade den Privatinschriften gegenüber — mit zweifelhaften Hypothesen zu behelfen, wie durch Annahme von Verschreibungen u. dgl. So will er den Wandel von ωι zu ω für das 3. Jahrh. v. Chr. noch nicht anerkennen, weil die offiziellen Urkunden dafür noch keinen Beleg liefern. Da er nun aber in einer privaten Urkunde mehrmals (vgl. S. 35, 2) vorkommt, soll diese fehlerhaft sein. Schlagen wir nun bei Schweizer (S. 90) nach, so finden wir in Pergamon genau dieselbe Erscheinung: auch hier ist für die Königszeit ω statt ωι nur 5 mal, und zwar allein auf privaten Inschriften, nachzuweisen. Sollen diese darum weniger gelten? — Ein indirekter Beweis für den Schwund des ι in ωι ist übrigens die ebenfalls schon im 3. Jahrh. v. Chr. vorkommende umgekehrte Schreibung ωι statt ω, die M. ebenfalls unzureichend erklärt (S. 36, 4).

So viel über das Prinzip des Verfassers. Im einzelnen sei nur noch folgendes bemerkt: S. 8, 2 werden die Formen ἐντρεπέντος und ἐστρεμμένα durch Lautschwächungen erklärt, während es doch wohl Analogiebildungen nach dem Praesens sind (vgl. Ref. „Untersuchungen" S. 232). Dasselbe gilt ebd. b, 6 von ἐπελεύσασθαι st. ἐπελεύσεσθαι, das sich aus dem Einflufs des Aorists auf das Fut. erklärt.

Obige Ausstellungen sollen den Wert der höchst wichtigen und sorg-

fältigen Arbeit nicht herabsetzen. Sie sind nur in der Absicht gemacht, dem Herrn Verf. die Möglichkeit zu geben, sie bei der Fortsetzung seiner Gramm. zu erwägen und vielleicht sich zu nutze zu machen. Möge sie nicht allzu lange auf sich warten lassen, und möge es ihm vor allem gelingen, für das Ganze einen Verleger zu finden! Solche Arbeiten dürfen nicht in einem Gymnasialprogramm begraben werden.

Durch die dritte Schrift wird eine auch vom Ref. in seinen „Untersuchungen“ schwer empfundene Lücke ausgefüllt, nämlich die Darstellung der Sprache der apostolischen Väter und der Apokryphen des N. T. Denn diese enthalten, wie vorauszusehen war, höchst wichtige Beiträge für die Entwicklung der Vulgärsprache vor dem 10. Jahrh. (wenn auch nicht alle Hss in diese Zeit fallen, so wird durch eine Vergleichung mit den entsprechenden Erscheinungen auf Inschriften und Papyrus doch klar, daſs die genannten Schriften für diese Zeit in Anspruch zu nehmen sind).

In einer allgemeinen Einleitung (S. 1—34) wird zunächst das für eine Darstellung des biblischen Griechisch Erreichte (Deiſsmann, Schmiedel, Blaſs) skizziert, sodann die Wichtigkeit der von diesen wenig oder gar nicht berücksichtigten kirchlichen Schriften betont, „quorum scriptores vulgarem consuetudinem amplexi sunt“, und von denen der Verf. mit Recht sagt, daſs sie von nicht geringerer Bedeutung seien als das N. T. Es wird weiter die Unzulänglichkeit der Überlieferung sowie der bisherigen Ausgaben betont und festzustellen gesucht, welche orthographischen Grundsätze ein Herausgeber dieser Schriften zu befolgen und wie sich der Darsteller dieser Sprache zu der Überlieferung zu verhalten habe (14). Besonders wichtig ist die S. 15 gegebene Charakteristik der untersuchten Schriften, wobei vier Gruppen angenommen werden, von denen die erste sich dem attischen Muster nähert, die zweite, gröſste die alltägliche Rede wiedergiebt, die dritte auf einer noch tieferen Stufe steht und die vierte endlich den byzantinischen Mischcharakter an sich trägt. Den Schluſs der Einleitung bildet eine Zusammenstellung der benutzten Litteratur nebst Angaben über das Alter der Texte und ihrer Hss sowie über den Sprachcharakter der einzelnen Autoren.

Die eigentliche Untersuchung umfaſst in drei Kapiteln Laut- und Formenlehre, sowie in einem vierten einen Teil der Syntax (Gebrauch der Modi).

Aus dem ersten Kapitel, das die Lautlehre behandelt und übrigens recht ungeschickt und äuſserlich „De litterarum mutationibus“ überschrieben ist, hebe ich als besonders interessante Ergänzungen zu dem in meinen „Untersuchungen“ beigebrachten Material folgendes heraus: das paragogische *ν* in der 3. Sing. Aor. Pass. (S. 37); *τέσσερα* und *καθερίζω* st. *τέσσαρα* und *καθαρίζω* (S. 38 f.), die übrigens beide gegenüber den korrekten Formen in der Minderheit sind; *πιάζω* st. *πιέζω* (S. 39); *ὀλοθρεύω* st. *ὀλεθρεύω* (S. 40); die für den Wandel von *ο* in *ου* S. 41 angeführten Formen gehören in das Kapitel von der Mischung der Verba auf *-άω* und *-έω*, wohl aber gehört hierher die in der Einleitung S. 26 Abs. 2 genannte Form *δικρούσιον* st. *δικρόσιον*; Wandel von *ιο* > *ι* (S. 42); von *ντ* zu *νδ* (S. 45 f.); Nasalentfaltung (S. 47); Nasalschwund vor *χ φ ϑ*, *ξ*, *ψ* (S. 48).

Beispiele von vulgären Spuren aus der Formenlehre anzuführen, müssen wir uns versagen, da hierfür die Quellen von jeher reichlicher flossen und daher nichts wesentlich Neues geboten wird. Trotzdem ist natürlich auch hierfür die Vervollständigung des Materials um so dankbarer zu begrüſsen,

als ja an vulgärlitterarischen Texten aus der Zeit vor dem 10. Jahrh. kein Überfluſs ist.

Alle diese erfreulichen Vorarbeiten, an denen das Jahr 1898 so reich war, haben uns dem Ideal einer Geschichte der gesamten griechischen Sprache um ein Bedeutendes näher gebracht. Es wird nun bald an die Zusammenfassung des Materials gedacht werden können, zunächst freilich wohl nur durch Erweiterung jeder der drei Hauptgruppen (Papyri, Inschriften, litterar. Texte) unter sich, indem sich die „Gramm. der griech. Papyri aus der Ptolemäerzeit" zu einer Gramm. der griech. Papyri überhaupt, die der pergamenischen Inschriften zu einer solchen der hellenistischen überhaupt, und endlich die Gramm. des „neutestamentl." Griechisch zu einer solchen der hellenistischen Litteratur erweitert. Mögen sich besonders unter den jüngeren Philologen, die sich schon jetzt so erfolgreich an der Erforschung des Spätgriechischen beteiligen, recht viele Kräfte finden, die das so glücklich begonnene Werk weiter und zur baldigen Vollendung führen!

Athen. Karl Dieterich.

Richard Wünsch, Sethianische Verfluchungstafeln aus Rom. Herausgegeben von (R. W.), Leipzig, B. G. Teubner 1898. 123 S. 8°.[1])

Der eigentliche Inhalt dieses Albrecht Dieterich gewidmeten Büchleins, die religionsgeschichtlichen Untersuchungen, fällt auſserhalb des Rahmens der Byz. Z. und ist unseren Lesern von anderer Seite her bekannt geworden. Es war ein sehr verdienstliches Unternehmen von Wünsch, die 50—60 im Jahre 1850 in der Vigna Marini nicht weit von der Via Appia gefundenen und heute nach mancherlei Wanderungen im Museo Kircheriano aufbewahrten Bleitafeln zu veröffentlichen; er durfte hoffen, daſs aus diesen Tafeln, auf denen um das Jahr 400 die Jockeis in Rom die Macht der Götter anriefen, um den Gegner im Cirkus zu überwinden, einige Lichtstrahlen jene dunkle Tiefen erhellen würden, in denen das geblendete Auge jetzt alles so geheimnisvoll wirbeln und wogen sieht, seitdem kundige Zauberer ihr „Sesam, thue dich auf!" gesprochen. In dieser Zeitschrift ist es am Platze, von der Sprache der neuen Tafeln einiges zu sagen. Ihrer Verwertung stellen sich indessen zahlreiche Schwierigkeiten entgegen. Wir glauben dem Herausgeber, daſs eine Wiedergabe durch Photographie unmöglich ist; dann wäre aber die Beigabe von noch zahlreicheren Faksimiles sehr erwünscht gewesen. Zweitens aber stand auch bei diesen sportsmen des alten Rom die Höhe ihrer Kenntnisse im umgekehrten Verhältnis zur Stärke ihrer Muskeln, und es wäre mehr als verfehlt, alle Dummheiten der Schreiber[2]) als sprachliche Eigentümlichkeit verwerten zu wollen. Der Herausgeber hat sich meist damit begnügt, alle

1) Diese Besprechung erscheint verspätet, weil zuerst ein anderer Rezensent in Aussicht genommen war.

2) Es liegt ja nahe, an einen einzigen Verfertiger zu denken, der diese Tafeln professionsmäſsig herstellte (so Wünsch S. 76). Dafür aber die Gleichförmigkeit der Schriftzüge geltend zu machen, erscheint sehr gewagt. Wie ähnlich sehen sich zahlreiche Graffiti von Pompeji; aber niemand würde den Mut haben, einen einzigen Schreiber anzunehmen! Schlieſslich ist in diesem Zweige der Paläographie das Material noch zu gering.

derartigen Erscheinungen im Apparat und im Index festzustellen; sehr gut verwertet hat er (S. 57) die Form *ζύκλα* (Taf. 20, 72) neben dem regelmäſsigen *κύκλα*. Sie ist in der That nicht aus dem Griechischen, sondern nur aus dem Lateinischen zu erklären, womit dann weiter bewiesen wird, daſs der Beginn der Sibilierung des c-Lautes vor i noch vor 500 anzusetzen ist. Wenn auch einmal *χύκλα* (22, 29) sich findet, so darf man wohl als Paralle den Pferdenamen *Ἀκιλλεύς* anführen, den man dreimal (20, 9. 21, 11. 27, 12) neben dem einmaligen *Ἀχιλλεύς* (22, 15) trifft; hierher gehört auch 1, 20 tacy tacy = *ταχὺ ταχύ*. Eine neue Erscheinung ist dieses Schwanken zwischen Tenuis und Aspirata nicht. Ohne jede sprachliche Bedeutung sind natürlich die zahlreichen Verwechselungen von *ο* und *ω*, *ει* und *ι*, *η* und *ι*, *η* und *ει*, *υ* und *ι*, *οι* und *υ*; ebenso von *ε* und *αι*, das diese Wagenlenker nur noch in der Form *καί* kennen, sonst regelmäſsig durch *ε* ersetzen. Beachtung verdient aber *ου* statt o in *παραδείδουμε* (vgl. W. Schulze, K. Z. 33, 245. K. Dieterich, Untersuch. 22); und der Lautwandel *νε* > *να*, wie er hier durchweg in *ἀμύαλος*, *μυαλός* sich zeigt, ist bereits von K. Dieterich a. a. O. 69 ff. gewürdigt worden. Beispiele für das Eindringen der Endung *αν* in die konsonantische Deklination bieten *Εὐλάμοναν* 16, 73 und *Ἀρτικάκοναν* (?) 28, 5; das Schwinden der Konjugation in *-μι* zeigen die Formen wie *παρατίθομε* 16, 3, *παραδείδουμε* 25, 19 und *παραδείδω* 17, 8. Wir wollen die Beispiele für andere sprachliche Erscheinungen hier nicht weiter aufzählen; sie sind zahlreich vorhanden und sind wertvoll, weil sich aus Inschriften und Papyri Parallelen für sie finden lassen. So verdient das Eindringen des Augments in die Nebenformen Beachtung, z. B. Imperativ *κατηστρέψατε* 28, 18, wo *η* unorthographisch für *ε* geschrieben steht. Die gleiche Nachlässigkeit nimmt W. Schulze S. 18 Anm. in der nicht weniger als dreiſsigmal wiederkehrenden Formel *κατησχητε* (*συνκατησχητε*) an und erklärt sie für den Konj. Aor. An einen Lautwandel von *ε* zu *η* ist natürlich nicht zu denken, und wenn ein einziges Mal sich *κατεσχητε* (36, 16) findet, so läge es am Ende näher, diese letztere Form für die unorthographische zu halten und überall *κατίσχητε* zu lesen. Allein die umgebenden Aoriste sprechen dagegen, und einmal wenigstens, was im Index hätte vermerkt werden sollen, lesen wir *κατασχῆτε* (30, 16).

Auf allen Tafeln, deren Anfang ganz oder in Bruchstücken erhalten ist, finden wir mit Ausnahme von Nr. 25 folgenden Beginn der groſsen Beschwörungsformel: *υμις δεε φρυγια δεε νυμφεε ειδωνεα νεοικατοικουσε* in zahlreichen Varianten, von denen sogleich die Rede sein soll. Wünsch meint dazu (S. 81): „Sehen wir von dem Rest ab — dieser muſs uns allerdings auch hier unverständlich bleiben —, so ist im Anfange leicht zu sondern: *ὑμῖς δέε . . . δέε*, sodaſs als Götternamen erscheinen *Φρυγια* und *Νυμφεος* = *Νυμφαῖος*." Letzteren hält W. für einen Gott der Nymphen, des Wassers, und sucht deshalb in seinem Nachbar etwas Ähnliches. *Φρυγία* mag er aber nicht mit phrygischen Kulten in Verbindung bringen und geht deshalb von der Form *δεε φυδρια* aus, die zwar selten ist, aber doch in drei Tafeln sich findet. „Wir haben", meint W. S. 82, „*δεεφυδρία* so aufzufassen, daſs wir eine Anrufung *δέ(ε) ἐφυδρία* erhalten, ein Wort, das zwar bis jetzt noch nicht belegt ist, aber denselben Sinn haben wird wie das Beiwort der Nymphen *ἐφυδριάδες* in

der Anthologie (IX, 327. 329.). Also auch dieser Gott ist ein Schutzherr des Wassers." Die weiteren Bemerkungen, wie nun aus *δεεφυδρία* ein *δεε φρυγια* entstanden sei, werden wohl niemand überzeugen. — In dem Gottesnamen an dritter Stelle sieht W. eine Mischung aus dem jüdischen Adonaï und dem hellenischen Aïdoneus; mit diesem Worte werde ein Herr der Unterwelt bezeichnet. Und endlich auf S. 86 setzt er diesen deus Ephydrias deus Nymphaeus Aidoneus mit dem Herrscher der Unterwelt Osiris gleich. — Offen gestanden hat mir bei all diesen Hypothesen und Schlüssen stets der Rest, von dem W. meint, er müsse uns unverständlich bleiben, rechtes Unbehagen verursacht. *νεοικατοικουσε* in Taf. 16 sieht freilich dunkel genug aus. Aber auf der Rückseite derselben Tafel steht *νεοικουσε κατοικουσε*, wo denn doch schon die zweite Hälfte klarer ist; deutlich tritt sie dann in Taf. 24 *εν χωρω κατοικωσε* hervor und ist von W. so richtig in Taf. 19 *εν κωρω* [*κατ*]*οικουσε* ergänzt. Hat das Wort einen Sinn, dann ist zu lesen *κατοικουσε* = *κατοικοῦσαι*; schon oben wurde erwähnt, daſs auf den Tafeln stets *ε* statt *αι* geschrieben wird. Haben wir so ein partic. plur. fem. gen. gewonnen, so folgt daraus, daſs ein plur. fem. gen. vorangehen muſs. *δεε* ist natürlich, wie W. richtig gesehen, lateinisch; er hält es für den zwar ungewöhnlichen, aber doch bei Prudent. Hamartig. 931 vorkommenden Vokativ von deus. Jetzt aber wird er selbst wohl zugeben, daſs hier deae (ae = *αι* = *ε*) gemeint sind. Damit ist die *Φρυγία* wohl schon gerettet; es ist die phrygische Göttin Kybele gemeint, die Allmutter Erde, das Wort *Φρυγία* ist nur auf einigen Tafeln verschrieben worden. Nun wird man auch an den deus Nymphaeus nicht mehr glauben wollen; wir finden *ειερε Νυμφε* 25, 28 und *ορκιζο υμας, αγιε Νυμφε, εινα κτλ.*, 17, 24 und 21, 12, wo ganz unzweifelhaft ein Plural vorliegt; daneben auch ganz korrekt *δεε Νυμφε* 19, 5. 22, 14. 31, 9; wenn nun daneben an den übrigen neun sicheren Stellen *δεε Νυμφεε* (*Νυφεε Νυμφεαι*) zu lesen ist, so erklärt sich dieser orthographische Fehler sehr leicht aus dem Doppel-e-Laut in *δεε*. Angerufen wurden also die phrygische Göttermutter und die *ἅγιαι Νύμφαι*· wer sind diese? Schwerlich wohl die Nymphen, viel eher wohl die „Mädchen" der Unterwelt, die Erinnyen; indessen möchte ich nicht weiter darauf eingehen. Nun hat *υμις* erst volle Bedeutung, und wenn wir am Anfang gleich mit Beziehung auf alle Angerufenen *δεε* und nicht etwa *δεα* finden, so wird man daran keinen Anstoſs nehmen. Jetzt wird es auch leicht, *Ειδωνεα Αιδωνεα* mit *κατοικοῦσαι* zu verbinden, = „die ihr in der Unterwelt wohnt". Damit scheidet der jüdische Adonaï vollständig aus diesen Tafeln und dem Vorstellungskreise, dem sie ihre Entstehung verdanken, aus. Die schwankende Orthographie darf nicht irre machen; auf eines sei dabei noch hingewiesen. In Tafel 16 *νεοικουσε κατοικουσε* ist das zweite Wort irrtümlich schon vorher wiederholt; auſserdem aber ist auf allen Tafeln mehr oder weniger deutlich der Schluſs des Wortes *Ειδωνεα* wiederholt worden, eine mit dem Wesen der Zaubersprache eng verbundene Gewohnheit, für die es unnötig ist auf zahlreiche andere Beispiele aus unseren Tafeln hinzuweisen. So ist denn zu lesen 17, 6 *Ειδωνεα νεα ενκω*[*ρω ν*]*εα ενκωρω* (die Ergänzungen füge ich hinzu), 19, 5 *Ειδωνεα νε*[*α*] *ενκωρω* [*κατ*]*οικουσε*, 21, 2 *Αιδωναια* [*ν*]*εα ε*[*ν*]*κ*[*ωρω*] (*Αιδωναι α*[*ν*]*εα* Wünsch), 21, 59 *Αιδωνεα νεα ενκωρω*, 22, 4 *Αειδωναια νε*[*α*] *ενκωρω* (*Αιδωναι ανεενκωρω* Wünsch),

24, 9 *Ειδωνεα νεα ενκωρω κατοικωσε*. Mehr Stellen anzuführen, scheint mir unnötig; sie beweisen alle das gleiche. Und was bedeutet endlich *ενκωρω*, das an all diesen Stellen sich findet? Die letzte lehrt es uns, es ist = *ἐν χορῷ*· auf das Schwanken zwischen *κ* und *χ* ist schon oben hingewiesen worden. Darnach lautet der ganze Eingang der grofsen Beschwörungsformeln: *ὑμεῖς* deae, *Φρυγία*, deae *Νύμφαι*, *Ἀϊδωνέα ἐν χορῷ κατοικοῦσαι*, *ἐξορκίζω ὑμᾶς κτλ.*

Inwiefern hierdurch das ganze Ergebnis der Untersuchungen von W. alteriert werden kann, wird er selbst sehen. Mir ist es höchst bedenklich, dafs nur in zwei Tafeln, Nr. 25 und Nr. 49, der Gott Seth unzweifelhaft bezeugt ist. Möge W. indessen diese Bemerkungen als Dank für die vielen Anregungen ansehen, die das Büchlein mir geboten; was sonst alles vortrefflich darin ist, wollte ich nicht mit Worten rühmen.

München. Aug. Heisenberg.

Vilh. Lundström, Granskning af en ny s. k. accentlag i byzantinsk trimeter. 12 Seiten 8°. (Separat ur Språkvetenskapliga Sällskapets förhandlingar 1897—1900 i Upsala Universitets Årsskrift.)

Als ich im Jahrgang 1898 dieser Zeitschrift S. 337—365 das von mir entdeckte Accentgesetz der byzantinischen Jambographen veröffentlichte, glaubte ich nicht, dafs ich jemals in die Lage kommen werde, einen Angriff gegen mein Gesetz abwehren zu müssen. Um so gröfser war meine Überraschung, als Lundströms Granskning mir zugeschickt wurde. Hier wird mir ja klipp und klar bewiesen, dafs mein Accentgesetz eitel Dunst ist, da ich verblendeter Thor die 'naturliga orsaker' der von mir konstatierten merkwürdigen Erscheinung nicht erkannt habe. Diese natürlichen Ursachen findet Lundström in der gleichzeitigen Frequenzabnahme der reinen Hephthemimeres und der mehrsilbigen Oxytona im jambischen Trimeter der Byzantiner gegenüber dem der vorbyzantinischen Zeit. Man sollte meinen, dafs Lundström durch umfassende statistische Erhebungen diese Frequenzabnahme nachgewiesen habe. Lundström hat dies unterlassen. Er bemerkt nur, dafs in einem Gedicht des Christophoros von Mytilene im Umfang von 134 Trimetern sich „blofs“ 23 Verse mit reiner Hephthemimeres und 6 mehrsilbige Oxytona finden (S. 10f.). Ich denke, dafs 23 Verse mit reiner Hephthemimeres und 6 mehrsilbige Oxytona in einem Gedicht von so bescheidenem Umfang gerade genug sind. Aber selbst wenn Lundström in jenen 134 Versen keine einzige reine Hephthemimeres und kein einziges mehrsilbiges Oxytonon gefunden hätte, welch unerhörte Leichtfertigkeit ist es, über die Frequenzverhältnisse von Cäsuren und Wortformen bei den byzantinischen Jambographen ein Urteil abzugeben, nachdem man 134, wirklich ganze einhundertvierunddreifsig Verse hintereinander gelesen hat! Hätte Lundström, wie es seine Pflicht war, sich nur ein klein wenig mehr in den byzantinischen Jambographen umgesehen, so hätte er sofort erkannt, dafs von einer Frequenzabnahme der reinen Hephthemimeres bei den Byzantinern keine Rede sein kann. Er hätte z. B. gefunden, dafs Ephraem in den ersten hundert Versen 37 Fälle der reinen Hephthemimeres aufweist, während die ersten hundert Trimeter von Sophokles' Antigone und von Aristophanes' Wolken nur je 23 Fälle bieten und in den ersten hundert

Trimetern von Euripides' Medea gar nur 16 Fälle vorkommen. In noch ärgerem Widerspruch mit den Thatsachen steht Lundströms Behauptung einer Frequenzabnahme der mehrsilbigen Oxytona. Während nämlich in der klassischen Zeit für die Hephthemimeres von dreisilbigen Wörtern nur solche mit langer Paenultima wie ἀδελφός, γεωργός, θησαυρός u. dgl. in Frage kommen, treten in der byzantinischen Zeit noch Wörter wie ἀγαθός, μαλακός, ὀπτικός u. s. w. hinzu. Die gänzliche Haltlosigkeit der Behauptungen Lundströms ist hiermit zur Genüge erwiesen. Daſs in Aristophanes' Wolken unter 769 Trimetern sich kein einziger Vers findet, welcher gegen mein Accentgesetz verstöſst, wird S. 6 hervorgehoben. Selbstverständlich wird darin kein vernünftiger Mensch etwas anderes erblicken als ein Spiel des Zufalls. Dies berechtigt aber noch nicht, wie Lundström es thut, die Thatsache, daſs z. B. in den 10392 Trimetern des Ephraem kein einziger widersprechender Vers sich findet, auch nur für ein Spiel des Zufalls zu halten.

Czernowitz. Isidor Hilberg.

Μανουὴλ Ἰω. Γεδεών, Γνώσεις ἐκ τοῦ τυπικοῦ τῶν μονῶν τοῦ Γαλησίου Ὄρους. Ἐν Κωνσταντινουπόλει. Ἐκ τοῦ πατριαρχικοῦ τυπογραφείου. (Leipzig, O. Harrassowitz.) 1898. 44 S. 8⁰. (S.-A. aus der „*Ἐκκλησιαστικὴ Ἀλήθεια*" 1898, Nr. 6 und 9.)

Der auſserordentlich fleiſsige Verfasser giebt in der vorliegenden Schrift einige Lesefrüchte aus zwei Handschriften der Laura des hl. Athanasios auf dem Athos. Einleitungsweise berichtet Gedeon über die bisher bekannten Erwähnungen der Klöster auf dem Berge Galesion bei Ephesos, allerdings nicht vollständig: nach Krumbacher Litt.-G.² S. 448 f. (vgl. S. 485) hätte er Georgios Galesiotes hinzufügen sollen und nach Boissonade, Anecd. gr. II 77—84, oder nach Zachariae, JGR III 656—659, die von Nikephoros Chumnos verfaſste Goldbulle des Andronikos II (vgl. Krumbacher² S. 480). Letztere Auslassung ist um so auffallender, als der von Gedeon zitierte Aufsatz Loparevs über das Leben des hl. Lazaros Galesiotes (Viz. Vrem. IV, 364—378) die Goldbulle nennt. Es ist nicht zu rechtfertigen, daſs Verf. sich an keiner Stelle mit Loparev über abweichende Lesarten und Meinungen auseinandersetzt; die einmalige Bemerkung (S. 7) *μνεία, οὐχ οἵαν προσεδόκων*, genügt dazu nicht. Ferner fehlt die Angabe, daſs Nikodemos Hagiorites in seinem Synaxaristes (in der Ausgabe Zakynthos 1868: I 235 ff.) zum 7. Nov. eine kurze, erbauliche Lebensbeschreibung des Lazaros giebt, einen Auszug aus seiner Übersetzung (im *Νέον Ἐκλόγιον*) der von Gregorios Kyprios verfaſsten Vita. Endlich fehlt der Hinweis, daſs die Angaben J. Sokolovs (Sostojanie monaschestwa etc., Kasan 1894 S. 134 f.) über Lazaros und seine Klostergründungen ganz hinfällig geworden sind; die Zitate Sokolovs aus der Vita im Cod. Mosq. Bibl. Synod. Nr. 369 kennzeichnen diese durch die fast wörtliche Übereinstimmung als die Vorlage des Nikodemos, also als das Werk des Patriarchen Gregorios Kyprios.

Der Titel der Schrift Gedeons bezieht sich nur auf den zweiten Teil (S. 25—40), der das im Cod. L. 99, saec. XIII, enthaltene Typikon der Klöster, d. h. ihre Gottesdienstordnung, behandelt. Die Hs ist in dem Hauptkloster τῆς Ἁγίας Ἀναστάσεως geschrieben. Das Typikon, für das die

in Jerusalem und in Kpel gebrauchten als Grundlage dienten, zerfällt in 4 Abschnitte; der dritte (*Συναξάριον σὺν Θεῷ τῶν δώδεκα μηνῶν*) enthält das verkürzte Tropologion, der vierte (*Συναξάριον σὺν Θεῷ ἁγίῳ τῆς ἁγίας καὶ μεγάλης Τεσσαρακοστῆς ἀρχόμενον ἀπὸ τῆς κυριακῆς τοῦ τελώνου καὶ τοῦ φαρισαίου καὶ λῆγον τῇ κυριακῇ τῶν ἁγίων πάντων*) erbringt einen neuen Beweis dafür, dafs noch im 13. Jahrh. Triodion und Pentekostarion nicht getrennt waren. Gedeon führt aus diesem Typikon eine Anzahl Besonderheiten und Abweichungen von den andern damals im Gebrauch befindlichen an: neue Lesarten einzelner Lieder, besondere Festfeiern, selbständige Anordnung der Vorlesungen aus der Schrift und der erbaulichen Litteratur, einige Vorschriften über die Beerdigungsfeier, über die Verpflegung an Festtagen, über die Zahl der *ἀγρυπνίαι* u. ä. Von allgemeinerer Wichtigkeit ist die Erwähnung der verlorenen Vita des Patriarchen Johannes Nesteutes (S. 30, vgl. Ehrhard b. Krumbacher[2] S. 144). S. 32 heifst es: *ἄρχονται ἀναγινώσκεσθαι αἱ μεταφράσεις τοῦ Λογοθέτου, καὶ οἱ Μαργαρῖται τοῦ Χρυσοστόμου, ἢ αἱ ἑρμηνεῖαι τῶν ἐπιστολῶν τοῦ ἁγίου ἀποστόλου Παύλου.* Bisher war keine *Μαργαρῖται* betitelte Schrift des Chrysostomos oder Blütenlese aus ihm bekannt, nur bei einer syrischen Auswahl findet man den Titel „Auserwählte Perle des Johannes Goldmund" (Aleppo 1707, vgl. R.-E. f. pr. Theol.[3] IV 101). Damit wäre wohl auch für das gleichbenannte Buch in der Sammlung des Attaleiates (*Βιβλίον οἱ Μαργαρῖται*: Sathas *M. B.* I 67, 8) der Verfasser nachgewiesen. Bei dem ausführlichen Zitat über das Räuchern (*περὶ θυμιαμάτων*) ist es zu bedauern, dafs Gedeon sich mit keinem Worte über das Verhältnis zu dem vielfach wörtlich übereinstimmenden Abschnitt des Euergetidos-Typikons (Dmitrijevskij, Beschreibung d. liturg. Hss I. *Τυπικά.* 1, S. 612 f.) äufsert, wäre es auch nur, um Dms falsche Lesart *πρὸς τὸ μὴ συχνοτέρας ποιεῖσθαι τοὺς ἐν τοῖς χοροῖς τὰς ἐπικλήσεις καὶ ἀνακλήσεις* (?)· in *ἐπικλίσεις καὶ ἀνακλίσεις*· zu verbessern. Die Form *μάθειεν* (S. 33) ist den Zusammenstellungen bei Dieterich (Byz. Arch. I, 238), Hatzidakis (Einltg. S. 192), Sophocles (S. 38) hinzuzufügen.

Im ersten Teil giebt Verf. zunächst eine Beschreibung des Cod. L. 127, 1, den auch Loparev benutzt hat: der Cod. enthält u. a. zwei Viten des hl. Lazaros, die erste (saec. XIV) von einem jüngeren Zeitgenossen, die zweite (saec. XVIII) von dem Patriarchen Gregorios Kyprios (vgl. Ehrhard bei Krumbacher[2] S. 98 f.) verfafst. Es folgt bei Gedeon eine ganz kurze Lebensübersicht des Heiligen, dessen Zeit er, richtiger als Loparev in seiner eingehenderen Darstellung, auf 967 — 7. Nov. 1053 berechnet. Die hinter fol. 294 mit roter Tinte gemachten Angaben des Abschreibers (wirklich saec. XV [S. 9], obgleich für die Hs S. 7 saec. XIV angegeben ist? — Die Abkürzung *τοῦ ἀφανισθέντος ἅπ : φ.* ist vielleicht *ἁπλοῦ φύλλου* zu lesen) sind für die Klostergeschichte wichtiger, als es nach Gedeon scheinen könnte. Hinzuziehen mufs man die erwähnte Bulle des Andronikos II (1282—1328), die nach Zachariae in seine ersten Regierungsjahre zu datieren ist und auf den Einflufs des Patriarchen Joseph I Galesiotes oder wahrscheinlicher noch seines Nachfolgers Gregorios Kyprios (1283—1289) zurückzuführen sein dürfte, dessen Lazaros-Vita dann zur Information des Kaisers geschrieben zu denken wäre. So findet man, dafs von den drei durch Lazaros auf dem Galesion gegründeten Klöstern *τῆς ἁγίας Ἀναστά-*

σεως (40 Mönche), τοῦ Σωτῆρος (12 Mönche), τῆς Θεοτόκου (12 Mönche) (Gedeon S. 14f) um 1283 nur noch das letzte bestand. Dasselbe wurde durch die Bulle mit dem Kloster τῆς ἁγίας Ἀναστάσεως in Kpel zu einem unteilbaren Ganzen vereinigt, wie 1282 von Michael VIII Palaiologos das alte Kloster τῶν Κελλιβάρων bei Milet mit dem erneuerten Kloster Δημητρίου in Kpel vereint worden war (Troitzkij S. 13f.). Bei der später erfolgten Einnahme dieses letzten Galesion-Klosters (wohl durch die Türken) wurde die Vita an einen Salbenkrämer verschleudert, aber bald, freilich nicht unbeschädigt, von dem Kloster in Kpel wieder erworben, wo sie dann für die Laura des hl. Athanasios abgeschrieben wird. Recht weitläufig bespricht Gedeon die Angaben über die Erziehung des jungen Lazaros (Leo vgl. Loparev), da ihn ein Werk Συμβολαὶ εἰς τὴν ἱστορίαν τῆς παρ' ἡμῖν παιδείας beschäftigt. Darauf giebt Verf. aus der gröſseren Vita recht interessante Auszüge über die kurz vor dem Tode des Lazaros von diesem diktierte Diatyposis, welche die Gründungsgeschichte und alle sonstigen Bestandteile eines τυπικὸν κτητορικόν enthalten hat. Eine Anzahl Auszüge, die sich auf Lazaros' Beziehungen zu den Kaisern Michael V Kalaphates und Konstantin IX Monomachos, sowie zu manchen hervorragenden Personen des Hofes beziehen, geben eine Vorstellung von dem Ansehen des kleinasiatischen Abtes und damit von der Wertschätzung des Mönchsstandes in jener wilden Zeit. Genannt werden Maria Skleraina (S. 15), ein Nikephoros Kampanes (S. 20), wohl derselbe, der S. 22 Νικήφορος ὁ τοῦ Εὐθυμίου genannt wird (Loparev vermutet Καμπανάρης nach Zachariae JGR I 88), ein Johannes Mitas, τὴν τοῦ μυρελαίου (Loparev denkt an das Kloster Μυρέλαιον in Kpel, anders Gedeon S. 41) ἐπίσκεψιν τὴν ἐν τῷ θέματι τῶν Θρακησίων ἐγχειρισθείς, früher διοικητὴς Ἐφέσου καὶ ἀρτοκοπείου, und sein Oheim Eustathios Mitas (S. 21), ein Konstantinos Barys (S. 21). Bemerkenswert ist auch, daſs Lazaros die Bestätigung seines Bruders Ignatios als seines Nachfolgers durch eine Abordnung beim Kaiser nachsucht. Eine Ergänzung des unvollständigen Berichtes darüber erhofft Verf. von der römischen Hs, nach der der gelehrte Bollandist van den Gheyn die Vita des Lazaros herauszugeben gedenkt. Aus der jüngeren Vita des Unions-Feindes Gregorios erwähnt Verf. nur, daſs Lazaros in seiner Jugend von dem Wunsche, Rom zu sehen, erfüllt gewesen, aber durch den Bischof von Ephesos davon abgebracht sei (S. 24). Auffallend ist, daſs in den Zitaten, die Gedeon und Loparev gemeinsam haben, die Lesarten mehrfach recht verschieden sind; u. a. fehlen bei Gedeon auf S. 20 die Worte ταραχὴ καὶ [θόρυβος], βασιλέως [Μιχαὴλ], [τῇ δὲ τρίτῃ] τοῦ λαοῦ κατ' αὐτοῦ ἐπαναστάντος.

Zu vergleichen ist die Besprechung der Schrift Gedeons durch J. Sokolov, Viz. Vrem. V 793—796, die allerdings kaum mehr als eine Inhaltsangabe bietet.

Der Verf. hat uns in der vorliegenden Schrift mancherlei bedeutsame Mitteilungen geboten, hat es aber versäumt, die lose aneinander gereihten Notizen zu einer geschlossenen Darstellung der Geschichte des Lazaros und seiner Klostergründungen zu verarbeiten; meistens hat er es sogar unterlassen, diese Notizen in einem gröſseren Zusammenhange nutzbar zu machen; obendrein erscheint das gelieferte Rohmaterial nicht in allen Punkten zuverlässig. Wollte und konnte Gedeon im Hinblick auf die bevorstehende

Veröffentlichung van den Gheyns die beiden Viten nicht ganz herausgeben, so wäre es weit besser gewesen, er hätte gewartet, bis jene vorlag.

Hamburg. W. Nissen.

G. Owsepian, Die Entstehungsgeschichte des Monotheletismus nach ihren Quellen geprüft und dargestellt. Leipzig, Breitkopf und Härtel, 1897. *Σελίδες* 56. 8ον.

Θέματα ἱστορικά, οἷον τὸ περὶ τοῦ χρόνου τῆς ἐμφανίσεως καὶ τῆς πρώτης ἀκμῆς τοῦ μονοθελήτου δόγματος, ἔχουσιν ἀμεσοτάτην σχέσιν πρὸς τὴν ἱστορίαν τῶν χριστιανικῶν λαῶν, ὅσοι ἀπὸ τῆς ἐν Χαλκηδόνι συνόδου περιέπεσον εἰς τὴν τάξιν τῶν μονοφυσιτῶν, ἢ διακεκριμένην ἀπετέλεσαν ἐκκλησίαν τῆς ἐν Χαλκηδόνι συνόδου τὰς ἀποφάσεις οὐδόλως ὡς ὀρθοδόξους ἀναγνωρίζουσαν· ἡ μείζων δὲ τῶν ἐκκλησιῶν τούτων εἶναι ἡ τῶν γρηγοριανῶν λεγομένη Ἀρμενίων, ἥτις αὐτοκαλουμένη καὶ καθολικὴ καὶ ὀρθόδοξος δεσπόζει σοβαρῶς ὡς ἐκ τοῦ ὄγκου της ἐπὶ τῶν οὐσιωδῶς μονοφυσιτικῶν ἐκκλησιῶν, οἷον τῶν ἰακωβιτικῶν καὶ τῶν κοπτικῶν· καὶ ἐπειδὴ τὸ μονοθέλητον δόγμα, ὅπερ αὐτὸ καθ' ἑαυτὸ εἶναι φυσικὴ ἀπόρροια τοῦ μονοφυσιτικοῦ, σχετίζεται χρονικῶς πρός τινα σύνοδον ἀρμενικήν, δι' ἧς οἱ Ἀρμένιοι εἶχον ἑνωθῆ προσκαίρως μετὰ τῶν καθολικῶν ὀρθοδόξων, ἑπόμενον ἦτο ὅτι τοῦτο θὰ συνέσπα ποτὲ πρὸς ἑαυτὸ τὴν προσοχὴν ἐλλογίμου τινὸς ἀρμενίου. Τοιοῦτος εὑρέθη πραγματικῶς ἐν τῷ ἀτόμῳ τοῦ κάλλιστα μορφωθέντος ἐν Γερμανίᾳ Dr. Owsepian, *τανῦν δὲ κληρικοῦ διαμένοντος ἐν τῇ πόλει Ἐτσμιατζίν· οὗ τὸ περὶ τοῦ μονοθελήτου δόγματος ἱστορικὸν μελέτημα ἀνέγνωμεν ἡμεῖς μετὰ πολλῆς προσοχῆς, διότι εὕρομεν αὐτὸ γεγραμμένον ἐν πλήρει γνώσει τῶν σημαντικωτάτων ἑλληνικῶν πηγῶν καὶ τῶν προτέρων πάλιν εἰς ταύτας παρατηρήσεων ὀνομαστῶν συγγραφέων τῆς ἡμετέρας ἐποχῆς*[1]). *Ὁ* Dr. Owsepian *δὲν ἠρκέσθη εἰς ταύτας μόνας τὰς πηγάς, διότι ὅπερ ἐν αὐταῖς ἐφαίνετο αὐτῷ συγκεχυμένον ἐκ χρονικῆς καὶ πραγματικῆς ἐπόψεως, ἐφιλοτιμήθη τοῦτο νὰ διαλευκάνῃ καὶ τῇ βοηθείᾳ τῶν σχετικῶν πρὸς τὸ οἰκεῖον αὐτῷ θέμα συριακῶν ἅμα καὶ ἀρμενικῶν πηγῶν· ἐπὶ πλέον ἔκαμε χρῆσιν καὶ γράμματος ἀνεκδότου τοῦ ἀρμενίου πατριάρχου Κομιτᾶ, ὅστις εἶχε λάβῃ μέρος ἐνεργὸν ἔν τινι συνόδῳ μονοφυσιτικῇ τῶν ἐτῶν* 615/6. *Οὕτως ὁ* Dr. Owsepian *παρέσχεν ἡμῖν ἀξιοσημείωτον μελέτημα, διῃρημένον εἰς τέσσαρα κεφάλαια· τούτων δὲ τὸ πρῶτον ἐξετάζει τὴν πολιτικὴν καὶ τὴν ἐκκλησιαστικὴν κατάστασιν τοῦ βυζαντινοῦ κράτους πρὸ τῆς ἐμφανίσεως τῶν μονοθελητῶν, ἐν σχέσει πρὸς τὰ πράγματα τὰ φυσικῶς εἰς ταύτην ἀπολήξαντα τὴν ἐμφάνισιν. Τὸ δεύτερον κεφάλαιον ἀπαριθμεῖ καὶ χαρακτηρίζει τὰς μαρτυρίας, αἵτινες ἀναφέρονται εἰς τὴν πρώτην ἱστορίαν τοῦ μονοθελήτου δόγματος· εἶναι δὲ αὗται τριτταί, κατὰ τὸν ἡμέτερον συγγραφέα, καὶ αἱ μὲν πρῶται δεικνύουσι τὴν Θεοδοσιούπολιν (τὸ νῦν Ἐρζερούμ) ὡς τόπον ἐμφανίσεως τοῦ δόγματος, αἱ δ' ἕτεραι τὴν συριακὴν Ἱεράπολιν, αἱ δὲ τρίται τόπον μὲν οὐδόλως ὁρίζουσιν, ἀλλ' ὡς πρῶτον μονοθελήτην ἐθέλουσι Θεόδωρον τὸν ἐπίσκοπον Φαράν. Ἐντεῦθεν ἕπεται, ὅτι ἡ πρώτη τοῦ μονοθελήτου δόγματος ἱστορία εἶναι κάπως συγκεχυμένη, ἂν καὶ τοῦ πατριάρχου Σεργίου τὸ γράμμα πρὸς τὸν πάπαν Ὁνώριον ἱκανῶς αὐτὴν σαφηνίζει· τοῦτο δὲ πάλιν τὸ γράμμα συμμελετώμενον μετὰ τῶν ἄλλων περὶ τοῦ*

---

1) *Λυπηρὸν εἶναι ὅτι τὰ παρὰ τῷ* Owsepian *τεμάχη τῶν ἑλληνικῶν μαρτυριῶν ἐτυπώθησαν ἀπροσέκτως μεθ' ἱκανῶν σφαλμάτων.*

μονοθελήτου δόγματος μαρτυριῶν συμβάλλει τὰ μέγιστα καὶ εἰς τὴν διάκρισιν τῶν ἐτῶν, καθ' ἃ συνέβησαν αἱ ὑπὸ τοῦ Σεργίου διηγούμεναι διάφοροι τοῦ δόγματος φάσεις. Ὁ Dr. Owsepian βοηθούμενος ἀληθῶς ὑπὸ τοῦ γράμματος τοῦ Σεργίου προσπαθεῖ ἐν τῷ τρίτῳ διμερεῖ κεφαλαίῳ νὰ προσδιορίσῃ ἑκάστης ἀντιφατικῆς μαρτυρίας τὴν κυρίαν ἐπιστημονικὴν χρῆσιν· μεθ' ὃ ἐν τῷ τετάρτῳ κεφαλαίῳ ἐκτίθησι τὸ ἀποτέλεσμα τῆς ἐρεύνης του, συστηματοποιήσας τοῦτο εἰς μίαν συνεχῆ διήγησιν ἄχρι τοῦ 634-ου ἔτους. Τὸ μονοθέλητον δόγμα ἐμφανίζεται τὸ πρῶτον ὑπὸ τοῦ Κ/πόλεως πατριάρχου Σεργίου ἔτει 616-ῳ· ἔτει δὲ 622-ῳ ἀπασχολεῖται μὲ τοῦτο τὸ δόγμα ὁ αὐτοκράτωρ Ἡράκλειος, καὶ πάλιν ἔτει 626-ῳ ἐν τῇ Λαζίᾳ μετὰ τοῦ Φάσιδος ἐπισκόπου Κύρου· μετὰ δὲ τοῦτο τὸ ἔτος ἀναπτύσσεται τὸ δόγμα μεταξὺ τοῦ Σεργίου καὶ τοῦ Φαρὰν ἐπισκόπου Θεοδώρου, ἀσπάζεται τοῦτο κατόπι φανερῶς ὁ Ἡράκλειος ἐν Ἱεραπόλει ἔτει 634-ῳ, μετὰ τὴν συνάντησιν Ἀθανασίου πατριάρχου τῶν Ἰακωβιτῶν, ἀφοῦ πρότερον (630) διώρισε πατριάρχην Ἀλεξανδρείας τὸν ἀπὸ Φάσιδος ἐπίσκοπον Κῦρον, ὅστις, ἵνα φανῇ συνεπὴς εἰς τὰς προσδοκίας καὶ τοῦ Ἡρακλείου καὶ τοῦ Σεργίου, κατώρθωσεν ἔτει 633-ῳ τὴν ἕνωσιν τῶν ἐν Αἰγύπτῳ ποικιλομορφώτων μονοφυσιτῶν, τῶν ἐκεῖ τότε καλουμένων Θεοδοσιανῶν· ἐν τῷ αὐτῷ δὲ χρόνῳ κατορθοῦται διὰ τοῦ Ἡρακλείου ἐν Ἀρμενίᾳ, ἐν τῇ Θεοδοσιουπόλει, ἡ συγκρότησις συνόδου, δι' ἧς οἱ Ἀρμένιοι συνηνώθησαν προσκαίρως μετὰ τῆς ἐπισήμου τοῦ βυζαντινοῦ κράτους ἐκκλησίας. Τοιοῦτον εἶναι συνοπτικώτατα τὸ χρονολογικὸν ἀποτέλεσμα τῆς μελέτης τοῦ Dr. Owsepian. Περὶ τῶν ἐτῶν 616, 622, 626 καὶ 633 οὐδὲν ἔχομεν νὰ εἴπωμεν, καθόσον αἱ πρὸς ὁρισμὸν τούτων ἔρευναι τοῦ ἡμετέρου συγγραφέως φαίνονται οὖσαι ἀσφαλεῖς· ἀλλ' ὡς πρὸς τὸν ὁρισμὸν τῆς συναντήσεως τοῦ ἰακωβίτου Ἀθανασίου καὶ τοῦ Ἡρακλείου ἔτει 634-ῳ, νομίζομεν, ὅτι ὁ Dr. Owsepian δὲν ἔχει δίκαιον. Ἡ συνάντησις αὕτη, κατὰ τὰς ἀσφαλεστάτας ἑλληνικὰς πηγάς, ἐγένετο εὐθὺς ἀμέσως μετὰ τὴν ὑπὸ τοῦ Ἡρακλείου ἀποκατάστασιν τῶν τιμίων ξύλων ἐν Ἱεροσολύμοις ἔτει 629-ῳ· καὶ ἂν ἀποβλέψωμεν εἰς τοῦτο, ὅτι ὁ Σωφρόνιος ἐγένετο πατριάρχης τῶν Ἱεροσολύμων ἔτει 634-ῳ, ὅτι δὲ πάλιν οὗτος εὐθὺς ἐν ἀρχῇ τῆς πατριαρχίας του ἀνεκοίνωσε πρὸς τὸν Σέργιον ἀντίγραφον τῆς συνοδικῆς του καταδίκης καὶ ἀποκρούσεως τοῦ μονοθελήτου δόγματος (ἐν ᾗ καὶ Ἀθανάσιος ὁ Σύρος ἀναθεματίζεται καὶ καταθεματίζεται· οὗτος δὲ ὁ Ἀθανάσιος εἶναι αὐτὸς ὁ ἐν Ἱεραπόλει περιπλέξας τὸν Ἡράκλειον ἐν τῇ αἱρέσει τῶν μονοθελητῶν), πάντως ἀσφαλέστερον εἶναι νὰ παραδεχώμεθα, ὅτι τοῦ Ἡρακλείου καὶ τοῦ Ἀθανασίου ἡ συνάντησις, διάλεξις καὶ σύμβασις ἐγένετο ἔτει 629/630. Γνωστὸν δὲ ἄλλως εἶναι, ὅτι ὁ ἀπὸ Φάσιδος ἐπίσκοπος Κῦρος ἐγένετο πατριάρχης Ἀλεξανδρείας ἔτει 630-ῳ, ὃν ὡς Φάσιδος ἁπλῶς ἐπίσκοπον εἶχεν ἤδη προσκαλέσῃ ὁ Ἡράκλειος εἰς Ἱεράπολιν (Θεοφ. σ. 329 Boor. Βίος τοῦ ὁσίου Μαξίμου § η΄. Βίος τοῦ Σωφρονίου ἐν τοῖς ἡμετέροις Ἀναλέκτοις, τ. 5, σ. 146) καὶ ἐκεῖθεν αὐτὸν ἀναμφιβόλως εἰς πατριάρχην προήγαγεν Ἀλεξανδρείας. Ἂν ὅμως εἰς ταῦτα νομίζει ὁ Dr. Owsepian, ὅτι δύναται σοβαρῶς νὰ ἀντείπῃ καὶ οὕτω νὰ ὑποστηρίξῃ τὴν γνώμην του, τότε βεβαίως θὰ εὑρεθῶμεν ἐνώπιον προβλήματος, περὶ τοῦ ἂν ἔχωσιν ὀρθῶς προσδιορισθῇ τὰ ἔτη τῆς ὡς πατριαρχῶν ἐγκαθιδρύσεως τοῦ Κύρου καὶ τοῦ Σωφρονίου, οὗ τὸν βίον ὑπὸ τοῦ Ζωναρᾶ συγγραφέντα καὶ ὑφ' ἡμῶν πέρυσιν μόλις ἐκδοθέντα δὲν ἦτο δυνατὸν νὰ χρησιμοποιήσῃ ὁ Dr. Owsepian. Τελευτῶντες εὐχόμεθα, ὅπως καὶ ἕτεροι ἐλλόγιμοι Ἀρμένιοι οὕτω καλῶς, ὡς ὁ Dr. Owsepian, μορφωμένοι συντάττωσι μελετήματα σχετιζόμενα ἀμέσως πρὸς τὸ Βυζάντιον καὶ τὴν Ἀρμενίαν, ἧς γενναῖα τέκνα εἶχον

ἱκανῶς προαγάγῃ τὴν ἰσχὺν τοῦ βυζαντινοῦ κράτους, συμπολεμήσαντα μετὰ τῶν Ἑλλήνων κατὰ παντοίων τῆς ὀρθοδόξου χριστιανωσύνης ἐχθρῶν.

Περκιόμβι τῆς Φιλλανδίας, 15. *ἰουνίου* 1899. *Ἀ. Π.-Κεραμεύς.*

Dr. **Walter Norden**, Der vierte Kreuzzug im Rahmen der Beziehungen des Abendlandes zu Byzanz. Berlin, B. Behrs Verlag 1898. 108 S. 8°.

In der Debatte über den vierten Kreuzzug und seine Wendung gegen Konstantinopel ist es nicht anders gegangen als in der Regel, wenn Probleme dieser Art zu sehr lokalisiert werden. Dieselben Thatsachen werden immer schärfer und aus immer gröfserer Nähe betrachtet, das einzelne wird immer pointierter, aber das Gefühl für seine relative Bedeutung geht verloren. Da der vierte Kreuzzug ein besonders grofses Scandalum bildet, und seine Ideale gar zu schmählich in den Staub gemeinster Interessen gezogen worden sind, lag es nahe, nach einem Sündenbock zu suchen, und so sind in der Regel die Venezianer angeklagt worden, aus Rücksicht auf ihre Handelsvorteile den Zug von dem ihnen befreundeten Ägypten abgelenkt zu haben. Indessen seit G. Hanoteaux in einer gründlichen Kritik (Revue historique 1877) dieser Behauptung den Boden entzogen hat, hat sich die Vermutung nach anderer Richtung gewendet, und nun sollte der deutsche König Philipp von Schwaben es gewesen sein, der den Kreuzzug seiner Familienpolitik dienstbar machte und für seine Gemahlin, eine griechische Prinzessin, in dem Thronstreit in Konstantinopel Partei ergriff. Man sah das Unternehmen als ein grofses Intriguenschauspiel an, in dem künstlich auctores und actores, Hintermänner und Exekutanten, ihre Rollen ausführten. Der Verf. des vorliegenden Buches hat mit dieser Auffassung gebrochen, er sucht die Übertreibungen einzuschränken und alles und jedes in den richtigen Zusammenhang zu rücken. Er wirft einen Rückblick auf die Beziehungen des Abendlandes zu Byzanz, wie sie in den hundert Jahren vor dem vierten Kreuzzug durch normannische Eroberungsabsichten, Kreuzfahrten, imperialistische Gelüste als eine neue Tendenz europäischer Politik sich gebildet hatten, erzählt die Umstände, welche gegen Ende des Jahrhunderts die abendländische Gefahr für das griechische Reich abschwächten (Ende des Normannenstaats, Tod Heinrichs VI), und entwickelt auf der Folie dieses Kontrastes den Verlauf des vierten Kreuzzuges als einer höchst gutgemeinten und arglosen Interventionspolitik, die blofs einen kurzen „Umweg" über Konstantinopel habe nehmen wollen, um dann mit grofser Entschiedenheit in die heiligen Bahnen eines Kreuzzuges zurückzulenken. Unterwegs habe sich gezeigt, dafs es ein „unglückliches Experiment" gewesen sei, einen griechischen Kaiser von Abendlands Gnaden einsetzen zu wollen, und so sei es wider alle Absicht zur Exekution gekommen, worüber Konstantinopel erobert worden und der Kreuzzug stecken geblieben sei. Dies alles habe sich so von Fall zu Fall ereignet; nichts aber berechtige, die Dinge ex eventu zu beurteilen, und einem der Teilnehmer eine dolose Absicht unterzuschieben. Wenn dagegen Innocens III den Plan auf Konstantinopel von vornherein verurteilt habe als die Interessen des Kreuzzugs schädigend, so habe er die „guten Absichten der Kreuzfahrer" verkannt.

Diese Auffassung trägt Dr. Norden sehr klar und wohldisponiert vor;

schon das Thema so formuliert zu haben, dafs der Kreuzzug der isolierten Betrachtungsweise wieder entzogen und in den „Rahmen der Beziehungen des Abendlandes zu Byzanz“ gestellt wird, ist ein unbestreitbares Verdienst; durch die logische Gliederung und die ungewöhnliche Sicherheit des Aufbaus gewinnt die These etwas so Ansprechendes, dafs es mich nicht wunder nahm, einen Beurteiler in der Pariser Revue critique seine unbedingte Zustimmung erklären zu sehen. Wenn ich das nicht kann und mich veranlafst finde, die Auffassung des Verf. abzulehnen, so ist es mir umsomehr eine angenehme Pflicht, die Begabung des Mannes anzuerkennen und wohlbegründete Hoffnungen auf seine weitere wissenschaftliche Thätigkeit zu äufsern.

Ich will mich nicht dabei aufhalten, dafs der Verfasser zwar ablehnt, dafs von venezianischer oder deutscher Seite „Verrat“ geübt worden sei, dennoch aber wie von einer feststehenden Thatsache davon spricht, dafs die Griechen ein Jahrhundert lang treulos und verräterisch gegen die Kreuzfahrer gehandelt hätten (S. 32 und 56). Wenn Hanoteaux schon die Leichtigkeit aufgefallen ist, „avec laquelle les croisés d'alors se rejetaient réciproquement l'accusation de trahison“, so hätte sich diese Beobachtung wohl auch zu Gunsten der Griechen ausdehnen lassen. Da es indessen hier nicht möglich ist, genauer auf die byzantinische Politik in Sachen der Kreuzzüge einzugehen, so will ich mich mit der Bemerkung begnügen, dafs sie keinesfalls mit der alten Kreuzfahrerparole vom griechischen Verrat abgethan ist. Was mir die These des Verf. unannehmbar macht, ist etwas ganz anderes. Ich kann seinen Glauben an die Bonenfant-Politik des Dogen Dandolo nicht teilen. Wenn irgendwo, so kannte man in Venedig die griechischen Verhältnisse genau und wufste, was eine Interventionspolitik am Bosporos zu bedeuten habe. Dafs Alexios IV seine Versprechungen zu Gunsten des Kreuzzuges nicht würde halten können, konnte die Venezianer nicht überraschen; die Dinge entwickelten sich vor Konstantinopel, nicht wie die Venezianer sie bestellt hatten, aber als ob sie sie so bestellt hätten. Schliefslich: fecit, cui prodest; Venedig bekam, was sein Vorteil war, und schlug darüber die Bannstrahlen des Papstes für nichts an. Vom Standpunkt der christlichen Politik von damals gab es nichts Skandalöseres, als was die Venezianer gegen Zara und gegen Konstantinopel thaten. Hierüber darf man Innocens III als klassischen Zeugen betrachten. Ferner, dafs das griechische Reich in römisch-katholischem Besitz den Kreuzfahrern den Weg erleichtert und die Okkupation Palästinas gesichert hätte, wer wird das glauben? Erstlich spricht der Erfolg gegen diese Annahme, und zweitens ist die „Strafse Karls des Grofsen“, der Landweg nach dem furchtbaren Geschick Barbarossas sowieso aufgegeben, und der Seeweg gewählt worden. Seit man nicht mehr das griechische Reich passierte, seit ein türkischer und ein armenischer Staat zwischen Byzanz und den Kreuzfahrerkolonieen bestehen blieb, war Byzanz kein Faktor der Kreuzzugspolitik mehr wie von 1096 bis 1190.

Der Fall von Konstantinopel ist eine Thatsache von so folgenschwerer Bedeutung, dafs kein Historiker geneigt sein wird, die Verantwortlichkeit der Beteiligten zu entlasten. Es ist ein Zeichen der grauenhaften Anarchie des damaligen Augenblicks, dafs es keine Autorität gab, die der venezianischen Politik mit Erfolg hätte entgegentreten können. Thatsächlich sind

viele Intriguen um dieses Kreuzzugsunternehmen gesponnen worden; nicht ihnen aber ist Konstantinopel zum Opfer gefallen. Alle diese Machenschaften treten gegen die venezianische Politik zurück. Nicht als wäre sie auf die Anklage: Verrat in den zuvorgenannten ägyptischen Beziehungen festzunageln; aber diese Politik als Ganzes, wie sie im 12. Jahrh. sich entwickelt hatte, war es, was nach dieser Lösung hin gravitierte. Das letzte Wort wird erst dann gesprochen werden, wenn die venezianische Politik nach dieser Seite hin einmal erkannt und in ihren Abwandelungen genau dargestellt worden ist.

Heidelberg, Juli 1899. Carl Neumann.

Georg Caro, Genua und die Mächte am Mittelmeer (1257—1311). Ein Beitrag zur Geschichte des 13. Jahrh. 2 Bde. (1. Bd. 414 S. Halle a. d. S. 1895, Max Niemeyer; 2. Bd. 471 S. ebendaselbst 1899).

Die Überschrift des genannten Werkes läfst nicht vermuten, dafs in demselben in so ausführlicher Weise auf die byzantinische Geschichte Rücksicht genommen ist. Wenn aber der Verf. die Geschichte der Stadt Genua zum Mittelpunkt seiner Darstellung gemacht hat, so ist es natürlich, dafs er auf das griechische Reich zu sprechen kommt, wenn es sich um Beziehungen Genuas zu dem letzteren handelt. Diese Beziehungen waren äufserst lebhafte, namentlich in dem Zeitraum zwischen 1258—1282. Da die Kommune in jener Periode die einzige Mittelmeermacht war, von der sich Michael Palaiologos nichts Schlimmes zu versehen hatte, eignete sie sich auch am besten zum Bundesgenossen von Ostrom, und beide Teile fanden ihre Rechnung hierbei. Das Bündnis zu Nymphaeum vom 13. März 1261 bestimmte für lange Zeit die Politik der beiden Staaten zu einander, und die Geschichte dieser Allianz bis zum Jahre 1281 findet in dem 1. Bande eine weitgehende Berücksichtigung. Hierbei kommen hauptsächlich in Betracht 1. Buch 7. Kap., 2. Buch 1. u. 6. Kap., 3. Buch 3. u. 8. Kap.

Der zweite Band von Caros Werk behandelt die Geschichte Genuas vom Jahre 1282—1311. Byzanz tritt zunächst politisch in den Hintergrund, nachdem die Gefahr, welche es von seiten Karls von Anjou und Venedigs bedrohte, durch die Sicilianische Vesper glücklich abgewendet war. In die Kämpfe seines Bundesgenossen gegen dessen Rivalen mischte sich der griechische Kaiser nicht ein, und nur wenn seine eigene Herrschaft bedroht war, wurden seine Beziehungen zu Genua wieder lebhafter und freundlicher, während es zu Zeiten, da man der Bundesgenossen entbehren konnte, nicht an Reibereien zwischen diesen und den Griechen fehlte (5. Buch 6. Kap. S. 228 und 6. Buch 5. Kap. S. 380). Erst nach Abschlufs des Kampfes auf Sicilien tritt das griechische Reich wieder in den Vordergrund der Politik der Mittelmeerstaaten, unter die als neuer Faktor die Katalanische Kompagnie tritt. Diese bezweckt ursprünglich den Kampf gegen die Ungläubigen im Dienste der griechischen Kaiser, um sich schon sehr bald in Gegensatz zu denselben zu stellen (6. Buch 1. Kap.). Andronikos, der Nachfolger des Michael Palaiologos, wandte sich in seiner Bedrängnis an die Genuesen und gab seine Einwilligung zur Verehelichung seines jüngeren Sohnes Theodoros Palaiologos mit der Tochter des genuesischen Machthabers Opicius Spinola. Die nur unzureichend ausgerüstete

Hilfsflotte der Genueser richtete indessen in der Romania bei der Belagerung von Gallipoli nichts aus (1306), dagegen vermochte sich Theodoros mit Unterstützung der Kommune der Markgrafschaft Montferrat zu bemächtigen und sich in derselben auch schliefslich zu behaupten (6. Buch 3. Kap.). Nach der Flottenentsendung vom Jahre 1306 beteiligte sich Genua nicht mehr an den Streitigkeiten mit den Katalanen; aber ebensowenig nahm es Anteil an dem Bündnis, das Karl von Valois mit Venedig unter der Protektion des Papstes Clemens V gegen das byzantinische Reich schlofs. Der Podesta von Pera leistete sogar den Griechen gegen die Türken Beistand mit einer Anzahl genuesischer Galeeren (6. Buch 5. Kap. S. 379).

Nachdem ich in kurzem berichtet habe, welche Rolle Caro der byzantinischen Geschichte in seinem Werke zuweist, möchte ich nicht schliefsen, ohne ein Gesamturteil über dasselbe abzugeben. Es verdient, um es kurz zu sagen, uneingeschränktes Lob, trotzdem der Verf., wie er selbst eingesteht, nicht mehr die neueste Litteratur benutzen konnte. Der Stoff ist vorzüglich eingeordnet, die Darstellung schlicht und doch fesselnd; desgleichen bin ich mit seiner Beurteilung der hauptsächlichsten Persönlichkeiten, sowie auch der päpstlichen Politik völlig einverstanden. Nur eins möchte ich im Interesse des Werkes bedauern, dafs der Verf., der die Registerveröffentlichungen der École de Rome benutzte, bei seinem italienischen Aufenthalte nicht auch einen Abstecher nach Rom gemacht hat, um für die überaus wichtigen Päpste Nikolaus III und Martin IV im Vatikanischen Archiv die dortigen aufserordentlich reichhaltigen Register einzusehen. Die Arbeit würde sich sicher gelohnt haben.

Berlin. A. von Hirsch-Gereuth.

Mich. G. Lamprynides, *Ἡ Ναυπλία ἀπὸ τῶν ἀρχαιοτάτων χρόνων μέχρι τῶν καθ' ἡμᾶς. Ἐν Ἀθήναις, τύποις ἐκδοτικῆς ἑταιρείας.* 1898. 653 S. 8⁰.

Nauplia spielte in der Geschichte des Altertums so gut wie keine Rolle; im Mittelalter und besonders während der Venezianerherrschaft ist es die führende Stadt im Peloponnes als Napoli di Romania, in der neuesten Zeit ist es nach den Worten des patriotischen Verfassers, der sein Buch dem grofsen Bürger von Nauplia Charilaos Trikupis, gewidmet hat, die *ἱερὰ κιβωτός, ἐν ᾗ θάλπεται καὶ διαφυλάσσεται ἡ ἐθνικὴ τῆς Ἑλλάδος ἀνεξαρτησία.* Die Geschichte des Altertums, d. h. des Wenigen, was wir von Nauplia wissen, wird deshalb in einem Kapitel auf 36 Seiten abgethan, die römische und byzantinische Zeit, nach des Verf. zeitlicher Abgrenzung im zweiten Kapitel 200—1212 (von S. 36—74), die Herrschaft der „Franken" von 1212—1389 und der Venezianer von 1389—1540 (bis S. 174), die Türkenherrschaft von 1540—1686 und mit kurzer Unterbrechung durch die Venezianer von 1715—1821 (bis S. 358), der ganze übrige Teil des Buches (bis S. 653) behandelt die Zeit der Befreiungskriege und die Regierung König Ottos.

Eine Reihe von Bildern, Karten, Skizzen und Plänen schmückt das Buch, wenn dieser Ausdruck bei der bekannten Reproduktionskunst griechischer Offizinen erlaubt ist. Die Zeit, die hier für uns in Betracht kommt, ist also die römische, byzantinische, fränkische und venezianische Herrschaft von 200—1540, welche von S. 36—174 dargestellt ist.

Im Jahre 589 hören wir zum ersten Male von Nauplia oder richtiger τὸ Ναύπλιον, wo sich eine byzantinische Besatzung tapfer gegen die slavischen Avaren hielt. Der hl. Nikon, mit dem Beinamen Μετανοεῖτε, soll 963 dort gepredigt haben, κατὰ τὸν ἀρχαῖον αὐτοῦ βιογράφον. Der Verf. bringt ein Zitat, sagt uns aber nicht, woher. Die Biographie des Metanoites ist aber im Urtext noch unediert. (Krumbacher, Byz. L.-G.[2] S. 196 und 199.) Der Feldherr des Kaisers Romanos, Nikephoros Karanienos, der 1032 die arabische Fotte vernichtete, wird als στρατηγὸς Ναυπλίου angeführt. Der arabische Geograph Edrisi erwähnt „Anamboli" 1153 unter den 13 Städten des „Pelpones". Den Petros von Argos (921—22) nennt der Verf. ἐπίσκοπος Ἄργους καὶ Ναυπλίου nach der Chronik des Dukas (1341—1462); es ist aber sehr wahrscheinlich, daſs damals Nauplion als Bischofssitz noch nicht existierte, sondern nur vom Chronisten nachträglich als solcher anachronistisch angesetzt wurde. Nach derselben Chronik nahm Petros (921—22) an der Synode von Konstantinopel teil; es müſste also sein Todesjahr „nach 920" bei Krumbacher (a. a. O. 167) etwas später fallen. Der Titel ἐπίσκοπος Ἄργους καὶ Ναυπλίου findet sich erst bei dem 20. Nachfolger des Petros, bei dem Gründer der Ἁγία Μονή, Euteles, und bei dessen Nachfolger Niketas in der Goldbulle Kaiser Manuel Komnenos' 1116. Bischofssitz scheint aber noch Argos geblieben zu sein, das 1189 den Rang einer Metropolis erhielt. Auf des Verf. Kritik der doppelten Bischofsliste nach Joh. Sakellion und Lequien können wir hier nicht näher eingehen.

Unter Bischof Leon wurde eine halbe Stunde von Nauplia laut einer Inschrift 1149 ein Mönchskloster mit der Kirche τῆς Ζωοδόχου Πηγῆς gebaut, die beide noch heute stehen. Das dem Typikon des Bischofs Leon vorausgehende Hypomnema wird im Wortlaute mitgeteilt. An dieser Stelle werden auch die übrigen, aber jüngeren Kirchen in der Umgebung von Nauplia beschrieben. Aus einem Sendschreiben des Michael Akominatos an den Kaiser Alexios III hören wir von Bedrückungen, die sich der Kommandant von Nauplia, Theodoros (?) Sguros, der Vater des Leon Sguros, 1199 in Athen erlaubte. 1189 war Nauplia schon zur Metropole erhoben worden. Leon Sguros überrumpelte sogar 1203 das benachbarte Argos und Korinth, deren Metropoliten er grausam tötete: „le misérable tyran ou roi de la Morée, appelé Sgouros, né à Nauplie". Die Chronik von Morea zitiert Verf. noch nach dem veralteten Titel: Βιβλίον τῆς Κουγκέστας, die litterarhistorischen Bemerkungen über Abfassungszeit und Verfasser sind nach Buchon gegeben, also jetzt nicht mehr aufrecht zu erhalten (vgl. Krumbacher a. a. O. S. 834). Sowohl von Michael Akominatos, wie von dessen Bruder, Niketas Choniates, wird eine ausführliche Charakterschilderung des τύραννος Ναυπλιώτης mitgeteilt. Nach der Eroberung Konstantinopels durch die Lateiner gelang es Leon Sguros, dem Herren von Nauplia, den Siegesschritt des Markgrafen Bonifacius von Montferrat auf dem Isthmus aufzuhalten, was Niketas Choniates, die Chronik von Morea und Dorotheos von Monembasia rühmend erzählen. Geoffroy von Ville-Hardouin bemächtigte sich seit 1212 allmählich des ganzen Peloponneses und mit Hilfe der Venezianer endlich auch Nauplias, d. h. der östlichen Hochburg (Ἀκροναύπλιον), während der Palamidi erst in der Venezianerzeit besetzt und befestigt wurde. Geoffroy übergab Nauplia samt

Argos und Korinth an die Herzoge von Athen, die es durch ihre Gouverneure verwalten liefsen. Der Verf. meint S. 83f., die Bedrückung der Griechen durch die Franken werde lebhaft nach der frankenfreundlichen Chronik von Morea geschildert; uns scheint aus den angeführten Versen nichts anderes hervorzugehen, als dafs der Charakter der Rhomäer im schlimmsten Lichte dargestellt wird, etwa nach Art moderner Hellasreisender. *Ποτὲ Ῥωμαῖον μὴ 'μπιστευθῇς δι' ὅσα κι' ἂν σοῦ ὀμνύει κτλ.* Nach dem Einfall der Katalanen 1311 in Attika blieb doch Nauplia von ihrer Wut verschont. Guy von Enghien, seigneur von Nauplia, stellte 1363 Nauplia unter den Schutz von Venedig, seine Tochter vermählte sich 1377 mit Petro Cornaro. Die einzelnen Verträge werden in griechischer Übersetzung vom Verfasser mitgeteilt. 1388 erhob Rainerio Acciajoli, Herzog von Athen, Ansprüche auf Nauplia, indem er Pierro de Medici zum Oberrichter dort einsetzte. Die Witwe Maria d'Enghien setzte die Republik von San Marco zu ihrer Erbin ein und diese verteidigte diesen Stützpunkt ihrer Macht gar bald gegen die Gefahr der Osmanen. Perazzo Malipierro war der erste Proveditore von Napoli di Romania, ihm folgte schon 1389 Vittorio Morosini.

Die Herkunft des Namens Morea leitet der Verf. bei dieser Gelegenheit (aus der Chronik des Jahres 1394) von dem Namen *Μωραῖος* oder *Μωρέας* her, wie zuerst Mistra wegen seiner Maulbeerbäume hiefs. Vgl. die bei Krumbacher, Gesch. der byz. Litteratur[2] S. 412, angeführten Untersuchungen. Hier residierte der „Despot von Morea", *Θεόδωρος Παλαιολόγος*, und nach seinem Sitze wurde die ganze Halbinsel genannt. Das jetzt noch in Nauplia bestehende Kranken- und Armenhaus führt der Verf. auf eine Stiftung Acciajolis zurück (gest. 1394), von dem das Buch auch eine Abbildung bringt. Aus Martin Crusius' Turcograecia 1581 wird ein Brief des aus Nauplia gebürtigen Protonotars Zygomalas über die Ehegatten der Maria d'Enghien mitgeteilt, dem ich aber wenig Beweiskraft beimesse.

Auf Betreiben der Venezianer und anderer *ἀρχόντων καὶ ἀρχιερέων ἀλληλομαχούντων* kam Sultan Bajasith I nach Hellas 1396, mufste aber seine Streitkräfte gegen die Mongolen abrufen. Die Ereignisse werden nach Georgios Phrantzes, Dukas und L. Chalkondyles geschildert. Nauplia wurde seit 1453 das Zentrum des Widerstandes der Venezianer und Peloponnesier gegen die Osmanen. Häufige Auszüge aus der verkürzten Chronik des Dukas sowie die wörtliche Mitteilung der Verträge der Republik Venedig mit Sultan Mohamed II dem Eroberer 1479—1481 und 1502 nehmen einen breiten Raum ein bis zur endgiltigen Abtretung Nauplias an Soliman I 1540 nach 2jähriger vergeblicher Belagerung durch Hassein Pascha. In diese Zeit fällt die starke Befestigung und Vergröfserung der Stadt durch die Venezianer, die den Hafen und die Insel San Theodoro, aber nicht den Palamidi umfafste. Dieser war von den Türken bei der Belagerung des Jahres 1540 zum ersten Male befestigt worden, die ebenso ausführlich geschildert wird, wie die Blütezeit der Stadt unter der venezianischen Herrschaft. Die Zygomalas, Malaxos und Metrophanes waren ebenso tüchtige litterarische Vorkämpfer des Griechentums, wie die berühmten „Stratioti" von Nauplia, deren gefeiertster Held Manoli Blessi war.

Ludwigshafen a. Rh. H. Zimmerer.

L. Bréhier, Le schisme oriental du XI[e] siècle. Paris, Leroux 1899. XXIX, 312 pag. 8⁰.

Le livre que M. Bréhier a consacré au schisme de 1054 est dans son ensemble fort intéressant. La question est une des plus graves, une des plus grosses de conséquences qui se rencontrent dans l'histoire de Byzance: M. B. l'a traitée avec une ingénieuse érudition. Il a étudié avec une conscience très attentive les épisodes et les personnages de ce grand drame; il en a exposé avec beaucoup d'attrait les diverses péripéties. Il a montré de la finesse dans ses remarques, du bonheur dans le dessin de ses figures, une méthode scrupuleuse et sévère, soit pour déterminer les causes — du moins les causes prochaines — soit pour dégager les résultats de cet événement si considérable. Par-dessus tout il a été, je ne dirai pas séduit (car il ne le ménage guère), mais fortement attiré par la hautaine et ambitieuse personnalité du patriarche Michel Cérularius; il a peint avec complaisance, et sous des couleurs saisissantes, ce grand homme d'Église qui fut un grand homme d'État. Peut-être pourtant l'intérêt que lui a inspiré ce personnage a-t-il fait un peu perdre de vue à M. B. l'objet principal de ses recherches; ou du moins il le lui a fait voir sous un aspect particulier, assez étroit à mon sens, et qui risque de fausser le caractère de ce grand événement.

On admet assez généralement que le schisme de 1054 fut un conflit politique bien plus que religieux. M. B. s'est complu à mettre rigoureusement cette opinion en système, partant à l'exagérer. A l'en croire, l'Orient et l'Occident vivaient, au milieu du XI[e] siècle, en parfaite harmonie religieuse; aucune haine profonde, aucune incompatibilité ne les divisait. C'est „comme un coup de foudre au milieu d'un ciel sans nuages" qu'éclata la lutte engagée par Michel Cérularius contre Rome, et d'abord ce conflit, ainsi provoqué par la volonté d'un homme, fut pour les contemporains un sujet d'étonnement. Avec une habileté souveraine, le patriarche choisit son terrain d'attaque: mais derrière les polémiques de théologie, de liturgie et de discipline, destinées à entraîner l'opinion, une raison fondamentale menait Cérularius au schisme, la conception „nouvelle", dit M. B., qu'il se faisait des rapports de Rome et de Byzance, la prétention qu'il avait de devenir l'égal du pape, le chef indépendant de l'Église d'Orient. Pour cela, malgré le pape et l'empereur, la ferme volonté de Cérularius déchaîna le schisme sur l'Église. Mais dans sa vie, ce schisme même ne fut qu'un épisode; c'était un moyen, non un but. „Il ne s'agissait pas seulement pour lui d'organiser une Église orthodoxe qui pût s'opposer victorieusement à l'Église latine; il ne rêvait rien moins que de transformer les rapports séculaires entre les patriarches et les empereurs." Et dans des pages qui sont parmi les plus intéressantes du livre, M. B. nous montre comment Cérularius tenta de réaliser son «grand dessein» de subordonner l'État à l'Église et comment la révolution de 1057, son œuvre, lui faisait peut-être élever les yeux jusqu'à la couronne impériale, quand une chute inattendue et soudaine mit à néant cette grande ambition (1059).

Telle est en substance la doctrine de M. B. J'ai pour ma part quelque peine à l'accepter. Malgré les inductions un peu hâtives (p. 18) que M. B. tire de faits d'ailleurs peu nombreux et particuliers, lui-même est obligé de reconnaître que le clergé oriental tout entier entretenait une sourde

méfiance contre Rome et qu'il marcha d'accord avec le patriarche contre ces Latins qu'il méprisait; il doit admettre que le schisme valut à Cérularius une popularité prodigieuse; et il lui faut avouer, quoiqu'il en ait, que des germes de division existaient depuis longtemps entre les deux églises. Le schisme ne fut donc point l'œuvre d'un homme, si puissant, si volontaire qu'on le veuille imaginer; il fut la conséquence dernière d'une longue évolution historique, la manifestation officielle d'une séparation accomplie en fait depuis longtemps. Sans cela, pourquoi l'entente ne se fût-elle point rétablie au lendemain de la chute de Cérularius, comme jadis au lendemain de la chute de Photius? — J'accorde volontiers qu'en cette affaire le patriarche ait pu se laisser guider par des raisons d'ambition personnelle: mais il y a quelque injustice à lui faire porter l'entière responsabilité de la rupture. La théorie qu'il professait sur les rapports hiérarchiques de Rome et de Byzance n'était point, quoiqu'en pense M. B., si nouvelle; depuis le VI[e] siècle les patriarches l'avaient professée, et Grégoire le Grand la combattait par les mêmes arguments et les mêmes moyens que Léon IX. Et enfin je sais bien que Gfrörer n'a pas assez d'anathèmes pour le patriarche qui acheva le schisme. Mais l'intransigeance de Léon IX, la brutalité orgueilleuse des légats n'étaient point faites, ce semble, pour accommoder le différent. Le schisme, dit M. B., n'était point fatal, et un seul homme le causa: cela me paraît une absolue erreur. Tôt ou tard la rupture, tant de fois ouverte, toujours latente, eût éclaté entre l'Orient et l'Occident.

Sans doute M. B. s'est laissé séduire par cette ingénieuse conception d'un Michel Cérularius, qui, ayant rêvé l'empire dans sa jeunesse, donna pour but à toute sa vie de réaliser ce rêve, et voulut être le pape — roi de l'Orient et peut-être l'empereur. L'hypothèse donne au livre, j'en conviens, une assez attrayante unité, mais ne force-t-elle point un peu la portée des textes? M. B. s'est beaucoup servi dans son ouvrage d'un écrit fort curieux de Psellos, non point inédit, comme l'a cru à tort M. B. — il a été publié en 1889 par M. Bezobrazov dans le *Journal du ministère de l'Instruction publique* russe — mais enfin peu utilisé et peu connu en Occident: c'est le réquisitoire prononcé par Psellos contre Cérularius devant le synode de 1059. M. B. sait ce que vaut un tel réquisitoire fondé sur des anecdotes controuvées, sur des commérages de domestiques, et écrit avec l'évident désir de trouver des crimes dans les actes les plus vulgaires; il sait aussi que Psellos est un rhéteur sans conscience, capable d'écrire quatre ans plus tard l'éloge funèbre de ce patriarche qu'il accusait jadis. Et alors, si intéressants que soient les renseignements empruntés à cette source, je demeure, sur les points où ils ne sont point confirmés par ailleurs, un peu inquiet du cas qu'il en faut faire.

Il me faut enfin noter dans ce livre bien des négligences. Je ne parle point de ces négligences d'impression, fâcheuses pourtant quand elles portent sur des noms propres, plus fâcheuses encore quand, en altérant des dates, elles nuisent à la claire intelligence du récit (p. 66. 171. 64. 130. 200). Il y en a d'autres. M. B. met quelque coquetterie à écrire les noms grecs sous leur forme grecque, à dire Michel d'Attalie, Christophoros de Mitylène, Nicéphore Botoneiatès (on aimerait mieux Botaneiatès): mais pourquoi alors conserver le terme vieilli de monastère de Stude, quand tout le monde

aujourd'hui dit Stoudion? pourquoi écrire indifférement Varanges, Varègues, Varangiens, quand la première seule des trois formes est correcte? pourquoi, quand on sait du grec — et certes il faut que M. B. en sache pour se débrouiller dans le texte de Psellos —, parler (p. 38) d'un certain Constantin Catepano qui figure bien sous ce nom dans la traduction de Cedrenus, mais qui, dans le texte, est le catapan (fonction très connue) Constantin? pourquoi parler du territoire de l'Anium (p. 242), quand il s'agit de la principauté d'Ani? et pourquoi surtout parler du tribunal appelé *μέγας σεκρέτος*, quand on dit couramment *σεκρέτον*, qui est un neutre? Et enfin, quand on est historien, tenu de connaître en consequence la congrégation de Saint Vanne, pourquoi parler avec obstination de l'abbé de *Sainte* Vanne?

Je ne veux point chicaner M. B. sur l'étrange façon dont il a classé sa bibliographie. Mais je m'étonne de n'y point voir figurer les *Normands en Italie* de l'abbé Delare, où il y a un assez long récit des événements de 1054, et puisque M. B. paraît savoir le russe, le livre de Skabalanovic sur l'État et l'Église au XI[e] siècle (Pétersbourg 1884) et celui de Bezobrazov sur Psellos (Moscou 1890). Enfin j'ai à faire une réserve plus grave. Dans la bibliographié des sources originales, je lis (p. IX): „Constantin IX. Novelles relatives aux monastères du Mont Athos (Zachariae von Lingenthal, Ius Graeco-romanum t. III p. 211—321). Id. dans Meyer, Die Haupturkunden der Geschichte des Athos." Je ne sais si M. B. a vu le livre de Meyer, dont le titre est inexactement cité, et où il eût été bon d'indiquer la page (151—162) où se lit la novelle impériale; mais j'affirme que M. B. n'a pas ouvert Zachariae, ou du moins n'en a parcouru, et très vite, que la table des matières. Au t. III, p. 211, on trouve en effet la novelle 109 de Léon VI, puis viennent celles de Romain Lécapène, de Constantin VII, et enfin, à la p. 321, il y a bien le titre de deux novelles de Constantin IX, mais avec la mention *non extat*, et ces novelles absentes ne se rapportent même pas à l'Athos. Alors pourquoi de telles citations, inexactes et fictives? M. B. a fait un assez bon livre pour n'avoir pas besoin de cet étalage de bibliographie imaginaire.

Paris. Ch. Diehl.

Κάλλιστος Βλαστός, *Δοκίμιον ἱστορικὸν περὶ τοῦ σχίσματος τῆς Δυτικῆς Ἐκκλησίας ἀπὸ τῆς Ὀρθοδόξου Ἀνατολικῆς, τῶν πρὸς ἕνωσιν ἀποπειρῶν ἐπὶ Μιχαὴλ τοῦ Παλαιολόγου καὶ Γρηγορίου ι' πάπα Ῥώμης, τοῦ βίου τοῦ ἐν ἁγίοις πατρὸς ἡμῶν Μάρκου ἀρχιεπισκόπου Ἐφέσου τοῦ Εὐγενικοῦ καὶ τῶν ἐν τῇ ἐν Φλωρεντίᾳ συνόδῳ γενομένων· συγγραφὲν καὶ ἐκδοθὲν ὑπὸ τοῦ ἐν μοναχοῖς Καλλίστου Βλαστοῦ Ἁγιορείτου τοῦ Ἐφεσίου. Ἐν Ἀθήναις, τύποις Παρασκευᾶ Λεωνῆ, 1896. Σελίδες 240, φύλλα 4 ἀσελίδωτα προτεταγμένα καὶ εἷς λιθογραφικὸς πίναξ τῆς εἰκόνος τοῦ ἁγίου Μάρκου.* 8[or].

Τὸ βιβλίον τοῦτο δὲν εἶναι προωρισμένον εἰς ἀναγνώστας εἰδικῶς ἀσχολουμένους περὶ τὴν ἱστορίαν τοῦ σχίσματος, τοῦ ὑφισταμένου μεταξὺ τῶν δύο μεγάλων Ἐκκλησιῶν· τοὐναντίον ἀναφέρεται κυρίως εἰς ἁπλοῦς ὀρθοδόξους ἀναγνώστας, χρείαν ἔχοντας τῆς ἐκ τοῦ βιβλίου τούτου θρησκευτικῆς ὠφελείας, καὶ μάλιστα εἰς μοναχοὺς ἀπεριέργους, τὴν μνήμην ἁπλῶς τιμῶντας τοῦ ἁγίου Μάρκου τοῦ Εὐγενικοῦ δι' ὅσα αὐτὸς ἔπραξεν εἰς ἀπελευθέρωσιν τῆς Ἀνατο-

λικῆς Ἐκκλησίας ἐν Φλωρεντίᾳ (1439) ἀπὸ τῆς ἐκεῖ τότε διά τινων ἱεραρχῶν ἐπιβουλευθείσης αὐτοκεφαλίας καὶ πίστεως αὐτῆς. Τούτου δὲ τοῦ βιβλίου ἡ διάδοσις εἶναι μεγάλη παρὰ τοῖς Ἕλλησιν, ὡς ἀποδεικνύει ὁ εἰς τὸ τέλος αὐτοῦ (σ. 231—240) κατακεχωρισμένος μέγας ἀριθμὸς μοναστηρίων, μοναχῶν, ἱερέων καὶ λαϊκῶν, οἵτινες διὰ χρημάτων ἠσφάλισαν τὴν αὐτοῦ τύπωσιν. Ὅτι τοῦ μοναχοῦ Καλλίστου τὸ βιβλίον ἐγένετο δημῶδες, γνωρίζομεν καὶ ἐκ τούτου, ὅτι καὶ πρότερον ἐγένετο ἑτέρα αὐτοῦ ἔκδοσις, ἥτις ἠρίθμει σελίδας 144 καὶ ἁπλῶς ἦτο ἐπιγεγραμμένη οὕτω· „Βιογραφία καὶ τὰ ἐν τῇ Φλωρεντινῇ ψευδοσυνόδῳ κατὰ τῶν Λατίνων ὑπερφυῆ κατορθώματα τοῦ ἐν ἁγίοις πατρὸς ἡμῶν Μάρκου ἀρχιεπισκόπου Ἐφέσου τοῦ Εὐγενικοῦ, προστεθείσης ἐν τῷ τέλει τῆς ἱερᾶς αὐτοῦ ἀκολουθίας, συνταχθέντα ὑπὸ τοῦ ἐλαχίστου ἐν μοναχοῖς Καλλίστου ζωγράφου Ἁγιορείτου τοῦ Ἐφεσίου, ἐκ τῆς Σκήτης τῆς Ἁγίας Ἄννης. Ἐκδίδονται δαπάνῃ Σάββα ἱερομονάχου Καρπαθίου. Ἐν Ἀθήναις, ἐκ τοῦ τυπογραφείου τῆς Θέμιδος 1887."

Τὸ νέον ἱστορικὸν δοκίμιον τοῦ μοναχοῦ Καλλίστου Βλαστοῦ ἔχει τοιαύτην διαίρεσιν. Ἐν πρώτοις περιέχει ἐν ἑαυτῷ πρόλογον βραχύν, δι᾽ οὗ ὁ συγγραφεὺς ἱστορεῖ τὰ κατὰ τὴν γένεσιν τοῦ οἰκείου δοκιμίου· μονάζων δηλαδὴ ἐν τῷ Ἁγίῳ Ὄρει τὰς ὀλίγας τῆς ἰδίας σχολῆς ὥρας ἐτέρπετο δαπανῶν „εἰς τὴν μελέτην διαφόρων θεμάτων τῆς ἐκκλησιαστικῆς ἱστορίας" καὶ „τοὺς ἀγῶνας τῶν διαφόρων τῆς Ἐκκλησίας πατέρων" ἀποθαυμάζων. Ἐντεῦθεν τὴν προσοχὴν αὐτοῦ „εἵλκυσεν ὁ ἱερὸς Μᾶρκος ἀρχιεπίσκοπος Ἐφέσου, ὁ ἐπικαλούμενος Εὐγενικός, οἱ ὑπὲρ τῆς Ὀρθοδοξίας ἀγῶνες καὶ τὰ παθήματα τοῦ ὁποίου κατὰ τὴν ἐν Φλωρεντίᾳ σύνοδον πολλάκις μέχρι δακρύων" συνεκίνησαν αὐτόν· καὶ παρατηρήσας, ὡς λέγει, „τὴν ἔλλειψιν ἔργου εἰδικοῦ, ἐκτενῶς πως τὰ κατὰ τὸν βίον αὐτοῦ πραγματευομένου", ἀπεφάσισε νὰ προβῇ εἰς τὴν σύνταξιν εἰδικοῦ δοκιμίου, ὅπερ ἔγραψεν „ἐπὶ τῇ βάσει τῶν σημειώσεων", ἃς ἔλαβεν „ἐκ τῆς μελέτης τῶν διαφόρων περὶ τοῦ ζητήματος τούτου ἱστορικῶν πηγῶν, ὡς καὶ τινων χειρογράφων ἐν ταῖς βιβλιοθήκαις τοῦ Ἁγίου Ὄρους εὑρισκομένων". Μετὰ δὲ τὸν τοιαῦτα δηλοῦντα πρόλογον ὑπάρχει ἐν τῷ δοκιμίῳ τοῦ σεβασμίου μοναχοῦ „πίναξ τῶν περιεχομένων" λεπτομερὴς καὶ μία λιθογραφικὴ τοῦ Μάρκου εἰκὼν ὡς ἁγίου, ἥτις ἐλήφθη ἐξ ἐλαιογραφικοῦ πίνακος ὑπ᾽ αὐτοῦ τοῦ μοναχοῦ Καλλίστου, τοῦ καὶ ζωγράφου, σχεδιασθέντος ἅμα καὶ χρωματισθέντος. Εἶτα περιέχεται (σ. 1—14) μία τελεία ᾀσματικὴ ἀκολουθία εἰς τὸν ἅγιον Μᾶρκον, ψαλλομένη τῇ 19-ῃ Ἰανουαρίου· μετὰ δὲ ταύτην (σ. 17—19) εὑρίσκονται τρία τεμάχη τῆς Γραφῆς, ἅπερ ἀναγινώσκονται ἐν τῷ ἑσπερινῷ τῆς παραμονῆς τοῦ ἁγίου Μάρκου, καὶ τέλος τὸ ἱστορικὸν δοκίμιον, ὅπερ ἐπεγράφη ἁπλῶς „ἱστορία τοῦ σχίσματος τῆς Δυτικῆς ἀπὸ τῆς Ὀρθοδόξου Ἀνατολικῆς Ἐκκλησίας".

Ἡ ἐν τῷ βιβλίῳ τοῦ Καλλίστου ᾀσματικὴ πρὸς τὸν Μᾶρκον ἀκολουθία ποιητὴν ἔχει αὐτὸν τοῦτον τὸν Κάλλιστον, μοναχὸν σκητιώτην ἀφανῆ, ἐν ἐρήμῳ τόπῳ τοῦ Ἄθω διαβιοῦντα, οὐδεμίαν ἄλλην (ἔξω τῆς ἑλληνικῆς) γλῶσσαν γινώσκοντα καὶ συνεπῶς οὐδέποτε ἀναγνόντα βιβλίον τι γερμανικὸν ἢ γαλλικὸν περὶ τοῦ ῥυθμοῦ τῆς ἐκκλησιαστικῆς ἡμῶν ὑμνογραφίας. Ἐντεῦθεν εὐνόητον, ὅτι ὁ μοναχὸς Κάλλιστος διαψεύδει φανερῶς καὶ ἐμπράκτως τὸν καρδινάλιν Pitra, ὅστις, ὅτε ἐνόμισεν ἑαυτὸν εὑρέτην τοῦ ῥυθμοῦ τῆς ἡμετέρας ὑμνογραφίας, ἐβεβαίου μετὰ στόμφου, ὅτι „même les Grecs aient perdu jusqu' à ces derniers temps la tradition de leur poésie sacrée"[1]). Ἡμεῖς εἴχομεν ἀναγνώσει

1) J. B. Pitra, Hymnographie de l'Église grecque, Rome 1867, σ. 6.

πρὸ πολλῶν ἐτῶν τὸν Pitra καὶ τὸ δραματικὸν αὐτοῦ διήγημα περὶ τοῦ πῶς ἀπηλπίσθη νὰ κατανοήσῃ διὰ τῶν σημερινῶν Ἑλλήνων τὴν κλεῖδα τοῦ ῥυθμοῦ τῆς εἰρημένης ὑμνογραφίας καὶ πῶς αὐτὸς ὕστερον ἀνεκάλυψεν αὐτήν[1]· ἐνθυμούμεθα δὲ ὅτι τότε κατάκαρδα ἐγελάσαμεν διὰ τὸ πάθημα τοῦ ἀνθρώπου, εἰπόντες τοῖς παρατυχοῦσι γνωρίμοις, ὅτι αὐτὸς ἢ οὐνιάτην τινὰ ἀνέλληνα μὲν τὴν γλῶσσαν, Ἕλληνα δ' αὐτοκαλούμενον, ἠρώτησεν, ἢ οὐδένα τῶν ἡμετέρων ἠρώτησέ ποτε περὶ τῆς κλειδὸς ἐκείνης, ἢ ἐπίτηδες οὕτως ἔγραψεν, εἰς παραγωγὴν δηλαδὴ περιφρονήσεως πρὸς τοὺς Γραικούς, ὧν ἦτο φανερῶς συκοφάντης[2]), ἢ τέλος ἁπλῶς ἐζήτει νὰ ῥεκλαμάρῃ ἑαυτὸν ἐν Ῥώμῃ διά τινα δῆθεν ἀνακάλυψιν. Καὶ τίς ἦτο τέλος ἡ τοῦ Pitra διαβοωμένη πανταχοῦ ἀνακάλυψις; Ὅτι τῶν ἑλληνικῶν ἐκκλησιαστικῶν ᾀσμάτων ὁ ῥυθμὸς συλλαβικὸς ἅμα καὶ τονικὸς ὢν ἐκανονίζετο ὑπὸ τῶν εἱρμῶν! Καὶ ὅμως τοῦτο ἦτο πασίγνωστον τοῖς ἐλλογίμοις Ἕλλησι μοναχοῖς ἀπὸ χρόνων ἀρχαιοτάτων ἄχρις αὐτοῦ τοῦ Pitra. Ἂν ἁπλούστατα κατεδέχετο νὰ βάλῃ τὸν πόδα ὁ Pitra, πρὶν ἢ καρδινάλις ὀνομασθῇ, εἰς τὸ Πατριαρχεῖον Κ/πόλεως, θὰ εὕρισκεν ἐκεῖ κληρικούς, οἵτινες θὰ διεσαφήνιζον αὐτῷ τὰ αἰνίγματα, ὧν ἐδίωκε τὴν λύσιν ἐπὶ μακρόν· ἤρκει αὐτῷ νὰ ἠρώτα τὸν τυχόντα παρ' ἡμῖν ἐλλόγιμον ψάλτην· ἤρκει αὐτῷ νὰ μετέβαινεν, ἂν οὐχὶ εἰς τὰς μονὰς τοῦ Ἄθω, ἀλλ' εἰς τὴν μονὴν τῆς Πάτμου, ἔνθα ζῇ ὁ εἰς μέγα γῆρας φθὰς ὑμνογράφος Νικόδημος ἱερομόναχος ὁ Κάππος, ὅστις εἶναι ποιητὴς οὐκ ὀλίγων ἐκκλησιαστικῶν ᾀσμάτων, ψαλλομένων καὶ ἐν τῇ μονῇ τῆς Πάτμου καὶ ἀλλαχοῦ[3]). Ἤρκει τῷ Pitra νὰ μετέβαινεν ἁπλῶς εἰς τὴν ἀθηναϊκὴν βιβλιοθήκην, ἐν ᾗ θὰ εὕρισκε σειρὰν ὑπερεκατονταούτιδα φυλλάδων τετυπωμένων ἀπὸ τοῦ 17-ου μέχρι τούτου τοῦ αἰῶνος, ἐν αἷς ὑπάρχουσι ᾀσματικαὶ πρὸς διαφόρους παλαιοὺς καὶ νέους ἁγίους ἐκκλησιαστικαὶ ἀκολουθίαι, πεποιημέναι ὑπὸ νεωτάτων Ἑλλήνων ὑμνογράφων· ἤρκει τέλος αὐτῷ νὰ ἐζήτει τὰ κοινότατα παρὰ τοῖς ἡμετέροις κληρικοῖς βιβλία τοῦ ἔτει 1809-ῳ ἀποθανόντος Νικοδήμου μοναχοῦ Ἁγιορείτου τοῦ Ναξίου, ἂν μή τι ἄλλο, τουλάχιστον τὸν Κῆπον Χαρίτων καὶ τὸ Ἑορτοδρόμιον, βιβλία πολυμαθέστατα, τυπωθέντα ὑπὸ τῶν κληρονόμων τοῦ Νικοδήμου ἔτει 1819-ῳ καὶ 1836-ῳ. Ὅτι δὲ μετὰ τὸν Νικόδημον ὑπέδειξε τὸν τρόπον τοῦ ὑμνογραφεῖν ὁ πρεσβύτερος Κωνσταντῖνος Οἰκονόμος, τοῦτο μᾶς εἶναι ἤδη γνωστὸν καὶ ἐκ τοῦ βιβλίου τοῦ Krumbacher[4]). Ἀλλὰ καὶ ἔτει 1799-ῳ ἐγνώρισαν οἱ Ἕλληνες, ὅτι τοῦ ῥυθμοῦ τῶν ᾀσμάτων ὁ κανὼν ἦτο γνωστὸς τοῖς τότε Ῥώσοις ἱεράρχαις[5]). Νικόδημος ὁ Ἁγιορείτης ἐν τῷ συγγραφέντι ὑπ' αὐτοῦ

1) Αὐτόθι σ. 1—10.

2) Ὁ Pitra ἦτο φανερῶς δυσμενέστατα πρὸς τοὺς νῦν Ἕλληνας διατεθειμένος, ἁπλῶς καὶ μόνον διότι δὲν ἀνέχονται οὗτοι τὸν Ῥώμης ἐπίσκοπον ὡς μόνον ἐπὶ γῆς ἀντιπρόσωπον τοῦ Χριστοῦ καὶ συνεπῶς πνευματικὸν ἑαυτῶν ἀρχηγόν. Οὕτως ὁ Pitra ἦτο πεφανατισμένος, ὥστε καὶ αὐτὰς τὰς ἐν τοῖς ἐκκλησιαστικοῖς ἡμῶν ᾄσμασι φθορὰς ἀπέδιδεν εἰς τὴν παρὰ τοῖς Ἕλλησιν ἐλλείπουσαν τοῦ Βατικανοῦ ἐποπτείαν! Ὅρα Pitra, Hymnographie, σ. 62 κἑ.

3) Ὁ πολυσέβαστος οὗτος ἱερομόναχος, ὅστις εἶναι εἷς τῶν μαθητῶν τῆς παλαιᾶς ἐν Πάτμῳ σχολῆς, ἔστειλε πρὸς ἐμὲ ἔτει 1891-ῳ διατριβὴν ἐπιστολιμαίαν περὶ τῆς ἐκκλησιαστικῆς ἡμῶν ὑμνογραφίας· εἶναι δὲ ποιητὴς 1) τελείας ἀκολουθίας εἰς τὸν ἅγιον Λεόντιον ἀρχιεπίσκοπον Ἱεροσολύμων, 2) τελείας ἀκολουθίας εἰς τὴν ἁγίαν Ὄλγαν, 3) οἴκων κδ' εἰς τὸν ὅσιον Χριστόδουλον, 4) οἴκων κδ' εἰς τὸν ἀπόστολον Θωμᾶν καὶ ἑτέρων τινῶν ᾀσμάτων ἐκκλησιαστικῶν, ἁπάντων ὅμως ἀτυχῶς ἀνεκδότων.

4) K. Krumbacher, Gesch. d. byz. Litt.², σ. 692.

5) Τελετουργία ἱερά, ἤτοι διατύπωσις σύντομος τῶν ἱεροτελεστιῶν τῶν ἐν τῇ Ὀρθοδόξῳ Γραικορωσσιακῇ Ἐκκλησίᾳ, συνταχθεῖσα μὲν ῥωσσιστὶ καὶ προεκδοθεῖσα παρὰ Γαβριὴλ μητροπολίτου τῆς Μεγάλης Νοβγοροδίας, ἑλληνιστὶ δὲ μεθερμηνευθεῖσα ὑπὸ Ε[ὐγενίου] τοῦ Β[ουλγάρεως], Ἐν Πετρουπόλει 1799, σ. 76.

Ἑορτοδρομίῳ ἔτει 1806-ῳ ἑρμηνεύει τὸ „Εἱρμὸς" ὄνομα· μεθ' ὃ λέγει· „Τροπάρια δὲ λέγονται τὰ μετὰ τὸν εἱρμὸν ἀκολουθοῦντα, διότι κατὰ τὴν ποσότητα τῶν λέξεων (= συλλαβῶν) καὶ τῶν τόνων καὶ τῆς ἁρμονίας καὶ μέλους τοῦ εἱρμοῦ οὕτω καὶ αὐτὰ τρέπονται καὶ ἀκολουθοῦν, καὶ τρόπον τινὰ τὰ τροπάρια ἔχουσι παράδειγμα τὸν εἱρμὸν καὶ πρὸς ἐκεῖνον ἀναφέρονται"[1]). Ἀλλαχοῦ δὲ ὁ Νικόδημος ἑρμηνεύει καὶ τὰς λέξεις κανών, ᾠδὴ κτλ. Ἀλλὰ καὶ αὐτὸς οὗτος ὁ Νικόδημος ἦτο περιώνυμος ὑμνογράφος ἐν τῇ Ἀνατολῇ ἀπὸ τοῦ τέλους περίπου τοῦ 18-ου μέχρι τῆς ἀρχῆς τοῦ 19-ου αἰῶνος, συντάκτης καὶ ποιητὴς χρηματίσας ᾀσματικῶν ἀκολουθιῶν, κανόνων ἁπλῶν παρακλητικῶν, στιχηρῶν προσομοίων καὶ οἴκων, ὧν ἁπάντων ὁ ἀριθμός, ἀνεκδότων τε καὶ ἐκδεδομένων, εἶναι μέγας. Ἐντεῦθεν εἶναι φανερόν, ὅτι ὁ Pitra δὲν ἠξίωσε ποσῶς νὰ διδαχθῇ διὰ τῶν Ἑλλήνων τὰ τοῦ ῥυθμοῦ τῆς ὑμνογραφίας· ἂν ἤθελε καταδεχθῇ νὰ τείνῃ χεῖρα ἐν Χριστῷ ἀδελφικὴν πρὸς ἕνα τινὰ τῶν ἐν τοῖς μοναστηρίοις ἡμετέρων ἐλλογίμων μοναχῶν, οὐ μόνον τὰς συγγραφὰς θὰ ἐγνώριζε τοῦ Νικοδήμου, κοινοτάτας οὔσας παρ' ἡμῖν, ἀλλὰ θὰ ἐδιδάσκετο καὶ τοῦτο τὸ σπουδαῖον, ὅτι τῶν ἐκκλησιαστικῶν ᾀσμάτων ὁ ῥυθμὸς ἐδιδάσκετο καὶ ἐν τοῖς σχολείοις καὶ ἐν τοῖς μοναστηρίοις ἀδιακόπως ἄχρι τῆς Ἐπαναστάσεως, ὡς ἀποδεικνύουσι τὰ ἐν ταῖς μοναστηριακαῖς ἡμῶν βιβλιοθήκαις πολυάριθμα διαφόρων ἐποχῶν μαθηματάρια, ἀρχαῖα καὶ μέσα καὶ νέα, ἐν οἷς εὑρίσκονται ψυχαγωγικῶς ἡρμηνευμένοι οἱ κάλλιστοι τῶν κανόνων Κοσμᾶ τοῦ μελῳδοῦ καὶ Ἰωάννου τοῦ Δαμασκηνοῦ· θὰ ἐδιδάσκετο ὡσαύτως, ὅτι τῶν κειμένων τούτων ἡ ῥυθμικὴ καὶ θεολογικὴ ἑρμηνεία ἐγίνετο ὑπὸ τῶν διδασκάλων διὰ τῶν συγγραφῶν τοῦ Ζωναρᾶ καὶ τοῦ Προδρόμου· ὧν τὰ νεώτατα τουλάχιστον ἀντίγραφα εἶναι πολυάριθμα. Ἡ δὲ μελικὴ τῶν ᾀσμάτων ἑρμηνεία ἐγίνετο ὡσαύτως ὑπὸ ψαλτῶν ἐλλογίμων· τοῦθ' ὅπερ εἶναι φανερὸν ἐκ τοῦ μεγίστου ποσοῦ τῶν ἐν ταῖς μοναστηριακαῖς ἡμῶν βιβλιοθήκαις παλαιῶν καὶ νέων μουσικῶν χειρογράφων. Ἡ κατὰ παράδοσιν διδασκαλία καὶ τοῦ ῥυθμοῦ καὶ τοῦ μέλους τῶν ᾀσμάτων ἐσώθη μέχρι σήμερον ἐν πολλοῖς μοναστηρίοις, ἰδίᾳ δ' ἐν τοῖς ἁγιορειτικοῖς, καὶ παράδειγμα πρόκειται ἡμῖν αὐτὸς ὁ οὕτω παραδοτικῶς ἐκεῖ διδαχθεὶς μοναχὸς Κάλλιστος, ὁ ποιητὴς τῆς εἰς τὸν ἅγιον Μᾶρκον ᾀσματικῆς ἀκολουθίας. Οὐδὲν ἐλλείπει αὐτῇ. Ὡς οἱ παλαιοὶ ὑμνογράφοι, οὕτω καὶ ὁ Κάλλιστος προέταξε τὰ συνήθη διὰ τὸν ἑσπερινὸν στιχηρὰ προσόμοια, συντάξας καὶ μελίσας αὐτὰ εἰς ἦχον δ' κατὰ τὸ „Ὡς γενναῖον ἐν μάρτυσιν". Ἐπειδὴ δὲ ἡ τοῦ ἁγίου Μάρκου ἑορτὴ καὶ διὰ τὸν ποιητὴν καὶ διὰ τὴν ἐν ᾗ διαμένει σκήτην εἶναι σφόδρα πανηγυρική, προσέθηκεν αὐτὸς ἐν τῇ ἀκολουθίᾳ καὶ ἕτερά τινα προσόμοια εἰς ἦχον β' κατὰ τὸ „Ποίοις εὐφημιῶν στέμμασιν". Εἶτα προσέθηκε τροπάρια δοξαστικὰ καὶ πάλιν ἕτερα στιχηρὰ καὶ δοξαστικά, πρὸς παράτασιν τοῦ ἑσπερινοῦ, καὶ τέλος τὸ ἀπολυτίκιον. Διὰ δὲ τὸν ὄρθρον ἐποίησε τὰ μετὰ τὰς στιχολογίας ᾀδόμενα καθίσματα, τὸ ἰδιόμελον, τὸν κανόνα μετὰ τῶν σὺν αὐτῷ ᾀσμάτων, τὸ ἐξαποστειλάριον, τὰ εἰς τοὺς αἴνους ᾀδόμενα στιχηρὰ καὶ τὸ διὰ τὴν ἱερὰν λειτουργίαν δοξαστικόν. Οὕτως ὁ μοναχὸς Κάλλιστος ἐποίησεν ὅ τι μία τελεία πανηγυρικὴ ἀπαιτεῖ ἑορτή· μηδὲ νομίσῃ τις, ὅτι τὸ ποίημα αὐτοῦ στερεῖται χάριτος, φαντασίας ποιητικῆς, ἢ ῥυθμοῦ· τοὐναντίον ἔχει καὶ ταῦτα καὶ λέξεων ἐκλογὴν κατάλληλον εἰς τὸν χαρακτῆρα τοῦ Μάρκου. Ἰδοὺ πῶς ἔχει τὸ πρώτιστον τῶν στιχηρῶν προσομοίων, ὅπερ ἐμελίσθη κατὰ τὸ „Ὡς γενναῖον ἐν μάρτυσιν."

---

1) Νικοδήμου Ἑορτοδρόμιον, σ. ιη'.

Τὸν πυρίπνοον μάρτυρα,
θεολόγον τὸν ἄριστον,
στῦλον τὸν ἀκράδαντον
θείας πίστεως,
ὀρθοδοξίας μονώτατον
πρόμαχον καὶ φύλακα,
ὁπλοθήκην τὴν καινὴν
τῶν δογμάτων τοῦ πνεύματος,
δεῦτε σήμερον, τὸν ἀοίδιμον Μᾶρκον,*
ἡ καθόλου Ὀρθοδόξων Ἐκκλησία*
μελῳδικῶς εὐφημήσωμεν.

Τοῦ τροπαρίου τούτου ὁ ῥυθμὸς ὁμολογουμένως εἶναι ἄπταιστος, ἀλλὰ καὶ τὸ λεκτικὸν ζωηρόν, κεκαλλωπισμένον καὶ πρὸς τὸν χαρακτῆρα τοῦ Μάρκου προσφυέστατα ἡρμοσμένον. Ὡς δὲ τοῦτο τὸ τροπάριον εἶναι, κατὰ τὴν ἡμετέραν γνώμην, ἐπιτυχές, οὕτω καὶ τὰ μετ' αὐτὸ τροπάρια καὶ τὰ λοιπὰ συνακολουθοῦντα ᾄσματα καλῶς ἔχουσιν ἐκ πάσης ἐπόψεως· ὁ δὲ κανὼν εἶναι συντεταγμένος ὑπὸ πᾶσαν ἔποψιν τεχνικώτατα· περιέχει ἐν ἑαυτῷ πλήρη τὰ γνωρίσματα τοῦ βίου καὶ τῆς πολιτείας τοῦ ἁγίου Μάρκου, προσηρμοσμένα καταλλήλως εἰς τὰς διαφόρους αὐτοῦ ᾠδάς· τὸ δὲ πρώτιστον τροπάριον τῆς πρώτης αὐτοῦ ᾠδῆς ἐμπεριέχει πρὸς τὸ πνεῦμα τὸ ἅγιον θερμὴν τοῦ ποιητοῦ ἐπίκλησιν, ζητοῦντος ἐξ ἐκείνου τὴν θείαν ἔμπνευσιν· τοῦτ' αὐτὸ ἐποίουν ἐν τῷ τοιούτῳ τροπαρίῳ καὶ πολλοὶ τῶν παλαιῶν ὑμνογράφων. Ὁ ἡμέτερος ποιητὴς ὡς ἀντιπρόσωπος τῆς γνώμης τῶν Ὀρθοδόξων ἐξαίρει μεγάλως ἐν τῷ ἰδίῳ ᾄσματι τὸ κατόρθωμα δι' ὅπερ ὁ Μᾶρκος ἐδοξάσθη καὶ τῆς Ἐκκλησίας ἀνεγνωρίσθη πατὴρ ἅγιος· καὶ διὰ τοῦτο, ὥσπερ οἱ παλαιοὶ ὑμνογράφοι ἐν τοῖς κανόσιν αὐτῶν ἐπιτίθενται κατὰ τῶν εἰκονομάχων ἢ τῶν αἱρέσεων, οὕτω καὶ αὐτὸς ἐπιτίθεται συνεχῶς ἐν τῷ ἰδίῳ κανόνι κατὰ τῶν αἱρετικῶν τοῦ Μάρκου ἀντιπάλων. Ὡς δὲ παράδειγμα παρατιθέμεθα ἐνταῦθα τροπάριά τινα τῆς πεποιημένης πρὸς τὸ „Ἐξέστη ἐπὶ τούτῳ οὐρανὸς" ἐννάτης ᾠδῆς.

Ὡς ὄντως θαυμαστή σου, παμβασιλεῦ,
καὶ μεγίστη ἣν ἔδειξας πρόνοια
περὶ τὸν σὸν* Μᾶρκον, προαιρέσεως φονικῆς
Λατίνων λυτρωσάμενος* καὶ τῇ Ἐκκλησίᾳ σου ἀποδοὺς
ἀπήμαντον καὶ σῶον,* ὀρθοτομοῦντα ταύτῃς
θείων δογμάτων τὴν ἀκρίβειαν.

Ἐνώπιον τριάδος τῆς ἀρχικῆς,
ὑπὲρ ἧς ἠγωνίσω, θεόσοφε,
περιεστηκὼς* δόξης ἀπολαύεις θεοειδοῦς,
θέσει θεὸς γενόμενος* καὶ φωτὸς πληρούμενος τριλαμποῦς,
λυθέντων τῶν ἐσόπτρων,* σκιῶν τε παρηγμένων
τῆς ἀληθείας ταῖς ἐμφάσεσι.

Νικῶσαν τὰς αἱρέσεις νεανικῶς
δυτικῶν ἀεννάως ἀπόφαινε,
Μᾶρκε σοφέ,* πᾶσαν Ἐκκλησίαν Ἀνατολῆς,
ἥτις εὐχαριστοῦσά σοι* ψήφῳ διορίζει συνοδικῇ
τιμᾶσθαι ἐτησίως* τὴν μνήμην σου, θεόφρον,
ὀρθοδοξίας ὡς προΐστορος.

Ὡς ἐκ περισσοῦ δὲ παράγομεν ἐνταῦθα καὶ τὸ κονδάκιον, ὅπερ ὁ μοναχὸς Κάλλιστος ἐκανόνισε πρὸς τὸν ῥυθμὸν καὶ τὸ μέλος τοῦ „Ἡ παρθένος σήμερον".

Πανοπλίαν ἄμαχον* ἐνδεδυμένος, θεόφρον,*
τὴν ὀφρὺν κατέσπασας* τῆς δυτικῆς ἀνταρσίας,*
ὄργανον τοῦ παρακλήτου* γεγενημένος,*
πρόμαχος ὀρθοδοξίας* προβεβλημένος·*
διὰ τοῦτό σοι βοῶμεν*· Χαίροις, ὦ Μᾶρκε,*
ὀρθοδόξων καύχημα.

Ὅσον δ' ἀφορᾷ πρὸς τὴν κυρίως ἱστορίαν τοῦ σχίσματος (σ. 23—230), ἥτις κατέλαβε τὸ μέγιστον μέρος τοῦ ὑπ' ὄψει ἡμῶν βιβλίου, βραχέα τινὰ μόνον ἐνταῦθα σημειωτέον, καὶ τοῦτο διότι ἐν αὐτῷ περιέχεται πᾶν ὅ τι γινώσκομεν ἐκ τῶν μέχρι πρὸ εἰκοσαετίας καὶ πλέον ἐκδεδομένων ἑλληνικῶν βιβλίων περὶ τοῦ ἱστορικοῦ θέματος, ὅπερ ὁ ἡμέτερος συγγραφεὺς ἐπεθύμησε νὰ καταστήσῃ δημοτικώτατον, εἰς ἁπλῆν τῆς πίστεως οἰκοδομὴν τῶν ἑαυτοῦ ὀρθοδόξων ἀναγνωστῶν· διῄρεσε λοιπὸν τὴν οἰκείαν ἱστορίαν εἰς τρία μέρη, ὧν τὸ μὲν πρῶτον πραγματεύεται περὶ τοῦ „τί τὸ κυρίως αἴτιον τὸ προκαλέσαν τὴν συγκρότησιν τῆς ἐν Φλωρεντίᾳ ψευδοσυνόδου"· τὸ δὲ κατόπι μέρος ἐμπεριέχει τὴν „ἱστορίαν τοῦ σχίσματος" ἐπὶ τῶν πατριαρχῶν Ἰγνατίου καὶ Φωτίου καὶ τῶν παπῶν Νικολάου τοῦ 1-ου καὶ Ἀδριανοῦ τοῦ 2-ου, παρατείναντος αὐτὴν τοῦ συγγραφέως ἄχρι Μιχαὴλ τοῦ Παλαιολόγου· τέλος δὲ τὸ τρίτον μέρος περιέχει ἐν ἑαυτῷ τὸν βίον τοῦ Ἐφέσου μητροπολίτου Μάρκου τοῦ Εὐγενικοῦ καὶ τὰ πρὸς ἕνωσιν τῶν Ἐκκλησιῶν γενόμενα ἐν τῇ Φλωρεντινῇ συνόδῳ. Ὁ ἐπιστήμων ἐκ τοῦ δοκιμίου τοῦ μοναχοῦ Καλλίστου θέλει γνωρίσῃ μόνον τὰ κείμενα, ἅτινα αὐτὸς ἀντέγραψεν ἐξ ἁγιορειτικῶν τινων χειρογράφων. Οὕτω κατεχώρισεν ὁ ἡμέτερος μοναχὸς ἐν τῷ δοκιμίῳ του τὴν μεγάλην δογματικὴν πρὸς Μιχαὴλ τὸν Παλαιολόγον ἐπιστολὴν τῶν Ἁγιορειτῶν οὐχὶ κατὰ τὴν ἄγνωστον ἐν ταῖς ἀθωνικαῖς μοναῖς ἔκδοσιν τοῦ ῥώσου ἐπισκόπου Ἀρσενίου[1]), ἀλλ' „ἐκ παλαιῶν χειρογράφων" τοῦ Πρωτάτου, τοῦ Βατοπεδίου καὶ τῆς Σκήτης τῆς Ἁγίας Ἄννης (ὅρα σ. 97—111). Κατεχώρισεν ὡσαύτως ἐκ χειρογράφου βιβλίου τῆς αὐτῆς Σκήτης, ὅπερ ὀνομάζει Τόμον Ἀπαλλαγῆς, ἕνα λόγον ὑπὸ Μάρκου τοῦ Ἐφέσου λεχθέντα ἐν τῇ Φλωρεντινῇ συνόδῳ, οὗ ἡ ἀρχή· „Σήμερον τῆς παγκοσμίου χαρᾶς τὰ προοίμια" (σ. 135—140). Ὡσαύτως παρέλαβεν ἐκ τοῦ αὐτοῦ βιβλίου τεμάχιον συγγραφῆς τινος τοῦ αὐτοῦ Μάρκου περὶ τοῦ „ὅτι οὐ μόνον ἀπὸ τῆς φωνῆς τῶν δεσποτικῶν ῥημάτων ἁγιάζονται τὰ δῶρα, ἀλλ' ἐκ τῆς εὐχῆς τοῦ ἱερέως" (σ. 190—191). Ἀλλαχοῦ κατεχώρισεν ἐγκύκλιόν τινα τοῦ Μάρκου πρὸς τοὺς ὀρθοδόξους, ἧς αἱ πρῶται λέξεις ἔχουσιν οὕτως· „Ἐνταῦθα δὲ γενόμενος εὐθὺς ἐπειράθημεν, ἄλλως ἡμῖν προσενεχθέντων, ἢ ὡς ἠλπίζομεν" (σ. 197—202). Ταύτην δὲ τὴν ἐγκύκλιον ἀντέγραψεν ὁ μοναχὸς Κάλλιστος ἔκ τινος χειρογράφου, οὗ τὸν τόπον, ἐν ᾧ κεῖται, δὲν ἐσημείωσεν.

Περκιάρβι, 23 *Ἰουνίου* 1899. *Ἀ. Π.-Κεραμεύς.*

Hermann Matthaei, Die Totenmahldarstellungen in der altchristlichen Kunst. (Erlang. Diss.) Magdeburg, Faber 1899. 46 S. 8°.

Methodisch gut, im Resultat nicht durchschlagend. Von den biblischen Mahlscenen unterschied schon Bosio eine Gruppe von Totenmahlbildern, die er mit den Agapen in Beziehung brachte; mit Rücksicht auf die stets vor-

1) Епископъ Арсенiй. Посланiе съ исповѣданiемъ вѣры, посланное отъ всѣхъ Святогорцевъ къ царю Михаилу Палеологу, когда этотъ всеусильно спѣшилъ нерассудительно соединить съ нами Италiанцевъ κτλ. *Μόσχα* 1895.

gesetzte Fischspeise und die oft beigeschriebenen Akklamationen an „Agape“ und „Irene“ deutete de Rossi diese sehr realistisch gehaltenen Darstellungen als Mahl der Seligen im Himmel; M., ein Schüler von V. Schultze, faſst dieselben nun trotz christlich symbolischer Zuthaten als familiäre Totenmahle, wobei der Verstorbene als Gastgeber oder Gast gedacht und dargestellt ist, eine alte antike Auffassung, die in der heidnischen Kunst bereits „verblaſst“ war, von den Christen aber nach M. (45) wieder aufgegriffen wurde. Allein die Bedeutung des elysischen Mahles der Sabaziosmysten auf dem Gemälde der Vibia ist allgemein anerkannt und das Mahl der klugen Jungfrauen gegenüber den zu spät kommenden thörichten, welche Fackel und Gefäſs tragen, von M. wohl mit Unrecht angezweifelt und auſser acht gelassen (13); auch Garr. Stor. II, tav. 59, 2 kommen Jungfrauen mit Fackeln vor, letztere sind also nicht „ein sonst unbekanntes Attribut“. Eine dritte Gruppe von Mahlbildern hätte ausgeschieden werden sollen, wo zur realistischen Mahlscene die sieben Brotkörbe des biblischen Speisungswunders hinzugefügt sind; eine gedankenlose Zuthat kann man hierin nicht sehen bei einem Gemälde wie der sog. fractio panis, das ringsum von biblischen Scenen (Opfer Abrahams, Daniel unter den Löwen, Lazarus' Auferweckung, Noe in der Arche) umgeben ist. Bezüglich des vielumstrittenen Bildes in einer Sakramentskapelle von S. Callisto: ein Mann im Philosophenmantel und eine Orante, dazwischen eine Delphica mit Brot und Fisch, entging dem Verf. eine neue, sehr beachtenswerte Erklärung von Wilpert (Die Malereien der Sakramentskapellen in der Katakombe des hl. Callistus. Mit 17 Illustr. Freiburg, Herder 1897). Der Gründer des bekannten Museums im römischen Kolleg ist der Polyhistor Athanasius Kircher S. J. (nicht „Kirchner“ S. 18). Erfreulich ist M.s Stellungnahme gegen die extreme, alles verflachende Richtung Hasenclevers, die jetzt auch von den klassischen Archäologen verlassen wird. Hoffentlich ist die Zeit nicht mehr ferne, wo man in der christlichen Archäologie die Leistungen der Altvordern, eines Bosio und Garrucci, in ihrer Art würdigt, bei neuen Erscheinungen aber nur mehr zwischen streng wissenschaftlichen Arbeiten und populären Machwerken unterscheidet. Möge dem Verf. bald die Autopsie der altchristlichen Monumente gegönnt sein!

München. J. E. Weis.

Franz Boll, Beiträge zur Überlieferungsgeschichte der griechischen Astrologie und Astronomie. S.-A. aus Sitzungsber. d. philos.-philol. und hist. Cl. der k. bayer. Akad. d. Wiss. 1899 I S. 77—140. Mit einer Tafel. 8⁰.

Boll legt in seiner ausgezeichneten Schrift die Resultate von zwei von der bayrischen Akademie subventionierten Italienreisen vor. Kap. I handelt von der Überlieferung einiger Schriften des Ptolemaios und weist zunächst eine neue Hs von *περὶ κριτηρίου καὶ ἡγεμονικοῦ* nach, Vatic. 1594 saec. IX, eine Schwesterhs des Archetypus von Vatic. 1038 saec. XIII. Letztere Hs ist zugleich die älteste Hs der Tetrabiblos und bietet, wie Boll in methodisch vortrefflicher Darlegung zeigt, einen sehr zuverlässigen Text. Hinzu tritt Marcian. 314 saec. XIV und Vatic. 1453 saec. IX/X, letzterer die Paraphrase des Proklos enthaltend. Für die Optik besitzen wir nur eine

lateinische Übersetzung aus dem Arabischen, von der bis jetzt 15 nicht über das 14. Jahrh. hinaufreichende Hss bekannt sind. — II. Syntagma Laurentianum bringt den Nachweis, dafs in vier Hss der Laurentiana (darunter der ältesten 28, 34) und sonst sich mehr oder weniger vollständig ein astrologisches Florilegium findet, dessen Zusammenstellung sich ziemlich sicher ins 9. Jh. legen läfst, also in dieselbe Zeit, die auch sonst für Mathematik und Astronomie ein lebhaftes Interesse besessen hat; verarbeitet sind hauptsächlich Ptolemaios, Hephaistion, Rhetorios und Theophilos. Es ist nicht ausgeschlossen, dafs sich noch weitere solche syntagmata in den astrologischen Sammelhss nachweisen lassen. — Der wertvollste Beitrag ist der dritte: Eine illustrierte Prachths der astronomischen Tafeln des Ptolemaios. Vatic. gr. 1291, die πρόχειροι κανόνες des Ptol. enthaltend, ist, wie sich aus einer ursprünglich mit Λέων schliefsenden Herrscherliste ergiebt, zwischen 813 und 820 geschrieben. Er ist nicht blofs für die Überlieferung der κανόνες vom höchsten Werte, sondern enthält auch Miniaturen, deren Entstehung sich mit völliger Sicherheit datieren läfst. Ein Bild zeigt nämlich den Eintritt der Sonne in die 12 Tierzeichen und giebt Tag und Stunde genau an; diese Angaben passen etwa auf die Zeit um 250 p. Chr., und ungefähr in diese Zeit fällt also eine Prachtausgabe der Ptolemäischen Handtafeln. Für die Kunstgeschichte ergiebt sich, dafs die byzantinische Kunst in der Darstellung der Monate von der Antike abhängig gewesen ist. Man kann nur wünschen, dafs alle Italienfahrten zu ähnlich reichen Ergebnissen führen.

Greifswald. W. Kroll.

Ernst Harder, Arabische Konversations-Grammatik mit besonderer Berücksichtigung der Schriftsprache. Mit einer Einführung von Prof. **Martin Hartmann.** Heidelberg, Groos 1898. (Methode Gaspey-Otto-Sauer.) XII, 475 S., nebst Schlüssel, 103 S. 8⁰. Preis geb. 10 + 2 ℳ

Der Titel dieses empfehlenswerten Lehrbuches ist nur mit Rücksicht auf die übrigen im gleichen Verlag erschienenen Grammatiken moderner Schriftsprachen gewählt worden. Es ist ganz nach der gleichen, praktisch bewährten Methode gearbeitet, nur dafs die Sprachübungen am Schlufs jeder Lektion absichtlich weggelassen sind. Es ist also eigentlich keine „Konversations-Grammatik“. Dagegen ist besonderer Wert auf die Übersetzungsübungen, und zwar sowohl auf solche aus dem Arabischen ins Deutsche als besonders auch auf solche aus dem Deutschen ins Arabische gelegt; zur Kontrole fürs Privatstudium dient der sehr praktische „Schlüssel“.

Welche Sprache behandelt nun eigentlich dieses neue, besonders zum Selbststudium akademisch Gebildeter zu empfehlende Lehrbuch? Die kurze, vier Seiten lange „Einführung“ des Berliner Professors am Oriental. Seminar, Dr. M. Hartmann (S. III—VI), nennt sie neuarabisch, unterscheidet sie aber von vulgär-arabisch, der heute gesprochenen Sprache der unteren Volksklassen Nordafrikas, Ägyptens, Arabiens, Syriens und Mesopotamiens; der gleiche Gelehrte definiert dieses „Neuarabische“ näher ganz treffend als „die Sprache der Kanzel, des Theaters, der Presse, der schriftlichen Äufserung der Gebildeten und ihrer mündlichen bei feierlichen Gelegen-

heiten“ (aber, was zu betonen ist, auch nur bei solchen, etwa ähnlich wie bei uns in Gelehrtenkreisen noch zu Anfang des Jahrhunderts das Lateinische). Der Grammatik nach steht es dem Altarabischen, der Sprache des Korans und der Prosalitteratur der Zeit nach Muhammed, am nächsten, dem Wortschatz nach berührt es sich allerdings mehr mit den späteren Entwickelungsstufen des Arabischen. Eine Angleichung an die eigentliche Vulgärsprache, die übrigens schon zu Muhammeds Zeiten viele der grammatischen Endungen abgeworfen (richtiger: abgeschliffen) hatte, liegt ferner darin, daſs, wenn ein gebildeter Araber seine Zeitung oder überhaupt irgend einen geschriebenen oder gedruckten Prosatext (mit Ausnahme des Korans) laut zu lesen veranlaſst ist, er dann ebenfalls die alten Vokalendungen wegläſst; das wird durch die Schrift erleichtert, ja er wird durch dieselbe förmlich dazu eingeladen, da in derselben ursprünglich nur das Konsonantengerippe des Wortes zum Ausdruck gelangt. Man schreibt z. B. altarabisches baitu-ka „dein Haus“ Nominativ (Gen. baiti-ka, Acc. baita-ka) und vulgär-arabisches bêtak dasselbe (in allen drei Kasus) auf ganz die gleiche Weise, b-j-t-k; die unter und über die Konsonanten zu setzenden Vokalzeichen gebraucht man nur für den Koran und für die altarabische Poesie.

In Wirklichkeit ist aber die Sprache der arabischen Zeitungen, moderner Bücher und überhaupt aller Schriftstücke mehr ein künstlich neubelebtes, nur meist nach vulgärer Weise ausgesprochenes älteres Arabisch, der alten klassischen Schriftsprache weit näher stehend als den heute gesprochenen Volksdialekten. Eine gewisse, wenn auch nicht vollständige Analogie bietet dazu der höhere Stil des heutigen Griechisch, wie er in vielen, besonders wissenschaftlichen Büchern zu finden ist.

Vorliegende Grammatik hat nun den Zweck, in möglichst praktischer Weise in das Studium dieser modernen arabischen Schriftsprache, und zwar mit all den ursprünglich vorhanden gewesenen grammatischen Endungen, einzuführen, sodaſs also einer, der sie durchgearbeitet, sich zugleich auch unschwer an die Lektüre älterer leichterer Prosawerke, ja sogar des Koran, wird machen können. Zugleich aber hat er dadurch den besten Schlüssel für ein erfolgreiches und rasches Sicheinleben ins Vulgär-arabische, falls er Gelegenheit findet, mit Arabern, sei es in Europa oder natürlich noch besser im Orient selbst, zu verkehren. Wer keine Ahnung von den alten Flexionsformen und vom feineren Stil der Schriftsprache hat, muſs rein papageienmäſsig vulgär-arabisch lernen und thut sich noch dazu weit schwerer damit.

Wenn also Leute von akademischer Bildung nicht die Gelegenheit haben, in einer Universitätsstadt arabische Grammatik zu hören, aber doch aus irgend einem Grunde die Hauptsprache der weiten islamischen Welt näher kennen lernen wollen, so sei ihnen Harders Buch mit dem dazu gehörenden „Schlüssel“ hiermit aufs wärmste empfohlen. Es war ein gewisses Wagnis, eine arabische Grammatik nach Art der rühmlich bekannten Gaspey-Otto- und Sauer-Lehrbücher verfassen und erscheinen zu lassen; ob sie in jeder Hinsicht ihren Zweck erfüllen wird, muſs die Zukunft lehren, da es zunächst auf zahlreiche Proben ankommt und diese jetzt noch nicht vorliegen können. Kleine Ausstellungen in Einzelheiten gehören in eine Fachzeitschrift; aber das Buch ist, soviel ich sehe, in allen

Hauptsachen gut und korrekt. Man kann also mit gutem Gewissen auffordern, es möge von recht vielen der Versuch gemacht werden, sich Harders Buch als Lehrer zu nehmen. Wenn die schwierige, aber prächtige arabische Sprache überhaupt durch Selbstunterricht zu bemeistern ist, was ja manche, aber wohl mit Unrecht, bezweifeln, so ist es jedenfalls am leichtesten durch einen derartigen bis vor kurzem noch durchaus fehlenden Leitfaden[1]) zu erreichen.

München. F. Hommel.

1) Für solche, die die Formenlehre der alten Sprache sich auf diese Weise gut angeeignet haben und sich nun noch ohne Lehrer auch ins Vulgär-arabische, speziell den in Palästina gesprochenen Dialekt, hereinarbeiten wollen, was dann, wie schon oben bemerkt, nicht halb mehr so schwer ist, bildet ein vorzügliches Hilfsmittel Leonhard Bauers „Lehrbuch zur Erlernung der arabischen Sprache (Schrift- und Vulgär-arabisch)", Jerusalem (Syr. Waisenhaus; Leipzig, H. G. Wallmann) 1897, Preis, inkl. Schlüssel, 6 Mk. 80 Pfg. Nebenher mag dann mit Erfolg M. Hartmanns Arabischer Sprachführer für Reisende, Leipzig (Bibl. Inst., Preis 6 Mk.), wo neben dem syrischen Dialekt auch stets der ägyptische berücksichtigt ist, benutzt werden.

III. Abteilung.

Bibliographische Notizen und kleinere Mitteilungen.

Die bibliographischen Notizen werden von Aug. Heisenberg in München (A. H.), Ed. Kurtz in Riga (E. K.), J. Strzygowski in Graz (J. S.), Carl Weyman in München (C. W.) und dem Herausgeber (K. K.) bearbeitet. Zur Erreichung möglichster Vollständigkeit werden die HH. Verfasser höflichst ersucht, ihre auf Byzanz bezüglichen Schriften, seien sie nun selbständig oder in Zeitschriften erschienen, an die Redaktion gelangen zu lassen. Bei Separatabzügen bitte ich dringend, den Titel der Zeitschrift, sowie die Band-, Jahres- und Seitenzahl auf dem für mich bestimmten Exemplar zu notieren; denn die Feststellung dieser für eine wissenschaftliche Bibliographie absolut notwendigen Angaben, die den HH. Verfassern selbst so geringe Mühe macht, kostet mich stets umständliche und zeitraubende Nachforschungen in unserer Staatsbibliothek, und häufig bleiben alle Bemühungen vergeblich, weil das betreffende Heft noch nicht eingelaufen oder gerade beim Binden oder aus einem anderen Grunde unzugänglich ist. Auf wiederholte Anfragen bemerke ich, daſs die Artikel innerhalb der einzelnen Abschnitte der Bibliographie hier wie in den früheren Heften, soweit es möglich ist, nach der Chronologie des betreffenden Gegenstandes aufgeführt sind.

Der Bericht ist bis zum 15. Februar 1900 geführt. K. K.

1. Litteratur und Sagen.

A. Gelehrte Litteratur.

R. Foerster, Zur Epitome des Adamantios. Rhein. Museum 55 (1899) 139—148. Cod. Paris. gr. 2506 saec. XIV enthält fol. 184ʳ—188ʳ unter dem Titel *χαρακτηριστικὰ καὶ φυσιογνωμικὰ πολέμωνος* ein Stück der Epitome des Adamantios. Das Fragment bietet einiges mehr als der Cod. Matrit. N 73 fol. 219—223, dessen Inhalt F. in den Scriptt. physiogn. I 320 sq. veröffentlicht hatte, geht übrigens auf dieselbe Vorlage zurück und bietet oft einen besseren Text. Mit der Vorlage des Pseudo-Polemon ist sie nicht identisch, sondern steht an Wert noch hinter ihr zurück. F. teilt die neuen Stücke in einem emendierten Abdruck mit und giebt zu dem schon bekannten Texte die abweichenden Lesarten. A. H.

Edgar Martini, Analecta Laertiana. (Vgl. B. Z. IX 245.) Bespr. von **E. Drerup,** Berl. philolog. Wochenschr. 1899 Nr. 48 Sp. 1475—1478. A. H.

Wilhelm Vollert, Kaiser Julians religiöse und philosophische Überzeugung. Gütersloh, Bertelsmann 1899. 111 S. 8⁰. Beiträge zur Förderung christlicher Theologie herausgeg. von A. Schlatter und H. Cremer. III. Jahrg. 6. Heft. Die religiöse und philosophische Über-

zeugung, die Julian sich als Prinz gebildet und als Kaiser bethätigt hat, d. h. eine auf natürliche Bürger- und Herrschertugenden, auf Dichter- und Philosophenweisheit gegründete religiöse Weltanschauung, hat sich noch ihm selbst als ein Luftgebilde erwiesen. C. W.

Paul Allard, Julien l'Apostat et la liberté de l'enseignement. Le Correspondant 71 (1899) 875—894. Handelt über die bekannte, auf ein 'Bildungsdeficit' oder eine 'geistige Inferiorität' der Christen abzweckende Mafsregel des Kaisers. C. W.

Alfr. Franke, De Pallada Epigrammatographo. Diss., Leipzig, Emil Gräfe 1899. 101 S. 8°. Wird besprochen. K. K.

Ed. Sachau, Zu den Aristoteles-Studien im Orient. Im: *Γενεθλιακόν* zum Buttmannstage 1899 S. 50—64. Eine wichtige Ergänzung unserer Kenntnis von der Beschäftigung der Byzantiner mit der griechischen Philosophie bilden die Nachrichten über das gleichzeitige Studium des Aristoteles und seiner Kommentatoren bei den Syrern und Arabern. Zu den Untersuchungen über diese kultur- und litterarhistorisch so merkwürdige Erscheinung (vgl. u. a. A. Müller, Die griechischen Philosophen in arabischer Überlieferung, Halle 1873) fügt der Verf. einen höchst wertvollen Beitrag, indem er eines der wichtigsten Zeugnisse der arabisch-griechischen Studien, den arabischen Codex der Pariser Nationalbibliothek, Ancien fonds 882 A, s. XI, genau analysiert. Von griechischen Gelehrten werden in den Glossen des Codex erwähnt: Alexander von Aphrodisias, Plotinos, Porphyrios, Jamblichos, Syrianos, Simplikios, Johannes Philoponos und ein zunächst nicht zu identifizierender אללינרם Alexandrinus. Viel gröfser ist die Zahl der syrischen und arabischen Aristotelesfreunde, die an dem Codex teilhaben. Sie werden von Sachau einzeln aufgezählt und charakterisiert. Jedem, der sich mit den Wirkungen der griechischen und byzantinischen Zivilisation auf orientalischem Boden beschäftigt, sei das Studium der gehaltreichen Schrift empfohlen. K. K.

Leo Sternbach, De Georgii Pisidae fragmentis a Suida servatis. Dissert. philol. Acad. lit. Cracov. 30 (1899) 108—198. Diese Arbeit ist die direkte Fortsetzung der in der B. Z. IX 244 besprochenen über Pisidesfragmente bei Theophanes. Mit gröfster Genauigkeit stellt St. alle Stücke aus Pisides zusammen, welche von Suidas mit Nennung des Autors angeführt werden, und weist ihnen ihren Platz zu. Ebenso identifiziert er eine Reihe von anonymen Fragmenten, sodafs im ganzen mehr als 70 gröfsere und kleinere Stücke gewonnen werden. Den Schlufs bildet eine für die Erkenntnis der Geistesrichtung des Pisides und für die Textkritik in gleicher Weise nützliche Zusammenstellung von Sentenzen aus den Werken des Dichters, der merkwürdigerweise in den Gnomensammlungen sehr spärlich vertreten ist. A. H.

A. Carrière, Les huit sanctuaires de l'Arménie payenne d'après Agathange et Moïse de Khoren. Paris, E. Leroux 1899. 29 S. gr. 8°. Diese Studie über armenische Heiligtümer und Gottheiten ist für uns nur wichtig als Beitrag zur Kritik und Quellenkunde des Moses von Chorene. K. K.

C. de Boor, Bericht über eine Studienreise nach Italien, Spanien und England zum Zweck handschriftlicher Studien über byzantinische Chronisten. Sitzungsber. d. kgl. preufs. Akad. d. Wiss.

1899 Nr. LI S. 922—934. Der Hauptzweck der Studienreise C. de Boors war auf eine Vervollständigung des Materials für eine Neuausgabe der Chronik des Georgios Monachos gerichtet. Er kollationierte und untersuchte zu diesem Zwecke die Codd. Laur. 70, 11, Vatic. 153, Escor. Φ. I. 1, Messan. 85 und zwei Hss aus der Privatbibliothek des Earl of Leicester in Holkham. Andere Hss hatte er schon früher verglichen und konnte nun ihr genealogisches Verhältnis näher bestimmen. Aufser den Hss der Chronik zog er auch die in den Sammlungen des Konstantinos Porphyrogennetos vorhandenen Exzerpte derselben zu rate, soweit er sie auf seiner Reiseroute antraf. Alle jetzt bekannten Hss des Georgios lassen sich auf einen Archetypus zurückführen mit Ausnahme des uralten Coisl. 305, der einen ganz abweichenden und eigenartig zusammengesetzten Text bietet. De Boor glaubt, dafs die Vorlage des Coisl. ein erster Versuch des Georgios mit vielen Korrekturen und Nachträgen war. Auf Grundlage dieses Entwurfes habe Georgios selbst später eine zweite Auflage ausgearbeitet; in dieser war er bemüht, das allzu starke Mifsverhältnis zwischen der historischen Erzählung und den theologischen Digressionen zu beseitigen und das historische Material gründlich umzuarbeiten. Als Grundlage der Neuausgabe mufs natürlich diese zweite Auflage des Werkes genommen werden. Ihre ursprüngliche Form aber festzustellen, ist eine höchst verwickelte Aufgabe, da sie in vielen sehr abweichenden Hss überliefert ist. Unter ihnen lassen sich zunächst zwei Hauptzweige unterscheiden; der eine wird vertreten durch den Coisl. 310 und den Paris. 1705, der andere durch die übrigen Hss., die selbst wiederum in verschiedene Gruppen zerfallen. Die Chronik des Georgios war eben für sehr lange Zeit ein beliebtes Volksbuch und wurde deshalb fort und fort nach dem Wandel der Geschmacksrichtungen und Interessen umgearbeitet, innerhalb des alten Bestandes teils beschnitten, teils erweitert, teils in der Darstellung korrigiert und am Schlusse über das ursprüngliche Ende des Werkes fortgeführt. In diesem Labyrinth Ordnung zu schaffen, war eine Riesenaufgabe, zu deren Erfüllung aber niemand besser geeignet war als der bewährte Herausgeber des Theophanes. Unerreichbar blieb dem Verf. nur der Cod. Patm.; doch gehört dieser, wie sich aus den Mitteilungen von Bidez, B. Z. VII 285 ff., ergiebt, zu einer Klasse, von der ohnehin hinreichend viele Hss zu gebote stehen. In etwa einem Jahre hofft de Boor das Ms der Ausgabe des Originaltextes druckfertig zu machen; alsbald soll auch die Ausgabe der wichtigsten Stücke des erwähnten Coisl. 305 und der Einschübe der späteren Redaktionen, sowie der Fortsetzungen folgen.

Aufser Georgios Monachos hat de Boor auf seiner Reise auch andere Chronisten beachtet, bes. die Fortsetzungen des Georgios und des Theophanes, die Chronik des Pseudo-Polydeukes u. s. w., und hat auch für sie wichtige Ergebnisse gewonnen. So konnte er auch eine Neuausgabe der Fortsetzung des Theophanes in sein Arbeitsprogramm aufnehmen. Auch für die Frage der rätselhaften Chronik des Symeon Logethetes hat er neues Material zusammengebracht. Unabhängig von den Studien über die Chronik des Georgios hat de Boor auf seiner Reise Untersuchungen über die Excerpta Salmasiana (vgl. B. Z. VIII 692 f. und oben S. 357 ff.) und über die Konstantinischen Exzerpte des Johannes Antiochenus angestellt. Endlich hat er zur Vollendung seiner einst von der k. bayerischen Akademie mit dem

Zographospreis gekrönten Arbeit über die Konstantinischen Exzerpte Hss des Titels De legationibus kollationiert. Mögen die Früchte dieser durch die Unterstützung der k. preufsischen Akademie ermöglichten grofsen Reise bald zur Reife gelangen. K. K.

B. Melioranskij, Verzeichnis byzantinischer Urkunden und Briefe (Perečenj vizantijskich gramot i pisem). 1. Heft: Dokumente aus den Jahren 784—850. Einleitung: Einige Worte über die Hss und Ausgaben der Briefe des ehrwürdigen Theodoros Studites. Mémoires (Zapiski) de l'Acad. Imp. des Sciences de St.-Pétersbourg, VIII[e] série, Classe historico-philologique, tome IV, no. 5. St.-Pétersbourg, C. Ricker 1899. 1 Bl., 63 S., 5 Tafeln. 8°. Rub. 1,20 = ℳ 3 (russ.). Über die Einrichtung und die Absichten der Publikationen, welche der Titel des vorliegenden Heftes ankündigt, läfst sich vorerst nichts Genaueres sagen; denn das Heft enthält darüber keinerlei Aufklärung. Es handelt sich aber offenbar um das Werk, über dessen Plan im Viz. Vrem. 1 (1894) 249—252 kurz berichtet worden ist. Ihm wird als Einleitung eine sehr gründliche und methodisch durchgeführte Untersuchung über die Briefe des Theodoros Studites vorausgeschickt. Als Vorarbeiten konnte Melioranskij vornehmlich die Schrift von C. Thomas (vgl. B. Z. I 176) und für Einzelheiten das Buch von Marin „Les moines de Cple" (vgl. B. Z. VIII 193 ff.) benützen; in der Hauptsache aber beruht seine Arbeit auf einem selbständigen Studium der alten Überlieferung. Die Untersuchung richtet sich wesentlich auf die Feststellung der Entstehungszeit und des Inhaltes der alten Sammlungen der Briefe des Studites und auf das Verhältnis der uns erhaltenen Hss teils zu diesen alten Sammlungen, teils zu einander. Über die Ergebnisse, die M. S. 52 hübsch zusammenfafst, läfst sich auszugsweise nicht berichten. Bemerkt sei, dafs auch für die Geschichte der griechischen Paläographie manches abfällt. In einem Anhange untersucht der Verf. gewisse Widersprüche in der Überlieferung über die auch in einigen Briefen des Theodoros Studites erwähnte Kaiserin Euphrosyne, die Gemahlin Michaels II, und liefert dadurch auch einen nützlichen Beitrag zur Kritik der einschlägigen Geschichtsquellen (Genesios, Theophanes contin., Zonaras, Symeon Magister, Leon Grammatikos, Georgios Monachos der Moskauer Redaktion). Wir wünschen dem Unternehmen, das auf so vielversprechende Weise eingeführt wird, glücklichen Fortgang. K. K.

Anthologia Graeca epigrammatum Palatina cum Planudea II, 1 ed. **H. Stadtmueller.** (Vgl. B. Z. IX 245.) Bespr. von **Fr. Spiro**, Wochenschrift f. klass. Philol. 1900 Nr. 2 S. 38—42. A. H.

V. N. Zlatarski, Briefe des byzantinischen Kaisers Romanos Lakapenos an den bulgarischen Caren Simeon. **Derselbe:** Zwei bekannte bulgarische Inschriften aus dem 9. Jahrhundert. Diese zwei in der B. Z. VI 600 und VIII 596 kurz erwähnten Arbeiten des bulgarischen Gelehrten nebst zwei anderen Studien desselben zur bulgarischen Geschichte werden eingehend besprochen von **C. Jireček**, Arch. f. slav. Philologie 21 (1899) 607—617. Jir. referiert nicht nur vortrefflich über den Inhalt der vier wegen der geringen Verbreitung des Bulgarischen schwer zugänglichen Arbeiten, sondern giebt auch, gestützt auf seine ausgezeichnete Kenntnis der Balkanhalbinsel, wertvolle eigene Beiträge. Das Studium des Artikels ist jedem, der sich mit byzantinischer Geschichte, Ethnographie

und Epigraphik des 9. und 10. Jahrhunderts beschäftigt, dringend zu empfehlen. Höchst erfreulich war mir u. a., in ihm eine Mahnung zu finden, die auch ich seit Jahren in meinem Seminar wie in der B. Z., leider oft vor tauben Ohren, predige: „ . . . Sonst ist an der sprachlichen Gestalt der Texte bei Zlatarski manches auszusetzen. Bei Denkmälern solcher Art kommt man mit dem Griechisch eines Thukydides, Plutarch, Prokopios oder der Kirchenväter nicht aus. Da mufs man mit dem Entwickelungsgang der griechischen Sprache seit dem Altertum bis in unsere Zeiten, mit dem Mittel- und dem Neugriechischen auch in den 'barbarischesten' Texten desselben näher vertraut sein." K. K.

V. Lundström, Ramenta Byzantina. I. Eranos 3 (Upsaliae 1899) 148—161. Der Verf. beschäftigt sich in diesen Ramenta, die, mit I bezeichnet, eine Fortsetzung erwarten lassen, mit dem liebenswürdigen Dichter Christophoros von Mytilene. Zunächst sucht er die Vermutung zu begründen, dafs die in den Codd. Escur. *Τ.* III. 9 fol. 1—6, Paris. 1310 fol. 30—34 und Paris. 925 fol. 103v—104 (vgl. über diese drei Hss die Gesch. d. byz. Litt.[2] S. 739) enthaltenen Verse ein und dasselbe Werk seien, und zwar eine Redaktion der bekannten Profanverse auf die zwölf Monate. Diese Vermutung trifft nicht zu. Aus einer genauen Inhaltsangabe der Folia 30—34 des Parisinus 1310, welche Prof. Ch. Diehl in Paris auf meine Bitte anzufertigen die aufserordentliche Güte hatte, ergiebt sich folgendes: Der Codex Parisinus 1310 enthält auf fol. 30—34 zuerst den Kanon des Zonaras *Ὑπεραγία ἡ θεὸν κυήσασα* (= Migne, Patrol. gr. 131, 414), dann den poetischen Heiligenkalender, endlich die anonymen Verse auf die zwölf Apostel, die E. Miller in seinem Kataloge des Escurial S. 282 f. ediert hat. Der Heiligenkalender beginnt natürlich mit dem ersten Monat des byzantinischen Kirchenjahres, dem September (*Συμεὼν ἀνυμνείσθω μοι*); Lundström irrt, wenn er den Anfang mit dem September für eine Eigentümlichkeit der Profanverse hält. Mithin ist in den Angaben über diese zwei Hss in der Gesch. d. byz. Litt.[2] S. 739 alles in Ordnung. Da nun E. Miller a. a. O. S. 282 ausdrücklich bemerkt, dafs die Texte des Escur. fol. 1—6 (Miller spricht ungenau von einem Werke und nennt als Incipit nur die Anfangsworte des Kanon des Zonaras) mit denen des Paris. 1310 fol. 30—34 identisch seien, so ist klar, dafs auch der Escurialensis nicht, wie Lundström meint, die Profanverse auf die zwölf Monate, sondern ebenfalls den Kanon des Zonaras, den Heiligenkalender und die Verse auf die zwölf Apostel enthält. Als Verfasser des Heiligenkalenders wird im Escur. *Τ.* III. 9 und im Paris. 1310 ein Nikephoros, Patrikios und Prokonsul von Mytilene, genannt, als Autor der Profanverse erscheint im Paris. 925 ein namenloser Patrikios und Prokonsul von Mytilene. Ob sich unter diesen Bezeichnungen der bekannte Christophoros von Mytilene oder ein neuer, sonst noch unbekannter Dichter verbirgt, steht dahin. — Dann zeigt L., dafs das im Cod. Paris. 3044 erhaltene Gedicht, das im Katalog von Omont irrtümlich als Werk „[Georgii (?)] Mitylenaei" bezeichnet ist, identisch ist mit einem Gedichte des Christophoros von Mytilene, das Rocchi in fragmentarischem Zustande aus dem Cod. Cryptensis hervorgezogen hat (Versi di Cristoforo Patrizio p. 55 sq.). Das Gedicht ist, was Rocchi und mir entgangen war, aus dem Pariser Codex schon von Fr. Boissonade, Eunapii Sardiani vitas rec. etc., Amstelodami 1822 I p. 277 sqq., heraus-

gegeben worden. L. giebt nun mit Hilfe der beiden Hss eine neue Ausgabe der 132 Verse. Ihren Inhalt bildet die breit ausgeführte Verspottung der blindgläubigen Reliquienverehrung eines Mönches Andreas, der z. B. zehn Hände des Märtyrers Prokop, vier Schädel des hl. Georg u. s. w. besitzt. — Endlich identifiziert L. einige in einem Cod. Hauniensis erhaltene, dort z. T. anderen Autoren zugeteilte Epigramme mit Epigrammen des Christophoros, die Rocchi aus dem Cryptensis ediert hat. Unabhängig von L. ist zu demselben Ergebnis L. Sternbach gelangt; vgl. B. Z. IX 246 unten. — Zuletzt beweist L., dafs das von Lampros, *Ἱστορικὰ Μελετήματα*, Athen 1884, als anonymes Werk edierte kleinere Grabgedicht auf Georg Maniakes identisch ist mit Nr. 65 der erwähnten Ausgabe von Rocchi und also ebenfalls dem Christophoros gehört; dafs derselbe auch das gröfsere der zwei von Lampros edierten Epitaphien verfafst hat, macht L. wenigstens wahrscheinlich. Von Druckfehlern — einige stammen aus der Ausgabe von Boissonade — ist mir folgendes aufgefallen: *στιχερὰ* st. *στιχηρὰ* S. 150; *ἀνθυπάθου* st. *ἀνθυπάτου* S. 151; *βοτρύος* st. *βοτρύας* S. 151; *μάσθους* st. *μασθοὺς* S. 153; *ἰχθῦν* st. *ἰχθὺν* (S. 153; könnte allerdings auch beabsichtigt sein); *Βεθλεὲμ* st. *Βηθλεὲμ* S. 154; *τιμᾶν*, *μεθιστᾶν* (zweimal) st. *τιμᾶν*, *μεθιστᾶν* S. 154 f.; *πίστως* st. *πιστῶς* S. 154; *ἥ* st. *ἢ* S. 155; *καθελθὼν* st. *κατελθὼν* S. 156; *ἤχθησαν* st. *ἤχθησαν* S. 156; *οὗν* st. *οὖν* S. 156; Anleitung st. Einleitung S. 160. Zum Schlusse einige Vermutungen: S. 156 V. 98 ist doch wohl statt *γλουτὸν* (Boiss., Lundstr.; im Cryptensis fehlt der Vers) das übliche *γλουτὸν* zu schreiben. — S. 156 V. 99 schreiben Rocchi und Lundström (im Paris. fehlt der Vers): ὃς (sc. *Ἠλίας*) *ζῶν ἀνῆλθεν εἰς πότον διφρηλάτης*. Ich vermute *εἰς πόλον*. Vgl. Vers 108, wo vom Erzengel Gabriel gesagt wird: *πτεροῤῥοιζήσας ἐξανέπτη πρὸς πόλον*. — S. 156 V. 101 f.: *καὶ δάκτυλόν σοι Μιχαὴλ ἀρχαγγέλου*; ‖ *ἔσται· παράσχω τοῦτον ἐκ χώνων ἔχων*. So schreiben Boiss. und Lundstr.; im Crypt. ist vom zweiten Verse nur die Schlufssilbe ..*χων* erhalten. Es ist zu schreiben: *ἐκ Χωνῶν*. Über Chonae vgl. Narratio de Miraculo a Michaele Archangelo Chonis parato ed. M. Bonnet, Paris 1890, S. XXVIII ff. K. K.

A. Bekštrem, Zwei Handschriften der Catomyomachia des Theodoros Prodromos. Journal des Minist. der Volksaufkl., Bd. 326, 1899, Novemberheft, Abteil. f. klass. Philol. S. 33—51. Schlufs des in der B. Z. IX 246 notierten Aufsatzes. Nach Aufzählung der Varianten des Mosq. und Vindob. bestimmt der Verf. den Wert und das Verhältnis dieser beiden Hss zur sonstigen Tradition und fafst dann seine Resultate in einem Stemma zusammen. E. K.

Theodori Ducae Lascaris epistulae ed. **Festa.** (Vgl B. Z. IX 211 ff.) Besprochen von **C. Jireček**, Arch. f. slav. Philol. 21 (1899) 622—626. Jir. illustriert namentlich die in den Briefen des Laskaris enthaltenen Nachrichten über die bulgarisch-byzantinischen Beziehungen um die Mitte des 13. Jahrhunderts; u. a. erhält nun Aufklärung die alte Streitfrage, wer der von Akropolites als Friedensvermittler zwischen den Bulgaren und Griechen genannte *Ῥῶσος Οὖρος* sei. Die einen hatten übersetzt der „Russe Ur“ (ur magy. = Herr, Fürst); andere sahen in dem *Οὖρος* den König Stephan Uroš I von Serbien. Es wird nun durch einen Brief des Laskaris über allen Zweifel erhoben, dafs die erste Ansicht, der sich Jireček schon früher angeschlossen hatte, das Richtige trifft. Er bestimmt nun die Person dieses

Russen noch näher nach anderen Quellen. Außerdem werden von J. auf Grund der Briefe bes. die Beziehungen des Kaisertums Nikaia zu Stephan Uroš I von Serbien aufgehellt. K. K.

N. Festa, Noterelle alle epistole di Teodoro Lascaris. Studi ital. di filol. class. 7 (1899) 204. F. erklärt hier den Ausdruck (ep. XXXV 68 f.) *ἡδέσθην τὸ γράμμα* aus einem Fragment des Kallimachos, wo *τὸ γράμμα* die Inschrift bedeutet. A. H.

N. Festa, Ancora la lettera di Michele Paleologo a Clemente IV. Bessarione, anno IV (1899) vol. VI, nn. 41—42, S. 529—532. 8⁰. Nachtrag zu dem B. Z. IX 247 f. besprochenen Aufsatze Festas. Er enthält eine Reihe von Emendationen zum Texte und bringt den Nachweis, daß Manuel Holobolos, wie M. Treu gesehen, der Verfasser des Briefes Michaels VIII an Clemens IV ist, denn in der Hs steht am Rande *τοῦ αὐτοῦ*, und es gehen Schriften des Manuel Holobolos voraus ebenso wie solche nachfolgen. Ob der Brief jemals abgesandt wurde, ist höchst zweifelhaft. F. fügt diesen Ergänzungen einige Mitteilungen über die Beziehungen der Kaiser von Nikaia zur päpstlichen Kurie hinzu. A. H.

Theodori Pediasimi — quae extant ed. **M. Treu.** Potsdam 1899. (Vgl. B. Z. IX 248.) Besprochen von **Domenico Bassi,** Rivista di filol. 27 (1899) 478 f. C. W.

Lars Wåhlin, De editione Thomae Magistri Eclogae a Laurentio Norrmanno parata. (Vgl. B. Z. IX 250.) Besprochen von **Elver Strömberg,** Eranos 3 (Upsala 1899) Appendix critica S. 36 f. K. K.

C. Krug, Satire und Humor bei den Byzantinern. Beilage zur Norddeutschen Allgemeinen Zeitung vom 31. Dez. 1899. Hübsche Übersicht litterarischer Werke und geschichtlicher Ereignisse, in denen die im Titel genannten, in Byzanz so seltenen Eigenschaften hervortreten. K. K.

A. et M. Croiset, Histoire de la littérature grecque. Tom. V. (Vgl. B. Z. IX 242.) Besprochen von **W. S.,** Literar. Centralbl. 1899 Nr. 51/52 Sp. 1806. A. H.

B. Volkslitteratur.

J. Halévy, Tobie et Akhiakar. Revue sémitique d'épigraphie et d'histoire ancienne 8 (1900) 23—77. Die Geschichte von Akhiakar (diese Schreibung hält H. für die richtige) ist von einem mit dem Hebräischen sehr vertrauten syrischen Juden teils hebräisch, teils aramäisch abgefaßt worden. Die Mehrzahl ihrer Weisheitslehren ist aus dem Alten Testamente geschöpft, sie selbst aber ist die Quelle vieler Aussprüche und Parabeln, die man als spezifisch neutestamentlich zu betrachten gewohnt ist. Die Hypothese von **Théodore Reinach,** Un conte babylonien dans la littérature juive. Le Roman d'Akhikhar, Revue des études juives 38 (1899) 1—13, wird abgelehnt. C. W.

Elimar Klebs, Die Erzählung von Apollonius aus Tyrus. Eine geschichtliche Untersuchung über ihre lateinische Urform und ihre späteren Bearbeitungen. Berlin, Reimer 1899. XII, 532 S. 8⁰. Handelt S. 451—458 über die griechischen Bearbeitungen der Apolloniusgeschichte, d. h. 1) das von Wagner edierte mittelgriechische Gedicht s. XIV—XV, welches auf die erste toskanische Bearbeitung der historia zurückgeht, 2) die wahrscheinlich gegen Ende des 15. Jahrhunderts verfaßte Bearbeitung in gereimten

politischen Versen (zuerst Venedig 1534 gedruckt), die ganz auf dem italienischen Gedichte Puccis beruht, 3) das Märchen Nr. 50 Hahn, das aus dem griechischen Volksbuch geflossen ist. Vgl. jetzt auch B. Z. IX 250.

C. W.

Max Friedrich Mann, Zur Bibliographie des Physiologus. Anglia, Beiblatt X (1899) S. 274—287. Höchst dankenswerte, mit großsem Fleifs und ausgebreiteter Litteraturkenntnis gearbeitete Zusammenstellung der allgemeinen und speziellen Schriften zur Geschichte des Physiologus. In der Rubrik „Slavischer Philologus" (S. 285) fehlt: A. Alexandrov, Physiologus. Kazan 1893 (russ.). Vgl. B. Z. V 214. Die Bitte, die der Verf. in der Vorbemerkung ausspricht, sei in seinem Namen auch hier wiederholt: „Aufserordentlich dankbar wäre ich den Herren Fachgenossen für Nachweise neuer Handschriften oder solcher Stellen in Dichtung und Prosa, gleichviel welcher Zungen, in denen sich der Einflufs des Physiologus nachweisen läfst.

K. K.

S. J. Warren, De Grieksch christelijke roman Barlaam en Joasaf en zijne parabels. Rotterdam, Wenk & Birkhoff 1899. 56 S. 4°. Der Verf. nennt zuerst die i. J. 1672 zu Rotterdam veröffentlichte holländische Übersetzung des Barlaam und Joasaph und giebt dann eine Inhaltsübersicht und Charakteristik des berühmten Werkes, dazu den griechischen Text und eine holländische Übersetzung der neun Parabeln des Romans, endlich Mitteilungen über den Verfasser des griechischen Romans und über den Ursprung und die internationale Verbreitung des Werkes. Hier folgt er wesentlich den Untersuchungen von E. Kuhn (vgl. B. Z. VII 175 ff.). Die Abh. ist für das Holländisch lesende Publikum zur Einführung in den gegenwärtigen Stand der Barlaamfragen sehr empfehlenswert. K. K.

V. Chauvin, Bibliographie des ouvrages arabes ou relatifs aux Arabes, publiés dans l'Europe chrétienne de 1810 à 1885. Vol. III: Louqmâne et les fabulistes; Barlaam (!); Antar et les romans de chevalerie. Liège, H. Vaillant-Carmanne, 1898. 152 S. 8°. Der Redaktion unzugänglich.

A. H.

N. Festa, Sul così detto Alfabeto dell'Amore. Atene e Roma 2 (1899) Nr. 11 S. 228—239. In diesem Artikel, mit dem die in derselben Zeitschr. I 228 ff., II 13 ff. begonnene Studie (vgl. B. Z. VIII 217 f.; 557) abgeschlossen wird, untersucht F. die Liedergruppe des sogen. Alphabets der Liebe, in der ein liebender Jüngling seinen Gefühlen Ausdruck verleiht (Nr. 67—82), und kommt mehrfach zu anderen Resultaten als Heisenberg in seinem Artikel (B. Z. II 549 ff.). In einem Schlufswort fafst F. seine Ansicht über die Komposition der ganzen Sammlung kurz zusammen.

K. K.

Ang. Scrinzi, Poesie inedite di Marino Falieri. Atti del Reale Istituto Veneto di scienze, lettere ed arti, anno accademico 1899—1900, Tomo LIX, Parte seconda p. 253—264. Der Verf., Konservator des Museo Civico in Venedig, fühlte sich als Venezianer zu den vulgärgriechischen Poesien, die unter dem Namen eines Marino Falieri überliefert sind (vgl. Gesch. d. byz. Litt.[2] S. 820 f.), naturgemäfs hingezogen, und er beabsichtigt, eine vollständige Ausgabe der seltsamen, schwächlichen Machwerke vorzulegen. In der vorliegenden Studie analysiert er zuerst das von John Schmitt aus dem Cod. Neapol. III. B. 27, den auch ich im Jahre 1891

exzerpiert hatte, herausgegebene dritte Gedicht des Falieri und betont, daſs die Vorstellungen des Dichters vom Eros, der Liebesburg u. s. w. auf romanische Hof- und Ritterpoesie als Quelle hinweisen. Dann beschäftigt er sich mit dem Autor des Gedichtes, zeigt (mit Hilfe eines handschriftlich erhaltenen Werkes des G. Muazzo über die venezianischen Familien, die in Kreta ansässig waren), daſs die Familie Falieri mehrere Generationen in Kreta lebte und daſs in ihrem Stammbaum zwei Marino vorkommen, von denen der eine 1446 starb, während die Lebenszeit des anderen ins Ende des 15. und den Anfang des 16. Jahrhunderts fällt (er vermählte sich 1496). Mit einem von beiden muſs unser Versmacher identisch sein. Der Verf. entscheidet sich wegen des Alters der Hss, von denen zwei der ersten (?) Hälfte des 16. Jahrhunderts angehören sollen, und weil für die litterarische Verbreitung der Gedichte eine längere Zeitspanne notwendig gewesen sei, für den älteren Marino Falieri. Ich halte seine Argumentation für ungenügend und glaube, daſs aus sprachlichen und allgemeinen litterarhistorischen Gründen die Identifizierung mit dem jüngeren Venezianer dieses Namens viel mehr für sich hat. K. K.

C. Sagen, Folklore u. s. w.

J. Geffcken, Studien zur älteren Nerosage. Aus den Nachrichten der K. Gesellsch. d. Wiss. zu Göttingen, philolog.-histor. Kl. 1899 Heft 4 S. 441—462. 8°. Der Inhalt des Aufsatzes liegt auſserhalb des Rahmens der byzantinischen Studien, da die Gestalt Neros in der heidnischen und vornehmlich jüdischen Sibyllistik behandelt wird. Da die christliche Tradition indessen auf den letzten Seiten noch berührt und auf die spätere Überlieferung hingewiesen wird, so muſs die Arbeit wegen des Zusammenhanges mit den uns näher berührenden Studien über die byzantinische Sagen- und Prophetienlitteratur (vgl. B. Z. VIII 688 ff.) hier erwähnt werden. Auf den Inhalt haben wir nicht näher einzugehen; hinsichtlich der Methode ist die Arbeit mustergiltig zu nennen. A. H.

W. Drexler, Alte Beschwörungsformeln. Philologus 58 (1899) 594—616. Handelt zuerst, mit groſser Kenntnis der einschlägigen Vorstellungen verschiedener Völker, über die auf Steinen, Medaillons, Bronzestücken u. s. w. vorkommenden spätgriechischen und byzantinischen Beschwörungsformeln der Gebärmutter (*ὑστέρα*) und ein italienisches Gebet gegen das Male del fiance e di matrone, dann über eine magische Formel des Marcellus Burdigalensis gegen Kolik, die sich auf erhaltenen Ringen findet. Auf dem von G. Schlumberger beschriebenen Ring ist mir die Lesung von CΠACE = *ἔπασχε* sehr zweifelhaft; es dürfte sich eher um eine Form von *σπάω* (im intransitiven Sinne) handeln, vielleicht um den Imperativ: *σπάσε* = brich, zerbrich (d. h. ergieb dich). K. K.

E. Pridik, Griechische Verfluchungen und Amulette aus dem südlichen Ruſsland. Journal des Minist. der Volksaufkl. Bd. 326, 1899, Dezemberheft, Abteil. für klass. Pilol. S. 115—124. Der Verf. ediert hier vorläufig einiges aus dem epigraphischen Material, das er im Auftrage der Kais. Russ. Archäol. Gesellschaft in dem in Vorbereitung befindlichen 3. Bande des groſsen Sammelwerkes: Inscriptiones antiquae orae septentrionalis Ponti Euxini Graecae et Latinae ed. B. Latyschew veröffentlichen wird (5 bleierne Täfelchen mit Verfluchungen und 3 Amulette). E. K.

D. Schönlitterarische Behandlung byzantinischer Stoffe.

Paul Adam, Basile et Sophia. Dessins de C. H. Dufau. Paris, P. Ollendorff 1900. Das Thema dieses mir bis jetzt nur aus der Besprechung von **Felix Vogt**, Frankfurter Zeitung vom 23. Jan. 1900 (Nr. 22), bekannten Romans bildet die Geschichte des Emporkommens des Kaisers Basilios I und seiner Schwester Sophia. Nach der zitierten Besprechung leidet das Buch an starker Übertreibung und Vorliebe für Greuel und Schauernisse, ist dagegen grofs in der Beschreibung alles Stofflichen. K. K.

2. Handschriften- und Bücherkunde, Gelehrtengeschichte.

A. Handschriften- und Bücherkunde.

Hagiographi Bollandiani et **Pius Franchi de' Cavalieri**, Catalogus codicum hagiographicorum graecorum bibliothecae Vaticanae. Bruxellis, apud editores (Rue des Ursulines 14) 1899. VIII, 324 S. 8°. Die Bollandisten, denen die Wiederbelebung der hagiographischen Studien und insbesondere der griechischen Hagiographie in den letzten Jahrzehnten wesentlich zu verdanken ist, gehen nach einem wohlüberlegten Plane und mit sorgfältiger Auswahl der Arbeitskräfte vor. Um unnütze Mühe zu vermeiden und gleich bei der ersten Publikation eines Textes oder einer ersten Spezialuntersuchung den Gegenstand möglichst zu erschöpfen, war vor allem eine vollständige Übersicht der gedruckten Litteratur, dann eine möglichst umfassende Kenntnis der unendlich zerstreuten und schwer zugänglichen Hss notwendig. Das erste Bedürfnis hat die jedem Freunde der griechischen Hagiographie unentbehrliche Bibliotheca Hagiographica Graeca (vgl. B. Z. IV 190) erfüllt. An der Ausführung der viel gröfseren zweiten Aufgabe arbeiten die Bollandisten seit längerer Zeit. Den Anfang machten sie mit dem Kataloge der griechischen hagiographischen Hss der Pariser Nationalbibliothek (vgl. B. Z. V 360). Dann wurde von dem kenntnisreichen und philologisch trefflich geschulten H. Delehaye S. I. die Vaticana in Angriff genommen. Nachdem eine kleine Frucht seines Aufenthaltes in Rom, das Verzeichnis der griechischen hagiographischen Hss der Biblioteca Chigiana, schon früher erschienen war (vgl. B. Z. VII 219), liegt heute der Katalog der griechischen hagiographischen Hss der Vaticana vor uns. Dieses Verzeichnis ist noch dankenswerter als das Pariser; denn während man über den Pariser Bestand sich wenigstens notdürftig aus den alten Katalogen und aus Omonts Inventaire unterrichten konnte, haben wir von dem gröfsten Teil der Vaticana noch keinen gedruckten Katalog. Den ursprünglichen Plan, in dem Kataloge nur diesen Teil (den Fondo antico) zu berücksichtigen, hat D., m. E. mit Recht, später geändert und auch alle die kleineren Sammlungen des Vatikans, für welche wir in den letzten Jahren gute Kataloge erhalten haben (Palatini, Reginenses, Piani, Urbinates, Ottoboniani), in sein Verzeichnis aufgenommen, sodafs der Hagiograph jetzt alles, was ihm die vatikanische Bibliothek bieten kann, in einem bequemen Bande zusammen findet. Die Ausarbeitung dieser Ergänzung übernahm Franchi de' Cavalieri; da in den gedruckten Katalogen naturgemäfs auf die Bedürfnisse der Hagiographie nicht speziell Rücksicht genommen war, so mufste er alle dort genannten hagiographischen Hss neu beschreiben und die Beschreibung dem für die Hss des alten Fonds ange-

wandten Schema anpassen. Somit verzeichnet der Katalog alle Schriften der Vaticana, die sich auf die Geschichte und Verehrung der Heiligen beziehen. Ausgeschlossen blieben nur die Sachen, die in den Kreis der „Historia monachorum“ und der „Vitae Patrum“ gehören, sowie die Enkomien und die bekannten Reden auf Heilige von Kirchenvätern, sofern sie in nicht-hagiographischen Hss überliefert sind. Auch die verkürzten Legendensammlungen (Synaxarien u. s. w.) mufsten ausgeschlossen bleiben. Sie erheischen eine gesonderte Untersuchung. Von den noch nicht gedruckten Texten wird der Anfang und das Ende notiert; die Identität der übrigen Stücke wird durch einen kurzen Verweis auf die Bibliotheca Hagiographica Graeca (s. o.) angedeutet. Die Beschreibung der Hss ist übersichtlich und kurz; sie könnte aber noch kürzer sein: die jedesmalige Wiederholung des Wortes „exaratus“ bei der Zeitangabe (s. XII exaratus) ist sehr überflüssig; auch das ^{m} bei der Mafsangabe (0^{m}, $220 \times 0{,}145$) hätte erspart werden können, wenn vorne, womöglich nicht in der Vorrede, sondern in einem jederzeit in die Augen fallenden Conspectus siglorum, erwähnt worden wäre, dafs das Metermafs angewendet ist. Anerkennung verdient, dafs die äufsere Beschreibung an den Kopf der einzelnen Artikel gesetzt ist, ein Verfahren, das in den Hsskatalogen längst allgemein angenommen sein sollte. Reichhaltige Indices der Menologien, der Hssbesitzer, der Heiligen und der Autoren beschliefsen den Band. Möchte es den hochverdienten Bollandisten gelingen, bald auch aus allen übrigen griechischen Hsssammlungen den hagiographischen Inhalt auszuziehen! Am meisten bedürfen der Untersuchung für diesen speziellen Zweck die Bibliotheken im griechischen Orient; denn sie sind am schwersten zugänglich und die im übrigen sehr verdienstlichen Kataloge, welche sie beschreiben, sind für die hagiographische Forschung ungenügend.

K. K.

H. Lietzmann, Bericht über die mit Unterstützung der Kgl. Gesellsch. d. Wissensch. vorgenommene Katalogisierung der Katenenhandschriften. Nachrichten von der Kgl. Gesellsch. d. Wissensch. zu Göttingen. Geschäftliche Mitteil. 1899 S. 12—15. Aufzählung der im Winter 1897 und im folgenden Jahre untersuchten Katenenhss von Florenz, Oxford, London, Rom, München, Basel, Zürich, Wien, Venedig, Mailand und Verona (im ganzen 205) und Klassifizierung derselben nach den erklärten biblischen Büchern (Oktateuch, Psalter, Salomonische Schriften, Hiob, Propheten, Evangelien, Apostelgeschichte, Briefe). S. 31—33 wird mitgeteilt, dafs die von der Gesellschaft für 1899 gestellte Preisaufgabe 'Was an Schriften des Apollinaris von Laodicea erhalten ist, soll untersucht, kritisch bearbeitet und für die Darstellung seiner Theologie verwendet werden', durch Lietzmann eine durchaus befriedigende Lösung gefunden hat.

C. W.

Papadopulos-Kerameus, Ἱεροσολυμιτικὴ βιβλιοθήκη IV. (Vgl. B. Z. IX 254 f.) Besprochen von **Ph. Meyer**, Theolog. Literaturzeitg. 1900 Nr. 4 Sp. 108—110. C. W.

Eduard Sachau, Verzeichnis der Syrischen Handschriften der Königlichen Bibliothek zu Berlin. Zwei Abteilungen, Berlin, A. Asher & Co. 1899. XV, 448 S.; 4 Bl., 449—942 S., 1 Bl., 9 Hssfacsimilia. (= Die Hssverzeichnisse der Königl. Bibl. zu Berlin, 23. Band.) Wird besprochen werden. K. K.

B. Gelehrtengeschichte.

Erich Ziebarth, Die Strabonscholien des Cyriacus von Ancona. Mitteil. des K. Deutschen Archäolog. Instituts, Athen. Abteil. 33 (1898) 196—201. — **Erich Ziebarth**, Cyriaci Anconitani inscriptiones graecae vel ineditae vel emendatae, ebenda 32 (1897) 405—414. A. H.

Medardo Morici, Lettere inedite di Ciriaco d'Ancona (1438—1440). Pistoia, Fiori e Biagini 1896. 30 S. 8⁰. — **Medardo Morici**, Sulla cronologia dei viaggi di Ciriaco d'Ancona. Archivio stor. ital. ser. V t. XXII (1898) 101—104. Beides notiert in der Revue de l'Orient latin 6 (1898) 588. A. H.

Hans Graeven, Nachtrag zu S. 210 (d. i. zu dem B. Z. IX 256 erwähnten Aufsatz „Cyriacus von Ancona auf dem Athos"). Centralbl. f. Bibliothekswesen 16 (1899) 498—500. Das Kloster Morphinu ist identisch mit einem jetzt ganz zerstörten Kloster Amalfinu. Die von Cyriacus im Kloster Iberon erworbene Hs ist jetzt Vatic gr. 1309 saec. XIV und enthält vierzehn Schriften Plutarchs nebst den 254 *ἐπιστολαὶ διαφόρων*, die Cyriacus in seiner bei Gr. a. a. O. S. 212 abgedruckten Beschreibung der Hs aufzählt. A. H.

3. Sprache, Metrik und Musik.

A. Sprache (Grammatik. Lexikon).

Heine, Synonymik des Neutestamentlichen Griechisch, Leipzig 1898. (Vgl. B. Z. IX 257.) Besprochen von **Adolf Deifsmann**, Theologische Literaturztg. 1900 Nr. 3 Sp. 74—76. C. W.

Samuel Kraufs, Sur la sémantique des mots Talmudiques empruntés au grec. Revue des études juives 39 (1899) 53—61. Verteidigt gegen Fürst ebenda 38, 141 die Möglichkeit einer Bedeutungsänderung bei den in Talmud und Midrasch übergegangenen griechischen und lateinischen Wörtern. C. W.

U. v. Wilamowitz-Möllendorff, Asianismus und Atticismus. Hermes 35 (1900) 1—52. Der V. studiert zunächst, in mannigfacher Auseinandersetzung mit E. Norden, sprachlich-litterarische Bewegungen, die aufserhalb des Rahmens der B. Z. liegen, berührt aber öfter auch Dinge, die uns näher angehen, wie die Fortwirkung der attizistischen und sophistischen Geschmacksrichtung in der byzantinischen Zeit, ihren Einflufs auf die Erhaltung der alten Schriftsteller und auf die Stilart der Kirchenväter und der Byzantiner selbst, die Gründe der klassizistischen Verknöcherung, die Abhängigkeit der christlichen Festpredigt von den *λόγοι εἰς θεούς* u. s. w. Zu pessimistisch ist die Bemerkung (S. 41), dafs in dem Kampfe des papierenen Attisch gegen das lebendige Hellenistisch das Tote gesiegt habe, weil vom Hellenentum nichts mehr zu leben verdiente als der unsterbliche Geist der Vergangenheit. K. K.

Achilles Rose, Die Griechen und ihre Sprache seit der Zeit Konstantins des Grofsen. Leipzig 1899. Als dilettantische Arbeit schlimmer Art bezeichnet von **Aug. Heisenberg**, Berl. philol. Wochenschr. 1900 Nr. 5 Sp. 150—151. A. H.

B. Metrik, Musik.

C. Brockelmann, Gegen Grimme, diese Zeitschrift 53, 102 ff. Zeitschr. der deutschen morgenländ. Gesellsch. 53 (1899) 366—367. (Vgl. B. Z. VIII 697.) „So lange die Grundlage der Grimmeschen Metrik, die Paenultimabetonung des Altsyrischen, nicht erwiesen ist, erachte ich es für Papierverschwendung, deren Finessen zu erörtern.“ C. W.

4. Theologie.

A. Litteratur (mit Ausschluſs von B u. C).

Rubens Duval, La littérature syriaque. (Vgl. B. Z. IX 260.) Bespr. von **Eb. Nestle**, Berl. philol. Wochenschr. 1899 Nr. 52 Sp. 1612—1614. A. H.

Karl Holl, Fragmente vornicänischer Kirchenväter aus den Sacra Parallela. Leipzig 1899. (Vgl. B. Z. IX 260.) Ausführlich besprochen von **Ad. Jülicher**, Theolog. Literaturztg. 1900 Nr. 2 Sp. 37—40. C. W.

Origenes Werke, herausgegeben von **P. Koetschau.** Leipzig 1899. (Vgl. B. Z. IX 261.) Ausführlich besprochen von **Bratke**, Theologisches Literaturblatt 20 (1899) Nr. 48 Sp. 561—565 und Nr. 49 Sp. 577—581 (zugleich mit Koetschaus Verteidigungsschrift); von **P. Batiffol**, Revue biblique 9 (1900) 122—124; von **Bardenhewer**, Literarische Rundschau 1899 Nr. 8 Sp. 225—228. C. W.

Tractatus **Origenis** de libris ss. scripturarum detexit et edidit **Petrus Batiffol** sociatis curis **Andreae Wilmart.** Paris, Picard 1900. XXIV, 226 S. 8°. Da wir die Vorläufer der Ausgabe verzeichnet haben (vgl. zuletzt B. Z. VIII 699), so wollen wir auch das Erscheinen dieser selbst signalisieren, allerdings nur um zu melden, daſs der nun zugänglich gemachte Text gänzlich aus unserer Interessensphäre ausscheidet. Denn, wie Ref. alsbald erkannt hat und demnächst eingehend darlegen wird, die neuen Traktate sind keine Übersetzungen aus Origenes, sondern originallateinische Homilien des 3. Jahrhunderts. Vgl. einstweilen meine vorläufige Notiz im Archiv f. lat. Lexikogr. XI 467 f. C. W.

J. Bergmann, Einige Bemerkungen zu Eusebius' Onomasticon. Monatsschrift für Geschichte und Wissenschaft des Judenthums 43 (1899) 505—513. Zeigt, daſs für den allgemeinen Zustand Palästinas zur Zeit des Eusebios besonders die Angaben über die Einwohner, die militärischen Besatzungen und die Landstraſsen von Bedeutung sind. C. W.

Karl Hoss, Studien über das Schrifttum und die Theologie des Athanasius. Freiburg i. B. 1899. (Vgl. B. Z. IX 261.) Besprochen von **Bardenhewer**, Literarische Rundschau 1900 Nr. 2 Sp. 45 f. C. W.

Hans Achelis, Festbriefe des Athanasius. Theolog. Literaturztg. 1899 Nr. 24 Sp. 663—664. Notiz über die Publikationen von C. Schmidt, v. Lemm und Pietschmann. Vgl. B. Z. VIII 698 f. C. W.

Friedrich Loofs, Eustathius von Sebaste u. s. w. Halle 1898. (Vgl. B. Z. VIII 224.) Ausführlich besprochen von **G. Krüger**, Theologische Literaturzeitg. 1899 Nr. 25 Sp. 684—687. C. W.

Gregory of Nazianzus, The five theological orations of — edited for the syndics of the University press by **Arthur James Mason.**

Cambridge, University press 1899. XXIV, 212 S. 8°. Cambridge Patristic Texts. Handliche und — was kaum eigens gesagt zu werden braucht — hübsch ausgestattete Ausgabe der wahrscheinlich 380 zu Kpel gehaltenen sogen. theologischen d. h. der Verteidigung des Trinitätsdogmas gegen Eunomianer und Makedonianer gewidmeten Reden Gregors (or. 27—31) mit Einleitung, knappem kritischen Apparat, erklärenden Anmerkungen und Indices. Der Plan der Sammlung, zu der die Ausgabe gehört, gestattet, da nicht die Herstellung von kritischen Editionen im höchsten Sinne des Wortes beabsichtigt ist, die Zugrundelegung der jeweils besten Ausgabe unter Heranziehung etlicher leicht erreichbarer Hss. Im vorliegenden Falle aber war dieses Verfahren nicht angängig. Die Benediktinerausgabe (1778—1842) erwies sich als so unbefriedigend, dafs der Text auf Grund von 2 Pariser, 1 Münchener und 4 englischen Hss frisch konstituiert werden mufste. C. W.

R. Reitzenstein, Die Hochzeit des Peleus und der Thetis. Hermes 35 (1900) 73—105. Handelt S. 91—95 über die σύγκρισις von Virginität und Ehe in Gregors von Nazianz ἔπαινος παρθενίας (carm. mor. 1 und 2) und hält es für wahrscheinlich, dafs Gregor und Himerios in seinem ἐπιθαλάμιος λόγος die nämliche Quelle d. h. ein alexandrinisches Hochzeitslied benützt haben. C. W.

G. Marchal, Saint Jean Chrysostome (Antioche). Paris, Poussielgue 1898. VIII, 232 S. 8°. Besprochen von **Erwin Preuschen**, Theolog. Literaturztg. 1900 Nr. 2 Sp. 41 f. C. W.

Friedrich Kauffmann, Aus der Schule des Wulfila. Strafsburg 1899. (Vgl. B. Z. IX 263.) Ausführlich besprochen von **G. Krüger**, Theolog. Literaturztg. 1900 Nr. 1 Sp. 16—18. C. W.

Friedrich Kauffmann, Zur deutschen Altertumskunde aus Anlafs des sog. Opus imperfectum. Zeitschr. f. deutsche Philologie 31 (1899) 451—463. Sucht seine Ansicht, dafs das Opus imp. gotischer Provenienz sei, durch die daselbst begegnenden Äufserungen über König und Königtum zu stützen. C. W.

Butler, The Lausiac history of Palladius. Cambridge 1898. (Vgl. B. Z. VIII 700.) Ausführlich besprochen von **P. Batiffol**, Revue biblique 9 (1900) 124—127. C. W.

C. H. Turner, On Gelasius of Cyzicus. The Journal of Theological Studies 1 (1899) 125—126. Gelasios von Kyzikos (5. Jahrhundert) hat in seiner Geschichte des nicänischen Konzils (Mansi II 759 ff.) beträchtliche Stücke aus der Kirchengeschichte Rufins ins Griechische übertragen. II 26 (Mansi p. 880) der griechische Text einer bisher nur lateinisch, koptisch und armenisch bekannten Bemerkung über das nicänische Symbol. C. W.

Hugo Koch, Pseudo-Dionysius Areopagita in seinen Beziehungen zum Neuplatonismus und Mysterienwesen. Eine litterarhistorische Untersuchung. Mainz, Kirchheim 1900. XII, 276 S. 8°. Forschungen zur christlichen Litteratur- und Dogmengeschichte, herausgeg. von A. Ehrhard und J. P. Kirsch. I. Bd. 2. und 3. Heft. Wir können die Resultate dieser durch Methode und Gelehrsamkeit ausgezeichneten Schrift nicht besser wiedergeben als mit des Verfassers eigenen Worten S. 255 f.: 'Pseudo-Dionysius Areopagita hat den Neuplatonismus in einer Weise in

den Dienst seiner Spekulation gezogen, wie es kein christlicher Schriftsteller vor und nach ihm gethan. Gerade die Grundgedanken seines mystischen Systemes hat er dem Neuplatonismus, und zwar dem zu Ende gehenden und von Proklus systematisch zusammengefaſsten Neuplatonismus entlehnt. Es hat sich oft genug gezeigt, daſs er den Proklus wörtlich ausschreibt und daſs er auch allgemein neuplatonische Gedanken gerne in proklischer Färbung wiedergiebt. Auch seine Beziehungen zum Mysterienwesen sind durch die neuplatonische Litteratur und speziell durch Proklus vermittelt. Er steht in keiner Verbindung mit den Mysterien als Kultanstalten, sondern er entnimmt ihre Terminologie der Litteratur, in der sie sich längst eingebürgert hatte. Daſs auch die Schriften eines Philo und die hermetische Litteratur nicht spurlos an ihm vorübergezogen, dürfte der Gang der Untersuchung ebenfalls gezeigt haben.' C. W.

K. Ahrens und **G. Krüger**, Die sogenannte Kirchengeschichte des Zacharias Rhetor. Leipzig 1899. (Vgl. B. Z. IX 264.) Besprochen von **C. A. Kneller S. I.**, Stimmen aus Maria-Laach 58 (1900) 208—210; von **H. Hilgenfeld**, Wochenschrift f. klass. Philol. 1900 Nr. 1 Sp. 16—18. C. W.

The Syriac chronicle known as that of Zachariah of Mitylene translated into English by **F. J. Hamilton**, D. D. and **E. W. Brooks**. London, Methuen & Co. 1899. 3 Bl., 344 S. 8°. 12 Sh. 6 P. Besprechung folgt. K. K.

The ecclesiastical history of Euagrius with the scholia ed. by **J. Bidez** and **L. Parmentier.** (Vgl. B. Z. VIII 552.) Besprochen von **L. Jeep**, Berl. philol. Wochenschr. 1899 Nr. 47 Sp. 1143—1145. A. H.

Ioannes Philoponus de aeternitate mundi contra Proclum edidit **Hugo Rabe.** Leipzig 1899. (Vgl. B. Z. VIII 692.) Ausführlich besprochen von **Johannes Dräseke**, Zeitschrift für wissenschaftl. Theologie 43 (1900) 148—155; von **Paul Wendland**, Theolog. Literaturztg. 1900 Nr. 1 Sp. 18—21; von **F. Hirsch**, Wochenschr. f. klass. Philol. 1900 Nr. 4 Sp. 99 f. C. W.

Ioannis Philoponi Libellus de Paschate edidit et praefatione ornavit **Car. Walter.** Comment. philologae Ienenses, vol. VI fasc. posterior, S. 195—229. Leipzig, B. G. Teubner 1899. 8°. Im Cod. Vindob. theol. gr. 29 s. X—XI und im Coislin. 378 s. XV ist eine gegen die sogen. Quartodecimaner gerichtete Schrift erhalten. Im Vindob. ist sie anonym, im Coislin. wird sie dem Johannes von Damaskos zugeschrieben. Den wahren Verfasser hat schon Corderius ermittelt, der 1630 den Traktat zugleich mit dem Werke des Johannes Philop. über die Weltschöpfung aus der Wiener Hs — in ungenügender Weise — herausgab (wiederholt bei Gallandi vol. XII), und Walter zeigt in der Einleitung zu seiner neuen, sorgfältigen Ausgabe durch eine Reihe sachlicher und sprachlicher Koinzidenzen zwischen 'de paschate' und 'de opificio mundi', daſs thatsächlich kein anderer Verfasser in Betracht kommen kann als Johannes Philoponos. Es wäre jetzt eine lohnende Aufgabe, Sprache und Stil des fleiſsigen Grammatikers auf Grund der 4 in neuen kritischen Editionen vorliegenden Schriften zu charakterisieren. Vgl. die Besprechung von **Johannes Dräseke**, Theolog. Literaturzeitg. 1900 Nr. 4 Sp. 110—112. C. W.

Karl Krumbacher, Umarbeitungen bei Romanos. Mit einem

Anhang über das Zeitalter des Romanos. München 1899. 156 S. 8⁰. Sitzungsber. d. bayer. Akad., philos.-philol. und histor. Kl. 1899 Bd. II H. 1. Bei der Fortsetzung seiner Vorarbeiten für die kritische Gesamtausgabe der Lieder des Romanos (vgl. B. Z. VIII 567) ist K. auf die Thatsache gestofsen, dafs mehrere Lieder eine verkürzende Umarbeitung erfahren haben. 1) Das 2. Lied über die 10 Jungfrauen liegt im Patmiacus 213 (Q) in umfangreicherer, im Corsinianus 366 (C) und im Vindobonensis suppl. gr. 96 (V) in kürzerer Fassung vor. Jene ist die ursprüngliche, diese ist das Werk eines Redaktors, der zwar einige Breiten und Wiederholungen mit Geschick beseitigt, aber gegen Ende des Gedichtes viel zu gewaltsam mit seinen Streichungen eingegriffen hat. Da C und V in Grotta Ferrata geschrieben sind, so haben wir den Redaktor zu den gräcoitalischen Dichtern zu rechnen, welche (etwa zwischen dem 9. und 12. Jahrhundert) teils neue Kirchendichtungen verfafsten, teils alte korrigierten, und da wir auch in andern Liedern — und zwar nicht blofs des Romanos — CV als willkürliche italische Umarbeitung der Überlieferung der ostbyzantinischen Hss (aufser Q Patm. 212 = P und die Vorlage von Mosquens. Synod. 437 und Taur. B. IV. 34) gegenüberstehen sehen, so ergiebt sich als mafsgebendes Axiom für die künftige textkritische Arbeit an den Kirchendichtungen: 'Für alle Lieder müssen, soweit möglich, die ostbyzantinischen Hss zu Grunde gelegt werden und von ihnen wiederum die vollständigsten und relativ besten, PQ.' S. 45 ff. Ausgabe des Textes (die besonders stark abweichenden Strophen 11, 20 und 21 in CV S. 16 ff.) mit Erläuterung des Metrums und kritischen und erklärenden Bemerkungen. 2) Ähnlich und doch anders liegt die Sache beim 1. und 3. Liede über die 10 Jungfrauen. Auch hier erweist sich das eine, nämlich das dritte, als eine Bearbeitung des andern. Aber erstens haben wir diesmal eine noch viel radikalere, einer Neudichtung nahekommende Umarbeitung vor uns, bei der auch ein anderes Versmafs gewählt wurde, und zweitens ist diesmal nicht ein italischer, sondern ein ostbyzantinischer Redaktor verantwortlich zu machen, denn beide Fassungen stehen im Patmiacus Q. Über die Zeit dieses Redaktors läfst sich nichts Genaueres feststellen. Ausgabe beider Lieder S. 99 ff. — Im Anhang (S. 142 ff.) geht K. auf eine Stelle des ersten Liedes ein, an der von den Niederlagen der Rhomäer durch die Assyrier und die Ismaeliten die Rede ist. Unter den Ismaeliten sind hier die Araber zu verstehen, und damit kommen wir, wie Gelzer bei K. S. 144 f. ausführt, über das Ende des 5. und den Anfang des 6. Jahrhunderts hinab in eine spätere Zeit, näherhin von der Regierungszeit Anastasios' I (491—518) in die des zweiten Anastasios (713—715). Mit anderen Worten: der Kaiser Anastasios, unter dem Romanos nach Kpel gekommen sein soll, ist, wie Funk schon aus anderen Momenten geschlossen hat, Anastasios II. C. W.

Johannes Dräseke, Nikolaos von Methone im Urteile der Friedensschrift des Johannes Bekkos. Zeitschrift für wissenschaftl. Theol. 43 (1900) 105—141. Bekkos polemisiert im 2. Teile seiner Schrift *Περὶ τῆς ἑνώσεως καὶ εἰρήνης τῶν τῆς παλαιᾶς καὶ νέας Ῥώμης ἐκκλησιῶν* gegen die Schrift des Nikolaos über den hl. Geist gegen die Lateiner und zeigt sich dabei diesem theologisch überlegen, wie denn überhaupt Nikolaos von Methone bisher als Theologe überschätzt worden ist. C. W.

B. Apokryphen.

Testamentum Domini nostri Iesu Christi nunc primum edidit, Latine reddidit et illustravit **Ignatius Ephraem II Rahmani**, patriarcha Antiochenus Syrorum. Mainz, Kirchheim 1899. LII, 231 S. 4⁰. Wir werden auf diese Veröffentlichung, durch welche an die durch die apostolischen Konstitutionen, die ägyptische Kirchenordnung u. s. w. gebildete Schriftenkette ein neues Glied gefügt wurde, nach Erscheinen der in Aussicht gestellten größeren Abhandlung Funks zu sprechen kommen. Für diesmal sei nur bemerkt, daſs mit Ausnahme von **Joseph Brucker**, Études publiées par des pères de la comp. de Jésus 81 (1899) 527—535, der das 2. oder 3. Jahrhundert als Abfassungszeit für möglich hält, alle Beurteiler der optimistischen Auffassung des verdienten Herausgebers, der das Testament an den Anfang der Kette und ins 2. Jahrhundert setzt, ihre Zustimmung verweigert haben. Vgl. **O. v. Gebhardt**, Centralblatt f. Bibliothekswesen 16 (1899) 558 f.; **Funk**, Katholik 80 (1900, I) 1—14; **Germain Morin**, Revue Bénédictine 17 (1900) 10—28; **H. Achelis**, Theolog. Literaturzeitg. 1899 Nr. 26 Sp. 704—706; **Adolf Harnack**, Sitzungsber. der preuſs. Akad. 1899, 30. Nov. C. W.

C. Hagiographie.

Acta sanctorum confessorum Guriae et Shamonae exarata syriaca lingua a Theophilo Edesseno anno Christi 297 nunc adiecta latina versione primus edit illustratque **Ignatius Ephraem II Rahmani**, patriarcha Antiochenus Syrorum. Rom, Loescher u. Co. 1899. 1 Bl., XXVII, Bogen 5—10. 8 Frs. Guria und Shamonas waren zwei Christen in Edessa, welche unter der Regierung Diokletians den Märtyrertod erlitten. Ihre Passion war bisher bekannt aus einer metaphrastischen Vita (Migne, Patrol. gr. 116, col. 127—162), aus dem Enkomion des Arethas von Kaisareia (um 900) (Patrol. gr. 106, col. 787 —793), und aus einer armenischen Vita, welche Galoust Mkertchian in der Zeitschrift „Ararat" (August 1896) nach zwei Hss in Etschmiadzin veröffentlichte und welche Conybeare in „The Guardian" (Februar 1897) ins Englische übersetzte. Eine syrische Vita endlich fand der Verfasser des vorliegenden Buches, Ignatios Ephraem II, Patriarch von Antiochien, im Kloster S. Marco der syrischen Jakobiten in Jerusalem. Sie ist erhalten in einem Cod. bombyc. saec. XV. Nach den längeren in lateinischer Sprache geschriebenen Prolegomena folgt (S. 1—19) die lateinische Übersetzung, dann der syrische Text selber, den ich aus Unkenntnis der Sprache nicht beurteilen kann. Die Prolegomena handeln I. De auctore actorum sanctorum martyrum Guriae et Shamonae; II. De patria et vitae statu Guriae et Shamonae et de cultu eis exhibito; III. De epocha, qua martyrium sunt passi Guria et Shamona; IV. De descriptione Edessae et de statu eiusdem civili; V. De statu religionis christianae Edessae, ubi vindicatur origo christianae religionis in Edessa ab Addaeo, discipulo Christi. Wer der Verfasser dieser syrischen Vita ist und wann sie entstand, ist einstweilen unbekannt. Wir wissen nur, daſs ein gewisser Theophilos, der auch die Vita des syrischen Heiligen Habib schrieb, sich in dieser als Verfasser des Lebens der hll. Guria und Shamonas bekannte (nach der Notiz bei Cureton,

Ancient Syriac docum. S. 25). Der Herausgeber hält den Theophilos für einen Zeitgenossen der beiden Märtyrer und demnach diese Vita für eines der ältesten christlichen Denkmäler syrischer Sprache, das uns erhalten ist. Er stützt sich mit dieser Ansicht auf den Schlufs dieser neugefundenen syrischen Vita, in dem es heifst (S. 18 der lateinischen Übersetzung): Vos rogo, fratres, qui induti estis dolorem huiusce persecutionis propter dirutas ecclesias Christi, vexatosque adoratores Domini nostri, ut oretis pro Theophilo, qui curam habuit suscipiendi scribere exemplar horum actorum, iuxta ea, quae ipsis meis oculis vidi peragi de facto in Shamona et Guria sanctis martyribus, qui renuntiaverunt pravae haereditati idolatriae patrum suorum, und ein paar Zeilen später: haec scripsi die XX mensis Novembris die Domenica, post dies quinque a coronatione istorum sanctorum martyrum anno DCVIII Graecorum. Man sollte meinen, hiermit müsse die Vita aufhören. Es folgt aber noch die Bemerkung, dafs die Henker der Hll. sie selig priesen, und dann noch ein Gebet, in dem es heifst: Christus ... regnare faciat pacem suam in sua ecclesia sancta, ne iterum videamus aut audiamus ecclesias everti, monasteria dirui, altaria destrui, sacerdotes occidi, diaconos necari, monachos iniuria affici u. s. w. Zum Worte monasteria bemerkt der Herausgeber: videtur vocabulum istud fuisse posterius intrusum, allein monachos läfst er unbeanstandet. Klöster und Mönche zur Zeit Diokletians sind nun freilich ein Unding, womit bewiesen wird, dafs dieser ganze Schlufs eine spätere Zuthat ist, die angefügt wurde, als längst von Verfolgungen durch die römischen Kaiser keine Rede mehr war, sondern die Kirche über eine geordnete Hierarchie verfügte. Die Worte „Christus möge in seiner hl. Kirche den Frieden herrschen lassen" scheinen mir auf eine ganz andere Zeit hinzuweisen, und wenn es (S. 19) heifst: hoc tempore persecutionis, so wird damit auf eine Periode innerer Wirren der Kirche hingewiesen, für die sich nur ein bestimmter Zeitpunkt nicht angeben läfst. Es fragt sich aber weiter, ob dann, wenn diese letzte Partie zweifellos einer späteren Zeit angehört, noch die oben erwähnten Stücke, in denen von Theophilos die Rede ist, echt sind oder auch ein späterer Zusatz. Die genaue Angabe des Datums macht stutzig; der Ausdruck coronatio istorum sanctorum martyrum sieht mir auch nicht darnach aus, als ob er fünf Tage nach dem Tode der Hll. niedergeschrieben sei; die fratres, welche Theophilos anredet, scheinen vielmehr Klosterbrüder zu sein; die historische Notiz (S. 18) eiusmodi persecutio habuit locum partim hic in Mesopotamiae regione, partim in Cilicia, Galata, Syria, Phoenicia, Palestina, Aegypto aliisque ceteris locis et in regione Romanorum et in cunctis regionibus nimmt sich merkwürdig aus; mitten unter den Verfolgungen hatten die Christen kaum Zeit, sich um ähnliche Ereignisse anderswo zu kümmern. Aber aller dieser Hinweise bedarf es gar nicht; es ist psychologisch undenkbar, dafs, wie der Herausgeber so eifrig als Thatsache hinzustellen sucht, ein Christ sofort nach dem Tode der beiden Hll. sich hingesetzt und so kalt und leidenschaftslos, mit so langweiliger Rhetorik die letzten Tage der Hll. sollte erzählt haben. Die Fülle der Ereignisse müfste ihn geradezu überwältigt haben — er bietet aber nichts an Thatsachen als ein paar magere Notizen, denen man den Aktenstaub allzu deutlich ansieht.

Schwieriger ist es, zu bestimmen, wo der unechte Schlufs beginnt. Die

Frage hängt zusammen mit der anderen nach dem gegenseitigen Verhältnis der drei Versionen. Der Herausgeber hat diese wichtigste Frage gar nicht berührt, dagegen den gröſsten Teil der Prolegomena dem Beweise gewidmet, daſs Thaddäus, der Schüler des Herrn, den Fürsten Abgar bekehrt habe, und daſs gleich nach diesem Ereignis das Christentum in Syrien einen gewaltigen Aufschwung genommen habe. Er bringt auch eine vollständige Liste von Bischöfen von Edessa zu stande, von Thaddäus an bis auf den in dieser Vita genannten Konas (297—313?). Mit diesen Ergebnissen eines frommen Lokalpatriotismus braucht man sich nicht zu beschäftigen, seitdem durch Tixeront, Les origines de l'église d'Édesse et la legende d'Abgar, Paris 1888; R. Duval, Histoire d'Édesse, Paris 1892, S. 81 ff.; R. Duval, La littérature syriaque, S. 104 ff., nachgewiesen ist, daſs der angeblich von Thaddäus bekehrte Abgar um das Jahr 200 gelebt hat. Die griechischen Bearbeitungen zeigen die Eigentümlichkeit, daſs im Anschluſs an die Passion der hll. Guria und Shamonas stets auch das Martyrium des hl. Habib erzählt wird. Daſs beide Legenden ursprünglich selbständig waren, ist an sich wahrscheinlich, wird aber auch durch die schon erwähnte syrische Notiz im Leben des hl. Habib bewiesen. Ob die Vereinigung erst in der griechischen Bearbeitung vollzogen wurde, läſst sich nicht sicher ausmachen; jedenfalls kennen wir diese Zusammenfassung weder in syrischen noch in armenischen Quellen. Sie ist älter als Arethas von Kaisareia (c. 990), der schon eine Homilie auf alle drei Heiligen schreibt, ein Beweis übrigens zugleich dafür, daſs zu dieser Zeit in der orthodoxen Kirche schon das Andenken der drei syrischen Märtyrer am gleichen Tage gefeiert wurde. Aber wenn Arethas im Eingang seiner Rede von allen drei Hll. spricht, dann aber zuerst das Leben der hll. Guria und Shamonas vollständig und darauf erst die Passion des hl. Habib erzählt, so erkennt man leicht, daſs ihm noch keine Vita vorlag, in welcher das Martyrium aller drei Hll. zu einem einheitlichen Ganzen verschmolzen gewesen wäre. Auch die Bearbeitung des Metaphrasten geht auf eine Menäendarstellung zurück, in welcher die beiden Viten nur ganz äuſserlich verbunden waren. Charakteristisch ist es nun, daſs bei Arethas sowohl wie bei Metaphrastes die Erzählung der Vita der Hll. mit ihrer Hinrichtung aufhört. Das berechtigt zu dem Schlusse, daſs auch die syrische Vorlage, welche der ältesten griechischen Übersetzung zu Grunde lag, mit diesem Ereignisse abschloſs. Der syrischen wie der armenischen Bearbeitung ist aber die Erzählung gemeinsam, wie nach der Hinrichtung der Hll. die universa gens civitatis (S. 17) hinausging und unter Psalmen und Lobgesängen ihren Leichnam feierlich beisetzte. Damit schlieſst die armenische Bearbeitung. Der syrische Bearbeiter aber fährt fort zunächst mit einer Aufzählung von mehreren Bischöfen von Jerusalem, Rom, Antiochia und Alexandria und der Schluſsrede, die sich an die fratres richtet.

Als Resultat ergiebt sich, daſs die älteste Fassung der Legende in der griechischen Version erhalten ist, die auſserdem eine Reihe von Kennzeichen der Ursprünglichkeit aufweist, die ich hier nicht behandeln kann. Eine alte Überarbeitung liegt in der armenischen Fassung vor, während die syrische Redaktion einer verhältnismäſsig jungen Zeit angehört. Ich bedauere nicht prüfen zu können, ob auch die Untersuchung der Sprache zu dem gleichen Resultate führt; die Illusion, in dieser Vita ein sprachliches Denk-

mal des 3. Jahrh. zu besitzen, würde eine solche Untersuchung sicher beseitigen. A. H.

Oskar von Lemm, Sahidische Bruchstücke der Legende von Cyprian von Antiochien. Mémoires (Zapiski) de l'Acad. Impér. des Sciences de St.-Pétersbourg, VIII[e] série, Classe historico-philol. Vol. IV no. 6. St.-Pétersbourg, C. Ricker 1899. XII, 90 S. gr. 8°. Rub. 1 = ℳ 2,50. Die Entstehung und die Geschichte der Cyprianslegende, ihren Einfluſs auf andere Legenden und ihre Beziehungen zu den Erzeugnissen anderer Litteraturen in späterer Zeit hatte Theod. Zahn in seinem Buche „Cyprian von Antiochien und die deutsche Faustsage", Erlangen 1882, eingehend und mustergiltig behandelt. In der Einleitung dieses neuesten Beitrages zur Cyprianlitteratur weist v. Lemm auf die äthiopischen „Gebete Cyprians" hin, die in den Hss Brit. Mus. add. 16245 und 16247 erhalten sind. Die Cyprianslegende ist im Äthiopischen bisher nicht nachgewiesen, das Martyrium wird überliefert im Cod. Paris. Éth. 59. Ein arabisches Gebet des hl. Cyprian hat Cod. Paris. Arab. 309, 14 aufbewahrt. Sehr wichtig ist der Hinweis auf eine altrussische Version der Legende, welche in der aus dem 16. Jahrh. stammenden Menäensammlung des Metropoliten Makarios „Die groſsen Četji-Minei" erhalten und im 2. Bande (2. Oktober) unter der Leitung von S. Palauzov herausgegeben worden ist. Beachtenswert ist die Thatsache, daſs der Text hier wie auch im Syrischen in der Reihenfolge B. 1, 3, 2 des griechischen Textes angeordnet ist, wodurch die Annahme Zahns, daſs B. 2 von einem anderen Verfasser als B. 1 und 3 herrühre, eine neue Stütze gewinnt. Die russische Version ist mit der griechischen eng verwandt, wie gemeinsame Fehler beweisen; zuweilen bietet sie einen ursprünglicheren Text, ist aber auch von Zuthaten einer jüngeren Zeit nicht frei geblieben. — Den gröſsten Teil des Buches nimmt die Veröffentlichung von Bruchstücken des koptischen (sahidischen) Textes der Cyprianslegende ein. Die Fragmente befinden sich auf 16 Blättern des Cod. Paris. Copt. 129[15] und zerfallen in zwei Teile, die verschiedenen Ursprungs sind; Teil B (fol. 11—16) gehört seinem Inhalte nach zwischen fol. 8 und 9 von Teil A. Fol. 1 beginnt auf S. 205 des griechischen Textes (AA. SS. September T. VII [XLVII] 26. Sept.) im 2. Buche, und fol. 16 endet im 3. Buche mit der Erzählung vom Märtyrertode des Heiligen. v. L. giebt S. 1—32 den koptischen Text und stellt die entsprechenden Partien der griechischen Version unter den Text, S. 33—43 enthalten eine deutsche Übersetzung; darauf folgen Erläuterungen (S. 44—72). Auſserdem wiederholt v. L. S. 72—73 die deutsche Übersetzung, welche F. Wüstenfeld Göttingen 1879 S. 37 ff. von einem in arabischer Sprache erhaltenen Synaxarion der koptischen Christen gegeben hatte. Zum 21. Tage des Monats Tut wird hier ganz kurz das Martyrium des Cyprian und der Justina erzählt. S. 74—90 enthalten die Indices der koptischen und griechischen Wörter und die Nachweise der Bibelstellen. Da ich des Koptischen nicht kundig bin, so habe ich über den Text und die Erläuterungen kein Urteil. A. H.

Anonymus, Nota in vitam SS. Davidis, Symeonis et Georgii. Analecta Bolland. 18 (1899) 368. (Vgl. B. Z. IX 268.) Macht auf eine — wahrscheinlich durch Benützung einer gemeinsamen Quelle zu erklärende — Übereinstimmung zwischen Kap. 14 der Vita und dem Texte bei v. Dobschütz, Christusbilder S. 225** Kap. 6, aufmerksam. C. W.

E. Rolland, Une copie de la vie de Saint Théodose par Théodore conservée dans le Baroccianus 183. Recueil de travaux publiés par la faculté de philosophie et lettres de l'université de Gand. 23me fasc. Gand, H. Engelcke 1899. 40 S. 8⁰. Diese Hs, Baroccianus 183 (B), war bisher nicht unbekannt, aber noch von niemandem untersucht worden. Sie wurde Ende des XIII. Jahrh. von einem Niketas geschrieben und enthält ein Legendenmenäum vom 1.—27. Januar, dessen Komposition mit den Menäen in den Codd. Paris. 513, 1448, 1464, 1473 und 1493 manche Ähnlichkeit besitzt. R. veröffentlicht am Schlusse seines Aufsatzes eine vollständige Kollation der Hs, deren Verwandtschaft mit den übrigen Hss er vorher untersucht. B steht dem Patmiacus 273 (A), den J. Bidez und L. Parmentier (B. Z. VI (1897) 357—374) untersucht haben, am nächsten, sodafs für beide eine gemeinsame Quelle anzunehmen ist. An manchen Stellen scheint B allein die ursprüngliche Lesart bewahrt zu haben, doch wird seine Bedeutung für die Textkritik durch zahlreiche Fehler beeinträchtigt, die zuweilen auf absichtlicher Entstellung des Inhaltes zu beruhen scheinen. Vgl. die Besprechungen von **L. Parmentier**, Revue de l'instruction publique en Belgique 42 (1899) 387 f., und **J. Dräseke**, Zeitschr. f. wiss. Theol. 43 (1900) 155 f. und Wochenschr. f. klass. Philologie 1900 Nr. 7 Sp. 186—190. A. H.

Schirmer, Cyrillo-Methodeische Denkmäler und Traditionen in Mähren. Revue internationale de théologie 8 (1900) 54—60. Macht auf einige geographische und liturgische Details aufmerksam, in denen das Andenken der beiden Slavenapostel fortlebt. C. W.

Emil Kałużniacki, Zur älteren Paraskevalitteratur der Griechen, Slaven und Rumänen. Sitzungsber. der K. Akad. d. Wiss. in Wien, philos.-histor. Kl. Bd. CXLI Nr. VIII. Wien 1899. 1 Bl., 93 S. 8⁰. Diese Untersuchung behandelt die Biographien, welche jener Paraskeue gewidmet sind, die am Ende des 10. Jahrh. in Epibatai, einem Dorfe in der Nähe von Kallikratia, geboren wurde und hier nach einem der Frömmigkeit gewidmeten Leben spätestens am Anfange des 11. Jahrh. gestorben ist. Der I. Abschnitt untersucht die Paraskeuelitteratur der Griechen. Die ältesten Viten, von denen wir aus Balsamons Kommentar zum 63. Kanon der 5./6. Synode Kunde haben, sind eine volkstümliche, welche der Patriarch Nikolaos Muzalon als unwürdig verbrennen liefs, und eine zu ihrem Ersatz von dem Diakon Basilikos angefertigte. Keine dieser beiden Viten hat sich bis jetzt nachweisen lassen, keine der bekannten griechischen Viten geht auf sie zurück. Denn die Arbeit des Titularmetropoliten Matthaios von Myra, welche zwischen 1605 und 1629 entstand, ist nach einer Notiz im 14. Kap. nur eine Paraphrase der bulgarischen Vita des Patriarchen Euthymios (1375—93), und die in der Vorlage nicht vorhandene Schilderung der Wanderungen, welche die Reliquien der Heiligen machten, schöpfte Matthaios „ἐκ τῶν ὑπομνημάτων“, was K., ich weifs nicht, ob ganz mit Recht, „aus Erinnerungen“ übersetzt; τὰ ὑπομνήματα scheinen mir vielmehr wirklich eine schriftliche Quelle (Memoiren) gewesen zu sein. Nicht so klar liegen die Dinge hinsichtlich einer anderen Biographie, welche im Jahre 1692 von dem späteren Metropoliten von Ungrovlachien, Anthimos, herausgegeben wurde (wiederholt Jassy 1817) und wahrscheinlich von Meletios Syrigos (1586—1664) verfafst worden ist.

Sie enthält eine Reihe von Einzelheiten, welche mit den aus bester Überlieferung geschöpften Nachrichten nicht übereinstimmen, jedenfalls nicht direkt auf die von Balsamon bezeugten Quellen zurückgehen. K. ist der Ansicht, daſs ihr Verfasser entweder eine bisher unbekannte Quelle benützte oder selbst aus anderen Legenden Einzelheiten einmischte. Gewiſs kennt die Hagiographie Fälle der letzteren Art, doch will mir für das 16. Jahrh. die Annahme einer schriftlichen Vorlage wahrscheinlicher vorkommen. Eine fünfte, von dem Mönche im St. Annenkloster auf dem Athos, Raphael Guriotes, verfaſste Vita hat K. nur dem Titel nach kennen gelernt, sodaſs er weder ihren Inhalt noch ihre Entstehungszeit angeben kann; doch schlieſst er aus der Vorrede der Jassyer Ausgabe von 1817, wonach Guriotes als Geburtsjahr der Paraskeue 1152 angiebt, daſs die von Balsamon bezeugten Quellen nicht Vorlage dieser Vita sein können. Ganz überzeugend scheint mir dieser Hinweis nicht gerade zu sein. Endlich schrieb der durch seine Synaxariensammlung bekannt gewordene Nikodemos Hagiorites († 1809) eine Biographie der hl. Paraskeue (3. Aufl., Athen 1868), doch beruht diese durchaus auf sekundären Quellen, nämlich auf der Vita des Meletios Syrigos, derjenigen des Patriarchen von Bulgarien, Euthymios, und auf Notizen in der *Ἱστορία περὶ τῶν ἐν Ἱεροσολύμοις πατριαρχευσάντων* des Patriarchen Dositheos.

In der rumänischen Litteratur giebt es auſser einigen ganz modernen unselbständigen Darstellungen, die K. mit Recht auſser acht läſst, zwei Viten der hl. Paraskeue. Die älteste derselben ist von dem Metropoliten der Moldau, Varlaam, geschrieben und 1643 zu Jassy erschienen. Über ihre Quellen hatte P. Syrku die Ansicht geäuſsert, sie sei eine Übersetzung der in Muzalons Auftrag von Basilikos verfaſsten Vita, während Bischof Melchisedek († 1892) behauptet hatte, sie gehe auf die bulgarische Version des Euthymios zurück. Durch genaue Textvergleichung stellt nun K. fest, daſs in der That die Biographie Varlaams nichts ist als eine Bearbeitung der ersten Form der erweiterten Redaktion der Vita des Euthymios. Die zweite rumänische Version stammt aus der Feder des Metropoliten Dositheos und erschien in Jassy 1682. Sie ist in der Hauptsache, wie schon P. Syrku gesehen hatte, die Reproduktion eines kurzen, in slavischen Menäen sehr häufig vorkommenden Textes über das Leben der Heiligen, und zwar der jüngeren Form dieses Textes. Einzelheiten entlehnte Dositheos auſserdem der Biographie des Euthymios. — Die Ausgabe der Biographie Varlaams enthält einen Holzschnitt, auf dem um das Bild der Heiligen gruppiert neun Episoden aus ihrem Leben und aus der Geschichte der Wanderungen ihrer Reliquien dargestellt sind. Die drei letzten Abbildungen beziehen sich auf Ereignisse, die in dieser Vita Varlaams gar nicht erwähnt sind. Da diese erst 1643 erschien, die Gebeine der hl. Paraskeue aber 1641 mit groſsem Pomp von Konstantinopel nach Jassy überführt und dort unter allgemeiner Beteiligung des ganzen Landes beigesetzt wurden, so schlieſst K., daſs eben 1641 eine Vita erschien — vielleicht in Form einer Flugschrift für die groſsen Massen —, welche alle neun Episoden enthielt und für welche der Holzschnitt ursprünglich angefertigt wurde. Als Verfasser auch dieser Vita nimmt K. den Metropoliten Varlaam an, der an dieser ganzen Affaire hervorragend beteiligt war und der dann zwei Jahre später seine oben genannte Vita

publizierte; für diese wurde die gleiche Ausschmückung verwendet wie für jene Flugschrift. Ein Exemplar der letzteren hat sich freilich bis jetzt nicht gefunden.

In der slavischen Paraskevalitteratur ist zunächst keine Vita nachweisbar, welche direkt auf die von Muzalon verurteilte volkstümliche Biographie zurückginge. Denn die von H. Novaković und A. Belič publizierten Texte beziehen sich gar nicht, wie mit den Herausgebern auch M. Rešetar (B. Z. V 609) angenommen hatte, auf die Epibatische, sondern auf die Märtyrerin Pareskeue aus der Zeit des Antoninus. Möglicherweise steht die Vita des Euthymios irgendwie mit der alten populären Biographie in Beziehung, wenngleich die von P. Syrku angeführten Ähnlichkeiten auf falscher Interpretation der Stelle bei Balsamon beruhen. Auf die durch Basilikos verfaſste kanonische Form der Vita geht aber wahrscheinlich eine Darstellung zurück, welche K. nach der ältesten vorhandenen Abschrift im Menäum der einstigen Kloster-, jetzt Pfarrkirche in Topolnica bei Sambor (14. Okt.) veröffentlicht. Es lassen sich in ihr eine ältere und eine jüngere Hälfte unterscheiden, welche erst nach der Übertragung der Reliquien von Kallikratia nach Trnovo entstanden ist. Volles Licht über die Herkunft des älteren Stückes wird aber erst durch eine Vita verbreitet, welche K. in „einem früher dem Kloster Voronetz in der Bukowina gehörigen, jetzt in Verwahrung des griechisch-orthodoxen Metropolitankonsistoriums zu Czernowitz befindlichen Pergamentcodex aus dem Jahre 1359“ fol. 47^{v}—54^{r} gefunden hat und auf S. 55—60 publiziert. K. hält sie für „die kirchenslavische Übersetzung der ursprünglichen, auf Basilikos selbst zurückzuführenden Lebensgeschichte der Epivatischen Paraskeva“. Die vorhin erwähnte Legende des Menäums ist ein Auszug aus dieser Vita. — Es möge gestattet sein, zu bemerken, daſs K. der Nachweis, in jener Vita im Cod. zu Czernowitz liege eine direkte Übertragung der Arbeit des Basilikos vor, nicht bis zur Evidenz gelungen ist. Die Notizen Balsamons sind auch zu dürftig, um den Nachweis führen zu können. Beachtenswert ist immerhin, daſs die Übertragung der Reliquien nach Trnovo, die zwischen 1215 und 1232 stattfand, in dieser Vita noch nicht erwähnt wird, sie somit also vielleicht noch ins 12. Jahrh. gehört. Dann war die Arbeit des Basilikos nur um etwa 50 Jahre älter, doch können auch in diesem Zeitraum Zwischenglieder noch entstanden sein. Immerhin gehen auf dieses Denkmal direkt und indirekt alle slavischen Bearbeitungen zurück. Unmittelbar lassen sich darauf zurückführen die Arbeit des Patriarchen Euthymios zwischen 1375 und 1393, welche in mehreren Hss in einer ursprünglichen, zwei erweiterten und einer gekürzten Redaktion überliefert wird; ferner das Werk des Serben Gavrilo Stefanović aus der Mitte des vorigen Jahrh., das Novaković mit Unrecht auf die Vita des Euthymios zurückführen wollte; endlich zwei südrussische Biographien aus dem 17.(?) Jahrh. im Cod. LI F 4 und Cod. LI D 6 des griech.-kath. Domkapitels zu Przemysl. Durch die Vermittelung der Vita des Euthymios geht auf die genannte Bearbeitung eine Arbeit des Rostover Metropoliten Demeter Tuptalo (herausgeg. 1698 u. öfter) zurück, welche später auch ins Bulgarische übersetzt wurde. Eine dritte Gattung von Viten beruht teils auf jener alten Vorlage, teils auf der Bearbeitung des Patriarchen Euthymios. Die typische Form dieser

Gattung repräsentiert die Vita der Paraskeva im Lemberger Anthologion vom Jahre 1643 (14. Okt.), welche auch in lateinischer und griechischer Übersetzung verbreitet worden ist. A. H.

Bibliotheca hagiographica Latina antiquae et mediae aetatis. Ediderunt socii **Bollandiani.** Fasc. III. Franciscus—Iwius. Brüssel 1899. S. 465—687. 8°. (Vgl. B. Z. VIII 701.) Mit diesem die Nrr. 3102—4638 enthaltenden Fascikel ist der erste Band zum Abschlufs gelangt, doch werden Titelblatt und Vorrede erst mit dem Schlufsteile des 2. Bandes ausgegeben werden. C. W.

Ernst von Dobschütz, Christusbilder I. Leipzig 1899. (Vgl. B. Z. VIII 701.) Besprochen von **Hans Achelis,** Theolog. Literaturzeitg. 1899 Nr. 24 Sp. 664—667; von **Funk,** Theolog. Quartalschrift 82 (1900) 139 f. C. W.

F. de Mély, L'apport de la sainte couronne à Constantinople et la chanson de Charle-magne. Académie des inscript. et des belles-lettres. Comptes-rendus des séances de l'année 1899, 4. Série, t. 27, 590—595. Die Dornenkrone ist 1063 nach Kpel gekommen, wie schon Riant vermutet hatte. Vgl. auch des Verfassers Aufsatz, Les reliques de la Sainte-Couronne d'épines d'Aix-la-Chapelle et de Saint-Denis, Revue archéol. 35 (1899) 392—398. C. W.

D. Dogmatik. Liturgik u. s. w.

Johannes Kunze, Glaubensregel, Heilige Schrift und Taufbekenntnis. Leipzig 1899. (Vgl. B. Z. VIII 701.) Ausführlich besprochen von **G. Wohlenberg,** Theolog. Literaturbl. 21 (1900) Nr. 2 Sp. 9—12 und Nr. 3 Sp. 25—29. C. W.

Wilhelm Schmidt, Zur Echtheitsfrage des Nicaeno-Constantinopolitanum. Neue kirchliche Zeitschrift 10 (1899) 935—985. Das Nicaeno-Cplitanum (C) ist das auf der Synode von 381 zu Kpel im Anschlufs an die nachnicänischen Vorarbeiten des 4. Jahrhunderts überarbeitete und in dieser Überarbeitung letzter Hand ratifizierte Taufsymbol. Das in der kürzeren Formel des Epiphanios im 'Ancoratus' mitgeteilte und als solches empfohlene Taufsymbol (E) ist nicht C, sondern eine inoffizielle Vorarbeit dazu, die sich ihrerseits wieder an frühere Vorarbeiten anschliefst. Hiezu zwei Beilagen: 1) über das Verhältnis des jerusalemitischen Symbols Kyrills zu C und E; 2) gegen die von Kunze in seiner B. Z. VIII 240 notierten Schrift aufgestellte Hypothese. C. W.

F. Diekamp, Die origenistischen Streitigkeiten im 6. Jahrh. und das 5. allgemeine Concil. (Vgl. B. Z. IX 277.) Besprochen von **G. Kr⟨üger⟩,** Literar. Centralbl. 1899 Nr. 51/52 Sp. 1787—1788. A. H.

Th. de Régnon S. I., Études de Théologie positive sur la sainte Trinité. 3. Série: Théories grecques des processions divines. 2 voll. Paris, Retaux 1899. V, 584 und 592 S. 8°. Besprochen von **Hermann Schell,** Literarische Rundschau 1899 Nr. 12 Sp. 365—367. C. W.

J. P. Kirsch, Die Lehre von der Gemeinschaft der Heiligen im christl. Altertum. Eine dogmengeschichtliche Studie von —. Mainz, Kirchheim 1900. VIII, 230 S. 8°. Forschungen zur christl. Litteratur- und Dogmengeschichte I 1. Wird hier notiert wegen der Ausführungen über die einschlägigen Lehren der griechischen Väter im 3. Hauptabschnitte

S. 130 ff. 'Die volle Ausbildung und die Verteidigung der Lehre von der Gemeinschaft der Heiligen im IV. und V. Jahrhundert'. C. W.

J. Turmel, L'Angélogie depuis le faux Denys l'Aréopagite. Revue d'histoire et de littérature religieuses 4 (1899) 289—309. 414—434. 537—562. (Vgl. B. Z. VIII 702.) Darstellung der scholastischen Lehre über Teufel und Dämonen, über den Zeitpunkt der Erschaffung der Engel, ihre spezifischen Unterschiede und Vollkommenheiten, über den Aufenthaltsort und die Bestrafung der Dämonen, über die Zahl der Engel und über die Schutzengel. C. W.

P. Drews, Über Wobbermins Altchristliche liturgische Stücke aus der Kirche Ägyptens. Zeitschrift für Kirchengeschichte 20 (1900) 415—441. (Vgl. B. Z. IX 262.) Erblickt in den von W. edierten Gebeten eine aus 6 Gruppen (1—6. 7—11. 12—14. 15—17. 18. 19—30) zusammengesetzte und aus gelehrtem Interesse, nicht für den praktischen Gebrauch veranstaltete Sammlung, deren Hauptbestand aus dem Anfang des 4. Jahrh. stammt. Zu Drews' erstem Aufsatze S. 321 liefert eine Berichtigung **Eberhard Nestle**, Zeitschr. f. Kirchengesch. 20, 553 f. Aufserdem vgl. über die Wobberminschen Texte **F. E. Brightman**, The Sacramentary of Serapion of Thmuis, The Journal of Theological Studies 1 (1899) 88—113; 247—277. C. W.

J. Parisot, La bénédiction liturgique des raisins. Revue de l'Orient chrétien 4 (1899) 354—363. Die Formel des Traubensegens, die durch das gregorianische Sacramentar in Frankreich, England und Deutschland verbreitet wurde und noch gegenwärtig in vielen Diöcesen am 6. August verwendet wird, ist identisch mit der in der griechischen Kirche am nämlichen Tage gebrauchten und mit der in den syrischen Übersetzungen der Liturgie der Melchiten in Syrien vorkommenden, woraus auf hohes Alter und Ursprünglichkeit des griechischen Textes geschlossen werden darf. C. W.

Anton Baumstark, Das Kirchenjahr in Antiocheia zwischen 512 und 518. Römische Quartalschr. 13 (1899) 305—323. (Vgl. B. Z. VII 238.) Darstellung des antiochenischen Proprium de sanctis. C. W.

E. Vermischtes. Litteraturberichte.

Paul Lejay, Ancienne philologie chrétienne 1896—1899. Revue d'histoire et de littérature religieuses 5 (1899) 64—74. Bericht über neuere Litteratur zu den Apologeten, den Apokryphen, Clemens von Alexandria, Hippolytos und Origenes. C. W.

5. Geschichte.

A. Äufsere Geschichte.

Ch. Diehl, Introduction à l'histoire de Byzance. Leçon d'ouverture du cours d'histoire byzantine à la faculté des lettres de l'université de Paris (7. déc. 1899). Paris, E. Leroux 1900. 2 Bl., 20 S. 8°. Wie den Lesern (vgl. B. Z. VIII 720) bekannt ist, hat die französische Regierung unseren verehrten Mitarbeiter Ch. Diehl mit einem Cours der byzantinischen Geschichte an der Universität Paris betraut. In der gedruckt vorliegenden Eröffnungsrede berührt D. zuerst die üblen Bedeutungen, die mit den zu Appellativen gewordenen Ausdrücken 'Byzantinismus' und 'byzantinisch' heute allgemein verbunden werden. Was speziell die den By-

zantinern so oft vorgeworfene Manie der theologischen Zänkereien betrifft, so glaubt der Verf., daſs unter ihnen sich oft politische Ideen und Programme verbergen und daſs das Verhalten der Kaiser in diesen subtilen Fragen häufig weniger durch theologische Interessen als durch die Staatsraison bestimmt wurde. Es folgt ein allgemeiner Überblick über die politischen und militärischen Leistungen der Byzantiner im Verlaufe eines Jahrtausends und über das Ornament dieser langen Geschichte, d. h. das äuſsere Leben des Hofes und Staates, von dem der Verf. an der Hand des Ceremonienbuches ein farbenreiches Bild entwirft. Dann geht D. zur Charakteristik der byzantinischen Männer und Frauen über, berührt kurz das Staats- und Kirchenwesen und die feudalen, socialen und gesetzgeberischen Gebiete, die hier der Erforschung harren, und betont endlich den tiefgehenden Einfluſs der byzantinischen Kultur auf das Abendland und auf die orientalische und slavische Welt. In einem Schluſswort erinnert der Verf. an die ruhmvolle Vergangenheit der byzantinischen Studien in Frankreich und an die daraus erwachsenden Pflichten für die Pflege dieses Gebietes in der Zukunft. K. K.

Felix Dahn, Die Könige der Germanen. Nach den Quellen dargestellt. 8. Band. Die Franken unter den Karolingen. 6. Abteilung. Leipzig, Breitkopf & Härtel 1900. VI, 374 S. 8⁰. Handelt S. 299—307 über die staatsrechtlichen Verhältnisse Italiens gegenüber dem byzantinischen Kaiser unter Karl dem Groſsen. C. W.

Thomas Hodgkin, Italy and her invaders. Vol. VII: The Frankish Invasions. Vol. VIII: The Frankish Empire. Oxford, Clarendon Press 1899. Eingehend besprochen von **E. W. Brooks**, Engl. Hist. Rev. 15 (1900) 152—156. K. K.

C. R. Conder, The Latin Kingdom of Jerusalem, 1099—1291. Published by the committee of the Palestine exploration fund, Nr. 22. London 1897. VIII, 443 S. 8⁰. Der Redaktion nicht zugegangen. A. H.

Vittorio Lazzarini, L'acquisto di Lepanto (1407). Nuovo archivio Veneto 15 (1898) 267—287. Auch separat Venezia, Fratelli Visentini 1898. 23 S. 8⁰. Der Redaktion nicht zugegangen. A. H.

N. Jorga, Nouveaux matériaux pour servir à l'histoire de Jacques Basilikos l'Héraclide dit le despote, prince de Moldavie. Bucarest, Ch. Göbl 1900. XXVI, 93 S. 12⁰. Zu den merkwürdigsten Erscheinungen in der Geschichte des 16. Jahrh. gehört der griechische Abenteurer Jakob Basilikos, Herr von Samos, Marquis von Paros, Pfalzgraf, der sich an den Fürstenhöfen in Deutschland und Polen beliebt zu machen verstand und nach einem unsteten Wanderleben als Fürst der Moldau, wo er seinen Unterthanen als letztes Ziel die Herstellung des hl. römischen Reiches griechischer Nation in Konstantinopel predigte, durch eine Revolution zu Grunde ging. Das Leben dieses seltsamen Mannes, dessen innerstes Wesen nicht leicht zu begreifen ist, ist uns zuerst durch das schöne Buch von E. Legrand, Deux Vies de Jacques Basilicos, Paris 1889, näher bekannt geworden. Einen neuen wertvollen Beitrag giebt nun Jorga, indem er eine unedierte Lebensbeschreibung (in Form eines Berichtes des päpstlichen Nuntius in Polen), Stücke aus dem Briefwechsel des Basilikos mit dem König von Polen und dem Herzog Albrecht von Preuſsen, sonstige Briefe u.s.w. veröffentlicht. Die Vorrede des Herausgebers orientiert über das Leben des Basilikos und die Quellen für die Kenntnis desselben. K. K.

Bigge, Der Kampf um Candia in den Jahren 1667—1669. Berlin, E. S. Mittler & Sohn 1899. VI, S. 113—227. (= Kriegsgeschichtliche Einzelschriften H. 26.) Uns nicht zugegangen. K. K.

B. Innere Geschichte.

L. E. Lögdberg, Über die alexandrinischen Bibliotheken. Eranos 3 (Upsala 1899) 173—192. Uns interessiert bes. der Schlufs der Abh., wo der Verf. die Zerstörung des Serapistempels in Alexandria und die angebliche Vernichtung der zu ihm gehörigen Bibliothek i. J. 391 (389? 390?), sowie die Beziehungen der Araber zu den alexandrinischen Bücherschätzen (die angebliche Verbrennung durch Omar) mit vorsichtiger Abwägung der inneren und äufseren Glaubwürdigkeit der Quellen bespricht. K. K.

H. Gelzer, Die Genesis der byzantinischen Themenverfassung. Leipzig 1899. (Vgl. B. Z. IX 282.) Besprochen von **von Dobschütz**, Theolog. Literaturzeitg. 1900 Nr. 4 Sp. 112—114; von **F. Hirsch**, Wochenschr. f. klass. Philol. 1900 Nr. 3 Sp. 69—75. C. W.

Karl Lippmann, Die Konsularjurisdiktion im Orient. Ihre historische Entwickelung von den frühesten Zeiten bis zur Gegenwart. Leipzig, Veit & Co. 1898. VI, 193 S. 8°. Behandelt S. 13—20 in vortrefflicher Weise die Konsulate in Byzanz. Die Rechte des venezianischen Konsuls wurden geregelt durch den Vertrag vom Jahre 1199. Der Konsul führte den Titel comes, vicecomes oder legatus. Er übte Zivil- und Kriminaljurisdiktion über die in Byzanz ansässigen Venezianer aus, entschied gelegentlich auch Klagen byzantinischer Unterthanen gegen Venezianer. Nach 1204 übte der podestà eine förmliche Territorialhoheit im Namen der Republik aus; 1261 traten die Genuesen an die Stelle der Venezianer. Der Vertrag von Nymphäum 14. März 1261 bestimmte, dafs der genuesische podestà die volle Jurisdiktion über Genuesen und auch in Streitsachen zwischen Griechen und Genuesen auszuüben habe. Diese Bestimmungen wurden 1275, 1304, 1352 und 1382 erweitert. Seit 1265 hatten auch die Venezianer wieder Konsuln in Konstantinopel und Thessalonike. Aufser Genua und Venedig hatten noch die Pisaner, Florentiner und Spanier Konsuln in Byzanz, seit dem Jahre 1391 erhielt nach einem Vertrag mit Bajezit I ein türkischer Kadi die Jurisdiktion über die in Byzanz wohnenden Türken. — Der Aufsatz von Ed. Lentz, Der allmähliche Übergang Venedigs von faktischer zu nomineller Abhängigkeit von Byzanz (B. Z. III 64—116), hätte für die ältere Zeit berücksichtigt werden können, wo L. Vorarbeiten vermifst hat. — Der venezianische Konsul führte seit 1265 den Titel Baiulus, Rector, Bailo, *Μπάϊλος, Μπαΐουλος, Βαΐουλος, Κόνσουλος*. Das Wort war in Byzanz aber schon länger in Gebrauch; z. B. ist eine kleine Schrift des Theodoros II Laskaris *εἰς τὸν βαγιοῦλον αὐτοῦ κάκιστον καὶ χείριστον ὄντα* gerichtet. A. H.

Antonio Rubió y Lluch, La lengua y la cultura catalanas en Grecia en el siglo XIV. S.-A. aus dem „Homenaje á Menéndez y Pelayo en el año vigésimo de su profesorado“. Madrid, libreria general de Victoriano Suárez 1899. 26 S. 8°. Der Verfasser giebt in der vorliegenden Studie eine dankenswerte Ergänzung zu seinen früheren Schriften über die Geschichte

der Katalanenherrschaft in Griechenland (vgl. Gesch. d. byz. Litt.[2] S. 837), indem er die Frage untersucht, inwieweit die spanische Okkupation Attikas und Mittelgriechenlands im 14. Jahrh. auch einen griechischen Einfluſs auf die spanische Kultur oder umgekehrt zur Folge gehabt habe. Er trägt alle Zeugnisse über den Gebrauch der katalanischen Vulgärsprache in Urkunden und Briefen aus der Zeit jener Herrschaft zusammen; die erste Stelle behaupten die berühmten Kapitel von Athen und Salona. Im übrigen kann auch der Verf. nur die längst anerkannte Thatsache bestätigen, daſs die Spanier den Griechen niemals näher getreten sind. Die Beziehungen der anderen Franken, der Italiener und Franzosen, zwischen griechischen Unterthanen wurden doch mit der Zeit erträglich, und sie kommen dann auch in gegenseitiger sprachlicher und litterarischer Beeinflussung zum Ausdruck; dagegen blieb das Verhältnis der Spanier zu den Griechen stets denkbar schroff; das „glückliche Heer der Franken in Romania", wie die katalanische Kompanie sich nannte, erschien den Griechen stets nur als eine verwilderte Kriegerbande, und auch die Umbildung dieser raublustigen Söldnermassen in eine feudale Staatsgesellschaft vermochte das Verhältnis zu der unterdrückten einheimischen Bevölkerung nicht zu mildern. So ist denn auch von einer wohlthätigen kulturellen Beeinflussung hier so gut wie nichts zu finden. Wären nicht die Nachrichten der griechischen Quellen und die in den Archiven von Barcelona, Palermo u. s. w. aufbewahrten Urkunden erhalten, so lieſse sich aus nichts erschlieſsen, daſs Katalanen und Navarresen im Mittelalter über 70 Jahre lang auf griechischem Boden geherrscht haben. Die einzige Spur von einem belebenden Hauch, der von Hellas auf das damalige Spanien ausging, ist das Interesse des Johannitergroſsmeisters Juan Fernandez de Heredia für die griechische und byzantinische Litteratur. Drei katalanische Schriftstücke, die über die litterarischen Anregungen dieses Mannes Licht verbreiten, sind der Abhandlung als Anhang beigegeben. K. K.

Steph. J. Xanthudides veröffentlichte in der in Chania (Kreta) erscheinenden Zeitung *Ἔρευνα* vom 19. Nov. 1899 einen Artikel über eine neugefundene Inschrift, welche zeigt, daſs das Metochion des kretischen Klosters Toplu (*τῆς Κυρίας Ἀκρωτηριανῆς*) i. J. 1619 und das Kloster selbst etwas früher gegründet worden ist; dann einen Artikel in derselben Zeitung vom 10. Dez. 1899 über einige im Kloster *τῆς Χρυσοπηγῆς* bei Chania aufbewahrte venezianische Urkunden und Patriarchatserlasse aus dem 16.—18. Jahrh. K. K.

C. Kirchengeschichte. Mönchtum.

Franz Cumont, Les mystères de Mithra. Bruxelles, H. Lamertin 1900. VIII, 84 S. *gr.* 4° (mit einer Karte). Der Schluſs dieser gelehrten und interessanten Abhandlung berührt den zeitlichen Rahmen der B. Z. Der Verf. schildert hier die Verfolgung des Mithraskultus seit Konstantin die Reaktion zu seinen Gunsten unter Kaiser Julian, endlich die definitive Ausrottung des „Unbesieglichen", dessen Verehrung sich nur sporadisch in geheimen Konventikeln bis ins 5. Jahrh. erhielt. Dafür haben die astrologischen Theorien der Mithrassekte bis auf die neuere Zeit fortgelebt, und weit mächtiger noch hat eine andere Fortsetzung des Mithrasglaubens in der christlichen Welt gewirkt, der Manichäismus. K. K.

J. Pargoire, Les debuts du monachisme à Constantinople 1899. (Vgl. B. Z. VIII 573.) Besprochen von **Zöckler,** Theolog. Literaturbl. 21 (1900) Nr. 4 Sp. 41 f. C. W.

Karl Holl, Enthusiasmus und Bufsgewalt beim griechischen Mönchtum. Leipzig 1898. (Vgl. B. Z. VIII 235.) Besprochen von **Ph. Meyer,** Theolog. Literaturzeitg. 1899 Nr. 26 Sp. 708—711; von **V. Ermoni,** Bull. critique 20 (1899) 661—668. C. W.

J. B. Chabot, Les évêques Jacobites du VIIIe au XIIIe siècle d'après la chronique de Michel le Syrien. Revue de l'Orient chrétien 4 (1899) 444—451. Französische Übersetzung der der Chronik Michaels beigegebenen Liste der antiochenischen Patriarchen von Severos bis auf Michael selbst. C. W.

P. Syrku, Zur Geschichte der Verbesserung der Bücher in Bulgarien im 14. Jahrh. I, 1: Die Zeit und das Leben des Patr. Euthymios von Trnovo. (Vgl. B. Z. IX 285.) Besprochen von **V. Lamanskij** im Journal des Minist. der Volksaufkl. Bd. 326, 1899, Novemberheft S. 103—136 und Dezemberheft S. 312—362. E. K.

Louis Bréhier, Le schisme oriental du XIe siècle. Paris, Leroux 1899. (Vgl. oben S. 552 ff.) Besprochen von **A. d'Avril,** Revue des questions historiques 66 (1899) 614—615; von **Ch. Guignebert,** Le moyen âge 2. Série t. 3 (1899) 342—348. C. W.

6. Geographie. Topographie. Ethnographie.

A. Geographie.

Itinera Hierosolymitana saec. III—VIII rec. **Paulus Geyer.** (Vgl. B. Z. IX 287.) Besprochen von **H. U⟨sener⟩,** Liter. Centralbl. 1900 Nr. 1 Sp. 52—54. A. H.

Héron de Villefosse et Clermont-Ganneau, La mosaïque de Madaba. Acad. des Inscr. et B.-L. Comptes-rendus des séances de l'année 1897, t. XXV, 140—145; 169—170; 188—189; 284—285. A. H.

A. Fontrier, Notes sur la géographie ancienne de l'Ionie. I. Revue des universités du midi. Nouvelle série des annales de la faculté des lettres de Bordeaux IV (1898) octobre—décembre S. 368—384. II. Annales de la faculté des lettres de Bordeaux et des universités du midi, IVe série. Revue des études anciennes I (1899) octobre—décembre 1899, S. 273—280. 8^0. Für unsere Studien kommen der dritte und vierte der hier vereinigten Aufsätze in Betracht. Der dritte behandelt „Le ressort métropolitain de Smyrne" und sucht die Lage der zum Metropolitanbezirk Smyrna gehörenden Bistümer zu bestimmen. Der Versuch ist übrigens mit ganz unzureichenden Mitteln unternommen; besonders fehlt es an einer Scheidung der verschiedenen Zeiten. Unklar sind die Ausführungen über Magnesia am Berge Sipylus. Denn wenn nach F. ein Bischof dieser Stadt auf der 6. Synode unterzeichnet *ἐπίσκοπος τῆς Μαγνησίας τῆς Αἰμιλίων ἐπαρχίας*, so stecken hierin allerlei Schwierigkeiten, die zu lösen F. überhaupt nicht den Versuch macht. Er führt vielmehr aus Protokollen der 7. Synode einen *ἐπίσκοπος Μαγνησίας τῆς Ἀνηλίου* und denselben Bischof in einer anderen Unterschrift als *Μαγνησίας Ἡλίου* an. Daran knüpft er die Bemerkung: „Il est évident que, pour distinguer cette Magnésie de celle du Méandre, on aurait dû dire et signer: ὁ *Μαγνησίας* «*τῆς πρὸς Σιπύλῳ*» ou simplement «*Σιπύλου*»; mais

soit négligence, soit ignorance, on est allé jusqu'à former les expressions «*Αἰμιλίων*, *'Ηπύλου*, *'Ανηλίου*».“ Diesen tiefsinnigen Schlufs seiner Betrachtungen verstehe, wer kann! Natürlich ist *Μαγνησίας 'Ηπύλου* nichts als ein paläographisches Versehen statt *Μαγνησίας Σιπύλου*. Wie freilich *Μαγνησία* in die Eparchie *Αἰμιλίων* kommt, bedarf noch der Aufklärung. Der Beiname *ἡ ἀνήλιος* für Magnesia am Berge Sipylos ist den Autoren geläufig; Nikephoros Blemmydes scheint damit zu spielen, wenn er schreibt (Curricul. vit. 46, 9): *Μαγνησία ἦν ἡ ἀνήλιος ... τῶν δραμάτων ὁ χῶρος τῶν ἀξίων σκότου καὶ ᾅδου καὶ σιωπῆς*. — Der vierte Aufsatz beschäftigt sich mit der Lage des von Johannes Batatzes gegründeten Klosters Sosandra. A. H.

Lazaros Beleles, *Ὁ Βενιαμὶν ἐκ Τουδέλας ἀνὰ τὴν βυζαντιακὴν αὐτοκρατορίαν τῷ* 1147. *Νέα Ἡμέρα* vom 27. Nov./9. Dez. 1899 (Nr. 1304). In seinem Aufsatze „Ein Brief aus dem byzantinischen Reiche über eine messianische Bewegung der Judenheit und der zehn Stämme aus dem Jahre 1096“ B. Z. VII 83 ff. beklagte D. Kaufmann den Mangel an Nachrichten über die Geschichte der Juden, den die byzantinische Litteratur aufweise, und fügte hinzu (S. 83): „Dieses Stillschweigen der byzantinischen Geschichtschreiber wird in verhängnisvoller Weise hier noch von einer Quellenarmut innerhalb der jüdischen Litteratur ergänzt, die“ u. s. w. Dabei war ihm wohl das ausführliche Reisebuch des jüdischen Kaufmannes Benjamin aus Tudela, einer Stadt am Ebro, entgangen, der um die Mitte des 12. Jahrh. eine Reise durch Griechenland und Kleinasien bis Bagdad unternahm und später seine Erlebnisse aufzeichnete. In Korfu begann er seine Reise. Er nennt die Insel Corfus oder Acorfus, und der Gebrauch der Akkusativform scheint B. auffällig; indessen gebraucht auch der Verfasser des von Kaufmann behandelten Briefes bei griechischen Ortsnamen häufig den Akkusativ (vgl. B. Z. VII 86 A. 5). B. nennt bei dieser Gelegenheit die Etymologie des Namens von *κορυφή* = dor. *κορυφός* nicht ganz überzeugend; es läfst sich aber doch wohl nicht viel dagegen einwenden, obwohl man an *κόρφους* st. *κόλπους* denken könnte, wenn nicht der Accent hier im Wege stände und die beiden hohen Felsen der Insel (*κορυφαί*) bekannt wären und schliefslich Luitprand schon 968 Coriphus geschrieben hätte (vgl. G. N. Hatzidakis, Einl. 373). — Über Leukas kommt Benjamin nach Patras (*Πάτρα*), von hier nach Lepanto, dann über Krissa, wo niemand als zweihundert Juden wohnten, die sich dort jeder Freiheit erfreuten, nach Korinth. Traf der Reisende in dieser alten Handelsstadt nur 300 Israeliten, so fand er seltsamerweise in Theben eine jüdische Gemeinde von 2000 Seelen. Er hebt ihre industrielle Thätigkeit hervor, die sich namentlich in der Anfertigung von Seiden- und Purpurstoffen zeige, aber er rühmt auch die Gelehrsamkeit mancher Gemeindeglieder und ihre Kenntnis des Talmud; den Rabbiner Aron Koutes und seinen Bruder Moses nennt er besonders. Nur die Juden in Byzanz stellt Benjamin an geistiger und materieller Kultur noch höher, alle anderen Israeliten auf griechischem Boden überragten sie bei weitem. Hiermit stimmt überein, was wir aus dem erwähnten Briefe über Thebens Bedeutung in der Judenheit des 11. Jahrh. erfahren, und in späterer Zeit, am Anfang des 13. Jahrh., hat Theben „selbst einen bemerkenswerten hebräischen Dichter hervorgebracht, Michael b. Khaleb“ (Kaufmann a. a. O. S. 89 A. 3). B. wirft die Frage

auf, wo später diese Juden aus Theben geblieben seien, und meint dann, *ὅτι ἐκ Θηβῶν ὡρμῶντο οἱ πρῶτοι τῶν ἐν Κερκύρᾳ Ἑβραίων, ἐπὶ τῶν χρόνων ἴσως τοῦ Νορμανδοῦ κατακτητοῦ*. Er sucht dies folgendermaſsen zu beweisen. Allein die Hebräer auf Kerkyra gebrauchen für die Frucht des Granatbaumes das Wort *σιδή*, das bei den Venezianern und Apuliern unbekannt sei und das auch die Griechen der Insel nicht kannten und nicht gebrauchten; überall sonst in Griechenland sage man dafür *ῥοιά*. Er erwähnt eine antike Anekdote, wonach *σιδή* in Theben bekannt war, und folgert: also stammen die korfiotischen Hebräer aus Theben. Diese Beweisführung unterliegt verschiedenen Bedenken. Erstens ist *σιδή* nicht thebanisch allein, sondern allgemein dorisch (vgl. die Lexika!); zweitens waren die Kerkyräer ja Dorier: das oben erwähnte *ὁ κορυφός* st. *ἡ κορυφή* ist ein deutlicher Beweis (cf. Baunack, Studien I 224; Hatzidakis, Einl. 373). Ferner erscheint es mir sehr zweifelhaft, ob wirklich *σιδή* sich heute in Griechenland nur im Dialekte der venezianisch sprechenden Juden auf Kerkyra finden sollte; moderne Wörterbücher notieren das Wort ohne diese Einschränkung. Selbst wenn aber auch heutzutage durch den Einfluſs der Litteratur *ῥοιά* die Alleinherrschaft erlangt hätte, so beweist das nichts für das 12. Jahrh. Die damaligen Juden auf Kerkyra konnten das Wort so gut von den dorischen Griechen der Insel lernen als von den dorischen Griechen Thebens, denn hier wie dort war es bekannt.

Aber Beleles befindet sich da überhaupt auf Irrpfaden. Die Juden sollen von Normannen aus Theben vertrieben und z. T. nach Sizilien, z. T. nach Kerkyra versetzt worden sein. Die Thatsache, daſs damals die Seidenweberei nach Sizilien gebracht wurde, steht fest. Aber wann geschah das? Im Jahre 1147 — so nimmt Hopf an (Griech. Gesch., Ersch und Grubers Encyklopädie I 85 S. 156), andere Historiker behaupten 1146 — belagerte Rogers Flotte Korfu, und seine Truppen plünderten darauf Theben. In eben dieses Jahr 1147 verlegt aber B. die Reise des Benjamin. Wäre dies richtig, dann wäre es undenkbar, daſs mit keinem Worte dieser Ereignisse Erwähnung gethan wäre. Aber Benjamin sagt auſserdem ausdrücklich, daſs zur Zeit seiner Reise die Insel zum Königreich Sizilien gehört habe! Ja noch mehr, er nennt den König von Sizilien, W i l h e l m, und Beleles erzählt das ruhig nach, ohne zu bedenken, daſs Wilhelm I, der Sohn Rogers, von 1154—1166, Wilhelm II von 1166—1189 regierte. Vermutlich hätte Benjamin es hinzugefügt, daſs schon der zweite Fürst dieses Namens die Krone trug, wenn das der Fall gewesen wäre; aus seinem Schweigen dürfen wir wohl schlieſsen, daſs damals Wilhelm I regierte, und somit trifft Asher, der die Reise ins Jahr 1160 verlegt, viel näher an das richtige Jahr als Beleles. Wenn nun aber Benjamin, wie B. wiederholt, nur einen einzigen Juden auf Kerkyra fand, so ist dadurch auch schon B.' Ansicht widerlegt, daſs die Plünderung Thebens durch die Normannen 1147 die Einwanderung thebanischer Juden nach Kerkyra veranlaſst hätte.

In diesen wichtigsten Punkten muſs der Aufsatz von Beleles richtig gestellt werden. Im übrigen erzählt er recht hübsch den weiteren Verlauf der Reise Benjamins. Wir wollen aber nicht verfehlen, die Leser der B. Z. darauf aufmerksam zu machen, daſs Carl Hopf, den B. nicht gelesen, dies alles knapper und viel anschaulicher geschildert hat (Griech. Gesch. a. a. O. S. 146 f.). Hopf hat auch die bei Benjamin vorkommenden Ortsnamen,

die B. nicht sicher oder gar nicht zu identifizieren vermag, richtig erklärt und die nötige Litteratur dazu angefügt. Aus Hopfs Anmerkungen erwähne ich auch, da B. nur die Ausgabe von Asher nennt, die Notiz: „Am besten ist das Griechenland betreffende Stück ediert von Tafel, De Thessalonica etc. p. 467—520; ungenau ist die prunkvolle Ausgabe von A. Asher, The itinerary of Rabbi Benjamin of Tudela, London u. Berlin 1840, 2 voll. 8⁰, was schon Lelewell hinlänglich in seinen vortrefflichen Études sur Benjamin de Tudèle (in Carmolys Revue orientale Vol. III, Bruxelles 1843—44. 8⁰. p. 53 sq.) nachgewiesen hat." A. H.

Kleanthes Nikolaïdes, Macedonien. (Vgl. B. Z. IX 287). Vollständig abgelehnt von **Gustav Weigand**, Literar. Centralbl. 1899 Nr. 48 Sp. 1645—1646. A. H.

P. Wilh. von Keppler, Wanderfahrten und Wallfahrten im Orient. Dritte Auflage. Mit 140 Abbildungen und drei Karten. Freiburg i. Br., Herder 1899. VIII, 533 S. 8⁰. 8 ℳ. Wird besprochen werden. K. K.

Albin (l'abbé Cél.), L'île de Crète, histoire et souvenirs, d'après les poètes anciens, les historiens du moyen âge et les chroniques modernes. 3ᵉ édition. Paris et Lyon, Sanard 1899. VIII, 292 S. 8⁰. Der Redaktion unzugänglich. A. H.

B. Topographie.

Eugen Oberhummer, Constantinopolis, Abrifs der Topographie und Geschichte. S.-A. aus Pauly-Wissowas Realencyclopädie der class. Altertumswiss. IV. Stuttgart, J. B. Metzlerscher Verlag 1899. IV, 27 S. 4⁰. Mit einem Plan und einem Querschnitt. 2 ℳ. Zusammenfassung alles dessen, was nicht schon unter den Schlagworten Augustaion, Bosporos, Byzantion, Barbyses, Blachernai, Bosporios Akra, Bukoleon, Bus, Chalke, Chrysokeras u. s. w. in der Realencyclopädie über die Topographie der Stadt gesagt wurde. Gerade die ungemein knappe Form und die Anordnung nach Schlagworten in systematischer Folge macht diese äufserst gewissenhafte Arbeit für die Zukunft unentbehrlich. Wer nur einmal mit der weitverstreuten Litteratur über den Gegenstand in Berührung gekommen ist und selbst versucht hat, sich über einzelne Fragen der Topographie von Kpel zu orientieren, der wird dem Verf. für seine Mühe den gröfsten Dank wissen. Es handelt sich um keine schnell zusammengestellte Gelegenheitsschrift, sondern um einen Durchschnitt aus dem Vollen von Studien, die hoffentlich noch einmal einen monumentalen Abschlufs finden werden. Zu bedauern ist, dafs O. nicht auch noch das nachstehend genannte Buch van Millingens mit benützen konnte.

Die Abschnitte reihen sich in folgender Anordnung aneinander: Gründung, Name, Lage, Klima, Ausdehnung, Einteilung, Befestigung, Thore, Häfen, Leuchttürme, Strafsen, Plätze, Paläste, Kirchen, Klöster, öffentliche Gebäude, Wasserversorgung, Privatbauten, Bevölkerung, Geschichte und deren Quellen, Pläne und Ansichten der Stadt. Wir möchten wünschen, dafs ein Mann wie der Verfasser das Gerippe des längst dringend notwendigen Bädeker für Konstantinopel feststellte und ein Kunsthistoriker da hinein die dem heutigen Standpunkte der Forschung und künstlerischen Anschauung entsprechende Vorführung der Denkmäler einzeichnete. J. S.

Alexander van Millingen, Byzantine Constantinople, the walls of the city and adjoining historical sites. London, John Murray 1899. XI, 361 p. with maps, plans and illustrations. Wird besprochen werden. J. S.

7. Kunstgeschichte.

A. Allgemeines, Quellen, Varia.

Stephan Beifsel S. I., Bilder aus der Geschichte der altchristlichen Kunst und Litteratur in Italien. Freiburg i. Br. (Herdersche Verlagsbuchhandlung 1899. XI, 334 S. 8⁰, mit 200 Abbildungen. Br. 7, geb. 9 *M.* Wird besprochen werden. J. S.

D. W. Ainalov, Hellenistische Grundlagen der byzantinischen Kunst. Untersuchungen auf dem Gebiete der frühbyzantinischen Kunst. (Aus den Schriften der Kais. russ. arch. Ges. Trudy V 1—224.) St. Petersburg 1900. IV, 231 S. gr. 8⁰, mit 4 Tafeln und 48 Textabbildungen. Wird besprochen werden. J. S.

Syrien. **Clermont-Ganneau** läfst in der Revue archéologique 1899 II 165—168 eine Notiz abdrucken, die er bereits im J. 1882 autographiert verschickt hatte, des Inhalts, von Frankreich aus möge ähnlich wie in Rom, Athen und Kairo auch ein archäologisches Institut in Syrien mit dem Sitz in Beyrut errichtet werden. Sein Arbeitsfeld soll alle Zeiten und Völker, also natürlich auch die christlichen und arabischen Denkmäler umfassen. Wir würden eine solche Institution auf das freudigste begrüfsen; würde damit doch endlich den weitverstreuten und zahlreichen Studien auf dem Gebiete der syrischen Archäologie das lange erwünschte Centrum gegeben. J. S.

Strena Helbigiana. Sexagenario obtulerunt amici a. d. IIII. non. febr. a. MDCCCLXXXXVIIII. Lipsiae, in aedibus B. G. Teubneri MCM. VIII, 348 S. 4⁰, zahlreiche Textabbildungen und mehrere Tafeln. Von den 57 Beiträgen kommen für uns in Betracht: **L. Duchesne**, Germia et Germocolonia (54—56). **Alois Riegl**, Zur spätrömischen Porträtskulptur. Versuch, an einem im Besitz des Verf. befindlichen Porträtkopfe, der dem 4. Jahrh. zugeschrieben wird, die bezeichnenden Merkmale des Spätrömischen zu entnehmen: Betonung der grofsen symmetrischen Grundlinien und Streben nach fernsichtiger Wirkung. **Ludwig Traube**, Das Alter des Codex Romanus des Virgil, worin gegen Wickhoff paläographisch der Nachweis geführt wird, dafs es sich in dem Romanus nicht um ein Kinderbuch handelt, sondern um die ängstlich nachahmende Kopie eines Mönches des 6. Jahrh. — Im übrigen gehört der Inhalt der überaus anregenden, schönen Festgabe mit wenigen Ausnahmen der Antike an. J. S.

B. Einzelne Orte und Zeitabschnitte.

Ravenna. In S. Vitale fand man in 78 cm Tiefe Reste des alten Mosaikbodens. Auch sonst schreiten die Restaurationsarbeiten vorwärts; kürzlich hat man mit der Niederlegung des Cappellone, eines Zubaus des 16. Jahrh., begonnen. Das Mausoleum der Galla Placidia wird an den Unterwänden mit Marmor imitierenden Platten ausgelegt und hat eine Thür in den alten Gröfsenverhältnissen bekommen, wobei man einen Architrav verwendete, der, aus dem lokalen Museum stammend, älter sein soll als

die Zeit der Galla Placidia. In S. Apollinare nuovo wurde mit der Reinigung der Mosaiken fortgefahren; den Magiern in der Anbetung gab man statt der falsch ergänzten Kronen phrygische Mützen. Die Arbeiten am sog. Theodorichs-Palaste wurden fortgeführt. Wir erwarten darüber die Veröffentlichung Corrado Riccis. L'Arte II (1899) 409—411. Vgl. auch Revue de l'art chrét. 1899, 393—394. J. S.

Corrado Ricci ist zum Direktor der Brera-Galerie in Mailand ernannt worden. So sehr wir ihm persönlich diese Beförderung gönnen, so sehr müssen wir sachlich bedauern, dafs Ravenna dadurch die Kraft verliert, welcher der frische, vielversprechende Zug, der sich in den letzten Jahren in der lokalen Denkmalpflege bemerkbar machte, zu verdanken war. Es ist ein schwacher Trost, dafs das Ministerium nichts an den Monumenten Ravennas vornehmen lassen wird, ohne dafs Ricci die Absichten und Pläne gutgeheifsen hätte. Auch wird Ricci mindestens zwei Monate im Jahre in seiner Vaterstadt zubringen. Hoffen wir, dafs er auch seine grofs angelegten Publikationen über die Denkmäler Ravennas nicht liegen läfst. Für uns wäre das ein grofser Verlust. J. S.

R. Zeller, Ein Ausflug zu den Natronseen in der libyschen Wüste. Jahrbuch d. Schweizer Alpenclubs 33, 1—24 d. S.-A. 1 Tafel. Die Reise ging am 20. April 1896 von der Station Kafr Daoud aus. Der Bericht ist vorwiegend der Natur des Landes gewidmet, doch wird wenigstens der Gesamteindruck der drei nördlichen Klöster in Wort und Bild gegeben und Amba Bischoi auch im Innern beschrieben. Auf der Rückreise nach Gise-Kairo kam die Karawane auch an Abu Makar vorüber. — Für die Zukunft: Aufnahmen architektonischer Einzelheiten von Fresken und der Elfenbeinschnitzereien der Haikalthüren besonders in Deir es-Suriani wären dringend erwünscht. J. S.

Carl Mommert, Die Dormitio und das deutsche Grundstück auf dem traditionellen Zion. Leipzig, E. Haberland 1899. VIII, 132 S. 8°. Mit 10 Abbildungen im Text und 1 Planzeichnung. 3 ℳ. Die Schenkung des „Grundstückes Dormition" an die deutschen Katholiken hat natürlich eine Hochflut von Litteratur über dieses Grundstück und die Stätte des Entschlafens Mariae hervorgerufen. B. Z. VIII 700 und oben S. 265 ist bereits auf das Werk von Th. Zahn und seine zahlreichen Besprechungen hingewiesen worden. Jetzt liegt eine umfassende Studie des Pfarrers Dr. Mommert vor, dessen ausgezeichneter Arbeit über die heilige Grabeskirche in ihrem ursprünglichen Zustande wir VIII 585 gedacht haben. Auch in dieser auf Veranlassung der Redaktion der Zeitschrift des Deutschen Palästina-Vereins unternommenen Untersuchung legt M. das Material wieder so klar auseinander, dafs man deutlich die Wandlungen der Überlieferung erkennt und sich selbst ein Urteil über die Berechtigung, das erworbene Grundstück mit dem Namen der Dormitio Sanctae Virginis zu belegen, bilden kann. M. entscheidet zunächst zwischen Ephesus und Jerusalem zu Gunsten des letzteren als der Stätte des Todes Mariae, spricht sich dann für die vollständige örtliche Trennung von Dormitio und Coenaculum aus und stellt auf Grund der ältesten Pilgernachrichten fest, dafs wir die ersten Nachrichten in einem dem Dionysios Areopagita zugeschriebenen Briefe, dem apokryphen Transitus und bes. bei Antoninus Martyr haben, der darin irrt, dafs er die Grabstätte in Gethsemane mit der Dormitio verwechselt.

Die schon durch Johannes 19, 27 richtig auf Zion verlegte Wohnstätte Mariae, wird dann von den Zeugen seit dem 7. Jahrh. stets zusammen mit dem Orte des Abendmahls und der Herabkunft des hl. Geistes genannt. Arculph und Beda Venerabilis geben im wesentlichen übereinstimmende Planskizzen. M. rekonstruiert danach das allen gemeinsame Gebäude mit einem einzigen Schiffe, dessen Deckengewölbe von den vier Mauerwänden im Verein mit einer in der Mitte der Kirche aufgestellten Säule (der der Geifselung) getragen wurde (S. 94), und meint, dieser Restaurationsbau des Modestus habe nur das eigentliche alte Sanctuarium des Coenaculums umfafst. Diese 1099 von den Sarazenen zerstörte Kirche (Beschreibung Saewulfs) bauten die Franken um 1130—40 als einen dreischiffigen Prachtbau wieder auf. Er war kreuzgewölbt und hatte in der Apsis ein Mosaik mit Darstellung des Pfingstfestes (S. 97). Das Coenaculum nun lag südlich neben den Apsiden, die Stätte des Entschlafens Mariae nördlich. S. 102 sind einige Ansichten dieser schon im folgenden Jahrhunderte zerstörten Kirche gegeben. Seither ist die Tradition überaus schwankend und dürfte wohl erst durch den Neubau der deutschen Katholiken wieder einen festen Anhaltspunkt bekommen. In einem Anhange, der die Erläuterung der Planskizze giebt, bespricht M. auch die noch nicht abgeschlossenen Ausgrabungen, die nur Gräber und keine Reste eines Kirchenbaues ergeben haben sollen (vgl. dagegen oben S. 289). — Ich wundere mich, dafs für die Geschichte der Überlieferung des Entschlafens Mariae nicht die byz. Darstellung der *Κοίμησις* herangezogen wird. Sie gehört nicht zur altbyz. Überlieferung, ihre Einführung ist eines der interessantesten kunsthistorischen Probleme. Es mag sich damit wie mit dem Feste der *Εἰσόδια* verhalten (B. Z. VII 238). Beide nebeneinander findet man schon im Kloster Daphni in Mosaik dargestellt. Über den Typus sehe man Detzel, Christliche Ikonographie I 509, und eine flüchtige Zusammenstellung von Dumont in der Revue archéol. 1871. J. S.

L. Sylos, L'arte in Puglia durante le dominazioni bizantina e normana. Lettura fatta nella gran sala del consiglio al palazzo di città in Bari la sera del 2 giugno 1898. Trani, V. Vecchi tip. edit. 1898. 43 S. 8⁰. Notiert in der Bibl. des Rep. f. Kunstw. 22, XII. J. S.

Monacha Save Chilandarca, Sveta Gora. Aus dem Original übersetzt von Prof. **Dimić**. Belgrad 1898. VI, 337 S. 8⁰, mit einer Karte des Athos. Der Mönch Sava des Klosters Chiliantari hat eine deutsche Beschreibung des Athos verfafst, für die ich vor Jahren vergebens einen Verleger gesucht habe. Nun ist sie in serbischer Sprache erschienen. Vielleicht entschliefst sich nachträglich doch noch ein deutscher Verlag zur Drucklegung der nach jeder Richtung hin wertvollen Schrift. Der Verf. ist den Lesern der Zeitschrift durch den oben S. 322 f. veröffentlichten Brief bekannt. J. S.

Joseph Führer, Forschungen zur Sicilia sotteranea. (Vgl. B. Z. VII 493 f.) Besprochen von **Alois Knöpfler**, Historisch-politische Blätter, 122. Bd. (1898) S. 919—922; **F. Hirsch**, Mitteilungen aus der historischen Litteratur, 27. Bd. (1899) S. 135—138; **Bernhard Lupus**, Blätter für das bayerische Gymnasialschulwesen, 35. Bd. (1899) S. 523—527; **Friedrich von Duhn**, Deutsche Litteraturzeitung, 20. Jahrgang (1899) Sp. 513—517; **Victor Schultze**, Wochenschrift für klassische Philologie, 16. Jahrgang

(1899) Sp. 122—123; **Hans Achelis**, Theologische Literaturzeitung, 24. Jahrgang (1899) S. 442—444; **Johannes Ficker**, Zeitschrift für bildende Kunst, 10. Jahrgang (1899) S. 271—272; **R. Weil**, Historische Zeitschrift, 83. Bd. (1899) S. 289—291; ⟨**Theodor Reinach**⟩, Revue des ét. gr. 1898 S. 249; **L. Correra**, Rivista stor. ital. 1899 S. 236—237; **Giovanni Patroni**, La Cultura, 18. Jahrgang (1899) S. 50—51; **J. Liell**, Wiss. Beilage zur Germania 1898 Nr. 64. J. S.

C. Ikonographie. Symbolik. Technik.

Nikolaus Müller, Heiligenschein. Realencyklopädie für protestantische Theologie und Kirche. 3. Aufl. S. 559—566. Der Nimbus ist nicht vom antiken Gott auf den christlichen übergegangen, sondern herübergenommen von der den Kaisern und den Gliedern ihrer Familie dadurch beigelegten Hoheit und Majestät. „Die gerade in Ostrom seit Konstantin bemerkbare Vorliebe für den Nimbus als kaiserliches Attribut einerseits und das gänzliche Fehlen des Nimbus in der vorkonstantinischen und konstantinischen christlichen Kunst andererseits berechtigen aber noch zu dem weiteren Schlufs, in der Einführung des Heiligenscheines eine der ersten Lebensäufserungen der byz. Kunst zu erkennen.“ Es folgen kurze Untersuchungen über Alter, Form und Farbe des Nimbus, die in gleicher Weise anregend auf die Forschung wirken dürften wie das Hauptergebnis über den Ursprung des Nimbus. J. S.

Mowat erklärt in der Sitzung vom 26. Januar 1899 der Société des Antiquaires de France die bekannte Formel *Ἰησοῦς Χριστὸς Θεοῦ Υἱὸς Σωτήρ* als Gegensatz zu dem auf alexandrinischen Münzen Domitians vorkommenden *Αὐτοκράτωρ Καῖσαρ Θεοῦ υἱὸς Δομιτιανός*, das wieder nur die Übertragung einer augusteischen Formel sei. **F. X. Kraus** (Rep. f. Kunstw. 22, 479) findet in diesen Ausführungen eine vollkommene Bestätigung dafür, was er (Gesch. d. christl. Kunst I 97 f.) über den alexandrinischen Ursprung der ältesten christlichen Kunstsymbolik gesagt hat. J. S.

Edmont le Blant, La Controverse des Chrétiens et des Juifs aux premiers siècles de l'Église. Extr. des Mém. de la Soc. nat. des Antiquaires de France LVII (1898). Nach **F. X. Kraus** (Rep. f. Kunstw. 22, 478) ist dort eine in Karthago gefundene Lampe abgebildet mit Christus, der die Schlange und den siebenarmigen Leuchter unter seinen Füfsen hat. Kraus setzt sie in die Zeiten Belisars und nach dem römischen Afrika. J. S.

Stephan Beisel S. I., Bilder aus der Geschichte der altchristlichen Kunst und Liturgie in Italien. Freiburg i. Br., Herdersche Verlagshandlung 1899. XI, 334 S. 8⁰ mit zahlreichen Abbildungen. 7 *M.* (geb. 9 *M.*). Wird besprochen werden. J. S.

P. Bourdais, Notes d'art chrétien: La rédemption d'après les textes bibliques dans les mosaïques vénéto-byzantines. Revue des sciences ecclésiastiques 1899, sept. J. S.

E. Colomiatti, De l'authenticité du saint Suaire de Turin. Ebenda. J. S.

N. P. Kondakov, Von den wissenschaftlichen Aufgaben der Geschichte der altrussischen Kunst. (S.-A. aus dem 82. Bande der Denkmäler der alten Schrift und Kunst.) St. Petersburg 1899. 47 S. 8⁰, 10 Tafeln (russ.). Im Zusammenhange einer allgemeinen Auseinandersetzung

behandelt K. die eigenartigen Reliefs, Streifen von Pflanzen und Tieren, der Demetriuskirche in Vladimir und der Kirche von Jurjew-Polskij, die nach 1230 entstanden sind. Die Untersuchung giebt Anlafs zur Verfolgung des Typus der Kentauren, Greifen, der Sirene etc., ist also für das Studium der Tierdarstellung und ihres Zusammenhanges mit dem Oriente von hervorragender Bedeutung. J. S.

J. J. Tikkanen, Sagan om enhörningen (schwedisch: Sagen vom Einhorn). Finsk Tidskrift 45 (1898) 3—20 und 46 (1898) 309—314. Mit 14 Abbildungen im Texte. T. weist zuerst auf die Darstellung der Einhornjagd in finnländischen Kirchenmalereien des beginnenden 16. Jahrh. hin. Aber schon weit früher und später noch am Ende des 17. Jahrh. kommt in ähnlichen Malereien Finnlands das Einhorn in rein dekorativem Zusammenhange vor, und sogar noch im J. 1774 tritt es in einer der nördlichsten Kirchen des Landes in der Form eines Lammes, welches der Verf. als das Lamm Gottes deutet, bei der Vertreibung aus dem Paradiese auf. — Danach wird von der Untersuchung F. W. K. Müllers in der Festschrift zum achtzigjährigen Jubiläum Bastians 1896 berichtet, wonach das Märchen indischen Ursprunges sei und sich von dort über das ganze östliche Asien verbreitete. — Schon sehr früh erscheint das Wundertier bekanntlich auch in dem Vorstellungskreise der vorderasiatischen Völker, auf den Reliefs der Assyrier und Perser[1]) und in den alten Schriften der Juden (Moses, Hiob, David). Von den Persern bekamen die Griechen und Römer die Vorstellung des Einhorns. Bemerkenswert ist aber dabei, dafs Indien als die Heimat des Tieres angegeben wird und dafs die wunderbare Kraft des Hornes als Schutzmittel gegen Gift u. s. w. schon Erwähnung findet.

Durch den Indienfahrer Kosmas, vor allem aber durch den Physiologus wurde die Vorstellung über die christliche Welt verbreitet. Der Physiologus entstand, wie man jetzt allgemein annimmt, in den ersten christlichen Jahrhunderten in Alexandria (vgl. Strzygowski: Der Bilderkreis des griech. Physiologus, S. 91 ff.), und Müller hat nachgewiesen, dafs das christliche Märchen von der Einhornjagd nur eine Transskription des in Indien und im äufsersten Oriente cirkulierenden Einhornmythus ist. Wir haben also hier das Beispiel einer Vorstellung, die aus Indien nach dem Osten wie nach dem Westen sich verbreitete, einerseits bis Japan, andererseits bis zum atlantischen Meer und bis dicht an den Polarkreis vordrang. Nur die Existenz, nicht der Bilderkreis des griechischen Physiologus in Smyrna war dem Verf. vor der Erscheinung des Strzygowskischen Buches bekannt. Er beschreibt darum die Erscheinung des Einhorns nach den Bildern des florentinischen Kosmas, 10. Jahrh., der Bibel daselbst, Plut. 5, Cod. 38, 11—12. Jahrh., und den griechischen Psalterhandschriften. Bemerkenswert ist, dafs das Horn schon hier manchmal die Form und die Spiralwindung des Stofszahnes des Narwals zeigt, welcher Zahn also schon damals im Morgenlande bekannt war. Dafs die Darstellung der griechischen Psalterhandschriften mit dem Physiologus zusammenhängt, war schon vor dem Erscheinen des Strzykowskischen Buches klar. Enthält doch der Chludoff-Psalter, 9. Jahrh., den Ein-

1) Dazu bemerkt T.: Ist hier wirklich das Einhorn oder nur ein Stier, dessen hinteres Horn von dem vorderen verdeckt wird, dargestellt? Der Typus verbreitete sich bis nach Kaukasien, wie der Goldfund Wesseloffskis in Kuban 1897 beweist.

hornfang und dessen Deutung auf die Menschwerdung Christi. Jetzt zeigt es sich aber, daſs auch die Darstellungsform mit dem Physiologus übereinstimmt (Strzygowski, Taf. XII). Wenigstens in den späteren Psalterillustrationen (Ps. CXLIV, 4) wird aber in einem Bilde zu der ebenfalls ursprünglich indischen Barlaam-Legende das Einhorn auch, dieser Legende gemäſs, als der Tod gedeutet.

In der abendländischen Kunst tritt das Einhorn ebenso früh auf, entweder rein dekorativ in den Handschriften der karolingischen Schreibschule zu Tours, oder mit Bezug auf den Text in den Psalterhandschriften. Merkwürdig ist, daſs von allen dem Verf. bekannten Einhorndarstellungen des Mittelalters (incl. den byzantinischen) nur in dem berühmten Utrecht-Psalter, geschrieben in Hautvillers in der Diöcese Rheims in den zwanziger oder dreiſsiger Jahren des 9. Jahrh., das Tier in der Ziegenbocksform des Physiologus auftritt. In den Evangeliaren aus Tours erscheint es, in Übereinstimmung mit Plinius, als ein Ochs, im Stuttgart-Psalter, Anfang des 10. Jahrh., in Übereinstimmung mit Ktesias, Aristoteles und Philostratos, als ein Esel.

Die Sage vom Einhornfang wird im Abendlande, wie es scheint, erst mit der Illustrierung des Physiologus von der Kunst aufgenommen. In den älteren Psalterhandschriften kommt sie hier nicht vor. Ob sie schon in dem karolingischen Physiologus in Bern und anderen sehr alten lateinischen Handschriften dieser Art, wie z. B. in dem Bestiarium, Brüssel 10.066—77, 10. Jahrh., dargestellt wird, ist dem Verf. nicht bekannt. Von dem Zusammenhange mit dem Physiologus gewissermaſsen gelöst, fand die Einhorngeschichte, z. B. unter der Einwirkung des Hohen Liedes, durch die symbolische Mystik des späteren Mittelalters eine weitere Entwickelung, welche der Hauptsache nach allgemein bekannt ist.

Der zweite Aufsatz behandelt die letzte Phase der Einhorngeschichte, die Wiederaufnahme des mittelalterlichen Aberglaubens nebst den allegorischen Deuteleien desselben von seiten der verknöcherten Theologie des 17. Jahrh. Der Verf. stützt sich dabei auf die 1612 veröffentlichten, an der Universität Wittenberg gehaltenen Vorlesungen des Wolfgangus Franzius „Historia animalium sacra", wo mit vollem Ernst die Existenz des Einhorns erwiesen, seine Eigenschaften und allegorische Bedeutung „ad usum εἰκονολογικόν" angegeben werden.

Gleichzeitig begann aber die richtige Kenntnis des Ursprunges des Einhornhornes sich geltend zu machen, zuerst in dem 1607 erschienenen „Atlas minor" des berühmten Geographen Gerhardus Mercator († 1594). Nicht lange danach (1638) lieferte der als Altertumsforscher und Sammler bekannte Däne Ole Vorm († 1654) den Beweis, daſs das sog. Einhornhorn in der That, wie schon Mercator es angenommen hatte, der Stoſszahn des Narwals ist.

Damit war aber der Aberglaube noch keineswegs beseitigt. Man begann nur aufs neue, das Einhorn zu suchen, und glaubte es auch wirklich, wie es ja auch in unserem Jahrhunderte wieder geschehen ist (J. W. v. Müller, 1853), in Afrika zu finden. Andererseits schmälerte die Entdeckung Mercators und Vorms keineswegs den Glauben an die wunderbare Heilkraft des Narwalzahnes, und noch bis zu der Revolution wurde bei dem französischen Hofe das Essen des Königs mit Rücksicht auf möglicherweise da eingemischtes Gift mittels dieses Zahnes behandelt.

Zu dem letzten Teile des Aufsatzes hat das in vieler Hinsicht interessante Buch H. C. Bering Liisbergs „Kunstkammeret dets stiftelse og aeldste historie“ (Kopenhagen 1897) das Material geliefert.

Nach einem Auszuge Tikkanens mitgeteilt von J. S.

D. Architektur.

R. C. Bosanquet, Excavations of the British School at Melos. The Hall of the Mystae. Journal of Hell. studies 18 (1898). Funde, die den heidnischen Mysterien angehören. Nach **F. X. Kraus** (Rep. f. Kunstw. 22, 490) ist die ganze Kultstätte zu jenen Tempeln der Kaiserzeit zu zählen, deren Anlage und Ausstattung zur Entstehungsgeschichte des christlichen Kultgebäudes in Betracht zu ziehen ist, dann seien Mosaiken mit den Darstellungen des Fischers und Weinranken zu beachten und endlich liefere eine Hierophantenherme ein merkwürdiges Pendant zu der Aberkiosherme. J. S.

R. Brünnow, Reisebericht 1898 (Reise nach dem Ostjordanlande). S.-A. aus: Mitteilungen und Nachrichten des Deutschen Palästina-Vereins 1899. 20 S. Vgl. oben S. 310. Daſs alle Bauten im Ostjordanlande nicht älter als die griechisch-römische Periode sind, wurde durch die diesjährige Reise nur bestätigt. Auch Medeijine und Ḳaṣr el-Herrī sind wahrscheinlich spätrömisch. Vollends sind im Ḥaurān alle Bauwerke sicherlich unter römischem Einfluſs entstanden; die gangbare Ansicht von der durchgreifenden Einwirkung einer ghassanidischen Kultur wird durch die Monumente nicht bestätigt. Gerade solche charakteristische Merkmale der ḥauranischen Bauweise, wie die Deckenbildung vermittelst mīzān und rebīṭa, finden sich in rein römischen Bauten, so besonders schön im Theater von Boṣrā (und auch in den Ṣoldatenzimmern im Lager von el-Leddschūn). Andererseits zeigt das einzige inschriftlich beglaubigte ghassanidische Bauwerk, el-Burdsch im Norden der Wiesenseen, einen durchaus primitiven, dem Nomadenzelt nachgebildeten Grundriſs, der ganz vereinzelt dazustehen scheint. Freilich enthalte die syrische Baukunst überhaupt viele fremdartige Elemente, die aber nicht erst von den Ghassaniden eingeführt wurden. J. S.

Gsell berichtet in den Mélanges d'archéologie et d'histoire 18 (1898) 120 über die Basilika von Tipasa, die ein Bau des 4. Jahrh. und nicht byz., sondern römisch sei. F. X. Kraus im Rep. f. Kunstw. 22, 484. J. S.

G. Katcheretz, Notes d'archéologie russe. VII. Monuments chrétiens de Chersonèse. Revue archéologique 1899, II 227—231. Bericht über A. Bertier-Delagarde, „Matériaux pour servir à l'archéologiee de la Russie“ t. XII (1893), S.-Pétersbourg (russisch). B.-D. beschreibt zuerst ganz allgemein den Typus der Basiliken in Chersones und giebt dann eine genaue Beschreibung der vom Grafen Uwarov entdeckten Basilika. Man hat dort u. a. ein interessantes Kapitell mit Widderköpfen wie in Ravenna, Venedig und Salonik gefunden. Ebenso stimmten auch die andern Marmorstücke der Architektur mit gleichen in Ravenna, Venedig und Konstantinopel überein, nicht nur im Stil, sondern auch in den Proportionen und dem Material. Byzanz habe eben aus seinen prokonnesischen Steinbrüchen nach aller Welt fertig zubearbeitete Architekturstücke versendet. — An der Seite der Kathedrale liegt ein interessantes Baptisterium. J. S.

C. Schick, Durch welches Thor ist Jesus am Palmsonntag in Jerusalem eingezogen? Zeitschrift des Deutschen Palästina-Vereins 22 (1899) 94—101. Baurat Schick äufsert sich bei dieser Gelegenheit auch über die Entstehungszeit der beiden in Betracht kommenden Thore. Das Doppelthor „Huldapforte“ sei von Justinian im sechsten Jahrhundert (wie ein dabei gebrauchter, mit einer Inschrift versehener Stein beweise) restauriert worden; es habe den Unterbau für seine Marienkirche gebildet. Das „Goldene Thor“ sei bei Justinians Tode noch nicht restauriert gewesen, Antoninus Martyr habe es zwischen 570—600 noch in Trümmern gesehen. Erst Heraklius habe das Thor, als er 629 als Sieger nach Jerusalem kam, auf den alten Fundamenten wieder aufbauen lassen. Seine Fertigstellung habe die Eroberung durch Omar im J. 637 verhindert. J. S.

C. Enlart, L'art gothique et la Renaissance en Chypre. 1899. (Vgl. oben VIII 588.) Nach **F. X. Kraus** (Rep. f. Kunstw. 22, 481) giebt E. byz. Einflüsse auf die Architektur des Abendlandes im hohen Mittelalter zu. Die Kuppelbauten, welche die fränkischen Pilger auf Cypern beobachteten (bes. Larnaca, S. Barnabas bei Famagusta, Hieroskypos bei Paphos), hätten entschiedene Verwandtschaft mit denjenigen von Saint-Étienne in Périgueux, der Kathedrale von Cahors, derjenigen von Angoulème, Molfetta; von S. Front in Pergueux seien alle Elemente in cypriotischen Bauwerken nachzuweisen. J. S.

C. Enlart, Expansion de l'art français: l'abbaye de Lapaïs, en Chypre. L'ami des monuments et des arts 1898 Nr. 68 S. 221—234. — **Derselbe,** Les monuments français de l'île de Chypre: église métropolitaine de Sainte-Sophie, à Nicosie. L'ami des monuments et des arts 1898 Nr. 69—70 S. 259—278. — **Derselbe,** L'art gothique champenois dans l'île de Chypre. Gravures. Revue de Champagne et de Brie 23 (1898) 12—27. Uns unzugänglich. A. H.

Mzchet. „Wie ist die Patriarchalkirche in Mzchet am besten einzudecken?“ Hgg. vom Comité für die Restauration der Patriarchalkirche zu Mzchet. Tiflis 1899. 16 S. (russ.). Die Kirche von Mzchet ist eine der bedeutendsten des Kaukasus. Man scheint bei ihrer Restauration recht ratlos dazustehen und hat Gutachten von allen Seiten abverlangt, die in dem vorliegenden Heftchen abgedruckt sind. Von den Namen, die uns als in solchen kunsthistorischen Fragen in Rufsland und dem Kaukasus als kompetent geläufig sind, findet sich keiner unter den Ratgebern. Wir fürchten, dafs man auf falscher Bahn ist, und würden sehr wünschen, dafs die russischen Kollegen sich einer so wichtigen Sache energisch annähmen. J. S.

E. Skulptur.

Eug. Petersen, Un colosso di Costantino Magno. Discorso letto alla pontificia accademia romana di archeologia. Estratto dalle dissertazioni della pont. acc. rom. di arch. Ser. II tomo VII (Roma 1899) 160—182, eine Tafel. Im Hofe des Konservatorenpalastes liegen der Kopf, ein Arm und die Füfse einer Kolossalstatue. Sie sind dorthin vor drei Jahrhunderten aus der Konstantinsbasilika gekommen, und Petersen weist nach, dafs sie einer akrolithen Statue angehörten, d. h. dafs nur die erhaltenen Teile aus Marmor, der Rumpf aber aus mit Bronze überzogenem Holze bestand. Dem Kopftypus und der Arbeit nach handelt es sich um

Konstantin d. Gr. Er war wie der Zeus des Phidias und der kapitolinische Jupiter sitzend gegeben im Gegensatz zu dem Bronzekolofs eines seiner Söhne, der einst beim Lateran stand und dessen Kopf heute neben dem Marmorkopf der Statue des Vaters in demselben Hofe auf dem Kapitol zu sehen ist. Interessant ist der Vergleich beider Köpfe und die mehr byz. Art des jüngeren Kopfes. J. S.

F. Malerei.

Hugo v. d. Palten, Malerei der Alten im Gesichtswinkel der Modernen. Dresden u. Leipzig, F. Piersons Verlag 1900. VIII, 391 S. 8⁰. In einem ersten Absatz über die byz. Kunst wird diese gegenübergestellt der Antike und der Kunst unserer Tage und das Selbstschöpferische als das bezeichnet, was der byz. Kunst ihren dauernden Wert verleiht. Der Stil jener Zeit habe im Gegensatz zur Antike die Wiedergabe des Gedankens, die Verbildlichung der Phantasie als erstes über das Ideal des Naturschönen gestellt. Das Buch steckt voller Fehler, der einsichtige Leser wird zwischen der Spreu auch viel Gutes finden. J. S.

Th. v. Frimmel erinnert in der Beilage zur Allg. Zeitung 1900 Nr. 29 S. 7 an die auf die Josuarolle bezügliche Stelle des Anonymo Morelliano (ed. Frimmel p. 18/19): „Lo rotolo in membrana che ha dipinta la istoria de Israelite et Yesu Nave, cun lhabiti et arme a lanticha, cun le immagini delli monti, fiumi, et cittadi humane, cun la explicatione della istoria in grecco, fu opera constantinopolitana, dipinta già 500 anni“. Die Rolle befand sich in Padua „in la contrada de San Francesco in casa de M. Leonico Thomeo Phylosopho“. Frimmel hält es für gezwungen, anzunehmen, dafs sich eine zweite Josua-Rolle aus dem hohen Mittelalter bis ins 16. Jahrh. erhalten habe, seither aber spurlos verschwunden wäre. Wir hätten es also mit der Josua-Rolle des Vatikan zu thun, die 1623 aus Heidelberg fortkam. J. S.

G. Lampakes, Ἡ μονὴ Δαφνίου μετὰ τὰς ἐπισκευάς. (Vgl. oben S. 294.) Besprochen von **G. Millet,** Bulletin critique 1899, 626—628. Einspruch gegen die Datierung in die Zeit des Basilios II Bulgaroktonos. Im übrigen voll wohlwollender Anerkennung. J. S.

F. X. Kraus schliefst sich im Rep. f. Kunstw. 22, 445 der von **Muntz** (vgl. B. Z. VIII 247) gegebenen Datierung der zerstörten Wandmalereien von S. Paolo fuori le mura kurz vor das J. 1000 an und fügt bei: alles läfst mich glauben, dafs wir es hier mit einem Denkmal jener sich im wesentlichen an die christlich-römische Kunst des IV. bis V. Jahrhunderts anlehnenden indigenen Übung zu thun haben, deren bedeutendsten Rest ich in S. Angelo in Formis sehe. (Vgl. dazu oben S. 336.) J. S.

W. Ritter von Hartel und **Fr. Wickhoff,** Die Wiener Genesis. (Vgl. B. Z. IV 639 ff.) Besprochen von **G. Cereteli,** Zapiski Imp. russk. archeolog. obščestva, Trudy otdjel. archeologii drevne-klassič., vizant. i zapadno-evrop., Band 9 (1899), Heft 2 S. 329—335. Der Rezensent beschäftigt sich ausschliefslich mit dem paläographischen Teil des Werkes. K. K.

Jos. Strzygowski, Der Bilderkreis des griechischen Physiologus, des Kosmas Indikopleustes und Oktateuch. Nach Hss der Bibliothek zu Smyrna bearbeitet von (J. St.). Leipzig, B. G. Teubner 1899.

VIII, 130 S. 8° (mit 40 Lichtdrucktafeln und 3 Abbildungen im Texte). (= Byzantin. Archiv, Heft 2.) Wird besprochen. K. K.

G. Kleinkunst (Elfenbein, Email u. s. w.).

D. Chvolson, N. Pokrovskij und **J. Smirnov**, Eine syrische Silberschüssel, gefunden im Gouvernement Perm. Materialien zur Archäologie Rufslands hgg. von der Kais. Archäol. Kommission. Lief. 22. II, 44 S. Fol., 1 Tafel, 17 Textabbildungen. Petersburg 1899 (russ.). Die Tafel zeigt die Innenseite einer Silberschüssel mit drei durch verknotete Bänder umrahmten Medaillons, worin oben dargestellt ist die Himmelfahrt Christi, unten links die Frauen am Grabe, rechts die Kreuzigung, in den Zwickeln links oben zwei Männer mit Stäben, rechts die Verleugnung Petri, unten Daniel in der Löwengrube. Chvolson datiert das Denkmal nach den syrischen Beischriften in das Ende des 5. oder den Anfang des 6. Jahrh., Pokrovskij stellt die Bildtypen zusammen mit denen der Ampullen von Monza und hält die Schüssel eher für persisch als palästinensisch. Smirnov geht näher auf die Sache ein. Die Art sei dieselbe wie bei vielen Schalen, die man besonders im N.-O. Rufslands finde und die als sassanidisch bekannt seien. Die Analogie mit den Ampullen von Monza sei nicht sehr weitgehend, der syrische Meister habe vielleicht das Ganze selbst komponiert. Es folgt eine eingehende ikonographische Analyse, die wertvolle Resultate liefert, dann die Besprechung unmittelbar sassanidischer Züge, besonders im Ornament, im Kostüm und in der Darstellung des Hahnes und der Löwen. Smirnov datiert die Schüssel nicht vor die erste Hälfte des 5. Jahrh.; sie gehöre wahrscheinlich dem 6., vielleicht erst dem 7. Jahrh. an und sei für den eucharistischen Gebrauch bestimmt gewesen. — In einem Anhange stellt Sm. einige sassanidische und arabische Kunstwerke mit christlichen Darstellungen zusammen. J. S.

Hans Graeven, Der heilige Marcus in Rom und in der Pentapolis. Römische Quartalschrift 13 (1899) 109—126, Taf. VIII und IX. Der Aufsatz ist eine wertvolle Frucht der jahrelangen Bemühungen Graevens, die antik-christlichen Elfenbeinschnitzereien zu sichten. Gr. stellt fünf Elfenbeintafeln im Museo archeologico zu Mailand zusammen mit einer Tafel im South Kensington Museum zu einer Serie von Darstellungen aus dem Leben des hl. Marcus und verbindet damit stilistisch zwei Tafeln mit Scenen des Neuen Testamentes, einer Auferweckung des Lazarus im British Museum und einer Verkündigung im Besitz des Principe Trivulzi. Es stützt seine Aufstellung, dafs auch ich schon die Zusammengehörigkeit der beiden letzteren Tafeln erkannt habe; denn da die Lazarustafel unzweifelhaft zur Reihe der Marcustafeln gehört, zweifelhaft nur der Anschlufs der für die Datierung und Lokalisierung wichtigsten Tafel der Verkündigung bleiben kann, so scheint mir die von Graeven unabhängige Erkenntnis von einiger Bedeutung.

Auf der Tafel im South Kensington Museum sind Petrus und Marcus einander gegenübersitzend gegeben, über ihnen ein Engel. Gr. kennt keine dem Osten angehörige Analogie für die Zusammenstellung der beiden Apostel, die auf den ersten Brief Petri 5, 13 zurückgeht, und führt dafür abendländische Parallelen an. Ich kann die Lücke füllen. In der Bibliothek der Lavra des Athos giebt oder gab es zwei griechische Evangeliare, die in der Titelminiatur

zum Marcusevangelium neben Marcus auch Petrus einführen. In dem einen Codex 60A, einer guten Arbeit des 12. Jahrh., sieht man fol. 66v Marcus sitzend, mit in die Linke gestütztem Haupte; rechts oben in der Ecke erscheint, durch die Beischrift bezeichnet, im Viertelkreise Petrus, mit der Rechten lateinisch segnend, in der Linken Stabkreuz und Schlüsselbund haltend. Das andere Evangeliar ist in die Kais. Bibliothek nach Petersburg gekommen, Muralt CI, 13. Jahrh. (fol. 159 des Bandes II wird die Abkunft aus der Lavra bezeugt). Bd. I fol. 52v sieht man Marcus mit einem Pergamentbande vor sich. Hinter ihm links steht Petrus, die Rechte griechisch erhebend. Der Vergleich lehrt, daſs die bei Graeven Taf. VIII 2 abgebildete lateinische Miniatur des Bernwardevangeliars merkwürdigerweise der Elfenbeintafel im Ganzen näher als die beiden griechischen Miniaturen steht; auch der Marcustypus ist dort der auſsergewöhnliche der Elfenbeintafel, während die Lavraminiaturen Marcus im gewöhnlichen Typus zeigen. (Vgl. mein „Cimabue und Rom" S. 70). Gr. datiert die Serie auf Grund der Verkündigungstafel ins 6. Jahrh. Unvereinbar mit einer späteren Ansetzung, meint er u. a., sei die Bezeichnung der Madonna als Η ΑΓΙΑ ΜΑΡΙΑ, eine jüngere Zeit würde unbedingt ΜΡ ΘΥ gesetzt haben. Das dürfte in dieser schroffen Form nicht richtig sein. Die Bezeichnung *ἁγία Μαρία* ist bei den Kopten auch später üblich.

Die Kathedrale von Grado besaſs bis in den Anfang des 17. Jahrh. einen mit Elfenbeinplatten bekleideten Stuhl, der als Sitz des hl. Marcus galt. Cortenovis hat diesen Marcusthron in der sog. Maximians-Kathedra in Ravenna wiedererkennen wollen. (Vgl. B. Z. VIII 713.) Gr. glaubt die Serie der acht besprochenen Reliefs darauf zurückführen zu dürfen. — Mir scheint, was Gr. nicht berührt, unzweifelhaft, daſs zu der Gruppe noch eine kleine Elfenbeintafel des Museo arch. in Mailand gehört. Sie ist 8,5 cm breit und 10,1 cm hoch. Man sieht nach rechts hin ausschreitend einen Heiligen, der nach aufwärts blickt und die rechte Hand mit dem griechischen Gestus in derselben Richtung erhebt, während die Linke mit einem groſsen Spruchbande gesenkt ist. Im Hintergrunde links ist eine Architektur wie in der berühmten Münchner Tafel mit den Frauen am Grabe und der Himmelfahrt gegeben, rechts ähnliche Gebäude wie in den Marcustafeln, mit denen auch der Kopftypus und die Gewandbehandlung übereinstimmen. Die Lokalisierung der ganzen Gruppe scheint mir gegeben durch die ebenfalls im Museo arch. zu Mailand befindliche Menastafel, die stilistisch derart verwandt ist, daſs selbst die unmittelbare Zugehörigkeit zu der Marcusserie nicht auſser Betracht kommen darf. Sie ist fast ebenso groſs wie die Prophetentafel (8.3 × 10 cm). Ich habe sie in der Röm. Quartalschrift 12, 40 unter den ägyptischen Sachen besprochen. Die Richtigkeit dieser Zuweisung zugegeben, gehört die ganze Marcusserie nach Ägypten, was ja an sich wahrscheinlich ist. Eine zweite derartige Tafel ohne die Kamele im Musée Cluny. J. S.

J. B⟨raun S. I.⟩, Das Alter der sogenannten Kaiserdalmatik in dem Schatz von St. Peter. Stimmen aus Maria-Laach 1899, Heft 10, 1—6 d. S.-A. Wertvoller Nachweis, daſs die sog. Kaiserdalmatika sich bis zum J. 1455 noch nicht in der Sakristei von St. Peter befand und überhaupt erst zwischen 1455 und 1489 in den Besitz des Kapitels der vatikanischen Basilika gekommen sein könne. Muntz und Frothingham, die 1883 aus dem Archivio della Società Romana di Storia patria sechs bisher unedierte

Inventare der Petersbasilika herausgegeben haben, datierten die Kaiserdalmatika noch mit Bock ins 12. oder 13. Jahrh. Sie übersahen eine Stelle des Inventars von 1489: una dalmatica de colore celesti contexta cum figuris aureis et argenteis, que in una parte habet figuram dei et plurimum sanctorum, in altera parte similiter habet figuram Xri sedentis in throno cum angelis circumcirca et cum cruce super caput ex opere Greco. Mit Zugrundelegung dieser Notiz tritt J. B. ein für die Datierung etwa in die erste Hälfte des 15. Jahrh. — Der Verf. weiſs nicht, daſs die Byzantinisten längst zu dieser Datierung gelangt sind. Es wird ihm Freude machen, darüber bei Dobbert im Rep. f. Kunstw. 15, 515 Näheres zu finden. Wir verteidigen nicht mehr das Alter, sondern die gar zu späte Datierung der Dalmatika. 1489 ist ein wertvoller terminus ante quem. J. S.

H. Byzantinische Frage.

Alfred Peltzer, Deutsche Mystik und deutsche Kunst. Studien zur deutschen Kunstgeschichte, Heft 21. Straſsburg, J. H. Ed. Heitz (Heitz & Mündel) 1899. Gegenüber den mannigfachen Belegen, die neuere Schriften für den Einfluſs der byz. Kunst auf die deutsche im Mittelalter erbracht haben, behandelt P. ein Gebiet, das den Eintritt eines neuen Zeitgeistes offenbar macht und das Aufblühen eines nationalen Stiles, „das Loslösen vom alten überlieferten und mit der Zeit erstarrten, mehr oder minder byzantinisierenden Schema" bedeutet. Die Miniaturen beschränken sich nicht mehr auf Kopieren und Nachahmen, sondern lassen der Phantasie und selbständigen Gestaltungskraft freien Lauf, leiten also so recht eigentlich die deutsche Malerei ein (S. 32). Der zweite, ikonographische Teil (S. 151 ff.) bringt manche auch für den Byzantinisten beachtenswerte Einzelheiten. J. S.

J. Museen. Zeitschriften. Bibliographie u. s. w.

W. W. Stasoff, Geschichte des Buches „Byzantinische Zellen-Emails A. v. Swenigorodskoi. St. Petersburg 1898. Uns nicht zugegangen. Erwähnt von F. X. Kraus im Rep. f. Kunstw. 22, 493. J. S.

Tauschverein. (Vgl. B. Z. VIII 715.) Eben hat Haseloff den vierten Austausch vermittelt. Es haben sich 14 Herren mit 92 Photographien von verschiedener Gröſse beteiligt. Von byzantinischen Sachen haben veröffentlicht: Graeven 25—26 Miniaturen aus Vat. gr. 746, 27—28 aus Vat. gr. 747 und 29—30 Pyxis in Livorno, Rjedin sechs Miniaturen aus dem Paris. 543, Strzygowski zwei Miniaturen aus Vat. gr. 746 und drei andere aus dem Evangeliar in Petersburg Muralt XXI, endlich Tikkanen eine Miniatur aus einer griechischen Handschrift des 10. Jahrh. in Kopenhagen. Anmeldungen für den fünften Austausch nimmt entgegen: Dr. Haseloff, Friedenau bei Berlin, Wielandstraſse 25. J. S.

8. Epigraphik.

Vincenzo Strazzula, Nuovi studi su alcuni elementi pagani nelle catacombe e nella epigrafia cristiana. Rivista di stor. ant. e scienze affini 4 (1899) 443—456. Muſs hier erwähnt werden, weil S. 450 ff. die Darstellung des Orans auf heidnischen und christlichen Denkmälern kurz berührt wird. A. H.

J. B. Chabot, Index alphabétique et analytique des inscriptions grecques et latines de la Syrie publiées par Waddington. Rev. archéol. 3e sér. t. XXVIII (janv. — juin 1896) 213—228; t. XXIX (juillet — déc. 1896) 95—100, 230—242, 356—369. Notiert in Revue de l'Orient latin 6 (1898) 578. A. H.

Paul Perdrizet, Le cimetière chrétien de Thessalonique. Mélanges d'archéol. et d'histoire publiés par l'École française de Rome 19 (1899) 541—548. Der alte christliche Friedhof in Thessalonike wird jetzt aus Anlafs von Quaibauten z. T. abgetragen. Die dabei gefundenen Inschriften, zwei heidnische und acht christliche, veröffentlicht P. in diesem Aufsatze. In den z. T. gemauerten Gräbern waren nur ganz spärliche Malereien, Kreuze und Blumenornamente. Die christlichen Inschriften befanden sich zum Unterschiede von den heidnischen nicht auf Grabstelen, sondern auf Deckplatten. Eine der christlichen Inschriften ist lateinisch, zwei andere mit der Bezeichnung *μημόριον*, *μιμόριν* weisen auf die Zeit der römischen Herrschaft; vgl. Bayet, De titulis christianis atticis p. 51, der mit Recht *μημόριον* zu memoria in Beziehung setzte; über die Kontaminationsbildung *μνημόριον* (memoria + *μνῆμα*) vgl. H. Gelzer, Leontios' von Neapolis Leben des Heiligen Johannes des Barmherzigen S. 134 f. Die letzten zwei Inschriften gehören wohl in byzantinische Zeit. A. H.

Ch. Clermont-Ganneau, Sur un poids en plomb à légendes grecques, provenant de Palestine. Acad. des Inscr. et. B.-L., Comptes-rendus des séances de l'année 1898, sept. — oct., t. XXVI 606—609. A. H.

C. Jireček und **V. Jagić,** Die cyrillische Inschrift vom Jahre 993. Archiv f. slav. Philologie 21 (1899) 543—557. Den Gegenstand der zwei unter dem angeführten Titel vereinigten Aufsätze bilden die drei in der B. Z. IX 312 genannten Arbeiten von Uspenskij, Florinskij und Miletič, bezw. die in ihnen behandelte slavische Inschrift. Sie ist um zwei Menschenalter älter als das älteste bisher bekannte datierte slavische Denkmal in cyrillischer Schrift, das in Rufsland geschriebene Evangelium des Ostromir von 1056—1057. Jireček giebt zu der Inschrift einen historisch-geographischen Kommentar, in welchem auch wertvolle Nachweise zur byzantinischen Geschichte und Ethnographie des 10. und 11. Jahrh., bes. zur Geschichte der byzantinisch-bulgarischen Beziehungen enthalten sind. Jagić bespricht die paläographische Seite der Inschrift, bes. ihr Verhältnis zur glagolitischen Schrift, und giebt dazu zwei neue autotypische Faksimiles der Marmorplatte und der Inschrift. Seine Ausführungen liegen naturgemäfs dem Programm der B. Z. fern. K. K.

9. Fachwissenschaften.

Fritz Leo, Die capitatio plebeia und die capitatio humana im römisch-byzantinischen Steuerrecht. Berlin, K. W. Müller 1900. 2 Bl., 168 S. 8°. 4 *M.* Wird besprochen. K. K.

G. Billeter, Geschichte des Zinsfufses — bis auf Justinian. Leipzig 1898. (Vgl. B. Z. VIII 597.) Ausführlich besprochen von B. Niese, Gött. gel. Anz. 1899 Nr. 11 S. 900—906. C. W.

W. Fischer, Über eine sehr alte Benützung der Basiliken im

sächsischen Rechte. Zeitschrift der Savigny-Stiftung für Rechtsgeschichte 20 (1899), Romanist. Abteil. 236—238. Der Professor der Rechtswissenschaft zu Wittenberg, Matth. Wesenbeck, bringt in einem Gutachten von 1570 eine Notiz aus den Basiliken vor. Dieselbe ist ihm durch des Theodoros Balsamon commentarius in Photii Nomocanonem vermittelt worden, den er vermutlich in der lateinischen Übersetzung von Agylaeus, Basel 1562, gelesen hat. C. W.

C. H. Turner, Ecclesiae occidentalis monumenta iuris antiquissima. I, 1. Oxford 1899. (Vgl. B. Z. VIII 597.) Besprochen von **Ad. Jülicher,** Theolog. Literaturzeitg. 1899 Nr. 26 Sp. 706—708. C. W.

O. Braun, Das Buch der Synhados. Nach einer Hs des Museo Borgiano übersetzt und erläutert. Stuttgart und Wien, Jos. Roth 1900. 1 Bl., 405 S. 8°. 8 ℳ Wird besprochen. K. K.

Tschedomilj Mitrovits, Nomokanon der slavischen morgenländischen Kirche oder die Kormtschaja Kniga. Wien und Leipzig, Braumüller 1898. 63 S. 8°. (Vgl. B. Z. VIII 598.) Ausführlich besprochen von **J. Preux,** Nouvelle revue historique de droit français et étranger 23 (1899) 760—767. C. W.

10. Bibliographische Kollektivnotizen.

Die hellenische litterarische Gesellschaft in Konstantinopel.

Von der rühmlich bekannten Publikation der Gesellschaft liegt ein neues Heft vor, das die Jahrzahl 1896 trägt, mir aber leider erst vor kurzem zugegangen ist: *Ὁ ἐν Κπόλει Ἑλληνικὸς Φιλολογικὸς Σύλλογος. Ἀρχαιολογικὸν Δελτίον. Παράρτημα τοῦ κδʹ—κςʹ τόμου. Ἐν Κπόλει,* in Kommission bei Otto Keil 1896. 180 S. 2° (mit 3 Tafeln). Auf die byzantinischen Studien beziehen sich folgende Artikel:

1) **M. J. Gedeon,** *Θεόδωρος ὁ ἀρχαιότερος κτίτωρ τῆς μονῆς τῆς Χώρας* (S. 19—23). Nach einer Übersicht über die auf das berühmte Chorakloster bezügliche neuere Litteratur giebt G. Mitteilungen aus einer im Cod. 13 des Athosklosters Pantokrator, s. XII, enthaltenen Lebensbeschreibung des hl. Theodoros, des Gründers des Choraklosters. Interessant sind die der Vita vorangestellten Quellenangaben; es werden genannt Theodoret, Philostorgios, Hesychios (es ist nicht sicher, welcher H. gemeint ist) und Dorotheos (wohl der von Theophanes I 235 ed. Bonn. erwähnte D. aus Alexandria). Der hl. Theodoros wurde im J. 477 geboren und begann den Bau des Choraklosters im J. 529 oder 530. Im Jahre 557 wurde das Kloster durch ein Erdbeben zerstört, aber von Theodoros mit Hilfe Justinians wieder aufgebaut. Die Erzählung enthält auch allerlei Notizen über Kaiser Justinian und Theodoros. Zu tadeln ist, daſs Gedeon noch immer (vgl. B. Z. V 231) *Μαλαλᾶς* (zweimal S. 20) statt *Μαλάλας* schreibt.

2) **M. J. Gedeon,** *Ἐκλογαὶ ἀπὸ τῆς βιογραφίας Μιχαὴλ τοῦ Συγκέλλου* (S. 23—34). G. giebt hier zahlreiche Exzerpte aus einer Lebensbeschreibung des Michael Synkellos (Anfang des 9. Jahrh.), die er in dem eben genannten Cod. 13 des Pantokratorklosters gefunden hat. Die Vita enthält auch Nachrichten über die Theodoroi *Γραπτοί* und andere Helden des Bilderstreites.

3) **M. J. Gedeon**, *Ἐκλογαὶ ἐκ τῆς βιογραφίας Σάβα τοῦ κοινοβιάρχου* (S. 34—63). Aus einer dem Symeon Metaphrastes zugeschriebenen Biographie des berühmten Klostergründers Sabas (geb. um 439) ediert G. hier „die wichtigsten Teile“, die sich auf die Geschichte der Satzungen der Palästinaklöster und auf die Kirchengeschichte des 6. Jahrh. beziehen. Diese Erzählung beruht auf einer ausführlichen Biographie des hl. Sabas, die Kyrillos von Skythopolis verfafst hat (vgl. Bibliotheca Hagiographica Graeca, Bruxellis 1895, S. 117). G. hat seinen Text aus einer Hs des Ibererklosters auf dem Athos geschöpft, aus der ihn vor Jahren sein Verwandter Petrides abgeschrieben hatte; leider aber hatte derselbe unterlassen, die Nummer der Hs zu notieren, sodafs G. nicht im stande war, die Abschrift zu kontrollieren und die Hs selbst zu untersuchen.

4) **M. J. Gedeon**, *Βίος καὶ πολιτεία τοῦ ὁσίου πατρὸς ἡμῶν Μαρκιανοῦ πρεσβυτέρου γενομένου καὶ οἰκονόμου τῆς ἁγιωτάτης καθολικῆς καὶ ἀποστολικῆς [ἁγίας] ἐκκλησίας* (S. 63—69). Unter diesem Titel — die um das Wort *ἁγίας* gesetzten [] sollen offenbar ⟨⟩ bedeuten — ist im Cod. 37 des Kutlumusionklosters, s. XI, eine Biographie des hl. Markianos enthalten, durch welche die von Papadopulos-Kerameus, *Ἀνάλεκτα Ἱεροσολ. Σταχυολογίας* IV 258—270, edierte Vita in mehreren Punkten ergänzt wird. Gedeon ist auf seinen Fund so stolz, dafs er ihn durch eine ganz deplacierte, groteske Polemik gegen P.-Kerameus, dessen Ausgabe „*δεῖται συμπληρώσεως, εἰ οὐχὶ πυρπολήσεως*“, einleiten zu müssen glaubte — als ob derartige sich da und dort ergänzende Paralleltexte in der Hagiographie eine Seltenheit wären und als ob der arme Herausgeber eines Textes eine Schuld trüge, wenn später eine Ergänzung desselben gefunden wird. Wenn übrigens G. besonders hervorhebt, dafs in seinem Codex öfter zwei Wörter verbunden seien wie *προςπορισμὸν* und Schreibungen vorkommen wie *προδδευσάντων*, so ist das bekanntlich eine unendlich häufige Erscheinung, die freilich bezüglich ihrer chronologischen und geographischen Verbreitung noch einer näheren Untersuchung bedarf.

5) **M. J. Gedeon**, *Περίληψις ἀνεκδότων βιογραφιῶν τοῦ ὁσίου Αὐξεντίου ἐν τῷ Βουνῷ* (S. 70—75). Das Leben des syrischen Mönches Auxentios (5. Jahrh.), nach welchem der bithynische Berg (türkisch: Kaisdag) benannt ist, ist mehrfach beschrieben worden. Eine Vita steht in der Patrol. Gr. 114, 1377 ff., eine andere in dem 12bändigen athenischen *Συναξαριστής* (mir unzugänglich), auf eine dritte hat Sathas im „*Δοκίμιον περὶ θεάτρου καὶ μουσικῆς τῶν Βυζαντινῶν*“ hingewiesen, auf eine vierte Papadopulos-Kerameus in seiner *Ἱεροσολυμιτικὴ Βιβλιοθήκη*. Zwei neue Texte hat G. in der Bibliothek der grofsen Laura auf dem Athos gefunden und berichtet nun über sie. Der erste stammt von einem dem Auxentios zeitlich nahestehenden Verfasser, der zweite ist ein Werk des Michael Psellos.

6) **M. J. Gedeon**, *Ἀνθολογία ἐκ τῆς βιογραφίας Στεφάνου τοῦ Νέου τοῦ ἐν τῷ Βουνῷ Αὐξεντίου* (S. 76—79). Exzerpte und Mitteilungen aus einer Biographie des hl. Stephanos des Jüngeren (geboren im J. 715), die im Cod. 78 Δ der grofsen Laura, s. XII—XIII, erhalten ist. Über ihr Verhältnis zu der in der Bibl. Hagiogr. Gr. S. 120 erwähnten Biographie schweigt Gedeon. Interessant sind die in der Vita erwähnten Vorschriften des Konstantinos Kopronymos über die Bartlosigkeit der Pa-

lastleute, die Verordnungen desselben Kaisers gegen die Mönche und die Nachricht, dafs er heidnische Feste wie die Brumalia feiern liefs.

7) **M. J. Gedeon**, *Βίος τοῦ ὁσίου Θεοφάνους τοῦ ἐν τῷ Μεγάλῳ Ἀγρῷ* (S. 80—85). Giebt zuerst einige Notizen über das Leben des hl. Theophylaktos von Nikomedia, über welches schon Chr. Loparev, Viz. Vr. IV 354 f. (vgl. B. Z. VII 476) gehandelt hatte, und ediert dann eine kleine Biographie des Theophanes Confessor, die im Cod. 23 des Kutlumusionklosters, s. XII, erhalten ist. Auf ihr Verhältnis zu den übrigen Viten des Theophanes geht G. nicht ein.

8) **M. J. Gedeon**, *Μαρία ἡ Νέα* (S. 86—93). Exzerpte aus der Biographie der hl. Maria der Jüngeren († um 907), die der Cod. K 81 der grofsen Laura, s. XIV, bewahrt. Sie enthalten Material zur Geographie und Geschichte des 9. und 10. Jahrhunderts, u. a. zur Kenntnis der griechisch-bulgarischen Beziehungen.

9) **M. J. Gedeon**, *Μιχαὴλ ὁ Μαλεῖνος* (S. 94—98). Exzerpte aus der Vita des Michael Maleïnos (10. Jahrh.), die sein Schüler Theophanes verfafst hat. Gedeon hat die Vita aus einem Papiercodex des Kutlumusionklosters (geschr. 1549) kopiert. Nach zwei anderen Hss hatte über dieselbe Vita schon Chr. Loparev, Viz. Vr. IV 358 ff. (vgl. B. Z. VII 477), berichtet.

10) **M. J. Gedeon**, *Κύριλλος ὁ Φιλεώτης* (S. 98—104). Exzerpte aus der Vita des Kyrillos Phileotes († 1110), die im Cod. 191 H der grofsen Laura erhalten ist. Der Autor der Biographie, Nikolaos, war Mönch im Kloster *τῆς Κατασκέπης* und ist auch als Verfasser parakletischer Kanones bekannt. Bemerkenswert sind einige neue Wörter und Wortbedeutungen, die G. S. 99 bespricht.

11) **M. J. Gedeon**, *Βιογραφία τῶν ὁσίων τῶν ἐν τῷ Χάσματι* (S. 105—110). Ediert eine für ihn von dem Archimandriten Jakob, Abt des Athosklosters Dionysiu, aus dem Codex 132 dieses Klosters abgeschriebene kleine Vita der im Titel genannten Heiligen, die am 28. Oktober 362 starben. Die Vita scheint aus späterer Zeit zu stammen, da am Schlusse ein Thema erwähnt wird „*οἱ ἐν τῷ Χάσματι τοῦ ἀνατολικοῦ θέματος*".

12) **M. J. Gedeon**, *Διορθώσεις καὶ συμπληρώσεις εἰς τὸ Βυζαντινὸν ἑορτολόγιον* (S. 110—114). Nachträgliche Berichtigung zu der im 25. und 26. Bande des *Σύλλογος* und auch selbständig erschienenen Publikation.

13) **Anth. Alexudes** †, *Περιγραφὴ τριῶν εὐαγγελίων* (S. 114—117). Beschreibt drei der Kirche des hl. Blasios in Neuepirus gehörende Pergamenthss der Evangelien, von denen eine mit Bildern der Evangelisten geschmückt ist. Auf den Text der drei Hss geht der Verf. nicht ein.

14) **Alex. Lauriotes**, *Ἐπιγραφαὶ ἐν Ἁγίῳ Ὄρει Ἄθῳ* (S. 128—129). Gröfstenteils byzantinische Inschriften.

15) **B. A. Mystakides**, *Γράμμα δωρεᾶς μονῶν καὶ χωρίων* (S. 131 f.). Wichtige Schenkungsurkunde des Metropoliten von Kreta, Neophytos, aus dem Jahre 1655.

16) **X. A. Siderides**, *Ἐπιγραφαὶ ἀρχαῖαι καὶ βυζαντιναί* (S. 133—139; mit 2 Tafeln). Griechische Inschriften aus alter und mittelalterlicher Zeit, die dem Syllogos von verschiedener Seite mitgeteilt worden sind.

17) **Leon Ch. Zoes**, *Αἱ ἐν Ζακύνθῳ μοναί* (S. 140—172). Dan-

kenswerte Beschreibung der allerdings meist aus der neueren Zeit stammenden Klöster der Insel Zante.

18) **B. A. Mystakides**, *Μοναστήριον Βέλιανη ἐν Ἠπείρῳ* (S. 173). Kurze Notiz über dieses Kloster. K. K.

Das rumänische Seminar in Leipzig.

Vor kurzem erschien der „Sechste Jahresbericht des Instituts für Rumänische Sprache (Rumänisches Seminar) zu Leipzig“. Herausgegeben von dem Leiter des Instituts, Prof. Dr. **Gust. Weigand.** Leipzig, J. A. Barth 1899. VII, 398 S. 8°. Aus dem Vorworte ersehen wir, daſs das Seminar im sechsten Jahre seines Bestehens von 24 Herren (11 Rumänen, 10 Deutschen, 1 Russen, 1 Dänen, 1 Engländer) besucht wurde, daſs aber die Zahl der wirklichen Arbeiter geringer geworden ist. Über seinen linguistischen Atlas (vgl. B. Z. VIII 261) berichtet Weigand, daſs die zweite Sektion, Südwesten, enthaltend Banat, kleine Walachei, Serbien und Widdiner Kreis, erschienen ist. Den wissenschaftlichen Inhalt des neuen Bandes bilden folgende Abhandlungen: 1. **Gust. Weigand,** Samosch und Theiſsdialekte. 2. **Gust. Weigand,** Der Codex Dimonie (Schluſs). 3. **Arth. Byhan,** Istrorumänisches Glossar (mit einem Nachtrag von G. Weigand). K. K.

Bessarione. Pubblicazione periodica di studi orientali. Anno III vol. 5 (1899) Nr. 35—36. Anno IV vol. 6 (1899) Nr. 37—38. In den zwei neuen Doppelheften des Bessarione kommen für unsere Studien in Betracht die Artikel: **Jos. Cozza Luzi,** De S. Iosepho viro Mariae cantica liturgica Graecorum auctore Iosepho Melodo (S. 429—448; publiziert teils aus gedruckten Liturgiebüchern, teils aus Hss von Grotta Ferrata, deren Nummern er leider mit einer Ausnahme nicht angiebt, einige Lieder des Meloden Joseph aus Syrakus auf den Nährvater Jesu mit lateinischer Übersetzung. In der Einleitung handelt er kurz über den Meloden Joseph und die griechische Kirchendichtung, wobei er auf Allatius, Cave und Pitra verweist, dagegen die Arbeiten von W. Christ, W. Meyer und anderen Deutschen ignoriert. Wie wenig tief er in die Technik der Kirchenpoesie eingedrungen ist, zeigt die verfehlte Definition des wichtigen Begriffes Hirmus: „videlicet paucula verba initialia de alio notissimo cantico, iuxta quod troparia cuiusque odae modulantur“. Das stilistische Argument, nach welchem er die Stichera (S. 447 f.) dem Joseph zuteilt, ist natürlich ohne Beweiskraft). **Enrico Rickenbach,** Storia e scritti di S. Pietro d'Argo (S. 449—469; es handelt sich um den Bischof Petros von Argos, geb. c. 850, der in der Gesch. d. byz. Litt.[2] S. 167 erwähnt ist). **Mons. Asgian,** La S. Sede e la nazione armena (S. 470—488; handelt u. a. über die armenische Übersetzungslitteratur). Anno IV, vol. 6: **N. Festa,** Lettera inedita dell' imperatore Michele VIII Paleologo al Pontefice Clemente IV (S. 42—57, s. o. S. 247 ff.). **G. Cozza-Luzi,** Velabrensia. Studio storico-critico sulla chiesa di S. Giorgio in Velabro (S. 58—95; ediert und bespricht u. a. mehrere sehr interessante byzantinische Inschriften). **Jo. Thibaut,** Étude d'hymnographie byzantine. Différentes attributions des tropaires (S. 96—105; handelt über zwei Hss von Sticherarien, den Cod. 270 des Metochion des hl. Grabes im Phanar

und den Cod. Athen. 883, die am Rande der Troparien viele Namen von Meloden enthalten, und teilt die Namen aus dem ersten Codex mit. Es ist zu bemerken, daſs derartige Sticherarien mit den Namen der Meloden auch in anderen Bibliotheken vorkommen). **H. Benigni**, Litaniae defunctorum copticae (S. 106—121). **N. F<esta>**, Una nuova ricostruzione dell' epigrafe greca della Badia di Cervate (S. 161; betrifft die B. Z. VIII 606 erwähnte Inschrift). **G. C<ozza> L<uzi>**, Terremoto a Costantinopoli — a Smirne (S. 224 f.; veröffentlicht eine Notiz aus dem Cod. Vatic. gr. 191 über das Erdbeben in Kpel vom J. 1396 und eine Notiz aus Cod. Ottob. 381 über ein Erdbeben in Kleinasien im J. 1388).

K. K.

Echos d'Orient. 2ᵉ année. Paris, Petithenry 1898/99. 384 S. 8°. (Vgl. B. Z. VIII 717.) Wir notieren in aller Kürze die für die B. Z. in Betracht kommenden Aufsätze. **S(iméon V(ailhé)**, Les écrivains de Mar-Saba S. 1—11 und 33—47 (vom hl. Sabas und seinem Typikon bis ins 19. Jahrh.); der nämliche, Les martyrs de Phounon S. 66—70 (Episoden aus der Christenverfolgung in Palästina); **Adolphe Hergès**, Le monastère du Pantocrator à Constantinople S. 70—88 (hauptsächlich auf Grund des von Bezobrazov edierten Typikons; vgl. B. Z. II 627); **Siméon Vailhé**, Les laures de Saint Gérasime et de Calamon S. 106—119 (Geschichte der beiden im Jordanthale gelegenen, ursprünglich verschiedenen, 'à une époque incertaine' aber konfundierten Lauren, deren Erinnerung im Kloster Kasr-Hadjla fortlebt); **L. Petit**, L'entrée des catholiques dans l'église orthodoxe S. 129—138 (schildert 'les phases successives du rituel employé par les orthodoxes pour l'admission des catholiques dans leur église'); **J. Pargoire**, La mort de Saint Isaac S. 138—145 (Isaak, der Gründer des nach Dalmatos [-ios, -es] benannten ältesten Klosters von Kpel, ist nicht 383 gestorben, sondern hat noch unter dem Patriarchat des Attikos [405/6—425] gelebt und ist identisch mit dem von Palladios und Sozomenos erwähnten gleichnamigen Gegner des Johannes Chrysostomos); **Siméon Vailhé**, La province ecclésiastique d'Arabie S. 166—179 (1. les Notices épiscopales ou prétendues telles; 2. les sièges épiscopaux; 3. les cantons et les bourgs); **G. Jacquemier**, L'extrême-onction chez les Grecs S. 193—203 (handelt über Materie, Form, Wirkungen, Spender, Spendungsritus und Empfänger des Sakramentes und hebt zum Schlusse die Differenzen hervor, die hinsichtlich seiner Auffassung und Spendung zwischen der römischen und der griechischen Kirche herrschen); **J. Pargoire**, Étienne de Byzance et le Cap Acritas S. 206—214 (Verbesserung von zwei Stellen des Steph. Byz.); **Romuald Souarn**, Un texte de Saint Epiphane S. 214—216 (Epiphanios gestattet dem Manne, der seine Frau wegen Ehebruchs verstoſsen, bei deren Lebzeiten eine zweite Ehe einzugehen; vgl. dazu Aug. de fide et opp. 35 p. 81, 7 Z.); **S. Vailhé**, L'ancien patriarcat d' Antioche S. 216—227 (das alte Patriarchat von Antiochia hat gegen Ende des 5. Jahrh. seine natürlichen Grenzen verloren, und zur Zeit setzen sich mindestens sieben Kirchen aus seinen Trümmern zusammen); **E. Lamerand**, La légende de l' *ἄξιόν ἐστιν* S. 227—230 (das die unbefleckte Jungfrau feiernde liturgische Gebet '*ἄξιόν ἐστιν* u. s. w.' ist angeblich auf wunderbare Weise

Ende des 10. Jahrh. einem Athosmönche mitgeteilt worden); **A. Hergès**, Le monastère des Agaures S. 230—238 (in der Nähe von Prusa in Bithynien; hauptsächlich auf Grund der von Papadopulos-Kerameus edierten anonymen Vita Eustratii und der von Sabas verfafsten Vita Ioannicii); **L. Petit**, Vie et ouvrages de Néophyte le reclus S. 257—268 und 372 (ausführliche Schilderung des Lebens und der litterarischen Thätigkeit des Gründers der *Νέα Σιών* auf Kypern, dem Ehrhard bei Krumbacher S. 286[2] nur einige Zeilen gewidmet hat. Spezielle Beachtung verdient die im Cod. 522 s. XVI der athenischen Nationalbibliothek erhaltene Sentenzensammlung); **J. Pargoire**, Un mot sur les Acémètes S. 304—308 und 365—372 (der Name *μοναστήριον τῶν ἀκοιμήτων* gebührt nicht einer Reihe von Klöstern, sondern ausschliefslich dem auf dem asiatischen Ufer des Bosporus vom Hegumenos Johannes erbauten); **L. Petit**, La grande controverse des colybes S. 321—331 (der um die Mitte des vorigen Jahrhunderts auf dem Athos ausgebrochene und mit gröfster Erbitterung bis in den Anfang dieses Jahrhunderts hinein geführte Streit drehte sich um die Frage, ob die öffentlichen Gebete für die Verstorbenen und die Darbringung eines auf sehr komplizierte Weise hergestellten Kuchens [*κόλλυβα*] auf den Friedhöfen auch am Sonntag oder nur (wie bis zum Ausbruch des Streites) am Samstag zulässig seien. Zu S. 325 vgl. Krumbachers Studien zu den Legenden des hl. Theodosios S. 341 ff.); **S. Vailhé**, Le monastère de Saint-Sabas S. 332—341 (Skizze der Geschichte des Klosters zur Ergänzung des oben an erster Stelle erwähnten Aufsatzes); **A. Calmels**, Sainte Xéni à Mylasa S. 352—356 (über die hl. Eusebia oder Xene, die Nikephoros Kallisti zeitlich an Theoktistos, Euthymios u. s. w. anschliefst, besitzen wir eine von den Bollandisten im 3. Januarbande edierte Vita, die einige interessante historische und topographische Angaben über Mylasa, die alte Hauptstadt von Karien, enthält). C. W.

Slavische Bibliographie.

Von dem „Věstnik Slovanských Starožitností“, herausgegeben von **Lubor Niederle**, über dessen erstes Heft die B. Z. VIII 261 berichtet hat, sind nunmehr das zweite und dritte Heft erschienen (Prag 1899). Einem mehrfach ausgesprochenen Wunsche entsprechend hat der Redakteur beschlossen, zwar auch fernerhin Berichte in slavischen Sprachen zu bringen, doch über Werke von allgemeinem Interesse in deutscher oder französischer Sprache zu berichten und allen slavischen Titeln eine deutsche oder französische Übersetzung beizufügen. Der Leserkreis des Organs wird durch diese Einrichtung sicher gewinnen. Denn es giebt viele Gelehrte, die sich für Slavisches, z. B. für die Ethnographie und Kulturgeschichte der Slaven, interessieren, ohne irgend eine slavische Sprache geläufig lesen zu können. Unsere Studien berühren in den vorliegenden Heften u. a. die Berichte über die Südslaven und über das russische Recht. Besonders sei hervorgehoben die ausführliche, französisch geschriebene Besprechung der interessanten Schrift von **K. Jireček**, Das christliche Element in der topographischen Nomenklatur der Balkanländer (vgl. B. Z. VII 245 f.) durch **J. D. Šišmanov** (II S. 57—62). K. K.

---

11. Mitteilungen.

Internationale wissenschaftliche Kongresse zu Paris.

Unter den zahlreichen Kongressen, die in diesem Jahre in Paris anläfslich der Weltausstellung abgehalten werden sollen, dürften unsere Leser vor allem folgende interessieren:

1. Congrès international d'histoire des religions. Er findet statt vom 3.—9. September. Präsident ist Herr Albert Réville, Professeur au Collège de France. Beitrittserklärungen bittet man zu richten an die Sekretäre des Kongresses, HH. J. Réville oder Léon Marillier, à la Sorbonne, Paris. Die Beiträge für die Kongrefskarten (à 10 Frs.) nimmt entgegen der Schatzmeister des Kongresses, H. Professor Philipp Berger, Membre de l'Institut, Quai Voltaire 3, Paris. Zur Orientierung über den Zweck des Kongresses und den Arbeitsplan teilen wir das Programm mit:

Art. 1. Le Congrès d'histoire des religions se réunira à Paris, le lundi 3 septembre 1900. Il durera une semaine.

Art. 2. Les séances d'ouverture et de clôture auront lieu au Palais des Congrès à l'Exposition. Les autres séances se tiendront à la Sorbonne.

Art. 3. Les travaux du Congrès comporteront des séances générales et des séances de sections.

Art. 4. Les Sections seront au nombre de huit, qui pourront, suivant les circonstances, être groupées ou subdivisées en sous-sections, savoir:

I. Religions des non-civilisés. — Religions des civilisations américaines précolombiennes.

II. Histoire des religions de l'Extrême-Orient (Chine, Japon, Indo-Chine, Mongols, Finnois).

III. Histoire des religions de l'Égypte.

IV. Histoire des religions dites sémitiques: *A*. Assyre-Chaldée, Asie antérieure; *B*. Judaïsme, Islamisme.

V. Histoire des religions de l'Inde et de l'Iran.

VI. Histoire des religions de la Grèce et de Rome.

VII. Religions des Germains, des Celtes et des Slaves. — Archéologie préhistorique de l'Europe.

VIII. Histoire du Christianisme. (A sous-sectionner en: Histoire des premiers siècles, du moyen âge et des temps modernes.)

Art. 5. Les déclarations d'adhésions au Congrès devront être adressées aux Secrétaires à la Sorbonne.

Art. 6. La souscription est fixée à un minimum de dix francs.

Les adhérents au Congrès recevront gratuitement les comptes rendus imprimés des seancés et les publications qui pourront être faites par le Congrès.

Art. 7. Les travaux et les discussions du Congrès auront essentiellement un caractère historique. Les polémiques d'ordre confessionnel ou dogmatique sont interdites.

Art. 8. Un programme de questions relatives à chaque Section sera distribué à l'avance aux adhérents du Congrès pour servir de base aux discussions, sans préjudice des communications libres.

Art. 9. Toutes les communications destinées au Congrès devront être envoyées aux Secrétaires avant le 1er juillet 1900. Elles devront être écrites en caractères latins.

Art. 10. Dans les communications et dans les discussions seront admises, en dehors du français, les langues latine, allemande, anglaise et italienne.

2. Congrès international d'histoire comparée, vom 23.—29. Juli 1900. Er bildet eine Fortsetzung des i. J. 1898 im Haag abgehaltenen Kongresses. Präsident ist Gaston Boissier, Membre de l'Institut. Beitrittserklärungen bittet man zu richten an das allgemeine Sekretariat des Kongresses, Boulevard Raspail 10, Paris. Die Beträge für die Karten nimmt entgegen Graf de Tarade, Rue Cambon 45, Paris. Anmeldungen von Vorträgen sind bis zum 1. Juni an die Sekretariate zu richten. Der Kongreſs wird aus 8 Sektionen bestehen, in denen behandelt werden sollen: Allgemeine und diplomatische Geschichte, Vergleichende Geschichte des Rechts, der Nationalökonomie, der religiösen Angelegenheiten, der Wissenschaften, der Litteraturen, der bildenden Künste (des arts du dessin; hier ist u. a. als Programmpunkt aufgezählt: l'iconographie byzantine dans l'art français du moyen âge) und der Musik.

3. Congrès international des traditions populaires, vom 10.—12. September 1900. Präsident ist Ch. Beauquier. Alle Mitteilungen werden vor dem 1. Juli 1900 erbeten an H. Paul Sébillot, Boulevard Saint-Marcel 80. Die Beträge für die Karten (à 12 Frs.) nimmt entgegen H. A. Certeux, Rue Vauquelin 13, Paris. Der Kongreſs wird zwei allgemeine Sektionen haben: 1. Littérature orale et art populaire. 2. Ethnographie traditionelle.

K. K.

Rom, Kongreſs für christliche Archäologie 1900. In Ergänzung der Notiz auf S. 321 teile ich aus dem ersten Bollettino mit, daſs von den sieben in Aussicht genommenen Sektionen die dritte für unsere Studien in Betracht kommt: Antichità cristiane medioevali orientali ed arti relative. Man denkt sich diese Sektion in zwei Unterabteilungen, die erste der byzantinischen und slavischen Welt, die zweite dem Umkreis der orientalischen Kirchen gewidmet, welche als Sprache der Liturgie weder die lateinische oder griechische, noch eine slavische haben. Das Comitato Ordinatore bittet um Zusendung von Abklatschen, Zeichnungen, Photographien, sowie von Beschreibungen von Denkmälern, besonders unbekannten oder unedierten, die den Kongreſs interessieren könnten. Sie sollen ausgestellt und, soweit sie nicht zurückverlangt werden, im Museum des Lateran aufbewahrt werden.

J. S.

Vom Orientalistenkongreſs in Rom.

Einen sehr gut geschriebenen, populär gehaltenen Bericht über den Kongreſs und bes. die griechisch-byzantinische Sektion und die Beteiligung der Griechen an ihr hat **Sp. Lampros** in der griechischen Zeitung *Ἄστυ* 1899 (Nr. 3204, 3205, 3219, 3221, 3226, 3235—3239, 3247, 3248) veröffentlicht.

K. K.

Stanislao Fraschetti berichtet L'Arte 2 (1899) 414—415 über die Arbeiten der XI. Sektion des Kongresses auf dem Gebiete der Kunstgeschichte. Man findet dort den oben S. 320 erwähnten Vortrag Venturis kurz skizziert. J. S.

Das mittel- und neugriechische Seminar der Universität München

ist, nachdem die von der bayerischen Regierung für dasselbe postulierte Summe vom Landtag abgelehnt worden war, durch Privatmittel gegründet und vor einem Jahr (21. Januar 1899) feierlich eröffnet worden (vgl. B. Z. VIII 602 f.). Dafs die Gründung einem Bedürfnis entgegenkam, beweist der rege Besuch des Seminars, an dessen Arbeiten im vergangenen Sommersemester 11, im laufenden Wintersemester (1899/1900) 16 Philologen, Theologen und Historiker, darunter etwa ein Drittel Ausländer, teilnahmen bezw. teilnehmen. Die Bibliothek des Seminars besitzt jetzt die notwendigsten lexikalischen und grammatikalischen Hilfsmittel, Textausgaben, Geschichtswerke und Zeitschriften. Sie bedarf aber noch mannigfacher Ergänzung; insbesondere fehlen ihr noch die meisten, zum Teil sehr kostspieligen Spezialschriften, die für eine eingehendere Beschäftigung mit dem so weit ausgedehnten Fache unentbehrlich sind. Der weitere Ausbau der Bibliothek stiefs aber auf Schwierigkeiten, da das durch die früheren Stiftungen zusammengebrachte Kapital schon gröfstenteils aufgebraucht ist. Da ist denn hocherfreulich, dafs das Institut zwei neue ansehnliche Beiträge erhalten hat. Die griechische Kammer hat dem Seminar, in der richtigen Erkenntnis seiner hohen Bedeutung für die geschichtliche Erforschung Griechenlands, auf Antrag des Unterrichtsministers Ath. Eutaxias für die Jahre 1898 und 1899 je 2000 Drachmen bewilligt. Das Hauptverdienst um die Vermittelung dieser hochherzigen Bewilligung gebührt dem Universitätsprofessor N. Polites in Athen. Beilage zur ⟨Münchner⟩ Allgemeinen Zeitung 1900 Nr. 17. K. K.

Zu Photios.

Eine Ausgabe von 83 Homilien und Reden des Photios, von denen die meisten noch nicht bekannt sind, wird angekündigt von dem Grofslogotheten S. d'Aristarches in Kpel, der schon früher in der *Ἐκκλησιαστικὴ Ἀλήθεια* 13 Homilien des Patriarchen herausgegeben hat. Aufser dem Texte wird die Ausgabe auch eine Biographie des Photios und einen Kommentar enthalten. Das Werk soll 2 Bände umfassen, deren Preis auf je 10 Frs. (Gold) festgesetzt ist. Subskribenten können sich an den Herausgeber wenden. K. K.

Entgegnung.

In dieser Zeitschrift IX S. 202 hat Herr Professor Kauffmann mein Buch „Die Reste der Germanen am Schwarzen Meere“ einer Kritik unterzogen, in der er gleich zu Anfang behauptet, dafs ich die kleinasiatischen Germanen, die Kaukasusgermanen und die Germanen am Kaspischen Meere nicht zu erweisen vermocht hätte. Da diese Behauptung ohne eine Be-

gründung aufgestellt ist, so kann ich hier auch keine Gegengründe vorbringen, sondern nur die Urteile anderer Rezensenten anführen. Was freilich die dritte Gruppe betrifft, so sagt ja schon meine Überschrift „Die etwaigen Germanen am Kaspischen Meere", daß ich hier überhaupt nichts erweisen, sondern mehr ein Problem stellen als lösen wollte.

Bezüglich der zweiten Gruppe aber stellt sich Kauffmann in vollen Gegensatz zu den Forschern auf germanistisch-ethnologischem Gebiete, so zu Much, Indogermanische Forschungen Anz. 9, 194 f., zu Holz, Literarisches Centralblatt 1897 Sp. 1672, und besonders zu Kossinna, Zeitschr. des Vereins f. Volkskunde 6, 449 ff., der hervorhebt, daß ich namentlich „die besonders interessante Nachricht des Jesuiten Mondorf" in ihrer rechten Bedeutung wiedererkannt habe, „die für das Fortleben der germanischen Sprache bei den Tetraxiten wie auch bei den Krimgoten bis in die Mitte des 18. Jahrhunderts als unantastbares Zeugnis erwiesen wird". Auch v. Grienberger, der doch in der sprachlichen Frage für Kauffmann Autorität ist, hat Zeitschr. f. östr. Gymn. 49, 248 wenigstens die aus dem Ende des 15. Jahrhunderts stammenden Zeugnisse über die Fortexistenz der Tetraxiten als richtig verzeichnet, ohne das aus dem 18. Jahrhundert zu bestreiten. Von anderen Rezensenten meines Buches, die eine lange Fortexistenz der Kaukasusgermanen anerkennen, nenne ich hier nur noch Noreen, Sv. Historisk Tidskrift 18, Öfversikter 33, und Uhlenbeck, Museum 4. Jahrg. Sp. 312. Das Wunderlichste ist aber, daß Kauffmann selbst wenigstens für die Zeit Prokops die Existenz der Tetraxiten zugiebt, wo diese doch in meinem Buche diejenige Unterabteilung der Kaukasusgermanen ausmachen, von der bei weitem am meisten die Rede ist (von ihnen allein oder so gut wie allein S. 35—70 und 77—105).

Auch der Zweifel Kauffmanns, ob die *Γοτθογραῖκοι* hellenisierte Germanen waren, wird von fast niemandem meiner übrigen Rezensenten geteilt. Ich darf mich auch hier wohl wieder auf Kossinna, Noreen und Uhlenbeck berufen, nach denen ich die Gotogriechen auch als Heruler wahrscheinlich gemacht habe. Wenn mir Kossinna und Noreen letzteres auch für die Germanen in Cilicien zugeben, so möchte ich doch fragen, ob Kauffmann auch die Gedanken dieser Forscher „mittelalterlichen Liebhabereien" gleichstellt, „die sich in der Richtung von den Franken auf die Phryger bewegen".

Im übrigen richte ich noch die Bitte an Kauffmann, mir gefälligst die mir selbst unbekannte Stelle meines Buches angeben zu wollen, an der ich „geneigt" wäre, die Eudusianer „mit den Hunnen in Verbindung zu bringen".

Auf die Frage nach der ethnologischen Stellung der Krimgoten, Tetraxiten und Eudusianer sowie nach der sprachlichen der ersteren hier einzugehen halte ich um so weniger für angezeigt, als ich darüber bereits noch einmal in einem ausführlichen Aufsatze gehandelt habe, der im August 1899 der Redaktion der Indogermanischen Forschungen eingeliefert wurde.

Charlottenburg. Richard Loewe.

Ich willfahre gerne der von Loewe ausgesprochenen Bitte und verweise ihn auf S. 20—22 seines Buches. Fr. Kauffmann.

Nachtrag zu B. Z. VIII 672.

Einer gütigen Privatmitteilung des Herrn Gymnasialdir. Treu zufolge ist der Dichter und Schreiber des ersten Gedichtes *Νικηφόρος Μοσχόπουλος*, der Oheim des bekannten Manuel Moschopulos; cf. Treu, Planudesbriefe S. 208, Krumbacher, Gesch. der byz. Litt.² S. 546, *Παπαδοπούλου-Κεραμέως Ἱεροσολυμ. Βιβλ.* II 75: *προσπορίζει τὴν βίβλον Κρήτης προέδρῳ τάλανι Νικηφόρῳ* (= V. 7 unseres Gedichtes, B. Z. S. 674).

Saloniki. P. N. P.

Neue Antiquariats- und Verlagskataloge.

Κατάλογος βιβλίων ἐκκλησιαστικῶν καὶ ἄλλων ἐκδοθέντων ὑπὸ τοῦ ἑλληνικοῦ τυπογραφείου ὁ Φοῖνιξ. Βενετίᾳ, Ὁδὸς Ἁγίου Λαυρεντίου (S. Lorenzo). *Ἀριθμ.* 5049. — K. W. Hiersemann, Leipzig, Königstr. 3: Katalog 223, Keramik, Terracotta, Fayence, Majolica, Porzellan, Email, Mosaik, Leipzig 1899; Katalog 233, Russische Geschichte, Leipzig 1899; Katalog 235, Reisen in Rufsland, Leipzig 1899. — K. Th. Völcker, Frankfurt a. M., Römerberg 3: Katalog, Dänemark etc., hier auch Balkanhalbinsel. — M. Spirgatis, Leipzig, Marienstr. 23: Katalog 71, Altgriechisch, Byzantiner, Mittel- und Neugriechisch, Leipzig 1899; Katalog 72, Buch- und Schriftwesen, Leipzig 1900 (hier mehrere griechische Hss, u. a. eine des Georgios Phrantzes). — Fr. Meyers Buchhandlung, Leipzig, Gerichtsweg 11: Bibliothek Huber, Abteilung II: Das Mittelalter. — Simmel & Co., Leipzig, Rofsstr. 18: Klassische Philologie, Abt. II, u. a.: Ars palaeographica, Papyri, Codices, Leipzig 1900. — S. Calvary & Co., Berlin, Luisenstr. 31: Katalog 195—196, Klassische Philologie und Archäologie. K. K.

Wladimir de Bock †.

Gelehrte, die seit 1886 in der mittelalterlichen und Renaissance-Abteilung der Ermitage in Petersburg gearbeitet haben, werden sich dankbar eines Beamten von liebenswürdiger Vornehmheit erinnern, der ihnen in jeder Weise behilflich war. Er stand bis zum J. 1895 unter Kondakov und wurde nach dessen Rücktritt Chefkonservator der genannten Abteilung. Wenn wir hier seiner gedenken, so geschieht es um der Verdiente willen, die sich Wladimir de Bock um die Erforschung der frühchristlichen Kunst in Ägypten erworben hat.

Im Herbste 1888 trat er in Gesellschaft seines Freundes, des bekannten Ägyptologen Golenischeff, die erste Reise nach dem Nil an. Damals begann er sich für arabische Kunst zu interessieren, und es war auf dieser Reise, dafs ihm die Bedeutung der koptischen Kunst aufging. Die beiden Herren fuhren in einer Dahabie den Nil aufwärts, durchquerten von Edfu aus die Wüste nach dem alten Berenike am Roten Meer und kehrten dann nach Assuan zurück. De Bock besuchte das weifse und rote Kloster bei Sohag und brachte eine reiche Ausbeute von Gegenständen der frühchristlichen Kunst, bes. eine reiche Sammlung koptischer Stoffe mit. Ich erinnere mich noch seines Berichtes über diese Reise auf dem archäologischen Kongrefs in Moskau. In den neunziger Jahren veröffentlichte er die B. Z. VI 467, 641 und 642,

VII 248 und 249 angezeigten Aufsätze. Im Herbst d. J. 1897 konnte er den seit der ersten Reise gehegten Wunsch ausführen, nach Ägypten zurückkehren und seine Studien über die koptische Kunst vervollständigen. Im Auftrage des Kaisers sollte er Ausgrabungen in den alten Klöstern und Friedhöfen vornehmen und Gegenstände der christlich-orientalischen und arabischen Kunst erwerben. Auch diese Reise machte de Bock in Gesellschaft Golenischeffs. Eine Expedition nach der Oase el-Chargeh, deren christliche Reste bisher nur durch die Beschreibung Schweinfurts und Skizzen von Heinrich Brugsch bekannt waren, gab ihm Gelegenheit zu eingehenden Aufnahmen. Seine Erwerbungen waren im Winter 1899 in Petersburg ausgestellt und erregten die allgemeine Aufmerksamkeit. Leider war es ihm versagt, auch die Veröffentlichung derselben selbst durchzuführen. Er starb, wie es heifst, infolge einer Krankheit, die er sich durch Überanstrengung in Ägypten geholt hatte, am 4./16. Mai 1899 in Berlin. Die Früchte seiner Reise sind Dank der Bereitwilligkeit seines Freundes Golenischeff und seines Nachfolgers im Amte eines Konservators der Ermitage, Smirnov, auch für die Gelehrtenwelt nicht verloren. Die beiden Herren haben die Publikation seiner Aufnahmen und Erwerbungen übernommen Wir dürfen hoffen, um Ostern herum in den Besitz dieses wertvollen Bandes zu gelangen.

Die letzte Arbeit de Bocks findet sich abgedruckt als Annex zum 237. Rapport des Comité de conservation des monuments de l'art arabe in Kairo. Er beschreibt dort kurz, was ihm an koptischen Monumental-Denkmälern bekannt geworden ist, und stellt zum Schlufs folgende Forderungen an das Comité, dem neuerdings auch die Sorge für die christlichen Denkmäler Ägyptens übertragen wurde:

1. Jede Restauration oder Rekonstruktion einer Kirche oder eines Klosters bedürfe der Zustimmung des Comités; dadurch soll gutgemeinten, aus Unwissenheit in Kunstsachen zu befürchtenden Entstellungen vorgebeugt werden.

2. Notwendig sei ein vollständiges Inventar aller Kirchen, Klöster, die Bibliotheken nicht zu vergessen. Gegenwärtig noch werde der Verkauf alter Handschriften und Kultgeräte ebenso schwunghaft wie barbarisch betrieben.

3. Man müsse die Pläne aller Gebäude aufnehmen und farbige Durchzeichnungen aller Reste von Malereien anfertigen.

4. Ausgrabungen sollten nur Archäologen gestattet sein unter Bedingungen, die das Comité auszuarbeiten hätte.

5. Um die Kosten für die Überwachung der Denkmäler aufzubringen, sollte das Comité einen Aufschlag zu den Touristenbillets für den Besuch der Denkmäler des Nilthales zugestanden erhalten.

6. Die Regierung sollte in weitem Ausmafse die Erhaltung und Wiederherstellung der christlichen Denkmäler fördern, wie sie es für die altägyptischen und arabischen Denkmäler thut.

Ich weifs nicht, ob dieses Vermächtnis de Bocks auf die mafsgebenden Herren in Ägypten den Eindruck gemacht hat, der ihnen zur Ehre, unseren Studien zum Segen gereichen würde. Hoffentlich werden wir bald von Erfolgen zu berichten haben. Der gute Wille de Bocks und seine Ratschläge werden in Zukunft jedenfalls stets ein Anhaltspunkt für die werden, welche auf seinen Wegen vorwärts schreiten.

Graz. J. Strzygowski.

I. Abteilung.

Zum Maischen Anonymus περὶ πολιτικῆς ἐπιστήμης.

A. Mai hat in Script. vet. nov. coll. 2 (Romae 1827) 571 ff. aus einem vatikanischen Palimpsest einen militärisch-politischen Traktat abgedruckt, der, wie bereits Mai erkannte, mit der von Photios cod. 37 besprochenen Schrift περὶ πολιτικῆς identisch ist. Daraus ergiebt sich, daſs der jetzt sehr verstümmelt vorliegende Traktat ursprünglich sechs Bücher umfaſste, in welchen der Verfasser nach Photios καὶ ἕτερον εἶδος πολιτείας παρὰ τὰ τοῖς παλαιοῖς εἰρημένα εἰσάγει, ὃ καὶ καλεῖ δικαιαρχικόν· ἐπιμέμφεται δὲ τῆς Πλάτωνος δικαίως πολιτείας· ἣν δ' αὐτοὶ (die den Dialog Führenden) πολιτείαν εἰσάγουσιν, ἐκ τῶν τριῶν εἰδῶν τῆς πολιτείας δέον αὐτὴν συγκεῖσθαί φασι, βασιλικοῦ καὶ ἀριστοκρατικοῦ καὶ δημοκρατικοῦ, τὸ εἰλικρινὲς αὐτῇ ἑκάστης πολιτείας συνεισαγούσης κἀκείνην τὴν ὡς ἀληθῶς ἀρίστην πολιτείαν ἀποτελούσης. Den Ausdruck „dikaiarchisch" bezieht Mai S. 573 (vgl. auch S. 571 Anm. 3) auf Dikaiarchs von Cicero ad Att. 2, 16, 3 hervorgehobene praktische Tendenz, und wenn nach der erhaltenen Inhaltsangabe des 5. Buches (Mai S. 596) der platonische und der ciceronische Staat mit einander verglichen und nach Photios die platonische Verfassung getadelt wurde (s. auch die Inhaltsangabe zu B. 5 K. 9), so heiſst das nach Mai nichts anderes, als daſs der Verfasser der „praktischen" von Dikaiarchos und Cicero vertretenen Staatslehre vor der „theoretischen" Platons den Vorzug gab. Im Gegensatze hierzu erkannte Osann[1]) unter Zustimmung von Fuhr[2]) und Henkel[3]) in dem εἶδος δικαιαρχικόν eben die in dem Traktat verfochtene Mischverfassung und bringt diese Annahme mit dem Namen einer Schrift Dikaiarchs, des Τριπολιτικός, in Verbindung,

1) Beiträge z. griech. u. röm. Litteraturgesch. 2 (Kassel u. Leipzig 1839) S. 17 ff.

2) Dicaearchi Messenii quae supersunt comp. ed. et ill. a Max. Fuhr, Darmstadii 1841, S. 29 f.

3) Studien z. Gesch. d. griech. Lehre vom Staat, Leipzig 1872, S. 24 f.

indem er in dieser Schrift jene die drei Grundverfassungen vereinigende Idealverfassung vertreten sein läfst. Es wäre aber unter dieser Voraussetzung doch höchst auffallend, wenn Photios in einem Atem sagt, die Verfassung des Anonymus sei verschieden von den bei den Alten aufgeführten und der Autor nenne sie dikaiarchisch. Wenn letzterer für sein Staatsideal den Ruhm der Neuheit beanspruchte, wie kam er dazu, für dasselbe einen Namen zu wählen, der auf einen Vorgänger in der Aufstellung dieses Ideals hindeutete? Fuhr (S. 36 Anm. 31) will die Worte *παρὰ τὰ τοῖς παλαιοῖς εἰρημένα* auf Rechnung des Photios setzen. Das geht aber nicht an, da sie in der Inhaltsangabe zu B. 5 K. 9 (*ὅτι ἀνόμοια περὶ τῆς πολιτείας εἴρηται τοῖς ὑφ' ἑτέρων εἰρημένοις*) eine feste Stütze finden.[1]) Ich möchte daher die Herleitung von *δίκαιος* und *ἄρχειν* — nicht dem Eigennamen *Δικαίαρχος* — in dem Sinne, dafs der Verfasser damit sein Staatsideal als dasjenige des gerechten Regimentes bezeichnen wollte (möglicherweise im Anklang an den ihm dunkel vorschwebenden Eigennamen), keineswegs so unbedingt abweisen, wie es von Osann und Fuhr geschehen ist. Um dazu ein Recht zu haben, müfste man auf Grund genauerer Kenntnis des Autors, als wir sie besitzen, behaupten können, dafs ihm eine solche sprachliche Spielerei nicht zuzutrauen sei. Der Ausdruck *εἶδος πολιτείας* bei Photios wird auf jeden Fall nicht auf die Staatsform im engeren Sinne (Königtum, Aristokratie u. s. w.) zu beziehen sein. Denn dafs die Kombination der drei Grundformen, die der Verfasser nach Photios' Zeugnis verlangte, etwas Neues sei, konnte er angesichts der ciceronischen Republik, mit der er sich in seinem Traktate eingehender befafst hat (vgl. die Inhaltsangabe zu B. 5 K. 10), unmöglich behaupten.

Wie man nun auch über diese Punkte urteilen mag, jedenfalls ist die von Osann angeregte Frage noch nicht erledigt. Schon daraus ergiebt sich aber, dafs der Anonymus *π. πολ. ἐπιστ.* gröfsere Aufmerksamkeit verdient, als sie ihm bisher zuteil geworden ist. Handelt es sich doch um die Möglichkeit, dafs hier über Dikaiarchos und sein Verfassungsideal eine positive Überlieferung vorliegt, wie sie sonst nirgends erhalten ist. Und wenn der Autor hier aus einer für uns versiegten Quelle schöpfte, so lohnte sich wohl eine Untersuchung, ob dies nicht auch in anderen Punkten der Fall ist und das Schriftchen auch sonst wertvolle Nachrichten birgt. In erster Linie wären solche für die uns nur unvollständig erhaltene Republik Ciceros zu erwarten. Dieselbe war nach der Inhaltsangabe zu B. 5 K. 10 mit der platonischen ver-

1) Gegen Osann erklärt sich auch Franc. Schmidt, De Heracl. Pont. et Dicaearchi Mess. dialogis deperd., Vratisl. 1867, S. 37 ff.

glichen und jedenfalls auch sonst stark berücksichtigt. Fol. 298a 1 ff. (S. 593 M.) wird mit Nennung Ciceros auf das Tusc. disp. 2, 16, 37 Bemerkte Bezug genommen, vielleicht, wie Mai meint, nach einer das Gleiche enthaltenden verlorenen Stelle der Republik. Einen ähnlichen Sachverhalt setzt Mai auch für fol. 292a 3 f. (S. 608 M.) voraus, wo ein ciceronisches Urteil über Sokrates mit den Worten angeführt wird: *εὖ γὰρ ὀνομάζει Κικέρων Σωκράτη ἀρχηγὸν καί, ἵνα πλέον ῥωμαΐσω καὶ αὐτός, πρίγκιπα τῆς ὅλης καὶ ἀληθοῦς φιλοσοφίας ἐπικαλῶν.* Cic. de or. 3, 16, 60 entspricht dem nicht genau; die angeführte Stelle könnte in der Republik gestanden haben. Das Spiel des Zufalls, welches den Entdecker der Reste der ciceronischen Republik fast gleichzeitig unseren Traktat auffinden liefs, hat das Gute gehabt, dafs derselbe auf Anklänge auch an solchen Stellen, an welchen Ciceros Name nicht erscheint, aufmerksam wurde und eine Reihe von Beziehungen auf die Republik in Fufsnoten anmerkte. Er ist in der Annahme solcher Beziehungen freilich zu weit gegangen.[1]) Seine Aufstellungen bedürfen daher einer Nachprüfung, die in der Frage gipfeln würde, wieweit sich Mais Behauptung (S. 594 Anm. 1) bestätigt, dafs die erhaltenen Stücke aus dem 4. und 5. Buche des Anonymus einen teilweisen Ersatz für die entsprechenden Bücher der ciceronischen Republik bieten. Je mehr sich dies als richtig herausstellen sollte, desto dringender wäre die Aufgabe, eine Rekonstruktion des Traktates zu versuchen, von der sich neue Aufschlüsse auch über das ciceronische Werk erwarten liefsen.

Mit vorstehenden Zeilen möchte ich nur auf die Wichtigkeit der Schrift *π. πολ. ἐπιστ.* hinweisen, ohne selbst die Lösung der sich daran knüpfenden Fragen in Angriff zu nehmen. Erste Bedingung für eine solche wäre die Herstellung des Textes, der in dem jämmerlichen Zustande, in welchem er uns vorliegt, oft längere Abschnitte hindurch keinen befriedigenden Gedankenzusammenhang erkennen läfst. Jeder umfassendere Versuch aber, auf dem Wege der Konjekturalkritik diesen Text zu rekonstruieren, scheitert von vornherein daran, dafs wir nirgends über den genauen Umfang der auszufüllenden Lücken und die etwa noch erkennbaren Buchstabenreste unterrichtet sind; er wäre überhaupt verfrüht, ehe durch eine gewissenhafte Nachvergleichung der Hs festgestellt ist, was sich aus ihr an gesicherter Grundlage noch gewinnen läfst. Dafs Mai die Hs nicht erschöpfend ausgebeutet hat, dürfte man schon nach seinem Verfahren gegenüber dem proklosschen Kommentar zur platonischen Republik vermuten, worüber R. Schoell, Procli comm.

1) So hat fol. 299a 5 (S. 601 M.) mit Cic. de rep. 1, 21, 34 nichts zu thun; fol. 299b 7 (S. 602 M.) und Cic. de rep. 1, 33, 50 gehen unabhängig von einander auf die gleiche Anschauung zurück (s. u.).

in remp. Plat. part. ined., Berol. 1886 (Anecd. var. graeca et latina, edd. R. Schoell et Gu. Studemund vol. II) S. 11[1]), zu vergleichen ist. Zudem macht Mai selbst gar kein Hehl daraus, daſs ihn die Mühe der Entzifferung dieses Textes verdroſs und er mit Zeit und Arbeit sparte in der Erwartung, später wieder einmal mit diesem Schriftstück sich beschäftigen zu können.[2]) Es ist also sehr wahrscheinlich, daſs eine Nachlese hier reichliche Ausbeute liefern würde und vielleicht, ähnlich wie bei Proklos, aus Partien, die Mai übergangen hat, durch geduldige und unverdrossene Arbeit ganze Zeilengruppen neu zu gewinnen wären. Es sei daher Mitforschern, die in der vatikanischen Bibliothek zu arbeiten Gelegenheit haben und das für die Beschäftigung mit solchen Texten nötige scharfe und geübte Auge besitzen, unser Traktat dringend ans Herz gelegt. Hier mögen vorläufig nur einige näher liegende Verbesserungen Platz finden und in Verbindung damit eine Eigentümlichkeit des Schriftstückes zur Sprache kommen, die es ermöglicht, den Kreis, innerhalb dessen der Verfasser zu suchen ist, etwas enger zu ziehen.

Fol. 308b 3f. (S. 598 M.) heiſst es: *ἔβλεψα εἰς τὰς πόλεις ὡς ἐν πίνακι κύκλῳ περὶ τὴν μητέρα καὶ βασιλίδα ἑστώσας ... καὶ ἀλλήλαις οἶον εἴδη ἡγουμένας τάς τε ἔνδοθεν αὐταῖς ἐγγιγνομένας βίας ...* Statt des gesperrt Gedruckten ist zu lesen *οἱονεὶ διηγουμένας*. Fol. 334a 14f. (S. 600 M.) ist für *ἐν οἷς ὅτ' ἐληλύθαμεν* zu setzen *ἐν οἷς διεληλύθαμεν*, ebenda 24 zu schreiben *ἐν οἷς ἂν τύχοιεν τετ.* Fol. 299a 16ff. (S. 601 M.) giebt Mai: *ἡ πρώτη τῶν ὄντων αἰτία πάντα τὰ ὄντα δημιουργοῦσα κατὰ τοὺς ἐνόντας αὐτῇ θείους ἑκάστου λόγους αὐτὴ μὲν πάντα καὶ πάντων ἐπ' ἐκείνων περ ἱδρυμένη καὶ ἑαυτῆς ἀνεκφοιτήτως ἔχουσα.* Lies *αὐτὴ μὲν ὑπὲρ πάντα καὶ πάντων ἐπέκεινα ὑπεριδρυμένη*. Ebenda 22 (S. 602 M.) schreibe man für *τὰς ἐκ τινὸς: τὰς ἀκτῖνας*, fol. 299b 16f. (S. 602 M.) für *κᾀπὶ κόσμον τεταγμένος: καὶ ποῖ κόσμου τεταγμένος* (nach fol. 299a 12), fol. 295a 30f. (S. 604 M.) für *προνοητικῶς: προνοητικὸν*; es handelt sich hier um das letzte Glied der zu Anfang von K. 9 gegebenen Aufzählung. Fol. 296a 14 (S. 606 M.) ist *ὅπερ* zu ersetzen durch *ὑπὲρ*.

Zur Stütze der zu fol. 299a 16ff. vorgeschlagenen Änderung ist darauf hinzuweisen, daſs die Schrift sich groſsenteils in den Gedankenkreisen des Neuplatonismus bewegt. Den Angelpunkt ihrer Staatslehre bildet die Parallelisierung des Staates mit dem Weltall und des Staats-

---

1) Krolls Ausgabe von Proklos' Komm. z. Republ. erschien erst nach Abschluſs dieses Aufsatzes. Dieselbe bei der Korrektur noch zu berücksichtigen war ich durch einen äuſseren Grund verhindert.

2) Vgl. S. 574, 591 Anm. 1, 594 Anm. 3, 598 Anm. 2, 604 Anm. 1.

lenkers mit dem Weltregenten.[1]) Der König ist nichts anderes als ein Nachahmer Gottes.[2]) Diese Anschauung vom Staate als Mikrokosmos ist noch nicht spezifisch neuplatonisch. Sie ging aus von der Stoa, in deren System sie tief begründet war[3]), und verbreitete sich durch die ganze spätere populärphilosophische Litteratur, die an unzählbaren Stellen den König als Ebenbild oder Nachahmer der Gottheit, diese als Vorbild des Königs bezeichnet.[4]) Aber die Durchführung des Gedankens läſst

---

1) Schlieſslich wird in K. 14 diese Parallele auch auf das einzelne menschliche Individuum ausgedehnt, welches nun seinerseits gleichfalls als Mikrokosmos erscheint. Cf. Sueton prat. de nat. rer. Anf. (p. 193 f. Reiff.) und Reifferscheids Anm.

2) Fol. 297 b 10 (S. 596 M.) heiſst es: . . . περὶ θεοῦ μιμήσεως, βασιλεία δὲ αὕτη ὡς ἐρρήθη Εὐνομίῳ ἀπεδείχθη . . . Die Stelle würde über eine Hauptquelle unserer Schrift Licht verbreiten und unter Umständen die unten zu berührende Frage nach dem Verhältnis des Verfassers zum Christentum mit einem Schlage lösen, wenn sich das Zitat verifizieren lieſse. Bei dem Namen Eunomios wird man mit Mai zunächst an den Häretiker denken. Ich habe aber in dessen Nachlaſs, den ich nach Fabricius, Biblioth. graec. 8 (Hamburgi 1717) S. 253 ff. 262 ff. (der Abdruck der Stücke ist in der von Harles besorgten Ausgabe nicht wiederholt), und Gregors von Nyssa Büchern gegen Eunomios (bei Migne Patrol. gr. 45 [1858] S. 248 ff.) durchgesehen, keine Stelle gefunden, die hier in Betracht kommen könnte. S. 288 Fabr. würde auch mit der Lesart ἡ μὲν ἀνωτέρω βασιλεία keinen Gewinn bringen. Auch sonst finde ich bei Eunomios nichts, was sich zu den leitenden Gedanken unseres Traktates in Beziehung bringen lieſse. Erwähnt möge immerhin sein der Satz Fabric. S. 288 δυοῖν γὰρ ἡμῖν τετμημένων ὁδῶν πρὸς τὴν τῶν ζητουμένων εὕρεσιν, μιᾶς μὲν καθ' ἣν τὰς οὐσίας αὐτὰς ἐπισκοπούμενοι καθαρῷ τῷ περὶ αὐτῶν λόγῳ τὴν ἑκάστου ποιούμεθα κρίσιν, θατέρας δὲ τῆς διὰ τῶν ἐνεργειῶν ἐξετάσεως, ἣν ἐκ τῶν δημιουργημάτων καὶ τῶν ἀποτελεσμάτων διακρίνομεν, der mit fol. 297 b 26 f. S. 597 M. zu vergleichen ist. Ferner sei bemerkt die Aufzählung S. 290 ebenda: μόνος σοφός, μόνος ἀγαθός, μόνος δυνατός (zu fol. 295 a 9 f. S. 602 M., s. u. S. 630). Vgl. auch zu Anon. 236 b. 3 S. 605 Fabric. S. 296.

3) Vgl. J. Kaerst, Studien z. Entw. u. theoret. Begründ. d. Monarchie i. Altert. (Histor. Bibl. Bd. 6), München u. Leipzig 1898, S. 64 ff.

4) Vgl. auſser den bei Kaerst a. a. O. S. 66 Anm. 1 angeführten Stellen beispielsweise etwa folgende: Senec. de clem. 1, 7, 11, Philon π. καταστ. ἀρχ. 4 S. 363 M., 6 S. 365 M., 8 S. 367 M., π. προν. b. Euseb. προπ. εὐαγγ. 8, 14, 3, Ail. Arist. 9 S. 107 Dind., Ekphant. b. Stob. anthol. 47, 22 S. 248, 10 Mein., 48, 64 S. 266, 3 ff. (zu unserem Traktat fol. 296 a 27 f.), 19 ff., 268, 24 ff., 65 S. 269, 25 ff., 66 S. 271, 3 ff., Diophant. ebenda 48, 61 S. 261, 21 ff., Sthenid. ebenda 48, 63 S. 265, 11 ff., Plut. πρ. ἡγεμ. ἀπαιδ. 3, 6, Themist. λόγ. 1 S. 9 a f. 2 S. 34 c u. a. St. Aus der neuplaton. Litteratur gehören hierher Synes. π. βασ. 8 S. 8 b f. (vgl. 28 S. 29 a), wo wie bei dem Anonymus fol. 299 b f. der irdische König als ὁμώνυμος mit dem himmlischen bezeichnet wird (vgl. auch 9 S. 9 b c, 29 S. 29 b), Jambl. b. Stob. anthol. 3, 26 H. (55 M.) S. 202, 13 f., Prokl. z. Rep. S. 352, 36 f., 367, 42 f., 419, 44 f. 50 Gryn., 17, 16 ff. (von Mai zu unserem Traktat S. 607 Anm. 1 angeführt), 54, 8 ff. Schöll. Der Gedanke ist dann in die christlichen Fürstenspiegel übergegangen; vgl. Agap. 1. 21, Basil. 20, Nikeph. Blemm. S. 655 Z. 27 Mai, Theophyl. παιδ. βασ. 26, εἰς Ἀλέξ. Κομν. 5

im einzelnen den neuplatonischen Standpunkt nicht verkennen. Die *πρώτη αἰτία*, die fol. 299a 16 ff. in ihrem Wirken beschrieben wird, ist die neuplatonische. Zu *κατὰ τοὺς ἐνόντας αὐτῇ θείους ἑκάστου λόγους* (fol. 295b 3 S. 603 M. *τοὺς τῶν ὄντων λόγους*) vgl. Proklos z. platon. Rep. S. 51, 16 Schöll; s. auch Zeller, Die Philos. d. Gr. 3, 2 S. 555; zu *ἀνεκφοιτήτως ἔχουσα* die Stellen im Schöllschen Index unter *ἀνεκφ.* (zur Sache Zeller a. a. O. S. 497); zu den von mir hergestellten Worten *ὑπὲρ πάντα κτλ.* Plot. 5, 5, 13 g. E., 3, 9, 3 S. 280, 6. 18 Müll., Prokl. z. Rep. S. 429, 23 Gryn., z. I. Alkib. S. 85 Cous.; vgl. auch A. Jahn, Dionysiaca (Altona u. Leipzig 1889) S. 15 u. 48, Ecl. e Procl. d. phil. Chald. ed. A. Jahnius (Halis Sax. 1891) S. 65. Die neuplatonische Lehre von der Transcendenz der Gottheit, wie sie hier zu Grunde liegt, und die Annahme einer durch Zwischenstufen vermittelten Einwirkung des Urwesens auf die Dinge dieser Welt kam nun, sobald man die oben erwähnte Parallele von Gott und König ins Einzelne verfolgte, einer Forderung sehr entgegen, die in den antiken Erörterungen über die Regentenpflichten mehrfach erhoben wird, nämlich der, daſs der Regent sich nicht mit den kleinen und kleinsten Angelegenheiten der Verwaltung seines Landes befassen, sondern diese seinen Beamten zur Erledigung überlassen solle. Man vergleiche hierüber Ps.-Arist. *π. κόσμου* 6, 398a 6 ff., Philon *π. κατ. ἀρχ.* 5 S. 364 M., Plut. *πρ. ἡγ. ἀπαίδ.* 5, 1, *εἰ πρεσβ. πολιτ.* 18, 6, *πολιτ. παραγγ.* 15, 6. 16, Themist. *λόγ.* 8 S. 119a.[1]) Unter diesen Stellen wird die Parallele von Gott und Herrscher, die auch sonst berührt wird, am eingehendsten von Ps.-Arist. *π. κόσμ.* 6 berücksichtigt, wo die Überweltlichkeit der Gottheit durch das Beispiel der Organisation des persischen Reiches illustriert wird. Die peripatetische Transcendenzlehre führt hier zu der gleichen Konsequenz wie die neuplatonische, und auch in dieser Hinsicht kann das Schriftchen mit Zeller (a. a. O. 3, 1 S. 641) als Etappe auf dem Wege zum Neuplatonismus angesehen werden. Unter den Neuplatonikern hat Synes. *π. βασ.* 30 S. 30a (vgl. auch 29 S. 29c) den Gedanken ausgeführt. Aus unserem Traktate gehört hierher fol. 295b 3 ff. S. 603 M. Daſs wir es hier mit Neuplatonischem zu thun haben, zeigt wieder das Einzelne und besonders die Terminologie. Z. 3 erscheinen die in der göttlichen Seele als

S. 553e, 8 S. 556d u. a. St. S. auch Kaerst a. a. O. S. 66. In Zusammenhang mit dieser Anschauung steht es, wenn der König als von Gott beauftragt und seine Herrschaft als von Gott gegeben bezeichnet wird. Vgl. den anon. Traktat fol. 354b 20 S. 599 M. und dazu u. a. Dion Chrys. 3, 55 (S. 49, 11 f. Dind.), Themist. 7 S. 73c, Basil. d. Gr. z. 32. Psalm 9 S. 140, Agap. 1. 30. 45. 61, Basil. 10, Nik. Blemm. 3 S. 658 Mai.

1) Einen Ansatz zu dieser Auffassung zeigt Plat. *πολιτικ.* 305d.

Musterbilder wirkenden τῶν ὄντων λόγοι (s. o.); τάξεις (7), hier zunächst von den Rangstufen im Staate, aber doch im Hinblick auf die Weltorganisation gebraucht, ist bei den Neuplatonikern der stehende Ausdruck für die die verschiedenen Stufen zwischen der ersten Ursache und der letzten Wirkung bildenden Rangordnungen von Wesenheiten (vgl. den Schöllschen Index u. d. W.); zu εὐθημοσύνη s. Jahn, Dionys. S. 74.

Die Wirkungen der ersten Ursache auf die Welt werden nun fol. 299a 21 f. S. 602 M. mit vom Zentrum zur Peripherie laufenden Radien eines Kreises verglichen. So viel ist trotz der Verstümmelung des Satzes in Z. 21 sicher; für ἐπίκυκλον ist natürlich zu schreiben ἐπὶ κύκλον. Denselben Vergleich hat Prokl. z. Rep. S. 70, 1 ff. Schöll: Ὁ μὲν οὖν κύκλος εἰκών ἐστι νοῦ· .... καὶ τὸ μὲν κέντρον εἰκὼν τοῦ ἐν αὐτῷ νοητοῦ ... αἱ δὲ ἐκ τοῦ κέντρου γραμμαὶ ἐοίκασιν ταῖς ἀπείροις αὐτοῦ δυνάμεσιν (vgl. auch die Plotinstellen bei Zeller a. a. O. 3, 2 S. 500 Anm. 3). Im Folgenden (fol. 299a 24 ff.) wird der νοητὸς ἥλιος zum αἰσθητὸς ἥλιος in Parallele gesetzt. Die Worte (26) τῷ αἰσθητῷ τόνδε τὸν αἰσθητὸν ἥλιον zeigen, daſs vorher (24) zu schreiben ist: ... νοητῷ ὅλῳ κόσμῳ τὸν ⟨νοητὸν⟩ ἥλιον. Auch dieser Vergleich, der auf Platons πολιτεία 6, 508a f. zurückgeht, ist bei Neuplatonikern beliebt. Vgl. Jul. 4 S. 171 ff. Hertl., Prokl. z. Republ. S. 429, 6 ff. Gryn., 124, 4 f. Sch. und die Stellen bei Zeller a. a. O. S. 500 Anm. 2 u. 3, unter denen besonders diejenigen in Betracht kommen, an welchen wie beim Anonymus der Kreis- und der Sonnenvergleich unmittelbar mit einander verbunden sind. Daſs der Anonymus sich nicht an die angeführte Platonstelle, sondern an neuplatonische Vorbilder anlehnt, beweist auch hier wieder die Terminologie, wie denn diese allgemein in unserer Schrift der platonischen gegenüber die reichere Ausbildung zeigt, die sie im Neuplatonismus erhalten hat. Von ἀρχαὶ πρωτουργοί (24) redet Proklos z. Rep. S. 125, 36 f. Sch. (πρωτουργὸς ἀρχή Prokl. z. I. Alk. S. 85 Cous., πρωτουργοὶ αἰτίαι z. Rep. S. 376, 33 u. 386, 46 f. Gryn. Platon hat nach dem Astschen Lex. Platon. das Wort πρωτ. nur νόμ. 10, 897a in anderer Verbindung). ἀγαθουργός (20. 21) ist Platon fremd, vgl. dazu u. a. St. Prokl. z. Rep. S. 402, 31 Gryn., 31, 27 Sch. Von weiteren bei Platon nicht vorkommenden von ἀγαθός hergeleiteten Wörtern finden sich ἀγαθύνω (fol. 295a 16 S. 603 M., 296a 14 S. 606 M., 24 S. 607 M.; vgl. Prokl. z. Rep. S. 359, 10 Gryn.), ἀγαθότης (fol. 296a 13 S. 606 M., 308b 17 S. 598 M., 336a 24 S. 605 M., 343b 26 S. 606 M.; vgl. Prokl. z. Rep. S. 355, 41 Gryn. 92, 31 Sch.), ἀγάθωσις (fol. 299b 4. 5 S. 602, 295a 16. 17 S. 603). Zu νοερῶν δυνάμεων fol. 299a 25 S. 602 M. ist auf Prokl. z. Rep. S. 34, 15 Sch., zu ἡλιακός 28 auf ebenda S. 357, 45 Gryn., zu ἀμέτοχος fol. 299b 5 S. 602 M. (298b 1. 2 S. 593 M.) auf

ebenda S. 115, 32 Sch. zu verweisen; zu *ἔφορον δ.* fol. 299a 27 S. 602 vgl. Prokl. z. Rep. S. 353, 24 Gryn. und die Stellen im Index bei Schöll.

Was nun die Welt- und die Staatsverwaltung im Einzelnen betrifft, so wird hinsichtlich jener fol. 336a 28 f. S. 605 M., wie der entstellte Wortlaut immerhin erkennen läfst, bemerkt, dafs sie *δικαίως ἄνισα πρὸς τὴν ἑκάστου ἀξίαν* verteile, wozu Prokl. z. I. Alkib. S. 6 Cous. zu vergleichen ist. Die Staatsregierung soll alle Bürger zum Heile führen, *οὐ πάντας δὲ ⟨τῷ αὐτῷ τρόπῳ ἀλλὰ⟩ τοὺς μὲν τῇ τῆς ἐπιστήμης μεταδόσει, ὅσοι τούτου (αὐτῶν?) φύσει δεκτικοὶ τῇσδε δόξῃ ὀρθῇ, τοὺς δὲ καὶ πίστεως παραδόσει κτλ.* fol. 343b 12 f. S. 606 M. Zu Grunde liegt hier die platonische Lehre von den verschiedenen Stufen der Erkenntnis.[1]) Die einen unter den Bürgern sind zur Aufnahme der *ἐπιστήμη* befähigt durch die *ὀρθὴ δόξα*, insofern letztere nur durch das Bewufstsein des Grundes befestigt zu werden braucht, um zur *ἐπιστήμη* zu werden (Plat. Menon 98a).[2]) Bezüglich der *πίστις* vgl. Plat. *πολιτεία* 6, 511e; 7, 533e f. Z. 14 ff. erinnert an Menon 97a. Auch hier spricht die Terminologie wieder für neuplatonische Vermittelung; so sind die Wörter *μετάδοσις* und *δεκτικός* unplatonisch, hingegen bei Neuplatonikern gebräuchlich (s. d. Index Schölls u. d. W.). Aus der sonstigen erkenntnistheoretischen Terminologie der Schrift seien hier noch die Ausdrücke *ἐπιστημονικός* (*ἐπιστημονικῶς*) fol. 297b 2 S. 596 M., 23 S. 597 u. a. a. St. und *τρανής* fol. 299a 5 S. 601 M. angeschlossen, die bei Platon nicht vorkommen, bei Proklos aber häufig begegnen, so ersterer im Komm. z. I. Alkib. S. 10, 18, 42, 50, 57, 61, z. Rep. S. 350, 43 Gryn., 21, 13; 57, 29; 93, 12 Sch., letzterer im Komm. z. Rep. 401, 25; 409, 10; 417, 50 Gryn., 113, 8 Sch.

Von weiteren für das Verhältnis unserer Schrift zum Neuplatonismus in Betracht kommenden Stellen notiere ich noch folgende: Fol. 343b 24 ff. S. 606 M. Vgl. hier zum Gedanken Synes. *π. προν.* 1, 10 Anf., zu *διὰ πολλὴν ἀγαθότητα* (dasselbe fol. 308b 17 S. 598 M.) Prokl. z. Rep. S. 387, 27 Gryn., zu *ἀποικία* Jul. *λόγ.* 2 S. 90b (Dion Chrys. *λόγ.*

1) Platonisch ist es auch, wenn 299a 6 S. 601 *δόξα* und *διάνοια* als niedere Erkenntnisstufen in Gegensatz zur *ἐπιστήμη* gestellt werden (vgl. Plat. *πολιτεία* 7, 533e f.).

2) Die gleiche Anschauung fol. 297b 26 f. S. 597 M. *δόξῃ γοῦν ὀρθῇ τε καὶ λόγον ἐχούσῃ*; fol. 292a 26 f. S. 608 M. *πρῶτον ὀρθῇ δόξῃ, δεύτερον λόγῳ τε καὶ ἀληθείᾳ*. An unserer Stelle (S. 606) läge es nahe zu konjizieren: *τοὺς μὲν τῇ τῆς ἐπιστήμης μεταδόσει, ὅσοι ταύτης φύσει δεκτικοί, τοὺς δὲ δόξῃ ὀρθῇ, τοὺς δὲ κτλ.*, doch steht dem der inkonzinne Bau der Glieder (*μεταδόσει . . . παραδόσει*, aber *δόξῃ ὀρθῇ* statt *δόξης ὀρθῆς παραδόσει* oder ähnlicher Wendung) im Wege. Zu fol. 343b 6 *καὶ ⟨ὁ⟩ ὅμοιος αὐτῷ ἀνήρ* (s. auch fol. 354b 18 [und 27] S. 599, fol. 296b 21 S. 607) vgl. Plat. *πολιτεία* 8 S. 544e, 554b.

30, 26 S. 337, 29 D. 301, 9 v. A., Ekphant. b. Stob. anth. 47, 22 S. 247, 29), zu μητρόπολις S. 353, 23 ebenda. — Fol. 308b 16 S. 598 M. περιόδους φορᾶς τε καὶ ἀφορίας; vgl. Prokl. z. Rep. S. 16, 28 Sch. — Fol. 343b 14 S. 606 M. εὐζωΐας; vgl. Prokl. z. Rep. S. 350, 40; 355, 23. — Zu fol. 299a 13 S. 601 M. τίς τε ἂν εἴη καὶ ποῖ κόσμου τεταγμένος (299b 16. 17 καὶ ποῖ κόσμου τεταγμένος, s. o. S. 624) vermag ich nur eine Parallele aus einer dem Neuplatonismus vorausliegenden, wenn auch mit ihm sich eng berührenden Schrift beizubringen: Alkinoos (d. i. nach Freudenthals Nachweis Albinos) εἰσαγ. S. 161 Herm. οἷόν τι ζῶον ὁ ἄνθρωπος καὶ τίνα χώραν ἐν κόσμῳ ἔχων.

Die vorstehenden Bemerkungen, in welchen der neuplatonische Gehalt des Traktates auch entfernt nicht erschöpfend behandelt ist, genügen immerhin zum Nachweise, dafs neuplatonische Gedanken in demselben eine hervorragende Rolle spielen. Ist nun der Verfasser etwa innerhalb des Kreises der Neuplatoniker zu suchen? Die Frage ist aus zwei Gründen bestimmt zu verneinen. Die Neuplatoniker wollen nichts anderes sein als Ausleger Platons. Das Bekenntnis einer von der platonischen abweichenden selbständigen Lehre ist bei ihnen ausgeschlossen, eine Polemik gegen Platon vollends undenkbar. Wo es gilt, materiell Platon widersprechende Lehrbestimmungen zu vertreten, werden diese durch das Mittel einer alles zu allem umdeutenden Interpretationskunst dem Schulbegründer untergeschoben. Das trifft auf unsern Anonymus nicht zu. Weit entfernt, sich als einfachen Erklärer Platons zu betrachten, betont er nicht nur die Neuheit seiner Staatstheorie, sondern polemisiert auch direkt gegen Platon (vgl. die Inhaltsangabe zu B. 5 K. 9 und Photios). Auch die starke Berücksichtigung der ciceronischen Republik stimmt nicht zum neuplatonischen Standpunkte. Der zweite Grund liegt in der fol. 331a S. 604 M. hervortretenden Polemik gegen das Orakelwesen. Gerade die Waffe, welche die Neuplatoniker den Gegnern der Mantik aus der Hand zu winden suchen[1]), der Hinweis auf täuschende Orakel, wird hier gegen die Mantik geführt und dabei das in dieser Polemik stehende[2]) Beispiel von der auf Kroisos' Halysübergang bezüglichen Weissagung verwendet. Eben dieser Angriff auf das Orakelwesen aber vermag uns auf die richtige Spur zu führen. Wie in anderen Punkten, so hat auch in diesem die christliche Polemik gegen die antike Religion die Argumente übernommen, welche die jener Religion feindlichen Philosophenschulen der Kyniker, der skeptischen Neuakademiker und der Epikureer im Ver-

1) Vgl. Zeller a. a. O. 3, 2 S. 771; 820f.

2) Vgl. Oinom. b. Euseb. προπ. εὐαγγ. 5, 21, 2, Luk. Ζεὺς ἐλεγχ. 14 S. 636, Ζεὺς τραγ. 20 S. 665, Klem. v. Alex. προτρ. 3, 43 S. 38 P., Eus. προπ. εὐαγγ. 5, 20, 8.

laufe eines jahrhundertelangen Kampfes ausgebildet hatten. Nun waren aber zur Zeit unseres Anonymus, deren Frühgrenze durch die Erwähnung des Perserkönigs Perozes fol. 298b 16 S. 594 M. bestimmt ist, diese Schulen mit Ausnahme der kynischen ausgestorben[1]), die als Bekämpferin der antiken Religion, wenn sie überhaupt noch in dieser Richtung thätig war, jedenfalls dem Christentum gegenüber völlig in den Hintergrund trat. Ergiebt sich schon hieraus eine grofse Wahrscheinlichkeit für die Zugehörigkeit des Verfassers unserer Schrift zur christlichen Kirche, so wird diese Wahrscheinlichkeit zur Gewifsheit dadurch, dafs die Kombination neuplatonischer Ideen und einer Bekämpfung des antiken Orakelwesens, wie sie uns hier entgegentritt, nur innerhalb des Christentums denkbar ist. Und so werden wir den Anonymus im Kreise der Christen zu suchen haben, welche wie der falsche Dionysios Areiopagites, Aineias von Gaza u. a. in hohem Grade unter dem Einflusse der neuplatonischen Doktrin gestanden haben. Die Stelle fol. 336a 26 f. S. 605 M. *ξυνδέων δὲ τῆς εἰρήνης δεσμοῖς ξυνεκεράσατο κτλ.* erinnert stark an die Rolle, welche die *εἰρήνη* bei Ps.-Dionys. Areiop. *π. θείων ὀνομ.* 11 spielt, wo insbesondere § 2 S. 514a Cord. (*πάντα πρὸς ἄλληλα συγκεράννυσι κτλ.*) zu vergleichen ist. Dort wie an unserer Stelle bezeichnet der Terminus *συγκεραννύναι* (*συγκεράννυσθαι*) ein Vermischen, bei welchem die vermischten Teile ihre Sonderexistenz bewahren.[2]) Die Aufzählung der Eigenschaften Gottes fol. 295a 9 f. S. 602 M. (*ἀγαθὸς καὶ σοφὸς καὶ δυνατὸς καὶ δίκαιος τῶν τε μελλόντων προνοητικός*) berührt sich — abgesehen vom letzten Gliede — mit *π. θ. ὀνομ.* K. 4; 7; 8 und steht der hier gegebenen Liste näher als der Aufzählung bei Proklos z. Rep. S. 359, 50 Gryn., 92, 31 Sch. Zum Beweise einer direkten Beziehung des Anonymus zu Ps.-Dionys genügen natürlich solche vereinzelte Berührungen bei weitem nicht; sie verdienen aber immerhin Beachtung, da sie auf eine Spur führen könnten. Dafs auf christliche Lehren, wenigstens in den uns vorliegenden Ab-

1) Vgl. Zeller a. a. O. 3, 1 S. 775 f.

2) Im übrigen ist zu der Stelle wieder Proklos z. I. Alkib. S. 89 Cous., z. Rep. S. 17, 26 Sch., 389, 3 f. Gryn. zu vergleichen. Einige Zeilen tiefer (fol. 236b 1 f. *συνεκτικὴ καὶ διακρατητικὴ δύναμις*) läge es nahe, im Hinblick auf Prokl. z. Rep. S. 374, 3 Gryn. (. . . *τὰ συνεκτικὰ τοῖς διακριτικοῖς*) zu schreiben *συνεκτ. κ. διακριτικὴ δ.* (*συνεκτικαὶ καὶ διακριτικαὶ δυνάμεις*?). Doch läfst sich für *διακρατητικὴ* auf Ps.-Dion. *π. θ. ὀν.* 4, 4 S. 358b verweisen. Von weiteren Parallelen zu oben besprochenen Stellen mögen hier Ps.-Dion. *π. θ. ὀν.* 2, 4 S. 317d 318a (*ἀνεκφοιτήτους ὑπεριδρύσεις* . . . *πάντων ἐπέκεινα*), 5, 8 S. 436b (*τοὺς* . . . *τῶν ὄντων* . . . *προϋφεστῶτας λόγους* . . ., *καθ' οὓς ὁ ὑπερούσιος τὰ ὄντα πάντα καὶ προώρισε καὶ παρήγαγεν*) erwähnt werden.

schnitten, nirgends direkt Bezug genommen ist[1]), führt auf die Zeit, in welcher Antikheidnisches und Christliches sich noch so wenig gegenseitig durchdrungen und verschmolzen hatten, dafs Schriftsteller wie Prokopios von Gaza, wo sie nicht als Theologen schreiben, ihr christliches Bekenntnis kaum mit einem Worte verraten. Gelangen wir so ins endende 5. oder ins 6. Jahrhundert, so wird dieser Ansatz noch durch ein weiteres Moment bestätigt, die Berücksichtigung lateinischer Schriftwerke, die auf eine Zeit verweist, in welcher die Kenntnis lateinischer Sprache und Litteratur in Byzanz noch gäng und gäbe war. Auf Ciceros Republik war, wie schon bemerkt, in eingehender Weise Bezug genommen. Weitere Cicerozitate könnten auf Benutzung auch anderer Schriften des Römers führen; doch liegen hier möglicherweise verlorene Stellen der Republik zu Grunde. Fol. 350a S. 604 M. ist Juvenal, fol. 331b 6 S. 604 M. Livius zitiert. Fol. 331a 7 S. 604 M. läfst sich bei dem jetzigen Zustande des Textes kaum entscheiden, ob mit *Κάτωνος παράγγελμα* eine catonische (bez. pseudocatonische) Stelle[2]) zitiert oder auf ein catonisches Apophthegma angespielt ist. Ebenso mufs ich dahingestellt sein lassen, welche Bewandtnis es mit dem fol. 293b 2 S. 592 genannten *Φιρμῖνος* hat, den Mai ziemlich willkürlich durch Frontinus ersetzen will.[3])

---

1) Fol. 296b 8 f. S. 607 M. *τῆς ἐπὶ τοῖς μέλλουσι τῶν ἐλπισθέντων ἀμοιβῆς* nähert sich noch am meisten christlicher Ausdrucksweise. Das von Mai a. a. O. S. 573 für das christliche Bekenntnis des Anonymus angeführte 13. Kapitel enthält nichts spezifisch Christliches, wenn sich die Stelle auch in dem Gebrauch von *ἀποικία* und *μητρόπολις* mit Greg. Nyss. III S. 896d Migne nahe berührt. Fol. 299b 8 f. S. 602 M. könnte man geneigt sein, an eine Beziehung auf die christlich-theologische Erörterung des biblischen *κατ' εἰκόνα* (Theodor. *εἰς τ. Γέν. ἐρώτ.* 20, Philop. *εἰς τ. Μωυσ. κοσμ.* 6, 16) zu denken; der König vereinigt in sich die beiden Arten des *κατ' εἰκόνα*, insofern dieses von ihm im gleichen Sinne wie *ἐπὶ παντὸς τοῦ γένους τῶν ἀνθρώπων* (Philop. a. a. O. S. 263, 14 Reich.) und *κατὰ τὸ ἀρχικόν* gilt. Es fehlen aber die charakteristischen Wendungen, wie auch der Ausdruck *κατ' εἰκόνα* nicht gebraucht ist (im Folgenden [299b 18 f.] allerdings *οὐ ἔστιν ὁμοίωμά τε καὶ εἰκών*), und so bleibt die Sache höchst zweifelhaft. Endlich verdient in diesem Zusammenhange noch der Name *Θαμάσιος* Beachtung, wie auch darauf hinzuweisen ist, dafs die Gottheit an den weitaus meisten Stellen durch *θεός* ohne Artikel bezeichnet wird.

2) Etwa Caton. dist. 2, 12: Quid deus intendat, noli perquirere sorte; quid statuat de te, sine te deliberat ille.

3) Das anaphorisch sechsmal gesetzte *τεῖχος* scheint auf eine poetische Quelle zu deuten, und dazu stimmt, dafs *πεζὴν στρατιὰν κατὰ τρόπον κοσμουμένην* ein regelrechter iambischer Trimeter ist. Wir haben es also wohl mit einer griechischen Quelle zu thun, da kaum anzunehmen ist, dafs der Verfasser einen lateinischen Vers metrisch übertragen haben würde. — Im Vorübergehen sei hier noch ein Blick auf die griechischen Zitate der Schrift geworfen. Mit Namen erwähnt sind

Aus den angeführten Gründen liefse sich also, nachdem Mais Versuch (a. a. O. S. 573 f.), die Schrift auf eine bestimmte Persönlichkeit zurückzuführen und als diese Petros Magistros zu erweisen, mifsglückt ist[1]), wenigstens Zeit und Sphäre des Verfassers annähernd dahin bestimmen, dafs derselbe ein durch neuplatonische Lehren beeinflufster Christ des ausgehenden 5. oder des 6. Jahrhunderts gewesen ist.[2])

Bern. **Karl Praechter.**

---

fol. 292 a 2 f. S. 608 M. Platon, Xenophon und Aristoteles. Von ersterem ist einige Zeilen tiefer und fol. 299 b 15 f. S. 602 die in der Fürstenspiegellitteratur wieder und wieder verwendete Stelle von der Verbindung von Philosophie und politischer Macht (*πολιτεία* 5 S. 473 c f.) zitiert, von Xenophon an der ersterwähnten Stelle *ἀπομν.* 3, 6, 2 und 4, 2, 11. Fol. 296 a 32 f. S. 607 sind die bekannten Verse des Kleanthes (fr. 91 Pears.) *ἄγου δέ μ', ὦ Ζεῦ κτλ.* angeführt, aber nicht unter Kleanthes' Namen, sondern als *τὸ ἐν λιταῖς Σωκράτους ὑπολεγόμενον.* Eine Anspielung auf Plat. Kriton S. 54 d enthält fol. 308 b 8 f. S. 598 M., wo nach *ἐδυνήθην* eine stärkere Interpunktion zu setzen, *ἐνηχεῖσθαι* zum Folgenden zu ziehen und hier *γάρ πώς μοι* zu schreiben ist. Fol. 296 b 7 S. 607 M. scheint in *σώματος οὐκ ἀλεγίζων* ein poetisches Zitat (Schlufs eines Hexameters) vorzuliegen. Fol. 331 a 2 f. S. 604 nimmt auf Homer Il. 12, 243 Bezug (die Homerstelle findet sich öfter in ähnlichem Zusammenhange, so Diodor 15, 52, Plut. Pyrrh. 29; vgl. auch Plut. *π. τ. Ἀλεξ. τύχ. ἢ ἀρ.* 1, 12); hingegen beruht fol. 308 a 17 f. S. 597 (*ὥσπερ ταῖς Ὁμηρικαῖς θεαῖς μυθευτευόμενον τὸ μῆλον*) auf Irrtum, da die Sage vom Erisapfel Homer fremd ist. Über das Eunomioszitat fol. 297 b 10 S. 596 s. o. S. 625 Anm. 2.

1) Vgl. Niebuhr p. XXIV der Bonner Ausg. d. Dexippos, Eunapios etc.

2) Ich füge hier noch einige Notizen an, die, ohne für die Zeitbestimmung der Schrift von Belang zu sein, doch vielleicht bei der Frage nach ihren Vorbildern Verwertung finden könnten. Der Satz (fol. 354 a 8 f. S. 598 M.) *σκοπὸν δὲ ἔχει τὴν ὑγείαν (ἡ ἰατρικὴ τέχνη), τέλος δὲ τὴν κτῆσιν αὐτῆς* kehrt Galen *π. αἱρ.* 1 z. Anf. fast wörtlich wieder. Zu fol. 354 b 12 f. S. 599 *εὐεξίαν ... ἐνέργειαν* ist Galen *Θρασ.* 15 S. 830 f. zu vergleichen, wo aber der Gegensatz ein etwas verschiedener ist; s. auch *Θρασ.* 12 S. 827. Zum Vergleiche des Lebens mit einem Feste (fol. 296 b 5 S. 607) s. Telet. rel. ed. O. Hense S. 10, 13 mit Henses Anmerkung, sowie Epikt. *διατρ.* 4, 1, 109; 4, 4, 46, Plut. *π. εὐθ.* 20. Fol. 296 b 30 f. S. 608 *Σωκράτη τε καὶ τοὺς ἀμφ' αὐτόν τε καὶ ἐξ αὐτοῦ ἐρρυηκότας ποταμῶν ἐξ ὠκεανοῦ δίκην* berührt sich mit Synes. *π. βασ.* 8 S. 8 a *τὼ ἄνδρε τούτω καὶ ὅσοι γε ἀπὸ τούτων ῥύακες φιλοσοφίας ἐρρύησαν*, der Zusammenhang ist aber wohl nur ein indirekter. Zu dem Passus fol. 296 b 3 f. S. 608 f. ist Stob. anthol. 23, 8 zu vergleichen. — Schliefslich bemerke ich noch, dafs ich die im ersten Teile des Traktates enthaltenen geschichtlichen und speziell militärgeschichtlichen Anhaltspunkte für die chronologische Fixierung im Obigen — von der Nennung des Perozes abgesehen — absichtlich aus dem Spiele gelassen habe, und erwähne nur, dafs die Stelle fol. 293 a 2 f. S. 591 M. *καὶ Πέρσαις καὶ Ἕλλησιν καὶ τοῖς ἄλλοις βαρβάροις πεζῇ στρατιᾷ χρησαμένοις κρατεῖν ἔδωκεν τῶν ἀντιπάλων· Περσῶν μὲν οὖν τί χρὴ καὶ λέγειν ἃ καὶ νῦν ὀφθαλμοῖς ὁρῶμεν*; auf die Zeit vor Besiegung der Perser durch Herakleios (627), jedenfalls auf die Zeit vor ihrer völligen Niederwerfung durch die Araber hindeutet.

Die Lebenszeit des Dichters Romanos.

Im Anhange eines Aufsatzes über Umarbeitungen bei Romanos in den Sitzungsberichten der philos.-philol. und histor. Klasse der Kgl. Bayer. Akademie d. W. 1899, Bd. II p. 1 ff. äufsert sich Krumbacher auch über die Lebenszeit des Dichters, von dem wir nur wissen, dafs er zur Zeit eines Kaisers Anastasios nach Byzanz kam, ohne dafs hinzugefügt wird, welcher der beiden Kaiser dieses Namens gemeint sei. Während Krumbacher in der Gesch. d. byz. Litt.[2] S. 663 ff. unter Anführung einer beträchtlichen Anzahl von Gründen sich für Anastasios I (a. 491—518) entschieden hatte, ist er nunmehr geneigt, denen sich anzuschliefsen, welche unter dem Kaiser Anastasios den zweiten dieses Namens (a. 713—15) verstehen und „mit der Voraussetzung, dafs er ein Autor des 8. Jahrhunderts sei, wie mit einer Thatsache zu rechnen". Diese Sinnesänderung Krumbachers ist wesentlich eingetreten infolge der Interpretation von Anspielungen auf Zeitereignisse, die sich in einem Gedichte des Romanos finden, die aus einem Briefe Gelzers mitgeteilt wird. „Alle übrigen Argumente zu Gunsten des 6. Jahrhunderts beruhen auf mehr oder weniger wahrscheinlichen Kombinationen, können aber vor der positiven Thatsache einer deutlichen Anspielung auf Siege der Araber nicht standhalten" (p. 150). Demnach sollte man annehmen, dafs im Gegensatze zu jener stattlichen Reihe von „Wahrscheinlichkeiten", die bisher Krumbachers Urteil bestimmten, Gelzers Argumente von einer geradezu überwältigenden, jeden weiteren Zweifel ausschliefsenden Beweiskraft seien, und Gelzer selber schreibt sie ihnen jedenfalls zu, da er mittlerweile (Abhandl. der phil.-hist. Klasse der Sächs. Ges. d. W. Bd. 18 No. V p. 76) die Hauptblüte des Romanos „gerade in die eiserne Zeit des Kopronymos verlegt" und daran allgemeinere Betrachtungen über den Geist jener Zeit anknüpft, ohne seinen Lesern auch nur anzudeuten, dafs sich um die Bestimmung der Lebenszeit des Dichters eine schwierige und vielseitige Kontroverse dreht. Daher möchte ich meinen bei erster flüchtiger Lektüre sofort entstandenen und bei späterer Überlegung verstärkten Zweifeln an der Stichhaltigkeit der Behauptungen Gelzers Ausdruck geben.

Romanos klagt über die schreckenvollen Ereignisse seiner Zeit; neben einer Reihe von Anspielungen auf furchtbare Naturereignisse und innere Mifsstände, wie sie zu allen Zeiten der byzantinischen Geschichte berechtigt waren, wird als Ausgangspunkt für eine sichere Zeitbestimmung folgende speziellere Angabe geboten: *'Ιδού, 'Ασσύριοι, καὶ πρὸ αὐτῶν 'Ισμαηλῖται ᾐχμαλώτευσαν ἡμᾶς.* Wenn zunächst Krumbacher hierzu bemerkt, Ismaeliten sei in byzantinischer Zeit die übliche Bezeichnung für die Araber gewesen, so ist das in dieser Form nicht richtig, da diese vom Vater abgeleitete Namensform ganz verschwindet neben der Ableitung von dem Namen der Mutter; soweit nicht die alte Bezeichnung *Σαρακηνοί* beibehalten wird, ist durchweg üblich, sie als *'Αγαρηνοί* zu bezeichnen. Doch ist dieser Punkt eigentlich gleichgiltig, da es dem Dichter natürlich zu allen Zeiten freistand, die Nachkommen Ismaels als Ismaeliten zu bezeichnen, wenn ihm dieser Ausdruck gerade seiner seltneren Verwendung wegen poetischer erschien oder er ihm besser ins Versmafs pafste. Gelzer erklärt nun kurzerhand: Die *'Ασσύριοι* sind natürlich die *Μαυροφόροι*, die *Πέρσαι*, wie sie oft heifsen, die Kalifen von Bagdad, die Abassiden und übersetzt: Sieh! die Abassiden von Bagdad (*'Ασσύριοι*) haben uns in Gefangenschaft abgeführt und vor ihnen die Omaijaden von Damaskos (*'Ισμαηλῖται*). Aber die Abassiden, die Kalifen von Bagdad, waren doch keine *Μαυροφόροι*, keine *Πέρσαι*, sondern so gut Ismaeliten wie die Omaijaden von Damaskos. Natürlich konnte der Dichter von der Lage der Residenz im Gebiete der alten Babylonier und Assyrier ausgehend die Abassiden allenfalls auch als *'Ασσύριοι* bezeichnen, aber dann erwarten wir auch für die Omaijaden ein lokales oder sonstwie sie eigentümlich bezeichnendes Wort, nicht ein ethnographisches, welches die gegensätzlich Genannten mit umfafst. Im Gegensatz zu den Ismaeliten fafst jeder Unbefangene auch das *'Ασσύριοι* als ethnographisch. Allerdings spielte ja das persische Element in den Bürgerkriegen, welche den Sturz der Omaijaden und die Verlegung der Residenz nach Bagdad herbeiführten, eine hervorragende Rolle und beeinflufste dauernd den Charakter desselben in mafsgebender Weise; es fragt sich nur, ob dieser Gegensatz in Byzanz je so empfunden worden ist, dafs von einem Schriftsteller diese Wesensverschiedenheit hervorgehoben und von seinen Lesern verstanden werden konnte, zumal so unmittelbar zur Zeit des Umschwungs selber — denn bis erheblich später läfst sich die Lebens- und Schaffenszeit des Romanos nicht wohl herabrücken. Aber nur bei einem Schriftsteller findet sich ein deutlicher Einblick in diese Verhältnisse, bei Theophanes, oder vielmehr nicht bei diesem, sondern bei dem Verfasser der Quelle, die dieser ausschrieb,

und dieser Autor safs nicht in Byzanz, sondern offenbar in Syrien oder dessen Nähe, war also in der Lage und hatte ein Interesse daran, die verschiedenen Faktoren, die in diesen innern Kämpfen mit einander rangen, zu unterscheiden. Aber auch bei ihm treten, nachdem die Bürgerkriege beendet und die Angriffe auf Byzanz wieder aufgenommen sind, die Maurophori (die hier p. 452, 5; 456, 4; 482, 2 nur so, ohne den Zusatz *Πέρσαι*, genannt werden) im Heere nur als ein Truppenkorps neben den übrigen Kontingenten aus Syrien, Mesopotamien und andern Provinzen auf, der Kalif aber wird nach wie vor als *Ἀράβων ἀρχηγός* bezeichnet. Und so ist mir auch sonst keine Stelle erinnerlich, welche darauf hinwiese, dafs irgend jemand in Byzanz bei dem Feinde, der auf demselben Wege, wie die Omaijaden, und unter derselben Fahne des Propheten ins Reich einfiel, einen Unterschied gegen die frühere Zeit gefunden hätte, weil das Zentrum, von dem der Angriff ausstrahlte, ein andres geworden war. Die Feinde bleiben dem Volksgefühl nach wie vor Araber, Sarazenen, Agarener, d. h. Söhne Ismaels.

Und ebensowenig wahrscheinlich erscheint mir die Beziehung der Ausdrücke des Gedichts auf jene Zeit, selbst zugegeben, dafs die *Ἀσσύριοι* die Abassiden sein könnten, wenn wir die sonstige allgemeine Weltlage in Betracht ziehen. Kam Romanos während der Regierung des Anastasios II nach Byzanz, so hatte er kurz darauf die Omaijaden vor den Thoren der Stadt, das Reich am Rande des Abgrunds gesehen, und es ist sehr begreiflich, wenn ihm selbst noch 40 Jahre später die Ismaeliten in schreckenvoller Erinnerung stehen. Aber dann war, wie Gelzer selbst angiebt, für lange Zeit der Arm, der bereits Byzanz zu zerschmettern gedroht hatte, gelähmt durch die innern Kriege der Araber; Kleinasien genofs eine längere Periode der Ruhe, und die Byzantiner konnten nicht nur die Raubzüge ihrer Feinde gründlich wettmachen, sondern längst verlorene Provinzen dem Reiche wieder angliedern. Freilich nur für wenige Jahre. Die Provinzen gingen bald wieder verloren, als durch die Abassiden die gesamte Kraft des Islam wieder zusammengefafst war; aber bedeutende sonstige Erfolge errangen diese, von den Chazaren und Türken schwer bedrängt, erst viel später, und Plünderungszüge in die Grenzprovinzen, die von den Byzantinern mit gleicher Münze bezahlt wurden, sind lange Zeit das Einzige, von dem wir hören. Ist es glaublich, dafs diese ersten Anzeichen eines beginnenden Rückschlags nach langer, ruhiger und glücklicher Zeit, diese wechselnden kleinen Erfolge an den äufsersten Grenzen, den Dichter sofort so erschüttert haben sollten, dafs er sie, wie jene Züge der Omaijaden, die die Ungläubigen zu Lande und zur See vor die

Mauern von Byzanz geführt, als öffentliche Kalamität beklagte? Und das zu einer Zeit, wo den Bürgern von Byzanz andere Sorgen so viel näher lagen? Wenn auch freilich Kopronymos den Bulgaren wiederholt schwere Niederlagen beigebracht, so brachen sie doch immer wieder von neuem hervor und verwüsteten nicht weit entfernte Grenzprovinzen, sondern die nächste Gegend vor den Thoren der Stadt, den Landbesitz der Bürger von Byzanz. Wenn man an die Rolle der Bulgaren im 8. Jahrhundert denkt und bedenkt, wie natürlich, ja selbstverständlich es war, diese Reichsfeinde des Nordens und Westens denen des Südens und Ostens gegenüberzustellen, wenn man über die schweren Zeiten klagte, so tritt der Gegensatz zwischen Ismaeliten und Assyriern doppelt scharf in seiner Unnatürlichkeit und Künstelei hervor.

Somit kann ich in den Worten des Dichters nicht den mindesten Beweis für den Ansatz seiner Lebenszeit auf das 8. Jahrhundert finden; im Gegenteil, wenn wir sicher wüfsten, dafs er jener Zeit angehörte, würden sie mich befremden und mir einer Erklärung bedürftig erscheinen. Trotzdem würden wir uns zu dieser Annahme bequemen müssen, wenn sich nachweisen liefse, dafs jene Anspielungen auf die Zeit des Anastasios I und seiner Nachfolger absolut nicht pafsten.

„Dafs die Ismaeliten nicht in das 6. Jahrhundert passen, hat schon Pitra richtig erkannt" (Krumb. a. a. O. p. 143). Gewifs waren sie damals keine das byzantinische Reich bedrohende Weltmacht; aber wer die Schriftsteller jener Zeit liest, begegnet oft genug auch damals dem Namen der *Σαρακηνοί* oder *Ἄραβες Σκηνῖται*, und in einer Weise, die es durchaus verständlich machen würde, die Beduinenstämme unter den öffentlichen Kalamitäten des Reichs aufgeführt zu sehen, und auch die eigentümliche Art des Ausdrucks — früher die Ismaeliten, dann die Perser — findet in den historischen Verhältnissen ihre Rechtfertigung. Diese Wüstenbeduinen spielten durch die Lage ihrer Wohnsitze zugleich an der Grenze des persischen und des römischen Reiches eine eigentümliche Rolle. Da sie sich durch ihre schnelle Beweglichkeit wie durch ihre unbegrenzte Beutelust — *Σαρακηνοὶ μὲν γὰρ τειχομαχεῖν εἰσιν ἀδύνατοι, ἐς δὲ τὸ ληΐζεσθαι πάντων μάλιστα δεξιοί* sagt Prokop Pers. II 19 — als Feinde ebenso gefürchtet, wie als Freunde nützlich zu machen wufsten, liefsen sich beide Mächte angelegen sein, sie durch Furcht in Zaum zu halten oder durch Geld zu gewinnen, und so standen schliefslich einige Stämme zu dieser, andre zu jener unter eigenen Stammesfürsten in einer Art von Abhängigkeitsverhältnis, sodafs man von römischen und persischen Sarazenen sprach. Aber gerade in der Unbestimmtheit dieser halb abhängigen, halb selbständigen Stellung lag einer der Gründe zu der unverhältnismäfsig

wichtigen Rolle, welche diese Sarazenen spielten, da sie für die diplomatischen Beziehungen zwischen den beiden Staaten eine immerwährende Gefahr bildete. Als Chosrau, besorgt wegen der grofsen Erfolge Justinians im Westen, nach Vorwänden sucht, um den Frieden zu brechen, reizt er den Phylarchen der persischen Sarazenen zu Einfällen in das Gebiet seiner römisch gesinnten Stammesgenossen und der Römer selbst und legt ihm die Behauptung in den Mund, die Friedensverträge zwischen den Römern und Persern bänden die Sarazenen nicht, da sie in denselben überhaupt nicht genannt seien. Letztere Thatsache giebt Prokop (Bell. Pers. II 1, Vol. I p. 154) zu, erklärt sie aber seinerseits dadurch, dafs die Sarazenen eben (als Unterthanen) unter den Namen der Römer und Perser einbegriffen seien. Für die Zeit Justinians mag er darin recht haben, dafs das Unterthänigkeits-Verhältnis jener Stämme hinreichend straff gehandhabt worden sei, um einen Friedensvertrag zwischen beiden Reichen selbstverständlich und ohne besondere Erwähnung auf sie auszudehnen. Wenn er aber behauptet, *οὔτις πώποτε Σαρακηνῶν λόγος ἐν σπονδαῖς γέγονεν*, so ist diese Angabe durchaus unzutreffend, denn in der früheren Zeit finden wir sie ganz wie eine selbständige Macht Krieg führend und Frieden schliefsend. Theodoret sagt über die Volksmengen, welche der Säule des Symeon Stylites zuströmten (Relig. Hist. c. 26, Migne tom. 82 col. 1472 D): *οὐ γὰρ μόνον οἱ τὴν καθ' ἡμᾶς οἰκουμένην οἰκοῦντες συρρέουσιν, ἀλλὰ καὶ Ἰσμαηλῖται καὶ Πέρσαι καὶ Ἀρμένιοι οἱ τούτων ὑποχείριοι*, unterscheidet also sehr charakteristisch die Sarazenen als selbständige Nation neben den Persern von den unter diesen als Unterthanen stehenden Armeniern. Und während seit der Regierung des Theodosios II zwischen Römern und Persern Friede herrschte, verwüsteten die Araber unter Zenon den Osten (Euagr. III 2; Theoph. p. 120, 10), und in der ersten Hälfte der Regierung des Anastasios I, ebenfalls vor Wiederausbruch des Perserkrieges, führten sie mit wechselndem Erfolge jahrelange erbitterte Kämpfe mit den Römern. Während sie (im 7. Jahre des Kaisers nach Theoph. p. 141, 1 ff.) nach Verwüstung von Mesopotamien, beider Phönizien und Palästina (Euagr. III 36) überall zurückgeschlagen wurden, gelingt ihnen (im 11. Jahr des Kaisers nach Theoph. 143, 21) ein neuer Raubzug in denselben Gegenden, ohne dafs es den römischen Feldherrn gelungen wäre, die wie ein Sturmwind einbrechenden Beduinen zu erreichen. Im folgenden Jahre (Theoph. 144, 3) *σπένδεται πρὸς Ἀρέθαν Ἀναστάσιος, καὶ λοιπὸν πᾶσα ἡ Παλαιστίνη καὶ Ἀραβία καὶ Φοινίκη πολλῆς γαλήνης καὶ εἰρήνης ἀπήλαυον.* Dieser Friedensschlufs wird nicht nur aus gleicher Quelle von Euagrios bestätigt, sondern auch von Nonnosos (Photios Bibl. cod. 3), dessen

Grofsvater als Gesandter den Vertrag abschlofs. In der That hören wir längere Zeit nichts mehr von Plünderungszügen der Sarazenen, und erst, als unter Justin I der Perserkrieg wieder ausgebrochen war, erscheinen sie wieder, aber in der ganzen nächstfolgenden Zeit als Hilfsvölker der Perser. Nach Theoph. p. 170, 30 (Mal. p. 423, 23) ernennt dieser Kaiser den Hypatios zum Oberfeldherrn im Orient, *φυλάξαι τὰ ἀνατολικὰ μέρη διὰ τοὺς Πέρσας καὶ τὰς τῶν Σαρακηνῶν ἐπιδρομάς.* Damit hängt offenbar zusammen die nach der Thronbesteigung Justinians sofort in Angriff genommene Neubefestigung von Palmyra und die stärkere Besetzung der Militärgrenze gegen die Araber (Mal. p. 426, 1; Theoph. p. 174, 11). Bald darauf wird die gesamte Truppenmacht der Grenzprovinzen Arabien, Phönizien und Mesopotamien aufgeboten und ein siegreicher Zug bis tief in das Gebiet der feindlichen Sarazenen unternommen (Mal. p. 434, 19; Theoph. p. 179, 15). Doch bald erscheint der Phylarch Alamundaros wieder mit persischen und sarazenischen Völkern und plündert Syrien bis nahe an die Thore von Antiochia (Mal. p. 445, 1; Theoph. 178, 7), später Osrhoëne (Mal. p. 461, 8). Doch war der Krieg, da es gelang, die Hauptmacht der Perser in Schach zu halten, überhaupt schwerlich ein Gegenstand besondrer Sorge und Erregung für Byzanz. Um so mehr wird dies der Fall gewesen sein, als im Jahre 540 sich unter die Siegesbotschaften aus dem Westen die fatale Kunde mischte, dafs Chosrau von neuem die Fahne des Krieges erhoben, und bald eine Hiobspost nach der andern die Residenz erreichte. Diesmal waren es nicht die Sarazenenschwärme, die auf flüchtigem Raubzug Syrien verwüsteten, sondern das persische Heer selbst, welches unter Führung des Königs weite Strecken des Römerreichs widerstandslos brandschatzte und plünderte, die Städte, voran Antiochia, zerstörte oder mit unerhörten Kontributionen belegte und ganze Einwohnerschaften wegschleppte und im Perserreich ansiedelte. Im folgenden Jahre erscheint der Perserkönig erfolgreich in den nordöstlichen Provinzen des Reiches. Diese Lage war um so gefährlicher, als die Hauptkräfte des Reichs noch im Westen beschäftigt waren und durch mehrjährigen Kampf Heer und Finanzen stark in Anspruch genommen waren.

Übersieht man diese Zustände und diese Entwickelung der Verhältnisse an der Ostgrenze — und auf diese allein, an der der unermüdliche Erbfeind safs, konnten die Blicke sich damals mit Sorge richten —, so sieht man, wie mit vollem Rechte der Dichter sagen konnte: Früher (als der lange Friedenszustand mit den Persern herrschte) plünderten uns die Sarazenen aus, jetzt die Perser selber. Die selbständigen Kriegszüge der Sarazenen gegen Syrien in der ersten Hälfte

der Regierung des Anastasios kann Romanos noch selbst in seiner Heimat erlebt haben und einen um so tiefern und dauernderen Eindruck davon bekommen haben, und wiederum gerade ganz besonders seine Heimatprovinz wurde von den Zügen Chosraus aufs fürchterlichste betroffen. Dafs die feueranbetenden Perser und die heidnischen Sarazenen, welche die Aphrodite verehrten und ihr Menschenopfer brachten (Theodoret, Relig. Hist. c. 26; Prokop Pers. II 26; Euagr. VI 22), nicht nur als Reichsfeinde, sondern auch als Gottes Feinde bezeichnet werden, versteht sich von selbst.

Dafs den Byzantinern jener früheren Zeit die Herleitung dieser Beduinenstämme von Ismael ganz geläufig war, beweist die von Gelzer angeführte Stelle des Hieronymus. Ähnlich sagt Theodoret in Ieremiam c. 49 v. 26. 27: *προλέγει δὲ ὁ προφήτης καὶ τοῖς Ἰσμαηλίταις τοῖς νῦν καλουμένοις Σαρακηνοῖς* und Sozomenos, Hist. eccl. VI 38, 10: *Τουτὶ γὰρ τὸ φῦλον ἀπὸ Ἰσμαὴλ τοῦ Ἀβραὰμ παιδὸς τὴν ἀρχὴν λαβὸν καὶ τὴν προσηγορίαν εἶχεν, καὶ Ἰσμαηλίτας αὐτοὺς οἱ ἀρχαῖοι ἀπὸ τοῦ προπάτορος ὠνόμασαν.* Dafs aber nicht nur die *ἀρχαῖοι* sie so nannten, sondern dieser Name auch später noch, wenigstens in den Grenzprovinzen, in Gebrauch war, dafür ist Theodoret Zeuge, der mit Vorliebe davon Gebrauch macht. Ich zitierte oben bereits eine Stelle der Historia religiosa c. 26; im weitern Verlaufe des Kapitels finden wir deren noch mehrere, Migne col. 1476 A: *τοὺς γὰρ Ἰσμαηλίτας πολλὰς μυριάδας τῷ ζόφῳ τῆς ἀσεβείας δουλευούσας ἡ ἐπὶ τοῦ κίονος ἐφώτισε στάσις*, und bald darauf ib. 1476 B: *καὶ ἔστιν ἰδεῖν καὶ Ἴβηρας, ὡς ἔφην, καὶ Ἀρμενίους καὶ Πέρσας ἀφικνουμένους — Ἰσμαηλῖται δὲ κατὰ συμμορίας ἀφικνούμενοι — ἀρνοῦνται μὲν τὴν πατρῴαν ἐξαπάτην — τοῖς τῆς Ἀφροδίτης ὀργίοις ἀποταττόμενοι*, ib. 1477 C *Ἰσμαηλίτης τις οὐκ ἄσημος.* Und Graec. aff. cur. libr. V (Migne tom. 83 col. 949 D): *καὶ οἱ Νομάδες δέ, οἱ ἡμέτεροι πρόσχωροι, τοὺς Ἰσμαηλίτας λέγω, τοὺς ἐν τοῖς ἐρήμοις βιοτεύοντας.*

Dafs die sonstigen Anspielungen auf das 6. Jahrhundert ebenso gut passen wie auf das achte, ist bekannt. Wie Krumbacher für dieses eine Stelle des Theophanes aus dem Jahre 740 anführt, so möchte ich auf das Kapitel des Georgios Monachos (p. 538 ff. ed. Muralt) hinweisen, in dem er alles zusammenstellt, was er in seinen Quellen über solche Naturereignisse und innere Schrecknisse während der Regierung Justinians fand, und das er mit den Worten schliefst: *Οὕτως ἐγένοντο κοσμικαὶ δημοκρατίαι καὶ φόνοι πολλοὶ — πόλεμοι δὲ καὶ νόσοι καὶ θάνατοι τοὺς ἀνθρώπους οὐ διέλιπον.* Aber ich möchte doch noch besonders darauf aufmerksam machen, wie sich gerade unmittelbar nach den furchtbaren Verwüstungen der Perser solche Ereignisse anhäuften.

Im Oktober der 5. Indiktion (a. 541) *γέγονεν ἐν Βυζαντίῳ τὸ μέγα θανατικόν* nach Theoph. p. 222, 22, *ἐξ οὗ δὴ ἅπαντα ὀλίγου ἐδέησε τὰ ἀνθρώπεια ἐξίτηλα εἶναι*, wie Prokop Pers. II 22 sagt, der die entsetzlichen Verheerungen der Pest ausführlich schildert. Im Anschlufs daran *λιμός τις ἀκριβὴς ἐπεκώμαζεν* (Prokop II 23). Im August derselben Indiktion (a. 542) erschütterte ein heftiges Erdbeben Konstantinopel, *καὶ ἐγένετο φόβος μέγας* (Theoph. p. 222, 25). Ich wüfste keinen Moment der byzantinischen Geschichte, in dem die Klagen des Romanos in so erschütternder Weise der Wirklichkeit angepafst wären, wie im Herbste des Jahres 542.

Trotzdem liegt mir natürlich nichts ferner, als die Abfassungszeit des Gedichts auf dies Jahr zu fixieren, ja ich vermesse mich nicht einmal zu behaupten, mit meinen Ausführungen bewiesen zu haben, dafs die Lebenszeit des Dichters in das 6. Jahrhundert fällt. Das Problem ist zu mannigfaltig, um bei der Allgemeinheit der Ausdrücke des Dichters ausschliefslich aus diesem einen Gesichtspunkt gelöst zu werden. Was ich gewünscht habe nachzuweisen ist nur, dafs diese Andeutungen keineswegs auf das 8. Jahrhundert bezogen werden müssen, vielmehr sich ebenso gut, ja weit ungezwungener, aus den Verhältnissen des 6. Jahrhunderts erklären lassen. Ob man in der Entscheidung weiter kommen wird, wenn man die Dichtungen, in denen bisher niemand, wie es scheint, die geringste Anspielung auf die Bilderkämpfe entdeckt hat, unter die Lupe nimmt und dabei selbst einige Achabs und Herodes entdeckt, ob überhaupt in jener wildbewegten Zeit solche von den Parteikämpfen unberührte Dichtungen denkbar sind, geschweige denn der Dichter der Dante einer solchen Zeit werden konnte, will ich hier nicht erörtern. „Es wird ja", um mit Worten Krumbachers zu schliefsen, „unvermeidlich sein, später in gröfserem Zusammenhang noch einmal auf die ganze Frage zurückzukommen, wenn einmal der Nachlafs des Dichters vollständig publiziert vorliegen wird", und der Berufenste, wenn nicht einzig Mögliche, der dies Postulat erfüllen kann, ist eben der, der es aufgestellt hat.

Breslau. **C. de Boor.**

Eine Monodie auf Theodoros Palaiologos.

Im Jahre 1616 hat Fédéric Morel der Jüngere in Paris ein Schriftchen herausgegeben, welches folgenden Titel trägt: Anonymi Gr. | Oratio | Funebris | In Imp. Fl. Cl. | Constantinum Iun. | Constantini M. Fil. | apud Aquileiam | interemptum. *Graeca nunc primum ex Bibliotheca Palatina prodeunt.* Fed. Morellus Professorum Reg. Decanus Latine vertit Notisque illustravit, Lutetiae, apud Federicum Morellum Architypographum Regium. Das Schriftchen muſs nur in wenigen Exemplaren abgezogen worden sein. Auch in groſsen Bibliotheken war es nur selten zu finden, sodaſs Thomas Hearne sich entschloſs, dasselbe im Anhange seiner Ausgabe des Eutrop, Oxford 1703, wieder — übrigens nachlässig — zum Abdruck zu bringen. Aus ihr wurde es — noch nachlässiger — im Eutrop von Sigbert Havercamp, Leiden 1729, p. 703 sq. wiederholt. Und in unserm Jahrhundert kostete es Karl Heinrich Frotscher groſse Mühe, ein vollständiges Exemplar der Originalausgabe zu erlangen, um seine Neubearbeitung der Rede, welche unter dem Titel: Anonymi Graeci oratio funebris nunc primum in Germania multoque accuratius quam usquam antehac factum est edita et adnotationibus illustrata, Fribergae 1856 erschien, herzustellen. Mir ist es gelungen, nicht nur ein Exemplar der Originalausgabe zu erwerben, sondern auch weitere Auskunft über die Handschrift, aus welcher sie geflossen ist, zu erlangen.

In Morels Ausgabe trägt der griechische Text der Rede auf Pag. 1 folgende Aufschrift: *Ἀνωνύμου μονῳδία εἰς Κωνσταντῖνον τὸν Κωνσταντίνου τοῦ μεγάλου ὑπὸ τῶν σφαγέων παρὰ Κώνσταντος ἀδελφοῦ σταλέντων διεφθαμένον*[1]), und die lateinische Übersetzung trägt p. 1[2]) die Aufschrift: Oratio funebris in Constantinum, Imp. Constantini M. filium a fratre Constante submissis percussoribus interfectum. In Wahrheit ist die griechische Inschrift nach der lateinischen gemacht und zwar von Morel selbst.[3]) Wie er nämlich selbst bezeugt, erhielt er die

1) Verdruckt statt διεφθαρμένον.

2) Sie ist besonders paginiert.

3) Wie er dergleichen gelegentlich machte, will ich demnächst am Libanios zeigen.

Rede durch den jüngeren Godefroy in einer Abschrift aus einer Pfälzer[1]) Handschrift: *Graecum porro exemplum e Cod. Mns. Palatinae Biblioth. descriptum perbenigne mihi concessit vir clariss. & eruditiss. T. Gothofredus, Dionysii IC. fil.*, und in dieser, heute in der Vaticana als Cod. Pal. gr. 117 befindlichen Handschrift entbehrt die Rede, wie ich der freundlichen Mitteilung des zu früh verewigten Enrico Stevenson jun. entnehme, gänzlich der Aufschrift. Nur am Rande steht zu Beginn der Rede (fol. 213): *In Constantinum Constantini magni filium a fratre Constante summissis percussoribus interfectum*, und diese Beischrift[2]) ist einfach dem Catalogus codicum graecorum Palatinorum entlehnt, welcher von Sylburg verfaſst und nach dessen Tode in den Monumenta pietatis et literaria I p. 38 publiziert worden ist. Diese Inhaltsangabe hat nicht nur Morel, sondern auch der ältere Stevenson im neuen Catalogus codicum graecorum Palatinorum wiederholt, und auf Morels Aufschrift beruht die Benützung der Monodie für historische und litterarische Zwecke bei Schriftstellern der Neuzeit.[3])

Aber diese Aufschrift ist völlig unrichtig, wie schon der scharfblickende Peter Wesseling in seinen Observationes variae lib. I c. 27 (Amstelod. 1727 p. 111 sq.) gezeigt hat[4]), wenn auch nicht alle seine Argumente stichhaltig sind.

---

1) Diese befand sich noch in Heidelberg.

2) Wie ich nachträglich Heylbuts von Hettner, Westdeutsche Zeitschr. VII 131, abgedruckten Untersuchung der Handschrift entnehme, rührt diese Beischrift von Angelo Mai her.

3) Gibbon, The history of the decline and fall of the Roman empire c. XVIII p. 260 ed. London 1840 (= vol. II p. 282 ed. Bury, London 1896); Tillemont, Histoire des empereurs t. IV p. 669 sq. und 1096 (ed. Bruxelles 1709); Manso, Leben Konstantins des Groſsen S. 65; Friedr. Cramer, De Graecis medii aevi studiis I (Sundiae 1849) p. 32. Fauriel, Histoire de la poésie provençale I p. 102 wollte, einer Vermutung Tillemonts folgend, die Rede von einem griechischen Rhetor in Arles gehalten sein lassen und sie als Beweis dafür verwerten, daſs im 4. Jahrh. n. Chr. dort noch Griechisch gesprochen wurde (Toutefois si, comme il est permis de le supposer, cet éloge fut prononcé devant le peuple d'Arles, dans une cérémonie publique en l'honneur du prince défunt, il offre un certain interêt historique, comme preuve du fait que le grec était encore au quatrième siècle la langue d'une grande partie des Arlésiens.) Aber auch noch in neuester Zeit ist die Rede ins Jahr 340 gesetzt und als Beweis dafür angeführt worden, daſs Fausta in diesem Jahre noch gelebt habe, mithin nicht von Konstantin getötet worden sei. So von Ranke, Weltgeschichte III 1, 521, Victor Schultze (Ztschr. f. Kirchengesch. VIII 541; Geschichte des Untergangs des griechisch-römischen Heidentums I 38, vgl. II 390) und Franz Goerres (Ztschr. f. wiss. Theol. 30, 373), bei welchem sich der „Panegyrist“, zu welchem Ranke den Verfasser der Monodie gemacht hatte, in den „Panegyristen Monodius“ umgesetzt hat.

4) Ihm stimmten, wie ich nachträglich sehe, bei Hettner a. a. O., Seeck

Der Held der Monodie starb an der Pest (p. 14, 9 sq. 18, 10. 25, 15 sq. ed. Frotscher), Konstantin der Jüngere im Kampfe gegen seinen Bruder Konstans bei Aquileja. Die Mutter Konstantins war längst tot, als dieser fiel; die Mutter des Helden der Monodie beklagt seinen Tod (p. 17, 12 sq.). Auch paſst nicht auf Konstantin, was vom Helden der Monodie gesagt wird, daſs er aus dem Peloponnes nach der Hauptstadt des Reiches gekommen sei (p. 16, 9).

Dagegen paſst dies alles und, soviel ich sehe, allein auf denjenigen, auf welchen bereits Wesseling, wenn auch nicht entschieden genug, hingewiesen hat, Theodoros Palaiologos, den Bruder des Johannes und des Konstantinos XII, der beiden letzten griechischen Kaiser.

Sein Vater Manuel II Palaiologos († 1425) hatte ihm noch bei Lebzeiten die Herrschaft über Lakedaimon verliehen, doch schloſs Theodoros mit seinem jüngern Bruder Konstantinos 1444 einen Vergleich dahin, daſs dieser ihm Selymbria überlieſs, wogegen er ihm die Herrschaft über den Peloponnes abtrat. In Selymbria starb er im Juli 1448 an der Pest, wie dies alles aus eigner Kenntnis Georgios Phrantzes in seiner Chronik (I 40 und II 19) berichtet. Wenn es in der Monodie p. 16, 2 heiſst *ὢ οἵοις νῦν ἐπιβατηρίοις ἐξένισέ σε πόλις ἡ βασιλίς*, so stimmt dazu, daſs der Leichnam des Theodoros von Selymbria nach Konstantinopel gebracht und dort im Kloster *τοῦ Παντοκράτορος* beigesetzt wurde (Phrantz. II 19). Wenn nach der Monodie einerseits (p. 29, 5) der Vater und ein Bruder des Verstorbenen bereits im Jenseits sind, andrerseits (p. 17, 9 sq. 18, 6 sq.) die Mutter und Brüder, darunter der Kaiser, noch am Leben sind, so paſst auch das auf Theodoros Palaiologos. Der Vater Manuel war am 21. Juli 1425, ein Bruder Andronikos am 4. Mai 1428 gestorben (Phrantz. II 3), die Mutter Irene aber († 23. März 1450) und die andern Brüder, Johannes, der Kaiser, Konstantinos, Demetrios und Thomas, waren beim Tode des Theodoros noch am Leben (Phrantz. III 1 und 2). Wenn es in der Monodie p. 26, 15 sq. heiſst, daſs der Verstorbene kurz vorher Gesandte nach Iberien d. i. Armenien zur Brautwerbung sandte, so wissen wir zwar sonst nichts davon, aber die Sache selbst ist um so unbedenklicher, als der Kaiser Konstantinos bald darauf (1450), kurze Zeit nach seiner Thronbesteigung, den Phrantzes zum König von Armenien sandte, um für ihn um seine Tochter anzuhalten (Phrantz. III 1). Vielleicht war es dieselbe Prinzessin.

Allerdings möchte man unter denen, mit welchen der Verstorbene im Jenseits wieder vereint sein wird, auch seine Gemahlin Kleopha er-

(Zeitschrift f. wiss. Theol. 33, 64) und Bury zu Gibbon a. a. O. vol. II Appendix p. 534, auf welchen mich Krumbacher freundlichst hinweist.

wähnt wünschen; aber es ist doch zu erwägen, daſs diese leicht vom Redner vergessen werden konnte. Denn zwischen ihrem Tode und dem des Theodoros lagen 15 Jahre (Phrantz. II 10), auch hatte die Ehe nur kurze Zeit gedauert.[1]) Und so wird auch der Umstand, daſs die dieser Ehe entsprossene Tochter[2]) unter den Trauernden in der Monodie fehlt, nicht eben schwer ins Gewicht fallen dürfen.

Wenn aber die Monodie p. 21, 11 sq. den Verstorbenen zwar von Haus aus „friedlich" nennt, jedoch hinzusetzt, daſs er manchen später alles andre als dies zu sein schien, weil es bösen Menschen gelang, ihn mit seinen Brüdern uneinig zu machen, ja sogar die Flamme des Kampfes zwischen ihnen anzuzünden, daſs die königlichen Brüder sich aber doch bereit zeigten, den Streit friedlich zu schlichten, so trifft auch dies durchaus auf Theodoros zu. Schon im Jahre 1436 war er nach Konstantinopel gekommen, um als nächstberechtigter Thronerbe in der Nähe des Kaisers zu sein[3]); nur widerwillig hatte Johannes, welcher den Konstantinos in seiner Nähe zu haben wünschte, dies zugestanden, und da auch Konstantinos und Thomas die Ziele und Aussichten des Theodoros zu vereiteln trachteten, war es zwischen diesem und den beiden Brüdern zum offnen Kampfe gekommen, welcher erst im folgenden Jahre durch einen Vergleich dahin beendigt wurde, daſs Konstantinos nach Konstantinopel, Theodoros und Thomas nach dem Peloponnes zurückkehrten (Phrantz. II 12). Aber nicht nur an diesen, sondern auch an einen dem Tode des Theodoros kurz vorangegangenen Kampf denkt der Redner, wenn er p. 23, 14 sq. dem Wunsche Ausdruck giebt, Theodoros möchte kurze Zeit vorher oder nachher gestorben sein, damit den Verleumdern die Möglichkeit genommen würde zu sagen, er sei dahingerafft worden, damit nicht Schlechtigkeit seine Einsicht ändere oder Arglist seine Seele betrüge. Nicht lange vor seinem Tode lehnte sich Theodoros gegen seinen Bruder Johannes auf: er kam nach Konstantinopel mit Absichten auf Erlangung des Thrones, stellte Forderungen an den Kaiser, weil die Einkünfte von Selymbria für seinen Unterhalt nicht genügten, und da jener auf diese Forderungen nicht einging, rüstete er zu einem Zuge gegen die Hauptstadt, starb aber, noch ehe er etwas ausgerichtet hatte (Laonic. Chalcond. VII p. 180ᵇ P.). So läſst der Redner durchblicken,

---

1) Vgl. den Epitaphios auf Kleopha von Gemistos Plethon ed. Fülleborn, Lipsiae 1793, p. 14, 21 sq.

2) Es war Helena, die Gemahlin König Johanns II von Cypern (Du Cange, Familiae Augustae Byzantinae, Lutet. Paris. 1680, p. 243).

3) Vgl. p. 18, 6 ἧξουσι τοῖς ἀδελφοῖς ἀγγελιαφόροι, τί σφισιν ἐροῦντες; οὐχ ὡς ἐν τῷ ζῆν τοῖς καλοῖς διαπρέπεις, οὐδ᾽ ὡς συνδιαφέρεις τἀδελφῷ καὶ βασιλεῖ τὰ τῆς βασιλείας μετὰ βασιλικοῦ τοῦ φρονήματος.

dafs auch diesmal Theodoros sich zu einem gütlichen Vergleiche würde haben willig finden lassen.

Dafs der Tod nicht in der Vaterstadt des Helden, sondern in einer von der Pest heimgesuchten Stadt eingetreten sei, sagt die Monodie unzweideutig p. 15, 3. Ebenso zweifellos ist, dafs die Rede nicht in dieser Stadt gehalten ist. Denn der Redner bringt sich und seine Umgebung in Gegensatz zu dem Orte des Todes p. 15, 6 sq. Und da p. 16, 2 sq. Konstantinopel direkt genannt ist ὢ οἵοις νῦν ἐπιβατηρίοις ἐξένισέ σε πόλις ἡ βασιλίς, οἷον ὕμνον ἔμελψεν ἐπὶ σοί und p. 19, 6 sq.[1]) die Hörer aufgefordert werden, dem Todten den Threnos und den letzten Grufs zu weihen, so ergiebt sich, dafs die Monodie bald nach der Beisetzung, also noch im Jahre 1448, in Konstantinopel gehalten worden ist.

Wenn die Schrift der Pfälzer Handschrift noch im Katalog der Codices Palatini dem 14. Jahrhundert zugewiesen wird, so hat mir bereits der jüngere Stevenson brieflich bemerkt, dafs sie auch aus dem 15. Jahrhundert sein könne.[2]) Wenn Sylburg die Verantwortung für die Entstehung des Irrtums trägt, so kann er nur einen flüchtigen Blick auf die Rede geworfen haben.

Von der Zurückhaltung, mit welcher Wesseling[3]) seine Vermutung vorgetragen hat, sticht, nicht zu ihrem Vorteile, die Bestimmtheit ab, mit welcher Frotscher p. 80 den Gemistos Plethon als Verfasser der Rede in Anspruch nimmt. Denn die Beziehungen desselben zu den letzten Paläologen, auf welche Frotscher sich beruft, beweisen nichts. Und die Schlufsbemerkung *praesertim quum etiam genus dicendi quo auctor utitur non ita differat a ceteris Gemisti Plethonis orationibus ut ab hoc id opusculum iure abiudicandum esse videatur* ist nicht nur an sich seltsam, sondern auch thatsächlich unrichtig. Denn man vergleiche nur die oben erwähnte Leichenrede des Gemistos auf Kleopha, und man wird inne werden, wie unphilosophisch, wie gedankenarm ihr gegenüber unsre Rede ist. Auch befand sich Gemistos die letzte Zeit seines Lebens, mithin auch im Jahre 1448, nicht in Konstantinopel, sondern in Sparta. Endlich müfste es auch, wenn dieser berühmte Mann der Verfasser wäre, auffallen, dafs sonst keine Kunde und keine Spur dieser Rede auf uns gekommen ist. Mehr spricht dafür, Johannes Dokeianos für den

---

1) Vgl. auch p. 23, 15 τὸν ἡμῖν εἰς πένθος ἤδη προκείμενον.

2) Heylbut a. a. O. setzt sie sogar ins 16. Jahrhundert.

3) *Quamvis autem in Theodorum Palaeologum haec omnia non male videantur convenire, opinarique aliquis possit titulum orationi a Fred. Morellio inditum natum esse ex Constantini Imperatoris fratrisque Theodori nomine illi ab auctore praescripto: non ausim tamen affirmare in illius obitum fuisse recitatam Monodiam, nedum de auctore quidquam decernere.*

Verfasser zu halten. Er war weniger berühmt, stand jedoch auch zum Kaiserhause in Beziehungen, wie seine Rede an die Kaiserin-Mutter und an den Kaiser Konstantinos, welche Tafel aus einer Abschrift von Martin Crusius hervogezogen hat (Ex Ioanne Dociano Oratore Byzantino Excerpta Crusiana, Tubingae 1827), zeigen. Ja er war es gewesen, welcher eine Gratulationsrede an Theodoros hielt[1]), als dieser nach Konstantinopel kam.[2]) Doch darf nicht verschwiegen werden, daſs die von Tafel und Hopf, Chroniques Gréco-Romanes p. 246 sq., vollständig mitgeteilte Rede auf Konstantinos einerseits keine besondre stilistische Verwandtschaft mit unsrer Rede aufweist, andrerseits einen Reichtum an Citaten und Sentenzen hat, welcher unsrer Rede völlig fremd ist.

Am verlockendsten ist die Vermutung, daſs Georgios Scholarios der Verfasser sei. Denn von ihm wird direkt bezeugt[3]), daſs er einen *Ἐπιτάφιος Θεοδώρου δεσπότου* schrieb, welcher im Codex Par. gr. 1289 fol. 14ᵛ erhalten ist. Aber dieser ist, wie die — bisher allein bekannten — Anfangsworte[4]) beweisen (*Τῷ μὲν τοῦ κρατίστου βασιλέως ἡμῶν ἀδελφῷ τρίτος μὲν ἐξήκει κειμένῳ*), mit unsrer Monodie nicht identisch, sondern später verfaſst. Man müſste also annehmen, daſs Georgios, wie einst Libanios auf Julian, erst eine Monodie und nach einiger Zeit noch einen Epitaphios auf Theodoros verfaſst habe. Aber stand er ihm wirklich so nahe, wie Libanios dem Julian? Auch an Johannes Argyropulos lieſse sich denken: er war damals in Konstantinopel und stand in nahen Beziehungen zu den Paläologen, wie seine Monodie auf den Kaiser Johannes und seine Trostrede an Konstantinos nach dem Tode des Johannes und der Kaiserin-Mutter beweisen. Doch läſst sich auch diese Vermutung, zur Zeit wenigstens, nicht näher begründen.

So wird man also die ars nesciendi üben müssen, bis ein glücklicher Fund uns mit der echten Aufschrift auch den Namen des Verfassers der Rede bringt.

Wesseling hat aber auch Recht, wenn er sagt: *Quisquis vero fuerit, non sine lepore et elegantia hanc orationem concinnavit deditque operam, ut optimos dicendi magistros sequeretur. Pauca excipio, quae usus, penes quem ius et norma loquendi, temporum lapsu mutaverat.* Und doch ist der Stil der Rede noch besser, als er in den Ausgaben von Morel und Frotscher erscheint, weil viele Flecken, welche er in diesen aufweist, nicht dem Verfasser, sondern dem Abschreiber der Handschrift, dem jüngern Godefroy, zur Last fallen. Diese Flecken sollen im Folgenden

1) Tafel a. a. O. p. 11.
2) Vgl. oben S. 644.
3) Renaudot bei Fabricius-Harles Bibl. gr. XI 353.
4) Angeführt bei Fabricius a. a. O. p. 382.

beseitigt werden, wobei ich mich auf eine dem jüngern Stevenson verdankte Neuvergleichung der Pfälzer Handschrift stütze.

Der Anfang (p. 13, 1 sq. ed. Frotscher) lautet richtig in der Handschrift: Ἄνδρες Ῥωμαῖοι, μᾶλλον δὲ τῶν ποτὲ Ῥωμαίων λείψανα δυστυχῆ, πῶς ποτε τὰ τοῦ παρόντος ἔχει πάθους ὑμῖν; ebend. Z. 4 ἆρα δοκεῖ τισιν ἐπιμετρίοις ἡμᾶς ἐξημιῶσθαι; p. 15, 4 hat der Codex nicht ἀπεικῶς, wie Morel angiebt, sondern ἐπιεικῶς, wie er konjizierte; ebend. 6 καὶ τάχ' ἂν ἀπέστησου (was sich von selbst in ἀπέστη σου korrigiert) τὸ δεινόν (wie 14, 12 τοῦ Ῥωμαίων δυστυχοῦς ἀπέστη γένους); ebend. 11 ὢ δειλίας, wie Frotscher konjizierte (Z. 15 hat Stevenson zu δείναν nichts angemerkt, aber auch dort versteht sich δειλίαν von selbst); ebend. 13 προσ εἰπεῖν, was sich von selbst in προσειπεῖν korrigiert; ebend. ἥ σε κατέσχεν ἐν δυσχερέσιν, ἃ λόγῳ πρὶν ἐξητάζομεν, ἔργοις (vgl. 16, 14 ὁρᾶν ἔχοντες, ὃ λόγῳ πρὶν ἂν οὐ μέτρια τὰς ἡμετέρας ψυχὰς ἔθραξε); p. 16, 5 nicht δή, sondern δέ, wie Morel konjizierte; ebend. 16 στέργομεν; p. 17, 1 καίτοι καὶ ἡλίῳ; ebend. 4 εἰς; 6 ἡμῖν; 8 ἀνεχόμενον; 10 τὸν ἀδελφὸν μέν σοι πρῶτον τὸν[1]) ἐν βασιλεῦσι θειότατον; p. 18, 3 ὑπὲρ ἥλικας, was sich von selbst in ὑπερήλικας verbessert, wie Morel vermutete; ebend. 10 ὡς παρανάλωμα γεγένησαι τῷ λοιμῷ; 19, 15 χρήσονται; 20, 1 ὑμεῖς ταὐτὸ τοῦτο πεπόνθατε; ebend. 4 ἀποκλαύσομαι; ebend. 12 ἀνερευνώμενος, wie Frotscher vermutete; p. 21, 3 καὶ οὐκ ἐκεῖνο; ebend. 13 ἐξ ὧν ὑπέβαλλον ἄλλοι; ebend. 15 καίτοι τἀναντία προσποιουμένοις; p. 22, 7 οὗτοι; ebend. 15 τοῦτό τε κἀκεῖνο πονηρίᾳ γνώμης ποιοῦσα; p. 23, 1 τὸ ἀφανὲς καὶ κρυπτόμενον; p. 24, 4 ἤδη δὲ καὶ εἰρήκασι; ebend. 16 ὅτι δὴ τοῦτο δόξειεν ἄν τινι τῷ τοῖς νέφεσιν ἔσθ' ὅτε καλύπτεσθαι; p. 25, 7 αὐτοῦ; p. 26, 8 τοσούτων ἐστερήθημεν; p. 29, 8 καὶ δὴ κλαίωμεν.

Gleichwohl bleiben noch manche Schäden zu heilen. Die Handschrift bietet, abgesehen von leichten Schreibversehen (wie 14, 1 ἐκωμένοις; 17, 1 εἰρήκεν; 18, 5 δοκοῦσι; 19, 6 ἡμᾶς; 20, 13 πολυπραγμονοῦντος und ψῦγμα; 23, 6 τε; 25, 6 ἀνεμνήσθης und 7 ἡμᾶς und 12 καταλείσομεν; 26, 8 ἀπαθμήσασθαι; 27, 5 μέλλειν und 10 πάντις), an vielen Stellen Falsches, und es wäre die Auffindung einer zweiten, von ihr unabhängigen Handschrift auch für die Verbesserung des Textes von Wichtigkeit. Inzwischen mögen die folgenden Vermutungen hier Platz finden.

P. 14, 1 bietet die Handschrift καὶ μὴ τὸ πάσχειν ἐστὶ σχεδὸν

---

1) Der auf diese Worte gestützte Einwand Wesselings p. 112, welcher πρῶτον als Masculinum faſste und mit τῶν verband, ist also hinfällig.

εἰπεῖν ἔχουσι; πότερα σι γε κλαίωμεν μόνον, was zu ändern sein dürfte in *καὶ μὴ τί τὸ πάσχειν ἐστὶ σχεδὸν εἰπεῖν ἔχουσι; πότερά γε κλαίωμεν μόνον; τί* dürfte an den Rand geraten und dann in *σι* verwandelt und an falsche Stelle gekommen sein. p. 18, 13 *πῶς δὲ καὶ διατεθήσονται ἃ οὐκ ἄν ποτε προσεδόκησαν; ταῦτ' ἐξαίφνης οὕτω καὶ παρ' ἐλπίδα πᾶσαν ἀκούοντες μικρὸν αὐτοῖς δόξει τὰ δάκρυα κτλ.* ist einfach durch veränderte Interpunktion zu heilen: *πῶς δὲ καὶ διατεθήσονται ἃ οὐκ ἄν ποτε προσεδόκησαν, ταῦτ' ἐξαίφνης οὕτω καὶ παρ' ἐλπίδα πᾶσαν ἀκούοντες; μικρὸν αὐτοῖς δόξει τὰ δάκρυα; οὐ μέγα ὁ κλαυθμός, ὁ κωκυτός; μέτριον, ὅ τι ἂν εἴποι τις τῶν εἰωθότων*; desgleichen im Folgenden p. 19, 1 sq. *οὐχὶ κἂν τῷ δεινῷ ἴσως τι καὶ μεῖζον δρᾶσαι διανοήσονται ἢ μᾶλλον εἰπεῖν προαχθήσονται* ⟨*καὶ*⟩ *τῶν ἀήθων χρήσονταί τινι πρὸς τὴν συμφοράν; ἀλλ' ἀπείη γε τοῦτο τοῦ ὀρθοῦ κρατήσαντος λογισμοῦ.* Ebenso ist p. 28, 14 die Interpunktion zu ändern in: *νὺξ αὐτοῖς παρ' ἡμέραν, καὶ σκότος, φεῦ, οὐκ ἐν ἀπουσίᾳ φωτός.* p. 29, 7 steht *οὐκ* nicht in der Handschrift; es dürfte daher zu lesen sein *ἢ πάντως θρηνητέον τε καὶ πενθητέον ἐκεῖνον μὴ* (Hdr. *μὲν*) *ἔχουσι· καὶ δὴ κλαίωμεν.* Der Hiatus ist nicht anstöfsig, wohl aber *μέν.*

Breslau. **Richard Foerster.**

Wo ist das Tetraevangelium von Porphyrius Uspenskij aus dem Jahre 835 entstanden?[1])

Gardthausen, der in seiner „Griechischen Paläographie“ (S. 184) auf Grund der Gleichheit der Unterschrift mit vollem Recht das Tetraevangelium von Porphyrius Uspenskij aus dem Jahre 835 mit dem Evangelium identifiziert, welches Scholz im Kloster des hl. Sabas gesehen hat, spricht zugleich die Vermutung aus, dafs der Schreiber dieses Evangeliums, der Mönch Nikolaos, in jenem Kloster gelebt und ebenda sein Werk zu Ende gebracht habe. Er sucht seine Vermutung durch die Behauptung zu begründen, dafs bei der gedrückten Lage der Christen im Orient ein so abgelegenes Kloster, wie das des hl. Sabas, wohl keine auswärtigen Erwerbungen gemacht haben könnte.

So kommt Gardthausen zu folgendem Schlusse: „Die frühesten sicheren Spuren einer durchgebildeten Minuskel führen also nicht ins Byzantinische Reich, sondern ans Tote Meer.“

Dieser Schlufs wird aber durch eine kleine Nachschrift, welche auf dem f. 344 des erwähnten Evangeliums steht und von der Hand desselben Mönches Nikolaos geschrieben ist, völlig widerlegt.

Diese Nachschrift, welche dem Gedächtnis der drei Heiligen: Plato, Theodor und Joseph gewidmet ist, lautet wie folgt:

ἐτελειώθη ἐν κ(υρί)ῳ ὁ ὅσιος (καὶ) θεοφόρος
π(ατ)ὴρ ἡμῶν Πλάτων ὁ τοῦ Χ(ριστο)ῦ ὁμολογη
[τ]ὴς ὁ μέγας τῆς οἰκουμένης φωστὴρ
μην(ὶ) Ἀπριλλίῳ δ̄ ἰνδ(ικτιῶνος) ζ̄ ἡμέ(ρᾳ) δ̄
5 *ἐτελειώθη ὁ ἐν ἁγίοις Θεόδωρος ὁ κοι*
νὸς π(ατὴ)ρ ἡμῶν (καὶ) νέος τοῦ Χ(ριστο)ῦ ὁμολογ(ητὴς)
πολλοὺς δρόμους (καὶ) ἀγῶνας διανοίσας
ἐν τῇ ἀμωμήτῳ (καὶ) ἀληθινῇ τῶν χριστι

---

1) Der folgende Aufsatz ist schon in russischer Sprache in dem zu Ehren Theod. Sokolovs herausgegebenen *Στέφανος* (Petersburg 1895, S. 76—80; vgl. Byz. Z. V 357) erschienen, doch glaube ich wegen der Wichtigkeit des Gegenstandes und der geringen Verbreitung der Kenntnis des Russischen durch die Veröffentlichung der deutschen Fassung dem Interesse der Leser zu dienen.

Anm. d. Redaktion.

ανῶν πίστει πολλούς τε φωτίσας (καὶ)
10 *ὁδηγήσας εἰς ἐπίγνωσιν εὐσεβείας*
(καὶ) σ(ωτη)ρίας μην(ὶ) Νοεμβρίῳ ια ἰνδ(ικτιῶνος) ε ἡμέ(ρᾳ) α
ἔτους δὲ ἀπὸ κτίσεως κόσμου ϛτλε
ἐτελειώθ(η) ὁ ἐν ἁγίοις π(ατ)ὴρ ἡμῶν Ἰωσὴφ ὁ ἁγι
ώτατος ἀρχ(ι)επίσκ(οπος) Θεσσαλονίκης
15 *(καὶ) νεὸς τοῦ Χ(ριστο)ῦ ὁμολογητὴς ἐν καλῇ ὁ*
μολογίᾳ (καὶ) μαρτυρίᾳ θανὼν ὑπὲρ
τῆς ἀληθείας μην(ὶ) Ἰ(ο)υλίῳ ιε ἰνδ(ι)κ(τιῶνος) ι
ἔτους δὲ κόσμου ϛτμ †.

Wie es sich aus dem Kontext ergiebt, ist das Todesjahr des hl. Plato in der Handschrift nicht erwähnt; da aber die verstorbenen Heiligen der Zeitfolge nach geordnet sind und der Tod des hl. Theodor in das Jahr 826 fällt (6335—5509 = 826), welchem die fünfte Indiktion entspricht, so können wir mit Sicherheit annehmen, dafs im ersten Falle das Jahr 813 stehen müsse (also *ἀπὸ κτίσεως κόσμου ϛτκα*), dem auch wirklich die sechste Indiktion entspricht. Also ist der hl. Plato am 4. April 813 gestorben.

Jetzt müssen wir die Persönlichkeiten der drei Heiligen näher bestimmen: der im Jahre 813 gestorbene hl. Plato war Abt des Klosters Sakkudion; er war der Oheim und zugleich der Erzieher des berühmten Wiederherstellers des Studitischen Klosters, Theodor.[1])

Theodor Studites ist im Jahre 826 gestorben, und sein Gedächtnis wird am 11. November gefeiert; folglich ist der in unserer Nachschrift erwähnte Theodor derselbe Heilige, welcher so energisch die Verehrung der heiligen Bilder verteidigte und das berühmte Statut einführte, welches als Grundlage für das des Kiewo-Pečerschen Klosters diente.

Was aber den hl. Joseph, Erzbischof von Thessalonike, betrifft, so war er bekanntlich der Bruder des Theodor Studites, verteidigte ebenfalls die Verehrung der heiligen Bilder und erlitt den Märtyrertod im Jahre 832, worauf die Worte *ἐν μαρτυρίᾳ θανὼν ὑπὲρ τῆς ἀληθείας* hinzuweisen scheinen. Also sind in unserer Nachschrift die drei Hauptrepräsentanten des Studitischen Klosters erwähnt, die nicht nur in körperlicher, sondern auch in geistiger Verwandtschaft zu einander standen.

Plato war nämlich nicht nur der Oheim, sondern auch der Erzieher des hl. Theodor, dessen Ansichten er vollständig teilte. Theodor, der energische Verteidiger der heiligen Kirche und ihrer Interessen, verdankte seinem Oheim seine geistige Entwicklung, und Joseph, Theodors

1) Cf. Thomas, Theodor von Studion und sein Zeitalter. 1892.

Bruder, war sein überzeugter Anhänger und kämpfte bis zum Tode gegen die Verfolger der heiligen Bilder.

Jedes Kloster verehrt aber gewöhnlich seine eigenen Heiligen, da diese dem Ruhme des betreffenden Klosters dienen; auch in unserem Falle kann die Entstehung der erwähnten Nachschrift wohl kaum dadurch erklärt werden, dafs der Schreiber nur etwas über die hervorragendsten Vertreter der damaligen Kirche sagen wollte. Der Anlafs zu dieser Nachschrift ist vielmehr darin zu suchen, dafs Nikolaos selbst dem Kloster angehörte, worauf auch die Worte hinweisen, welche sich auf den hl. Theodor beziehen und ihn von den anderen Heiligen abzusondern scheinen: *κοινὸς πατὴρ ἡμῶν*, d. h. unser gemeinschaftlicher Vater, unser Abt, *πολλοὺς φωτίσας καὶ ὁδηγήσας εἰς ἐπίγνωσιν εὐσεβείας*.

Dieses Kloster befand sich aber in Konstantinopel, und folglich führt uns das älteste Denkmal einer durchgebildeten Minuskel, das Tetraevangelium vom Jahre 835, nicht „an das Tote Meer", sondern in das Zentrum

des Byzantinischen Reiches. Hier, im Mittelpunkt des wissenschaftlichen und litterarischen Lebens des ganzen Reiches, entstand natürlich auch der Gedanke an die Notwendigkeit der Umbildung der bis dahin vorherrschenden Kursive.

Infolge ihres Prinzips, die Buchstaben so viel als möglich zu verbinden, wurde die Kursive am Ende so unleserlich, daſs man sie unwillkürlich durch eine andere Schrift ersetzen muſste, die sich sowohl zum Schreiben als zum Kopieren verschiedener litterarischer Werke mehr eignete. Als aber die umgearbeitete Kursive in die streng durchgebildete Minuskel überging, gewann diese in kurzer Zeit die gröſste Verbreitung; sie wurde für Bücher weltlichen wie geistlichen Inhalts verwendet, indem sie die Unziale, welche ausschlieſslich dem letzteren Zweck diente, vollständig verdrängte. Als Beweis dafür kann vor allem das Tetraevangelium vom Jahre 835 genannt werden. Ehe aber die neue Schrift vollends in ihre Rechte treten konnte, muſste noch eine ziemlich lange Zeit vergehen, sodaſs wir den Anfang der völlig durchgebildeten Minuskel mit vollem Recht in das Ende des 8. Jahrhunderts setzen können.

Gehen wir nun zur paläographischen Untersuchung der Nachschrift über.

Die Buchstaben ε, η, ι, ϑ, ϰ und υ zeichnen sich im Vergleich mit den entsprechenden Buchstaben des Evangeliumtextes durch eine besondere Form aus.

Das ε der Nachschrift behält gewöhnlich seine Minuskelform, nur zweimal und zwar in den Ligaturen ευ und ερ (Z. 15 und 16) nimmt es die rein kursive Form an, die wir schon in den Papyri des 6. Jahrhunderts finden (cf. Thompson, Handbook of greek and latin Palaeography [London 1894], S. 148, Taf.). Diese Form zeigt einen kleinen Kreis, von dem sich nach rechts hinauf eine gerade Linie abzweigt, welche durch einen Strich mit den folgenden Vokalen und Konsonanten verbunden ist. Dieselbe Form kann öfters im Text des Evangeliums in den Ligaturen εζ und εξ nachgewiesen werden.

Bemerkenswert sind auch die Buchstaben η und ϰ: sie fangen links mit einem kleinen feinen Strich an, welcher oben abgerundet ist und dann in eine gerade perpendikuläre Linie übergeht, die aber nicht immer zum Verbinden des η und ϰ mit den vorhergehenden Buchstaben bestimmt ist. Dasselbe gilt von dem ι, welches hier in dieser Form öfters, aber ausschlieſslich in der Mitte des Wortes, vorkommt. (Solche Formen der Buchstaben η, ι, ϰ finden wir schon in den Papyri des 6.—7. Jahrh., cf. Thompson, Handbook etc., p. 148, Taf.)

Was das ϑ betrifft, so finden wir in der Nachschrift neben seiner

Minuskelform auch die kursive, und zwar viermal in den Worten: *θεόδωρος*, *ἀληθινῇ*, *θανών* und *ἀληθείας* (Z. 5, 8, 16, 17). Besondere Beachtung verdient die Ligatur *θι* in *ἀληθινῇ*: das kursive *θ* wird hier nach rechts mit einem *ι* verbunden, welches fast gänzlich unter die Zeile herabsinkt; beide Buchstaben schliefsen sich so eng aneinander, dafs sie auf den ersten Blick wie ein Ganzes erscheinen.

Zum Schlufs noch einige Worte über das *υ*. Dieser Buchstabe kommt einmal (und zwar im Worte *ὑπέρ*, Z. 16) in einer Form vor, welche von der normalen Kursivform etwas abweicht. Der linke Teil des Buchstabens ist etwas höher als der rechte und fängt mit einer leichten Krümmung an. Dieselbe Form — doch nur in der Silbe *υπ* — sehen wir mehrmals im Texte des Evangeliums, f. 340 und 341.

Aufserdem können noch folgende Bemerkungen über die Schrift des Nachtrags gemacht werden:

1) Accente und Spiritus kommen fast gar nicht vor; eine Ausnahme bilden nur folgende Worte: *καί* (Z. 6), *διανοίσας* (Z. 7), *καὶ* (Z. 9), *ὁ αγιωτατος* (Z. 13), *ὁμολογια* (Z. 15), *μαρτυρία* (Z. 16).

2) Über *ι* und *υ* werden zwei Punkte nur dann gestellt, wenn diese Buchstaben am Anfang eines Wortes stehen, z. B.: *ϊωσηφ* (Z. 13), *ϊνδικτιωνος* (Z. 11), *ϊουλίω* (Z. 17), *ϊνδικτιωνος* ib., *ϋπερ* (Z. 16).

3) Von Ligaturen können wir aufser den bereits erwähnten noch folgende nachweisen: *αγ*, *αν*, *ατ*, *ει*, *εν*, *ετ*, *εσσ*, *ευ*.

4) Von Abkürzungen finden wir: 1) sakrale, $\overline{\pi\eta\rho}$, $\overline{\chi\omega}$, $\overline{\chi o\upsilon}$, 2) kursive, $\eta\mu^{\varepsilon}$ = *ημε(ρα)*, und 3) tachygraphische, und zwar Zeichen für das Bindewort *καί* und die Silben *ην* und *ας*.

5) Als Itazismus kann das Wort *διανοίσας* st. *διανύσας* bezeichnet werden. Wir müssen auch bemerken, dafs die Worte $\overline{\zeta}$ *ἡμέ(ρα)* $\overline{\delta}$ (Z. 4) zwar von derselben Hand, aber mit einer bleicheren Tinte geschrieben sind. Wahrscheinlich hat der Schreiber diese Worte später eingetragen.

Überhaupt unterscheidet sich die Schrift des Nachtrags von der des Evangeliumtextes, wie im einzelnen, so auch im allgemeinen, und zwar ist die Nachschrift viel nachlässiger geschrieben und reich an Unregelmäfsigkeiten, die wir im Evangeliumtexte nicht bemerken. Ohne Zweifel dachte der Schreiber, dafs das Kopieren eines Evangeliums besondere Rücksicht und Sorgfalt fordere, und wandte daher alle seine Kräfte auf, um die Buchstaben möglichst schön und regelmäfsig zu gestalten; bei dem Schreiben eines einfachen Nachtrags aber fühlte er sich weniger gebunden, gebrauchte einige neue Ligaturen und erlaubte sich eine gewisse Nachlässigkeit in der Gestaltung einzelner Buchstaben.

Petersburg. **G. Cereteli.**

On the date of the death of Constantine the son of Irene.

The following note is intended to correct an error which has come to be commonly accepted on this subject. Schlosser[1]) asserted on the authority of a passage in Theophanes Continuatus that in the time of Michael II Constantine had only recently died; and later writers have been content to follow Schlosser without further examination, and have even asserted that he lived till after Michael's accession[2]), a striking instance of the growth of fiction: no one, so far as I am aware, has shown the statement to be erroneous. Yet, if we look at the passage in the Constantinian writer, which Schlosser cites[3]), it is at once clear that it does not say what he supposes it to say. In the first place the reference is not to the time of Michael II at all, but to the time of Leo V, and in the second place '*τηνικαῦτα τὸν βίον μετηλλαχὼς ἦν*' does not mean 'he had lately died', but 'he was then dead', and all that the writer states is that Constantine was dead at the time of the rebellion of Thomas against Leo[4]), as indeed we might reasonably have inferred even if it had not been expressly stated, since it is not likely that Thomas would personate a living man.[5]) Constantine was therefore certainly dead before the accession of Michael. There exists however evidence, hitherto, I believe, unnoticed which enables us to throw back his death to a yet earlier time. Theodore the Studite in a letter to the monks of Sakkoudion, written, as is clear, in the reign of Nikephoros and Stauracius[6]), writes as follows: '*αὖθις εὐδόκησεν (ὁ Κύριος) ἀποδοκιμασθῆναι τὴν ἐπιχαρμονὴν τῶν μοιχοζευκτῶν καὶ μοιχοφίλων Ναζιραίων, διὰ τῆς τῶν εὐσεβῶν ἡμῶν βασιλέων δικαιοκρισίας, ἀποδωσάντων μετὰ τὸν θάνατον τὸν μοιχὸν τῇ*

1) *Gesch. der bilderstürmenden Kaiser* p. 330 note.

2) Bury, *History of the later Roman Empire* II p. 488; Oman, *Byzantine Empire* p. 199; Hodgkin, *Italy and her Invaders* VIII p. 119 note 1.

3) Theoph. cont. 2, 10.

4) So also Genesios (p. 35. 36).

5) Though in 1487 Lambert Simnel personated the living Earl of Warwick. The case of the Norman puppet who personated Michael VII may also be cited.

6) Theod. Stud. *Ep.* 1, 31.

νομίμῳ αὐτοῦ γαμετῇ'; i. e. Nikephoros by dissolving the marriage with Theodote restored Constantine *after death* to his first wife, Mary.[1]) After whose death? Not Mary's, for from another letter of Theodore it is clear that she was living after the marriage of her daughter to Michael II.[2]) Not Theodote's, for the expression would then be unnatural and illogical. It can therefore only have been Constantine's. Yet again, lower down in the same letter, we find the following passage: '*οὗτος* (*Ἰωσὴφ*) *τὸν δεύτερον Ἡρώδην τῇ μοιχείᾳ δεδειγμένον καὶ ἐστεφάνωσε καὶ κατησπάσατο μέχρι θανάτου*'. Now Joseph lived to the time of Michael I[3]); hence here again the death must have been Constantine's. Constantine died therefore not only before the date of this letter (809—811)[4]), but before the dissolution of his marriage by Nikephoros. Now in another letter Theodore implies that the reception of Joseph, which must clearly have been after the dissolution of the marriage[5]), took place two years before his own open refusal to communicate with the patriarch[6]), which from Theoph. AM 6301 we know to have been at the end of 808, and it is fairly certain that since the death of Tarasius (Feb. 18, 806) the Emperor had determined upon the restoration of Joseph.[7]) Constantine therefore died not later than 805.

The testimony of Theodore is of course conclusive and needs no corroboration; but that he did not live to the time of Leo V might fairly, I think, have been inferred from the statement of Theophanes that the Iconoclasts in 812 put forward the uncles of Constantine as candidates for the Empire, since, if Constantine himself had been alive, one would have expected them to choose him. Blindness clearly did not stand in the way, for his uncles also were blind, and the anti-Iconoclast policy of his reign had been his mother's: he is said on one occasion to have threatened to destroy the images[8]), and would

1) It is not elsewhere stated that Nikephoros did this. As the letter was written while those who refused to communicate with Joseph were being persecuted, the date must be before the accession of Michael.

2) *Ep.* 2, 181.

3) Vit. I Theod. Stud. 54; vit. II 28.

4) The persecution of the Studites began in Jan. 809 (Theoph. AM 6301).

5) This dissolution cannot have been earlier than Dec. 803 (the coronation of Stauracius).

6) *Ep.* 1, 25. Joseph was excommunicated 9 years (*Ep.* 1, 21. 25).

7) The Studites were certainly in opposition from the time of the ordination of Nikephoros (Theoph. AM 6298), and it may be presumed that the Emperor had then abandoned their policy.

8) *Narratio de Schismate Studitarum* (Migne, *Patr. Graec.* XCIX p. 1852); cf. Kedr. II p. 26.

no doubt, if restored, have adopted the policy of those who restored him. Nearer than the years 797—805 it is impossible to fix his death with certainty; but, as Theophanes does not record it, there is some presumption that it occurred before the deposition of Irene, who had reasons for not making the matter public which would not apply to Nikephoros.[1]) With this also agrees the statement of Genesios that he died '*μετὰ βραχὺ τῆς ἐκπτώσεως*'.[2]) If indeed we accept the story told by George the Monk, Zonaras, and others that he pointed out a secret treasure to Nikephoros, this date must be abandoned; but a story of hidden treasure seems more suited to the Arabian Nights than to history. I may also adduce the statement of George that Thomas personated Constantine at the time of his flight to the Arabs[3]), which from the letter of Michael II[4]) we know to have been in the reign of Irene. The participation of Thomas in the rebellion of Vardan rests only on the wild legend told by Genesios and is unknown to Michael.

While I am writing upon this subject, it seems worth while to add a few words upon the exact date of the blinding of Constantine, as to which the narrative of Theophanes is in confusion. After stating that the first attempt to seize the Emperor was on Thurs. Jul. 17, 797 the text goes on to say that he was brought to Constantinople on Saturday the 15th of the same month. Here not only are the dates inconsistent, but Jul. 17, 797 was not a Thursday but a Monday. Dr De Boor's conjecture '*Αὐγούστου*' for '*αὐτοῦ*' removes the first difficulty, but leaves the second untouched and introduces a new one, since Aug. 15 was not a Saturday, but a Tuesday. Also it does not seem likely that the intervening events occupied a month, and the expression '*τῷ σαββάτῳ ... τῇ ιε' τοῦ ... μηνός*' seems to me to imply that it was the Saturday following the Thursday above mentioned, since otherwise I should expect the day of the week to come after the day of the month and to be without the article (cf. AM 6260).

---

1) His body was in the tombs of the Emperors (Const. Porph. *de Cær. Aul. Byz.* 2. 42); but it may have been removed there by his son-in-law Michael II. Genesios (p. 35) only says '*ἔν τινι κατετέθη σορῷ τότε τῶν ἐν τῇ βασιλευούσῃ σεμνείων*'.

2) Genes. l. c.

3) „*πρὸς τὰ μέρη τῆς Συρίας ἀφίκετο, Κωνσταντῖνον ἑαυτὸν μετονομάσας*" Geo. Mon. (ed. Muralt) p. 695. The testimony of Genesios (p. 35) that he lived 25 years among the Arabs before making this claim (an improbable statement in itself) is worth little against that of George. The language of the Latin version of Michael's letter can hardly be trusted on this point.

4) Baronius XIV p. 62 ff.

Two explanations are possible. Either retain the date Sat. Jul. 15th and substitute 13th for 17th, in which case the statement that the blinding of Constantine was in the same month as that of Nikephoros (AM 6284) is a piece of forgetfulness, or suppose '*Ἰουλίου*' to be a slip for '*Αὐγούστου*' and substitute 19th for 15th.[1]) In either case there is no need to alter '*αὐτοῦ*'.

London. **E. W. Brooks.**

---

1) The latter solution is supported by the *χρονογραφία σύντομος* attributed to Nikephoros, which assigns 5 y. 2 m. 12 d. to Irene. The terms assigned to Constantine and Irene and to Constantine alone, 10 y. 2 m. 2 d. and 6 y. 9 m. 8 d., bring us to Aug. 18.

Ἔποικα.

On trouve encore au XVI[e] s. la forme ἐποῖκε: καὶ πόλεμον ἐποῖκε, il *fit* = ἐποίησε (Legrand, Poèmes hist. p. 14 v. 6; cf. p. 2 pour la date et p. 12; le Coisl. est du XVII[e] s., voir Omont, Inv. III s. n., et le fol. 27^b du XVII[e] s. fin, sans nul doute[1]); le texte paraît plus voisin du XVII[e] que du XVI[e] s.); de même G. Aet. (même époque) 83, 2 ἐποῖκαν, 111, 14 ποῖκαν.[2]) La forme ἐποίηκας se lit pour la première fois, à ma connaissance, dans le Past. Herm. II 4 (éd. Hilgenfeld p. 14, 12, d'après S; voyez pourtant sur ce ms. ibid. p. XXIV suiv.).

Il faut s'adresser à Th. Prodrome (XII[e] s.), pour expliquer cette forme.

Prodr. I 46, on lit ἐποῖκες; it. 62; 128 et 147 ἐποῖκεν; Prodr. V 23 ἔποικαν; et c'est tout pour Prodr. I, II et V, c. à-d. le Prodr. du Gr. 396, qui est à part (Essais I 19, 1). Quant à Prodr. III, IV et VI, ce n'est certainement ni le même personnage, ni la même langue, ni la même époque (cf. Essais I 66—67, 104, 124; C. Neumann, Gr. Geschichtsschr., 1888, 37—47; Wien. St., XI, 105, suiv.; K. Krumbacher, Gesch. d. byz. Litt.[2] p. 760, 3; Annuaire 1897 de l'Éc. pr. des Haut. Ét., Paris 1896, p. 60—61; Chatzidakis, Ἀκρόπολις, 5 nov., 1896, p. 2 col. 1; *Βυζαντινὰ Χρονικά*, St. Pétersb., 1897, p. 100—127; surtout S. Papadimitriou, *Οἱ Πρόδρομοι*, même recueil, 1898, p. 91—130. Il résulte de cette remarquable étude que Théodore Prodrome est distinct de Théodore Ptocho-Prodrome, le nôtre (I et II), distinct à son tour de

1) Voici ce que veut bien m'écrire, à ce sujet, M. Omont: «La petite pièce en question, écrite d'une main inexpérimentée, peut avoir aussi bien été copiée à la fin du XVI[e] qu'au commencement du XVII[e] siècle. Toutefois, comme immédiatement au-dessous, et d'une main postérieure, encore plus incorrecte, on lit: '1601 μηνυ' et le reste en blanc, j'inclinerais à croire qu'elle a été copiée à la fin du XVI[e] siècle.»

2) Publié à la fois par E. Legrand, Recueil de fables ésopiques, mises en vers par Georges l'Étolien, Paris 1896 (Bibl. gr. vulg. t. VIII), 8°, XVI-109; et par Sp. P. Lambros: *Γεωργίου τοῦ Αἰτωλοῦ μῦθοι καὶ ἀποσπάσματα τοῦ Σπανέα.* Athènes 1896, 8°, 122 p. L'auteur vécut au XVI[e] s., cf. Legrand, p. X suiv.; Lambros, p. 2 suiv. Les deux textes semblent reposer sur un même manuscrit.

Hilarion (= Prodr. III etc.). Pour ce qui est de celui-ci, le Gr. 1310 ne nous donne certainement pas des formes contemporaines de Prodr. I, II).

Trois difficultés se présentent: 1° *οι* pour *οιη*; 2° l'accent dans *ἔποικα*; 3° la désinence *-κα* (pour *-σα*) à l'aoriste.

Le premier phénomène ne nous arrêtera pas. Cf. Prodr. II 61 *ποιήσουν* disyllabe (en regard de *ποιήση* Prodr. I 177; *ποιεῖ* Prodr. II 14; *ποιῶ* II 18), *ποίσω* Prodr. I 153, 154; Span. I 71 *γυμνοὶ ἤλθομεν* (une syllabe); Glyk. 226, 228 *ποιήση* (disyllabe), 287 *ποίσω*, 311 *ποίσῃς*, et, si l'on veut, *ποιήσω οὐ μέλει* 290 (en regard de *ποιήσουν* 58); dans le même texte, *ἐποῖκε*, 262; à satiété dans G. Aet. I 8 *νὰ ποίσῃ*, 13 it.; 2, 7; 2, 14 *εἶχε ποίση* (écr. *ποίσει* = infin.) etc. etc.; Spanéas, Lambros, op. cit., 198, 355 *ἐποῖκες*. Deux voyelles contigües semblables ne rendent qu'un son, cf. Essais II p. LIX, LXVIII, LXXIII, LXXXII—LXXXV; cf. Prodr. II 88 *χρυσοχοί* (*χρυσοχόος* = *χρυσοχός*); Georg. Rhod. 616 *δηγᾶται*; *Γ. Ἀ. Καμπύση Μυστικὸ τοῦ Γάμου*, *Ἀθῆνα* 1896, 12°, *ιη'*-126, p. 4 *πρόδεψε*, p. 95 *προλίγου* (= *πρὸ ὀλίγου*, savant traité populairement), *πρωρισμένο*, p. *θ'* (même remarque); Pernot, Gramm. gr. mod., p. 36, *τεῖναι*, toutes formes courantes aujourd'hui.

Un premier exemple serait *συμπεπεικέναι* Letr. I 491, Pap. de Zoïs, l. 14, II° s. A. D. (cf. ibid. p. 489). Cf. aussi Blass[3] 60 (*ὑγεία*, *ταμεῖον*), 62 (*πεῖν* = *πιεῖν*).

Le déplacement de l'accent dans *ἔποικα* = *ἐποῖκα* semble tenir au système même de la conjugaison. Le type répandu *γράφω*, *ἔγραφον*, *ἔγραψα* fait concevoir l'augment comme un élément accentué, et l'oreille contracte l'habitude de deux groupes musicaux qui se répondent ⏑́ ⏑ au présent, ⏑́ ⏑ ⏑ à l'imp.-aor., d'où *ἔποικα*, comme l'on a inversement Spaneas I 263 (et Solom. 148) *ἐχάσες* (cf. Rev. crit. 1884, nr. 49 p. 455). Cependant ici nous avons au présent ⏑ ⏑́, c. à-d. *ποιῶ*, Prodr. II 18, *ποιεῖ* 14; Spaneas I 280 *ποιῶ*, 77 *ποιεῖ*, 140 *ποίει*. Il est vrai que nous n'avons jamais à l'imp. ⏑ ⏑́ ⏑, c. à-d. *ἐποίουν*, ni dans Prodr., ni dans Spaneas I, ni dans Glykas, mais seulement à l'aor. ⏑ ⏑́ ⏑ ⏑ ou *ἐποίησας* Spaneas I 263, qui aboutit précisément à *ἐποῖκα*. C'est le seul exemple d'aor. en *-σα* de *ποιῶ*. Il faut néanmoins rattacher le phénomène de l'accent déplacé à cet autre phénomène du *-κα* à l'aor.

Il n'y a guère de parfaits en *-κα* dans nos trois textes, tous trois du XII° s.: *οἶδα* Prodr. I 47, II 27, V 91; *οἶδε* Glyk. 134, 231, 244; *οἶδεν* Prodr. II 117; *οἶδας* Glyk. 397; Prodr. I 230 *ἀκήκοα*; 268 *πέπονθα*; Prodr. V 87 *γέγονε*; Glykas 3, 105, 514 *γέγονα*; 399 *γεγράμμεθα*; 101 *κέκτηται*; 114 *μέμνηται*; 485 *πεπλήρωται*; 552 *κέκτημαι*; voici, en regard, les part. parf. act. et pass. dans nos trois textes: Prodr. I 253 *μεμαθηκότες*; 220 *συνδεδραμηκότες*; Glyk. 515 *πεπηγώς*;

516 *γεγονώς*; 579 *ἡμαρτηκότων*; les part. parf. pass. sont en bien plus grand nombre, surtout sans redoublement. Avec redoubl.: Prodr. I 122 *πεπλησμένα*; Span. I 59 *μεμελετημένα*; Glyk. 41 *παρακεκομμένα*; 400 *κεκρυμμένα*; 402 *πεπλημμελημένων*; 418 *κεκτημένων*; 462 *ἀποκεκλεισμένων*; 493 *κατάκεκριμμένος*; 501 *δεδεμένας*; sans redoubl.: Prodr. II 93 *μεθυσμένοι*; 94 *μαγειωμένοι*, *παραβροντισμένοι*; 105 *φουσκωμένα*; Prodr. V 36 *ἀπομεριμνημένος*; 84 *ἐξεσχισμένα* (auj. ξεσκισμένος: en réalité, *sans* redoublement de tous temps); Spaneas I 11 *ἀπελπισμένος*; 129 *μεθυσμένον*; 194 *πειρασμένων*; 252 *πεινασμένον*; Glyk. 96 *ἀποδικασμένοις*; 117 *χορτασμένος*; 155 *ἐννοιασμένην*; 155 *ἐνταλωμένον*; 171 *χαωμένον* (cf. ibid. 573 *χαωθῶ*); 172 *φοβερισμένος*; 187 *ἀναγκασμένην*; 304 *βαρεμένα*. Ajoutons ici Glyk. 532 *ἐπταικότας* qui ne rentre dans aucune de nos catégories.

En fait de parfaits en *-κα*, on ne trouve que *δέδοικα* Prodr. I 273 *τρέμω*, *πτοοῦμαι*, *δέδοικα*, où l'accumulation des mots de même sens vise à un effet comique, et Glykas 469 *ἔγνωκε*, qui a toutes les apparences d'un aor. en *-κα*.

On voudra bien remarquer que le Spaneas ne présente qu'un seul parf. pass. redoublé et aucun parfait actif; or, ce texte a une importance spéciale, cf. Mél. Regnier 261—262; Berl. phil. Wochenschr. 1888, 516 [Nr. 17].

Ce que l'on trouve relativement en abondance dans nos textes, ce sont les aor. en *-κα*: Prodr. I 181 *ἀφῆκεν* (cf. Prodr. II 49 *ἀφίημι*); 235 *ἔδωκε*; V 21 *ἐπαρεδώκασιν*; 83 *ἐδῶκα*; 108 *ἔδωκεν* (verbe très fréquemment employé, Prodr. I 190 *δώσῃς*; II 24, 66, 67 *δίδεις*; 86 *δίδουν*; 108 *δώσῃς*; V 138 *δίδουν*, — toutes formes employées encore aujourd'hui, sauf *δίδωσι* V 55); *ηὕρηκα* Prodr. V 101, 106, 109; Spaneas I 221 *ἔδωκαν* (également fréquent: 120, 219, 254, 256, 267, en des formes qui ont également persisté); 224 *ἀφῆκεν*; Glykas 12 *ἀφῆκα*; 207 *ἀφῆκε*, 357 *ἀφῆκεν*; 436 *ἔδωκε*; 67 *παρέδωκε* (verbe très fréquent au simple et au composé: 178 (*παραδίδω*), 281 (*δός*), 287, 291 (*δώσω*), de même 332, 340, 391, 402 (fut. act.), 431 (*παρεδόθη*), 570 (*παραδοθῆναι*, cf. Belth. 4 *θλιβῆν τε καὶ χαρῆναι*), 370 (*ἀποδίδει*), 579 (*παρεδόθης*, cf. *δόθηκα* mod.); les autres, 59 (*δοῦναι*), 96 (*δίδοται*), 392 (*ἀντιδίδως*), 479 (*ἀποδιδούς*), sont tombées, et même, 387, *διέθηκεν*.

Par le fait, ces aor. sont encore aujourd'hui vivants: *ἔδωκα*, *βρῆκα*, *ἄφηκα*.

La désinence *-κα* de *ἔποικα*, *ἐποῖκα* ne vient donc point du parfait (Sophocles, s. v. *ποιέω*, i. f.; Hatzidakis, Einleit. p. 30), mais bien de l'aoriste. La méthode historique ne laisse pas de doute à cet égard. Les faits une fois établis, le point de départ analogique s'explique

tout seul: *ποιήσω* = *εὑρήσω* (cf. Spaneas I 110 *εὑρῆσαι*), *ἀφήσω*, *θήσω*. L'analogie part donc du futur, et nous avons ainsi dans *ἔποικα* le *-κα* de l'aoriste. Les aor. en *-κα* ont de même entraîné Prodr. I 130 *εἰσέβηκα*, 131 *ἀνέβηκα* (cf. Prodr. V 86 *ἐδιέβην*, 110 *διέβην*; Glyk. 199 *διέβηκες*, 357 *διέβηκεν*. Cf. Pap. Lup. N. 2 (IIe ou IIIe s. a. C., cf. p. 81), p. 101, l. 178—179 *εἰσαναβήσει*). Ces verbes ont suivi, parce que c'étaient des verbes aussi fréquemment employés que nos aor. en *-κα*. Ils ont aussi entraîné le déplacement de l'accent: on a dit *ἔποικα* sur *ἔδωκα*, *ηὕρηκα*, *ἔθηκα*. On constate l'attraction inverse dans Prodr. V 83 *ἐδῶκα*, en regard de *ἔδωκεν* 108. Cet accent — *ἐδῶκα* — pourrait être considéré comme conforme aux origines mêmes de cet aoriste, puisqu'il est celui du futur *δώσω*, *εὑρήσω*, *ἀφήσω* etc. Mais on peut y voir aussi l'influence des personnes du pluriel *ἐδώκαμεν* etc. Nous avons, dans la langue commune, des représentants de cette double accentuation: on dit *ἔδωκα* et *ἄφηκα*; *βρῆκα*, en revanche, l'a emporté; *ἀνέβηκα*, *κατέβηκα*, *διάβηκα*, *μπῆκα*, *βγῆκα* sont aujourd'hui courants.

Tels sont donc les faits linguistiques. Pour ce qui est de l'expansion actuelle de *ἐποῖκα*, et de son emploi dialectal, M. Krumbacher veut bien m'apprendre les détails suivants que je transcris d'après ses notes et les notes de ses correspondants; voici d'abord ce qu'il me marque lui-même: «*Ἐποῖκα* ist eine sehr *lebendige* weitverbreitete Form, deren Gebrauch sich von Trapezunt bis Cypern hinunter erstreckt» etc. Il me signale Passow 198, 21 (*ἐποῖκα*), 505, 7 (*ἐποῖκεν*) Trébizonde et voit avec raison le même *ἐποῖκες* dans le *ἐποῖνες* du N. 543, 1 (Cérisonte); *ἐποίκετεν* se lit également, pour la même région, 544, 5. — En outre, dialectalement, cette forme se rencontre dans le sud de Lesbos, ainsi que l'ont attesté à M. Krumbacher M. Chadzi Spiros, oralement, et M. Jakovidis, qui, après avoir confirmé l'existence de cette forme, ajoute dans sa lettre les réflexions suivantes qui présentent quelque intérêt: «*Ἐγὼ ὁ ἴδιος, γεννηθεὶς ἐν Μυτιλήνῃ, μέχρι τοῦ δωδεκάτου ἔτους τῆς ἡλικίας μου ὁπότε ἀνεχώρησα ἐκεῖθεν, μετεχειριζόμην τὴν λέξιν ταύτην, τὸ δὲ: ἔκανα ἠγνόουν παντελῶς. Εἰς τὸν ἐνεστῶτα εἶναι ἐν χρήσει ἀντὶ τοῦ ποιῶ τό: φτάνω ἢ φτιάνω (ἐν τῇ ἐλευθέρᾳ Ἑλλάδι καὶ ἀλλαχοῦ: φτιάνω, φκιάνω, κάμνω, κάνω). Ἐπίσης καὶ εἰς τὸν παρατατικόν. Ὁ σχηματισμὸς λοιπὸν τοῦ ῥήματος τούτου ἐν Μυτιλήνῃ ἔχει*[1]) *ὡς ἐφεξῆς: Ἐνεστώς.* **Φτάνω** *ἢ φτιάνω, φτάνεις, φτάνει, φτάνομε,*

---

1) Cette forme est loin d'être commune à tout Mitylène. L'écrivain grec, bien connu sous le nom de *Ἀργύρης Ἐφταλιώτης*, me communique la notice suivante: «*Στὸ χωριό μου (Μόλιβο) ποῖκα δὲ λένε. Δὲν ἔκανα. Σ' ἄλλα χωριὰ ὅμως ἐκεῖ κοντὰ ἔλεγαν οἱ γριοῦλες ντὰ νὰ ποίσου — τί νὰ ποίσω — κάμω. Αὐτὸ μονάχα ξέρω.*» — *Ἐποῖκα*, Folk-Lore (London), VII, 144 (Lesbos).

φτάνετε, φτάνουν. Μέλλων. Θὰ ποίσω, θὰ ποίσεις, θὰ ποίσει, θὰ ποίσουμε, θὰ ποίσετε, θὰ ποίσουν. Παρατατικός. Ἔφτανα, ἔφτανες, ἔφτανε, ʼφτάναμε, ʼφτάνετε, ἔφταναν. Ἀόριστος. ʼποῖκα, ʼποῖκες, ʼποῖκε, ʼποίκαμεν, ʼποίκατε, ʼποῖκαν καὶ ʼποίκασι. Ἡ συλλαβικὴ αὔξησις τοῦ ἀορίστου ε παραλείπεται ὡς ἐπὶ τὸ πλεῖστον χάριν συντομίας φαίνεται, ἢ καὶ ἕνεκα τῆς εὐφωνίας. (C'est le phénomène ordinaire et régulier de l'aphérèse pour la voyelle initiale atone.) *Ὥστε ὄχι: σήμερα ἐποῖκα ψωμί, ἀλλά: σήμερα ʼποῖκα ψωμί.»* Pour Chypre, nous avons le témoignage de Sakellarios, *Κυπριακά* t. II[2] (1891) p. 746. — Il est possible, observe M. Krumbacher, que cet aor. se rencontre dans d'autres Sporades; mais il n'a pu recueillir d'informations positives à ce sujet. Je reproduis une curieuse notice de M. Chadzi Spiros, que me communique M. Krumbacher: «*Χθὲς ἠρώτησα τοὺς παρευρεθέντας εἰς τὸν Σύλλογον περὶ τοῦ ποῖκα, θὰ ποίσω κ. τ. λ. ἀλλʼ οὐδεὶς ἐγνώριζε τὴν περὶ ἧς ὁ λόγος φράσιν. Ὁ ἐκ Χίου Κωνσταντινίδης καίτοι ὡς διισχυρίσθη γνωρίζει καλῶς τὴν χίαν διάλεκτον, δὲν ἤκουσε τὴν λέξιν ταύτην. Ὁ κ.* Dr. Bürchner *ὅμως, ὃν ἐπεσκέφθην εἰς τὴν οἰκίαν του, λέγει ὅτι ἤκουσε τὰ ἀνωτέρω καὶ εἰς Χίον καὶ εἰς Ῥόδον παρὰ τοῦ ἀγωγιάτου του. Ὁ κ. Βῶκος νομίζει ὅτι λέγεται τὸ ῥῆμα τοῦτο εἰς τὴν Μάνην. Κατὰ τοῦτο συμφωνεῖ καὶ ὁ κ.* Bürchner. *Δυστυχῶς δὲν ἠδυνήθην νὰ συναντήσω ἕνα Ἰατρὸν ἐκ τῶν μερῶν τῆς Μάνης, ὅστις εἶνε ἐδῶ.»* — Observations auxquelles il est intéressant d'opposer les observations suivantes qui nous renseignent du même coup sur Karystia, dans le Sud de l'Eubée. Elles sont dues à l'archimandrite Sakellaropoulos: «*Ὑποθέτω ὅτι ὁ κ. Βῶκος δὲν ἔχει σαφεῖς πληροφορίας. Μετὰ Μανιατῶν συνανεστράφην πολλάκις, ἀλλὰ οὐδέποτε ἤκουσα τοιοῦτον ἀόριστον· καὶ περὶ τούτου δύναμαι νὰ εἴπω ὅτι εἶμαι βέβαιος. Ἴσως ὁ κ. Βῶκος συγχέει τὰς πληροφορίας του. Θὰ ἤκουσε τοῦτο παρὰ Καρυστίων, οἵτινες μόνον τὸν ἀόριστον μὲ τὸ κ μεταχειρίζονται· ἔχακα ἀντὶ ἔχασα, ἐποίηκα = ἐποῖκα (συγκεκομμένως) ἀντὶ ἐποίησα, ἐξύμωκα, ἐφούρνικα, ἔπιακα = ἐπίασα.»* Ailleurs, le même archimandrite fait, au sujet de Karystia, cette remarque curieuse: «*Ἂν εἰδικῶς περὶ τοῦ μέλλοντος τοῦ ῥήματος ποιήσω λέγεται ποίσω, δὲν γινώσκω, διότι ἐκεῖ δὲν ἀντελήφθην τοιοῦτον μέλλοντα. Εἶναι πολὺ πιθανὸν νὰ λέγηται ἀλλαχοῦ.»* — Cf. *Ἐ. τ. Φ.*, V (1857), 202 *ἐδιάκα* (?) et p. 250.

Ces divers démoignages, les hésitations et les contradictions mêmes qu'ils comportent, prouvent d'une part à quel point les dialectes modernes ont été peu étudiés, et d'autre part à quel point la langue populaire *commune* est partout répandue et connue. La notice de M. Jakovidis est très instructive à cet égard: dès qu'il sort de son village, c'est *κάνω* qu'il apprend aussitôt, bien que les formes villageoises

ποῖκα, *θὰ ποίσω* soient plus près des formes de la langue savante *ποιήσω*, *ἐποίησα* etc.

Enfin, il ne faut pas oublier, d'une façon générale, les aor. tzakoniens en *-κα* Deffner, Zak. gramm. 22 suiv. et p. 38. A ce dernier passage, il semble que Deffner rattache tous ces nouveaux aor. aux aor. en *-κα*: *ἔθηκα*, *ἔδωκα*, *ἧκα*, sans toutefois s'expliquer sur le processus analogique. Deux lignes plus bas, il met même en regard oràka, tzak. et pg. *ἑώρακα*.

Une dernière réflexion: on sait que la désinence *-κα* des parfaits anciens a pour point de départ l'analogie de deux ou trois aor. en *-κα*, et même du seul *ἔδωκα*, à y bien regarder (Brugmann, Gr. Gr.[3] p. 277; G. Meyer, Gr. Gr.[3] p. 603). Il est assez piquant de suivre ainsi à travers l'histoire de la langue grecque la vitalité de l'aoriste et de constater qu'une germination semblable est due à ces mêmes deux ou trois désinences en *-κα*, qui finissent peu à peu par envahir le passif (*ἀγαπήθηκα*) et le moyen (*φοβήθηκα*), après l'actif.

Paris. **Jean Psichari.**

Μονὴ Γαλακρηνῶν.[1])

Ἡ ἐν Γαλακρήναις μονὴ ἐκτίσθη, ὡς γνωστόν, ὑπὸ τοῦ ἐν αὐτῇ μονάσαντος καὶ κατόπιν δὶς (895—907 καὶ 911—925) πατριαρχεύσαντος σοφοῦ καὶ συνετοῦ Νικολάου Α΄ τοῦ Μυστικοῦ, ὅστις καὶ ἀποθανὼν τῇ 15ῃ μαΐου 925 ἐτάφη ἐν τῇ αὐτῇ μονῇ ἔνθα καὶ ἡ σύναξις αὐτοῦ ἐτελεῖτο.

Περὶ τῆς θέσεως τῆς μονῆς ταύτης ὁ κ. Ξ. Σιδερίδης φρονεῖ ὅτι αἱ Γαλακρῆναι ἔκειντο παρὰ τὸν Δαμάτρυα ὅπου νῦν τὸ ἁγίασμα τῆς ἁγίας Γαλατιανῆς, γράφων ἐν τῇ „Συνεχείᾳ τῆς περὶ τοῦ Δαμάτρυος τῶν Βυζαντινῶν πραγματείας[2])" αὐτοῦ τάδε: „Ἐν τῇ πρὸς μεσημβρίαν ἄκρᾳ τοῦ Δαμάτρυος (Σαμάνδρας) ἀναβρύει πηγή, ἧς τὸ ὕδωρ τιτανοῦχα διερχόμενον στρώματα γαλακτῶδες ἔχει χρῶμα. Ἡ πηγὴ αὕτη τυγχάνει σεβασμοῦ παρὰ τοῖς κατοίκοις· καλεῖται δὲ παρὰ μὲν τοῖς Ὀθωμανοῖς Σουτλοῦ ἁγιάσμα ἢ Σουτλοῦ μπουνὰρ δηλαδὴ Γαλακτοῦχον ἁγίασμα ἢ Γαλακτοῦχος πηγή, παρὰ δὲ τοῖς γείτοσι χριστιανοῖς τοῦ χωρίου Μεγάλου Βακάλ-κιοΐ ἁγίασμα τῆς ἁγίας Γαλατιανῆς. Τοῦτο ἀνακαλεῖ εἰς τὴν μνήμην ἡμῶν τὴν μονὴν τῶν Γαλακρηνῶν."

Ἀλλ' ἐπ' ὀνόματι τῆς ἁγίας Γαλατιανῆς ὑπάρχει καὶ ἕτερον ἁγίασμα ἐν τῇ Βιθυνίᾳ παρὰ τὸ χωρίον Οὐρτσοῦνι, Σούτ-σουγιοῦ (ὕδωρ γάλακτος) ὡσαύτως ἐν Βιθυνίᾳ παρὰ τὸ χωρίον Μερδεγκιόζ, Σούτλουδζε δὲ ὑπάρχουσιν ἔν τε τῇ ἀνατολικῇ παραλίᾳ τοῦ Βοσπόρου καὶ ἐν Χάσκιοϊ. Ὥστε τὰ ὀνόματα Σούτλουδζε, Σουτλοῦ μπουνάρ, Σούτ-σουγιοῦ καὶ Γαλατιανὴ δὲν δύνανται νὰ πείσωσιν ἡμᾶς ὅτι πανταχοῦ ὑπῆρχον Γαλακρῆναι. Δεύτερον δὲ τοῦ ῥηθέντος ἁγιάσματος κατέχοντος τὸν μεταξὺ τῆς τότε πόλεως Δαμάτρυος καὶ τοῦ πλησίον κειμένου νεκροταφείου αὐτῆς χῶρον, δὲν φαίνεται πιθανὸν ὅτι οὗτος εἶχεν ἄλλο ὄνομα ἤτοι τὸ τῶν Γαλακρηνῶν. Πρὸς δὲ τούτοις τῶν μοναχῶν θηρευόντων ἀείποτε τὰς ὀρεινὰς κορυφὰς ἢ τοὐλάχιστον τὰ μᾶλλον ὑψηλὰ μέρη, τῆς δὲ θέσεως, ἣν ὁρίζει ὁ κ. Ξ. Σιδερίδης, οὔσης πεδιάδος,

---

1) Μέρος τῆς πραγματείας ταύτης ἀνεγνώσθη ἐν τῇ ΣΑ΄ συνεδρίᾳ τῆς Μεσαιωνολ. Ἑταιρείας.

2) Ἑλλ. Φιλ. Συλλόγου παράρτημα ΙΘ΄ τόμου, σελ. 22—24.

ἀποκρούομεν ὅτι ἐκεῖ ἐκτίσθη μονή· καθότι παρὰ τὸ Σουτλοῦ ἁγίασμα οὔτε ἐρείπια οὔτε ἴχνος ἀρχαιότητος οὐδὲν οὐδαμοῦ φαίνεται. Καὶ τέλος τὴν ἐκ τῆς Ἱερείας ὁδὸν μέχρι μὲν τοῦ νῦν Μικροῦ Βακάλ-κιοΐ ἐν ὥρᾳ „ἐπικειμένης πολλῆς χιόνος“ εἶναι δυνατὸν νὰ διατρέξῃ τις πεζῇ, ἐκεῖθεν ὅμως μέχρι τῆς ὑπὸ τοῦ κ. Σιδερίδου ὁριζομένης θέσεως δὲν εἶναι εὐχερὴς ἡ διάβασις καὶ δὴ εἰς κληρικὸν ἐν γεροντικῇ μάλιστα ἡλικίᾳ, ἅτε τοῦ μήκους τῆς ὁδοῦ ὄντος ὡς ἔγγιστα τετραώρου. Ἄλλως δὲ ἐκ τῶν λέξεων τῶν χρονογραφούντων[1]): „... διὰ τοῦ Βουκολέοντος ἐν μικρῷ πλοίῳ ἐμβιβάσαντες ἐν τῇ Ἱερείᾳ, ἀφ' ἧς πεζῇ μέχρι Γαλακρηνῶν μόλις ἀπῄει χιόνος ἐπικειμένης πολλῆς“ δεικνύεται ἡ δυσχέρεια οὐχὶ διὰ τὸ μῆκος τῆς μεταβάσεως διὰ τὸ χειμέριον τῆς ὥρας.

Ὥστε παρ' ἐμοὶ γε κριτῇ λογικώτερον καὶ ὀρθότερον εἶναι νὰ τοποθετήσῃ τις τὰς Γαλακρήνας ὀλίγον κατωτέρω καὶ πρὸς βορρᾶν τοῦ Μικροῦ Βακάλ-κιοΐ εἰς τὸ μέρος ὅπερ καλεῖται νῦν Καραμὰν-τσιφτλιγί (ἔπαυλις Καραμάν), ἀφοῦ μάλιστα ὁ κ. Ξ. Σιδερίδης ἐπὶ τῇ βάσει τῶν βυζαντινῶν ἱστορικῶν γράφει: „... Τῶν Γαλακρηνῶν πλησίον ὑπῆρχε καὶ ἄλλη μονὴ ἀγνώστου καὶ αὕτη ὀνόματος, οἰκία δὲ εἰς Ἰωάννην τὸν ἐπίκλην Ῥαίκτορα“, χωρὶς ὅμως καὶ νὰ ὁρίσῃ εἰμὴ ἐρείπια τοὐλάχιστον μέρος τι ὅπου ἔκειτο ἡ μονὴ τοῦ Ῥαίκτορος.

Ἐν τῇ ἐπαύλει λοιπὸν ταύτῃ ὑπάρχει ἁγίασμα τοῦ ἁγίου Νικολάου ἔνθα νυχθημερὸν καίεται κανδήλα ὑπὸ τοῦ κατὰ καιρὸν ἐκεῖ ὀροφύλακος. Τὸ ἁγίασμα τοῦτο κεῖται εἰς τὴν ὑπώρειαν δασώδους λόφου καὶ ἐντὸς περιφερείας τοίχου ἐχούσης μὲν τὴν σήμερον 3,50 μ. μήκους, 4,20 μ. δὲ πλάτος. Ἄνωθι τοῦ τοίχου, ὑφ' ὃν ἐκρέει τὸ ἁγίασμα καὶ οὗ τὸ ὕψος εἶναι 3 μέτρα, ὑπάρχει πλατεῖά τις μικρὰ 4 μέτρων πλάτους καὶ ἐν τῷ μέσῳ ὀπὴ ἄγουσα εἰς μικρὰν κινστέρνην. Εἰς τὴν ἄκραν ὑπάρχουσιν ἐρείπια τοίχου 2 μέτρων ὡς ἔγγιστα ὕψους καὶ ἄνωθι εἰς τὴν κορυφὴν τοῦ λόφου ἄλλα ἐρείπια ἅπερ νομίζω ὄντα τῆς μονῆς, ἔνθα εὗρον καὶ λιθίνην σφραγῖδα ἣν ἔθετον ἐπὶ τῶν ἄρτων. Εἰς 150 δὲ βημάτων ἀπόστασιν καὶ πρὸς ἀνατολὰς τοῦ ἁγιάσματος κεῖνται καὶ ἕτερα ἐρείπια, ὡς δὲ καὶ κιονόκρανα φέροντα σταυρόν.

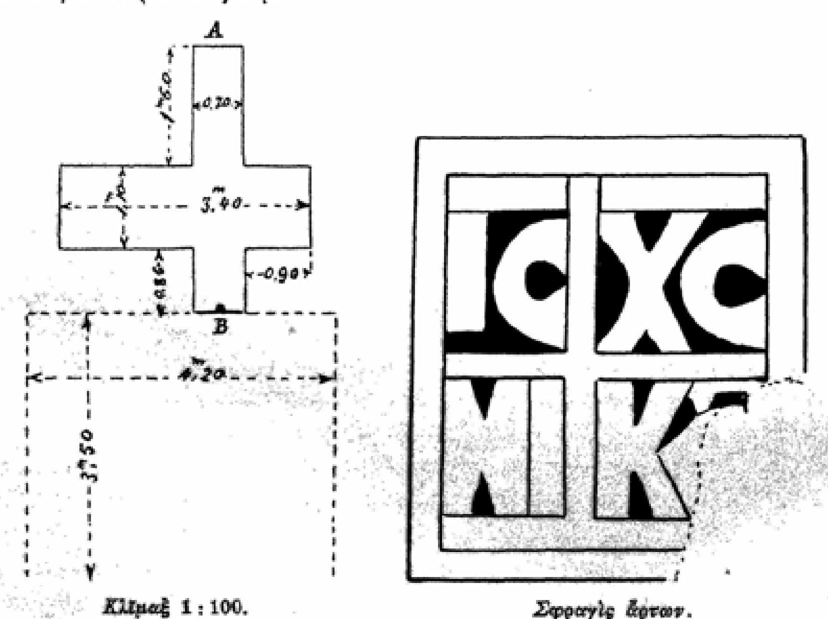
Ἡ δὲ μνήμη τοῦ ἁγίου Νικολάου ἄγεται μὲν τῇ 16ῃ μαΐου, ἐνῷ κατὰ τὸ 426 Εὐαγγέλιον τῇ 15ῃ ἡμέρᾳ τῆς θανῆς αὐτοῦ, ἀλλ' ἀναβάλλεται ἡ ἐπὶ τούτῳ πανήγυρις ὑπὸ τῶν πέριξ κατοίκων εἰς τὴν 21ην μαΐου ὡς ἑορτάσιμον. Τῇ ἡμέρᾳ ταύτῃ πλῆθος φιλεόρτων προπορευομένου τοῦ κατὰ καιρὸν ἱερέως τοῦ μικροῦ Βακάλ-κιοΐ, ὡς νῦν τοῦ Οἰκονόμου παπᾶ Εὐαγγέλου, μεταβαίνει ἐπὶ τόπου καὶ μετὰ παράκλησιν κατανυκτικὴν διαμένει μέχρι ἑσπέρας.

---

1) Λέων Γραμματ. ἐκδ. Βόννης, σελ. 279. — Οἱ μετὰ Θεοφάνην, σελ. 271. — Γ. Μοναχός, σελ. 865.

Ἀλλὰ καὶ εἰς τὸν ἀπέναντι πρὸς ἄρκτον λόφον ἀπαντῶσιν ἐρείπιά τινα, εἰς δὲ τὴν κατωφέρειαν αὐτοῦ πλεῖστα τεμάχια ἐνεπιγράφων πλίνθων καὶ κιονόκρανον ἄλλης ἐπεξεργασίας, ἅπερ δύναταί τις νὰ ὁρίσῃ ὡς τὰ τῆς μονῆς Ἰωάννου τοῦ ἐπίκλην Ῥαίκτορος λείψανα, ἀφοῦ οἱ χρονογράφοι ὁρίζουσιν ὅτι πλησίον τῶν Γαλακρηνῶν ἔκειτο καὶ ἡ μονὴ αὕτη. Ὁ κ. ὅμως Μ. Γεδεὼν παρορῶν πάντα τὰ ὑπὸ τῶν βυζαντινῶν ἱστορικῶν γραφόμενα καὶ γράφων ἐν τῷ βυζαντινῷ ἑορτολογίῳ του[1]) *ὅτι: „... ἐνταῦθα γίνεται φανερὸν ὅτι ἡ μονὴ τοῦ Ῥαίκτορος, ἣν ὁ φιλοπονώτατος καὶ γνώστης τῶν παρ' ἡμῖν βιθυνικῶν μερῶν κ. Ξ. Σιδερίδης ἔθηκε πλησίον τῆς τῶν Γαλακρηνῶν μονῆς, ἦν αὐτὴ ἡ* **τῶν Γαλακρηνῶν**, *ἡ γνωριζομένη ὑπὸ δύο ὀνόματα, ἢ μίαν μετ' ἐκείνης*

A. *πλευρὰ ἔνθεν πηγάζει τὸ ἁγίασμα.*
B. *ὀπὴ ἔνθεν ῥέει τὸ ἁγίασμα.*



Κλῖμαξ 1 : 100. *Σφραγὶς ἄρτων.*

ἀποτελοῦσα μονὴν ὑπὸ τὴν διοίκησιν ἑνὸς ἡγουμένου“, φαίνεται ὅτι δὲν προσέτρεξεν εἰς τοὺς βυζαντινοὺς συγγραφεῖς ὅπως ἴδῃ ἂν ὁ κ. Ξ. Σιδερίδης ὁρίζει ἢ αὐτοὶ οἱ βυζαντινοὶ συγγραφεῖς[2]) *πλησίον τῶν Γαλακρηνῶν τὴν μονὴν τοῦ Ῥαίκτορος. Περὶ δὲ τῆς γνώμης αὐτοῦ ὅτι ἡ μονὴ τοῦ Ῥαίκτορος ἦν αὐτὴ ἡ τῶν Γαλακρηνῶν, ἡ γνωριζομένη ὑπὸ*

---

1) *Ἑλλ. Φιλ. Σύλλ. τόμ. ΚΣΤ'*, σελ. 259.

2) *Λέων Γραμματ.* ἐκδ. Βόννης, σελ. 310. — *Γ. Κεδρηνός*, τόμ. Β', σελ. 304. — *Οἱ μετὰ Θεοφάνην*, σελ. 406, καὶ *Γεώργ. Μοναχός*, σελ. 898.

δύο ὀνόματα, ἢ μίαν μετ' ἐκείνης ἀποτελοῦσα μονὴν ὑπὸ τὴν διοίκησιν ἑνὸς ἡγουμένου, στηριζομένης δὲ ἐπὶ τῆς φυγῆς τῶν μοναχῶν τῆς μονῆς τῶν Γαλακρηνῶν ἐπὶ Νικηφόρου Φωκᾶ εἰς τὸν ναὸν τῆς Θεοτόκου τοῦ Νεωρίου, ὅστις ἦτο μετόχιον τῆς μονῆς αὐτῶν ἀπὸ τῆς βασιλείας Ῥωμανοῦ τοῦ Λεκαπηνοῦ, δυνάμεθα νὰ εἴπωμεν ὅτι ἐπειδὴ ὁ ἱερογράφος ὁ γράψας τὰ περὶ τῆς ἀνακαινίσεως τοῦ ναοῦ τῆς Θεοτόκου ἐν Νεωρίῳ εἶχεν ὑπ' ὄψει ὅτι ὁ ναὸς τοῦ Ῥαίκτορος ἔκειτο πλησίον τῶν Γαλακρηνῶν, διὰ τοῦτο φαίνεται ἵνα μὴ ἐπαναλάβῃ τὰς λέξεις οἱ μοναχοὶ τῆς μονῆς τοῦ Ῥαίκτορος κατέφυγον εἰς τὸ μετόχιον αὐτῶν, μετεχειρίσθη τὴν φράσιν οἱ μοναχοὶ τῆς μονῆς τῶν Γαλακρηνῶν, ἵνα δείξῃ ποῦ ἔκειτο ὁ τοῦ Ῥαίκτορος ναός· ὥστε ἐντεῦθεν δῆλον γίνεται ὅτι οὐκ ὀλίγα τῶν ὑπὸ τοῦ κ. Μ. Γεδεὼν γραφέντων περὶ τῶν ἀνατολικῶν προαστείων χρῄζουσι δευτέρας καὶ συντονωτέρας μελέτης.

Ἔγραφον ἐν Χρυσοκεράμῳ τοῦ Βοσπόρου τῇ 1ῃ ἰουλίου 1898.

Ἰ. Π. Μηλιόπουλος.

Δύο βυζαντινὰ σταθμία.

Τὰ ἐν τῇ ἐφημερίδι ταύτῃ (IX, σ. 477—8) ἀπεικονισμένα δύο παλαιὰ ἀντικείμενα, ἅτινα ὁ κ. Παπαγεωργίου ὀνομάζει exagia, εἶναι σταθμὰ σφόδρα μείζονα ἐξαγίων. Ἡ λέξις ἐξάγιον ἢ ἑξάγιον, ἥτις ἐν τῷ ἐμπορίῳ λόγῳ βραχύτητος μετεβλήθη εἰς στάγιον, παρίστα σταθμίον ὡρισμένης καὶ μονίμου ὁλκῆς· εἷλκε δηλαδὴ τὸ $\frac{1}{72}$ τῆς λίτρας, ὅ ἐστι κεράτια κδ΄· ταῦτα δὲ πάλιν ἀπετέλουν τὸ ἕκτον τῆς οὐγγίας· σῴζεται δὲ καὶ σήμερον ἡ λέξις ἑξάγιον ἐν τῇ γλώσσῃ τοῦ ἑλληνικοῦ λαοῦ ὑπὸ διττὴν μορφήν, ξάι ἢ ξάγι· ὅπερ σημαίνει ἀκριβῶς τὸ ἕκτον τῆς συνήθους οὐγγιᾶς.

Τοῦ πρώτου ἐκ Σάμου σταθμίου ἀγνοοῦμεν τὴν ἀκριβῆ ὁλκήν, διότι ἡ δήλωσις τοῦ κ. Στεριογλίδου ὅτι εἶναι ἐκεῖνο „βάρους ἀκριβῶς λίτρας“ οὐδὲν προσδιορίζει· ὑποθέτομεν μόνον ὅτι λίτρα ἐνταῦθα νοεῖται ἡ καταχρηστικῶς ὀνομαζομένη σήμερον ἐν Τουρκίᾳ λίτρα, ἥτις ἀντιστοιχεῖ πρὸς τὸ γαλλικὸν kilogramme. Οὕτω τὸ ἐκ Σάμου σταθμίον ἕλκει πιθανῶς γραμμάρια 1000, ἅτινα μὲ τὰ ἀπολεσθέντα ἐκ τῆς διατρήσεως αὐτοῦ συναποτελοῦσι γραμμάρια 1009,60. Ταῦτα δὲ ἂν συγκριθῶσι πρὸς τὴν ἐκ γραμμαρίων 327,453 ἕλκουσαν κωνσταντίνειον βυζαντινὴν λίτραν, δίδουσιν εἰς τὸ σταθμίον τῆς Σάμου ὁλκὴν τριῶν τοιούτων λιτρῶν μεῖον 27,341. Τὸ σταθμίον τοῦτο κατὰ τὴν ἐπ' αὐτοῦ ἐπιγραφὴν εἶχεν ἐξ ἀρχῆς ὁλκὴν τριῶν ἀκριβῶς λιτρῶν, καὶ ἐπειδὴ σήμερον εἶναι βάρους ἐλάττονος τοῦ κεκανονισμένου, φυσικὸν εἶναι νὰ πιστεύωμεν ὅτι ἡ ἐλαττονότης αὕτη προῆλθεν ἐκ τῆς ἣν αὐτὸ τὸ σταθμίον ὑπέστη σὺν τῷ χρόνῳ προστριβῆς.

Τὰ ἐπὶ τοῦ σταθμίου τῆς Σάμου γράμματα ΛΓ συνδέει ὁ κ. Παπαγεωργίου μὲ τὸ ὑπεράνω αὐτῶν μονόγραμμα καὶ οὕτως ἐξάγει τὸ ὄνομα Παλαιολόγου. Τοῦτο δὲν εἶναι ὀρθόν. Τὸ μονόγραμμα δὲν ἔχει οὐδεμίαν σχέσιν πρὸς τὰ μεμονωμένα γράμματα ΛΓ, διότι ταῦτα αὐτὰ καθ' ἑαυτὰ σημαίνουσιν ἁπλῶς τὸ „Λίτραι Γ΄“. Περὶ τῆς ἐννοίας τοῦ Λ σὺν τῷ ὑποκειμένῳ I ὅρα F. Hultsch, Metrologic. graec. rel. I, σ. 243. II, σ. 122. Ὅσον δ' ἀφορᾷ πρὸς τὸ μονόγραμμα, εἴμεθα γνώμης ὅτι τοῦτο εἶναι σφραγὶς ἐπίσημος· καίτοι δὲ εἶναι

πολύπλοκον, πρέπει, νομίζομεν, νὰ ἀναγνωσθῇ οὕτως· ΕΚ Τȣ ΕΠΑΡ-ΧΙΚȣ ϹΕΚΡΕΤȣ *ἢ* ΑΠΟ Τȣ ϹΕΚΡΕΤȣ Τȣ ΕΠΑΡΧȣ. *Ἐν τῇ δευτέρᾳ ταύτῃ ἐπιγραφῇ ὑπάρχουσι τέσσαρα* ȣ *ἀντὶ ἑνός· τρία* Τ *ἀντὶ ἑνός· τρία* Ε *ἀντὶ ἑνός· δύο* Ρ *ἀντὶ ἑνός· καὶ πάλιν δύο* Π *ἀντὶ ἑνός. Τούτων πάντων λαμβανομένων ὑπ' ὄψει μένουσι μονὰ γράμματα τὰ ἑπόμενα:* ΑΠΟΤȣϹΕΚΡΧ, *ἅτινα πραγματικῶς ἐν αὐτῷ ὑπάρχουσι τῷ μονογράμματι· ἂν δὲ προτιμήσωμεν τὴν πρώτην ἐπιγραφήν, τότε εἶναι χρεία ἑνὸς* Ι, *ὅπερ ἀκωλύτως παρέχει ἡμῖν ἓν τῶν δύο μεγάλων καθέτων σκελῶν τοῦ μονογράμματος. Γινώσκομεν πάντες ἐκ πείρας, ὅτι τοῦ κατασκευάζοντος μονογράμματα ἡ ἐπιτηδειότης συνίσταται εἰς τὸ νὰ σχηματίζῃ μίαν ἐξ ὀλίγων γραμμάτων τελείαν ἔννοιαν, ἧς τῶν ὀνομάτων ἢ τῶν λέξεων τὰ γράμματα πάντα νὰ ἀντιπροσωπεύωνται ἅπαξ ἐν αὐτῷ τῷ μονογράμματι. Τοῦτο ἀκριβῶς κατώρθωσεν ὁ τοῦ μονογράμματος τοῦ σαμιακοῦ σταθμίου κατασκευαστής· ὅτι δὲ ἡ προτεινομένη ὑφ' ἡμῶν ἀνάγνωσις αὐτοῦ δύναται νὰ φανῇ ἂν μὴ ὀρθή, ἀλλὰ πιθανῶς ὀρθή, ἀρκεῖ νὰ παρατηρηθῇ, ὅτι κατὰ τὸν ἐπαρχικὸν νόμον τῆς Κωνσταντινουπόλεως, τὸν ἐπὶ Λέοντος τοῦ 6-ου δημοσιευθέντα, ἐπίσημα σταθμία ἐν τῇ ἀγορᾷ ἐθεωροῦντο ὅσα τὴν σφραγῖδα ἔφερον τοῦ ἐπάρχου, ὅστις εἶχε, κατὰ τὸν αὐτὸν νόμον, ἴδιον σέκρετον, ἐν ᾧ καὶ ἡ σφραγὶς αὐτοῦ ὑπῆρχε*[1]. *Τὸ σαμιακὸν σταθμίον δύναται νὰ εἶναι ἢ τῆς ἐποχῆς τοῦ Λέοντος, ἢ τῆς ἐποχῆς τοῦ υἱοῦ αὐτοῦ Κωνσταντίνου τοῦ 7-ου. Ἂν δὲ λάβωμεν ὑπ' ὄψει, ὅτι ὁ ἐπαρχικὸς τοῦ Λέοντος νόμος δύναται νὰ ἔχῃ καταγωγὴν σφόδρα παλαιοτέραν τοῦ 9-ου αἰῶνος, τότε δυνάμεθα νὰ καταβιβάσωμεν τὴν ἡλικίαν τοῦ σαμιακοῦ σταθμίου καὶ μέχρι τῶν πρώτων διαδόχων τοῦ Ἰουστινιανοῦ· διότι τὰ ἐπὶ τούτου καὶ τὰ πρὸ τούτου βυζαντινὰ ἐπίσημα σταθμία, ὅσα κάπως σημαντικὴν εἶχον ὁλκήν, ἔφερον ἢ σφραγίδων εἴδη διάφορα, ἢ μορφὴν βασιλικήν, ἢ μονογράμματον ὄνομα βασιλέως, ἢ ὁλόγραφον τὸ ὄνομα τοῦ ἄρχοντος τῶν μέτρων καὶ τῶν σταθμῶν· ἀλλὰ περὶ τῶν ἐπὶ σταθμῶν σφραγιστικῶν τούτων ἐθίμων ἐλπίζομεν νὰ γράψωμεν ἐν ἐκτάσει ἄλλοτε· ἀρκεῖ δὲ νῦν ἡμῖν νὰ σημειωθῇ, ὅτι ἡ ἐκ τοῦ προρρηθέντος νόμου οριζομένη ἐπὶ σταθμῶν ἐπαρχικὴ σφραγὶς ἐγνώσθη νῦν τὸ πρῶτον διὰ τοῦ ἐν Σάμῳ εὑρεθέντος σταθμίου τῶν τριῶν λιτρῶν.*

Τὸ δεύτερον ἐκ Μακεδονίας βυζαντινὸν σταθμίον εἶναι εὐτυχῶς ζυγισμένον εἰς γραμμ. 150, 40 *ὑπὸ τοῦ κ. Παπαγεωργίου, ὅστις τὰ ἐπ' αὐτοῦ γράμματα* N̊ΛS *ἐκλαμβάνει ἀντὶ τοῦ ὀνόματος* Νικόλαος. *Ὁμολογουμένως ἡ ἀνάγνωσις αὕτη εἶναι ἐσφαλμένη, διότι τὸ* N̊ *καὶ ἐν*

---

1) *Λέοντος τοῦ Σοφοῦ τὸ ἐπαρχικὸν βιβλίον*, publié par **Jules Nicole**, Genève 1893, σ. 15 καὶ 48. *Ὁ ἐπαρχικὸς νόμος ἐδημοσιεύθη ἔτει ͵ϛυκʹ, ἤτοι μεταξὺ τῶν ἐτῶν* 911—912. *Ὅρα Ἀ. Π.-Κεραμέως Ἱεροσολ. Βιβλιοθ.* τ. 4, σ. 38.

χειρογράφοις καὶ ἐπὶ σταθμίων σημαίνει ἁπλῶς ἢ νόμισμα ἢ νομίσματα. Τὸ ἐκ Μακεδονίας σταθμίον εἶναι νομισματικὸν καὶ ἕλκει κατὰ τὴν ἐπιγραφὴν 36 κωνσταντίνεια solida, ὅ ἐστι νομίσματα χρυσᾶ· τὸ δὲ solidum ἢ νόμισμα ἀντεπροσώπευε τὸ $\frac{1}{72}$ τῆς νομισματικῆς λίτρας. Μέχρι σήμερον ἐγνώσθησαν πολλὰ τοιαῦτα νομισματικὰ σταθμία ἀπὸ ὁλκῆς ἑνὸς νομίσματος ἄχρι τριάκοντα νομισμάτων[1]· τώρα δὲ ὁ κ. Παπαγεωργίου προσθέτει τούτοις ἓν σταθμίον ὁλκῆς λϛ΄ σταθμίων, ὅ ἐστιν ἀκριβῶς ἑνὸς ἡμιλίτρου νομισματικοῦ, ὅπερ, ὡς φαίνεται, ὑπέστη φθορὰν ἐκ προστριβῆς, διότι ἡ ἐξ αὐτοῦ ποριζομένη ἐκ γραμ. 300,80 λίτρα εἶναι ἀρκούντως ἐλαφροτέρα τῆς παραδεδεγμένης.[2]) Ὅσον δ' ἀφορᾷ πρὸς τὸ ἐπ' αὐτοῦ τοῦ σταθμίου μονόγραμμα, ὅπερ ὁ κ. Παπαγεωργίου ἀφῆκεν ἀνερμήνευτον, νομίζομεν ὅτι τοῦτο κρύπτει ἁπλῶς τὸ ὄνομα Κωνσταντίνου, καὶ πιθανῶς τοῦ Μεγάλου, ἢ ἑνὸς τῶν πρώτων οὑτωσὶ ὀνομαζομένων βυζαντινῶν αὐτοκρατόρων. Τοῦ ὀνόματος τούτου τὰ γράμματα πάντα ὑπάρχουσιν ἐν αὐτῷ τῷ μονογράμματι, ἀρκεῖ μόνον νὰ παρατηρηθῇ ὅτι τὸ μικρὸν ἐν αὐτῷ καμπύλον σχῆμα γράμμα σχηματίζει διττόν, καὶ Κ καὶ C· τὸ δὲ μὴ ἀμέσως διακρινόμενον Α εἶναι ἐσχηματισμένον πλαγίως ἐκ δεξιῶν μεταξὺ τοῦ πλαγίου σκέλους τοῦ Υ καὶ τῆς ἐξωτερικῆς πρὸς δεξιὰν πλευρᾶς τοῦ Ο· ἔχει δὲ τὴν κορυφὴν αὐτοῦ ἐν τῷ κέντρῳ τοῦ μονογράμματος. Μετὰ τὴν παρατήρησιν τούτων πάντων τὸ ὄνομα διὰ κεφαλαιωδῶν γραμμάτων ἀναπαρίσταται οὕτω: ΚWΝCΤΑΝΤΙΝΟΥ.

Πετρούπολις, 25. ἀπριλίου 1900.

Ἀ. Παπαδόπουλος-Κεραμεύς.

---

1) Ἀ. Π.-Κεραμέως Περὶ τῶν βυζαντινῶν σταθμῶν τοῦ Μουσείου τῆς Ἀρχαιολογικῆς ἐν Ἀθήναις Ἑταιρίας, Ἀθήνησιν 1878, σ. 7—12. A. P.-Kérameus, Catalogue descriptif des poids antiques du Musée de l'École Evangelique, Smyrne 1880, σ. 17—21. Erich Pernice, Griechische Gewichte, Berlin 1894, σ. 204—208. G. Schlumberger, Mélanges d'archéologie byzantine, Paris 1895, σ. 24, 29 καὶ 341.

2) Μία τελεία νομισματικὴ λίτρα ἐξ 72 νομισμάτων ὑπάρχει ἐν τῷ μουσείῳ Kircher. Ὅρα P. Garrucci, Pesi antichi del Museo Kircheriano (Annali di Numismatica pubblicati da G. Fiorelli, Napoli 1853, τ. 1, σ. 207, ἀριθ. 63. Tav. VI, ἀριθ. 14).

II. Abteilung.

Alfredus Franke, De Pallada epigrammatographo. Dissert. Lipsiae, Emil Gräfe 1899. 101 S. 8⁰.

Die tüchtige Arbeit zerfällt in fünf Kapitel, von denen sich das erste und dritte mit der Überlieferung der Palladasepigramme, das zweite mit dem Leben des Dichters befaſst, im vierten und fünften werden die sprachlich-stilistischen und metrischen Eigentümlichkeiten dargelegt. Die Scheidung von echten und unechten Palladasgedichten ist besonnen durchgeführt; öfters begnügt sich der Verfasser mit Recht mit einem non liquet; für gelungen halte ich auch den Nachweis im dritten Abschnitte, daſs die Palladas-epigramme nie im Kyklos des Agathias gestanden haben und durch verschiedene Mischsammlungen in die Anthologie des Kephalas gelangt sind.

Sehr scharfsinnig ist die Untersuchung über die Entstehungszeit von XI 363 durchgeführt. Das interessante Schmähgedicht, das gegen den berühmten Themistios gerichtet ist, wird als echt erwiesen und in die ersten Monate des Jahres 384 gesetzt, während welcher der angegriffene Philosoph die Stadtpräfektur bekleidete. Dieser Nachweis ist um so erwünschter, als andre Nachrichten über die Lebenszeit des Dichters fehlen und die Echtheit des Gedichtes auf die heidnische Märtyrerin Hypatia († 415) nicht ganz feststeht. Von den übrigen Ergebnissen der Dissertation möge eine kurze Skizze eine Vorstellung geben.

Palladas (*Παλλαδᾶς*) stammte aus Alexandrien, sein Geburtsjahr wird nicht viel nach 350 fallen. Den gröſsten Teil seines Lebens wird er in der Vaterstadt zugebracht haben, doch hat er sich auch in Konstantinopel, vielleicht Studien halber, in jüngeren Jahren aufgehalten. Er war Lehrer der Grammatik, eine Stellung, die ihm nur dürftigen Lebensunterhalt bot; dieses Elend, zu dem noch eine unglückliche Ehe kam, hat seine verbitterte Lebensauffassung hervorgerufen, die sich in vielen seiner Gedichte ausspricht. Im Alter — er hat nach X 97 mehr als 72 Jahre erreicht — hat Palladas den Lehrberuf aufgegeben. Er war Heide und als solcher ein erbitterter Gegner des siegreichen Christentums. Seine Philosophie ist ein stark epikureisch gefärbter Eklektizismus. Überschätzt scheint mir von Franke das poetische Talent des Palladas. Wohl hält er sich von der leidigen Leonidas-nachahmung frei, aber seine skeptischen, moralisierenden und epideiktischen Epigramme bewegen sich doch in den ausgefahrenen Geleisen der früheren; wie viel begabter erscheinen die meisten Dichter des Agathias-Kyklos!

Nur wo er sein Lehrer- und Eheelend klagt oder Personen seiner Zeit angreift, erscheint er origineller. Von römischen Epigrammatikern scheint er keine nähere Kenntnifs besessen zu haben. Als Grammatiklehrer ist er natürlich mit den Schulaùtoren, vor allem mit Homer, aber auch mit Hesiod, Euripides und Menandros vertraut, von späteren ist ihm Lukian bekannt; gerne verwendet er Sprichwörter. Geringen Beifall scheint er bei den späteren Epigrammatikern gefunden zu haben. Seine Sprache ist die allgemeine Kunstsprache, aber in gewissen Eigentümlichkeiten, wie der Vermeidung des Duals und der Partikelarmut, kann er seine Zeit nicht verleugnen. Neue Wortbildungen finden sich besonders zum Zwecke des Wortspieles verwendet. In der Behandlung des daktylischen Versmafses schliefst er sich an Homer an, die Feinheiten der hellenistischen Verskunst verschmäht er, ebenso frei ist er von dem Einflusse des Nonnos. Der Bau seiner jambischen Trimeter ist ein strenger.

Von störenden Druckversehen sind mir aufgefallen:

Pg. 16 Z. 11 und 17 mufs es heifsen Ep. X 118 und Epp. IX 134 et 135; ebendort Z. 5 v. u. Pl. IV[a] 55[r] der Marcianus hat φιλοχρίστῳ nicht φιλοχρήστῳ; pg. 18 lies Z. 6 v. u. V. 11; pg. 22 Z. 9 v. u. Pl. IV[a] p. 47[v]; pg. 55 Z. 9 v. u. lies λιμενίτης.

Innsbruck, Ostern 1900. Carl Radinger.

Procopii Caesariensis Anecdota quae dicuntur, ed. **Michael Krascheninnikov.** Iurievi, typis Mattiesenianis 1899. LXXIV, 205 S. 8°. 5½ Rubel = 16 Frs.

Die Geheimgeschichte Prokops wurde zum ersten Mal von N. Alemanus im J. 1623 herausgegeben; die späteren Herausgeber haben den Text nicht gefördert, da sie keine weiteren Handschriften benützten. K. hat sich nun bemüht, alle Handschriften beizuziehen; er spricht in den Prolegomena sehr eingehend über die Überlieferung der Geheimgeschichte und zählt nicht weniger als 22 Handschriften auf. Von diesen sind aber seiner Ansicht nach für die Feststellung des Textes nur 4 brauchbar: der Cod. Ambros. A 182 sup. (A), der Cod. Vat. 1001 (V), der Cod. Vat. 16 (W), der Cod. Ambros. G 14 sup. (G). Den Cod. Vat. 16 hält K. für den wichtigsten; cf. p. XLIV ut vel principem huic codici locum inter ceteros omnes attribuere non dubitemus. Er spricht zwar sehr ausführlich über diese Handschrift, hat aber dabei doch sehr wichtige Dinge übersehen. Vor allem ist ihm entgangen, dafs sie in 2 verschiedene Teile zerfällt. Der erste Teil des Textes: 4, 14 (III 14, 14 in der Dindorfschen Ausg.) ἔργου bis 24, 2 (39, 1) προσουδίζει ist von anderer Hand geschrieben als der zweite Teil: 26, 27 (42, 13) ταῦτά τε bis Schlufs. Zwischen dem ersten und dem zweiten Teil ist eine Lücke. Wenn wir den kritischen Apparat K.s prüfen, so finden wir, dafs der erste Teil sehr mit dem Cod. Ambros. G 14 sup. übereinstimmt. Cf. 5, 4 (15, 11) τὸν πάντα WG, πάντα AV. 6, 20 (17, 10) ἐνθένδε WG, ἐνθάδε AV. 6, 24 (17, 14) ἦλθεν WG, ἧκεν AVW in marg. 7, 1 (17, 20) ἐσέγραψεν WG, ἐνέγραψεν AVW in marg. 7, 7 (18, 6) ἔκλαε WG, ἔκαμε AVW in marg. Der zweite Teil dagegen stimmt nicht mit G, sondern regelmäfsig mit V überein. Der erste Schreiber schrieb offenbar den Codex G ab, daneben benützte er auch V; dem zweiten

Schreiber lag nur der Codex V vor. Nach K. bietet W an folgenden Stellen allein die richtige Lesart: 8, 1 (19, 5) ἀπαγγέλλεσθαι im Text, ἀπήγγελλε (richtig) am Rand. 8, 4 (19, 8) ὑπερφυῶς παρὰ (richtig) im Text, γρ. ὡς παρὰ am Rand. 8, 15 (19, 19) αἵματι statt ἅματι. 14, 18 (27, 12) ἄπειρος (richtig) im Text, ἔμπειρος am Rand. 15, 26 (29, 2) ἐνεχώρουν statt ἀνεχώρουν. 16, 6 (29, 9) περιβαλόμενος statt περιβαλλόμενος. 19, 15 (33, 13) πολλὰ statt τὰ πολλὰ. 21, 1 (35, 9) ποιήσεσθαι statt ποιήσασθαι. 23, 1 (37, 17) μέχρι statt μέχρις. 23, 14 (38, 11) ἀπολεῖν (richtig) im Text, ἀπόλλειν am Rand. 131, 9 (155, 6) ἐμέσῃ statt ἐνμέσῃ. An den angeführten Stellen hat m. E. der Schreiber die richtige (?) Lesart durch Konjektur gefunden. In einzelnen Fällen schrieb er, wenn er eine bedeutendere Änderung vornahm, die Lesart seiner Vorlagen an den Rand. Ich weise ausdrücklich darauf hin, daſs der erste Schreiber zehnmal, der zweite Schreiber nur einmal den Text geändert hat. An der Stelle 131, 9 ἐμέσῃ zu finden statt ἐνμέσῃ war durchaus nicht schwer, da vorher ἐμεσηνοὶ schon dreimal vorgekommen war.

Nach K. bietet W öfters richtig einzelne Worte, die in allen übrigen Handschriften ausgelassen sind, und zwar an folgenden Stellen: 7, 8 (18, 7) δὲ, 16, 16 (29, 18) καὶ, 20, 23 (35, 4) γὰρ, 22, 6 (36, 16) ἦν. Es ist kaum ein Zweifel darüber, daſs an den 3 ersten Stellen der Schreiber einzelne Worte hinzugefügt hat, damit die Sätze verbunden sind; an der letzten Stelle hat er das notwendige Verbum hinzugefügt. Ich bemerke, daſs diese Besserungen insgesamt sich im ersten Teil der Handschrift befinden. Die Konjekturen des ersten Schreibers haben natürlich nicht mehr Wert als die eines Kritikers aus unserer Zeit. Nur solche Stellen sind verbessert, die leicht als korrupt erkannt werden konnten und die zu emendieren für keinen Herausgeber der Geheimgeschichte schwer gewesen wäre. Die Handschrift W muſs also für wertlos gelten.

Nach der Ansicht K.s (p. IX) ist der Codex A identisch mit jenem, von welchem Alemannus sagt, Janus Laskaris habe ihn von Konstantinopel zu Lorenzo von Medici gebracht und Katharina von Medici habe ihn nach Frankreich mitgenommen. Worauf K. seine Vermutung stützt, giebt er nicht an. Da in der Handschrift ausdrücklich bemerkt ist: Codex ex Thessalia, so kann sie kaum von Konstantinopel nach Italien gekommen sein. Janus Laskaris hat in der Regel seinen Namen in seine Handschriften geschrieben; dieser findet sich nicht in dem Codex A. K. hat auch einige Handschriften verglichen, die er selbst als Abschriften von G erkannt hat. Mir scheint die Vergleichung solcher Abschriften zwecklos zu sein.

Bei Feststellung des Textes zeigte K. gute Kenntnis von Prokops Sprachgebrauch; er hat manche Stelle richtig verbessert. Doch kann man auch in vielen Fällen mit dem Text nicht einverstanden sein. Ich will nur einige besprechen. An 6 Stellen der Geheimgeschichte kommt das Wort κοιαίστωρ (κοιαισίτωρ) vor. K. schrieb an diesen 6 Stellen κοναίστωρ (κοναισίτωρ), obwohl sämtliche Handschriften nur κοιαίστωρ (κοιαισίτωρ) bieten und diese Form regelmäſsig in den Historien Prokops und bei anderen Autoren vorkommt; cf. Mal. 370, 13. 479, 20. 494, 8. 22. Nov. 99. Suid. s. v. Πρόκλος u. s. w. 83, 3 (106, 4) ἐποιεῖτο τῶν πρασσομένων μηδένα τὸ παράπαν ξυνεῖναι ist μηδενὸς beizubehalten: er that, als ob er nichts merke von dem, was vorging. Wenn man ändern will, muſs man Ἰουστινιανὸς vor ἐποιεῖτο einschieben. 136, 3 (160, 1) τῇ ἐκ βασιλίδος παρρησίᾳ

θαρροῦντες. G bietet *βασιλέως*. Da 136, 13 erzählt wird, daſs die „Blauen“ sich an den Kaiser wandten, so muſs 136, 3 mit G *βασιλέως* geschrieben werden. 136, 25 (160, 22) *εἰ μὴ τῶν τινες διεκώλυσαν*. In G lesen wir *αὐτῶν τινες*. Dies ist die richtige Lesart. 74, 5 (97, 8) *Πρίσκος ὀνόματι, ἄγαν πονηρὸς μὲν καὶ Παφλαγὼν καὶ πρέπων τῷ προστάτῃ τὸν τρόπον ἀρέσκειν* .... K. schlägt vor: *Πρίσκος ὀνόματι, Παφλαγὼν γένος, πονηρὸς μὲν καὶ κτλ.* Es darf hier nichts geändert werden. Prokop hat bekanntlich die alten Autoren (Prosaiker und Dichter) nachgeahmt, wie kein andrer Historiker. Wir wissen nun, daſs Aristophanes in den Rittern (an vielen Stellen) den Kleon als Paphlagonier bezeichnet. Dieser erscheint in der genannten Komödie als Diener, der es versteht, sich die Gunst seines Herrn, des alten Demos, in besonderem Maſse zu erwerben; cf. V. 43 *οὗτος (ὁ Δῆμος) ... ἐπρίατο δοῦλον βυρσοδέψην Παφλαγόνα πανουργότατον καὶ διαβολώτατόν τινα. οὗτος καταγνοὺς τοῦ γέροντος τοὺς τρόπους ὁ βυρσοπαφλαγών, ὑποπεσὼν τὸν δεσπότην ᾔκαλλ', ἐθώπευ', ἐκόλακευ', ἐξηπάτα προσκυλματίοις ἄκροισι κτλ.* Ich nehme an, daſs Prokop Aristophanes gekannt hat und daſs Priskos in demselben Sinne wie Kleon ein Paphlagonier genannt wird; auch von Priskos wird hervorgehoben, daſs er ein Paphlagonier war, der seinem Herrn gut gefallen hat: *πρέπων τῷ προστάτῃ τὸν τρόπον ἀρέσκειν.*[1]) Von anderen Stellen in der Ausgabe K.s, die ich nicht für richtig halte, werde ich bei anderer Gelegenheit sprechen.

Dem Text mit kritischem Apparat folgt auf S. 145—177 eine „Appendix critica“. Hierher hat K. die „plebs coniecturarum“ verbannt. Mir scheint aber, daſs auch manche gute Konjektur nur hier erwähnt ist. So wäre m. E. 139, 19 (164, 1) *οὐδὲν δὲ οἷον καί τινος αὐτοῦ τῶν γελοίων ἐπιμνησθῆναι* ... Reiskes Vorschlag: *οὐδὲν δὲ χεῖρον καί τινος κτλ.* mindestens unter dem Text zu erwähnen gewesen. Ich halte sogar diese Lesart für die richtige; cf. Proc. de aedif. III 263, 2 *οὐδέν τι χεῖρον ἀφηγήσασθαι ἐνταῦθα τοῦ λόγου* ... III 277, 15 *οὐδὲν δὲ χεῖρον ὡς ἐν καταλόγῳ ἐπελθεῖν ἅπαντα.*

Der „Appendix critica“ schlieſsen sich S. 178 und 179 an: „Appendici criticae addenda“, ferner S. 183 ff. ein „Index nominum et rerum“. Dann folgen S. 203 f. nochmals „Addenda et corrigenda“. In seiner Vorrede S. LXIII hat K. noch 2 Stellen seiner Ausgabe verbessert. Wenn jemand den kritischen Apparat K.s benützt, muss er, um zu erfahren, was bis jetzt über die eine oder andere Stelle geschrieben worden ist, zuerst im kritischen Apparat sich umsehen, dann in der „Appendix critica“, hierauf in den „Appendici criticae addenda“ und in den „Addenda et corrigenda“. Dies ist natürlich für den Benützer der Ausgabe K.s sehr unbequem.

München. J. Haury.

Franz Diekamp, Die origenistischen Streitigkeiten im sechsten Jahrhundert und das fünfte allgemeine Konzil. Münster i. W., Aschendorff 1899. 2 Bl., 142 S. 8°.

Auf Grund eingehender Quellenstudien und chronologischer Forschungen,

---

1) Vergleiche übrigens auch Eustath. ad Iliad. p. 360 *Παφλαγόνες μὲν οὖν ἀπὸ Παφλαγόνος ἐνδόξου ἀρχηγοῦ καλοῦνται· ἡ δὲ κωμῳδία τὴν λέξιν παρέσυρεν εἰς ἀναιδῆ ῥήτορα, ὃν Παφλαγόνα ἔσκωψε παρὰ τὸ οἷον παφλάζειν ἐν δημηγορίαις.*

die ihn zur Änderung einzelner herkömmlicher Datierungen veranlassen, kommt der Verfasser zu dem Resultate, dafs die 15 Anathematismen gegen die Origenisten, welche bisher vielfach (mit Hefele) der *Σύνοδος ἐνδημοῦσα* vom Jahre 543 zugeschrieben wurden, vielmehr auf Veranlassung Justinians in einer im März oder April 553 abgehaltenen Sitzung der zu der fünften allgemeinen Synode bereits in Konstantinopel versammelten Bischöfe, vor der feierlichen Eröffnung des Konzils, ausgesprochen worden seien.

Die dogmatische Wertschätzung der 15 Kanones wird durch dieses Resultat in keiner Weise erhöht. Einmal giebt nämlich der Verfasser (S. 137) zu, dafs diese Kanones keinenfalls als Urteil einer ökumenischen Synode gelten können, was ja auch offen zu Tage liegt. Auch die im 11. Kanon der fünften Synode (über die drei Kapitel) enthaltene allgemeine Verurteilung des Origenes, deren Echtheit D. auf Grund seiner Untersuchungen (S. 73 f.) vertritt, vermag diesen Mangel nicht zu ersetzen; sie besagt „über Origines mit Unfehlbarkeit nur dieses, dafs die ihm zugeschriebenen Bücher (seine „gottlosen Schriften") Irrlehren enthalten". Ein förmlicher Beitritt des Papstes Vigilius und der übrigen Bischöfe zu den 15 Kanones ist nicht zu erweisen.

Definitive, dogmatische Bedeutung schreibt D. aber den 10 Anathematismen (S. 49) zu, die Justinian mit seinem Edikte (543) nicht nur vom Patriarchen Menas und seiner *σύνοδος ἐνδημοῦσα*, sondern auch von P. Vigilius und den übrigen Patriarchen unterzeichnen liefs; es mufs „ein so einmütiges Urteil des Gesamtepiskopates, soweit es die Glaubenslehre betrifft, als ein definitives, unfehlbares, allgemein verbindliches gelten", obwohl es sich nicht nachweisen läfst, „dafs der Papst ex cathedra, als Lehrer der ganzen Kirche, die Glaubensfrage hat entscheiden wollen" (S. 137). „Die persönliche Rechtgläubigkeit des Alexandriners ist nicht Gegenstand eines dogmatischen und unfehlbaren Urteils" (S. 138). Das letztere ist selbstverständlich, und es dürfte wohl gestattet sein, die persönlichen Verurteilungen des Or. für eine bedauerliche Ausschreitung zu halten, die beweist, wie tief begründet das Verbot des „Richtens" im Evangelium ist. Wer sich durch eigenes Studium von der ängstlichen, über jeden Zweifel erhabenen Glaubenstreue des Origenes, soweit seine persönliche Gesinnung in Frage kommt, überzeugt hat, wird dem gewifs nicht widersprechen. Or. wäre freilich kaum so ungerechten und schroffen Urteilen anheimgefallen, wenn er die Pflicht wissenschaftlicher Begründung und Vermittlung des Offenbarungsglaubens nicht so ernst und thatkräftig verstanden und in spekulativer wie kritischer Richtung durchgeführt hätte. Dazu kommt allerdings noch der tiefgehende Unterschied in der Auffassung des Christentums durch die beiden Zeitalter, deren Ausdruck Origenes und Justinian sind. Die Folgen der mafslosen Verhetzung des Or. und seiner Schule sind dem Kenner der Geschichte der Theologie nicht fremd. —

Die Frage, inwieweit die 15 Kanones in den Schriften des Or. selbst eine Unterlage haben, hat der Verfasser nicht erörtert. Der can. 6 geht gegen die dualistische Annahme eines von der göttlichen Trias verschiedenen Weltschöpfers oder Demiurgen, und verurteilt damit eine Behauptung, die Origenes selbst immerfort bekämpft und zurückweist, wie jeder, der auch nur einen flüchtigen Blick in seine Schriften wirft, erkennen mufs. Auf Mifsverständnissen mufs can. 7 beruhen, der die Annahme aller geschöpf-

lichen Naturen [Engel] seitens des Logos als origenistische Lehre verwirft (vgl. hierzu can. 4 der Anathematismen Justinians v. J. 543). Auch für can. 10, der mit dem fünften Anathem Justinians (S. 49) übereinstimmt (betr. Kugelgestalt des Auferstehungsleibes Christi und der Verklärten), bieten (wie D. selbst S. 48 andeutet) Or.' Schriften bekanntlich keine Beweise; ebensowenig für can. 11: völliges Auflösen der Leiblichkeit in der Apokatastasis. (Vgl. hierzu auch can. 2 und 14.)

Was die 10 Anathematismen vom Jahre 543 speziell betrifft (S. 49 sq.), so ist von can. 4 und 5 bereits soeben die Rede gewesen. Von einer Präexistenz des Leibes Jesu vor der Vereinigung mit der Seele und dem Logos (can. 3) ist in Or.' Schriften nichts zu finden; eine nochmalige Kreuzigung Jesu für die Dämonen in einem künftigen Weltalter (can. 7) verwirft Or. wenigstens indirekt an mehreren Stellen, so besonders in *Περὶ ἀρχῶν*, l. II, cap. 3, V.

In welchem Maſse die Anathematismen für Lehren der sog. Origenisten des 5. und 6. Jahrh., z. B. der Isochristen, zutreffend waren, hat D. ebenfalls nicht untersucht. Wir haben auch nicht die Aufgabe, hier diese Untersuchung anzuschlieſsen.

Or.' Eigenart ist es, vielfach mehrere sich mehr oder weniger ausschlieſsende Prinzipien, Anschauungen, Hypothesen in verschiedener Schärfe, mehr oder weniger unvermittelt nebeneinander bestehen zu lassen, ohne allseits die letzten Ursprünge zu erforschen oder scharfe Konsequenzen zu ziehen oder mit Ausscheidung der Einseitigkeiten die höhere Einheit der Antinomieen zu vermitteln. So enthält z. B. seine Christologie mindestens ebensowohl die Ansätze zu dem späteren Nestorianismus, wie zu dem spätalexandrinischen Monophysitismus. Zog nun ein Verehrer des Or. die Konsequenzen eines Grundsatzes mit Auſserachtlassung der ihn ausgleichenden oder mildernden Gegensätze, so konnten sich Lehren ergeben, wie manche der in den Kanones verurteilten. Es ist eben Or. nicht gelungen, selbst die reichen Erträge seines fruchtbaren Geistes zu ordnen und zu systematischem Einklange zu bringen, sodaſs seine Schriften vielfach mehr einer vielseitigen Stoff- und Gedankensammlung als einem geschlossenen Schulsystem gleichen. Or. lehrt durch sein geistiges Ringen nach einem theologischen System vielmehr selbst denken als fertige Gedanken.

Die Intriguen und Machinationen, persönlicher Ehrgeiz und Eifersucht, unchristlicher Parteifanatismus, und wie die niedrigen Instinkte alle heiſsen mögen, die am Untergange des Origenismus unter dem Deckmantel des Glaubenseifers arbeiteten, Mittel, die ja leider in keinem Zeitalter der Kirchengeschichte ganz verschmäht worden sind, machen dem Historiker auch die Annahme absichtlicher Täuschung der maſsgebenden Faktoren, zumal am byzantinischen Hofe, wahrscheinlich. Solche Machenschaften zur Herbeiführung kirchlicher Lehraussprüche wären an sich weder mit der Würde noch mit der Unfehlbarkeit des kirchlichen Lehramtes zu vereinen, wenn man nicht gerade durch die Geschichte belehrt würde, daſs der göttliche Geist alle Gefahren, auch die im Gefolge der absolutistischen Zentralisierung in weltlicher oder geistlicher Form, im Organismus der Gesamtkirche auszugleichen und sich dienstbar zu machen weiſs. Dies lehrt auch die thatsächliche Überwindung der wirklichen Irrungen des Origenes. — Die gewaltsame Unterdrückung des philosophischen und des theologischen Denkens er-

folgte durch denselben Justinian, — aber nicht im Interesse des wahren Christentums, sondern zur Begründung des Byzantinismus. Diesem zulieb wurde über die platonische Akademie Athens und in Origenes über die alexandrinische Theologie das Todesurteil verhängt, obgleich Or. der Begründer der eigentlichen theologischen Wissenschaft war.

Würzburg. Herman Schell.

H. Gelzer, Die Genesis der byzantinischen Themenverfassung. (Abhandl. d. phil.-hist. Klasse d. Sächs. Gesellsch. d. Wissensch., t. XVIII, n° 5.) Leipzig, B. G. Teubner, 1899. 134 pag. avec une carte. 4°.

Le mémoire de H. Gelzer, il faut le dire tout d'abord, est assurément l'un des meilleurs travaux et des plus remarquables qui aient paru en ces dernières années sur l'histoire, si mal connue encore, des institutions administratives de Byzance. Certes tout n'y est point nouveau, et les données générales du problème avaient été posées et résolues en des études antérieures, que G. au reste s'est complu à citer en des termes dont je lui dois personnellement exprimer toute ma reconnaissance: mais ces résultats acquis, G. les a vérifiés et complétés dans le détail avec une attention scrupuleuse, une admirable érudition, une connaissance approfondie des sources les plus diverses, et il a ainsi illuminé toute la question d'une lumière nouvelle, il l'a éclairée d'une foule de remarques fines et neuves, d'une multitude d'aperçus ingénieux et originaux: si bien que, pour toute l'histoire de l'administration byzantine entre la fin du VI[e] siècle et la fin du IX[e], ce travail prend véritablement une importance essentielle.

On peut, dans la délicate histoire de l'origine du régime des thèmes, distinguer quatre moments essentiels. 1°. C'est d'abord une période de formation, où, à la suite des groupements éphémères de Justinien, les nécessités de la défense amènent au VI[e] siècle en Occident, au VII[e] siècle en Orient la constitution d'un certain nombre de grands commandements militaires (chap. II. III. IV). G. a fort nettement exposé le détail de cette évolution en commentant, avec une science consommée, la célèbre lettre adressée en 687 au pape Jean par l'empereur Justinien II (chap. V). J'ai été fort heureux de voir acceptée par Gelzer (p. 29) la correction que j'avais proposée à ce texte, et qui, par la lecture *Carabisiani*, fait place à la flotte parmi les corps d'armée énumérés au document. Je suis de mon côté très disposé à souscrire aux doutes exprimés par G. sur l'existence d'un thème de Sicile au VII[e] siècle: j'admets volontiers que l'organisation en fut alors toute temporaire (p. 28—29), et j'avais d'ailleurs moi-même (cf. *L'origine du régime des thèmes*, p. 9) marqué mon sentiment sur ce point sous la réserve d'un point d'interrogation. Pour ce qui est du corps de l'Opsikion, je me demande s'il n'est point possible d'en trouver une mention assez antérieure à la date de 688 que Gelzer admet avec moi (p. 22). Je trouve dans la Chronique Paschale (ed. Bonn. p. 715), à la date de 626, un Léontius *κόμης τοῦ ὀψαρίου καὶ σπαθάριος*, contribuant — détail caractéristique — à calmer une émeute des scholes palatines. Ne faudrait-il point peut-être lire *Ὀψικίου*? La constitution de ce grand commandement militaire remonterait alors à l'époque même où fut organisé celui des Arméniaques. Quoi qu'il en soit, il faut noter dans cette partie du livre de G.

les informations intéressantes qu'il a, d'après l'historien arabe Kodama, données sur l'organisation des troupes de la garde (p. 17—19) et les remarques très fines qu'il a faites (p. 32—35) sur le commandement de la flotte byzantine au VII[e] siècle et sur les raisons qui en diminuèrent au siècle suivant l'importance.

2°. La constitution des grands gouvernements militaires ne fit point au début disparaître les circonscriptions anciennes de l'administration civile. G. l'a très heureusement démontré par l'exemple de l'Arménie (ch. VII) et surtout de l'Illyricum (ch. VI). Ici encore il a commenté avec une ingénieuse érudition un texte, moins connu au reste et surtout moins utilisé que la lettre de Justinien II: ce sont les Actes de S[t] Démétrius. G. a tiré de ce document des renseignements de grande valeur historique, sur la persistance au VII[e] siècle de l'administration civile dans cette province, sur la question tant controversée des invasions slaves, pour laquelle il propose (p. 51—52) une solution moyenne qui semble vraisemblable, enfin sur le caractère tout païen du culte que Thessalonique rendait à S[t] Démétrius. Ce sont là, s'il faut tout dire, d'aimables broderies autour du sujet principal, et qui, malgré leur intérêt, le font un peu perdre de vue. Pourquoi aussi, sur cette question, l'exacte et attentive érudition de G. a-t-elle omis l'article de Laurent où se trouve discutée la date des Actes de S[t] Démétrius (*Byz. Zeitschr.* IV p. 420)?

3°. L'organisation des thèmes s'acheva et se régularisa avec les Isauriens (ch. VIII). J'ai marqué, dans *l'Atlas historique* de Schrader, comment la multiplication du nombre des thèmes vient en partie de ce fait que „les empereurs apprirent à se défier de généraux investis d'un pouvoir trop considérable“. G. a bien montré l'application de ce principe. Pourtant je note ici quelques incertitudes. A la p. 79 G. attribue, et cela est juste, au règne de Constantin V la création du thème des Bucellaires, détaché de l'Opsikion, et il ne parle à cette date ni de l'Optimate ni de la Paphlagonie; bien plus il en nie formellement l'existence; et pourtant à la p. 91 il attribue formellement à Constantin V la création de ces gouvernements aux dépens de l'Opsikion. Il n'admet pas davantage (p. 79) l'existence à cette époque du thème d'Hellade, dont il place la constitution probable au IX[e] siècle seulement (p. 91 et 131). Comment G. explique-t-il alors les textes formels de Théophane (p. 368) et de Nicéphore (p. 38) où il est dit qu'en 695 Léontius patrice et stratége des Anatoliques, un moment disgracié, fut nommé ensuite στρατηγὸς Ἑλλάδος? Il y a, sur l'origine de ce gouvernement, une surprenante lacune dans le travail de G.

4°. Le IX[e] siècle marque un nouveau progrès dans le système administratif, et il se trouve que cette période nous est connue avec une rare précision, grâce aux renseignements fournis par les historiens arabes Ibn Hordadbeh et Kodama. G. a par deux fois (p. 4 et 85) reproché un peu dédaigneusement aux byzantinistes d'avoir négligé ces documents importants. La critique n'est point juste entièrement: Rambaud a cité en effet et employé, il y a 30 ans déjà, ce texte ainsi que le commentaire de Defrémery (*L'Empire grec*, p. 183 n. 1, 180, 182, 202, etc.), et je m'étonne que G. ne l'ait point remarqué. Cela dit, j'accorde volontiers que dans son chap. IX, l'un des plus importants du livre, G. a tiré de ces documents un parti excellent, soit pour l'étude de l'organisation des thèmes (je note en parti-

culier p. 86—88 la découverte du thème τῆς Τάφρου, qui comprit jusqu'au temps de Léon VI la capitale et sa banlieue), soit pour l'étude approfondie des institutions militaires de Byzance. Le système des thèmes était trop intimement lié à l'armée pour que ces recherches ne fussent point nécessaires: et nous avons en conséquence dans l'ouvrage de G. d'intéressantes informations sur l'effectif de l'armée, sur les places fortes, sur la stratégie, sur la hiérarchie du commandement et la solde, et de fines remarques sur la prépondérance de la cavalerie à partir du VIII[e] siècle (p. 105. 106), sur les raisons de la haute paie des officiers (p. 120), etc. Tout cela est excellent et nouveau, admirablement expliqué en outre et rendu sensible aux yeux par des tableaux récapitulatifs et une carte bien dressée.

On apprendra, on le voit, infiniment à lire ce savant et lucide mémoire, dont je tiens en terminant à redire la haute valeur. G. nous fait espérer en terminant qu'il poursuivra cette étude et la conduira de l'époque de Léon VI jusqu' à la fin de la période des Comnènes, peut-être même jusqu'aux Paléologues. Nous prenons acte de la promesse et en attendons inpatiemment l'accomplissement.

Paris. Ch. Diehl.

Arrigo Solmi, Le associazioni in Italia avanti le origini del Comune. Modena, coi tipi della società tipografica 1898. VIII, 140 S. 8⁰. 4 Lire.

Solmi weist in dem vorliegenden Buche die Annahme von der Fortdauer der römischen Korporationen im Mittelalter und von der Entstehung des Comune aus der Verschmelzung solcher aus dem Altertum überkommenen Genossenschaften zurück. Mit dem politischen Verfall des Römischen Reiches ging auch ein vollständiger wirtschaftlicher Verfall Hand in Hand, sodafs nach der germanischen Invasion schon die Vorbedingungen für den Fortbestand der römischen Korporationen, in denen sich das wirtschaftliche Leben der späteren Kaiserzeit bewegt hatte, fehlten. In der Zeit der byzantinischen Herrschaft in Italien verschwinden die letzten Reste dieser alten Organisation; mit der Zunft der Seifensieder von Neapel giebt sie im 6. Jahrh. ihr letztes Lebenszeichen von sich. Die geschworene Genossenschaft der Longobarden im longobardischen Herrschaftsgebiet ist eine den germanischen Gilden entsprechende Schutzgenossenschaft. Mit der Ausbildung des feudalen Systems in der Karolingerzeit verschwindet jedes freie genossenschaftliche Verhältnis; der starre Feudalismus konnte neben dem Lehnsbande kein anderes freiwilliges Band des Individuums dulden. Die Organisation der Arbeit ist in die primitiven Verhältnisse des grundherrlichen Systems zurückgesunken, die hofrechtlichen Verbände beherrschen überall das wirtschaftliche Leben. Erst mit dem Wiedererwachen von Handel und Gewerbe beginnt sich auch freies genossenschaftliches Leben wieder zu entfalten, in coniurationes, religiösen Brüderschaften und losen Vereinigungen der Arbeiter gleichen Gewerbes zur Wahrung ihrer Interessen macht sich der genossenschaftliche Trieb von neuem geltend und hilft die wirtschaftlichen Fesseln der feudalen Zeit sprengen. Die wirtschaftliche Gärung führt zu neuen sozialen Klassenbildungen, und sie finden in dem Comune, der „gröfsten und typischen Genossenschaft des Mittelalters“, gegen Ende des 11. und Anfang

des 12. Jahrh. ihren politischen Halt. Gleichzeitig mit dem Comune und denselben Motiven und Elementen entsprungen bilden sich in seinem Schoſse die drei typischen Formen der Genossenschaften des Adels (consorteria), des Kaufmanns- und des Handwerkerstandes, die sich in der Folge immer weiter ausgestalten.

Die „schola", die man besonders für die Fortdauer der römischen Korporationen im Mittelalter ins Feld geführt hat, hat thatsächlich mit den alten römischen Korporationen nichts zu thun, sie ist vielmehr eine byzantinische Einrichtung, die ihrem Wesen nach „zu der Ordnung der hierarchischen Verwaltung und nicht zu der freien Genossenschaft gehört" (S. 91). Die scholae militiae et palatinae, die scholae der agentes in rebus, die scholae der Notare sind Einrichtungen der byzantinischen Verwaltung und werden von Beamten dieser Verwaltung geleitet, und ihnen nachgebildet sind die scholae der päpstlichen Notare und anderer kirchlicher Diener, wie der cantores und defensores, nach deren Muster man dann auch wohl zu kirchlichen Leistungen verpflichtete Handwerker organisierte. Dasselbe Vorbild diente den nach der Beseitigung der byzantinischen Herrschaft in Rom und Ravenna entstandenen „scholae", den zur Verteidigung der Stadt organisierten militärischen Trupps, in die das Ravennatische und Römische Volk abgeteilt erscheint. Indem ihnen aber auch bei der Verwaltung der Stadt eine ausgedehnte Mitwirkung zugestanden wird, konnten sie um so eher bei neuen genossenschaftlichen Bildungen nachgeahmt werden, wie wir das bei den „scholae" der Fremden in Rom wahrnehmen, bei denen der Vereinigung auch das religiöse Prinzip hinzugefügt wird. Die Handwerksgenossenschaften, die mit der Umgestaltung des wirtschaftlichen Lebens neu entstehen, haben sich nun auch dieser Formen bedient. So nehmen wir hier wohl innere und äuſsere Merkmale der alten „schola" wahr, aber diese „schola" ist kein weltliches oder kirchliches Amt mehr, sondern eine freie Organisation städtischer Elemente, die naturgemäſs zunächst in den alten Verkehrszentren Rom und Ravenna erscheint, dann besonders auch dort auftritt, wo die scholae der Kirche vorhanden waren. Im übrigen nehmen diese scholae durchaus die Entwicklung der Handwerksgenossenschaften, die in den andern Städten unter anderen Namen bekannt sind.

Der Verfasser hat seine Untersuchungen mit gröſstem Fleiſs und hervorragender Sachkenntnis geführt und so zur tieferen Begründung einer ja nicht neuen Theorie manches beigetragen. Freilich hat er sich durch seine umfangreichen Vorstudien auch verleiten lassen, über den Rahmen der gestellten Aufgabe stark hinauszugehen; meiner Meinung nach konnte er nach einigen einleitenden Bemerkungen die Arbeit mit seinem 4. Kapitel (S. 82) beginnen. Fast erdrückend ist die Fülle der Zitate. Daſs sich dabei Irrtümer eingeschlichen haben, ist nicht zu verwundern. Einige von mir im letzten Kapitel vorgenommene Stichproben haben sogar ein recht ungünstiges Resultat ergeben; doch das mag Zufall sein. Ich erwähne hier: S. 132 Note 4, wo als erste Spuren von Kaufmannsgenossenschaften in Frankreich Paris 1121, Arras 1177 unter Berufung auf Hegel, Städte und Gilden II 6, 87, angeführt werden. Hegel II 87 paſst für Paris, in II 6 ist von Rouen die Rede, die Zahl 1177 bezieht sich aber auf etwas ganz anderes. Hierher gehörte das Jahr 1150 auf S. 11. Statt Arras 1177 und Hegel II 6 müſste also stehen Rouen 1150 und Hegel II 11. S. 137 in Note 4 zu S. 136

mufs es statt Worms 1100 — 1106 heifsen. S. 133 Note 3 durfte die Herleitung der Zünfte aus den hofrechtlichen Verbänden nicht als die herrschende Meinung in Deutschland angeführt werden.

Breslau. Kolmar Schaube.

Documenta spectantia historiam orthodoxae dioeceseos Dalmatiae et Istriae a XV usque ad XIX saeculum, collegit digessitque **E. N. M⟨ilaš⟩**. Band I. Zara 1899. XXVI, 501 S. gr. 8⁰.

Der orthodoxe Bischof von Zara, Dr. Nikodem Milaš, hat sich die Aufgabe gestellt, eine auf zwei Bände berechnete Sammlung der auf die orthodoxe Kirche in Dalmatien Bezug nehmenden Urkunden herauszugeben. Der erste uns vorliegende Band umfafst die Zeit der venetianischen Herrschaft, d. i. vom Anfang des 15. bis Ende des 18. Jahrh., und enthält 193 Stücke, von welchen die aus dem 17. und 18. Jahrh. zum gröfsten Teil hier zum erstenmal veröffentlicht werden, während die älteren zumeist schon bekannt waren (bei Farlati, Illyricum sacrum; Lamansky, Secrets d'état de Venise; Le Bret, Magazin zum Gebrauch der Staaten- und Kirchen-Geschichte u. s. w.). Die in den älteren Sammlungen enthaltenen Urkunden werden von M. einfach (nur mit Herstellung der gegenwärtig üblichen Orthographie) abgedruckt, dagegen für die bei Le Bret in deutscher Übersetzung herausgegebenen Stücke der lateinische, bezw. italienische Originaltext veröffentlicht, mit Ausnahme von elf Urkunden, deren Originaltext von M. nicht gefunden werden konnte und die daher von ihm wiederum aus dem Deutschen ins Serbische übersetzt wurden. Die meisten der von M. zum erstenmal herausgegebenen Urkunden beziehen sich speziell auf die Geschichte der orthodoxen Serben Dalmatiens und beleuchten das nichts weniger als konsequente Verhalten der Venetianer gegenüber ihren orthodoxen Unterthanen in Dalmatien. Für den Leserkreis dieser Zeitschrift haben aber diejenigen Urkunden ein gröfseres Interesse, welche sich auf die griechischen Unterthanen der Republik beziehen. Gleich das erste Stück (vom 27. April 1412) enthält ein Verbot, dafs in Venedig graeco more die Messe gelesen werde, und der betreffende Geistliche, Michali q. Cosma de Nigroponte, wird aus Venedig ausgewiesen. Doch schon im Jahre 1456 giebt die venetianische Regierung dem katholischen Patriarchen von Venedig die Erlaubnis, für die grofse Anzahl der in Venedig lebenden Griechen eine Kirche abzutreten, bezw. zu bauen (Nr. VII). Aber erst im Jahre 1514 wurde zuerst vom Dogen (Nr. XII), dann von Papst Leo X (Nr. XIII) diesen Griechen erlaubt, eine Kirche zu bauen und bei derselben einen Priester anzustellen, worauf im Jahre 1534 die Anzahl der bei der griech. St. Georgs-Kirche angestellten Geistlichen auf 2 erhöht wurde unter der Bedingung, dafs dieselben „cattolici e non scismatici“ sein müssen (Nr. XVIII). Für die Geschichte der griechischen Kolonie in Venedig ist dann wichtig Nr. CLXIII aus dem Jahre 1761, womit auf Grund eines Berichtes des Provveditore von Dalmatien und Albanien, Francesco Grimani (Nr. CXLVI), die Neubesetzung der seit dem Jahre 1713 erledigten Stelle eines griechischen Erzbischofs dekretiert wird unter der Bedingung, dafs der neue Erzbischof ein katholisches Glaubensbekenntnis ablege, eine Mafsregel, welche die venetianische Regierung einem Protest des Papstes Clemens XIII gegenüber zu rechtfertigen suchte (Nr. CLXVIII). — Unter den griechischen

Stücken ist neu nur Nr. CXLVIII, ein Sendschreiben des ökumenischen Patriarchen Kyrillos aus dem Jahre 1759, womit den in Dalmatien lebenden Orthodoxen Belehrungen über die Taufe der Neugeborenen gegeben werden, übrigens nur in kirchenslavischer Übersetzung erhalten.

Über den diplomatischen Zustand der von ihm herausgegebenen Urkunden und über die Art und Weise der Herausgabe giebt uns M. nur spärliche Auskunft. So erwähnt er nur im allgemeinen, daſs die (in den Archiven der orthodoxen Kirchengemeinden und -behörden Dalmatiens aufbewahrten) Urkunden zum geringeren Teil im Originale erhalten seien, zumeist aber aus „ziemlich guten“ in der Regel beglaubigten Abschriften bestehen; es wird aber nur in den seltensten Fällen angegeben, welcher von diesen drei Kategorien die einzelnen Urkunden angehören. Und auch in Bezug auf den Text wird zwar behauptet, daſs nur „orthographische und an einzelnen Stellen grammatische“ Verbesserungen vorgenommen wurden (S. VII), doch an einer andern Stelle (S. XI) wird von Korrekturen gesprochen, die im Texte der Urkunden aus den dalmatinischen Archiven auf Grund der im Stadtarchiv von Venedig erhaltenen Schriftstücke durchgeführt wurden, es wird aber nicht gesagt, wo und in welchem Umfange diese Korrekturen vorgenommen wurden. Ebenso ist es nicht zu billigen, wenn M. in seine Sammlung diejenigen Urkunden nicht aufgenommen hat, „deren Authenticität ihm zweifelhaft erschien oder nicht von allen anerkannt wird“ (S. VII)[1], ohne sie genauer anzugeben, besonders insofern es sich um solche Urkunden handelt, die noch gar nicht bekannt waren. Endlich wäre zu wünschen gewesen, daſs in den Fällen, wo eine Urkunde in mehreren Fassungen vorlag, nicht nur die eine als Grundlage für die Edition genommen werde, sondern daſs man darüber Auskunft bekomme, ob zwischen denselben Unterschiede im Texte, und dann in welchem Maſse bestehen. Vielleicht läſst sich das beim zweiten Bande vermeiden, was wohl nur von Vorteil für das schöne Werk wäre.

Wien. M. Rešetar.

Paul Wilhelm von Keppler, Bischof von Rottenburg, Wanderfahrten und Wallfahrten im Orient. 3. Auflage. Freiburg i. Br., Herder 1899. VIII, 533 S. 8°. 8 *M.*

Weite Reisen, vor allem in den Orient und mit dem Besuch der heiligen Stätten Palästinas verbunden, sind ersehnte Erholungstage im Leben eines Priesters; der Inhalt des in dritter Auflage vorliegenden Buches ist von einer solchen Stimmung getragen. Auf einer zweiten Reise nach Ägypten, Syrien, Palästina und Kleinasien hoffte der Verfasser das Gesagte ergänzen und verbessern zu können, als seine Ernennung zum Bischof von Rottenburg solche Pläne vereitelte.

Es ist nur als Vorzug zu betrachten, wenn im Gegensatz zur frivolen Rührseligkeit sceptischer Modernen, wie unter andern Pierre Loti sie zum Ausdruck bringt, in diesen „Wanderfahrten“ vornehmlich das religiöse Ge-

---

1) Ich berücksichtige immer den serbischen Text des Vorwortes, da ich Grund habe anzunehmen, daſs der beigegebene lateinische, der mit dem ersteren nicht überall wörtlich übereinstimmt, bloſs eine Übersetzung des von M. geschriebenen Vorwortes ist.

fühl mit entsprechendem Ernst betont ist. In Bezug auf plastische Schönheit der Darstellung allerdings bleibt der Franzose dem Deutschen überlegen. Kepplers warmes Naturempfinden spricht in Bildern, die ungleich mächtiger wirken würden, hätte der Verfasser, wie in der Beschreibung des Sees von Tiberias, die Mufse sie zu kürzen gefunden. Die Gewöhnungen des Lehrstuhls und der Kanzel kamen dem Inhalt des Buchs zu Gute: er verdiente, dafs die Form sich gänzlich von ihrem Einflufs befreit hätte.

Das Anrecht dieses Reiseberichtes, in der Byzantinischen Zeitschrift Erwähnung zu finden, begründet sich darauf, dafs Keppler mit Vorliebe der Bauten Konstantins und Justinians gedenkt und sie nach dem Zeugnis ihrer Historiker rekonstruiert, auch wenn dieselben, wie leider in den meisten Fällen, bis auf wenige Spuren der Zerstörung anheimgefallen sind. So benützt er S. 214 für die erste (Konstantinische) Grabeskirche, „Anastasis", den Bericht des Eusebios, S. 234 für die Kirche der Theotokos jenen des Prokop, für die Basilika, die in der Konstantinischen Zeit über dem Coenaculum errichtet wurde, die Katechesis des hl. Kyrill von Jerusalem. Mit Berufung auf Vogüé und Sandel erkennt er im Bau über der Geburtsgrotte zu Bethlehem die Kirche Konstantins. Die enthusiastische Schilderung der Hagia Sophia bringt nichts Neues zur Kenntnis des noch immer nicht in allen seinen Geheimnissen erforschten Wunderbaues, wohl aber wiederholt sie die Warnung, das komplizierte System sei gefährdet, der Bestand der Kuppel, die schon Prokop „wie mit einer Kette am Himmel befestigt" erschien, nicht mehr gesichert. Die Vorliebe für die orientalische Welt erscheint bei Keppler nicht auf ihre Vergangenheit und ihre Kunst beschränkt. Er begrüfst die Encyclica vom 30. November 1894, welche die orientalischen Riten schützt und die Bildung der Theologen auf Grundlage der Schriften der orientalischen Väter bezweckt, und äufsert den irenischen Wunsch, diese Kirchen von Rom aus nicht beständig geschulmeistert zu sehen. Als Empfangende und Lernende ebenso wie als Gebende und Lehrende sollten die Abendländer, so betont Bischof von Keppler mit vollem Recht, ihnen gegenüber sich verhalten. Wir können nur hoffen, dafs solche Worte gehört und beherzigt werden möchten. Die Zeiten sind leider noch fern, wo sie Meinungsausdruck der lateinischen Christenheit sein werden.

München. Lady Blennerhassett.

Jos. Strzygowski, Der Bilderkreis des griechischen Physiologus, des Kosmas Indikopleustes und Oktateuch nach Handschriften der Bibliothek zu Smyrna. Mit 40 Lichtdrucktafeln und 3 Abbildungen im Texte. Leipzig, B. G. Teubner 1899. 130 S. 8°. 12 *M.* (= Byzantinisches Archiv, herausgegeben von K. Krumbacher. Heft 2.)

Die Hs B. 8 der Bibliothek der *εὐαγγελικὴ σχολή* in Smyrna enthält den Physiologus, das Steinbuch und verwandte Traktate, sowie eine Redaktion der christlichen Ortskunde des Kosmas Indikopleustes. Sie wird in das 11. Jahrh. gesetzt, dürfte aber nicht vor dessen Ende entstanden sein. Die Vereinigung der Texte in der Hs ist keine zufällige, wie die Übernahme von vier Kapiteln aus der Beschreibung der indischen Tiere bei Kosmas in den Physiologus beweist. Die kunstgeschichtliche Bedeutung der Hs beruht nicht auf der — mittelmäfsigen — Ausführung der Bilder, sondern auf der Selten-

heit, ja Einzigart des Cyklus. Während abendländische illustrierte Physiologushandschriften, deren älteste aus dem 9. Jahrh., nicht selten sind — die zahllosen englischen Bestiarien des 12. u. 13. Jahrh. beweisen die Beliebtheit des Buches in dieser Zeit —, sind von griechischen ill. Hss aus dem MA nur noch zwei durch Zuretti bekannt geworden; beide (Cod. Ambros. E. 16. sup. und Taurin. B, VI, 39 [C. I. 2]) können indessen keinen Anspruch erheben, der Smyrnaer Hs an die Seite gestellt zu werden. Ihre Illustration zerfällt in zwei Klassen von Bildern, deren eine das Tier und seine Eigenschaften, die andere die sinnbildliche Ausdeutung darstellt. Trotz einiger Lücken im Sm. Exemplar ist anzunehmen, daſs der vollständige Physiologus zu jedem Tier und jeder Eigenschaft ein Bild beider Klassen brachte. Bezeichnenderweise fehlen die ausdeutenden Bilder bei den aus dem Kosmas entlehnten Tieren. Strzygowski giebt eine ausführliche Beschreibung und ikonographische Würdigung des Bilderschatzes. Sind die Bilder zur Fabel meist sehr einfach, ohne Handlung oder mit Herausgreifung eines bezeichnenden Einzelzuges, so hebt der Verfasser mit Recht einige hervor, in welchen eine Darstellung der Tageszeit versucht ist. Wichtiger als Tag und Nacht ist der „frühe Morgen“, an dem die Schwalbe den Schläfer weckt und zur Arbeit ruft. In den Ausdeutungen stehen die Bilder aus Altem und Neuem Testament an Interesse voran. Dreimal kommt die Verkündigung Mariae vor, darunter einmal die seltene Verkündigung am Brunnen, dreimal die Auferstehung und — nach Strz. viermal — die Kreuzigung. In der vierten Darstellung derselben (zum Kapitel vom Ichneumon (36) S. 96 (Taf. XVIII)) können wir nur eine Verspottung Christi sehen: zwei Kerle hauen mit Keule und Messer auf ihn ein, während zwei andere seine Arme ausgebreitet halten. Die Stellung ist so der des Crucifixus sehr ähnlich, und durch die Ausladung des Körpers und Neigung des Kopfes hat der Künstler sie noch mehr angeähnelt.

Strzygowski widmet das letzte Kapitel der Geschichte des Bilderkreises der Sm. Hs. Er ist zweifellos nicht Erfindung des Malers. Bald steht ein Bild an falscher Stelle, bald paſst es nicht zur Textredaktion der Hs, bald haben sich beim Kopieren Irrtümer eingeschlichen: das deutlichste Beispiel, die Schiffer, welche den Walfisch für eine Insel halten und darauf ihr Mahl bereiten, — kochen es in einer Landschaft! Der Bilderkreis ist also älter als die vorliegende Hs, die vermutlich auf dem Sinai entstanden ist (S. 100). Strz. erkennt in den Bildern zur Deutung des Physiologus eine Reihe von Berührungspunkten mit der sog. mönchisch-theologischen Redaktion der Psalterillustration und kommt zu dem Schluſs, „daſs beide Bilderkreise in der gleichen Zeit und der gleichen Umgebung entstanden sind“. Hinsichtlich der Bilder zur Fabel scheinen die bewuſste Psalterredaktion und der Physiologus von einander abhängig zu sein: ein Psalterbild (das Einhorn) scheint aus dem Physiologus, eine Illustration desselben zum Kapitel über den Biber aus dem Psalter entlehnt zu sein. Die Annahme eines altbyzantinischen Physiologusbilderkreises möchte Strz. trotzdem nicht gänzlich verwerfen, obgleich in der vorikonoklastischen Kunst keine Spur seiner Einwirkung nachzuweisen ist. Freilich scheint auch der Einfluſs der mittelbyz. Redaktion ein sehr geringer gewesen zu sein. Wenn auch die Lust zur Anbringung der Fabeltiere sich steigert, von einer Einwirkung des Physiologus legen die von Strz. beigebrachten Beispiele kein zwingendes Zeugnis

ab. Jedenfalls hat der mittelbyz. Physiologus nicht die kunstgeschichtliche Bedeutung des lateinischen, ebensowenig wie er eine gleiche litterarische hat. Erst in spätbyz. Zeit mehren sich die Beispiele des griech. illustrierten Physiologus, aber auf sie dürfte der abendländische von Einfluſs gewesen sein. Von dieser Seite her ist noch viel Aufschluſs über die oben angedeuteten Fragen zu erwarten. Hoffentlich wird den abendländischen Bildercyklen bald eine ebenso vorzügliche Untersuchung gewidmet und dabei die litterarische Seite ebenso gründlich behandelt, wie es hier dank der Mitarbeit M. Goldstaubs möglich war.

Im Anhang behandelt Strz. die derselben Bibliothek in Smyrna gehörige Oktateuchhandschrift (A—1) des 12. Jahrh. (jedenfalls vor 1255). An wichtigen Ergebnissen reich ist die Vergleichung der Illustrationen zum Buche Josua mit der Josuarolle der Vaticana, den Oktateuchen ebenda (Nr. 746 u. 747) und dem Fragment im Athoskloster Vatopedi. Die vier Cyklen sind Redaktionen einer ursprünglichen Vorlage. Die Josuarolle illustriert vier Scenen, die den übrigen fehlen. Eine von ihnen wird vereinzelt in der Athoshandschrift aufgenommen, für zwei weitere bringen die vier Oktateuche übereinstimmend zwei andere Scenen. So schlieſsen sie sich der Rolle gegenüber zusammen, wobei die Athoshandschrift ihr näher steht als die übrigen; aber auch sie muſs auf eine Rolle zurückgehen, denn bei der Umsetzung in getrennte Bilder sind einzelne Figuren (sicher in Vatopedi und Vat. 746) zu falschen Scenen gezogen worden. Der anzunehmenden Vorlage scheint die Athoshandschrift am nächsten zu stehen, Vat. 747 am fernsten, während Vat. 746 mit dem Smyrnaer Exemplar zusammengeht. Andererseits stimmt letzteres mit Vat. 747 in der Verteilung der Bilder in der Hs genau überein. Strz. vermutet die Entstehung des Vat. 747 inmitten eines der mohammedanischen Reiche, was die Eigenart der Trachten nahelegt. Die Fragen nach dem Alter und Entstehungsort der ursprünglichen Redaktion läſst Strz. offen, doch deutet er die Möglichkeit eines syro-ägyptischen Ursprunges an; bei der Übernahme durch byz. Maler könnte die Umarbeitung entstanden sein, welche den Oktateuchen zu Grunde liegt.

Der Wert dieser Publikation, durch die der Kunstgeschichte eine Fülle neuen Materials in trefflicher Weise erschlossen ist, wird durch Beigabe von 40 Lichtdrucktafeln von Bildern des Physiologus, des Steinbuchs, des Kosmas Indikopleustes und des Oktateuchs noch erhöht.

Berlin. A. Haseloff.

Fritz Leo, Die capitatio plebeia und die capitatio humana im römisch-byzantinischen Steuerrecht. Eine rechtshistorische Studie von (Dr. F. L., Gerichtsassessor, Privatdozent an der Kgl. Albertus-Universität zu Königsberg). Berlin, H. W. Müller 1900. 2 Bl., 168 S. 8º. 4 ℳ

Unsere Kenntnis der Steuereinrichtungen im römischen Reiche ist in neuester Zeit durch eine Abhandlung von Otto Seeck, die in der Zeitschrift für Social- und Wirtschaftsgeschichte (herausgegeben von Bauer und Hartmann, Bd. IV. 1896. S. 276 ff.) unter der Überschrift: „Die Schatzungsordnung Diocletians“ erschienen ist, auſserordentlich gefördert worden. Seeck hat sich die Aufgabe gestellt, das vorhandene Quellenmaterial nach den verschiedenen Verwaltungsbezirken, in welche das Reich geteilt war, zu

sichten und im Anschlusse daran festzustellen, wie sich in denselben die auf dem Gebiete der Steuerverfassung bestehenden Einrichtungen im Laufe der Zeit gestaltet haben, inwieweit sie unter einander in Übereinstimmung geblieben und inwieweit sie andererseits wieder von einander abgewichen sind. Bei allen diesen schwierigen und verdienstvollen Untersuchungen geht Seeck davon aus, dafs man unter der capitatio plebeia eine direkte Steuer zu verstehen habe, deren Gegenstand die Arbeitskraft von Menschen und Tieren sei (capitatio humana, welche auf landwirtschaftliche Arbeiter, sie seien frei, halbfrei oder unfrei, und capitatio animalium, welche auf Tiere gelegt war); nach Seeck ist die Capitatio „ein Mittelding zwischen Vermögens- und Kopfsteuer; soweit sie Vieh und Sklaven traf, mufs sie der ersten Kategorie zugerechnet werden, soweit die freien Bauern, der zweiten: bei den Inquilinen und Colonen kann man sie so oder so auffassen". In der Annahme der Identität der capitatio plebeia mit der capitatio humana steht Seeck auf dem von Savigny gegenüber Jacobus Gothofredus eingenommenen Standpunkte; Gothofredus sah in der capitatio humana eine von einer Kopfsteuer wohl zu unterscheidende Vermögenssteuer, eine Abgabe, welche die Grundbesitzer von den auf ihren Besitzungen befindlichen unfreien Arbeitern, den Colonen und den Sklaven, zu zahlen hatten. Dieser letzteren Ansicht hat sich zwar Theodor Mommsen angeschlossen, aber durchgedrungen ist sie nicht, herrschend geblieben ist vielmehr die Savignysche Ansicht, dafs capitatio plebeia und capitatio humana dieselbe direkte Steuer und zwar die Kopfsteuer seien. Nach der Meinung des Gothofredus hat aber zu Diocletians Zeit und in der ihr folgenden Periode eine Kopfsteuer im römischen Reiche nicht existiert, sondern eben nur jene Vermögenssteuer, die capitatio humana atque animalium, welche neben der auf den Grundstücken lastenden capitatio terrena zu entrichten war.

Die vorliegende Schrift Leos gelangt in scharfer und ausführlicher Beweisdarlegung zu Resultaten, die sich teilweise an Gothofredus und Mommsen anschließen, teilweise aber auch ganz neu sind; auch da, wo sich Leo an die genannten Vorgänger anschliefst, ist ihm das Lob selbständiger Forschung nicht zu versagen, denn er geht in der Begründung der angenommenen Ansicht weit tiefer als seine Vorgänger.

Der Ausgangspunkt der Theorie Leos ist, dafs die capitatio plebeia und die capitatio humana nicht identisch sind, die erstere ist eine Kopfsteuer (Personalsteuer), die letztere eine Vermögenssteuer (Kapitalsteuer).

Was die **Kopfsteuer** anlangt, so heifst sie zwar c. plebeia, aber es ist ein Irrtum, zu glauben, dafs sie auf dem Stande der plebs als solchem, also nur auf Personen gelastet habe, die dem Plebejerstande oder einem noch niedrigeren angehörten; in diesem Irrtum befindet sich Savigny, der annimmt, dafs die Kopfsteuer auf allen Plebejern lastete, vorausgesetzt, dafs sie nicht schon Grundsteuer zahlten, und ferner auf allen, die ihrem Stande nach noch unter den Plebejern standen; in demselben Irrtume befindet sich aber auch Zachariae von Lingenthal, der behauptet, dafs die cap. plebeia von allen Plebejern und nur von Plebejern entrichtet werden mufste.

Dafs diese Meinung ein Irrtum ist, obgleich sie die bisher herrschende genannt werden kann, hat Leo quellenmäfsig nachgewiesen. Seine wichtigsten Argumente entnimmt er einem von Constantin dem Grofsen im Jahre 325 erlassenen Gesetze, welches uns der Codex Theodosianus überliefert,

der l. 4 Th. de veteranis 7, 20; dieses Gesetz befreit nämlich von der capitatio plebeia ausdrücklich, aber als Ausnahme, eine Reihe von Personen, welche höheren Ständen angehörten, und es läſst sich aus diesem wie aus andern angeführten darauf schlieſsen, daſs die c. plebeia keine spezifisch plebeische und die höheren Stände verschonende, sondern vielmehr eine Abgabe gewesen sei, welche auf Rangverhältnisse keine Rücksicht nahm, sondern nur den Vermögensstand der Censiten in Betracht zog, eine Kopfsteuer, welche durch die Reformgesetzgebung Diocletians aus einer Last der Unterworfenen zu einer solchen der Unbemittelten umgebildet worden war, zur Steuer des kleinen Mannes, gleichviel welchem Stande er angehörte. Hiernach zerfällt, weist Leo nach, die Bevölkerung des römischen Reichs in der auf die Diocletianische Steuerreform folgenden Periode nach Maſsgabe ihres Verhältnisses zur c. plebeia (tributum capitis) in zwei Kategorien: **1.** die der Kopfsteuer unterworfenen Personen, d. s. **a)** die überhaupt keine Kapitalsteuer zahlenden und **b)** die zwar zur Kapitalsteuer herangezogenen, indes nicht über einen gewissen, seiner Höhe nach unbekannten, jedenfalls aber niedrigen Betrag erlegenden Individuen; **2.** die der Kopfsteuer nicht unterworfenen Personen; zu diesen gehört **a)** jedermann, der eine den oben (zu **1. b**) erwähnten Betrag übersteigende Kapitalsteuer zahlte, und **b)** die der Kopfsteuer an sich Verfallenen, aber kraft besonderen Privilegs davon Befreiten; letztere waren die hauptsächlich in dem erwähnten Constantinischen Gesetz (l. 4 Th. de veteranis) aufgezählten Militärpersonen und deren Angehörige, dann die Malereiprofessoren und ihre Familien, die actuarii und annonarii, die Witwen, Nonnen und Kleriker. In den Erörterungen der einzelnen Eximierungen nimmt Leo Veranlassung, nicht bloſs auf die einschlägigen Militärverhältnisse (der veterani, protectores u. s. w.) und die Bedeutung des Decurionats in der diocletianischen und späteren Periode ausführlich einzugehen, sondern auch die Verleihung des römischen Bürgerrechts an alle Reichsangehörigen unter Caracalla als eine Maſsregel der kaiserlichen Finanzpolitik zu würdigen.

Ganz anders die **capitatio humana**. Sie ist, wie erwähnt, eine Vermögenssteuer; der Nachweis dieser Thatsache und damit zugleich der Nachweis, daſs Savigny gegenüber Gothofredus im Irrtum sich befinde, ist nur auf dem Wege einer komplizierten Deduktion aus den Quellen möglich, deren Verständnis dadurch erschwert wird, daſs den Colonen bei der capitatio humana eine doppelte Rolle zukommt: sie sind Besteuerungsobjekt und müssen die auf sie fallende Steuer selbst für ihren Herrn an den Fiskus erlegen. Trotz aller Schwierigkeiten gelingt jener Nachweis dem Verfasser vollständig; er geht aus von der l. 6 Th. de collat. donatar. und prüft an der Hand dieser „schweren Stelle" (Savigny) und der l. un. C. de colonis Thrac., ob die über das Wesen der capitatio humana verbreitete Meinung Beifall verdiene; dabei zeigt er, daſs diese Ansicht, indem sie c. humana und c. plebeia mit einander identifiziert, weder die eine noch die andere der beiden erwähnten Stellen in befriedigender Weise zu erklären vermag; der Verfasser entwickelt sodann den Begriff der capitatio humana dahin, daſs man unter ihr nicht eine Personal-, sondern eine Kapitalsteuer zu verstehen habe, deren Objekte die zum Inventarium der ländlichen Grundstücke gehörenden Unfreien, die Ackerbausklaven und die Colonen, waren; sodann setzt der Verfasser, um die Richtigkeit seines Resultates zu prüfen,

den aus der l. 6 Th. cit. abgeleiteten Begriff in die l. un. cit. wiederum ein und gelangt zu vollkommen klaren und harmonischen Erläuterungen. Im Laufe dieser Untersuchung erfahren wir die Details über diese Steuer, welche ebensowenig wie die Kopfsteuer in den Städten (seit Justinian) erhoben wurde, und über die Rechtsstellung der Colonen (S. 89 ff. insbes.); für letztere sind namentlich die neben den Ausdrücken censiti und tributarii für die Colonen gebrauchten Bezeichnungen censibus adscripti, adscripticiae condicionis, adscripticii, ἐναπόγραφοι, letztere Ausdrücke auch substantivisch gebraucht, charakteristisch und lehrreich; aus dem „ad-scribere" wird der Schluſs gezogen, daſs die Eintragung der besteuerten Colonen nicht eine selbständige Buchung, sondern eine Hinzufügung zu einer andern Eintragung, eine Zuschreibung war, und zwar war es die Grundsteuerrolle, welche über die Grundstücke geführt wurde; in diese schrieb man die Colonen bei den Grundstücken ein, welche von ihnen bewirtschaftet wurden. Es zeigt sich diese Einrichtung vollständig und unverkennbar an dem Fragment, in welchem die Grundsteuerrolle von Thera überliefert ist, so C. I. Gr. n. 8656, vgl. hierzu Mommsen, Syrisches Provinzialrecht und römischer Reichskataster, Hermes III p. 436 s., Leo S. 98 ff. ausführlich. Wie ein modernes Grundbuch auf der Basis des Personalfoliums ist dieser Kataster angelegt, die adscriptio aber besteht darin, daſs stets nach der Beschreibung des Grundstücks eingetragen sind: die nach Namen und Alter bezeichneten Sklaven, die Rinder, die Esel, das Kleinvieh und zuletzt auch noch die Colonen, gleichfalls unter Bezeichnung von Namen und Alter sowie unter Angabe der χωρία, welche sie auf der δεσποτία (possessio, Landgut) bewohnen, und des Viehes, welches sie bei sich haben.

In den letzten Abschnitten — VII bis X — seiner Schrift erörtert Leo Einzelheiten über die Einkassierung, Verschiedenheiten in den einzelnen Provinzen des Reiches und die weitreichenden Ausnahmen und Einschränkungen, so z. B. die Privilegierung, die Diocletian für den ganzen Bereich der orientalischen Diöcese sowohl als für die Provinzen Lycien und Pamphylien dem Plebejerstande der Städte verlieh: in den genannten Gebieten hatte die plebs urbana weder die Grundsteuer, noch die capitatio humana atque animalium, noch auch die Kopfsteuer zu entrichten; dies folgert Leo aus der l. 2 Th. de censu 13, 10 (= l. un. Cod. Inst. 11, 49) und der l. 1 C. ut rusticani 11, 55. Auch die in Gallien bestehenden Steuereinrichtungen zieht Leo in den Kreis seiner Betrachtung; und in dieser Hinsicht wird die Sache auch für den Germanisten interessant und wichtig: Als Chlodovech mit seinen Saliern Nordgallien besetzte, fand er dort die nachdiocletianischen Steuereinrichtungen vor, und der Frankenkönig fand es für gut, sie beizubehalten; freilich gelang es nicht, sie auf die germanischen Unterthanen auszudehnen, sondern die römischen Capitationen lasten nur auf den Romanen im Merowingerreiche; aber auch in dieser Hinsicht muſste die Besteuerung bald aufgegeben werden, weil, wie Brunner schon darlegt, den Franken die Einrichtungen, die hierzu erforderlich waren, fehlten. Eine Anzahl von Äuſserungen Gregors von Tours und der formulae Marculfi, die seither falsch verstanden wurden oder Anlaſs zu Zweifeln und Bedenken gaben, wird nunmehr klar und verständlich, wenn die Resultate der vorliegenden Schrift Leos zu Grunde gelegt werden.

Sermione, 12. April 1900. Karl Gareis.

III. Abteilung.

Bibliographische Notizen und kleinere Mitteilungen.

Die bibliographischen Notizen werden von Aug. Heisenberg in München (A. H.), Ed. Kurtz in Riga (E. K.), J. Strzygowski in Graz (J. S.), Carl Weyman in München (C. W.) und dem Herausgeber (K. K.) bearbeitet. Zur Erreichung möglichster Vollständigkeit werden die HH. Verfasser höflichst ersucht, ihre auf Byzanz bezüglichen Schriften, seien sie nun selbständig oder in Zeitschriften erschienen, an die Redaktion gelangen zu lassen. Bei Separatabzügen bitte ich dringend, den Titel der Zeitschrift, sowie die Band-, Jahres- und Seitenzahl auf dem für mich bestimmten Exemplar zu notieren; denn die Feststellung dieser für eine wissenschaftliche Bibliographie absolut notwendigen Angaben, die den HH. Verfassern selbst so geringe Mühe macht, kostet mich stets umständliche und zeitraubende Nachforschungen in unserer Staatsbibliothek, und häufig bleiben alle Bemühungen vergeblich, weil das betreffende Heft noch nicht eingelaufen oder gerade beim Binden oder aus einem anderen Grunde unzugänglich ist. Auf wiederholte Anfragen bemerke ich, dafs die Artikel innerhalb der einzelnen Abschnitte der Bibliographie hier wie in den früheren Heften, soweit es möglich ist, nach der Chronologie des betreffenden Gegenstandes aufgeführt sind.
Der Bericht ist in der Hauptsache bis zum 1. Juni 1900 geführt. K. K.

1. Litteratur und Sagen.

A. Gelehrte Litteratur.

A. et M. Croiset, Histoire de la littérature grecque V. (Vgl. B. Z. IX 242.) Besprochen von **J. A. Nairn**, The Classical Review 14 (1900) 129—132. C. W.

Heinrich Gelzer, Sextus Julius Africanus und die byzantinische Chronographie I und II. (Vgl. B. Z. IX 242.) Besprochen von **J.-B. C<habot>**, Revue critique (1899) Nr. 7 Sp. 139. A. H.

Edgar Martini, Analecta Laertiana. (Vgl. B. Z. IX 564.) Besprochen von **C. Haeberlin**, Wochenschr. f. kl. Philol. 1900 Nr. 17 Sp. 449—451. A. H.

Cassii Dionis Cocceiani historiarum Romanarum quae supersunt. Edidit **U. Ph. Boissevain.** Vol. II. (Vgl. B. Z. IX 242.) Besprochen von **My.**, Revue critique 1899 Nr. 18 Sp. 344—345. A. H.

Paul Allard, Julien César. Les débuts du règne.. Revue des quest. histor. 67 (1900) 353—401. (Vgl. B. Z. VII 241.) Behandelt Julians Wahl, seine Heirat, seinen Panegyrikus auf Constantius und seinen ersten Feldzug. C. W.

Wilhelm Koch, Kaiser Julian der Abtrünnige. Leipzig 1899. (Vgl. B. Z. IX 279.) Besprochen von **J. Gg. Brambs**, Blätter f. d. (bayer.) Gymnasialschulw. 36 (1900) 329—331. C. W.

J. G. Brambs, Studien zu den Werken Julians des Apostaten. 2. Teil. (Vgl. B. Z. IX 243.) Angezeigt von **J. R. Asmus**, Berl. philol. Woch. 1900 Nr. 18 Sp. 549—550. A. H.

Richard Foerster, Andreas Dudith und die zwölfte Rede des Themistios. Neue Jahrb. f. d. kl. Alt., Gesch. und d. Litt. 3 (1900) 2. Abt. S. 74—93. Erklärt die nur lateinisch erhaltene angebliche Rede des Themistios „ad Valentem imp. pro libertate relligionis" für eine Originalleistung des Humanisten Andreas Dudith, für die ein griechischer Urtext gar nicht vorhanden war. Durch eine Nebeneinanderstellung des lateinischen Textes mit einzelnen Partien der 5. Rede des Themistios zeigt F., daſs „diese zwölfte Rede nichts anderes als ein cento eines Abschnittes der fünften Rede, mit einigen Ausschmückungen und vermehrt durch eine Anzahl Gemeinplätze" ist. Da es an bestimmten Nachrichten für die Autorschaft des Andreas Dudith fehlt, so sucht F. durch eingehende Darstellung des Lebensganges und der Studien dieses merkwürdigen Mannes darzuthun, daſs er zur Abfassung einer solchen Schrift befähigt war und aus mehr als einem Grunde sich dazu veranlaſst sehen konnte. Der urkundliche Beweis steht noch aus. A. H.

J. W. H. Walden, The Date of Libanius's λόγος ἐπ' Ἰουλιανῷ. Harvard Studies in classical Philol. 10 (Boston 1899) 33—38. Die Rede wurde zwischen dem 21. Juli 365 und Juni 366 gehalten, aber vielleicht später veröffentlicht. C. W.

Ioannes Philoponus de aeternitate mundi contra Proclum. Edidit **Hugo Rabe**. (Vgl. B. Z. IX 578.) Besprochen von **L. Radermacher**, Berl. philol. Woch. 1900 Nr. 15 Sp. 453—455; von **A. H⟨eisenberg⟩**, Liter. Centralbl. 1900 Nr. 12 Sp. 539—540. A. H.

P. Herm. Bourier, Über die Quellen der ersten 14 Bücher des Johannes Malalas. I. Teil. (Vgl. B. Z. IX 243.) Besprochen von **Th. Preger**, Berl. philol. Woch. 1900 Nr. 7 Sp. 198—199. A. H.

Leo Sternbach, Observationes in Georgii Pisidae carmina historica. Appendix metrica. Dissert. philol. Academ. litt. Cracov. XXX (1900) 199—296. Zeigt zuerst an einer Reihe von Beispielen den groſsen Wert, den Cod. *M* (Paris. suppl. gr. 690 f. 59ʳ—64ᵛ s. XII) für ἀκρόασις I und II des Feldzuges gegen die Perser besitzt. Den zweiten Teil bildet bildet eine eingehende metrische Untersuchung. A. H.

A. Šachmatov, Die altbulgarische Enzyklopädie aus dem 10. Jahrhundert. Viz. Vremennik 7 (1900) 1—35. Das Ergebnis des Aufsatzes lautet folgendermaſsen: Im 10. Jahrh. wurde in Bulgarien eine umfassende Enzyklopädie fast aus der ganzen damals bekannten Übersetzungslitteratur zusammengestellt. In Ruſsland erschien diese Enzyklopädie nicht später als im 11. Jahrh., wobei sie eine Reihe von Kompilationen hervorrief, die teils unter dem Namen 'Hellenischer und Römischer Chronist', teils unter anderen Bezeichnungen bekannt sind. Man kann vier Hauptarten einer derartigen Kompilation nachweisen. E. K.

Leo Sternbach, Appendix Christophorea. Eos 6 (Leopoli 1900)

53—74. Im letzten Hefte dieser Zeitschrift (S. 568 f.) ist eine Abhandlung von V. Lundström besprochen worden, die sich mit dem byzantinischen Dichter Christophoros von Mytilene beschäftigt; die vorliegende Studie von St., die ohne Kenntnis der genannten Abh. abgefafst ist, betrifft denselben Autor, und es ist natürlich, dafs sich beide Arbeiten mehrfach berühren. Lundström hatte u. a. gezeigt, dafs ein von Rocchi fragmentarisch aus einem Codex Cryptensis ediertes interessantes Gedicht, das die Auswüchse der Reliquienverehrung verspottet, schon längst aus dem vollständigen Codex Parisinus 3044 von Boissonade im Anhange des Eunapios veröffentlicht worden war, und hatte dann den Text neu herausgegeben. Dieselbe Beobachtung hat nun St. gemacht und ediert ebenfalls den vollständigen Text des Gedichtes mit einem kritischen Apparat und Noten. Während jedoch L. nur die zwei genannten Ausgaben benützt hatte, hat St. den Codex Parisinus, dessen Lesung Boissonade nicht genau wiedergegeben hatte, mit seiner bekannten Sorgfalt aufs neue verglichen und dadurch eine bessere Grundlage gewonnen als der schwedische Gelehrte; aufserdem hat er den Text durch treffliche Konjekturen mehrfach gefördert und auch gute Beiträge zur Erklärung geliefert. Des weiteren hat St. die Frage des „Georgios“ Mytilenaeus, die mich einst vexiert hatte (vgl. Gesch. d. byz. Litt.² S. 738), aus der Welt geschafft, die Gedichte auf Georgios Maniakes dem Christophoros zugeteilt (wie auch schon Lundström) und mehrere andere Details, über die sich auszugsweise nicht gut berichten läfst, richtig gestellt. Für eine neue Gesamtausgabe des originellen Dichters wäre jetzt ein gutes Fundament gewonnen, und sie wäre umsomehr zu wünschen, als die unhandliche Folioausgabe Rocchis nicht blofs unvollständig ist, sondern auch aufserhalb Italiens wenig Verbreitung gefunden hat und jetzt, wie es scheint, vergriffen ist. K. K.

Theodori Ducae Lascaris epistulae ed. **N. Festa.** (Vgl. B. Z. IX 211.) Besprochen von **L. Petit,** Echos d'Orient 3 (1900) 189 f. C. W.

A. Elter und **L. Radermacher,** Analecta graeca. (Vgl. B. Z. VIII 555.) Besprochen von **W. Kroll,** Berl. philol. Woch. 1900 Nr. 18 Sp. 550—551. A. H.

Chr. Papaioannu, *Γενναδίου τοῦ Σχολαρίου ἐπιτάφιος εἰς Θεόδωρον τὸν Σοφιανόν.* *Ἐκκλ. Ἀλήθεια* 19 (1899) 24—28. Diese bisher unbekannte, im J. 1456 gehaltene Rede des Gennadios auf seinen Neffen Sophianos ist nach einer Jerusalemer Hs in Kpel (*Ἱεροσ. Βιβλ.* IV S. 48 ff.) ediert. Notiert im Viz. Vrem. 7 (1900) 253. E. K.

B. Volkslitteratur.

Georg Wartenberg, Das mittelgriechische Heldenlied von Basileios Digenis Akritis. (Vgl. B. Z. IX 526.) Besprochen von **My.,** Revue critique 33 (1900) Nr. 20 S. 388. A. H.

Heinrich P. Junker, Grundrifs der Geschichte der französischen Litteratur von ihren Anfängen bis zur Gegenwart. Dritte, verb. und verm. Aufl. Münster, H. Schöningh 1898. XX, 498 S. 8°. Sammlung von Kompendien für das Studium und die Praxis I 2. Handelt Kap. 20 S. 105—109 über 'Epische Dichtungen und byzantinische Sagenstoffe' (Éracle, Flore et Blancheflore, Partonopeus de Blois, Aucassin et Nicolete). C. W.

N. Γ. Πολίτης, *Μελέται περὶ τοῦ βίου καὶ τῆς γλώσσης τοῦ ἑλληνικοῦ λαοῦ. Παροιμίαι, τόμος α'.* (Vgl. B. Z. IX 251 ff.). Ausführlich besprochen von **Aug. Heisenberg,** Berl. philol. Woch. 1900 Nr. 14 Sp. 435—438, Nr. 15 Sp. 460—466. Im Anschlufs an die Besprechung veröffentlicht H. 28 Sprichwörter aus Skyros. A. H.

C. Sagen, Folklore u. s. w.

F. C. Conybeare, J. Rendel Harris and **Agnes Smith Lewis,** The Story of Aḥikar. (Vgl. B. Z. IX 251.) Besprochen von **J.-B. Chabot,** Revue critique 1899 Nr. 1 Sp. 4—5. A. H.

J. Halévy, Tobie et Akhiakar. Paris, Leroux 1900. 57 S. 8⁰. Separatausgabe des B. Z. IX 570 notierten Aufsatzes. C. W.

Killis Campbell, A Study of the Romance of the Seven Sages, Baltimore 1898, und **Ant. Joh. Botermans,** Die Hystorie van die Seven Wijse Mannen, Haarlem 1898. Ausführlich besprochen von **Georg C. Keidel,** Zeitschr. f. vergl. Litteraturgesch. N. F. 14 (1900) 217—221. C. W.

2. Handschriften- und Bücherkunde, Gelehrtengeschichte.

A. Handschriften- und Bücherkunde.

H. S. Cronin, Codex purpureus Petropolitanus. The text of codex N of the gospels edited with an introduction and an appendix. Cambridge, University Press 1899. LXIV, 108 S. 8⁰. Texts and Studies V 4. Lehrreich besprochen von **v. Dobschütz,** Theolog. Literaturzeitg. 1900 Nr. 6 Sp. 171—173. C. W.

Ed. Freiherr von der Goltz, Eine textkritische Arbeit des zehnten bzw. sechsten Jahrhunderts. (Vgl. B. Z. IX 256.) Besprochen von **Alfred Loisy,** Revue critique 1899 Nr. 15 S. 277—279. A. H.

Aem. Piccolomini, Pii II et Pii III deque bibliotheca ecclesiae cathedralis Senensis scripsit Ae. P. Accedunt tabulae duae. Senis MDCCCC. Bull. Senese di Storia patria a. VI f. III (1899) 483—496. Auch separat. Rekonstruiert durch Zusammenstellung der jetzt im Vatikan und in anderen italienischen und ausländischen Bibliotheken aufbewahrten Codices den ehemaligen Bestand der Bibliothek von Siena. A. H.

3. Sprache, Metrik und Musik.

A. Sprache (Grammatik. Lexikon).

Ed. Norden, Die antike Kunstprosa. Leipzig 1898. (Vgl. B. Z. VIII 696.) Besprochen von **J. L. Heiberg,** Nordisk Tidsskrift for filologi. Tredie Raekke 8 (1900) 121—125; von **J. E. Sandys,** The Classical Review 14 (1900) 135—138; von ⟨**Eduard Wölfflin**⟩, Archiv f. latein. Lexikogr. 11 (1900) 592—594. Mit der auf den Stil des Apostels Paulus sich beziehenden Partie des Buches setzt sich auseinander **C. F. Georg Heinrici,** Zum Hellenismus des Paulus (Meyers Kommentar z. N. T. VI. Abt. 8. Aufl., Göttingen 1900, S. 436—458), der gegenüber Nordens Einwürfen daran festhält, dafs man, ohne der Originalität des Paulus

zu nahe zu treten, von einem Einflusse der hellenistischen Rhetorik auf seinen Stil sprechen darf. C. W.

Ed. Schweizer, Grammatik der pergamenischen Inschriften. (Vgl. B. Z. VIII 561.) Bersprochen von **My.**, Revue critique 1899 Nr. 15 Sp. 281—282. A. H.

K. Dieterich, Untersuchungen etc. (Vgl. B. Z. IX 256.) Besprochen von **James Hope Moulton**, The American Journal of Theology 4 (1900) 181—183; von **My.**, Revue critique 1899 Nr. 39 S. 248—252; von **H. Pernot**, Revue critique 1900 Nr. 15 S. 283—295. C. W.

B. G. Grenfell and **A. S. Hunt**, The Oxyrynchos Papyri. Part. II. London 1899. Besprochen von **U. von Wilamowitz-Moellendorff**, Götting. gel. Anzeigen 1900 Nr. 1 S. 29—58. Die Besprechung enthält einige Hinweise auf neue Belege der ägyptischen Vulgärsprache. Wichtig ist für uns bes. eine Art von Brief eines Burschen, der seinen Kampfhahn verloren hat. Man findet hier die Nominativform ἄνδϱ.ς, also ἄνδϱ⟨ο⟩ς oder gar ἄνδϱ⟨α⟩ς. K. K.

Adolf Wilhelm, Ἔτος und Ἐνιαυτός. Sitzungsber. der K. Akad. d. Wiss. in Wien. Philosoph.-Histor. Klasse. Bd. CXLII, IV. Wien 1900. 14 S. 8⁰. Stellt aus Inschriften die Bedeutung von καθ' ἔτος = ἐφ' ἔτος „heuer" fest, und ὁ καθ' ἔτος = ὁ ἐφ' ἔτος ἐνιαυτός. Schon im Altgriechischen, nicht erst in der frühbyzantinischen Litteratur (so K. Dieterich, Untersuchungen S. 85), war ἐφ' ἔτος = heuer geläufig; W. bringt hierfür mehrere Beispiele. Im übrigen enthält der Aufsatz aus altgriechischen Inschriften ein reiches Material zur Aufklärung des Unterschiedes von ἔτος und ἐνιαυτός. W. definiert ἐνιαυτός = Jahr als Zeitraum, ἔτος = natürliches Jahr im Wechsel der Jahreszeiten, ohne die Frage für völlig geklärt zu halten. A. H.

W. Fritz, Die Briefe des Bischofs Synesius von Kyrene. (Vgl. B. Z. IX 257.) Besprochen von **My.**, Revue critique 1899 Nr. 26 S. 509—511. A. H.

Samuel Kraufs, Griechische und lateinische Lehnwörter im Talmud u. s. w. II. Teil. Berlin 1899. (Vgl. B. Z. IX 259.) Besprochen von **G. Dalman**, Theolog. Literaturzeitg. 1900 Nr. 6 Sp. 166 f.; von **C. Levias**, The American Journal of Semitic Languages and Literatures 16 (1900) 190—192; von **J. W.**, Berl. philol. Woch. 1900 Nr. 11 Sp. 337—342; von **Th. N⟨öldeke⟩**, Lit. Centralbl. 1900 Nr. 8 Sp. 358—360. C. W.

M.-A. Kugener, Remarques sur les traductions syriaques des formules grecques Ὁ τῆς εὐσεβοῦς λήξεως et ὁ τῆς ὁσίας μνήμης. Rev. de l'Or. chrét. 5 (1900) 155—160. Berichtet über die verschiedenen syrischen Übersetzungen der beiden Ausdrücke, von denen der erstere nur mit Beziehung auf Kaiser gebraucht wird, der zweite allgemeinere Anwendung findet. Die syrischen Übersetzer nehmen λῆξις = „Aufhören, Ende", während K. sich mit Recht Sophocles anschliefst, der es von λαγχάνω ableitet und = „Los, Schicksal" interpretiert. Nur so sind allerdings Wendungen wie πρὸς τὴν κρείττονα oder ἀμείνω λῆξιν μεταχωρεῖν zu erklären. K. behandelt diese Formeln im 5. und 6. Jahrh.; ὁ ἐν μακαρίᾳ τῇ λήξει γενόμενος kommt aber noch im 13. Jahrh. vor, und zwar wieder mit Beziehung auf einen Kaiser (Theodoros II Laskaris bei einem Interpolator des Georgios Akropolites im Cod. Vindob. Hist. Graec. 68). A. H.

J. Kulakovskij, Das slavische Wort „plot“ in einer Notiz der Byzantiner. Viz. Vrem. 7 (1900) 107—112. Der Verf. erklärt den Ausdruck *ἡ πλωτή*, der sich im Strategikon des Maurikios (p. 277 Scheffer) findet und offenbar ein auf dem Wasser ruhendes Balkengerüst, eine schwimmende Brücke, bezeichnet (*καὶ γεφυρώματα κατασκευάσαι, εἰ δυνατόν, τὰς λεγομένας πλωτάς, ὥστε ἀσκόπως τὰς διελεύσεις τῶν ποταμῶν γίνεσθαι*), für ein Lehnwort aus dem Slavischen. E. K.

4. Theologie.

A. Litteratur (mit Ausschlufs von B u. C).

O. Bardenhewer, Les Pères de l'Église, leur vie et leurs œuvres. Édition française par **P. Godet** et **C. Verschaffel**, de l'Oratoire. Paris, Bloud et Barral 1898—99. 3 voll. 400, 493, 316 S. 8°. 12,60 Fr. Besprochen von **J. Tixeront**, L'Université catholique N. S. 33 (1900) 635—637; von **R. Souarn**, Échos d'Orient 3 (1900) 187 f. C. W.

Rubens Duval, La littérature syriaque. (Vgl. B. Z. IX 576.) Besprochen von **J.-B. Chabot**, Revue critique 1899 Nr. 42 S. 297—300. A. H.

Wilhelm Riedel, Die Auslegung des Hohen Liedes in der jüdischen Gemeinde und der griechischen Kirche. Leipzig 1898. (Vgl. B. Z. VIII 236.) Besprochen von **Vetter**, Theolog. Quartalschr. 82 (1900) 289—291. C. W.

Theodor Zahn, Forschungen zur Geschichte des neutestamentlichen Kanons und der altkirchlichen Literatur. VI. Teil. I. Apostel und Apostelschüler in der Provinz Asien. II. Brüder und Vettern Jesu. Leipzig, A. Deicherts Nachf. (G. Böhme) 1900. IV, 372 S. 8°. Bespricht S. 306—315 eingehend die Ansicht des Epiphanios (haer. 78, 2 ff.) über die Brüder Jesu. C. W.

Clemens Alexandrinus, Quis dives salvetur ed. **P. Mordaunt Barnard**. Cambridge 1897. Texts and Studies V 2. Besprochen von **Eugène de Faye**, Revue de l'hist. des religions 39 (1899) 305—308. C. W.

Eugène de Faye, Clément d'Alexandrie. Paris 1898. (Vgl. B. Z. VIII 563.) Ausführlich besprochen von **J. Tixeront**, L'Université cathol. N. S. 33 (1900) 149—156; von **Paul Lejay**, Revue critique 1899 II 450—453. C. W.

Origenes vom Martyrium u. s. w. herausgeg. von **P. Koetschau** (nebst Koetschaus Verteidigungsschrift; vgl. B. Z. IX 576). Besprochen von **Paul Lejay**, Revue d'histoire et de litt. religieuses 5 (1900) 167—170 und Revue crit. 1899 Nr. 46 S. 386—390; von **A. Ehrhard**, Allgemeines Litteraturbl. 9 (1900) Nr. 8 Sp. 233—236; von **P. Mordaunt Barnard**, The Journal of Theological Studies 1 (1900) 455—461. C. W.

Tractatus Origenis de libris ss. scripturarum ed. **P. Batiffol**, Paris 1900. (Vgl. B. Z. IX 576.) Ausführlich besprochen von **A. Harnack**, Theolog. Literaturzeitg. 1900 Nr. 5 Sp. 139—141 (vgl. Nr. 6 Sp. 189); von **M.-J. Lagrange**, Revue biblique 9 (1900) 293—295 (für Origenes als Verfasser und Victorinus von Pettau als Bearbeiter). Vgl. dag. **Carl Weyman**, Die tractatus Origenis de libris ss. scripturarum ein

Werk Novatians, Archiv f. lat. Lexikogr. 11 (1900) 545—576, und Neue Traktate Novatians, Histor. Jahrb. der Görresgesellschaft 21 (1900) 212—216; **Johannes Haufsleiter**, Zwanzig Predigten Novatians, Theol. Literaturbl. 1900 Nr. 14 Sp. 153—158; Nr. 15 Sp. 169—173; Nr. 16 Sp. 177—182; **Th. Zahn**, Neue Funde aus der alten Kirche. I. Predigten des Origenes oder des Novatianus, Neue kirchl. Zeitschrift 11 (1900) 348—360; **Germain Morin**, Les nouveaux 'Tractatus Origenis' et l'héritage littéraire de l'évêque espagnol Grégoire d'Illiberis, Revue d'histoire et de littérature religieuses 5 (1900) 145—161 (für Gregor von Illiberis [Ende des 4. Jahrh.] als Verf. und Novatian als eine der benützten Quellen). C. W.

Hippolytos' Werke herausgeg. von **Bonwetsch und Achelis.** (Vgl. B. Z. VI 619.) Besprochen von **A. Ehrhard**, Allgemeines Litteraturbl. 9 (1900) Nr. 7 Sp. 201—204. C. W.

Didascaliae apostolorum fragmenta Veronensia Latina. Accedunt canonum qui dicuntur apostolorum et Aegyptiorum reliquiae. Primum edidit **Edmundus Hauler.** Fasciculus prior: praefatio, fragmenta, imagines. Leipzig, Teubner 1900. XVI, 121 S. 2 Tafeln. 8°. Indem ich auf die Notiz B. Z. VI 192 verweise, bemerke ich nur, dafs den lateinischen Bruchstücken der sogen. apostolischen und dem Gebete in ordinatione episcopi der ägyptischen Kirchenordnung der griechische Text aus Cod. Vindob. hist. gr. 7 (45) bez. aus Codd. Oxon. Barocc. 26, Monac. 380 und Vat. 828 gegenübergestellt worden ist. Nach Vollendung der Ausgabe werde ich auf dieselbe zurückkommen. Vgl. die Besprechung von **Johannes Dräseke**, Wochenschr. f. klass. Philol. 1900 Nr. 18 Sp. 494 f.; von **C⟨arl⟩ W⟨eyma⟩n**, Literar. Centralbl. 1900 Nr. 21 Sp. 907 f. C. W.

Alfred Schoene, Die Weltchronik des Eusebius in ihrer Bearbeitung durch Hieronymus. Berlin, Weidmann 1900. 280 S. 8°. Der Redaktion noch nicht zugegangen. Wir verweisen einstweilen auf die Besprechungen von **Henri Weil**, Journal des Savants 1900 Mars 197—199; von **Albert Dufourcq**, Bulletin crit. 1900 Nr. 9 S. 164—166. C. W.

K. Hoss, Studien über das Schrifttum und die Theologie des Athanasius. Freiburg i. B. 1899. (Vgl. B. Z. IX 576.) und **A. Stülcken**, Athanasiana. Leipzig 1899. (Vgl. B. Z. IX 262.) Ausführlich besprochen von **G. Krüger**, Theolog. Literaturzeitg. 1900 Nr. 5 Sp. 141—144; von **P⟨aul⟩ L⟨ejay⟩**, Revue critique 1900 Nr. 11 S. 206—208. C. W.

P. Ubaldi, Di due citazioni di Platone in Giovanni Crisostomo. Rivista di filol. 28 (1900) 69—75. Bespricht zwei für die Beurteilung unserer Platoüberlieferung interessante Zitate aus dem Kriton und der Apologie in der Schrift des Johannes Chrysost. *πρὸς τοὺς πολεμοῦντας τοῖς ἐπὶ τὸ μονάζειν ἐνάγουσι.* C. W.

Butler, The Lausiac history of Palladius. (Vgl. B. Z. IX 577). Besprochen von **Léon Clugnet**, Revue de l'Orient chrétien 5 (1900) 162—164; von **P. Lejay**, Revue critique 1899 Nr. 8 S. 149 f. C. W.

Ludw. Jeep, Zur Überlieferung des Philostorgios. (Vgl. B. Z. IX 243.) Besprochen von **P. Batiffol**, Revue critique 1899 Nr. 31 S. 89—90. A. H.

Eduard Bratke, Das sogenannte Religionsgespräch am Hof der Sasaniden. Leipzig 1899. (Vgl. B. Z. IX 264.) Besprochen von

Ed. von der Goltz, Theolog. Literaturzeitg. 1900 Nr. 8 Sp. 233—235; von **N. Bonwetsch**, Theolog. Literaturbl. 21 (1900) Nr. 12 Sp. 135—138; von **Franz Kampers**, Literarischer Handweiser 1899 Nr. 718/19 Sp. 408—411; von **J. C.**, Revue crit. 1900 Nr. 19 S. 367 f.; von **G. Kr<üger>**, Lit. Centralbl. 1900 Nr. 12 Sp. 521—523. C. W.

Fred. C. Conybeare, The dialogues of Athanasius and Zacchaeus and of Timothy and Aquila edited by F. C. C. (Vgl. B. Z. IX 264.) Besprochen von **A. Hilgenfeld**, Berl. philol. Woch. 1900 Nr. 11 Sp. 326—330. A. H.

Joannes Raeder, De Theodoreti Graecarum Affectionum Curatione quaestiones criticae. Hauniae, apud librarium universitatis G. E. C. Gad MCM. 3 Bl., 190 S. 8⁰. Wird besprochen werden. K. K.

Hugo Koch, Pseudo-Dionysius Areopagita u. s. w. (Vgl. B. Z. IX 577.) Ausführlich besprochen von **Joseph Stiglmayr S. I.**, Hist.-polit. Blätter 125 (1900) 541—550 und 613—627; von **G. Kr<üger>**, Lit. Centralbl. 1900 Nr. 14 Sp. 594 f. C. W.

Hugo Koch, Zur Dionysius-Frage. Theol. Quartalschr. 82 (1900) 317—320. Referat über die Ausführungen von Stiglmayr B. Z. VII 263 ff., Krüger ebenda 301 ff. und Langen (vgl. B. Z. VIII 700). C. W.

John Parker, Dionysius the Areopagite and the Alexandrine School. London u. Oxford, James Parker & Co. 1899. 8⁰. Hat, wie ich aus der Notiz seines deutschen Freundes und Gesinnungsgenossen **Josephus a Leonissa** im Jahrbuch f. Philos. und spekul. Theol. 14 (1900) 498 ersehe, die Entdeckung gemacht, dafs die Dionysischen Schriften schon den Häuptern der alexandrinischen Katechetenschule bekannt waren. C. W.

P. Josephus a Leonissa O. M. Cap., Des Areopagiten Buch von den göttlichen Namen nach St. Thomas. Jahrb. f. Philos. und spekul. Theol. 14 (1900) 427—442. Thomas weifs das Buch richtig zu beurteilen, während die modernen Kritiker den Unterschied zwischen natürlicher und übernatürlicher Erkenntnis nicht zu würdigen verstehen und auf Abwege geraten. C. W.

J. Langen, Dionysius vom Areopag und die Scholastiker. Revue internat. de théologie 8 (1900) 201—208. Die Lehren des D. galten den mittelalterlichen Theologen nicht blofs als theologische Meinungen, sondern als Supplement der Offenbarung. C. W.

Franz Diekamp, Hippolytos von Theben. (Vgl. B. Z. IX 265.) Ausführlich besprochen von **Bonwetsch**, Gött. gel. Anz. 1900 Nr. 1 S. 80—84. C. W.

F. Nau, Les plérophories de Jean de Maiouma. (Vgl. B. Z. IX 264.) Besprochen von **R. D<uval>**, Revue critique 1899 Nr. 17 S. 322. A. H.

The ecclesiastical history of Euagrius with the scholia ed. by J. Bidez and L. Parmentier. (Vgl. B. Z. IX 578.) Besprochen von **Paul Lejay**, Revue critique 1899 Nr. 52 S. 510—512. A. H.

Karl Krumbacher, Umarbeitungen bei Romanos. München 1899. (Vgl. B. Z. IX 578.) Besprochen von **Johannes Dräseke**, Theol. Literaturzeitg. 1900 Nr. 8 Sp. 236—239, Zeitschr. f. wissenschaftl. Theol. 43 (1900) 157 f. u. Wochenschr. f. klass. Philol. 1900 Nr. 8 Sp. 211—216; von **D. Wilkens**, Theol. Literaturbl. 20 (1899) Nr. 52 Sp. 611 f. C. W.

A. Papadopulos-Kerameus, *Ἀναστάσιος Κοιαίστωρ ὁ μελῳδός.* Viz. Vrem. 7 (1900) 43—59. Pitra veröffentlichte von einem Anastasios einen Kanon und einen Hymnos (Iuris eccles. graec. hist. et monum. II 280—287) und weiterhin ein Kontakion auf den hl. Euplos nebst einigen anderen Bruchstücken (Analecta sacra I). P.-Kerameus weist darauf hin, daſs eins der beiden ersten Stücke in einem Patmoscodex als *ποίημα Ἀναστασίου Κοιαίστορος* bezeichnet wird und daſs sich von diesem Anastasios Quästor, den er in den Anfang des 10. Jahrh. verlegt und mit dem Absender eines (von Sakkelion edierten) Briefes an Leo Choirosphaktes identifiziert, auch auſser den von Pitra als noch unediert angeführten Kirchenliedern manche andere erhalten haben, sowie auch ein Enkomion auf den hl. Agathonikos (im Mosq. 26, bei Vladimir 384). Er veröffentlicht davon nach einem Hirmologion des 10. Jahrh. in der Lawra des hl. Athanasios auf dem Athos fünf jambische Hirmen, für welche die dazu gehörigen vollständigen Kanones bis jetzt noch nicht aufgefunden sind (*εἰς τὴν ἑορτὴν τῆς Ὑπαπαντῆς, εἰς τὰ Βάϊα, εἰς τὴν γέννησιν τοῦ Προδρόμου, εἰς τὸν ἅγιον Ἀγαθόνικον, Ἀναστάσιμος*), und nach einem Menäon des 10. Jahrh. in der Kais. öffentl. Bibliothek in St. Petersburg einen jambischen Kanon *εἰς τὴν ἑορτὴν τοῦ Εὐαγγελισμοῦ*, der am Ende unvollständig ist. E. K.

F. Martin, Homélie de Narsès sur les trois docteurs nestoriens. Journal Asiatique IX. S. 14 (1899) 446—492. Eine Hs des Museo Borgia (Syr. K. VI 5) enthält einen Panegyrikus des Lehrers an der theologischen Schule zu Edessa, Narses (geb. in der 1. Hälfte des 5. Jahrh., gest. 507), auf Diodor von Tarsus, Theodor von Mopsvestia und Nestorius. C. W.

Georgii Barhebraei Ethicon seu Moralia. Edidit **Paulus Bedjan.** Paris und Leipzig, Harrassowitz 1898. IX, 18 und 606 S. 8⁰. Besprochen von **V. Ryssel**, Theol. Literaturzeitg. 1900 Nr. 11 Sp. 332—334. C. W.

Des Werdapet Eznik von Kolb Wider die Sekten. Aus dem Armenischen übersetzt u. s. w. von **Joh. Michael Schmid.** Wien, Mechitaristen-Congregation 1900. X, 210 S. 8⁰. 6 ℳ. Besprochen von **N. Bonwetsch,** Theol. Literaturbl. 21 (1900) Nr. 19 Sp. 217 f. C. W.

B. Apokryphen.

Die Apokryphen und Pseudepigraphen des Alten Testaments in Verbindung mit Beer, Blass u. s. w. übersetzt und herausgegeben von **E. Kautzsch.** 2 Bde. Tübingen, Mohr 1900. XXXII, 507 und VII, 540 S. 8⁰. Enthält u. a. das Henochbuch, die Baruchapokalypse und das Leben Adams und Evas in der deutschen Übersetzung von Beer, Ryssel und Fuchs. Vgl. die ausführliche Besprechung von **E. Schürer**, Theol. Literaturzeitg. 1900 Nr. 7 Sp. 201—205. C. W.

Forbes Robinson, Coptic apocryphal gospels. (Vgl. B. Z. VI 197.) Besprochen von **F. Macler,** Revue de l'histoire des religions 39 (1899) 120—123. C. W.

Testamentum Domini nostri Iesu Christi edidit **Rahmani.** Mainz 1899. (Vgl. B. Z. IX 580.) Besprochen von **Batiffol**, Revue bibl. 9 (1900) 253—260; von **W. H. Kent O. S. C.**, The Dublin Review 126 (1900) 245—274; von **Wilhelm Riedel,** Theol. Literaturbl. 21 (1900)

Nr. 17 Sp. 193—197 und Nr. 18 Sp. 201—205; von **C. A. Kneller S. I.**, Stimmen aus Maria-Laach 58 (1900) 201—208; von **Funk**, Theol. Quartalschr. 82 (1900) 161—174; von **O. Marucchi**, Nuovo Bullettino di Archeologia cristiana Anno 5 (1899) 308—313. C. W.

Clos, Grab und Kreuz Jesu. (Vgl. B. Z. VII 480.) Ausführlich besprochen von **P. G. Allmany O. M. I.**, Studien und Mitteilungen aus dem Benedikt.- und Cisterc.-Orden 21 (1900) 164—167. C. W.

E. A. Wallis Budge, The History of the Blessed Virgin Mary and The History of the Likeness of Christ, which the Jews of Tiberias made to mocke at. The Syriac Texts edited with English Translations. London, Luzac and Co. 1899. XI, 224 und XVII, 246 S. 8°. Luzacs Semitic Text and Translation Series vol. 4 and 5. Besprochen von **Eb. Nestle**, Theol. Literaturzeitg. 1900 Nr. 10 Sp. 301—303; von **Anonymus**, Literar. Centralbl. 1900 Nr. 21 Sp. 905 f. C. W.

Acta apostolorum apocrypha ed. **Lipsius-Bonnet** II 1. (Vgl. B. Z. IX 189 ff.) Ausführlich besprochen von **E. Hennecke**, Theol. Literaturzeitg. 1900 Nr. 9 Sp. 271—276. C. W.

A. Hilgenfeld, Der gnostische und der kanonische Johannes über das Leben Jesu. Zeitschrift für wissenschaftl. Theologie 43 (1900) 1—61. Neue Ausgabe der von James in den Apocrypha anecdota II (vgl. B. Z. VI 621) und von Bonnet in den Acta apost. apocr. II 1 edierten διήγησις des (gnostischen) Johannes über das Leben Jesu (hauptsächlich auf Grund des nach H. reineren Textes in den Mitteilungen der 2. nicänischen Synode) mit umfassenden Erläuterungen. Vgl. B. Z. IX 265. C. W.

F. C. Burkitt, The original language of the Acts of Judas Thomas. The Journal of Theological Studies 1 (1900) 280—290. Tritt für syrische Originalsprache der von Bonnet 1883 edierten Acta Thomae ein. C. W.

C. Hagiographie.

H. Achelis, Die Martyrologien, ihre Geschichte und ihr Wert untersucht von H. A. Berlin, Weidmann 1900. VIII, 247 S. 4°. Abhandl. der Kgl. Gesellsch. d. Wissensch. zu Göttingen. Philol.-hist. Cl. N. F. III Nr. 3. Wird besprochen werden. Vgl. einstweilen **Bonwetsch**, Theol. Literaturbl. 21 (1900) Nr. 11 Sp. 123—126. C. W.

Anonymus, Les deux Saints Babylas. Analecta Bolland. 19 (1900) 5—8. Im griechischen Kalender erscheinen unter dem 4. September ein hl. Bischof Babylas von Antiochia mit 3 Kindern und ein hl. Lehrer Babylas von Antiochia mit 84 Kindern, d. h. Schülern. Der zweite Träger des Namens dürfte aus dem ersten herausgewachsen sein und seine Sonderexistenz etwa der unrichtigen Auflösung von *ΠΔ* (= *ΠΑΙΔΩΝ*) — in einer dem Bischof B. geltenden Synaxarnotiz — zu *ΠΔ* (= 84) zu verdanken haben. C. W.

Paterikon des Athos oder Lebensbeschreibungen der Heiligen, die sich auf dem hl. Athosberge hervorgethan haben. I. II. 7. Auflage. Moskau 1897. XI, 558 u. 486 S. (russ.). Notiert im Viz. Vrem. 7 (1900) 217—220. Eine kalendarisch nach den betreffenden Gedenktagen geordnete Zusammenstellung von Lebensbeschreibungen der berühmtesten Asketen des Athos (88 an der Zahl), von mehr populärem Charakter, da

die Darstellung meist auf späte Paraphrasen in verschiedenen neugriechischen Editionen (wie *Νέον Μαρτυρολόγιον*, *Νέος Παράδεισος*, *Νέον Ἐκλόγιον* etc.) zurückgeht und selbst die bereits edierten Originalviten der betreffenden Heiligen unberücksichtigt läfst. E. K.

Elias Alexandrides, *Ἐπιστασίαι ἐπί τι τοῦ μαρτυρίου τῶν ἁγίων δέκα μαρτύρων καὶ ἐπὶ τῆς ἀνακομιδῆς τῶν ἱερῶν αὐτῶν λειψάνων.* *Ἐκκλ. Ἀλήθεια* 19 (1899) 131—133. Im Anschlufs an den von P.-Kerameus (Analecta IV 224 ff.) edierten Text. Notiert im Viz. Vrem. 7 (1900) 253. E. K.

Bibliotheca hagiographica Latina antiquae et mediae aetatis. Ediderunt socii **Bollandiani.** Fasc. III. (Vgl. B. Z. IX 587.) Besprochen von v. **D‹obschütz›**, Liter. Centralbl. 1900 Nr. 20 Sp. 842—843. A. H.

Bibliotheca hagiographica Latina antiquae et mediae aetatis. Ediderunt socii **Bollandiani.** Fasc. IV. Kebius — Nathalanus. Brüssel 1900. S. 693—880 (= Nr. 4639—6038). 8°. Vgl. B. Z. IX 587. C. W.

F. Nau, Les martyrs de S. Léonce de Tripoli et de S. Pierre d'Alexandrie d'après les sources syriaques. Analecta Bolland. 19 (1900) 9—13. Von Leontios besitzen wir eine aus dem Griechischen übersetzte syrische Vita (ed. Bedjan, Acta sanct. et mart. VI, 210 ff.), die älter und wertvoller ist als die beiden erhaltenen griechischen; die von Viteau (vgl. B. Z. VII 480) publizierte griechische Passion des hl. Petrus von Alexandria, liegt syrisch bereits in einer Hs s. VII vor (ed. Bedjan V, 543 ff.) und kann recht wohl, wie der Herausgeber annimmt, im 5. Jahrh. entstanden sein. C. W.

D. Dogmatik, Liturgik u. s. w.

Th. de Régnon, Théories grecques des processions divines. (Vgl. B. Z. IX 587.) Ausführlich besprochen von **Xavier-Marie Le Bachelet S. I.**, Études publiées par des pères de la compagnie de Jésus 82 (1900) 552—563. C. W.

J. Turmel, L'eschatologie à la fin du quatrième siècle. Revue d'histoire et de littérature religieuses 5 (1900) 97—127. Handelt zunächst über die origenistische Eschatologie, der es auch nach der Verurteilung des Origenes in Kypros (Epiphanios), Alexandria (Theophilos) und Rom (Anastasius) weder im Abend- noch im Morgenlande an Anhängern gebrach. C. W.

Johann Ernst, Der hl. Augustin über die Entscheidung der Ketzertauffrage durch ein Plenarkonzil. Zeitschr. f. kath. Theol. 24 (1900) 282—325. Wird hier erwähnt wegen der Erörterung über den achten Kanon des nicänischen Konzils, auf den sich Augustinus, wenn er von einem Plenar- oder Universalkonzil spricht, das die Ketzertauffrage entgegen der Auffassung und Lehre Cyprians entschieden habe, ebensowenig beziehen kann, wie auf das Konzil von Arles. C. W.

V. Ermoni, La pénitence dans l'histoire à propos d'un ouvrage récent. Revue des quest. hist. 67 (1900) 5—55. Auseinandersetzung mit **K. Holl**, Enthusiasmus und Bufsgewalt Kap. 3. C. W.

Hugo Koch, Zur Geschichte der Bufsdisziplin und Bufsgewalt in der orientalischen Kirche. Historisches Jahrbuch der Görresgesellsch.

21 (1900) 58—78. Der interessante Aufsatz zerfällt in zwei Teile. Im ersten beschäftigt sich der Verf. mit zwei Stellen Symeons des neuen Theologen, die nach Holl, Enthusiasmus S. 288 f. Fortdauer der öffentlichen Bufse und der Büfserklassen zur Zeit Symeons, also c. 965—1042, beweisen sollen, thatsächlich aber kein Bild der damaligen Bufspraxis liefern, sondern ältere Zeiten wiederspiegeln (die Stelle or. 5 stammt aus Dionys. Areop. eccl. hier. 3, 3, 7); im zweiten erörtert er die Bedeutung des 8. Briefes des Pseudo-Dionysios 'für die Frage der Bufsgewalt, d. h. wem die Vollmacht zukomme, Beichte zu hören und die Absolution zu erteilen bezw. zu verweigern, und die hierüber herrschende Rivalität zwischen Mönchtum und Priestertum'. C. W.

G. Rietschel, Lehrbuch der Liturgik I. (Vgl. B. Z. IX 277.) Ausführlich besprochen von **P. Drews**, Theol. Stud. und Krit. 1900, 473—495. C. W.

A. v. Maltzew, Fasten- und Blumentriodion nebst den Sonntagsliedern des Oktoichos der orthodox-katholischen Kirche des Morgenlandes. Deutsch und slavisch unter Berücksichtigung der griechischen Urtexte. Berlin, Siegismund 1899. CXCVI, 1217 S. 8⁰. Besprochen von **F. Lauchert**, Histor.-polit. Blätter 125 (1900) 377—380. C. W.

F. C. Burkitt, Notes. 2. On the baptismal rite in the Canons of Hippolytus. Journal of Theological Studies 1 (1900) 279. Der 19. dieser (nur arabisch erhaltenen) Kanones verlangt nicht die Taufe im Meerwasser, sondern in lebendigem, fliefsendem Wasser. C. W.

5. Geschichte.

A. Äufsere Geschichte.

Eduard Gibbon, The history of the decline and fall of the Roman empire, edited in seven volumes with introduction, notes, appendices and index by **J. B. Bury**, M. A. Vol. VII. XII, 508 S. kl. 8⁰. London, Methuen & Co. 1900. Mit dem vorliegenden 7. Bande ist die verdienstvolle Neuausgabe des berühmten Werkes abgeschlossen; über die früheren Bände vgl. B. Z. V 636 ff., VII 486 f., IX 278 f. Auch diesen Band hat der Herausgeber wie alle früheren Bände mit zahlreichen berichtigenden und ergänzenden Anmerkungen unter dem Texte und mit einem Appendix versehen. Der letztere ist vornehmlich den Quellen für die letzte Zeit des oströmischen Reiches gewidmet. Bury giebt zuerst eine kurze Übersicht der griechischen Autoren, welche die letzten Jahrhunderte von Byzanz dargestellt haben, wie Laonikos Chalkondyles, Dukas, Phrantzes u. s. w., dann, was bes. dankenswert ist, der einschlägigen orientalischen (arabischen und chinesischen) Quellen. Ein eigener Abschnitt ist dem Mongoleneinbruch des Jahres 1241 gewidmet. Sehr dankenswert ist endlich die Zusammenstellungen der alten Quellen und der neueren Darstellung der Belagerung und Eroberung von Kpel im J. 1453. Den Beschlufs bildet ein gewaltiger Generalindex zu allen sieben Bänden, der einen hübschen Beitrag zur Frauenfrage bietet: er ist von Mrs. J. B. Bury bearbeitet. Eine mikroskopische Prüfung auf seine Genauigkeit und Vollständigkeit verbietet unter diesen Umständen die Galanterie; soweit ich aber nach Stichproben

urteilen kann, haben wir es mit einer sehr respektablen Leistung zu thun. Nur eine Chikane kann ich der verehrten Verfasserin nicht ersparen: Wann wird man endlich allgemein einsehen, dafs bei Zitaten von Band und Seite sowohl im Interesse der Genauigkeit als der Vereinfachung des Druckes und der Übersichtlichkeit überflüssige Punkte und Kommata möglichst zu vermeiden sind? Die Bände und Seiten werden in Burys Index also zitiert: „VI., 27“, statt einfach: „VI 27“. Doch lafst uns dieser Stunde schönes Gut durch solchen Trübsinn nicht verkümmern, und wünschen wir dem unermüdlichen Neubeleber des ewig klassischen Werkes und seiner gelehrten Gemahlin zur Vollendung ihrer grofsen und schweren Arbeit von Herzen Glück! K. K.

A. A. Vasiljev, Byzanz und die Araber. Die politischen Beziehungen von Byzanz und den Arabern in der Zeit der Amorischen Dynastie. (Vizantija i Araby. Političeskija otnošenija Vizantii i Arabov za vremja Amorijskoj dinastii.) St.-Petersburg 1900. XII, 210 S., 1 Bl., 183 S. 8⁰ (russ.). Wird besprochen werden. K. K.

R. Röhricht, Geschichte des Königreichs Jerusalem. (Vgl. B. Z. VIII 577.) Besprochen von **J.-B. Chabot**, Revue critique 1899 Nr. 30 S. 57—58. A. H.

R. Röhricht, Regesta regni Hierosolymitani. Oeniponti 1893. II, 523 S. 8⁰, und **R. Röhricht**, Geschichte des Königreichs Jerusalem. Innsbruck 1898. (Vgl. B. Z. VII 640.) Besprochen von **A. Vasiljev** im Viz. Vrem. 7 (1900) 152—155. E. K.

G. M. Thomas, Diplomatarium Veneto-Levantinum sive Acta et Diplomata res Venetas Graecas atque Levantinas illustrantia a. 1351—1454. P. II. (= Monumenti Storici pubblicati dalla R. Deputazione Veneta di storia patria. Serie Ia. Documenti vol. IX.) Venetiis 1899. XXX, 452 S. 8⁰. Der Redaktion unzugänglich. Wir verweisen auf die Besprechung von **H. Simonsfeld**, Beilage zur ⟨München⟩ Allgemeinen Zeitg. vom 22. März 1900 (Nr. 67). K. K.

L. (Talloczy), Magyarisch-bulgarische Beziehungen (ungar.). Századok, 1898, Heft 2. Budapest. Besprochen von **P. Syrku** im Viz. Vrem. 7 (1900) 147—152. Századok (= Jahrhundert) ist das Organ der magyarischen historischen Gesellschaft in Budapest. E. K.

B. Innere Geschichte.

Paul Allard, Les esclaves chrétiens depuis les premiers temps de l'église jusqu'à la fin de la domination romaine en Occident. Ouvrage couronné par l'Académie française. 3. édition revue et augmentée. Paris, Lecoffre 1900. 4 Bl., XVI, 494 S. 8⁰. Berührt unser Gebiet hauptsächlich mit Buch 3 Kap. 4 'Diminution du nombre des esclaves et progrès du travail libre au IVᵉ et au Vᵉ siècle' (p. 411—475). C. W.

M. Ivanov, Zwei Worte über Justiniane I (bulgar.). Jahresbericht des Staatsgymnasiums „Ferdinand I“ für 1896/1897. Warna 1899. 8 S. 8⁰. Notiert im Viz. Vrem. 7 (1900) 268—272. E. K.

Heinrich Gelzer, Die Genesis der byzantinischen Themenverfassung. (Vgl. B. Z. IX 590 und oben S. 677 ff.) Ausführlich besprochen von **E. Gerland**, Berl. philol. Woch. 1900 Nr. 18 Sp. 555—559; von **U⟨spen⟩sky**, Liter. Centralbl. 1900 Nr. 12 Sp. 526—528. A. H.

C. Jireček, Die Bedeutung von Ragusa in der Handelsgeschichte des Mittelalters. (Vgl. B. Z. VIII 704.) Besprochen von **N. Jorga**, Revue critique 1900 Nr. 35 S. 166—167. A. H.

P. Bezobrazov, Das Katasterbuch von Patmos. Viz. Vrem. 7 (1900) 68—106. Der 6. Band der von Miklosich und Müller herausgegebenen Acta et diplomata enthält 114 byzantinische Urkunden aus dem Archiv des Klosters des hl. Johannes Theologos auf der Insel Patmos, und darunter zwei Grundbücher aus dem 11. Jahrh., die sowohl ihrem Alter als auch ihrem Inhalte nach ein hervorragendes Interesse erwecken und wertvolles Material für die Geschichte des byzantinischen Landbesitzes bieten; besonders das eine dieser Grundbücher (p. 4—15), das sich auf das vom Kaiser Michel Dukas im J. 1073 seinem Vetter Andronikos geschenkte Landgut Barys (unweit von Milet) bezieht, ist von großer Wichtigkeit, da es sich nicht auf die Angabe der Grenzen und die Aufzählung der Paroiken beschränkt, sondern auch eine detaillierte Beschreibung des Landgutes (nebst der daselbst befindlichen Kirche) und wertvolle Notizen über die Besteuerung der Landbauern und über die Einkünfte der Besitzlichkeit enthält. Bezobrazov giebt nun eine eingehende Analyse und Erklärung aller in diesem Grundbuche erwähnten Daten. E. K.

G. Testaud, Des rapports des puissants et des petits propriétaires ruraux dans l'empire byzantin au Xe siècle. Bordeaux 1898 (vgl. B. Z. IX 200) und **R. Gaignerot**, Des bénéfices militaires dans l'empire romain et spécialement en Orient et au Xe siècle. Bordeaux 1898. Besprochen von **P. Bezobrazov** im Viz. Vrem. 7 (1900) 156—166. E. K.

M. Gedeon, *Ἐπίσημα βυζαντινὰ γράμματα.* Ἐκκλ. Ἀλήθεια 19 (1899) 155—158, 164—166, 183—186, 223—224, 229 und 371—372. Veröffentlicht werden ein Chrysobull des Manuel II Palaiologos vom J. 1396 über Besitztümer des Pantokratorklosters in Jerusalem auf der Insel Lemnos; ein Chrysobull des Kaisers Johannes Palaiologos vom J. 1357 und ein Erlaſs des ökumenischen Patriarchen Neilos vom J. 1386, beide über Besitztümer desselben Klosters auf der Insel Thasos; ein Chrysobull des Kaisers Manuel Palaiologos vom J. 1394 über Besitztümer desselben Klosters in Makedonien und ein Erlaſs des Patriarchen Antonios vom J. 1396 über dasselbe Kloster; endlich ein Chrysobull des Kaisers Johannes Palaiologos vom J. 1407 über Besitztümer des Jerusalemer Klosters des hl. Paulos in Kassandra. Letzteres stammt aus einer Hs des Ibererklosters auf dem Athos (Nr. 731), die anderen alle aus nicht näher bezeichneten Privathss. Notiert im Viz. Vrem. 7 (1900) 254. E. K.

Joakeim Phoropulos, *Ἔγγραφα τοῦ πατριαρχικοῦ ἀρχειοφυλακείου.* Ἐκκλ. Ἀλήθεια 19 (1899) 22—24, 59—63, 99—102, 142—144, 186—189, 245—249, 294—298 und 367—371. Alle (19) Dokumente beziehen sich auf Klöster auf der Insel Chios (aus den J. 1605—1756). Notiert im Viz. Vrem. 7 (1900) 254. E. K.

C. Kirchengeschichte. Mönchtum.

F. X. Funk, Kirchengeschichtliche Abhandlungen und Untersuchungen I und II. Paderborn 1897 und 1899. (Vgl. B. Z. IX 283.) Ausführlich besprochen von **C. A. Kneller S. I.**, Stimmen aus Maria Laach

58 (1900) 443—453, dem Funks Anschauung über die Berufung der ältesten Konzilien natürlich einige Magenbeschwerden verursacht. C. W.

C. H. Turner, The early episcopal lists. The Journal of Theological Studies 1 (1900) 181—200. Bespricht die Listen der Bischöfe von Jerusalem, Antiochia, Alexandria und Rom in der Chronik des Eusebios. C. W.

Franz Diekamp, Die origenistischen Streitigkeiten. Münster 1899. (Vgl. B. Z. IX 277.) Besprochen von **Ad. Jülicher**, Theolog. Literaturzeitg. 1900 Nr. 6 Sp. 173—176; von **Bratke**, Theolog. Literaturbl. 21 (1900) Nr. 19 Sp. 220 f. C. W.

Fr. C. Conybeare, The Key of truth. (Vgl. B. Z. IX 197 ff.) Ausführlich besprochen von **Erwin Preuschen**, Theol. Literaturzeitg. 1900 Nr. 10 Sp. 304—307. C. W.

L. K. Goetz, Geschichte der Slavenapostel Konstantinus (Kyrillus) und Methodius. Gotha 1897. (Vgl. B. Z. VI 459.) Besprochen von **P. Lavrov** im Viz. Vrem. 7 (1900) 113—134. E. K.

J. Andreev, Der hl. Tarasios, Patriarch von Konstantinopel. Skizze seines Lebens und seiner Thätigkeit im Zusammenhange mit dem Verlaufe der Wirren des Bilderstreites. Bogoslovskij Vèstnik 1899, Juniheft S. 143—180, Juliheft S. 302—346 und Augustheft S. 459—504. Notiert im Viz. Vrem. 7 (1900) 226. E. K.

L. Bréhier, Le schisme oriental. (Vgl. B. Z. IX 552.) Besprochen von **François Tournebize S. I.**, Études publ. par des pères de la Comp. de Jésus 83 (1900) 133—135; von **H. M. Gwatkin**, The English Historical Review 15 (1900) 353 f.; von **Gabriel Millet**, Bulletin crit. 1900 Nr. 14 S. 264—268. C. W.

A. Lebedev, Geschichte der Trennung der Kirchen im 9., 10. und 11. Jahrhundert. Mit genauem Verzeichnis der sich auf diesen Gegenstand beziehenden russischen Litteratur von 1841—1900. Moskau 1900. VIII, 415 S. Notiert im Viz. Vrem. 7 (1900) 191—194. E. K.

M. Paranikas, *Εἰσαγωγὴ τοῦ χριστιανισμοῦ εἰς Τραπεζοῦντα καὶ Χαλδίαν.* Ἐκκλ. Ἀλήθεια 19 (1899) 266—272. Notiert im Viz. Vrem. 7 (1900) 255. E. K.

A. Perrault-Dabot, Un exemplaire du décret d'union entre les Grecs et les Latins. Le moyen âge 12 (1899) 488 f. Kurze Beschreibung der Hs fonds gr. 430 der Pariser Nationalbibliothek. C. W.

Bischof Kirion, Der zwölf Jahrhunderte währende Kampf des orthodoxen Grusiens mit dem Islam. Tiflis 1899. 113 S. Notiert im Viz. Vrem. 7 (1900) 221. E. K.

Boris Minzès, Die kulturgeschichtliche Bedeutung der russischen Kirche (nach Pavel Miljukov). Zeitschr. f. Kulturgesch. 7 (1900) 242—262. Auf Grund des 2. (noch nicht übersetzten) Bandes der 'Skizzen russischer Kulturgeschichte' von Prof. P. M. C. W.

Johannes Gehring, Die Sekten der russischen Kirche (1003—1897). Nach ihrem Ursprunge und inneren Zusammenhange dargestellt. Leipzig, Richter 1898. XII, 240 S. 8°. Besprochen von **W. G.**, Theol. Literaturbl. 21 (1900) Nr. 18 Sp. 208—211. C. W.

Archimandrit Palladij, Der hl. Pachomios d. Grofse und das erste Klosterleben. Nach neuentdeckten koptischen Dokumenten. Skizze aus der Geschichte des Priestertums in den Klöstern. Kasan 1899. 201 S. Notiert im Viz. Vrem. 7 (1900) 215—217. E. K.

P. Ladeuze, Étude sur le cénobitisme Pakhomien. Paris 1898. (Vgl. B. Z. IX 193 ff.) Besprochen von **Grützmacher**, Theol. Literaturzeitg. 1900 Nr. 5 Sp. 145 f. C. W.

W. E. C⟨rum⟩, Notes on: I. The Name Pachomius. Proceedings of the Society of biblical Archaeology 21 (1899) 247—249. Erklärt den Namen aus dem Sahidischen. C. W.

Archimandrit Innokentij, Die Mönchsweihe. Versuch einer historisch-liturgischen Untersuchung der Zeremonien und kirchlichen Feier der Mönchsweihe in der griechischen und russischen Kirche bis zum 17. Jahrh. (inclus.). Wilna 1899. 351 S. Notiert im Viz. Vr. 7 (1900) 209—215. E. K.

Karl Holl, Enthusiasmus und Bufsgewalt beim griechischen Mönchtum. (Vgl. B. Z. IX 592.) Besprochen von **Paul Lejay**, Revue critique 1899 Nr. 1 S. 10—11. A. H.

D. Chronologie. Vermischtes.

E. W. Brooks, The chronological Canon of James of Edessa. (Vgl. B. Z. IX 244.) Besprochen von **M. A. Kugener**, Revue de l'instruction publique en Belgique 43 (1900) 28—30. C. W.

F. Hirsch, Byzantinisches Reich. Berliner Jahresberichte der Geschichtswissenschaft 21 (1898) III 235—248. Von kritischen Bemerkungen begleitete Übersicht der im Jahre 1898 veröffentlichten Arbeiten über die byzantinische Geschichte und ihre Quellen. K. K.

6. Geographie, Topographie, Ethnographie.

A. Geographie.

M. Hartmann, Kleinere Mitteilungen. Zeitschr. f. Assyriologie 14 (1899) 331—342. Bringt S. 340 f. einige Beiträge zur Erklärung des Georgius Cyprius (ed. Gelzer). K. K.

Nik. Mystakides, *Θεσπρωτικά. Σύντομος ἱστορικὴ περιγραφὴ τῆς ἱερᾶς μητροπόλεως Παραμυθίας.* *Ἐκκλ. Ἀλήθεια* 19 (1899) 249—251, 261—263 und 301—303. Notiert im Viz. Vrem. 7 (1900) 258. E. K.

Margarites Tumbalides, *Σημειώματα περὶ τῆς μητροπόλεως Σισανίου* (in Makedonien). *Ἐκκλ. Ἀλήθεια* 19 (1899) 148—151, 194—197, 252—253 und 298—300. Notiert im Viz. Vrem. 7 (1900) 259. E. K.

S. Ternovskij, Skizzen aus der kirchengeschichtlichen Geographie. Die Distrikte der Patriarchen der rechtgläubigen Kirche bis zum 9. Jahrhundert. Mit einer lithograph. Karte. Kasan 1899. 334 S. (russ.) Notiert im Viz. Vrem. 7 (1900) 194—197. E. K.

K. Buresch, Aus Lydien. Epigraphisch-geographische Reisefrüchte. Leipzig 1898. (Vgl. B. Z. VIII 242.) Besprochen von **A. Nikitskij** im Viz. Vrem. 7 (1900) 134—146. E. K.

A. Meliarakes, *Νησιογραφικὰ κατὰ τὴν γεωγραφίαν τοῦ Ἄραβος Ἐδριζί.* Φιλολ. Σύλλογος „Παρνασσός“ Athen 3 (1899) 81—91. Bemerkungen zu den Angaben des arab. Geographen Edrizi (12. Jahrh.). Notiert im Viz. Vrem. 7 (1900) 258. E. K.

Gudev, Klassifikation der Flüsse, Nebenflüsse und Bäche in den von Bulgaren besiedelten Ländern (bulgar.). Jahresbericht des Staatsgymnasiums für 1897/1898. Sliwno 1899. 59 S. 8⁰. Notiert im Viz. Vrem. 7 (1900) 272—273. E. K.

Cleanthes Nicolaides, Makedonien. Die geschichtliche Entwickelung der makedonischen Frage im Altertum, im Mittelalter und in der neueren Zeit. (Vgl. B. Z. IX 595.) Besprochen von **Holm**, Berl. philol. Woch. 1900 Nr. 8 Sp. 241. A. H.

Roman Oberhummer und **Heinrich Zimmerer**, Durch Syrien und Kleinasien. (Vgl. B. Z. VIII 580.) Anerkannt von **S. Partsch**, Berl. philol. Woch. 1900 Nr. 12 Sp. 371—376. A. H.

B. Topographie.

O. Marucchi, La pianta di Gerusalemme nel mosaico di Madaba. Nuovo Bullettino di archeologia cristiana Anno 5 (1899) 43—50 (dazu tav. 1). Das z. B. B. Z. VI 636 erwähnte Mosaik ist für die Topographie von Jerusalem höchst wichtig als 'una autentica riproduzione figurata del sesto secolo; giacchè essa ci mostra, quantunque in modo schematico ed approssimativo, lo stato dei grandi santuari della redenzione avanti all' ultima loro rovina'. Dagegen einige Bemerkungen von **M. J. Lagrange**, Revue biblique 9 (1900) 324 f. Über Madaba selbst

Giuseppe Manfredi, Plano generale delle antichità di Madaba. Nuovo Bull. di arch. christ. Anno 5 (1899) 149—170 (dazu tav. 7). C. W.

P. Geyer, Itinera Hierosolymitana. (Vgl. B. Z. IX 592). Besprochen von **W. M. Ramsay**, The Classical Review 14 (1900) 143 f.; von **P. Lejay**, Revue crit. 1899 Nr. 41 S. 286—288. C. W.

Eustratios Drakos, *Λεσβιακά· τοπογραφικὰ καὶ ἐκκλησιαστικά, ἤτοι οἱ Μιτυλήνης καὶ Μηθύμνης ἱεράρχαι, οἱ δῆμοι Μανδαμάδου καὶ Καλλονῆς, αἱ ἐπαρχίαι Μολύβου καὶ Σιγγρίου, μετὰ τῶν μοναστηρίων.* II. Band. Athen 1899. 32 S. 8⁰. Notiert im Viz. Vrem. 7 (1900) 259. E. K.

M. Chrysochoos, Ὄλυνθος. *Μεθ' ἑνὸς τυπογραφικοῦ χάρτου.* Φιλολ. Σύλλογος „Παρνασσός“ Athen 3 (1899) 142—151. Notiert im Viz. Vrem. 7 (1900) 258. E. K.

Anastasios Lebides, *Αἱ ἐν μονολίθοις μοναὶ τῆς Καππαδοκίας καὶ Λυκαονίας.* Konstantinopel 1899. VI, 191, VI S. 8⁰. Notiert im Viz. Vrem. 7 (1900) 256. E. K.

E. Drakos, *Μοναὶ ἑλληνικαί. Ἡ ἐν Σαλαμῖνι τῆς Φανερωμένης. Ἡ ἐν Ἀθήναις τῶν Ἀσωμάτων τοῦ Πετράκη. Ἡ ἐν Αἰγίνῃ τῆς Θεοτόκου. Ἡ ἐν Πόρῳ τῆς Ζωοδόχου Πηγῆς.* Ἱερὸς Σύνδεσμος 5 (1899) 68—69, 124—126, 138—140 und 152—154. Notiert im Viz. Vr. 7 (1900) 259. E. K.

A. van Millingen, Byzantine Constantinople. (Vgl. B. Z. IX 596.) Besprochen von **V. S⟨chultze⟩**, Liter. Centralbl. 1900 Nr. 19 Sp. 805—806. A. H.

C. Ethnographie.

Friedrich Westberg, Beiträge zur Klärung orientalischer Quellen über Osteuropa. Bulletin de l'Acad. imp. des sc. de St.-Pétersbourg 1899, Novembre. T. XI No 4 und 5, S. 211—245, 275—314. Auch separat. Der gröſste Teil dieser Untersuchungen hängt mit unseren Studien nicht zusammen. In Betracht kommen die ältesten Nachrichten über Petschenegen, Magyaren und Russen, deren Verhalten zum oströmischen Reiche öfter berührt wird. A. H.

G. Kubitschek, Scordapia in Frigia. Bullettino di arch. e storia dalmata XXIII 30—31. Belege für die Verbreitung orientalischer Griechen an den Küsten des Adriatischen Meeres im 4. und 5. Jahrh. v. Chr. J. S.

7. Kunstgeschichte.

A. Allgemeines. Quellen. Varia.

Monuments de l'art byzantin publiés sous les auspices du Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts: so weit wären wir also! Wir beglückwünschen unsere Kollegen, die unter einem ihrem wissenschaftlichen Streben günstigeren Himmel leben und die Erben einer jahrhundertelangen Tradition mit gleichem Recht für alle sind. Bei uns ist innerhalb unserer Fachgruppe nur die klassische Archäologie anerkannt und kapitalkräftig; wir armen Christen und nun gar noch Byzantinisten müssen zurückstehen. Ohne Bitterkeit: wir freuen uns herzlich der immer neuen Erfolge der französischen Forschung auf unserem Gebiete. Regierung, Institute und Verleger thuen sich fördernd zusammen, die Diehl, Millet und Laurent von heute sind der Schlumberger, Vogüé, Bayet und Didron von gestern würdig.

Ich teile die Vorrede des Verlegers, Ernest Leroux, zu der ganzen Reihe von Veröffentlichungen, deren wir bereits VII 253, 258 und IX 319 Erwähnung gethan haben, mit: „Die Sammlung hat die Bekanntmachung und das Studium der bedeutendsten byzantinischen Werke der bildenden Kunst vor. Die Illustration wird sorgsam geflegt werden und die bereits gesicherte Mitwirkung von Architekten und Künstlern ihr einen wahrhaft künstlerischen Charakter geben. Kein fester Plan bestimmt die Reihe der Bände, deren Art und Ausdehnung: den Monographien können systematische Untersuchungen folgen, Werken, von langer Hand vorbereitet, kurze Studien, bisweilen als Mélanges vereinigt. Die Sammlung ist unter das hohe Patronat des Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts und unter die Aufsicht einer Kommission, bestehend aus den Herren Schlumberger, Diehl und Millet, gestellt." — Es darf vom Erscheinen des oben angezeigten ersten Bandes dieser Monuments de l'art byzantin der Anfang einer neuen Ära der kunstwissenschaftlichen Studien auf dem Gebiete des christlichen Orients erwartet werden. So gediegen in Bild und Ausstattung erschienen bisher, von wenigen Ausnahmen abgesehen, nur Publikationen über römisch-christliche und antike Denkmäler. Ermöglicht ist diese vornehme Art des Auftretens wohl durch die Unterstützung der französischen Regierung. Der 11. Orientalistenkongreſs in Paris hatte auf Antrag der byzantinischen Sektion (vgl. B. Z. VII 258) die Publikation dem Wohlwollen der französischen Regierung empfohlen. Es würde uns herzlich

freuen, wenn dieses Votum ein wenig zur glücklichen Durchführung des Unternehmens beigetragen hätte. J. S.

E. Rjedin, Nachruf für J. A. Golyšev mit einem Anhang über die Miniaturen zu den Gesichten des Hegumenos Kosmas aus dem 17. Jahrh. Archäologische Untersuchungen und Bemerkungen (K. Moskauer arch. Gesellschaft). 1899 Nr. 6/7. S. 1—20 mit 9 Abbildungen (russ.). J. S.

Stephan Beissel S. I., Bilder aus der Geschichte der altchristlichen Kunst. (Vgl. B. Z. IX 596.) Besprochen von P. **Beda Kleinschmidt O. F. M.**, Lit. Handweiser 1899 Nr. 725/26 Sp. 624—626. C. W.

B. Einzelne Orte und Zeitabschnitte.

D. Ainalov und **E. Rjedin**, Alte Denkmäler der Kunst in Kiew: Die Sophienkirche, das goldgedeckte Michaelische und das Kyrillische Kloster (russ.). Charkov 1899. 62 S. 8°, 70 Abbildungen im Text. (Aus den Arbeiten der pädagogischen Gruppe der historisch-philologischen Gesellschaft von Charkov VI.) Die beiden Forscher haben bereits im J. 1889 eine Monographie über die Sophienkirche von Kiew, ihre Mosaiken und Fresken veröffentlicht, damals ohne die nötige Zahl von Abbildungen, wofür immer noch das grofse und teure Werk der Kais. russ. archäol. Gesellschaft herangezogen werden mufste. Neuerdings haben Tolstoi und Kondakov in ihren „Russischen Altertümern" Abbildungen in Zinkdruck gegeben. Diese werden von A. und R. nochmals abgedruckt und mit einem populären Texte der breiten Masse zugänglich gemacht. Würden uns die Verfasser doch auch eine deutsche Bearbeitung bieten! Sie wäre sehr erwünscht. J. S.

Joseph Führer, Forschungen zur Sicilia sotteranea. (Vgl. B. Z. IX 598.) Besprochen von **A. F. Spender**, The Dublin Review 126 (1900) 379—390; von **Stuhlfauth**, Histor. Vierteljahrschr. 3 (1900) 256—259. C. W.

C. Ikonographie. Symbolik. Technik.

Denys de Fourna, Manuel d'iconographie chrétienne. Texte original édité d'après un ms du XVIIIe siècle par **A. Papadopoulos-Kerameus.** Premier fascicule, imprimé au frais de feu Grégoire Théodorowitsch Tchélistchew. St.-Pétersbourg, Imprimerie du Saint Synode 1900. κβ', 1 Bl., 128 S. gr. 8° (mit einer Photographie des Herrn Čeliščev). Das berühmte byzantinische Malbuch vom Berge Athos ist, nachdem es im J. 1839 von dem Franzosen Didron auf dem Athos aufgefunden worden war, ins Französische (von Didron-Durand), ins Deutsche (von Schäfer) und ins Russische (von Porph. Uspenskij) übersetzt worden. Der echte griechische Text blieb aber leider unbekannt; denn die unter dem Namen des Dionysios in Athen im J. 1853 und 1885 publizierten Ausgaben enthalten einen von dem berüchtigten Konstantin Simonides gefälschten Text. Daher fafste der junge Russe Grigorij Fedorovič Čeliščev den Plan, eine neue Ausgabe des echten griechischen Textes mit einer neuen französischen Übersetzung zu veranstalten und diese Ausgabe mit einer kommentierten Reproduktion der herrlichen Miniaturen des Menologium Basilios' II zu begleiten. Leider hat der frühzeitige Tod des edlen Freundes der christlichen Kunstgeschichte die Ausführung der vorzüglichen Idee vereitelt. Papadopulos-

Kerameus, der mit der Publikation des griechischen Textes betraut worden war, übergiebt nun in dem vorliegenden Hefte den Teil des griechischen Textes der Öffentlichkeit, der noch zu Lebzeiten des Herrn Čeliščev auf seine Kosten gedruckt worden war. Dem Texte geht eine Einleitung voraus, in der P.-Ker. über den Plan des Herrn Č., besonders aber über die Hss, die Ausgaben und über die Geschichte des Malbuches berichtet. Wichtig ist die Feststellung der Thatsache, dafs Dionysios von Phurna im Anfange des 18. Jahrh. lebte und dafs also Hss seines Werkes nicht, wie öfter behauptet wurde, älter als diese Zeit sein können. Dionysios schöpfte vornehmlich aus einem anonymen Malbuche, das nach 1566 auf dem Athos verfafst wurde. Auch seine sonstigen Quellen sind nicht älter als das 16. und 17. Jahrh. Von diesem späten Werke hat im J. 1840 der Fälscher Simonides eine Abschrift genommen, in deren Titel er willkürlich das Jahr 1458 als Abfassungszeit einsetzte. Dazu kommen weitere Fälschungen (bes. bezüglich des Malers Panselenos), die lange Zeit Verwirrung anrichteten. Das alles wird von P.-Ker. in lichtvoller und überzeugender Weise dargelegt. Mögen die Mittel gefunden werden, das verdienstvolle Werk zu Ende zu führen! K. K.

Nikolaus Müller, Christusbilder. Real-Encyklopädie für Theologie und Kirche. 3. Aufl. Band IV, 63—82. Kriegsruf gegen alle hergebrachten Erklärungsversuche, seien sie nun dogmatischer oder archäologischer Natur. Die Freiheit und Unabhängigkeit des Urteils fällt auf bei einem Manne, der, in der Theologie aufgewachsen, im theologischen Wirken aufgeht. Um das, was hier auf wenigen Seiten ausgeführt wird, zu erweisen, würden Bände notwendig sein. Müller publiziert wenig; daher sind die Anregungen, die er in den kurzen Artikeln der Real-Encyklopädie giebt, um so beachtenswerter. Kämen sie nur recht vielen in die Hände!

Nach Aufzählung der Litteratur führt N. M. auf: I. die ältesten Ansichten und Berichte über die äufsere Erscheinung Christi, II. die litterarischen Nachrichten über die ältesten Bilder Christi, III. die erhaltenen Christusbilder, und zwar: A. angeblich authentische Portraits, B. das Christusbild in der ältesten Kunst, IV. die Entstehung der Christusbilder. Abschnitt III B und IV müfsten eigentlich einen Aufruhr hervorgerufen haben, hätte der Artikel die nötige Beachtung gefunden. Wenn neuerdings Chamberlain (Grundlagen I 210 f.) nachzuweisen sucht, dafs Christus kein Jude war, so ist N. M. davon überzeugt, dafs die ältesten Christusbilder abhängig sind nicht von Christus selbst oder der Tradition über ihn, auch nicht von der Kirche oder, was am meisten nahe läge, von den Typen der antiken Kunst, sondern in erster Linie von dem Wandel der volkstümlichen Anschauungsweise. Es ist bekannt, dafs die ersten Darstellungen einen unbärtigen, kurzhaarigen Jüngling oder Knaben, die folgenden einen solchen mit längerem Haar, die dritten, seit dem 4. bezw. 5. Jahrh., einen bärtigen Mann, die vierten einen ältlichen Mann aufweisen, u. zw. im ganzen genommen in chronologischer Aufeinanderfolge. Dem entspräche nach M. die Beobachtung, dafs, je jünger die Denkmäler des christlichen Altertums seien, sie um so mehr bärtige Gestalten aufwiesen. Das liege nicht leichthin im Wandel der Mode allein begründet, sondern tiefer in dem Gemeingefühl der ersten christlichen Jahrhunderte, deren Abbild Kunst wie Mode sind. In dem jugendlichen Christusideal erfafste die Zeit, die es schuf, sich selbst,

ohne sich dessen bewufst zu sein. Als die Kirche zur Reichskirche geworden war und sich einrichtete, trat sie in ihr Mannesalter. Auch zu der jüngsten Modifikation des Typus, dem ältlichen Mann, liefse sich unschwer eine Parallele in der Zeitgeschichte finden. Die Scheitelung des Haares sei ein Merkmal, das später zur Kennzeichnung der jüdischen Abstammung verwendet wurde. — Den Schlufs der Abhandlung bildet die Widerlegung der bisherigen Erklärungsversuche, desjenigen auf dogmatischer Basis und des jetzt vorherrschenden mit Zugrundelegung antiker Typen wie des guten Hirten für den unbärtigen, des Asklepios für den bärtigen Typus. — N. M. hat sich zu einer beachtenswerten Beherrschung dieses aufserordentlich schwierigen Themas durchgerungen; man darf von seinem bestimmten Auftreten eine nachhaltige Wirkung auf die weitere Forschung erwarten. J. S.

J. P. Richter, Di un raro soggetto rappresentato nei mosaici della Basilica Liberiana. Nuovo bull. d'arch. crist. V 137—148 Tav. VI. Dieser Aufsatz ist nach einer Fufsnote der Redaktion einem demnächst erscheinenden Buche von J. P. Richter und A. Cameron Taylor „Masterpieces of early Christian Art“ entnommen. Das Buch wird, nach der Stichprobe zu urteilen, recht umfangreich werden. J. P. Richter hat bereits vor zwanzig Jahren über die christliche Kunst des Orients gearbeitet, man darf daher von ihm wertvolle Mitteilungen auch für unser Gebiet erwarten. Mich berührt an dem vorliegenden Aufsatze wie an der Art, wie R. den zweiten Band der Ungerschen Quellen herausgegeben hat (vgl. B. Z. VII 198), unangenehm, dafs er nicht angiebt, was ihm als Stufe gedient hat. Im gegebenen Falle sind es die Arbeiten von Kondakov, Ainalov u. a., die nicht genannt sind, während dagegen alle, die Falsches gesagt haben: Ciampini, Garrucci, Cavalcaselle angeführt werden. Das Richtige spricht, möchte man glauben, Richter hier zum erstenmal aus. Die Redaktion hat sich denn auch bemüfsigt gefühlt, einer solchen Annahme durch eine Note vorzubeugen. Wozu R. — diesmal scheint A. Cameron Taylor mitverantwortlich — das macht? Er setzt damit ohne Not seine Verdienste herab.

In Rede steht die Scene der Flucht nach Ägypten am Triumphbogen von S. Maria Maggiore in Rom, wo nach dem Sturz der Götzen in Sotinen Afrodisius mit seinem Gefolge und die heilige Familie mit ihren Engeltrabanten sich gegenüberstehen. Richter beachtet nicht, dafs diese an sich seltsame Scene in einem nach Gesamtinhalt, Einzeltypus und Kostüm in dem Rom des 5. Jahrh. ganz fremdartig berührenden Cyklus erscheint, der das erste Monumentalzeugnis des vom Osten vordringenden Byzantinismus oder, wenn diese Bezeichnung stört, der christlichen Kunst des Orients ist. Statt in der, der ägyptischen Lokaltradition entsprungenen Scene einen deutlichen Hinweis auf den Kunstkreis, aus dem heraus die Mosaiken des Triumphbogens entstanden sind, zu sehen, verfällt R. auf die gewagtesten Kombinationen, um zu erweisen, dafs die Scene durch die Zeitereignisse in Rom selbst angeregt wurde. Sie bedeute die Niederschlagung des 394 von Eugenius in Rom wiederaufgerichteten Heidentums durch Theodosius, dessen Züge oder die Valentinians III womöglich Afrodisius tragen soll. Der Grundgedanke sei also der Triumph des Christentums über das Heidentum. Ich bin begierig, wie R. dann in dem Buche den leitenden Gedanken des ganzen Cyklus feststellen wird. J. S.

D. Architektur.

G. Weber, Die Wasserleitungen von Smyrna. Jahrbuch des K. deutschen arch. Instituts 14 (1899) 1—25, 167—188, Taf. II und III und 53 Textillustrationen. Im vierten Abschnitte werden zwei byz. Leitungen im Melesthale besprochen. Sie folgen dem Flusse in Thonrohren und überbrücken den Fluſs durch einen regelrechten Siphon, d. h. sie sind durch Hochdruck unter dem Fluſsbett hindurchgeführt. Architektonisch sehr interessant sind die Aquädukte der heute noch benutzten Osman-Aga Leitung; W. möchte den einen dem 5. oder 6. Jahrh. zuweisen. Der 7. Abschnitt behandelt die Cisternen auf dem Schloſsberge von Smyrna, unter denen die groſse Anlage mit 20 Pfeilern und byzantinischen Kappen besondere Beachtung verdient. W. glaubt, sie sei von Johannes Dukas Vatatzes erbaut, der 1225 den groſsen Mauerring um das Plateau errichtete. Der Schluſs giebt Bericht über die Art, wie die Byzantiner Stollen in den Berg trieben, um das Quellwasser aufzufangen und in Horizontalleitungen an das Tageslicht zu fördern. J. S.

Carl Mommert, Zur Orientierung der Arculfschen Planzeichnung der Zionskirche des 7. Jahrhunderts. Zeitschr. d. Deutschen Palästina-Vereines XXII 105—117. Die Zeichnung brauche nicht auf den Kopf gestellt zu werden, sondern sei wie unsere Karten orientiert. Danach würde der Ort, wo Maria starb, im Südosten der Abendmahlstätte zu suchen sein. J. S.

Fr. Bulić, Ritrovamenti antichi sull' isola Brazza risguardanti il Palazzo di Diocleziano a Spalato. Le lapidicine del Palazzo di Diocleziano. Bulletino di archeologia e storia dalmata XXIII S. 18—30. Wertvoller Beitrag zur Kenntnis der Herkunft des Baumaterials in Diokletians Zeit. J. S.

E. Rédin, Notizen über Denkmäler von Ravenna. 1. 2. Viz. Vrem. 7 (1900) 36—42. R. bespricht ganz kurz die Kirche des hl. Apollinarios des Jüngeren, deren Säulen im 16. Jahrh. aus dem durch Anschwemmungen erhöhten Boden gehoben wurden, und ausführlicher das Mausoleum des Theodorich. E. K.

E. Skulptur.

J. Laurent, Delphes chrétien. Bulletin de correspondance hellénique 23 (1898) 206—279 mit 26 Abbildungen im Texte. Die Ausbeute an Fundstücken der christlichen Zeit war in Delphi jedenfalls weitaus geringer als in Olympia, wo man eine bedeutende Kirche ältester Zeit vorfand, und in Pergamon, wo eine ganze Reihe kleinerer christlicher Bauten zum Vorschein kam, die sich prächtig um die groſse Basilika der Unterstadt zu einer für die Forschung bedeutungsvollen Gruppe hätte zusammenschlieſsen lassen. Ich weiſs nicht, ob durch die amtlichen Publikationen auch nur ein christlicher Archäologe auf diese Gruppe aufmerksam gemacht wurde. Wie in Olympia und Pergamon, so ging es bei der Veröffentlichung so ziemlich aller Ausgrabungen her, die von klassischen Archäologen oder Ägyptologen unternommen worden sind. Soweit man konnte, stieſs man die christlichen Reste beiseite und nur, wo bedeutendere Architekturen oder Inschriften zur Beachtung zwangen, gab man dem lästigen Drucke nach.

Die französische Schule in Athen, die seit jeher die christliche Zeit als historischen Wert der Antike gleichstellte und jetzt durch Begründung des Corpus inscriptionum graecarum christianarum bahnbrechend für unsere Sache im Rahmen eines archäologischen Institutes eintritt, hat auch bei Veröffentlichung ihrer Ausgrabungen in Delphi einen mustergiltigen Typus aufgestellt. Die vorliegende Arbeit Laurents zeigt ein so intensives Bemühen, den christlichen Funden beizukommen und ihnen die Kunstgeschichte ihrer Zeit abzuringen, dafs wir das feste Vertrauen hegen dürfen: wenn so weitergearbeitet wird, dann steht die Lösung des Rätsels bevor, dann werden wir in wenigen Jahrzehnten wissen, wie sich die grofse Entwicklung der christlichen Kunst im Orient abgespielt hat.

In Delphi ist kein einziges Bauwerk und nur eine einzige Inschrift aus christlicher Zeit aufgedeckt worden. Was Laurent zu bearbeiten vorfand, das waren Bruchstücke, unzählige kleine Steinfragmente, die man bisher gern mit einem Fufstritt beiseite warf. Laurent hob sie auf, sichtete sie und führt nun in Gruppen vor zuerst die Kapitelle, dann die Reliefplatten und erschliefst aus diesem Material zusammen mit der einen Inschrift die Geschichte des christlichen Delphi, über das alle Nachrichten fehlten. Die Kapitelle gliedert er nach folgenden Gruppen: 1) Theodosianische Kapitelle, 2. Kämpfer, 3. Kämpfer-Kapitelle, u. zw. komposite, jonische und dorische. Bei den Platten scheidet er solche, die zur Bekleidung dienten, u. zw. für Ambonen, und solche, die als Brüstungen verwendet wurden. Sie sind zumeist mit einfachen Profilierungen und verschiedengeformten Kreuzen und Monogrammen geschmückt. Ihnen stellt er gegenüber Platten mit orientalischer Ornamentation. Der Schlufssatz bei Vergleichung mit dem bereits vorliegenden Material ist immer der gleiche: die Formen gehörten dem 5. Jahrh. an und belegten, heifst es p. 269, aufs neue die absolute Einheit der christlichen Kunst bis zum Ende des 5. Jahrh. Die wenigen Reste des 6. Jahrh. wichen von denen des 5. vollständig ab, der Orient gelange zur Herrschaft. Die Gesamtheit der Reste von Kunstformen des 5. Jahrh. sei in Delphi von besonderer Wichtigkeit, die erhaltenen Bauten der Zeit wiesen keine solche Einheit auf. Die Delphifragmente stammten wahrscheinlich her von einer in der ersten Hälfte des 5. Jahrh. im Apollotempel errichteten Kirche. Die Inschrift dient L. zum Nachweis, dafs Delphi Bischofssitz war. Seit dem 7. Jahrh. sei die altberühmte Stätte verlassen worden, sodafs selbst ihr Name verloren ging. (S. 278 Anm. 3 überrascht ein Zusatz der Redaktion, der indirekt ausspricht, im 5. Jahrh. sei die Zahl der christlichen Inschriften gegenüber der der heidnischen beschränkt. Das Gegenteil wohl ist richtig.)

Ich mufs Laurent im besonderen danken dafür, dafs er es nicht verschmähte, auf den von mir einst gelegten Fundamenten weiterzubauen. Die Aufmerksamkeit, mit der alle meine Arbeiten verwertet sind, ist ein schöner Ersatz für die fast völlige Nichtbeachtung, die diese Dinge in der eigenen Heimat gefunden haben. Sein S. 223 so liebenswürdig geäufserter Wunsch, es möge mir gelingen, bald Publikationen grofsen Stils durchzusetzen, wird wohl nicht so bald in Erfüllung gehen. J. S.

Dr. **Johannes Wiegand**, Das altchristliche Hauptportal an der Kirche der hl. Sabina auf dem aventinischen Hügel zu Rom. Trier, Druck und Verlag der Paulinus-Druckerei 1900. 145 S. 8° mit

21 phototypischen Tafeln und 6 Figuren im Text. Br. 16 *M.* Die Veröffentlichung von guten Lichtdrucken nach den 18 Holzreliefs der Sabina-Thür und ihren Ornamenten wird denen nicht überflüssig erscheinen, die jenes vielumstrittene Denkmal bis in die letzte Einzelheit zu kennen wünschen und weder in den käuflichen photographischen Aufnahmen noch in den der Schrift von Berthier, La porte de Sainte Sabine à Rome, beigegebenen Zinkdrucken befriedigende Aufnahmen zur Hand hatten. Die Tafeln sind so gut, als sie nur sein können; mehr dürfen wir überhaupt nicht mehr verlangen. Besonderen Dank verdient die Abbildung der Ornamente der Rückseite, die bisher fast unbeachtet geblieben sind.

Wiegand hat zu diesen Tafeln auch einen Text geschrieben. Er stellt darin getreulich die Litteratur über den Gegenstand zusammen, beschreibt und deutet die einzelnen Tafeln, gruppiert sie nach drei Gruppen, je nachdem sie sich der Art der Sarkophage, der Elfenbeine oder Miniaturen nähern, handelt dann über den Ursprung der Thüre, wobei er besonders gegen die Behauptung byzantinischer Beziehungen ankämpft, führt weiter die bisherigen Datierungsversuche auf und entscheidet sich selbst für die Zeit der Erbauung der Kirche. Das 7. Kapitel handelt von der Concordia veteris et novi testamenti, wobei versucht wird, Reihenfolge und ursprüngliche Zahl der Reliefs festzustellen. Im Schlufsabschnitt wird die Sabinathür und ihr Verhältnis zu den mittelalterlichen figurierten Thüren besprochen und die mehrfach behaupteten engeren Beziehungen abgelehnt. Die Arbeit stellt sich dar als eine Ausführung dessen, was Grisar in verschiedenen Aufsätzen über die Thür veröffentlicht hat; Grisar hat denn auch die Publikation angeregt, der Autor geht nur in Nebendingen über ihn hinaus. Das Wesentlichste in der Deutung wurde bereits B. Z. VIII 709 mitgeteilt. — Ich bemerke: Die Darstellung, die Grisar-Wiegand für „die Kirche" ansehen, hat in der Komposition Verwandtschaft mit einer Miniatur des Physiologus-Kosmas der *Εὐαγγελικὴ σχολή* in Smyrna (Byz. Arch. II Taf. XXX). Auch dort ist oben Christus gegeben, und unter ihm wölbt sich der Himmel halbkreisförmig wie hier, und es erscheint darauf die Sonne. (Vgl. auch Christus auf dem Kaiserdiptychon der Barberina (Garr. 449, 1), wo der Himmel ähnlich mit Sonne, Mond und Sternen angegeben ist.) Der untere Teil ist freilich ganz anders. Die Miniatur gehört dem Kosmas Indikopleustes an und heifst *ἡ βασιλεία τῶν οὐρανῶν*. Dieselbe Aufschrift findet sich noch in den bekannten Kosmashandschriften Vaticanus fol. 36ʳ und 40ʳ, Sinaiticus 71ʳ und im Laurentianus (bei Migne, Patr. gr. 88 col. 463/4 fig. 7), doch ist die Darstellung wesentlich anders. Die Miniatur der Smyrnahandschrift ist auf dem Sinai entstanden. — Ich mufs gestehen — so erwünscht die Arbeit Wiegands auch kommt — wir hätten doch Dringenderes, selbst in Rom, zu thun. Was, soweit die byzantinische Frage in Betracht kommt, am meisten fehlt, ist eine Monographie über die so überaus wertvollen Mosaiken von S. Maria Maggiore. Gute photographische Reproduktionen und zwei getrennte Abhandlungen, die eine über die Mosaiken des Langhauses, die andere über die der Apsis und des Triumphbogens, gehen uns aufserordentlich ab. De Rossi's Musaici sind nicht jedem zugänglich. Möchte Prof. Grisar auch nach dieser Richtung fruchtbringende Anregungen geben; er hat ja auch da vorgearbeitet.

J. S.

F. Malerei.

Haseloff, Codex Rossanensis. **F. X. Kraus**, Rep. f. Kunstwiss. XXIII 53, anerkennt die tüchtige Arbeit und stimmt besonders der Datierung zu. Dagegen bekämpft er, daſs sich H. für die ganz verunglückte Hypothese einer Entstehung des C. R. in Süditalien erwärme. Ich finde davon bei H. nichts; im Gegenteil; er schlieſst S. 132 eine Entstehung in Europa sogar ausdrücklich aus. Es liegt da also jedenfalls ein Irrtum bei Kraus vor. J. S.

Ja. Smirnov, Nochmals über die Zeit der Mosaiken der hl. Sophia in Thessalonich. Viz. Vrem. 7 (1900) 60—67. Im Anschlusse an den Aufsatz von E. Rêdin im 6. Bande des Viz. Vrem. (vgl. B. Z. IX 299), in dem die Kuppelmosaik der Sophienkirche in Thessalonich ins 11.—12. Jahrh. verlegt wird, giebt Smirnov einige Nachträge und Berichtigungen zu seinem Aufsatze über dasselbe Thema im 5. Bande derselben Zeitschrift (vgl. B. Z. VIII 248) und modifiziert auf Grund derselben seine frühere Ansicht über die Entstehung der Mosaiken in der Apsis (Ende des 8. Jahrh.) und in der Kuppel (im J. 645) folgendermaſsen: In betreff der Inschrift in der Apsis stellt Sm. seine frühere Äuſserung über den in derselben erwähnten Bischof Theophilos, derselbe sei im J. 785 dem nach Alexandria versetzten Thomas als Erzbischof in Thessalonich gefolgt, dahin zurecht, daſs Thomas in diesem Jahre bloſs zum Vertreter des Patriarchen von Alexandria (Politianos 768—813) auf dem bevorstehenden 7. ökumen. Konzil bestimmt wurde, und daſs also Thomas, der auch auf dem Konzil von Nikaia (im J. 787) Vertreter des alexandrinischen Stuhles war und sich dort als Hieromonachos und Hegumenos des Klosters des hl. Arsenios in Ägypten unterschreibt, offenbar nicht Vorgänger des Theophilos auf dem erzbischöflichen Stuhle von Thessalonich, sondern sein Nachfolger daselbst war. Im übrigen hält Sm. an seiner früheren Zeitbestimmung der Apsismosaik fest. Für die Zeitbestimmung hinsichtlich der Kuppelmosaik ist der Name des Erzbischofs Paulos maſsgebend. Früher hatte Sm. sich der Ansicht von Laurent angeschlossen, der den im J. 645 erwähnten Erzbischof von Thessalonich dieses Namens auch für die Inschrift in Anspruch nahm; jetzt aber stimmt er Rêdin bei, daſs die Komposition der Mosaik eher auf die Epoche des zweiten Aufblühens der byzantinischen Kunst, d. h. auf die 2. Hälfte des 9. Jahrh. und später hinweist, und identifiziert demnach den in der Inschrift erwähnten Erzbischof Paulos mit dem Paulos von Thessalonich, der auf der nach dem Tode des Ignatios berufenen Synode in Kpel in der 6. Sitzung (März 880) sich als Erzbischof von Thessalonich unterschreibt. Die drei fehlenden Ziffern in der Kuppelinschrift sind also zu ϛτϙϛ (= 886) zu ergänzen. E. K.

Strzygowski, Der Bilderkreis des griech. Physiologus. (Vgl. B. Z. IX 604.) Besprochen von **V. S⟨chultze⟩** im Lit. Centralblatt 1900 Sp. 459—460 und **M⟨aas⟩** in der Beilage der Allg. Zeitung 1900 Nr. 115 S. 718. J. S.

G. Kleinkunst (Elfenbein. Email) u. s. w.

Georg Stuhlfauth, Die altchristliche Elfenbeinplastik. Freiburg i. B. 1896. (Vgl. B. Z. VII 193 ff.) Besprochen von **H. Dopffel**, Theolog. Literaturzeitg. 1900 Nr. 9 Sp. 276—278. C. W.

H. Byzantinische Frage.

Strzygowski, Christliche Denkmäler Ägyptens I (Röm. Quartalchrift XII). Besprochen von **F. X. Kraus** im Rep. f. Kunstw. 23 (1900) 48—49. K. kommt nach Aufzählung der Resultate zu folgendem Schlufssatz: „Die weitere Untersuchung über den Unterschied von Syrisch, Ägyptisch und Byzantinisch behält sich Herr Strzygowski für eine andere Gelegenheit vor. In diesen Sätzen konstatiere ich mit Genugthuung eine sehr starke, wenn nicht vollständige Annäherung an meinen Standpunkt in Bezug auf diese Dinge, und ich freue mich insbesondere, die früher beliebte Zusammenwerfung von Alexandrinisch, Syrisch, Byzantinisch, die ich stets bekämpft habe, jetzt auch von Herrn Strzygowski aufgegeben zu sehen. So beginnt also die Verlegenheitsetikette „Byzantinisch", mit der bisher in Ermangelung eines Bessern einige dunkle Jahrhunderte zugeklebt waren, sich wirklich abzulösen. Offen bleibt noch die Frage der frühesten Anfänge christlicher Kunst und Allegoristik in Alexandrien, wo m. E. nach der Ausgang der gesamten Kunst der alten Christenheit zu suchen ist und wo dieselbe wahrscheinlich vor dem 3. Jahrh. einen spezifisch hellenistischen, erst später dem römischen Einflufs weichenden Charakter hatte."

Ich notiere vor allem die schon in Kraus' Geschichte der christlichen Kunst sich deutlich zwischen den Zeilen vorbereitende Erkenntnis, dafs der Ausgang der gesamten Kunst der alten Christenheit in Alexandrien zu suchen sei. Was dann die von Kraus angenommene Annäherung an seinen Standpunkt anbelangt, so war eine solche nicht nötig, weil es in diesem Punkte keinen Gegensatz zwischen uns gab. Meine Stellung gegen Kraus richtet sich vor allem gegen die Bedeutung, die er Rom im 4. und 5. Jahrh. zumifst, und bei seiner Geschichte der christlichen Kunst im besonderen dagegen, dafs er die Litteratur über die byzantinische Kunst zu wenig kennt und auf diesem Gebiete mit einer Einseitigkeit urteilt, die seiner sonst so imposanten Schöpfung nicht wohl ansteht. Ich müfste einseitiger Byzantinist sein und den Einflufs überkommener Anschauungen zu niedrig taxieren, wollte ich deshalb etwas von der hohen Achtung aufgeben, die ich für die Person und das Werk des Verfassers hege. J. S.

F. X. Kraus, Die Wandgemälde von S. Angelo in Formis, Rep. f. Kunstw. 23 (1900) 53, weist gelegentlich einer Polemik auf die Zustimmung von Émile Bertaux (Santa Maria di Donna Regina e l'arte Senese a Napoli 1899 p. 89) ihn und fügt hinzu: „Ich gehe heute auf diese Dinge nicht näher ein, weil ich, sei es in der 2. Auflage meiner 'Gesch. der christl. Kunst', sei es in einem eigenen Aufsatz, aufzuweisen gedenke, mit welcher Oberflächlichkeit der Kampf für den absolut byzantinischen Charakter der Malereien von S. Angelo mir gegenüber geführt wurde ... in einer Methode, welche an den schwerwiegenden Argumenten völlig vorbeigleitet, wie sie durch bestimmte Thatsachen der allgemeinen Kirchen- und Kulturgeschichte, insbesondere der Liturgie, an die Hand gegeben werden. Ich werde das s. Z. im Detail nachweisen. Was die byzantinische Frage im allgemeinen anlangt, so hat Dobbert anerkannt, dafs die Differenz unserer Auffassung keine so beträchtliche ist, wie sie schien, und dafs sie sich zum grofsen Teil völlig lösen würde, wenn man sich über die Termini verständigte. Die oben vorgelegten Ausführungen Strzygowskis bewegen

sich in derselben Richtung." In anderem Zusammenhange ebenda S. 58: „Die Tendenz, das byzantinische Element in seiner Bedeutung und Einwirkung zu überschätzen, liegt jetzt unzweifelhaft in der Luft: sie wird noch längere Zeit vorherrschend bleiben und sicher manche wichtige und nützliche Beobachtung zu Tage fördern; das bleibende Resultat wird sich dann langsam von selber abheben." J. S.

8. Epigraphik.

M. Gedeon, *Βεῤῥοίας ἐπιγραφὴ χριστιανική*. Ἐκκλ. Ἀλήθεια 19 (1899) 173—174. Die veröffentlichte Inschrift ist schon längst bekannt (Demitsa, Ἡ *Μακεδονία* I 86). Notiert im Viz. Vrem. 7 (1900) 266. E. K.

9. Fachwissenschaften.

A. Jurisprudenz.

O. Braun, Das Buch der Synhados. Stuttgart und Wien 1900. (Vgl. B. Z. IX 609.) Besprochen von **J. Stiglmayr S. I.**, Stimmen aus Maria-Laach 58 (1900) 453—455; von **H. G⟨oussen⟩**, Lit. Centralbl. 1900 Nr. 18 Sp. 753—756. C. W.

V. Narbekov, Der Nomokanon des Patriarchen von Kpel Photios mit der Erläuterung des Balsamon. I. Band: Historisch-kanonische Untersuchung. II. Band: Russische Übersetzung mit einer Einleitung und Anmerkungen. Kasan 1899. XIV + 249 + X + 578 + L S. Wird besprochen werden. Einstweilen vgl. die Notiz im Viz. Vrem. 7 (1900) 187—191. E. K.

M. Gedeon, *Ἀποσπάσματα τοῦ νομοκάνονός μου*. Ἐκκλ. Ἀλήθεια 19 (1899) 192—194, 229—232 und 261—263. Aus diesem im 18. Jahrh. geschriebenen Codex ediert G. einen Erlaſs des ökumen. Patriarchen Kyrillos I Lukaris vom J. 1634, zwei Fragen des Euphemianos, des Abtes des Klosters Philanthropos, mit den synodalen Entscheidungen derselben (aus der Zeit des ökum. Patr. Lukas) und Fragen des serbischen Fürsten mit den Antworten des ökumen. Patr. Gennadios Scholarios. Notiert im Viz. Vrem. 7 (1900) 254. E. K.

Gregorii Barhebraei Nomocanon. Edidit **Paulus Bedjan.** Paris und Leipzig, Harrassowitz 1899. XIII, 551 S. 8°. Besprochen von **Eb. Nestle**, Theologische Literaturzeitg. 1900 Nr. 5 Sp. 146 f.; von **Friedrich Schultheſs**, Gött. gel. Anz. 1900 Nr. 3 S. 212—220. C. W.

B. Mathematik, Astronomie, Naturkunde, Medizin u. s. w.

Fr. Boll, Beiträge zur Überlieferungsgeschichte der griechischen Astrologie und Astronomie. (Vgl. B. Z. IX 560.) Besprochen von **K. Manitius**, Wochenschr. f. kl. Phil. 1900 Nr. 11 Sp. 281—287. A. H.

H. Stadler, Der lateinische Dioscorides der Münchener Hof- und Staatsbibliothek und die Bedeutung dieser Übersetzung für einen Teil der mittelalterlichen Medizin. Sonderabdruck aus der Allg. Med. Central-Zeitung 68 (1900) Nr. 14/15. Berlin 1900. 7 S. 8°. Der Titel giebt den Inhalt dieses Vortrages genau wieder; es ist eine ausgezeichnete Geschichte des lateinischen Dioscorides von seiner Entstehung bis auf die neueste Zeit. A. H.

Th. de Heldreich, *Ἡ χλωρὶς τῆς Θήρας. Φιλολ. Σύλλογος Παρνασσός* 3 (1899) 259—291. Notiert im Viz. Vrem. 7 (1900) 258. E. K.

Graux-Martin, Traité de Tactique connu sous le titre *Περὶ καταστάσεως ἀπλήκτου*. (Vgl. B. Z. IX 311.) Besprochen von **My.**, Revue critique 1899 Nr. 4 S. 70. A. H.

10. Bibliographische Kollektivnotizen.

Das kaiserl. russische archäologische Institut in Konstantinopel.

Dem ersten Hefte des vierten Bandes der Publikation des Instituts ist rasch das zweite gefolgt: „Nachrichten des russischen archäologischen Instituts in Kpel" (Izvjestija russkago archeologičeskago instituta v Kpolje) IV, 2. Sofia, Državna pečatnica 1899. 2 Bl., 109 S. 8°. Über die früheren Bände bezw. Hefte vgl. B. Z. VI 470 f.; VII 502 ff.; VIII 717; IX 311 f. Das neue Heft enthält folgende Arbeiten:

1) **F. J. Uspenskij**, Die Achrida-Hs des Johannes Kuropalates Skylitzes (russ.) (S. 1—8). Es handelt sich um einen bisher unbekannten, in der Metropolitankirche von Achrida aufbewahrten, jetzt mit Nr. 79 bezeichneten Pergamentcodex des Skylitzes aus dem 11. Jahrhundert. U. giebt eine kurze Beschreibung der Hs, teilt das durch seine Quellenangaben berühmte Prooemium in extenso mit und giebt endlich Kollationsproben aus späteren Teilen des Werkes. Wenn die Hs auch, wie es scheint, nicht viel Neues bietet, so wird sie doch bei einer Ausgabe des Skylitzes beizuziehen sein.

2) **J. Pargoire**, Hiéria (französ.) (S. 9—78, mit 2 Karten). Der auch den Lesern der B. Z. (VIII 429 ff.) als ausgezeichneter Kenner der byzantinischen Topographie bekannte Verf. giebt in der vorliegenden Arbeit einen neuen Beweis seiner hervorragenden Begabung für topographische Forschung und seiner umfassenden Gelehrsamkeit. Den Gegenstand seiner Untersuchung bildet die südlich von Chalkedon gelegene Halbinsel, die heute nach ihrem Leuchtturm bei den Griechen Fanaraki, bei den Türken Fener-Bagtché (d. h. Leuchtturmgarten) heifst. Sie spielt in der byzantinischen Geschichte eine erhebliche Rolle und erscheint als vornehmer Vergnügungs- und Erholungsort mit dem Hofe und der Hauptstadt eng verbunden. Im Altertum hiefs der Ort *Ἡραία ἄκρα*, bei den Byzantinern *Ἱέρεια*. Der Verf. begründet zuerst diese Identifikation, die schon P. Gilles aufgestellt hatte, bekämpft andere Identifikationen, bespricht die Namen des Ortes, unterscheidet die mehr oder weniger homonymen Orte und schildert endlich die Geschichte der kleinen Halbinsel und ihren gegenwärtigen Zustand.

3) **F. J. Uspenskij**, Der Eparch von Kpel (russ.) (S. 79—104). Untersucht die Geschichte der Rechte, Pflichten und der Rangstellung des Eparchen von Kpel, der das oströmische Seitenstück zum römischen Praefectus urbi bildet. Die Hauptquelle unserer Kenntnis über ihn bildet das von Nicole herausgegebene *Ἐπαρχικὸν βιβλίον* (vgl. B. Z. II 132 ff.).

4) **G. P. Begleri**, Der Grenzstein der Besitzungen des Dexikrates und des Urbikios (russ.) (S. 105—108; mit 1 Facsimile). Unter den byzantinischen Altertümern, die Herr Begleri dem russischen Institute bei seiner Gründung schenkte, befindet sich eine in Kutschuk-Köi, einer

Vorstadt von Kpel, gefundene Marmorplatte, deren vom Verf. ins 6. oder 7. Jahrh. gesetzte griechische Inschrift sich auf die Abgrenzung der Besitzungen eines Dexikrates und eines Urbikios bezieht. Die der Erklärung bedürftigen Ausdrücke der Inschrift werden vom Verf. genau kommentiert.
K. K.

11. Mitteilungen.

Die byzantinische Kunst auf dem Kongreſs für christliche Archäologie in Rom.

Der Commentarius authenticus giebt nach drei einleitenden Heften in zwei Lieferungen Auskunft über das, was, den Ankündigungen entsprechend (B. Z. IX 321 und 616), in Rom zwischen dem 17. und 23. April gearbeitet worden ist. Für uns kamen, wie sich zeigt, die ersten drei Sektionen, nicht die dritte allein in Betracht: 1) Antichità cristiane primitive ed arti relative, 2) A. c. medioevali occidentali und 3) A. c. m. orientali ed arti relative. Es war eine Teilung der dritten Sektion in Aussicht genommen: 1) für die byzantinische und slavische Periode, 2) für die Gesamtheit der orientalischen Kirchen mit anderer als der lat., griech. und slav. Kirchensprache. Sie wurde nicht durchgeführt, die Beteiligung war wohl zu schwach.

Der Kongreſs machte am 17. April Duchesne zum Präsidenten, de Waal, Bulić, Nic. Müller und Gatti zu Vicepräsidenten, Marucchi zum General-, Profumo und Bevignani zu Vicesekretären. An die Spitze jeder der sieben Sektionen wurden nicht weniger als je fünf Präsidenten gestellt: I) Nic. Müller, Wilpert, Galante, Kirsch, Bilczewski, II) Grisar, Giovenale, Ehrle, Venturi, Filangieri di Candida, III) Guidi, Vigouroux, Scheil, Benigni und Petit. In seinem Eröffnungsvortrage verweist Duchesne u. a. mit Recht darauf, daſs von Altertümern der ersten drei Jahrhunderte im Orient, selbst in den sehr alten Kirchen von Jerusalem, Antiochia und Alexandria, fast nichts erhalten sei, Rom allein bedeutende Spuren aufweise. 18. April. In der Gesamtsitzung machen Delattre für Karthago, Botti für Alexandria Vorlagen, und Benigni bespricht den Mysticismus und Verismus im Mariencyklus der byzantinischen Ikonographie. Sektionssitzungen: I) Mowat über ΙΧΘΥC (B. Z. IX 599). III) Uspenskij über seine Ausgrabungen im türkischen Dorf Aboba (Ak-Baba) in Bulgarien, wo er die erste Hauptstadt der Bulgaren sucht. Benigni über „Theoriae Sanctorum“, d. i. Prozessionen oder Festzüge von Engeln und Heiligen, wie sie sich in der byzantinischen Kunst finden (S. Apollinare nuovo, Leben des Gabra Krestôs, herausgg. von Lady Meux, Malerbuch). 19. April, Gesamtsitzung: Duchesne bespricht die Kirche S. Cesario auf dem Palatin aus dem 5. bezw. 6. Jahrh., die als Hauskapelle dem kaiserlichen Lararium gefolgt war. Er entwirft u. a. die Geschichte in byzantinischer Zeit, in der ihre Bedeutung sehr groſs gewesen war. Sektionssitzungen: II) Walter Lowrie über die Beziehungen der Zeichnung in den Bildwerken des frühen Mittelalters zu den klassischen und orientalischen Geweben. Wenn ich den unklaren Text des Com. auth. richtig deute, handelt es sich um das Longobardenornament in Italien, bezw. das nordische Völkerwanderungsornament, das Lowrie mit den Textilfunden aus Ägypten zusammenbringt. Der Vergleich belege deutlich den Ursprung dieser Kunst im Orient. III) Marchesa

Venuti de Dominicis über das Kreuzreliquar in Cortona, Viola über die Entdeckung einer byzantischen Krypta in Tarent, in deren Apsis Christus zwischen Maria und Johannes etwa aus dem 10. Jahrh. gemalt sei. 20. April, Gesamtsitzung: Bulić über die Ausgrabungen von Salona, Bormann über die in Ephesus gefundene Inschrift mit dem Abgarbrief. Sektionsitzungen: I) Cré über L'Eléona und andere kirchliche Gebäude von Jerusalem in dem Mosaik von S. Pudenziana. Die Ansicht von Madaba soll identisch sein mit den in dem Mosaik dargestellten Gebäuden. Riegl über die Entstehungszeit des Helena-Sarkophages; er sei vielleicht für einen General des 2. Jahrh. gearbeitet worden. J. P. Richter, Josua in den Mosaiken von S. Maria Maggiore. Die Mosaiken seien versetzt worden, vielleicht vom Kard. Pinelli. Die Josuascene sei nicht in Verbindung zu bringen mit derselben Scene einer andern Darstellung (?). II) Venturi über die einst als Verkündigung an Zacharias angesehene Darstellung an der Sabinathür. Diese Scene könne nicht gemeint sein. Derselbe über den Deckel des Psalters Karls des Kahlen in Paris: nicht Christus zwischen Aposteln, sondern der Besteller selbst mit den Schreibern sei dargestellt. Giovannoni geht aus vom Grabe Christi auf der Münchner Elfenbeintafel und führt die Grabbauten und Baptisterien des 4.—6. Jahrh. vor. Die Dekoration der byzantinischen Centralkirchen sei orientalisch, das Konstruktive römisch. Colasanti über die vatikanische Dalmatica, die er dem 11. Jahrh. zuschreibt. III) Benigni konstatiert, daſs die stillende Madonna im Byzantinischen nicht vorkomme. Radić und Bulič verlangen die Einführung der Bezeichnungen italisch-byzantinisch und kroatisch-byzantinisch statt des Terminus longobardisch für die rohen Skulpturen des 8. und 9. Jahrh. Neumann und Milutine verweisen mit Recht auf die allgemeine Verbreitung dieses Stiles von den Pyrenäen bis zum Kaukasus. Germer-Durand über die Graffiti von Beit-Gibrin (Eleutheropolis) in Palästina und die Georgsbasilika von Taibeh (Ephrata). Fogolari, Pilgerzeichen mit byzantinischen Beischriften im Museum zu Neapel. VI) Kard. Rampolla über die Vita der Melania jun., die neue Aufschlüsse über den Hof von Konstantinopel zur Zeit ihrer Pilgerfahrt (404—439) giebt. VII) Angelo Regis über den Tempel von Jerusalem, der das Vorbild der Basilika geworden sei. Er macht den Vorschlag der Gründung einer orientalischen Akademie in Rom, von der Gelehrte nach Palästina gesandt werden sollen. Die Sektion beschlieſst die Empfehlung des Studiums des Orientes, soweit er Beziehungen zur christlichen Archäologie habe. 21. April, Gesamtsitzung: Wilpert über Malereien in den Katakomben von S. Pietro e Marcellino, worunter ein Bild, welches das hohe Alter des Petruskultes in Rom belegen soll. Botti über die sog. Pompejussäule aus der Zeit Theodosius II (B. Z. VI 639). Sektionssitzungen: I) Gsell, die christlichen Gebäude von Thelepte und Ammae Dara: die monumentale Kunst von Tunis sei unabhängig von der römischen trotz der religiösen Einheit, sowohl im Stil, wie im Ornament. II) Bariola über eine neuerdings in einem gotischen Grabe von Nocera Umbra gefundene Pyxis von ca. 500 mit Darstellung des Daniel und des Abrahamsopfers: Verwandtschaft des Typus mit der Berliner Pyxis. Savignoni, Reliquar von Sassoferrato mit Darstellung des Demetrius in Miniaturmosaik in einem goldenen Rahmen, worauf ein Kaiser Justinianus genannt ist. Der Rahmen

sei in Italien gearbeitet, der Doppeladler darauf vielleicht der Friedrichs III. (Wichtiger ist, daſs die Inschrift ein Zeugnis für die Demetriuskirche in Salonik enthält.) David, die Grotte S. Michele im Monte Tancia des Sabinergebirges mit byzantinischen Malereien am Altarciborium. Mowat über ein der Beschreibung des Lentulus entsprechendes Christusbild. III) Ferraro über das Brustkreuz des Kard. Caietano, Metall und Email, das bis in das 8. Jahrh. heraufdatiert werden könne. Es stamme vielleicht aus dem Basilianerkloster von Apiro. Petit bespricht die notwendige Neubearbeitung von Lequiens Oriens christianus. 23. April, Gesamtsitzung: Venturi über die Altarsäulen von S. Marco, die er der Zeit der ersten Wiedergeburt der mittelalterlichen Kunst zuschreibt und aus Dalmatien kommen läſst. Baumstark bespricht das syrische Testamentum Iesu Christi und benutzt für die Datierung, daſs darin die Form der christlichen Basilika aus der Zeit nach dem Siege der Kirche beschrieben werde. Czobor, die ungarische Königskrone. Schluſssitzung: Die II. Section beantragt, es möge die Cattedra di San Pietro zugänglich gemacht werden (vgl. B. Z. IX 321). Als nächster Kongreſsort wird Karthago gewählt.

Ich habe den Eindruck, daſs den Herren in Rom die orientalische Archäologie, der sie bisher gern aus dem Wege gegangen sind, über den Kopf gewachsen ist — auch ohne regere Mitwirkung der eigentlichen Byzantinisten.

Graz. Josef Strzygowski.

Ein neuer Lehrstuhl für byzantinische Philologie.

Die Kaiserlich russische Regierung hat am 1. Januar 1900 an der neurussischen Universität zu Odessa eine auſserordentliche Professur für byzantinische Philologie errichtet und dieselbe mit unserem verehrten Mitarbeiter, Herrn Dr. S. D. Papadimitriu, besetzt. Diese weise Entschlieſsung des russischen Ministeriums der Volksaufklärung ist um so freudiger zu begrüſsen, als offenbar auch in der Besetzung des neuen Lehrstuhles eine vortreffliche Wahl getroffen worden ist. Wir wünschen der Universität Odessa und ihrem neuen Professor von Herzen Glück. K. K.

Neue Antiquariats- und Verlagskataloge.

Otto Harrassowitz, Leipzig, Querstraſse 14: Katalog 252, u. a. Politische und Kulturgeschichte des Orients, vornehmlich der islamitischen Völker, Arabische Sprache und Litteratur u. s. w., Leipzig 1900. — Simmel & Co., Leipzig, Roſsstraſse 18: Katalog 188, u. a. Neugriechische Litteratur und Litteraturgeschichte, Leipzig 1900; Katalog 190, Litterae Graecae et Romanae, Lipsiae 1900. — List & Francke, Leipzig, Thalstraſse 2: Katalog 320, Scriptores graeci et latini, Leipzig 1900. — Ermanno Loescher & Co., Roma, Via del Corso 307: Catalog 52, Autori greci, grammatica greca u. s. w., Roma 1900. — K. W. Hiersemann, Leipzig, Königsstraſse 3: Katalog 240, Die Kunst der Etrusker und Römer;

Katalog 243, Klassische Philologie, Leipzig 1900. — Emil Hirsch, München, Karlstraſse 6: Katalog 25, Christliche Kunst der ersten acht Jahrhunderte der Kirche, München 1900. K. K.

Berichtigung zu B. Z. IX 532. „Mit Unrecht behauptet A. Fick, daſs H. Moritz sich von Pape-Benseler habe verführen lassen, indem er zwei Städte Namens *Κόμανα*, eine am Pontos, die andere in Kappadokien, ansetze; die beiden seien identisch: Pontos sei Kappadokien am Pontos. In der That giebt es zwei Komana, eines in Pontos am Iris, das andere am Saros in Kataonien-Kappadokien. Vgl. Strabo ed. Didot. S. 459 und 477."

Paris. Th. Reinach.

E. Rêdin, Dem Andenken des Professors E. Dobbert. (Vgl. B. Z. IX 334.) Viz. Vrem. 7 (1900) 307—314. E. K.

Eduard Dobbert †. Nachruf von **O. Wulff** im 1. Beiblatt der Petersburger Zeitung vom 22. Febr. (6. März) 1900; Gedächtnisrede von **Alfred G. Meyer** anläſslich der „Gedächtnisfeier für den verstorbenen Professor Dr. Eduard Dobbert in der Kgl. Technischen Hochschule zu Berlin am 1. März 1900" (Berlin 1900, 19 S. 8°); endlich warme, inmitten des Tageskampfes doppelt wohlthuend wirkende Worte von **F. X. Kraus** im Rep. f. Kunstw. XXIII 53 ff. Im Anschluſs an Meyers Gedächtnisrede versenden Haseloff, A. G. Meyer, Strzygowski und Wulff folgenden, Berlin 5. Mai datierten Aufruf:

„Eduard Dobbert war an der Stätte seines langjährigen Wirkens die in der beifolgenden Druckschrift geschilderte Erinnerungsfeier gewidmet.

Es besteht die Absicht, sein Grab in Gersau mit einem Zeichen dankbaren Gedenkens, einem schlichten Denkmal mit inschriftlicher Widmung, zu schmücken.

In der Voraussetzung, daſs zahlreiche Freunde und Schüler des Heimgegangenen, die ihn nicht zu seiner fernen Ruhestätte geleiten konnten, sich gern an dieser letzten Ehrung beteiligen würden, wird dieser Plan hier zur allgemeinen Kenntnis gebracht.

Beiträge bittet man an die Expedition der „Zeitschrift für bildende Kunst", E. A. Seeman, Berlin S. W., Dessauerstraſse 13, gelangen lassen zu wollen." J. S.








"A book that is shut is but a block"
CENTRAL ARCHAEOLOGICAL LIBRARY
GOVT. OF INDIA
Department of Archaeology
NEW DELHI.
Please help us to keep the book clean and moving.